



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





3 2044 103 257 531

133

3450

Bd Nov 1925



HARVARD LAW LIBRARY

Received April 21, 1925





Oct 26  
VII<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL

CONTRE L'ABUS

DES 72

# BOISSONS ALCOOLIQUES

SESSION DE PARIS 1899

Sous le Haut Patronage de M. LEYGUES, Ministre  
de l'Instruction Publique.

Compte-rendu publié par M. le Dr LEGRAIN, Président du Congrès,  
et M. le Dr BOISSIER, Secrétaire général.

TOME II



PARIS

AU SIÈGE SOCIAL DE L'UNION FRANÇAISE ANTIALCOOLIQUE

5, RUE DE LATRAN

ET CHEZ L'IMPRIMEUR, A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

A CAHORS (LOT)

MDCCCC

133  
40









**VII<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL**  
**CONTRE L'ABUS DES BOISSONS ALCOOLIQUES**

poumons ; il faut donc que le reste, c'est-à-dire tout ce que l'on ne retrouve pas dans les excréments, soit détruit ; ce reste, soit 90 % environ de la quantité introduite dans l'économie, d'après Strassmann (*Arch. für die ges. Physiol.*, XLIX), et même, d'après Bodländer (*Arch. für die ges. Physiol.*, XXXII), 95 %, est transformé par oxydation en acide carbonique et en eau. L'effet thermique qui en résulte est considérable, puisqu'il est de 7 calories par gramme. Un litre de vin à 10 % d'alcool donnerait donc 700 calories, soit à peu près le quart de la quantité totale d'énergie dépensée dans les 24 heures. Il y a conséquemment dans l'alcool une source d'énergie théoriquement comparable à celle que l'organisme trouve dans la graisse et dans les hydrates de carbone, puisque, comme ces substances, il fournit des calories par sa destruction.

Plusieurs physiologistes, I. Munk entre autres (*Arch. für Physiol.*, 1879), ont confirmé cette donnée par des expériences qui établissent que de petites doses d'alcool (1 cc. par kil. d'animal) déterminent un abaissement modéré de l'élimination azotée, c'est-à-dire de la désassimilation des matières albuminoïdes, de 6 à 7 % environ<sup>1</sup>. L'alcool, en brûlant, économise donc les autres combustibles, la graisse en premier lieu. Strassmann, en 1891 (*loc. cit.*), a montré que l'alcool, ajouté à une ration alimentaire suffisante, provoque l'engraissement ; fait expérimental qui concorde avec l'observation connue de l'engraissement de beaucoup de buveurs. Miura, il est vrai (*Zeits. für klin. Med.*, xx, 1892), prétend que l'équilibre azoté ne se maintient pas si, dans la ration, l'alcool est substitué à une quantité exactement isodynamique<sup>2</sup> d'hydrates de carbone ; ainsi cette substance n'aurait pas, pour l'épargne des matières albuminoïdes, la même valeur que ces derniers. Mais c'est là un cas particulier, d'ailleurs peu important sans doute dans la pratique, où les substitutions exactement isodynamiques sont rarement réalisées dans la ration alimentaire et où celle-ci est toujours assez riche en matières hydrocarbonées ou en matières grasses.

A ces observations on a objecté que l'alcool, s'il augmente la production de chaleur, en augmente, d'autre part, la déperdition, en vertu de son action paralysante sur les centres vaso-constricteurs ; par suite, les vaisseaux périphériques sont dilatés ; dilatés, ils contiennent une plus grande quantité de sang qui se trouve soumis au refroidissement extérieur. Sans discuter sur la question de savoir si la déperdition de chaleur, résultant de cette cause, compenserait plus ou moins exactement les calories produites par la combustion de l'alcool, il suffit de remarquer qu'il s'agit ici d'une action toxique de l'alcool ; à dose physiologique, la vaso-dilatation périphérique est nulle ou insignifiante. — On a été alors jusqu'à dire que la chaleur tenant

<sup>1</sup> A des doses plus fortes, il y a au contraire une légère augmentation de l'azote excrété (Munk). Les résultats obtenus chez l'homme sont identiques.

<sup>2</sup> C'est-à-dire fournissant la même quantité de chaleur.

à la destruction de l'alcool est inutilisable pour l'organisme. Mais peut-on admettre que des combustions se fassent dans le corps sans que les calories produites servent à rien ? Toute quantité de chaleur dégagée dans l'organisme par la destruction d'une substance quelconque doit donner lieu à une économie des autres combustibles.

Telles sont les notions que l'on peut tirer des faits connus jusqu'à présent. Il ne servirait de rien d'en méconnaître et *a fortiori* d'en nier la signification. Il ne faut jamais s'opposer à la vérité. Mieux vaut transporter la question sur le terrain économique et remarquer, par exemple, que la valeur alimentaire de l'alcool est hors de proportion avec le prix de ce corps. C'est, au point de vue de l'effet thermique, un aliment environ trois fois plus cher que le lait et huit fois plus cher que le pain (Jaquet)<sup>1</sup>. D'autre part, personne ne doit oublier que les quantités d'alcool nécessaires pour que sa valeur nutritive, au sens qui vient d'être indiqué, entre en jeu, atteignent vite la limite de tolérance de l'organisme humain pour cette substance et même, chez beaucoup d'individus très sensibles à l'alcool, dépassent cette limite<sup>2</sup>.

2° Pour le grand public et même pour nombre de médecins l'alcool est un excellent stimulant, sinon le stimulant type et le meilleur de tous. En ce sens, il agirait sur la circulation, sur la respiration, sur les systèmes musculaire et nerveux. C'est même là, tout le monde le sait, un des arguments les plus répandus en faveur de l'usage des boissons alcooliques. Il n'est pas difficile de prouver que cet argument n'est point fondé. Je voudrais vous montrer que la théorie de Schmiedeberg<sup>3</sup> sur l'action paralysante de l'alcool doit être absolument admise aujourd'hui. L'action primitive de l'alcool consiste, en effet, en la paralysie des grandes fonctions organiques et non dans leur stimulation.

On a dit que l'alcool a une action excitante sur le cœur dont il accroît l'énergie contractile ; en même temps la pression du sang dans les artères s'élève. Mais l'augmentation d'amplitude du pouls que l'on observe sous l'influence de l'alcool n'est due qu'à un réflexe ; le phénomène tient uniquement (Schmiedeberg) à l'excitation des muqueuses (buccale, pharyngienne, stomacale, etc.) par cette substance. À forte dose, l'action paralysante se manifeste d'emblée ; les pulsations diminuent d'amplitude, la pression sanguine s'abaisse.

Même remarque pour la fonction respiratoire. Binz a soutenu que l'alcool augmente la ventilation pulmonaire. Les expériences de

<sup>1</sup> Voy. A. Jaquet, *L'alcoolisme*, Paris, Masson et Co, 1897.

<sup>2</sup> Pendant que cette étude était à l'impression, il a paru dans le *Skandinavisches Archiv für Physiol.* un bon travail d'un élève de Tigerstedt, P. Bjerre, sur la valeur alimentaire de l'alcool, dans lequel les travaux antérieurs sont bien résumés et qui contient des expériences dont les résultats généraux concordent avec ceux obtenus par Strassmann et par Munk (Voy. Poul Bjerre, *Ueber den Nährwerth des Alkohols*, loc. cit., t. IX, p. 323, 1899).

<sup>3</sup> *Lehrbuch der Arzneimittellehre*, Leipzig, 1883 ; 3<sup>e</sup> édit., 1895.

Jaquet (de Bâle)<sup>1</sup> établissent que cette augmentation de la quantité d'air qui passe dans les poumons, dépend en réalité d'une excitation de la muqueuse stomacale. Le même effet est produit par d'autres irritants, tels, par exemple, que la farine de moutarde. Et, après cette stimulation passagère de la fonction, survient le véritable effet de la substance toxique qui consiste en une diminution des échanges respiratoires.

Si l'on considère maintenant ce qui se passe du côté des deux grands systèmes musculaire et nerveux, on arrive à la même conclusion. L'alcool faciliterait et augmenterait, dit-on trop généralement, le travail musculaire. C'est là encore une illusion. Au dernier Congrès antialcoolique, Destree (de Bruxelles) a démontré, au moyen d'expériences ergographiques précises, que l'action favorable de l'alcool sur le travail des muscles est très courte; 20 à 25 minutes déjà après l'injection de la dose efficace le travail tombe au-dessous de la normale. Des expériences récentes (1898) de Scheffer (d'Utrecht), faites à l'aide de la même méthode, ont confirmé ces résultats; 30 minutes après l'injection d'alcool, l'action défavorable sur le travail des muscles commence à se manifester. On est donc amené à rapporter l'action favorisante temporaire que l'on observe à l'excitation passagère du système nerveux provoquée par l'irritation des muqueuses qui peut mettre ou met en jeu la plupart des fonctions. Ainsi l'influence de l'alcool sur les muscles ne dépend, elle aussi, que d'un phénomène réflexe banal, et ne constitue point non plus un effet propre, spécifique, de ce corps.

Reste le système nerveux qui paraît être le dernier point de résistance pour les défenseurs de l'alcool. Que n'a-t-on pas dit et que ne croit-on pas dans le grand public au sujet des merveilleuses propriétés de l'alcool considéré comme excitant du système nerveux? Je pense qu'il est bon d'insister un peu sur ce point, d'autant plus que des expériences récentes, et qui ne me paraissent pas connues autant qu'elles devraient l'être, permettent de juger la question. Je signalerai d'abord celles de Gioffredi (*Riforma medica*, 1897) sur les nerfs moteurs; dans une première phase, sous l'influence de l'alcool, la période d'excitation latente est diminuée; c'est donc que le nerf est excité; mais bientôt, et c'est la phase d'état permanent, cette période est considérablement allongée; l'excitabilité du nerf se trouve donc en réalité diminuée. La théorie de Schmiedeberg se vérifie encore ici. — En ce qui concerne la transmission et la réception des impressions sensitivo-sensorielles, de nombreuses expériences ont montré que l'alcool augmente notablement le temps de réaction des sensations. Il y a déjà bien des années que, dans le laboratoire de Richet, nous avons constaté avec lui le retard considérable que détermine l'alcool dans la perception des impressions tactiles et audi-

<sup>1</sup> *Arch. de pharmacodynamie*, II, p. 187, 1895.

tives. Par une singulière illusion, le sujet sur lequel on expérimente s'imagine au contraire que ses sensations sont extrêmement rapides. Cela tient sans doute à ce que les centres nerveux supérieurs ou cérébraux, que l'alcool paralyse progressivement, ne peuvent plus exactement contrôler le fonctionnement des centres inférieurs, bulbo-médullaires (comme ils le font à l'état normal [théorie de Setschenoff]); par suite, s'affaiblit l'appréciation des différentes conditions de ce fonctionnement, intensité, durée, etc. — Ceci m'amène naturellement à vous parler de l'action de l'alcool sur le système nerveux central. C'est malheureusement un préjugé encore trop répandu que l'alcool favorise les fonctions cérébrales. En réalité, il les paralyse. Cette action paralysante réalise en quelque sorte la section des centres supérieurs, les séparant ainsi du bulbe et de la moelle qui, soustraits dès lors à leur contrôle normal, peuvent librement manifester leur activité : de là les symptômes connus de l'excitation médullaire. On voit combien est trompeuse l'excitation nerveuse due à l'alcool. Des expériences fort intéressantes de Baratynski (*Arch. des sc. biol. de Saint-Petersbourg*, t. III, p. 167, 1895), et qui n'ont pas assez attiré l'attention, prouvent bien l'exactitude de cette conception. Si l'on fait absorber un peu d'alcool à des pigeons, ces animaux présentent une période d'excitation. Enlevons-leur d'abord les hémisphères cérébraux ; on sait que c'est une opération aisée à pratiquer sur le pigeon et à laquelle il survit souvent, restant en bonne santé ; dans cette condition, la même dose d'alcool ne produit plus d'emblée que des phénomènes paralytiques. La période observée d'excitation tenait donc seulement à la suspension de l'action inhibitoire normale des centres cérébraux sur les centres bulbo-médullaires, par suite de la paralysie de ces centres cérébraux, atteints les premiers par le poison. Sur les animaux à cerveau intact, les phénomènes de dépression nerveuse sont d'abord masqués par les effets de cette libération des centres médullaires ; sur les animaux privés de leurs hémisphères cérébraux, la moelle tombe directement sous l'influence de la substance toxique, et cette influence est paralysante, comme sur tout le système nerveux. La même chose n'arrive-t-elle pas avec le chloroforme ? Il y a, au début de la chloroformisation, une période de forte excitation, tous les médecins le savent ; mais cette période est supprimée chez les animaux auxquels on a enlevé préalablement les hémisphères cérébraux, et le phénomène primitif est alors la paralysie. L'explication donnée de ce fait est la même que celle des expériences de Baratynski sur l'alcool.

N'est-il pas permis maintenant de conclure qu'en réalité cette substance toxique, bien loin d'exciter, paralyse toutes les fonctions organiques et principalement les fonctions cérébrales ? Ainsi est assuré le triomphe de la conception générale de Schmiedeberg sur l'action physiologique de l'alcool. Ainsi sont enlevées les dernières positions où pouvaient se réfugier les défenseurs de ce poison.

Il me semble que par de telles démonstrations les physiologistes, dans la lutte contre l'alcoolisme, fournissent des armes qui ne sont point inutiles.

**M. Ant. Rochat** (Suisse). — Il semble prouvé que l'alcool introduit dans l'organisme est l'objet d'une combustion. Mais quelle est cette quantité comburée ? Est-elle notable ou seulement minime ?

**M. Gley**. — Lorsque l'on prend de fortes doses d'alcool, alors apparaît l'action pharmacodynamique de ce corps. Alors la vaso-dilatation périphérique qui survient annihile, et au delà, la quantité de calories produite. Bunge a fait intervenir tout de suite cette action vaso-dilatatrice et a affirmé que la chaleur due à l'alcool n'a pas d'effet utile. Je crois qu'il a été trop loin et qu'il ne peut se produire immédiatement une compensation entre des phénomènes d'ordre très différent.

**M. Ossipoff** (Saint-Petersbourg). — Je ne crois pas que l'alcool ait une fonction alimentaire, nutritive. Il brûle, c'est vrai, mais les récentes expériences du professeur A. Danilewsky, de Saint-Petersbourg, ont montré qu'il brûle très lentement et que c'est avec beaucoup d'effort que l'organisme intoxiqué se délivre de l'action de l'alcool. En résumé, l'alcool détruit l'organisme ; il n'a pas de fonction plastique ; les cellules ne l'assimilent pas.

**M. le Dr Forel**. — Nous ne nions pas qu'une partie de l'alcool ingéré subisse la combustion. Mais la question est de savoir ce qui est la victime de la combustion. Si on allume le feu à côté du four, il brûle les meubles au lieu de cuire le dîner.

A forte dose, l'alcool fait dégénérer les tissus ; c'est un fait qui donne à présumer que son action est dès le début délétère.

Les expériences de Miura, très bien conduites au laboratoire de von Noorden, ont prouvé que l'alcool n'est pas un aliment d'épargne, comme on l'avait cru avant lui.

Le tort des expériences physiologiques est souvent de ne voir qu'un côté de la chose, quand les faits sont autrement compliqués. A quoi sert un peu d'alcool brûlé, si en brûlant il fait plus de tort qu'il n'apporte de contingent à la nutrition ? Il faudrait connaître les effets de l'alcool dans tous leurs détails pour bien juger s'il est un « aliment », c'est-à-dire s'il est utile à l'organisme. Or, à quoi sert un peu de combustion, je veux bien même un peu de nutrition, si l'effet destructif est bien supérieur à tout cela ! On ne peut pas plus parler ici d'effets nutritifs qu'on ne le dirait de l'arsenic ou d'autres substances toxiques.

**M. le Dr Ruysch** (Hollande). — Je rends hommage à M. Gley pour la façon impartiale et positive avec laquelle il a préparé son rapport et formulé ses conclusions. Ce n'est qu'à cette condition que des expériences physiologiques peut jaillir la vérité.

En suivant la voie tracée au Congrès de Bâle par Bunge, Kröepelin et Smith, puis poursuivie à Bruxelles par le Dr Destrée et d'autres, et en contrôlant les résultats obtenus, on peut arriver à une conviction solide, indispensable pour gagner nos adversaires et les persuader. C'est dans ce but de contrôle que le *Volkbond* (Ligue du peuple) s'est adressée, en Hollande, aux docteurs Saltet, professeur à l'Université d'Amsterdam,

Zwaardemacker et Scheffer, de l'Université d'Utrecht, pour les engager à élucider la question à l'aide de leurs expériences.

Quoique celles-ci ne soient pas encore terminées, il en résulte déjà, tout au moins en ce qui regarde celles du Dr Scheffer, que l'usage modéré de l'alcool a eu chez lui, pendant la première demi-heure, une influence favorable sur le travail des muscles, et, au bout d'une demi-heure, une influence défavorable. Il ne pense pas qu'on puisse attribuer à l'alcool une influence exclusivement narcotique.

Il poursuit ses expériences sur diverses personnes et sur la grenouille dont il utilise les muscles gastro-cnémiens. Ces expériences ont déjà montré, à l'aide de courbes ergographiques, que l'on gagne, après l'ingestion d'une petite quantité d'alcool (1/1000<sup>e</sup> du poids du corps) introduite dans l'estomac avec une petite sonde, 22,9 0/0 au bout d'une heure, mais qu'on perd ensuite 48 0/0 après 4 et 6 heures.

Les résultats obtenus par ce physiologiste ont été publiés jusqu'ici dans le *Ned. Tydschrift voor Geneeskunde* 1898, n° 25, dont je dépose quelques exemplaires sur le bureau.

J'émetts le vœu que dans tous les pays la question soit traitée de la même manière aux points de vue physiologique, clinique et thérapeutique.

**M. le Président.** — Les expériences sont très délicates et difficiles à poursuivre. Tous sont d'accord que l'excitation est courte et est suivie de paralysie — c'est là le fait essentiel. — Quant à la valeur alimentaire, elle existerait, d'après Gley, à cause de la combustion. C'est une proposition qu'il faudra peut-être vérifier. L'alcool est avide d'oxygène; il prend au sang son oxygène, si bien qu'au lieu de favoriser l'organisme, il lui est nuisible en supprimant la respiration des tissus; il suffit pour s'en convaincre d'observer la figure cyanosée du buveur.

**M. Gley.** — Je voudrais simplement rappeler à M. Forel le terrain sur lequel je me suis placé; c'est celui sur lequel la lutte contre l'alcoolisme peut être menée dans les conditions les plus favorables. Je soutiens que, à ce point de vue, la question de la valeur alimentaire de l'alcool reste très délicate.

Quant aux expériences de Miura, elles portent sur un point particulier, celui de savoir si une quantité d'alcool déterminée peut être comparée à une quantité isodynamique d'aliments hydrocarbonés. Miura a conclu que, lorsque l'alimentation est un peu plus que suffisante, l'alcool joue le rôle d'un aliment; au contraire, lorsque la ration est juste suffisante, l'alcool n'agit plus comme aliment. Ma's Jaquet a fait une vive critique du travail de Miura.

Il est d'ailleurs utile de rappeler qu'il se produit normalement dans l'organisme de l'alcool par le fait des fermentations bactériennes de l'intestin et que cet alcool est brûlé.

Assurément il vaut mieux prendre du pain que de l'alcool, et du fait que, selon moi, ce dernier est, physiologiquement parlant, un aliment; on aurait le plus grand tort de conclure qu'il doit entrer dans l'alimentation, de préférence surtout à d'autres substances moins coûteuses et inoffensives.

**M. Gilbault** donne lecture de la note expérimentale suivante comme contribution aux débats sur l'action des excitants sur la puissance musculaire.



L'ALCOOL ET LES VRAIS PRODUCTEURS DE FORCE <sup>1</sup>

Je me suis proposé de donner à un individu, épuisé par un long travail, différents liquides et de chercher quel est celui de ces liquides qui a le plus grand effet réparateur.

Je me suis servi d'un *ergographe* avec lequel je travaillais moi-même. Je me plaçais autant que possible dans les mêmes conditions initiales : nourriture, température extérieure, fatigues préalables, etc., ne faisant qu'une expérience par semaine de façon à ne pas m'entraîner. Dans chaque expérience je travaillais jusqu'à épuisement, je me reposais 2 minutes, puis je travaillais jusqu'à épuisement et cela 6 fois de suite ; je prenais alors un liquide, je me reposais 10 minutes, puis je travaillais à nouveau jusqu'à épuisement, ce qui constitue la 7<sup>e</sup> épreuve ; je reprenais le même liquide, je me reposais 20 minutes et j'entreprenais la 8<sup>e</sup> épreuve, travaillant à nouveau jusqu'à épuisement ; après 2 minutes de repos je faisais la 9<sup>e</sup> épreuve.

L'eau m'a donné un résultat à peu près nul.

Le café un résultat négatif, je me sentais beaucoup de volonté, il me semblait que j'étais reposé, mais le travail accompli était très faible.

L'alcool également m'a donné un résultat négatif, après en avoir pris, le travail effectué était beaucoup plus faible que quand je n'avais rien pris ou que quand j'avais bu de l'eau et, ce qui est beaucoup plus curieux, c'est que le lendemain en revenant de l'*ergographe*, je fournissais beaucoup moins de travail qu'à l'état normal. — Mon état normal consiste à ne boire que de l'eau. — Donc l'alcool laisse longtemps après lui une lassitude.

La kola et le *bouillon*, au contraire, ont permis d'effectuer un travail environ deux fois plus grand qu'à jeun. J'ai souligné le mot *bouillon* croyant que mon travail apporte sur ce point un fait nouveau, utile à savoir et dont la connaissance doit être répandue. Pour les travailleurs dont les reins sont en parfait état, ne présentant aucune lésion, le bouillon sera le meilleur breuvage : les désaltérant parfaitement, leur donnant des forces, sans être d'un prix élevé.

Ces recherches ont été faites au laboratoire de M. Abelous, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Toulouse, et je suis heureux de le remercier publiquement de l'hospitalité qu'il a bien voulu m'accorder.

**M. le président.** La discussion est close. La deuxième question soumise à votre discussion est la suivante :

*État actuel de nos connaissances cliniques sur l'alcoolisme.*

La parole est à M. le docteur Smith, directeur de l'asile de buveurs de *Schloss Marbach* am Bodensee (Allemagne).

<sup>1</sup> Expériences faites par M. H. Gilbault, professeur au lycée de Toulouse, et communiquées au Congrès. *antialcoolique*.

## RAPPORT

De M. SMITH, Directeur

---

### Über den heutigen Stand unserer klinischen Kenntnisse des Alkoholismus.

VON D<sup>r</sup> A. SMITH

Dirig. Arzt des Temperenz-Sanatorium Schloss Marbach am Bodensee.

Wenn wir den Alkoholismus vom medicinischen Standpunkte betrachten, müssen wir dies theoretisch nach zwei Richtungen hin thun : wir müssen uns die Frage stellen, wie wirkt der Alkohol physiologisch, d. h. wie wird er im menschlichen Körper aufgenommen ; wie zersetzt er sich ; wie und auf welche Teile des Körpers wirkt er in den verschiedenen Zersetzungsständen ; wo und als was wird er wieder ausgeschieden ? Die zweite Frage wäre dann die klinische : wie treten die Ausserungen der Alkoholwirkung in die Erscheinung ; welche gleichbleibenden Beobachtungen geben uns ein Recht zu sagen, hier haben wir eine Abweichung von dem Normalbilde des Lebensvorganges, wie wir es nun einmal gebildet haben, und diese Abweichung ist allein dem Alcohol Schuld zu geben ; können wir Zustände, die anderen Ursachen ihre Entstehung verdanken, zum Vergleiche und zum besseren Verständnis heranziehen ; sind wir endlich im Stande unsere Beobachtungen durch einwandfreie Versuche als richtig zu erweisen ?

Was nun zunächst die Frage nach der physiologischen Wirkung des Alcohols im menschlichen Körper angeht, so ist es uns offenbar früher viel leichter gewesen, dieselbe zu beantworten, als heute. Wir haben uns früher zu viel damit begnügt, uns diese Wirkung « vorzustellen, » und das, was sich der eine Forscher « vorgestellt » hat, wurde dann häufig von dem nächsten, der über Grundlagen weiterer Theorien in Verlegenheit war, unter Berufung auf den vorigen Autor als bewiesene Thatsache angeführt, auf Grund deren er sich dann etwas weiteres « gedacht » hat. Wir kennen, wenn wir ehrlich sein wollen, noch ungeheuer wenig von den Mechanismus, den wir als Lebensvorgang bezeichnen ; wir verfolgen wohl staunend mit den vergrößernden Gläsern das Werden des Geschöpfes aus dem Ei ; wir sehen die Stoffe, die der Unterhaltung des Lebens dienen ; wir bemerken auch einige der grössten Veränderungen, denen sie unterliegen, um dem Körper angepasst zu werden : der ungeheuren Complicirtheit der Materie, den unzählbaren Verschiebungen gegenüber,

welche die tausendfach aneinandergereihten Atome ermöglichen ; den kaum ahnbaren Fragen der Mikro- und Biochemie, deren Lösungsversuch zum guten Teil den Inhalt der medicinischen Arbeit des nächsten Jahrhunderts ausmachen muss, — alle diesem gegenüber ist es natürlich furchtbar gleichgültig, wie der eine oder der andere von uns sich den Ablauf all dieser Vorgänge « denkt. » Mangels jeder Grundlage, jeder Methode ist es ja nicht ganz ausgeschlossen, dass Jemand aus den Milliarden Möglichkeiten gerade die eine richtige trifft — wahrscheinlich ist dies nicht.

Es kann uns demgemäss nicht wundern, dass jede eingehendere Untersuchung uns die Haltlosigkeit dessen gezeigt hat, was wir noch vor einem Jahrzehnt als unumstössliche Thatsache anzusehen gewohnt waren, ohne dass es uns aber auch nur im entferntesten gelungen wäre, auf den Ruinen des zusammengestürzten Baues nun einen allen Verhältnissen angepassten Neubau aufzurichten.

Fehlt uns also die physiologische Begründung der Erscheinungen des Alkoholgenusses einstweilen noch in weitgehender Weise, so dass wir schon über die Aufnahme und Verarbeitung desselben durch den Magen nichts sicheres mehr wissen, so sind andererseits doch eine Anzahl von einwandfreien Erscheinungen beobachtet, welche erfahrungsgemäss immer nach dem Alkoholenuss auftreten und demnach empirisch als mit ihm zusammenhängend angenommen werden müssen. Und ein rein physikalischer Gedankengang ergibt dann mit zwingender Consequenz Forderungen, welche die klinische Untersuchung als thatsächlich erfüllt erscheinen lässt.

Unmittelbar nach der Aufnahme eines Quantums Alcohol zeigt sich deutlich eine Erweiterung der kleinsten Gefässe der Peripherie des Körpers, welche sich durch Röthung der Hautparthien besonders des Gesichtes und erhöhtes Wärmegefühl äussert. Dieses erhöhte Wärmegefühl zeigt sich zuerst im Magen, so dass wir rückschliessen können dass die Magengefässe, sich auf den Reiz zuerst erweitern. Diese Gefässerweiterung findet schon statt, ehe irgendwie erheblichere Mengen der alcoholischen Flüssigkeit, die neueren Untersuchungen nach im Gegensatz zu früher gehegten Ansichten nur sehr langsam resorbiert werden, in den Körper, d. h. den Blutkreislauf übergegangen sein können. Untersuchungen nach, welche Bianchi auf dem Internationalen medicinischen Congress zu Moskau veröffentlicht hat, bleibt nämlich der Alcohol nicht nur länger im Magen, als andere Getränke sondern es erscheint sogar nach einiger Zeit mehr Flüssigkeit in demselben, als vorher, so dass also vor der endgültigen Aufnahme eine weitere Verdünnung durch den Magensaft stattzufinden scheint : eine Thatsache welche den zunehmenden Durst beim Trinker zu erklären geeignet wäre.

Wie sich dann aber der Alcohol nach der Resorption verhält, ob er erst chemische Verwandlungen durchmacht, ob er direct zu Kohlensäure und Wasser unter Zuhülfenahme des im Körper vorhandenen

Sauerstoffes verbrennt, wissen wir nicht. Bei acuter, tödtlicher Alcoholvergiftung hat man Spuren von Alcohol in Leichentheilen, besonders dem Gehirn nachweisen können.

Etwa 10 % des aufgenommenen Alcohols oder eine genau so reducierende Substanz erscheinen nach den diesbezüglichen Untersuchungen von Bodländer und Strassmann wieder in den Ausscheidungen des Körpers.

Knüpfen wir nun an die Beobachtung, dass die Gefässe der Peripherie sich sofort nach der Alcoholaufnahme erweitern und lange nachher noch erweitert bleiben, eine rein physicalische Erwägung an, so würde diese sich folgendermassen gestalten müssen.

Durch die Erweiterung der zahllosen Kapillaren muss der Gesamtquerschnitt des Gefässsystems naturgemäss ein grösserer werden. Je grösser nun der Querschnitt einer Flüssigkeitssäule wird, um so grössere Kraft gehört dazu, um dieselbe eine gleiche Strecke weit fortzubewegen — ein physicalisches Gesetz, das jeder durch Aufsetzen einer engeren oder weiteren Ausflussröhre auf einen Springbrunnen studieren kann.

Die Kraft zur Fortbewegung der Blutsäule in unserem Körper wird zum überwiegenden Teil direct vom Herzmuskel geliefert, der nach den Untersuchungen von Zuntz (Die Ernährung des Herzens und ihre Beziehung zur Arbeitsleistung. Leipzig, Thieme 1892). Zu seiner Ernährung bis zu 10 % der dem Organismus zugeführten Nahrungsmittel beansprucht. Der Herzmuskel ist in der Lage, sich selbst sehr bedeutenden Mehrleistungen, die von ihm vorübergehend verlangt werden, anzupassen, und wenn er darauf einige Zeit zur Erholung hat, haben solche Überanstrengungen weiter keinen üblen Einfluss. So lange eine Fortschaffung der Ermüdungsproducte mit gleichzeitiger Assimilierung in geeignete Form überführter erhöhter Nahrungszufuhr stattfinden kann, kann die Inanspruchnahme zu immer grösserer Thätigkeit dem Herzen und damit der Leistungsfähigkeit des Körpers sogar förderlich sein, wie die Erfolge rationeller Training beweisen.

Wenn aber, wie dies beim chronischen Alcoholgebrauch eintritt, an das Herz fortdauernd erhöhte Ansprüche gestellt werden, um die über das gewohnte Mass erweiterte Blutsäule fortzubewegen, während gleichzeitig die Magenschleimhaut durch den fortgesetzten Reiz nach und nach in immer höhere Grade katarrhalischer Entzündung versetzt wird und zur Aufnahme und Verarbeitung der dem Körper notwendigen Ersatzstoffe sich immer unfähiger erweist: so müssen wir mit Notwendigkeit erwarten, dass die Störung in dem Haushalte des Körpers, die vermehrte Ausgabe des Herzens an Arbeit und die gleichzeitig verringerte Einnahme an Kraftquellen, nach und nach zu einem Zustand führen muss, der den Zusammenbruch des Individuums im Gefolge haben wird. Wie dieser allerdings eintreten wird, und welche vormahnenden Veränderungen der Körperorgane etwa auf denselben

hinweisen müssten, ergibt sich aus dieser physiologisch-physikalischen Betrachtung nicht.

Hier setzt nun die klinische Beobachtung und Erfahrung ein.

Untersuchen wir einen Kranken, aus dessen Vorgeschichte ein gewohnheitsmässiger Ubergenuß alkoholischer Getränke sich feststellen lässt, so finden wir ausnahmslos beidemselben eine ausgedehnte Verbreiterung der Herzgrenzen nach links und oben, bei weit vorgeschrittenen Fällen auch nach rechts. Die Herztöne sind meist stark abgeschwächt, die zweiten Töne mehr oder weniger klappend; ihre Zahl ist fast immer bedeutend grösser als in der Norm, 100 - 120 statt 80 in der Minute.

Die Arterien lassen, soweit sie der Untersuchung zugänglich sind, eine gewisse Starre erkennen, die Schläfenarterie ist häufig direct geschlängelt. Eine blauröthliche Verfärbung der Haut des Gesichtes, in der man bei genauerem Zusehen oft massenhafte blaue geschlängelte Aederchen erkennen kann, zeigt die Erweiterung der Blutadern an; an den Beinen sowie an der Brust trifft man « Krampfadern » in allen Formen und Grössen.

Der Magen ist stark erweitert, oft bis unter die Nabellinie; er ist gefüllt mit zähem Schleim und unverdauten Speiseresten, die bei stärkerer Ansammlung in der Nacht durch morgentliches Erbrechen « Brechhusten » entleert zu werden pflegen.

Ebenso zeigt sich die Leber oft gewaltig vergrössert, oft auch stark geschrumpft.

Bei schwereren Fällen zeigt sich abgekapselt oder frei beweglich in der Bauchhöhle Ansammlung von Flüssigkeit.

Der Urin hat nicht selten Eiweiss oder Zucker; seltener finden wir Cylinder.

Auf der Lunge und den sichtbaren Schleimhäuten finden wir katarrhalische Zustände. Bei der Prüfung des Nervensystems fällt uns eine grosse Empfindlichkeit der dem Fingerdruck zugänglichen Nerven gegen Berührung auf. Die Reflexe sind theils erhöht, theils schon abgeschwächt oder ganz erloschen. Die Muskeln zeigen zunächst an der Schulter, dann auch an anderen Gruppen rechts mehr und früher als links bei Beklopfen starke Furchen- und später auch Wulstbildung: ein Symptom, das uns auch sonst bei kachectischen Zuständen (Phthise, Carcinom, Blutvergiftung) stark in die Augen fällt. Die ausgespreizten Finger zeigen ein eigentümliches Zittern, die herausgestreckte Zunge zeigt fibrilläre Zuckungen. Der Gang hat etwas seemannsmässiges.

Fragen wir den Kranken nach seinen Beschwerden, so klagt er über ein Gefühl von Schwere in der Brust, häufiges Herzklopfen, Engigkeit, Angst, Schwindel, Ohnmachtsanfälle. Er ist « nervös », leicht aufgeregt und gereizt, kann keinen Widerspruch vertragen, ist unruhig. Sein Gedächtnis hat abgenommen, Energie und Arbeitslust sind fort. Ohne etwas getrunken zu haben ist er missgestimmt und

schlapp : erst, wenn er etwas Alcohol im Magen hat, kann er wieder schaffen. Er hat schon lange das Bewusstsein, dass er einen krankhaften Zustand hat, der dem Alcohol zu verdanken ist ; er hat sich auch wieder und wieder vorgenommen, nicht mehr so viel zu trinken : aber sobald er nur etwas wieder getrunken hat, kann er nicht wieder aufhören. Betrunkener will er meist nie gewesen sein ; nur selten giebt Jemand an, er sei schon nach einem Glas Wein oder Bier ganz angegriffen und schwindlig, ohne dass es bei weiterem Trinken erheblich schlimmer würde. Der Appetit sei sehr schlecht.

Von der Umgebung des Kranken hören wir dann, derselbe sei als Kind schon nervös gewesen, habe Nachtwandeln, Veitstanz Zuckungen gehabt, hätte an zeitweiligen Wuthausbrüchen gelitten, sei in der Schule immer sehr voran gewesen. Später sei er dann wohl « in schlechte Gesellschaft » gerathen und habe das Trinken angefangen. Er habe unsinnig verschwendet, sei oft Tage lang nicht nach Haus gekommen. Zwischendurch habe er aber immer wieder die besten Vorsätze gefasst und auch einige Zeit gehalten, aber sobald er dann wieder einmal die Gesellschaft wieder aufgesucht hätte, sei es wieder losgegangen. In der letzten Zeit sei es aber so arg gewesen, dass man sich nicht anders denken könne, als dass der Betreffende schwer krank sei.

Oder der Kranke ist schon als Kind schwer zu behandeln gewesen, in der Schule nicht recht vorwärts gekommen. Er hat dann nirgendwo aushalten wollen, hat sich jede Stellung durch grosse Ansprüche und geringe Leistungen verdorben. In Stammtischkreisen wird er sehr hoch geschätzt ; er verfügt über eine Anzahl mehr weniger fragwürdiger Witze, die immer wieder aufgetischt werden, und gilt, da er wenig spricht, und würdevoll aufzutreten weiss, trotz der unglaublichen Gedankenarmuth für eine Autorität in allen Dingen. Zu Haus ist er brutal bis zum äussersten, Frau und Kinder zittern vor ihm, während er vor anderen immer den zärtlichen Ehemann, den aufmerksamen Vater markiert. Sein Gewissen ist sehr elastisch : jeder Weg, Geld zu erwerben ist ihm recht so weit er nicht direct mit dem Gesetz in Conflict kommt und nicht mit Arbeit verbunden ist. Nüchtern soll er oft sehr gutmütig und leicht zu lenken sein.

Aus diesem anscheinend so vielgestaltigen Bilde hebt sich nun den wechselnden anderen Symptomen gegenüber die Herzerweiterung als constanter Befund hervor, und in dieser Ueberdehnung des Herzens finden wir auch den körperlichen Ausdruck der vorerwähnten physicalischen Folgerung, dass die dauernde Mehrbelastung des Herzens bei geringerer Nahrungszufuhr, zu einer eingreifenderen Schädigung führen müsse. Und die weitere Beobachtung der Kranken zeigt nun auch, dass diese Schädigung des Herzens den Kern der Erkrankung bildet, und dass alle anderen Symptome mehr zufälliger Natur und zum grossen Theil erst Folge der Herzstörung sind. Dem entsprechend sehen wir bei einer vollständigen Entziehung des Alcohols die

anscheinend viel schwereren Erscheinungen von Seiten des Verdauungstractus fast unvermittelt in wenigen Tagen einem excessiven Wohlbefinden weichen, derart, dass jetzt zu einer Mahlzeit mehr aufgenommen und gut verarbeitet wird, als früher vielleicht in Wochen: während die Herzerweiterung mit ihren Gefolgezuständen, den feinen Reactionen des Nervensystems auf die Unterernährung noch Monate lang nachzuweisen ist.

Der bekannte Neurologe Möbius hat einmal vorgeschlagen, Symptomencomplexe, die immer zusammenauftreten und dadurch allein einen ursächlichen Zusammenhang bekunden, als « Syndrome » zu beschreiben. Ich möchte den Gedanken aufgreifen und hierbei das Syndrom der Herzerweiterung an sich aufstellen.

Je nach der Veranlagung des Kranken und der Schwere der Erkrankung finden wir mit der Herzerweiterung vergesellschaftet, mit ihrer Heilung verschwunden, eine gewisse Nervosität die sich in Müdigkeit, Unruhe, Reizbarkeit, Unlust zur Arbeit, Nachlassen des Gedächtnisses, schwermütigen und hypochondrischen Verstimmungen, Herzklopfen, Klopfen in den Halsarterien, Ohrensausen, Kopfdruck, Schwindel, Erbrechen und Uebelkeit, Angstgefühlen in allen Abstufungen, Dämierzuständen, épileptoïden Anfällen, Delirium tremens, Nervenentzündung von der leichteren Form der sog. Neurasthenie bis zur völligen Lähmung, Schmerz an den Druckpunkten und gesteigerter idiomusculärer Erregbarkeit äussert.

Sahen wir oben, dass dies ziemlich genau die Beschwerden waren, die uns von den dort erwähnten Kranken hauptsächlich geklagt wurden, so kommen uns dieselben Klagen von dem Gros der Kranken zu Ohren, die wir bis jetzt als « Blutarme » « Neurastheniker » « Hypochonder » « melancholisch Verstimmte » anzusehen pflegten.

Es kann also nicht der Alcoholismus als solcher sein, der diesen Symptomencomplex als specifisch, nur ihm eigen, besitzt. Aber, worauf ich hier schon aufmerksam machen will, es ist ein Krankheitsbild, das in seinem verschiedenen Auftreten mehr als irgend ein anderes den unkundigen Arzt zu einer Therapie verleitet, welche wohl die subjectiven Beschwerden betäubt, die Grundkrankheit aber, wie wir sehen werden, verschlimmert: zu der Verordnung der mannigfaltigen Medicinal- und anderen Weine, der schwereren Biere und nicht selten geradezu der concentrirtesten Schnäpse.

So wichtig dieser Zustand nun auch für die Entstehungsgeschichte des Alcoholismus ist, so kann ich mich hier doch nicht in die Einzelheiten der Ursachen der Herzerweiterung vertiefen: es genügt zu erwähnen, dass die klinische Beobachtung ein besonders häufiges Auftreten bei Familiendisposition zeigt, dass eine Reihe fieberhafter Infektionskrankheiten wie Scharlach, Diphtherie, Pneumonie, Typhus, Influenza, das Herz stark erweitern und gerne eine Herzschwäche zurücklassen, die bei geringer Veranlassung eine langwierige Herzdilatation zur Folge hat und den Kranken nicht wieder zur Gesundung

kommen lässt; dass mir ferner eine Reihe Experimente, die ich an Gesunden und Kranken zur Klärung dieser Frage angestellt habe, gezeigt hat, dass durch zu wenig Bewegung und andererseits wieder durch untrainierte Anstrengung, durch zu wenig oder ungenügende Ernährung, durch Erweiterung der Hautgefässe durch Wärme (warmes Bad) und durch eine Reihe chemischer Reize vom Magen aus (vielleicht auch durch zu schnelle Wärmebildung?) Herzerweiterung leicht und sicher erzeugt werden kann. Ich füge gleich hinzu, um mir nicht den Vorwurf machen lassen zu müssen, aus wissenschaftlicher Neugier Menschen geschädigt zu haben, dass dieselben Experimente in weitgehender Weise gezeigt haben, was wir zur Heilung der Zustände thun können und müssen: Für uns hier ist es nun, von Wichtigkeit, zu sehen, in wiefern der Alcololgenuss — und zwar in den Grenzen, die wenigstens bei uns in Deutschland als durchaus erlaubte und mässige gelten — geeignet ist, einen Reiz für die Herzerweiterung abzugeben, und wie wir im Verlaufe des Experimentes verfolgen können, wie die « Nervosität » mit der Herzerweiterung anhebt, sich steigert und mit dem Zurückgehen wieder abnimmt und verschwindet. Gleichzeitig werden Sie sehen, dass nicht die vergrösserte Flüssigkeitsmenge es ist, welche durch Mehrbelastung des Herzens allein zu dessen Vergrösserung beiträgt, wie dies hauptsächlich von bayerischen Gelehrten (v-Strümpell, Bauer u. a.) angenommen wird, sondern dass in erster Linie der Alcohol, selbst dafür verantwortlich zu machen ist.

Die Tafel welche ich Ihnen hier (Fig. 1) vorzuführen die Ehre habe, zeigt in den neben einanderliegenden Säulen die grösste Breite des Herzens (von der rechts liegenden Basis zur links liegenden Spitze), wie dieselbe täglich zur selben Zeit (wo nicht Abweichungen besonders angegeben sind) durch die Untersuchung festgestellt wurde. Die Versuchsperson war ein kräftiger Mann, Grenzwächter, der als durchaus solid und absolut zuverlässig mir seit Jahren bekannt war. Derselbe sollte während der Dauer des Versuches was das Essen anging genau so leben, wie er es bis dahin gewohnt war, betreffs des Trinkens jedoch sollte er sich an den dazu bestimmten Tagen der alkoholischen Getränke völlig enthalten, immer jedoch die Flüssigkeit, die er zu sich nahm, genau messen und deren Art und Menge notieren. Sie sehen unten durch die schwarz gehaltenen Stellen die täglich aufgenommenen Flüssigkeitsmengen in Litern ausgedrückt, bei denen an den Alcololtagen die Mengen alkoholhaltiger Getränke besonders durch leergebliebene, punktierte Stellen hervorgehoben sind. Von alkoholfreien Getränken wurden ziemlich gleichmässig täglich genossen: leichter Kaffee mit Milch, Milch, Kohlensaures und Brunnenwasser. An alkoholhaltigen Getränken wurde ausschliesslich das hier übliche Bier getrunken, das etwa 4 % Alcohol enthält. Von der Versuchsperson wurde über alles, was ihr auffiel, genau Protocoll geführt. Sehen wir uns nun das Ergebniss der Untersuchungen genauer an.

(Voir la Figure 1 à la fin du volume).



An den ersten sechzehn Tagen finden wir, dass das Herz mit geringen Schwankungen von 15,75 cm. auf 11,5 cm. zurückgeht. Eine Ueberanstrengung am 10<sup>ten</sup> August äussert sich durch eine Zunahme der Herzbreite von 1 cm. Vom 16<sup>ten</sup> Aug. an wird in der Weise, wie Sie dies auf der Zeichnung sehen, die Flüssigkeit allmählig durch grössere Quantitäten (bis 7 Glas à 0,4 es.) Bier ersetzt. Sie sehen dementsprechend das Herz wieder grösser werden, bis 17 cm. am 26<sup>ten</sup> Aug., wobei Sie bemerken, dass dieselbe Ueberarbeit, die am 10<sup>ten</sup> eine Verbreiterung von 1 cm. zur Folge hatte, jetzt fast 2 cm. ausmacht. Am 27<sup>ten</sup> wurde wieder zur Abstinenz übergegangen, und nun sehen Sie trotz der an diesem Tage fälligen Ueberarbeit (es handelte sich um das Aushalten eines Patrouillierdienstes von 16 statt der sonst üblichen 8 Stunden) die Herzbreite um einen vollen cm. zurückgehen, bis am 4<sup>ten</sup> Sept. eine Breite von 12 cm. wieder erreicht wird. Vom 5<sup>ten</sup> bis 9<sup>ten</sup> Sept. steht die Versuchsperson wieder unter Alcoholverwirkung. Am 6<sup>ten</sup> sehen Sie wieder die gleichzeitige Schädigung durch Ueberarbeit, die unter Alcoholverwirkung ausserordentlich sich bemerkbar macht. Die Untersuchung am 8<sup>ten</sup> wurde Nachmittags 4 Uhr vorgenommen, nachdem 4 Glas Bier getrunken waren. Gelegentlich einer Feier trank dann die Versuchsperson weitere 4 Glas und stellt die folgende Säule, kurz nach Mitternacht des 9<sup>ten</sup> aufgenommen die weitere Wirkung dieses Consums dar: das Herz ist auf über 19 cm. Breite auseinandergegangen. Vom 10<sup>ten</sup> bis 15<sup>ten</sup> folgen dann wieder Abstinenztage, unter denen am bemerkenswerthesten der 14<sup>ten</sup> ist. An diesem Tage sollte der starke Alcoholverbrauch kontrolliert werden, und wurden dementsprechend annähernd sechs Liter alkoholfreie Flüssigkeit (mit grosser Anstrengung!) getrunken, gegen nur 4,5 am 8<sup>ten</sup>. Trotz dieses starken Mehrconsums an Flüssigkeit ist das Herz bei der Untersuchung knapp 1 cm. breiter als am Tage vorher: ein Beweis, dass die Bewältigung der grossen Flüssigkeitsmenge auch nicht annähernd von der Bedeutung für das Phänomen der Herzerweiterung ist, als der Alcohol. Es rangiert durchaus gleich mit den am 10<sup>ten</sup> Aug. und 1<sup>ten</sup> Sept. bemerkbaren Erweiterungen nach Ueberanstrengung.

Einen ähnlichen Versuch, der sich nur nicht so weit ins Einzelne verfolgen liess, sehen Sie in Fig. II. Hier ist seit dem 24<sup>ten</sup> bis 31<sup>ten</sup> Aug. das Herz auf 13 cm. zurückgegangen; unter dem Einfluss von 1 lit Wein täglich erweitert es sich in drei Tagen bis auf 16, 25; geht bei Abstinenz in 8 Tagen wieder auf 13, 15 cm. zurück, um sich wieder in zwei Tagen auf 15, 25 cm. zu erweitern.

Die Herzaufnahmen wurden immer so gemacht, dass eine acute Wirkung des Alcohols nicht mehr zu bemerken war, mit Ausnahme des 9<sup>ten</sup> nach Mitternachtversuches etwa 2-3 Stunden nach der letzten Aufnahme.

Zu diesem Syndrom der Herzerweiterung gesellt sich nun die acute

Wirkung der Alcoholaufnahme selbst, die, obgleich sie meiner Ueberzeugung nach nur eine Art der Aeusserung plötzlicher Circulationsveränderungen auf das Gehirn darstellt, in der Raschheit der aufeinanderfolgenden Zustände doch etwas in sich abgeschlossenes, charakteristisches hat. Speciell Kraepelin hat das grosse Verdienst, durch eingehende psycho-physische Untersuchungen die Art der Alcoholwirkung auf das Gehirn festgestellt zu haben. An seine Arbeiten und auf ihnen fussend schliessen sich weitere wichtige experimentelle Forschungen von Aschaffenburg, Fürer und mir an. Wir haben es demnach schon nach geringen Dosen Alcohol mit einer Lähmung auf dem gesammten intellectuellen Gebiet zu thun; auf dem motorischen geht der Lähmung bei kleineren Dosen zuerst ein Aufregungszustand voraus. Zeitsinn, Gedächtnis, Auffassungsfähigkeit werden abgeschwächt; die Fähigkeit, Gedanken zu verbinden, erlischt mehr und mehr. Die motorische Erregung giebt Veranlassung zu vorschneller Reaction auf die fragwürdigsten Reize, das Gefühl für Altruismus schwindet, Anstand und Sitte werden nicht mehr begriffen. In einem weiteren Stadium kommt es dann zu immer weiterem Zurücktreten der höheren Functionen, ein wüster Drang zum Lärmen und Zerstören geht einem allmählichen Versagen auch der körperlichen Reactionen voraus, und schliesslich kommt es zu einervölligen Betäubung, aus der ein Gefühl schwersten körperlichen und geistigen Darniederliegens resultiert.

Wir haben bisher den allgemeinen Teil, das, was wir bei unserem Krankheitsbild gemeinsames haben, ins Auge gefasst; es ist nun interessant zu sehen, wie derselbe Vorgang, derselbe Symptomencomplex auf verschieden beanlagte Naturen seine gesetzmässige Wirkung äussert.

Nehmen wir von dein n unsere Behandlung kommenden « Alkoholikern » von vorneherein alle diejenigen aus, bei denen der Alkoholismus resp. die Alkoholintoleranz lediglich eine Begleiterscheinung oder ein Frühsymptom einer beginnenden oder ausgesprochenen Geistesstörung ist, wie dies bei der Paralyse, der circulären Psychose, der Epilepsie u. a. m. nicht so selten der Fall ist, so teilen wir den verbleibenden Rest bald in zwei Hauptgruppen ein, zwischen denen ein grosses Uebergangsmaterial, bald mehr der einen, bald mehr der anderen Gruppe angehörig, schwankt.

Die erste Gruppe bestände aus der grossen Zahl der Degenerierten, oder besser gesagt, der mit einem Gehirn von mangelhafter Entwicklungsfähigkeit Veranlagten, die wir als « moralisch Unzurechnungsfähige, » « psychopathisch Minderwertige » « Psychopaten » zu bezeichnen pflegen. Es sind dies durchweg Individuen, welche der fortschreitenden Culturentwicklung, die den Einzelnen zwingt, dem immer engeren Zusammenleben der Menschheit sich anzupassen, Rücksichten zu nehmen auf die Empfindungen anderer und dadurch zu einer Achtung der eigenen Individualität und Art des Auslebens zu gelangen,

nicht folgen können, und alles von anderen verlangen, ohne die geringste Gegenleistung darzubieten. Der rücksichtslose Egoismus des Naturmenschen, der « blonden Bestie » Nietzsche's, der in vergangenen Zeiten und bei uncivilisierten Völkern heute noch die Vorbedingung des Heldentums war, dessen letzter Vertreter in den Zeiten der Civilisation sich in Napoleon I ausleben konnte, hat in den engen Verhältnissen dichtbevölkerter Culturländer keinen Raum mehr. Die durch List oder Gewaltthat, durch Raub und Mord oder auf dem Wege schleichender Intrigue ins Werk gesetzte Benachtheiligungen anderer Menschen, die den Inhalt unserer alten Heldenlieder ausmachen und in den Indianergeschichten unsere Knaben begeistern — die Ontogenie ein Abbild der Phylogenie! — sind mit Recht als Verbrechen heute einer anderen Auffassung unterworfen. Für denjenigen nun, der mit den alten Raubthierinstincten zur Welt gekommen ist, ist es nicht immer möglich, dieselben unter die vielgestaltigen Bestimmungen moderner Lebensgesetze und Rechtsforderungen zu beugen: er bleibt trotz aller wie immer gearteten Beeinflussungen zum Guten, das ihm, wenn es ihm nicht direct Nutzen zu bringen scheint, wie etwa das Heucheln von Frömmigkeit, gleichbedeutend mit Dummheit ist, der geborene Verbrecher oder wird, im günstigeren Falle als Geisteskranker angesehen. Wer sich noch eben der Macht der Paragraphen wenn auch widerwillig zu beugen versteht — nicht, weil er deren Notwendigkeit einsieht, sondern weil er sich vor Strafe fürchtet — und nun, mit einem Aermel das Gefängnis oder Zuchthaus, mit dem anderen das Irrenhaus streifend, sich mit einer häufig fast unverständlichen Sicherheit zwischen beiden durchwindet; dabei baar jeder feineren ethischen Regung voll Grössenwahn seine egoistischen Rohheiten und Anmassungen überall durchzubrutalisieren versteht: der gehört vorzugsweise zu der Gruppe, die, trotzdem sie die bei weitem geringere Procentzahl der Alkoholiker stellt, doch wegen ihrer Aufdringlichkeit und den ins Auge fallenden krassen Symptomen lange Zeit — für den Laien bis heute noch — dem Alkoholismus den hässlichen Zug von tiefstehendem Lumpentum und verächtlicher Minderwertigkeit aufgedrückt hat, der es uns heute so schwer macht, mit unserer Bewegung gegen den Alcohol vorwärtszukommen. Denn jeder, dem wir mit unserer Frage nähertreten, versichert uns zunächst seiner persönlichen Sympathie und seiner Ueberzeugung, dass etwas geschehen müsse — macht dann aber so energische Abwehrbewegungen, wenn wir ihm mit exacten Vorschlägen kommen, als ob er Angst hätte, sich mit etwas so tief unten Stehendem befassen zu müssen und als ob seine thätige (nicht bloss theoretische) Mitarbeit etwas für ihn Compromittierendes haben würde. Aber es hat bei den oben beschriebenen Fällen der Alkoholismus nur die Rolle einer Begleitersehung, die erst durch Hinzufügung der psychologischen Folgen des Alcoholgenusses: der weiteren Lähmung des Intellects, dem verhängnisvollen Drang nach vorzeitiger Reaction unüberlegter

Gewaltthat, die rein thierischen Instincte noch mehr entfesselt — ohne dass desswegen die Entziehung des Alcohols dem Gehirn seine Entwicklungsfähigkeit zurückzugeben im Stande wäre. Einen für unsere heutigen socialen Verhältnisse brauchbaren Menschen werden wir aus solchen Individuen niemals erhalten: aber wir werden wenigstens von ihm weniger belästigt werden, wenn er nicht trinkt, und er wird, wenn auch unter fortwährendem Schimpfen auf Vorgesetzte und thätigere Mitarbeiter, sich wenigstens notdürftig sein Brot selbst erarbeiten können — was er allerdings nur thun wird, wenn er es nicht von der Frau oder sonst wem, mit der oben erwähnten Vorsicht vor dem Gesetz, wird erpressen können.

Eine absolute Alcoholintoleranz liegt bei dieser Gruppe eigentlich nicht vor, nur eine relative, indem nämlich nicht viel dazu gehört, die an und für sich eben noch für die Nothdurft des Lebens ausreichende Intelligenz nun definitiv unter die Normallinie zu drücken. Es ist nur eine Sucht vorhanden, im Wirthshaus durch Wichtigmacherei und Grössenwahnäusserungen zu glänzen und an der Unterwürfigkeit des Wirthes und der Kellner sich zu sonnen. Dies ist dann auch meist die *causa movens* für wirkliche Excesse und die dem chronischen Alcoholmissbrauch folgenden körperlichen Schädigungen: nicht die mit der Alcoholintoleranz verbundene Unmöglichkeit, nach Beginn des Trinkens wieder aufhören zu können.

Es geht aus allem hervor, das diese Gruppe die ungeeignetste für unsere Behandlung des Alcoholismus in offenen Anstalten ist. Sie gehört, wenn deren Angehörige sich im Leben unmöglich gemacht haben, der Irrenanstalt oder viel besser dem Arbeitshause an, in dem die Devise « ohne Arbeit nichts zu essen » lauten müsste.

Nahe verwandt in ihren Aeüßerungen der Umgebung gegenüber ist dieser Gruppe, die ich früher als « chronischer Alcoholismus ohne Alcoholintoleranz » bezeichnet hatte, eine rein alcohologene Form, der eigentliche « chronische Alcoholismus (mit Alcoholintoleranz) ». Wir haben hier dieselbe Grossthuerei im Wirthshaus: nur, wo die vorigen auf anderer Leute Kosten zu leben wissen, haben diese Kranken die Neigung, andere zu tractieren, um möglichst angesehen zu sein. Wir haben dieselbe Brutalität im Hause, der Frau gegenüber, die fortwährend vernachlässigt, Vorwürfe macht und für die Wirthshausgrösse des Mannes keinen Sinn hat: sobald aber die acute Alcoholwirkung vorbei ist, ist der Kranke der gutmüthigste, lenksamste Mensch von der Welt, der das Blaue vom Himmel herunter verspricht, sich wegen der Vorkommnisse des Tages vorher prügeln möchte — bis der erste Schluck zur Bekämpfung der Unlustgefühle, des Zitterns, der Arbeitsunfähigkeit, — die alle dem Alcohol wieder weichen, — genommen ist, wonach es kein Aufhören mehr giebt und am Abend dasselbe Bild wieder da ist.

Hier hat der fortgesetzte, durch Sitte, Beruf, Gedankenlosigkeit allmählig gesteigerte Alcoholconsum zu einer chronischen Herz-

erweiterung geführt. Das ursprünglich normal oder wenigstens nicht zu weit unter der Norm veranlagte Gehirn hat sich in seinen Ansprüchen an die Ernährung der allmählichen Verschlechterung der Circulationsverhältnisse eben noch anpassen können, wenn auch auf allen Gebieten eine Abnahme des Intellekts schon vorhanden ist. Jetzt genügt aber ein verhältnissmässig geringes Quantum Alcohol, um durch eine, auch objectiv sofort nachweisbare, weitere Ueberdehnung des Herzens nun die Ernährungsverhältnisse des Gehirns soweit herabzusetzen, dass nun ein dem vorigen ganz verwandter Zustand eintritt.

Wir haben also bei diesen Fällen, sobald die Grenze der Intoleranz erreicht ist, im Alcohol ein Mittel, um eine dem degenerativen Irresein durchaus verwandte, wenn auch noch von ihm unterscheidbare, Psychose künstlich zu erzeugen.

Diese Form des Alcoholismus ist durchaus heilbar: nur dürfen wir nicht glauben, den Kranken geheilt zu haben, wenn wir ihm den Alcohol entzogen haben. Wenn wir weiter nichts thun — und fast alle heute bestehenden Anstalten, ärztlich oder nicht ärztlich geleitet, glauben damit ihre Schuldigkeit gethan zu haben, — so haben wir, wenn der Kranke wirklich auf die Dauer abstinent bleibt, wohl seiner Umgebung, nicht aber ihm selbst geholfen. Durch den Fortfall der täglichen alcohologenen Steigerungen seiner Herzerweiterung fallen die Scenen allerdings meist fort: das gesammte Bild der Herzstörung aber bestehen bleibt, befindet sich der Kranke fortwährend in einem labilen Gleichgewicht. Er sagt mit Recht, dass es ihm jetzt mitunter schlechter gehe, als vorher, als er noch trank: mit Recht insoweit, als die Alcoholbetäubung früher zur Bekämpfung der Unlustgefühle diente, die ihm jetzt voll und ganz zum Bewusstsein kommen. Erst eine zielbewusste Inangriffnahme der Herzstörung wird den Kranken wirklich *heilen*: freilich gehört dazu eine Fertigkeit in der Herzuntersuchung, die auch ärztlich selten vorhanden ist — und dann den Streit, ob Laien = oder Aerzte anstatt zur Behandlung dienen soll, zu einem ziemlich müssigen macht.

Der Hauptteil unserer Kranken aber — bei uns etwa 80 % der Gesamtaufnahmen wegen Alcoholismus — besteht aus Fällen, in denen eine Schwäche der Herzmusculatur nicht erst durch Alcoholmissbrauch entstanden ist, sondern wo von Geburt an oder seit dem Ablauf einer schweren infectiösen Erkrankung wie Diphtherie, Scharlach, Pneumonie, in dem letzten Jahrzehnt ganz besonders Influenza, eine solche besteht.

O. Rosenbach und nach ihm Lehr haben eine Neurasthenia vasomotoria beschrieben, die sich mit unseren Fällen deckt, nur dass diese Autoren die stets mit der Erkrankung zusammenhängende, resp. dieselbe verursachende Herzerweiterung noch nicht constatirt hatten. Beide Autoren machen auch schon auf zwei Formen aufmerksam, die wir auch immer wieder finden: auf eine mit sehr erhöhtem Puls während

der Höhe des Krankbildes, während die andere zu derselben Zeit einen an Zahl sehr herabgesetzten Puls zeigt. Ich habe oben schon darauf hingewiesen, das es nicht der Alcohol allein ist, der zu einer Steigerung der Krankheitserscheinungen beiträgt: Ruhe, Ueberanstrengung und alle herzerweiternden Momente thun dies in derselben Weise. Aber der Alcohol ist bei der Rolle, die er heute im Leben spielt, und, wie schon oben erwähnt, durch die uncontrolierte ärztliche Auffassung, wonach Betäubung eines psychischen Krankheitssymptoms mit einer Heilung der Krankheit selbst identifiziert wird, eine der Hauptursachen, warum so viele, man möchte fast sagen, alle an Insufficienz der Herzmusculatur Leidenden zu Alcoholisten werden müssen. Nur die schwersten Fälle sind in dieser Beziehung besser daran, da hier die Wirkung verhältnissmässig kleiner Alcoholdosen so gross ist, dass ein zur Betäubung dienendes Quantum gar nicht aufgenommen werden kann, da die subjectiven Beschwerden sich sofort ins ungemessene steigern.

Das Characteristische dieser Störung ist der periodische Ablauf. Nach einiger Zeit relativen Wohlbefindens kommt es zu mehr weniger plötzlich auftretenden Herzerweiterungen excessiven Grades und zu dieser Zeit ist auch, wie aus den vorigen Auseinandersetzungen verständlich erscheint, die Alcoholintoleranz am grössten. Man hat diese Zustände deshalb früher als « periodische oder Quartalstrunksucht », « Dipsomanie » bezeichnet, indem man das hervorstechendste Symptom der Erkrankung mit dieser selbst verwechselte. Es sind durchweg die höher zu bewerthenden Intelligenzen, welche dieser Erkrankung unterliegen.

Bei der Form mit gesteigertem Puls während der Anfälle können wir nach und nach alle uns bekannten Aequivalente der Epilepsie bis zu den schwersten Krampferscheinungen mit Zungenbiss sich entwickeln sehen. Ich habe sie deshalb als « *alcohologene cardiale Epilepsie* » hingestellt. Da aber die epileptischen Zustände schliesslich auch nur als Syndrom gelten können, das den verschiedenartigsten anatomischen Krankheiten zukommen kann, würde man etwas weitläufig aber zutreffender von einer « *Dilatatio cordis periodica cum depressione maniaca* » sprechen müssen. Immerhin halte ich den Ausdruck « *Herzepilepsie* » mit einen ätiologischen Vorsatz, hier also « *alcoholische* » für practisch am besten. Die Trinkanfälle verlaufen hier wie bei der vorhin erwähnten Form; nur sind die psychischen Erscheinungen schwerer, weil sie unvermittelter auftreten. Der Kranke kommt während derselben meist gar nicht nach Hause, sucht sich die minderwertigste Gesellschaft aus, von der er bis aufs äusserste ausgenutzt zu werden pflegt, wirft mit Geld und Tractirereien umher ohne seine Mittel irgendwie zu bedenken und scheut schliesslich vor keinem Verbrechen zurück, um in den Besitz fernerer Mittel zu gelangen. Nach einigen Tagen, selten Wochen, kommt er mit furchtbarer Depression, Ekel vor sich und seinem Treiben, so weit es ihm noch

in Erinnerung ist, zu sich, und alles geht bis zum nächsten Anfall wieder scheinbar gut.

Ohne Alcohol verlaufen die Auffälle unter dem Eindruck eines fortwährenden Geärgertwerdens. Der Kranke ist reizbar, heftig im Verkehr. Die Ursache seiner Unlustgefühle projiciert er nach aussen: er sucht nach allem möglichen, um seinen Aerger zu erklären. Mit allem ist er unzufrieden, er schimpft fortwährend und sucht andere mit unzufrieden zu machen. Er verlangt die unglaublichste Rücksichtnahme auf jede kleinste Eigenart, ohne Fremden auch nur im geringsten eine solche wieder zu gewähren. Es macht ihm Freude « es jemand einmal ordentlich gesagt zu haben. » Er weiss alles besser und ist schwer beleidigt, wenn sein gar nicht erfragter Rath nicht befolgt wird. Zu Hause geht es nicht ohne ihn, wenn er nicht da ist, geht alles zurück.

Nach Ablauf des Anfalles ist der Kranke dann wieder umgänglicher. Die rücksichtslose Art, sich durchzudrücken sichert ihm, wenn er sich nicht in den Anfällen durch Alcohol auch materiell schädigt, bei vorhandener erhöhter Intelligenz besonders auf practischem Gebiete fast immer Erfolge.

Auch hier handelt es sich bei einigermassen schwereren Fällen nicht allein darum, Jemanden abstinenz zu machen — damit wird, wie gar nicht genug betont werden kann, meist nur der Umgebung geholfen, — sondern die Herzschwäche zu heben, und den immer wiederkehrenden Anfällen gegenüber den Herzmuskel widerstandsfähiger zu machen. Bei leichten Fällen genügt es allerdings, wenn die Hauptursache des Anfalls, der Alcohol, wegbleibt: es gleicht sich dann durch die Anforderungen des Lebens bei nicht zu unrationeller Lebensweise der Zustand von selber aus.

Ganz und gar nicht der Fall ist dies aber bei der anderen Form mit verlangsamtem Puls, der allerdings bei geringer psychischer Erregung zeitweise hinaufschnellt während des Anfalls. Es handelt sich hierbei um Menschen, die von den leichtesten Vorzeichen bis zum schwersten Anfall alle Stadien der Melancholie zeigen können. Ich würde das Bild als « *Dilatatio cordis periodica cum depressione hypochondro-melancholicâ* » oder kurzweg als « *Herzmelancholie* » mit Hinzufügung der betreffenden ätiologischen Bezeichnung hinstellen. Diese Fälle bilden das Gros der heute so genannten « *Neurasthenie*. » Es handelt sich fast ausnahmslos um Menschen, die durch geringe Eindrücke schon aus dem Gleichgewicht gebracht werden. Einer ungemeinen Anregbarkeit folgt eine schnelle individuelle Durcharbeitung, eine Reaction, welche in intuitivster Weise manchmal die Lösung schwieriger Probleme bringt, die jahrelange, systematische Forschung nicht finden konnte. Ebenso leicht kommt aber auch der Rückschlag, der Wochen und Monate lang in unfruchtbarem Brüten sich hinschleppt. Dabei herrscht ein naiver Egoismus, eine Art Gedankenlosigkeit der Welt gegenüber, die oft an die Art der Kinder erin-

nert — immer aber himmelweit von dem cynischen gewinnsüchtigen Egoismus der Degenerierten verschieden ist, wenn er auch nicht selten Grund von Unannehmlichkeiten wird. Subjectiv sind hier besonders häufig Beklemmungen und Angstanfälle, Menschenschen und Mangel an Selbstvertrauen vorhanden; « mir ist immer so schwer ums Herz » ist eine Klage, die so regelmässig auftaucht, dass es nicht gut zu verstehen ist, dass das manchmal enorm vergrösserte Herz übersehen und dem Kranken immer wieder vorgeredet wird, er sei körperlich gesund, was ihn geradezu zur Verweilung und nicht selten zum Selbstmord treibt. Hier setzt nun eine geradezu mörderische ärztliche Thätigkeit ein, die den Kranken, trotzdem sich derselbe grossenteils anfangs mit allen Kräften dagegen wehrt, zum Alkoholisten zu machen sucht.

Wir sehen jetzt ohne weiteres ein, wie verhängnissvoll jeder noch so mässige Alcohol genuss, dessen erweiternde Wirkung auf das gesunde Herz wir oben sahen, hier auf das schwache, an sich schon ausgedehnte Herz wirken muss. Leider sind aber gerade diese Menschen die geistigen Arbeiter, welche aus dem festgefahrenen Geleise veralteter und versumpfter Vorurteile den Wagen des Fortschritts herauszuleiten berufen sind; es sind die geborenen Künstlernaturen mit allen Vorzügen und Nachtheilen derselben, die aber, wo immer sie durch Beruf und Neigung hingestellt sind, Hervorragendes zu leisten im Stande sind. Im Stande wären — sollte ich lieber sagen: denn gar zu viele gehen heute im Sumpfe des Alcoholismus zu Grunde, und nur die wenigen, die der Zufall oder eine zu grosse Empfindlichkeit vor dem Sinken bewahrt hat, geben die Wege weiterer Kulturentwicklung an.

Es ist also die geistige Blüthe der Nationen, auf die in der entwicklungsfähigsten Zeit der Reif fällt und die Fruchtbildung hindert.

Merkwürdigerweise höre ich oft von in unserer Frage thätigen Aerzten die Bemerkung, dass diese « Hochgebildeten » einer Behandlung so unzugänglich seien und so selten geheilt würden. Demgegenüber möchte ich doch mit aller Energie betonen, dass unseren Erfahrungen nach gerade diese Fälle zu den allergünstigsten gehören. Unzugänglich sind sie moralisierenden Phrasen und Vorlesungen im Tractätchenstil, welcher Behandlung gegenüber sie sich wie kleine Kinder verkommen: die beste Sache wird eben unmöglich, sobald sie ins Lächerliche gezogen werden kann. Je höher gebildet ein Mensch ist, um so stärker ist auch das Eigene desselben, das was ihn von anderen unterscheidet. Und erst das Studium dieser Eigenart ermöglicht es, bekannte allgemeine Erfahrungen dem speciellen Falle anzupassen. Ich darf wohl sagen, dass ich das meiste, was ich ärztlich gelernt habe, soweit es wenigstens practischer Natur ist, gerade der Mitarbeit meiner hochintelligenten Kranken an ihrer eigenen Herstellung zu danken habe: und der, welcher sich dieser Mitarbeit



dadurch beraubt, dass er zu viel schematisiert, wird naturgemäss nur da grössere Erfolge haben, wo ein geringerer Intellect einer ärztlichen Dictatur, wenn ich mich so ausdrücken soll bedarf. —

Selbstverständlich sind nun nicht alle Fälle, die uns in Behandlung kommen, ohne weiteres in einer der erwänten Gruppen unterzubringen, ebenso wie die Gruppierung an sich nichts anderes ausdrückt, als was wir zur Zeit übersehen. Das Auftauchen neuer Fragen, neuer Untersuchungsmethoden muss hier, wie überhaupt in der Psychiatrie noch vieles klarer stellen.

Immerhin halte ich es für überaus wertvoll, dass in den Herzzuständen ein berechenbarer Factor für die Art der Erkrankung und deren Heilung gefunden ist.

Ganz allgemein gehalten haben wir, um uns den Begriff « Alkoholumismus » zu erklären, uns an folgendes zu halten.

1). Der gewohnheitsmässige Genuss von Alcohol erzeugt oder steigert bei einem grossen Procentsatz der Menschheit einen dauernden und fortschreitenden Zustand von Erschlaffung im Gefässsystem, besonders in der Musculatur des Herzens der eine Unterernährung des gesammten Organismus zur Folge hat.

2). Diese Unterernährung ist die Veranlassung von unlocalisierbaren Unlustgefühlen und Abwehrimpulsen; später von Angstanfällen, Schwindel, Ohnmachten und krampfartigen Zusammenbrüchen.

3). Alle diese unbehaglichen Gefühle werden betäubt (nicht geheilt!) durch genügende Aufnahme von narcotischen Mitteln, von denen naturgemäss der Alcohol, als in jeder Concentration ohne jede Kontrolle erhältlich, im Vordergrund steht.

4). Diese Alcoholaufnahmen steigern, wie dies experimentell bewiesen ist, die Gefäss- und Herzstörungen, damit deren Symptomencomplex (das Syndrom der Herzerweiterung) und dadurch wieder das Bedürfniss nach grösseren Alcoholdosen.

Ich habe diesen *circulus vitiosus* seinerzeit als « *Alcoholintoleranz* » zusammengefasst, und ich halte es auch heute noch für practisch, an dieser Bezeichnung festzuhalten. Die in allen Debatten und Veröffentlichungen sich vordrängende Bezeichnung von dem « Laster der Trunksucht » ist in zweifacher Weise verkehrt: einmal, weil der Ausdruck einer körperlichen Erkrankung kein Laster ist, dann aber auch, weil es in dem gedachten Sinne eines chronischen Zustandes gar keine Trunksucht giebt. Eine Sucht nach Alcohol wird immer erst durch den gerade vorhergegangenen Alcoholgenuss ausgelöst: nicht wie die Sucht nach Morfium, die durch Morfium gestillt, durch Fernhaltung des Giftes gesteigert wird. Lässt man den Alcohol bei Seite, so ist ein Drängen nach demselben schon am folgenden Tag nicht mehr vorhanden: während sich die Symptome der Erkrankung manchmal noch bis nach zwei Jahren verfolgen lassen.

Für die Bekämpfung der Zustände geht daraus hervor, dass die Intoleranz nur rein individual von Fall zu Fall bekämpft werden kann,

indem man die daran Leidenden gesund zu machen sucht, damit sie nicht mehr nach einer Betäubung verlangen tragen. Beschlüsse und Tagungen von gesetzgeberischen Körperschaften oder Congressen haben der einmal bestehenden Erkrankung gegenüber keinen anderen Werth, als ob Resolutionen gefasst würden, dass von morgen ab die Seine rückwärts fliessen solle, oder der Blitz nicht mehr einschlagen dürfe. Freilich giebt es ja auch genug Aerzte, die decretieren, die Krankheit muss sich so und so verhalten, und das muss degegen helfen: thut es dies nicht, so taugt eben der Kranke nicht. Und nirgendwo hat diese Art des Kurierens mehr Schaden gestiftet und thut es leider noch, als beim Alcoholismus, wo zuerst der Arzt den Alcohol vorordnet, und wenn der Kranke, was der Arzt schon desshalb voraussehen müsste, weil es immer wieder vorkommt, schliesslich dem Alcohol unterliegt, heisst es: ja, das zu viel Trinken habe ich ja auch nicht verordnet; der Mensch ist eben ein Lump.

Der hohe Werth von Versammlungen, wie unsere heutige, liegt vielmehr darin, dass die positive Arbeit vieler hier zusammengetragen und zugänglich gemacht wird, und damit das leere Phrasentum, das die Verbreitung so vieler philanthropischen Bewegungen über einen materiell und geistig beschränkten Kreis hinaus hindern muss, durch agitationskräftige, unanfechtbare Thatsachen ersetzt wird.

Und deshalb gebe ich der Hoffnung Raum, dass die Bewegung gegen den Alcoholmissbrauch, die so lange sich über das Fernbleiben wissenschaftlicher Hülfe beklagt hat, jetzt, wo diese Hülfe von allen Seiten kommt, dieselbe auch etwas mehr, als dies bis jetzt geschehen ist, benutzen möge. Ich habe wenigstens persönlich das Gefühl, als ob man uns, und die umbequemen Resultate und Folgerungen unserer Arbeiten, die nur in der völligen Enthalsamkeit des Volkes vom Alcohol die Quelle einer künftigen Besserung ersehen lassen, da man sie nicht widerlegen kann, am liebsten ganz ignorieren möchte: um einmal nicht zugeben zu müssen, dass man sich früher in wesentlichen Dingen geirrt habe, dann aber, was viel schlimmer wäre, um nicht auf eine Popularität verzichten zu müssen, die naturgemäss nie dem folgt, der unbekümmert um Hass und Liebe die Dinge beim rechten Namen nennt, und keine Concessionen macht, die der Natur der Sache gemäss nicht zu verantworten sind.

Wollen wir wirklich dem Alcoholismus den Weg verlegen, so ergiebt die klinischmedizinische Forschung dazu nur ein Mittel.

Wir haben, wie bei der Tuberkulose, beim Alcoholismus mit zwei Factoren zu rechnen: mit der angeborenen (oder erworbenen) Disposition und mit dem Einverleiben des eigentlichen Krankheitserregers. Die Disposition können wir einstweilen nicht ändern: günstiger aber, wie bei der Verhütungsfrage der Tuberculose, stehen wir der des Alcoholismus gegenüber. Wir können hier leicht darauf hinarbeiten, die Quelle zu verstopfen, aus der das Unheil immer aufs neue fliesst, indem wir den gewohnheitsmässigen Alcoholgenuss in jeder Menge und Art

als das hinstellen, was er wirklich ist : als einen Unfug, der unseren heutigen Nationen die unberechenbarste Einbusse an körperlicher und geistiger Arbeit, an Menschengesundheit und Menschenleben kostet.

Wenn jeder Congressbesucher dann zu Hause in dieser Weise wirkt — und nur durch sein eigenes Beispiel kann er das — dann wird die individuelle Fürsorge, die wir jetzt so vielen Opfern verrotteter Vorurteile entgegenbringen müssen, immer seltener von Nöthen sein, und wir Ärzte werden einen grossen Teil unserer jetzigen Thätigkeit frei werden sehen.

Wir sind aber interesselos genug, dies aus vollem Herzen zu wünschen.

**M. le Président.** — L'ordre du jour appelle l'exposé de M. Marthaler, de Berne, sur *la psychologie du buveur*.

La parole est à M. Marthaler.

**M. Marthaler** donne lecture de la note suivante :

### Zur Psychologie der Alkoholkranken

PAR M. MARTHALER, DE BERNE

#### Quelques remarques concernant la psychologie des buveurs

*Analyse.* — L'alcoolisme atteint l'homme tout entier tant au point de vue physique qu'au point de vue psychique. Les altérations de la santé physique peuvent être guéries par un traitement dont les principes fondamentaux sont : l'abstinence totale, la bonne alimentation, un sage régime de travail et le choix d'un bon milieu.

On peut distinguer parmi les altérations psychiques, des altérations primaires qui sont une cause de l'alcoolisme et des altérations secondaires qui en sont une conséquence.

Les altérations primaires sont toujours accompagnées d'altérations secondaires. Les personnes anormales au point de vue psychique sont plus exposées au danger de l'alcoolisme que les personnes normales ; mais les personnes les plus normales sont toujours atteintes par l'alcoolisme dans leur santé psychique.

Tous les côtés de la vie psychique souffrent de l'alcoolisme : l'intelligence, les sentiments et la volonté ; l'harmonie entre ces différentes facultés est troublée.

Les altérations psychiques qui ne sont qu'une conséquence de l'alcoolisme sont curables par un traitement approprié. Leur guérison est contemporaine de la guérison physique, mais pour prévenir des récidives, il est indispensable qu'elle soit complète et définitive.

Le traitement physique des alcooliques est plus facile que le traitement psychique. Ce dernier est plus important. C'est lui qui demande le plus de soin soit dans la famille, soit dans les sociétés d'abstinence, soit dans l'asile. Il doit être avant tout *individuel* et tout pédantisme, toute importunité et toute discrétion sont nuisibles.

Der Mensch ist ein somatisch-psychisches Wesen. In seinem Begriff gehört die zwar unscheidbare, aber nicht trennbare Einheit beider Momente, des somatischen und des psychischen. Die Alkoholkrankheit trifft den ganzen Menschen. Ihre somatischen Störungen sind durch

absolute Abstinenz, gute Ernährung und richtige Arbeitsdiät in passender Umgebung heilbar.

Die psychischen Störungen des Alkoholkranken sind entweder primäre oder sekundäre. Am einzelnen Individuum können Störungen beiderlei Art zur Erscheinung kommen. Als primäre lassen sich diejenigen bezeichnen, aus welchen der Alkoholismus, als sekundäre diejenigen, welche aus dem Alkoholismus entstanden sind. Zu den primären werden sich immer auch solche sekundärer Art gesellen. Psychisch anormale Personen verfallen dem Alkoholismus leichter als normale; psychisch normale werden durch Alkoholismus immer auch psychisch alteriert.

Beim Alkoholkranken leidet das psychische Leben nach allen seinen Seiten: Denken, Fühlen, Wollen. Besonders leiden auch die Beziehungen der einzelnen Seelenthätigkeiten unter einander. Auf diesen Beziehungen beruht die Harmonie der Seelenthätigkeit. Die psychischen Störungen, welche lediglich Folge des Alkoholismus sind, sind durch geeignete Behandlung heilbar. Ihre Heilung geht zuerst mit der somatischen Hand in Hand, muss aber vollständig zu Stande kommen, wenn der Kranke gegen Rückfälle gesichert sein will.

Die somatische Behandlung des Alkoholkranken ist leichter als die psychische; letztere ist zugleich wichtiger. In der Familie, im Verein, in der Anstalt, wo immer Alkoholkranke behandelt werden, ist auf sie das Hauptgewicht zu legen. Pedanterie, Zudringlichkeit und auffälliges Hervortreten sind dabei vom Uebel. Diese Behandlung muss eine hauptsächlich individuelle sein.

**M. Marthaler** ajoute :

Les informations des physiologistes et des médecins sont très précieuses, mais quand on s'occupe de la guérison des alcooliques, on voit qu'il ne s'agit pas là d'une question purement médicale. En tant que maladie proprement dite, ce n'est pas grave : le repos, la suppression de l'alcool amènent la guérison. Tout autre est la question psychologique, et l'on n'a pas assez étudié la psychologie du buveur.

Je m'oppose au point de vue médical. Ce sont surtout les fonctions spirituelles qui sont lésées par l'alcool. C'est la coordination des fonctions psychologiques qui est atteinte. Il faut retirer l'alcool, alimenter le malade, mais influencer surtout sa vie psychique en lui inculquant de nouveau des idées justes en faisant naître de nouveaux sentiments sur la famille, la société, etc.

**M. le Dr Ruysch** (Hollande) — A mon sens, c'est un médecin qui doit présider à la cure des alcooliques. Les alcoolisés sont malades ou ils ne le sont pas. S'ils le sont, et je crois que nous sommes d'accord sur ce point, il convient au médecin de les guérir. Cependant j'avoue volontiers que le médecin ne suffit pas. A côté de lui, l'influence morale du

pasteur, du prêtre, l'action bienveillante, pleine de grâce, de bonté et de dévouement de la femme, directrice adjointe, comme par exemple à l'asile hollandais de Hoogholler, peuvent être d'une valeur inappréciable.

L'une complète l'autre. Mais puisqu'en première ligne c'est le médecin qui doit examiner son malade, ses centres nerveux, ses organes circulatoires, digestifs, son système uro-génital etc., avec tous les moyens scientifiques d'investigation dont il dispose ; comme c'est à lui qu'il appartient de prescrire la marche à suivre pour guérir, d'observer, de surveiller, de régler le travail, etc., c'est lui qui doit être toujours au contact de ses malades et les diriger. Il en est responsable à cause de sa compétence. Il doit résider dans l'établissement.

Je crois qu'il est utile de se prononcer clairement et nettement sur ce point, surtout au moment où dans tous les pays, l'idée d'ériger des sanatoria et des asiles gagne du terrain, ces derniers pour les cas chroniques et incurables. Je crois que dans toutes ces installations on doit placer des médecins à la tête.

J'ai connu le temps où dans plusieurs pays, à la tête des asiles d'aliénés étaient des profanes alors que les médecins étaient en sous-ordre. Mes souvenirs ne me font pas désirer une semblable combinaison pour les asiles d'alcooliques.

**M. le Dr Forel.** — Le cerveau est l'organe de l'âme. L'alcool affectant le cerveau effectue l'âme. Ici la psychologie, la morale individuelle et sociale et la médecine mentale qui est celle du cerveau ne sont qu'un.

Il ne faut pas que les théologiens et les jésuites soient jaloux des médecins dans ces divers domaines. Les médecins ont beaucoup appris des empiriques, des bergers, des cordonniers et autres. J'ai moi-même appris d'un cordonnier le traitement des alcoolisés. Mais il est évident que la science des faits doit en dernier lieu décider. Il faut que théologiens et jésuites se plient devant les faits démontrés par la pathologie du cerveau, et, dans ce domaine, les aliénistes et pathologistes du cerveau sont les gens compétents.

La même question se retrouve à propos des criminels et là elle est aussi intimement liée à l'alcoolisme. Donc la haute direction des asiles pour alcoolisés doit être médicale et spécialement psychiatrique.

Je répondrai encore à M. Marthaler qu'à l'asile d'Ellikon le directeur n'est pas médecin, mais que deux aliénistes sont dans le Comité et sont délégués comme inspecteurs de l'asile dont ils ont la haute direction médicale et où ils incrivent tous leurs diagnostics.

**M. l'abbé Rousseau** expose qu'à son avis le traitement de l'alcoolique n'appartient pas exclusivement au médecin. Le moraliste doit intervenir. L'organisation même du Congrès avec son programme très large prouve quel cas il est permis de faire de la morale et de la religion.

**M. le Président.** — Les plus grands égards sont dus dans nos Assemblées aux convictions religieuses et philosophiques de chacun ; et ce n'est pas sur le terrain des dogmes d'ailleurs que l'on peut utilement discuter au Congrès. Dans la cure des alcooliques, tous les efforts sincères sont requis, parfaitement respectables et, il est bon même de l'ajouter, absolument fructueux.

**M. le Président.** — L'ordre du jour appelle la discussion du rapport de M. le Dr Baër, médecin de la prison de Plötzensee, à Berlin, sur *l'influence des saisons sur l'ivrognerie*.

La parole est à M. le Dr Baër.

## Der Einfluss der Jahreszeit

AUF DIE TRUNKSUCHT

Alcoolisme et influences saisonnières

PAR M. LE DR A. BAER, DE BERLIN

*Analyse.* — Des observations statistiques, faites à différentes époques et dans différents pays ont établi le fait que le nombre de personnes qui sont atteintes de l'alcoolisme est plus grand dans la saison chaude que dans la saison froide.

Ce fait offre un grand intérêt au point de vue de l'étiologie comme à celui de la prophylaxie, surtout quand on le rapproche de certains phénomènes observés dans le domaine du suicide et de quelques formes de la criminalité.

Les recherches que j'ai faites sur l'alcoolisme et le delirium tremens dans les 8 grands hôpitaux publics de Berlin pendant la période de 1879 à 1898 ont eu le même résultat. Le plus grand nombre de personnes (4.355 parmi 15.997 soit 27,22 0/0) sont tombés malades dans la période de juillet à septembre ; 4.263 soit 26,65 0/0 d'octobre à décembre ; 3.923 soit 24,53 0/0 d'avril à juin ; 3.456 soit 21,60 0/0 de janvier à mars. Le maximum appartient au mois de juillet, le minimum au mois de février ou mars.

Man hat schon seit lange gewusst, dass die Trunksucht eines Volkes zu einem grossten Theile von dem Klima seines Landes bedingt wird. « Die Trunksucht herrscht mehr in kalten als in warmen Ländern, meint Trotter<sup>1</sup>. Der Bewohner von Lappland oder Labrador, sagt er, empfindet beim Genuss starker Getränke eine ungewöhnliche Wärme und Belebung, die ihm sein winterlichen Himmel nicht gewähren kann. Seine Atmosphäre macht ihn zum Trinker und wenn er die Schale kostet, die ihm Wohlbehagen und Kraft verleiht, so wird er nicht gewahr, dass er sich auf dem Wege zu einer Leidenschaft befindet, die für seine Gesundheit und seinen Verstand gleich gefährlich ist. » Montesquieu hat, wie schon Falconer und A. vor ihm, die Abhängigkeit der Trunksucht von dem Klima als ein Naturgesetz anerkannt..... « Die Trunksucht, sagt er<sup>2</sup>, findet sich auf der ganzen Erde im Verhältniss zur Kälte und Feuchtigkeit des Klimas vertheilt. Vom Äquator bis zum Pol findet man die Trunksucht mit dem Grade der Feuchtigkeit zunehmen. » Und ganz

<sup>1</sup> « Über die Trunksucht und deren Einfluss auf den menschlichen Körper. » Von Dr Thomas Trotter, 1821, S. 116.

<sup>2</sup> Œuvres de Montesquieu. « Des lois qui ont rapport à la société des peuples. » Paris, 1836, p. 177.

gleichlautend ist das von Henry J. Bowditsch nach seinen ausgedehnten statistischen Ermittlungen sogenannte « Kosmische Gesetz der Unmässigkeit. » Die Unmässigkeit, meint dieser Beobachter<sup>1</sup>, ist über die ganze Welt verbreitet, jedoch in sehr geringem Grade und Höhe am Äquator. Die Trunksucht nimmt mit den Breitengraden zu; sie wird constant häufiger, brutaler und in ihren Wirkungen auf den Einzelnen wie auf die Gesellschaft um so verderblicher, je mehr wir uns den nördlichen Regionen nähern. — Die Unmässigkeit ist sehr vorherrschend in den Ländern mit einer Durchschnittswärme von 50° F., sie ist seltener und von einem bedeutend weniger gefährlichen Charakter in den Ländern zwischen 77° F. nördlich und südlich vom Äquator. »

Durch ältere und neue Beobachtungen ist ferner, wie allgemein bekannt, festgestellt, dass die Trunksucht den menschlichen Organismus in den warmen und insbesondere in den tropischen Klimaten schneller und intensiver zu zerstören und zu schädigen geeignet ist, als in den mässigen und kalten Weltgegenden. Weiss man doch, dass ganze eingeborene Stämme und Völkerschaften auf den Inseln und Continenten tropischer Zonen vollständig degenerirt und fast gänzlich zu Grunde gerichtet werden durch den Contact mit dem Alkoholgift, das mit der modernen Cultur von den superioren Culturvölkern zu ihrem Verderben ihnen stromweise zugeführt wird. Weiss man doch nicht minder, dass nicht nur der Missbrauch alkoholischer Getränke, sondern dass selbst der habituelle mässige Genuss derselben dem Eingewanderten weisser Rasse und europäischer Abkunft in tropischen und auch in subtropischen Regionen sehr bald die Gesundheit zerstört und das Leben gefährdet.

Ist die Verbreitung der Trunksucht und die Schädlichkeit ihrer Wirkungsweise nach der Art einer allgemeinen kosmischen Gesetzmässigkeit in eine gewisse Abhängigkeit von dem Klima zu bringen, so dürfte es nicht ohne Interesse sein nachzuweisen, dass die Erscheinungen des Alkoholismus auch in dem gemässigten Klima und in ganz gesunden Erd-Strichen von der Jahreszeit oder von der Temperatur derselben beeinflusst werden. Frühere und neuere Beobachter aus Ländern mit verschiedenen Klimaten haben gezeigt, dass die grösste Anzahl der Erkrankungen infolge des Alkoholmissbrauchs in die warme und die Geringste in die kalte Jahreszeit fällt. Huss<sup>2</sup>, der eigentliche Schöpfer der Lehre von dem Wesen und der Pathologie des Alkoholismus, wie schon darauf hin, dass die Zahl der im Seraphiner-Lazareth in Stockholm von ihm behandelten Fälle von Alkoholismus in den Monaten von Juni bis Oktober also im Sommer und Herbste etwas grösster war als in den andern Monaten. Waren von den Erkrankungen :

<sup>1</sup> « Annual Report of the State Board of Health of Massachusetts. Boston, 1872. »

<sup>2</sup> « Chronische Alkoholkrankheit oder Alkoholismus Chronicus. » Stockholm, 1852. S. 506.

|      |                                     |          |    |
|------|-------------------------------------|----------|----|
| 1848 | von 32 Fällen in die 5 Sommermonate | gefallen | 16 |
| 1849 | » 61                                | »        | 29 |
| 1850 | » 46                                | »        | 22 |

Von den gesammten 139 Fällen sind also, wie er bemerkt, 67 anstatt 57, welche sonst in Durchschnitt auf die 5 Monate hätten fallen sollen, gekommen.

D<sup>r</sup> von Franque hat nach dem Vorkommen des *Delir. Tremens* in dem Herzogthum Nassau <sup>1</sup>, also in Mitteldeutschland, in den Jahren 1818-1858 berechnet, dass von 215 Fällen, 117 = 54,4 0/0 auf die Monate März-August, und 98 = 45,58 0/0 auf die kalten Monate Sept.-Februar kommen. Auf die 3 Monate März-Mai entfallen 49 = 22,79 0/0; auf Juni-August 68 = 31,62 0/0; auf Sept.-Nov. 51 = 23,67 0/0 und auf Dez.-Feb. 47 = 21,86 0/0. In den einzelnen Monaten vertheilen sich die Fälle wie nachstehend:

|        |    |        |    |       |    |
|--------|----|--------|----|-------|----|
| Januar | 24 | Mai    | 68 | Sept. | 18 |
| Feb.   | 13 | Juni   | 68 | Oct.  | 15 |
| März   | 17 | Juli   | 28 | Nov.  | 18 |
| April  | 14 | August | 22 | Dez.  | 10 |

Es ist ersichtlich, dass auf die heissesten Monate Juni-Aug. die höchste und auf die kältesten Dez.-Feb. die niedrigste Zahl kommt. Die Maximalzahl der Fälle kommt auf den Monat Juli mit 28, die Minimalzahl auf Dezember mit 10.

Ein sehr lehrreiches Material liegt uns in den Ermittlungen aus den Hospitälern in Petersburg vor. Nikolajew <sup>2</sup> hat die Zahlen der während der 6-Jahre 1877-1882 in den grössten Civilhospitälern zur Behandlung gelangten Fälle von Alkoholismus (insb. Del. Trem.) zusammengestellt. Die 5396 Fälle vertheilen sich in nachstehender Weise.

| Monat          | 1877 | 1878 | 1879 | 1880 | 1881 | 1882 | S a  |
|----------------|------|------|------|------|------|------|------|
| Januar.....    | 73   | 31   | 52   | 67   | 39   | 66   | 328  |
| Februar.....   | 50   | 30   | 55   | 31   | 52   | 64   | 282  |
| März.....      | 75   | 35   | 78   | 54   | 21   | 75   | 338  |
| April.....     | 114  | 83   | 115  | 58   | 38   | 86   | 494  |
| Mai.....       | 131  | 78   | 138  | 82   | 31   | 98   | 558  |
| Juni.....      | 100  | 89   | 117  | 83   | 46   | 121  | 556  |
| Juli.....      | 120  | 76   | 133  | 106  | 45   | 87   | 567  |
| August.....    | 132  | 107  | 105  | 132  | 86   | 97   | 659  |
| September..... | 73   | 78   | 88   | 83   | 62   | 77   | 461  |
| Oktober.....   | 66   | 89   | 79   | 53   | 49   | 49   | 385  |
| November.....  | 61   | 85   | 70   | 57   | 59   | 57   | 389  |
| December.....  | 53   | 70   | 62   | 79   | 62   | 53   | 379  |
|                | 1048 | 851  | 1092 | 885  | 590  | 930  | 5396 |

<sup>1</sup> « Medicinische Jahrbücher für das Herzogthum Nassau. » 1861. S. 209 u. f.

<sup>2</sup> « St.-Petersburger med. Wochenschrift. » 1884. S. 110. Alkoholismus in Petersburg.



— Die meisten Aufnahmen fanden regelmässig im August statt. (gegen 12,2 %), dann folgen Mai, Juni und Juli (durchschnittlich 10 %), die geringsten hingegen in den kalten Wintermonaten.

Für Petersburg hat auch E. Bury<sup>1</sup> eine Beobachtung aus den in 30 Jahren im Marien-Magdalenenhospital beobachteten Fällen zusammengestellt. Von den 1652 Fällen kommen auf den Monat:

|        |     |       |     |
|--------|-----|-------|-----|
| Januar | 145 | Juli  | 152 |
| Feb.   | 97  | Aug.  | 192 |
| März   | 107 | Sept. | 175 |
| April  | 142 | Oct.  | 129 |
| Mai    | 132 | Nov.  | 138 |
| Juni   | 125 | Déc.  | 115 |

Auch hier zeigt sich, dass während der kalten Jahreszeit es weniger Alkoholismus giebt, als in der warmen. Das Maximum fällt auf den August.

Nikolajeff erwähnt noch, dass Robertson für England erwiesen hat (1883), dass auch dort das Maximum der Erkrankungsfälle auf die Zeit Juli-Sept. fällt. Mir ist die Untersuchung nicht zugänglich gewesen.

Eingehend hat Dr. Paul Garnier<sup>2</sup> dieses Verhältniss für Paris ermittelt und zwar nach der Häufigkeit der alkoholistischen Geistesstörungen. Er fand nach der Einlieferungen dieser Kranken in die Infirmerie spéciale du Dépôt der Polizei-prefectur in Paris in den Jahren 1886-88 (3 jährig), dass die periodische Recrudescenz nicht in die heisseste Jahreszeit, sondern in 's Frühjahr fällt. Die Frequenz steigt im April an bis zum Juni.; sie fängt an im Juli abzusinken bis zum Dezember wie aus nachstehender Tabelle zu ersehen.

|        |     |       |     |
|--------|-----|-------|-----|
| Januar | 151 | Juli  | 232 |
| Feb.   | 132 | Aug.  | 196 |
| März   | 148 | Sept. | 179 |
| April  | 206 | Oct.  | 177 |
| Mai    | 200 | Nov.  | 166 |
| Juni   | 250 | Dec.  | 152 |

Für die einzelnen Quartale und auch für die ruhigeren Jahre berechnet ergeben sich.

|            | 1886-1888 | 1874-1888 |
|------------|-----------|-----------|
| I. Quartal | 431       | 1234      |
| II. »      | 646       | 1686      |
| III. »     | 607       | 1637      |
| IV. »      | 495       | 1288      |

<sup>1</sup> Ibid. « St. Pet. Med. Monassch. »

<sup>2</sup> La Folie à Paris « Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég. » 1890.

Weil das Maximum dieser Fälle in das zweite Quartal d. h. in das Frühjahr und nicht in die Zeit der grössten Hitze fällt, so glaubt Garnier, dass ein Zusammenhang zwischen der Jahreszeit resp. der Temperaturhöhe und der Frequenz des Alkoholismus kein ersichtlicher Zusammenhang vorhanden sei. Immerhin erbringt auch obige Zusammenstellung der zweifellosen Beweis, dass in der warmen Jahreszeit der Alkoholismus häufiger auftritt als in der kalten; in den Monaten April bis einschliesslich September beläuft sich die Zahl der Erkrankungen auf 1263 (57,68 %) und in den Monaten Oct. bis incl. April auf 926 (42,32 %) resp. auf 3323 und 2522. Fälle für die Periode von 1874-88. Das Maximum trifft in den Juni mit 250 und das Minimum in den Februar mit 132.

Ein ganz analoges Verhalten zeigt auch eine dies bezügliche Ermittlung für die Stadt Berlin. Das Material, das zu dieser Ermittlung verdient hat, stammt aus den allwöchentlich veröffentlichten Berichten aus 8 dortigen grossen öffentlichen Krankenhäusern über die Zahl der aufgenommenen Fälle von chronischem Alkoholismus und Säuferwahn, und zwar aus den 20 Jahren 1879-1898. Die Gesamtzahl aller aufgenommenen Fälle beträgt (*Tab. I*<sup>1</sup>) 15997 oder 799 im jährlichen Durchschnitt. Dieselben vertheilen sich, wie aus der Tabelle zu ersehen, auf die Vierteljahre :

|        |   |       |   |      |   |         |
|--------|---|-------|---|------|---|---------|
| April  | — | Juni  | = | 3923 | = | 24.53 % |
| Juli   | — | Sept. | = | 4355 | = | 27.22 % |
| Oct.   | — | Dec.  | = | 4263 | = | 26.65 % |
| Januar | — | März  | = | 3456 | = | 21.60 % |

Die grösste Zahl der Aufnahmen fällt demnach in das III Quartal in die Monate Juli-Sept. in die Zeit der grössten Hitze und die geringste Frequenz kommt in das I Quartal in die Monate Januar-März. In die warme Jahreszeit von April-Sept. kommen 8278 = 51.75 % der Aufnahmen und in die kalte Jahreszeit von Oct.-März 7719 = 48.25 % der Aufnahmen. In den Monat Juli fällt das Maximum der Aufnahmen 1555 = 9.72 % und das Minimum mit 1114 = 6.96 % (Februar 1143 = 7.14 % in den Monat März.

Aus den angeführten Zahlen darf man wohl ohne Widerspruch den Schluss ziehen, dass in den klimatisch verschiedensten Theilen des europäischen Festlandes bis auf geringe Schwankungen innerhalb der einzelnen Jahresperioden im Allgemeinen die Erkrankungen in Folge des Alkoholismus in der warmen Jahreszeit häufiger sind als in der kalten, dass die maxima und minima je nach der regionären Lage des Ortes etwas verschieden, aber doch meist in den Monat Juli, August resp. Februar, März fallen.

Die Erklärung für diese Thatsache wird von den einzelnen Beobachtern verschieden angegeben. Während die Einen in dieser Erscheinung

<sup>1</sup> Voir page 40.

Tabelle I

Anzahl der in 8 öffentlichen Krankenhäusern Berlin's wegen Alkoholismus und Säuferwahnsinn aufgenommenen Kranken.

| MONAT     | JAHRE |       |       |       | Sa<br>aller<br>20<br>Jahre | Durch-<br>schnitt-<br>lich<br>pro<br>Jahr | Auf die<br>3 Monate |                      |                                        | Auf die<br>6 Monate |                      |                                        |   |
|-----------|-------|-------|-------|-------|----------------------------|-------------------------------------------|---------------------|----------------------|----------------------------------------|---------------------|----------------------|----------------------------------------|---|
|           | 1879  | 1884  | 1889  | 1894  |                            |                                           | %                   | aller<br>20<br>Jahre | Durch-<br>schnitt-<br>lich<br>jährlich | %                   | aller<br>20<br>Jahre | Durch-<br>schnitt-<br>lich<br>jährlich | % |
|           |       |       |       |       |                            |                                           |                     |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| 1883      | 1888  | 1893  | 1898  |       |                            |                                           |                     |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| April.... | 220   | 348   | 287   | 440   | 1.295                      | 64 75                                     | 8 10                |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| Mai.....  | 202   | 335   | 284   | 513   | 1.334                      | 66 70                                     | 8 34                | 3.923                | 196 15                                 | 24 53               |                      |                                        |   |
| Juni..... | 230   | 331   | 278   | 455   | 1.294                      | 64 70                                     | 8 09                |                      |                                        |                     | 8.278                | 413 90 51 75                           |   |
| Juli..... | 280   | 376   | 401   | 498   | 1.555                      | 77 75                                     | 9 72                |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| August... | 240   | 424   | 290   | 476   | 1.430                      | 71 50                                     | 8 94                | 4.355                | 217 75                                 | 27 22               |                      |                                        |   |
| Sept..... | 231   | 333   | 356   | 450   | 1.370                      | 68 50                                     | 8 56                |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| Oktober.. | 243   | 385   | 340   | 512   | 1.480                      | 74 00                                     | 9 25                |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| Novemb..  | 276   | 393   | 321   | 425   | 1.415                      | 70 75                                     | 8 85                | 4.263                | 213 15                                 | 26 65               |                      |                                        |   |
| Decemb..  | 232   | 361   | 316   | 459   | 1.368                      | 68 40                                     | 8 55                |                      |                                        |                     | 7.719                | 385 95 48 25                           |   |
| Januar .. | 245   | 314   | 316   | 324   | 1.199                      | 59 95                                     | 7 50                |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| Februar.  | 180   | 265   | 276   | 422   | 1.143                      | 57 15                                     | 7 14                | 3.456                | 172 80                                 | 21 60               |                      |                                        |   |
| März....  | 164   | 278   | 257   | 415   | 1.114                      | 55 70                                     | 6 96                |                      |                                        |                     |                      |                                        |   |
| Summar.   | 2.743 | 4.143 | 3.722 | 5.389 | 15.997                     | 799 85                                    | 100                 | 15.997               | 799 85                                 | 100                 | 15.997               | 799 85 100                             |   |

lediglich die Wirkung socialökonomischer Ursachen sehen, halten die Andren dafür, dass sich hier ein biologischer Einfluss gelten macht. Huss hebt ausdrücklich hervor, dass er nicht glaube, dass es die Jahreszeiten waren, welche die Schuld daran tragen, sondern es sei vielmehr der Umstand, dass die Säufer in den warmen Monaten einen grösseren und leichteren Arbeitsverdienst haben, einen grösseren Theil desselben auch leichter für Branntwein verausgaben können als im Winter und Frühling. Das reichlichere Sausen von Branntwein im Sommer und Herbst, meint er, ist lediglich die Ursache, dass in dieser Jahreszeit der chronische Alkoholismus häufiger ist als im Winter und Frühling.

Bury legt auch den Hauptaccent darauf, dass während der wärmeren Jahreszeit die Arbeiterklassen einen grösseren Erwerb haben, und während der hellen warmen Abende mehr zu Excessen neigen.

— Dr Von Franque scheint in dem Einfluss der Temperatur an sich einen ursächlichen Faktor zu sehen. Nach ihm ist es begründet, dass gewisse Jahre besonders für das Del. tr. disponiren und dieses deshalb in jenen häufig vorkommen und bösartig verlaufen. Besonders, meint er, zeichnen sich die warmen trocknen Jahre durch zahlreiche Fälle aus. In warmen Jahren wird es häufiger beobachtet, das in kalten, nassen. — Den meteorologischen Einfluss als solchen erkennt Garnier als den einzigen wesentlichen Faktor für die uns beschäftigende Thatsache an. Das Frühjahr ist diejenige Jahreszeit, in der Geistesstörungen am meisten entstehen, und exacerbiren. Man könnte glauben, meint er, dass unter diesem eigenthümlichen Einfluss auf das Narrensystem sich ein grosses Bedürfniss, eine grössere Neigung zum Alkoholenusse entwickele besonders bei Prädisponirten, dass unter demselben Einfluss sich gleichzeitig vielleicht auch eine geringere Toleranz gegen die Alkoholica ausbildet. Er weist auch mit Recht darauf hin, dass die Elimination des eingeführten Alkohols von grosser Bedeutung sei für die Entstehung der Intoxication. Im Sommer sei die Transpiration weit grösser als im Frühjahr und deshalb fällt die grössere Frequenz an Alkoholismuserkrankungen auf das Frühjahr und nicht auf den Sommer.

Nach unsrer Meinung sind mehrere ursächliche Momente an dieser Erscheinung betheiligt. Nur das Zusammenwirken socialökonomischer und meteorologisch-biologischer Faktoren kann das constante Auftreten dieser Thatsache sowie die Schwankungen innerhalb der warmen Jahreszeit und das Verschieben der maxima und minima je nach der territorialen Richtung erklären. Es ist sehr wohl denkbar, dass in der warmen Jahreszeit bei grösserem Erwerb und bei vermehrtem Durstgefühl während der Arbeit mehr Alkoholica consumirt werden als in der kalten Jahreszeit. Dazu kommt, dass in den langen Tagen und in milder Witterung die Bevölkerungsklassen weniger für sich abgeschlossen, mehr zusammen und in geselligem Verkehr leben und auch hierdurch der Alkoholkonsum ein grösserer wird. Aber

selbst wenn der Alkoholconsum im Sommer nicht grösser ist als im Winter — und das was wir aus den Haushaltungs-Budgets der arbeitenden Klassen darüber wissen, scheint in der That mehr für eine gleichmässige Vertheilung des Consums zu sprechen — so ist die gesundheitsnachtheilige Wirkung im Sommer dennoch eine viel grössere und zwar aus dem Grunde weil, wie schon Garnier hervorgehoben, die Elimination des Alkohols in der Hitze durch die Herabsetzung der Athmungsthätigkeit und der Urinsecretion sehr erschwert wird und weil in der Sommerhitze das Gehirn bekanntlich unter dem Einflusse einer Erschlaffung und Ermüdung viel weniger widerstandsfähig ist gegen den abnormen narcotisirenden und paralsirenden Einfluss des Alkohols als in der frischeren kälteren Jahreszeit. Das Gehirn und der gesammte Organismus ist im Sommer intoleranter gegen Alkohol als im Winter und daher sind seine Wirkungen bei gleichem Consum in ersterer Jahreszeit viel nachtheiliger, schädlicher als in der letzteren. Die Wirkung des Alkohols ist in der heissen Jahreszeit im gemässigten gesunden Klima ähnlich derjenigen, wie sie sich gewöhnlich in den tropischen Regionen zu zeigen pflegt.

Es kann hier daran erinnert werden, dass nach den zahlreichen Untersuchungen von bewährtester Weise aus früherer und neuester Zeit (Casper, Wagner, Drobisch, Guerry, Legoyt, Lunier, Brierre de Boismont, V. Oettinger, Morselli, Marsgak, Prinzing, Rehfish, Geck) festgestellt ist, dass der Selbstmord in gleicher Weise nicht, wie man nach den socialen und wirthschaftlichen Verhältnissen erwartet konnte, im Winter, sondern im Gegentheil im Sommer am häufigsten vorkommt. Auch der Selbstmord wird zweifellos von Klima und Temperatur mächtig beeinflusst; sein Frequenz maximum fällt in den Juni und das minimum in den December. Stufenförmig steigt er von December bis zum Juni hinauf um von hier wieder langsam hinabzusteigen. Unter 18000 Selbstmorden innerhalb 10 Jahren in 10 verschiedenen Staaten Europa's kommen nach Rehfish<sup>1</sup> auf den Sommer (März-Aug.) 58.7 % und auf den Winter (Sept.-Feb.) 41.3 %. Wenn auch ein Parallelismus zwischen der Zunahme des Alkoholconsums mit der des Selbstmordes nicht nachzuweisen ist<sup>2</sup>, so durfte doch ein gewisser Zusammenhang zwischen der Zunahme der Alkoholkrankungen in der warmen Jahreszeit mit der gleichartigen Zunahme der Selbstmordfrequenz nicht ganz gelegendet werden<sup>3</sup>.

Auch das Überwiegen der Verbrechen gegen die Person in der warmen Jahreszeit, auf das schon Quételet<sup>4</sup> besonders hingewiesen, wird man mit der Abnormenwirkung des Alkohols unter dem Einfluss der hohen Temperaturgrade berechtigt sein in einen gewissen Zusammenhang zu bringen.

<sup>1</sup> « Der Selbstmord ». Von Dr. Eugen Rehfish. Berlin 1893.

<sup>2</sup> Napoleone Colajanni : « L'alcoolismo, sue conseguenze morale, sue cause ». Catania 1887.

<sup>3</sup> « Trunksucht und Selbstmord und deren gegenseitige Beziehung ». Leipzig 1895.

<sup>4</sup> Quételet : « Sur l'homme, etc. ». Deutsch von Dr. Riecke 1834.

Wenn wir zum Schluss aus dieser Betrachtung einen nützlichen Hinweis für die Prophylaxe der Trunksucht gewinnen können, so geht dieser dahin, neben allen andern Verhütungsmassregeln für Genuss- und Erfrischungsmittel zu sorgen, welche in der heissen Jahreszeit die schädlichen alkoholischen Getränke in vortheilhafter Weise zu ersetzen geeignet sind.

**D<sup>r</sup> Smith.** — (Schloss Marbach) findet in der Mitteilung des Herrn Vortragenden eine Bestätigung seiner Erfahrung, dass die Erweiterung der Gefässe und damit die Alteration des Herzens die Ursache der Unlustgefühle und damit der Trinklust ist, durch die Statistik. Denn gerade im Sommerpflegen die Hautgefässe mehr erweitert zu sein, als in der kühleren Zeit. Unter normalen Verhältnissen ist wenigstens der Durst im Sommer nicht grösser, da Abstinenten stundenlange Fuss- und Radtouren auch in der grössten Hitze machen können, ohne öfter trinken zu müssen.

**M. le Président.** — La parole est à M. le D<sup>r</sup> Thiron, de Jassy (Roumanie).

M. le D<sup>r</sup> Thiron développe le mémoire qu'il a présenté déjà au 4<sup>e</sup> Congrès contre la Tuberculose (Paris 1898), sur l'*Alcoolisme comme cause prédisposante à la tuberculose*.

Voici deux de ses conclusions qui ont amené une discussion :

1<sup>o</sup> Toutes les boissons alcooliques distillées sont nuisibles à l'état de santé, et d'autant plus à l'état de maladie, et spécialement dans les affections de la poitrine, la tuberculose du poumon et des autres organes.

2<sup>o</sup> Les *boissons alcooliques*, même fermentées, ne sont pas prophylactiques contre les maladies infectieuses (tuberculose, choléra, fièvre typhoïde, pneumonie, etc.) et ne sont pas indiquées pour la thérapeutique de ces maladies ; mais au contraire, par leur emploi et abus, on prédispose l'organisme à les acquérir et même avec une évolution rapide et grave ; ainsi entre l'intoxication alcoolique et l'infection tuberculeuse, il n'y a pas d'antagonisme, mais association et synergie pathogéniques, étant en fonction réciproque ; et si l'on voulait faire périr les microbes de la tuberculose et du choléra en ingérant beaucoup de cognac, rhum, vin ou bière, on arriverait à se tuer avant de les avoir détruits.

### DISCUSSION

**M. V. Olderoggé** (Russie) dit qu'il ne faut pas voir systématiquement l'alcoolisme comme facteur étiologique dans toutes les affections organiques qu'il est susceptible de provoquer lui-même. La détermination des causes d'une maladie est souvent très complexe et très difficile.

**M. Thiron** répond qu'en présence d'un malade manifestement entaché d'alcoolisme, empoisonnement de *tout* l'organisme, il faut d'abord inscrire l'étiquette *alcoolisme*, puis, secondairement, en déterminer la localisation : hépatique, cardiaque, rénale, etc.

**M. le D<sup>r</sup> Good.** — Je crois que la première conclusion de M. Thiron

ne saurait être votée parce que, parfois, dans la pneumonie par exemple, on est obligé de recourir à l'alcool comme agent thérapeutique très efficace.

**M. Ruysch** fait observer que la question d'un vote ne se pose même pas, attendu que le Comité permanent, d'accord avec le Congrès, a décidé qu'aucun vote ne serait émis. D'ailleurs toutes les personnes réunies ici n'auraient pas la compétence désirable pour donner une appréciation. C'est là l'inconvénient des votes dans les congrès. On a été sage de les éviter. Au Congrès de la tuberculose où M. Thiron a déjà présenté ses conclusions, il n'y a pas eu de vote.

Cela dit, M. Ruysch trouve qu'il serait nécessaire de maintenir les conclusions de M. Thiron.

**M. le Dr Thiron** défend sa conclusion. On peut remplacer l'alcool par d'autres médicaments aussi efficaces. En Roumanie, on a injustement intenté un procès à un médecin qui n'avait pas donné d'alcool à un pneumonique qui avait succombé à sa maladie. Dans les asiles d'alcooliques, on supprime toute espèce d'alcool d'emblée, sans qu'il en résulte aucun inconvénient. Ainsi, de même qu'on a proscrit les saignées, etc., il faut détrôner l'alcool.

**M. le Dr Baratier** (de l'Aube) est d'accord avec M. Thiron. Cette croyance en la force tonifiante de l'alcool explique le développement de l'alcoolisme dans le peuple.

**M. le Président** rappelle encore que le règlement interdit de voter aucune proposition.

Il est d'avis que l'usage de l'alcool est non seulement utile, mais encore indispensable en médecine. Certaines substances ne peuvent être dissoutes que dans ce produit. En ce qui concerne son action sur la tuberculose, il faut dire qu'on en fait un véritable abus dans les sanatoriums.

On fait en général de la suralimentation chez les malades, mais dans beaucoup d'établissements aussi on donne de l'alcool.

Il suffit de se rappeler l'action physiologique de ce dernier pour reconnaître qu'il est alors tout à fait nuisible. L'orateur émet seulement le vœu que l'on cesse de vouloir fortifier les tuberculeux par ce moyen.

En présence des opinions contradictoires qui viennent d'être émises, touchant l'utilité médicale de l'alcool, le mieux est d'en revenir à la question de la tuberculose, qui était seule en discussion; la première conclusion de M. Thiron a une portée générale étrangère au fond même de son rapport. (*Assentiment*).

La séance est levée à 11 heures.

PREMIÈRE SECTION

---

SCIENCES MÉDICALES & HYGIÈNE

---

Physiologie & Clinique

---

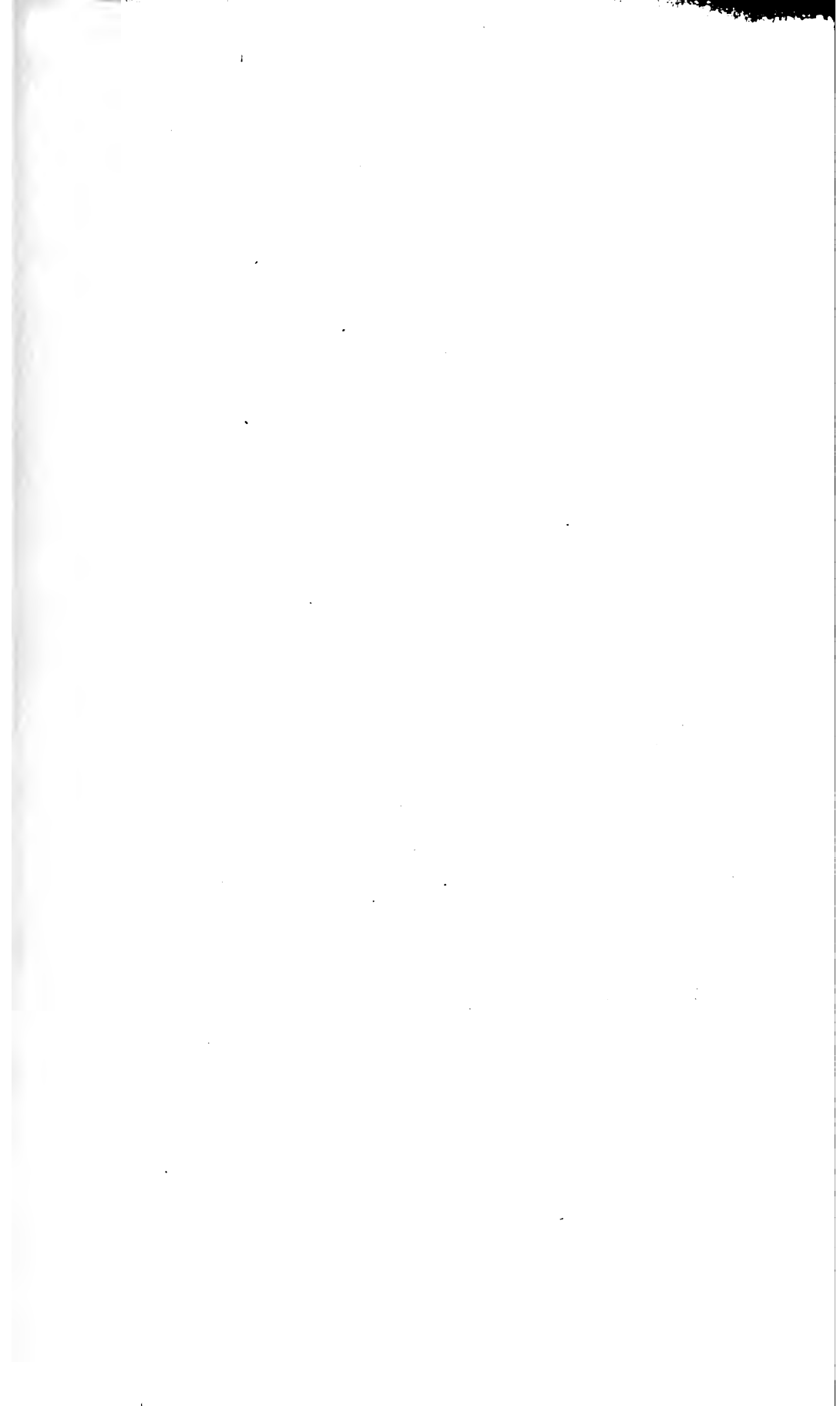
PREMIÈRE SÉANCE

---

ANNEXES

(Mémoires non discutés par suite de l'absence  
de leurs auteurs)





## Annexe N° 1

---

**M. le Dr Thiron**, de Jassy (Roumanie) a déposé au nom de **M. Friedmann**, étudiant en médecine à Jassy, une conférence manuscrite sur *l'hérédité de l'alcoolisme*, dont nous extrayons les passages suivants :

Quoique l'alcool modifie plus ou moins profondément la constitution de tous les éléments de l'organisme, nous observons toutefois que ce qui se transmet, ce sont surtout les altérations du système nerveux. La cause consiste en ceci que, pendant le développement ontogénétique, c'est justement le système nerveux qui se développe le dernier, et celui-ci, ayant subi un exercice et un travail moindres que celui des autres organes, présente aussi une moindre résistance. De cette manière-ci, on peut expliquer pourquoi les fonctions supérieures du système nerveux sont les premières atteintes, d'où il résulte un développement en toute force des instincts, qui sont plus anciens que les autres.

Le mécanisme de l'hérédité peut être expliqué de la manière suivante : l'alcool produit des troubles de la nutrition dans plusieurs systèmes anatomiques, et les matières solubles élaborées par cette nutrition anormale peuvent pénétrer dans d'autres organes, et spécialement dans les cellules sexuelles, et altérer leur constitution physico-chimique; et l'on admet qu'ils ont plus d'affinité pour les parties de la cellule sexuelle destinées à reproduire les organes qui, par leur trouble nutritif, ont justement produit ces substances nuisibles (MM. Bouchard, Charvin). Cette hypothèse explique pourquoi l'aptitude morbide de quelques systèmes anatomiques peut avoir comme conséquence des variations organiques ou fonctionnelles dans les systèmes similaires de l'être procréé.

.....

Ce sont les sociétés de tempérance, dont le nombre s'accroît incessamment dans le monde entier, qui sont seules en mesure de lutter contre ce fléau de l'alcool. Ces sociétés, par l'écrit et par la parole, mais surtout par les faits et les exemples, cherchent à guider le peuple dans la voie de la tempérance ou même de l'abstinence complète qui, si elle ne lui procure pas le bonheur complet, est tout au moins un pas vers ce bonheur, vers lequel courent les hommes depuis si longtemps.

## Annexe N° 2

---

**M. le Dr Thiron**, de Jassy (Roumanie) a déposé sur le bureau la thèse de doctorat de **M. Gelehrter** (Roumanie), sur *l'alcool et l'alcoolisme*. C'est l'histoire dogmatique de l'alcoolisme et de sa pathologie psycho-physique. Nous en extrayons la dernière conclusion :

« Les boissons alcooliques distillées étant condamnées par la science, et la limite entre usage et abus — abstraction faite des altérations et des falsifications — étant difficile à déterminer, l'abstention est à juste raison un idéal vers lequel nous devrions tendre. L'exécution de tout travail physique et intellectuel peut être portée à bonne fin sans le secours des alcools. »

## Annexe N° 3

---

### L'alcoolisme dans ses rapports avec les troubles psycho-physiologiques <sup>1</sup>

PAR M. TH. DAREL, DE GENÈVE

L'alcoolisme ! — Est-il thème plus actuel, plus fécond en observations de tout genre ? — On le nierait en vain, l'absorption de substances alcooliques est devenue un besoin néfaste pour une bonne partie de nos populations. Ingéré à son début en doses atténuées et sous l'apparence débonnaire de boissons naturelles, le virus, au lieu d'immuniser, a déterminé une des pires maladies qui soit au monde. A la faveur de son innocuité présumée, se sont succédé des générations d'intoxiqués demandant à un poison de plus en plus violent d'alimenter, ainsi qu'une lampe à la flamme mourante et blafarde, leur penchant tyrannique.

Certes, nous ne sommes partisan de l'absolutisme en aucun domaine. Le passager réconfort procuré par une boisson exempte de toute frelatation ne saurait être incriminé dès qu'il ne s'agit ni d'abus, ni de propension abusive. On peut fort bien se garder de l'excès et exciper d'un sage équilibre pour se conserver indemne.

<sup>1</sup> Extrait d'un ouvrage en préparation sur la folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique.

Il n'en est pas moins vrai que la proportion des déséquilibrés augmente plutôt que de diminuer, signe certain d'une déchéance. Force est bien de rechercher les causes d'un tel phénomène ; fût-ce pour appliquer le fer rouge sur la plaie saignante signalée par les philanthropes et les humanistes !

En soi, le jus de la vigne ne renferme aucun principe nocif. Ce qui en fait un produit si dangereux pour la santé publique est évidemment attribuable à la fermentation qu'il subit, c'est-à-dire à l'entrée en activité d'une quantité prodigieuse de micro-organismes.

Le vin, fût-il réputé le meilleur, est, d'après sa constitution alcoolique et en raison même de la proportion d'alcool qu'il manifeste, un ferment de discorde pour l'économie. Son absorption accidentelle n'occasionne, il est vrai, qu'une excitabilité momentanée disparaissant à bref délai ; dans ce cas, les éléments combattifs trouvent à qui s'attaquer et, comme leur force s'atténue si elle n'est pas renouvelée, rien ne décèle, après une courte lutte, un état de choses passagèrement anormal.

L'ingestion à haute dose ou à doses répétées et suivies d'alcool entraîne, en revanche, une rapide désorganisation des principes vitaux. Ceux-ci fournissent bientôt des preuves d'une sujétion morbide. Il ne s'agit plus pour eux de subvenir aux besoins chaque jour répétés de l'organisme, mais de faire face à une perturbation qu'accroît et renouvelle chaque invasion subséquente. Toute rencontre fébrile des éléments antagoniques voit lui succéder une prostration d'autant plus intense que la lutte fut plus vive ou plus prolongée. A ce compte-là, il est naturel de constater le déclin, puis l'annihilation de forces appelées à un tout autre usage qu'à organiser un système de défense aussi absolu qu'il est abusif.

L'alcoolique n'est pas seulement celui qui s'enivre grossièrement et fait appel, sans frein, aux plus abjectes dégradations. C'est aussi l'individu inconscient de la servitude qu'il se crée jour après jour, heure après heure, — servitude qui le conduira de façon insensible, mais sûre, au fatal, à l'inéluctable besoin de subvenir à une déperdition croissante de vitalité par une recrudescence d'excitabilité factice.

Celui-là pourra ne jamais présenter des signes certains d'ivresse ; ce sera, en apparence, l'homme pondéré, sans reproche ; en réalité, il subit dans l'intime tréfonds de son être, un travail de lente désorganisation ; ses éléments cellulaires, affectés en première ligne, réagissent sur l'ensemble des éléments fonctionnels et créent de ci, de là, des débouchés défectueux ; suivant les prédominantes personnelles, tel ou tel organe se trouve plus particulièrement lésé, créant un précédent fâcheux pour l'avenir.

Au point de vue intellectuel, le trouble apporté dans la synthèse animale ne peut que rendre le cerveau solidaire d'une situation inadéquate. A mesure que se dépouillent de leur vertu nutritive les cellules mères, le cerveau s'affaiblit ; il perd sa faculté créatrice et ne s'assi-

mile plus comme en temps normal les éléments nécessaires à la formation de l'Idée.

Si telle est la situation quand il s'agit de la boisson alcoolique la moins active, que peut-elle être avec les adjuvants terribles que sont devenus les spiritueux de toute espèce?

On frémit en songeant quels désastres sont apportés dans l'économie individuelle et, par coopération, dans l'économie sociale avec la mise en activité de tant d'éléments subversifs.

Que ne peut-on, avant d'en arriver à la constatation physiologique, se rendre compte des ravages causés par cette intrusion néfaste. Depuis la prise journalière du tonique ou de l'apéritif devenu indispensable jusqu'à l'abus le plus violent d'excitants neurologiques innombrables se manifeste un état tendentiel voisin de l'anarchie. — Plus de concentration normale des éléments vitaux, mais une dispersion contraire à toute loi de réglementation organique. — Plus de mouvement initial contraignant les molécules conditionnelles de l'objectivité humaine à opérer sans cesse du centre à la circonférence et de la circonférence au centre leur travail reconstitutif, mais une prédominance de l'une ou de l'autre action, c'est-à-dire l'irrégularité, le trouble, le désordre dans les fonctions simultanées d'*aspir* et de *respir* qui caractérisent l'équilibre et l'entretiennent. — Plus, enfin, de pondération des facultés d'assimilation mentale régulière, de répartition des différentes formes de vie sur tout le réseau vital, intellectuel et moral, mais l'intermittence subjective de la pensée, le désarroi dans le raisonnement, dans le jugement, dans le sens des choses et l'application de ces qualités essentielles.

Représentons-nous, en pareil cas, le corps humain comme une forteresse dont tous les moyens d'action, toutes les forces offensives et défensives se trouveraient condamnées à l'inaction lorsque leur intérêt commanderait l'action et vice versa, sans posséder la faculté de réagir contre un état de choses aussi préjudiciable à leur intérêt immédiat.

De la défectuosité de l'innervation — première conséquence de l'alcoolisme — dépend l'exagération du mouvement impulsif. Celle-ci détermine à son tour, ou a une tendance à déterminer certaines crises épileptiformes.

Un organisme gavé d'alcool ne réagit plus que faiblement contre les influences extérieures nocives; il est exposé à subir, plus que tout autre organisme, le contre-coup de variations atmosphériques spéciales, — variations qu'on pourrait qualifier de « lunaires » parce qu'elles se rattachent plus directement à l'action exercée par la lune sur nos conditions ambiantes.

On peut remarquer, en effet, que les crises les plus aiguës ayant pour cause première l'alcoolisme se produisent en connexion avec certaines périodes lunaires. Le même phénomène se remarque dans l'épilepsie, laquelle se manifeste surtout dans la dégénérescence héréditaire, et fait du descendant du malheureux buveur, une victime, —

nous ne dirons pas innocente, car il est des causes secondes dans toute situation anormale — mais une victime partielle de ses aléas constitutionnels.

Dans les crises dont il vient d'être question, la nature particulière à l'individu ne réagit plus que faiblement, avons-nous dit. Il est bon, peut-être, d'appuyer sur ce point, car il est d'intérêt capital pour les phénomènes qui font le sujet de notre étude.

*Réagir* acquiert ici une importance d'autant plus grande qu'on se rend un compte inexact de la manière dont le mécanisme humain conserve un équilibre plus ou moins instable. On se figure généralement que le corps s'administre lui seul ; qu'il possède — ou ne possède pas — en son for les moyens de subvenir à sa propre existence ; on le considère comme quelque chose d'à part, sans relation directe bien déterminée avec une ambiance dont il serait dépendant autant qu'elle pourrait dépendre de lui.

S'il est vrai que l'ensemble des fonctions psycho-physiologiques chez l'homme soit contingent d'un état particulier à chacun, il n'en est pas moins vrai que cet état se modifie, s'accélère ou se ralentit en raison des influences qu'il subit.

L'équilibre constitue pour l'individu la balance exacte des énergies succédanées ; c'est le compte ouvert et tenu à jour de tout ce qui pénètre en lui et ce qui en sort, tant par les portes ouvertes du cerveau, du cœur, que des éléments inférieurs de la vie animale. Ainsi l'organisme ne se contente pas d'agir, il réagit dans une mesure qui doit être égale tant à son action propre qu'à l'action subie.

Lorsque cette balance n'existe pas — combien souvent n'est-ce pas le cas — le système tout entier s'en ressent. Il y a pléthore lorsqu'on extériorise au-dessous de la somme de forces qu'il fut donné d'intérioriser ; l'insuffisance de l'*aspir* par rapport au *respir* entraîne l'excès contraire.

En outre de ces grandes lignes, tel ou tel organe se ressent plus particulièrement du manque d'équilibre général et tantôt l'une, tantôt l'autre fonction participe du malaise encouru par le défaut d'unité d'action.

Toute désorganisation, fût-elle partielle, a toujours et en tout état de cause pour origine première l'insuffisance ou le trop plein des forces intériorisées par rapport aux forces extériorisées, ou le défaut inverse.

La question se pose ainsi d'une façon fort simple et ramène la maladie, les troubles de n'importe quelle nature à un type unique d'étiologie : le manque d'équilibre soit le défaut de synthèse harmonique des fonctions qui caractérisent l'appel à la vie, son entretien, ses débouchés consécutifs. Le problème si important et si difficile à résoudre de la santé physique et morale ne renferme, en somme, qu'une inconnue : le moyen de se conserver d'égale force en ce qui concerne le double et principal phénomène de l'*aspir* et du *respir* ; et cela aussi bien au point de vue psychique que physique.

L'alcoolisme, plus peut-être que toute autre cause de troubles, rend l'organisme incapable de réaction. Il paralyse les fonctions plénières et empêche la consécuitivité de relation entre les forces intériorisables et extériorisables. L'atténuation de l'élément vital et, par suite, l'inertie corporelle tout entière en sont les conséquences immédiates. Au point de vue cérébral et par conséquent psychique, toute excitation momentanée précède l'abolition partielle ou totale de la connaissance. La mémoire, le jugement, la volonté s'éteignent peu à peu sous les assauts répétés des crises alcooliques : rien ne préserve plus le malheureux déséquilibré de la folie ou du crime.

On ne saurait traiter des fâcheux pronostics constatables chez l'alcoolique sans dire un mot de la dégénérescence consécutive à cet état.

Il n'est que trop vrai, le fils, le petit-fils, et même l'arrière petit-fils du buveur se réclament de la pathologie ancestrale. L'enfant porte la peine engendrée par l'aïeul et ne réagit souvent qu'avec peine contre des tendances morbifiques déterminées dès et avant sa gestation.

La dégénérescence héréditaire procède, avant tout, d'une création de milieu, d'une saturation particulière de l'atmosphère personnelle, saturation qui entraîne une consécuitivité d'existence en faveur de formes de vie futures.

Ainsi, le nouveau-né attiré dans un milieu saturé de germes alcooliques se fait l'intermédiaire entre la situation qui le précéda et celle à laquelle il donnera naissance. Il se peut que lui-même échappe partiellement à l'endémie du milieu ancestral immédiat, mais il donnera sûrement le jour à une forme de vie contaminée par l'atmosphère dont il s'est fait le transmetteur.

On reconnaît dans d'autres états morbifiques spéciaux : phtisie, cancer, etc., l'application de cette loi.

C'est par l'ambiance particulière à une personne, à un lieu, à une contrée que se perpétuent les germes étiologiques. Et aussitôt que les conditions requises pour leur reproduction se trouvent réunies, il se manifeste une renaissance des maux qu'on avait tout lieu de croire disparus.

En cet état, tout écart de régime, aussi bien sous le rapport physique que moral, équivaut à une perturbation atmosphérique personnelle ; puis à une contamination si la cause première demeure et, enfin, à une transmission héréditaire réalisable par des éléments adaptatifs.

En résumé et de quelle façon qu'on le considère, l'alcoolisme doit être reconnu comme l'un des ennemis les plus directs de notre bien-être. Sans parler de toutes les misères sociales qu'il engendre, il est, sans contredit, le pourvoyeur le plus assidu de la débauche, de la folie, du crime. Aussi, le devoir de chacun est-il d'apporter — si petite soit-elle — sa pierre à l'édifice élevé en faveur de la santé physique, intellectuelle et morale de l'Humanité.

J'ai dit.

## Annexe N° 4

---

**Is there any Causative or Etiological relation between the extensive use of alcoholic drinks and the continued increase of epilepsy, imbecility and insanity, both mental and moral in all the countries of Europe and America ?**

BY DR. N. S. DAVIS (CHICAGO, U. S. A.)

President American medical Temperance Association Dean of Rush medical college, Prof. Theory and practice of medicine. Ex-president of the Sixth International congress at Washington, etc., etc.

**Y a-t-il un rapport direct entre la consommation progressive de l'alcool et l'augmentation continue de l'épilepsie, de l'idiotisme et de la folie ?**

---

*Analyse.* — A la question ci-dessus, il faut répondre oui, sans hésiter. D'ailleurs, la simple observation démontre que plus l'homme absorbe d'alcool, plus rapidement il succombe au froid et à la maladie; moins de travail physique et intellectuel il peut accomplir. L'alcool possédant une forte affinité pour l'eau et les substances albumineuses, détériore le sang, attaque le système nerveux et par conséquent aussi les organes de la reproduction. Les maux qu'il cause sont donc héréditaires. Voici des faits à l'appui de toutes ces vérités, d'abord des expériences faites sur les animaux :

Des œufs couvés dans une atmosphère contenant des vapeurs d'alcool, ont produit dans une très grande proportion des poussins imparfaits ou malades; et des chiens auxquels on faisait boire chaque jour une certaine quantité d'alcool, ont tous produit des petits dont la plupart sont morts quelques jours après leur naissance, d'autres n'ont vécu que pour être épileptiques, et très peu sont parvenus à l'âge adulte en bonne santé.

Passant de l'animal à l'homme, on a observé le cas suivant : Une femme robuste et tempérante épousa un homme, buveur invétéré, dont elle eut cinq enfants; quatre d'entr'eux moururent avant d'avoir dix jours, un seul vécut jusqu'à cinq ans. Le mari mourut et la femme se remaria, cette fois, avec un homme robuste et tempérant comme elle-même. Elle en eut deux enfants, dont l'un a maintenant quatre ans et l'autre quelques semaines, et qui se portent tous deux à merveille.

En résumé, dit un autre docteur, l'alcool tend à créer la pauvreté, la maladie, le crime en permanence. Si ceux qui boivent l'alcool à petites ou à fortes doses étaient contraints de se marier uniquement entr'eux, leur race entière serait éteinte en moins d'un ou deux siècles; c'est en s'alliant à des créatures sobres, qu'ils ont échappé à l'extinction de leur race; mais c'est ainsi qu'ils ont propagé le poison de leurs veines dans tous les rangs de la société, rempli plus de prisons, d'asiles et d'hôpitaux qu'il n'existe d'écoles et d'églises, et rempli également chaque jour des colonnes de journaux de récits de leurs débauches, de leurs vols, de leurs meurtres et de leurs suicides, au sein même de notre civilisation dite chrétienne. Il faut vraiment que la conscience publique ait été affaiblie, que le bon sens le plus élémentaire lui-même ait été dénaturé par l'influence de l'alcool, pour que la fabrication et la vente d'un tel poison soient encore permises, tandis que, d'autre part, il faut multiplier les refuges et les prisons pour y placer les victimes de ce poison !



While great and continued progress of discoveries in the various departments of science, and their rapid application to improvements in every branch of human industry and art have characterized the last two or three centuries, especially in the leading countries of Europe and America, there is much evidence that in the same countries mental disorders, usually grouped under the heads of Epilepsy, Imbecility, Insanity and Moral Perversion or Criminality, have been increasing in a ratio greater than the increase of population. It is true that the records concerning mental defects and disorders and the statistics of crime in the various countries of Christendom, are too imperfect to constitute a basis for accurate comparison through long periods of time. A careful examination of the decennial census returns of the United States of America, the vital statistics and health records of some individual states and cities, and similar statistical records to be found in Great Britain, France, Germany, and other countries of Europe, will show conclusively that during the present century, at least, the ratio of mental disorders, degeneracy and crime, has increased to such an extent as to attract the attention of statesmen, sociologists and philanthropists in many countries.

Why this should be so, during a century characterized by greater progress in the general diffusion of knowledge, in the greater productiveness of human industry in providing for all the necessities and comforts of life and the facilities for their distribution, and by a greater decrease in the ratio of mortality with the lengthening of the average duration of human life than in any preceding century of human history, is a question demanding serious investigation. Indeed, if the mental and moral perversions enumerated had maintained only a ratio equal to that of the population instead of a marked increase during such a century as the present, it would still constitute a problem of great importance.

The extent to which human knowledge has been increased and applied in advancing all lines of human industry, including the wider diffusion of the principles of Christianity, and the adoption of such hygienic and sanitary improvements as greatly lessened the prevalence and destructiveness of epidemic diseases, especially in Europe and North America, would legitimately lead us to expect, not only the rapid increase and concentration of wealth and the moderate prolongation of human life which has resulted; but these same influences should have had the additional effect of banishing poverty, diminishing mental anxieties, and, above all, of promoting the intellectual and moral health of all classes of the people.

Instead of these results, however, we see in every country only concentrations of wealth alongside of poverty, degradation and discontent; and all varieties of mental disorder and moral perversions increasing faster than asylums, reformatories and prisons can be constructed for their proper care. To say that these evil results are

only the natural outcome of man's selfishness and love of wealth and power, is only a confession of existing mental and moral perversion. It leaves the question, why is man's unbridled ambition and selfishness still filling all Christendom with poverty, disease and crime after nineteen centuries of the proclamation of the Gospel of « Peace on earth and good will to man » without answer or explanation. The evils in question cannot be attributed to any form of government or to defects of social organization or climatic conditions, for they exist and increase alike under governments the most despotic and the most liberal; among people of different races and in all varieties of climate. We must, therefore, look for their real etiology among such articles of food or drink as are in general use by large proportions of the people in all the countries to which allusion has been made.

Turning our attention in that direction, we are directly confronted by two articles, namely, alcohol as it exists in all the various fermented and distilled liquors, and tobacco, the uses of which are indulged in extensively by the people of every country in Christendom, and more or less by all classes of society. Opium, cocaine, chloral and other narcotics are allies in the work of nervous and mental perversion, but are far less in general use. Ethyl-Alcohol, the only active ingredient in the fermented and distilled drinks, and Nicotine, the active agent in tobacco, in their pure state are described by all chemists, pharmacists and toxicologists as most virulent poisons, speedily destructive to both animal and vegetable life even in moderate doses. When, however, they are largely diluted and taken in small doses, they produce that diminution of nerve sensibility and relief from mental anxiety, that by repetition soon establishes a feeling so fascinating, and resistance becomes so difficult, that all other interests of the individual are made subordinate to its gratification.

Having been introduced into general use long before the modern facilities for chemical, biological and physiological research were known, the influence of the alcohol as an anaesthetic diminishing the sensibility of the nerve cells of the cerebral hemispheres, the material seat of man's consciousness, created the universal belief that its internal use was warming, strengthening and nourishing to the living human body.

Yet, simple observation alone had clearly proved that the more alcohol the man consumed, the more quickly he succumbed to cold; the less work, whether mental or physical, could be accomplished, and the more readily he yielded to attacks of disease of every kind. All this apparent contradiction was fully explained, when in the progress of chemical, physiological and therapeutic researches of the last half of the present century, it was demonstrated that alcohol possessed a strong affinity for water and albuminoid substances, and when taken into the living stomach was rapidly transferred, by absorption, to the blood with which it was carried to every organized

structure of the body, exerting a deteriorating influence on the organized protoplasm or cells of both blood and tissues. By its influence on the hemoglobin and protoplasm of the blood it lessened the capacity of that fluid to receive oxygen from the air cells of the lungs and to distribute it to the various tissues, and thereby it diminished the processes of oxidation and metabolism. By its contact with the nerve structures it lessened their functions, both of sensibility and transmission, and thereby impaired nerve sensibility, muscular strength and mental activity according to the quantity of alcohol taken. It was this impairment of sensibility in the cerebral convolutions that rendered the individual less conscious of cold or heat, of weariness or pain, and thereby destroyed his ability to judge correctly concerning his own condition or that of his surroundings. The same dulling, paralyzing influence extends to the moral faculties, impairing the sense of propriety and selfcontrol, and encouraging inconsiderate and often reckless or immoral conduct. When but a single dose of the alcoholic liquor is taken, it, like other toxic agents, is generally eliminated or destroyed by the various oxidizing and eliminating organs within twenty-four or thirty-six hours, and no appreciable permanent changes either mental or physical ensue. If, however, the dose be repeated from day to day, thereby keeping the alcohol constantly in contact with the protoplasmic cells of the blood, the brain, and the various secreting structures, slowly but inevitably the hemoglobin and corpuscular elements of the blood diminish, the leucocytes are less active, the products of tissue waste are less oxidized and excreted, and the new material for tissue repair elaborated in the processes of digestion and assimilation is less perfect; and consequently a degenerating influence is traceable more or less in every structure and function of the body, and the individual's vital resistance to all toxic or morbid influence is diminished. Thus, it is shown by the vital statistics of every country where such records have been kept, that those who habitually use alcoholic drinks are more liable to be attacked by all infectious diseases, and furnish annually a higher ratio of mortality than the total abstainers living otherwise in the same environment. The same statistics also show that a much greater ratio of the children born of drinking parents die under five years; and of those who pass the period of infancy, a larger ratio become affected with tuberculosis, epilepsy, feeble-mindedness, and all grades of mental and moral perversion. This is in exact harmony with the effects of alcohol upon the structures and functions of the individual who takes sufficient alcohol in either fermented or distilled drinks, to keep it in daily contact with his primary protoplasmic cells for any considerable length of time. In such, the microscope reveals in the parenchyma of all the important organs a deficiency of nucleated cells and relative increase of fibrous and adipose structure, that is, a degeneration from the higher and more vitalized to the

lower grade of organized matter. This is everywhere acknowledged as the result of chronic alcoholism or the ABUSE OF ALCOHOL. But chronic alcoholism is only the gross development of the long continued use of a protoplasmic poison that commenced with the impression of the first glass. Consequently the first drink was as truly an *abuse* as the last. That the alcohol in half a pint of beer or a single glass of whiskey lessens the rapidity of nerve transmission, mental perception, acuteness of the special senses, and muscular strength, has been abundantly demonstrated by the application of instruments of precision. That the same amount of alcohol perceptibly diminishes man's mental inhibition or sense of propriety, and deludes him with the impression that he is stronger and more active when he is actually doing less, is a fact familiar to all who have given attention to the subject.

The only rational conclusion then is, that the degeneranting influence of alcohol upon man, physical, and mental, commences with the beginning of its use, and increases in proportion to the quantity used and the length of time it is continued.

As the primary deteriorating effects of alcohol are displayed on the cell protoplasm of both blood and tissues, it would necessarily affect the germinal cells of the ovum and the spermatozoa of the semen, and thereby extend hereditary imperfections to the offspring. Proof of this, as shown in the vital and health statistics of different countries, has already been alluded to, and further proof has been furnished by experiments on animals. Thus, eggs incubated in an atmosphere containing the vapor of alcohol, have developed a very large proportion of imperfect or unhealthy chickens, and breeding dogs given daily a moderate amount have uniformly brought forth pups many of which died during the first few days after birth, many others became affected with epileptic or convulsive paroxysms, and very few arrived at maturity in a healthy condition. Many cases are on record affording equally direct evidence of the deteriorating influence of alcohol on the health and viability of the children begotten by fathers habitually using alcoholic drinks, or born of intemperate mothers.

Thus, Dr. Antony in *Centralblatt für Gynakologie* Oct. 16 th. 1897, says, a healthy woman, and temperate, married a man of excessive drinking habits by whom she had five children. Four of them died within the first ten days after birth, and only one lived nearly five years. The husband died and the woman was married again, this time to a healthy non-drinking man, by whom she had two children, one now four years old and the other fourteen days, both healthy.

An eminent specialist in diseases of children, has noted the progress of twelve families with parents who were habitual drinkers of alcoholic drinks, and of twelve families with total abstaining parents. During the twelve years these families were under his observation, the twelve first named gave birth to fifty-seven children of

whom twenty-five died in the first week after birth ; five were idiots, five were dwarfs, five later became epileptics, and later one had chorea ending in idiocy, and five others were more or less deformed and unhealthy, leaving only eleven of the fifty-seven children to arrive at maturity in a healthy condition of body and mind. The twelve families with temperate parents, during the same period of time were blessed with sixty-one children, of whom only six died during the first week after birth ; later, two only showed inherited defects of the nervous system, leaving fifty-three of the sixty-one healthy in body and mind. My own observations during a continued period of sixty-two years of medical practice, fully corroborate the inferences to be drawn from the foregoing statements.

But the more direct object of this paper is to invite attention to the effects of alcohol, not only directly on the nerve cells of the brain connected with the manifestation of the higher and more distinctive mental and moral faculties of man, but also to the perpetuation of these perverting and degenerating effects by heredity descent from generation to generation. Communities and nations are all composed of individuals. Consequently whatever is clearly traceable from parent to child in the family, is equally applicable to the aggregation of families composing the nation.

The history of the notoriously intemperate woman and her descendants, given by one of the Professors of the University of Bonn is only one of many that might be cited to illustrate this subject. It is stated that the woman was born in 1740 and died in 1800. Her descendants during the past century have numbered 834, of whom 709 have been traced from their youth. Of these, seven were convicted of murder, seventy-six of other crimes, one hundred and forty-two were professional beggars, and sixty-four lived on charity, and one hundred and eighty of the women led disreputable lives. In 1894 the Legislature of the State of Massachusetts directed Horace G. Wadlin, Chief of the Labor Bureau, to ascertain « how much crime and pauperism is due to alcoholic drinks ? » He consequently made a careful examination of the inmates of all the public charitable institutions, prisons, and asylums for the insane, in that state in 1895, and made his report in 1896. The number of paupers examined was 3.620, sixty-five per cent of whom had been addicted to the use of alcoholic drinks ; forty-eight per cent had one or both parents likewise addicted to the same drinks. The whole number confined under conviction of crime during the same year was 26.672, of whom eighty-two per cent were more or less under the influence of liquor at the time of committing crime ; 4.852 others were under the influence of liquor when the intent to commit crime was formed, making ninety-four per cent of the whole, users of alcohol ; and of these, fifty-eight per cent had drinking fathers and twenty-one per cent drinking mothers. Of the insane, 1.836 cases were examined, of

whom fifty-two per cent had been addicted to the use of alcoholic drink. Of these, sixty-eight per cent had one or both parents addicted to the same drinks, and fifty-one per cent had grand-parents with like habits.

Mr. Wadlin's conclusions were, that the use of « alcohol tends directly to create a permanently pauperized population », and « to create criminal instincts ». The same direct and thorough examination would show the same or worse results in every state or country in Europe and America. How could this be otherwise? If, as shown by Dr. Debove from the most authentic sources, the amount of absolute alcohol consumed annually in France, is fourteen pints for every man, woman and child; in Belgium and Germany each 10.5 pints; in the British Isles 9.25 pints; Switzerland 8.75 pints; Italy 6.60 pints; Holland 6.25 pints; United States of America 6.10 pints; Sweden 4.50 pints; Norway 3 pints and Canada 2 pints. When it is remembered that in all these countries there are many men and a much larger number of women and children who drink no alcohol, the total amount drunk is such as could not fail to produce the most important degenerating influence on both the mental and physical condition of those who do drink it. Indeed, the facts to which we have already alluded, are sufficient to show that if those who do drink any kind of alcoholic liquors were compelled to inter-marry only among themselves, their part of the population would become extinct in one or two centuries. Their free inter-marriage with total abstainers is all that has prevented their extinction long ere this; and yet it is this that has enabled them to diffuse or propagate their moral and physical degenerations through all ranks of society, and to fill more almshouses, asylums, reformatories and prisons than there are school houses and churches; and to fill important space in almost every daily newspaper with accounts of vicious revelry, burglaries, highway robberies, murders and suicides occurring in even the very centres of population and wealth, at the end of this Nineteenth century of our boasted Christian civilization. The earth brings forth annually enough food and clothing to supply the necessities of the whole human family, and there are abundant facilities for their distribution if properly used. But so long as enough such food material is destroyed to make millions of barrels of alcoholic drinks, and billions of dollars are paid by those who consume it annually, so long will poverty, imbecility, insanity and crime increase. Nothing but the direct and indirect or hereditary deceptive and perverting influence of the alcohol contained in beer, wine, whiskey, brandy, rum and gin, drunk by so large a part of the people, could have so dulled the public conscience or perverted the sense of right and justice as to permit, and even to license, for a pecuniary fee, the manufacture and sale of such liquors, and at the same time multiplying poor-houses, asylums and prisons to accommodate the victims.

## Annexe N° 5

**The Role of Alcoholism in Traumatic Conditions of the Body**

BY THOMAS H. MONLEY A. M. M. D.

Visiting Surgeon to Harlem Hospital. Professor of Surgery, New-York School of Clinical Medicine, Member of the New-York Academy of Medicine. Vice-President National Association of Railway Surgeons, etc., etc., U. S. A.

**Le rôle de l'alcoolisme dans les états traumatiques**

PAR M. THOMAS MONLEY

*Analyse.* — Ce sujet peut se diviser en trois parties :

- 1° L'alcoolisme cause de blessures ou de mort pour autrui ;
- 2° L'alcoolisme cause de blessures ou de mort pour soi-même ;
- 3° L'alcoolisme cause d'aggravation en cas de blessures ou d'opérations.

Ces trois vérités s'appuient sur des faits nombreux :

1° Etant donné le progrès des sciences et de l'industrie, un grand nombre d'existences sont constamment confiés à un seul : ingénieurs, électriciens, télégraphistes, aiguilleurs, etc. Or la statistique prouve que les accidents graves tels que déraillements, perte de navires, explosions, etc., sont souvent dus à ce fait que les hommes chargés de veiller à la sûreté de tous étaient sous l'influence de l'alcool ;

2° Non seulement l'homme qui boit trop d'alcool est fréquemment la cause de la mort de son semblable, mais souvent il cause aussi la sienne, — incapable qu'il est, par exemple de voir juste et de se garer d'un danger. — Aussi quelques ingénieurs, en face de la loi qui oblige à dédommager l'ouvrier des accidents de travail, commencent-ils à recruter leurs hommes parmi ceux qui ont la réputation d'être sobres ;

3° Tout devient grave chez le blessé alcoolique. Son sang est vicié et la puissance de réagir n'existe plus en lui. L'hémorragie est fréquente, les complications sont inévitables et la gangrène emporte presque fatalement le malheureux.

Conclusion : Afin d'éviter autant que possible les graves accidents, une loi nouvelle devrait obliger les patrons à n'admettre comme chauffeurs, aiguilleurs, pilotes, etc., que des hommes absolument tempérants.

In making a rational survey of the influence of alcohol in the production of mechanical lesions of human structure or organs, it becomes necessary to consider the subject under various divisions.

1<sup>st</sup> As an etiological factor in the causation of injury or death to others.

2<sup>nd</sup> As a factor in self-injury or death.

3<sup>rd</sup> As a factor in operations, after violence has been sustained.

The last fifty years of the 19<sup>th</sup> century will go into history as an epoch of unprecedented activity and progress in the direction of new discoveries in art, and almost endless inventions in industry. Man hat



in a large measure conquered the forces of nature, and so transformed or utilised the occult forces through the evolution of machinery that occupations entailing severe manual labor are becoming, from year to year reduced to narrow limits; nay, more; with the wide-spread utilisation of electricity, as a motor, the time is not far distant when the animal for burden or traction may almost entirely be dispensed with.

The time then has come, when by the utilisation of human ingenuity one man can direct or control a force greater than that of a thousand or ten thousand men of the past. This we see daily illustrated in the commander of steamships, locomotive and stationary engineers, electricians, telegraph-operators, motor — and switch — men.

Realising then the extremely responsible positions navigators, engineers etc., occupy, it becomes a matter of surprise that, while nearly all large corporations controlling lines of travel, insist upon their employees undergoing a thorough physical examination — including the testing of vision and hearing — so very little attention is being paid to their habits. For secret drinking of alcoholics is without doubt responsible for a great many of our most frightful railway — and street — casualties.

At the present time a locomotive-engineer is under my care, in St-Mark's Hospital, who narrowly escaped death, in what is known as a « head — on collision, » on one of our great Southern-Railway-Systems. Six months ago he had charge of a heavy freight engine drawing 40 loaded cars. Shortly after midnight he brought his train to a stop on a siding, when he was signalled by the local telegraph-operator, that a train ahead had passed. He turned on steam and moved at a rapid rate, and as he cleared a curve he suddenly saw a flashlight from an oncoming engine, apparently about 100 yards away, moving directly towards him. He saved his life by jumping. In an instant both locomotives, came together with a terrific crash.

On investigation it was learned that the telegraph-operator, who cleared the country, was seen early in the evening fully under the influence of liquor.

Another case of a similar category came under my care last summer. The patient was a young fire-man. Freight-cars were being shifted to make up a train. The engineer who was as the patient said some-what, « under the influence » directed him to leave the engine and to go ahead about 50 yards to throw a switch. The fireman started at a lively gait for the switch, but before he could reach it, he was run down by the engine, and had a narrow escape from death.

A few years ago the horrors of a railroad disaster in Ireland were published. An intoxicated engineer moved out to a picnic with a long passenger-train mostly occupied by women and children. Everything went well until a sharp grade was reached. The steam had given out before the grade was mounted, and in a quandary as to what to do



after the train had come to a stand-still, the engineer detached the cars from the engine ; they went rushing down to a sharp curve and were derailed with great loss of life and limb to the passengers. Similar instances might be multiplied, for it is well known that for prudential reasons, but comparatively few are ever exposed.

In order to protect the lives of the traveling public all corporations engaged in operating railroads should be compelled by law to employ none but strictly temperate men. It would be well too on transatlantic and other steamship-lines, to cast the « bar » over board. Excessive drinking is something more than a nuisance on many of those great lines.

It may, therefore be assumed that a considerable proportion of the accidents incident to travel are preventable and are often attributable to immoderate or excessive indulgence in alcoholic beverages by those in whose custody the lives of thousands are daily committed.

*Alcoholic Inebriation as a Contributory Agent in Injuries of Ones own Person.*

Excluding the suicides and the traumatisms inflicted on one's self or others under the frenzied mania of acute alcoholism, there yet remains a large number of cases, win hich through the inhibitory action on the sentient and sensory nerves the partially or completely intoxicated are exposed to great danger of injury, owing to their lack of judgement, atertness and vigilance now imperative to pedestrious traveling over our public thoroughfares. In the winter season the inebriate forms the greater portion of the fracture cases met with in hospital and elsewhere. Moreover those unfortunates being unconscious of the injuries sustained quite often aggravate the same or contract complications by their attempts at walking.

In operations for the treatment of powerful machinery accidents, which are at best attended by considerable danger, the latter is greatly augmented when the patients indulge in libations of alcoholics.

Indeed in consequence of the serious mishaps which are liable to occur, — as we have empharised, — under these circounstances, employers, in order to evade and obviate the civil actions against them as a result of accidents, are beginning to exercise close scrutiny on the habits of their employees, a fact which no doubt, in a large measure, accounts for the grater number of abstainers or temperate drinkers, so notable in recent times among the engineering craft.

*The Influence of Hard-Drinking on Recovery, Convalescence or Restoration of Function after severe Traumatism.*

Every medical pratitioner well appreciates the serious task before him, when he undertakes to carry a hard-drinking-man through any acute illness. Many of the tissue elements have undergone organic chan-

ges; the power to re-act is deficient or absent and complications are frequent. The lowered vitality in inebriates is especially detrimental in amputations and severe fractures. For at a time when complete rest is most desirable the patient is seized with traumatic-delirium, leaves the bed, tears off the dressings and becomes unmanageable. To control him force must be employed, and heavy doses of powerful narcotics administered. The blood is vitiated, its plastic properties diminished and its coagulable power reduced, so that not infrequently primary union fails and a tendency to primary or secondary hemorrhage ensues.

Heavy drinkers absorb enormous quantities of ether in anaesthesia, and hence the great danger of acute pulmonary or renal inflammation and other complications after operations.

Osteoplastic surgery, that branch of the healing art — for which we are chiefly indebted to the celebrated M. Ollier of Lyons, — which has practically revolutionised our methods of treatment of bone lesions has but a limited application in the case of a chronic inebriate. The foundation for its successful utilisation depends mainly upon the regenerative power of the human system, a condition markedly deficient with the chronic drinker. Hence his mangled and shattered limb offers little hope for preservation, and gangrene or the blade are the only means at our command.

It may be appropriate to emphasise here that special caution must be exercised in splinting, as with the impoverished circulation and obtundance of the sensory nerves, so markedly manifest in the inebriate, strangulation of the blood-vessels with consecutive asphyxia and gangrene is very apt to ensue, without our attention being called to it on the part of the unconscious intoxicated patient. In some instances it is most extraordinary to note how the use of alcohol blunts the pain sense; indeed at times nothing but ocular demonstration can convince us of this fact. As an illustration we may cite the following three cases.

The first case was a coal-heaver who in an intoxicated state entered Harlem-Hospital for the treatment of a complete fracture through the middle third of the clavicle, with marked over-riding of the fragments. Early the following morning he took a « big-drink, » tore off the dressings and went to work shoveling coal. He reported again six weeks later with paralysis of the arm from a vast hyper-ostosis pressing downward and jamming the cords of the brachial plexus against the upper surface of the first rib.

The second case was a powerfully built man, a hard drinker. He came under my care in 99<sup>th</sup> M. Hospital giving a history that a few days previously he was thrown down while coming off from a street car. This happened late in the night and next morning he went to work and continued so for four days, during this time indulging greatly in drinking of whiskey. On examination a subluxa-

tion at the humero-scapular joint was discovered and after some difficulty reduced.

The third patient was a plumber who while intoxicated was thrown from his wagon in a runaway accident. He was working for five days when an attack of haemoptysis set in. On examination fracture of the 5<sup>th</sup>, 6<sup>th</sup>, and 7<sup>th</sup> ribs, along the posterior axillary line was discovered. He stated that whenever a pang of pain overtook him, he turned to the bottle, emptying nearly a quart of whiskey daily for several days.

\* It may thus be seen how important it is to institute a most rigorous examination of patients addicted to excessive use of alcohol.

We cannot omit to refer to a few cases which point towards the medico-legal side of the question.

A young actress sustained a violent kick over the right knee-joint. It appeared to give her no trouble until she sobered up the next day. A physician was called in and informed by her that she had sprained her knee, « getting out of bed. » Judging by her ability to walk about, the doctor assumed that her injury was trivial, he therefore, made no examination but prescribed a soothing lotion. As the limb did not improve, she called in another physician who insisted upon the exposure of her limb and discerned a widely separated fracture of the patella. I was invited in to do an arthrotomy but declined to operate or share any responsibility in the case, though I was a spectator to the opening of the joint by the second physician.

The first medical attendant was sued for \$ 10,000, and the jury found against him in a small sum.

In medico-legal cases involving traumatisms, there is no single factor which should be more rigorously investigated than the question of the influence of alcohol on the patients general health and morale previous to injury, his judgement and responsibility at the time of injury, and its effects on the sensorium and on the metabolic and regenerative processes after the injury.

## Annexe N° 6

### Investigations as to the aetiology of Alcoholism in biological tissues

BY D<sup>r</sup> W. D'EVELYN, SAN FRANCISCO (ETATS-UNIS)

Man is universally acknowledged to be a creature of habit. For many generations this conclusion has not even been questioned. We accept it as a truism rather than as a paradox. It is only by such acceptance

that we can harmonize many of the conditions now surrounding him, — conditions which we define as accidental, altogether failing to link them to his economy as a physical entity.

No better demonstration of this fact can we find than in the popular estimate of man's relationship to alcohol. It is a habit — the drink habit — a vice, and nothing more. And so concluding, the multitude ceases to investigate further.

Some twenty years ago this decision was indeed formally accepted by myself. However much I might be interested in the subject — and I was most intensely interested—I could not get beyond this : and in fact it then seemed to me a deduction that it was impossible to gainsay. A drunk man, or a drinker, was to me simply a vicious personification of man's self-abasement.

On one occasion during my sojourn upon a western ranch I made one of the horses drunk. The antics of the quadruped were amusing, but suddenly it flashed upon my mind that the horse was not a reasoning animal and did not get drunk of its own accord, or from any perverted or unguided predisposition, — but it was drunk nevertheless. I concluded that alcohol must act upon man relatively as it did upon that horse — entirely apart from his reason — just upon his make-up. How, and where, were the questions immediately suggested, but at that time unanswered.

I followed up the query and sought to arrive at some result by a systematic line of experimentation. I established a stable, subjected horses to the action of alcohol; developing and maintaining in the horse those conditions which were parallel to, or at least simulated by the human victim.

Ultimately I convinced myself that alcohol begets disease, that alcoholism is not simply a vicious habit but is a malady, the resultant of the continuous reaction of a powerful therapeutic agent. This being so, alcoholism is properly relegated to the catalogue of diseases, and in this recognition and acceptance we make a decided step toward eliminating much of that mystery which, alike to the professional and to the lay mind, enshadows the relationship of alcohol to the animal man.

There yet remained the problem of how alcohol acted, and where it most demonstrated its action.

To solve this I selected the horse as my subject because of my previous experiments and observations, my long acquaintance with the nature of that animal, and the absolute control possible over his feeding and hygiene, his greater freedom from disease, and, further, that from him large amounts of blood could be obtained for examination.

The animals selected were healthy, having passed a strict veterinary examination, and they were subjected to the administration of alcohol for varying periods and in varying amounts, the blood when ripe being examined chemically and biologically.

Two lines of examination were instituted : — First, by means of a special syringe constructed for the purpose, by which the cooling off of the blood was prevented, tests were made for ripe blood, and specimens of « direct » and « fixed » examinations obtained. Second, direct bleeding from any large vein to obtain bulk for testing clot, plasma, serum, and general reaction.

Several hundred specimens were examined and carefully noted. The specific gravity, amount of haemoglobin, isotonic reaction and resistance were all considered. Much care and considerable experience are required to obtain evidences of ripe blood, and it is difficult to assign any fixity of time or usage in this matter, as different animals react with varying intensity. Specimens of blood taken from the external jugular vein, received into sterilized vessels and very soon after subjected to distillation, were found to contain alcohol fully demonstrated by the reaction of iodide of potassium and other characteristic tests.

The morphological appearances of the red cells were in many cases very pronounced, and of a consistency which leads one to expect that further investigation and more complete technique will confirm evidences of these changes. Some of the more constant of these — (without giving a detailed analysis of the separate fields) — were a fullness of the red corpuscle, giving the outline very marked, and an increased density distinctly granular at times, the whole cell suggestive of congestion.

Later on the struma would assume a more localised, centripetal character, with a less definite outline, with a zone of lighter density between the central and peripheral areas. The edges often became crenated, and very frequently in addition was noticed a peculiar beading or granulation, which, I am satisfied, is distinct from the early points of crenation as it remained immediately inside of the cell periphery.

Blood granules with disintegration of corpuscles were also noted, and in some fields additional entities resembling blood granules could be noticed, the exact nature of which I have not as yet determined. In the more anemic alcoholic specimens the red corpuscles demonstrated a nucleated type, often in considerable numbers, as if they had been prematurely hurried into the circulation, both large and small varieties (megalo-mikroblasts), while an almost equal number were « shadow » corpuscles.

These variations are not of themselves specially important if viewed apart from the more vital conditions of which they unmistakably are evidences, namely structural alterations which must be due to changes biological and chemical resulting from superinduced cause. Following so consistently in the sequence of maintained alcoholic influence, the conclusion that it was a causative factor does not seem over strained, and in view of repeated experiment is one which I accept. The modi-

fied corpuscle, with its biological and chemical significance, I denominate an alcocyte.

The lymphocytes, as far as their type and enumeration are concerned, did not present special variation. In some of the more advanced cases much disintegration was evidenced, and a condition bordering upon Eosinophilia initiated. Myelocytes in like cases were noted. In this element of the blood the most striking suggestions were noted in the peri-nuclear areas, the granulations presenting, in the recent plethoric cases, great density; in the anemic types, more discrete or broken.

We have already mentioned that the serum in the alcocytic horse lost much of the color seen in that of the control horse, due to the action of the alcohol, which acts more or less as a solvent upon the pigment of the serum.

The paraglobulin (precipitated by magnesium sulphate) was proportionately increased to the serum albumen, and probably comes from the red cells. The serum, as already admitted, is by no means an inert liquid; it bears an intimate relationship to all tissue metabolism, and any variation in its integrity must have a corresponding effect upon metabolism.

The structural changes (that is, the protoplasmic granulations) seen in white and red cells as above noted, indicated modifications of evident pathological import, to what extent investigation has not yet determined, though we can not deny their importance.

In « soaked » cases the contraction of the clot was very distinct; due to the action of the alcohol upon the fibrin, probably of the nature of a de-hydration. The relation of the white cells to the serum and fibrin coagulations is well known. The alteration of the serum and its relationship to the biological and chemical integrity of the red corpuscle, cannot be overlooked if we place any importance upon their osmotic reactions. The white cells will yet be found to be very active factors, and while we admit in part that they are not a blood creation, but come from germ centers in « blood glands », we find that the site of their future development and maturation is in the blood. Now it follows that this phase in their life-history, will of necessity be dependent upon the integrity of the pabulum. Further, their activity will be modified, — doubly modified, — if the tissue of their origin, owing to alcohol, is defective in its metabolism, and their after source of maintainance an impure one.

Having noted these changes I concluded that the disease was demonstrated; that the tissue most influenced, — primarily influenced, — was the blood. Alcohol creates a modified blood, which results in abnormal tissue-changes, with many of which we are entirely familiar, and which indeed we have even considered as the disease, — secondary results confounded with primary causes. A vicious blood supply begets perverted function; persistently perverted function initiates disease.

The organic changes found in the victim of chronic alcoholism are results, not causes.

In this summation we do not overlook the unique relationship of the blood to the animal economy, its conjoined independence and interdependence. In the course of my investigations I have experimented upon all forms of animal and vegetable life, employing varying strengths and varieties of alcohol, noting where and how they affected the life of the animal or the growth of the plant. A review of the details of these experiments would not be in place just now ; — let it suffice to state that marked results were obtained in all cases.

A distinct similarity of reaction was noted, of necessity allowing for the dissimilarity of function. For example : A drunk animal, that is an animal under the influence of alcohol, differed from a drunk plant, that is a plant under the influence of alcohol. In the grosser forms of animal and vegetable life, this multiplicity of experimentation would have been confusing, were it not for the fact that the maintenance of a constant reaction unmistakably suggested that some factor must be present as an universal concomitant, distinct from the mere variety of type, character of tissue, or functional demands, and that to the presence of this factor could be ascribed the results so persistently obtained.

The recognition of this factor amidst the protean vagaries associated with the highly organised complex forms, was a matter of much difficulty, and so remained until these types were departed from, and a descending series of forms were examined. These forms, where the animal or vegetable became unicellular, or at the most slightly multicellular, resolved the investigation practically into a microscopical demonstration of the action of alcohol upon independent cellular life, — animal and vegetable type.

In this phase of investigation the individuality of the entities was brought into uncomplicated evidence, and life was the admittedly common factor. By life we mean that peculiar property of the protoplasm or cellulose of the cell, an abstract condition by which we differentiate living from inert matter ; relative terms, we admit, but sufficiently understood to interpret the present stage of investigation. The position of the cell in the animal and vegetable economy is fully recognized ; it is essentially that of the part to the whole, — an interdependence which has elsewhere been fully recognized. It is clearly evident that life being a peculiar reaction of the protoplasm of the cell, if we interfere with this protoplasm we interfere with life.

Protoplasm is simply an expression (material) of life ; it is not life, but admits of that reaction which we accept as life. The vitality of the protoplasm depends upon the water of composition ; modify the relationship of that water and there is a corresponding change in the functional integrity of the protoplasm. The cell — as the accepted expression of definition — occupies a direct relationship to the

tissue of which it is a part, and indirectly of the organism, the result of tissue union. The integrity of the cell will influence the entirety of which it is a part.

The integrity of the cell depends upon the equilibrium of the water of composition, and the effect upon that cell of an interference with this water, will be proportionate to the extent of the effect, from a mere modification of function up to a complete cessation, that is, death of the cell.

The effect is easily demonstrated on the microscopic field, as was seen in the low forms of animal and vegetable life investigated. The blood is simply an analogue of the unicellular animal floating in its surrounding medium of water; the corpuscle, a cell, — the serum, the stream. Neither one of these latter elements is blood, but their combination is. The corpuscle contains 68 % of water, the serum 90 %. The corpuscle while acknowledging its interdependence with the serum, the liquor sanguinis, is manifestly directly dependent upon the water of composition, that is the medium which permits of its intrinsic functional reaction.

Here we have shown cell-life to be possessed of, and dependent upon, a common factor, namely the water of composition. The existence, the life, of the cell is inseparable from this factor. Existence and life we may accept as co-equivalent, the natural deduction of interference therewith, as above stated, is perverted function, or, if in intensity, death.

My investigations have proved to me that alcohol interferes with the water of composition, whether found in the vegetable cell or animal tissue, in the elemental protozoon, or in the complex entity.

Alcohol has a great power to seize upon water; a chemical affinity. It dehydrates it, and in the dehydration of cell life we get the entire solution of the action of alcohol upon biological life. Dehydration in animal, dehydration in vegetable, is degeneration, physiological unrest.

Man as an animal cannot rise superior to his tissues, and when subjected to a potent agent which, we have demonstrated, produces marked effect upon tissue, the observant clinician is forced to recognize as a resultant, a condition, an alcoholic temperament, which dominates, if it does not in reality constitute, the prognosis of thousands of the human family whose tissue integrity has been deteriorated. Man is only an atom in a molecular continuity. His individuality can never be self limited; his relationship to reproduction is inseparable. A pathological cause can never beget a normal result.

The tainted procreation of the parent transmits to his offspring a birthright, which entails upon it a more intense departure from the accepted standard, — the assumed normal. The hereditation to, or, rather of, alcoholism exemplifies itself in several clauses which in



detailed demonstration would demand more space than the scope of the present paper permits, and which vary in intensity from the alcoholic progenitor whose inherited taint is aggravated by acquired excesses, to the numerous associates whose sub-normal capability and chronic instability, unmistakably point out the transmitted degeneration, a subsoil upon which are nurtured many maladies specifically named but which are really alcoholic born, originating from this common cause, but varied or moulded by concomitant environment. The acceptance and early recognition of this intimate relationship is a suggestive prophylactic which should be conducive to an amelioration of the developmental possibilities.

The alcoholic tainted child should have its condition fully recognized, and its surroundings and treatment so harmonized that they would tend to abort rather than to develop, and to neutralize rather than to intensify the disease.

The consideration of this phase of the disease, also that of the practical deductions and applications, will be treated in a separate paper.

### **Child Life in its relation to the Drink Traffic <sup>1</sup>**

BY LADY HENRY SOMERSET (LONDON — ENGLAND)

To my mind this transition age makes us all more sad than any generation that is to follow. We are in the pangs of a new birth, we are rising from individual to corporate consciousness and conscience. Just as the inventions of our times are making it practically impossible for civilized nations to go to war, and as a measure of self defence the nations are beginning to band together to keep the peace, so through the thought that what touches one member of the community touches all, there is coming to pass even now a rich glow of love for everything that lives and for God the Life Giver such as was not conceived in the cramped conditions of individualism that made life so lonely and so pathetic. Centuries ago the old philosopher Terence said, « I am human, and whatever touches Humanity touches me, » but there is a new passion in the appeal when it comes to us from the great Christian teacher who said, « Bear ye one another's burdens and so fulfil the law of Christ, » and if we were to be asked to mention perhaps the greatest burden that is bound down upon our national life to-day, the burden that tells the heaviest on the wage earner, on the wife, on the child, on the social life and on the economical life of our country, we should probably unhesitatingly say, « The curse of drink. » There is

<sup>1</sup> Le Comité de publications n'est pas responsable des fautes qui subsisteraient dans les rapports dont les épreuves corrigées ne sont pas parvenues en temps voulu.

no phase of our national life in which we do not find it, there is no section of our social life into which it has not penetrated.

It is only by milestones that we measure the road, and the Congress which is taking place in Paris to-day measures for us the distance that lessens with each succeeding year, toward our aspirations and our ultimate success.

It may be that in the Temperance movement as in every other great movement for the uplift of the human race, there has been some amount of misdirected effort, but the sum total of hope, energy, self denial and patient continuance in well-doing which from first to last has been devoted to the cause as a whole, have been lavishly spent by those whose hearts have burned for the betterment of their race. We have however been slow to learn that the work which has been put into one or two departments of this great cause would have been perhaps more effective if they had ceased to deal so much with effect and had gone at once to cause.

Take for instance the Rescue work. For a long time the drunkard in his helpless misery was the first object that met our eyes, and all effort was put forth to save him. The less sympathetic critics of our movement still linger over the foolish heresy that this is the only work to which Temperance reformers are called. They see it our duty to raise the fallen, but they have not realised that we have yet a further duty, and that is to prevent others from the same pitfalls that have maimed his life.

I and the sisters of the great Association of which I have the honour to be head, have given much time to rescue work, and no one is more sensible than I of the priceless and heroic labours of the pioneers of the reformation, or of the result that they have achieved in saving men and women from intemperance; but like all other effort put forth to save Humanity, the greatest work was effected perhaps in training and teaching the workers; and the heart-breaking failure and disappointment that attended much of their effort caused them to see that the unfavorable conditions under which they were put forth, must be attacked before they could count on any measure of success. Indeed so disappointing were those conditions that many of the workers grew faint and weary and utterly failed, and many gave up the struggle as altogether hopeless. It is marvellous to me that in the face of the obstacles they encountered, these brave pioneers made the way so plain for us to follow; for every force operating in social life was hostile to their movement. The scientific basis of the Temperance reform was but imperfectly understood, even by Temperance reformers. The old-time fallacies as to the healthfulness, and indeed, the necessity of the regular and moderate use of alcoholic beverages was held almost universally as a sacred truth. The majority of the medical profession were hostile to total abstinence, in fact at one time, had they been missionaries appointed by the brewers and distillers

to maintain drinking habits among the masses of the people, they could not have carried on their work more zealously or successfully. Apathy reigned in the churches, and the Clergy and teachers either ignored the movement or preached against it. Fashion, custom, habit, prejudice were antagonistic to the reform, and the man who voluntarily abandoned the use of intoxicating drink was deemed either to be a hypocrite, a weakling or a fool, and indeed, to have incurred by his abstinence personal physical danger.

It was in the face of such difficulties as these that the broken, diseased inebriate with damaged will power and impaired moral stamina, inspired by that self-denial which has been the greatest power over Humanity from the days of Christ to our own time, made a bold dash for freedom from the drink slavery and fought his solitary way out of the « land of bondage. » No wonder, therefore, that many failed. The marvel is that some were again self-controlled and were enabled to live a sober and righteous life. Such were the early days of Temperance reformation.

It has taken perhaps many years and much hard work for the reformers of our time to learn that cure is good, but prevention is infinitely better. Hence the present generation have devoted a far larger proportion of thought and effort to the establishment of the reign of sobriety and to the extinction of causes of intemperance, than did their predecessors, and are beginning to learn what are the conditions essential to the permanent success of the struggle. We have come to see that the sole object of the Temperance movement is not the rescue of the drunkard ; for if this were so, we should be doomed to failure ; but rather it is now certain that what is called « moderate drinking » is responsible for an enormous proportion of the social evils which impair virtue, intellect, and happiness ; and it has become an absolutely necessary part of the equipment of every Temperance reformer to learn exactly the physiological and scientific effect of alcohol, in no matter what proportion, and to grasp the fact that alcoholic drinks are in the long run as literally poisonous to the body social and to the body politic as they are to the human body. The scientific basis of the Temperance movement is now more fully understood in Great Britain and in the United States than ever before, among the better educated and more intelligent sections of the population, and among the more thoughtful of the working classes ; but they are still ignored by the wealthy, the cultured, and the indolent, as well as by the lowest strata of the people, and the reform among medical men is perhaps one of the most hopeful signs of our time. It seems therefore now necessary that the truth as revealed by science and tested by wide experience, should be accurately taught to the people of Christendom. The uselessness of alcohol as a beverage should be demonstrated, and an adequate presentation of the stupendous evils — physical, social and political — which the use and abuse of

alcohol are inflicting on the nations should be made to the masses of the people in such a manner as to supply sufficient motive power to compel the best citizens of every civilised nation to put their intellect and energy into the Temperance reformation. But one thing more is necessary. Open and public temptations to intemperance must be suppressed. It is a matter of experience that their existence is incompatible with national sobriety, and it is obvious to us in this country that while enormous fortunes continue to be made in the liquor trade, and while these fortunes cannot be realised but by the maintenance of abounding intemperance, the progress of reform will be blocked and hindered, by the combination of influential people to whom the profits of the traffic are of vital import.

It is no wonder that in a movement like the Temperance cause organizations of women came into the field of reform. Twenty-five years ago the women of America banded themselves in what was then known as the « Crusade » against the drink traffic, and from the Presbyteriam Church of Hillsboro Ohio, a slow, sad and silent procession wended its way from the church to the saloon, and as those women crossed the threshold of the drink seller's house, they little realised that they were at that moment destined to bridge a chasm of which they had then no thought, and that the band of seventy women was to grow into a society numbering in all more than half a million, and to extend the world around in its efforts against the legalised drink traffic and the greatest danger known to home. It is little wonder that women's societies that have grown up since then, dealing with the causes and effects of intemperance, have followed what can now be seen to be the line of least resistance. It is natural that woman should have invested her labour where on the whole she would deem it most profitable, everywhere giving the greater share of her care and attention to the instruction of children in the principles of Temperance reformation, to the protection of children from misery and deterioration, and in too many cases from the destruction brought upon them by the intemperance of their parents.

The greatest educational work in the cause of Temperance has been carried on by the Temperance women of the United States of America, and no work has touched deeper springs or is likely to have wider or more lasting results than that of Mrs Mary H. Hunt, who inaugurated the scientific instruction in the national schools of millions of children throughout America in the principles of Temperance reform; and far into the summers that we shall not see, the root of this work will grow deep in the soil of thought and continue to bring forth the fruit of health, sanity, and purity, and to maintain social and political well-being.

Laws enacting that children shall receive scientific instruction on the nature and effects of alcohol are in existence in forty one states of the American Union, and between sixteen and seventeen million

children are receiving such instruction. The Dominion of Canada has not been slow to follow the features of the work carried on in the United States, and year by year their labour is becoming more effective.

The life that has inspired women throughout the world to work for Temperance probably more than any other, has just been transplanted to the wider work that waits us in the worlds beyond, and to thousands of women the world over the loss of FRANCES WILLARD has been a personal grief although they never met her, never saw her ; but her rare gifts of organisation and her wide-extending sympathy had reached them and become the inspiration of their life. To her genius is due the federation of the societies of women the world over, which has resulted in the largest organisation of women known to our time — the World's Women's Christian Temperance Union, which now exists in almost every country, carrying its tidings of a clear brain and a protected home to every land.

Such are the foundations of the Temperance movement which have been laid deep and broad among the transatlantic people who are manifestly destined to take in the near future the foremost place among the leaders of the higher Christian civilisation of the world.

In Great Britain unfortunately the reform has not advanced as far as in the States and Canada. Yet even with us important progress has been made. The Bands of Hope amongst the rising generation have done much good work, although I cannot say that this aspect of the reform has been carried on by women as exclusively as it has been in America. The British Women's Temperance Association have given much attention to the education of young girls and young women in the principles of true Temperance, and through what is known as their Young Women's Branch under the management of the Hon. Mrs Russell, they have promoted the cause of Temperance in an unobtrusive but a very thorough fashion. The Young Abstainers' Union has done good work among wealthier children, and although we deprecate class distinction, we have been obliged to adjust our methods to existing social conditions, and to reach our object with the least possible friction.

Woman has learned by degrees that Home is not bounded by the four walls of her house, but that it extends beyond into that wider family circle that we call a nation, and that if the family is to be protected, there must be some enactment by which temptation may be removed from her children's paths when they first leave her side to walk out upon the ways of the world. It is not strange therefore that women's temperance societies in every place have come face to face with practical politics, and have been whole-hearted in their support of a demand for the suppression of the common sale of intoxicating liquor. In the United States the women's societies are staunch and unwavering supporters of Prohibition. In Great Britain the Women's

Temperance societies have from the first made a clear record on this subject. In Norway in recent years the women have taken so clear and strong a position in the fight for Prohibition against the Samlags that the victories of two or three years ago have been attributed by the enemies of Prohibition to the work and ballot of women voters, and certainly the Norwegian women were a considerable factor in those victories. There has been a good deal of disappointment among the less observant and reflective Temperance reformers caused by what is called the « failure of Prohibition. » Prohibition has to a very great extent indeed, succeeded in reducing the amount of public drunkenness where it had been brought into operation ; yet in spite of this fact, so much of it continues to exist under Prohibition, that by means of dexterous manipulation of statement as to the character, and much exaggeration as to the extent, of the evil, many well-intentioned people have come to the conclusion that Prohibitory laws are a failure. Besides, — and this is very important — these laws have *brought into view a vast deal of corruption among law administrators*, which is unjustly paraded as the necessary result of the laws themselves. Of course it is clearly demonstrable to any candid and capable man or woman who will look at the evidence, that the so-called corrupting effect of Prohibitory laws is, if it exists at all, very grossly exaggerated; and that at least as much corruption as shows itself in connection with the administration of Prohibitory laws exists in connection with the administration of Licensing laws, and, in America, in municipal government generally. But Prohibitory laws must at all hazards be discredited, and the disparagement of them is a lucrative trade in these days. Those who have a money interest in maintaining the liquor business and discrediting Prohibition, audaciously attribute this corruption, which is really but a branch of the Liquor trade, to Prohibition ; and many who *ought* to know better believe them, and many who *do* know better affect to believe them. Still the fact remains that Prohibition does not prevent a certain proportion of drunkards from getting drunk. Now as has already been said, by much the most important result of Prohibition has hitherto, even by Temperance reformers, especially in England, been very much overlooked. It is this: *Young* drunkards are not reared in Prohibitory areas. Exceedingly few, if any, of the « sly grog-shops » in which the abandoned drinker is able to procure illicitly the poison to the consumption of which his self-inflicted disease impels him, have no attractions for young people who have not acquired the drunkard's appetite. There is nothing in these places to induce young people to visit them so frequently and for so long a time as is necessary for the establishment of the « drink crave » which is the result of habitual drinking as a rule. The result is that in Maine, Kansas, and other Prohibitory regions a race of young people have been brought up without the drink taint being acquired by them at all. And although it must be granted that

Prohibition, as at present administered, does not mean that the worst order of inebriates will at all times be absolutely unable to obtain alcohol in one form or another, it certainly does mean that in places under prohibitory law the business of drunkard-making has been stopped. Besides, as is evident enough, secret, disreputable, squalid, illicit drinking-places have no attractions whatever for young women such as an ordinary English public-house has for a sadly large proportion of young English girls. There are vast sums of money at present at stake in the liquor trade of Europe and America ; but even the subsidised defenders of this most lucrative trade dare not openly allege that, to any considerable extent, young people brought up in a prohibitory district, frequent illicit drinking-places in that district. For as a rule, (to which there are hardly any exceptions,) incomers who drink illicitly in these places have acquired their drinking habits elsewhere.

In view of all these considerations I insist that by steadily supporting Prohibition, whether by local option, State or national enactment, the women, especially the American and Canadian women, have, wittingly or unwittingly, done splendid service to their own generation, and probably much higher to the generations that are to follow.

But there is another aspect to the Temperance reformation which is opening up its enormous proportions before the eyes of women, and that is the extent to which the children of our nation are robbed of their birthright. The essential heritage of a child, the birthright of every child, is a healthy body and a healthy soul. Position and wealth can be gained afterwards, but the birthright of every child is health of body and of mind. It is only just now that we are beginning to realise that hundreds of children are born every year who are denied their birthright — children who are born criminals, born drunkards — whose birthright was stolen from them while they lay asleep and helpless when they should have been most secure ; and as little by little we understand the unmitigated curse that is being handed on to the children, we need I think to have their sadness and their sorrow borne in and branded on our souls. Little by little therefore, let us consider what is the effect of the sobriety of parents and children, and what is the effect of drunkenness with its consequent train of poverty, disease, and misery. The facts which show the urgent need for this inquiry are abundant I can adduce here but a few samples.

Those that I shall first present have a much more direct and important bearing on the question than will appear at first sight. They are these : The Order of Juvenile Rechabites is a benefit society of boys ranging from three to sixteen years of age. They are all total abstainers ; a fact which, in relation to the matter in hand, I do not adduce as of very great importance, as they are mostly under what may be called the drinking age. Whatever advantage however may arise from their regimen of abstinence they enjoy. But this is important.

Their parents are, in the great majority of cases, teetotallers ; and those of them who are not are, with very rare exceptions, sober, thrifty, and thoughtful people. The young Rechabites therefore have the great advantages derivable from such parentage and from being brought up in the homes and receiving the care and nurture which parents of this class secure for their children. I do not know of any other advantage which they possess over the children of the working classes in general, and the parents have no advantage over their neighbours save such as their sobriety brings them. Most of them live in cities or in large towns, and almost all of them belong to the industrial classes. Hence, they have no special « accidental » advantage as I call it, in the healthfulness of their environment.

The following is the record of the mortality of these Juvenile Rechabites between the years 1885 and 1897 :

« Statement of the Juvenile membership (between 3 and 16 years of age) of the Rechabite Order at end of each year given, and the number of Juveniles who died in each of these years, and on whose deaths Funeral Claims were paid : »

| Year            | Membership     | Deaths       |
|-----------------|----------------|--------------|
| 1885            | 26,820         | 35           |
| 1886            | 28,298         | 53           |
| 1887            | 31,950         | 50           |
| 1888            | 35,545         | 69           |
| 1889            | 40,694         | 85           |
| 1890            | 47,795         | 95           |
| 1891            | 54,133         | 116          |
| 1892            | 61,667         | 141          |
| 1893            | 65,804         | 173          |
| 1894            | 72,292         | 179          |
| 1895            | 76,492         | 184          |
| 1896            | 81,676         | 199          |
| 1897            | 83,366         | 201          |
| <b>Totals :</b> | <b>706,532</b> | <b>1,580</b> |

Their average rate of mortality was therefore 2.22 per 1000 yearly ; while for boys of the community as a whole, between five and fifteen years of age, — which is the group in the returns of the Registrar General nearest in age to the group of the Juvenile Rechabites, — was, according to that authority, 3.64 per 1000 per annum. That is, 1000 Juvenile Rechabites between three and sixteen years of age had 38 per cent fewer deaths per thousand than had 1000 boys of the general community between five and fifteen years of age. But that is not all. If the death-rate of the children of teetotallers were eliminated



from the Registrar General's computation of the death-rate for the nation as a whole, the latter would be found to be considerably higher than it at present appears. The difference between the two groups seems to be attributable to the greater sobriety of the parents of the Juvenile Rechabites. Into this point we propose to inquire very carefully.

And here are some facts which seem more terrible still. In October of last year Dr. Ashby, who is well known in Manchester as an eminent specialist in children's diseases, made the following statement at a Conference on Public Health held in that city. He said :

« In Norway the infant mortality averaged 100 per 1000 births, and the same rate of mortality obtained in rural England and among the well-to-do populations of our suburbs, while in Manchester it amounted to 203 per 1000 ; and if they took the infant mortality in some of the more congested districts where poverty, drunkenness, and vice were the commonest, they would find death-rates amounting to 300 and even 500 per 1000. Something like one-half of the infants born die before they attain the age of one year. »

Now it is worth while to notice that the quantity of alcohol consumed per head of the population in Norway, as we learn from the returns recently published by our own Government, is just about one-fourth of the quantity consumed per head in England and Wales. Then, drunkenness is much less prevalent in the English rural districts than in the English towns. We find in the Registrar General's returns that in rural England the deaths from alcoholism are about one-half the number, in proportion to the population, of the deaths from the same cause in the town and city populations. There is no doubt, however, that the average consumption of alcohol in the English rural districts is considerably larger than the consumption in Norway as a whole : and the fact may seem to militate against the theory that alcohol has so great a share, as is suggested, in increasing the death-rate of infants. But the comparison, it will be observed, is not between the rural districts of England and the rural districts of Norway, but between the rural districts of England and the whole of Norway. And Norway has several large towns, one — Christiania — containing about one-tenth of the total population of the country. Then the rigours of the climate of Norway would, one would suppose, be more inimical to infant life than is the more temperate climate of England. The point, however, requires further elucidation.

There is much reason to believe that what in London is called « Hooliganism, » and the similar anarchic brutality among a section of the youths of other towns also, is born in drunken homes and nurtured and developed in the low public houses. These evils are but symptoms of a great and, as sometimes appears, a growing danger to the community. The late Cardinal Manning told a friend of mine,

Mr Whyte, the honoured secretary of the United Kingdom Alliance, that he regarded the widespread drink-begotten savagery of our large towns with most grave apprehension, and that he had spoken to Home Secretary after Home Secretary on the subject. He believed that though in ordinary times and circumstances the resources of civilisation at our command were equal to the task of holding in cheque these products of social disintegration, yet if, through some foreign war in which our power as a nation was taxed to the utmost extent, our manufacturing industry and our home and foreign trade should be so disorganized that masses of the people would be thrown out of employment and exposed to want and terrible hardship, the dehumanized residuum might burst forth like a devastating flood, and, for a time at least, overwhelm our civilisation. The growing savagery in our large centres of population has begun, I am pleased to see, to attract notice in other influential quarters. On the 27 th. of October, 1898, there were two trials for murder in London, both cases having taken their rise in street broils, which the evidence seemed to show were but developments of « hooliganism. » The *Daily News* of next day, referring to these cases said :

« The circumstances bespeak lawlessness and sympathy with lawlessness ; the crimes being if possible more serious in the attendant circumstances than they are in themselves..... The worst of it is that when we have hanged the man there will be only one murderous villain the less. The roots of these evils are quite untouched by anything the law may do. Ignorance, squalor, and drink, breed monsters of this stamp by the thousand in all our great towns. All the civilising agencies are on their trial in English society to-day. The contrast of the thoughtlessness at one end of the scale and the brutality and vice at the other is an awfully serious sign of the times. »

We cannot read such words as these without feeling touched to the heart, for we know that the thoughtlessness referred to is the result of criminal ignorance, and ignorance fostered by many who have the knowledge but who take no pains that such ignorance should be dispelled ; and while we know that there are social conditions that are a blot and a stain upon our so-called Christian civilisation, we do not probe this social sore without immediately discovering that the ignorance and squalor are alike due to the influence of drink.

We propose to inquire as to what extent intemperance is responsible for that terrible neglect, whether voluntary or involuntary, of children, which has caused philanthropy to put the public institution into the place which ought to have been occupied by living and loving parents. We shall never ascertain the full and exact truth, but evidence like the following, if diligently sought for, must greatly increase our

knowledge. Dr Barnardo of London, in his report of 1888, writes as follows :

« In the winter of 1871 at the request of the late Earl of Shaftsbury, I carefully investigated my lists of rescued children. I tabulated in various columns the various traceable causes, near or more remote, which led to their becoming candidates for the homes, and the astonishing fact emerged that no less than 85 per cent of the children who were admitted to the homes under my care, owed their social ruin to the drinking habits of their parents or grandparents, or other relatives. I would not now hesitate to affirm that of all my young clients the percentage who are stricken down in life through the agency of the drink curse is nearer the very large figures given by the late Dr Guthrie than the estimate I formed in 1871. Dr Guthrie stated repeatedly that no fewer than 99 per cent of the children admitted to his ragged schools were the offspring of parents whose poverty was due to their drinking habits. »

It is beyond controversy that drunkenness, an excessive death rate and an exceptionally bad sanitary condition can usually be found together ; and all these causes are consequences of each other, and it is therefore difficult to decide which is the predominant partner in this trinity of evil. There is however little doubt that our people would not be contented to live in the dirt, degradation and disgraceful surroundings were it not that they are kept under the deadening influence of the anaesthetic of alcohol. The following evidence is published by the corporation of Liverpool. In 1897 Dr Parkes and Dr Burdon Sanderson were appointed to conduct an inquiry into the sanitary condition of Liverpool. These gentlemen found that there was an enormous waste and destruction of the child-life of the city. For example, in comparing the rate of mortality of children in certain healthy streets with that in streets abnormally unhealthy, they say :

« If we take the mortality among 100 children under five years of age, there die annually (in round numbers)

|                            |        |          |
|----------------------------|--------|----------|
| In Rodney Street.....      | 4      | children |
| » Egerton Street.....      | 10 1/2 | »        |
| » Henry Edward Street..... | 11 1/2 | »        |
| » Addison Street .....     | 12 1/2 | »        |
| » Adlington Street.....    | 13     | »        |
| » Bispham Street.....      | 14     | »        |
| » Lace Street .....        | 16     | »        |
| » Sawney Pope Street.....  | 26     | »        |

« This table brings out clearly the enormous death-rate of children. It would hardly be credited that even the advantages of Rodney-street, in point of situation and class of people, would make a difference so great.

« It seems a frightful circumstance that in the same town there should be a contrast so appalling as that between Rodney-street and Sawney Pope-street. Even Egerton-street, though inhabited by so respectable a class of people, does not in this respect stand so well as it should do. »

### *Causes of Excessive Mortality*

The following extracts from the report of the two eminent experts named leave no room for doubt as to what are the main causes, or rather, what is the main cause, of the infant mortality of Liverpool :

« With regard to the causes of the condition of the people, all to whom we have spoken attribute it to three circumstances : the irregularity of the labour market, the improvidence and careless habits of the people, and especially of the Irish, and the great intemperance.

« On this last point we are aware that numerous investigations have been made in Liverpool, and that no additional evidence is needed from us. But following our course of independant inquiry, we endeavoured to make out what part intemperance played in producing this poverty and all its attendant evils. We cannot doubt that it plays a very large part. We have, in our note books, the replies given by many of the poor people whose rooms we entered. Many of them at once attributed their condition to drink ; others owned it on being pressed on the matter. Several women gave an exact statement of what their husbands earned, and what they brought home. We select two examples of workmen, in whose cases there was no irregularity of employment. A tin-plate worker in constant work earns 22s. a week. He has a wife, evidently a careful, respectable woman, and four children. In reply to questions she said he drank a little, then owned « he drank very heavy. » « Sometimes he brought home 18s., sometimes 16s., sometimes 12s. ; last week he drank it all. If he would bring 22s. a week she would be happy as the day is long. » This family (six persons) were living in one back room, for which they paid 1s. 6d. a week. It was 10 1/4 feet long, 9 feet broad, and 8 3/4 feet high. The furniture was a bed, table, and two rickety chairs. Two of the four children were sick. In the front room of the same house, the rent of which was 2s. a week, a man and wife, a daughter aged 17, and a son aged 15, lived. The man earned 24s. a week, and passed his time in drinking hard, repenting and saving, and then drinking again. The wife « drank all she could get. » The son and daughter earned next to nothing.

« Here we have two cases, of constant employment and good wages, associated with utter poverty, to end, no doubt, in relief from the rates, and death in the workhouse.

When the occupation is uncertain, like that of the dockyard labourers, the case is nearly the same. The Temperance, which is enforced from time to time by destitution, is compensated for at the first opportunity on the return of plenty.

» Instances of this kind seem to occur so frequently in all the poor districts of Liverpool that we question whether 20 per cent. of the labouring class in these streets are leading lives of ordinary restraint and decency.

» It does not appear that the bad trade of the last few years has lessened the amount of drinking. All agree that there is much more than formerly.

» In order to form as correct an estimate as possible of the amount of drunkenness in certain parts of Liverpool, we applied to a source on the accuracy of which we place the highest confidence, although we are not permitted to name it.

» Data connected with most of the houses in one of the apparently most destitute streets were submitted to us; the large wages which can be earned with comparative regularity, and the amount which is spent in drink, are astonishing. One or two instances of the worst kind (if there is really any distinction) occurring in the same street may be cited.

» A man earns 27 s. regularly, and spends as regularly 21 s. in drink. His four children are in rags.

» In another instance, the wages are 30 s. a week regularly. The father and mother are both drunken, and three children are half starved, and in rags. In another house is a copper-ore worker, earning 27 s. a week, all of which is spent in drink by himself and his wife. The children are in rags and filth, and look idiotic. In the same street there are sober men, earning only 20 s. and 23 s. a week, who are living in comfort.

» It is not surprising that our informants, who, as we stated, have the fullest information on the habits of the people, say decidedly that drink and immorality are the two great causes of the mortality. »

Here is some further evidence on the same subject. It is given by the medical gentleman who himself made the investigation on which it is based—William Carter M. D., F. R. C. P., Liverpool. He writes

« In conjunction with Sir Henry Littlejohn, and at the instance of the Medical Officer of Health, it was my duty some years ago to inquire into the sanitary condition of different parts of the city, with a view to the demolition of property, and among many other instances of a similar kind that occupied our attention was one very large street, larger, so far as population was concerned, than many a good-sized English village — which revealed the terrible fact that for every one of the five immediately preceding years it had had a death rate of over 70 per thousand. Can you realise what that means? It

means that one out of every fourteen of the inhabitants died every year. It means a death rate more than double that which prevailed when typhus fever and cholera raged in their greatest intensity, and when the authorities put forth all their energies — and put them forth successfully — to rid themselves of those terrible plagues. But there was neither plague, pestilence, nor famine in that street during those five years. The conditions of life were the ordinary ones in which the inhabitants lived, and yet three of them died for every one that died in the city as a whole, and five for every one that died in such a street as Rodney-street. And not only were the deaths more frequent, but the lives, so long as they lingered on, were less healthy; and were degraded almost beyond conception, and certainly beyond my powers of description. I am not exaggerating when I say that if I were to attempt to describe in detail some of the horribly disgusting facts — the indications of brutality, the ferocity, the drunkenness, the open disregard of some of the commonest decencies of life which again and again were revealed by inspections such as this, you could not listen to me. But, though unable to speak of them except in this general way, they indelibly burned themselves into my memory.

And what do you suppose to be the cause of all this degradation and misery? Professors Parkes and Sanderson (in a similar investigation they made some years previously) coupled such sights as they had never seen before with such drunkenness as they had never known before, and considered them related as cause and effect. I have the same conviction. People sometimes say — I have heard them say — « The wretched surroundings of these poor creatures drive them to drinking, in order that they may blunt the consciousness of their misery ». I will ask you, then, to transport yourselves in imagination to a spot not very many yards from the one I have mentioned, which I visited the same day. This was not an open street, like the other, but a court, one of those structurally defective courts for which Liverpool had acquired an unenviable notoriety, which she is now at great cost and with great energy ridding herself of — narrow and dark at the entrance, and with the cheap humble houses facing each other across a common flagged yard, but not one of them possessed of the least breathing space in the rear, and with all the sanitary arrangements quite as bad as, they could not be worse than, those of the courts around. But *there* all similarity ceased.

To go from the street to this particular court was like going from pandemonium to paradise. We lingered in it for some time, visiting house after house, and talking pleasantly with the inmates. Decency, order, cleanliness, good temper, and what appeared to be good health prevailed everywhere. The most delicately fastidious lady in this assembly might have walked over the whole court, and into every humble home in it — for these really *were* homes — without having her sensibilities shocked or her dress soiled. If I had time and ability

to sketch some of the pretty domestic scenes, the love manifested by these people, old and young, for their lowly dwelling-places, as indicated by the anxiety with which they asked if they would have to come down, their homely but evidently sincere, if somewhat unpolished, concern for each other's welfares, you would perhaps think the pictures too highly coloured. I said to the gentleman who accompanied me, and who seemed to be well acquainted with the places visited. « What is the explanation of this extraordinary difference? » He replied, « You saw that pleasant-looking middle-aged woman, with her daughter standing by her side, at the door of her house? » « Yes », I said, « what of her? » « Well », said he, « she is a teetotaler, and she holds a prayer meeting once a week in her house, and she has gradually got her neighbours to be of her way of thinking. That is the only explanation I can give of the difference, for the houses themselves are no better than those we have just come from » — a fact of which I was, of course, aware.

The evidence given by Miss Harriet M. Johnson of Liverpool is conclusive as to the curse that the drink traffic is to the child life of our country.

In London on Sunday, September 19<sup>th</sup>, 1897, she writes : « During the two hours from one to three, two public houses opposite each other and belonging to one firm were watched, and there entered no fewer than

|                                         |   |         |   |
|-----------------------------------------|---|---------|---|
| 1511 men                                |   |         |   |
| 188 women, carrying                     |   |         |   |
| 34 babies                               |   |         |   |
| 158 girls under 13 with jugs or bottles |   |         |   |
| 125 boys                                | » | »       | » |
| 132 girls                               | » | without | » |
| 98 boys                                 | » | »       | » |

Total 2246 of whom 547 were infants or children under 13.

One girl-child was seen drinking the liquor and giving it to a baby she had with her.

In Preston, one of our great manufacturing towns, four public houses were watched, between 12.25 and 2.40 p. m. (November 1896) during which time 507 children came out with intoxicants. Each of these children was asked its age on leaving, and the following table gives the result :

|                 |    |                |     |
|-----------------|----|----------------|-----|
| Three years old | 30 | Nine years old | 46  |
| Four » »        | 51 | Ten » »        | 36  |
| Five » »        | 65 | Eleven » »     | 24  |
| Six » »         | 84 | Twelve » »     | 21  |
| Seven » »       | 79 | Thirteen » »   | 8   |
| Eight » »       | 63 |                |     |
|                 |    | Total          | 507 |

In all these cases gifts of sweets to the value of a half penny, or toffee whistles — four a penny — were presented.

In the evidence that I gave before the Royal Commission on the Liquor Licensing Laws, I produced facts to show that the bribery of children to induce them to enter a public house was systematically carried on, oranges and sweets being supplied to the children who went to fetch beer in order to persuade them to return to the same public house.

It is impossible to watch the children that come from the haunts of misery from the back alleys and courts of our great cities at their play, without realising what the heritage of their life has already brought them. In the Country Home that we provide for some of the poorest children, we have only to see them playing games taken from real life such as « Father and Mother » to understand what their view of existence is. There is the public house where « Father » goes to get drunk; there is the doorstep where « Mother » sits to curse the children — the language, the gestures, the thoughts — all betray the pitiful realism of the game, which gives us an insight into the minds of those children and makes us almost despair of helping them. Think of the mind of the slum child, stored with impressions of everything that is vile and dirty, — things we dare not speak of are matters of common talk amongst these children. From morning till night and from night till morning, lying, drunkenness, misery, foul language and worse deeds are the sum total of their life. The child is growing up in the midst of this rank jungle of iniquity, the child who was drunk for the first time when its mother gave it gin as it lay in her arms in the public house, — is growing up and taking in every impression and storing it till the time comes when it will be able to judge of life by the evidence it has collected.

Three years ago there was a drunken row in one of the courts of a London slum. It was a hot August night, and the air was full of thunder. Men and women crowded each other to get near the centre of the ring, where a man and woman were fighting. They were both wild with fury, and with the screams of the woman and the brutal cursing of the man and the rumble of thunder overhead, it seemed as though hell were loosed. A few hours later when the crowd had gone, the woman's child was born. It has grown up a beautiful child; its limbs are strong and well formed; it can run and talk; it is just like other children, except that it never plays. It sits on the doorstep and cries all day long — not a tiresome peevish cry; it cries softly to itself as though it knew what life had in store for it.

The child knows nothing but what it has seen in the slums. To it the world is paved with grey, and the sky is shut out by tall, dark houses; and the law of life is, Nobody cares. It is true that there are Sunday schools and missions; but have you ever realised the difficulty of teaching such children? I know that often when I have tried to



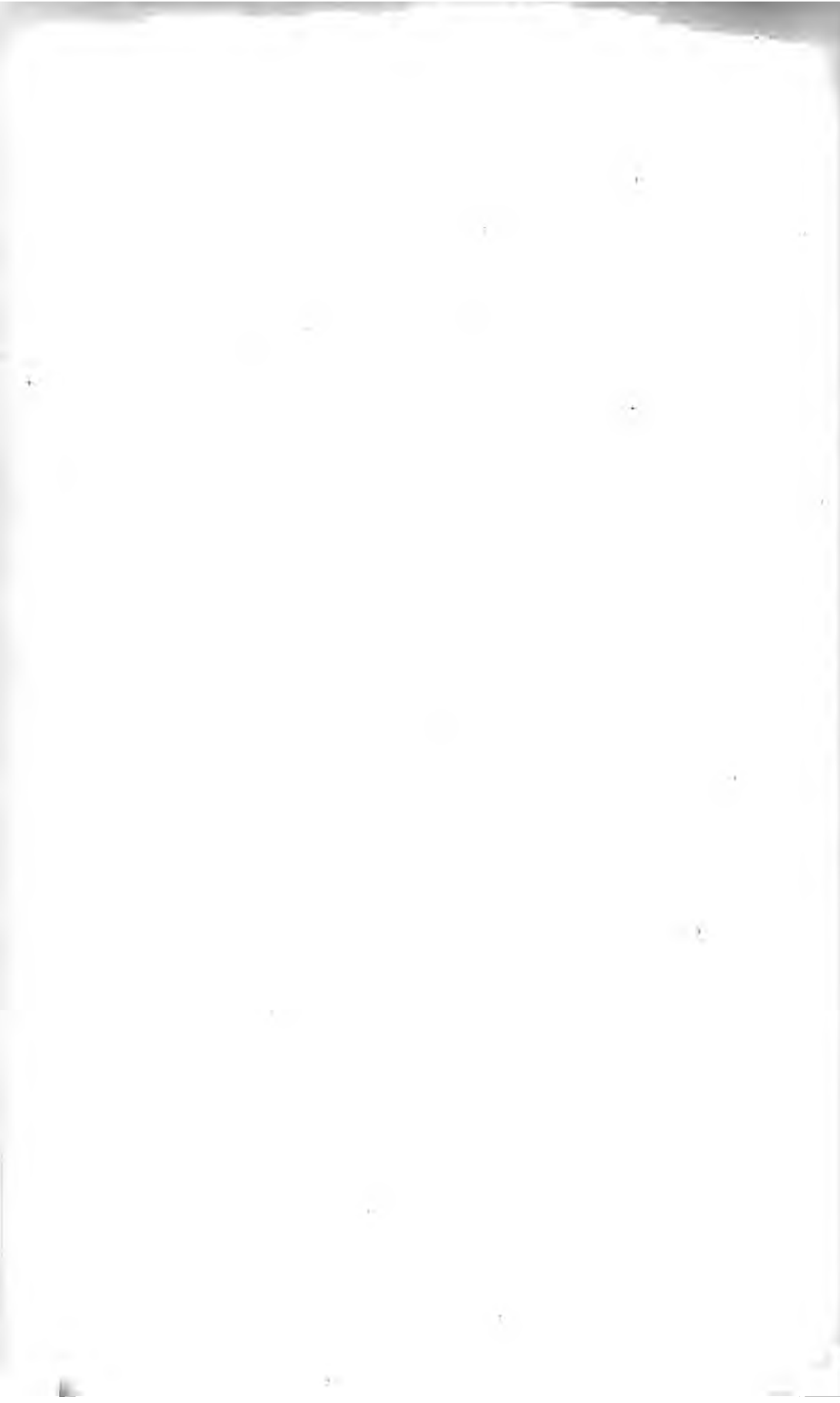
speak to them I have not been able to say one word. I have looked from one to the other of the starved, miserable faces, not one of them young and yet all were called children. There was a small child in the front row with a white face and a look of hopeless misery in her eyes. Her brother — the only thing she cared for in the world had been sent to a reformatory through no fault of his — his mother was to blame; and behind her sat another child nursing a baby almost as big as herself, and uneasily watching the movements of two smaller children in her care. I knew she had been up since early morning, and had sent the little ones to school and had planned for their dinner, and had brought them with her now because she could not leave them alone at home; and when her one hour of enjoyment was over, she would go home and wait long after the others were asleep till twelve o'clock struck, when she would go to the public house to bring her mother home at closing time. And when I looked at them each one, with its story of misery, my heart failed me; I could not tell those children that there was a God who loved them and had made a beautiful world for them to live in: I had nothing but my word for it that what I said was true; and they had the whole evidence of their short lives to prove that it could not be true. Love Beauty and God were meaningless words; they had no image in their brains to which such words would correspond; I had no language in which I could explain; for the very word we use to picture God for ourselves « Our Father », I dare not use; it would have been worse than meaningless, bringing to their minds the drunken brute whose name was a terror. Everything we know of the better side of life was unknown to them; and horrors we dare not think of were their every day life.

And yet they are brave and patient, for if we want a proof of the divine in man we have but to go to these slums where years of misery and sin begun with birth are not strong enough to stamp out the trace that God has set upon the soul. I know of the children who have suffered hunger themselves in order to give their piece of bread to the woman who stood blue with cold outside on their miserable doorstep; I know the child who brought the ragged woman home and pretended she was too sick to eat her tea in order that that woman might have her meal; for the good in them is still the stronger though the whole forces of the world fight for evil, and though we in our sinful carelessness have allowed conditions to grow up that rob them of their birthright and happiness, and deny them the heritage of their childhood. It is yet time if we will arise from our slumbers and crush out with unrelenting vigour the pestilence that is eating into our national life, and there shall yet arise a people strong, brave and sober, and a day shall yet dawn when we shall prove the words of our great Cobden, who said, « The Temperance reform lies at the foundation of all reforms. » Then the great principles of Christian brotherhood shall

make the extremes of luxury and the depths of misery an impossibility; for upon an awakened nation has dawned the real history of their rights.

Although my strength does not permit me at this time to look into the faces of the women assembled, in this great Congress in Paris, I would, as my message to them to-day, bid them gaze out on the heights and depths and the shadowy mysteries of the world's great realities from the blessed seclusion of home, and if home happiness has been granted to us let it not narrow our vision, for none love home so well as those who know the dangers that lie out in that great beyond, — none love it so well as those who seek to make the way easier for the weary pilgrim on life's difficult highway; none love their children so well as those who are free to pause, and listen for a moment to the pattering of the footsteps of the sorrowful child life that beat the pavements of our great cities, and as we bend in the shadow over the cradle it is our love for our own children that impels us to go out into the night with the beautiful staff of God's strength in our hand and the pity of Christ in our heart to call these wandering little ones home; for none love home so well as those who make it most secure, not with bolts and bars but with that better, nobler protection that shall result in an uplifted Humanity.

---



PREMIÈRE SECTION

---

PROGRAMME GÉNÉRAL

SCIENCES MÉDICALES & HYGIÈNE

---

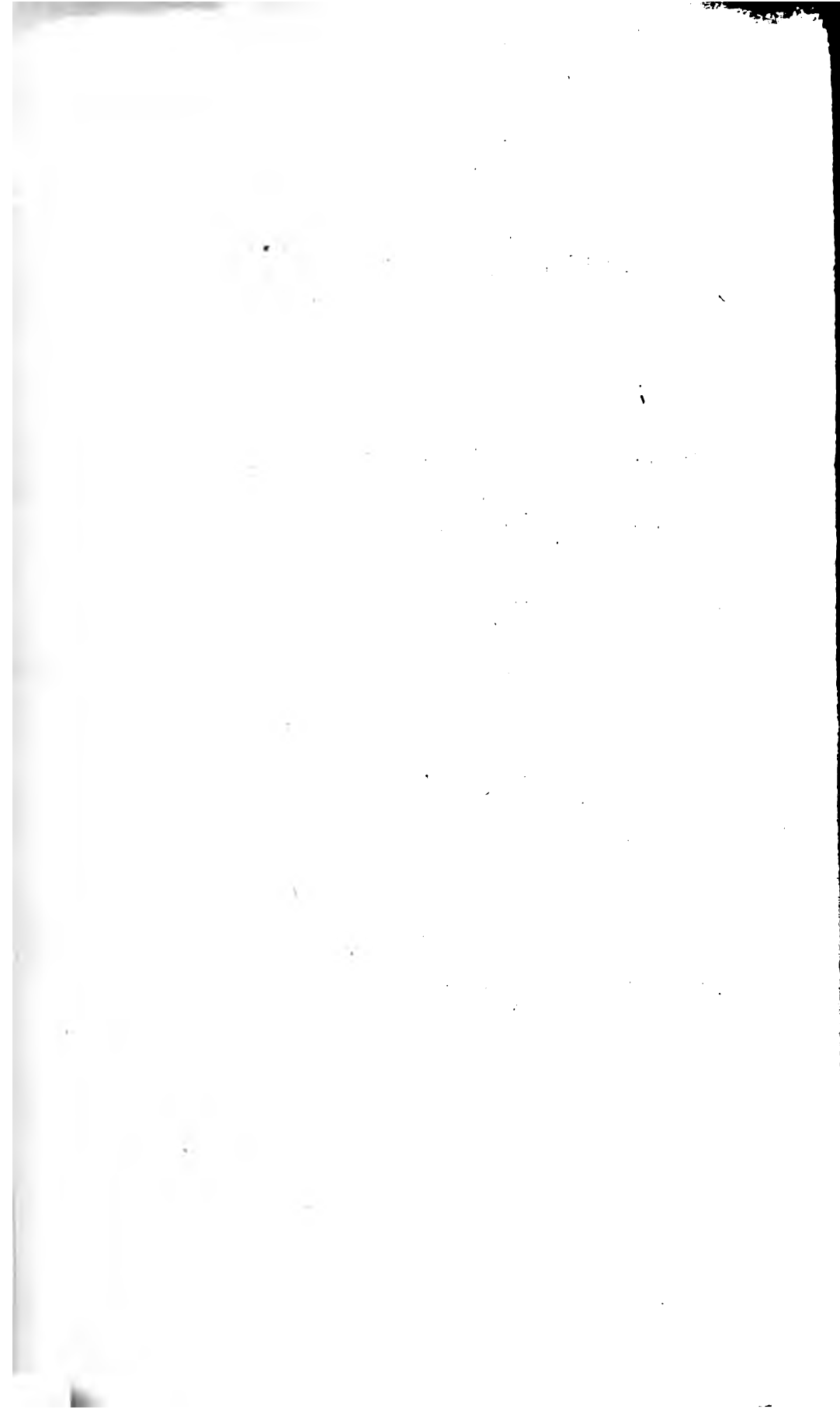
DEUXIÈME SÉANCE

*Jeudi matin 6 Avril 1899*

---

**Ordre du jour :**

ASILES DE BUVEURS;  
THÉRAPEUTIQUE.



## PREMIÈRE SECTION

(SCIENCES MÉDICALES ET HYGIÈNE)

### Deuxième Séance<sup>1</sup>

PRÉSIDENT : M. LE D<sup>r</sup> DE VAUCLEROY

### PROCÈS-VERBAL

**M. le Président.** — La parole est à M. Lombard, secrétaire de la Ligue patriotique suisse contre l'alcoolisme (Genève), pour une communication afférente au programme général de la section.

**M. Lombard** donne lecture de la note ci-jointe :

#### LES PRIMES AUX APÉRITIFS ET BOISSONS SPIRITUEUSES A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE PARIS EN 1900.

Les primes accordées à des boissons spiritueuses par le motif que faussement elles sont dénommées hygiéniques, ne devraient plus être permises dans les Expositions nationales et internationales.

J'ai l'honneur de présenter à la première section du Congrès international (VII<sup>e</sup>) contre l'abus des boissons fortes, la demande de proposer à la Direction de l'Exposition internationale de 1900, de n'accorder aucune récompense aux boissons dérivées de l'alcool ou contenant de l'alcool à forte dose qui ne seraient pas expressément applicables, par leur composition, à des cas de maladie formulés par une faculté.

Les gouvernements se préoccupent bien justement de parer aux maux de l'alcoolisme. Ils ne peuvent permettre que sous une fausse appellation les produits alcooliques viennent se recommander au public crédule. Ils ne peuvent surtout donner sous leur sceau et armoirie une récompense destinée à favoriser la diffusion de ces produits.

Ils prennent ainsi sous leur protection précisément ce qu'ils ont pour mission de réduire.

<sup>1</sup> Voir à la suite du procès-verbal, sous forme d'annexes, les mémoires afférents au programme de cette séance, qui n'ont pu être discutés par suite de l'absence de leurs auteurs.

Nous voulons parler des boissons qui sont couramment désignées dans les annonces et prospectus sous les noms de :

*Liqueurs spécifiques, fortifiantes, hygiéniques, réconfortantes, vins toniques, régénérateurs, liqueurs monacales, apéritifs, absinthes, vermouths, bitters, etc.*

Les médecins condamnent l'emploi de ces liqueurs, hors les cas spéciaux, fort rares du reste, de faiblesse ou de maladies spéciales, et ne s'en servent comme médicaments que d'une manière exceptionnelle.

Les bien portants et ceux qui cherchent des forces dans ces liquides trompeurs sont abusés par ces fausses et fallacieuses annonces.

Je propose au Congrès de faire à la Direction de l'Exposition internationale la proposition de ne donner aucune récompense à ces produits.

Ce serait faire une protestation contre le prétendu mérite curatif et bienfaisant de ces liquides alcoolisés avec addition d'essences et de goûts qui ne font qu'en augmenter le caractère toxique.

Voici le texte de ma proposition :

« La Direction de l'Exposition internationale de 1900, à Paris, est invitée, au nom du Congrès international contre l'abus des boissons spiritueuses, à n'accorder aucune récompense aux boissons alcooliques ou contenant de l'alcool à forte dose, qui ne seraient pas expressément désignées par une Faculté de médecine comme applicables à la guérison de cas de maladie spécifiés. »

Sur l'observation de M. le président de Vaucleroy, que le Congrès ne peut pas voter de résolution, l'auteur de la proposition demande s'il ne serait pas possible de faire parvenir un vœu à l'Administration, tel que celui formulé ci-dessus.

Il recommande de nouveau à l'attention de ses collègues du Congrès, le bien qui résulterait de l'adoption de cette proposition, et ses conséquences pour réduire le vice <sup>1</sup>.

La section tout entière a partagé l'opinion émise par M. Lombard.

**M. le Président.** — L'ordre du jour appelle la discussion sur les *Asiles de Buveurs*.

La parole est à M. le Dr Forel, ancien médecin, directeur de l'asile de Burghölzli et professeur honoraire de l'Université de Zurich.

#### LA QUESTION DES ASILES POUR ALCOOLISÉS INCURABLES

Les conditions d'activité et de réussite des asiles pour alcoolisés curables tels qu'ils ont été réalisés dans ces dernières années chez nous, en Suisse, en particulier celles de l'asile d'Ellikon, fondé tout

<sup>1</sup> Les sociétés françaises de tempérance, s'appuyant sur cette opinion, reprendront ce vœu en temps opportun et s'efforceront de le faire aboutir.

récemment, et du château de Hard, pour les buveurs des classes aisées et cultivées me paraissent assez bien établies pour permettre d'aborder maintenant la question plus complexe du traitement des alcoolisés incurables.

Lorsque les pasteurs et leurs ouailles s'occupaient encore seuls à guérir les alcoolisés par cure d'âme, considérant l'alcoolisme comme un vice moral et la conversion religieuse jointe à l'abstinence comme son seul remède, la médecine officielle en était encore à dire : « Qui a bu boira » et à traiter les ivrognes qu'elle considérait tous comme incurables, en leur donnant du vin. De ce singulier état des choses qui a duré longtemps, et dont on se ressent encore fortement, sont résultés des quiproquos dont il est temps de sortir définitivement. Si la médecine a péché par ignorance et incurie en ne comprenant pas qu'il fallait supprimer entièrement et définitivement l'usage de toute boisson alcoolique pour guérir l'alcoolisme (très souvent curable par ce moyen), les pasteurs et les sociétés confessionnelles ont péché de leur côté par ignorance et parti-pris en prenant une intoxication cérébrale pour un vice de morale, et en s'imaginant que la curabilité de l'alcoolisme tenait à la conversion religieuse, c'est-à-dire au fait que le buveur faisait ou ne faisait pas amende de ses péchés. Les sociétés d'abstinence laïques ou interconfessionnelles ont donné par leurs résultats, aussi bons que ceux des sociétés confessionnelles, la preuve de la confusion et de l'erreur qui existaient. Sans nier que pour certaines natures l'influence religieuse ait un bon résultat et réussisse à les amener à l'abstinence alors que d'autres moyens auraient échoué, il faut reconnaître que cette même influence agit chez d'autres natures précisément à l'inverse, ce qui fait compensation. Il faut donc être éclectique et agir selon les cas. Par l'abstinence totale seule on guérit un incrédule aussi bien qu'un croyant, sans que besoin ne soit de changer ses convictions. Les sociétés ou asiles religieux orthodoxes reconnaissent de leur côté qu'il y a des buveurs qu'elles ne peuvent guérir; seulement elles les accusent à tort d'en être eux-mêmes la cause par leur mauvaise volonté ou la profondeur de leur vice. Je me hâte d'ajouter que ce n'est pas partout le cas et que les esprits religieux plus éclairés font exception, du plus au moins.

Le fait est qu'il y a nombre d'alcoolisés incurables. On ne peut pas toujours les reconnaître d'avance, mais souvent on peut prévoir leur incurabilité avec grande probabilité.

Les causes de cette incurabilité sont très diverses et il importe de les examiner impartialement, en se basant sur l'expérience.

1<sup>o</sup> Une première catégorie d'incurables se compose des alcoolisés chroniques dont le cerveau était moins résistant que les autres organes du corps (cœur, foie, reins), et chez lesquels l'intoxication alcoolique avait fini par produire un degré d'atrophie cérébrale suffisant pour affaiblir notablement la volonté, la mémoire, les sentiments et même



l'intelligence. Par suite de cela, ils ne sont plus capables de garder une résolution quelconque et se remettent à boire dès qu'ils sont libres, ne pouvant tenir aucun engagement d'abstinence.

Une fois atrophies les éléments nerveux du cerveau ne se régénèrent plus. Cela est un fait général et bien démontré dans la pathologie de cet organe. Il faut en tenir compte, car il explique beaucoup de choses, le fait étant donné que le poids moyen du cerveau de pareils alcoolisés est sensiblement diminué (Brehm, thèse).

2° Une seconde catégorie, voisine de la précédente, comprend les formes incurables d'aliénation mentale alcoolique proprement dite. On peut appeler la première catégorie, déjà citée, *démence alcoolique simple au premier degré* qui permet encore une certaine cohérence des idées et des actions. Mais ici, il s'agit de psychoses bien accentuées, de délire chronique avec idées de persécution, hallucinations, etc., qui se fixent et se systématisent définitivement (paranoïa alcoolique chronique) ou bien d'une démence profonde ressemblant à la démence sénile ou encore à la paralysie générale (démence alcoolique complète ou alcoolico-sénile). Ces cas n'ont guère qu'un intérêt scientifique. Leur place est toute indiquée dans les asiles d'aliénés.

3° Une autre catégorie très importante, bien étudiée par M<sup>lle</sup> Oberdieck, dans sa thèse, est celle des épileptiques qui boivent. Je ne parle pas ici de l'épilepsie purement alcoolique qui se guérit par l'abstinence, car elle rentre dans la catégorie des cas curables, mais je parle des épileptiques proprement dits, avec leur caractère violent, mensonger, impulsif et leur intelligence affaiblie.

Très souvent ils se mettent à boire et deviennent par là extrêmement dangereux. Il est assez rare qu'ils soient capables de demeurer abstinents.

4° Puis viennent les perversis sexuels, intervertis, sadistes, exhibitionnistes et autres qui sont tous plus ou moins déséquilibrés et psychopathes, extrêmement souvent enclins à l'alcoolisme, et chez lesquels, sans exception, l'alcool favorise énormément la perpétration des actes délictueux ou au moins pervers. Ces êtres malheureux et manqués sont naturellement disposés à noyer leur chagrin dans l'alcool. Or s'il leur est déjà fort difficile de contenir leurs passions perverses étant sobres, il est clair que cela devient impossible pour eux dès qu'ils sont ivres ou seulement « lancés ». L'alcool agit ici doublement, d'abord en excitant directement le sens génésique perversi, puis en paralysant la réflexion et le sens moral. — J'ai même connu plusieurs perversis sexuels qui ne l'étaient qu'à l'état d'ivresse.

Parfois les perversis sexuels peuvent être guéris ou au moins améliorés par l'abstinence. Mais ce n'est pas la règle, car ce sont en général des êtres à cerveau faible, se rapprochant de la catégorie suivante, et ils constituent un danger perpétuel pour la société.

5° Le gros de l'armée des alcoolisés incurables est constitué par les déséquilibrés héréditaires, dits psychopathes constitutionnels et, parmi eux, plus spécialement par ceux qui sont atteints de défectuosités congénitales du sens moral (idiotisme moral, *ethischer Defect*). — Le public est trop enclin à considérer l'imbécillité et son degré supérieur ou idiotisme, comme une maladie d'ordre purement intellectuel. C'est là une profonde erreur. Les insuffisances congénitales du cerveau se traduisent au moins aussi souvent, si ce n'est plus souvent par des défectuosités du sentiment (apathie) de la volonté (aboulie) et du sens moral (anethie) que par celles de l'intelligence proprement dite (démence intellectuelle, anoiia). En général, ces défectuosités sont associées et combinées chez le malade ou l'anormal, avec prépondérance de l'une ou de l'autre.

Chez les idiots moraux, c'est la démence du sens moral, l'anethie qui prédomine. Or, il est clair qu'en pareil cas, il faut une compensation bien forte du côté de l'intelligence ou de la volonté pour que des habitudes de boisson une fois prises, le sujet soit capable de demeurer abstinant, car il n'a ni honte, ni remords de ses actes, n'étant pas susceptible de pareils sentiments qu'il n'a jamais eus ni compris, et dont il a tout au plus appris à parler comme un aveugle des couleurs.

Et l'on comprend de plus que l'idiot moral devient facilement ivrogne et que lorsqu'il l'est, il est fort dangereux et encore moins capable qu'un autre de se retenir de commettre des actes délictueux. A un degré un peu moindre, toutes les formes de psychopathies héréditaires poussent très souvent (pas toujours), à l'alcoolisme, tout en rendant sa guérison fort difficile. L'une d'elles, la *dipsomanie*, consiste dans une passion périodique de boire et conduit fatalement à l'alcoolisme si le sujet ne peut arriver à l'abstinence totale. Or c'est plutôt l'exception qu'il puisse y arriver.

Un coup d'œil jeté sur les rapports annuels de l'asile d'Ellikon convaincra de la fréquence de la psychopathie, de l'idiotie morale, de l'épilepsie, etc., parmi les alcoolisés.

En 1896, sur 68 alcoolisés admis à Ellikon, il n'y en avait que 36 (un peu plus de la moitié) dont le cas ne fut pas compliqué d'anomalies psychiques; en 1897, 44 sur 73, etc. Parmi les alcoolisés des asiles d'aliénés, la proportion des psychopathes et des aliénés constitutionnels et chroniques, c'est-à-dire par conséquent des incurables, est encore bien plus grande (voir la dissertation Oberdieck) et constitue la majorité des cas. Elle est, au contraire, moindre chez les alcoolisés qui sont directement recrutés et guéris par les sociétés d'abstinence libres. Et cependant chacune de ces sociétés souffre des intrigues, des violences et des méchancetés d'un bon nombre de ces psychopathes et de ces idiots moraux, de ces « vipères qu'elle a réchauffées dans son sein ».

Ce n'est pas à dire que tous les alcoolisés psychopathes soient incurables, loin de là, mais le pour cent des cas curables est bien plus

faible chez eux que chez les hommes normaux devenus ivrognes par entraînement et mauvaise habitude.

Et de plus, comme on vient de le voir par ce que j'ai dit des « vipères » des sociétés d'abstinence, la guérison par l'abstinence ne porte en plein chez ces sujets-là que sur l'alcoolisme. Les anomalies mentales préexistantes, congénitales, continuent à subsister chez eux, plus ou moins atténuées seulement dans leurs effets, selon les individus, par la vie abstinente.

Il est même des cas (ceux peut-être qui ont fait dire que les méchants étaient buveurs d'eau), où la boisson, en hébétant un idiot moral, paralyse aussi son intelligence à faire le mal, de sorte que, une fois devenu abstinant, le renard rentré en possession de toute sa ruse, redevient plus malfaisant que lorsqu'il était abruti du matin au soir par l'ivresse. Il faut, pour être complet, constater aussi ces cas-là, qui sont heureusement l'exception, et qui ne doivent certes pas nous décourager surtout si nous pensons au fait qu'en dernier ressort une part énorme des idiots moraux et des psychopathes, criminels d'habitudes, criminels nés et autres, ne sont que les produits par hérédité de l'alcoolisme de leurs ascendants.

Passons maintenant aux prisons et aux maisons de correction. Sous les titres de criminels d'occasion ou d'habitude (attentats aux mœurs, diverses voies de faits, etc.), de prostituées, de vagabonds, de mendiants d'habitude, de prodiges, etc., nous y trouvons une légion d'alcoolisés aigus et chroniques à tous les degrés qu'on y traite trop souvent à rebours du bon sens. Au lieu de les habituer à l'abstinence et de former pour eux des sociétés d'abstinence, on les récompense la plupart du temps avec du vin ou de l'eau-de-vie lorsqu'ils commencent à se mieux conduire.

En Autriche, des aliénistes, comme Tilkowski, des médecins légistes, comme Hinterstoisser, écœurés des méfaits des alcoolisés en question (idiots moraux, épileptiques, etc.) dans les asiles d'aliénés, et n'ayant nullement compris la question de la cure de l'alcoolisme, réclament à grands cris des mesures coercitives sévères contre ces êtres malfaisants et dangereux, qu'ils considèrent, du moins Hinterstoisser, comme « pas du tout aliénés », mais seulement vicieux et veulent rendre responsables de leurs actes en les condamnant judiciairement. Pas n'est besoin de répéter ici à quel point M. Hinterstoisser est à côté de la question. Je le lui ai démontré ailleurs (Intern. Monakchrift et Wiener medizinische Presse).

Il faut, par contre, reconnaître pleinement le fait fondamental sur lequel se base le faux jugement de l'auteur cité, savoir que les alcoolisés psychopathes, idiots moraux, épileptiques, etc., sont pour la plupart trop peu troublés dans leur intelligence pour ne pas constituer dans les asiles d'aliénés les loups du bercail. Nous ne parlons pas des cas, exceptionnels du reste, où un accès de délire alcoolique les

amène à l'asile ; en ce cas, leur rôle de loup ne commence qu'une fois le délire passé.

Nous devons dire que lorsqu'ils sont soumis au régime de l'abstinence, comme à l'asile de Burghölzli à Zurich, leur conduite est de 90 0/0, meilleure que là où on leur permet de boire, en théorie modérément, car dans ce dernier cas ils trouvent toujours moyen de commettre des excès et par suite des actes violents ; — j'ai eu l'occasion de comparer les deux systèmes et de constater les immenses avantages de l'abstinence pour tout l'asile. Cependant il y a quelques exceptions, et même dans les asiles abstinents, comme Burghölzli, on constate que l'alcoolisé souffre de son côté du milieu aliéné, tout en abusant des faibles d'esprit et des aliénés qui forment sa société.

Si nous tenons soigneusement compte de tous ces faits, nous arriverons par éliminations successives à constituer les catégories suivantes d'alcoolisés au point de vue pratique de leur traitement ou de leur hospitalisation, tout en nous hâtant de déclarer qu'il y a des transitions entre chaque catégorie et qu'il faut toujours essayer les formes plus douces et plus légères de traitement avant d'en arriver aux plus énergiques et aux mesures d'internement plus prolongées ou définitifs :

**(a)** Cas relativement légers d'alcoolisme, chez lesquels l'engagement dans une société d'abstinence totale suffit à la cure. On ne peut jamais s'y prendre assez tôt pour éviter les mesures plus graves. Il faut donc encourager par tous les moyens l'action des sociétés d'abstinence parmi nous, au lieu de les entraver.

**b)** Cas plus graves, mais encore curables, avec ou sans délire alcoolique, souvent avec psychopathie de nature pas précisément perverse. En général ce sont les cas où la société d'abstinence seule ne suffit pas pour commencer. Ce sont les cas appropriés aux asiles spéciaux pour alcoolisés, comme Ellikon. Pour que ces asiles remplissent leur but, il faut qu'un abstinant dévoué, intelligent et énergique soit à leur tête. Rien n'est absurde comme d'y placer quelque individu incapable ou âgé « auquel on cherche une place ; » — alors on est sûr d'avance de faire fiasco. — Puis il faudrait qu'outre les alcoolisés signant volontairement leur engagement d'y rester au moins six mois, on puisse y placer d'office et contre leur gré un nombre considérable d'alcoolisés en vertu d'une loi comme celle de Saint Gall.

Cette mesure peut, selon les cas, être accompagnée ou non de la tutelle judiciaire. A mon avis, il ne faut pas généraliser. Il y a des cas où la tutelle est déplorable et où il faudrait pouvoir interner l'alcoolisé sans qu'elle soit ordonnée, d'autres cas au contraire où elle est fort utile. J'en ai vu et suivi des deux sortes. Enfin il va sans dire qu'à sa sortie de l'asile pour buveurs, l'ancien alcoolisé devra entrer dans une société d'abstinence et demeurer toute sa vie abstinant, sous peine de récidive à peu près certaine s'il veut recommencer à boire « modérément. »

c) Viennent les cas curables ou incurables compliqués d'aliénation mentale proprement dite et qui doivent être placés dans les asiles d'aliénés, soit temporairement (les curables, jusqu'au transfert dans un asile spécial pour alcoolisés), soit définitivement (les incurables). Certains cas de démence totale et tranquille pourront cependant finir leurs jours à domicile, pourvu qu'on les y maintienne abstinents.

d) Restent enfin les alcoolisés pervers et incurables, criminels, dangereux ou méchants, dont on ne peut plus faire façon, ni en liberté, ni dans les asiles pour alcoolisés curables, et qui, dans les asiles d'aliénés, font tort à eux-mêmes et aux autres aliénés. C'est d'eux que j'ai à m'occuper spécialement ici.

Je tiens avant tout à constater, non sans une certaine satisfaction personnelle, procurée par douze années de luttes et d'efforts intenses contrecarrés par des oppositions souvent aussi passionnées et parfois perfides, qu'injustes et bornées, qu'après avoir réussi malgré tout à établir et à fortifier diverses sociétés d'abstinence, à fonder l'asile d'Ellikon et spécialement à introduire l'abstinence totale dans tout l'asile des aliénés de Burghölzli, c'est ce dernier fait qui m'a valu les attaques les plus acrimonieuses et les calomnies les plus viles de la part de certaines personnes qui eussent dû être les premières à me soutenir. L'homme qui ne fait pas son devoir est disposé à se trouver blessé dans son amour-propre, quand d'autres le font à sa place.

Le nombre de ces fameux alcoolisés pervers et irréductibles, de ces pestes d'asiles qui autrefois y apportaient avec leur ivresse la violence, les attentats sexuels et des perversités de toute sorte a énormément diminué à l'asile de Zurich, les uns s'étant amendés et guéris à Burghölzli ou à Ellikon, les autres étant devenus infiniment plus doux, plus dociles et plus travailleurs, dans un asile abstinents.

Ce qui a diminué, c'est la perversité de la conduite des alcoolisés à l'asile de Burghölzli et le nombre des alcoolisés pervers qui s'y trouvent à un moment donné, non pas du tout la production (nombre d'admissions) des alcoolisés venant du dehors. Celle-ci ne fait que croître et embellir, malgré le monopole et les prédications de modérations, grâce surtout à la condescendance de l'opinion publique et des autorités envers les cabaretiers et les producteurs de boissons alcooliques.

Mais il en reste malgré tout, de ces alcoolisés pervers, dans les asiles d'aliénés, dans les prisons, dans les maisons de correction et, hélas, en liberté, car nos mœurs continuent à tout faire pour en produire. Il ne faut pas non plus oublier ceux qui sortent non guéris des asiles actuels et ceux qu'on renvoie pour inconduite des asiles de buveurs curables.

L'idéal serait donc celui des abstinents : Supprimer l'usage de toute boisson alcoolique dans la société humaine. Alors on n'aurait plus besoin d'asiles pour alcoolisés, ni curables, ni incurables et l'on pourrait en outre supprimer la moitié des prisons.

Mais cet idéal est encore trop loin d'être atteint pour qu'on puisse se baser sur sa réalisation. Il faut donc tenir compte des faits actuels et, par conséquent, des vœux émis par des personnes comme le directeur Tilkowski et bien d'autres. Et puis il y a un fait de première importance qu'on oublie trop, c'est l'épouvantable préjugé du public et des autorités locales en faveur d'une métaphysique surannée et contre les asiles pour alcoolisés.

Grâce à ce préjugé, des milliers d'alcoolisés sont laissés dans leur famille qu'ils maltraitent et ruinent, faisant un mal incalculable autour d'eux, sans que personne ose intervenir. C'est au nom du libre arbitre — triste dérision à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle — qu'on agit ainsi. Il suffit que l'alcoolisé ne « veuille pas » aller dans un asile pour buveurs, et c'est le plus souvent le cas, pour qu'on se croise les bras et le laisse faire en disant : « Il n'est pas fou, on ne peut rien faire. » — Mais plus, la contre-partie, la vieille loi du talion ou de lynch, si profondément ancrée dans la tête des défenseurs de la métaphysique appliquée, leur fait préférer la condamnation judiciaire d'un malade à son traitement. Nous voyons actuellement dans notre « libre Helvétie » une triste réaction obscurantiste se produire dans ce sens contre l'excellent projet de code pénal du professeur Stooss, projet contenant de vraies et belles réformes. Eh bien ! c'est sous le fallacieux prétexte et le drapeau trompeur du libre arbitre que combattent ces réactionnaires, pour nous ramener dans la vieille ornière dont une science éclairée et humanitaire cherche à nous sortir.

Nous voyons donc des considérations pratiques, des considérations d'opportunité s'ajouter à celles de la nature des cas pour exiger que quelque chose soit fait contre la misère des alcoolisés réputés incurables, dangereux et nuisibles qui infestent nos villes et nos campagnes comme vagabonds, mendiants et brutes, et qui ne sont à leur place ni dans les maisons de correction, ni dans les pénitenciers, ni dans les asiles d'aliénés. Les pires ne peuvent être maintenus dans les asiles pour alcoolisés curables comme Ellikon, car ils y déroutent les autres et y ruinent le bon esprit et la discipline.

Or si nous examinons les cas en question sans parti-pris, à la lumière de nos connaissances modernes sur l'aliénation mentale, la criminalité et le cerveau humain, nous y reconnaissons sans peine le type du psychopathe déséquilibré et dénué de sens moral, de l'idiot moral, du véritable criminel né à tous ses degrés, qui est un être anormal, du « Psychopathisch Minderwerthiger » de Koch, bref de cet être à responsabilité limitée qui se trouve aux confins de l'aliénation et de la criminalité par ses tares cérébrales, le plus souvent, héréditaires et congénitales. Nous l'y trouvons en compagnie de l'hystérique pervers, de l'épileptique, du voleur et menteur de tempérament et d'habitude, du charlatan pathologique (pathologischer Schwindler de Delbrück), de l'impulsif violent, etc.

Il y a là toute une catégorie d'individus pervers, de par leur cer-

veau anormal, qui infestent notre société et qui sont renvoyés comme des balles dans la rue, parce qu'aucun des établissements existants ne veulent les garder. Ils passent de la prison à la maison de correction, de celle-ci à l'asile des aliénés, à celui des buveurs, faisant comme la chauve-souris de la fable et disant ici : « Je suis oiseau, voyez mes ailes » et là : « Je suis souris, vivent les rats, » mais profitant de cet état de choses pour recommencer à chaque instant leurs expériences néfastes sur les gens qui ne les connaissent pas, les trompant et abusant d'eux, semant partout la violence, le vice, l'intrigue et la perversion. Grâce à l'anarchie et à la faiblesse qui règnent de nos jours vis-à-vis de ces êtres à la fois malheureux et mal faits, ils dégénèrent eux-mêmes de plus en plus tout en faisant un mal social immense.

Laissant de côté les théories métaphysiques, voyons ce que nous apprend l'expérience des personnes habituées à connaître de près ces « balles » en se les renvoyant mutuellement, c'est-à-dire l'expérience des directeurs d'asiles d'aliénés, de pénitenciers, de maisons de correction et d'asiles pour buveurs. Cette expérience est la même partout et peut se résumer comme suit :

1<sup>o</sup> Les anormaux dont nous parlons ne supportent pas la liberté complète d'action. Ils le sentent souvent eux-mêmes. Dès qu'ils sont au sein de la société, la faiblesse de leur volonté et de leur raison, la violence de leurs appétits immédiats, de leurs impulsions, etc., les font invariablement retomber dans leur carrière de vice et de crime.

2<sup>o</sup> Ils ne supportent pas l'alcool qui est le pire agent excitateur et renforçant de leurs mauvaises actions.

3<sup>o</sup> Sous une discipline à la fois sévère et humaine, les astreignant à un travail continu, limitant leur liberté d'autant que les facultés sociales de leur cerveau sont limitées, et supprimant absolument l'usage de toute boisson alcoolique, on arrive petit à petit à une grande amélioration dans leur conduite. Il n'est pas impossible d'arriver même, au bout d'une ou de plusieurs années, à une guérison relative c'est-à-dire à pouvoir rendre à la liberté sociale les moins malades et les moins pervers, grâce à des habitudes de travail et d'abstinence alcoolique longuement prises et peu à peu fixées. Mais pour réussir, il faut arriver à pouvoir les placer dans un milieu où ces habitudes puissent être continuées sans trop de tentations et de mauvaises influences.

Quelle est maintenant la conséquence pratique à tirer de tous les faits énumérés, conséquences qui auraient dû être tirées déjà depuis des siècles, si l'humanité n'avait pas été aveuglée par le préjugé :

1<sup>o</sup> Il faut assimiler l'alcoolisé psychopathe, réputé dangereux, nuisible et incurable aux autres psychopathes qui sont dans le même cas.

2<sup>o</sup> Tous deux doivent être soumis d'office et contre leur gré à une

limitation de leur liberté d'action, limitation important divers degrés et diverses variétés : a) Internement dans un asile spécial et approprié ; b) tutelle ; c) surveillance par la police ou par une autre autorité.

3° Tous deux doivent être soumis à l'abstinence totale des boissons alcooliques, du moins dans les asiles spéciaux qui devront, sous peine de faillir complètement à leur but, supprimer d'office l'usage de toute boisson alcoolique parmi tout leur personnel.

4° Il faut enlever à la détention, dans les asiles spécialement destinés à ce genre de personnes, tout caractère infamant rappelant une condamnation judiciaire. Il faut donc donner à l'internement un caractère purement administratif et de salut public et individuel. On pourra et devra l'entourer de toutes les précautions nécessaires à la sauvegarde de la justice ainsi que de la liberté à laquelle a droit tout membre de la société humaine qui ne lèse pas la société. La plus sûre sauvegarde sera le caractère humanitaire que devra revêtir l'organisation de pareils asiles qui sont d'une nécessité urgente. En outre, la science et l'expérience devront veiller et combattre la négligence et l'erreur.

Voici à mon avis les grandes lignes qui devront présider à l'établissement d'un asile ainsi conçu.

Partant du fait que les individus de la catégorie dont il s'agit sont presque tous assez forts et intelligents pour travailler utilement, que le travail est la condition fondamentale de leur propre bien, tandis que leurs méfaits et leurs excès dans la société causent à l'Etat, c'est-à-dire à l'ensemble des citoyens travailleurs, un préjudice immense, nous croyons qu'il y a lieu de fonder pour eux un asile à la fois agricole et industriel, avec grande exploitation dans ces deux branches, asile capable ainsi de se suffire à lui-même par le travail de ses habitants et ne coûtant donc pas d'entretien à l'Etat.

En outre, la reproduction de personnes tarées et leurs excès sexuels constituant un autre danger social perpétuel, il y a lieu de séparer entièrement les sexes dans des asiles différents, mais assez rapprochés (4 à 8 kilomètres) pour que le travail agricole et autre des hommes profite à l'exploitation de l'asile des femmes, et que le travail des femmes (lavage, cuisine, raccommodage), profite à l'asile des hommes. A l'aide de rails et de marmites norvégiennes, une cuisine et une buanderie communes peuvent parfaitement servir à l'exploitation commune de deux asiles qui ne sont pas distants de plus de 4 à 8 kilomètres.

Pour le détail, voici les points qui me paraissent fondamentaux :

A. Chaque asile doit être bâti sous forme de pavillons séparés et irrégulièrement disposés, de façon à ce qu'aucune symétrie architecturale ne vienne gêner d'avance les agrandissements ultérieurs. Chaque pavillon ou division aura un surveillant-chef spécial et ne devra pas comprendre plus de 50 pensionnaires au maximum.



B. L'asile doit être placé en rase campagne, aussi loin que possible de tous les centres de population.

C. Les pavillons devront être appropriés à la conduite des détenus. Un pavillon de sûreté sera construit avec cellules de sûreté et toutes les précautions contre les violences, démolitions et dangers, comme dans un quartier pour aliénés dangereux ou une prison. Ce pavillon servira aux individus les plus dangereux. Un autre pavillon protégera contre l'évasion, les individus toujours prêts à s'enfuir, sans être autrement dangereux. Un autre pavillon d'habitation et de travail sera disposé pour l'isolement en cas de maladies épidémiques, etc.

En sens inverse, il y aura un pavillon aussi ouvert et libre que possible pour les internés ne présentant pas de danger et dont la conduite sera bonne, pour ceux qu'on pourra même laisser sortir entièrement, librement, et chez lesquels la surveillance, l'ordre, la discipline générale et l'abstinence de l'asile suffiront.

D. Les industries seront développées avec tout le soin possible : tissage, ateliers de cordonniers, de menuisiers, imprimerie (très utile pour certains individus intelligents et dangereux), tressage, copies, etc., etc. Un directeur ingénieux pourra faire énormément. Un grand soin sera donné à l'exploitation agricole.

E. La direction de l'asile devra être confiée à un psychologue entendu, expérimenté et dévoué, ayant à cœur de tirer le meilleur parti possible de la population dégénérée et dangereuse d'une pareille maison et sachant en associer et en séparer les membres selon leurs aptitudes et leurs dangers. C'est à ce dernier point de vue que les pavillons séparés rendront de grands services. Je rappelle par exemple les intervertis et perversis sexuels, contre lesquels il faut protéger les autres pensionnaires, etc.

F. La haute surveillance de ces asiles devra être confiée à une commission où devraient siéger en même temps des aliénistes, des juristes criminalistes et des directeurs de pénitenciers, ainsi que des experts sur la question de l'abstinence de l'alcool.

Je m'arrête.

A mon avis, un pareil asile, capable de grande extension, constituerait un immense progrès. Et, s'il est bien organisé et bien dirigé, sur les bases indiquées, on y verra bien plus qu'on ne le croirait d'avance, un nombre sérieux de personnes réputées incurables se guérir avec le temps sous l'influence de l'abstinence, de l'ordre et du travail. Ce sera surtout le cas des alcoolisés réputés incurables. Mais pour cela il faut le temps, c'est-à-dire une ou plusieurs années dans les cas les plus propices. Il est d'autant moins nécessaire de m'étendre sur les détails de la question que M. Hermann Schinz, médecin de Neuchâtel publiera prochainement comme thèse doctorale un travail sur la responsabilité limitée et le traitement des états qui y conduisent, travail qui se rapporte à notre sujet et auquel je renvoie.

Je termine en émettant le vœu que les sociétés d'abstinence appuient pareille œuvre de leur aide et de leur expérience et que les autorités la prennent sérieusement en main. A quoi servent les déclamations et les controverses sur le libre arbitre, les querelles de confessions et de partis, sinon à paralyser toute action sociale et humanitaire.

L'important est de fonder un asile, comme on l'a fait pour les asiles de buveurs curables. Le reste suivra de soi. Mais ici l'appui de l'Etat est indispensable.

P.-S. — En écrivant les lignes qui précèdent, je lis dans le journal la notice suivante qui se rapporte sans aucun doute par ses antécédents cités ailleurs, à l'un des idiots moraux dont nous parlons. Les gens qui savent voir et réfléchir en trouveront partout autour d'eux. N'eût-il pas mieux valu mettre à temps la brute Gavin dans notre asile que de lui laisser perpétrer son crime, car ce n'est pas d'hier qu'il était une brute.

#### *Canton de Vaud*

LUCENS. — *Un crime.* — Un crime horrible vient d'être commis à Lovattens, village du cercle de Lucens. Un individu du nom de Gavin, originaire de Brenles, et qui travaillait à la route de Lovattens à Brenles, avait fait la noce samedi soir à l'auberge de Lovattens.

Ivre, il se querella avec l'aubergiste. Celui-ci le mit à la porte. Gavin jura de se venger. Il exécuta son projet dès le lendemain dimanche de la plus épouvantable façon. Il saisit, dans un chemin isolé, un enfant de neuf ans et l'assomma contre un mur. Puis il le jeta dans la rigole, pleine d'eau.

Le misérable assassin s'enfuit, son crime perpétré. Mais on se mit aussitôt à sa poursuite. Gavin fut arrêté à Villars-Lépais, ferme près de Brenles. Il a été écroué hier dans les prisons de Lucens.

**M. le Président.** — La parole est à M. le docteur Colla, médecin directeur du Sanatorium Buchheide (Poméranie), co-rapporteur avec M. Forel.

### **Ueber Trinkerheilstalten**

#### **Des asiles de buveurs**

PAR LE D<sup>r</sup> E. COLLA de Finkenwalde (Poméranie)

#### *Conclusions :*

1. Il est indispensable de séparer les buveurs curables des buveurs incurables, fous et criminels, et d'établir pour eux des maisons de santé.

2. Le traitement des buveurs curables est basé sur les principes de l'abstinence totale, du relèvement moral, du travail et de la bonne discipline. La religion peut être considérée comme un des remèdes les plus efficaces.

3. Le travail qui doit être physique (travail agricole et jardinage) sert en même temps de remède que de moyen pédagogique. Il faut tenir compte des facultés des malades et les développer. Le travail qu'ils ont fait à l'asile leur devrait être une source de profit matériel et moral après la sortie.

4. La séparation des sexes en différents établissements n'est pas absolument nécessaire. La séparation selon la condition sociale se fera ordinairement d'elle-même.

5. L'établissement doit être dirigé par un médecin-aliéniste. Cette règle ne saurait être négligée qu'exceptionnellement.

6. Il faut que le directeur soit muni de la plus grande compétence possible pour éviter tout esprit de pédantisme et tout empiètement par des personnes incompetentes.

7. L'asile doit être petit, facile à surveiller et situé à la campagne. Le choix d'un site charmant n'est pas indifférent.

8. La durée du traitement ne saurait être au-dessous de 9 mois au moins.

9. Pour assurer aux asiles de buveurs le plus d'efficacité possible, des lois coercitives qui autorisent le placement forcé de buveurs (le traitement forcé) sont indispensables.

10. En général les établissements ayant le caractère de fondation sont préférables; mais des asiles particuliers ou appartenant à l'Etat, inévitables dans beaucoup de pays, ont d'aussi excellents résultats.

Die Frage der Trinkeranstalten ist schon wiederholt auf unseren Congressen verhandelt worden. Wenn trotzdem abermals an die Referenten das Ersuchen ergangen ist, darüber zu berichten, so beweist schon diese Thatsache, dass wir es hier mit einer Einrichtung zu thun haben, die, noch in der Entwicklung begriffen, zu keinem auch nur vorläufigen Abschlusse gekommen ist.

In erfreulicher Weise ist, namentlich auch in Deutschland und der Schweiz, diese Frage in den letzten Jahren gefördert worden, und die Thatsache, dass wir in Deutschland vom 1 Januar 1900 ab mit der Entmündigung wegen Trunksucht zu rechnen haben, wird voraussichtlich bei uns der Bewegung noch weitere Ausbreitung geben.

Es ist von Interesse, diese Bewegung zur Errichtung von Trinkeranstalten in den einzelnen Ländern und in ihrer historischen Entwicklung zu verfolgen. Ich kann aber davon um so mehr absehen, als Herr Dr. Sérieux vor 4 Jahren dem Congresse darüber einen Ueberblick gegeben hat.

Mit der Vermehrung der Anstalten und der Ausbreitung des Verständnisses für die Trinkerbehandlung sind die Erfahrungen darüber reicher geworden; vielseitige Beobachtungen und eingehende Studien liegen vor. Aber immerhin muss man sagen, dass wir uns auch heute noch in vieler Beziehung in Versuchen bewegen. Sie können daher auch nicht von mir erwarten, dass ich allgemein gültige Sätze für die Anstaltsbehandlung der Trinker aufstelle, die das Ergebnis wissenschaftlicher Forschung und reicher, übereinstimmender Erfahrung so zahlreicher Beobachter wären. Ich kann vielmehr nur auf eigenem und anderer Material fussend die Grundzüge skizzieren, die sich im allgemeinen als zweckmässig ergeben haben, und diejenigen Punkte zur Diskussion stellen, über die ein allgemein gültiges Urteil bisher nicht zu gewinnen war.

Herr Professor Forel hat Ihnen über die verschiedenen Kategorien von Trinkern vorgetragen und sich sodann im besonderen über Anstalten verbreitet, die zur Verwahrung unheilbarer, verbrecherischer

und geisteskranker Trinker dienen sollen. Dadurch ist schon der Grundsatz ausgesprochen, dass in Trinkeranstalten nicht gemeinsam heilbare und unheilbare, einfache und komplizierte Fälle behandelt werden dürfen. In der That stimmen auch die Erfahrungen fast darüber überein, dass diejenigen Trunksüchtigen, deren Alkoholismus nur ein Symptom einer anderen Krankheit ist und überhaupt alle diejenigen, deren Trunksucht nicht zu heilen ist, für die anderen heilbaren Alkoholiker eine grosse Gefahr sind. Was die kriminellen Trinker betrifft, so wird ihre Zahl voraussichtlich eine ziemlich erhebliche sein; denn überall, wo die Trinkerbehandlung erst mehr in ihrer Bedeutung gewürdigt wird, werden natürlich zuerst diese gemeingefährlichen Glieder der Gesellschaft versorgt werden. Sie würden daher unter Umständen einer Trinkeranstalt den Character der Strafanstalt verleihen und müssen daher besonders verwahrt werden. Ich möchte mir vorbehalten über die Frage der Trennung der einzelnen Arten von Trinkern später noch einiges zu sagen, nachdem ich die Grundzüge des Anstaltslebens und die Einrichtung der Anstalten besprochen habe. Hier will ich einstweilen den Grundsatz der Trennung nach Heilbarkeit und Unverbesserlichkeit der Pfeglinge als massgebend für die ganze Behandlung der Frage ansehen, und ich beschränke mich daher in Ergänzung zu dem von Herrn Professor Forel Dargelegten auf die Besprechung der Verhältnisse der *Trinkerheilanstalten*. Es bedarf kaum noch der Erwähnung, dass der erste Grundsatz der Trinkerbehandlung die völlige Enthaltung von geistigen Getränken ist. Wer aber glaubt, dass dies auch in Kreisen gewürdigt wird, die der eigentlichen Alkoholfrage fern stehen, der irrt sich doch sehr.

Ich habe mich oft gefragt, woher diese Unkenntnis kommt. Denn um Unkenntnis kann es sich nur handeln, da eine abweichende Ansicht von keinen theoretischen Ausführungen und keiner Erfahrung gestützt werden kann. Man stösst meist auf die alte Resignation gegenüber dem Alkoholismus, die die meisten Menschen veranlasst, die Totalabstinenz, eine in den meisten europäischen Ländern so seltsame und von vielen einfach als Humbug bezeichnete Erscheinung, kurz von der Hand zu weisen. Es ist unglaublich lächerlich, und doch ist es mir schon häufig passiert, dass mir Aerzte sagten: die Totalabstinenz ist Unsinn; wenn wir den Trinker nicht zu wirklich mässigem Alkoholgenuss erziehen können, so heilen wir ihn nicht. Wenn diese Ansicht auf Unkenntnis der Verhältnisse oder auf mangelhaftem Nachdenken beruht, so wird es schon mehr sophistische Spitzfindigkeit, wenn mir jemand zugiebt, dass allerdings die Trinker durch das erste Glas Bier rückfällig werden, aber eben wegen unserer falschen Behandlung, weil wir sie zur Abstinenz, zu einem unnatürlichen Zwange erziehen wollten, dem sich ein normaler Mensch auf die Dauer nicht fügen kann. Wenn man dem Trinker immerfort predige, nur die Enthaltbarkeit könne ihn retten, dann

wird ihm die Hölle so heiss gemacht, dass er sich nach dem ersten Schluck Bier für verloren hält und nun, nur um sich zu betäuben, schnell die grössten Mengen Alkohol hinunter stürzt.

Es ist, wie gesagt, überflüssig, an der Stelle, wo ich stehe, solche falschen und für unsere Pflinglinge gefährlichen Ansichten zu widerlegen. Was könnte das auch nützen? Schuld an aller Unkenntnis ist ja meist die Interesselosigkeit der grossen Menge der Alkoholfrage gegenüber und eine bemerkenswerte Scheu vor Abstinenz und Temperenz, die den alten bequemen Skeptizismus vorzieht. Statistische Belege und wissenschaftliche Ausführungen können also von dieser Stelle aus auf die ferner stehenden keinen Eindruck machen. Ich möchte aber darauf hinweisen, wie richtig es ist, die Tagespresse dazu nutzbar zu machen. Es ist ein notwendiger Zubehör zur gedeihlichen Entwicklung und zur segensreichen Wirksamkeit der Trinkerheilanstalten, dass wir die Abstinenzfrage in ihrer Beziehung zur Trinkerbehandlung immer wieder dem Publikum vortragen; das aber geht nur durch die Presse.

Hier will ich mich begnügen, die Thatsache einfach festzustellen, dass die Totalabstinenz nicht nur für die Zeit der Anstaltsbehandlung sondern für das ganze Leben das einzige Mittel ist, den Trinker zu retten. Welche erfreulichen Resultate durch die Totalenthaltssamkeit erzielt werden können, ergeben die Statistiken der Anstalten. Wenn es auch schliesslich nur der dritte Teil der Trinker wäre, den wir heilen, so ist das schon gegenüber den früheren Verhältnissen ein wesentlicher Fortschritt. Aber es ist schon oft von anderen Seiten darauf hingewiesen worden, dass diese Zahlen gar kein richtiges Bild von den Erfolgen geben können, die zu erzielen sind. Wenn wir in der Weise, wie es Herr Dr. Smith in Schloss Marbach gethan hat, nur wirkliche Heilbare in gesonderten Anstalten behandeln d. h. solche Trinker, deren Alkoholismus nicht das Symptom einer anderen schweren Erkrankung ist, oder bei denen durch den Alkoholmissbrauch nicht schon schwere sekundäre Gehirnerkrankungen sich eingestellt haben, dann erst werden wir Heilungszahlen ausgeben können, die den ganzen Segen der Totalabstinenz zeigen.

Der Vorwurf, dass dies eine künstliche Verbesserung der Statistik sei, ist hinfällig. Denn es wird auch keinem Menschen einfallen, bei der Berechnung der Heilungszahlen von Knochentuberkulose solche Fälle mit in Rechnung zu ziehen, wo die lokale Erkrankung nur ein Symptom einer allgemeinen Tuberkulose ist, oder solche, die, ohne je behandelt worden zu sein, im letzten Stadium der Krankheit dazu gelangen. Ein Alkoholiker aber ist nicht behandelt worden, wenn er nicht dem System der Totalabstinenz unterworfen worden war.

Die völlige Abstinenz der Trinker kann in der Anstalt nur durchgeführt werden, wenn alle Angestellten vom Leiter bis zum Knecht völlig enthaltsam sind. Auch dieser Satz ist längst durch die Erfahrung als unumstösslich erwiesen. Wenn es anders möglich wäre, eine

erfolgreiche Behandlung der Trinker zu gewährleisten, dann wären die bestehenden Trinkerheilanstalten längst von dieser strengen Regel zurück gekommen; denn darüber darf man sich nicht täuschen, dass ihre folgerichtige Durchführung in den Ländern, wo die Enthaltamskeitsbewegung noch nicht populär ist, oft grosse Schwierigkeiten macht. Zunächst muss man hier zufrieden sein, wenn es gelingt, ein Personal zu haben, das wenigstens in der Anstalt streng enthaltsam ist. Es lässt sich das ja sehr einfach durch einen Kontrakt erreichen, dem zufolge Verletzung des Enthaltamskeitsgebotes sofortige Entlassung nach sich zieht. Man kann auf diese Weise wenigstens den Angestellten die Wichtigkeit der Forderung klar machen, die Herr Dr. Legrain sehr treffend in die Worte fasst: « pas une goutte de liqueur spiritueuse ne doit franchir le seuil de l'établissement ». Ideal aber wäre es, wenn man nur überzeugte Abstinente als Angestellte hätte. Es wird sich sicherlich überall eine Anzahl finden, bei denen die Enthaltamskeit mit der Zeit Herzenssache wird. Aber um von vornherein überzeugte Abstinente an die Anstalt zu bekommen, ist es wünschenswert, dass die Enthaltamskeitsvereine sich in den Dienst der Anstalten stellen. Ein Stellenvermittlungsbureau für Abstinente könnte durch diese Vereine organisiert werden. Es wäre ein solche ja auch für die genesenen Trinker von allergrösster Wichtigkeit, da Müssiggang für sie die Gefahr des Rückfalles birgt, und ebenso zahlreiche Berufsarten sie dieser Gefahr aussetzen. Ueberhaupt möchte ich auf die intime Verbindung von Trinkeranstalt und Abstinenzvereinen das allergrösste Gewicht legen. In dieser Hinsicht erscheint mir namentlich der Verein ehemaliger Pflinglinge von Ellikon, Sobrietas genannt, sehr beachtenswert.

Bekanntlich werden genesene Alkoholiker oft die begeistertsten Vorkämpfer der Abstinenz. Im allgemeinen kann man wohl sagen, dass erst der Trinker für dauernd geheilt anzusehen ist, der von der hohen sozialen Bedeutung der Enthaltamskeit durchdrungen, ihr mit Begeisterung anhängt. Solange sie nur als ärztliches Gebot befolgt wird, wird sie zwar auch von diesem und jenem zeitlebens innegehalten werden. Im allgemeinen aber ist die Verführung der guten Freunde, der Ehegatten in Verbindung mit dem menschlichen Leichtsinne viel stärker als der ärztliche Rat. Dazu kommt oft noch der Umstand, dass der geheilte Trinker wegen irgend welcher Beschwerden in die Behandlung von Aerzten kommt, die ihm sofort mit dem Vorwurf einschüchtern: Was, sie trinken nichts? Machen sie doch nichtsolchen Unsinn mit! Der Alkoholiker aber, der sozusagen ein Ritter der Abstinenz geworden ist und in Bezug auf die Alkoholfrage fest im Sattel sitzt, der kann gegenüber allen Gefahren als unbedingt sicher gelten. Wenn ich in diesem Sinne von geheilten Alkoholikern spreche, dann glaube auch ich, dass sie sich ganz besonders zur Anstellung in Trinkeranstalten eignen, und dies um so mehr, als ihr Beispiel viel mächtiger wirken wird als das vieler anderer, die zwar auch abstinente

aus Ueberzeugung sind, die aber nie den Fluch des Alkohols am eigenen Leibe kennen gelernt haben. Wenn die Abstinenz nicht nur eine ärztliche Verordnung sondern vor allem auch ein Erziehungsmittel sein soll, so muss eben besonders das Beispiel wirken. Und dieser erzieherische Wert der Abstinenz ist ganz besonders zu beachten. Sind die Alkoholiker auch Kranke, so ist doch ihr Leiden meist eine Folge von Leichtsinne, thörichter Grossthuerei und Nachäffung. Unreife Anschauungen, ein mangelhaft gefestigter Character, allzu frühe Gewöhnung an Luxus aller Art sind bei Gebildeten immer schuld an der Trunksucht, während ungenügende Bildung und Mangel an besseren Genüssen die *misera plebs* dem Alkoholismus in die Arme treiben. Die Trinkerheilanstalt hat die Pflicht nachzuholen, was Eltern, Lehrer, Staat an diesen Unglücklichen versäumt haben. Sie muss sie lehren, an Edlerem sich zu erfreuen, sie muss ihre Ansichten klären und bessern und ihren Character festigen. Sie zeigt ihnen daher vor allem, dass es ein Leben giebt, das vom Fluche des Alkohols nicht berührt ist, dass der Alkohol nicht nur entbehrt werden kann zu jeder Art geistiger und körperlicher Arbeit, sondern dass diese ohne ihn sogar viel besser gerät. Sie zeigt ihnen, dass der Menschen Arbeit und Geniessen gleichmässiger und befriedigender ist in der Abstinenz als unter dem Alkoholgenuss, und dass, wenn der Alkohol auch die Sorgen wegscheucht, er die Ursachen der Sorgen doch nicht entfernen kann, wie es die Abstinenz thut, deren Folgen Ersparnisse und wirtschaftlicher Fortschritt sind. Der Trinker sieht, dass ein solches Leben wirklichen Sonnenschein spenden kann gegenüber dem kurzen Traume von Sorglosigkeit, der Alkoholbetäubung, die schnell verfliegt, um desto tieferem Missmuth Platz zu machen.

Diese Erziehung der Alkoholiker zur Abstinenz und zu besseren Regungen kann nur erreicht werden, wenn die Kranken sich vertrauensvoll der Führung des Anstaltsleiters hingeben, wenn ein Gefühl der Zusammengehörigkeit das ganze Anstaltsleben beherrscht, das ich nicht besser bezeichnen kann als mit den Worten Herrn Dr. Legrains « Une vie de famille ».

Die moralische Genesung der Trinker verlangt, dass in den Anstalten stets ein sittlich ernster Ton gewahrt werde; ohne ihn werden alle Bestrebungen erfolglos sein. Man macht leider oft die Erfahrung, wie leicht durch einen seichten Witz oder eine unanständige Bemerkung namentlich bei Neulingen ein Ton einreisst, der den ganzen Geist der Anstalt gefährdet. Alle Alkoholiker verflachen ja bekanntlich und finden an den banalsten Sachen Gefallen; es entspricht ihrer sittlichen Minderwertigkeit, dass Obscönitäten und Verunglimpfungen alles dessen, was anderen Menschen heilig ist, ihnen Vergnügen bereiten. Mit Nachdruck müssen alle solche Tendenzen niedergehalten werden, und gegen Verstösse dieser Art ist unnachsichtlich einzuschreiten, wenn man nicht sehr bald die allerübelsten Folgen davon sehen will.

Dass dieser ernste und sittliche Ton in keiner Weise einer harmlosen Heiterkeit und wirklich gediegenen Vergnügungen abhold ist, braucht nicht besonders betont zu werden. Die Anstalt soll eine Stätte heiteren Beisammenseins bilden; gediegener Humor und Belustigungen, die alles niedere meiden, sollen dort willkommen sein.

Selbstverständlich muss auch die Religion in der Trinkerheilanstalt ihre Stätte finden. Viele Trunksüchtige hören vielleicht in der Anstalt zum ersten Male wieder Worte, die in Erinnerung an harmlose Tage der Kindheit ihrer Zauber auf sie noch nicht verloren haben. Dass die religiöse Beeinflussung nicht überall angebracht ist, wird niemand bezweifeln. Für Bekehrungsversuche an Ungläubigen ist in der Trinkerheilanstalt am allerwenigsten der Platz. Der Geistliche wird aber sehr bald durch den Umgang seine Leute kennen und sich vor Zelotismus und Proselytismus hüten, um denen die Quelle der Religion um so lieber zu erschliessen, deren Herzen dafür empfänglich sind.

Auch darf die religiös-sittliche Beeinflussung nicht in engherzig moralisierender Auffassung, dass Trunksucht eine Sünde sei, begründet sein. Schon der langjährige Leiter der ältesten Trinkeranstalt der Welt, Pastor Hirsch, wies darauf hin, dass es sich bei Trunksüchtigen viel mehr um Kranke als um lasterhafte Menschen handelt. Wir wissen ja, dass die sittlichen Mängel der Trinker meist Folgen des Alkoholismus sind. Daher wird die Beeinflussung darin bestehen müssen, zurück getretene Glaubensregungen neu zu beleben, den Pflegling zu festem, religiösem Vertrauen und Empfinden zu erziehen und damit Selbstvertrauen, Characterfestigkeit und Siegesfreudigkeit zu erwecken, niemals aber in dem Bestreben, den Pflegling von der Sünde der Trunksucht bekehren zu wollen.

Noch zwei Punkte sind ferner für die Behandlung von Trunksüchtigen wichtig und müssen in den Trinkerheilanstalten durchaus beachtet werden, nämlich Arbeit und Disciplin. Was die Arbeit betrifft, so ist sie schon deswegen nötig, um die Anstalt nicht zu einer Brutstätte von Faullenzertum und Bummelleben zu machen. Sie ist aber auch ein vorzügliches Heilmittel, und schliesslich kommt vor allem ihr erzieherischer Wert in Betracht.

Was den rein medizinischen Wert der Arbeit betrifft, so ist jetzt bei uns in Deutschland eine lebhafte Bewegung für sogenannte Arbeitskuren entstanden, und diese werden besonders für Alkoholiker und Nervenkranken empfohlen. Die vielseitige Bedeutung körperlicher Arbeit für Trinker hat Kerr in seinem grossen Werke so überzeugend dargelegt, dass ich mich darauf beschränken kann, auf seine Ausführungen hinzuweisen. Der erzieherische Wert der Arbeit ist daneben von der aller grössten Bedeutung. Es sind ja die Trinker zumeist Menschen, die keine oder doch keine konsequente Arbeit mehr gewohnt sind, zumteil solche, die niemals gewusst haben, was arbeiten heisst. Auch hier holt die Anstalt nach, was an den Pfleglingen versäumt worden ist. Sie soll nicht nur die Arbeitskraft



der Pfleglinge entwickeln, sondern auch Lust zur Arbeit wecken.

Die Frage der Beschäftigung der Pfleglinge ist eine der aller wichtigsten. Wenn wir der Arbeit den dreifachen Zweck zuerkennen, nämlich den Körper zu stählen, den Geist abzulenken und vor allem Lust zur Arbeit zu erwecken und zu pflegen, so müssen wir gestehen, dass die Auswahl der Arbeit eine sehr schwierige ist. Besonders um die beiden letzten Ziele zu erreichen, ist es völlig unmöglich, nach bestimmten allgemeinen Vorschriften zu verfahren. Hier muss in umsichtiger Weise und mit feingefühligem Eingehen auf Neigungen und Abneigungen der Pfleglinge individualisiert werden. Andererseits ist freilich zuzugeben, dass die Kunst zu individualisieren unter Umständen an den einfachen realen Verhältnissen der Anstalt zerschellt. Man kann nicht für jede Liebhaberei ein Atelier oder eine Werkstatt errichten; auch werden manche Neigungen der Pfleglinge in dieser Hinsicht einfach ärztlichen oder administrativen Bedenken begegnen.

Vom Standpunkte der Verwaltung wäre es ja gegenüber dem Berücksichtigen so vieler individueller Wünsche sehr vorteilhaft, wenn die Arbeit bis zu einem gewissen Grade für alle gleich sein könnte. Es wird sich das auch in denjenigen Anstalten durchführen lassen, die ihre Kranken aus der Klasse der Arbeiter erhalten. Es liegt nahe, diese Pfleglinge wie in anderen Anstalten landwirtschaftlich zu beschäftigen. Die Anstalt ist aus finanziellen Gründen auf landwirtschaftlichen Betrieb hingewiesen, und die Arbeitskraft der Pfleglinge findet dabei nicht nur passende Gelegenheit zur Verwertung, sondern gerade die Landarbeit muss auch in erster Reihe als geeignet angesehen werden, die körperliche und geistige Genesung der Trinker zu fördern. Der dauernde Aufenthalt in frischer Luft, die energische Muskelthätigkeit bewirken Appetit und Schlaf, und die vielseitige Inanspruchnahme der Glieder im Stehen, Bücken, Knieen ist zugleich die idealste Gymnastik.

Wir sehen nun Landarbeit auch in Anstalten durchgeführt, die nicht nur von Pfleglingen der sogenannten arbeitenden Klassen sondern auch von Gebildeten besucht werden. In Ellikon ist man damit recht zufrieden. Ich glaube, es kommt hierbei sehr viel, wenn ich so sagen darf, auf den *genius loci* an. Bei meinen heimatlichen Verhältnissen ist es von vornherein schon schwer, besser situierte und Arbeiterin in und derselben Anstalt zu verpflegen; beiden dieselbe Arbeit aufzuerlegen halte ich für undurchführbar. Leichter lässt sich körperliche Arbeit bei Gebildeten erreichen, wenn sie unter sich in einer besonderen Anstalt sind. Zu landwirtschaftlichen Arbeiten wird man aber hier wieder deswegen nicht greifen können, weil das sehr wesentliche Moment der Arbeit, die Fähigkeit das Interesse der Pfleglinge zu fesseln, was bei Gebildeten natürlich viel mehr nötig ist, dieser mechanischen Arbeit ermangelt. Gerade den Gesichtspunkt möchte ich aber vor allem im Auge behalten wissen, dass die Arbeit auch ein moralisches Heilmittel sein soll. Den medizinischen Wert der körperlichen Arbeit können wir bis zu einem gewissen Grade auch durch

Gymnastik, Massage, Elektrizität, Terrainkuren erreichen. Aber die wirkliche planmässige, mehr oder weniger produktive Arbeit wird durch kein physikalisches Heilmittel ersetzt.

Es ist nicht zu leugnen, dass es gerade bei den energielosen, schlaffen Trinkern ausserordentlich schwer hält, wirkliche Arbeitslust zu erwecken. Wenn Herr College Smith den Pfleglingen die Arbeit dadurch annehmbar machen will, dass er nur solche giebt, von der die Kranken später einen materiellen oder doch einen acsthetischen Gewinn haben, so ist dieser Gedanke im allgemeinen gewiss völlig richtig. Ich stimme auch darin Smith bei, dass Gartenarbeit in jeder Art, Obstbau, Blumenzucht, Landschaftsgärtnerei und sonstige Specialitäten hier in erster Reihe in Betracht kommen. Ich selbst habe schon vor zwei Jahren versucht, diesen Gedanken zu verwirklichen, indem ich mit meiner Anstalt eine Gartenbauschule verbinden wollte, ein Plan, der leider aus äusseren Gründen nicht zu Stande kam. Gartenkunst scheint thatsächlich Alles zu vereinen, was wir von der Arbeit in Trinkerheilanstalten verlangen: sie nötigt zum Aufenthalte im Freien, ist nach meinen Erfahrungen imstande, bei fast allen Pfleglingen das Interesse zu wecken und gewährt ausserdem noch vielen die Möglichkeit, die erworbenen Kenntnisse später zu verwerten, sei es auch nur in dem Sinne, dass sie eine hygienisch vorteilhafte und ablenkende, daher auch vom öden Wirtshausleben abziehende Liebhaberei haben. Hat doch die Gartenkunst zu allen Zeiten auch unter grossen Männern Freunde gefunden; denken wir an die berühmten Worte Diokletians, als ihm Maximian aufforderte, wieder das Scepter des Reiches zu ergreifen: Ich wollte, ihr sähet das Gemüse, das ich gepflanzt habe, ihr würdet mir dann nichts mehr vom Reiche sagen. Auch ein Hadrian, ein Karl der Grosse, ein Goethe, der die Pflanzenkunde die lieblichste der Wissenschaften nannte, waren Freunde der Gartenkunst. Das beweist die hohe Fähigkeit derselben, die Menschen zu fesseln und ihre aesthetischen Ansprüche zu befriedigen. Ich möchte sie daher in erster Linie zur Anwendung in Anstalten empfehlen, die von Gebildeten besucht werden. Aber auch in Anstalten für Trinker der arbeitenden Klasse sollte man sie neben der landwirtschaftlichen Arbeit nutzbar machen. Hier wird nun freilich ihr wesentlicher Wert, das  $\pi\eta\mu\alpha$  εἰς ἀεί, für die grosse Menge illusorisch, weil die meisten Pfleglinge später kaum Mittel und Zeit haben werden, aus der Gärtnerei Nutzen zu ziehen. Immerhin werden sich einige Pfleglinge finden, denen sie doch auch später zu gute kommt. Im übrigen wird man die Handwerker am besten nach ihren Kenntnissen, die grosse Menge aber als Arbeiter in der Landwirtschaft oder im Hause beschäftigen.

Das Verfahren, diese Pfleglinge um Lohn arbeiten zu lassen, ist empfehlenswert. Der Trinker, der nach seiner Entlassung in den harten Kampf um das tägliche Brod kommt, wird in der Anstalt freudiger arbeiten, wenn er sich dabei schon einen kleinen Gewinnst

ersparen kann. Von diesen Löhnen können unter Umständen die darbedenden Angehörigen unterstützt werden; auch können sie zu besonderen Zulagen in der Verpflegung des Pflégelings verwandt werden. Eine solche Lohnzahlung kann natürlich nur bei Anstalten in Frage kommen, die so gestellt sind, dass durch die gezahlten Löhne das Budget nicht fühlbar belastet wird. Es könnte sonst leicht vorkommen, dass die Verpflegung der Trinker darunter leidet. Danach kämen dafür nur öffentliche Anstalten und solche Stiftungen in Betracht, die reiche Ueberschüsse erzielen oder an sich reich sind. Für Privatanstalten dürfte übrigens die Frage kaum zu erörtern sein, da sie sich voraussichtlich auf die Behandlung vermögender Trinker beschränken werden.

Auch unter den gebildeten und vermögenden Pflégeligen werden manche sein, für die andere Beschäftigungen in den Vordergrund treten müssen. Vielfach bekommen wir ja vernichtete Existenzen in die Anstalt, Offiziere und Beamte, die ihre Karriere haben aufgeben müssen, Kaufleute, die in ihren Verhältnissen zurück gekommen sind. Ihnen muss die Anstalt die Neubegründung einer Existenz oder die Wiederaufrichtung der Verhältnisse erleichtern. Die Pflégeligen haben während des langen Aufenthaltes in der Anstalt reichlich Zeit, sich Kenntnisse zu erwerben, die ihnen bei ihrem neuen Beruf nützlich sind. Sie können fremde Sprachen studieren, Stenographie, Buchführung erlernen oder sonst theoretisch vorarbeiten. Unter besonderen Umständen wird es angehen, dass ein Pflégeliger in der Anstalt seine Berufsthätigkeit fortsetzt.

Dass jedoch ein Zimmerstudium und Stubensitzen nicht Ideale für eine Anstaltsbeschäftigung sind, versteht sich von selbst. Hier die richtige Abwechslung mit Bewegung und Arbeit im Freien zu treffen, wird Sache des Leiters sein.

Bei der Forderung körperlicher Arbeit wird man vielfach und zwar besonders bei Gebildeten deswegen auf Widerstand stossen, weil der Pflégeliger einfach dazu nicht imstande ist. Abgesehen von der Erschlaffung und Entkräftung durch den Alkohol liegt bei vielen die einfache Ursache vor, dass sie körperliche Arbeit überhaupt nicht gewöhnt sind. Ungeschicklichkeit, die bei unzweckmässiger Kraftverteilung zu schneller Erschöpfung führt, und mangelhafte Muskelkraft vereiteln anfangs alle Versuche. Herzklopfen, starke Abgeschlagenheit, Schmerzen in allen Gliedern schrecken den Pflégeligen von der verlangten Arbeit zurück. Hier gilt es, verständig zu trainieren und den Trinker durch ärztlich zugemessene Beschäftigung allmählich an anstrengendere Arbeit zu gewöhnen. Zweckmässig kann es sein, hier erst mit künstlicher Gymnastik vorzuarbeiten. Wo sich Arbeit in keiner Weise erreichen lässt, muss man sich auf Gymnastik überhaupt beschränken.

Wichtig ist, dass rege Arbeitsfreudigkeit den ganzen Geist des Hauses kennzeichne. *Exempla trahunt* gilt hier ganz besonders. Für Faullenzer ist kein Platz in der Trinkerheilanstalt. Pünktliche Pflicht-

erfüllung und emsiger Fleiss bei allen Angestellten müssen dem Pflegling voran leuchten.

Dass dieser Geist der Arbeitsamkeit in keiner Weise damit im Widerspruche steht, dass den Insassen eine reiche Auswahl von gediegenen Unterhaltungen geboten wird, versteht sich von selbst. Hierzu sind die Sonntage und Feiertage und die Abende zu benutzen. An arbeitsfreien Tagen können grössere Ausflüge unternommen werden oder sonstige Unterhaltungen geselliger oder belehrender Art geboten werden. Einige Abende können, der Belehrung über die Alkoholfrage gewidmet werden durch Vorlesen einschlägiger Schriften und daran angeschlossene Diskussionen. Die Pfleglinge müssen so intensiv wie möglich mit der Alkoholfrage vertraut werden, damit sie späteren Angriffen gegenüber nicht wehrlos sind. Populärwissenschaftliche Vorträge, sowie allerhand Spiele müssen Abwechslung und Zerstreuung bieten. Von Spielen möchte ich namentlich auf die im Freien hinweisen wie Kegelbahn, Laufspiele, Lawn-Tennis u. s. w.

Jede Gelegenheit, den Pfleglingen gediegene Unterhaltung zu bieten, die ihr ästhetisches Empfinden verfeinert und ihre Kenntnisse erweitert, sollte wahrgenommen werden. Dazu bietet die Nähe einer grösseren Stadt oder wo dies nicht der Fall ist, die Schaar wandernder Vorleser und Künstler Gelegenheit. Auf Zerstreuungen dieser Art sollte gerade auch in den Anstalten für Trinker der ungebildeten Klassen grosser Wert gelegt werden. Es ist gewiss nur von Vorteil und erhöht den Segen der Trinkerheilanstalt, wenn sie so zu sagen auch in der allgemeinen Bildung zur Lehrerin wird. Denn Unkenntnis lastet auf diesen Opfern des Alkohols als schwerstes Hemmnis einer socialen Besserung. Ja, ich würde mich sogar mit dem Gedanken befreunden, den Ungebildeten in den Trinkerheilanstalten regelrechten Unterricht in denjenigen Fächern erteilen zu lassen, die ihnen am vorteilhaftesten wären. Ich würde die Anstalt für nicht vollkommen halten, in der ein bildungsfähiger Analphabet nicht schreib-lese- und rechenkundig würde.

Das Leben in Trinkerheilanstalten muss streng geregelt sein. Es muss der Dienst gewissermassen militärisch geordnet werden. Die Gewöhnung an dieses System kann nur behilflich sein zur Erziehung der Alkoholiker, die ja meist ein Leben hinter sich haben, das nicht nach Zeit und Ort fragte. Ein nach dem Ermessen des Leiters auszustellender Plan muss für jede Stunde die Arbeit vorschreiben und von diesem Plane dürfen Abweichungen nur mit besonderer Genehmigung in einzelnen Fällen stattfinden. Eine solche Tageseinteilung sichert gleichzeitig die Durchführung derjenigen Disciplin, ohne die eine erfolgreiche Behandlung der Trinker nicht durchführbar ist. Wenn man in Bezug auf die Durchführung der Hausordnung ein einziges Mal einem Pflegling Concessionen macht, dann hat man sogleich mit den grössten Schwierigkeiten zu kämpfen. Ich pflege daher in Ermangelung anderer Mittel zur Erreichung dieses Zweckes Verstösse gegen

die Hausordnung im Falle der Wiederholung sofort mit Entlassung zu ahnden. Das wird dem Eintretenden von vorn herein angekündigt; und dies hat allerdings zur Folge, dass ein erheblicher Teil der Aufgenommenen sehr bald diese Hausordnung als lästigen Zwang empfindet und freiwillig die Anstalt verlässt, ehe überhaupt in Bezug auf den Alkohol irgend welche wirksame Beeinflussung Platz gegriffen hat. Es ist das für die Trinker selbst ja sehr zu bedauern; aber auch die Anstalt leidet darunter, da mitunter der Abgang ein ziemlich erheblicher ist, und dann oft die verfügbaren Plätze unbenutzt bleiben, wodurch sogar finanzielle Schwierigkeiten entstehen können. Aber der Geist des Hauses wird dem gegenüber gewahrt, und die zurück bleibenden Pfleglinge sehen an dieser Unnachgiebigkeit des Leiters, wie wichtig die Sache sein muss und fassen um so festeres Vertrauen zur Behandlung. Denn welcher Anstaltsbesitzer wird so thöricht sein, gegen sein eigenes materielles Interesse zu handeln, wenn ihn nicht die Rücksicht auf die fundamentalen Bedingungen für eine erspriessliche Verwirklichung seiner höheren Absichten dazu bewogte. Das ganze Wesen der Trinkerheilanstalt verlangt, dass namentlich Verstösse gegen den guten Ton und gegen das Abstinenzgebot unter keinen Umständen durchgehen. Man hat daher, in Bezug auf das letztere, in einigen Ländern, wo Gesetze über die Trinkerversorgung bestehen, das Einschmuggeln geistiger Getränke in Trinkeranstalten mit Strafen bedroht. Ich möchte dies bei gesetzlicher Regelung der Trinkerbehandlung überall zur Annahme empfehlen. Ich lege dabei wenig Wert auf die Verhütung solcher Vorkommnisse durch die drohende Strafe; aber Gesetze können ihr Teil dazu beitragen, das Volk zu erziehen, und durch solche Bestimmungen lernt es den Ernst der Sache begreifen.

Von eigentlichen Disciplinarmitteln verspreche ich mir wenig Erfolg. Sie können übrigens auch nur bei solchen Anstalten in Frage kommen, die Zwangsaufnahmen machen, oder die, wie es in England der Fall ist, mit dem freiwilligen Eintritte zwangsmässige Zurückhaltung verbinden. Im Allgemeinen kann man sagen, dass Alkoholiker, die überhaupt besserungsfähig sind, unter dem Abstinenzsysteme bald fügsam werden und auch ohne Disciplinarmittel verhältnismässig leicht bei der Hausordnung zu halten sind. Fortgesetzte Renitenz macht den Pflegling jedenfalls verdächtig, als seien bei ihm neben dem Alkoholismus noch andere Sachen im Spiele. Bei diesen wird man schliesslich auch durch die schärfsten Disciplinarmittel nichts erreichen. Zumeist handelt es sich um geistig abnorme Naturen, die möglichst bald entfernt werden müssen. Die Thatsache, dass solche Trinker entlassen und womöglich einer Anstalt für unverbesserliche Trunksüchtige zugeführt werden, wird für diejenigen, die dessen bedürfen, Schreckmittel genug sein, um ihnen die Lust zu Widersetzlichkeiten zu verleiden, bis mit fortschreitender Genesung die allein rettende Einsicht und Vernunft kommt. Immerhin möchte ich mich

für gewisse Fälle nicht völlig ablehnend gegen die Anwendung von Disciplinarmitteln verhalten. Für Anstalten, die Zwangsaufnahmen machen, werden sie kaum zu umgehen sein. Eine allgemeine Regelung der Frage halte ich jedoch für unzweckmässig; dem Leiter muss die Anwendung der Mittel, die strenge Individualisierung verlangen, überlassen bleiben. Dabei steht ihm ein sehr wirksames und dabei doch kaum als Strafe empfundenes Mittel in der Entziehung gewisser Vertrauensbeweise auf einige Zeit zur Verfügung. Niemals darf eine Beschneidung der Kost oder eine Ausschliessung von allgemeinen Rechten angewandt werden. Unter Umständen könnte freilich eine strengere ärztliche Beobachtung Platz greifen um festzustellen, ob beim Pflegling andere Krankheiten mit im Spiele sind; eine solche Beobachtung wird als Disciplinarmittel empfunden werden und wirken, sollte aber nicht planmässig als solches zur Anwendung kommen.

Damit möchte ich die Grundzüge des Lebens in Trinkerheilanstalten gekennzeichnet haben. Wenn ich es kurz zusammenfassen soll, so thue ich es mit den vier Worten: Enthaltbarkeit und Fleiss, Sittlichkeit und Ordnung. Der Geist der Nächstenliebe, der Aufopferung und treuen Pflichterfüllung und der Geist militärischer Zucht und Ordnung müssen sich hier vereinen, um aus den egoistischen, brutalen, pflichtvergessenen schlaffen und haltlosen Trinkern wieder brauchbare Glieder der menschlichen Gesellschaft heran zu bilden.

Aus dem Gesagten ergibt sich von selbst, dass unverbesserliche Trinker, Geisteskranke, Epileptiker von der Heilanstalt fern gehalten werden müssen. Es wäre nicht nötig darauf hinzuweisen, wenn nicht bisher die Alkoholiker vielfach in Irrenanstalten untergebracht würden. Geisteskranke und Epileptiker können nicht derjenigen Disciplin unterworfen werden, die für Trinker unerlässlich ist und müssen daher der Trinkeranstalt fern bleiben. Was die unverbesserlichen Trunksüchtigen anlangt, deren Fernhaltung ich schon wiederholt gleichfalls als nötig hingestellt habe, so wird sich ihre Aufnahme in eine Heilanstalt in keiner Weise immer vermeiden lassen, zumal das Urteil, ob ein Trinker heilbar ist oder nicht, oft erst durch Beobachtung in einer Trinkerheilanstalt wird gewonnen werden können. Wie es möglich ist, diese fatale Thatsache möglichst durch die Einrichtung der Anstalt zu umgehen, möchte ich später zeigen.

Was die Geisteskranken betrifft, so ist natürlich scharf zu scheiden zwischen geisteskranken Trinkern und trunksüchtigen Geisteskranken. Diese, d. h. Geisteskranke, die neben ihrem psychischen Leiden noch Alkoholiker sind, gehören unter allen Umständen in die Irrenanstalt. Von den Imbecillen und moralisch perversen sehe ich hier ab; die Unterbringung dieser in besonderen Anstalten hat Ihnen Herr Professor Forel schon als notwendig dargelegt. Anders liegt die Sache bei reinen Alkoholikern, die infolge ihres Trinkens geisteskrank geworden sind. Handelt es sich bereits um unheilbare Intelligenzdefekte, so

sind sie natürlich ebenfalls ein für alle Male von der Aufnahme in die Trinkerheilanstalt ausgeschlossen. Auch protrahierte Zustände alkoholistischer Geistesstörung, wie z. B. die Wahnsinnszustände, sind fern zu halten. Dagegen ist es sehr wohl angängig, schnell vorübergehende Störungen wie das Delirium tremens, die trunkfälligen Sinnestäuschungen, die pathologischen Rauschzustände einfach in die Trinkerheilanstalt aufzunehmen. Es muss dann allerdings dafür gesorgt werden, dass sie auf einer gesonderten Abteilung behandelt werden. Solche Fälle sind eben in der Trinkerheilanstalt am besten versorgt, weil unter der Abstinenz die Störungen fast ausnahmslos schnell verschwinden. Einen Nachteil von der Aufnahme solcher Fälle habe ich nie gesehen. Ich glaube im Gegenteile, dass sie sogar einen gewissen guten Einfluss im Sinne der Abschreckungstheorie ausübt. Aber das wäre dabei Nebensache. Die Hauptsache bleibt, dass diese Kranken sogleich unter Verhältnisse kommen, die jede weitere Alkoholzufuhr unmöglich machen. Wir werden übrigens auch von Geisteskranken niemals die Trinkerheilanstalten frei halten können. Wenn unmittelbar nach der Aufnahme ein Trinker delirant wird oder ein während des Transportes delirant gewordener Trinker anlangt, so können wir ihn nicht sogleich abschieben, zumal wenn keine Irrenanstalt in der Nähe liegt. Gerade die Erfahrung mit dem Abstinenzsysteme zwingt uns zu warten, ob nicht schon in wenigen Tagen die ganze Störung vorbei ist. Jedenfalls aber ist zu bedenken, dass der erneute Transport Anforderungen an Gehirn und Herz des Kranken stellt, die ihm erspart werden müssen.

Das Gleiche gilt für epileptische Trinker. Ich trage kein Bedenken, sie in die Anstalt aufzunehmen, da die Anfälle ja meist mit dem Alkoholmissbrauche verschwinden. Thatsächlich habe ich nur ein einziges Mal in der Anstalt Anfälle gesehen, während auch bei vielen anderen die Anamnese welche erwarten liess.

Weiterhin möchte ich die Frage anreihen, ob es zulässig ist, Männer und Frauen in gemeinsamen Anstalten zu behandeln. Das Verfahren ist in den einzelnen Anstalten verschieden, und die Ansichtender Autoren widersprechen sich darin. Ich halte eine Trennung der Geschlechter für ebenso wenig notwendig, wie sie in Irrenanstalten durchgeführt ist. Bei der mehr oder minder schnellen Besserung der Alkoholiker unter der Abstinenz scheinen mir sogar die Bedenken für Trinkerheilanstalten noch geringer als für jene. Im Allgemeinen sind Verstösse gegen die Sittlichkeit viel seltener zwischen Pflegelingen beider Geschlechter, wie man in allen Krankenanstalten beobachten kann, als zwischen dem Personal. Des weiblichen Personals wird aber auch eine Anstalt für Männer nicht ganz entbehren können und des männlichen nicht eine Frauenanstalt. Gute Auswahl der Anzustellenden, strenge Aufsicht und Ordnung sind hier wirksamer als eine Scheidung der Geschlechter in verschiedene Anstalten, die doch auch gewisse Nachteile hat. Ich möchte nämlich gerade dem geselligen, harmlosen



Verkehre der verschiedenen Geschlechter bei Festlichkeiten u. s. w. das Wort reden. Es liegt auch darin ein erzieherisches Moment. Wie so ganz anders gestaltet sich hier das Beisammenleben als es die Pfleglinge von früher her kennen. Hier herrscht keine vom Alkohol erhitzte Sinnlichkeit, keine Lascivität, kein rohes polterndes Reden; harmlos heiter und decent verläuft das Beisammensein. Und auffallend ist, wie schnell sich bei allen Alkoholikern plötzlich der Sinn für das Decorum hebt, wenn sie in der Anstalt mit Frauen zusammen kommen. Auch auf die Trinkerin wirkt der gesellige Verkehr mit dem anderen Geschlechte nicht ungünstig, sondern in der Weise günstig ein, dass sie sich mehr zusammenrafft und mehr auf sich achtet. In den Anstalten für Unbemittelte ist noch daran zu erinnern, dass hier durch Aufnahme von Frauen für die Anstalten auch die weiblichen Arbeitskräfte für Küche, Waschküche, Näh- und Flickarbeit gewonnen werden, die sonst besonders beschafft werden müssen.

Ebenso geteilt wie über diese Frage sind die Meinungen darüber, ob Besitzende und Besitzlose, Gebildete und Ungebildete zusammen verpflegt werden können. Hier dürften die Verhältnisse überall das Verfahren bestimmen, wenn die Trinkerversorgung erst mehr populär wird. Die ganze Frage erscheint mir daher nicht diskutabel. Die Gründung besonderer Anstalten für Gebildete und Vermögende wird sich in manchen Ländern deshalb als notwendig ergeben, weil viele Trinker der besseren Stände sich daran stossen werden, in Anstalten zu gehen, in der die unteren Volksklassen in der Ueberzahl vertreten sind. Es wäre das freilich hinfällig, wenn Zwangsaufnahmen zulässig wären; denn dann würden die Trinker wie die Geisteskranken ohne Rücksicht auf ihre Abneigung in die gemischte Anstalt gebracht werden, die vielleicht zwei oder drei verschiedene Verpflegungsklassen hätte. Aber ich möchte gerade auf das Missliche einer verschiedenen Verpflegung für eine Anstalt hinweisen, wo alle Pfleglinge derselben strengen Hausordnung, demselben Arbeitszwange, derselben moralischen Beeinflussung unterworfen sind. Für mich beruht fernep ein Hauptwert der gesetzlichen Zwangsversorgung in dem moralischen Drucke, der viele Trinker veranlassen wird, freiwillig eine Anstalt aufzusuchen, ehe sie wider ihren Willen dorthin gebracht werden. Diese freiwilligen Aufnahmen müssen so sehr, wie nur immer möglich erleichtert werden, und dazu sind auch exclusive Anstalten nötig, die sich auf die besser situierten Trinker beschränken. Ich gebe zu, dass in einzelnen Ländern diese Notwendigkeit nicht so hervortritt. Gleichwohl ist auch in der Schweiz diesem Bedürfnisse neuerdings Rechnung getragen worden. Wo aber die Standesunterschiede noch so lebhaft empfunden werden wie in Deutschland und in England z. B. muss man sie auch berücksichtigen, wenn die Trinkerversorgung nicht einseitig und unvollkommen bleiben soll.

Schliesslich ist auch darüber noch debattiert worden, ob freiwillige Patienten mit zwangsweise aufgenommenen zusammen verpflegt werden



können. Auch hier wird sich voraussichtlich die Beantwortung der Frage durch die Praxis von selbst ergeben, ohne, dass theoretische Postulate etwas dagegen vermögen. Der freiwillig in die Anstalt eintretende wird in vielen Fällen auch äusserlich den freien Entschluss zum Ausdruck bringen wollen, und daher wird ein Bedürfnis für Anstalten, die nur Freiwillige aufnehmen, vorhanden sein und Rücksicht erfordern. Im übrigen sehe ich aber keine Ursache, weshalb man principiell hier trennen sollte. Es muss nur gefordert werden, dass auch Freiwillige sich allen den für die zwangsmässig aufgenommenen geltenden Bestimmungen fügen müssen. Dieser Gesichtspunkt ist auch überall dort festgehalten worden, wo gesetzliche Zwangsaufnahmen eingeführt oder vorgeschlagen worden sind. So bestimmt der Oesterreichische Gesetzentwurf, dass Freiwillige allen Bedingungen unterworfen sind, und das Gesetz von St-Gallen nimmt dies als selbstverständlich an. Uebrigens glaube ich, dass man unbedenklich auch Morfium-Opium-Cocain-Aethersüchtige, die sich freiwillig zur Aufnahme melden, unter den gleichen Voraussetzungen mit aufnehmen kann.

Wenn wir zur Organisation der Trinkerheilanstalten übergehen, so müssen wir zunächst die viel umstrittene Frage berühren, wer an der Spitze einer Trinkerheilanstalt stehen soll. Ich stehe im Princip auf dem Standpunkte, dass die Leitung in den Händen eines Arztes ruhen muss und zwar eines Irrenarztes. In Deutschland haben sich in diesem Sinne verschiedene medizinische Körperschaften ausgesprochen z. B. der Preussische Medizinalbeamten-Verein, der Verein deutscher Irrenärzte und Neurologen. Dass grosse Trinkerheilanstalten der Leitung durch einen Psychiater bedürfen, wird eigentlich auch von niemand bestritten. Der Trinker ist nun einmal in jedem Falle psychisch, in vielen Fällen ausserdem noch körperlich krank. Dazu kommt die grosse Neigung der Alkoholiker zu wirklichen Seelenstörungen und allerlei schweren körperlichen Zufällen. Die eigentlichen Trinkerkrankheiten, Herzdegeneration, Lebercirrhose, Nierenatrophie, die chronischen Magen- und Darmkatarrhe erfordern eine aufmerksame ärztliche Behandlung. Mit der blossen Abstinenz wird ja hier unstreitig viel gebessert, aber es wäre doch ein unverzeihliches testimonium paupertatis, wenn wir damit glaubten alles gethan zu haben, und nicht die ganze Kunst der Medizin aufbieten, den kranken Körper wieder gesund zu machen. Ferner bedarf die Zuweisung der Arbeit namentlich bei Schnapstrinkern, aber wenigstens bei uns in Deutschland, dem Lande des Bieres, auch oft bei Biertrinkern des allein competenten Urteils des Arztes. Ihm allein steht auch die Entscheidung zu, ob der Pflegling überhaupt für die Trinkerheilanstalt geeignet ist. Da ihm so der massgebendste Einfluss zusteht, so muss füglich auch die Leitung der Anstalt in seinen Händen ruhen und zwar auch in administrativer Hinsicht. Nun ist freilich zuzugeben, dass die Leitung einer sehr kleinen Anstalt

durch einen Arzt, wenn dieser nicht Besitzer ist, den Betrieb wesentlich verteuert und auch schliesslich dem Arzt selbst keine befriedigende Beschäftigung bietet. Für solche Anstalten gebe ich zu, dass man die Leitung einer anderen Person überlassen kann, einem Hausvater, oder wie man sie bezeichnen will. Für genügende ärztliche Oberaufsicht und für leicht erreichbare ärztliche Hilfe in besonderen Fällen muss dabei gesorgt werden. Die Organisation von Ellikon erscheint in dieser Hinsicht sehr zweckmässig. Immerhin möchte ich auf die Schwierigkeit hinweisen, die darin liegen kann, dass der Leiter plötzlich gewissen Vorkommnissen gegenüber steht, die eine schnelle ärztliche Initiative erfordern. In Anlehnung an eine Ortschaft, in der ein Arzt wohnt, wäre auch diese Schwierigkeit erleichtert, aber nicht gehoben.

Der eigentlichen ärztlichen Behandlung bedürfen nun für gewöhnlich nur die neu aufgenommenen Trinker, Delirante und körperlich Kranke, von denen nach meinen Erfahrungen die Anstalten stets einen ziemlich erheblichen Procentsatz aufweisen werden. Und zwar wird man es, abgesehen von den chronischen Trinkerkatarrhen, die verhältnismässig leicht in der Abstinenz schwinden, mit Störungen zu thun haben, die wie Neuritis, Nephritis, Herzentartung und Stoffwechsel-Anomalien viel Zeit des Arztes in Anspruch nehmen, weil sie eine genau individualisierende Behandlung, mit hydro- und elektrotherapeutischen Massnahmen, Diätvorschriften verlangen. Der Arzt an der Trinkerheilanstalt darf daher nicht einseitig psychiatrisch gebildet sein, er muss die Anwendung des gesamten physikalisch-diätetischen Heilapparates beherrschen.

Alle Pfleglinge, die weder körperlich krank noch irrenärztlich zu beobachten sind, sollten der ärztlichen Behandlung um so mehr entraten, als sie sich bei fortgesetzten Visiten und medizinischen Massnahmen viel zu sehr als Kranke fühlen und nicht zum richtigen Verständnis der Notwendigkeit des eigenen Aufraffens kommen. Bei ihnen findet die ärztliche Behandlung im gewöhnlichen Sinne keine Stätte; hier vereint sich der Arzt mit allen übrigen Angestellten zur Erziehung und sittlichen Beeinflussung der Pfleglinge. Bei der grossen Wichtigkeit allgemein und individuell hygieinischer Fragen wird auch dabei im Ganzen sein Urteil das massgebende bleiben. Aber damit ist nicht gesagt, dass sein persönlicher Einfluss im einzelnen auch überall der wichtigste und wirksamste ist. Es spielen dabei sehr viel verschiedene Momente mit, sodass sich die moralische Genesung der Pfleglinge und ihre Hauptförderungsmittel in jedem einzelnen Falle anders gestalten müssen. Insbesondere kommen hier der religiöse Einfluss, das Beispiel eines besonders beliebten Beamten der Anstalt und zufällige Umstände in Betracht. Aber doch darf der Leiter und der Arzt auch diesen Pfleglingen nicht fern stehen, er muss den inneren Zusammenhang mit ihnen wahren und durch regen Verkehr vermehren.

Der Arzt an der Trinkerheilanstalt und nicht er allein, sondern jeder Leiter einer solchen, muss daher vor allem diejenige Menge gesunden Menschenverstandes haben, die ihn frei macht von Vorurteilen, Haften am Kleinlichen und Handeln nach flüchtigen Eindrücken. Nicht die hohe fachwissenschaftliche und theoretisch-psychologische Bildung ist ihm notwendig, sondern praktische Menschenkenntnis und die Kunst, mit Menschen aller Klassen umzugehen und ihnen in der Seele zu lesen. Daraus erklären sich die Erfolge, die einzelne Anstaltsleiter haben, obwohl ihnen keinerlei Studium und höhere Bildung dabei geholfen hat. « Tout comprendre, c'est tout *guérir*, » möchte ich im Hinblick auf die Trinkerheilanstalten das bekannte schöne Wort ändern.

Was die Zahl der Kranken betrifft, die einem Arzte zu überweisen sind, so möchte ich sie auf höchstens 50-60 normieren, wenn wir von diesen gewisse Bruchteile für solche rechnen, die der Beobachtung bedürfen oder körperlich krank sind. In Anstalten für Gebildete wird sich natürlich die Zahl sehr verringern, weil hier nicht die Mittelspersonen, Wärter und Oberwärter, auf die Pfleglinge in der Weise mitwirken, wie in Anstalten für Ungebildete. Meiner Erfahrung nach wird hier schon durch 15-20 Pfleglinge die ganze Arbeitskraft des Arztes in Anspruch genommen.

Was die Leitung der Anstalt im allgemeinen betrifft, so ist zu wünschen, dass der an die Spitze einer Trinkerheilanstalt gestellte überall mit den weitest gehenden Befugnissen ausgestattet werde. Thatsächlich kommt ja alles auf seine Person an, er wird überall dem ganzen Anstaltsleben ein bestimmtes Gepräge geben. Kaum irgendwo sonst wird die Brauchbarkeit eines Menschen so sehr die Wirksamkeit einer Einrichtung bestimmen wie hier. Daher bedarf es bei der Besetzung der leitenden Stelle an einer Trinkerheilanstalt grosser Vorsicht und reiflichster Erwägungen. Der so ins Amt gerufene sei nun aber auch der Vertrauensmann derjenigen, die ihn angestellt haben. Bürokratische Maximen und Dekrete vom grünen Tische sind hier geradezu gefährlich; ein Schematismus, der sich in anderen Anstalten immerhin ertragen liesse, darf unter keinen Umständen Platz greifen. Gerade die Einheitlichkeit der Behandlung, das scheinbar starre System des Anstaltslebens verlangt für den Leiter eine völlig freie administrative Befugnis und ein nicht zu enges diskretionäres Verfügungsrecht in finanzieller Hinsicht. Nur er ist imstande, schnell zu entscheiden, was förderlich und was zweckwidrig ist; nur er kann die Massregeln ergreifen, die prompt und gründlich sein müssen, wenn der Geist der Anstalt gewahrt werden soll.

Es muss daher dem Leiter über die Angestellten eine weit gehende Disziplinargewalt zustehen; die unteren Angestellten wird er ohne weiteres mit Entlassung bestrafen dürfen, wogegen den Gemassregelten Beschwerde zustehen kann, ohne dass die Strafe dadurch Aufschub erleidet. Auch über die übrigen Angestellten muss dem

Leiter ein gewisses Suspendierungsrecht zugestanden werden bis die höhere Instanz definitiv entscheidet. Dem Leiter muss ferner die Diensterteilung völlig unabhängig überlassen werden, ebenso die Anwendung etwaiger Disciplinarmittel.

Jede grössere Anstalt muss einen Anstaltsgeistlichen haben. Für Befriedigung des religiösen Bedürfnisses von Anhängern anderer Confessionen ist ebenfalls durch regelmässige Besuche von Geistlichen zu sorgen. Auch in kleinen Anstalten muss, wenn es die Organisation der einzelnen nicht schon von selbst ergibt, dafür gesorgt werden, dass wenigstens die vorherrschende Confession der Anstalt dasjenige Gepräge giebt, das gerade für die Behandlung vieler Trinker von so grosser Wichtigkeit ist.

Die Gelegenheit einmütigen Zusammenwirkens von Aerzten und Geistlichen wird sich in Trinkerheilanstalten wie kaum sonst irgendwo bieten. Sie in fruchtbringender Weise durch regelmässige Conferenzen auszunutzen wird der Leiter sich angelegen sein lassen müssen. Leicht wird es ihm dadurch möglich werden, abgesehen von seinen eigenen Eindrücken durch den unmittelbaren Verkehr mit den Pflöglingen, sich stets zu belehren und seine allgemeinen und besonderen Direktiven bestimmt und unter Würdigung aller Einzelheiten zu erteilen.

In administrativer Hinsicht muss dem Leiter in allen grösseren Anstalten eine tüchtige Verwaltungskraft zur Seite stehen, die ihm natürlich untergeordnet wird. Die übrigen Stellen ergeben sich je nach der Grösse der Anstalt von selbst. Eines besonderen Wortes bedürfen nur noch die Wärter oder Gehilfen und die Oberwärter oder Hausväter. Auch ihre Auswahl erfordert grosse Vorsicht; sie bedürfen aber auch steter wohlwollender Beratung durch Leiter, Aerzte und Geistliche. Vor allem aber sollte bei ihnen gute Bezahlung nicht vergessen werden. Brauchbare, überzeugungstreue Abstinenter sollten durch verhältnismässig schnell steigenden Gehalt und günstige Pensionierungsaussichten als Wärter an die Anstalt gefesselt werden. Der Oberwärter muss unter allen Umständen überzeugungstreuer Anhänger der Abstinenz sein; aber sein Amt erfordert auch, dass er ein fester Character und ein Mann von Gemüt sei. Was die Zahl der Wärter anlangt, so soll man das kleinste Verhältnis wählen, das nur immer zulässig ist, weil mit der Zahl der Angestellten die Gefahr der Corruption wächst. Ich möchte daher 1 Wärter auf 15 Pflöglinge als das grösste Verhältnis vorschlagen, unter Umständen liesse sich vielleicht noch ein kleineres wählen. Dabei mag man in Betracht ziehen, wie weit es angängig ist, Pflöglinge, die lange genug in der Anstalt sind und sich beim Leiter Vertrauen erworben haben, als Hilfswärter zu beschäftigen. Jedem Oberwärter sind höchstens dreissig Kranke zuzuteilen. Sein Einfluss wird sich vielfach als ganz besonders wirksam erweisen, daher sollte die Zahl der ihm zugeteilten Pflöglinge nicht zu hoch sein, um die Intimität des Zusammenlebens zu wahren.

Ich habe schon öfters von grösseren und kleineren Anstalten gesprochen, und die im Vorhergehenden gegebene Skizze bezieht sich auf eine Anstalt von grösseren Dimensionen. Es erscheint nötig über diesen sehr wichtigen Punkt, über die Grösse der Anstalt, ins Klare zu kommen. Darin sind, wie ich sehe, alle Autoren einig, dass Anstalten von den Dimensionen unserer Irrenanstalten absolut zu verwerfen sind. Man findet auch Anstalten mit mehr als 100 Plätzen nur in Amerika. Ich brauche die Gründe, die gegen sehr grosse Anstalten vorgebracht werden, nicht weiter darzulegen, sondern kann mich begnügen, auf die vortrefflichen Ausführungen der Herren Professor Forel, Dr Légrain, Dr Sérieux hinzuweisen und festzustellen, dass ihr Standpunkt allgemein acceptiert wird. Lassen Sie mich nur auf die beiden grossen Gefahren solcher Anstaltsungetüme hinweisen: Unübersichtlichkeit mit Verlorengehen der einheitlichen Leitung und sodann die Gefahr der Corruption infolge des Zusammenpferchens so vieler Menschen mit krankhaft geschwächtem sittlichem Empfinden.

Die Tendenz, grosse Anstalten zu errichten entspringt finanziellen und administrativen Erwägungen und tritt immer hervor, wo der Staat oder eine grosse Verwaltungseinheit an die Massenversorgung von Kranken denken muss. Dass solche Erwägungen nicht einfach beiseite gesetzt werden können, leuchtet ein. Auf der anderen Seite aber muss verlangt werden, dass das Urteil von Sachverständigen darüber eingeholt werde, wie die projektierte Anlage am zweckmässigsten zu gestalten ist; und dies Urteil verlangt im vollsten Masse Berücksichtigung, wenn etwas brauchbares geschaffen werden soll.

Man hat nun unwillkürlich nach einer oberen Grenze für die Zahl der Plätze gesucht, um eine Einigung zu erzielen, und sie ist in verschiedener Weise fixiert worden. Ich möchte davon absehen weil alle Festsetzungen dieser Art etwas künstliches haben. Es genügt vollkommen, wenn wir als Grundsatz fest halten: Trinkerheilanstalten sollen klein und möglichst übersichtlich sein. Mit diesem Grundsatz können wir an den Plan einer Anstalt von 500 Kranken z. B. gar nicht herantreten. Wohl aber können wir erwägen, ob es nicht möglich ist, unter einer einheitlichen Verwaltung ein System kleiner Anstalten zu vereinen. Ich glaube, dass sich dies in einer Weise durchführen lässt, die ähnlich schon von den Herren Professor Forel und Dr Sérieux vorgeschlagen worden ist. Nehmen wir an, man kaufe zunächst ein Stück Land etwa 20-30 Hektar gross zur Errichtung einer Heilanstalt für 50-60 Pfleglinge. Gleichzeitig werden in der Nähe zwei gleich grosse Areale erworben. Es ist gar nicht nötig, dass diese mit dem ersten zusammenhängen, im Gegenteil ist eine Trennung ganz zweckmässig. Da die Auswahl dadurch grösser wird, wird auch der Preis niedriger sein. Auf den beiden benachbarten Arealen werden « Kolonien » errichtet, wie ich mich ausdrücken will. Was zunächst die Anstalt betrifft, die auf dem ersten Complex

errichtet wird, so muss dort eine getrennte Beobachtungsabteilung vorhanden sein, wo Delirante und trunken aufgenommene untergebracht werden; überhaupt dient sie zur Beobachtung von Pfleglingen hinsichtlich ihres Geisteszustandes. Sie muss zwei besondere Abteilungen haben, eine mit Einzelzimmern für Delirante, sonst Geisteskranke, schwer trunkene, eine mit einem Saal für Neupfleglinge, die der Beobachtung bedürfen und eventuell auch für solche, die später verdächtig werden. Ferner muss eine Baracke für körperlich Kranke vorhanden sein. Der ärztliche Leiter der ganzen Anlage hat mit seinen Assistenten im Hauptgebäude Wohnung, das zugleich die Verwaltungs- und ärztlichen Bureaux enthält; auch der Anstaltsgeistliche und der Verwalter wohnen hier. Auf diesem Grundstücke werden nun ferner zwei kleine Pavillons für je 30 Kranke höchstens errichtet; auch eine Kapelle oder Kirche gross genug für 300 Besucher etwa wird gebaut. Diese Anstalt wird mit dem ganzen Heilapparat der Medizin, soweit er für Alkoholiker in Frage kommt, ausgerüstet, eine Apotheke, ein Elektrisirkabinet, Badeeinrichtungen, Apparate für Gymnastik müssen vorhanden sein. Dazu treten verschiedene Arbeitssäle, wo Handwerker beschäftigt werden, ein Zimmer für feinere Arbeiten, sowie ein Saal zu Festlichkeiten. Eine Bibliothek darf nicht fehlen mit gediegenen Unterhaltungsschriften und einer Auswahl sorgfältig ausgesuchter Schriften über die Alkoholfrage, besonders über Rettung von der Trunksucht. Als Nebengebäude entstehen noch Ökonomiegebäude, Treibhäuser u. dgl. Jeder neu aufgenommene Pflegling wird einer gründlichen Durchsuchung auf etwa mitgebrachte Spirituosen hin unterzogen. Vom Urtheile des aufnehmenden Arztes hängt es nun ab, ob der Neupflegling auf die Beobachtungsabteilung oder in einen der Pavillons oder in die Baracke kommt. Sogleich bei der Aufnahme werden seine besonderen Handfertigkeiten und Fähigkeiten festgestellt, damit er, sobald es zulässig ist, beschäftigt werden kann. Je mehr der Pflegling moralisch gesundet, desto mehr Vertrauensbeweise wird er erhalten. Bei Anstalten dieser Art wie hier gezeichnet, die vor allem Pfleglinge aus den ungebildeten Kreisen erhalten, wird es unumgänglich sein, dass man ihnen zunächst kein Geld in die Hand giebt; man hat dann später in der Gewährung von Taschengeld ein gutes Mittel, den Pfleglingen Vertrauen zu erweisen. Ob, um das hier sogleich zu besprechen, in Anstalten für vermögende Trinker dasselbe Verfahren in Anwendung zu ziehen ist, möchte ich nicht ohne weiteres entscheiden. Bei zwangsweise Aufgenommenen wird es sich als nötig ergeben. Bei Freiwilligen habe ich recht eigentümliche Erfahrungen gemacht. Ich verfuhr verschieden je nach der Schwere des Falles und der Schnelligkeit der Besserung. Im allgemeinen kann ich sagen, dass ich bei denen, die sehr bald Geld in die Hand bekamen oder es von vorn herein behielten, keine schlechten Erfahrungen gehabt habe. Gerade aber die, die kein Geld hatten, haben mich oft enttäuscht.

Es kommt das wohl zumteil daher, dass eben diese von vorn herein als unzuverlässiger zu bezeichnen waren, und es waren denn auch die meisten von ihnen solche Trinker, die ich nach ausreichender Beobachtung als nicht besserungsfähig entlassen musste. Ein Individualisieren hat hier grosse Schwierigkeiten, weil die ungleiche Behandlung verbittert. Darüber hilft auch der Modus nicht hinweg, dass man allen Pfleglingen für die erste Zeit das Geld vorenthält. Man muss auch dabei dem einen früher als dem anderen Concessionen machen, und so ergibt sich doch wieder eine Ungleichheit. Ich bin daher jetzt ganz davon zurück gekommen, mir das Geld abgeben zu lassen, wahre mir aber eine gewisse Controlle über ihre Ausgaben, die mir fast ausnahmslos bereitwillig zugestanden wird. Der Umstand, dass die meisten Alkoholiker den Wert des Geldes gar nicht schätzen, lässt eine Erziehung auch darin vorteilhaft erscheinen. Uebrigens ergibt sich diese Controlle durch das ständige Beisammenleben von selbst.

Kehren wir aber zurück zu unserer Anstalt. Was die Pfleglinge auf der Beobachtungsabteilung betrifft, so ergibt sich für sie eine Internierung, die nicht umgangen werden kann und der ganzen Anstalt keineswegs den Character des Open-Door-Systems nimmt.

Jedem der Pavillons steht ein Hausvater oder Oberwärter vor, in jedem sind ein Tagraum und mehrere Schlafsäle vorzusehen. Das Mass der Freiheit, das den Pfleglingen zu gewähren ist, ist Sache des Leiters zu bestimmen. Ich halte es für unangebracht und auch für undurchführbar hier allgemein gültige Bestimmungen treffen zu wollen. Nur über den Verkehr der Pfleglinge mit ihren Angehörigen möchte ich eins bemerken. Es ist zweckmässig, diesem keine allzu engen Schranken zu ziehen. Das Recht, einen beabsichtigten Besuch zu verbieten, muss freilich dem Leiter in jedem Falle gewahrt werden und zwar ohne die ebenso überflüssige als verdriessliche Umständlichkeit, wie sie das Englische Gesetz für die dortigen Anstalten vorschreibt. Im Ganzen kann es nur vorteilhaft sein, wenn die Angehörigen oft ihre trunksüchtigen Pfleglinge besuchen. Erstens schwinden so durch Sehen und Hören in der Anstalt am leichtesten alle Vorurteile, die sich im Volke naturgemäss nicht weniger als gegen Irrenanstalten erheben werden. Dann aber unterliegen auch die Verwandten der Pfleglinge bei häufigen Besuchen bis zu einem gewissen Grade der Suggestion des Anstaltslebens. Sie erhalten immer wieder den Eindruck von der Unerlässlichkeit der Abstinenz, und wenn wir bei ihnen Verständnis dafür wecken können, so ist für die Zukunft der Trinker viel gewonnen.

Auch dem brieflichen Verkehre wird man keine Hindernisse bereiten brauchen, namentlich aber sollte das Briefgeheimnis unter allen Umständen gewahrt bleiben. Bei Packetsendungen wird anfangs eine Controlle angezeigt sein, bis man über die Persönlichkeit der Pfleglinge und die Einsicht seiner Angehörigen genügend unterrichtet

ist. Die Ausstellung einer Post-Vollmacht ist dazu ausreichend.

Von Vorteil ist — und in allen Anstalten der Art, wie wir sie supponieren, ist es notwendig — dass für die Besuche ein besonderer Raum zur Verfügung stehe, der möglichst einfach möbliert und übersichtlich ist. Die Hausordnung muss dort wie auch in allen übrigen Räumen gut sichtbar angeschlagen sein. Auch muss durch ein besonderes Plakat in grosser Schrift das strenge Verbot, dem Pflegling irgend etwas zuzustecken, den Besuchern eingeschärft werden. Enthaltsamkeitsschriften besonders Belehrungen für die Angehörigen von Trinkern sollen im Besuchszimmer zum Mitnehmen ausliegen.

Die Anstalt soll auch durch ihr Aeusseres den Character der offenen tragen. Höchstens ein leichter Zaun, oder eine Hecke darf ihr Gebiet abgrenzen. Für die Lage der Anstalt möchte ich noch darauf hinweisen, wie wichtig es ist, doch auch dem Schönheitssinne Rechnung zu tragen. Es ist ein nicht schwer genug zu tadelnder Fehler, wenn man solche und andere Anstalten für Kranke in eine baumlose, flache Ebene stellt, während vielleicht einige Meilen davon eine bewaldete Hügellandschaft der Anlage etwas reizvolles gegeben hätte. Es sprechen ja bei der Krankenbehandlung wie bei der Erziehung viele Momente mit, die wir schätzen und benutzen müssen, ohne dass wir ihre Grösse näher bestimmen können. Dazu gehören vor allem freundliche Natureindrücke. Der Wert eines Kurortes wird nicht zum wenigsten mit durch die Lieblichkeit seiner Lage bestimmt. Es liegt auch für unsere Trinker in der Erweckung und Pflege der Freude über Naturschönheiten eine erzieherische Macht von nicht zu unterschätzender Tragweite. Und gerade solchen Anstalten, denen in den Augen der Menge ein gewisses Odium anhängt, schafft reizvolle Lage ein anderes Ansehen.

Wenn ich nun auch unter allen Umständen für ländliche Lage der Anstalt bin, so kann ich mich doch nicht mit denen einverstanden erklären, die Trinkerheilanstalten weitab von den grossen Verkehrswegen und möglichst entfernt von Ortschaften errichtet wissen wollen. Eine Anlehnung an eine Ortschaft würde ich für gar keinen Fehler halten. Wir dürfen und können die Pfleglinge nicht von allem Verkehre abschliessen. Sie sollen im Gegenteile schon in der Anstalt lernen, mit anders denkenden Menschen umzugehen. Die Gefahr des Rückfalles droht ihnen ja erst dann, wenn sie in die alte trinkende Umgebung kommen. Häufige Berührung mit der nicht abstinenter Nachbarschaft der Anstalt macht sie mit diesen Gefahren vertraut.

Was die hygieinischen Einrichtungen der Trinkerheilanstalt betrifft, so brauche ich darüber nichts besonderes zu sagen. Es versteht sich von selbst, dass alle gesundheitlichen Rücksichten wie sonst bei der Anlage von Krankenanstalten mitsprechen müssen. Ganz besonders muss auf das Vorhandensein von gutem Trinkwasser geachtet werden,



damit die Pfleglinge dieses reinste und gesündeste Getränk auch schätzen lernen.

In der Nähe dieser Anstalt werden nun also, wie ich schon sagte, einige « Kolonien » gegründet. Jede ist etwa so gross im Areal wie die Anstalt und ist für höchstens so Kranke berechnet. Hier können die Baulichkeiten nun viel einfacher sein; es genügt neben den Wirtschaftsgebäuden ein Haus für die Pfleglinge und Wohnung für den Hausvater. Dieser hat die Leitung der Colonie unter eigener Verantwortung. Der Pavillon für die Pfleglinge muss einen Saal für Festlichkeiten und ein Bad enthalten. Bezüglich der Lage und der hygienischen Forderungen besteht natürlich kein Unterschied gegenüber der Anstalt.

Das Zusammenwirken dieser ganzen Anlage denke ich mir nun so, dass die Pfleglinge der Anstalt nach einer gewissen Zeit, wenn sie soweit gebessert sind, einer dieser Kolonien übergeben werden. Dabei kann der besonderen Handfertigkeit der einzelnen unter Umständen in der Weise Rechnung getragen werden, dass jede Kolonie neben ihrer Landwirtschaft eine besondere Specialität betreibt, dies Tischlerei, jene Schlosserei, eine dritte Schuhmacherei, und dass dem entsprechend die Pfleglinge verteilt werden. Die Kolonien würden sich dann gegenseitig mit den nötigen Arbeiten versorgen können. In der Kolonie, der er zugewiesen ist, bleibt der Pflegling bis zur Entlassung. Hier und da wird ein solcher auch eine besondere Vertrauensstellung in der Anstalt oder in einer der Kolonien als Hilfspfleger, Bote u. s. w. erhalten können und damit vor der Entlassung eine Probezeit ablegen. Jede Kolonie führt nun unter ihrem Hausvater eine Art Familienleben; nur der Kirchgang vereinigt alle Pfleglinge in der Anstaltskirche. Etwa rückfällig werdende müssen natürlich der Anstalt wieder überliefert werden.

Nach Ermessen des Leiters, dem alle Kolonien zur Oberaufsicht unterstellt sind, finden durch ihn und seine Assistenten regelmässige Besuche der einzelnen Anlagen statt. Ebenso muss der Anstaltsgeistliche die Kolonien abwechselnd besuchen, um mit allen Pfleglingen im Zusammenhange zu bleiben.

Auch hinsichtlich der Verwaltung müssen die einzelnen Kolonien so selbstständig wie möglich sein. Sie können dem Verwalter, d. h. dem administrativen Berater des Leiters, zwar unterstellt sein aber nur in dem Sinne, dass dieser über die einzelnen Kolonien, die jede ihr eigenes Budget haben, die oberste Verwaltungsaufsicht führt und dem Leiter dafür verantwortlich ist.

Ich will nun keineswegs behaupten, dass eine solche ausgedehnte Anlage das Ideal einer Trinkerheilanstalt sei; dieses ist und bleibt eine kleine in sich abgeschlossene Anstalt. Aber wenn, wie vorauszu-  
sehen ist, in dieser Beziehung gewisse Concessionen gemacht werden müssen, so glaube ich, dass es auf diese Weise am besten geht. Die Anlage ist scheinbar, etwas compliciert, aber sie ist es eben nur

scheinbar, da jede Kolonie und die Anstalt selbst administrativ eine Einheit bildet und auch in Bezug auf das gesellige Leben für sich abgeschlossen ist. Nur unterliegen alle der gemeinsamen Oberleitung. In der staatlichen Trinkeranstalt von Massachusetts hat man die Pfleglinge in drei Klassen nach dem Grade ihrer Zuverlässigkeit geteilt und dem entsprechend die ihnen zu machenden Concessionen geregelt. Dadurch hat man auch an dieser sehr grossen Anstalt für 200 Pfleglinge die Uebersichtlichkeit und die Handhabung der Disciplin erleichtert. Unser Vorschlag, stellt gewissermassen ebenfalls eine solche Klasseneinteilung dar, indem er die ganz unsicheren Pfleglinge der Beobachtungsabteilung, die anderen nach dem Grade ihrer moralischen Genesung der Anstalt oder den Kolonien zuweist. Gleichzeitig aber hebt er jede Zusammenpferchung und die Notwendigkeit einer grossen complicierten Verwaltung auf, indem er jede Kolonie zu einer administrativen Einheit macht.

Der hier skizzierte Plan einer Anstaltsanlage kann nun auch im Ganzen massgebend sein für alle, auch kleinere Anstalten; je nach der Zahl der Pfleglinge würde er sich vereinfachen. So werden natürlich Kolonien nur erforderlich sein, wo die Uebersichtlichkeit in einem einzigen Komplex leidet. Aber jede Anstalt sollte mit dem notwendigen Zubehör ausgerüstet sein, wie wir ihn für die Centralanstalt unserer Kolonialanlage gezeichnet haben. Man wird sich, je kleiner die Verhältnisse werden, auch hier mit einfacheren Einrichtungen abfinden, die sich in jedem einzelnen Falle von selbst ergeben.

Der Heilapparat sollte aber in allen Anstalten, die darauf eingerichtet sein wollen, alle Alkoholiker zu behandeln, die besserungsfähig sind, und nicht nur leichte Fälle ohne körperliche Erkrankungen und Neigung zu Psychosen aufnehmen, der gleiche vollständige sein. Sehr wesentlich wird ferner sich die Einrichtung einer Anstalt für vermögende Trinker von der einer Volksheilanstalt unterscheiden. Ich möchte dazu nur das eine erwähnen: landwirtschaftlicher Betrieb wird dort ganz entfallen, soweit nicht Anstaltsinteressen das Gegenteil erfordern. Dagegen sollte um so mehr auf einen grossen Garten gesehen werden. Terrassen oder hügelige Lage desselben ist ganz besonders von Vorteil für etwaige Steigekuren, die bei einem grossen Teile der Alkoholiker wegen der Herzdegeneration und der Circulationsstörungen von grossem Vorteile sind. In meine Behandlung kommen fast nie reine Schnapstrinker, das Bier spielt bei fast allen eine grosse Rolle meist im Vereine mit schweren Süd-Weinen (Xeres, Portwein, Madeira). Bei diesen Alkoholikern, die meist eine Herzerweiterung, Emphysem, starken Fettansatz haben, habe ich oft die brillante Wirkung systematischer Terrainkuren beobachten können. Baumschulen, Obstplantagen, Gemüsebau, Rosenkulturen, Landschaftsgärtnerei können in solchen Anstalten entstehen zur Beschäftigung der Pfleglinge. In geeigneten Fällen muss der Neigung

zum Sport Rechnung getragen werden; der Ruder- und der Radfahrsport zieht erfahrungsgemäss vom Alkohol ab.

Was übrigens kleine Anstalten betrifft, so möchte ich doch auch ein Wort gegen allzu kleine sagen. Zunächst wird sich ihr Betrieb namentlich, wenn es sich um vermögende Trinker handelt, sehr teuer gestalten; dann aber bleibt mitunter die gegenseitige Annäherung der Pfleglinge aus. Die Auswahl unter den einzelnen ist gering und so fehlt oft diesem und jenem der eigentliche innige Anschluss und der grosse Zug des Ganzen, der den einzelnen mit fort reissend kommt bei einer so kleinen Zahl nicht zu Stande. Ich habe immer gefunden, dass Beeinflussung der Pfleglinge, Disciplin und Arbeitslust besser waren, wenn die Anstalt voll besetzt war, als wenn nur wenig etwa 6 Pfleglinge vorhanden waren.

Ueber die Verpflegung in Trinkerheilanstalten ist wenig zu sagen. Abgesehen von den Kranken muss die Normalkost eines erwachsenen Arbeiters für den einzelnen Pflegling gefordert werden. Zulagen für besondere Leistungen können unter Umständen durch Darreichung alkoholfreier, schmackhafter Getränke geschaffen werden. Ich kann die Bedenken derjenigen nicht teilen, die in ihrem Genuss eine Gefahr erblicken. Nach meinen Erfahrungen kommt der Genuss alkoholfreier Weine und Biere für die Gefahr des Rückfalles ganz und gar nicht in Betracht. Im Gegenteile haben diese Getränke manchem draussen die Teilnahme am geselligen Leben erleichtert und ihn vor dem Alkohol bewahrt. Denn es ist eine merkwürdige Thatsache, die ich oft beobachtet habe: heisst das Getränk nur Bier oder Wein, so verzeiht man dem Abstinenten seine Enthaltensamkeit allenfalls, Fruchtsäfte, kohlensaure Wasser, Thee oder gar reines Wasser finden vor den Augen der unverständigen Menge Reine Gnade, und die sie geniessen verfallen dem allgemeinen Spotte. Auch habe ich gesehen, dass die Verbreitung dieser Getränke, die uns ja sehr am Herzen liegen müssen, durch genesene Trinker sehr gefördert worden ist.

Schliesslich noch ein Wort über den Tabak, das ich für überflüssig halten würde, wenn nicht einige Anstalten den Tabaksgenuss grundsätzlich verböten. Ich halte die unterschiedslose Verquickung des Tabakverbotes mit der Alkoholabstinenz für verfehlt, wenn ich auch zugebe, dass eine allgemeine Einschränkung des Tabakgenusses nur von Vorteil sein könnte. Aber die Tabaksfrage ist keine Frage wie die Alkoholfrage, sie ist eine rein individuelle, hat keine sociale Bedeutung und verlangt daher eine individualisierende Behandlung. Wo der Tabak schadet, wird er verboten. Dass er aber im allgemeinen den Alkoholikern schädlich sei, und namentlich dass er zum Alkoholgenuss reize, habe ich nie beobachtet. Ich gebe zu, dass er unter Umständen bei einzelnen Menschen den Durst vermehrt, aber wenn wir alle Sachen, die zeitweise den Durst vermehren, verbieten wollten, wohin kämen wir dann? Wir wollen ja auch garnicht den Durst bekämpfen, sondern ihn vernünftig löschen lehren.

Für die Verpflegung der besser situirten Alkoholiker sollte man beachten, dass lucullische Mahlzeiten, die überhaupt dem Character einer Heilanstalt wenig entsprechen, gerade bei solchen Pflieglingen nicht am Platze sind. Dabei überwiegt oft die Rücksicht auf Feinschmeckerei die wichtigere auf Nahrhaftigkeit und Verdaulichkeit. Auch kann es nur von allgemeinem Vorteil für diese Pflieglinge sein, wenn sie ihre etwa verwöhnten Gaumen an eine solide Hausmannskost gewöhnen.

Wenn die Trinkerheilanstalten ihren Zweck in wirklich grossartiger Weise erfüllen sollen, dann müssen sie so zu sagen volkstümlich werden. Dazu muss sich aber die Aufklärung über Trinkerbehandlung und Trinkeranstalten noch in ganz anderer Weise verbreiten, als es bisher in den meisten Ländern der Fall ist. Vor allem aber halte ich in Uebereinstimmung mit den meisten Autoren für unerlässlich, dass Gesetze über die Versorgung von Trunksüchtigen gegeben werden. Das Gesetz von St. Gallen ist mir immer noch als das allerbeste erschienen, weil es einfach, klar und äusserst praktisch ist. Wir müssen überall die gesetzliche Möglichkeit erlangen, Trinker zwangsmässig in Anstalten zu bringen, wie es ausser in St. Gallen in einigen der Vereinigten Staaten von Amerika in Ontario, Australien der Fall ist. Die Freiwilligkeit des Eintretens in die Anstalt wäre zwar aus vielen Gründen das Bessere. Aber wenn im Ganzen bei freiwilligen Pflieglingen bessere Erfolge erzielt werden, so liegt das doch nur an der Thatsache, dass die Freiwilligkeit immer eine geringere Schädigung des Gehirnes voraussetzt als sie bei Zwangsversorgung vorliegen wird, dass Einsicht, Energie und sittliches Bewusstsein noch nicht so schwer beeinträchtigt sind. Wie oft aber sieht man trotzdem bei solchen Alkoholikern alle Ueberredungskunst, jeden ernstesten ärztlichen Rat an allerlei Bedenken abprallen, wobei namentlich der Kostenpunkt immer eine grosse Rolle spielt. Der moralische Druck der drohenden Zwangsversorgung wird dem gegenüber erst ein freiwilliges Aufsuchen der Anstalten im ausgedehntesten Masse bewirken. Andererseits aber müssen wir uns doch fragen, ob denn damit genug gethan ist, wenn wir denen Behandlung gewähren, die freiwillig für einige Zeit in eine Anstalt gehen wollen. Jene anderen sind es ja, die eigentlich erst den Alkoholismus zu einer Volksfrage machen, jene, die nichts wissen wollen von Heilung, und die in ihrer brutalen Einsichtslosigkeit und moralischen Indifferenz eine Gefahr für ihre Familie, für den Staat, für die Mitmenschen und für spätere Generationen sind. Und gerade in der grossen Masse der unvermögenden Trinker kann von Freiwilligkeit kaum die Rede sein. Diese hilfsbedürftigen Trinker verkommen, wenn sich nicht gesetzlicher Zwang ihrer erbarmt. Es wäre nur unvollkommene Arbeit, kaum die Mühe lohnend, wenn wir auf zwangsmässige Anstaltsbehandlung verzichten würden. Ebenso wie Geisteskranke müssen die Trinker zwangsweise behandelt werden; denn sie sind nichts anderes als

durch das Gift des Alkohols intellektuell und ethisch schwachsinnig Menschen, die nicht selbst für sich sorgen können.

Merkwürdig ist es, dass sich in manchen Ländern die Gesetzgeber vor einer zeitweiligen Freiheitsberaubung der Trinker scheuen, dagegen die Entmündigung d. h. ihren bürgerlichen Tod für unbedenklich halten. Ja die Entmündigung ist bei uns in Deutschland in einem lebhaft bekämpften Gesetzentwurf zur Vorbedingung der zwangs mässigen Behandlung gemacht worden. Das einzig richtige ist die heilbaren Trinker zu heilen und nur die unheilbaren zu entmündigen.

Dass mit der Zwangsversorgung das Recht verbunden sein muss die Trinker gegen ihren Willen eine gewisse Zeit in der Anstalt zurückzuhalten, ist selbstverständlich. Dieser Internierung werden sich auch diejenigen Freiwilligen fügen müssen, die sich in Zwangsanstalten begeben, weil sonst die Disciplin gefährdet wird. Aber auch sonst wäre es von Vorteil, wenn dem englischen Verfahren gemäss mit freiwilliger Aufnahme Detention verbunden wäre. Gerade das Gefühl der Besserung verleitet oft in den besten Fällen zu allzu frühem Austritt trotz aller vorher gegebenen Versprechungen. Neun Monate scheinen im allgemeinen unerlässlich zur Behandlung und Heilung der Trinker, selten weniger. Dass Ausnahmen vorkommen, ist erfreulich, kann aber die Regel nicht berühren. Wer sich dieser Detention nicht fügen will, muss eben eine Anstalt aufsuchen, die ihm keinen Zwang bezüglich der Dauer seines Aufenthaltes auferlegt. Die Privatspekulation wird dafür sorgen, dass es an solchen Anstalten nicht fehlt, wenn die Specialbehandlung der Alkoholiker erst noch mehr aufkommt. Dass solche Anstalten Vorzügliches leisten können, bestreite ich nicht; aber es kommen für sie doch nur ausgewählte Fälle in Frage.

Wichtig ist ferner, dass das Aufnahmeverfahren nicht zu compliciert sei. Eine Mitwirkung des Gerichtes sollte unter allen Umständen vermieden werden. Mir erscheint das Gesetz von St. Gallen auch darin vortrefflich. Immerhin könnte man zur Beruhigung des Volksbewusstseins die Mitwirkung des Gerichtes ja durch eine nachträgliche Meldung an den Staatsanwalt sichern. Doch darf der Trinker oder derjenige, der den Antrag stellt, nicht selbst mit den Gerichtsbehörden deswegen zu verhandeln haben; denn vor gerichtlichen Verhandlungen hat das Volk, wie Herr Professor Forel sehr richtig bemerkt, eine instinktive Scheu. Es liegt überhaupt kein Grund vor, bei der Versorgung von Trinkern anders zu verfahren als bei Geisteskranken für deren Versorgung doch z. B. in Deutschland allgemein ein arztärztliches Gutachten und die Vermittlung einer nicht gerichtlichen Behörde genügt.

Anstalten, die mit Zwangsbefugnissen ausgestattet sind, müssen staatlicher Aufsicht unterstehen. Schon zur Beruhigung des Publikums wird dies notwendig sein. Ich würde es für sehr wünschens

wert halten, dass für das gesamte Trinkeranstaltswesen in jedem Lande eine Central-Revisions-Behörde errichtet werde, die nach Art der englischen Institution des Inspector of Retreats mit weit gehenden Competenzen ausgestattet und dem Minister direkt unterstellt würde. Dies Amt könnte nur von einem Psychiater versehen werden. Es würde durch diese Institution bureaukratisches Schematisieren am besten vermieden; der betreffende Docernent würde sich ausschliesslich den Trinkeranstalten widmen und sich dadurch vielseitige und gründliche Erfahrungen und Kenntnisse verschaffen. Zugleich wohnte ihm vermöge seiner Stellung zum zuständigen Minister die Initiative zu Verbesserungen und allgemeinen zweckmässigen Anregungen bei.

Zum Schluss möchte ich noch eine Frage berühren, die zur Zeit lebhaft diskutiert wird, nämlich die Kostenfrage oder besser gesagt die Frage, auf welche Weise Trinkerheilanstalten ins Leben gerufen werden sollen. Bemerkenswerter Weise sind darin alle einig, dass der Staat in erster Reihe berufen ist, mit seinen Mitteln für die Errichtung und Unterhaltung von Trinkerheilanstalten zu sorgen. Die Commission zur Untersuchung der Trunksuchtsfrage in Neu-Süd-Wales hat sich dahin geäussert, dass die Ausgaben des Staates für die Anlage und den Betrieb von Trinkeranstalten zwar gross seien, dass die Errichtung solcher Asyle aber in Wahrheit doch eine Ersparnis bedeute. Und das kann nicht laut genug betont werden. Zunächst werden ja in Trinkeranstalten sehr viele untergebracht, die sonst in anderer Weise der Fürsorge des Staates anheimfallen als Landarme, Geisteskranke, Verbrecher. Sodann aber vermindert der Staat durch Heilung von Trunksüchtigen die Zahl der versorgungsbedürftigen Armen und Kranken überhaupt, vermehrt dagegen die der steuerkräftigen Bevölkerung. Vor allem aber ist es eine hohe sittliche Pflicht, dass der Staat für die Trinker ebenso sorgt wie für die Geisteskranken, Epileptiker und Idioten.

Merkwürdiger Weise spitzt sich aber die Debatte über die Art der Gründung von Anstalten dahin zu, dass man die Zweckmässigkeit dieser oder jener bezweifelt. Unbestritten sind bisher nur solche Anstalten gut geheissen worden, die aus der Mildthätigkeit hervorgegangen sind. Sie haben ja auch das für sich, dass sie einerseits das Dreinreden von allerlei nicht competenten Personen und Behörden und andererseits eine allzu grosse Nachsicht gegenüber solventen Pfleglingen nach Möglichkeit ausschliessen. Dass sie sich immer davon völlig frei halten können, möchte ich namentlich für den ersten Punkt nicht zugeben. Die Möglichkeit bureaukratischen Hineinpfuschens in die Verwaltung der Trinkerheilanstalt liegt nun bei staatlichen Anstalten nahe; die Erfahrungen in Amerika scheinen ebenfalls darauf hinzudeuten. Es ist ja aber auch bei anderen öffentlichen Anstalten eine oft gemachte Erfahrung, dass plötzlich Dekrete von oben in das Getriebe der Anstalt hineinfliegen, die wie ein Steinchen in einer Maschine den



ganzen Mechanismus beeinträchtigen oder sich von Anfang an überhaupt als undurchführbar erweisen. Dass dagegen Trinkerheilanstalten ganz besonders geschützt werden müssen, erwähnte ich schon früher, und ich glaube dass die von mir geforderte selbstständige Stellung des Leiters, die ich ebenfalls schon näher gekennzeichnet habe, dem vorbeugen wird.

Der andere Vorwurf, allzu grosse Connivenz gegenüber gewissen Pfleglingen aus Rücksicht auf die Pensionsgelder richtet sich gegen Privatunternehmungen, an deren Gedeihen der Leiter finanziell beteiligt ist. Ich habe schon darauf hingewiesen, wie durch strenge Handhabung der Hausordnung in solchen Anstalten leicht schwierige finanzielle Verhältnisse eintreten können. Dass die Versuchung hier gross werden kann, die Disciplin fahren zu lassen und die zahlungsfähigen Pfleglinge festzuhalten, ist nicht zu bestreiten. Was will man aber dagegen thun, dass die Trinker dann durch Gewissenlosigkeit der Anstaltsbesitzer ausgebeutet werden? Durch Gesetze ist es nicht zu hindern. Erleben wir nicht heute, dass Alkoholiker in Anstalten sich zu ihrer Heilung befinden, wo Weinzwang bei Tische herrscht, wo sie ganze Körbe Bier mit Wissen der Angestellten im Zimmer haben wo eine tägliche Menge von 5-6 Flaschen Bier und 1 Flasche Moselwein vom Leiter als nicht zu viel für einen Trinker bezeichnet wird? Wird sich das durch ein Trinkerversorgungsgesetz ändern? Im Gegenteile, es ist zu fürchten, dass das gefährlichste Freibeutertum, dasjenige, das auf die Dummheit der Welt spekuliert, auch bei der Ausbreitung der Trinkerbehandlung versuchen wird, seine Schaff zu scheeren. Die Kundigen werden bald den Wert einer solchen Anstalt erkennen und warnend ihre Stimme erheben. Im übrigen stehen wir in Zukunft ebenso wie jetzt solchen Treibereien machtlos gegenüber. Es wird aber ein Bedürfnis nach Privatanstalten hier und da vorhanden sein, da viele Menschen eine Abneigung gegen staatliche und solche Anstalten haben, die der Mildthätigkeit ihre Entstehung verdanken. Und jene Anstalten, die wie viele der heutigen Nerven und Kaltwasserheilanstalten, den Trinker aufnehmen und ihn weiter trinken lassen, werden doch immerhin Ausnahmen bleiben gegenüber denjenigen Privatunternehmungen, die wissenschaftlich und gewissenhaft geleitet werden.

Ich kann mich nicht gegen irgend eine Art der Anstalt principiell entscheiden; wenn die geeignete Person an der Spitze steht, können sie alle gutes leisten. In mancher Hinsicht ist es sogar gut, wenn die Trinkerversorgung auf recht breiter Basis inaugurirt und möglichst vielseitig in Angriff genommen wird. Im übrigen werden auch hier die Verhältnisse trotz aller theoretischen Postulate mächtiger sein und je nach Land und Volk die Praxis bestimmen. So glaube ich z. B. dass die mir äusserst sympathischen Verhältnisse der Schweiz — staatlich subventionierte Stiftungen — für Deutschland im Grossen nicht geeignet sind. Es geht bei uns ein tiefes, wenn auch völlig

ungerechtfertigtes Misstrauen gegen nicht staatliche oder sonst behördliche Anstalten durchs Volk. Solchen Eigentümlichkeiten muss aber bei einer so schwierigen Sache Rechnung getragen werden.

Ich komme zum Schluss. Was ich Ihnen darlegen wollte, sind, wie ich schon im Anfang sagte, keine durchweg unbestrittenen Sätze. Bei einer so grossen Frage wie der vorliegenden, hat das Urteil eines einzelnen aber überhaupt keine weitere Bedeutung als die, einen Baustein zu dem ganzen Werke zu liefern. Dass mir dies gelungen sei, ist mein inniger Wunsch.

### Schlussätze

1. — Die Trennung der heilbaren Trunksüchtigen von den unverbesserlichen, von Geisteskranken und kriminellen Trinkern durch besondere Heilanstalten ist unerlässlich.

2. — Die Grundlagen der Trinkerbehandlung müssen völlige Abstinenz, sittliche Beeinflussung, Arbeit und gute Disciplin bilden. Der Einfluss der Religion ist eins der Haupthilfsmittel und daher gebührend zu berücksichtigen.

3. — Die Arbeit soll körperlich sein (Land und Gartenarbeit); Sie soll neben ihrem hohen medizinischen Werte besonders als Erziehungsmittel gewürdigt werden. Die Kenntnisse des einzelnen sind entsprechend zu berücksichtigen und seine Fähigkeiten zu entwickeln. Wenn möglich soll die Anstaltsarbeit den Pfléglingen auch nach der Entlassung eine Quelle moralischen oder materiellen Gewinnes sein.

4. — Eine Trennung der Geschlechter in verschiedene Anstalten erscheint nicht unbedingt nötig, die Trennung der Stände wird sich meist von selbst ergeben.

5. — Die Anstalt soll unter Leitung eines Irrenarztes stehen. Nur ausnahmsweise ist ein andere Leitung zulässig.

6. — Der Anstaltsleiter muss mit der grössten Kompetenz ausgestattet werden, die nur immer möglich ist, um Schematismus und störende Beeinflussungen durch Nichtsachverständige zu verhüten.

7. — Die Anstalt soll möglichst klein und übersichtlich sein, ländliche und womöglich reizvolle Lage haben.

8. — Die Dauer des Anstaltsaufenthaltes soll mindestens 9 Monate betragen.

9. — Zur wirklichen segensreichen Wirksamkeit von Trinkerheilanstalten sind Gesetze unerlässlich, die die Zwangsheilung gestatten.



10. — Anstalten im Character von Stiftungen sind unzweifelhaft die besten. Die Errichtung von staatlichen und privaten Anstalten wird sich aber in vielen Ländern als notwendig ergeben, und unter guter Leitung können diese auch ebenso vorzügliches leisten.

### DISCUSSION

**M. le Dr Victor Oldéroggué** est d'avis que le Congrès devra s'occuper du côté législatif de la question ; les buveurs devraient être retenus dans les asiles un temps suffisamment long pour être complètement guéris. Dans la plupart des pays, un buveur interné a le droit de quitter l'asile lorsqu'il est guéri de son délire. Mais c'est souvent pour retomber dans son vice le lendemain même. Au contraire, si une loi permettait de retenir l'alcoolique un temps suffisant, les résultats seraient modifiés. Une grande commission antialcoolique réunie à St-Petersbourg sous les auspices du Dr Nijégorodzeff s'occupe de cette question.

**M. le Président.** — Dans cette question, il faut distinguer le point de vue médical et le point de vue législatif. Ce dernier été longuement traité par le Dr Thiry, professeur à la Faculté de droit de Liège, au Congrès de Bruxelles. Quand un buveur menace sa famille et risque de commettre un malheur, ce qui se voit chaque jour, l'internement s'impose. Mais une fois interné, cet homme devient calme et l'on est obligé de le laisser sortir. La récidive ne se fait pas attendre.

Quand, au contraire, l'alcoolique ou le buveur prend un engagement de rester bénévolement six mois par exemple, alors il peut guérir complètement. Lorsque le placement a lieu par voie administrative, c'est-à-dire d'office, la tâche du médecin serait facilitée s'il existait une telle loi ; il n'y aurait pas lieu alors de réclamer un engagement.

L'abstinence doit être totale à l'établissement ; en outre, il faut que le personnel, lui aussi, soit abstinant ; les malades peuvent sortir, mais toujours surveillés, car les fraudes sont très fréquentes.

**M. le Dr Ossipoff** (Russie) pense que la durée du traitement ne doit pas aller jusqu'à 9 mois ; six mois suffisent le plus souvent.

**M. le Dr Ruysch** (Hollande) prétend qu'on ne peut fixer la durée du séjour des alcoolisés dans les asiles. Cela dépend, d'une part, de l'alcoolisé lui-même, de sa famille, de son entourage, et, d'autre part, de la façon dont l'asile est installé et administré.

Pour un buveur sur lequel ne pèse pas d'hérédité, qui est un homme résolu, de caractère et de volonté, qui n'est devenu alcoolisé que par concours malheureux de circonstances, la guérison peut être obtenue en 3 mois. Pour d'autres, les dégénérés, les ivrognes héréditaires, les chroniques, gens de peu de volonté, il se peut qu'une année ne suffise pas. Il en est enfin d'incurables.

M. Ruysch croit donc que c'est le médecin qui doit fixer, dans chaque cas particulier, la durée du traitement en se basant sur les anamnèses et sur l'examen du malade.

**M. le Président** fait observer, au point de vue légal, que l'on se heurte à une certaine résistance de la part des gouvernements. En Belgique, il en est ainsi. Mais toujours, ici comme ailleurs, il faut que l'initiative privée ouvre la marche et montre à l'Etat la voie dans laquelle il doit s'engager. Les résultats obtenus dans les asiles privés emportent la conviction.

**M. Marthaler** donne communication du travail suivant contre les *asiles des buveurs de la Suisse*, leur organisation, les résultats obtenus.

## Die Schweizerischen Trinkerheilanstalten

### Les asiles de buveurs en Suisse

PAR M. LE PASTEUR HARALD MARTHALER DE BERNE

*Analyse.* — Il existe en Suisse 10 asiles pour buveurs qui ont traité depuis leur origine jusqu'à la fin de 1898, 2374 malades. Tous ces établissements doivent l'existence à l'initiative privée, soit de particuliers soit de sociétés fondées dans ce but. Mais tous reçoivent des sommes plus ou moins considérables des gouvernements cantonaux. La somme totale de ces subventions d'Etat s'élève à 188.192 fr. Il n'y a qu'un seul asile, celui du château de Hard, appartenant à une société par actions et destiné aux buveurs de la classe aisée, qui soit dirigé par un médecin. Tous les asiles sont d'accord à reconnaître la valeur d'une bonne discipline pour éviter des évasions et assurer le succès du traitement. Le site des établissements n'est pas indifférent vu la nécessité de rendre le séjour aux malades aussi agréable que possible. L'asile de buveurs étant une maison de santé, toute apparence de prison doit être évitée. Aussi faut-il que les appartements aient un caractère agréable. Il est indispensable pour les asiles d'avoir des locaux pour la récréation, le jeu, la lecture et le divertissement, et des emplacements suffisants pour le travail des malades, des usines, etc.

Le traitement est basé sur quatre principes tous fondamentaux : *l'abstinence totale* de toute boisson alcoolique (vin, bière, cidre, eau-de-vie), *l'alimentation* suffisante, le *travail physique* (travail agricole et industriel) qui est en même temps remède et moyen pédagogique, et le *relèvement moral et religieux*. Il est indispensable que le directeur soit un homme de cœur et d'intelligence.

Les résultats obtenus dans les asiles suisses sont des plus satisfaisants : d'après les statistiques établies, environ 40 à 50 0/0 des malades sont guéris, c'est-à-dire sont devenus abstinents totaux.

Pour assurer le succès de la guérison, les directeurs des asiles restent en relation avec les malades sortis de la maison, soit par la correspondance soit par des visites. Une grande partie des pensionnaires guéris adhèrent, après leur sortie, à une société d'abstinence, où ils trouvent le soutien nécessaire.

En dehors de leur but spécial les asiles de buveurs ont une grande valeur dans la lutte contre l'alcoolisme : ils détruisent beaucoup de préjugés sur les boissons alcooliques et sur l'abstinence totale.

I. — *Bestand der schweizerischen Trinkerheilanstalten*  
auf 31. Dezember 1898

| Name und Ort der Anstalt                                                     | Jahr der<br>Gründung | Zahl der Pfleglinge   |                                   |                          |
|------------------------------------------------------------------------------|----------------------|-----------------------|-----------------------------------|--------------------------|
|                                                                              |                      | am<br>31. Dez<br>1898 | Entlassene<br>vor 31. Dez<br>1898 | Total der<br>Behandelten |
| 1. Pilgerhütte auf Chrischona bei Basel                                      | 1855 <sup>1</sup>    | 16                    | 678 <sup>2</sup>                  | 694                      |
| 2. Pension de la Croix Bleue in Trélex.                                      | 1883                 | 14                    | 542                               | 556                      |
| 3. Trinkerheilstätte Ellikon a/Thur,<br>Zürich .....                         | 1889                 | 33                    | 602                               | 635                      |
| 4. Trinkerheilstätte Nüchtern bei Bern.                                      | 1891                 | 19                    | 179                               | 198                      |
| 5. Trinkerinnenheilstätte Blumenau bei<br>Steg, Kanton Zürich .....          | 1895                 | 20                    | 67                                | 87                       |
| 6. Trinkerinnenheilstätte Weissshölzli<br>b. Herzogenbuchsee, Kt. Bern ..... | 1895                 | 9                     | 55 <sup>3</sup>                   | 64                       |
| 7. Pension Vonderfluh in Sarnen,<br>Obwalden .....                           | 1896                 | 21                    | 63                                | 84                       |
| 8. Asile de Pontareuse pour la guérison<br>des buveurs, Ct. Neuchâtel .....  | 1897                 | 13                    | 6                                 | 19                       |
| 9. Abstinenz Sanatorium Schloss Hard<br>in Ermatingen, Kt. Thurgau .....     | 1898                 | 7                     | 17                                | 24                       |
| 10. Maison de relèvement pour buveurs<br>Etagnières, Ct. Waadt .....         | 1898                 | 13                    |                                   | 13                       |
| Total .....                                                                  |                      | 165                   | 2209                              | 2374                     |

II. — *Geschichtliches über die Entstehung der Anstalten*

Die Ehre, als erste schweizerische Trinkerheilanstalt angesehen werden zu können, gebührt der « Pilgerhütte. » Auf dem Chrischona-hügel bei Basel besteht seit 1840 eine Missionsanstalt, welche von Anfang an allerlei Verirrten und Verlorenen ein Heim bot. Als die Zahl der Missionszöglinge anwuchs, stellte sich die Notwendigkeit ein, die zu rettenden Personen anderwärts unterzubringen. So wurde 1855 auf dem Maienbühl bei Riehen eine freiwillige Zwangsarbeitsanstalt begründet. Die Leitung derselben wurde 1858 einem Manne anvertraut, welcher in Amerika Mitglied eines Temperenzvereines gewesen war. 1872 siedelte die Anstalt nach dem Chrischona-hügel über und führte 1883 den Grundsatz der Abstinenz ein.

Im Jahre 1877 begründete in Genf Pfarrer L. L. Rochat den schweizerischen Mässigkeitsverein, welcher nachmals den Namen

<sup>1</sup> Die Abstinenz als Prinzip erst seit 1883 durchgeführt.

<sup>2</sup> 50-75 Prozent Trinker; 50-25 Prozent sonst verkommene Leute.

<sup>3</sup> Die mehr als einmal verpflegten Personen je für 1 gerechnet.

« Blaues Kreuz » annahm und seither zu einem internationalen Bunde anwuchs. Dieser Verein, der im Jahre 1898 in der Schweiz auf 14358 Mitglieder und Anhänger, darunter, 5578 gewesene Trinker, angewachsen war, 1897 in Frankreich 1417, in Deutschland 4553, in Belgien 297 und in andern Ländern 789, im ganzen mit der Schweiz zusammen 20,090 Mitglieder, gab einer religiös gesinnten Dame in Trélex die Anregung, eine Heilstätte für Trinker zu errichten. Fräulein Nicol legte 1883 in Mollens (Waadt) den Grund zum Werke und liess 1884 die Anstalt in das ihr gehörende Herrschaftsgut in Trélex übersiedeln.

Den fruchtbarsten Anstoss für die Entstehung von Trinkerheilanstalten in der Schweiz brachte der 2. internationale Kongress zur Bekämpfung des Missbrauchs geistiger Getränke, welcher 1887 in Zürich stattfand. Dort wurde die Frage der Trinkerasilie ausführlich verhandelt. (Siehe gedruckte Verhandlungen S. 132-164). Schon 1889 entstand im Kanton Zürich selbst, auf die Initiative des Hilfsvereins für Geistesranke, die Trinkerheilstätte Ellikon an der Thur. Bern folgte bald nach. Schon vor dem Züricher Kongress war hier im Ausschuss für kirchliche Liebesthätigkeit der Gedanke an ein solches Werk aufgestiegen; der Kongress leistete dem geplanten Unternehmen Vorschub, so dass 1890 ein Verein sich konstituieren und 1891 die Anstalt Nüchtern eröffnet werden konnte.

Ellikon und Nüchtern nahmen anfänglich auch Frauen zur Verpflegung auf, mussten aber aus disziplinarischen Gründen davon abgehen. Und doch war das Bedürfnis einer Anstaltspflege für trunksüchtige Frauen erwiesen. Um demselben entgegenzukommen begründete 1895 im zürcherischen Thurtale Herr Diener, Mitglied des Blauen Kreuzes, aus eigenen Mitteln und auf eigene Gefahr eine Frauenanstalt Blumenau. Im gleichen Jahr entstand in Herzogenbuchsee, Kanton Bern, auf Anregung von Mitgliedern des Blauen Kreuzes eine zweite Frauenanstalt. Auch diese ist das Werk einer einzelnen Privatperson, welche, Mitglied des Blauen Kreuzes, nach dem Tode ihrer Mutter hierin eine befriedigende Lebensaufgabe suchte und fand.

Den besondern Bedürfnissen der katholischen Schweiz kam das Centralkomitee des schweiz. Piusvereins entgegen, indem es am 28. November 1895 beschloss, eine Trinkeranstalt zu errichten und dieselbe im Jahre 1896 in Sarnen als Pension Vonderflüh eröffnete.

Für Alkoholiker aus bemittelten Ständen war durch alle diese Anstalten im einfachsten bürgerlichen Stile noch nicht genügend gesorgt. Da bildete sich 1897 im Kanton Thurgau eine Aktiengesellschaft, welche das Schloss Hard in Ermatingen am Bodensee ankaupte und im Jahre 1898 daselbst eine Anstalt für Alkoholranke der bessern Stände eröffnete.

Die Anstalt Etagnières bei Lausanne ist Privatunternehmung des Leiters Herrn Bocion. Die Regierung des Kantons Waadt trug sich mit dem Gedanken, eine staatliche Trinkerheilanstalt zu errichten,

liess jedoch diesen Plan fallen und traf mit Herrn Bocion eine Vereinbarung, wonach der Staat für jeden Kantonsbürger in der Anstalt das Kostgeld bezahlt, sobald eine amtliche Bescheinigung der Armut vorliegt. Kann ein Kantonsbürger das Tageskostgeld von 2 Franken nur teilweise bezahlen, so legt der Staat den Fehlbetrag darauf. Die Anstalt hat zwei Klassen, die eine mit einem Kostgeld von 2-5 Franken, die andere mit 2 Franken. Die Pfleglinge der ersten Kategorie haben Einzelzimmer. Die Zahl der verfügbaren Plätze beläuft sich auf 25.

Die neuenburgische Trinkerheilanstalt Pontareuse bei Boudry verdankt ihr Entstehen der *Ligue patriotique Suisse contre l'alcoolisme* und wurde im Mai 1897 eröffnet. Die Leitung des Werkes wurde einer Kommission von 15 gemeinnützigen Männern übertragen. An der Spitze derselben steht Herr Dr. Chatelain, Arzt.

In den Jahren 1889 bis 1898 sind also in der Schweiz acht Trinkerheilanstalten errichtet worden. Dieser grosse Fortschritt ist zum Teil den Kongressverhandlungen von Zürich 1887 zu verdanken. Durch diese Verhandlungen wurde das Land mit dem Wesen solcher Anstalten vertraut und von deren Notwendigkeit und segensreicher Wirksamkeit überzeugt. Wesentlich trug aber zur Förderung der Sache die Alkoholgesetzgebung des Bundes bei. Durch Volksbeschluss vom 25. Oktober 1885 wurde Artikel 32 der Bundesverfassung dahin erweitert, dass die Bundesregierung die Befugnis erhielt, das Alkoholmonopol einzuführen. Und zwar wurde durch die Verfassung selbst den Kantonen die Pflicht überbunden, von den ihnen zufallenden Anteilen am Ertrag des Monopols wenigstens 10 % zur Bekämpfung des Alkoholismus in seinen Ursachen und Wirkungen zu verwenden. Es war von Anfang an als selbstverständlich angenommen, dass ein namhafter Teil dieser Summen für Errichtung und Betrieb von Trinkerheilanstalten Verwendung finden sollte. Dadurch war für derartige Unternehmungen eine wirksame finanzielle Quelle eröffnet, die auch benützt wurde. Nach dem letzten Berichte des Bundesrates über die Verwendung des Alkoholzehntels durch die Kantone wurden in den Jahren 1889-1897 in 19 Kantonen für Trinkerheilanstalten in ganzen Fr. 188,192 verausgabt; im Jahre 1897 allein Fr. 32,617. Dank dieser Hilfsquelle darf mit Sicherheit angenommen werden, dass sich die Zahl der schweiz. Trinkerheilanstalten noch erheblich vermehren wird.

### III. — Organisation und Einrichtung

#### 1. — Die Leitung

Aus dem Vorgesagten ist ersichtlich, dass die schweiz. Trinkerheilanstalten auf verschiedenen organisatorischen Grundlagen ruhen. Die Anstalten Trélex, Blumenau, Weisshölzli und Etagnières sind von einzelnen Privatpersonen ins Leben gerufen worden und werden auf

Rechnung dieser Begründer betrieben. Ueberzeugte Abstinenten stellen ihren Privatbesitz, ihre Kraft und Zeit in den Dienst der Anstaltsbehandlung der Trinker. Die Anstalt Trélex wird allerdings durch ein Hauselternpaar geleitet, welches aber in täglichem Kontakt mit der Besitzerin steht. Die Pilgerhütte ist das Werk des Basler Missionsvereins, welcher der Anstalt ein Gebäude mit Dependenzen zur Verfügung stellt, die Pfleglinge auf dem eigenen Landgut und in den Werkstätten des Missionshauses beschäftigt und als Entschädigung einen Teil des Lebensunterhaltes in Naturalien bestreitet. Ellikon und Nüchtern werden von gemeinnützigen Vereinen, Schloss Hard von einer Aktiengesellschaft getragen. Die Statuten dieser Aktiengesellschaft sichern den Aktionären einen mässigen Zinsgenuss und weisen alle weitem Betriebsüberschüsse der Verbesserung und Vergrösserung der Anstalt, sowie der Bekämpfung der Trunksucht und der Trinksitten, zu. Aehnlich ist Pontareuse organisiert, wo ein Konsortium ein 3 % Aktienkapital von Fr. 80,000. zur Verfügung stellte und die Einrichtung der Anstalt einer 15 = gliedrigen Kommission übertrug. Die Oberaufsicht wird bei Ellikon, Nüchtern und Vonderflüh von einer Direktion ausgeübt.

Die unmittelbare Leitung wird in Blumenau, Weissshölzli und Etagnières durch die Besitzer der Anstalt besorgt. Ueberall sonst ist die Leitung einem verantwortlichen Hausvater überbunden. Schloss Hard wird von einem Arzte, Vonderflüh von einem Geistlichen geleitet, während die übrigen Hausväter von Beruf ursprünglich Handwerker (Ellikon), Landwirte (Nüchtern), Stundenhalter (Trélex, Pontareuse) waren. Der Hausvater der Pilgerhütte ist zugleich Lehrer am Missionshaus. Wo die Leitung nicht eine ärztliche ist, sitzen Aerzte in der Anstaltsbehörde und werden wohl auch eigene Anstaltsärzte ernannt, welchen die Behandlung interkurrenter Krankheiten im Hause und die Begutachtung der ärztlichen Aufnahmeberichte, sowie aller medizinischen Angelegenheiten der Anstalt übertragen ist. Auch mit den Ortsgeistlichen wird, soviel möglich, Fühlung gesucht.

Ein Hauptpunkt innerhalb der Anstaltsleitung ist überall die Disziplin. Durch eine Hausordnung werden die Stunden für das Aufstehen und zu Bette gehen, für das Essen und die Arbeit, wird das Verhalten der Pfleglinge zu einander und zu dem Anstaltspersonal geordnet. Ausgänge dürfen nur mit Bewilligung der Anstaltsleitung stattfinden, in Anstalten für Frauen nur in Begleitung. Das Empfangen von Besuchen unterliegt vorheriger Anmeldung und Bewilligung. In Trélex ist das Tabakrauchen verboten. Um Entweichungen zu erschweren, werden mancherorts die Kleider der Pfleglinge verschlossen. Ankommende Postsachen unterliegen der Censur der Anstaltsleiter. Um Schwierigkeiten im Verkehr der männlichen Pfleglinge mit weiblichen Dienstboten zu verhüten, hält Trélex grundsätzlich keine solchen; Ellikon hat durch bauliche Einrichtungen dafür gesorgt, dass dieser Verkehr auf ein Minimum beschränkt wird. Nüchtern hat

den Plan zu einem Anstaltsneubau nach dem gleichen Prinzip aufgestellt. Intriguen der Pfleglinge untereinander, Konspiration gegen die Leitung, Widerspenstigkeit gegen die Hausordnung und gegen die Arbeit sind alltägliche Vorkommnisse. Das Einschmuggeln alkoholhaltiger Substanzen kommt trotz strenger Aufsicht doch ausnahmsweise vor. Entweichungen aus den Anstalten sind nicht ganz zu vermeiden, besonders weil es keine gesetzlichen Mittel gibt, die Pfleglinge gewaltsam festzuhalten. Einzig der Kanton St. Gallen hat sich ein Spezialgesetz zur zwangsweisen Einbringung von Trinkern in Trinkerheilanstalten und Festhaltung derselben für eine bestimmte Zeit gegeben; die Erfahrungen, welche damit bis jetzt gemacht wurden, sollen dem Vernehmen nach hinter den gehegten Erwartungen zurückgeblieben sein. Wo Trinker unter dem Druck von Gemeinde- und Staatsbehörden in die Anstalten kommen, ist der Erfolg dieser «freiwilligen Muss» oft der Heilung der Betreffenden und der Disziplin der Anstalt nachteilig. Der Apparat der Disziplin sollte nicht zu stark hervortreten müssen. Der natürliche Argwohn der Alkoholkranken wird leicht aufgestachelt, wenn sie sich sehr beobachtet fühlen. Es ist im Allgemeinen besser, wenn dem Kranken Vertrauen entgegengebracht wird. Zudem soll die Anstalt ihm zum freundlichen Heim werden. Mit diesen beiden Rücksichten ist eine all zu straffe Disziplin nicht gut vereinbar. Dennoch will vor allen Dingen der Heilzweck im Auge behalten sein; und dieser ist nicht zu erreichen, wenn es nicht gelingt, den Kranken an ein durchaus geregeltes Leben, in allem an Ordnung und Zucht zu gewöhnen. Ohne einen gewissen Zwang geht es deshalb nicht ab. Als einen Zwang empfindet der neu Eingetretene schon die völlige Abstinenz. Auch zur Arbeit müssen manche Pfleglinge zeitweise gezwungen werden; die Einsicht, dass Arbeit für sie ein Heilmittel ist, geht manchen erst spät, einzelnen wohl auch gar nie auf.

## 2. — Lage, Räume & Gebäulichkeiten

Die örtliche Lage einer Trinkerheilanstalt ist nicht ohne Bedeutung. Wir treffen hierin bei den schweiz. Anstalten eine ziemlich Mannigfaltigkeit. Einzelne Anstalten weisen sehr schöne Lage auf. Pension Vonderflüh liegt am lieblichen Sarnersee und gewährt ein herrliches Nahgebirgspanorama. Schloss Hard liegt am lieblichen Untersee, der Insel Reichenau gegenüber. Pontareuse hat zu Füssen den Neuenburgersee, in der Ferne den weiten Alpenkranz. Nüchtern liegt eine Stunde nördlich von Bern an einem Südhang über dem Dorf Kirchlindach und gewährt einen Ausblick auf die Berneralpen wie er seines gleichen sucht. Aussichtsreich liegt auch Trélex am Fusse des Jura. Blumenau liegt in einem Thale zwischen ernst = freundlichen Bergen eingebettet, mit Gelegenheit zu hübschen Ausflügen in nächster Umgebung. Ellikon und Pilgerhütte sind in dieser Hinsicht weniger bevorzugt, obwohl auch ihre Lage an landschaftli-

chen Reizen nicht arm ist. Weisshölzli steht am Rande eines grossen Tannenwaldes, der in der guten Jahreszeit reizende Arbeits- und Ruheplätze, auch schöne Spaziergänge bietet.

Fast alle Anstalten liegen etwas abseits von der Heerstrasse, von Ortschaften und namentlich von Wirtshäusern. Etwas einsame Lage erleichtert um vieles die Disziplin und ladet zur stillen Einkehr, welche Trinkern so not thut, sollen sie anders zu sich selbst kommen, Selbsterkenntnis und starke Entschlüsse für ihr künftiges Leben gewinnen. Unmittelbare Nähe von grossen, dichten Waldungen dürfte, bei Männeranstalten zumal, das Entweichen befördern. Allzu abgeschieden sollten die Anstalten nicht liegen, weil dadurch die Zufuhr der nötigen Materialien und die Abfuhr der zu verwertenden Produkte erschwert würde.

#### Die Anstaltsgebäude und — Räume

Eine Trinkerheilanstalt ist ein Krankenhaus; denn ihre Pfleglinge sind Alkohol-Kranke. Dies bedingt therapeutische und hygienische Einrichtungen. Da die Patienten aber nicht ans Bett und Zimmer gefesselt sind, sondern im Gegenteil, wie weiter unten näher auszuführen sein wird, so viel möglich in freier Luft arbeiten und sich bewegen, daneben in Gesellschaft sich vereinigt halten sollen, liegt auch der Schwerpunkt der Anstaltseinrichtung nicht in den Zimmern der Pfleglinge, sondern in Arbeits- und Geselligkeitsräumen.

Eine Trinkerheilanstalt ist keine Strafanstalt. Ihre Gebäude sollen weder äusserlich noch innerlich strafanstaltartig aussehen. Vergitterte Fenster, zellenartige Schlafräume, hohe Schutzmauern gehören nicht hin. Und doch muss die Anlage und Einrichtung der Gebäude dem Zwecke scharfer Beaufsichtigung und Disziplin angepasst sein. Unsere Pfleglinge sind nicht Sträflinge; aber sie müssen in ziemlich weitgehendem Sinne ihrer persönlichen Freiheit für die Dauer des Anstaltsaufenthaltes sich begeben.

Gerade darum kann eine Trinkerheilstätte auch nicht wohl eine gewöhnliche Pension sein, wo jeder thut, was ihm gefällt und sich höchstens an die Gemeinsamkeit der Mahlzeiten hält. Eine stramme Hausordnung muss durchgeführt, ein gewisser Arbeitszwang gehandhabt werden. Und doch soll die Trinkerheilanstalt vom Charakter der Pension, des Erholungs- und Kurortes, etwas an sich tragen. Die sarn'sche Anstalt nennt sich geradezu Pension Vonderflüh und diejenige zu Télex Pension *de la Croix Bleue*. Dadurch wird der Charakter der Freiwilligkeit besonders betont, worauf alle unsere Anstalten grosses Gewicht legen; anderseits liegt in der Hervorkehrung dieser Seite die Anerkennung, dass Trunksucht in erster Linie eine Krankheit ist. Die Anstalt als ganzes wird eher einem Kurorte, einer Pension, als einer Arbeitsanstalt oder einem Spital ähnlich sehen wollen.



Das Anstaltsmässige in der äussern wie in der innern Einrichtung möglichst zurücktreten zu lassen, gibt es aber noch einen Grund. Der Trinker hat meist den Heimsinn, die Lust und Freude am eigenen Heim und das Bewusstsein der Pflicht gegen das Heim eingebüsst. Diese soll er wieder erlangen. Die Anstalt muss diesen Sinn wecken und pflegen. Sie wird deshalb selbst « heimelig » sein müssen. Der neuangekommene Kranke soll sich bald heimisch fühlen können. Schon der äussere Eindruck des Gebäudes dann aber auch das Innere dürfen nicht kalt und abstossend wirken, sondern müssen gewinnen durch Behaglichkeit und Anmut.

Die Entstehung und Entwicklung der einzelnen schweiz. Anstalten brachte es mit sich, dass nicht überall diesen Forderungen genügt werden konnte. Ueberall ohne Ausnahme wurden zuerst ältere, bestehende Gebäude bezogen und diese so gut es eben in jedem einzelnen Falle ging, dem Anstaltszwecke dienstbar gemacht. Mit Zunahme der Frequenz wurde zu Dependenzgebäuden Zuflucht genommen, Pfleglinge wurden in zwei oder drei verschiedenen Gebäuden untergebracht, die bestehenden Gebäude wurden durch Anbauten erweitert (Ellikon); Pontareuse bewohnte zuerst ein altes Pächterhaus, in welchem für den ersten Bedarf die nötigen Pfleglingszimmer hergerichtet wurden. Dann wurde ein Neubau für circa 20 Betten erstellt, aber von vorne herein auf Erweiterung im Bedürfnissfalle angelegt. Nüchtern mietete sich zuerst in einem Herrenstock eines Bauernhofes ein, pachtete später das ganze Gut von circa 54 Jucharten; im letzten Jahre wurde das ganze Heimwesen zum Preise von Fr. 100,000, — angekauft und gegenwärtig sind wir daran, einen Neubau von circa 40 Betten aufzuführen. Wir stiessen dabei auf ein eigentliches Problem, für dessen Lösung wir keine Vorbilder besaßen. Die Erfahrung wird zeigen müssen, ob wir eine richtige Lösung gefunden haben. Wir hielten uns an etwa folgende Hauptgrundsätze:

1. Die Anstalt soll nicht viel mehr als 40 Pfleglinge beherbergen. Wir sind grundsätzlich gegen grosse Trinkerheilanstalten, weil wir sie familiär halten wollen.
2. Alle Pfleglinge müssen im gleichen Gebäude wohnen, der Aufsicht wegen.
3. Es sind möglichst viel Einzelzimmer, auch für unbemittelte Pfleglinge, zu erstellen.
4. Im übrigen sind die Zimmer zu drei, nie zu zwei Betten eingerichtet, eher zu vier.
5. Die Anstalt bekommt ausser einem Speisesaal zu 50 Plätzen zwei grosse Unterhaltungssäle, den einen davon für Nichtraucher.
6. Die Arbeitsräume und Schlafräume der weiblichen Dienstboten

liegen so, dass eine Berührung mit den Pfléglingen auf ein Minimum beschränkt ist.

7. Die Korridore zu den Pfléglingzzimmern sind verschliessbar.

8. Die Pflegezimmer liegen meist an der Sonnseite. Nur der Wunsch, möglichst viele Einzelzimmer zu gewinnen, konnte uns bestimmen, einige Nordzimmer zu erstellen.

9. Das Bureau des Hausvaters liegt so, dass er den Zugang zum Hause genau übersieht.

10. Der Neubau soll von aussen einen freundlichen Eindruck machen, die innere Ausstattung wärschaft-einfach, aber nicht allzu primitiv sein. Unsere Prinzipien bilden eine Synthese derjenigen Erfahrungen, welche man bislang in den Schweiz. Anstalten machte und sind mit die Frucht einer Besichtigung aller dieser Anstalten, die zum Teil recht gut eingerichtet sind, wenn sie auch kleinere oder grössere Mängel in der Einrichtung der Gebäude aufweisen.

Aus dem Vorstehenden ergibt sich, dass neben einem richtig grossen Speisesaal auch Unterhaltungsräume zur Verfügung stehen müssen. In älteren Gebäuden muss man oft froh sein, einen Speisesaal vorzufinden. Muss dieser zur Benutzung als Unterhaltungsraum, für Spiel, Lektüre etc., verwendet werden, so ergeben sich daraus Unzukömmlichkeiten, in Männeranstalten namentlich auch diese, dass der Speisesaal mit Tabakrauch angefüllt wird und zum Essen übel riecht. Das Rauchen lassen sich aber die Pfléglinge ungern nehmen, in Winter wie im Sommer. Eigene Unterhaltungsräume sind aber auch deshalb notwendig, weil die Pfléglingzzimmer im Interesse leichter Beaufsichtigung tagsüber meist verschlossen zu werden pflegen. Irgendwo müssen nun aber die Leute doch sein, wenn sie nicht gerade draussen arbeiten und wenn das Wetter ungünstig ist.

Sowohl Speise-als Unterhaltungssäle müssen hell, freundlich, heimelig sein. Der Sinn der Alkoholkranken ist ohnehin düster, misstrauisch, soll sich aber mit fortschreitender Genesung mehr und mehr aufhellen. Dazu muss, nebst dem freundlichen Hausgeist, auch die Beschaffenheit der einzelnen Räume im Hause beitragen, wie auch die ganze Umgebung, Lage, Aussicht der Anstalt dafür von nicht zu unterschätzender Bedeutung sind.

Sehr wichtig sind die Arbeitsräume. Der zweckmässigste Arbeitsraum für eine Trinkerheilanstalt bürgerlichen Charakters ist und bleibt nach allgemeiner Erfahrung die freie Natur, die zuträglichste Arbeit die Landarbeit. Hier ist indessen nicht das ganze Jahr hindurch Beschäftigung für alle Pfléglinge, obwohl auch zur Winterszeit in Scheunen und Ställen manches zu thun ist. Auch gibt es Pfléglinge, die nicht oder nicht sofort auf dem Lande beschäftigt werden können. Es ist deshalb auf leichtere häusliche Beschäftigung Bedacht zu nehmen. Zudem treten Handwerker der verschiedensten Branchen

in die Anstalt ein, welche bei gebotener Gelegenheit gerne auf ihrem Berufe arbeiten und namentlich bei Landwirtschaftsbetrieb manches nützliche herstellen und dadurch der Anstalt Ausgaben ersparen können. Fast alle unsere Anstalten haben sich eine Schreinerwerkstätte, eine Schmiede und Schlosserei, eine Drechslerei oder etwas dem ähnliches hergerichtet und sind sehr froh darüber. Teppichweberei, Finkenfabrikation, Cocosflechterei ergänzen mehrernorts diese Einrichtungen. Nicht alle Anstalten sind so glücklich wie die Pilgerhütte, die ihre Pfleglinge in den Werkstätten des Missionshauses neben der Landarbeit vollauf und in vielseitigster Weise bethätigen kann. Und da ist es oft recht schwierig, das Richtige zu treffen, eine Beschäftigung zu finden, welche den Heilzweck fördert, nicht geisttötender Art ist und doch noch einigen Ertrag abwirft. Wir suchen immer noch und wären für Winke nach dieser Richtung hin überaus dankbar. Ellikon und Nüchtern schwebt die Einrichtung von Werkstätten mit Motorbetrieb vor.

Die Pfleglingszimmer sind teils Einzelzimmer, teils Zimmer für mehrere. Massenschlafsäle suchen wir zu vermeiden. Mehr als 3 bis 4 Betten sollten die gemeinsamen Zimmer nicht halten. Zimmer von 2 Betten erleichtern die Anzettelung von Intriguen. Am beliebtesten sind die Einzelzimmer, müssen aber meist höher bezahlt werden. Im Neubau der Nüchtern werden zweierlei Einzelzimmer zu finden sein: besser ausgestattete und ganz einfache, letztere für unbemittelte Pfleglinge.

Auch die Pfleglingszimmer müssen freundlich aussehen. Ihre Ausstattung darf sehr einfach, aber nicht armselig sein. Bettüberwürfe, Bodenteppiche wenigstens vor den Betten, Spiegel, Waschtisch, ein freundliches Bild an der Wand, das alles dient zur Wohnlichkeit.

### 3. — Die Heilmittel

Leiter von Trinkerheilanstalten werden häufig angefragt, womit sie denn eigentlich die Patienten curieren. Weil die Zeitungen fortwährend Anpreisungen von Geheimmitteln gegen die Trunksucht veröffentlichten, wird vielfach angenommen, dass auch die Anstalten solche Mittel anwenden. Nichts ist irrtümlicher als das. Wir anerkennen absolut keine derartigen Heilmittel. Unserer Heilmittel sind vier, nicht mehr, aber auch nicht weniger.

Das erste derselben besteht im vollständigen Entzug des Genusses alkoholischer Getränke, in der totalen Abstinenz. Und zwar wird dieser Entzug von der ersten Stunde an konsequent und unerbittlich durchgeführt. Die früher auch unter Aerzten herrschende Meinung, dass Alkoholiker schnell wegsterben, wenn ihnen der Alkohol plötzlich entzogen wird, erwies sich als falsch. In unseren 10 schweizerischen Anstalten ist unseres Wissens kein einziger Fall solchen plötzlichen Wegsterbens vorgekommen, wo der Alkoholentzug ursächlich

mitgewirkt hätte. In der Nüchtern, welche seit 1891 betrieben wird, kam überhaupt noch kein einziger Sterbefall vor. Mehrere Schwesteranstalten befinden sich im gleichen Falle. Freilich verursacht der unvermittelte Uebergang vom Alkoholmissbrauch zur Abstinenz den Pfleglingen oft bittere Qualen. Allein dieses Uebergangsstadium wird meist nach wenigen Tagen einem Zustand verhältnissmässigen Wohlbefindens Platz machen, in dem Masse eben, als der ganze Organismus des Trinkers unter der Abstinenz in normalere Funktionsverhältnisse übergeht.

Das zweite unserer Heilmittel ist eine gute Ernährung. Der Alkoholismus des Individuums bringt es mit sich, dass der Trinker sich ungenügend ernährt. Der kranke Verdauungsapparat fordert die Nahrung nicht, und wenn sie ihm dennoch aufgedrängt wird, kommt sie nicht zur richtigen Verwendung. Dies ist ein Hauptgrund des allgemeinen Kräftezerfalls bei Alkoholkranken. Hört das Trinken plötzlich auf, so tritt bald Esslust ein und macht sich in ganz bedeutendem Masse geltend.

Die abstinent gewordenen Trinker fangen an tüchtig zu essen. Es ist als ob die lange Unterernährung gebieterisch einen Ausgleich forderte, als ob nun in kurzer Zeit all das ersetzt werden müsste, was dem Körper durch Jahre an Nahrung vorenthalten wurde. Es ist ein Fall vorgekommen, wo ein Pflegling eines Abends so viel ass, dass er an den Folgen davon starb. Der Volksmund gab als Todesursache die Abstinenz an. Dem gesteigerten Nahrungsbedürfniss muss durch reichliche, kräftige Nahrung entgegengekommen werden. In bürgerlich eingerichteten Anstalten wird ja die Nahrung immer einfach, den landesüblichen Verhältnissen angepasst sein, aber reichlich, gehaltvoll, und gut zubereitet muss sie sein. Es ist wunderbar, in wie kurzer Zeit die Kranken dann wieder zu Kräften kommen, wie ihre Muskeln erstarken, das Nervensystem sich rekonstruiert, das Zittern der Extremitäten aufhört, der Gang sicher wird. Eine rechte Kost dient aber auch wesentlich dazu bei, die Pfleglinge bei guter Laune zu erhalten, was in einer Trinkerheilanstalt nicht immer leicht ist.

Als drittes unerlässliches Heilmittel bezeichnen wir die Arbeit. Manche Alkoholiker arbeiten nicht mehr, weil sie kranken, andere kranken, weil sie zu wenig arbeiten. Beide Kategorien müssen zur Arbeit zurückgeführt werden. Jede Arbeit erfordert Kraftaufwand und absorbiert Kraftstoff im Körper. Dadurch wirkt sie befördernd auf den Stoffwechsel, bei richtiger Ernährung also gesundheitsfördernd. Erschwerung, Verlangsamung, Erschlaffung vieler oder der meisten Körperfunktionen scheint ein Merkmal des Alkoholismus zu sein. Körperliche Arbeit bringt das Blut in lebhaftere Cirkulation und wirkt in jeder Hinsicht belebend auf den Organismus ein. Von besonderem Werte ist die Arbeit aber auch nach der psychischen Seite hin. Arbeit ist Konzentrierung der Kraft. Diese Konzentrierung fehlt dem Alkoholkranken. Daher seine Unlust zu anhaltender Thätigkeit,

sein zerfahrenes, unstätes Wesen, das nur eine Konzentrierung kennt, diejenige auf den Alkohol. Der Trinker geht vielleicht an seine Arbeit, verlässt sie jedoch bald um zu träumen oder zu trinken. Der Physiologe wird die Lähmungswirkungen des Alkohols zur Erklärung herbeiziehen. Sicher ist auch, dass die Arbeit unter der Wirkung des Alkoholmissbrauchs, ja vielfach schon unter derjenigen des Alkoholgebrauchs, weniger leicht von statten geht und zufolge der Unsicherheit in den Bewegungen, der Störung der leitenden Organe, weniger gute Resultate erzielt. Der Trinker mag nicht arbeiten, weil er nicht kann und nichts rechtes herausbringt. Wird er nun in der Anstalt zur geordneten Arbeit angehalten, so gewinnt er beides zugleich: einmal Konzentrierung seines Geistes auf einen bestimmten Punkt, wodurch er zugleich zerstreut, von seinen düstern, selbstquälerischen Gedanken abgelenkt wird: Zerstreung ist oft das beste Mittel zur Konzentrierung. Und sodann erlangt er wieder Freude am eigenen Schaffen, sofern wenigstens die Arbeitsverhältnisse der Anstalt so beschaffen sind, dass diese Freude zur Geltung kommen kann. Möbius und nach ihm Smith haben vollkommen recht, auf diesen Punkt Gewicht zu legen.

Die Erkenntnis, dass Landarbeit für Alkoholkranke die beste ist, bricht sich immer mehr Bahn. Der Arbeiter kommt dabei mit der frischen Luft am meisten in unmittelbare Berührung. Das Grün der Landschaft, die Ruhe und Stille derselben wirken beruhigend auf das Nervensystem. Die Körperanstrengung befördert Blutzirkulation und Stoffwechsel und verleiht gesunden Schlaf. Das Nahrungsbedürfnis gestaltet sich am normalsten bei Landarbeit. Zudem ist die Beschäftigung auf diesem Gebiete sehr abwechslungsreich und gestattet, den Fähigkeiten und Bedürfnissen der Einzelnen weitgehend Rechnung zu tragen. Auch der schwächliche und ungeübte Pflügling kann sich nützlich machen.

Wie schon oben angeführt, müssen aber auch Werkstätten vorhanden sein und sind meist vorhanden. Etwas Hausindustrie wird eintreten müssen für die Zeiten, wo die Landwirtschaft wenig oder keine Beschäftigung bietet. Möge man es nach dem Vorschlage des Herrn Dr. Legrain meinetwegen auch mit der eigentlichen Industrieanlage für Trinkerheilstätten versuchen, dabei aber nie vergessen, dass die Arbeit in diesen Anstalten in allererster Linie Heilmittel sein und darum gerade auch auf das seelische Leben der Kranken einen regenerierenden, belebenden Einfluss ausüben soll. Fabrikluft wäre z. B. kein geeignetes Milieu für Alkoholkranke.

Der Arbeitsertrag fällt nach den Statuten der schweiz. Anstalten meist der Anstalt zu. Ausnahmen sind zugelassen. Pflüglinge, die sich längere Zeit gut gehalten haben und deren Familien in Not gerate sind, erhalten zuweilen etwas Lohn. In Nüchtern hatten wir schon oft Verlegenheiten durch Unzufriedenheit der Pflüglinge über die von ihnen zu Gunsten der Anstalt verlangte Arbeit. Manche Pflügling

finden es nicht recht, dass sie Kostgeld bezahlen und obendrein noch für den Nutzen der Anstalt arbeiten sollen; oft beklagen sich gerade solche Pfleglinge am meisten, deren Kostgeld nicht die Hälfte, nicht ein Drittel dessen deckt, was ihr Unterhalt kostet. Solchen Auffassungen gegenüber muss immer und immer wieder darauf hingewiesen werden, dass die Arbeit in erster Linie Heilmittel ist.

Das vierte, aber nicht zuletzt in Betracht fallende, Heilmittel ist die sittlich-religiöse Einwirkung auf die Pfleglinge. Der Trinker ist in der Regel ein auch sittlich und religiös verwahrloster Mensch, dessen ganzes Geistesleben unter den Wirkungen des Alkohols leidet. Der Erfolg der Heilkur hängt wesentlich mit davon ab, ob es gelingt, dieses Geistesleben zu erneuern oder nicht. Alle vorausgenannten Heilmittel helfen dazu mit. Die Abstinenz schafft die Hauptursache der Verwahrlosung weg und ermöglicht eine normalere Funktion des Nervensystems. Damit ist schon vieles gewonnen. Die richtige Ernährung kommt auch den das Geistesleben vermittelnden Organen und damit diesem selbst zu gute. Die Arbeit, die regelmässige, geordnete Beschäftigung erfordert auch Arbeit des Geistes. Bei der Arbeit findet der Patient Gelegenheit, über seine Vergangenheit und seine Zukunft nachzudenken. Die geordnete Häuslichkeit weckt den Sinn für Behaglichkeit.

So wertvoll dies alles sei, es muss doch darüber hinaus zu einer direkten Einwirkung auf die Pfleglinge kommen. In die Hand der Pfleglinge gehören gute Bücher und Zeitschriften, eine gesunde Lektüre. Die Abstinenzliteratur wird dabei nicht ganz fehlen dürfen. Belehrende und unterhaltende Schriften jeder Art müssen zu Gebote stehen. Dazu kommt der lebendige Einfluss der Persönlichkeit des Anstaltsleiters. Wehe der Anstalt, deren Leiter kein gebildeter, kein geistig bedeutender Mann ist. Gebildet ist hier durchaus nicht eindeutig mit gelehrt; auf die wahre Bildung des Herzens und Geistes kommt alles an. Die Alkoholfrage muss ein Leiter einer Trinkerheilstatte kennen und imstande sein, den ihm Befohlenen überzeugende Belehrungen darin zu erteilen. Er soll aber auch sonst unter den Pfleglingen geistiges Leben zu wecken und zu pflegen vermögen.

Mehrere unserer Anstalten stehen zum Blauen Kreuz in engern Beziehungen und halten Versammlungen der Ortsvereine im Hause selbst ab. An andern Orten werden mehr oder weniger regelmässig vom Hausvater oder andern Berufenen Vorträge über die Alkoholfrage gehalten.

Sehr hoch wird durchwegs der religiöse Einfluss auf die Pfleglinge gewertet. Wo immer möglich, besuchen diese den Ortsgottesdienst. In Vonderflüh kann jeder Pflegling täglich der Messe in der nahen Ortskirche beiwohnen. Ueberall werden Hausandachten abgehalten, meist morgens und abends. In Trélex und in der Pilgerhütte liest dabei jeder Pflegling der Reihe nach aus der Bibel vor. Besprechung



des Gelesenen, Gebet und Gesang bilden weitere Bestandteile dieser Andachten. Das Tischgebet wird überall gepflegt. Das Herz wird so zur Einkehr geführt, der Wille gefestigt, indem er unter die ewigen Ordnungen Gottes gestellt wird. Der Glaube an Gottes Gnade tröstet manches Friedensuchende, aber in sich zerrissene Gemüt und richtet es zu neuem Streben auf. Wird hierin, wie recht und billig, kein Zwang ausgeübt und Zudringlichkeit grundsätzlich vermieden, so gibt es doch selten Pfleglinge, welche sich den religiösen Andachten entziehen.

Gerade um der religiösen Einwirkung willen können wir uns in der Schweiz eine Anstalt unter ausschliesslich ärztlicher Leitung kaum denken. Aerzte fühlen sich zu seelsorgerischer Thätigkeit selten berufen. Deshalb sind unsere Leiter meist Männer, die sich schon vorher, d. h. vor Uebernahme der Anstaltsführung, in der Leitung religiöser Versammlung bethätigt hatten und dafür Verständnis und Liebe besitzen. Dies schliesst eine ärztliche Mitarbeit nicht aus, obwohl fast alle unsere Anstalten zu klein sind, um einen Arzt vollaus zu beschäftigen.

#### IV. — Die Heilerfolge

Welche Heilerfolge haben nun unsere Anstalten aufzuweisen? Zunächst sei festgestellt, dass die Berechnung dieser Erfolge eine sehr verschiedene ist. Auf eine schriftliche Anfrage, welche wir im Januar 1899 an alle schweizerischen Anstalten hierüber richteten, erhielten wir von einigen nur ganz summarische Angaben. Vonderfluh nimmt an, dass, von den Aufnahmen der ersten Zeit abgesehen, 70-80 % der Ausgetretenen geheilt seien. Trélex meldet nur 15 %, Heilungen Pilgerhütte und Blumenau geben 50 % an. Schloss Hard und Etagnière, als erst im Jahr 1898 in Betrieb getreten, fallen der kurzen Zeit wegen kaum in Betracht. Von Ellikon, Weissshölzli, Nüchtern und Pontareuse besitzen wir genauere Angaben. Danach wäre die Heilziffer dieser Anstalten folgende :

|           | Nüchtern | Ellikon | Weissshölzli | Pontareuse |
|-----------|----------|---------|--------------|------------|
| Heilungen | 37 %     | 41,5 %  | 54,5 %       | 33,3 %     |

Zieht man jedoch nur diejenigen Ausgetretenen in Rechnung, welche noch leben, nicht geisteskrank wurden und mehr als einen nur unbedeutend kurzen Kuraufenthalt machten, so dürfen wir als geheilt betrachten : Ellikon 54 %; Nüchtern 47 %; Weissshölzli 62 %; Pontareuse 50 %. Die auf diese Weise nicht in Berechnung fallenden Pfleglinge machen aus : Ellikon 22,5 % aller Entlassenen; Nüchtern 21 %. Weissshölzli 10,9 %; Pontareuse 33,3 %.

Legen wir die Gesamtzahl aller Entlassenen zu Grunde, so ergibt sich nach den vorliegenden Angaben folgende Darstellung :

| Anstalten            | Zahl der Entlassenen |                                                  | In Prozenten |                |
|----------------------|----------------------|--------------------------------------------------|--------------|----------------|
|                      | Geheilt              | Ungeheilt, verstorben, geisteskrank, verschollen | Geheilt      | Ungeheilt, etc |
| 1. Pilgerhütte.....  | 339                  | 339                                              | 50           | 50             |
| 2. Trélex.....       | 81                   | 461                                              | 15           | 85             |
| 3. Ellikon.....      | 250                  | 352                                              | 41,5         | 58,5           |
| 4. Nüchtern.....     | 67                   | 112                                              | 37           | 63             |
| 5. Blumenau.....     | 33                   | 34                                               | 50           | 50             |
| 6. Weisshölzli.....  | 30                   | 25                                               | 54,5         | 45,5           |
| 7. Vonderfluh.....   | 44                   | 19                                               | 70           | 30             |
| 8. Pontareuse.....   | 2                    | 4                                                | 33,3         | 66,6           |
| 9. Schloss Hard..... |                      |                                                  |              |                |
| 10. Elagnières.....  |                      |                                                  |              |                |
| Total.....           | 846                  | 1346                                             | 39           | 61             |

Von einer Gesamtzahl der Entlassenen von 2192 waren etwas mehr als 800 als geheilt anzusehen, oder erheblich mehr als ein Drittel. Scheidet man die Verstorbenen, die in Geisteskrankheit verfallenen und die zu kurz in den Anstalten verharrenden aus, so dürfte sich die Heilziffer der Hälfte nähern.

Beim Blauen Kreuz verharren circa  $\frac{1}{5}$  der gewesenen Trinker mehr als zehn Jahre und sind als dauernd geheilt zu betrachten.

Von der Ueberzeugung durchdrungen, dass eine Statistik der Anstaltsheilerfolge um so grössern Wert besitzt, je zuverlässiger sie aufgebaut ist, griffen wir in Nüchtern zum Zählkartensystem. Für jeden eintretenden Pflegling wird vom Hausvater eine rote Karte ausgefüllt.

#### TRINKERHEILSTÄTTE NÜCHTERN

Fortlaufende Kontr.-Nr.

#### Eintritt

Datum des Eintritts :

1. Name und Vorname :
2. Geburtsdatum : Tag                      Monat                      Jahr                      ehelich\* — unehelich\*
3. Civilstand : ledig\* — verheiratet\* — verwitwet\* — gerichtl. geschied.\* — willkürlich getrennt lebend\*. — Zahl der Kinder :                      , wovon lebend :                      , erwachsen :                      , unerwachsen :                      , gestorben :                      , totgeboren :
4. Heimat : Gemeinde                      .                      Kanton oder Staat :
5. Wohnort resp. Unterstützungswohnsitz : Gemeinde                      Kanton oder Staat :
6. Konfession : Protestant\* — Katholik\* — Israelit\* — andersgläubig\*.
7. Muttersprache : Deutsch\* — Französisch\* — Andere Sprachen :
8. Beruf :
9. Eintritt : Freiwillig\* — Erzwungen durch :
10. In bürgerlichen Rechten\* — Bevormundet\* — Konkursit\* : wie lange



11. *Dauer des Aufenthaltes* laut Verpflichtungsschein : Monate :
12. *Zum ersten Mal in der Anstalt\** — Schon früher da als Nr.
13. *War Patient schon in einer andern Anstalt?* Trinkerasyll\* — Erziehungsanstalt\* — Gefängnis\* — Korrekthaus\* — Zuchthaus\* — Arbeitsanstalt\* — Irrenanstalt\*
14. *Schon einmal abstinent ?* Wie lange ?  
In einem Verein und welchem ?
15. *Verpflegung :* Auf eigene Kosten\* — Mit Unterstützung\* — Ganz auf öffentliche Kosten\*.
16. *Hausliche Erziehung :* Gut\* — Mangelhaft\* — Schlecht\* — Verwaist\* (Vater\* — Mutter\*) im Altersjahr.
17. *Schulbildung :* Primar\* — Sekundar\* — Gymnasium\* — Andere höhere Schule\* — Dürftig\*.
18. *Vermögen :* Im Besitz\* — Anwartschaft\* — Keines\*.
19. *Gesundheit :* Körperlich normal\* — Schwächlich\* — Geistig normal\* Geistig unnormal\* — Zu Geistesstörung prädisponiert. — Spezielle Krankheitsanlagen :  
Kommt Geistes\*, Gehirn\* oder Nervenkrankheit\* — Trunksucht\* Selbstmord\* — Auffallender Charakter\* — Verbrechen\* vor bei :  
1. Vater\* — Mutter\* ? 2. Grossvater\* — Grossmutter\* — Onkel\* Tante\* — Väterlicher\*, mütterlicherseits\* ? 3. Bruder\* — Schwester\* ? 4. Sohn\* — Tochter\* ?  
Blutsverwandtschaft der Eltern\* ? Grad ?
20. *Vorzüglich genossene alkoholische Getränke ?*
21. *Gesundheitliche Ursachen der Trunksucht :* Oekonomische\* — Häusliche Missverhältnisse\* — Gesellschaft\* — Aerztliche Vorschrift\* — Erbliche Belastung\* — Abnormer Charakter\* — Andere Ursachen.
22. *Bemerkungen :*

*Der Hausvater :*

— \* Das Zutreffende ist zu unterstreichen —

#### TRINKERHEILSTÄTTE NÜCHTERN.

*Fortlaufende Kontr.-Nr.*

(Gleiche Nr. wie beim Eintritt).

#### *Abgang.*

Tag des Austrittes

Pflegetage in der Anstalt

1. *Name und Vorname*
2. *Krankheitsform*
3. *Entlassen als :* Geheilt\* — Gebessert\* — Ungebessert\* — Zweifelhafte\*, Körperliches Befinden :  
an was ? — Erkrankt\*, an was ? — Gestorben\*  
ausgetreten\* und warum ? — Entwichen\* — Vor Ablauf der Verpflichtungszeit  
Aus disciplinarischen Gründen aus der Anstalt entfernt worden\*. — Wäre längerer Aufenthalt wünschbar gewesen ?
4. *Wurde nach der Entlassung der Beruf geändert ?*
5. *Bezahltes Kostgeld* per Tag Fr. , im Ganzen Fr.
6. *Benahmen in der Anstalt :*
7. *Bemerkungen :*

*Der Hausvater :*

— \* Das Zutreffende ist zu unterstreichen —



Auf diesem Wege haben wir über mehrere Pfleglinge aus den ersten Jahren des Bestehens der Anstalt gute Nachrichten erhalten, während wir sie längst abgefallen glaubten oder für verschollen hielten. Durch dieses System sind wir auch in der Lage, uns auf Grund authentische Mitteilungen Unbeteiligter über unsere Statistik auszuweisen. Auch können aus dem vorhandenen Material zu jeder Stunde über einzelne Punkte leicht die gewünschten Angaben zusammengestellt werden.

Eine noch der Erledigung harrende Frage ist diese, ob als geheilt ausschliesslich diejenigen Pfleglinge anzusehen seien, welche sich vollständig abstinenter halten, oder auch solche, welche, ohne gänzlich abstinenter zu bleiben, mässig weiter leben und nicht mehr in Trunksucht verfallen sind. Man pflegt jene ersten allgemein als geheilt, diese zweiten als gebessert zu bezeichnen. Unsere vertraulichen Mitteilungen melden von verschiedenen Personen, dass sie sich gut halten ohne Abstinenz. Die Gefahr des Rückfalls ist für diese Mässigen selbstredend immer grösser als für Abstinente. So lange sie jedoch nicht eigentlich rückfällig sind, wird es doch angehen, sie den Geheilten im weitern Sinne beizuzählen. Es wäre wünschenswert, dass hierüber ein einheitliches Verfahren erzielt würde.

Bezüglich der Heilerfolge ist eine Mitteilung im letzten Jahresberichte der Trinkerinnenheilstätte Blumenau lehrreich. Herr Diener schreibt: Die Frage: Ist unsere Arbeit nicht nur ein Flickwerk, oder ist es möglich eine Trinkerin vollständig zu heilen? stand vor uns; rasch entschlossen stellten wir bei Behörden und Angehörigen einstiger Pfleglinge Nachforschungen an, ja wir überzeugten uns persönlich und fanden, dass die als geheilt Entlassenen sich musterhaft hielten, ihre Pflichten mit der grössten Freude erfüllten. Wir sahen glückliche Männer, Kinder, die durch unsere Thätigkeit mit Gottes Hülfe wieder ein friedliches Leben haben und kamen wir zur vollsten Ueberzeugung, dass unsere Arbeit nicht umsonst sei.

#### Befestigung des Kurerfolges

Für das Ergebnis der Anstaltsbehandlung ist es von grösster Wichtigkeit, dass die Anstalt sich der ausgetretenen Pfleglinge fortgesetzt annehme. Dies kann geschehen und geschieht thatsächlich in reichem Masse durch brieflichen Verkehr. Vielen ist die Anstalt lieb geworden; zwischen ihnen und den Anstaltsleitern bilden sich Verhältnisse dauernder Freundschaft. Diese Anhänglichkeit will genährt und gepflegt sein durch Briefwechsel, woraus den leitenden Personen viel Arbeit, aber auch Befriedigung erwächst. Doch sind manche Pfleglinge auf diesem Wege nicht zu erreichen, weil sie die Fortdauer geistiger Beziehungen nicht wünschen. Da mag denn in manchen Fällen persönlicher Besuch eher zum Ziele führen. Die Leiter der Anstalt sollten doch wenigstens alle paar Jahre einmal ihre früheren Pfleglinge besuchen können. Ein Wort freundlicher Ermutigung, ein

Rat, ein Trost wirken stärkend auf die Schwachen, befestigend auf die Stärkern.

Sehr zu empfehlen ist das Vorgehen der Anstalt Ellikon, die Ausgetretenen zu einem Vereine zusammen zu schliessen. Es müssen sich dafür allerdings unter den gewesenen Pfleglingen solche befinden, die Eifer und Geschick genug besitzen, einen solchen Verein zu leiten und lebendig zu erhalten.

V. — *Die allgemeine Bedeutung der Trinkerheilanstalten im Kampfe gegen den Alkoholismus.*

Die Trinkerheilanstalten verfolgen als nächsten Zweck, den aufgenommenen Alkoholkranken Heilung zu bringen. Hinter dieser Hauptaufgabe haben alle andern Rücksichten zurückzutreten. Allein gerade je erfolgreicher die Anstalt an Einzelnen wirkt, um so grösser ist ihr Segen für die Antialkoholbewegung im grossen und ganzen. Wir weisen auf folgende Punkte hin :

1. Durch Heilung einer grossen Zahl Alkoholkranker entreissen die Trinkerheilanstalten diese selbst und ihre Familien, namentlich auch die Kinder, der Flut des Alkoholismus.

2. Jeder geheilte Trinker, der aus ihnen hervorgeht, wird durch sein Beispiel, vielfach auch durch seine Arbeit an andern Trinkern, zu einem Trinkerretter.

3. Diese Anstalten leisten den Thatbeweis, dass Trinker in vielen Fällen heilbar sind und tragen auf diese Weise wirksam dazu bei, dass diese noch heute vielfach angefochtene Thatsache immer mehr Anerkennung findet.

4. Sie beweisen Tag für Tag, dass der plötzliche Entzug des Alkohols nur heilsam, nie dauernd nachteilig wirkt. Dadurch wird ein Hauptbedenken gegen die Alkoholabstinenz widerlegt und die Temperenz = und Abstinenzbewegung wichtig gefördert, was namentlich auch den Temperenz = und Abstinenzvereinen zu gute kommt.

5. Durch den Verkehr mit den Trinkerheilanstalten werden Staats = und Gemeindebehörden mit dem Werk der Trinkerheilung vertraut und schenken ihm erhöhte Aufmerksamkeit.

6. Diese Anstalten sind geradezu Bollwerke im Kampf gegen den Alkoholismus. Auf sie richten sich nach und nach die Augen des Volkes. Von ihnen gehen segensreiche Anregungen aus. Gerade in diesem Zusammenhange ist es sehr zu begrüßen, dass die meisten Anstalten jährlich gedruckte Berichte über ihre Thätigkeit und Erfolge, Bedürfnisse und Leistungen veröffentlichen.

## RÉSUMÉ PAR L'AUTEUR

1° La séparation des alcooliques curables d'avec les incurables, les aliénés et les alcooliques criminels au moyen d'asiles spéciaux est indispensable.

2° Le traitement des alcooliques doit reposer tout entier sur l'abstinence complète, la direction morale, le travail et une bonne discipline.

3° Le travail doit être physique (travaux des champs et jardinage). A côté de sa haute valeur médicale, le travail présente une importance appréciable comme moyen d'éducation. Les dispositions individuelles doivent être prises en considération et chacun doit recevoir une direction en rapport avec ses facultés particulières. Autant que possible le travail de l'asile doit être pour les pensionnaires, même après leur mise en liberté, une source de bénéfice moral ou matériel.

4° La séparation des sexes en des asiles différents ne paraît pas absolument nécessaire. La séparation des classes sociales se fera le plus souvent d'elle-même.

5° L'asile doit être placé sous la direction d'un médecin aliéniste. Une autre direction ne pourra exister que dans des cas exceptionnels.

6° Le directeur de l'Asile doit être muni du plus haut degré de compétence possible pour éviter le « schématisme » (*schematismus*) et l'introduction par des personnes incompétentes d'influences perturbatrices.

7° L'asile doit être autant que possible petit, facile à surveiller, placé à la campagne et, quand les circonstances le permettent, dans une situation agréable.

8° La durée du séjour à l'asile doit être au minimum de 9 mois.

9° Pour obtenir des résultats vraiment bienfaisants des lois sont indispensables, qui permettent d'instituer le traitement d'office.

10° Les asiles présentant le caractère de fondation privée sont incontestablement les meilleures. La création d'asiles publics dépendant de l'Etat et d'asiles privés se présentent cependant comme nécessaire dans beaucoup de pays. Ces asiles, sous une bonne direction peuvent aussi rendre d'excellents services.

## DISCUSSION

**M. le Dr Philbert** demande pendant combien de temps on garde les buveurs dans les asiles suisses.

**M. Marthaler.** — Un minimum de six mois.

**M. le Dr Ruysch** fait observer que si, à Berne, le Ministre des finances se montre l'adversaire des asiles, en Hollande, au contraire, on a pu voir le Ministre de l'Intérieur actuel, M. Goeman Borgesius, être non seulement, en sa qualité de député, un des fondateurs du sanatorium de Hooghollen, mais aussi, en qualité de Ministre, obtenir des Etats généraux de cette année, les subsides nécessaires pour assurer l'existence de ce sanatorium. Le ministre Goeman Borgesius figure, en outre, dans le comité comme représentant le *Volks bond* ou Ligue populaire contre l'alcoolisme.

On peut donc dire que les idées font leur chemin. M. Ruysch croit qu'il est de notre devoir d'éveiller de plus en plus l'intérêt des magistrats, des législateurs et des médecins en faveur des asiles. Quand nous réussirons à les engager dans cette voie, nous irons beaucoup plus vite. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

**M. Baer.** — Die Mittheilungen des Herrn Prof. Forel sind von grosser Wichtigkeit für die Gesetzgebung wie für die wissenschaftliche

Erkenntniss dieser an sich sehr schwierigen Materie. Meine Erfahrungen bei Gefangenen zeigen ebenfalls, dass es unverbesserliche Trinker giebt, die eigentlich von Hause aus in eine Irrenanstalt gehören. Besser ist es jedoch, Anstalten zu haben, in welchen Trinker dieser Art wegen ihrer Gemeingefährlichkeit und im öffentlichen Interesse andauernd zurückgehalten werden können.

**M. le Président.** — M. le Dr Crothers (Etats-Unis), dépose sur le bureau son travail sur les asiles de buveurs en Amérique, qui sera publié à cette place dans le procès-verbal. Il regrette que son inexpérience de la langue française l'empêche de participer à la discussion.

### Les asiles de buveurs et leur œuvre

PAR M. CROTHERS M. D. SUPT.

Walnut Lodge Hospital, Hartford, Conn., U. S. A ; Editor « Journal of Inebriety » ; Sect. of American Medical Temperance Association and Association for the study and cure of Inebriety, etc., etc.

Mes connaissances sur ce sujet commencent en 1874, lorsque je fus nommé aide-médecin dans le premier asile de buveurs du monde entier, à Binghampton (New-York). Quatre ans après, je fus chargé de l'asile de Walnut Lodge (Hartford, Connecticut) maison privée pour les buveurs, où je reste à présent.

En 1876 je contribuai à l'organisation d'un journal de Tempérance et j'en ai été l'éditeur jusqu'à présent.

Pendant ces vingt-cinq ans j'ai eu toutes facilités pour bien m'assimiler l'œuvre de ces asiles en Amérique. Il en a été de même pour la littérature qui a paru au dehors. Dans ce laps de temps, bien des changements sont survenus ; une nouvelle génération est née avec des idées plus larges et plus nettes.

Une histoire sommaire de quelques-uns de ces progrès contribuera à fixer les idées sur la question des asiles pour buveurs.

*Le premier asile de buveurs.* — La première maison organisée pour le traitement médical des buveurs fut ouverte à Binghampton, petit village de l'Etat de New-York. Au bout de seize ans elle fit place à une maison d'aliénés.

En 1846, le Dr J.-E. Turner, médecin qui pratiquait à Bath Maim, fut pris du désir d'ouvrir un asile pour les buveurs en vue de les traiter médicalement. Il commença à agiter l'opinion d'une façon continuelle et persistante, pendant dix-huit ans, avant de réussir à former une association, à réunir de l'argent et à provoquer une loi tendant à la séquestration des buveurs. Ce fut en 1864, que le premier asile de buveurs du monde entier fut ouvert. Le principe capital de l'œuvre était que les buveurs sont des malades, qu'ils ont besoin de soins médicaux, et que leur traitement nécessite la restriction.

J'ai dit plus haut qu'au bout de seize ans, cet asile fut changé en

un asile d'aliénés. C'est qu'en effet, pendant tout le temps on n'avait point ménagé à l'œuvre les objections et les critiques acerbes. Certains moralistes prétendaient que cette tentative devait diminuer la responsabilité des buveurs et encourager l'ivrognerie. D'autres prétendaient que c'était honteux d'assimiler les ivrognes à des aliénés, et de les assujettir au même mode de contrainte. Des politiciens, aux visées intéressées, animaient l'opinion et dirigeaient le combat contre l'asile. Les prédicateurs même faisaient opposition, alléguant qu'on élevait le péché à la dignité de maladie. Philanthropes, réformateurs, opposants de tout acabit opinaient que c'était là une théorie absurde et irréalisable.

Malgré toutes ces oppositions concentrées contre l'idée de traiter les buveurs comme des malades, le grand principe fit son chemin ; peu à peu, il s'est implanté d'une manière durable. Plus de douze asiles s'établirent en outre de celui de Binghampton ; dans le nombre, plusieurs prospèrent encore. Cette première institution rencontra donc les mêmes oppositions que toutes les nouveautés scientifiques et toutes les vérités rencontrent, jusqu'au jour où l'existence de l'ivrognerie en tant que maladie fut proclamée et que sa curabilité fut un fait incontesté. Les faits firent alors partie des plus grandes vérités du monde.

*Les autres asiles.* — Les autres asiles de buveurs qui furent organisés bientôt après celui de Binghampton, prirent une position moins radicale. Reconnaisant à l'ivrognerie la qualité de maladie, mais seulement dans le passé, ils traitaient les buveurs au point de vue de l'éducation morale.

Ces asiles rencontrèrent les mêmes obstacles et subirent les mêmes persécutions, le même abandon ; mais ils finirent par les surmonter et par s'établir définitivement. Plusieurs de ces asiles existent encore.

La prière et les moyens moraux furent les premiers remèdes employés pendant l'internement et les mesures médicales furent secondaires. Plus tard, presque tous ces asiles se développèrent dans un sens plus scientifique ; ils devinrent plus précis dans leur mode d'administration. Comme pour toutes les autres tentatives scientifiques, plusieurs de ces asiles ont souffert d'une administration mauvaise. Ces entreprises étant privées, organisées par des individus indépendants ou par des sociétés, on s'est trouvé aux prises avec de multiples théories ou vues personnelles. De telles divergences ont été souvent fatales à un progrès constant.

*Nombre des asiles.* — Il y a cinquante de ces asiles dans les Etats-Unis et le Canada. Quelques-uns reçoivent en même temps des malades nerveux et d'autres malades ; d'autres prennent seulement des buveurs ; d'autres ont des aspects et des doctrines particuliers : les uns se présentent comme maisons pour le soulagement des

7<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL  
CONTRE L'ABUS DES BOISSONS ALCOOLIQUES  
(Session de Paris — Avril 1899)

---

DE QUELQUES QUESTIONS  
Se rattachant à l'Alcoolisme

Par M. N. O. OSSIPOF

---

L'alcoolisme est tellement reconnu comme un mal par tout le monde, qu'il est tout à fait naturel et compréhensible que l'Etat entre en lutte contre lui. Tout aussi compréhensible et naturel est le désir qu'ont les diverses institutions sociales d'aider, dans cette tâche, les organes gouvernementaux qui s'ingénient, sous une forme quelconque, à extirper ce mal. La « Société russe d'hygiène publique » a été une des premières institutions qui aient entrepris de seconder le gouvernement russe dans sa lutte contre l'alcoolisme, en organisant dans ce but une Commission spéciale, dont l'objet est d'examiner, aussi complètement que possible, la question de l'alcoolisme et les mesures à prendre contre lui, et d'élaborer des statuts normaux des hôpitaux ou asiles pour les buveurs.

Les travaux de cette Commission, qui ont duré une année et demie, ont été extrêmement intéressants et fructueux. Une série de rapports d'une grande valeur scientifique, et surtout la discussion qui les a suivis et à laquelle ont pris part les représentants renommés en Russie des sciences psychique, médicale, juridique et économique ont démontré toute l'étendue et toute la complexité de la question de l'alcoolisme. Au fur et à mesure qu'avançaient les travaux de la Commission, les cadres de la question soumise à son examen s'élargissaient, en pénétrant de plus en plus dans le domaine scientifique et dans celui des questions sociales connexes. En même temps, il est devenu peu à peu évident que certaines idées et conceptions relatives à l'alcoolisme, très accréditées dans le public, ne sont nullement justifiées par la science; il est devenu aussi manifeste que dans la science même, on trouve des conceptions contradictoires et s'excluant presque réciproquement sur quelques questions des plus importantes touchant l'alcoolisme, et que plusieurs travaux scientifiques dans ce domaine sont dépourvus des qualités qui



permettraient de s'en servir en pratique comme d'une base pour les conceptions et les mesures à prendre dans l'organisation de la lutte contre l'alcoolisme.

Ces résultats des travaux de la Commission ont déjà une très grande importance : un champ s'ouvre pour un examen rigoureusement scientifique de la question ; les faits acquis sont justement appréciés et mis en lumière ; les points faibles et forts sont marqués avec précision ; en même temps l'on discerne plus clairement, dans quel sens le chercheur doit diriger ses efforts. Mais ce n'est là qu'un travail préparatoire et théorique par excellence. Et pourtant la tâche des institutions analogues à la Commission, dont nous avons parlé, n'est pas seulement théorique mais aussi pratique, et si, au premier point de vue, certains progrès ont été déjà réalisés, au second (au point de vue pratique) presque tout reste à faire.

Il est permis de supposer — et cela résultera de l'exposé qui va suivre — que la principale cause de ce fait est le manque, dans la science, de principes fermement établis en ce qui concerne les influences de l'alcool sur l'organisme humain, et que, par conséquent, il convenait peut-être de choisir une autre méthode pour la solution de quelques questions se rattachant à l'alcoolisme. L'observation empirique de la vie humaine et le passé très riche en expériences des mesures prises contre l'alcoolisme pourraient provisoirement — en attendant le moment où la science se sera enrichie de nouvelles enquêtes — offrir un terrain sur lequel il serait possible d'atteindre plus vite des résultats purement pratiques. Ces résultats pourraient guider les institutions et les personnes dont le devoir consiste à lutter directement contre l'alcoolisme.

L'objet du présent rapport est de tâcher d'éclaircir quelques questions ayant trait à l'alcoolisme et de proposer au Congrès quelques conclusions qui, au cas où elles seraient confirmées par lui, pourraient servir comme des principes dirigeants pour les enquêtes ultérieures et, jusqu'à un certain point, pour les mesures pratiques des gouvernements qui sont entrés dans la lutte active contre l'alcoolisme. Afin de ne pas compliquer mon rapport par un examen de la bibliographie de la question et par des citations des sources originales, je prends comme point de départ de mes raisonnements les travaux de la commission susindiquée en me fiant complètement à l'autorité des membres qui la composent. Je crois nécessaire d'éclaircir d'abord la question de savoir jusqu'à quel point on peut considérer comme solidement établie dans la science physiologique la question de la nocuité de l'alcool.

## I

Au cours de l'examen du § 1<sup>er</sup> du programme de la « Commission de l'alcoolisme », dans la première séance du 7 janvier 1898, quelques membres (par exemple M. le Dr O.-A. Tchetchot, M. P.-J. Rosenbach, M. V.-V. von Olderoggué et autres) ont été d'avis qu'il serait plus utile de s'occuper d'examiner des mesures pratiques de la lutte contre l'alcoolisme comme, par exemple, de l'élaboration des statuts normaux des hôpitaux et des colonies pour les buveurs (M. le Dr Tchetchot), ou de compléter les lois existantes par une disposition rendant obligatoire la remise

de certains alcooliques aux mains des médecins (M. le Dr Rosenbach).

Ces considérations n'ont pas été approuvées par la majorité de la Commission qui, se rangeant aux avis exprimés par M. le professeur Danilevsky, M. le professeur Dimcha et M. le Dr Koulbine, a cru avec raison que l'examen scientifique de la question des influences physiologiques de l'alcool sur l'organisme humain est nécessaire, étant donné que ces influences ne sont pas assez étudiées par la science pour que les nouvelles recherches soient superflues. Dans la même séance, M. le Dr Tchernchansky a indiqué que la notion de « l'ivrognerie habituelle » est indéfinie et qu'il reste encore à l'établir nettement, ce qui a été confirmé par M. le docteur Tchetchot dans la séance du 28 janvier 1898. La Commission a approuvé cet avis et décidé de s'occuper de la définition des notions : « ivrognerie », « ivrognerie habituelle », « alcoolisme chronique et aigu ». En même temps, bien qu'il n'y ait eu sur ce sujet ni rapports, ni discussion, ni même simple échange d'opinions, il semble qu'on ait adopté le point de vue selon lequel l'ivrognerie habituelle est une maladie et non pas un vice.

Dans la seconde séance du 28 janvier, M. N. A. Gourief a proposé de discuter une question d'importance fondamentale en pratique et liée intimement à la réforme du régime des boissons, en voie de réalisation en Russie — la question de savoir quel est le mode de la consommation le moins nuisible à la population : une consommation régulière et modérée, comme à l'étranger, ou, au contraire, une consommation accidentelle, mais excessive, comme en Russie. Des personnes compétentes ont donné à cette séance même des réponses à cette question. C'est ainsi que M. le Dr Tchetchot a fait observer que les petites doses d'alcool sont presque inoffensives, mais que pourtant elles aussi produisent certaines altérations dans l'organisme et qu'étant donnée l'impossibilité d'éliminer complètement les spiritueux de la consommation, il reste à lutter contre l'ivrognerie, lorsqu'elle est une maladie et on est obligé de négliger l'ivrognerie, qui n'est qu'une consommation chronique des boissons spiritueuses. On a indiqué ensuite l'avis exprimé par une commission spéciale, sous la présidence de M. Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, selon lequel « l'alcool consommé sous forme de vin, de bière, de cidre, etc., représente une substance qui, à la condition d'être consommée avec modération et bien fabriquée, reste inoffensive ».

M. le Dr Rosenbach s'est exprimé dans le même sens : il croit que le but de la commission est de lutter contre l'alcoolisme caractérisé et contre les influences nuisibles de l'ivrognerie et non pas contre la consommation modérée de l'alcool, dont l'action nuisible est très minime et passagère, et qu'il est douteux « que la commission puisse répondre à la question de savoir : quelle influence a l'alcool à petites doses sur la santé publique ». M. le prof. Bechtéfa aussi parlé des cas possibles d'innocuité de la consommation habituelle des spiritueux. Enfin, bien que dans la définition de l'ivrognerie qu'a proposée M. le Dr Tchernchansky (1) et qui

---

(1) L'ivrogne habituel, au point de vue médical, est un alcoolique chronique, chez qui certaines dégénérescences des organes, surtout du système nerveux, se sont déjà produites; au point de vue social, c'est un individu qui, par une ivrognerie prolongée et continuelle, porte un grand préjudice à lui-même en troublant ses rapports avec les autres personnes; au point de vue juridique, c'est un individu qui, sous l'influence de l'abus des spiritueux, porte des préjudices répétés aux autres individus.

a été acceptée (dans la séance du 18 février) comme base des travaux dans ce domaine par une sous-commission spéciale, on ne trouve pas d'indications directes sur l'importance des doses, dont la consommation rend l'alcool nuisible, la structure même de la définition proposée par M. le Dr Tchermchansky indique qu'on ne peut reconnaître un individu pour un ivrogne que sous la condition d'une consommation continue, d'une longue durée et à hautes doses.

Si donc on ne regardait pas comme absolument inoffensive dans les premières séances de la commission la consommation à doses petites, mais fréquentes, on ne considérerait pourtant pas ce mode de consommation comme un genre d'ivrognerie, et on reconnaissait comme superflue la lutte contre ce mode d'absorption de l'alcool.

Après le rapport de M. A.-J. Danilevsky, relatif aux influences de l'alcool sur l'organisme humain, la majorité de la commission s'est rangée à l'avis selon lequel l'alcool est un poison dont l'introduction dans l'organisme ne peut être admise qu'à doses pharmaceutiques et sous la surveillance d'un médecin. Puis, bien que la sixième conclusion du rapport de M. Danilevsky n'ait pas été approuvée sous la forme proposée par le rapporteur, la commission a été pourtant disposée à admettre avec le rapporteur qu'il est plus nuisible de boire continuellement à petites doses que rarement, mais beaucoup. Néanmoins il faut indiquer que l'hypothèse de la nocuité de l'alcool à petites doses a rencontré de vives objections de la part de MM. les professeurs N.-E. Wedensky et O.-J. Pasternatzky et que M. le docteur Rosenbach était d'avis que la discussion des questions théoriques controversées relatives à l'influence de l'alcool sur l'organisme est tout à fait inutile pour l'élaboration des mesures de lutte contre l'alcoolisme.

Après que M. le docteur N. J. Koulbine, qui se rangeait à l'avis de M. le professeur Danilevsky dans la question des qualités toxiques de l'alcool, eut fait un rapport (1) sur ses expériences, *il se manifesta une opinion diamétralement opposée à celle de M. le professeur Danilevsky, à savoir « qu'une absorption de doses rares mais grandes d'alcool est infiniment plus nuisible que celles de doses petites, mais fréquentes ».*

Cette contradiction des travaux scientifiques, très importante au point de vue pratique, a donné l'occasion à M. le professeur Petry de faire cette observation générale « *qu'il n'est pas toujours possible d'appliquer aux hommes les résultats d'expériences faites sur les animaux* » ; l'observation de M. Petry a été complétée par M. V.-D. Chidlovsky dans ce sens qu'on prenait pour les expériences des doses toxiques et qu'en général les données scientifiques communiquées à la commission ne présentent pas de bases fermes pour la solution de plusieurs questions extrêmement importantes en pratique ; M. le docteur Rosenbach, en confirmant l'avis qu'il avait déjà exprimé, qu'il faut être indulgent pour la consommation à petites doses, a remarqué en même temps « *qu'il faut en général éliminer toute opinion préconçue de l'examen de la nocuité de l'alcool* ».

L'importante question de l'influence des petites doses d'alcool sur la digestion et du temps pendant lequel il reste dans l'organisme vivant n'a pas été non plus suffisamment éclaircie dans la Commission. C'est

---

(1) Sur l'alcoolisme chronique et aigu (d'après les données expérimentales).

ainsi, par exemple, que M. le professeur Danilevsky admet que l'alcool, s'il ne représente que 5 0/0 du contenu de l'estomac, active la digestion et que c'est seulement au cas « où il atteint 10 0/0 que les limites de l'action utile de l'alcool en ce sens sont dépassées ». En appliquant cette règle à la ration militaire pendant le service en garnison (120 grammes d'albuminoïde, 50 grammes de graisse et 500 grammes d'hydrate de carbone), nous trouvons que la dose utile pour la digestion est de 33,5 grammes (1) ou de 0,0086 vedros d'alcool à 40°, et que pour le soldat en temps de guerre (145 grammes d'albuminoïde, 100 grammes de graisse, 500 grammes d'hydrate de carbone) elle atteint 37,25 grammes ou 0,0096 vedros à 40° et que ces quantités, même doublées, ne sont pas encore nuisibles à la digestion. Il faut aussi tenir compte de ce fait que dans ces calculs n'entrent pas les liquides, qui représentent la majeure partie du contenu de l'estomac et que, par conséquent, si on s'en tient à la règle de M. le professeur Danilevsky, ces quantités doivent être sensiblement augmentées.

Quant à la question, très importante en pratique, de savoir combien de temps l'alcool reste dans l'organisme, cette durée oscille entre douze et soixante-douze heures et, d'après M. Danilevsky, il n'y a pas de données précises sur cette question, qui n'a pas été étudiée méthodiquement.

En passant à la question de l'influence de l'alcool éthylique sur l'organisme des animaux, nous rencontrons, selon le rapport de M. Koulbine, une insuffisance de données plus grande encore. Ayant fait une revue de la bibliographie de la question, M. le docteur Koulbine dit dans son rapport *que la grande majorité des travaux dans ce domaine (dans le domaine de l'alcoolisme chronique) ont été infructueux. Quant aux travaux féconds, ils ont de grands défauts : ou bien le choix des animaux a été malheureux, ou bien les soins donnés aux animaux étaient insuffisants (les locaux froids et sales, l'alimentation irrégulière), ou bien les animaux souffraient de la faim, ou le nombre des animaux était insuffisant, ou la durée des expériences trop courte, ou bien l'autopsie a été faite sur des cadavres déjà putréfiés, ou, enfin, les causes de la mort ne sont pas indiquées.* En caractérisant les expériences scientifiques sur l'alcoolisme chronique, M. le docteur Koulbine dit : *Les causes susindiquées provoquaient la mort de la majeure partie des animaux par suite de maladies étrangères à l'alcoolisme ; les résultats obtenus sont trop*

(1) Cent parties en poids d'alcool à 40° (en volume) et à la température normale (12 1/9 R.) contiennent 33,36 parties en poids d'alcool absolu. Par conséquent, l'introduction dans l'organisme de 33,5 grammes d'alcool absolu contenus dans de l'alcool à 40° et à la température normale équivaut à l'introduction dans l'organisme des quantités suivantes de cet alcool :

$$33,5 \times \frac{100}{33,36} \text{ gr.} = 33,5 \times \frac{100}{33,36} \times \frac{1}{409,5} \text{ l. r.} = 33,5 \times \frac{100}{33,36} \times \frac{1}{409,5} \times \frac{1}{28,5622}$$

vedros où  $\frac{1}{409,5}$  représente le poids d'un gramme exprimé en livres russes et  $\frac{28,5622}{1}$  le volume, exprimé en vedros, d'une livre d'alcool à 40° et à la température normale.

*controversés et vagues, d'autant plus que presque tous les auteurs n'ont pas donné d'indications précises sur l'importance des doses, ni sur le rapport du poids de ces doses à celui des animaux.*

Sauf M. Afanasief, presque tous se sont contentés de l'examen microscopique d'un ou deux organes ou n'ont pas du tout fait d'examen microscopique. Quant aux expériences de M. Koulbine lui-même, qui en a éliminé tous ces défauts, il faut, sans leur refuser une importance scientifique, indiquer, d'une part, que le nombre des animaux a été insuffisant (dix-neuf lapins, cinq chats, un jeune chien et cinq souris blanches) et, d'autre part, que les doses qu'introduisait M. Koulbine ont été trop fortes : *l'introduction de 2,2 à 2,79 cent. cub. par kilog. du poids équivalait à l'introduction pendant une année entière de 3,3 vedros d'alcool à 40 degrés par pound du poids vif, ce qui pour un individu pesant 4 pound équivalait à 12,16 vedros et pour un individu pesant 4 pouds à 15,20 vedros, soit presque une bouteille d'eau-de-vie par jour.*

La Commission s'est aussi occupée de la question des influences psychophysiologiques de l'alcool. M. le docteur Falk a présenté un rapport sur les recherches faites dans cette direction par quelques savants européens à l'aide de la méthode psychologique expérimentale. Après avoir entendu le rapport de M. le docteur Falk, *la majorité de la commission* (par exemple MM. Tchetchot, Rosenbach, Morosof, Orchansky, Tomachevsky et M. le professeur Wedensky) *a été d'avis que les recherches avaient été organisées d'une manière insuffisante et que les résultats de ces recherches n'étaient pas probants.*

Tout ce qui précède donne le droit de conclure que la question des influences de l'alcool sur l'organisme humain n'est pas encore suffisamment étudiée dans la science. Tout ce qu'on connaît de cette question a trait aux abus de l'alcool, à l'introduction de doses tellement énormes que la consommation de plusieurs autres aliments ordinaires aux mêmes doses deviendrait aussi nuisible. Au Congrès de l'association pour l'étude des sciences naturelles, qui a eu lieu à Bordeaux en 1895, M. le docteur Morel a présenté un rapport, où il tâchait de prouver que la cause de la dégénérescence des Français devait être attribuée à la consommation immodérée de la viande et des corps azotés en général (1). D'autre part, les expériences, faites sur les animaux et qui ont une grande importance purement scientifique, ne peuvent être appliquées aux hommes qu'avec une grande circonspection et sous certaines conditions. L'alcool est une substance consommée exclusivement par l'homme civilisé et il est, par conséquent, tout à fait naturel, qu'il agisse sur un animal autrement que sur l'homme. En outre, l'idée du poison est une idée contingente dans une certaine mesure : la viande est un poison pour les herbivores, les aliments végétaux le sont pour les carnivores.

## II

Mais si les renseignements scientifiques, en ce qui concerne l'influence de l'alcool sur l'organisme, sont encore loin de l'état où ils pourraient

---

(1) Cité d'après la brochure de M. le docteur K.-K. Tolstoy : *Alcoolisme en Russie*, p. 27.

avoir une importance décisive en pratique, la pratique elle-même donne au contraire des indications incontestables, qui peuvent servir au gouvernement et à la société de base et de guide pour leur action.

Ces indications, qui sont puisées aux observations empiriques de la vie, peuvent être formulées dans les propositions suivantes :

1<sup>o</sup> La consommation modérée de l'alcool n'a pas sur l'énorme majorité des individus valides une influence qui soit perceptible non seulement à l'observation directe, mais même souvent à l'examen scientifique ;

2<sup>o</sup> On comprend dans la vie de chaque jour sous l'expression « consommation modérée » une consommation qui n'amène pas des changements apparents dans la conduite du consommateur en comparaison de sa conduite habituelle ;

3<sup>o</sup> L'observation empirique démontre que l'influence de l'alcool ne dépend pas seulement de l'importance des quantités absorbées, mais aussi de la nature individuelle du consommateur ; on appelle par conséquent ivre non pas un individu qui a beaucoup bu, mais celui dont la conduite, bien que sous l'influence d'une petite quantité d'alcool absorbée, s'écarte de sa conduite habituelle ;

4<sup>o</sup> L'influence de l'alcool dépend non pas seulement de la quantité absorbée et de la nature propre du consommateur, mais aussi de l'état où se trouve ce dernier en absorbant l'alcool ;

La nourriture est une des principales conditions qui diminuent l'influence enivrante de l'alcool : si l'alcool est consommé avec une nourriture abondante, on peut en absorber beaucoup plus, sans devenir ivre, que quand on le consomme sans aucune nourriture ;

5<sup>o</sup> Comme règle générale, on peut admettre que les personnes qui sont bien nourries peuvent consommer beaucoup plus que les personnes mal nourries, sans devenir ivres d'une manière sensible ;

6<sup>o</sup> La cause principale de la consommation de l'alcool consiste dans la propriété qu'il a de produire une excitation intellectuelle agréable ; pour les classes laborieuses, à cette propriété s'ajoute encore le soulagement que la consommation de l'alcool apporte à la sensation de la fatigue ; il faut pourtant remarquer que les travailleurs consomment l'alcool non pas avant, mais après le travail et ils le font non pas pour augmenter leur faculté de travail, mais seulement pour supprimer la sensation de fatigue ;

7<sup>o</sup> Plus le pays, ou une classe quelconque de la société, est riche, plus il consomme d'alcool, et *vice versa* ; mais pourtant on voit assez souvent l'ivrognerie (dans le sens où elle a été définie au § 3) être plus développée dans les pays pauvres et parmi les classes pauvres de la société ;

8<sup>o</sup> L'importance de la consommation de l'alcool dépend en Russie principalement, comme cela est prouvé par les rapports annuels des directeurs de contributions indirectes, de l'abondance des récoltes et des gains faits par le travail en dehors du labeur agricole ;

9<sup>o</sup> Bien qu'en Russie on consomme comparativement à l'Europe moins d'alcool, la Russie passe avec raison pour un des pays les moins sobres, ce qui s'explique par le mode de consommation à doses rares, mais abondantes, amenant un état d'ivresse. (Voy. § 3.)

10<sup>o</sup> Bien que la consommation fréquente de l'alcool à petites doses habitue parfois le consommateur à les augmenter et en fasse peu à peu un ivrogne, ce phénomène dépend moins des qualités de l'alcool que du



consommateur même. Il existe des peuples, comme les israélites, par exemple, qui, pendant des milliers d'années, consomment l'alcool sous toutes les formes et parmi lesquels l'ivrognerie est complètement inconnue; au contraire, les peuples du Nord de la Sibérie et de l'Amérique, qui ne connaissent l'alcool que depuis peu, se sont vite habitués à le consommer en des quantités qui menacent leur existence même;

11° Etant donné que la minorité seulement du genre humain — dans le passé et dans le présent — n'emploie pas de narcotiques sous une forme quelconque, il y a tout lieu de supposer que les narcotiques, l'alcool y compris, sont utiles sous un rapport quelconque, au moins à doses modérées, plutôt que de croire qu'ils sont nuisibles ou superflus pour l'organisme;

12° Il y a incontestablement des individus pour lesquels, étant données les particularités de leur organisme, la consommation de l'alcool est nuisible à grandes ou petites doses. A ces individus il faut certainement recommander une abstinence absolue de spiritueux;

13° Le nombre des personnes qui ont un goût irrésistible pour l'alcool à doses tellement grandes qu'il devient nuisible à leur santé et les rend incapables de travail, est en général et par rapport au nombre total de la population très petit, et ces personnes tombent, incontestablement, dans le domaine de l'assistance publique et en particulier de la surveillance médicale.

Il résulte de tout ce qui précède que l'ivrognerie est une question du ressort plutôt de la civilisation que de la médecine ou de la physiologie, d'autant que — ainsi qu'il résulte des controverses entre les savants et entre les personnes compétentes en général — la question de la nocuité de l'alcool à petites doses reste ouverte.

Quant à l'influence nuisible des hautes doses, bien que la science ait résolu cette question dans le sens affirmatif, cette solution sous forme d'une assertion générale n'a pas d'importance pour la pratique, parce que celle-ci a résolu la question avant la science dans le même sens. Mais, certes, cela ne veut pas dire que les recherches scientifiques des influences de l'alcool sur l'organisme humain soient superflues; au contraire, étant donné que l'alcool est un aliment consommé partout et dont on abuse souvent, l'examen des questions de savoir à quelles doses, sur quels organismes, sous quelles conditions et dans quel sens l'alcool agit sur l'individu, cet examen organisé d'une manière rigoureusement scientifique pourrait être extrêmement utile non seulement à la science même, mais aussi dans la lutte pratique contre l'alcoolisme.

Il va sans dire qu'au cours de ces recherches s'élucident plusieurs questions concernant la production et la vente des boissons spiritueuses, les mélanges nocifs et utiles, les qualités relatives de diverses espèces de boissons, etc., etc., c'est-à-dire des questions purement pratiques. Par conséquent, il serait peut-être opportun, à présent, d'une part, d'élaborer un programme systématique pour l'étude des influences des spiritueux sur l'organisme humain et d'autre part d'adresser au gouvernement une demande de subvention pour l'exécution de ces recherches. L'élaboration d'un pareil programme rendrait un véritable service à la science, surtout étant donné que l'énorme majorité des enquêtes sur l'alcool n'ont, comme cela résulte du rapport de M. le docteur Koulbine et dans une certaine mesure de celui de M. le professeur Danilevsky, qu'une très faible importance scientifique, précisément parce qu'on les faisait sans aucun

système ni plan, et en général sans les conditions qui, seules, peuvent donner un caractère scientifique à tout travail. L'élaboration d'un programme déterminé pour ce genre de travaux, ainsi que les ressources que ne refuseraient probablement pas les gouvernements représentés au Congrès, permettraient de placer la recherche de l'influence de l'alcool sur l'organisme humain à une telle hauteur au point de vue de la qualité et de l'importance, qu'à très bref délai elle donnerait des résultats très importants pour la théorie et pour la pratique.

Tout ce qui précède se rapportait à l'examen de l'action de l'alcool sur l'organisme individuel et principalement sur son côté physique ; mais la consommation immodérée de cet excitant a aussi incontestablement une influence considérable sur la vie sociale. Plusieurs personnes, très compétentes, voient une connexion entre la consommation de l'alcool et la dégénérescence, la mortalité, la durée de la vie, les maladies, la folie, le paupérisme, les suicides, les morts accidentelles, la criminalité, l'abaissement des mœurs, etc.; en recherchant cette connexion, on se sert principalement de la méthode statistique. Il faut pourtant avouer que les résultats obtenus sont dans cette question parfois aussi controversés que dans celle de l'influence de l'alcool sur l'organisme individuel. C'est ainsi, par exemple, que de l'étude faite en 1889 par l'Association médicale britannique la durée moyenne de la vie était :

De 63.13 ans pour les personnes consommant l'alcool avec modération ;

De 59.67 ans pour les personnes consommant l'alcool sans modération ;

De 57.59 ans pour les personnes consommant beaucoup d'alcool ;

De 53.03 ans pour les ivrognes ;

De 51.21 ans pour les personnes ne consommant pas du tout d'alcool.

Il résulte de ce tableau que la consommation modérée favorise plus la longévité qu'une abstinence complète. Les recherches de *White* sur les personnes qui ont assuré leur vie dans les Sociétés d'assurances anglaises arrivent à des résultats absolument opposés :

|                                                                   | D'après<br>la théorie de<br>la probabilité<br>devraient mourir | Sont<br>morts en<br>réalité pen-<br>dant 25 ans | Par 1,000<br>personnes ont<br>atteint l'âge<br>de 65 ans |
|-------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|
| Parmi les personnes consommant<br>l'alcool. ....                  | 8.836                                                          | 8.617                                           | 453                                                      |
| Parmi les personnes ne consom-<br>mant pas du tout d'alcool. .... | 6.187                                                          | 4.187                                           | 590                                                      |

On peut trouver des controverses pareilles autant qu'on en veut. La cause fondamentale de ce fait est, d'une part, la multiplicité et la complexité des éléments dont se compose chaque phénomène de la vie sociale et, d'autre part, le système incomplet et insuffisant de l'enregistrement des phénomènes étudiés.

Le Congrès pourrait rendre un grand service à la science sociale et à l'Etat, s'il entreprenait l'élaboration d'un programme systématique de l'enregistrement des phénomènes sociaux, ayant une connexité quelconque avec l'alcoolisme.

La difficulté principale d'un programme pareil consiste moins dans l'élaboration du questionnaire que dans son application pratique, attendu



que l'ivrognerie n'est qu'un des éléments de chaque phénomène (par exemple d'un suicide, d'un crime, etc.), qui est habituellement la résultante d'une série des causes ; la principale difficulté consiste à établir la connexité entre l'ivrognerie (dont l'idée est, en outre, très extensible) et le phénomène à enregistrer. Mais même dans le cas où cette connexité est indiscutable, il faut encore d'une façon quelconque établir, pour ainsi dire, l'importance et la force de cette connexité. Un crime est, par exemple, commis par un homme en état d'ivresse ; cet état pourrait être et ne pas être la cause directe du crime, — le crime eût été commis, même si le criminel était absolument sobre. Une autre difficulté consiste dans le fait que plusieurs phénomènes, ayant souvent une connexité avec l'ivrognerie ou avec un état d'enivrement, sont enregistrés sans aucune indication de cet aspect du phénomène.

C'est ainsi, par exemple, qu'on ne peut que difficilement établir pour la Russie une connexité quelconque entre la criminalité et la quantité de l'alcool consommé. La simple comparaison de la consommation de l'alcool par habitant avec le nombre total des crimes ou avec diverses espèces de crimes pourrait difficilement donner des résultats indiscutables. Pour établir une connexité directe entre l'alcoolisme et la criminalité, il faut qu'on fasse dans les arrêts judiciaires, sous une forme quelconque, des mentions indiquant si le criminel consomme de l'alcool en général, s'il était en état d'ivresse au moment du crime, et si le tribunal a été d'avis que ces deux circonstances avaient une connexité quelconque avec le criminel. Tous ces défauts constatés dans l'organisation des recherches sur l'alcool, en tant qu'agent ayant une influence sur l'organisme social, pourraient être supprimés, si le Congrès avait élaboré des programmes motivés et facilement applicables en pratique pour ce genre d'enquête, et si, d'autre part, il demandait aux gouvernements des États représentés au Congrès d'enregistrer les phénomènes ayant une connexité avec l'alcoolisme, sous une forme qui permettrait d'étudier systématiquement cette connexité.

### III

Il a été indiqué plus haut que la Russie, quant à l'importance de la consommation de l'alcool, est un des pays les plus sobres d'Europe. Il n'est pas non plus difficile de prouver que la consommation moyenne par habitant ne sort pas en Russie des limites que la médecine trace à la consommation inoffensive de l'alcool. Il ressort du dernier « Rapport de l'Administration générale des impôts indirects et du monopole de la vente des spiritueux », que la consommation par habitant ne dépassait pas dans la Russie d'Europe 0,57 vedro d'alcool à 40 degrés. En éliminant les femmes, et en supposant que deux tiers des hommes seulement consomment de l'alcool, on trouve que l'homme d'âge mûr consomme annuellement 1,71 vedro d'alcool à 40 degrés. Pour avoir une idée concrète de cette quantité, calculons la quantité consommée par jour : elle est de 0,0047 vedro ; elle est par conséquent plus petite que celle

qu'on peut admettre comme la portion qu'excite la digestion (50/0 d'après les calculs de M. le professeur Danilevsky). Cette quantité représente moins de  $\frac{1}{200}$  vedro d'alcool, et dont chaque Russe a une idée concrète après l'introduction du monopole.

Ce ne sont que les adversaires les plus acharnés de l'alcool qui se hasarderont à nommer ivrogne un individu — et un individu d'âge mûr — consommant  $\frac{1}{200}$  vedro d'alcool à 40 degrés par jour, quantité qui équivaut à trois verres à liqueur seulement. Et pourtant, non pas seulement les rigoristes, mais tout le monde tient le Russe pour un ivrogne ! Et en même temps on ne tient pas pour un ivrogne un Français d'âge mûr qui consomme (d'après les mêmes calculs) 0,022 vedro d'alcool à 40 degrés quotidiennement, c'est-à-dire une portion qui n'amène pas l'état d'ivresse, mais qui pourtant peut griser d'une manière sensible un individu moyen.

Tout le monde sait où est l'explication de ce phénomène : le Français — et chaque Européen, en général — consomme les spiritueux en réalité quotidiennement, tandis que le peuple russe ne connaît pas cette habitude ; le Russe boit sa portion annuelle non pas en 365 fois, mais en 15 ou en 20 fois au plus, ce qui représente déjà plus d'une bouteille et demie par fois. Par conséquent, l'Européen boit en général beaucoup, mais il est rarement ivre ; le Russe, au contraire, boit en général peu, mais une fois qu'il boit, il est presque toujours ivre. C'est ainsi qu'a été créée la légende de l'ivrognerie du peuple russe !

Mais si nous admettons, conformément à l'avis de M. Danilevsky, que la consommation de l'alcool en Europe — surtout dans les quantités qu'indique le rapport de M. Minzlof — soit au point de vue physiologique plus nuisible que celle qu'on observe en Russie, cela ne veut pas dire que nous sommes indulgents aux formes de la consommation qui s'est répandue en Russie. Peut-être qu'au point de vue physiologique il n'est pas nuisible pour un individu d'âge mûr d'absorber 1,71 vedro d'alcool, que cette quantité soit consommée par portions quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles, et de ce point de vue la question de l'ivrognerie n'existe pas peut-être en Russie. Mais, en dehors des exigences de la physiologie, existe encore une série d'autres exigences, au moins aussi — et peut-être encore plus — importantes : celles d'ordre éthique, économique et social.

Tant que la conduite de l'individu, quelle que soit l'importance des quantités d'alcool absorbées par lui, ne diffère pas de sa conduite habituelle à l'état sobre, il est douteux que la société puisse imposer des obligations quelconques d'abstinence. Mais il n'y a que très peu de personnes qui puissent boire beaucoup et conserver en même temps le même état d'âme que lorsqu'elles sont sobres. La grande majorité d'individus ne peuvent garder leur conduite habituelle que s'ils consomment les spiritueux avec modération ; si la quantité absorbée augmente, l'énorme majorité des consommateurs perdent l'équilibre intellectuel qui les caractérise à l'état de sobriété. Tout le monde connaît les conséquences de ce phénomène. Cela explique pourquoi la question de savoir quel est le mode de consommation, s'il amène l'état d'ivresse ou non, acquiert une importance fondamentale ; la question de la consommation modérée et immodérée de l'alcool est résolue non par la quantité absolue absorbée, ni par l'action physiologique sur les organes du corps humain,

mais principalement par les changements que les hautes doses d'alcool, absorbées simultanément, produisent dans toute la conduite de l'individu. Par conséquent, le mode de consommation de l'alcool pratiqué en Russie et que la physiologie traitera peut-être d'une manière indulgente — surtout si on tient compte du peu d'importance de la quantité de l'alcool absorbée — est le plus regrettable, parce qu'il amène toujours l'ivresse avec toutes ses conséquences.

Le Russe ne consomme pas l'alcool : il s'enivre, et ensuite il fait le lundi, et, si on tient encore compte des mélanges nocifs, il faut dire qu'il s'intoxique aussi. Tel a été le côté le plus malheureux du mode russe de la consommation de l'alcool avant l'introduction du monopole.

La nocuité de l'ivresse au point de vue moral et social est tout à fait manifeste. Non moins manifeste et non moins importante est la nocuité de l'ivresse au point de vue économique, et elle ne consiste pas seulement dans les dépenses faites pour les achats de boissons. J'ai indiqué plus haut que la consommation d'un homme mûr, en Russie, est de 1,71 vedro d'alcool à 40 degrés. En supposant le prix du vedro de 7 roubles, la dépense annuelle de ce chef atteindra 11 roubles 97 cop., chiffre trop insignifiant pour lui attribuer des calamités économiques particulières. Mais, si l'on tient compte de toutes les pertes que l'individu ivre subit du chef du chômage, des querelles, des procès qui en sont la conséquence, de la perte directe de l'argent, etc., il faut avouer que ce n'est pas 12 roubles que coûte au paysan russe 1,71 vedro d'alcool ; il perdra beaucoup plus d'argent, il subira de plus grandes pertes par suite d'inaction, où l'ivresse le réduit, de la vente à un prix dérisoire de son travail et de ses produits, etc., etc. ; comparativement à ces pertes, les dépenses, qu'il fait pour l'achat de l'alcool, sont tout à fait insignifiantes.

#### IV

De tout ce qui précède, il résulte qu'indépendamment des influences fâcheuses au point de vue physiologique, la consommation de l'alcool, sous la forme qui l'emporte en Russie, est nuisible d'une manière évidente et incontestable au point de vue éthique, social et économique.

Et cela dépend non pas de l'alcool même, dont on consomme en Russie très peu, en tout cas moins que dans tout autre pays de l'Europe occidentale, mais précisément du mode de la consommation. Par conséquent, la lutte contre l'alcoolisme doit porter en Russie un caractère tout à fait différent de celui qu'elle doit avoir dans les autres États, et doit être dirigée en premier lieu, non pas contre la consommation quotidienne de l'alcool à petites doses, mais contre la consommation à doses rares, mais tellement grandes, qu'elles produisent un état de forte ivresse, modifiant très sensiblement la conduite du consommateur, par comparaison à celle qu'il tient en l'état de sobriété. La question des petites doses étant encore controversée dans la science, il serait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, utile d'adresser aux gouvernements intéressés une demande d'assignation de fonds spéciaux affectés aux recherches et aux observations relatives à ce sujet, et enfin d'organiser ces recherches et ces observations.

A côté de la question fondamentale, dont il vient d'être parlé, de

7<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL  
CONTRE L'ABUS DES BOISSONS ALCOOLIQUES  
(Session de Paris — Avril 1899)

---

RÉFORME DE L'IMPOT DES BOISSONS  
EN RUSSIE

---

MONOPOLE DE LA VENTE

---

Depuis l'émancipation des paysans jusqu'à la convocation de la Conférence de La Haye, l'histoire de la Russie dans les quarante dernières années du dix-neuvième siècle est marquée par quelques grandes mesures inspirées du sentiment très élevé que les souverains ont eu de leurs devoirs à l'égard de leurs millions de sujets. Au nombre des mesures qui ont le plus tenu au cœur de l'Empereur Alexandre III, le Pacificateur, et dont l'Empereur Nicolas II a recueilli l'héritage, il faut placer la lutte contre le fleau de l'ivrognerie, contre l'abus des boissons alcooliques.

Le premier but, le but essentiel de la réforme de 1894 est la diminution de l'ivrognerie qui, de l'aveu unanime, est un des plus grands maux sociaux de la Russie, nuisible au développement économique du pays.

Le ministre actuel de l'agriculture et des domaines a publié, après la famine de 1891, un livre, *Les Misères du peuple et la famine*, dans lequel il attribue la condition précaire de nos paysans à diverses causes, notamment au préjudice que leur fait subir l'existence du régime communal, à l'ivrognerie, à l'usure, etc (1).

On ne saurait oublier le rôle important qu'a joué, dans la désorganisation matérielle du village russe, le cabaretier qui en était, le plus souvent, l'usurier

---

(1) Nous ne saurions donner une bibliographie de la réforme. On trouvera des données dans le *Bulletin russe de Statistique et de Législation financière*, publié à Saint-Petersbourg par M. Barbet de Vaux (en français).

le plus implacable et le plus dangereux ; Koulak et cabaretier ne faisaient généralement qu'un dans les villages. On ne saurait oublier que, si le cabaret, avec ses mœurs et son atmosphère, n'était pas la seule cause de l'ivrognerie, il l'excitait et l'augmentait. Le paysan vendait ou engageait le peu qu'il possédait, ses récoltes sur pied, son travail même ; il trouvait là des recailleurs et des acheteurs d'objets volés ; c'était la ruine et un asservissement d'un autre genre. Ajoutez à cela la qualité détestable de l'alcool vendu ; malgré des efforts pour faire vendre de l'alcool rectifié, 20 o/o seulement de la production subsaisaient un traitement destiné à enlever les impuretés dangereuses à la santé, et encore une grande partie de l'alcool rectifié était-il exporté ; ce qui était consommé dans le pays était fort mauvais.

L'ivrognerie peut exister à côté d'une petite consommation individuelle de l'alcool ; la Russie tient le dernier rang parmi les nations, quant à l'importance de la consommation par habitant ; au contraire, une consommation supérieure par habitant peut se rencontrer à côté des progrès moraux et économiques d'un pays comme le montre l'exemple de plusieurs États de l'Europe. Tout dépend de la forme et des conditions de la consommation de l'alcool. Il semble impossible d'imposer d'autorité l'abstinence absolue. La réforme dont l'initiative revient à l'Empereur Alexandre III a eu pour objet de substituer à la consommation des boissons alcooliques par doses rares, mais fortes, la consommation par des doses plus petites ; elle a eu pour objet, en enlevant le commerce des spiritueux aux mains des particuliers, en restreignant le nombre des débits où l'alcool peut être consommé sur place aux seuls Traktirs (restaurant où l'on mange), elle a eu pour objet d'empêcher l'excitation de la population à l'ivrognerie par des facilités de crédit et d'autres procédés<sup>(1)</sup>. Enfin, *la réforme a eu pour objet de ne laisser entrer dans la circulation que de l'alcool rectifié.*

Avant de passer rapidement en revue l'histoire de la législation fiscale de l'alcool en Russie et d'exposer le fonctionnement actuel du monopole, il sera permis d'insister sur ce que les considérations purement budgétaires, dans cette grande réforme, ont été repoussées au second plan. La forme de la consommation de l'alcool avait été reconnue si nuisible, si dommageable à l'économie générale, que c'est, avec une pleine conscience de ce qu'il faisait, que le ministre des finances est allé au devant de la diminution d'une des plus importantes recettes du budget, celle des boissons. Avec l'accise, les recettes avaient doublé en trente ans, alors que la consommation diminuait de près de moitié ; les frais de perception n'ont représenté que 3 1/2 o/o des recouvrements. Il n'y aurait donc eu, dans l'intérêt budgétaire, qu'à maintenir le système, si

(1) On connaît la différence, par rapport aux modes de consommation des spiritueux, entre la Russie et la plupart des pays de l'Europe occidentale ; en Russie où l'ivrognerie est particulièrement développée, dans le sens des manifestations monstrueuses de l'ivresse, la consommation individuelle moyenne est sensiblement inférieure à celle qu'on rencontre dans beaucoup d'autres pays, où l'on ne remarque pas d'ivrognerie, mais où, par contre, la population consomme constamment de l'eau-de-vie en doses modérées.

Les mœurs de la population rurale de la Russie sont jusqu'à présent éminemment patriarcales et les femmes s'adonnent à la boisson très rarement, n'emploient presque pas l'eau-de-vie et la remplacent par du « nalivka », sirop légèrement alcoolisé.

Les femmes russes sont les ennemis les plus énergiques de l'ivrognerie de leurs maris non seulement à cause de leur sobriété personnelle, mais aussi pour des causes économiques qu'il est facile de comprendre.

Ce fut pour cela même, que, lors de l'organisation de la vente de l'alcool par l'Etat, on prit pour principe la suppression presque totale, dans la mesure du possible, des lieux de débit afin de soumettre la consommation de l'eau-de-vie à la surveillance de la anille.

celui-ci n'avait eu les plus grands inconvénients au point de vue social et hygiénique.

Mais, tout en acceptant de sacrifier des ressources présentes à un bien futur, tout en admettant un fléchissement éventuel dans les recettes, on crut que ce fait ne porterait pas préjudice au budget : la diminution de l'ivrognerie devrait augmenter les rentrées de toutes les autres contributions directes et indirectes. Il est facile de montrer que la réalité a surpassé toutes les attentes, tous les calculs du ministre des finances.

\*\*\*

L'ancienne Russie ne connaissait aucune réglementation du commerce des spiritueux, d'abord, parce que les boissons livrées à la consommation étaient, relativement, d'une faible densité, et, ensuite, parce que leur consommation avait un caractère domestique. Le premier acte législatif se rapportant au commerce des spiritueux fut promulgué par Boris Godounow (1598-1601) et il consistait dans l'interdiction aux particuliers d'exercer le commerce de l'eau-de-vie de grains. On ouvrit dans les villes des débits de la régie qui étaient dénommés « débits du Tsar ». A en croire les affirmations des contemporains, la mesure en question fut prise, jusqu'à un certain point, dans le but de réprimer des mœurs grossières et l'ivrognerie, dont les débits de boissons étaient le centre principal (1).

Le monopole des spiritueux, comme droit régalien, reçut la sanction définitive dans le Statut du tsar Alexis Michailovitch (1649), d'après lequel la vente de l'eau-de-vie, de la bière et de l'hydromel formait un droit exclusif de la couronne. Le commerce des spiritueux reste dans cette situation, sauf quelques modifications d'ordre secondaire, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; ainsi ce monopole des spiritueux se maintient durant plus de 150 ans. Sous le règne de Catherine II fut instituée une commission chargée d'étudier les divers systèmes de perception des impôts sur les boissons existant en Europe et de choisir parmi ces systèmes celui qui s'appropriait le mieux aux conditions de la vie russe. Conformément aux conclusions de cette commission, le système des adjudications fut adopté, en 1767, dans toute la Russie, excepté la Sibérie.

Les résultats de l'activité des concessionnaires de ces adjudications sont notoires.

Les abus qu'ils commettaient atteignirent leur apogée au moment où notre pays était sous le coup d'une calamité nationale, en 1812, et durant les années qui l'ont immédiatement suivie.

Les exploits des concessionnaires, qui dépouillaient, empoisonnaient impitoyablement le peuple et corrompaient les mœurs de presque tout le personnel de l'administration publique, ne cessaient de progresser, tandis que le revenu du Trésor sur le chapitre des boissons diminuait d'année en année.

La situation devint insoutenable. Le comte Gouriew, qui était à cette époque-là ministre des finances, élabora par conséquent un *Statut sur la production et la vente des spiritueux par l'Etat*, qui fut mis en vigueur en

---

(1) Nous empruntons ces détails à M. Minzloff, qui a eu sous les yeux la volumineuse monographie, rédigée par feu Constantin Grote, qui fut un des hommes d'Etat russes les plus marquants et respectés. Cette monographie porte le titre d'*Aperçu historique de impôts sur les boissons en Russie*. Constantin Grote fut le premier directeur du département des contributions indirectes, qui portait, à cette époque-là, une autre dénomination, il poursuivit une lutte acharnée contre le système de la ferme et fit adopter, en 1863, le régime de l'accise. Sa monographie est basée sur des données extraites de archives.

1819. L'alcool était fourni par des distilleries de l'Etat et mis en vente dans des dépôts de gros de la régie ; quant au commerce en détail des spiritueux, il était confié, dans un nombre déterminé de débits à des particuliers.

Le revenu des boissons s'éleva immédiatement presque au double, l'ivrognerie diminua et, au dire des contemporains, tout le monde, sauf les anciens concessionnaires, était satisfait de la réforme. Parmi les anciens concessionnaires, il y avait un homme énergique, plein de talent et intelligent — Kokorew.

Grâce à ses démarches auprès du comte Cancrine le régime de la ferme fut rétabli en 1826 pour durer jusqu'en 1863, lorsque l'accise fut introduite et le commerce des boissons déclaré libre.

\*\*\*

Le régime des boissons alcooliques en Russie a donc subi de profondes modifications dans le courant du dix-neuvième siècle. Pour ne pas remonter plus haut que l'année 1819, on trouve successivement : monopoles de la vente en gros exploité par des agents de l'Etat (1819-1826), la ferme (1826-1862), l'accise (impôt sur le produit fabriqué, combiné avec la taxation des locaux affectés aux distillateurs, aux magasins de gros et aux débits).

Le rendement fiscal a été en millions de roubles :

|           | Régime de la ferme |           | Régime de l'accise |
|-----------|--------------------|-----------|--------------------|
| 1850..... | 56                 | 1870..... | 164                |
| 1860..... | 104                | 1894..... | 297                |

Sous le régime de la ferme, en 1862, la consommation en hectolitres d'alcool, à 100 degrés, était de 3 millions d'hectolitres, donnant un produit fiscal de près de 400 millions de francs, et pour les Compagnies fermières un produit évalué à 300 millions de francs. La ferme, condamnée en principe en 1848, ne disparut qu'à la fin de 1862.

L'accise frappa d'un droit annuel les instruments de production (patente proportionnelle à la capacité des cuves de fermentation), ainsi que le produit fabriqué ; une fois les droits de fabrication acquittés ou cautionnés, l'alcool circulait librement sans être assujéti à aucun droit de quelque dénomination que ce fût ; les débitants étaient frappés d'une licence très modérée au début. Les cabarets triplèrent, la consommation grandit d'une façon formidable, le rendement de l'impôt progressa.

Graduellement, le taux des droits s'est élevé de 4 roubles par védro de 12 litres en 1863, à 7 roubles en 1876, à 8 en 1882, à 9.25 en 1888, à 10 en 1892 ; les recettes du Trésor allaient de 121 millions en 1863 à 297 en 1899 (soit 808 millions de francs pour une population de 122 millions d'habitants). Si le produit des boissons n'a pas augmenté dans une mesure égale à l'accroissement de la population, c'est surtout parce que le gouvernement a de plus en plus subordonné les considérations fiscales à des considérations morales, à la lutte contre l'ivrognerie et contre l'exploitation des populations rurales par le cabaretier.

Après avoir passé par un régime de liberté et de tolérance relative de 1863 à 1885, on en vint à une réglementation rigoureuse ; la consommation diminua ainsi que le nombre des cabarets. La consommation descendit de 5.85 litres en 1863 par tête, à 2.35 en 1892, le nombre des cabarets de 258,008 à 130,000.

En 1888, une loi fut introduite en vue d'encourager la rectification des alcools; en 1890, une autre pour protéger les distilleries agricoles contre la concurrence des distilleries industrielles; ces lois ont produit peu de résultat.

L'attention de S. M. l'Empereur Alexandre III s'était spécialement portée sur les vices de l'impôt des boissons. Au début de son règne, la question des spiritueux se présentait sous l'aspect le plus lamentable. Jamais on n'avait entendu des plaintes aussi vives, aussi générales sur l'ivrognerie des classes inférieures et la désorganisation qui en résulte de l'état moral et matériel des populations, notamment dans les campagnes. Dès son avènement, le défunt Empereur ordonna de mettre à l'étude les moyens de réformer le régime des eaux-de-vie. De longues conférences aboutirent à la loi du 14 mai 1885, qui créait des autorités spéciales chargées de veiller à la moralisation du commerce des spiritueux et, pour modifier les habitudes des populations, favorisait les magasins d'eau-de-vie à emporter aux dépens des établissements où l'alcool se consommait sur place. Ces mesures, qui n'étaient que des palliatifs, ne purent remédier avec efficacité aux funestes effets du système existant et l'organisation défectueuse du régime continua d'éveiller l'attentive sollicitude de l'Empereur qui se pénétrait de plus en plus de la conviction qu'il était nécessaire de procéder à une réforme radicale du mode de perception en vigueur.

Dès 1885, l'empereur Alexandre III avait invité M. Bunge, ministre des finances, à lui soumettre un projet de vente directe par l'Etat dans un certain nombre d'unités territoriales; ce devait être une expérience à tenter. M. Wischnegradski éprouva une certaine hésitation à s'engager dans l'inconnu. La famine de 1891, les constatations qui furent faites à cette occasion parurent décisives, et l'on résolut de commencer l'expérience d'abord dans quatre gouvernements de l'Est.

Vers la fin de son règne, l'Empereur Alexandre III avait donc définitivement résolu de substituer au régime de l'accise la vente directe des spiritueux par les agents du fisc, et il avait ordonné d'appliquer le monopole d'abord aux provinces de Perm, d'Oufa, d'Orenbourg et de Samara, puis à vingt-cinq provinces du Sud, du Sud-Ouest, du Nord-Ouest et du royaume de Pologne.

« Le système de la vente directe, tant en gros qu'en détail, des boissons alcooliques donnera au gouvernement des armes réelles pour lutter contre les abus, sauvegarder les bonnes mœurs, empêcher la ruine des populations et protéger la santé publique. On ne saurait toutefois se dissimuler les immenses difficultés pratiques qu'il faudra vaincre pour créer de toutes pièces la nouvelle organisation. Quoique l'exploitation des revenus fiscaux par la voie du monopole soit l'objet de nombreuses applications dans les systèmes financiers contemporains, il est hors de doute que la mise en œuvre du monopole des spiritueux constitue un des problèmes les plus hardis qu'ait à résoudre le ministère des finances. L'exercice de ce monopole met l'administration en contact immédiat avec des intérêts économiques si divers, avec des aspects si variés de la vie sociale, que le nouveau système sous sa forme idéale ne pourra jamais être entièrement réalisé quoi qu'il en soit, même sous la forme intermédiaire qu'imposent les difficultés pratiques de l'entreprise, la réforme radicale conçue par le défunt Empereur ne tardera pas à rendre, moralement et matériellement, d'immenses services aux populations qu'elle soustrait à la funeste influence des débitants. »

(Rapport du Ministre des finances sur le budget de l'Empire de Russie pour l'exercice de 1895. Traduction française.)



*Ce ne fut point dans un but fiscal que l'on décida la réforme*, mais afin de soustraire la population des campagnes à l'exploitation des débitants patentés de spiritueux, de combattre l'ivrognerie, de ne laisser entrer dans la consommation que des alcools dûment rectifiés, de favoriser les distilleries agricoles (1). Le point de vue financier a été mis au second plan : « Ce que le Trésor encaisse en moins sur les boissons, il le recouvre en plus soit sur d'autres contributions indirectes, soit sur les impôts directs ; en même temps, on voit progresser le bien-être et la moralité des masses. »

Après avoir été introduit en 1894 à titre d'essai dans quatre provinces à l'Est du Volga, puis à partir du second semestre de 1896, dans neuf provinces du Sud et du Sud-Ouest, le monopole est devenu en 1897 la loi commune de l'Empire ; il fonctionne actuellement dans 35 Gouvernements.

L'Etat n'a pas monopolisé la distillation, mais l'a limitée et réglementée davantage. L'administration se procure par adjudication le tiers des quantités dont elle a besoin, les deux autres tiers sont achetés aux producteurs de la région. Ainsi, le législateur russe a réservé à l'Etat le droit exclusif de servir d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur. L'Etat ne se borne plus à percevoir un impôt de 7 à 800 o/o sur l'alcool, il acquiert toute la quantité destinée à la consommation, la fait rectifier dans des usines à lui ou sous sa surveillance, la conserve dans des locaux à lui, ne laisse sortir de ses bureaux que des récipients clos et cachetés. Chaque bouteille porte une étiquette indiquant le prix de l'alcool, le degré, le volume du liquide. Le prix de la bouteille est perçu en même temps que celui de l'eau-de-vie, mais la bouteille vide est reprise. Les ventes directes s'effectuent contre de l'alcool *au comptant* dans les bouteilles cachetées du monopole ou dans les récipients, scellés et ne pouvant circuler que sous le cachet de la régie. Aux cabarets exploités par des particuliers, l'Etat a substitué des débits créés, entretenus à ses frais qui sont exclusivement affectés à la vente à emporter. Il est interdit d'ouvrir les bouteilles sur place. Les vendeurs ne reçoivent pas de remise, mais un traitement fixe afin de ne pas être incités à pousser à la consommation ; ils sont logés, chauffés, éclairés par l'Etat. A côté de ces débits de la couronne, des particuliers peuvent obtenir le droit de vendre les produits du monopole, mais dans des conditions spéciales.

Ainsi, si l'acheteur tient un restaurant ou une auberge, il lui est fait une remise très faible, qui l'encourage à vendre tout plutôt que les récipients cachetés de la régie. Seuls, les buffets des gares, des clubs, quelques centaines de restaurants ou hôtels ont la faculté de débiter des spiritueux au verre.

L'Etat vend le litre d'alcool pur 3 fr. 92; ce prix doit rembourser à l'Etat les 2 fr. 13 d'accise qu'il ne perçoit plus et toutes ses dépenses, y compris les indemnités allouées aux villes et aux provinces pour les dédommager des droits qu'elles percevaient sur les licences.

Il n'a pas été accordé d'indemnité aux marchands d'alcool ni aux débitants.

La dépense totale, les 2 fr. 13 inclus, étant de 3 fr. 36 par litre contre une recette de 3 fr. 92, le monopole fait encaisser au Trésor, outre le montant de l'accise, un bénéfice net de débit de 56 centimes par litre d'alcool pur. En 1897, le bénéfice global du monopole a été aussi de 47 millions. La réduction considérable du nombre des débits et le renchérissement de la marchandise déterminent tout d'abord un recul de la consommation.

---

(1) On est bien obligé d'insister avec force sur ce fait. La Russie a entamé la réforme de l'impôt des boissons lorsque l'assiette de ses finances a été solidement établie. Le monopole n'a pas été un expédient de trésorerie.

L'administration saisissait parfaitement que l'ancien cabaret était le lieu principal de débauches et de violences; mais, en même temps, il constituait un lieu de réunions où la population faisait un échange d'idées et discutait ses intérêts particuliers et communs.

En détruisant le cabaret et son influence malsaine, l'administration reconnut l'utilité de la création d'une série d'établissements dans lesquels le peuple pourrait satisfaire à sa tendance naturelle de sociabilité.

Dans ce but furent fondés des patronages de tempérance destinés à retenir d'une part, par des distractions raisonnables, de l'ivrognerie et d'autre part à offrir un lieu où le peuple puisse se réunir et passer le temps sans boire de l'alcool.

Pour arriver à ce résultat, le patronage organise des spectacles, des lectures populaires, des auditions, ainsi que des bibliothèques, salles de lecture et restaurants populaires.

Les résultats financiers obtenus en 1897, dans les vingt provinces où le monopole fonctionnait depuis un an, ont été *recettes brutes*, y compris les droits nominaux de l'accise, 117 millions de roubles (*dépenses de toute nature*) y compris 9 1/2 millions prix d'achat; 3 millions dépenses de rectification; 4 1/3, manipulation, mise en bouteilles; 7 millions, personnel; 1 1/2 million indemnités aux villes, 826,000 subsides au comité de tempérance), 36 millions, soit un produit net de 81 millions de roubles, dans lequel il entre 63 millions pour l'accise, 17 millions pour les bénéfices nets sur les quantités vendues, 254,000 roubles pour les droits de commission sur les liqueurs vendues dans le rayon du monopole.

Dans le rapport du ministère des finances sur le budget de *prévision* de 1899, une partie importante est consacrée au monopole de l'alcool, à la régie des spiritueux; pour en apprécier les conséquences, il faut pouvoir s'appuyer sur une expérience de quelque durée, et c'est le cas, puisqu'il s'est écoulé quatre années depuis la mise en vigueur du monopole dans les provinces de l'Est et deux années et demie depuis qu'il fonctionne dans la région du Sud et du Sud-Ouest.

Nous donnons ci-dessous un extrait de ce rapport dans lequel le ministre des finances apprécie l'influence du nouveau régime sur cette région :

« L'une des tâches principales de l'administration financière consiste actuellement à réorganiser le régime des spiritueux en substituant peu à peu, dans les diverses parties de l'Empire, la vente directe pour le compte du fisc au système de l'accise. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1895, selon les volontés de feu l'Empereur Alexandre III, le monopole de vente des liqueurs fortes a été mis en vigueur, d'abord — à titre d'essai — dans quatre provinces situées à l'est du Volga, puis, à partir du second semestre de 1896, dans neuf provinces du Sud et du Sud-Ouest. En 1897, le régime nouveau, sur l'ordre de Votre Majesté Impériale, est devenue la loi commune de l'Empire et, seule, la considération du temps nécessaire pour mener à bien les travaux préparatoires d'organisation a fait adopter une certaine gradation dans son application à toute la Russie d'Europe. Outre les régions susmentionnées, le monopole fonctionne dans le Nord-Ouest, dans le Nord et dans tout le royaume de Pologne. Le temps n'est pas éloigné où il fonctionnera également dans les parties de la Sibérie les plus voisines de l'Oural.

« La réforme des boissons constitue pour l'Etat une œuvre capitale. Elle exercera une bienfaisante influence sur la situation morale et matérielle des populations. Aussi convient-il de ne juger de ses résultats que sur des données vérifiées par une pratique de plusieurs années. De même, pour en apprécier les conséquences financières, il faut se baser sur une expérience de quelque durée.

« Le résultat le plus immédiat de l'application de la régie des spiritueux est ordinairement de déterminer des moins-values fiscales, étant donné que, tout

d'abord, la consommation de l'alcool diminue. Puis, au fur et à mesure que la population s'habitue au nouveau régime et à l'usage plus régulier qu'il amène des boissons spiritueuses, la consommation tend à revenir aux chiffres d'autrefois et le produit des boissons reprend son élasticité,

« C'est pour ces raisons que le ministre des finances, dans ses rapports sur les budgets des années précédentes, ne s'est pas cru en droit de soumettre au bienveillant examen de Votre Majesté Impériale des renseignements sur la marche de la réforme des boissons. Maintenant qu'il s'est écoulé quatre années depuis la mise en vigueur du monopole dans les provinces de l'Est, et deux années et demie depuis qu'il fonctionne dans la vaste région du Sud et du Sud-Ouest, il est permis d'exprimer un jugement sur ses effets moraux et économiques et de présenter des éléments d'appréciation sur ses résultats financiers.

« Votre Majesté Impériale sait que, en changeant le mode de perception des droits sur l'alcool, on n'a nullement cherché dans cette mesure un moyen d'augmenter directement les revenus du fisc. Si le ministre des finances s'est cru obligé de demander que le débit des spiritueux fût retiré des mains des particuliers et monopolisé par l'Etat, c'est avant tout dans le but de mettre un terme aux abus inhérents à l'ancienne organisation. Chez nous, la moyenne de la consommation est relativement faible, mais on boit d'une manière très inégale. Les spiritueux mis en vente par les débitants contiennent des substances nuisibles, sinon dangereuses pour la santé. Les conditions même du commerce des liqueurs fortes, commerce très lucratif pour les gens peu scrupuleux, favorisaient la perpétuité de multiples abus qui ruinaient les classes inférieures. Faire cesser ces déplorables errements n'était possible qu'à la condition de mettre le commerce des spiritueux entre les mains de l'Etat. L'essai qui vient d'être fait, si courte encore qu'il ait été sa durée, a prouvé que le régime du monopole atteint le but.

« Les rapports adressés à Votre Majesté par les gouverneurs des provinces où fonctionne le nouveau système et les renseignements communiqués au ministre des finances par les hautes autorités ecclésiastiques, par les maréchaux de la noblesse, par les zemstvos (conseils généraux et conseils de district) et par les municipalités sont presque unanimes à constater les salutaires effets de la réforme. La meilleure qualité de l'eau-de-vie, la réduction considérable du nombre des débits, l'établissement de prix uniformes, strictement proportionnels aux quantités vendues, l'impossibilité de se procurer des boissons alcooliques autrement que contre argent comptant, tous ces avantages et d'autres encore que présentent la rectification et le débit des spiritueux par les soins de l'Etat ont déjà montré dans la pratique leur heureuse influence. L'ivrognerie a sensiblement diminué; les débauches avec leurs inévitables suites ont fait place à un usage plus réglé de l'alcool; les délits et les crimes provoqués par l'ivresse sont devenus plus rares. Mais l'utilité de la réforme ne se borne pas à préserver la santé et les bonnes mœurs; elle exerce un effet salutaire sur les ressources matérielles du peuple. Ce progrès économique est confirmé par l'accroissement des recettes du fisc et par l'afflux des dépôts aux caisses d'épargne, double phénomène qui s'observe dans les quatre provinces de l'Est (Perm, Oufa, Samara et Orenbourg), depuis que la régie des spiritueux y fonctionne.

« Pendant cette période de trois années, du 1<sup>er</sup> janvier 1895 à la fin de 1897, aucune impulsion spéciale, accidentelle ne s'est fait sentir dans la vie des provinces de l'Est; les récoltes de céréales et de fourrages n'ont presque pas excédé en quantité, surtout sur les terres des paysans, celles de la période triennale 1892-1894. Cependant le rendement moyen de l'ensemble des revenus de l'Etat qui, pour les années 1892-1894, n'avait été dans ces quatre provinces que de 41.7 millions de roubles, a atteint 61 millions de roubles pour 1895-1897, soit un excédent de 46.4 0/0, tandis que, dans l'Empire tout entier, la différence en plus n'était que de 28.3 0/0. Défalquât-on du total des recouvrements le revenu nouveau du monopole de vente des spiritueux et celui du réseau de l'Etat — dont l'augmentation est due en majeure partie à des rachats de lignes concédées — les recettes effectuées dans les quatre provinces de l'Est en 1895-1897 excéd

raient de 13.5 0/0 celles de la période 1894-1895, alors que, pour l'Empire considéré dans son ensemble, la plus-value est de 10.7 0/0 seulement, Particularité qui n'est pas sans importance, la mise en vigueur du monopole a été suivie d'une meilleure rentrée des annuités de rachat, redevances exclusivement à la charge des paysans, et même du règlement d'arriérés dus sur ces mêmes annuités.

« Depuis une dizaine d'années, le mouvement ascendant des dépôts aux caisses d'épargne fait, dans tout le pays, des progrès très marqués (1). Ce phénomène peut en partie s'expliquer par l'ouverture de nombreuses caisses d'épargne postales et le versement à ces guichets nouveaux d'épargnes anciennes. Toutefois, cette progression des dépôts se produit également dans les quatre provinces de l'Est, où le nombre des caisses a peu augmenté et où, par suite, il n'est versé que des épargnes de formation récente. Un fait bien significatif, c'est que, dans la région de l'Est, le nombre des déposants s'est accru plus rapidement après la mise en vigueur de la régie des spiritueux que pendant la période antérieure et qu'il s'agit ici, en règle générale, de petits déposants.

« Les données ci-dessus témoignent d'un certain accroissement de bien-être constaté dans l'Est depuis qu'y fonctionne la régie des spiritueux. Sans doute, il ne faut pas perdre de vue que les phénomènes de la vie économique sont très complexes et que, sous l'influence de certaines causes permanentes ou temporaires (comme, par exemple, la mauvaise récolte de céréales dont ont souffert cette année plusieurs parties de ces quatre mêmes provinces), les effets salutaires de la réforme des boissons peuvent être enrayés ou ralentis. Quoi qu'il en soit, si l'on envisage à la fois la marche des rentrées fiscales et des épargnes et les avis reçus des autorités locales, on est fondé à conclure que le monopole de vente des spiritueux exerce une action bienfaisante sur les ressources matérielles des populations.

« Pour apprécier les résultats financiers de la réforme, on peut se baser sur l'expérience faite pendant les trois années 1895-1897 dans les provinces de l'Est. En 1893, année antérieure à la réforme (2), le rendement de l'accise, dans ces quatre provinces, avait été de 11,600,000 roubles et celui des patentes-licences de 754,000 roubles, soit un total de 12,354,000 roubles. Si l'on prend ce dernier chiffre comme moyenne annuelle du produit des boissons, la période triennale 1895-1897 aurait dû donner, dans les provinces de l'Est, un produit global de 37 millions de roubles environ. Il est toutefois à considérer que l'application du régime nouveau a entraîné, du chef de la surveillance des contributions indirectes, une augmentation de dépenses d'ensemble 694,000 roubles pour les trois années et que cette somme doit être mise au débit du monopole. Par suite, pour que le passage de l'ancien système à celui de la régie s'effectuât sans dommage pour le fisc, il fallait que le rendement des boissons atteignît, pour les trois années 1895-1897 considérées en bloc, un total de 37,700,000 roubles. En fait, on a encaissé, tant du chef des licences que comme produit net de la gestion du monopole, déduction faite de toutes les dépenses d'achat, de rectification et de débit généralement quelconques (excepté les bonifications aux bouilleurs) : en 1895 16,844,000 roubles, en 1896 19,018,000 roubles et en 1897 20,375,000 roubles, soit un total de 56,237,000 roubles.

« Ainsi, après l'entrée en vigueur du monopole, le produit des boissons dans l'Est a excédé, de 18,500,000 roubles, dès la première période triennale, le rendement qui aurait pu être obtenu avec le régime de l'accise. Il est à noter que les dépenses de premier établissement et d'organisation du monopole ne s'étaient

1) Au 1<sup>er</sup> janvier 1888, le solde des dépôts était encore inférieur à 100 millions de roubles ; au 1<sup>er</sup> janvier 1895, il était de 377 millions de roubles ; aujourd'hui, il atteint 515 millions de roubles.

2) L'année 1893 a été choisie comme élément de comparaison — et non l'année 1894, qui, dans les provinces de l'Est, a immédiatement précédé l'application du régime nouveau — parce que l'année 1893 avait eu une récolte exceptionnelle et que, par suite, le chiffre de la consommation en 1894 avait été anormalement élevé. D'autre part, à la veille de la mise en vigueur de la régie, il se constate d'énormes ventes de stocks appartenant au commerce.

élevées pour ces provinces qu'à un total d'environ 3,300,000 roubles. Ces résultats financiers si satisfaisants ne doivent pas être attribués à des conditions locales qui, dans l'Est, seraient particulièrement propices au fonctionnement du monopole. Dans le Sud-Ouest, le rendement des boissons a quelque peu fléchi pendant la première année d'application du nouveau système, mais les résultats de la seconde année ont été tout autres, et il est permis d'en conclure que, dans cette région non plus le monopole n'entraînera pas de diminution des recettes budgétaires.

« Tout en attestant à Votre Majesté Impériale les excellents effets de la réforme sur l'état matériel et moral des populations, ainsi que ses résultats satisfaisants au point de vue fiscal, le ministre des finances est loin de prétendre affirmer que l'organisation nouvelle, là où elle est mise en œuvre, soit parvenue à toute la perfection dont elle est susceptible. Sans aucun doute, il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine à l'administration des finances. Certains détails de la réforme ne sont encore qu'indiqués; d'autres ont besoin d'être remaniés ou complétés; l'ensemble exige une direction attentive. Néanmoins, cette vaste entreprise repose dès maintenant sur une base rationnelle. Profondément convaincu que la réforme des boissons ne tardera pas à exercer une action bienfaisante sur tous les points de l'Empire, le ministre des finances s'attend à ce que l'application en soit la plus féconde dans les provinces du Centre, où les vices actuels du commerce des spiritueux se font sentir avec une intensité particulière à la population de vieille souche russe. Aussi doit-on se féliciter de la décision prise par le Conseil de l'Empire d'avancer d'un an la mise en vigueur du monopole dans les provinces de la région de Moscou ».

\*\*\*

Les rapports adressés à l'Empereur par les gouverneurs de province où fonctionne le nouveau système, les renseignements communiqués au Ministère des Finances par les plus hautes autorités ecclésiastiques, par les maréchaux de la noblesse, par les conseils généraux de province et les municipalités sont presque unanimes à constater les salutaires effets de la réforme. Les fonctionnaires de l'administration générale de la province indépendants du ministère des finances témoignent avec une écrasante majorité dans le même sens. Dans la presse également, les avis favorables prédominent. Un journal de Saint-Petersbourg a fait en 1898 une enquête auprès de ses lecteurs; sur les trois mille réponses qu'il a reçues, 85 o/o constataient de bons résultats du nouveau système (1).

D'autre part, comme l'a fort bien dit un homme d'Etat belge: « les faiblesses, les passions et les vices de l'humanité sont matière à exploitation » lucrative et tout effort de réformation des mœurs rencontre la résistance « d'une coalition d'intérêts ardents à défendre leur lucre contre l'intérêt public » et la morale.

« Dénombrer les cabarettiers, leurs familles, leur clientèle, leurs fournisseurs » qui forment contre la tempérance l'armée dont ces cabarets sont le campe-

---

(1) Le ministère des finances a publié les réponses qu'il a reçues du métropolite de Kiew, du gouverneur général des provinces de Kiew, Podolie et de Volhynie, de 12 archiprêtres diocésains, de 17 gouverneurs et préfets de police, de 11 maréchaux de noblesse provinciaux et de 7 présidents de délégations provinciales du zemstvo, soit en tout les appréciations de 49 personnes sur les résultats du monopole des spiritueux. Sur ce nombre, trois ou quatre personnes seulement ont trouvé que le monopole des spiritueux a donné des résultats, sinon entièrement négatifs, du moins indifférents, et deux personnes seulement, les présidents des délégations du zemstvo de Pollava et de Tchernigow, ont déclaré que la réforme du régime des boissons s'est reflétée d'une façon défavorable sur la population, bien qu'ils fassent en même temps des réserves dans le sens que le monopole des spiritueux est en vigueur depuis trop peu de temps pour que l'on puisse juger son importance morale.

« ment ; calculez les intérêts d'argent, les habitudes invétérées que cette armée « représente, les influences dont elle dispose. »

Le monopole des spiritueux a froissé d'une manière très sensible les intérêts de la classe nombreuse et influente des marchands d'alcool, dans une certaine mesure ceux des distillateurs, des rectificateurs ; ces ennemis du nouveau régime cherchent à discréditer la réforme de 1894 et ils trouvent un appui dans l'esprit frondeur d'une partie de la société russe, disposée à accueillir négativement les réformes gouvernementales. La grande masse de la société, qui n'est pas intéressée matériellement et qui n'a pas d'idée préconçue, est très favorable à la réforme.

Grâce à des conditions toutes spéciales, la Russie a pu tenter une grande expérience, ne vendre que de l'alcool rectifié, limiter le nombre des débits, mettre un terme à l'exploitation du consommateur par le débitant. Il est prématuré peut-être de porter un jugement définitif sur une réforme, qui a porté une atteinte irréversible à la liberté du commerce dans une branche particulière, celle des boissons. Un autre pays que la Russie aurait sans doute de la peine à l'entreprendre.

---

---

870. Soc. anonyme de l'imp. Kugelmann (G. Balltout. dir., 12, rue de la Grange-Bateliere. Paris.

---

l'influence de l'alcool sur l'organisme humain, il existe encore d'autres questions, dont la solution est importante tant en pratique qu'en théorie. Pour la solution de certaines d'entre elles, la science est dès à présent peut-être en possession de faits suffisants; pour résoudre les autres il faudra sans doute organiser une série de recherches: sur ce point le Congrès serait à même de rendre un grand service aux Etats qui, comme la Russie, sont entrés en lutte active contre l'ivrognerie.

Parmi ces questions figure incontestablement celle des personnes que l'on peut détenir dans les hôpitaux pour buveurs. Bien qu'en général le nombre de ces personnes soit très faible en proportion du nombre total de la population, il n'est pas douteux que leur nombre absolu ne soit suffisant pour justifier des mesures destinées à garantir contre eux-même leur propre sécurité, celle de leurs familles et celle de la société. Mais en même temps la solution de cette question offre de grandes difficultés, parce qu'une semblable mesure, ayant de très graves conséquences juridiques, peut donner lieu à des abus, surtout si l'on prend en considération l'extrême complexité de la définition de la notion d'acoolisme. Aussi un grand travail sera-t-il sans doute nécessaire pour définir les conditions, qui justifieraient la privation de la liberté et de la capacité. Sans la solution de cette question, d'abord en théorie, puis en pratique, c'est-à-dire sous forme d'une loi, il serait difficile d'attendre des résultats vraiment sérieux de l'institution d'hôpitaux pour buveurs, leur importance dépendant surtout de la durée du séjour des malades; il faut en effet que ces derniers puissent s'affranchir de leur mauvaise habitude invétérée, autrement, une fois remis en liberté, ils recommencent à s'enivrer.

Ces considérations ne sauraient assurément mettre obstacle à l'élaboration des statuts normaux d'hôpitaux pour buveurs, attendu que, en dehors de l'élaboration du principe fondamental, dont dépend la réalisation de ces établissements, il subsiste plusieurs aspects de la question, qu'il faut examiner avec la minutie qui convient. Ces deux parties du problème (ainsi qu'il arrive souvent dans la pratique législative) peuvent être examinées simultanément, parce qu'il ne s'agit en réalité que des deux faces d'une même chose: d'une part il serait inutile d'examiner la question des personnes soumises à la privation temporaire de liberté pour cause d'alcoolisme et des conditions qui l'autorisent, s'il n'existe pas d'établissements d'internement correspondants; d'autre part, il serait inutile d'élaborer des statuts normaux d'hôpitaux pour alcooliques, s'il n'était permis d'y maintenir les malades tant que les médecins le jugent nécessaire.

Une autre question, dans laquelle le Congrès pourrait rendre un grand service au point de vue pratique, est celle des mélanges aux boissons spiritueuses et de la différence entre diverses boissons au point de vue de leur influence sur l'organisme humain. Il faut avouer que, sur ce point aussi, il existe une certaine contradiction entre les recherches scientifiques. D'une part, on affirme le caractère très toxique de certaines substances mélangées à l'alcool (par exemple aldehyde simple, alcool amylique, aldehyde furfurole), et, d'autre part, on assure que ces substances ne se rencontrent dans l'alcool éthylique qu'en quantités tout à fait insignifiantes, et que, par conséquent, leur influence nocive est tout à fait minime en comparaison de celle de l'alcool éthylique lui-même. D'un autre côté, la pratique empirique démontre que l'alcool mal



rectifié a des influences fâcheuses sur l'organisme, et toute personne qui consomme de l'alcool, apprécie beaucoup une bonne rectification, non seulement à cause du goût, mais aussi par suite de cette conviction, fondée sur l'expérience, que l'alcool rectifié est le moins nuisible.

Mais, outre les mélanges naturels à l'alcool éthylique, il existe encore une quantité innombrable de mélanges artificiels, parfois peut-être utiles, mais, dans la plupart des cas, nuisibles à l'organisme humain.

À de très rares exceptions près, les mélanges artificiels ont pour objet d'améliorer le goût naturel de l'alcool, et parfois, comme dans la fabrication des eaux-de-vie en Russie, de supprimer le goût et l'odeur désagréables des mélanges naturels (fusel) que contient l'alcool non rectifié, employé à la fabrication des eaux-de-vie.

Un examen attentif de la nature de toutes ces impuretés serait d'une grande importance, parce qu'il mettrait en lumière non pas seulement la nocuité des unes, mais aussi l'utilité des autres. Le monopole de la vente des spiritueux ayant été introduit en Russie, ces résultats auraient des conséquences pratiques très importantes. Tout le commerce des spiritueux se trouve maintenant en Russie exclusivement aux mains de la Régie ou se fait avec une active participation de cette dernière. Dans certains cas, il suffirait, par exemple, que la Régie refusât de vendre en commission certaines espèces d'eaux-de-vie pour que leur production cessât définitivement. D'autre part, il va sans dire que la protection de certaines espèces de spiritueux, comme par exemple des liqueurs préparées avec des baies (et non avec des essences artificielles), peut développer leur production.

Cette question est importante aussi à un autre point de vue. On sait qu'en Russie les femmes du peuple n'aiment pas l'eau-de-vie et préfèrent la consommation de liqueurs sucrées. Par conséquent, la question de l'utilité des liqueurs (qui sont préférables, par ce fait déjà qu'elles contiennent moins d'alcool que les eaux-de-vie ordinaires) a une signification toute particulière et la question de l'amélioration de ces produits, à la fabrication desquels on n'emploie pas ordinairement des baies, pourrait aussi être examinée. La question susindiquée des impuretés naturelles et artificielles, qu'on trouve dans l'alcool éthylique, se lie intimement à la question de la consommation de la bière et du vin de raisin et de fruits.

Il faut d'abord indiquer le caractère, dans une certaine mesure indécis, de cette importante question. Il semble que les savants hygiénistes, ainsi que les hommes de pratique, admettent que la consommation de la bière et du vin de fruits est moins nuisible et alcoolise, pour ainsi dire, moins le consommateur. Mais, ce qui reste incertain, c'est la cause de ce phénomène : est-elle dans le fait qu'on consomme des boissons peu concentrées, ou dans la nature même de ces boissons — dans les matières premières naturelles, qu'on trouve dans la bière et dans le vin.

Si on s'en tient à la première hypothèse, la supériorité que l'on attache aux vins et à la bière, par rapport à l'eau-de-vie ordinaire, n'a pas de base solide, parce que, de ce point de vue, toute la question est dans la quantité d'alcool absorbée. Une bouteille de Madère, de Porto, de Xérès, de Marsala, etc., contient de l'alcool à raison d'un peu plus d'une demi-bouteille d'eau-de-vie à 40 degrés ; trois bouteilles et demie de vin de Bourgogne et de Bordeaux, quatre bouteilles de Porto, etc., équivalent à une bouteille d'eau-de-vie à 40 degrés ; cinq bouteilles de bière, trois

bouteilles de Porter, deux bouteilles et un quart d'ale équivalent à une demi-bouteille d'eau-de-vie. Si, au point de vue de l'influence sur l'organisme, ces quantités sont équivalentes, il faut se demander pourquoi l'on préfère une bouteille de Madère ou deux bouteilles de vin de Rhin à une demi-bouteille d'alcool à 40 degrés. Ce devrait être plutôt le contraire : on ne boit pas l'eau-de-vie pour son goût agréable (les connaisseurs disent même que l'eau-de-vie est précisément exquise, si elle n'a aucun goût); — on consomme l'eau-de-vie pour les changements, qu'elle amène dans l'état physique et psychique de l'individu; quant au vin et à la bière, ils ont, en dehors de l'action analogue qu'ils exercent sur l'organisme humain, une valeur au point de vue du goût, et peuvent être, par conséquent, consommées en quantités beaucoup plus grandes que l'alcool absolu. En tout cas, il n'y a pas lieu de préférer le vin et la bière, si on n'y voit que des différences de quantité. La personne qui devient ivre en absorbant un centième de vedro d'alcool à 40 degrés doit s'abstenir de la consommation de cette dose, comme de celle de deux centièmes de Porto, de Madère, de Xérès, de deux bouteilles de bière, d'une bouteille d'ale, d'une demi-bouteille de champagne, etc., et même d'un bon verre d'Asti Spumante. En un mot, la tempérance doit s'appliquer au premier comme au second cas, et il faut même la recommander avec plus d'insistance au second cas, étant donné que les personnes, ayant un goût raffiné, s'enivreront plus probablement de vin que d'eau-de-vie.

La question se pose tout autrement si l'on s'attache aux substances que contiennent le vin et la bière en dehors de l'alcool. Il existe une opinion d'après laquelle, au point de vue de l'hygiène, la bière bien préparée est une boisson très utile, parce qu'elle contient de l'acide carbonique et de l'acide lactique, qui stimulent la digestion, et des corps nutritifs, comme le sucre, la dextrine, les albuminoïdes, les phosphates et les chaux. La bière contient l'alcool en une quantité, « qui excite un peu l'estomac et les nerfs, mais ne rend pas ivre (1). » Bien qu'on puisse aussi s'enivrer avec de la bière, c'est beaucoup plus difficile qu'avec tout autre boisson, parce qu'il en faut consommer en ce cas des quantités tellement grandes, que l'estomac ne les supporte pas et qu'elle provoque un dégoût physique.

Quant aux vins de raisin, eux aussi contiennent, en dehors de l'alcool, des substances, qui ont une importance particulière pour l'organisme, en dehors de la question de l'ivresse. Le vin contient toujours de 95 à 99 0/0 d'eau et d'alcool, mais dans les autres 1 à 5 0/0 la chimie a découvert une grande quantité de diverses substances à doses homéopathiques, et leur influence sur l'organisme est loin d'être définitivement élucidée. La difficulté que présente leur examen s'explique dans une certaine mesure par l'importance minime des doses auxquelles on les trouve dans le vin. Par exemple, les divers éthers qui composent le bouquet du vin ne représentent que  $\frac{1}{40000}$  de son volume, et il faut, par conséquent, pour avoir une bouteille de ces éthers dépenser 40,000 bouteilles de vin, et pour certaines expériences une bouteille d'éther ne serait même pas suffisante.

---

(1) Dr L.-N. Simonof, *Fabrication de la bière, du kvass et de l'hydromel*, p. 461 et suiv.

Il paraît que ce sont ces substances, et non pas l'alcool seul, qui expliquent l'influence du vin sur l'organisme. Bouchardat a démontré par des expériences que l'alcool à 12 degrés agit d'une manière tout autre que le vin à 12 degrés, et que les vins même moins forts excitent beaucoup plus sensiblement l'organisme. Le vin, mieux que certains médicaments, rend les forces, accélère le pouls et active certaines sécrétions. M. Dujardin-Beaumetz croit que le vin enivre, non par la quantité d'alcool qu'il contient, mais par les éthers de son bouquet, et c'est à cause de cela que les vins de Bourgogne, bien qu'ils ne soient pas plus forts que ceux de Bordeaux (voyez les analyses de Boussingault et autres), ont une action plus énergique parce que leur bouquet est plus fort.

C'est cette influence particulière du vin sur l'organisme qui explique l'usage de préparer les médicaments avec du vin et non pas avec de l'alcool, ce qui serait beaucoup plus simple et moins cher (1).

Enfin, les vins mousseux, quelle que soit la quantité d'alcool qu'ils ferment, ont, à cause de l'acide carbonique qu'ils contiennent, une influence toute particulière, qui peut être plutôt utile que nuisible à l'organisme humain.

Par conséquent, il serait très important que la question de savoir, si la consommation des spiritueux autres que l'alcool pur mélangé d'eau, notamment celle de la bière, du vin, etc., doit être préférée, fût soumise à un examen qui démontrerait avec exactitude, pourquoi ces boissons sont préférables, si c'est à cause du peu de concentration de l'alcool ou à cause des substances particulières, utiles d'une manière quelconque à l'organisme, que contiennent ces spiritueux. Cet examen aurait encore une importance par ce fait qu'en dehors du vin et de la bière il existe encore plusieurs autres boissons analogues, par exemple le cidre, l'hydromel, le kvass, etc., qui, contenant encore moins d'alcool que la bière et le vin, sont en même temps meilleur marché et souvent correspondent mieux au goût et aux habitudes d'une nation. En même temps se pose une série d'autres questions, dont l'examen pourrait rendre un grand service à la société.

En premier lieu, il faut citer celle de la falsification du vin et, en général, des spiritueux peu concentrés (bière, cidre, hydromel, kvass, etc.) Cette question, qui est très importante par elle-même, prend une gravité toute particulière, si elle est examinée en connexité avec celle de l'alcoolisme, parce qu'on ne peut pas recommander la consommation des spiritueux peu concentrés, si on n'est pas sûr que le consommateur ne recevra pas à leur place, des boissons n'ayant presque rien de commun avec la bière, le vin, etc. A ce point de vue, l'eau-de-vie bien rectifiée peut être infiniment moins nuisible que les boissons qu'on fabrique en Russie sous les noms prétentieux de divers vins de raisins. De même, si la bière allemande, fabriquée en Allemagne, est reconnue pour une boisson non seulement agréable, mais aussi utile, cela ne veut pas dire que plusieurs espèces de cette boisson, par exemple la bière russe, doivent être préférées à l'alcool bien rectifié; en Russie, il y a des brasseries, produisant de la bière qui n'a pas seulement le don d'enivrer, mais aussi d'intoxiquer. Il en faut dire autant des kvass. Le kvass de pain russe ordinaire (mousseux) est une boisson beaucoup plus agréable, du moins

---

(1) Encyclopédie de Brockhaus et Ephron. article « Vin de raisin », rédigé sous la direction de M. D. Mendéléef.

pour le goût russe, que la bière allemande et autres produits analogues imitant les produits étrangers. Mais, premièrement, les kvass russes sont très chers (à Saint-Petersbourg, de 5 à 10 cop.) et, secondement, les fabriques, à peu d'exceptions près, sont tenues d'une manière tellement sale, que l'aspect extérieur même en est repoussant et toute personne les ayant vues ou en ayant lu des descriptions ne se hasarderait guère à consommer cette boisson, si elle n'y est contrainte par la nécessité.

Il faut encore ajouter que la manière très répandue et en apparence une des plus inoffensives de la falsification des boissons, celle par le coupage avec de l'eau, n'est pas si inoffensive que cela semble à première vue; la nature de l'eau a, en général, une importance capitale pour la santé et, en particulier, la différence entre l'eau crue et l'eau bouillie est tellement grande, que ce fait seul donne le droit d'affirmer que les boissons préparées avec de l'eau crue sont purement et simplement nuisibles.

De tout ce qui précède, il résulte qu'il faut recommander avec une grande circonspection — dans l'intérêt de la santé publique — la substitution à l'alcool de spiritueux moins concentrés; d'une part, le procédé hygiénique de fabrication de l'alcool est garanti par la grande concurrence, par un contrôle de leur production datant de longtemps (bien qu'il ne soit organisé que dans un but fiscal) et, ces derniers temps, en Russie, par la responsabilité directe du fisc en ce qui concerne la bonne rectification; d'autre part, la fabrication des boissons peu concentrées n'est entourée d'aucune formalité et se trouve dans un état tellement insuffisant, qu'il faut recommander un contrôle plus rigoureux de la production plutôt que leur substitution à l'alcool dans la consommation. Mais, étant donné que ce contrôle doit être organisé principalement dans l'intérêt de la santé publique, il serait tout à fait naturel que le Congrès entreprit le travail élaborer des bases pour l'organisation et le fonctionnement de ce contrôle. Il va sans dire que ce travail doit être précédé d'un examen soigneux et détaillé de la nature et de la composition des spiritueux peu concentrés qu'on trouve dans le commerce et des conditions de leur fabrication; le Congrès pourrait organiser cet examen en s'adressant aux Sociétés médicales dans divers pays et en demandant un concours et une subvention aux gouvernements intéressés.

Il a été déjà indiqué plus haut que, d'après les observations empiriques, l'alimentation a une influence importante sur l'état d'ivresse. L'importance qu'a ce fait même en ce qui concerne l'origine d'une maladie aussi grave que le *delirium tremens* résulte des observations suivantes du docteur A. Baer: « Siles conditions de la vie des ivrognes habituels sont bonnes, s'ils sont bien nourris, etc., souvent ils ne sont pas du tout sujets au *delirium tremens*; au contraire les personnes qui se sont tout à fait abandonnées, les rôdeurs, les mendiants, etc., deviennent souvent malades du *delirium tremens* et meurent de cette maladie, alors même qu'ils ne se livrent pas avec excès à la boisson. Dans les contrées riches on meurt du *delirium tremens* beaucoup moins que dans les contrées ayant une population pauvre, bien qu'on boive plus dans les premières que dans les secondes (1). » L'expérience nous

---

(1) A. Baer, *Der Alcoholismus, seine Verbreitung und seine Wirkung auf den individuellen und socialen Organismus, sowie die Mittel ihn zu bekämpfen*, page 286.

démontre aussi que l'alcool consommé à jeun agit autrement que s'il est consommé immédiatement avant ou après le repas ; mais cette considération a trait plutôt à l'état d'ivresse ; quant à l'observation de Baer, elle ne vise pas cet état ; elle constate une influence plus profonde de l'alcool sur le système nerveux des personnes affaiblies par une nourriture insuffisante et par de mauvaises conditions de vie. Cela est prouvé dans une certaine mesure par l'observation de la vie russe : les artisans dans les villes sont souvent sujets au *delirium tremens* ; néanmoins, on rencontre aussi des faits qui contredisent ces affirmations ; c'est surtout dans la classe marchande, qui est la plus aisée et qui aime une nourriture abondante, quoique peu fine, qu'on rencontre le plus grand nombre des personnes sujettes aux crises d'ivrognerie ; ensuite la même maladie se rencontre souvent dans le clergé, qui est aussi assez aisé et bien nourri et, enfin, parmi les fonctionnaires, petits et moyens, qui, bien que moins aisés, le sont pourtant beaucoup plus que la plupart des artisans urbains. Au contraire, dans les classes rurales et militaires, les crises d'ivrognerie et le *delirium tremens* se rencontrent relativement plus rarement. Ensuite, si on élimine le cas d'ivrognerie excessive, qui constitue une maladie, il n'est pas douteux que l'importance de la consommation totale augmente en proportion directe de l'aisance générale de la population et de l'affluence temporaire de ressources. Les peuples de l'Europe consomment beaucoup plus d'alcool que la Russie ; dans la Russie même, on boit plus, quand les gains sont élevés et la récolte abondante, et dans les régions où la population a le plus de ressources ; la Sibérie — où toutes les classes de la population sont très bien nourries — est caractérisée par une très grande consommation d'alcool, etc.

De tout ce qui précède il résulte que, bien que la science et la pratique aient très bien observé qu'une bonne nourriture soit un obstacle aux manifestations morbides de l'ivrognerie, il semble pourtant qu'il existe plusieurs autres facteurs, agissant dans le même sens ou dans le sens opposé. La classe rurale est moins bien nourrie que la classe marchande, et pourtant le nombre des ivrognes de toute espèce y est moins considérable (surtout par rapport au nombre total de la population de chaque classe) que dans la classe marchande. Il est incontestable qu'à côté de la nourriture, le métier exercé a aussi une très grande importance, qui l'emporte même sur celle de la nourriture. C'est ainsi, par exemple, que, si nous considérons la classe des artisans, nous voyons que le plus grand nombre des ivrognes est fourni par les cordonniers et par les tailleurs, et, qu'au contraire, les peintres en bâtiments, les charpentiers et les maçons n'ont pas dans ce domaine, la renommée de leurs collègues ; il est très probable, qu'indépendamment de leur nourriture qui, à peu d'exceptions près, est la même, la vie sédentaire que mènent les tailleurs et les cordonniers réagit autrement sur l'alcool consommé que la vie active et exigeant beaucoup d'exercice physique, des peintres en bâtiments, des charpentiers, des maçons, etc. Les marchands, les ecclésiastiques et les fonctionnaires mènent une vie sédentaire et n'exigeant pas de travail physique ; au contraire, les paysans mènent une vie non pas seulement laborieuse, mais aussi physiquement pénible, ils se donnent toujours beaucoup de mouvement et à l'air pur du village. De même parmi les militaires : bien qu'ils consomment beaucoup d'alcool, il n'y a pas parmi eux beaucoup d'ivrognes, ce qu'il faut

probablement attribuer, non pas à une nourriture exceptionnellement bonne, mais à la vie active et exigeant beaucoup de mouvements qu'ils mènent, et ensuite à la discipline et à certaines traditions.

De tout ce qui précède, il résulte que, bien que l'importance de l'alimentation, en tant qu'élément réagissant contre l'alcoolisme, soit admise par tout le monde, il y a pourtant dans cette question beaucoup de côtés encore qui ne sont pas éclaircis et dont il serait utile de s'occuper. Alors même qu'on ne tiendrait pas compte des phénomènes contradictoires susindiqués, le mode même d'influence de la nourriture sur l'alcoolisme est encore trop peu clair, pour que de nouvelles recherches soient superflues. La nourriture de l'homme est extrêmement variée, non pas seulement quant à sa composition chimique et quant à ses influences sur les formes du corps humain, mais aussi quant à son action sur les sensations de goût. Suivant que l'aliment est d'une origine animal ou végétal, suivant qu'il est gras, farineux ou épicé, il agit d'une façon différente sur l'organisme humain et sur l'alcool consommé ; par conséquent, l'influence de l'alcool doit aussi varier avec la nature des aliments qui sont absorbés en même temps que lui ; étant donné que les aliments différents n'agissent pas de la même façon sur les sensations de goût, ils peuvent agir d'une manière différente sur le besoin de l'alcool. Voici, par exemple, ce que disent à ce sujet les personnes compétentes (1) : « Le vin de Champagne doit avoir la température de la glace fondante ou au plus d'un à deux degrés. Alors il est un médicament inestimable pour certaines attaques gastriques ; on emploie, par exemple, le vin de Champagne contre les vomissements ou contre le mal de mer. Les médecins français ne conseillent pas de boire du Champagne si on n'a pas auparavant bu du vin de Bourgogne ; alors, il ne refroidit pas trop l'estomac ; mais, après le vin de Bordeaux, ils conseillent de ne pas boire du Champagne, surtout aux personnes ayant un estomac délicat. Les vins de Bourgogne paraissent surtout exquis après la viande grasse ; les vins de Bordeaux, après diverses sauces. Depuis les temps antiques les plus reculés, toutes les fêtes étaient suivies de repas et cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours. Si le repas a une telle importance, ce n'est pas autant par les mets que par les vins, ou mieux dire par la gamme des vins. Ce n'est pas un usage nouveau que de servir pendant un repas plusieurs vins différents. Déjà, aux festins qui suivaient les victoires de Jules César, on servait quatre espèces de vin : le Falerne, le Chio, le Lesbos et le Messine, mais alors la fabrication du vin était moins répandue et on connaissait moins d'espèces de vin. Il n'y aucune raison de nier, qu'une certaine gamme de vins puisse avoir une influence sur l'humeur du consommateur. »

Bien que les considérations citées ci-dessus se rapportent à la consommation du vin par les classes supérieures de la société, d'abord l'alcoolisme n'est pas répandu dans ces classes moins que dans les autres (peut-être même plus), et, en outre, on peut observer les mêmes phénomènes pour la consommation de l'alcool pur : la nourriture grasse — la viande ou le poisson — excite le besoin d'alcool ; au contraire, les aliments végétaux diminuent ce besoin.

En tout cas, la question de l'influence de diverses espèces de nourriture — indépendamment de la quantité — sur la faculté d'absorber plus

---

(1) Encyclopédie de Brochaus et Ephron, v. XI, p. 450.

ou moins d'alcool et sur son action plus ou moins nuisible — cette question devrait être soumise à un examen minutieux.

Il est tout naturel d'aborder ici une série de questions, qui ont déjà rapport au domaine de la vie psychique et morale, et qui ne se rattachent que d'une manière indirecte aux questions de la vie matérielle. Le rapport de M. D.-A. Drill à la Commission de « la Société russe d'hygiène publique » a été consacré à cette idée que la situation précaire matérielle des classes laborieuses, en produisant chez elles une dépression psychique, augmente l'ivrognerie. Quelques membres de la Commission — moi entre autres — combattaient cette proposition. Je ne répéterai pas ici les raisons qui, à mon avis, contredisent la proposition fondamentale de M. Drill, je crois pourtant nécessaire, dans l'intérêt de l'exposé qui va suivre, de m'arrêter sur une question :

La notion de la pauvreté est relative, comme les autres notions, que nous employons dans la vie de tous les jours, et la cause en est le désaccord entre les désirs matériels de l'individu et les moyens qu'il possède pour les satisfaire, le désaccord que l'on observe à tous les degrés de l'échelle sociale. Il faut encore ajouter que le minimum de ressources qui sont absolument indispensables pour soutenir l'existence d'un individu est très insignifiant, surtout sous un climat chaud, où les dépenses pour l'habitation, les vêtements et même pour l'alimentation sont plus faibles. Définir ce minimum ne serait peut-être pas si difficile (bien qu'il ne soit pas encore défini), mais le point capital est que ce minimum ne représente pas encore tout ce qui est nécessaire à la vie. Déjà Spencer, se basant sur des matériaux ethnographiques étendus, tâchait de prouver que les ornements sont aussi nécessaires à un individu que l'habitation et le pain, et nous savons très bien que, dans le bas peuple et même dans notre classe, souvent ce qu'on estime agréable est préféré non pas seulement à ce qui est utile, mais aussi à ce qui est nécessaire. Par conséquent, si on tient compte de tous les faits qui déterminent la notion de pauvreté, on voit que cette notion peut difficilement être définie avec un degré quelconque de précision et de généralité. Et pourtant chacun, en parlant de lui-même ou d'un autre, et en appliquant le mot pauvre, se représente très bien et très clairement ce qu'il entend sous ce mot. Et il n'y a pas lieu, du moins pour le but que nous poursuivons, de nier l'importance de la conception subjective de la pauvreté, surtout si on élimine les cas extrêmes de misère complète ou de richesse excessive, et si l'on ne considère que l'énorme partie du genre humain qui vit du travail de ses mains. La majeure partie de ces derniers ne se considèrent pas eux-mêmes comme pauvres, parce que chacun a à peu près ce dont il a besoin pour satisfaire ses désirs réels. Mais il y a aussi beaucoup de personnes qui n'ont pas assez de ressources pour satisfaire ces désirs et qui se considèrent, par suite, comme pauvres. Si, sous l'expression « les classes les plus pauvres de la société », on comprend toutes les personnes qui n'ont pas assez de ressources pour satisfaire ceux de leurs besoins qui, d'après leur conception subjective, leur apparaissent comme essentiels, on ne peut douter que l'état d'âme de ces personnes ne soit déprimé dans une certaine mesure par l'importance de la différence entre les besoins et les moyens de les satisfaire. Il faudrait poser la question de savoir si la dépression morale de ces personnes peut les amener à l'alcoolisme.

Tout le monde comprend combien la réponse à cette question est difficile ; mais *a priori* et en se basant sur des observations des faits vitaux épars, on peut répondre dans le sens du rapport de D.-A. Drill, — il est naturel, évidemment, qu'un homme affaibli cherche les moyens d'échapper à cette dépression. Cependant, les considérations suivantes prouvent que quelle que soit, à première vue, la probabilité de cette conclusion, en réalité, ce phénomène n'atteint pas des dimensions suffisantes pour qu'on puisse faire une généralisation pareille à la précédente.

Avant tout, le désaccord entre le désirable et le réalisable s'observe non seulement dans le domaine des phénomènes matériels, le grand domaine des phénomènes éthiques, individuels ou sociaux, est presque plus riche de faits de désaccord entre le désirable et le réalisable que la sphère des phénomènes matériels proprement dits. Par conséquent, on pourrait croire que tout malheur personnel ou social devrait conduire à l'alcoolisme personnel et endémique ; la perte d'un être cher, l'ambition non satisfaite, toutes sortes de mésaventures personnelles, etc., devraient augmenter la consommation de l'alcool par la personne qui a éprouvé le malheur. De même, tout malheur social : la guerre, les luttes intestines, la famine, les tremblements de terre, l'épidémie, etc., devraient également conduire au même résultat. Et cependant, non seulement les faits ne le prouvent pas, mais on peut en énumérer une quantité innombrable qui prouvent exactement le contraire ; ce n'est pas la perte de l'être aimé que l'on fête, mais l'union avec lui ou sa naissance ; ce n'est pas pendant la défaite qu'on triomphe, mais après les victoires qui provoquent la joie universelle, etc. En un mot, la joie donne en général lieu beaucoup plus à la consommation des boissons spiritueuses que la dépression, qu'elle se produise dans un individu particulier ou dans la société entière.

De même, dans le domaine économique, la différence entre ce qu'on désire et ce qu'on possède devrait plutôt pousser vers l'acquisition des biens matériels, vers la diminution de cette différence, et amener par conséquent non la dépression, mais une excitation morale et une activité renforcée. L'histoire de la civilisation confirme complètement cette proposition générale. Aussi favorable que soit pour l'homme la zone de la Méditerranée et de l'océan Indien, aussi petite qu'y soit la différence entre ce qu'on désire et ce qu'on possède, ce n'est cependant pas là que la civilisation a atteint le développement étonnant qui la caractérise à présent. Elle s'est éclose en une large fleur dans les pays rudes du Nord, où l'homme employait et emploie des efforts énormes rien que pour gagner sa vie, pour gagner ce que l'on obtient dans le Midi presque sans effort.

Si, de cette conception générale, nous nous adressons à des exemples historiques ou même à des observations journalières, nous verrons que ce ne sont pas les classes de la société qui n'ont rien à désirer qui représentent la force d'une nation, mais bien celles chez lesquelles la différence entre ce qu'elles ont et ce qu'elles désirent est grande. De même, en examinant la structure de la société russe actuelle, nous voyons que la magistrature, la bureaucratie et les diverses professions libres ne sont pas entre les mains des descendants de la noblesse terrienne et des négociants riches, mais entre les mains des enfants des roturiers, dont la plupart appartenaient aux classes les plus pauvres de la société, et qui n'ont pu faire l'éducation de leurs enfants qu'avec des



efforts inouïs. La noblesse même, aussi bien pendant la période moscovite que pendant la période pétersbourgeoise de l'histoire russe, augmentait bien moins par son propre accroissement que par le recrutement fait dans les classes inférieures, de même que les négociants sont fournis en grand nombre par la classe paysanne.

On peut conclure, de ces exemples, que ce qu'on entend subjectivement sous le mot « pauvreté » — c'est-à-dire la différence entre le bien-être matériel donné et recherché — est une impulsion puissante au développement des nations, des classes ou des individus qui se croient pauvres. Et il est douteux qu'on puisse, en étudiant l'alcoolisme au point de vue historique, prouver que les époques de son développement coïncident avec celles où les hommes ressentaient plus leur pauvreté ou, en parlant d'une manière plus générale, leurs misères.

Il semble, pourtant, qu'il existe une sorte de dépression morale, qui peut avoir une certaine connexité avec l'ivrognerie individuelle et endémique. Sans entrer dans les détails qui pourraient nous écarter de notre sujet, nous pouvons caractériser cette dépression par des expressions générales de l'ébranlement des idéals et de la croyance en la vie. L'unité des conceptions philosophiques, la croyance inébranlable à l'importance absolue du devoir et la conscience que l'existence humaine a une cause et un but, qui dépassent de beaucoup les limites de la vie terrestre — offrent peut-être le meilleur symptôme de la santé morale d'un individu. Toute autre est la question de savoir quel est le contenu concret de cette conscience, mais au point de vue psychologique, c'est cette conscience même qui donne le bonheur.

La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> ont été l'époque de la critique la plus acharnée, la plus profonde, la plus complète de tout le domaine spirituel que le genre humain avait acquis durant les siècles précédents. Ni la religion, ni les principes de la morale, ni les bases de la vie politique n'ont échappé à cette analyse, à la puissance de la philosophie fondée sur la science et la critique, à son invasion hardie jusqu'au fond de l'âme humaine et, pour ainsi dire, à cette absence de pitié pour les plus chères croyances du genre humain. Jusqu'à quel point cette critique avait-elle le droit de se donner cette tâche ? C'est une question que nous n'examinerons pas ; mais il n'y a aucun doute qu'elle ait atteint son but, qu'elle ait ébranlé toutes les croyances d'autrefois.

Le genre humain a déjà plus d'une fois subi des crises aussi profondes ; toute croyance nouvelle a commencé par la critique de l'ancienne — cela est inévitable. Et de semblables crises ont été toujours suivies d'un abaissement de mœurs ; elles ont toujours été des époques où les vices apparaissaient ou, pour mieux dire, se manifestaient avec une force toute particulière, où la valeur de la vie baissait et où les idéals nobles non seulement faiblissaient, mais même disparaissaient complètement. Telle a été l'époque, où sont entrés en conflit le christianisme et le paganisme gréco-romain.

Notre temps est témoin d'une crise encore plus profonde des conceptions fondamentales du genre humain sur les plus graves questions de la vie. Cette crise est à un double point de vue plus importante que celle qui a eu lieu il y a vingt siècles ; d'abord on a substitué alors à une croyance une autre croyance, c'est-à-dire au point de vue psychologique des quantités équivalentes ; en outre, le christianisme en détruisant les conceptions philosophiques positives du paganisme, lui a substitué une

autre conception également positive. Nous observons un phénomène tout à fait autre aujourd'hui : la conception philosophique basée sur la science et sur la critique repose sur des éléments psychologiques tout autres que la conception philosophique religieuse (du moins telle est l'opinion la plus accréditée); en outre la conception philosophique, basée sur la science et sur la critique, tout en tâchant de détruire la conception positive religieuse, qui répond à tous les besoins suprêmes de l'âme humaine, n'a pas de contenu positif. Il est facile de concevoir l'état d'abandon moral des hommes de notre époque : tout ce qui faisait leur force morale, tout ce qui leur permettait de subir les plus grandes misères et tout ce qui les poussait aux actes héroïques, tout cela est secoué et ébranlé dans ses bases les plus profondes; et la force, qui ruine les croyances d'autrefois, bien qu'elle soit énorme, ne peut rien donner pour les remplacer.

Ce que représente la plus sûre base du bonheur humain, l'unité, l'intégrité, l'intangible certitude de la conception religieuse et morale, n'existe plus et personne ne sait quand et par quoi elle sera remplacée.

Le premier résultat de ce changement de l'état d'âme de l'humanité est une énorme prépondérance des intérêts matériels par rapport à tous autres et l'abaissement de la valeur de la vie; jamais encore l'Europe chrétienne n'a été armée comme elle l'est maintenant, et aucune invasion de Tamerlans ni de Gengis-Khans ne pourrait détruire une quantité de vies égale à celle qu'on peut exterminer maintenant à l'aide des armes perfectionnées; jamais on n'a observé un si grand nombre de suicides, ayant les causes les plus insignifiantes et témoignant d'un dédain manifeste pour la vie et non pas de cette dignité qui caractérisait le suicide dans la Rome antique à l'époque des Césars.

La dissolution de la famille marche à pas rapides, et les peuples polygames se considèrent comme plus moraux que les chrétiens qui se livrent à la prostitution dans des proportions effrayantes. Les mœurs vénales ont atteint dans des Républiques aussi civilisées que la France et l'Amérique du Nord des proportions inouïes. En un mot, un livre entier ne suffirait pas pour exposer les côtés obscurs de la civilisation moderne nés du déséquilibre des esprits dont il a été question plus haut.

Il ne faut pas croire que cette dissolution morale n'atteigne que les classes supérieures; il est vrai que, dans les classes inférieures de la société européenne, les croyances anciennes n'ont pas encore disparu complètement; mais là même l'état d'âme général commence à ressembler à l'état d'âme des autres classes, ce qui se produit facilement grâce aux journaux et aux écoles. Il faut ajouter à tout cela un développement énorme de la vie urbaine dans les fabriques, où tout est fait et se fait par les mains de l'homme et où tout soutient en lui l'idée de sa puissance illimitée sur la nature tandis que dans la vie à la campagne la nature dirige la pensée humaine du côté opposé en prouvant à l'homme quotidiennement la puissance des forces naturelles et la futilité des prévoyances humaines.

Ainsi, l'état actuel de l'humanité peut être caractérisé par la décadence de toutes les croyances et aspirations idéales, et par la domination du matérialisme non seulement dans le domaine des tendances pratiques, mais dans la conception philosophique de la vie en général. Quel que soit le point de vue, il est certain que ce changement d'état d'esprit

a rendu l'humanité plus malheureuse, l'a rapprochée du désespoir qu'on éprouve quand on se rend compte que la vie n'a ni but, ni sens, de la fatigue qui vient de sa matérialité, de la conscience que la vie rapide ne se répétera sous aucune forme. Et il est compréhensible que l'humanité se dépêche de jouir autant qu'elle peut, qu'elle repousse de toutes ses forces la pensée ennuyeuse de l'inanité de la vie, et qu'à ses yeux la valeur de la jouissance qu'elle peut éprouver aujourd'hui est augmentée considérablement en comparaison de celle de demain.

Je n'ose pas affirmer que l'alcoolisme ait un lien direct avec l'état d'âme de l'humanité moderne décrit plus haut, mais je ne crois pas qu'il soit erroné de dire que cet état d'âme est loin de réagir contre le développement et l'extension de l'alcoolisme et que d'autre part les croyances qui tombent aujourd'hui sous les coups de la civilisation moderne étaient, en dehors de leur valeur intrinsèque, un sol moins favorable au développement de l'alcoolisme. Il devient donc possible d'établir avec une certaine exactitude quels sont les côtés de la civilisation moderne qui, sans provoquer l'alcoolisme, poussent l'homme vers lui, quels que soient son état, sa situation, son éducation et son instruction. Il est d'autant plus nécessaire d'éclaircir ce point qu'il existe une opinion, d'après laquelle le meilleur moyen de lutte contre l'alcoolisme — c'est l'instruction. Et cependant, cette opinion (peut-être vraie dans son essence) contredit tous les faits connus ; on peut considérer comme complètement établi que ce sont les peuples les plus civilisés qui boivent le plus et d'autre part l'observation immédiate nous apprend que les classes supérieures et instruites boivent beaucoup plus que les classes inférieures et moins instruites. Et en général l'histoire ne nous donne pas un seul exemple sur le fondement duquel on pourrait dire que l'instruction diminue en général la tendance à l'alcoolisme. En ce qui concerne notre époque, on peut affirmer sans hésitation, quoique sans établir entre ces deux phénomènes un rapport de cause à effet, que le développement de l'instruction coïncide avec le renforcement de l'alcoolisme. Par conséquent, on ne peut pas affirmer que l'instruction soit un moyen sûr contre l'alcoolisme (1). Il faut examiner soigneusement quel est le système d'éducation le plus rationnel dans ce sens. Cette analyse peut prouver que les écoles primaires et secondaires modernes — étant absolument privées d'éléments éducateurs — sont complètement impuissantes non seulement contre l'alcoolisme, mais aussi contre toute épidémie morale. En général, le développement extrême des capacités intellectuelles aux dépens d'autres facultés de l'esprit humain est peut-être la cause principale de la mollesse et de l'apathie de la société actuelle, grâce auxquelles elle s'est mise à apprécier les biens extérieurs, matériels, et à renoncer aux aspirations idéalistes.

La question familiale se trouve étroitement liée à cet état moral de la société indiqué plus haut. On ne peut pas douter que dans le monde civilisé en général et en Russie en particulier les principes familiaux aient été considérablement ébranlés. Autrefois, aux yeux de la société

---

(1) Il n'est question ici de l'instruction que relativement à son influence sur la moralité générale de l'homme. Mais l'incapacité de lire, qui empêche l'ouvrier de se reposer devant un livre ou un journal et qui le pousse au cabaret au lieu de le conduire à la salle de lecture, doit être, bien entendu, considérée comme une circonstance favorable à l'alcoolisme.

et surtout de la classe inférieure, l'union matrimoniale était considérée comme indissoluble non seulement civilement, mais aussi quant à son essence même : dans les classes inférieures il n'y avait presque pas de cas de séparation entre les époux, et quant aux classes moyennes et supérieures cela se produisait aussi très rarement et en outre la séparation laissant l'un des époux marqué d'une tare. D'ailleurs, la séparation, par consentement surtout, avait toujours lieu par suite de raisons pour ainsi dire insurmontables : ou bien l'un des époux était tout à fait inapte à la vie conjugale, ou il était envahi par une passion si violente que les forces d'un être moyen étaient insuffisantes pour la dominer. Mais on croyait nécessaire de lutter contre cette passion et le triomphe sur elle était considéré comme un acte de haut courage. Aujourd'hui, tout cela est changé : le nombre d'époux séparés a infiniment augmenté dans toutes les classes de la société, sans excepter même la classe paysanne, personne ne considère cela comme une honte, les causes de la séparation sont les plus futiles et la lutte contre les passions est considérée comme un préjugé. Autrefois on mettait fin à la vie de désordre en se mariant et on a créé le proverbe : « Il se marie, il se range ». Aujourd'hui, ainsi qu'il ressort du rapport du docteur Grigorieff, les hommes rangés avant le mariage se mettent à boire après.

Il faut cependant dire que, heureusement pour la Russie, les principes familiaux dans les campagnes quoique atteints sont cependant loin d'être en décadence complète. La plus grande dissolution des mœurs s'observe dans les villes et dans la partie des habitants des campagnes qui sont en contact avec les usines et les fabriques ; cette dissolution est particulièrement sensible dans la population de la capitale, notamment dans le milieu des artisans, des petits employés, des domestiques, des commis, etc. Cette population, entrant souvent en contact avec les classes plus instruites, voit comme on y rompt facilement les liens conjugaux et se fait naturellement une idée encore plus légère du mariage. Il va de soi que, dans ces conditions, chaque époux considérant le lien matrimonial comme temporaire et susceptible d'être dissous par simple caprice, l'estime pour la vie du foyer diminue ; aucun des deux époux n'y trouve plus de chaleur, ni cette force qui le retiendrait ; il perd le désir de le fonder.

Cet état d'âme dans la famille peut lui-même en pousser les membres les plus âgés à consommer de l'alcool en quantités plus considérables et d'une manière plus désordonnée ; en tout cas, il faut dire qu'il renforce l'ivrognerie déjà existante. Ce phénomène seul peut expliquer le fait très curieux et à première vue incroyable qu'a constaté le docteur Grigorieff relativement aux artisans de Saint-Petersbourg, à savoir que plusieurs d'entre eux commençaient à s'adonner à l'ivrognerie après le mariage.

C'est une tâche très difficile que de corriger les mœurs en général et les mœurs familiales en particulier ; elle dépasse d'ailleurs les limites de la compétence du Congrès ; mais rien n'empêche de s'occuper de la constatation des faits, qui témoignent de la connexité entre l'abaissement des mœurs familiales et la recrudescence de l'alcoolisme, et il est très important d'éclaircir ce point que ce n'est pas l'alcoolisme qui est une des causes de l'ébranlement signalé de la famille, mais qu'au contraire cet ébranlement constitue une cause de l'alcoolisme.

Considérant tout ce qui vient d'être exposé, j'ai l'honneur de soumettre à l'attention du Congrès les propositions suivantes :

1° La consommation de l'alcool en grandes quantités (amenant l'état d'ivresse), alors même qu'elles seraient rarement absorbées, est incontestablement nuisible aux points de vue moral, social et économique, ainsi que pour la santé des consommateurs ;

2° La consommation de l'alcool en petites quantités (n'amenant pas d'état d'ivresse), alors même qu'elles seraient fréquemment absorbées, n'est pas nuisible aux points de vue moral, social et économique ;

3° Dans la science médicale, la question de l'influence nuisible sur la santé humaine de quantités d'alcool petites (n'amenant pas d'état d'ivresse), bien que fréquemment absorbées, est controversée. Il est par conséquent nécessaire de procéder à un examen des plus minutieux et rigoureusement scientifique de cette question : le Congrès pourrait dans ce but élaborer le programme de cette recherche et demander les ressources nécessaires aux gouvernements que préoccupe la lutte active de l'alcoolisme.

4° Eu égard à tout ce qui précède, et du fait qu'on consomme en Russie moins de spiritueux qu'ailleurs, il faut admettre que la Russie, en luttant contre l'alcoolisme, doit prendre plutôt des mesures contre le mode que contre l'importance de la consommation de l'alcool ;

5° L'influence de l'alcoolisme (quel que soit le mode de la consommation de l'alcool) sur les phénomènes sociaux n'étant pas encore suffisamment étudiée, il est nécessaire d'élaborer un système d'enregistrement, réalisable en pratique, des phénomènes qui reflètent l'influence de l'alcool, et de présenter aux susdits gouvernements une demande d'organisation de ce système ;

6° Examiner les questions de mélanges naturels et artificiels à l'alcool éthylique pur et leur influence sur l'organisme ; dans ce but, si les données déjà existantes ne sont pas suffisantes, procéder à une enquête spéciale et, si cela était nécessaire, demander aux gouvernements intéressés un appui et une subvention ;

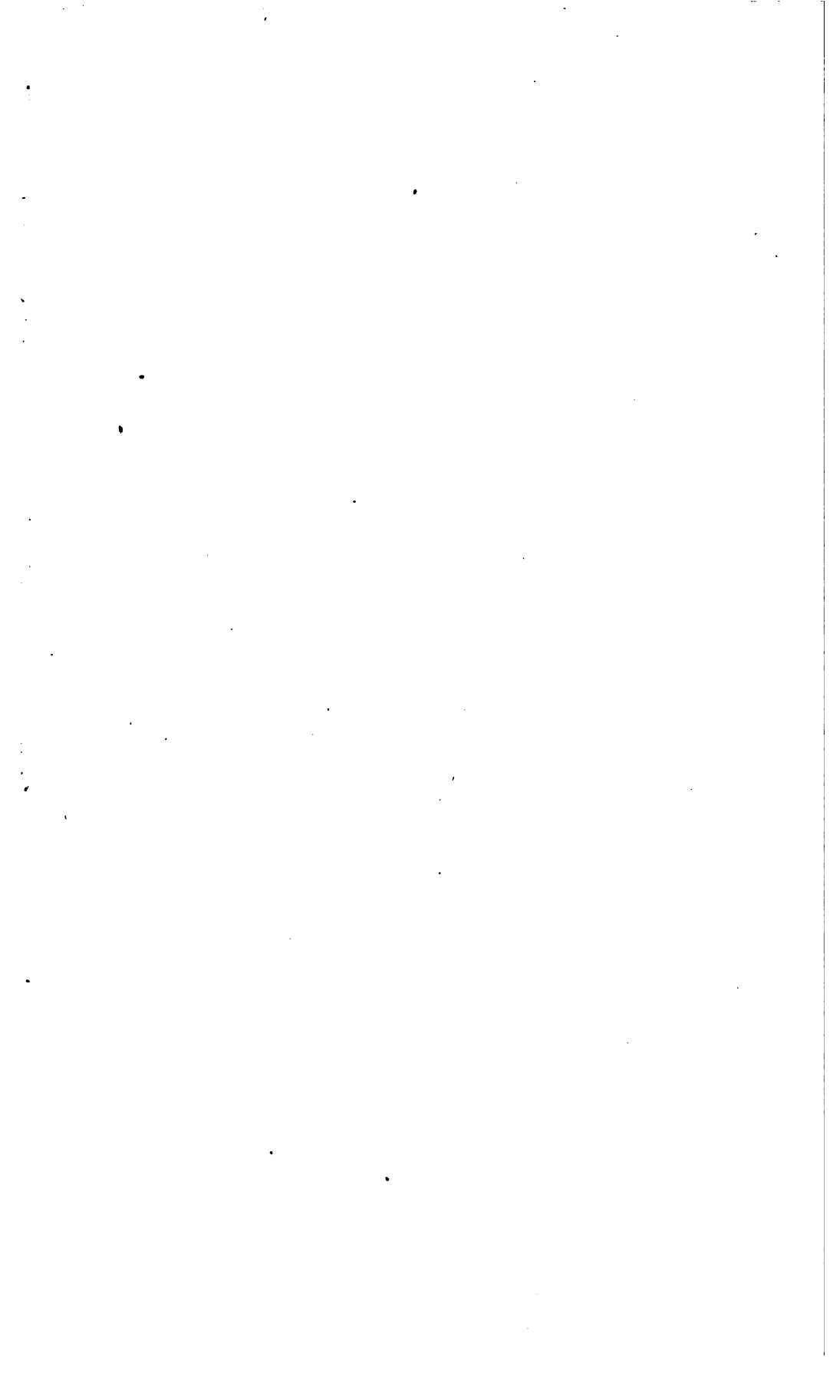
7° Examiner en détail la question de l'influence utile ou nuisible de la consommation des boissons spiritueuses faibles (bière, hydromel, vin de raisin et de fruits, kvass, etc.) et celle de l'organisation d'une inspection sanitaire de leur production ;

8° Examiner minutieusement la question de savoir pour quels organismes, sous quelles conditions et à quelles doses l'alcool est utile, indifférent ou nuisible ;

9° Examiner la question de savoir dans quelle mesure le développement de l'alcoolisme dépend de l'état de la civilisation contemporaine, qu'on pourrait caractériser par l'abaissement de l'idéalisme et la recrudescence des impulsions matérielles, par un développement exagéré des facultés intellectuelles et investigatrices de l'individu et par l'affaiblissement des croyances religieuses et éthiques ;

10° Examiner la question de savoir si le développement de l'alcoolisme n'est pas directement influencé par l'ébranlement des mœurs familiales.





douleurs morales ; les autres sont des maisons d'église où l'instruction religieuse est très prononcée ; les autres s'appellent des *sanatoriums* où l'on traite secrètement les maladies ; dans d'autres institutions, on traite spécialement les victimes de l'opium et des narcotiques.

Un grand asile d'Etat dans l'Etat de Massachusetts reçoit des chroniques qui sont placés d'office par le tribunal, pour un ou deux ans.

Plusieurs des maisons d'aliénés de cet Etat ont des salles spéciales où les buveurs sont traités *comme s'ils étaient aliénés*.

*Des asiles empiriques.* — Pendant cinq ans un vent de traitement empirique des buveurs a soufflé partout aux Etats-Unis. On l'a appelé « *la cure d'or.* » Sous ce nom des drogues mystérieuses étaient employées et l'on donnait l'espoir d'une guérison parfaite en quatre semaines. Des centaines de maisons furent organisées pour guérir les buveurs par ce moyen, et pendant un peu de temps, ils furent une grande attraction ; puis, ils déclinèrent et maintenant ils ont presque tous disparu.

D'autres charlatans du même acabit ont ouvert des maisons semblables en affichant toutes sortes de prétentions, mais, comme les autres, elles ont disparu, faute de crédit. Des centaines de buveurs ont usé de ces moyens empiriques et cachés ; et depuis qu'ils ont été dupes, ils recherchent un traitement plus digne de leur confiance.

*Les pensionnaires des asiles de buveurs.* — Il y a quatre ou cinq mille buveurs qui, en Amérique, sont aux mains des médecins, en dehors des asiles d'indigents de l'Etat. Ils sont en grand nombre des incurables et des épuisés. La plupart de ces gens adonnés à la boisson ont, pendant quelques années, usé de tous les moyens pour remédier à leur mal, mais leur espérance a été déçue. Ils ont été de l'un à l'autre, dans l'attente d'une guérison extraordinaire et toujours soutenus par l'espoir du succès. Ayant peu à peu épuisé leur fortune, fatigué leur amis, ils deviennent indigents et alors ils disparaissent.

Les autres sont des névropathes et des épuisés, ayant trouvé du soulagement dans l'usage de l'alcool ; tout à coup ils ont reconnu le danger et sont venus à l'asile pour demander du secours. Cette catégorie va s'augmentant très vite, et les résultats du traitement donnent de grandes espérances.

Dans le nombre, il y a des hommes d'affaires, des hommes de profession libérale et des ouvriers actifs ayant été obligés de faire usage de liqueurs spiritueuses ; ils viennent ou sont envoyés à l'asile et en obtiennent un profit durable.

*La surveillance légale des buveurs.* — Il est triste de constater que la législation manque dans les Etats-Unis et le Canada, sauf dans les Etats du Connecticut et de Massachusetts où des règlements octroient



de pleins pouvoirs de contrôle sur les buveurs. Dans les autres Etats, il n'y a pas pour eux de contrôle spécial, excepté s'ils sont considérés comme aliénés. La puissance spéciale de contrôle est donnée aux grands asiles ; mais, en thèse générale, la législation et l'autorité judiciaire ne sont pas en avance sur l'opinion publique. On ne s'accorde pas partout encore à considérer le buveur comme un homme atteint de troubles de l'esprit.

Dans le Connecticut un buveur peut volontairement s'interner pour quatre mois et se confier à la garde de l'asile organisé par des lois d'Etat. Par voie judiciaire, ses amis peuvent demander à la Cour de l'interner pour trois ans : une année dans l'asile et deux ans au dehors, sur parole.

Dans le Massachusetts, le mandat ne peut être décerné que par la Cour pour deux ans, quel que soit le temps où le buveur peut séjourner sur parole, hors de l'asile.

Tous les asiles ont le pouvoir de surveillance pour un temps, déterminé par les malades ou leurs amis, au moment de l'entrée. Ce pouvoir est exercé avec beaucoup de discrétion et il est rare qu'on ait recours à la justice.

*Des asiles organisés par l'Etat et des asiles privés.* — Presque tous les asiles d'Amérique sont des organisations privées ou créées par des sociétés. Quelques-uns de ces asiles reçoivent des subsides de l'Etat. Un seul asile est placé sous la direction de l'Etat à Scarborough, Mass. Dans la plupart des grandes villes centrales les asiles sont soutenus par des dons secrets et par la pension des malades.

Dans quelques villes une partie de l'argent provenant des impôts sur le trafic des liqueurs est attribué à l'entretien des asiles.

Il existe encore des maisons pour les buveurs nécessiteux et, dans quelques unes on fait travailler.

A Boston un asile de femmes est soutenu largement par des dons des habitantes.

Dans les asiles d'aliénés de l'Etat, les amis et les autorités paient pour le traitement des buveurs comme pour les aliénés.

Dans quatre des Etats, des asiles de travail pour les buveurs sont en projet ou en voie de construction à présent.

Il existe encore des maisons d'empiriques, et elles n'attirent pas l'attention ; les malades y viennent volontairement et en partent comme il leur plaît.

*L'avenir des asiles de buveurs.* — L'opinion publique s'acclimate de plus en plus à l'idée d'asiles d'Etat pour les buveurs indigents et les criminels, au lieu des prisons à courte peine. Il existe des projets pour asiles de cette catégorie.

On pense que les entreprises privées ont plus de chance de diriger mieux les buveurs qui peuvent payer pour leur traitement ; on pense

que ces institutions devraient être autorisées par l'Etat, et être placées sous l'autorité du Gouvernement, comme c'est fait en Angleterre.

Dans quelques Etats, l'administration de l'Assistance exerce une surveillance personnelle sur les asiles.

L'isolement des buveurs et l'abstinence obligatoire sont reconnus comme nécessaires, au grand avantage de la communauté, du buveur lui-même, aussi bien que pour autrui.

*Quelques résultats du traitement dans les asiles.* — Les résultats ont été vraiment remarquables. Le premier asile à Binghampton a traité pendant seize ans près de quatre mille cas. Une statistique portant sur douze cent cas ayant été soumis au traitement dans l'espace de dix ans démontre que dans 61 % des cas, la sobriété avait persisté au bout de 18 ans.

A l'asile de Fort Hamilton (New-York) 40 % de tous les cas ont été trouvés sobres 8 ans après le traitement.

Dans un asile à Boston, Mass 46 % ont été trouvés sobres dix ans après le traitement. Les études poursuivies par plusieurs directeurs d'asile sur plusieurs milliers de cas soumis au traitement de cinq à douze ans avant l'époque de la statistique, ont montré que de 30 à 40 % de tous les cas sont encore sobres et mènent une vie d'abstinence complète.

Dans plusieurs directions ces faits se sont encore vérifiés et l'impression est que tout au moins 33 % de tous les cas obtiennent une guérison durable.

La durée du traitement varie de six à douze mois et même davantage. Dans les cas de séjour aussi prolongé, la guérison est certifiée pleinement par l'expérience. L'expérience des autres corrobore la mienne, à savoir que l'ivrognerie est, de toutes les névroses, la plus guérissable quand elle est traitée de bonne heure, par des moyens raisonnables et scientifiques.

*Le traitement rationnel.* — Le traitement de l'ivrognerie découle de la conception de la nature et du caractère de la maladie.

Si l'on pense que c'est un défaut seulement, une simple faiblesse morale, les influences religieuses deviennent nécessaires.

Si l'on pense qu'elle procède d'un motif criminel ou qu'elle est, d'autre part, volontaire, le châtement et les peines infligées par des moyens judiciaires ne sont pas des remèdes suffisants.

L'application de ces deux théories et de leurs remèdes naturels a été jugée une erreur et dans plusieurs cas elle n'a fait qu'accroître les conditions défectueuses préexistantes au lieu de soulager.

Pour bien des gens l'ivrognerie est un appétit ou un désir stomacal, devenu impulsif par l'entretien et que l'on peut vaincre par des drogues. C'est entre autres le point de vue des empiriques qui ont

employé mille drogues à l'effet de détruire ce besoin impérieux pour les liqueurs spiritueuses : mêmes résultats désastreux.

En étudiant scientifiquement la question on trouve que le désir de liqueurs spiritueuses ou l'ivrognerie, c'est-à-dire l'usage continuuel d'alcool, dans des circonstances et des conditions qui équivalent réellement à un suicide, est toujours un symptôme d'inanition et de dégénérescence de la cellule cérébrale.

Parfois il est la conséquence d'une lésion, d'autres fois il naît de l'épuisement des nerfs, d'une perversion dans l'accumulation, et l'émission de la force neurique. Parfois ces défauts centraux sont un héritage familial ou une anomalie de croissance et de développement; Parfois elles relèvent des conditions ambiantes, de la nourriture, de la profession ou de maladies physiques et morales.

Dans tous les cas il y a inanition et phénomènes d'empoisonnement.

Il faut que les malades subissent une séquestration avec l'abstinence, et que leur système nerveux soit rétabli, afin qu'ils récupèrent le contrôle d'eux-mêmes. Dans les asiles le résultat est obtenu dans des salles fermées, et par les soins personnels des médecins assistants. L'entourage de l'asile est exempt de tentations, et, par suite de cabarets; il n'existe aucun moyen de se procurer des liqueurs spiritueuses, mais en même temps le malade est dans un milieu gai; il se sent comme chez lui.

On commence le traitement par des médicaments évacuants comme le calomel, des salins, bains d'air chaud, massage tous les jours pendant les deux premières semaines. Les boissons spiritueuses sont supprimées d'un seul coup, et l'on donne chaque heure, des infusions de quinquina, le cinchona, et le quassia principalement. On continue l'usage de ces drogues tant que le désir des liqueurs spiritueuses n'est pas passé.

Dans quelques cas on donne en même temps le nitrate de strychnine, en commençant par des petites doses, et, en donnant des doses de plus en plus grandes jusqu'aux limites de l'intolérance. Les paroxysmes anxieux et les symptômes graves s'apaisent vite; le cas devient alors celui d'une anémie nerveuse et d'un épuisement cérébral, lesquels demandent à être traités selon les principes ordinaires.

Ce traitement comprend une grande variété de mesures médicales et hygiéniques que l'on adapte soigneusement à l'amélioration du corps et de l'esprit. Le repos, les distractions, la nourriture abondante jointe à l'exercice, les bains quotidiens tels sont les principes généraux du traitement. A chaque dérangement organique particulier s'appliquera un traitement spécifique, la nourriture diffère grandement dans la plupart des cas.

Le traitement rationnel comporte tous les moyens et mesures propres à modifier les états toxiques et à diminuer les états d'anémie et de neurasthénie. Il consiste encore à conjurer ces explosions subites de force neurique sous forme de désir ardent périodique pour les liqueurs spiritueuses.

En suivant ces principes la possibilité de guérison dans un grand nombre de cas est une réalité.

#### CONCLUSIONS

Une expérience de trente ans en Amérique a établi deux faits, sur lesquels il n'y a plus de doute.

1° Le buveur est un malade au physique, et au moral. C'est un psychopathe et un névropathe. L'ivrognerie est un syndrome commun aux névropathies héréditaires et acquises. C'est aussi une cause active aussi bien qu'un symptôme d'insuffisance de la cellule nerveuse.

2° L'ivrognerie est curable et peut être empêchée. Elle est guérissable dans les asiles bien dirigés où la condition malade du cas est tenue pour certaine et où l'on sait employer une grande diversité de moyens et de remèdes.

Voici des points capitaux : la séquestration rigoureuse et la surveillance, le repos, l'élimination du poison et la bonne nourriture.

Grâce au traitement dans les asiles bien dirigés, les symptômes de l'ivrognerie s'amendent dans bien des cas et laissent après eux une immunité complète en ce qui regarde les récidives. Un changement physiologique survient dans l'organisme, et le désir des liqueurs spiritueuses est perdu pour toujours.

Dans la plupart, la guérison est suivie d'une résistance vigoureuse de l'esprit. Dans les autres cette immunité reste permanente aussi, à moins qu'il ne persiste des prédispositions particulières au physique et au moral, lesquelles sont reconnaissables et contre lesquelles on peut se pourvoir.

Il semble qu'on pourrait prévenir l'ivrognerie si l'on avait la connaissance précise des causes premières et du pouvoir de résistance de l'enfant et de l'adulte.

Le traitement à l'asile seul peut enseigner aux malades les lois de l'accroissement normal, les conditions compliquées de la vie, lesquelles influencent l'esprit et le corps, jusqu'à déterminer le présent et le futur des uns et des autres.

D'autre part la science pratique reconnaît la nécessité impérieuse d'isoler le buveur, de l'empêcher de se détruire, de nuire à sa famille, de mettre en péril les intérêts des autres, de troubler la communauté où il vit.

Le buveur est un obstacle et une peste dans son cercle d'existence; il n'a pas le droit de s'empoisonner ou de faire du mal à autrui par sa faiblesse et par sa folie. C'est un acte de haute sagesse pour la société et l'Etat, de priver de la liberté de tels hommes, et de les courber sous une discipline militaire pour les rendre sobres et capables de se soutenir.

Les asiles de buveurs sont nécessaires pour surveiller et guérir ceux qui sont guérissables encore ; ils ne le sont pas moins pour défendre la société contre ceux qui ne sont pas curables.

Les méthodes en usage à présent, telles que l'amende et l'emprisonnement, laissent la victime et la société sans protection. Bien plus, elles augmentent la faiblesse et l'incapacité de la victime, les périls pour les lois et l'ordre public.

De l'avis de tous les penseurs, il est temps de reconnaître la maladie de l'ivrognerie et cela en vue de pourvoir à l'installation d'asiles et de mettre en quarantaine les buveurs de toute sorte, à l'instar des victimes des maladies contagieuses.

Si le cas est guérissable, ils reviendront rétablis. S'ils ne sont pas guérissables, les buveurs seront logés et protégés, utilisés aussi pour aider à l'entretien de leur propre vie.

Tel est l'enseignement net de la science progressiste d'aujourd'hui.

**M. le Président.** — L'ordre du jour appelle l'exposé du rapport de M. le Dr Drysdale, médecin consultant de l'hôpital métropolitain de Londres, sur la *thérapeutique sans alcool*.

Madame le Dr Alice Vickery Drysdale, en l'absence de M. Drysdale, donne lecture du rapport suivant :

### **Therapeutics without alcohol**

BY C. R. DRYSDALE M. D.

#### *Consulting Physician to the Metropolitan Hospital*

#### **Thérapeutique sans alcool**

PAR M. C.-R. DRYSDALE

*Médecin consultant au « Metropolitan Hospital »*

*Analyse.* — On ne pourra guérir le grand public de sa foi dans l'utilité de l'usage des boissons alcooliques dans l'état de santé et de sa nécessité dans les maladies que lorsqu'on aura réussi à persuader les médecins eux-mêmes des dangers à la fois et de la très fréquente inefficacité de cet agent thérapeutique. Or, c'est là un résultat qu'on est encore loin d'avoir obtenu ; en 1896, un procès fut intenté au Dr Hirschfeldt devant la Cour criminelle de Magdebourg pour n'avoir pas administré d'alcool à un malade atteint d'une fièvre septique : le ministère public, sur l'avis des médecins de l'hôpital, où le malade avait été ultérieurement transporté et était mort, requérait contre lui une condamnation pour homicide par imprudence. Le conseil général de médecine de la Saxe et plusieurs praticiens connus consultés par la défense ou le tribunal, ayant émis un avis favorable à l'accusé, il fut acquitté. Ce fait montre à la fois, et la force du préjugé en faveur de l'alcool et la force de l'opinion contraire. De l'avis du Dr Nansen, l'illustre voyageur, l'emploi, même médical, de l'alcool sous les climats polaires n'est jamais nécessaire et toujours dangereux. Et il n'en est pas autrement sous les climats tempérés. Les travaux de Magnus Huss, de Lancereaux, de B. Ward Richardson et de Norman Kerr ont montré quelle part prépondérante appartenait à l'alcool dans l'étiologie des diverses maladies, et l'on peut se demander, en présence de ces faits, si les médecins n'ont pas montré une

réelle imprudence dans l'usage copieux qu'ils en ont fait comme objet thérapeutique. Un article de la *Saturday Review*, paru en 1872, les accusait de créer chez leurs malades de réelles habitudes d'intempérance, et dans la polémique soulevée à cette occasion, on put établir par des statistiques que la mortalité était plus élevée parmi les fébricitants qui avaient reçu une certaine dose d'alcool que parmi ceux à qui on n'avait donné que du lait. En 1876 se fonda la *British medical Temperance Association* : elle compte aujourd'hui plusieurs centaines de membres : c'est un signe certain que l'idée de restreindre l'emploi de l'alcool comme agent thérapeutique, ou même d'y renoncer complètement, a fait de notables progrès. Le premier mérite de cette méthode nouvelle, c'est la notable économie qui en résulta pour les hôpitaux. Sous l'influence de Parker, Gaudner, Norman Kerr, Richardson, on restreignit graduellement dans les hôpitaux de Londres l'emploi de l'alcool dans le traitement des diverses maladies, et, dans le seul hôpital resté longtemps fidèle aux anciennes idées, l'hôpital Saint-Georges, la mortalité relative des typhiques se révéla supérieure à ce qu'elle était dans les autres établissements hospitaliers. On est en droit de se demander, si la véritable épidémie d'ivrognerie qui sévit en Angleterre et sur le continent n'est pas due en partie aux mauvaises habitudes thérapeutiques qu'avaient, il y a encore quelques années, la très grande majorité des praticiens. Dans les asiles d'aliénés, où l'on a tenté de supprimer entièrement pour les malades l'usage des boissons alcooliques et leur emploi comme agent thérapeutique, on a obtenu des améliorations plus rapides et plus durables : c'est du reste une pratique qui en Allemagne et en Angleterre se généralise de plus en plus. L'usage même de la bière est à éviter. L'opinion de plusieurs professeurs de physiologie suisses et anglais vient ici confirmer ce que l'expérience a enseigné aux praticiens. Les statistiques enfin du *London Temperance Hospital*, montrent qu'on peut traiter et guérir dans une notable proportion presque toutes les maladies sans avoir à recourir au traitement alcoolique : en 24 ans les médecins de cet hôpital qui ont eu à soigner 13,984 malades n'ont prescrit l'alcool que 24 fois. On renonce de plus en plus à l'emploi de l'alcool à doses minimales et on commence à douter de son utilité même à faibles doses. Dans les affections chirurgicales, au témoignage de Horsly, de H. Thompson, de Pearce Gould, son emploi est la plupart du temps inutile ; il est souvent nuisible.

#### MR. PRESIDENT AND GENTLEMEN

For many years I have felt quite certain, that, if we desire to make any lasting impression, in a civilised country, in combating any popular custom, which tends to cause misery and early death, we must endeavour to make clear to the minds of the most intelligent and cultured of the people, that the voice of experience will be heard on our side. For this reason, I despair of persuading the laity to become abtainers from alcohol, so long as practitioners of medicine are — as many of them still are — sincere believers in the value of alcohol as a therapeutic agent. That they generally are believers in alcohol, I will show, by one example of a trial which took place in the city of Magdeburg. On March 23th, 1896, I received the following letter from a very learned German physician, Dr. Smith of Schloss Marbach, Lake of Constance : — « Honoured Sir, — A short time ago, a Magdeburg physician, Dr. Hirschfeld wrote to me about a scarcely credible case. He had occasion to treat a case which, apparently, was one of septic fever. He ordered low diet ; but gave no alcohol.

A few days afterwards the patient entered the city hospital, where he died on the tenth day after his first attack. One of the hospital house physicians complained to the medical jurist, Dr. Böhm of Magdeburg, saying that Dr. Hirschfelt had allowed this patient to die, since he had not ordered him large doses of alcohol, a practice which in Germany was looked on as incontestably necessary in the treatment of such cases. »

Nothing, I think, can better exemplify my meaning than this opinion of that house physician, when I said that we must influence medical opinion, before we can hope to convince the laity. Dr. Smith remarked, in the same letter, that alcoholic treatment in that case was supposed to be diuretic in its action ; and that he thought there were far safer diuretics, and that physicians who withheld alcohol in such cases were giving their patients the best chance. He mentioned, however, that most of the German physicians who opposed the use of alcohol in disease were specialists, practising in lunatic asylums ; and, hence, not so experienced in the ordinary treatment of disease as those physicians who are attached to general hospitals for the sick. He, accordingly, begged me to send him, without delay, my opinion as to the views of physicians and surgeons practising in the United Kingdom. Dr. Smith added the following pertinent remark : — « In my opinion, as far as Germany is concerned, it will be only through the agency of medical practitioners that we shall be enabled to carry on a successful agitation against alcohol among the people, for the German race hate temperance societies as they hate poison. »

In reply to this letter from Germany, I contended that, in the United Kingdom, although the administration of alcohol in disease was very common, yet, I believed that no one, however much he himself might believe in the virtues of alcoholic fluids in therapeutics, would be rash enough to institute proceedings against a practitioner who conscientiously refused to give it, in any form of disease whatever. And, as there was said to be a population of more than five millions of total abstainers in the United Kingdom, it was most unlikely that any such case would ever come before our Law Courts.

The result of that important trial was thus recorded in the British Medical Journal : — « The highest Criminal Court in Magdeburg, on May 28th last, gave judgment on a trial, at the instance of the State Attorney, of Dr. Hirschfelt, who was accused of having caused, or accelerated, the death of a man who had been thirty-six hours under his care, whom he had sent to hospital, where he died, after treatment for eight days with large doses of alcohol and quinine. The disease was stated to have been serious inflammation of the cellular tissue of the left arm, ushered in by pyrexia (blood poisoning). The district medical officer and one of the hospital staff attributed the death to the withholding of alcohol. In justification, Dr. Hirschfelt pleaded that he believed alcohol to be mischievous in all diseases, taking away the

patient's strength. Smith of Marbach quoted Harnach of Halle and Drysdale of London, and there were two other adjournments to procure an authoritative opinion from the General Medical Council of Saxony, which opinion called attention to the great change of medical opinion as to the therapeutic value of alcohol, and upheld the principle that it was inadmissible to put any limit to the exercise of the individual judgment of the physician. « There was a verdict of acquittal and the state made liable for the costs of the prosecution. »

This, I conclude, is clear proof that medical opinion is yearly coming to be more in agreement with the views of those who hold that disease is far more successfully combated without alcohol, than with it, whether in large or small doses. I cannot help citing a passage from the writings of that hardy and daring scientific traveller, Dr. Nansen, which also shows what the younger men of the profession are thinking about alcohol. In his book, « The First Crossing of Greenland » p. 40, he thus speaks : — « My experience leads me to take a decided stand against the use of stimulants and narcotics of all kinds, from tea and coffee on the one hand, to tobacco and alcoholic drinks on the other. It must be a sound principle, at all times, that one should live in as natural and simple a way as possible, and especially must this be the case when the life is a life of severe exertion in an extremely cold climate..... It is often supposed that, even although spirits are not intended for daily use, they ought to be taken on an expedition for medicinal purposes. I would readily acknowledge this, if anyone would show me a single case in which such a remedy is necessary ; but, till this is done, I shall maintain that this pretext is not sufficient, and that the best course is to banish alcoholic drinks from the list of necessities for an Arctic expedition. »

The learned scientific physician seems to me to be absolutely correct in his presentation of the question of alcohol as a therapeutic agent. From having been looked on as an universal *panacea*, and as a food for the sick, alcohol, I feel convinced is being found to be almost never indicated in the treatment of any form of disease ; but, on the contrary it is often most hurtful. Historically, I read, that it was not until the 16th century that alcohol seems to have enjoyed any great reputation as a remedy ; it became then much praised and obtained the name of *Aqua Vitæ*. In 1678 for the first time, alcohol was to be procured in other shops besides apothecaries shops. In 1744, it was openly sold in London in shops. In this century, the evil effects of alcohol have been best recognised. In 1852, Dr. Magnus Huss, a Swedish physician, gave a most detailed account of the diseases produced by chronic alcoholic poisoning. That physician rightly compared alcohol as a poison with lead and ergot of rye, both of which, gradually, produce paralysis, as it is now known that alcohol does. He first gave an accurate summary of the diseases of the liver, lungs, heart, stomach, and kidney found in drinkers ; and



described the skin affections, disturbance of vision, and premature senility caused by chronic alcoholic indulgence. Dr. Lancereaux of Paris, in 1875, alleged that, in the hospital practice of that city, no single cause of death, except pulmonary consumption, was so prevalent. In the United Kingdom, the late Sir Benjamin Ward Richardson and Dr. Norman Kerr have computed that alcohol is far more fatal than even pulmonary consumption, which is far less prevalent in London than formerly: and half as frequent in London than it is in Paris.

In 1872, there appeared in the *Saturday Review* an article in which the medical practitioners of the United Kingdom were accused of inciting their patients to free drinking; and, in the discussion which this article called forth, Dr. Gairdner of Glasgow, said that fever patients in that city, when treated with milk, and without alcohol, did much better than those reported as having been treated by Dr. Todd with large doses of alcohol, which were said to have a mortality of about 25 per cent., whilst those treated by Dr. Gairdner with milk had only had a death-rate of 12 per cent. About this time, the British Medical Temperance Association was founded, owing to the exertions of Dr. Ridge of Enfield, and others; and in 1876, it was enrolled under the presidency of Dr. Benjamin Ward Richardson. This association now contains several hundreds of medical practitioners of both sexes, and all ages, in England, Ireland, and Scotland. This, I think, all will admit is only one sign of the striking change of opinion on the use of alcoholic fluids in medical practice; for all of us, who remember what practice was in London thirty years ago, know that the use of wine and brandy was so common, that it was quite a rarity in some hospitals to find a patient who had not been ordered by some of the staff, from three to four ounces of brandy, or six to eight ounces of wine. The expense caused to the hospitals by such practice was naturally great; and increased notably between 1852 and 1872, owing to the prevalence of the views of Liebig and his follower, Dr. Todd.

The writings of Parkes, Gairdner, Dr. Norman Kerr, and of Sir B. Ward Richardson, and others, gradually lessened the predilection for treating diseases by alcohol, and accordingly, between 1872 and 1882, a great change came over the practice of London Hospitals. Thus, the sum paid for milk in 1852, in Saint Bartholomew's Hospital was £ 684; and in 1882, it was £ 2012; whilst alcohol in that hospital, cost in 1852, £ 406; in 1862, £ 1446; in 1872, £ 1446; and in 1882 only £ 953. Westminster Hospital, in 1882, spent £ 137 on alcohol, and £ 500 on milk. One hospital, St. George's, long continued to use large quantities of alcohol. That hospital, in 1872, had a high mortality among its typhoid fever patients of 24 per cent.: which was twice as high as that noted by Dr. Gairdner as occurring in Glasgow, when alcohol was abandoned and milk used instead. Dr. Meyer, who reported these cases of typhoid treated in St.

George's Hospital at that time, mentioned that alcohol in large doses was given to 87 per cent. of the patients. Three-fifths of the patients took daily eight ounces of brandy, when there was danger of sinking from failure of the heart's action. One-fourth of the number took sixteen fluid ounces of brandy in the 24 hours.

I feel persuaded that the routine use of alcohol in diseases by so many practitioners in past years has been doubtless one of the chief causes of the great amount of drunkenness seen in Britain and other European countries. I see by the statistics collected by Dr. D. Burns, that no less a sum than 140 millions sterling was in 1896 expended on beer, wine, and spirits in the United Kingdom by about 39,000,000 inhabitants. Of these about five millions were reputed to be abstainers, so that 34 millions of people consumed all these strong drinks; and, as children drink only non-alcoholic fluids, and women very little, the great stress of all this drunkenness falls upon some ten million adult males. This accounts partly for the excessive mortality of adults in some districts in the United Kingdom, as compared with others; since the workman who spends most of his wages on alcohol, is manifestly liable to suffer in company with his family, from chronic starvation, poor clothing and shelter, and insufficient nutrition.

Lunatic asylums in this country and on the Continent are beginning to learn that the treatment of insanity entirely without alcohol is much more satisfactory than the former plan of treatment when alcohol was given to so many of the patients. Thus, Dr. A. Smith, director of the Schloss Marbach Asylum, on the Lake of Constance, recently at a meeting in Karlsruhe, is reported to have said, that the phrases, that alcohol is useful in giving strength or heat, etc., are but dreams, fostered by those interested in the sale of liquors; and that alcohol is a poison of the brain and nerves. Dr. Smith reported that it is still the custom in German Lunatic Asylums to give rations of beer and wine, as used to be the custom in London. Since he, Dr. Smith had abandoned the use of alcohol as a therapeutic agent, he no longer saw cases of delirium in his asylum. He attributed the increase of insanity in Germany greatly to the increase of the beer palaces in the empire, and maintained that no physician who used alcohol could hope to have much success in treating cases of insanity. Dr. A. Smith then spoke in great praise of the London practice in this matter; and according to a Report of Mr. John Lobb, in 1895, of 100 county and borough asylums in Great Britain and Ireland, the medical attendants stated, that alcohol was not given to patients in any form and for any purpose, except for medicine. Alcoholic drinks have been removed from the dietary at all our London County asylums, and the result shows more recoveries, and easier management, and better discipline, and no inconvenience. At Hanwell Asylum, since alcoholic drinks have been abandoned, the patients have benefited,

and there have been fewer irregularities among the officials. Mr. Shaw, Superintendent of Banstead Asylum, reported : — « It is worth noticing that the high rate of recovery in this asylum, has been coincident with the abolition of beer as an article of ordinary diet. It is very certain that patients have taken their food better since the beer was stopped ; but the great lesson taught by the withdrawal of this very mild intoxicant has been, that the people who have gone away are able to do without it. » When it is considered, as Dr. Strümpel of Erlangen says, that it is only tuberculosis and syphilis that can be compared in frequency with alcoholic diseases, this remark of Mr. Shaw must be considered as most valuable. It is pleasing to find that, in company with some English professors of physiology e. g. Dr. Mac Kendrick there are, in Switzerland, four similar professors of physiology, who are pronounced total abstainers from alcohol in all its forms, vis., Drs. Gaule of Zurich, Herten of Lausanne, Bunge of Basle, and Schiff of Geneva. Dr. A. Smith of Schloss Marbach Asylum justly observes that all medical officers of lunatic asylums should be total abstainers, whether from wine, beer or spirits ; since, in that case, they will be far more able to cure the insane patients entrusted to their care, of their drinking habits.

The evidence of the London Temperance Hospital now extends to more than fifteen years ; and it goes far to prove that nearly all diseases may be quite successfully treated and often cured without the use of any alcoholic fluid, which idea was, at the time when the Hospital was founded, considered as most revolutionary. According to the Annual Report for the year 1894, there were in that year, 1,044 patients in the wards, 5,055 out-patients, and 5,963 casualties. And it seems that, in no single case, among the patients in the wards was it deemed advisable to order alcohol, although each Medical Officer had a free hand to prescribe it, if he thought it likely to be useful. In the remarks made by Sir Benjamin Ward Richardson, that gentlemen said that a few years ago, those persons who treated disease without alcohol were looked upon with disrespect and dislike. « It was said that they were leaving people to die. Now that they had proved that the contrary was the truth, everyone exclaimed that there was nothing in all this, and that any child might have known it. He maintained that spirituous liquors were as little necessary in disease as in health. »

In the 25 th Annual Report of the London Temperance Hospital for the year 1897 (April 1898). It is mentioned that although the Medical and surgical staff are at liberty to prescribe alcohol if they think it is needful, yet during the 24 years of the Hospital's existence there have been only 25 cases where alcohol has been ordered among 13,984 out patients or about one in 550 cases.

In England, at present the use of large doses of alcohol seems to have greatly gone out of hospital practice, and opinion is certainly

growing, that not even small doses are required. The treatment of disease in so-called hydropathic establishments, which, personally, I have had occasion to study with much interest at Sudbrook Park, which was long under the care of Dr. Edward Lane, my brother-in-law, did much to loosen any little faith that I have ever possessed in the utility of alcohol in the treatment of any disease, whether acute or chronic. Disease of the stomach, liver and heart and kidneys have appeared to me, in my own practice, to be much more satisfactorily treated without either beer, wine, or spirits. Delirium tremens is now more successfully treated without the poison, which has caused the disease. Perhaps the only ailments in which hot drinks containing alcohol are useful, are colic and some forms of sickness; but there are other drugs quite as useful, and not amenable to the same reproach as alcohol, which had better not be prescribed in them. My conclusion, then, is, that, personally, I would not consent, in my own case, to take any form of alcohol, when suffering from disease. I always advise friends and patients to do without it (if they have sufficient strength of mind) altogether; and, when this is not possible to take as little of that absurdly praised « food for the sick, » as I have heard it called, as they will consent to. Finally, I do not contend that alcohol may not be useful in some form of sickness. All I say is, that I have experienced the ill effects of alcoholic treatment in countless cases; and I do not remember ever to have seen a case where it has done any good. Sir Henry Thompson, Mr. Victor Horsley, and Mr. Pearce Gould find it useless in most surgical cases; and I have certainly seen much damage to surgical cases by its exhibition in its palmy days.

**M. le Président.** — La parole est à M. Vlavianos (Grèce), pour l'exposé de son travail sur le *traitement de l'alcoolisme par la méthode hypnotique*.

### Le traitement de l'alcoolisme par l'hypnotisme

PAR M. LE D<sup>r</sup> VLAVIANOS, D'ATHÈNES

C'est une notion banale aujourd'hui que l'hypnotisme a conquis une place prépondérante dans la thérapeutique des affections psychiques. Parmi les nombreuses maladies que l'hypnotisme guérit, il faut placer l'alcoolisme. Les observations et les travaux publiés sur cette question par MM. Krafft-Ebing, Forel, Bérillon, Voisin, Wetterstrand, Knory, Ribokoff, Lloyd, Tuckey et beaucoup d'autres, sont d'ailleurs très encourageants. Quant à moi, je désire apporter aussi à cette question ce que ma courte expérience m'a enseigné.

Depuis que j'ai l'honneur d'être chef de clinique de M. le D<sup>r</sup> Béril-

lon, j'ai eu très souvent l'occasion d'apprécier les résultats qu'un usage logique et méthodique de l'hypnotisme pouvait donner dans le traitement de l'alcoolisme. Parmi les malades qui se présentent à la clinique, beaucoup sont atteints d'hystérie, de neurasthénie, d'agoraphobie, d'obsessions, mais par surcroît alcooliques. Ils ne viennent jamais pour se faire guérir de leur dipsomanie ou de leur disposition à l'alcoolisme. Aussi longtemps que l'opinion publique ne sera pas convaincue que le buveur est non pas toujours un vicieux, mais surtout un malade dont l'état s'aggrave de jour en jour, beaucoup d'alcooliques échapperont à notre traitement ; très souvent ils ne se décident à se faire traiter que lorsque leur état est déjà très grave. En tout cas, une fois que le malade est soumis à l'hypnotisme, son état moral se transforme, sa volonté s'accroît et les bons résultats qu'on obtient d'une séance à l'autre tendent à créer en lui la conviction que l'alcool est la cause de toutes ses misères ; avec le temps on parvient à une guérison complète.

Si l'on se contente de suggérer au malade pendant le sommeil hypnotique de ne plus boire, on obtient des résultats très satisfaisants, mais il est bon de se servir aussi de quelques artifices qui activent et facilitent la guérison. Parmi ces artifices, il faut placer au premier rang la création d'un centre d'arrêt. Cette méthode a été exposée par M. le Dr Bérillon au Congrès pour l'avancement des sciences qui fut tenu à Nancy en 1896...

« Chez les buveurs qui se déclarent, dit M. Bérillon, impuissants à renoncer à leurs habitudes et à se soustraire à l'influence du milieu, il y a un grand intérêt à recourir à l'intervention de la suggestion hypnotique. En créant un centre d'arrêt, on arrive assez facilement à réagir contre l'impulsion du buveur. Il reconnaît qu'au moment où il va céder à son habitude, il éprouve une sensation de résistance intime à l'impulsion. Cette résistance lui permet de se ressaisir et il arrive à supprimer tous les excès alcooliques auxquels il se livrait d'une façon presque inconsciente. »

Un autre moyen est l'*action psycho-mécanique*. Par exemple, après avoir endormi le malade, je lui donne l'attitude d'un homme qui est en train de boire, mais en lui tenant le bras fortement, je lui fais la suggestion suivante : « Chaque fois que vous voudrez boire, votre main s'arrêtera ; votre bras sera lourd et vous déposerez le verre sur la table. Vous ne pourrez plus boire ni vin, ni liqueurs. Vous perdez le goût des boissons. » Réveillé, il ne se rappelle souvent rien. Parfois il se plaint de fourmillements dans le bras, là où l'action suggestive s'est exercée. A la première tentative le bras s'arrête brusquement, quelquefois il se contracte et devient douloureux. Le résultat est immédiat. Une habitude physiologique crée un soutien à la volonté, de même que des agoraphobiques peuvent traverser impunément de vastes espaces à la condition de s'appuyer sur une petite canne ou sur un léger parapluie.

Mais ce n'est pas seulement sur la maladie chronique qu'agit le sommeil hypnotique. Il est bien rare que les alcooliques n'aient pas d'autres vices de caractère causés par l'alcoolisme et qu'il faut combattre aussi. Souvent ces vices ne nous sont dévoilés que par l'entourage du malade. Le psychothérapeute digne de ce nom devra acquérir toute la confiance du patient et lui assurer que le secret le plus absolu sera observé. Alors les complications les plus graves disparaissent l'une après l'autre.

Je vous demande la permission de confirmer ce que je viens de dire en rapportant trois cas de guérison dus à la suggestion hypnotique. Tous trois sont récents et non encore publiés. Les voici :

\* \* \*

La première observation que je vous communique, au nom de M. le Dr Bérillon et au mien, a trait à une femme, Marie M..., âgée de 38 ans, alcoolique. Son père était buveur. C'est tout ce que nous trouvons à signaler dans son hérédité. A la suite de chagrins, elle s'est adonnée au vin, puis aux liqueurs ; quand elle est venue nous consulter à la clinique, elle avait manifestement la physionomie d'une ivrogne. Elle raconte qu'en dépit de sa volonté elle ne fait que boire. En outre, une impulsion irrésistible l'entraîne vers les hommes qu'elle rencontre et qui lui plaisent : elle va jusqu'à leur faire des propositions non équivoques. Mariée depuis quelques années, elle a mené d'abord la vie régulière d'une honnête ouvrière, elle n'a pas tardé à changer au fur et à mesure que se développait son penchant à la boisson. Actuellement, elle se rend très bien compte de sa situation malheureuse. On eut beaucoup de peine à la plonger dans le sommeil, lorsqu'un beau jour elle s'endormit spontanément en entendant jouer au piano un air funèbre. La suggestion put alors intervenir ainsi que l'action psycho-mécanique. Au bout de 5 ou 6 séances elle avait tout à fait changé : son extérieur plus doux, plus calme, plus féminin, attestait l'amélioration obtenue. Elle revint très volontiers plusieurs fois encore pour consolider la guérison. Aujourd'hui, elle travaille comme auparavant, contente d'elle-même et de son existence.

\* \* \*

Voici maintenant une deuxième observation. Je la dois à l'obligeance de mon cher confrère, M. le Dr Paul Farez ; elle a été communiquée à la Société d'Hypnologie et de Psychologie. Son intérêt réside surtout dans ce fait que le traitement hypnotique a pu préserver un alcoolique d'un internement d'office. En voici le résumé, d'après le compte-rendu de la séance du 20 février 1899.

« Il s'agit d'un cas de délire alcoolique polymorphe avec hallucinations de l'ouïe et de la vue, état de rêve diurne, hyperesthésie psychi-

que et sensorielle, agitation extrême, insomnie, etc., etc. On va imposer l'internement immédiat. Toutefois, avant d'y consentir, M. Farez veut recourir à la suggestion hypnotique. Il endort le malade, le calme et le fait dormir pendant trois jours consécutifs, n'autorisant le réveil que pour la satisfaction des besoins physiologiques et pour les repas. Au bout de ce temps la sédation est complète, la lucidité de l'intelligence est revenue et le malade peut reprendre ses occupations. Celui-ci, en outre, grâce à la suggestion, est prémuni contre le retour offensif de l'alcoolisme chronique. Depuis plus de trois mois, cet homme n'a pas bu un seul verre d'alcool : une surveillance incessante quoique très discrète n'a pas pu le prendre en défaut une seule fois. Certes, on ne peut pas dire encore que la guérison soit définitive, mais tels qu'ils sont les résultats obtenus méritent d'être rapportés. Ce fait confirme l'efficacité de la suggestion dans les cas d'alcoolisme aigu ou chronique; il met en outre en lumière l'utilité du sommeil prolongé comme agent de sédation.

\* \* \*

Ma troisième observation a rapport à un homme de 24 ans, Eugène L..., dont l'hérédité est très chargée. Son père est un alcoolique invétéré. Sa grand'mère avait un tic nerveux, souffrait de maux de tête très fréquents et de migraines et se mettait très facilement en colère. Son grand-père était nerveux et emporté, et sur huit enfants six sont morts de convulsions. La sœur de notre malade est morte aussi de convulsions. Lui, à l'âge de 5 ans, a commencé à être très peureux : il avait des hallucinations terrifiantes de la vue; c'était par exemple un chemin de fer qui allait l'écraser et il se mettait à crier « au secours » : il eut aussi pendant longtemps la *monoséopobie* à un degré très développé. Depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'aujourd'hui, il a eu des pollutions nocturnes très fréquentes. Il présente certains stigmates physiques de dégénérescence, déformation crânienne, asymétrie cranio-faciale, blésité, anomalie dentaire, dentition très mauvaise. Il a aussi des stigmates psychiques : il est émotif, rêveur ; onaniste et menteur : par une sorte de perversion morale, il éprouve un véritable plaisir à faire des mensonges. Au dire de sa mère, il ne fut pas un enfant intelligent, il manquait de mémoire et se montrait colère. A tout cela vient s'ajouter une dipsomanie précoce. Dès l'âge de 17 ans, il prend de l'absinthe, puis un peu de tout. En outre, il en arrive à présenter des impulsions et, pour comble de malheur, il devient *kleptomane*.

Quand j'entrepris de le guérir, je me rendis bien compte que ma tâche n'était pas facile. Néanmoins, après l'avoir endormi assez facilement, je lui appliquai la méthode *psycho-mécanique*; puis je lui fis les suggestions que j'ai indiquées tout à l'heure.

En même temps que le fils, nous traitions le père âgé de 52 ans, alcoolique invétéré et atteint d'une agoraphobie que nous avons pu

guérir par l'hypnotisme. Quant à la pauvre femme qui vit entre son mari alcoolique, jaloux et agoraphobique et son fils vicieux, dipsomane et kleptomane, elle est devenue hystérique. Notre tâche a été d'améliorer l'état mental et moral de cette famille qui se suggestionnait réciproquement. A ce point de vue, je suis arrivé à des résultats très satisfaisants. Par la suggestion hypnotique je suis arrivé à supprimer complètement l'usage des apéritifs et de tout alcool chez le père et le fils. Les séances suivantes, j'attaquai les divers symptômes exposés plus haut. Et avec une véritable joie je reçus de l'un et de l'autre des confidences comme celle-ci : « Papa a été à l'égard de maman gentil comme il ne l'a jamais été. » « Eugène a été sobre et raisonnable comme je ne l'ai jamais vu. » Leur physionomie a changé totalement. Les promenades en famille, autrefois exceptionnelles, sont maintenant devenues habituelles. Je vous fais passer une photographie instantanée prise par le fils un jour où ses parents étaient assis sur un banc au cours de leur promenade : on peut juger par leur mine souriante des beaux résultats obtenus par la suggestion du *bonheur* chez un alcoolique.

Il n'y a que deux mois que je soumetts mes malades à ce traitement, et j'ai pu faire disparaître tous les symptômes les uns après les autres, j'ai ainsi pu réveiller la personnalité morale de toute une famille et transformer des alcooliques et des malheureux en personnes calmes, sobres et contentes de leur sort.

## DISCUSSION

**M. le Président.** — Cette communication est fort intéressante. Quant à moi, je suis tout à fait de l'avis du Dr Vlavianos et j'estime que l'on doit recourir à l'hypnotisme plus souvent qu'on ne le fait. Il promet de donner d'excellents résultats.

**M. le Dr Ruysch.** — La suggestion peut être un adjuvant appréciable dans la guérison de l'alcoolisme, mais non dans tous les cas et pas du tout dans la dipsomanie. Peut-être peut-il donner un succès passager, mais jamais décisif. La véritable dipsomanie, c'est-à-dire la maladie connue sous ce nom pour nous autres médecins aliénistes est incurable, si ce n'est seulement par l'*abstinence totale*, après que le malade a été fortifié et surveillé pendant un très long temps dans un asile de buveurs bien installé et bien administré. Quelle est sur ce point l'opinion du Dr Baer ?

**M. Baer** (de Berlin). — Je ne puis pas donner beaucoup de renseignements sur une méthode de traitement qu'il ne m'a pas été donné d'appliquer. Toutefois je suis en principe partisan de l'intervention hypnotique. Je sais qu'à Munich on l'emploie beaucoup et avec succès.

**M. le Dr Victor Oldéroggué** (de St-Petersbourg). — L'hypnotisme est parfois un remède efficace dans les cas d'alcoolisme. J'ai moi-même obtenu plusieurs guérisons grâce à ce moyen. D'ordinaire je prends



soin de suggérer à mes malades de vomir toutes les fois qu'ils boiront de l'alcool.

**M. Baer.** — Les alcooliques simulent parfois la guérison.

**M. le Président.** — Je voudrais bien savoir qu'elle est l'opinion du Dr Forel, qui, lui aussi, a obtenu des résultats remarquables grâce à l'hypnotisme et qui possède sur ce point une compétence spéciale,

**M. le Dr Forel.** — La question de l'hypnotisme est au fond très simple. Son action dans l'alcoolisme est adjuvante. Le seul remède définitif de l'alcoolisme est l'abstinence totale des boissons alcooliques, mais il est souvent difficile d'y arriver. Chez les gens suggestibles, l'hypnotisme est un moyen très important, parfois le seul d'arriver à l'abstinence totale et durable. Mais si l'on s'imagine guérir un alcoolique par la suggestion seule en lui suggérant de devenir modéré, on commet une grave erreur. Le malade, une fois sorti du traitement médical sera vaincu de nouveau par la suggestion du milieu alcoolique et récidivera, comme du reste les faits l'ont prouvé. Si, par contre, on lui suggère l'abstinence totale pour toute sa vie et l'entrée dans une société d'abstinence, on arrivera à une guérison durable. Or c'est une guérison durable que nous voulons, c'est là le devoir des médecins. La grande erreur où est tombée autrefois la médecine, suggérée par l'habitude généralisée des boissons alcooliques à titre modéré, a été de considérer comme guéri, les déli-rants alcooliques sortis des asiles à peine remis de leur délire. Ils recommençaient à boire le jour de leur sortie et retombaient aussitôt. Ce sont les simples laïques des sociétés d'abstinence qui ont enseigné à nos médecins du continent le traitement des alcoolisés.

Un bel exemple de suggestion est la cure d'or du Dr Keely pour l'alcoolisme, cure qui a suggéré longtemps les Américains. Le Dr Keely a admirablement utilisé la suggestion. D'abord par le nom de l'or et par le prix de sa cure (25 dollars par semaine). Puis il disait à ses malades. — Buvez tant que vous voudrez, mais je vous déclare que vous ne le pourrez plus. Par ma cure, vous devenez forcément abstinents totaux. Il n'y a que 5 0/0 de misérables dégénérés incurables, faibles et bons pour les asiles d'aliénés qui ne seront pas guéris. Qui donc voudra faire partie de ces 5 0/0 ! — M. Keely a fort bien suggéré ! Du reste nous pouvons rendre abstinents par suggestion hypnotique même des gens qui ne le voulaient pas d'abord. On peut même dégoûter quelqu'un au point (je l'ai fait dernièrement) qu'il aura des nausées en voulant boire le vin de la communion.

Mais pour la guérison durable, il faut suggérer l'abstinence totale entretenue par la suggestion durable des sociétés d'abstinence.

**M. le Dr Vlavianos.** — J'estime au contraire de l'opinion émise par M. le Dr Ruysch, que la dipsomanie elle aussi est justiciable de l'hypnotisme, c'est d'ailleurs l'opinion d'un aliéniste de grande valeur, du Dr Régis de Bordeaux. Les médecins qui refusent à l'hypnotisme toute action bienfaisante et qui proclament son inutilité sont précisément ceux qui n'en ont aucune expérience personnelle. Ne vaudrait-il pas mieux comme l'a fait M. Baer réserver son opinion et ne point le condamner systématiquement et sans appel ?

On nous arrête quand nous disons que nous avons *guéri* un alcool-

que ; on objecte qu'une rechute est toujours possible. Mais M. Joffroy lui-même a présenté, il y a quelque temps, un malade dipsomane auquel il avait imposé l'abstinence totale pendant 15 jours et il l'a présenté comme *guéri*. Pourquoi nous empêcher d'employer la même expression ?

En ce qui concerne la simulation des alcooliques, je pense que cela peut arriver aux malades enfermés dans un asile de buveurs ou dans un asile d'aliénés, mais jamais quand il s'agit de buveurs qui viennent trouver le médecin pour se faire guérir. Quel intérêt auraient-ils à simuler ?

D'ailleurs, si le Dr Keely a obtenu de si beaux résultats par la suggestion à l'état de veille pourquoi refuser d'employer la suggestion hypnotique qui est bien autrement puissante ? Sans doute on ne peut guérir à jamais les malades dans la proportion de 100 pour 100, il y aura certainement des échecs, mais les succès ne sont pas moins manifestes dans une grande proportion. La statistique, à ce sujet, n'est pas encore faite. Mais ce que nous voulons répéter, c'est qu'il faut appliquer toujours l'hypnotisme avec persévérance après avoir acquis préalablement l'expérience nécessaire et c'est bien entendu l'abstinence totale que la suggestion devra recommander toujours, pour obtenir des résultats très satisfaisants, comme dans les cas que nous venons de vous donner tout à l'heure.

**M. le Président.** — M. Shepard, de New-York, dépose sur le bureau son mémoire sur le *traitement et la prophylaxie de l'alcoolisme par les bains turcs*.

### **Inebriety, its prevention and Treatment by the Turkish Bath**

BY CHAS. H. SHEPARD, M.D.

81, Columbia Heights, Brooklyn, N. Y.

#### **Le traitement de l'alcoolisme au moyen du bain turc**

*Analyse.* — Il est prouvé que l'alcool empoisonne le sang. Un des moyens de débarrasser le sang de ce poison, c'est de l'attirer vivement à la peau et de le lui faire éliminer par les pores en développant, grâce au bain turc, une chaleur intense et en produisant une chaleur abondante.

Une expérience de 30 années a fortifié le Dr Shepard dans l'approbation de ce système. Aussi préconise-t-il l'établissement de nombreux bains turcs qu'il appelle « un luxe nécessaire » et « le bain du peuple. »

It needs no words to enforce the fact that Inebriety is one of the great curses of the world. The results of alcoholism are so deadly and so universal as to make this truth patent to every one. A fruitful source of the trouble is excessive alimentation, and stimulants are sought to quiet the irritation that follows as a natural consequence, but the great mass of intemperance arises from the unfortunates who are thrown out of employment, those who are going down hill financially, and have no secure future in the mad rush of competition. When loss of business and financial wreck come to men, what is more natural for the short sighted and improvident, than to seek to drown

their misery in the cup that intoxicates, otherwise poisons. It seems as though mankind were bound to have some nepenthe for their sufferings, and in narcotics they find an expensive respite for the time being. An eminent English authority, after over thirty years of investigation of individual cases, found that eighty-six per cent. of drunkenness was directly traceable to financial depression caused by the present methods of competition.

It has been conclusively demonstrated that there are no food properties in alcohol or any of its preparations. In so far as alcohol is combined with any food substance, just so far is that substance deprived of its nutritive value, for alcohol is produced only through the destruction of the elements of nutrition. Even when diluted, as in wine, beer, and cider, it is a poison which changes pathologically the tissues of the body and leads to fatty degeneration. It paralyzes the perception of cold, as well as that of warmth, therefore it seems to raise the temperature in cold weather and reduce it in warm weather. It withdraws from the body heat and force, and benumbs its activities. It also interferes with the consciousness, and the use of alcohol in shock or other emergencies is found to be more injurious than beneficial by many practitioners. The phenomena of drunkenness as well as paralysis, seems to be due more to the paralysis of certain centres of the brain than to what is called the stimulating effect. Its seeming stimulating power, as well as its seeming nutrient power, has no basis in fact.

The effect of alcohol is deceptive. It appears to invigorate when really it is sapping the foundations of life. This is seen and acknowledged when reasoning from the examination of other poisonous drugs. Many who are but moderate users of alcohol are obliged to give up the struggle of life at an early age, and those who are called away suddenly are not those who have been careful, temperate, or abstemious.

It is a wrong idea to speak of the vital « action of alcohol » for there is no vital action in any inert drug or substance. Correctly speaking it is the action of the organism brought about by the presence of alcohol, for, as with all other drugs or foreign substances in the body, this action is simply an effort of the living cells to dislodge and discharge the offensive intruder, and all the symptoms thus produced are satisfactorily explained by this hypothesis.

Nothing will so speedily subdue nervous excitement as the ever convenient and alluring alcohol. It is sought to give insensibility to nerve agony, and secures for a time rest and repose, but the wear and tear of this oft repeated nerve strain is frequently shown in paralysis and insanity. Perhaps the most serious effect of alcohol is its direct tendency to interfere with nutrition, and by promoting growth of cellular tissue to compromise the integrity of the brain tissue where the poison is not readily thrown off, and where it soon

destroys not only its co-ordinating power, but degenerates the brain substance. If there is a process whereby the blood itself can be purified, we may, with every reason, expect the brain tissue to participate in the advantages derived therefrom, and consequently we will have greater clearness of perception followed by a quickened moral sense. The irresistible impulse of our modern civilization, from infancy to old age, is push, and the mental and physical powers alike suffer in the long run. The free use of alcohol is accountable for a large measure of this condition. A great source of weakness is the idea that whenever anything happens to the body, something must be taken to counteract the effect thereof. So universal is this, that drug-taking is an every day affair, and consequently people are debilitated and more easily tempted. Nothing tends more to lower the tone of the vitality and produce a susceptibility to every passing disease or epidemic, than the free use of alcohol and other drugs. Can not the people be taught to give more time to rest and recuperation, and less to stimulation?

It is coming to be recognized by the medical profession, that Inebriety is a disease, and this gives assurance that in a short time this whole subject will be placed in its true light, and the best method devised for its treatment.

Happily there is a medium at hand, capable of giving untold relief to the diseased Inebriate, and that is hot-air, ordinarily called the Turkish Bath. This Bath is capable of meeting the many and varied conditions of health or disease.

The moment the bather enters the heated chamber of this Bath he is called upon in the gentlest manner to discharge through the skin the refuse of his system. The process of unloading goes on constantly, and the longer he remains in the heat, the more foul material is thrown out. The skin is made active, the blood is perfected in its circulation, at the same time the elements of disease are discarded. Thus when there is alcohol in the system, it can be distinctly noticed in the perspiration. It is apparent to the sense of smell when alcohol is used in even a limited degree, and much more so when it is freely used. As the blood is brought to the surface and purified, it goes back to every organ to do better work and perfect every function, by carrying new elements of repair and nutrition, by which all the activities of life are renewed, so that, unless the work of destruction has been carried on too long, repair is set up and a better condition of things organized.

The Turkish Bath is simply a convenient manner of applying heat to the body, and is readily adapted to any diseased condition. It is not exhausting as many suppose, nor is its salutary influence measured by its power to produce abundant sweating. One of the most remarkable properties of the Bath is its ability to allay the sense of fatigue. There is an invigoration arising from the contact of the

vitalized skin with the dry heat of the Bath, which gives an increased power of drinking in oxygen, through channels previously closed, and withal there is little sensible loss of matter, what is parted with being only that for which the system has no further need.

One of the uses of ordinary perspiration, is to maintain the equilibrium of temperature, on which the safety of the individual depends. There is no foundation for the popular prejudice about the hot air increasing the temperature to a dangerous degree. Such a prejudice is not only condemned by physiology and experience, but it is in direct antagonism to the very laws of our being. Now how comes it that, by a slight increase of heat, there should be a sudden power given to the skin to throw out moisture? and whence comes this moisture? It comes from the blood. And to be able to furnish moisture, the blood must be brought to the skin; and this is the grand secret of the *modus operandi* of the Turkish Bath. It is by equalizing the circulation, and thus removing congestion, whether of the lungs, the liver, the brain, or any internal organ, or tissue near the surface, or the skin itself. When heat is applied to the surface of the body, the blood that is feebly circulating within the trunk is brought to the surface and the extremities, and its water, loaded with waste and effete material from the system, is given up to protect the skin. If the heat is continued, all the energies of the system are aroused to bring into circulation the blood that has been stagnant and congesting the lungs or liver, or some other organ. Then all the absorbents are set to work, to take up any dropsical effusion, whether in the cellular tissue, or in the closed cavities, as the abdomen or chest, that it may be restored to the circulation and evaporated from the surface. Then again by drinking pure water, the blood is replenished with wholesome material, while perspiration eliminates the water and poisonous matter from the system.

Hot air promotes the chemical changes that are constantly going on in the lungs, and stimulates the skin to its respiratory functions. The more perfectly this work is performed the greater the success in the treatment.

The Turkish Bath has the effect of different medicines, in that it removes the symptoms for which they are administered. Thus, it is a cathartic, a diuretic, a tonic, a detergent, a narcotic, but the effect is produced only when there is cause. It will bring sleep to the patient suffering from insomnia, but will not, like opium, make the healthy man drowsy: and relieve constipation without bringing on diarrhoea to the healthy, as aloes would. It is thus a drug that administers itself according to the needs, and brings no evil consequences, working only to place the system in a natural and healthy condition.

The action of heat upon the blood internally, while passing through the capillaries of the lungs, and also upon the capillaries of the outside skin is most salutary in destroying the virus of whatever disease

may be present. There is no more powerful disinfectant than hot air.

Heat is at once the simplest and most powerful of all the agencies of nature. It is the heat from which is derived the most important part of the beneficial effects of warm bathing, and the superiority of air, in comparison with water, as the medium of a bath, is evident, for the reason that water cannot be used for communicating heat to the body at a temperature much beyond 100 degs, whereas air can be utilized for ordinary bathing at from 140 to 175 degs, and for remedial purposes much higher. It is this perfect command of temperature which the hot air bath places at the disposal of the scientific and skilled physician that constitutes its superlative merit.

The mucous surfaces of the inebriate, and in a minor degree, those of the moderate drinker, are often in a chronic degree of inflammation. The effect of the hot-air treatment is to reduce that inflammation by cleansing the blood, thereby relieving that morbid craving for stimulants, that only perpetuates and increases the disease instead of giving relief. During over thirty years of the writer's experience in the administration of the Turkish Bath in disease, many persons who had been more or less under the influence of alcohol, particularly those who came after a debauch, have expressed in most unqualified terms the benefits that they had derived from its use. One thoroughly purified by a Turkish Bath realises that he is cleaner and on a higher physical plane. His senses are more acute, he is in his best condition, he respects himself so much the more, and is less liable to return to his base practises. It is stated as a fact that in no country has inebriety been found co-existent with the Bath.

The Turkish Bath is the People's Bath, because it renders those who make a frequent use of its luxury immune to disease, and free from the necessity of drug taking. It therefore makes health-catching a pastime and contributes to the joy and length of life. In thousands of instances it has proved itself one of the most powerful aids to all natural processes. By its use the treatment of all kinds of disease is simplified as well as more easily cured, and some disappear, thus preventing a large amount of suffering.

All of these advantages and many more would be fully secured by the general adoption of Public Turkish Baths. Their good influence would pervade every stratum of society, and become a powerful aid in the elevation of the community to a higher plane of health as well as a clearer moral sense. They would be comparatively inexpensive, and would lessen the cost of medication. They would prevent the spread of epidemics, and render extinct many classes of disease. They would lessen the demand for stimulants of every kind, and render the police force less necessary. They would be more powerful than any law of prohibition, because they would be more attractive than the saloom. They would reduce the expenses of hospitals and

asylums, and shorten the time necessary for patients to remain in such institutions. They would reduce the demand for hospitals, so that what are already built would be sufficient for a generation to come. They would help toward the refinement of the community, and vastly prolong the average of the life of the people.

However much may be done for the Inebriate through institutions or asylums, or even by separate effort, much more can be accomplished for the community by beginning at the fountain head of all reforms, that is by giving our children the benefits of a Scientific Temperance Education, so that they will of their own accord refuse to waste their lives or strength on alcohol, or any narcotic. With us in America this grand work has been most ably commenced by the labors of Mrs. Mary H. Hunt, of Boston, who succeeded in securing the passage of laws in nearly every State of our Union, making it mandatory that all children of the Public Schools shall be taught the baneful effects of alcohol as well as of narcotics. This instruction will eventually produce a new generation of total abstainers.

One of the world's great benefactors was Dr. J. Edward Turner, who taught us how to deal with Inebriety by building at Binghamton, New York, the first Inebriate Asylum. Therein the hot bath was recognized as an essential feature. It was Dr. Turner who first promulgated the idea that Inebriety is a disease, needing treatment the same as any other disease. It is now well settled that the most complete treatment for the Inebriate can be secured only through the asylum, where he can be placed under control and permitted to remain, not only until he has recovered from the effect of his debaucheries, but until nature has regained full control and established new conditions that would prevent any relapse to former temptations.

The model institution is to be built by and under the control of the State, wherein the hot-air bath shall hold a preeminent position, wherein narcotics shall be entirely disallowed, for it is not much improvement on Inebriism to have one's system saturated and senses blinded by narcotism.

Herein would wealth have a royal opportunity to consecrate itself to the service of mankind, as well as to the Inebriate. The endowment of Public Baths was among the most noble actions of the Roman Emperors. Eight hundred of these institutions adorned the capital of the Empire, and they supplied during many eventful years almost the only medicine to a people distinguished for their corporeal and mental vigor.

The trend of events shows most conclusively, that man is more and more considering and realizing the force of his rights and duties toward his fellow man. Socialism is advancing along many lines. Competition is paving the way for Co-operation. All of which is to come through Evolution rather than Revolution. When the State

shall have become equal to the care of its poor, there will be fewer Inebriates to care for, and when the Turkish Bath is recognized as the best treatment for Inebriety and placed within the reach of every citizen, the brotherhood of man will be more than empty words, and Liberty, Equality, and Fraternity, will have achieved a glorious reality.

**M. le Président.** — La parole est à M. Henrot, Directeur de l'école de médecine de Reims, pour son rapport sur la *surveillance hygiénique des boissons alcooliques*.

### De la nécessité de la surveillance hygiénique des boissons alcooliques.

Dans l'état social actuel, l'alcoolisme joue un rôle prépondérant ; il est sans conteste le plus grand dissolvant de la famille, il appauvrit le pays et compromet sérieusement la défense nationale ; il constitue donc un danger dont il est impossible de mesurer l'importance.

En présence de cette menace, il semble que l'Etat devrait prendre les mesures énergiques qui, dans d'autres pays, ont donné d'excellents résultats et que le Parlement, laissant de côté toutes les mesquines questions politiques, aurait dû aborder depuis longtemps la solution de ce redoutable problème ; nous sommes persuadé qu'il se serait mis résolument à l'œuvre si cette étude ne soulevait de grosses questions électorales.

MM. les Sénateurs et MM. les Députés seront responsables devant leur conscience et devant le pays, du mal que par faiblesse ou par intérêt personnel ils auront laissé se développer ; souhaitons qu'ils sortent de cette coupable apathie, avant que l'alcoolisme ne soit complètement devenu une véritable calamité publique.

Puisque le Parlement ne fait rien et n'ose pas voter la limitation et la surveillance des débits de boissons, il appartient aux hygiénistes d'intervenir et de proposer des solutions qui, sans être aussi radicales que celles que donnerait une bonne loi contre l'alcoolisme, peuvent cependant exercer une réelle action sur le développement des formes les plus dangereuses de cette terrible maladie.

On devient alcoolique parce que l'on consomme trop d'alcool normal ou parce que l'on consomme des produits de mauvaise qualité renfermant des substances plus toxiques que l'alcool lui-même ; c'est cette dernière question que nous étudions aujourd'hui.

Dans notre législation actuelle, toutes les denrées alimentaires sont soumises à des inspections hygiéniques ; les viandes, les conserves, les poissons, le lait, le vin, etc. ; seuls les alcools, c'est-à-dire les produits résultant de la distillation ne sont soumis à aucune surveil-



lance. Les produits pharmaceutiques sont aussi l'objet d'inspections régulières.

L'examen du lait est certainement très utile, mais le plus souvent ce produit n'est falsifié que par l'addition d'une certaine quantité d'eau, il est ainsi moins nourrissant, mais il ne constitue pas par le fait de cette falsification, un poison.

Certains vins, pour être conservés ou pour supporter un transport un peu long, peuvent recevoir de petites quantités de tannin, d'acide salicylique ou de plâtre, mais ces opérations, comme le plâtrage des vins, par exemple, sont réglementées. Pour les boissons alcooliques, il n'existe rien de semblable : les alcools de vin, de betterave, de grain, de bois, additionnés des matières colorantes les plus variées, des essences les plus dangereuses, sont livrés à la consommation, sans que personne, ni le Préfet, ni le Procureur, ni le Maire, ait qualité pour faire exercer une surveillance quelconque ; il y a là une très regrettable lacune dans notre réglementation sanitaire.

Le pharmacien ne peut pas donner cinq centigrammes de morphine sans une ordonnance médicale ; la pureté de ce produit est vérifiée par des commissions spéciales, alors qu'en France 400,000 débitants peuvent vendre librement de véritables poisons du système nerveux, de l'estomac, du foie, des reins et des artères, sans la moindre entrave ; ils ne deviennent passibles d'une amende que lorsqu'un client sort ivre-mort de leur établissement, et qu'il est reconnu devant témoin que c'est bien là qu'il a consommé des boissons enivrantes.

Pourquoi cette sélection entre les poisons ? on ne permet pas à un individu de se morphiniser ; les pharmaciens qui délivrent de la morphine sans ordonnance de médecin sont impitoyablement poursuivis, et cependant le morphinomane a presque toujours pour excuse une douleur qu'il a cherché à calmer. En est-il de même pour l'alcoolisme et pour l'absinthisme ? pas du tout. Les commerçants peuvent vendre de mauvais produits ; ils peuvent spéculer sur la faiblesse humaine, détruire leurs clients et leur descendance sans enfreindre aucun règlement ; ils peuvent librement agir par une sorte de suggestion sur les faibles sinon d'esprit au moins de caractère, qui devraient être protégés comme des mineurs ; l'étalage somptueux de tous ces poisons, les étiquettes les plus variées et les plus menteuses exercent sur toute cette catégorie de citoyens une véritable provocation.

La classification des substances toxiques appartient aux chimistes, aux physiologistes, aux hygiénistes. Si l'absinthe par exemple est un poison, pourquoi le comité d'hygiène publique de France qui compte dans son sein toutes les compétences, ne ferait-il pas cette classification ? Que ces substances qui donnent une ivresse trop souvent sanguinaire (nous pourrions en citer des exemples) soient classées parmi les poisons dont la vente devra être surveillée.

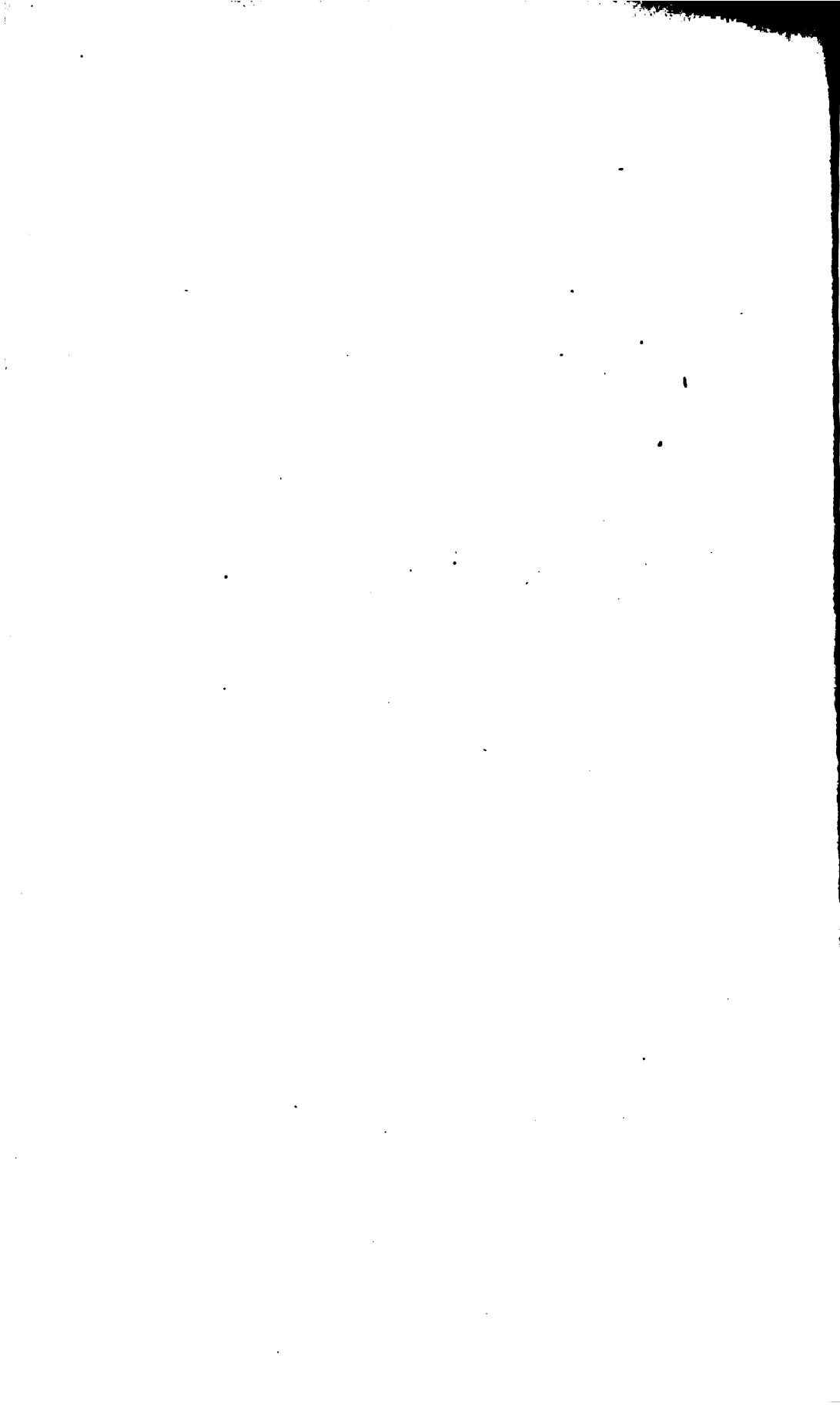
Le comité d'hygiène publique est absolument libre, il peut édicter les mesures les plus propres à protéger la santé publique, c'est un

droit qu'aucun législateur ne saurait lui contester; il peut ordonner la surveillance de tous les endroits somptueux ou populaires où se consomment des substances classées par lui comme poisons; il peut ordonner des analyses chimiques et surtout des analyses biologiques plus simples et plus rapides; par exemple tel produit saisi tue un animal; à telle dose (à déterminer proportionnellement au poids de l'animal) il est dangereux pour l'homme, la vente doit en être défendue. Cette saisie ne se ferait pas discrètement; au contraire; on jetterait à l'égout publiquement, par les soins de la police, toutes ces substances dangereuses, cela exercerait sur la population un effet moral des plus salutaires.

Notre proposition, que nous pourrions développer beaucoup plus longuement, est donc très simple: demander au Conseil d'hygiène publique de France de faire le classement des boissons alcooliques dangereuses, et de soumettre à une surveillance rigoureuse celles dont il croirait ne pas devoir interdire la vente.

La séance est levée à midi et demi.

---



## **PREMIÈRE SECTION**

---

**SCIENCES MÉDICALES & HYGIÈNE**

---

### **DEUXIÈME SÉANCE**

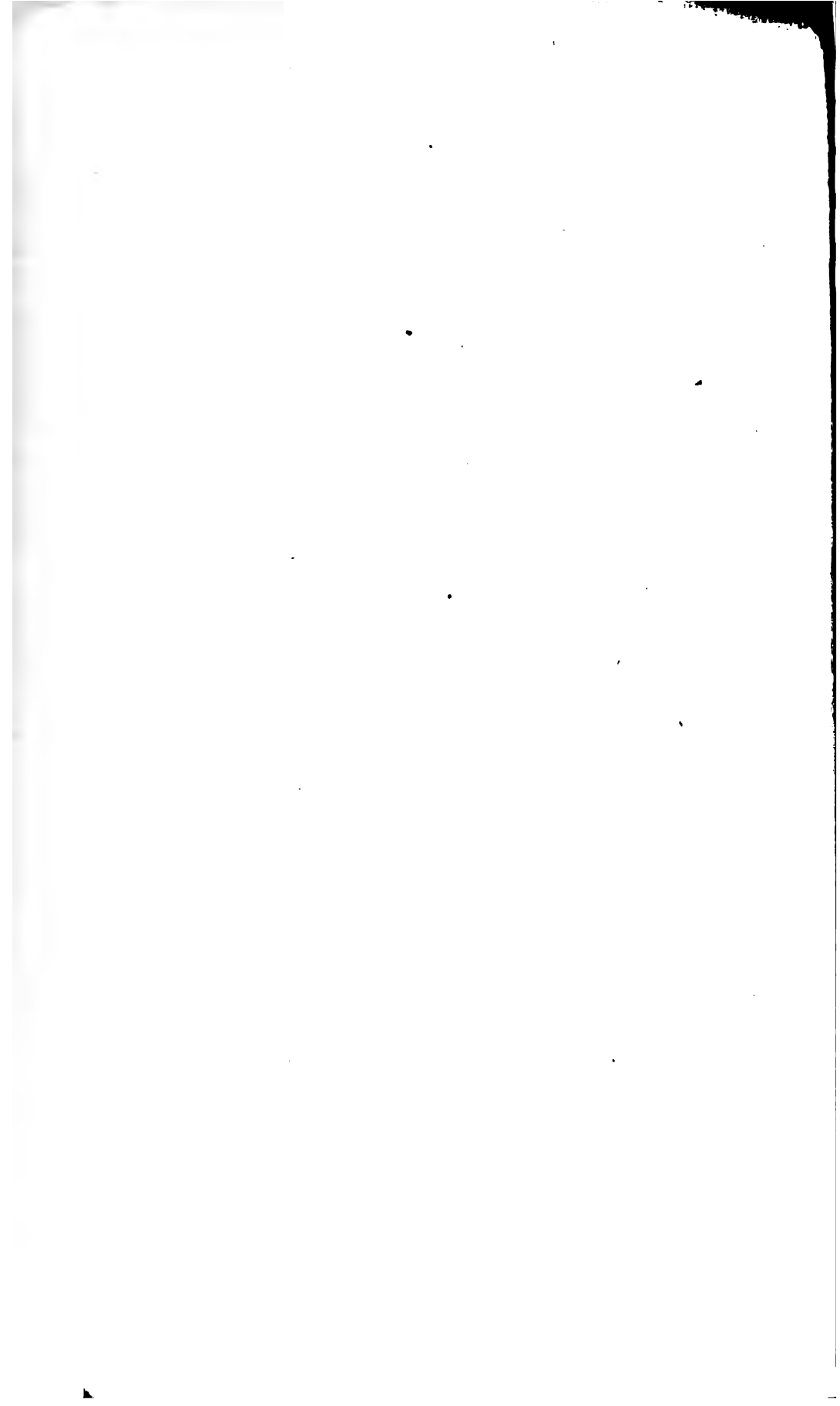
---

**Asiles de buveurs & Thérapeutique**

---

## **ANNEXES**

**(Mémoires non discutés par suite de l'absence  
de leurs auteurs)**



## Annexe n° 1

---

### Ueber die Trinkerheilanstalt « Turva » in Finnland

VON D<sup>r</sup> MED. ANT. V. HENRICI

Im Jahre 1886 wurde während des Nüchternheitscongresses in Kuopio eine Gesellschaft zum Zwecke der Errichtung einer Trinkerheilanstalt in Finnland gebildet; allein, da die dazu geopfertten Mittel zu gering waren, konnte damals noch keine derartige Anstalt eröffnet werden. Erst am 29 December 1888 gelang es eine Trinkerheilanstalt in Finnland zu eröffnen, der die Bezeichnung « Turva<sup>1</sup> » beigelegt wurde. Die Mittel dazu wurden von den Stadtverordneten in Helsingfors und Wiborg, sowie von der Gesellschaft des Branntweinverkaufes<sup>2</sup> in Helsingfors gegeben.

Die Anstalt befand sich während der ersten Zeit ihres Bestehens in Sommernäs, im Kirchspiele Orimattila, im Nyländ'schen Gouvernement, 2 Meilen von den Eisenbahnstationen Herrala und Lahtis entfernt (Die Station Lahtis liegt ungefähr 4 Stunden Fahrt von Helsingfors).

Schon im ersten Jahre ihres Bestehens war die Anstalt mit Patienten überfüllt; es wurden sogar viele Kranke wegen Mangel an Platz von der Direction zurückgewiesen. Im ersten Jahre wurden 21 Mann aufgenommen, und damals schon entstand bei der Direction der Wunsch, für die Anstalt ein eigenes Haus in isolirter Lage, womöglich mit einem Stück Land und am Ufer zu kaufen, damit die Kranken Gelegenheit hätten, sich mit Feldarbeiten u. dgl. draussen zu beschäftigen, so wie auch im Sommer zu baden.

Dieser Wunsch ist in Erfüllung gegangen, indem für die Anstalt am 24 November 1890 unter sehr günstigen Bedingungen das Landgut Huvitus im Kirchspiele Yläne in Abo-Björneborg'schen Gouvernement gekauft wurde, welches ungefähr 40-50 kilometer von den Eisenbahnstationen Kyrö und Lojmijoki entfernt ist (Die Station Lojmijoki liegt ungefähr 2 Stunden Fahrt von Abo). Das Gut liegt in einer sehr malerischen Gegend, am Ufer eines grossen Sees (Pyhäjärvi) und ist

<sup>1</sup> « Turva » bedeutet auf finnisch Schutz.

<sup>2</sup> In den Städten Finnlands existiren besondere Artiengesellschaften, welchen ausschliesslich das Recht des Branntweinverkaufes am Orte zukommt, wobei die Actionäre dieser Gesellschaften 6 % vom Gewinn derselben bekommen und den übrigen Theil dieses Gewinnes für Wohlthätigkeitsanstalten verwenden.

ungefähr 5 kilometer vom nächstliegenden Dorfe entfernt. Zum Gute Huvitus gehört ein hinreichendes Stück Wald und Feld, ein grosser Apfelgarten, sowie auch einige Wirtschaftsgebäude, Pferde und Hausvieh. Das hölzerne Wohnhaus steht hart am Ufer des Sees.

Ursprünglich wurde für die in Rede stehende Anstalt von den Stadtverordneten in Helsingfors 5000 finnische Mark, und in Wiborg 1500 fin. Mark, sowie von der Gesellschaft des Branntweinverkaufes in Helsingfors 6000 Mark geopfert. Im Jahre 1890 wurde gegeben: von den Stadtverordneten: in Helsingfors 5000 Mark, in Wiborg 2000, in Nicolaistadt, Tavastehus, Lovisa und Björneborg zu 1000 Mark; von den Gesellschaften des Branntweinverkaufes: in Helsingfors 6000 Mark, in Uleaborg 800, in Kuopio 500, in Raumo 400 und in Kajana 200 Mark. Im Jahre 1891 erhielt die Anstalt von den Stadtverordneten: in Helsingfors 5000 Mark, in Abo 3000, in Wiborg 2000, in Björneborg 1000, in Joensuu 400, in Nykarleby 200, in Kajana 170 und in Torneo 100 Mark. Im Laufe der Zeit wurden aber die Einkünfte der Anstalt sowohl von den Stadtverordneten, wie auch von den Gesellschaften des Branntweinverkaufes immer kleiner. Infolge dessen wurden in die Anstalt weniger Patienten aufgenommen, namentlich weniger nichtzahlende Patienten, von denen früher einige sogar auf Kosten der Anstalt gekleidet wurden. Jetzt erhält « Turva », abgesehen von einigen kleineren Gaben, 5000 Mark jährlich vom finnländischen Fiscus.

In die Anstalt werden ausschliesslich Männer im Alter von 21 bis 50 Jahren aufgenommen, welche ein ärztliches Zeugnis darüber vorstellen, dass sie weder an einer ansteckenden, noch psychischen Krankheit, oder fallender Sucht leiden, sowie ein Zeugnis darüber, dass sie kein Verbrechen begangen haben. Ausserdem muss der zum Eintritt in die Anstalt sich Meldende eine schriftliche Verpflichtung darüber einliefern, dass er sich während eines ganzen Jahres in der Anstalt aufhalten und allen in derselben festgesetzten Regeln folgen wird.

Der Eintritt in die Anstalt ist also ein freiwilliger. Es existiert nämlich in Finnland kein Gesetz, nach welchem ein Gewohnheitstrinker, bei dem sich keine anderen Symptome einer psychischen Entartung, als eine Willens- und Selbstbeherrschungslosigkeit, constatiren lassen, gegen seinen Willen in eine Heilanstalt internirt werden könnte.

Was die obengenannte Verpflichtung anbetrifft, welche die Patienten bei ihrem Eintritte in die Kuranstalt « Turva » einzuliefern haben, so hat dieselbe keine juridische Bedeutung, da es in Finnland kein dem englischen. « *The habitual Drunkards Act* » von Jahre 1879 gleiches Gesetz giebt, nach welchem ein Trinker, der sich verpflichtet hat, eine gewisse Zeit in einer Heilanstalt zu verbringen und diese Verpflichtung nicht erfüllen will, mit Gewalt internirt werden kann.

— Die Verpflichtung, welche die in die Heilanstalt « Turva » eintre-

tenden Patienten einliefern, soll eine moralische Bedeutung haben, indem sie diese Kranken gewissermassen davon abhält, bei der ersten Unannehmlichkeit, oder infolge des bei den Trinkern charakteristischen Mangels an Energie, die Anstalt zu verlassen.

Bis zum Frühjahr 1892 stand der Anstalt Herr Pastor Olander vor welcher im Herbst 1890 am Congress über Alkoholismus in Christiania theilgenommen und darauf die Trinkerheilanstalten « Heimdahl » in Norwegen und « Salem » in Holstein besucht hat. Sein Nachfolger wurde Herr Apotheker Wichmann, und seit dem Herbst 1893 bekleidet das Amt des Vorstehers der Anstalt « Turva » Herr Hakkarainen.

Einen beständigen Arzt giebt es in dieser Anstalt nicht, und darin besteht ein grosser Uebelstand derselben. Auf meine Anfrage, weshalb die Leitung der Anstalt keinem Arzte anvertraut worden, erklärte ein Mitglied der Direction, dass es sich kaum ein Arzt finden liesse, welcher dieses Amt für eine so geringe Besoldung übernehmen würde, und dass es der Direction unmöglich sei, dieselbe zu vergrössern; früher bezahlte sie dem Vorsteher von « Turva » 3000 Mark jährlich; später aber, als die Einkünfte der Anstalt sich vermindert hatten, wurde seine Gage auf die Hälfte herabgesetzt. Ausser der Gage bekommt er von der Anstalt Wohnung und Beköstigung.

In den letzten Jahren wird « Turva » 1 mal monatlich vom Bezirksarzte besucht. Der nächstwohnende Kirchspielsarzt, an welchen man sich im Falle einer plötzlichen Erkrankung, oder eines unglücklichen Zufalles in der Anstalt wenden könnte, befindet sich ungefähr 40 kilometer weit von derselben!

Die Principien der Behandlung der Trinker, sind, wie in anderen derartigen Anstalten, auch in dieser: völlige Enthaltsamkeit von allen alkoholischen Getränken und Hebung der Körperkräfte durch körperliche Arbeit, vorzugsweise in freier Luft, während man moralisch auf die Kranken einzuwirken sucht, indem in der Anstalt christlicher Geist und *strenge Disciplin* herrschen.

Die wichtigsten Vorschriften für die Patienten der Trinkerheilanstalt « Turva » sind folgende.

Die Patienten sind verpflichtet, den Vorschriften des Vorstehers der Anstalt unbedingt Folge zu leisten und dieselben zu unterstützen.

Die Leitung der Anstalt geschieht in christlichem Geiste. Jeden Morgen und Abend, sowie ausserdem an Feiertagen am Vormittage werden Andachtsstunden gehalten, wobei alle Patienten anwesend sein müssen; nur Krankheit entschuldigt die Abwesenheit.

Die Kranken sind verpflichtet, sich sowohl während der Arbeit, wie in den Ruhestunden anständig zu betragen: Schimpfen, leichtsinniges Gespräch und dgl. sind verboten.

Die Beschäftigung der Kranken besteht in körperlicher Arbeit, vorzugsweise draussen. Die Art der Arbeit wird nach Möglichkeit den Kräften und dem Können der Kranken angepasst.



An Werktagen giebt es je nach der Jahreszeit und der Art der Arbeit 6-8 Arbeitsstunden.

Während der Arbeitszeit dürfen sich die Kranken nur mit Erlaubniss des Vorstehers in ihren Zimmern, oder in den Gesellschaftsräumen aufhalten.

Ist der Kranke nicht im Stande die ihm aufgegebenen Arbeit auszuführen, so muss er das dem Vorsteher melden.

Die Kranken sind für die ihnen anvertrauten Möbel und dergleichen Sachen verantwortlich.

Die Zimmern werden von dem Kranken selbst aufgeräumt und geheizt. Falls mehrere Patienten in einem Zimmer wohnen, wird das der Reihe nach gethan.

Alle Patienten, sowohl die zahlenden, als die nichtzahlenden sind der Reihe nach verpflichtet, für Ordnung und Reinlichkeit in der Anstalt zu sorgen.

Jeder Kranke soll zweckmässige Bäder gebrauchen, falls er nicht durch Krankheit und dgl. daran verhindert wird. An Sonntagen dient die Badstube dazu, während im Sommer täglich im See gebadet wird.

An Sonntagen Nachmittags müssen die Patienten ausser dem Hause ihre Betten ausklopfen und lüften.

Die Zeit zwischen dem Abendessen und dem Abendgebet wird von den Kranken mit Gespräch, Gesang, Klavierspiel und dgl. beisammen zugebracht, wobei der Vorsteher das Recht hat den Kranken in gewissen Fällen die Abwesenheit zu gestatten.

Um 10 Uhr Abends müssen alle Patienten zu Bette gehen, und die Lampen werden gelöscht.

Ohne Bewilligung des Vorstehers dürfen sich die Kranken aus dem Bereich der Anstalt nicht entfernen, ebenso dürfen ohne seine Erlaubniss keine Fremden in die Anstalt zugelassen werden. Besuche von Verwandten der Patienten dürfen nicht länger als 24 Stunden dauern.

Um Versuchungen zu vermeiden, dürfen die Kranken kein Geld bei sich führen. Bei dem Eintritt der Kranken in die Anstalt, übergeben dieselben ihr Geld dem Vorsteher, auf dessen Namen auch die Geldsendungen für die Kranken adressirt werden. Er bestreitet aus diesem Gelde die Ausgaben der Patienten. Kredit wird den Kranken nicht bewilligt.

An Patienten adressirte Briefe und Pakete werden in Gegenwart des Vorstehers geöffnet.

Die Kranken theilen ihre Wünsche und Bemerkungen dem Vorsteher mit. Klagen werden der Direction eingereicht.

Dem Vorsteher kommt das Recht zu, Patienten aus der Anstalt auszuweisen, welche, Ermahnungen ungeachtet, den Vorschriften nicht Folge leisten.

Es giebt in der Anstalt eine Bibliothek, welche meist aus geschenkten Büchern besteht. Der frühere Besitzer des Gutes Huvitus überliess der Anstalt die in Huvitus gewesene aus ungefähr 1500, Bänden bestehende Bibliothek. Ausserdem bekommt die Anstalt finnländische Zeitungen (in finnischer und schwedischer Sprache), welche von ihren Redactionen grösstentheils unentgeltlich geschickt werden.

Die Patienten bezahlen für ihren Unterhalt in der Anstalt, indem sie sich verpflichten, ein Jahr dort zuzubringen, 600 Mark in der ersten und 300 Mark in der II Classe. Unbemittelte können in die Anstalt unentgeltlich aufgenommen werden. Eingezahltes Geld wird nicht zuzückgegeben.

Von den Kranken I<sup>er</sup> Classe bekommt ein jeder ein Zimmer für sich, während die Kranken zweiter Classe zu 2, 3 und 4 Mann zusammen wohnen. Der Vorsteher hat das Recht, die Kranken erster Classe von allzu schwerer Arbeit zu befreien. Im Uebrigen giebt es keinen Unterschied zwischen I und II Classe.

Die Einkünfte von den Arbeiten, welche die Kranken in « Turva » ausführen, kommen der Anstalt zu Gute.

Wenn nöthigenfalls ein Arzt zu einem der Patienten gerufen wird, so wird das Honorar dem Arzte von der Anstalt gezahlt, während für die Arzneien der Kranke selbst die Kosten tragen muss, falls er nicht unbemittelt ist.

Die Kranken müssen eigene Fest- und Arbeitskleider, so wie auch eigene Wäsche haben; letztere wird von der Anstalt 2 mal monatlich gewaschen.

Die Direction ist darum bemüht, dass « Turva » weder an ein Spital, noch an ein Corrections haus erinnere — es sollen sich alle Patienten dieser Anstalt häuslich, so zusagen als Mitglieder einer Familie fühlen, welche eine gesunde und regelmässige Lebensweise führt. An Werktagen wird um 6 Uhr Morgens, an Feiertagen eine Stunde später aufgestanden;  $\frac{1}{2}$  Stunde darauf wird Kaffee getrunken; um  $\frac{1}{4}$  9 Uhr wird das Frühstück servirt, um 1 Uhr Mittagessen, um 4 Uhr Kaffee und um 7 Uhr Abends Abendbrod.

Was die Arbeiten der Kranken anbetrifft, so werden dieselben, wie bereits erwähnt, vorzugsweise in frischer Luft ausgeführt, Viele landwirtschaftlichen Arbeiten des Gutes Huvitus werden von den Kranken unter entsprechender Beaufsichtigung selbst ausgeführt: Fällen und Zuführen des Holzes, Sägen und Spalten desselben, Heuen, Erntearbeit, Gartenarbeit, Fischfang und dgl. Reicht diese Arbeit nicht zu, oder ist das Wetter schlecht, so beschäftigen sich die Kranken mit Tischler-Drechslerarbeit und dgl. Dabei muss die Anstalt aber auch wirkliche Arbeiter halten, denn auf die Arbeit der Kranken kann sich dieselbe aus leicht begreiflichen Gründen nicht besonders verlassen.

Zur Beköstigung der Kranken werden vorzugsweise die Producte

der eigenen Landwirtschaft der Anstalt, sowie auch Fisch aus dem See Pyhäjärvi gebraucht.

Im Jahre 1893 kam die Beköstigung eines jeden Kranken (Thee und Kaffee inbegriffen) der Anstalt 97 Penni pro Tag zu stehen. Im Laufe der Zeit aber, dank der Entwicklung der eigenen Wirtschaft der Anstalt wurde die Beköstigung der Kranken billiger. Wie aus den Jahresberichten ersichtlich, kostete die Ernährung eines jeden Kranken der Anstalt pro Tag: im Jahre 1894 — 87  $\frac{1}{4}$  Penni, im Jahre 1895 — 81 Penni; im Jahre 1896 — 72 und im Jahre 1897 — 69 Penni.

In « Turva » werden keinerlei tonisirende, schlafmachende, od. dgl. Arzneimittel gebraucht, was ja auch ohne beständige ärztliche Aufsicht gar nicht möglich ist. Die Erfahrung hat aber auch in dieser Anstalt gelehrt, dass die Trinker die plötzliche und vollständige Entziehung aller alcoholhaltiger Getränke sehr gut vertragen. Während der 9 Jahre des Bestehens der Anstalt « Turva » ist in derselben kein Fall von Collaps, oder Delirium tremens vorgekommen. Dennoch ist es möglich, dass bei der plötzlichen Entziehung des Alcohols beim Trinker gefährliche Abstinenzerscheinungen, Psychosen und dgl. auftreten—in solchen Fällen ist die Lage einer Anstalt ohne ärztliches Personal und ohne Vorrichtungen, um den Unglücksfällen, die dabei vorkommen können, vorzubugen, eine sehr schwierige.

Wie aus den Jahresberichten ersichtlich, befanden sich in « Turva » am 1 Januar 1890 — 18 Patienten; im Laufe des genannten Jahres wurden 27 Mann aufgenommen und 24 Mann entlassen, so dass sich am 1 Januar 1891 — 21 Patienten in der Anstalt befanden. Im Jahre 1891 traten in die Anstalt 27 Kranke ein, während 25 dieselbe verliessen—am 1 Januar 1892 befanden sich auf diese Weise in « Turva » 23 Patienten. In den darauf folgenden Jahren wurde der Besuch der Anstalt geringer, so dass sich in derselben am 1 Januar 1893 — 13, am 1 Januar 1894 — 9 und am 1 Januar 1895 bloß 4 Kranke befanden. Am 1 Januar 1896 befanden sich in der Anstalt, 12, am 1 Jan. 1897 — 9 und am 31 December desselben Jahres wieder bloß 4 Patienten.

Die Ursache weshalb die Zahl der Kranken in « Turva » im Laufe der Zeit geringer wurde, liegt theilweise darin, dass wegen der schon erwähnten Verminderung der Einkünfte der Anstalt in den letzten Jahren im Vergleich mit der ersten Zeit ihres Bestehens, in der letzten Zeit weniger Patienten aufgenommen wurden und namentlich solche Patienten, welche nicht im Stande waren, der Anstalt für ihre Verpflegung zu zahlen.

Nach dem Berufe und dem Bildungsgrade war der Bestand der Kranken in « Turva » während der ganzen Zeit des Bestehens dieser Anstalt ein sehr mannigfaltiger: es befanden sich dort Beamte, Studenten, Commis, Handwerker, Bauern u. s. w.

Das Durchschnittsalter der Kranken war: in den Jahren 1889 und 1890 zusammengenommen — 33 Jahre; im Jahre 1891 — 32 Jahre; in den Jahren 1892 und 1893 ebenfalls 32 Jahre; im Jahre 1894 — 31.

im Jahre 1895 — 33,3, im Jahre 1896 — 36 und im Jahre 1897 — 37,5 Jahre.

Ogleich es in den Regeln der Anstalt heisst, dass nur Männer im Alter von 21 bis 50 Jahren aufgenommen werden, so wurden doch Ausnahmen zugelassen, indem einige Patienten jünger als 21 Jahre und einige älter als 50 Jahre aufgenommen wurden. Von den ersteren war der jüngste Patient 19 und von den letzteren der älteste — 57 Jahre alt.

Sehen wir uns jetzt die von der in Rede stehenden Anstalt während der ganzen Zeit ihres Bestehens erzielten Resultate an.

Um darüber urtheilen zu können, wie viele von den aus der Anstalt entlassenen Kranken wirklich zu einem dauernden Resultate gelangt sind, muss man die Kranken nach ihrem Austritt aus der Anstalt eine längere Zeit, nicht weniger als ein Jahr, im Auge behalten; die Erfahrung hat gelehrt, dass Recidive gerade im ersten Jahre nach der Entlassung der Patienten aus der Anstalt am häufigsten sind. Da aber die Beobachtung der Patienten ausserhalb der Anstalt aus begreiflichen Gründen mit grossen Schwierigkeiten verbunden ist, so ist auch eine vollkommen richtige Statistik unmöglich. Für die Erlangung eines dauernden Resultates ist, abgesehen von den individuellen Eigenthümlichkeiten eines jeden Falles, die Dauer des Aufenthaltes des Kranken in der Anstalt von grösster Bedeutung. Ogleich die Direction von « Turva » von den in diese Anstalt eintretenden Kranken eine Verpflichtung darüber verlangt, dass dieselben sich in der Anstalt ein ganzes Jahr aufhalten werden, so hat dennoch diese Verpflichtung, wie wir gesehen haben, keine juridische Bedeutung, und viele Patienten verlassen die Anstalt vor Ablauf der bestimmten Frist. Einige thaten solches wohl mit Genehmigung der Direction, falls wichtige Gründe dazu vorlagen. So, z. B. gestattete die Direction, wie aus dem Jahresberichte für das Jahr 1891 ersichtlich, denjenigen Patienten die Anstalt zu verlassen, welche sich bereits über 10 Monate dort aufgehalten hatten, falls solches von wichtigen Umständen verlangt wurde. Bei der Uebersiedelung der Anstalt aus Somernäs nach Huvitus wurde es denjenigen Kranken gestattet, die Anstalt zu verlassen, welche in derselben länger als 6 Monate gewesen waren. Andere Kranke verliessen aber auch ohne Genehmigung der Direction die Anstalt und einige wurden aus derselben ausgeschlossen. Andererseits gab es aber auch Patienten, die sich in « Turva » länger als 1 Jahr aufhielten.

Im Jahresberichte für das Jahr 1890 wird eine Statistik über die in den Jahren 1889 und 1890 aus der Anstalt entlassenen Kranken angeführt, aus der man sieht, dass von denjenigen Patienten, welche die Anstalt nach Ablauf eines Jahres verlassen hatten, 9 Mann, oder 50 % absolut nüchtern geblieben waren; aus dem Berichte für das Jahr 1891 sieht man, dass von den im genannten Jahre nach Ablauf der

bestimmten Frist aus der Anstalt entlassenen Kranken 14 Mann, oder 70 % absolut nüchtern geblieben waren. — Allein diese Statistik hat keine Bedeutung, da ein viel zu geringer Zeitraum zwischen dem Austritte der betreffenden Kranken aus der Anstalt und der Herausgabe der genannten Jahresberichte gelegen ist.

Viel interessanter sind die in demselben Berichte für das Jahr 1891 angeführten Daten über die aus der Anstalt vor Beginn des Jahres 1891 entlassenen Patienten, welche sich auf diese Weise bereits über ein Jahr ausserhalb der Anstalt befunden hatten. Es erwies sich, dass von den 7 Kranken, welche sich in der Anstalt weniger als 1 Jahr aufgehalten hatten, blos 1 (14,26 %) absolut nüchtern geblieben war, während 4 Mann (57,14 %) sich wieder dem Trunke ergeben hatten, und über 2 Mann keine Nachrichten vorhanden waren; von denen dagegen welche erst nach abgelaufener Jahresfrist die Anstalt verlassen hatten, waren 7 Mann (41 %) absolut nüchtern geblieben, 8 Mann (47 %) waren wieder in ihr früheres Uebel verfallen und über 2 Mann fehlten die Nachrichten.

Von noch grösserer Bedeutung ist aber die in dem am 1 Januar 1897 herausgegebenen Jahresbericht angeführte Statistik, betreffend alle Patienten welche während der ganzen vorhergegangenen Zeit des Bestehens der Anstalt, dieselbe verlassen hatten. Sehen wir uns diese Resultate an.

| Jahre | Gesamt-<br>zahl der aus<br>der Anstalt<br>Entlassenen | Absolut<br>nüchtern<br>geblieben | Tranken mässig | Wieder in<br>die Trunksucht<br>verfallen | Gestorben<br>u. Nachrichten<br>fehlten |
|-------|-------------------------------------------------------|----------------------------------|----------------|------------------------------------------|----------------------------------------|
| 1889  | 3                                                     | 1 (33,3 %)                       |                |                                          | 2                                      |
| 1890  | 24                                                    | 3 (12,5 %)                       | 8 (33,3 %)     | 8 (33,3 %)                               | 5                                      |
| 1891  | 27                                                    | 9 (33,3 %)                       | 11 (40,7 %)    | 5 (18,5 %)                               | 2                                      |
| 1892  | 29                                                    | 4 (13,7 %)                       | 9 (31,0 %)     | 15 (51,7 %)                              | 1                                      |
| 1893  | 15                                                    | 6 (40 %)                         | 4 (26,6 %)     | 2 (13,3 %)                               | 3                                      |
| 1894  | 12                                                    | 7 (58,5 %)                       | 1 (8,3 %)      | 2 (16,6 %)                               | 2                                      |
| 1895  | 11                                                    | 6 (54,5 %)                       | 1 (9,1 %)      | 3 (27,2 %)                               | 1                                      |

Die Angaben über die im Jahre 1896 aus der Anstalt entlassenen Kranken führe ich hier nicht an, weil sie ohne Bedeutung sind, da die Zeit von der Entlassung dieser Kranken aus der Anstalt bis zur Herausgabe des Jahresberichtes viel zu kurz ist. Dagegen haben die Angaben über die in den Jahren 1889 — 1895 entlassenen Kranken einen grossen Werth — keinen absoluten, natürlich, da Rückfälle auch nach mehrjähriger Enthaltsamkeit vorgekommen sind.

Indem wir nun in Betracht ziehen, dass die Trunksucht eine der Behandlung im Allgemeinen schwer weichende Krankheit darstellt, müssen wir zugeben, dass die in der Trinkerheilanstalt « Turva » erzielten Resultate sehr zufriedenstellend sind und die Existenz derartiger Anstalten vollkommen rechtfertigen.

Dabei muss aber hervorgehoben werden, dass die Resultate noch besser und die Zahl der der schrecklichen Krankheit entrissenen Opfer noch grösser wären, wenn die Leitung der Anstalt in den Händen eines erfahrenen Arztes ruhte.

Das Vertheilen von verschiedenen Arbeiten unter den Alkoholikern in einer speciell für dieselben eingerichteten Anstalt ist keine leichte Sache: die Kranken müssen streng individualisirt werden, und die einem jedem Patienten aufgegebene Arbeit muss seinem Gesundheitszustande genau angepasst sein. Aus diesem Grunde wäre es gewiss besser, wenn die Bestimmung der Art der Beschäftigung eines jeden Kranken von einem Arzt abhinge.

Ebenso ist eine ärztliche Aufsicht über die Beköstigung in einer Trinkerheilanstalt von grösster Wichtigkeit, da die Diät in der Behandlung der Trunksucht durchaus keine geringe Rolle spielt.

Ausserdem könnte es der eine Trinkerheilanstalt leitende Arzt vielleicht mit der Anwendung der Strychninjectionen versuchen, denen einige Autoren eine geradezu spezifische Wirkung gegen den Alcoholismus zuschreiben, während andere dieselbe ganz in Abrede stellen. In den Trinkerheilanstalten zugleich mit der jetzt in denselben üblichen hygienisch-diaethetischen Methode angewandt, dürfte sich die Strychninbehandlung vielleicht doch nützlich erweisen. Vielleicht wären die durch solch eine combinirte Behandlung in den Trinkerheilanstalten erzielten Resultate besser, als die bisherigen. Selbstverständlich dürfen aber die Strychninjectionen nur von einem Arzte ausgeführt werden; aus diesem Grunde kann eben die Behandlung mit Strychnin in « Turva », wo kein beständiger Arzt sich befindet, nicht zugelassen werden.

Wie eine vieljährige Erfahrung lehrt, genesen von den Patienten der ausländischen Trinkerheilanstalten im Durchschnitt 30-40 %.

Die ungleichen Verhältnisse der Zahl der Genesenen zur Zahl der Behandelten in verschiedenen Trinkerheilanstalten, so wie auch in ein und derselben Anstalt zu verschiedenen Zeiten hängen unter Anderem auch von den verschiedenen individuellen Eigenthümlichkeiten der betreffenden Kranken ab. So giebt es Fälle, wo Kranke, welche allem Anscheine nach die besten Hoffnungen auf Genesung machen, sich bald, ja zuweilen schon in den ersten Tagen nach ihrer Entlassung aus der Anstalt, wieder dem Trunke ergeben. Andererseits soll man aber auch in anscheinend ganz verzweifelten Fällen jede Hoffnung auf Genesung nicht aufgeben. So berichtet z. B. der bekannte englische Arzt, Dr Norman Kerr<sup>1</sup>, er habe selbst Fälle von Genesung solcher Individuen beobachtet, welche für absolut hoffnungslos und verloren galten, seine eigenen Bemühungen in dieser Richtung hätten ihn zur Ueberzeugung gebracht, dass kein einziger Fall

<sup>1</sup> Dr Norman Kerr. Die Trunksucht, ihre Ursachen, Behandlung und juridische Bedeutung. Russische Uebersetzung, von K. N. Kowalewsky und M. E. Lion. 1889, p. 261.

als absolut hoffnungslos und der Behandlung nicht mehr zugänglich angesehen werden dürfe — er verliere deswegen nie die Hoffnung auf die Herstellung eines Kranken, mögen dessen Nerven noch so zerrüttet und dessen Entschluss noch so schwach sein.

## Annexe N° 2

### L'hôpital pour les alcooliques

DU DOCTEUR ALEXANDRE KOROWIN, A MOSCOU

L'hôpital pour les alcooliques, construit et entretenu par le docteur Alexandre Korowin, a été inauguré le 30 avril 1898. L'hôpital se trouve à six lieues de Moscou, de la barrière Iwerskoï à la chaussée de St-Petersbourg et à une lieue et demie du village de tous les Saints, dans une admirable contrée campagnarde des environs de Moscou. L'emplacement est élevé, aéré et sec et autour se trouvent des forêts de sapins. Le milieu de la propriété est occupé par une forêt de sapins ; au premier plan, se trouve un jardin anglais embrassant trois dessiatines (dessiat = 2,400 sagènes carrés). Derrière la forêt, un pré, un étang et une autre forêt de sapins.

L'hôpital a deux étages et un étage au-dessous du sol, il est construit en pierres. Le rez-de-chaussée est occupé par le logement du directeur, pour mieux contrôler les malades et pour que la vie dans l'hôpital ait un caractère de famille. Au rez-de-chaussée se trouve aussi une salle à manger générale et les repas sont partagés par le directeur et sa famille.

Le salon et la chambre de compagnie sont ouverts à tour de rôle aux malades ; il existe également pour l'été une grande terrasse à demi vitrée en cas de pluie ou de vent. Au rez-de-chaussée se trouve la salle d'hydrothérapie dont les murs sont en marbre italien et le plancher en mosaïque ; sous le plancher se trouvent des tubes pour l'air chaud, afin de tenir le plancher toujours tiède.

Les fenêtres sont en verre « gelé » laissant passer parfaitement la lumière mais ne permettant pas de distinguer l'intérieur.

Le chauffage de cette salle est double (à l'eau et à la vapeur) pour élever la température à un degré voulu, selon que l'exige la sensibilité des alcooliques au froid. On y trouve un « appareil pour mélanger l'eau » dont la pression est obtenue « par un puits américain double » mis en mouvement par une machine à vapeur. De cette manière on atteint une pression de 5-6 atmosphères. Douche circulaire, appareil pour les douches « en étant assis » de Piète, appareil pour les pieds ;

deux douches « pluies » et deux bains, appareils anglais en fer émaillé. Les machines électriques médicales se trouvent dans le cabinet du docteur.

Le premier étage est occupé par dix appartements, partagés par un corridor large ; deux grands appartements, cinq moins grands et trois petits. Chaque appartement est destiné à un seul malade. Les meubles de chaque appartement consistent en : un lit, façon anglaise, garde-robe, bureau avec tout le nécessaire pour écrire, canapé, fauteuils mous, chaises de Vienne, miroir, tapis, etc., etc. Au-dessus de chaque lit il y a une sonnette électrique. A un bout du corridor se trouve une salle de gymnastique avec des appareils pour la gymnastique médicale. Ensuite la bibliothèque, contenant une armoire avec des livres, une armoire avec des appareils photographiques, au milieu de la chambre, une grande table ronde, au-dessus de laquelle est suspendu un lustre électrique. L'hôpital reçoit dix-huit journaux et trois gazettes.

A côté de la bibliothèque se trouve le laboratoire et enfin une chambre d'isolement, avec des murs mous et une fenêtre à vitres de navire.

A l'étage au-dessous du sol se trouve une blanchisserie à vapeur pour sécher les draps d'après les procédés hydropatiques ; un chaudron de chauffage à l'eau ; et un chaudron à part pour la ventilation et afin d'humecter l'air. Le chauffage à l'eau est à pression basse. La ventilation est séparée du chauffage, ce qui permet de changer la température et l'humidité de l'air à volonté dans tous les appartements de l'hôpital. Grâce à la ventilation on peut changer doublement l'air dans toutes les chambres, de sorte qu'un petit appartement donne 12 sagènes cubes par heure ; un plus grand appartement 16 sagènes cubes ; un grand appartement 24 sagènes cubes d'air à l'heure. L'humidité est comptée jusqu'à 60% en rapport avec la température de 15°, 16° K°. — L'éclairage de la maison principale et de tous les services est électrique. L'énergie est donnée par une station électrique actionnée par une machine à vapeur de 14 chevaux.

En cas d'incendie, on dispose de trois robinets qui jettent 250 seaux (vedro) d'eau par minute. Ces robinets sont alimentés par deux réservoirs placés au grenier. La cheminée de ventilation est couronnée par un paratonnerre. Les rapports avec Moscou sont faciles parce qu'il y a un téléphone.

A la distance de sept sagènes de l'hôpital, se trouve (dans l'alignement de la façade) une maison en bois de sapin à deux étages. Au rez-de-chaussée, services, hôpital pour les maladies contagieuses, si quel-qu'un tombe malade. Au premier étage, logement pour l'aide-médecin assistant, une chambre vide pour tous cas, garde-manger et un atelier contenant des instruments de menuiserie, reliure, etc., etc.

Dans un but sanitaire, les retiros, les cloaques et les égouts sont cimentés. L'eau est pompée dans deux puits. L'eau est d'un goût excellent, claire et limpide sans arrière goût, grâce au sol sablonneux.



*La vie intérieure de l'hôpital* a été réglée par l'Etat, le 27 mars 1896. Voici les paragraphes relatifs à l'activité spéciale de l'établissement.

§ 10. — L'hôpital reçoit les malades souffrant de l'alcoolisme, de toutes les classes — hommes seulement — et à condition qu'on puisse espérer une cure favorable ou une amélioration.

*Excep.* — L'hôpital ne reçoit ni aliénés, ni idiots, ni malades souffrant du délire alcoolique.

§ 12. — Pour entrer à l'hôpital, chaque malade doit présenter une demande formelle indiquant sa volonté d'entrer à l'hôpital.

§ 16. — Les objets que le malade prend avec lui en entrant à l'hôpital sont contrôlés; les effets précieux et l'argent doivent être remis au directeur qui les garde et les inscrit sur un livre spécial et en remet un reçu au propriétaire.

*Excep.* — Le directeur a le droit de donner aux malades de l'argent de poche pour les dépenses personnelles et chaque fois le malade signe sur un livre spécial.

§ 18. — Les mesures de traitement et d'entretien ainsi que la manière de soigner les malades dépendent du directeur d'accord avec les règles de la science.

§ 19. — En cas de départ de l'hôpital avant le terme de la cure, l'argent payé deux mois d'avance, n'est pas rendu au malade.

§ 20. — Deux semaines avant la fin du terme de la cure, le malade doit annoncer au directeur s'il veut ou non rester à l'hôpital après la fin du terme.

§ 22. — Les parents et les amis du malade peuvent le visiter, chaque fois avec la permission du directeur, à des heures et des jours fixés. Ces visites sont permises au maximum une fois en quatre semaines; le premier mois de la cure, les visites ne sont point admises. Les visites des malades, dont le cas est grave (alcoolisme chronique, delirium tremens) sont admises une fois en sept jours, chaque fois avec la permission du directeur et à des jours fixes.

*Excep.* — Le directeur a le droit d'admettre les visites plus souvent dans des cas exceptionnels.

§ 26. — Les malades n'ont pas le droit de s'absenter de l'hôpital sans permission écrite du directeur ou de son remplaçant, ni de fréquenter les endroits où l'on vend des liqueurs spiritueuses. En rentrant à l'hôpital, le malade rend au directeur la permission écrite.

*Excep.* — Le directeur seul peut permettre au malade de s'absenter de l'hôpital en compagnie de quelque surveillant ou sans surveillant.

§ 27. — Les lettres reçues par le malade sont ouvertes en présence du directeur, afin d'éviter les envois d'argent d'une manière quelconque.

§ 28 — Il est défendu aux visiteurs de remettre aux malades de l'argent ou autres objets ; tout doit être remis au directeur ou à son remplaçant.

§ 29. — Le directeur a le droit à chaque heure du jour ou de la nuit de visiter les meubles placés dans les appartements des malades, afin d'en éloigner les objets qui empêchent la cure régulière.

§ 33. — L'hôpital est soumis à la surveillance du Chef de la Police de Moscou, si l'hôpital se trouve en ville et du Gouverneur de Moscou, s'il se trouve dans les environs de la ville ; en même temps l'hôpital est soumis à l'administration médicale.

Prix de l'entretien complet : 125 — 275 roubles par mois. Le temps à l'hôpital se passe en traitement, en travail physique selon les aptitudes à l'atelier, au jardin, au potager, dans les champs et dans la forêt. Les malades s'occupent de lecture, de photographie, jouent du piano, chantent. Ils ont des distractions telles que exercices de vélocipèdes, patins, croquet, lawn-tennis, pas de géants, jeu à la balle, etc., occupations intellectuelles ; on organise aussi des promenades aux environs.

Le directeur-médecin et sa famille sont des abstinents convaincus et sont constamment avec les malades ; ils partagent avec les malades le travail et les distractions. La vie à l'hôpital est soumise à une discipline rigoureuse parce que les alcooliques souffrent surtout d'une faiblesse des centres volontaires. Le traitement consiste : en médications diverses, hydrothérapie, électricité, travail physique, gymnastique, traitement physique, diète, régime etc. La base de la cure consiste dans son individualisation rigoureuse. La cure dure de 6 à 12 mois pour les alcooliques chroniques et de 12 à 18 mois pour les ivrognes périodiques.

Le problème que l'hôpital tâche de résoudre est de faire naître l'alcoolique à une vie tout à fait abstinente et de lui donner les forces de résister aux séductions de l'alcool quand il reprendra sa vie habituelle.

## Annexe N° 3

### Remarques sur le traitement de l'alcoolisme

PAR DANIEL R. BROWER, A. M., M. D., LL. D.

Professeur de Maladies mentales, de Materia Medica et de Thérapeutique au Collège de Médecine de Rush, affilié à l'Université de Chicago ; Professeur de Maladies nerveuses à l'Ecole de Médecine des Femmes à la Northwestern University, Chicago ; Diplômé de la Société de Névrologie et des Sciences mentales, Moscou, etc.

Les recherches pharmacologiques les plus parfaites qui ont été faites sur l'alcool ethylique dans les dernières années, l'ont placé à côté

du chloroforme et de l'éther, et l'ont déplacé de son voisinage comme un stimulant avec la strychnine et la digitale. De ce fait capital il faut se souvenir lorsqu'on traite ses effets toxiques. Au point de vue thérapeutique on peut distinguer trois formes d'alcoolisme.

1<sup>o</sup> L'intoxication alcoolique aiguë ; 2<sup>o</sup> le délire alcoolique aigu ou la manie alcoolique et, 3<sup>o</sup> l'alcoolisme chronique. Tous ces types d'empoisonnement exigent également, pour leur traitement heureux, la soustraction immédiate de l'alcool.

Dans mes premières expériences sur l'alcoolisme, il y a trente ans, je soustrayais l'alcool, peu à peu, sous l'impression qu'il était un stimulant, et que par suite la suppression brusque était un danger ; mais plus tard, une plus vaste expérience clinique m'a convaincu de renoncer à ce procédé. Etant à la fois un anesthésique et un poison, il est au contraire dangereux de l'imposer à un organisme déjà saturé.

*Intoxication alcoolique aiguë.* Chez les sujets robustes, les résultats les plus rapides sont obtenus en les mettant au lit et en leur administrant une injection de chlorhydrate d'apomorphine, grains 1/10 à 1/5 (0,006—0.012) ; après le vomitif le malade dort, ordinairement, sans plus de médication, et se réveille sobre mais faible. Alors je donne :

|                              |      |
|------------------------------|------|
| tinctura capsici.....        | 0.33 |
| tinctura nucis vomicæ.....   | 0.33 |
| tinctura cinchonæ composita. | 4.00 |

toutes les trois ou quatre heures, avec du koumiss, du lait, du jus de viande ou des œufs crus ad libitum. L'intestin doit être évacué le plus promptement possible, et à cet effet, je donne ordinairement du calomel suivi d'un laxatif salin. Si le malade est trop faible pour prendre le vomitif, je donne de l'acétate d'ammoniaque toutes les deux heures ; grâce à ce traitement, les effets aigus de l'alcool disparaissent promptement.

Pour l'insomnie qui accompagne l'alcoolisme aigu, je prescris :

|                            |      |
|----------------------------|------|
| Bromure de sodium.....     | 1.00 |
| Hydrate de chloral.....    | 1.00 |
| Teinture de jusquiame..... | 1.00 |

*Délire alcoolique aigu ou manie alcoolique aiguë.* Quoiqu'ils diffèrent l'un de l'autre quant au diagnostic, ils se ressemblent concernant la thérapeutique. Il faut mettre le malade au lit, dans une chambre tranquille et obscure et soigneusement surveillée par des gens sérieux. Si l'on n'a pas à sa disposition des gens compétents, le malade doit être attaché sur le lit avec une courroie. Les indications pour le traitement sont d'amener le sommeil aussitôt que possible,

et de soutenir la vigueur du corps. On peut amener le sommeil par la formule citée plus haut, ou par une combinaison de chloralamide avec de l'hyoscine. Chez les gens âgés et les infirmes, le bromure d'ammonium et l'acétate d'ammoniaque produiront souvent le sommeil. Ces hypnotiques doivent être accompagnés de compresses mouillées ; les forces doivent être soutenues par une alimentation forcée : peptones, lait malté, du lait peptique, somatose, koumiss, etc., ajoutez du sulfate de strychnine. Je ne vois aucun avantage à faire usage de l'injection hypodermique de strychnine, excepté en cas d'urgence car tous ces effets constitutionnels peuvent être obtenus par l'administration *per os*.

Après que l'excitation a disparu il faut que le traitement ait le même caractère tonique que celui employé après l'intoxication aiguë.

*L'alcoolisme chronique.* Le traitement de l'empoisonnement alcoolique chronique ne peut pas réussir sans isoler le malade. Si ce n'est de bon gré, il faut user de la force. Et pour le moins une année de traitement dans ces conditions est le minimum auquel on puisse songer. Si ce Congrès international peut amener des mesures législatives qui rendront possible l'emprisonnement forcé des ivrognes dans les divers pays, comme c'est maintenant le cas dans le canton de Saint-Gall, en Suisse, et en Amérique, dans l'Etat de New-York, limitant le terme d'emprisonnement à un an avec le pouvoir de l'étendre selon les conditions physiques et mentales du malade, le traitement de l'alcoolisme chronique sera bientôt efficace. Il doit consister en altérants doux ainsi qu'en toniques. Les changements histologiques qui ont affecté le neurone, les cellules, les dendrites et le nevraxe ont besoin de l'action prolongée de ces deux agents thérapeutiques. Comme altérant, je préfère spécialement le chlorure d'or et de sodium. Une étude plus minutieuse de cette drogue négligée me pousse à conclure comme Neimeyer quant à sa valeur altérante dans les cas où le système nerveux est lésé. On doit le donner avant les repas, et veiller aux incompatibilités médicamenteuses. Comme toniques, la noix vomique, le quinquina et le fer sont les plus précieux. Le massage, l'électricité et le bain turc sont tous des agents importants, combinant, comme ils le font, des propriétés à la fois altérantes et toniques. Pour l'insomnie je prescris : hyoscine, trional et chloralamide, seuls ou combinés, ce sont les meilleures drogues. Les organes digestifs, ordinairement fort affaiblis, demandent beaucoup de soin. Le lavage de l'estomac est généralement nécessaire, on donne des aliments faciles à digérer ou même des aliments prédigérés aussi abondamment que possible.

L'élimination par l'intestin, la peau et les reins demanderont ordinairement votre attention. L'auto-intoxication est un facteur actif dans bien des cas et des lavements, des laxatifs doux, des

diurétiques et des diaphorétiques sont généralement indiqués. Pendant cette retraite prolongée une occupation continuelle est utile, et des amusements raisonnables doivent être fournis aux malades.

## Annexe n° 4

### Die Werthschätzung des Alkohols als Heilmittel in Deutschland

DR. KANTOROWICZ, HANNOVER

Die Brown'sche Lehre von den sthenischen und asthenischen Krankheiten hatte ebenso wie in anderen Ländern auch in Deutschland Ende des vorigen und Anfang dieses Jahrhunderts viele Anhänger gefunden, da sie einerseits dem Gebrauch geistiger Getränke ein allerdings etwas fadenscheiniges wissenschaftliches Mäntelchen umhing, andererseits einem angenehmen Vorurtheil sowohl der Aerzte, wie ganz besonders des Publikums für « stärkende » Getränke freundlich entgegenkam. Aber erst in der zweiten Hälfte unseres Jahrhunderts ging die physiologische Forschung daran, die Wirkungen des A. auf den gesunden und kranken Menschen näher zu untersuchen, und zwar war es Binz, Prof. der Pharmakologie in Bonn, dem das Verdienst gebührt, im Jahre 1869 zuerst experimentelle Studien über diesen Gegenstand anzustellen. Nachdem hiermit der erste Anfang gemacht war, wurde in den folgenden Jahren sowohl von seinen Schülern, wie auch in anderen klinischen und physiologischen Laboratorien eifrig gearbeitet. Besonders bemühte man sich, durch sehr schwierige Untersuchungen den Einfluss des A. auf den Stoffwechsel festzustellen. So konnte nun Binz im Jahre 1888 auf dem 7. Congress für innere Medicin in Wiesbaden als Referent über den « A. als Heilmittel » folgendes Resultat angeben:

Der A. ist ein *Excitans* für *Herz* und *Athmung* in kleinen Gaben, die auch anregend auf die *Verdauung* wirken. Er wird völlig im Organismus zu Kohlensäure und Wasser verbrannt, ist also ein respiratorisches *Nahrungsmittel* und leistet im Allgemeinen dasselbe wie Oel oder Zucker. Er schützt vor allem Eiweiss vor dem Zerfall, denn die Endprodukte des Eiweissstoffwechsels (Harnstoff, Phosphorsäure) sinken, wenn mässige Mengen A. aufgenommen werden; dadurch wird das Eiweiss des Körpers gespart. A. ist also ein *Sparmittel*. Schliesslich erhöht er nicht, wie früher angenommen wurde, die Körpertemperatur, sondern erniedrigt sie in kräftigen Gaben, ist also ein *Antipyreticum*. Der A. ist eine Wohlthat für den kranken Menschen, erklärt Binz zum Schluss. Ihm secundirte als Correferent

Prof. von Jaksch (Graz), indem er die Frage mehr vom klinischen Standpunkte aus beleuchtete. Auch er hat durch Versuche an Kindern in seiner Klinik einen excitirenden Einfluss des A. auf Herz und Puls feststellen können. Aber diese Excitation ist nur erwünscht bei bestimmten Krankheitsfällen, die mit den schweren Symptomen des Herzcollapses auftreten, ebenso bei schweren Blutungen. Auch erklärt den A. für ein Nahrungsmittel, weil er im Organismus verbrannt wird und so lebendige Kraft liefert. Ausserdem berichtet er über eine Reihe eigener Untersuchungen an akut und chronischkranken Kindern, bei denen sich während des Alkoholgenusses immer eine Abnahme des Harnstoffs und anderer Harnbestandtheile ergab, wodurch sich der Alkohol als Sparmittel qualifizierte. Deshalb empfiehlt sich seine Darreichung bei Krankheiten, die mit Consumption der Kräfte verbunden sind, z. B. der Diphtherie, dem Typhus, bei septischen Processen, bei der Lungenschwindsucht. Als Antipyreticum verdient der Alkohol am Krankenbette keine Verwendung. In kleinen Dosen regt der A. die Magensaftsecretion an und ist deshalb bei febrilen Dyspepsien, bei Reconvalescentz nach acuten Krankheiten und bei anämischen Zuständen zu verwenden. Unter Umständen ruft der A., besonders das Bier, Beruhigung und Schlaf hervor, ist also bei Neurasthenie und nervöser Schlaflosigkeit angezeigt. Contraindicationen sind: Alle acuten und chronischen Erkrankungen des Gehirns, des Rückenmarks und seinen Häute, atheromatöse Processe an den Arterien, Nierenaffectationen und ausgebreitete ulceröse Processe im Darm. Jaksch schliesst mit den Worten: « Der Weingeist zur richtigen Zeit, am richtigen Ort, in richtiger Form verabreicht, ist ein Heilmittel von hohem, ja unersetzlichem Werthe. »

Diesem Loblied auf den A. widersprachen schon damals bedeutende Kliniker (Erb, Nothnagel, Löwenthal u. a.), indem sie auf die von den Referenten ganz vernachlässigten secundären Wirkungen des A. aufmerksam machten und besonders vor den unausbleiblichen Folgen des länger fortgesetzten A.-Gebrauchs warnten. Als aber im Jahre 1896, auf dem 14. Congress für innere Medicin zu Wiesbaden, Binz als Referent über den « Werth der Arzneilichen Antipyretica » auch den Alkohol in grossen Dosen als bedeutendes fieberwidriges Mittel hervorhob und besonders auf die « Kräftigung » des Herzens und die antiseptische Kraft des A. aufmerksam machte, widersprach ihm Jaksch selbst auf das Entschiedenste und erklärte, nur als Herzstärkemittel hätte der A. eine Berechtigung, und wenn er antipyretisch wirke, so sei er doch kein Antipyreticum wie Chinin oder Antipyrin; jedes heftige Gift setze die Temperatur herunter und A. sei ein sehr gefährliches Mittel. Dennoch erklärt er ihn für eines der besten Mittel, nur sei Vorsicht geboten und mit den Dosen nicht allzusehr zu steigen.

Es ist selbstverständlich nicht möglich, an diesem Ort näher auf die einzelnen « segensreichen » Eigenschaften, welche die Freunde der

A.-Therapie für ihren Schützling in Anspruch nehmen, einzugehen, doch sei es gestattet, darauf aufmerksam zu machen, dass von den Anhängern des A.'s die secundären Wirkungen, die gewöhnlich dauernder sind, als die schnell vorübergehenden, aber mehr in die Augen fallenden primären Erscheinungen, und die für den kranken Menschen nichts weniger als gleichgültig sind, vollständig übersehen werden. So muss z. B. zugegeben werden, dass der A. antipyretisch wirken kann, aber erst in Dosen, die für den Organismus von höchster Gefahr sind. Auch dass der A. auf das Herz und die Athmung einen excitirenden Einfluss hat, kann zugegeben werden, doch ist diese Wirkung nur kurz dauernd und gewöhnlich durch die darauf folgende Depression wieder völlig aufgehoben. Ausserdem ist eine « Erregung » keineswegs eine « Stärkung » oder « Kräftigung », sondern nur eine vorübergehend erhöhte Arbeitsleistung des Herzens, die, wenn sie längere Zeit fortgesetzt wird, durch Erschöpfung des Körpermaterials direkt lebensgefährlich wird. Wenn aber auch zugegeben werden muss, dass der A. bei vorübergehenden Anfällen von Herzschwäche in acuten Krankheiten nützlich wirken kann, so ist er auch hierbei nicht unentbehrlich oder gar unersetzlich, sondern kann recht gut durch andere, unschädliche Mittel (Kafe, Thee, Aether u. s. w.) in vielen Fällen ersetzt werden. Wenn auch der A., in kleinen Dosen ausnahmsweise genommen, die Magensaftsecretion anregen kann, so folgt daraus noch nicht, dass er, regelmässig und dann auch in immer grösseren Mengen genommen, die Verdauungsthätigkeit hebt. Auch als Schlafmittel birgt er mehr Gefahren als Nutzen in sich, da er gerade die Neurastheniker, denen er mit Vorliebe empfohlen wird, zu regelmässigen Genuss und damit zum Alkoholisismus verleitet.

Eine der sonderbarsten Blüten theoretisirender Laboratoriumsversuche ist die Ansicht, dass A., seinem Calorienwerth entsprechend, ein Spar- und Nahrungsmittel (oder vielmehr ein Nährstoff) ist. In dieser Frage hat nicht nur der Chemiker seine Definition dessen, was ein Nahrungsmittel ist, abzugeben, sondern auch der Physiologe hat zu erklären, dass es zu den wesentlichsten Kriterien eines Nahrungsmittels gehört, dass es lange Zeit ohne Schaden genossen werden kann und zum Leben nothwendig ist. Beides wird auch der begeistertste Alkoholfreund vom A. nicht behaupten können. Ferner stehen die Resultate der Versuche, welche beweisen sollen, dass der A. die Harnstoffausscheidung herabsetzt, durchaus nicht so fest, wie die Freunde der A.-Therapie behaupten. So theilte z. B. Jaksch auf dem Congress 1888 12 Tabellen mit Harnstoffbestimmungen, mit, von denen nur 3 ein zweifelloses Sinken des Harnstoffs unter A.-Wirkung zeigen, während die übrigen ganz bedeutende Schwankungen, einige sogar als secundäre Wirkung sehr starke Steigerung der Harnstoffausscheidung einen bis zwei Tage nach der A.-Darreichung aufweisen. Ausserdem hat der Japaner Miura in sehr sorgfältig angestellten

Untersuchungen keinerlei wirkliche Eiweissersparniss feststellen können.

Einen besonders unheilvollen Einfluss auf die Anschauungen der Aerzte über den Werth des A. als Heilmittel hatte Runge, Prof. der Gynäkologie in Göttingen, durch seine Schrift über die Behandlung der puerperalen Sepsis, die im Jahre 1886 erschien, und in der er, ebenso wie in einigen anderen Publicationen, beweisen wollte, dass die schwersten Fälle von Puerperalfieber durch A. und Bäder geheilt werden können. Er empfiehlt ganz colossale Dosen, z. B. gab er in 12 Tagen 12 Flaschen schweren Wein und 2 Liter Cognac. Sobald man aber seine ausführlich geschilderten Fälle näher prüft, findet man, dass nicht der A., sondern die nebenher angewendeten Bäder das von ihm gerühmte glückliche Resultat veranlasst haben.

In den letzten Jahren haben nun endlich bedeutende Autoritäten begonnen, ihre Stimme gegen den übermässigen A.-Gebrauch bei acuten und chronischen Krankheiten, wie er allmählig Sitte oder vielmehr Unsitte geworden ist, zu erheben. So hat der bedeutendste deutsche Kliniker, Leyden, auf dem internationalen Congress in Moskau im Jahre 1897 vor dem A. in der Behandlung der Phthise gewarnt. Er erkennt ihn weder als inneres Antisepticum noch als Nahrungsmittel an, nur als Excitans für die muth- und hoffnungslosen Kranken oder als Anregungsmittel für den Appetit will er ihn angewendet wissen, während er ihn bei Disposition zu Hämoptoe streng verwirft. Andere Kliniker warnen vor dem Gebrauch des A. bei Diphtherie, Typhus und anderen Krankheiten, bei denen er noch vor wenigen Jahren, wie gezeigt, dringend empfohlen wurde. Als ein wichtiges Glied in der Phalanx der Kämpfer gegen den A. erweist sich der im J. 1896 nach dem Vorbild der Englischen British Medical Temperance Association gegründete Verein abstinenten Aerzte des deutschen Sprachgebiets, der zwar noch klein ist, aber jede Gelegenheit benutzt, um zu einer Discussion über die Wirkung und den Werth des A. als Heilmittel anzuregen und dadurch die Aufmerksamkeit der Aerzte, welche im Allgemeinen den A. noch in viel zu hohem Masse anwenden, auf diesen hochwichtigen Gegenstand zu lenken.

## Annexe N° 5

---

### De l'alcoolisme thérapeutique

PAR LE D<sup>r</sup> COURGEY, D'IVRY (SEINE)

Le temps n'est plus où l'on entendait dire: « c'est un excellent médecin, mais appelez-le le matin, car le soir il a les deux pieds dans les vignes du Seigneur! » — Le médecin qui sacrifiait à Bacchus était



privilegié. C'était peut-être une agréable façon de ne pas être dérangé le soir, mais aujourd'hui tout est changé : le médecin ne boit plus... que de l'eau !

Entraîné, engagé dans la lutte contre l'alcoolisme, sentant peser sur lui le poids d'une responsabilité morale considérable, le médecin prêche d'exemple ; il est d'une sobriété remarquable à la maison, chez ses amis et dans les banquets.

Les restaurateurs avouent que les banquets de médecins leur sont plus avantageux que d'autres, car on y boit peu.

Il y a vingt ans, le médecin rougissait en refusant le verre de vin que le client — marchand de vin ou bourgeois — lui offrait ; il craignait le *qu'en dira-t-on* ; son amour-propre se révoltait à la pensée qu'il pouvait passer pour un petit tempérament ou pour un poseur.

Aujourd'hui, il rougit en acceptant, et s'il n'accepte pas, il faut pour s'excuser, qu'il y aille de sa petite conférence antialcoolique. Que ces conférences isolées, répétées, ressassées, sont plus profitables que les conférences publiques ! Rien de tel, d'ailleurs, que l'exemple donné par des hommes aussi haut placés, aussi autorisés et aussi compétents que les médecins.

Comme on l'a déjà dit, c'est par la femme, par la mère de famille, que l'alcoolisme sera combattu avec le plus de succès, mais qui fera l'éducation de la femme, sinon le médecin ?

Le médecin est naturellement désigné pour occuper le premier rang dans cette lutte incessante et sans merci.

Et combien d'occasions lui sont offertes — dont il ne laissera échapper aucune — pour exercer son action si bienfaisante !

C'est auprès de son malade, auprès de la mère de famille, en traversant l'assommoir, la taverne ou le café, dans l'école, auprès des membres des sociétés de secours mutuels, dans les consultations du bureau de bienfaisance, etc., qu'il trouvera l'emploi de ses moyens de lutte et de propagande. Il signalera le danger à l'individu engagé dans une voie funeste — à la femme dont le ménage souffre, sans qu'elle s'en doute souvent, du vice alcoolique, — aux pouvoirs publics qui restent inertes devant les ravages causés par ce fléau, et laissent la presse et la réclame<sup>1</sup> aggraver le mal et rendre stériles les efforts des hygiénistes.

Et tout d'abord il proscrira l'alcool de la thérapeutique où véritablement il mérite si peu de place après en avoir occupé longtemps une si grande. — La potion de Tood, les formules alcoolisées, la limonade vineuse, les grogs, ne seront administrés qu'avec une extrême réserve et dans les seuls cas où l'action excitante de cet agent doit être utilisée.

Il veillera surtout à ce que les enfants n'y goûtent jamais.

<sup>1</sup> Voir *Concours Médical*, du 20 juillet 1895, notre article : « Contribution à l'étude de la répression de l'alcoolisme. »

Il déclarera la guerre aux innombrables vins et élixirs médicamenteux quels qu'ils soient, s'évertuant à convaincre le malade que le médicament actif perd une partie de ses propriétés lorsqu'il est contenu dans le vin qui est nuisible par lui-même, tandis qu'il les conserve mieux et agit beaucoup plus sûrement lorsqu'il est administré sous une autre forme.

Il mettra en garde contre les liqueurs dont on abuse tant. Il expliquera les nuisances de l'eau de mélisse des Carmes et autres Bénédictines ou Trappistines, de l'alcool de menthe, de l'alcool de vulnéraire, de l'eau d'arquebuse, de toutes ces préparations alcooliques si agréables au goût, que l'on se trouve mal ou que l'on tombe en faiblesse *exprès* pour avoir l'occasion d'en prendre.

Des blessés, des femmes nerveuses, des enfants, ont de véritables crises d'alcoolisme aigu, à la suite de l'ingestion de doses massives de vulnéraire qu'on leur a données pour les soutenir !

Une question difficile à résoudre, celle où le médecin rencontre le plus de résistance, est la question du *vin de quinquina* dans les sociétés et les bureaux de bienfaisance.

Nous pensons qu'il y a lieu de le proscrire d'autant plus que les vins fournis sont la plupart du temps de qualité inférieure, et qu'au bout de quelques jours, les bouteilles en vidange ne contiennent plus qu'un liquide noirâtre, trouble, imbuvable, et recouvert de mycodermes.

Mais, dira-t-on, ce sont des pauvres à qui vous le donnez et chez lesquels ce ne peut devenir un abus puisqu'ils le prennent à petites doses. — Erreur ! ils prennent souvent d'une traite leur chopine de vin de quinquina, et puis cela leur donne le goût du vin, c'est-à-dire d'un produit nuisible.

Ne vaut-il pas mieux remplacer le vin de quinquina par une autre préparation tonique, et profiter de la circonstance pour démontrer à l'intéressé les avantages de l'un et les inconvénients de l'autre ?

La solution est difficile, je l'avoue, car les sociétaires et indigents considèrent toute maladie comme un droit à *perpétuité* au vin de quinquina. Ils arguent de leur faiblesse, de leur âge, de leur convalescence. Mais s'il est dur de résister à leurs supplications, le médecin n'aura que plus de mérite à les convaincre tout en refusant de satisfaire leurs caprices.

Certaines sociétés dans un but d'économie, plutôt que dans un but d'hygiène, n'accordent à leurs membres que l'extrait de quinquina. Le sociétaire, dans ce cas, achètera toujours le vin ou trouvera un voisin ou une âme compatissante, qui lui apportera le litre de vin que la société refuse. Ces mêmes âmes charitables offrent le fameux Bordeaux ou le savoureux Malaga aux convalescents pour les fortifier ou les faire digérer (sans règle ni mesure), « n'est-ce pas, docteur, que ce vieux Bordeaux ne peut que lui faire du bien ? » — Au médecin d'intervenir et d'en régler sagement l'usage.

D'autres sociétés, dans un but d'économie et en même temps d'hy-

giène, et sous l'instigation de leurs médecins (depuis de nombreuses années nous procédons ainsi) ont donné de l'alcoolé de quinquina à prendre dans de l'eau au lieu de vin de quinquina.

Nous avons agi de même au bureau de bienfaisance et obtenu cette heureuse modification.

De sorte que chaque réclamation de sociétaire ou d'indigent, et Dieu sait si elles sont nombreuses, est l'objet d'une démonstration anti-alcoolique.

Mais il faut une armée de combat bien organisée pour arriver à renverser le préjugé que le vin donne des forces, pour arriver à réduire ou à supprimer les débits de boissons, à décourager les fabricants de vins soi-disant pharmaceutiques ; car hélas ! nos efforts sont contrebalancés par des commerçants intéressés à tromper les classes aisées qui sont, avec les femmes, les plus difficiles à convaincre et à convertir.

Il importe que les pharmaciens s'enrôlent avec nous. Quelques-uns soit par complaisance, soit pour maintenir leur clientèle et faire comme leur confrère (il ne s'agit point ici pour eux de question d'intérêt puisque les denrées ont une valeur équivalente) n'hésitent pas à vanter les toniques et à donner du vin de quinquina au lieu et place d'alcoolé quinquina au sociétaire ou à l'indigent qui le leur demandent, et tous le demandent. De sorte que les clients déjà portés à croire à l'excellence de tous les produits pharmaceutiques, s'en rapportent plus volontiers au pharmacien qu'au médecin dans l'appréciation hygiénique du vin de quinquina et autres vins médicinaux.

Il faudra donc faire comprendre au pharmacien qui s'oublie, le but poursuivi, et il faut bien espérer que notre collaborateur en thérapeutique deviendra aussi notre collaborateur en hygiène. Nous croyons que c'est par tous ces menus moyens, par une propagande sans relâche, par des répétitions continues, que l'on finira par faire pénétrer les bonnes idées dans les masses. Si l'on y tient la main, d'ici peu l'adage idiot : Les méchants sont buveurs d'eau, sera retourné et aura changé de sens.

Quoi qu'il en soit, il importe au médecin d'avoir toujours présente à l'esprit la grandeur du but à poursuivre et à atteindre, afin de frapper sans lassitude sur l'usage et surtout les abus des boissons alcooliques.

## Annexe N° 6

**L'Œuvre de l'Hôpital de Tempérance de Londres  
(The London Temperance Hospital)**

PAR M. J. J. RIDGE,

Docteur en médecine, médecin en chef du dit Hôpital.

L'Hôpital « *Néphalien*<sup>1</sup> » de Londres...! — C'est là un adjectif qui, *a priori*, semble avoir été mis là, en dépit de la Thérapeutique adoptée généralement. — Qu'on se rassure; ce mot n'est point ici mal appliqué. *A posteriori*, on reconnaît que ce mot veut bien dire ce qu'il dit; à savoir que médecins et chirurgiens de cet hôpital y font exclusivement usage de médicaments ne contenant pas d'alcool, sauf en de fort rares exceptions.

Malgré cette singularité remarquable, cet Hôpital Néphalien a su faire son œuvre pendant déjà 26 ans, son inauguration datant du mois d'octobre 1873. Et pourtant, il est en Angleterre encore beaucoup de gens qui, même à Londres, et parmi les Néphalistes eux-mêmes, ne se doutent nullement de l'existence de cet établissement. Il en est beaucoup qui ne comprennent ni les principes, ni la raison d'être de cet Hôpital, pas plus qu'ils ne connaissent le nombre et les résultats de ses opérations.

Il y a trente ans, la pratique entière de la médecine se résumait en ces deux mots : « *Stimulations alcooliques* ». La doctrine de feu le Docteur Todd préoccupa beaucoup le monde médical. Les liqueurs alcooliques étaient regardées comme étant les stimulatrices de la force vitale et comme fournissant aux tissus une alimentation très nutritive et facilement assimilable. C'est à peine si une seule maladie se traitait sans une administration de liqueurs alcooliques préparées suivant une formule quelconque et le plus souvent ordonnées en quantités considérables. Non seulement on prescrivait l'alcool durant le progrès de la maladie; mais encore, ses divers mélanges (bière, vins, etc.) étaient regardés comme conduisant promptement à la convalescence; en négliger l'emploi semblait un acte mettant en danger la vie elle-même.

Un grand nombre de médecins étaient à la fois si persistants, si insistants sur ce point-là, qu'une foule de néphalistes fervents se voyaient contraints d'abandonner leurs habitudes de sobriété parfaite dès qu'une maladie se déclarait en eux. Pendant leur convalescence,

<sup>1</sup> Ce terme, dans le vocabulaire du traducteur de M. Ridge, est synonyme d'*abstinent*.

ils contractaient un tel besoin de liqueurs alcooliques qu'ils se trouvaient incapables de s'en débarrasser. — L'idée beaucoup trop exagérée de la valeur thérapeutique de l'alcool et de ses qualités préservatrices de la santé et de la force que cette pratique engendrait d'abord, puis entretenait chez une multitude de personnes, produisit des effets désastreux. Le nombre des buveurs en excès, — les *dipsomanes*, comme on les nomme en langue médicale — augmenta rapidement. Ce fut alors que les amis du Néphalisme comprirent qu'il fallait que l'on fit quelque chose pour enrayer le mal, et cela, en démontrant irréfutablement par l'expérimentation que les liqueurs alcooliques étaient loin de valoir ce qu'on supposait, et qu'il était possible de s'en passer entièrement en temps de maladie grave, comme en temps de santé parfaite.

C'est pourquoi l'Hôpital Néphalien de Londres fut fondé en 1873, au mois d'octobre dans une maison particulière d'une rue de la Métropole Britannique, Gower Street, avec 17 lits pour commencer.

Le préjugé en faveur de l'alcool était si profondément enraciné que, dans les statuts de ce nouvel Hôpital, il fut expressément déclaré que tout médecin ou chirurgien, appartenant au personnel visitant l'établissement, aurait le droit d'ordonner l'alcool, sous sa forme la plus pure, dans tous les cas où il serait jugé nécessaire, et que, de chacune de ces ordonnances, il serait tenu une note spéciale en un registre à cet effet, ainsi que des cas pour lesquels on les aurait rédigées, en tenant compte des résultats obtenus.

Jusqu'à ce jour, il n'y a eu que 31 de ces cas, desquels 21 ont été chirurgicaux et 10 médicaux.

Le tableau synoptique ci-après donne l'ensemble des statistiques présentées à chacune des assemblées annuelles tenues depuis l'origine jusqu'à celle de mars 1899; tableau par lequel on voit comment l'œuvre de cet Hôpital a toujours été en grandissant, autant en ce qui regarde ses malades internes, qu'en ce qui concerne ses malades externes, (c'est-à-dire ceux qui ne sont pas soignés dans les bâtiments de l'Hôpital). En 1881, un nouvel édifice fut ouvert dans le *Hampstead Road*, ce qui permit d'élever le nombre des lits à 50. En 1885, une seconde aile ayant été bâtie, on put augmenter les lits jusqu'au chiffre de 86. — En 1898, un 87<sup>m</sup> lit fut installé dans un quartier de l'établissement construit spécialement pour l'application du traitement *aseptique*. Une somme de 500 livres sterling (= 12,500 francs) fut allouée à l'Hôpital sur le « *Fond dit du Prince de Galles*, » à condition que 12 lits de plus seraient installés. Cette condition *sine quâ non* est maintenant réalisée. Un ami généreux du Néphalisme a bien voulu faire don de 1050 livres sterling (= 26,250 francs) pour l'entretien de ces douze lits pendant une année.

Les cas de toute nature sont admis, c'est-à-dire des cas exactement semblables pour leurs caractères à ceux reçus dans les autres hôpitaux généraux. Néanmoins la mortalité des 15,274 patients s'est trouvée

au-dessous de 7%. Les malades internes ont donc ainsi rendu un excellent témoignage en faveur du traitement non alcoolique.

On peut ajouter à ce témoignage qu'en raison du succès de cet Hôpital londonien, des Hôpitaux Néphaliens ont été institués en d'autres parties du monde, et que, d'autre part, il s'est concurremment produit une diminution importante de la quantité des liqueurs alcooliques qui se consomme annuellement dans les autres hôpitaux généraux.

Les neuf mille patients guéris (à quelques malades près) dans l'intérieur de cet Hôpital Néphalien ont évidemment reçu, chacun, une démonstration indubitable de la possibilité de recouvrer la santé sans recourir à l'alcool. Beaucoup de ces malades ont été guéris des maladies les plus graves, ou bien ils ont subi les opérations les plus dangereuses ; et dans aucun de tous ces cas, nul patient n'a contracté d'habitude d'intempérance pour le conduire à sa ruine complète et définitive, ainsi qu'il arrive fréquemment quand, dans la thérapeutique, on fait usage de liquides alcooliques.

Dans le vaste service des malades externes, c'est-à-dire des personnes non soignées dans l'intérieur de l'Hôpital, beaucoup de ces externes ont été empêchés par la persuasion et l'exemple de boire les breuvages alcooliques à eux recommandés par leurs docteurs ou par leurs amis.

Cet Hôpital Néphalien prouve donc par démonstration palpable, visible et permanente, que les grandes quantités de liqueurs alcooliques encore prescrites aujourd'hui dans les maladies les plus diverses, sont tout au moins des quantités superflues, et, de plus, que, selon toutes les probabilités, elles sont fort souvent très gravement nuisibles.

Statistique de l'Hôpital Néphalien de Londres, depuis sa fondation, en 1873, jusqu'à fin Décembre 1899,  
par J.-J. RIDGE, M. D., Médecin en chef. (Enfield, Middlesex, England).

| DATES                                         | Nombre<br>de lits | Malades<br>internes | Malades<br>externes | Casualités | Souscrip-<br>tion &c.<br>(a) † | Mortu-<br>rité &c.<br>(b) † | Malades Internes de l'Hôpital |          |                 |       |                        |             |            | Dates |
|-----------------------------------------------|-------------------|---------------------|---------------------|------------|--------------------------------|-----------------------------|-------------------------------|----------|-----------------|-------|------------------------|-------------|------------|-------|
|                                               |                   |                     |                     |            |                                |                             | Guéris                        | Soulagés | Non<br>soulagés | Décès | Mortalité<br>pour cent | Provinciaux | Londréiens |       |
| Octob <sup>re</sup> 6, 1873, au 30 Avril 1874 | 18                | 73                  | 483                 |            | 2510                           |                             | 33                            | 39       | »               | 1     | 1.3                    | 10          | 68         | 1874  |
| Année finissant le 30 Avril 1875              | »                 | 129                 | 1260                |            | 2269                           |                             | 62                            | 56       | »               | 11    | 8.5                    | 34          | 95         | 1875  |
| » » 30 Avril 1876                             | »                 | 123                 | 1164                |            | 1835                           |                             | 63                            | 54       | »               | 6     | 4.7                    | 20          | 103        | 1876  |
| » » 30 Avril 1877                             | »                 | 130                 | 1300                |            | 1804                           |                             | 81                            | 44       | »               | 5     | 3.8                    | 23          | 107        | 1877  |
| » » 30 Avril 1878                             | »                 | 130                 | 1272                |            | 1759                           |                             | 70                            | 55       | »               | 5     | 3.8                    | 31          | 99         | 1878  |
| » » 30 Avril 1879                             | »                 | 140                 | 1177                |            | 1430                           |                             | 87                            | 47       | »               | 6     | 4.2                    | 23          | 117        | 1879  |
| » » 30 Avril 1880                             | »                 | 135                 | 1136                |            | 1379                           |                             | 76                            | 55       | »               | 4     | 2.9                    | 24          | 111        | 1880  |
| » » 30 Avril 1881                             | 50                | 143                 | 1125                |            | 1550                           |                             | 92                            | 46       | »               | 5     | 3.5                    | 44          | 99         | 1881  |
| » » 30 Avril 1882                             | »                 | 351                 | 1761                |            | 3338                           |                             | 207                           | 125      | »               | 19    | 5.4                    | 68          | 283        | 1882  |
| » » 30 Avril 1883                             | »                 | 411                 | 2205                |            | 2707                           |                             | 210                           | 183      | »               | 18    | 4.0                    | 46          | 365        | 1883  |
| » » 30 Avril 1884                             | »                 | 513                 | 3333                |            | 3474                           |                             | 314                           | 165      | »               | 34    | 7.32                   | 58          | 455        | 1884  |
| » » 30 Avril 1885                             | 86                | 584                 | 3322                |            | 3534                           |                             | 337                           | 217      | »               | 30    | 5.0                    | 84          | 500        | 1885  |
| » » 30 Avril 1886                             | »                 | 624                 | 3252                |            | 3741                           |                             | 363                           | 217      | »               | 44    | 6.7                    | 82          | 542        | 1886  |
| » » 30 Avril 1887                             | »                 | 674                 | 2595                |            | 4362                           | 700                         | 282                           | 300      | 38              | 54    | 8.4                    | 88          | 586        | 1887  |
| 1 <sup>er</sup> Mai 1887 au 31 Déc. 1887      | »                 | 495                 | 1692                |            | 5098                           | 279                         | 328                           | 180      | 291             | 34    | 6.7                    | 69          | 426        | 1887  |
| Année finissant le 31 Déc. 1888               | »                 | 735                 | 2872                |            | 4053                           | 477                         | 328                           | 291      | 59              | 57    | 7.48                   | 68          | 667        | 1888  |
| » » 31 Déc. 1889                              | »                 | 753                 | 3052                | 1099       | 4945                           | 552                         | 347                           | 306      | 50              | 50    | 6.6                    | 62          | 691        | 1889  |
| » » 31 Déc. 1890                              | »                 | 753                 | 3282                | 1752       | 4071                           | 680                         | 390                           | 258      | 60              | 45    | 5.98                   | 82          | 671        | 1890  |
| » » 31 Déc. 1891                              | »                 | 751                 | 3251                | 2211       | 7529                           | 397                         | 386                           | 230      | 84              | 51    | 6.79                   | 98          | 653        | 1891  |
| » » 31 Déc. 1892                              | »                 | 859                 | 4107                | 4083       | 5746                           | 2388                        | 549                           | 201      | 55              | 54    | 6.2                    | 87          | 772        | 1892  |
| » » 31 Déc. 1893                              | »                 | 1036                | 5104                | 4969       | 5889                           | 8529                        | 681                           | 257      | 23              | 75    | 7.23                   | 101         | 935        | 1893  |
| » » 31 Déc. 1894                              | »                 | 1044                | 5155                | 5965       | 5096                           | 5248                        | 701                           | 254      | 30              | 59    | 5.65                   | 140         | 904        | 1894  |
| » » 31 Déc. 1895                              | »                 | 1066                | 5842                | 8826       | 5440                           | 5532                        | 709                           | 213      | 45              | 99    | 9.3                    | 123         | 943        | 1895  |
| » » 31 Déc. 1896                              | 86                | 1157                | 6111                | 11281      | 5176                           | 5003                        | 802                           | 202      | 65              | 88    | 7.6                    | 120         | 1037       | 1896  |
| » » 31 Déc. 1897                              | 87                | 1175                | 6541                | 11846      | 5494                           | 9662                        | 682                           | 323      | 62              | 108   | 9.19                   | 130         | 1045       | 1897  |
| » » 31 Déc. 1898                              | »                 | 1290                | 7820                | 10911      |                                |                             | 705                           | 401      | 84              | 100   | 7.7                    | 80          | 1210       | 1898  |
| » » 31 Déc. 1899                              | »                 | 15274               | 80215               | *62943     |                                |                             | 8806                          | 4709     | 687             | 1062  | 6.9                    | 795         | 13479      | 1899  |

† Sous ces rubriques sont compris : les Revenus ordinaires et (a) les Revenus extraordinaires ; (b) tels qu'ils sont classés au Chapitre du « *Fond du Dimanche de l'Hôpital* » formé par quête publique ; la liste des souscriptions comprenant les donations régulières qui se touchent d'année en année. —  
\* Cas nouveaux ; Visites probablement 3 fois plus nombreuses.

PREMIÈRE SECTION

---

PROGRAMME GÉNÉRAL

SCIENCES MÉDICALES & HYGIÈNE

---

TROISIÈME SÉANCE

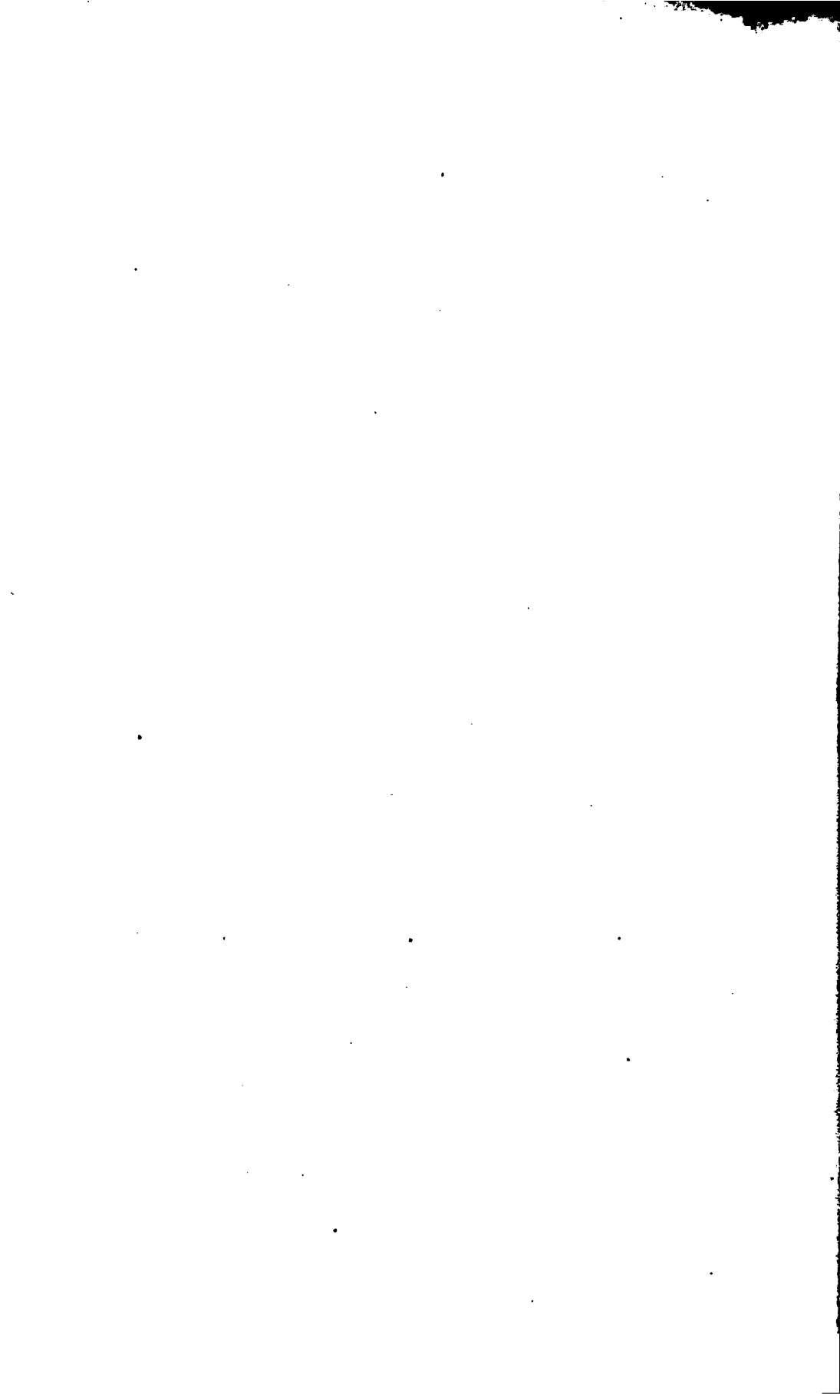
*Vendredi matin 7 Avril 1899*

---

**Ordre du jour :**

HYGIÈNE ;  
VARIÉTÉS.





## PREMIÈRE SECTION

SCIENCES MÉDICALES ET HYGIÈNE

---

### Troisième séance<sup>1</sup>

PRÉSIDENT : M. LE D<sup>r</sup> DE VAUCLEROY

---

## PROCÈS-VERBAL

---

La séance est ouverte à 9 h. 1/2.

**M. le Président.** — La parole est à M. le D<sup>r</sup> Jordy (de Berne), pour traiter la question suivante : *Boissons hygiéniques non alcooliques.*

### **Boissons hygiéniques non alcooliques** **Des vins sans alcool (Jus de raisins stérilisés)**

Le but essentiel de nos Congrès et de tout débat sur l'alcoolisme est de démontrer les suites fâcheuses de l'usage des boissons alcooliques sur le corps, l'esprit, l'âme de l'homme, et le mal physique, moral et social qu'il entraîne.

Rigoureusement prouvés, ces faits doivent être mis au grand jour et portés à la connaissance de chacun. L'alcool une fois reconnu comme poison et le mal dénoncé, le bon sens nous dira d'éviter cette matière nuisible, et de nous en abstenir, même si nous ne pouvions pas le remplacer par un produit agréable à déguster. A plus forte raison l'éliminerons nous de notre alimentation si nous pouvons avec un peu de bonne volonté le remplacer par d'autres boissons. Nous ferons du reste ainsi une œuvre plus méritoire que si nous nous bornons à le critiquer : « La critique est aisée, mais l'art est difficile » et on ne détruit en somme que ce que l'on remplace.

Nous voulons donc substituer aux boissons alcooliques quelles qu'elles soient : liqueurs, vin, bière, etc., des boissons ne contenant réellement pas d'alcool, substance dont les propriétés enivrantes, narcotiques, paralysantes et toxiques, produisent les maux connus de

<sup>1</sup> Voir à la suite du procès-verbal, sous forme d'annexes, les mémoires afférents au programme de cette séance qui n'ont pu être discutés par suite de l'absence de leurs auteurs.

l'alcoolisme. Cependant, comme nous ne sommes ni des ascètes, ni des misanthropes, nous voulons avoir, surtout pour les heures de loisir et de détente mentale dont nous a parlé M. Buisson, des boissons agréables au goût, rafraîchissantes, désaltérantes, et qui nous fassent plaisir sans nous faire de mal. L'eau est sans contredit la plus importante et la plus naturelle de ces boissons, puis nous avons le thé, le café, les sirops, limonades, etc. Vous avez sans doute été charmés, Messieurs, du choix et de la qualité des rafraîchissements non alcooliques qui nous ont été gracieusement offerts à l'Hôtel-de-Ville par le Conseil municipal de Paris, et les Congressistes de Bruxelles se rappelleront aussi avec plaisir que la Municipalité de Bruxelles a agi de même en 1897. Ils se souviendront du banquet auquel on ne servit pour boissons que des vins sans alcool. Au raout offert aux congressistes par M. le ministre Le Jeune, l'alcool était rigoureusement exclu et remplacé avantageusement par un choix étonnant de rafraîchissements non alcooliques. Le rapport du Congrès de Bruxelles dit à ce sujet : « L'alcool n'eut fait qu'amoindrir la franche cordialité de la réunion. » J'ai vu à Londres le duc d'York, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, boire simplement du thé à l'inauguration d'une exposition de fleurs et la duchesse d'York baptiser un vaisseau de guerre avec une bouteille de vin sans alcool. Ces exemples font voir que l'on peut dans toutes les situations se passer de l'alcool, si l'on en a la ferme volonté, et il est à désirer que la liste des boissons non alcooliques s'enrichisse de boissons vraiment hygiéniques et excellentes.

L'idéal, à mon avis, est d'employer comme boisson le jus des raisins et autres fruits qui sert habituellement à la fabrication des vins et cidres alcooliques, mais en l'empêchant de fermenter et en lui conservant le goût des fruits frais ainsi que la valeur nutritive, détruite en grande partie par la fermentation, qui transforme leur sucre en alcool et en acide carbonique. Des essais ont été faits pour empêcher cette fermentation en ajoutant au jus de raisin et autres fruits des substances antiseptiques, telles que l'acide salicylique, l'acide sulfureux, l'acide benzoïque, le borax, l'acide cinnamique. Les « Unfermented Wines » en Angleterre sont des jus de raisin conservés au moyen d'un de ces agents. Ils ont rendu de grands services à un bon nombre d'églises et de congrégations anglaises désirant éliminer l'alcool de la sainte Cène. Mais une consommation régulière de ces boissons serait nuisible à l'organisme humain. Pour détruire toute levure, il faut employer au moins 120 milligrammes d'acide sulfureux par litre, ce qui n'est pas une quantité indifférente, sans compter qu'elle donne un goût de pharmacie au vin. La plupart des substances mentionnées ci-dessus ont d'ailleurs été interdites par les lois sur les denrées alimentaires dans divers pays.

Le professeur Müller-Thurgau, directeur de l'Ecole de viticulture et d'arboriculture de Wädensweil, canton de Zurich, Suisse, s'occupe

depuis 20 ans, de la conservation des jus de fruits et a appliqué avec succès pour empêcher la fermentation, *la méthode de la stérilisation par la chaleur*. Même une fois la bouteille ouverte, j'ai remarqué que ces vins, ayant été parfaitement stérilisés, ne fermentent pas facilement, même jusqu'au septième jour. Le professeur Müller a pu les conserver même quinze jours. Je n'engage pas les consommateurs à laisser les bouteilles ouvertes, mais ils seront contents de savoir que le vin sans alcool bien stérilisé ne fermente pas d'un jour à l'autre, même débouché. Dans des bouteilles bouchées, on le conserve pendant des années sans qu'il subisse la moindre altération.

Le procédé de stérilisation découvert par le Prof. Müller-Thurgau garantit donc, s'il est soigneusement appliqué, la destruction des microbes de la levure et prévient ainsi toute fermentation. Les inspecteurs des denrées alimentaires des cantons de Berne, Bâle, Lucerne, Tessin, etc., ont examiné ces vins à diverses reprises et les ont toujours trouvés sans trace d'alcool.

M. le Professeur Rossel, président de la Société Suisse d'Œnologie et directeur du Laboratoire chimique de l'Université de Berne écrivait le 4 avril 1898: « Ces vins stérilisés peuvent donc être garantis purs sucres de raisins non fermentés et sans alcool. Ils ne contiennent aucune substance étrangère et ceux qui sont au courant des difficultés que présente la solution du problème de la conservation des sucres doux de fruits, sans fermentation et absolument purs, admirent le talent des producteurs d'un produit aussi bien réussi. »

La Société Suisse pour la production des vins sans alcool, à Berne, s'est mise sous le patronage des trois grandes sociétés d'abstinence suisse, les Bons Templiers, la Société contre l'usage des boissons alcooliques et la Société des abstinents catholiques. Ces sociétés ont élu un Conseil de patronage dont j'ai l'honneur d'être membre. Vous comprendrez donc facilement pourquoi j'insiste sur le fait que les vins stérilisés d'après le procédé du Prof. Müller-Thurgau sont absolument sans alcool. En France, où le raisin est si bon marché et de si bonne qualité, on devrait produire sur place des vins sans alcool par ce procédé, car les frais de transport et de douane empêchent une exportation de Suisse sur une grande échelle.

Permettez-moi maintenant quelques remarques personnelles sur les vins sans alcool:

*Comme abstinant*, j'aime à les avoir à ma disposition, et j'aime à me désaltérer, je dirai même à me régaler, avec ce jus de fruits naturel, don de la nature, de nos vergers et de nos vignes.

*Comme père de famille*, c'est un plaisir pour moi de pouvoir en toute sécurité mettre ces vins sur la table de famille, surtout en vue des enfants, qui sont toujours mieux élevés par l'exemple que par la prédication.

Aucun de mes hôtes n'a encore refusé ce vin, et plusieurs m'ont en revanche assuré qu'ils s'étaient bien mieux trouvés après une soirée

passée chez moi qu'après avoir consommé leur ration habituelle de vin, bière ou liqueurs.

*Comme médecin*, je suis heureux et reconnaissant d'avoir ces vins sans alcool pour mes malades. Vous serez d'accord avec moi si j'émets l'opinion qu'un médecin ne doit pas se borner à restreindre le régime du malade, en lui défendant tel ou tel aliment ou telle ou telle boisson, mais qu'il a aussi le devoir de lui dire positivement ce qu'il doit manger et ce qu'il doit boire. Et le mieux sera qu'il fasse une liste aussi longue et aussi variée que possible de ces choses permises.

Les malades auxquels je recommande surtout l'usage des vins sans alcool à la place des vins alcooliques, sont ceux qui souffrent de dérangements nerveux, des suites de l'alcoolisme, d'aliénation mentale, de neurasthénie, de névralgies, névroses, etc. Ces maladies, qui sont devenues si fréquentes à la fin de ce siècle, le seront encore plus au siècle prochain. A cette catégorie de malades, je déconseille avec toute l'énergie dont je dispose, l'usage de boissons alcooliques quelconques.

En revanche, c'est avec plaisir que je puis ajouter à la liste des boissons permises et recommandées ces vins sans alcool, dont l'action est salutaire, rafraichissante, désaltérante, qui sont agréables au goût et possèdent une certaine valeur nutritive. En outre de l'albumine, ils ont conservé tout leur sucre de fruit, soit à raison de 125 grammes sur 750 de liquide. C'est ce sucre de fruit, qui sert à nourrir les microbes de la levure lorsqu'on laisse fermenter le moût, qui est un des aliments le plus facilement assimilé par notre organisme et le plus propre à restaurer la force musculaire. C'est pour cette raison que je recommande les vins sans alcool à la grande famille des anémiques et des chlorotiques. J'ai déjà constaté que bien des jeunes filles étaient heureuses d'être dispensées de boire de forts vins rouges de Bordeaux ou des vins amers de Valteline et qu'elles se trouvaient mieux de l'emploi du vin sans alcool et doux.

Une troisième catégorie de malades auxquels ces boissons conviennent est celle des maladies fiévreuses. Le *London Temperance Hospital* n'administre plus d'alcool du tout depuis 25 ans, et montre le taux de mortalité le moins élevé de tous les hôpitaux de Londres. Ces derniers se sont mis à suivre insensiblement l'exemple de l'Hôpital de Tempérance et remplacent de plus en plus l'alcool par de l'eau et surtout du lait dans le traitement des maladies fiévreuses. Outre l'eau et le lait, nous avons maintenant les vins sans alcool, qui sont appréciés par les malades à cause de leurs qualités désaltérantes et rafraichissantes, et par les médecins à cause de l'absence complète des qualités paralysantes de l'alcool et en raison de leur valeur nutritive, qui est d'autant plus importante que ces malades manquent généralement d'appétit ou sont réduits à un régime limité.

En terminant, j'exprime le vœu que les vins de raisins et de fruits sans alcool se répandent de plus en plus dans les familles, les hôpitaux,

asiles, etc., et qu'on puisse les obtenir partout sans peine. Cela désarmerait certains économistes nationaux qui craignent que les progrès de l'abstinence ne causent une perte sérieuse à la fortune publique, car les produits des vignes et des vergers seraient utilisés et cela pour la préparation de boissons plus utiles et plus saines que les autres.

### DISCUSSION

**M. le Président.** — A-t-on constaté une augmentation dans la consommation de ces vins sans alcool ?

**M. Jordy.** — Il n'y a que trois ans qu'on a commencé à fabriquer ces vins et aujourd'hui ils sont assez répandus ; il existe des succursales de l'usine en Russie et à Worms. A mesure que les abstinents deviennent plus nombreux, la consommation augmente.

**M. le Président.** — Il existe à Marseille une fabrique de champagne sans alcool. Elle est en voie de devenir très prospère. On m'a demandé si l'on pourrait créer une succursale à Bruxelles. L'industriel, M. Wright, m'a assuré qu'il n'ajoute rien d'antiseptique à ses vins ; l'addition d'acide salicylique est défendue en Belgique, parce qu'elle est nuisible à la digestion et l'Académie de Médecine a décidé de proscrire toute boisson alimentaire dans la composition de laquelle entreraient des substances antiseptiques.

**M. Jordy.** — C'est l'acide cinnamique que M. Wright (London) met dans ses vins et non l'acide salicylique. En Suisse il existe une commission des sociétés de Tempérance qui surveillent la fabrication de ces vins et empêchent qu'on y introduise de l'alcool ou des antiseptiques.

**M. l'abbé Rousseau.** — Les vins, cidres et bières non fermentés coûtent jusqu'ici fort cher, en raison surtout, si je ne me trompe, de ce qu'ils ne sont livrés qu'en bouteilles. On obtiendrait certainement une grande économie si le contenant était plus grand.

Il s'agirait de savoir si les boissons non fermentées, livrées dans des bonbonnes, pourraient dans des conditions à déterminer, être mises en bouteilles à domicile au fur et à mesure des besoins et demeurer, au moins quelques jours, sans perdre de leurs qualités.

**M. Jordy.** — Jusqu'à présent la stérilisation a été considérée comme trop fragile pour qu'on tente d'expédier les vins stérilisés en fûts. Mais le chimiste de la société de Berne étudie la question.

L'essentiel en France pour le moment serait d'étudier toute la question de la stérilisation de moûts de fruits et raisins selon le procédé du prof. Müller-Thurgau, directeur de l'école de viticulture à Wädensweil, Suisse.

**M. le Président.** — La parole est à M. Kellog, pour son travail sur les *Rapports entre l'usage du tabac et autres drogues avec l'alcoolisme*.

## Rapports entre l'usage du tabac et autres habitudes du même genre et l'intempérance alcoolique

PAR LE D<sup>r</sup> J. H. KELLOGG, BATTLE CREEK, CHICAGO, U. S. A.

Dans l'étude de l'abus de l'alcool et les recherches des remèdes possibles contre ce fléau universellement répandu, la considération des causes est une matière de première importance. Cette étude ne fut pas négligée, mais il semble à l'écrivain qu'on n'a pas accordé une attention suffisante à l'association intime entre l'abus de l'alcool et les autres habitudes du même genre, et spécialement à ses rapports avec l'usage du tabac. Cette partie de la question fut tellement négligée qu'il n'est pas rare de constater dans les établissements pour soigner l'ivrognerie, l'absence de toute restriction en ce qui concerne l'usage du tabac. Et, en effet, l'écrivain connaît à peine 2 ou 3 établissements de cet ordre dans lesquels l'abstinence du tabac est déclarée comme une des conditions de la guérison de l'alcoolisme.

La thèse principale de mon écrit est celle-ci : le danger physiologique de l'abus de l'alcool ne consiste pas dans l'usage de l'alcool lui-même, mais dans la soumission du corps à l'influence d'une drogue par laquelle on se procure un plaisir illusoire, fictif et transitoire. Ce plaisir non naturel, parce que artificiel et illusoire, est nécessairement suivi d'une réaction dont le trait caractéristique est la dépression des sensations correspondant à la surexcitation précédente, car un plaisir artificiel n'est obtenu qu'au prix de la dépense d'une partie de la vie et de l'énergie qui appartient à l'avenir le plus prochain.

Toute drogue capable de produire une excitation de l'esprit, un plaisir qui n'est pas le résultat du jeu naturel des fonctions vitales, est nécessairement malsaisant dans ses manifestations et son usage n'est qu'un abus, quel que soit le nom qu'elle porte : alcool, tabac, opium, cocaïne, coca, kola, hachich, champignon de Sibérie, caféine, noix vomique, maté et les autres drogues plus ou moins hypnagogues, connues de la pharmacologie. Comme résultat de la dépression qui suit l'excitation non naturelle des sensations résultant de l'usage de l'une de ces drogues, la seconde administration de ces mêmes drogues trouve le sujet sur un niveau beaucoup moins élevé que la première, de sorte qu'une dose plus grande est nécessaire pour la production d'un plaisir de la même intensité et du bonheur artificiel du même degré qui est produit par la première absorption de la drogue. La dose plus considérable est suivie d'une dépression encore plus grande qui exige encore une plus grande dose comme antidote ; ainsi on atteint une série de doses toujours croissantes, et des effets toxiques consécutifs aussi croissants, ce qui amène la ruine extrême de la victime des drogues. Toutes les drogues hypnagogues sont pareilles sous ce rapport, quelque différents que soient leurs

effets physiologiques. L'alcool est reconnu pour être seulement un membre de la grande famille des drogues intoxicantes, dont chaque membre est capable de produire des méfaits spécifiques, fonctionnels et organiques, à part la détérioration vitale commune à l'usage des drogues apportant un soi-disant bonheur.

Alors n'est-il pas évident qu'en combattant l'usage de l'alcool, nous ne nous attaquons qu'à un membre de la nombreuse famille des ennemis de la vie et du bonheur humain, dont chacun devrait être exterminé, avant de déraciner les méfaits de l'intempérance. Le fait que ces drogues sont souvent employées alternativement est bien connu. L'écrivain a constaté nombre de cas dans lesquels l'alcool et la morphine ont été ainsi employés. Dans un cas d'alcoolisme chronique chez une femme âgée de soixante-dix ans, une grande quantité de café de Moca est devenue une substitution commode à l'alcool, chaque fois où celui-ci venait à manquer. L'écrivain a constaté le même fait en ce qui concerne l'alcool et le tabac. Dans nombre de circonstances, des personnes adonnées à ces deux drogues étaient capables de se passer de l'alcool sans aucun inconvénient, pourvu que le tabac leur fût fourni en quantité suffisamment grande. Ces faits indiquent des rapports très intimes entre ces nombreuses drogues toxiques.

Notre but, en écrivant ces lignes, est cependant d'appeler l'attention sur les rapports constants entre l'usage du tabac et l'abus de l'alcool. C'est un fait très remarquable que cette association excessivement commune dans l'usage de ces drogues. Un nombre très considérable de personnes font usage du tabac en consommant habituellement des liqueurs alcooliques, mais, par contre, le nombre de personnes consommant l'alcool en quantité considérable et ne faisant pas usage de tabac sous une forme quelconque, est vraiment minime. Ce fait peut être attribué à deux causes : 1° l'usage du tabac commence ordinairement à un âge plus précoce que l'usage de l'alcool (ceci est vrai, au moins pour les Etats-Unis,) l'usage de l'alcool venant s'y greffer plus tard, et ceci est le résultat des associations auxquelles l'usage du tabac conduit tout naturellement. 2° L'usage du tabac crée la nécessité de la consommation de l'alcool : a) par la formation d'une habitude à une drogue, habitude qui conduit naturellement au développement d'une autre habitude du même genre ; b) par la production des conditions morbides et d'une gêne, auxquelles l'alcool apporte un soulagement temporaire.

Si, comme on l'a prétendu, l'habitude du tabac était une rivale de celle de l'alcool et sa substitution, de sorte que fumer et se servir du tabac de toute autre manière devrait être encouragé comme moyen antagoniste de l'usage de l'alcool, nous pourrions nous attendre à voir, comme résultat de l'acquisition précoce de l'habitude du tabac, deux classes générales en rapport avec l'usage du tabac et de l'alcool : une classe, la plus grande, de ceux qui font usage du tabac seulement et une autre, plus petite, de ceux qui ne font usage que de l'alcool. Mais au lieu de cela, nous trouvons en réalité ces deux classes-ci :



l'une, de ceux qui n'emploient que le tabac et l'autre, de ceux qui font usage de l'alcool et du tabac. Il est donc évident que l'usage du tabac n'est pas une garantie contre l'usage de l'alcool, mais plutôt une introduction à celui-ci.

Ce que je voudrais souligner spécialement, c'est le fait que les effets physiologiques du tabac sont tels qu'ils donnent naissance à une insatiabilité spéciale pour les boissons alcooliques et qu'ils créent une demande pour les effets antidotiques procurés temporairement par l'alcool. Peut-être l'un des effets les plus caractéristiques du tabac est l'excitation des vaso-constricteurs produit par cette drogue, comme ceci appert de la pâleur extrême de la peau. L'alcool, au contraire, produit, pris en doses modérées, un effet tout à fait opposé. Le fumeur se sent pris d'une sécheresse à la gorge, d'une soif, d'une dépression générale de l'esprit, peut-être de quelques vertiges et d'un peu d'anémie cérébrale. Il lui suffit d'une seule expérience pour se convaincre que la bière, ou le vin, ou le whisky, ou l'alcool sous quelque autre forme procurent un très rapide soulagement contre ces symptômes alarmants, d'où une très naturelle association des cigares avec du vin ou de la bière. Le consommateur de ces deux drogues, en les prenant alternativement, s'assure la répétition de sensations agréables pendant longtemps après que le seul tabac a cessé de procurer sa volupté propre.

Ces faits, je les ai vérifiés dans le traitement de plusieurs centaines de cas d'alcoolisme et de tabagisme. Pendant les dernières vingt-cinq années j'ai, aussi bien que mes collègues du sanatorium de Battle Creek (Mich. Etats-Unis), traité plus de deux mille cas de tabagisme, dont plusieurs centaines étaient associés à l'habitude de l'alcool. En traitant ces cas, j'ai été constamment impressionné par deux facteurs importants : premièrement, il est rarement, presque jamais, possible de procurer une cure radicale de l'habitude de l'alcool dans les cas où le patient n'a pas pu être amené à renoncer aussi à l'habitude du tabac, dans les cas où les deux drogues étaient employées. Deuxièmement, dans la grande majorité de cas où, les deux drogues étant employées, l'habitude du tabac constituait le vice fondamental, plusieurs patients me disaient : « je peux renoncer à l'alcool sans difficulté, mais je ne peux pas m'en aller sans mon tabac. »

L'habitude de l'alcool n'était évidemment qu'un supplément qui n'avait d'autre but que d'accentuer le plaisir procuré par l'habitude du tabac ou d'apporter un antidote temporaire à ses effets toxiques.

J'ai été si longtemps convaincu de l'importance de ces idées que, il y a vingt ans, j'ai refusé d'entreprendre le traitement d'un cas d'alcoolisme, sans recommander préalablement la renonciation au tabac et de toute autre drogue hypnagogue ; et je suis de plus en plus convaincu que ce principe doit être reconnu, non seulement pour le traitement heureux de cas individuels d'alcoolisme, mais aussi

dans l'étude des méthodes à employer pour combattre l'habitude de l'alcool, comme menaçant la société au plus haut degré.

Je pense qu'il doit être reconnu que la tendance croissante à l'alcoolisme est ce qu'on pourrait appeler une maladie de la civilisation. Un grand nombre de causes, dans les pays civilisés, développent les perversions mentales et des états névropathiques qui conduisent directement ou indirectement aux diverses habitudes de drogues, alcool, et tabac entre autres. Que le tabac contribue pour une large part à créer des névropathes, cela est hors de doute; et on peut ajouter que le thé et le café font la même chose. Quelques troubles constatés chez les « buveurs de thé » ont été reconnus comme une maladie avec une pathologie et une nosologie particulières.

Est-ce que le temps n'est pas encore bien arrivé, où ceux qui reconnaissent dans l'alcool un ennemi de race et une des causes les plus puissantes de la dégénérescence des races, — ce qui est actuellement si tristement évident — reconnaîtront dans le tabac aussi l'allié le plus puissant et le plus actif de l'alcool? Est-ce que ceux dont les efforts sont dirigés directement vers la suppression de l'abus de l'alcool, pourraient lui opposer d'une manière légitime son désastreux frère, l'abus du tabac, non seulement en considérant ses rapports intimes avec l'habitude de l'alcool, mais aussi en considération des maux qui sont les résultats directs de l'intoxication tabagique elle-même?

**M. le Président.** — M. Shepard, quoique présent, ne fait que déposer sur le bureau sa communication. Il n'en peut faire l'exposé par suite de son ignorance de la langue française.

Le mémoire est renvoyé, pour la publication, aux procès-verbaux de la 2<sup>e</sup> séance (voir ces procès-verbaux) en raison du sujet traité qui est d'ordre thérapeutique.

**M. le Président.** — La parole est à M. Vlavianos (Grèce), pour sa communication sur le traitement de l'alcoolisme par l'hypnotisme.

(Voir au procès-verbal de la 2<sup>e</sup> séance, le mémoire de M. Vlavianos, avec la discussion qui en a suivi la lecture. Ce mémoire a été inclus dans le procès-verbal de la 2<sup>e</sup> séance pour n'être pas séparé des autres matières relatives à la « *Thérapeutique* ».

**M. le Président.** — La parole est à M. le Dr Jules Grand, pour son travail sur le *végétarisme comme moyen préventif et curatif de l'alcoolisme*.

### **Du régime végétarien comme moyen préventif et curatif de l'alcoolisme**

PAR LE D<sup>r</sup> JULES GRAND

Président de la Société Végétarienne de France

Parmi les moyens que l'on préconise contre l'alcoolisme, les uns, les moyens coercitifs, c'est-à-dire les impôts, les lois et les règlements spéciaux qui auraient pour effet de diminuer le nombre des débits de

boissons, ne peuvent malheureusement pas entrer en ligne de compte dans notre pays, du moins, aussi longtemps que les Pouvoirs publics seront à la merci du suffrage universel tel qu'il est organisé actuellement.

Restent les moyens de persuasion; certes, ils seront loin d'être négligeables si chacun, du haut en bas de l'échelle, veut mettre un peu de bonne volonté au service de cette tâche qui devient désormais une question vitale pour notre race. Que chacun s'y emploie donc, dans la sphère de ses moyens d'action, instituteurs, prêtres, magistrats, médecins, par des conférences, par des publications, par l'exemple surtout. Mais il est à craindre, toutefois, que la persuasion ne donne pas tous les résultats que l'on espère obtenir et que, de ce côté encore, des déceptions nous soient réservées.

Comment opèrent, en effet, les ligues de tempérance et toutes les bonnes volontés collectives ou individuelles? Elles s'adressent à l'alcoolique par le côté moral, par le raisonnement; mais il ne faut pas perdre de vue que l'alcoolique invétéré est un être déchu moralement; qu'il a perdu plus ou moins complètement son énergie, et que la persuasion, le raisonnement, les tableaux les plus saisissants qu'on puisse lui faire sur les conséquences de son vice, ont, dès lors, peu de prise sur son esprit. Cet esprit a abdiqué et se complait dans sa nouvelle condition d'esclave.

On obtiendra des résultats plus pratiques et plus complets si l'on veut s'attaquer aussi à l'alcoolique par un autre côté que son côté moral, et si on se persuade bien que le buveur n'est pas seulement un être diminué mentalement, mais qu'il est aussi malade physiquement; que, chez lui, il est vrai, la volonté et les plus nobles facultés de l'esprit sont amoindries, mais que cette déchéance morale est entretenue et aggravée par ce fait que les centres cérébraux sont, en même temps, affaiblis, engourdis et comme paralysés, étant nourris par un sang vicié.

Certes, le concours des médecins peut être des plus efficaces car ils sont les mieux placés pour observer les désastres causés par l'alcool et il est à souhaiter que les initiatives éclairées qui ont déjà résolulement abordé le problème, trouvent des imitateurs, afin que cette campagne arrive rapidement à se généraliser parmi eux. Ce n'est pas seulement en renonçant à prescrire l'alcool, sous forme de vins médicaux ou d'autres préparations alcooliques, comme on a coutume de le faire, sous prétexte de tonifier les malades, ce qui est une erreur néfaste, malheureusement encore trop répandue parmi un certain nombre de praticiens; il leur faut encore recommander à leurs clients et à leurs amis, l'adoption d'un régime naturel duquel doit être exclu tout aliment excitant et la viande en première ligne.

Sans vouloir faire du régime végétarien une panacée, il est cependant un fait bien établi: c'est qu'il est impossible de guérir un seul cas d'alcoolisme invétéré sans éliminer de son régime alimentaire, la

viande et tous les autres aliments ou condiments qui, par leur action excitante, entretiennent le désir de boire. Bien que ce fait soit parfaitement connu de ceux qui ont acquis de l'expérience dans le traitement des alcooliques, il est nécessaire de ne laisser perdre aucune occasion de le remettre en lumière. Les vérités les mieux démontrées ont souvent besoin d'être dites et redites avant d'être adoptées et mises en pratique par la généralité.

Il existe donc chez le buveur d'alcool une condition physique dont dépend, en partie, son énergie morale et, dès lors, le problème est double. La cure morale et la cure physique d'un alcoolique doivent être menées de front et le succès que l'on peut espérer dans la première de ces deux voies, dépend, dans une certaine mesure, de celui que l'on pourra obtenir dans la seconde.

« Je ne fais qu'énoncer une vérité philosophique, écrit le D<sup>r</sup> James C. Jackson, de Dansville, en disant que l'ivrognerie est une maladie qui a sa source dans de mauvaises conditions physiques et que, pour la guérir, il faut d'abord guérir ou améliorer ces conditions. Il servira de peu de faire appel aux facultés intellectuelles, au sens moral, aux instincts spirituels de celui qui est devenu ivrogne. Il faut qu'il sente que sa déchéance repose sur un désordre, sur une maladie de son corps physique et que s'il veut redevenir sobre, la condition physique grâce à laquelle il est devenu ivrogne et dont la persistance le maintient tel, doit d'abord être modifiée. »

Remarquez le cercle fatal dans lequel se trouve emprisonné le buveur d'alcool : il n'y a pas pour lui de chance de guérison, tant qu'il n'aura pas récupéré cette énergie morale, que tend à lui faire perdre, chaque jour davantage, ce poison paralysant qui s'appelle l'alcool ; tant qu'il n'aura pas réussi à se placer résolument en face de son vice, pour en considérer toutes les désastreuses conséquences et s'affermir dans le désir de le dominer. Or, comment espérer cet effort libérateur de la part d'un alcoolique dont l'énergie est affaiblie par le poison lui-même, chez qui toute volonté a abdiqué, sauf la volonté de boire ? Comment espérer restituer à son cerveau engourdi un sang oxygéné et vivifiant au lieu du sang surchargé d'acide carbonique et d'essences stupéfiantes qui l'imprègne journellement, et rendre à ses organes physiques leur fonctionnement normal ?

Il faut, tout d'abord, supprimer le poison et ne plus laisser introduire dans son organisme que des éléments normaux ; puis supprimer de son régime alimentaire toute substance capable de réveiller ou d'entretenir le désir de boire. On arrive, par ce moyen, à restreindre, d'une part, les incitations aux défaillances possibles, et à augmenter, d'autre part, l'énergie nécessaire pour résister victorieusement au vice tentateur.

Si l'on veut se donner la peine d'examiner les causes qui prédisposent l'individu à l'usage, puis à l'abus des boissons alcooliques, on trouve que, si variées soient-elles, elles aboutissent toutes à un effet

qui leur est commun, l'excitation ; c'est-à-dire, une modification imprimée aux centres nerveux dont la résultante aboutit invariablement à une suractivité de la circulation sanguine et des autres fonctions organiques. Or, en vertu d'une loi, universelle dans la nature, qui veut que toute action appelle à sa suite une réaction, à cette suractivité succède une période de dépression, laquelle sera d'autant plus marquée que la première aura été elle-même plus forte ; d'où la sensation du besoin de réparation, le désir de prendre quelque stimulant, afin de sortir, au plus tôt, de cet état de dépression et d'impuissance dans lequel les conditions d'activité fébrile de la vie moderne ne permettent pas à l'individu de s'attarder longtemps.

Toute cause susceptible d'exciter les centres nerveux et d'activer les mouvements du cœur et la circulation, est donc, par cela même, une cause prédisposante de l'abus des boissons alcooliques. L'une des plus importantes parmi ces causes est l'usage de la viande, aliment excitant entre tous. Je laisserai de côté, en ce moment, le préjugé encore trop généralisé, qui en a fait longtemps le type de l'aliment réparateur, alors que la chimie nous démontre, au contraire, que, si la viande est un aliment assez secondaire au point de vue de la richesse nutritive, elle est, en revanche, fort riche en éléments toxiques et dangereux. Mais, je ne veux envisager ici que ses propriétés excitantes et son action incontestable comme cause prédisposante à l'alcoolisme.

« Il n'y a pas, à ma connaissance, d'aliment qui engendre au même degré que la chair du bœuf, une excitation anormale du système nerveux, chez l'homme qui s'en nourrit. Lorsque la viande introduite dans l'estomac pénètre dans le sang et subit les diverses phases du processus de la digestion et de l'assimilation, outre la nourriture qu'elle fournit aux tissus, pour leur réparation, elle produit sur le cerveau et le système ganglionnaire du cœur une excitation qui donne naissance à de grands courants vitaux. » (Docteur James C. Jackson, loc. cit.).

Ce désordre produit dans les fonctions vitales de notre organisme par cet aliment constitue une véritable intoxication ; la chimie et la physiologie nous éclairent aujourd'hui complètement et sur sa nature et sur son mécanisme. C'est en introduisant dans le sang des poisons appelés des ptomaïnes ainsi que des matériaux de dénutrition, que la viande et les autres aliments qui en dérivent apportent le trouble dans les fonctions. L'excitation qui prend ainsi naissance n'est, en réalité, que l'effort de réaction de l'organisme qui, surpris par cette invasion de matériaux impurs, s'insurge, se défend et se met en mesure de les rejeter au dehors. Rien d'étonnant qu'une fois cet effort accompli, lui succède une période de lassitude et de dépression.

Donc si, d'un côté, la viande enrichit l'organisme en lui apportant certains éléments utilisables et réparateurs, d'un autre côté elle lui nuit en l'obligeant à un travail d'élimination qui se traduit, en définitive, par une diminution de forces.

Donc la viande est un aliment mauvais et qu'il faut prohiber résolument, non seulement parce qu'elle occupe un rang inférieur dans l'échelle des aliments réparateurs, question que je ne veux pas traiter aujourd'hui, mais parce que l'excitation trompeuse qu'elle détermine est bientôt suivie d'un état de faiblesse et de prostration qui éveille le besoin de réparation et la soif des stimulants, c'est-à-dire de l'alcool sous les formes variées et multiples dans lesquelles il s'offre à la consommation. Car, par suite d'un autre préjugé, non moins néfaste, c'est l'alcool qu'on appelle à son secours, dans ce moment de détresse physique amené par une alimentation vicieuse, l'alcool que l'on croit généralement être un tonique, un fortifiant et qui est, en réalité, « *un anesthésique et un paralysant* » (Debove), l'alcool qui n'a jamais donné de force à personne et dont la réputation usurpée, ne repose précisément que sur la vive excitation qu'il produit, dès le début de son introduction dans l'estomac, excitation très courte et bientôt suivie d'un affaissement général qui réveille, plus que jamais chez le buveur, la sensation de la soif.

Et c'est ainsi que se trouve soudée la première maille de cette chaîne, au bout de laquelle l'alcoolique, un jour, se réveille ivrogne, l'engrenage fatal au terme duquel se trouve la déchéance de l'individu et de sa race.

Ce qui vient d'être dit pour la viande s'applique avec non moins de raison à la chair de tous les autres animaux, qu'elle soit mangée à l'état froid, c'est-à-dire peu de temps après leur mort ou, au contraire, après avoir subi un degré plus ou moins avancé de décomposition ou bien encore, certaines préparations qui ont pour but de donner à ces mets une saveur plus relevée, mais aussi pour résultat, d'augmenter encore leur propriété stimulante et toxique.

En conséquence, la première chose à faire si l'on veut, pratiquement, obtenir la guérison d'un alcoolique, sera de modifier radicalement son alimentation et d'en éliminer la viande, ainsi que toute autre substance excitante, capable de réveiller son désir de l'alcool.

Le régime végétarien est la base indispensable du traitement curatif de l'ivrognerie, comme il en est un des plus sûrs préventifs.

Je n'entreprendrai pas ici de démontrer, une fois de plus, les avantages du régime alimentaire végétarien sur le régime carné, tant au point de vue de la réparation de nos tissus qu'au point de vue économique. Je pourrais rappeler, par exemple, qu'en admettant que 25 grammes d'azote assimilable soient nécessaires pour sustenter quotidiennement un adulte, 546 grammes de haricots suffisent, ou bien 625 grammes de lentilles, alors qu'il faut, pour assimiler la même quantité d'azote, absorber un poids bien plus considérable de viande de bœuf désossée, exactement: 1 kilogr. 80 grammes. Quant à la dépense, elle se chiffre, d'un côté, pour la viande, par 2 francs 70 centimes, de l'autre, pour les légumes, par 20 ou 22 centimes.

Mais aussi intéressante que puisse être cette étude comparative,

elle n'entre pas dans le programme que je me suis tracé ; elle a d'ailleurs été faite, maintes fois, d'une manière aussi complète que possible. Je voudrais seulement, avant de terminer ce travail, ajouter quelques brèves considérations sur l'utilité du régime végétarien comme moyen de prévenir l'extension de l'alcoolisme et sur l'importance qu'il y aurait, pour obtenir ce résultat, à généraliser son adoption pour la nourriture de l'enfance.

Il est une proposition en médecine qui est passée à l'état d'axiome : c'est qu'il est plus aisé de prévenir que de guérir. Cette proposition est surtout vraie au point de vue de l'alcoolisme. Un homme fait, à moins que sa volonté ne soit déjà irrémédiablement perdue, possède toujours un certain contrôle sur les suggestions qui s'adressent à son esprit ; un enfant, au contraire, est sans défense contre les incitations malsaines.

Il ne serait pas strictement exact de dire que celui-là ne deviendra jamais un alcoolique, qui n'aura jamais été exposé à l'action excitante de l'alcool. Il faudrait, pour cela, compter sans l'atavisme et je connais personnellement des cas où l'effet de l'atavisme s'est manifesté d'une façon aussi puissante qu'inattendue.

Je n'en citerai qu'un, celui d'un jeune homme appartenant à une très honorable famille américaine, où il n'avait puisé que des notions d'une moralité parfaite et dont l'éducation autant intellectuelle que physique avait été aussi soignée qu'il est possible de le désirer ; ce qui était relativement facile puisque cette famille jouit d'une fortune opulente. Circonstance vraiment rare, et qui peut, à juste titre, paraître surprenante, ce jeune homme était arrivé à l'âge de dix-huit ans, sans avoir goûté une seule fois à l'alcool ni à aucune boisson contenant une parcelle de cette substance, pour laquelle il n'avait, d'ailleurs, jamais éprouvé le moindre désir, fût-ce même par simple curiosité.

Un jour, pour son malheur, il y goûta par désœuvrement, étant avec quelques amis de son âge et pour faire comme eux. Ce premier contact fut comme une révélation ; ainsi qu'il le disait lui-même, il avait enfin trouvé ce qui lui manquait. Point de résistance, nul effort, dès le premier instant, il était conquis, possédé irrémédiablement. Il promène, depuis lors, son extase ininterrompue sous toutes les latitudes, d'où sa famille avait espéré longtemps que quelque miracle le lui renverrait guéri. Elle ne l'espère plus désormais. Elle n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il y avait une tache alcoolique au blason familial.

Donc, le vieux proverbe : « qui a bu boira » est toujours cruellement vrai. Mais l'hérédité n'a pas toujours à être mise en cause et les premiers germes du mal sont trop souvent introduits chez l'enfant, dès sa première étape dans le monde, c'est-à-dire avec le lait de sa nourrice. Il ne faut pas le perdre de vue, et c'est là une notion que l'on ne saurait trop activement propager dans le public, les qualités du lait sont profondément influencées par les aliments et les boissons de la femme qui allaite. Tout le monde sait qu'il suffit d'une impres-

sion un peu vive de colère ou de chagrin, pour compromettre l'équilibre de la santé du nourrisson ; mais bien des indispositions et des dérangements chez les enfants, n'ont également d'autres causes que l'alimentation mal ordonnée de leur mère ou de leur nourrice. Dans le lait de vaches en expérience, auxquelles on avait fait consommer des fourrages imprégnés d'une certaine quantité d'alcool, il a été possible de retrouver cet alcool dans la proportion de 96 pour cent. Donc, si la mère introduit dans son sang, au moyen de son alimentation, des substances qui sont excitantes, le système nerveux de son enfant en subit nécessairement le contre-coup ; et qui pourrait dire le nombre des malheureuses petites victimes qui ont puisé le germe de leur alcoolisme futur dans ce lait dont la blancheur immaculée ne servait qu'à masquer l'impureté meurtrière, dans ce lait qui, au lieu de véhiculer, dans les veines de l'enfant, la santé et la vigueur, y distillait le vice, la misère et la honte future. Cela démontre avec quelle inquiète sollicitude il est nécessaire de veiller à ce que l'alimentation d'une femme qui allaite, ne renferme que des substances saines, fortifiantes et entièrement dépourvues de propriétés excitantes. Un régime exclusivement végétal offre seul de pareils avantages. Le lait qu'elle offrira ainsi à son enfant ne contiendra que des éléments appropriés à sa constitution et aptes à le développer normalement.

Au contraire, si la mère absorbe avec sa nourriture des matériaux qui, une fois assimilés, excitent son système nerveux, activent les mouvements de son cœur, et rendent son poulx plus fréquent, cette activité exagérée de toutes les opérations fonctionnelles aura un retentissement forcé dans ses propres sécrétions, et le lait qu'elle donnera à son enfant reproduira en lui cette excitation anormale du système nerveux, de la circulation et de toutes les fonctions organiques. C'est ainsi qu'elle lui communiquera, dès le berceau, des impressions et des germes qui se développeront peut-être lentement, mais sûrement.

Mais si la nourriture de l'enfant au berceau est souvent mauvaise, par le fait que celle de sa nourrice n'est pas réglementée, est-elle au moins meilleure pendant la seconde enfance et l'adolescence, c'est-à-dire pendant cette période de croissance rapide, où une alimentation rationnelle lui est le plus indispensable ? Il n'en est malheureusement pas ainsi, en général.

L'enfant et le jeune homme ont besoin, pour se développer normalement, d'une nourriture normale, réparatrice mais sans être stimulante, c'est-à-dire exclusivement végétale. Les végétaux et les fruits leur fournissent tous les éléments dont ils ont besoin pour se construire des os solides, des muscles souples et puissants et un sang généreux.

Ils y puisent, ainsi que dans les céréales, et cela en plus grande abondance que dans la chair des poissons, ou de tout autre animal, le phosphore utile au développement de leur jeune cerveau ; avec un



pareil régime, ils n'ont pas à redouter le surmenage dont les menacent les exigences de l'instruction scolaire, et qui trop souvent brise les ressorts de ces frères organismes et les épuise pour toujours avant leur entier épanouissement.

La preuve de ce que j'avance ici est fournie par les trop rares spécimens de jeunes gens qui, pendant l'âge de leur croissance, n'ont été alimentés que de végétaux et de fruits et n'ont bu que du lait ou de l'eau pure. Tous offrent l'image de la santé et de la force et leur supériorité sur leurs camarades qui n'ont pas été favorisés du même régime, se montre aussi bien dans les travaux intellectuels que dans les sports physiques. Incalculables sont les résultats que l'on pourrait obtenir si ce régime rationnel, et qui n'est, en définitive, qu'un simple retour vers la nature, était universellement adopté dans les familles aussi bien que dans les établissements d'éducation. Ce serait le point de départ d'une rénovation de la race et, après une ou deux générations, l'alcoolisme, notre ennemi le plus redoutable à l'époque actuelle, réduit dès lors aux cas de plus en plus rares d'atavisme, l'alcoolisme aurait vécu.

« Ce ne sont pas les végétariens, dit le docteur H. Boëns, qui fournissent un contingent appréciable à l'alcoolisme et à la criminalité. J'en sais quelque chose depuis que je suis chargé du service sanitaire de notre prison cellulaire. »

Il est naturel d'espérer, et l'expérience le prouve, que l'homme fait continuera à suivre la direction qu'on lui aura imprimée pendant son enfance, et qu'il restera sobre toute sa vie, si on a pris soin de ne pas dénaturer ses goûts et ses besoins naturels au moyen d'une alimentation excitante, composée de viandes assaisonnées, comme elles le sont toujours, de poivre, de sel, d'épices et au moyen de boissons stimulantes comme le thé, le café, la bière, le vin, dont l'usage quotidien arrive promptement à créer le besoin d'entretenir cette excitation du système nerveux et du cœur, première étape vers l'alcoolisme.

L'entraînement est fatal ; si l'on a eu l'imprévoyance de faire naître chez l'enfant le goût de cette stimulation, il est non moins naturel de craindre qu'il n'ait une tendance à continuer plus tard à la rechercher et à l'intensifier encore ; dès lors, la descente sera peut-être facile, et de l'usage à l'abus, la limite pourra être vite franchie.

C'est donc une méthode irrationnelle et dangereuse celle qui consiste à nourrir les enfants de viande, d'aliments épicés et de boissons stimulantes. Mais que dire alors de ceux qui, soit inconscience, soit dépravation, ou par je ne sais quelle odieuse satisfaction de leurs propres instincts vicieux, offrent des liqueurs fortes à des enfants qui sont encore dans l'âge le plus tendre et se réjouissent de les voir boire comme de « petits hommes ? » Qu'elle est terrible la responsabilité de ces parents qu'une inepte et criminelle imprévoyance incite à éveiller ainsi chez un enfant, le goût des boissons fortes ! Le résultat est que dans notre malheureux pays, la natalité est sérieusement compromise,

que la France se dépeuple, que certaines localités, parmi les plus alcoolisées ont été incapables de fournir un conscrit ayant la taille réglementaire. Il n'est que temps d'y songer.

Si nous voulons que la France reste la nation forte et respectée, généreuse et vaillante qu'elle a toujours été, imitons l'exemple des peuples qui, d'après l'histoire, ont le mieux cultivé l'éducation physique et morale du citoyen. Les Spartiates ont été puissants et redoutables tant qu'ils sont restés végétariens. Les premiers Romains défendaient l'usage du vin à leurs enfants et n'ont commencé à dégénérer que le jour où ils ont abandonné ce principe que nous devons nous efforcer de répandre dans notre pays. Son avenir est à ce prix.

### DISCUSSION

**M. le Dr Ruysch.** — La viande pourvu qu'elle soit saine et bien contrôlée fortifie le travail du cœur. Les armées en prennent et fournissent une dépense d'énergie considérable. Tant que la chimie et la physiologie ne nous auront pas démontré que la viande est nuisible, nous ne pourrions pas en condamner l'usage. La viande est un aliment nécessaire.

**M. le Président.** — La question du végétarisme n'a que peu de rapports avec celle de l'alcoolisme. Nous voulons bien admettre que l'homme puisse trouver dans les végétaux les quantités de matières hydro-carbonées et même d'éléments azotés nécessaires à la nutrition de son organisme. Mais comme la plupart des produits végétaux sont surtout riches en hydrocarbures et pauvres en azote, il en résulte que pour se nourrir exclusivement de végétaux, la vie au grand air est indispensable pour permettre la digestion des masses volumineuses d'aliments ingérés. Le régime végétarien peut donc convenir aux ouvriers travaillant à la campagne, mais il est incompatible avec l'existence des travailleurs des villes ou de ceux s'occupant de travaux intellectuels, à moins d'associer à la nourriture des substances empruntées au règne animal telles que les œufs et le lait. M. le Dr Grand admet-il l'association de ces produits au régime végétarien ?

**M. le Dr Grand.** — Les végétariens purs n'admettent ni le lait ni les œufs dans leur alimentation.

**M. le Président.** — Dans ces conditions je suis forcé de déclarer que ce système constitue une véritable hérésie hygiénique, que le végétarisme a le tort de généraliser et qu'il n'est pas possible à un Congrès contre l'alcoolisme de s'occuper de la question du végétarisme.

**M. le Dr Forel.** — Je suis du même avis. Dans son excursion, seul avec Johannsen, Nansen a fait des merveilles en restant abstinente et ne se nourrissant que de viande. Il est faux de dire que la viande rend l'homme méchant ou qu'elle est un poison. Sans doute la viande est nuisible dans quelques cas; mais le végétarisme aussi est contre-indiqué dans certaines lésions ou certaines maladies (pellagre, etc.). En Suisse il existe 25,000 abstinents qui ne sont nullement végétariens

et qui cependant se portent très bien. Il faut donc se garder de faire des exagérations.

**M. le Dr Grand.** — Je n'ai pas voulu commettre une hérésie. Mon but a été de rattacher le végétarisme à l'alcoolisme et de combiner l'abstinence totale de l'alcool avec celle de la viande.

**M. le Dr Kazimierz Rzetkowski.** — L'organisme d'un alcoolique a besoin de plus de substances albuminoïdes que tout autre, parce que : 1<sup>o</sup> d'après les expériences, publiées par Miura, expériences faites sur lui-même, l'alcool augmente la décomposition des albumines ; 2<sup>o</sup> la clinique et l'anatomie pathologique ont démontré que l'alcool produit la dégénérescence grasseuse des tissus, à cause du dédoublement des matières albuminoïdes. M. Stanislas Mutermilch et moi nous avons expérimenté à Varsovie sur l'action anatomo-pathologique de l'alcool, injecté aux lapins sous la peau pendant plusieurs semaines. Après la mort des lapins expérimentés nous avons trouvé, parmi d'autres lésions : des hyperémies et hémorragies capillaires et (c'est sur quoi je voudrais insister particulièrement) de la dégénérescence parenchymateuse et *grasseuse* dans presque tous les organes. Ces expériences ne sont pas encore terminées ; elles seront publiées prochainement ; 3<sup>o</sup> les substances albuminoïdes des aliments végétaux sont très mal absorbées par l'intestin même sain (12 % à 20 % des matières azotées sont éliminées avec les fèces), pendant que l'albumine des aliments animaux est absorbée beaucoup mieux : on n'en trouve dans les fèces que 4 %). Le tube digestif d'un alcoolique est presque toujours dans un état d'inflammation chronique, ce qui diminue sa capacité d'absorption alimentaire. Evidemment la nourriture exclusivement végétarienne, qui est en outre très volumineuse, ne convient pas du tout à un alcoolique. Quant à l'action excitante de la viande, à mon sens, elle n'existe pas du tout. Cette opinion a été exprimée par le prof. Bunge et autres savants. Les expériences, faites sur moi-même dans le laboratoire de M. le prof. von Noorden à Francfort — il y a deux mois — sur l'influence de l'extrait de viande (*Fleischextract-Liebig*) sur l'élimination de l'acide urique et de bases xanthiques ont en outre montré qu'il n'existe aucune excitation après la consommation même de doses très élevées d'extrait de viande (50 à 60 gr. par jour) ; le nombre des pulsations n'est pas augmenté.

*D'après tout ce que je viens de dire, je conclus que le régime alimentaire végétarien ne convient pas du tout aux alcooliques et, même, qu'il est nuisible.*

**M. le Président.** — Je regrette que tous les orateurs inscrits à nos ordres du jour ne soient pas venus. J'espère néanmoins que nos travaux auront d'heureux résultats et que nous tous sortirons d'ici plus ardents que jamais à la lutte pour la guérison de ceux qui s'alcoolisent et pour le bien de l'humanité.

Je déclare terminés les travaux de la 1<sup>re</sup> Section.

La séance est levée à midi 1/2.

## PREMIÈRE SECTION

---

SCIENCES MÉDICALES & HYGIÈNE

---

## TROISIÈME SÉANCE

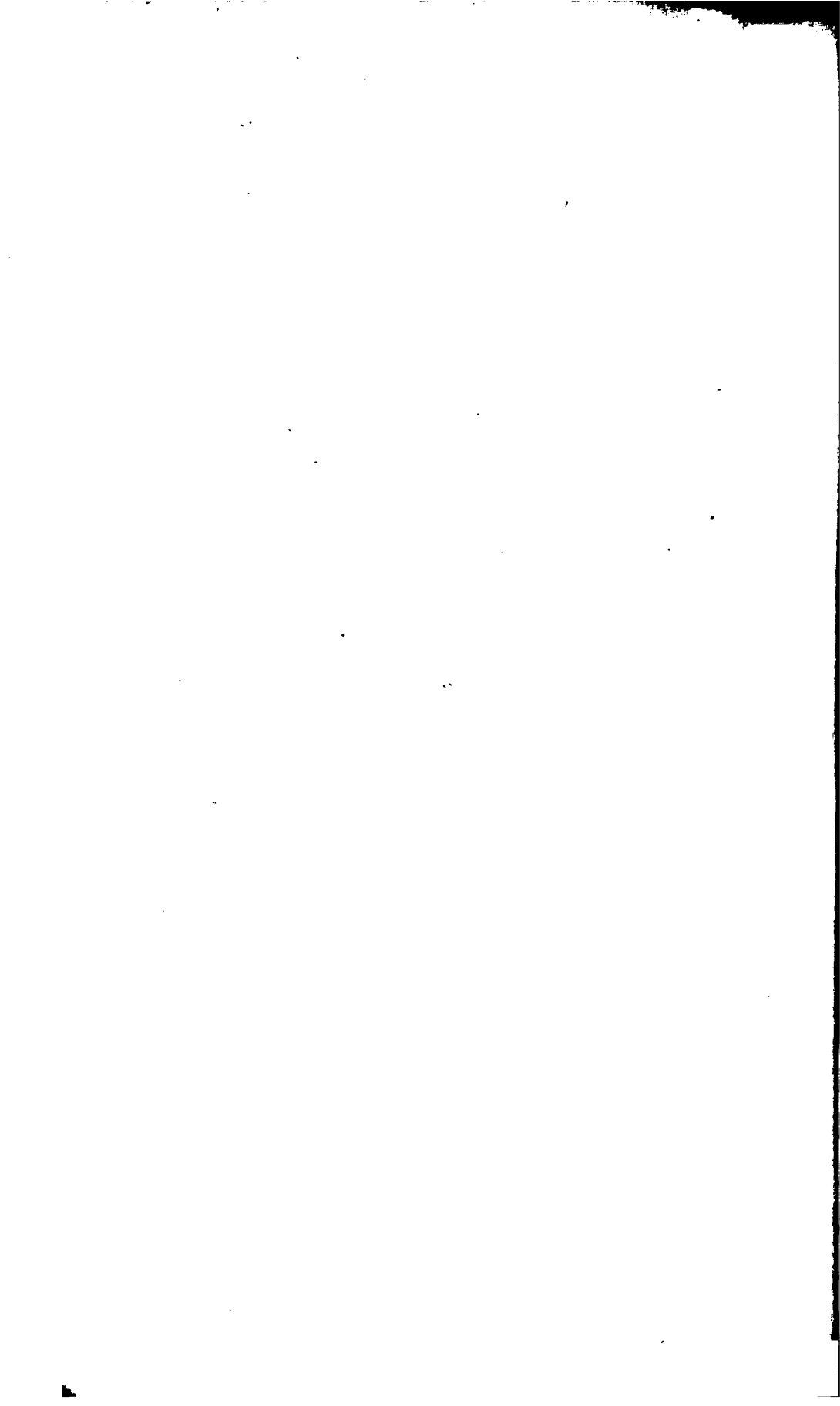
---

Hygiène & Variétés

---

## ANNEXES

**(Mémoires non discutés par suite de l'absence  
de leurs auteurs)**



## Annexe N° 1

---

### Les vins non enivrants

PAR M. LIONEL MUNDY

Ceux qui n'ont pas étudié ce sujet sont ordinairement d'avis que les vins non fermentés sont une nouveauté, et qu'ils ne sont inventés que récemment, ou au moins, depuis le commencement de l'agitation contre l'usage des boissons alcooliques. Cette opinion est cependant erronée, car les vins non enivrants ont été connus pendant toutes les périodes de l'histoire. Ils sont mentionnés par beaucoup d'auteurs tels que Platon (A.-C. 429 à 347) et Plutarque (environ A. D. 96) parmi les Grecs ; Plaute (mort A. C. 184), Caton (mort A. C. 149), Pline, Columelle (premier siècle A. D.), et Tertullien (environ 200 A. D.) parmi les Romains ; et par plusieurs auteurs des temps plus modernes. Toutes les méthodes qui sont utilisées à présent ne sont que modifications des formules anciennes.

En outre des préparations diverses du jus de raisins, le jus du dattier était utilisé autrefois pour faire du vin, — fermenté et non fermenté, — de palmier ; mais, dans ce travail, je ne parlerai que des préparations du raisin.

Lorsque le jus des raisins mûrs est exprimé et exposé aux conditions favorables de température et d'atmosphère, au bout de peu de temps la fermentation commence, et pendant la fermentation, l'alcool se forme. Il y a, cependant, un intervalle, variable suivant les conditions, entre le temps où les raisins sont écrasés et celui où commence la fermentation, et, pendant cet intervalle, il est possible de traiter le jus de telle manière que la fermentation sera entièrement empêchée. C'est donc sur certains des procédés adoptés dans ce but, que je désire maintenant diriger votre attention.

Les méthodes principales pour empêcher la fermentation sont les suivantes :

1° L'application de la chaleur — (le jus de raisins ne fermentera pas à une température au-dessus de 60° c.).

2° L'application du froid — (le jus de raisins ne fermentera pas à une température au-dessous de 5° c.).

3° L'évaporation du moût jusqu'à ce qu'il arrive à la consistance d'un sirop, ou même jusqu'à sécheresse.

4° L'addition de beaucoup de sucre.

5° L'addition de certains antiseptiques, tels que les acides salicylique, borique, benzoïque, cinnamique, sulfureux, etc.

Les anciens avaient recours à toutes ou presque toutes ces méthodes, pour empêcher la fermentation, et quoiqu'il me soit impossible d'entrer dans le détail, à cause du peu d'espace dont je dispose, je pense que les exemples suivants seront suffisants :

Autrefois, on avait l'habitude de conserver le vin par épaissement, ou évaporation au demi ou au tiers ou même au quart de son volume original. Parmi les vins des Romains ainsi faits, il y avait *Carénium*, évaporé au tiers ; *Defrutum*, évaporé à moitié ; et *Sapa* évaporé aux deux tiers. Parmi les vins grecs, il y avait *Hepsema* (ἥψημα) et *Siraion* (σίραιον). Tous, sans exception, étaient le jus de raisins bouilli jusqu'à la consistance qui suffit pour empêcher la fermentation. A cette époque on avait aussi l'habitude d'ajouter au moût de la poix, de l'eau de mer, de la térébenthine, de la vapeur de résine, etc., ceux-ci étant, tous des antiseptiques puissants, qui, par conséquent, empêchaient la fermentation.

Je pense avoir assez démontré que le vin non enivrant n'est pas une nouveauté. Maintenant il sera peut-être intéressant de dire ce qu'on a fait en Angleterre dans les dernières années à ce sujet. Il y a plus de quarante ans que, suivant la suggestion de feu Docteur Frédéric-Richard Lees, feu M. Frank Wright fit certaines expériences touchant la conservation du jus de raisins, dont les résultats l'amènèrent à commencer la fabrication de vin non fermenté et non enivrant dans notre pays. D'abord il ne fit de ce vin que pour un ou deux de ses amis qui voulaient l'employer dans le sacrement, mais la demande pour une provision de ce vin venant aussi de quelques autres amis, la fabrication devint rapidement une entreprise commerciale. Je dois peut-être dire, pour le compte de ceux qui voient dans cette industrie la base d'une fortune, qu'il s'écoula beaucoup d'années avant que celle de M. Wright devint une affaire lucrative, et dans l'intervalle, notre ami était soutenu seulement par son amour ardent pour la cause de la tempérance. La méthode qu'il employait était l'application de la chaleur, connue à présent sous le nom de pasteurisation ou stérilisation. Dans ce procédé, le jus aussitôt après avoir été exprimé, était échauffé en bouteilles jusqu'à la température de 62° c. une chaleur qu'on reconnaissait ne pas donner au vin un goût cuit. Alors la bouteille était bouchée hermétiquement pendant que le jus était chaud. Enfin on l'y laissait jusqu'à ce qu'il se clarifiât, après quoi il était mêlé, coloré et filtré dans des sacs de flanelle, et encore une fois échauffé dans les bouteilles qui devaient le contenir pour le commerce. La couleur de ce vin était obtenue d'un raisin français célèbre par le rouge foncé de son jus, et en échauffant des écorces de raisins noirs. La demande qu'on faisait de ce vin pour l'usage sacremen-

tal, et autrement, continua rapidement à croître, et il n'y a point de doute qu'un service immense fut ainsi rendu par M. Wright à l'œuvre de la tempérance.

Pendant 25 ans, il en vendit seulement de cette espèce, mais alors on reconnut que le vin préparé de cette manière ne se conservait pas après que la bouteille était débouchée. Pour satisfaire les demandes nouvelles, M. Wright décida alors d'ajouter au vin une proportion minime d'un préservatif innocent, qui, quoique ne changeant pas le caractère du vin, le rendait capable d'être gardé pour une période raisonnable après avoir été débouché. L'addition de ce préservatif avait d'ailleurs cet avantage : il rendait le vin capable d'être fabriqué aux vignobles même où les raisins étaient cultivés, tandis que, par la vieille méthode de l'importation des raisins en Angleterre en les écrasant à leur arrivée, on ne pouvait utiliser que les raisins assez résistants pour être portés à Londres sans dommage. Ces deux avantages — la faculté de conserver le moût et l'amélioration de la qualité — permirent à ce vin-ci de remplacer entièrement la vieille espèce, et il est produit à présent pour le commerce par la maison de M. Wright — Messieurs Frank Wright, Mundy et C<sup>ie</sup>, à Kensington, Londres, — et usité pour les sacrements par plus de cinq mille églises des Iles Britanniques, dans les colonies, et dans quelques pays étrangers. La maison Wright et Mundy a aussi soigné les variétés de goût, et offre, à présent, plusieurs genres de vin importés de France, d'Espagne, du Portugal, de Madère, d'Italie, du Cap de Bonne-Espérance et des Etats-Unis. Il n'y a point de doute que ce vin non toxique a pourvu à ce qui manque, et spécialement comme un vin sacramental pour l'usage de ceux qui pensent que les vins enivrants sont peu appropriés à cet usage sacré. Je puis ajouter que sa convenance a été abondamment établie par l'augmentation continuelle de la demande.

Le peu d'espace à ma disposition ne me permet pas d'étudier la question des vins dans l'Ecriture Sainte. Beaucoup de ces vins étaient, sans doute, non fermentés et non enivrants. Nos amis qui désirent étudier cette partie du sujet, pourront se procurer l'excellent livre du Docteur Norman Kerr, intitulé « Les Vins Scripturaux et Ecclésiastiques », où les faits et les arguments sont classés et traités admirablement.



## Annexe N° 2

---

### De l'emploi de l'alcool dans l'éducation physique, dans les sports et dans le tourisme

PAR LE D<sup>r</sup> TISSIÉ, DE BORDEAUX ET LEOSTAGÉ, ÉTUDIANT EN MÉDECINE

#### Conclusions<sup>1</sup> :

1<sup>o</sup> L'alcool est à rejeter dans l'éducation physique, dans les sports et dans le tourisme.

Chez *l'enfant* l'alcool modifie l'évolution en fixant prématurément les éléments cellulaires. Il arrête le développement régulier de l'organisme. Il prédispose à la tuberculose, aux affections mentales, à toutes les maladies de la nutrition.

Chez *l'adulte* il doit être également proscrit. Pris accidentellement à petite dose, il ne produit aucun effet appréciable. Pris à petites doses répétées, il conduit à l'accoutumance, c'est-à-dire à l'alcoolisme, suivant ainsi la loi de tous les excito-moteurs dont les effets s'atténuent par la répétition ; il faut augmenter toujours les doses pour obtenir une excitation d'autant plus passagère et rapide que l'intoxication est plus prononcée. Pris à dose plus forte l'alcool agit par à coups, il masque la fatigue qu'il provoque et qu'il augmente en raison de la quantité de sa pénétration dans l'organisme qu'il épuise.

Dans les sports l'alcool doit être proscrit comme un poison, à moins d'avoir à faire produire un effort maximum *momentané*. Mais si cet effort doit être soutenu, l'alcool ingéré ne permet plus de le poursuivre, car la réaction de fatigue survient très rapidement, les réparations de l'économie sont plus longues et plus pénibles.

L'alcool doit être interdit dans tout entraînement physique et dans le tourisme, il doit être remplacé par le sucre ou par les albuminoïdes tels que les blancs d'œuf, (les œufs frais ou durcis, les fruits sucrés, tels que les raisins frais ou secs, les figues, les cerises etc... remplacent l'alcool avec grand avantage).

En résumé l'alcool doit être interdit dans tout exercice musculaire prolongé ; il ne devra être permis que pour aider l'organisme à produire un effort *supplémentaire et momentané*, dans ce cas l'alcool agit à titre d'agent provocateur à la dépense nerveuse centrale. La réaction de fatigue survient très rapidement. L'économie perd en durée la force qu'elle peut gagner en vitesse.

Les meilleurs aliments dans l'éducation physique, les sports et le tourisme, qui puissent remplacer l'alcool, sont le sucre et l'albumine.

<sup>1</sup> Le mémoire précédant ces conclusions n'a pas été rédigé.

## Annexe N° 3

---

### Le rôle du médecin dans la lutte contre l'alcool

PAR LE D<sup>r</sup> A. BIENFAIT, DE LIÈGE

Depuis quelques années le nombre des Congrès antialcooliques se multiplie, tous les pays ploient sous le poids du fléau, aussi ont-ils tous à cœur d'organiser la lutte d'une façon sérieuse et durable.

Tous les deux ans, les antialcooliques se réunissent, tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, et viennent se plaindre du mal qui étreint leurs concitoyens, se dire comment leur cœur saigne d'assister à un pareil spectacle, et surtout se concerter longuement sur les moyens d'endiguer le flot envahissant qui menace de tout immerger, enfin ils se font part les uns aux autres des essais tentés chez eux et des progrès réalisés.

Tout homme, animé de quelques idées philanthropiques, a le devoir de s'intéresser à cette grave question et de joindre son modeste apport aux travaux déjà si considérables et si fructueux qui ont trait à cette matière. C'est pourquoi, je suis heureux de pouvoir vous entretenir quelques instants d'un facteur de tout premier ordre dans le bon combat.

Qu'il soit humble praticien campagnard ou prince de la science, le médecin remplit toujours un rôle primordial dans la société, il s'est en quelque sorte constitué le tuteur de l'humanité, en ce sens qu'il a pris à charge par sa profession même, le soin de la santé de ses semblables.

Ayant étudié d'une façon approfondie les lois de la vie, il connaît les écueils à éviter et crie constamment au peuple : Cessez une telle pratique, elle est dangereuse. Prémunissez-vous contre telle maladie, elle est aisément évitable. Gardez-vous de telle imprudence, car elle aurait des suites funestes.

Aujourd'hui, les médecins voient l'alcoolisme se répandre sans cesse, ils en voient les effets désastreux devenir de plus en plus évidents et ils s'écrient à bon droit : gardez-vous de boire de l'alcool ou vous vous perdrez totalement au physique, et au moral, en même temps que vous abâtardirez la race !

C'est là un rôle magnifique entre tous, il l'est d'autant plus qu'il s'accompagne d'un désintéressement n'existant dans aucune autre profession. Le médecin vit de la maladie et cependant travaille avec ardeur à diminuer le nombre des malades, l'hygiène n'a pas d'apôtre plus zélé que lui, aussi a-t-il droit à toute la considération et à toute la reconnaissance de ses concitoyens.

Mais comment le médecin peut-il combattre efficacement l'alcoolisme?

Tout d'abord chacun d'entre eux doit se mettre au courant de la question.

Ne vous étonnez pas de cette affirmation, l'alcoolisme est une chose complexe et difficile, présentant plusieurs faces, il faut l'étudier pour la connaître, et ne croyez pas que l'enseignement universitaire suffise le moins du monde, il est extraordinairement incomplet sur ce point si important<sup>1</sup>. C'est là une lacune que nous signalons.

Aussi combien ne considèrent-ils pas l'alcool comme un aliment, un aliment d'épargne, par exemple, et d'autre part, combien n'abusent-ils pas d'une manière effrayante de ce médicament auquel on attribue des propriétés bienfaisantes autant que contestables, mais à coup sûr si nombreuses qu'elles peuvent être utilisées chez presque tous les malades.

Cette étude personnelle de l'action de l'alcool et du danger de l'alcoolisme terminée, le médecin sera forcément devenu un adversaire acharné de l'emploi de ce produit. Je ne connais pas une seule personne qui n'ait été convaincue de son influence néfaste après s'être mis simplement au courant de la littérature spéciale à cette question.

Le praticien perdra alors cette habitude invétérée et condamnable de prescrire constamment de l'alcool et trop souvent sous la forme d'un produit commercial tel que l'eau-de-vie, le rhum, le cognac, etc. Ordonné en potion selon les formules de Todd ou de Jaccoud, l'alcool produit l'effet désiré<sup>2</sup> mais *incognito* sans que le malade ait la moindre tendance à lui attribuer sa guérison.

Prescrit au contraire sous la forme d'un vin fort ou de boissons spiritueuses, il a l'inconvénient d'enraciner davantage la coutume d'en faire usage en tous temps. Il arrive même que, lorsque l'heure du médicament arrive, ce n'est pas seulement le malade qui y a recours, mais fréquemment la famille ou les amis en visite à ce moment.

Les préjugés relatifs aux vertus considérables de l'alcool sont très nombreux et très répandus, le médecin au courant les connaît et les combat à tous instants par une argumentation serrée et péremptoire. Qu'il soigne le pauvre dans sa chaumière ou le riche dans son palais, il redresse les mêmes erreurs et condamne le même ennemi caché sous des aspects différents.

Nous devons donc rendre tous les médecins sympathiques à la grande cause que nous défendons, nous devons arriver aussi à leur faire connaître les idées toutes récentes et les faits scientifiques bien acquis.

<sup>1</sup> Nous nous plaisons à rendre ici hommage à M. le professeur Debove qui a consacré sa leçon d'ouverture de cette année, à l'exposition de la question de l'alcoolisme. La plupart des journaux médicaux ont reproduit son beau discours en première page.

<sup>2</sup> Il y aurait beaucoup à dire à propos de l'action de l'alcool en thérapeutique, ce qui est certain, c'est qu'on pourrait le supprimer totalement sans aucun préjudice puisque les *Temperance Hospitals* anglais et américains l'ont absolument banni de leurs pharmacies et s'en trouvent fort bien.

Ceux-ci sont presque inconnus parce qu'ils sont éparpillés dans des revues de laboratoires dont se soucie fort peu le médecin praticien.

Nous ne concevons qu'un moyen de remplir tous ces desiderata, mais il est bon. Il consiste à organiser une Société Médicale de Tempérance dans laquelle entreranno d'abord une poignée de médecins de bonne volonté.

Cette association s'attachera à répandre les idées antialcooliques dans le corps médical par divers moyens, discours, conférences, etc. Mais surtout par la rédaction d'un journal périodique, trimestriel par exemple, qui sera envoyé *régulièrement* au plus grand nombre possible de médecins. Cette société manque en France, on peut l'établir facilement, et il est urgent de le faire. Cette idée arrive à son heure, ce qui le prouve, c'est qu'elle a pleinement réussi en Belgique.

Au dernier Congrès antialcoolique nous avons eu l'honneur de proposer aux médecins Belges de suivre l'exemple des confrères étrangers, Anglais, Allemands et Suisses et de fonder une *Société Médicale de tempérance*. Cette proposition ayant été accueillie avec la plus vive sympathie par les confrères présents, nous avons provoqué une réunion des autorités médicales antialcooliques afin de jeter éventuellement les bases de cette association.

Notre appel a été entendu et cette société a vu le jour sous les meilleurs auspices. Actuellement elle compte 135 membres.

Voici le règlement :

ARTICLE I. — Il est créé une Association prenant le nom de *Société médicale belge de Tempérance*. Cette Société, ouverte à toute personne exerçant l'art de guérir, se propose d'étudier à fond et sous toutes ses faces la grave question de l'alcoolisme, de répandre par la plume et la parole le fruit de ses études, et enfin de mettre en pratique les idées qu'elle défend.

ART. II. — Les membres ne prescriront l'alcool que d'une façon passagère et seulement dans les cas où ils le jugeront indiqué d'une façon formelle.

ART. III. — La Société se réserve le droit de combattre l'abus de toute substance médicamenteuse pouvant nuire à la santé physique, morale ou intellectuelle de l'homme, telles que la morphine, la cocaïne, l'éther, etc.

ART. IV. — Les membres de la Société se répartissent en :

a) MEMBRES EFFECTIFS déclarant s'abstenir complètement de toutes boissons distillées (rhum, cognac, eau-de-vie, etc.) mais *faisant un usage très modéré de boissons fermentées* (vin et bière).

b) MEMBRES ASSOCIÉS se déclarant non seulement sympathiques à la cause de l'antialcoolisme, mais s'engageant à ne faire qu'un *usage très modéré* de boissons alcooliques quelconques.

Les membres peuvent passer d'une catégorie dans l'autre sur leur demande et pour un délai qu'ils indiquent.

Les étudiants peuvent être admis comme membres de la Société.

Le titre de membre correspondant est réservé aux médecins étrangers.

Le titre de membre d'honneur pourra être décerné aux personnes ayant bien mérité de la Société.

ART. V. — Le bureau, recruté parmi les membres effectifs permanents, est élu pour deux ans à la simple majorité des voix. Il est rééligible.

ART. VI. — La Société tiendra un nombre de séances aussi considérable que de besoin

La dernière séance de l'année est spécialement consacrée à la fixation de l'annate<sup>1</sup> et aux élections : à ce titre, elle est obligatoire.

ART. VII. — Les séances auront ordinairement lieu à Bruxelles, mais pourraient, à l'occasion, se tenir dans une autre localité.

ART. VIII. — Les membres de la Société recevront un *journal spécial* publié sous la direction du bureau. Tous les membres de la Société sont invités à collaborer à ce journal.

ART. IX. — Il sera institué une *bibliothèque circulante* au moyen d'achats, de dons ou d'emprunts.

Les membres sont supposés avoir reçu les livres envoyés par la poste, s'ils ne réclament pas en temps utile.

A moins de circonstances spéciales, il ne sera pas prêté plus de 3 livres ou brochures à la fois.

Les prêts se font pour un mois. Après trois rappels distants de quinze jours et restés sans réponse, le lecteur sera considéré comme acquéreur pour autant que les livres se trouvent encore en librairie.

Pourquoi le règlement demande-t-il aux membres effectifs un léger sacrifice : la privation, si c'en est une, des liqueurs fortes et concentrées ? Ne suffirait-il pas de réunir tous les hommes de bonne volonté dans une action commune, sans leur demander d'autre tâche que celle de répandre simplement les données scientifiques actuelles ? Non, évidemment, cela ne suffit pas : les médecins n'ont-ils pas depuis toujours élevé la voix contre les abus de l'alcool ? Et cependant le flot envahissant de l'alcoolisme monte, monte toujours !

C'est qu'il ne suffit pas de combattre les préjugés par la parole, quelque vibrante ou persuasive qu'elle soit, il faut plus encore : la conduite même du praticien doit témoigner de ses opinions. Il ne faut pas que, le verre à la main, il soit réduit à s'écrier : « Faites ce que je dis, mais n'imites pas ce que je fais. » La logique déclare que de tels procédés entravent tout succès, et l'expérience ne démontre que trop le bien fondé de cette assertion.

Il y a un an, bien des esprits sceptiques ont souri à l'annonce de la fondation de la *Société Médicale Belge de Tempérance* et se sont attendus à voir nos efforts couronnés d'un insuccès complet. Cette appréciation n'était pas faite pour nous décourager nous l'avions prévue, nous savions en effet que si les médecins se déclarant absolument ennemis de tout abus d'alcool sont très nombreux, leur effort pour répandre leur façon de voir est parfaitement négatif. Voyant la population entière du pays payer un tribut énorme à l'alcoolisme, ils jugent sans doute le mal si grand qu'ils désespèrent de ne jamais rien obtenir et, découragés avant d'avoir rien entrepris, manquant eux-mêmes d'initiative, ils n'attachent aucune importance aux essais des autres. Cependant, il faut bien que quelques-uns commencent ! C'est ce que les fondateurs de notre société ont pensé et ils ont écrit carrément en tête de leur programme : *La Tempérance*, parce qu'ils ont jugé que c'était là le grand levier dans la lutte antialcoolique, sans son aide efficace, on ne peut arriver à rien de durable.

<sup>1</sup> L'annate actuelle est fixée à 2 francs.

Qu'il nous soit permis d'appuyer un instant sur ce point, car il est fondamental. Si bien des gens manquent de courage dans la lutte antialcoolique, c'est pour un motif ordinairement inavoué, mais cependant bien réel, c'est uniquement parce qu'ils font eux-mêmes usage d'alcool.

Sans cesse sous l'effet des illusions des sens, ils paient un lourd tribut à la série des erreurs courantes qui veulent que l'alcool soit utile et bon quand même. Les boissons fortes en effet n'ont-elles pas la réputation usurpée de réchauffer quand on a froid, de ranimer quand on est fatigué, et Dieu sait combien ces cas sont fréquents !

Ces hommes parfaitement conséquents avec eux-mêmes, ne peuvent raisonnablement combattre l'usage de l'alcool chez les autres alors qu'ils l'admettent pour eux, il doit même leur paraître cruel de le défendre aux travailleurs, auxquels il devrait semble-t-il rendre quotidiennement de véritables services. Aussi préconisent-ils des demi-mesures : ils croient loyalement que l'on peut éviter l'alcoolisme en combattant le mal par la plume et par la parole.

Nous voilà arrivés au cœur même de la question, et nous comprenons maintenant pourquoi dans tous les pays où on a obtenu quelque résultat, ce sont les sociétés de tempérance (ou plutôt d'abstinence) qui ont donné le grand coup. C'est qu'en effet, leurs membres ne faisant pas usage d'alcool distillé ou même d'alcool sous aucune forme sont au-dessus des préjugés vulgaires, ils savent eux, et cela par expérience personnelle, que l'alcool ne donne pas de force, que la stimulation qu'il provoque momentanément est sans efficacité réelle, et en résumé, que l'usage des boissons alcooliques est non seulement périlleux mais parfaitement inutile. Ils savent bien aussi que l'usage modéré est un mythe impossible à réaliser en pratique.

Qui oserait en donner une définition exacte pouvant s'appliquer à tous ?

Qui d'autre part aura la hardiesse d'exposer la question de l'alcoolisme et de conclure : moi je puis boire parce que je suis résistant (?) Mon système nerveux est solide et mon hérédité sans tache, mais vous, vous ne le pouvez pas, parce que vous ne vous trouvez pas dans les mêmes conditions, vous êtes affaiblis, mal nourris, mal constitués, trop sensibles au poison.

Messieurs, je me résume : *le rôle du médecin dans la lutte antialcoolique est de toute première importance. Afin qu'elle donne tous les fruits qu'on est en droit d'en attendre, il faut qu'une société de médecins pratiquant la tempérance se crée, afin d'organiser le mouvement et notamment dans le but de faire une propagande active et bien conçue parmi tous les membres du corps médical.*

## Annexe N<sup>o</sup> 4

---

### Les préjugés en faveur de la consommation de l'alcool et leur réfutation scientifique

PAR LE D<sup>r</sup> A. BIENFAIT, DE LIÈGE

Au Congrès de Bruxelles, nous avons entendu M. Rochat nous exposer d'une façon frappante la définition, l'histoire et l'importance des préjugés. Il nous a montré l'influence considérable et pernicieuse de ces sortes d'axiomes admettant comme vraies les erreurs les plus flagrantes.

Semblables à l'ivraie qui infeste les champs, renaissant et se répandant continuellement, les préjugés sont d'autant plus difficiles à atteindre qu'ils sont universellement répandus et sont considérés, à l'égal des proverbes, comme l'expression de la sagesse des nations.

Notre but sera d'entreprendre un à un les quelques préjugés le plus en honneur, nous rechercherons en quoi ils sont erronés et nous mettrons en lumière, autant que nous le pourrons, l'illusion qui habituellement voile la vérité.

Nous ne nous dissimulons aucunement la difficulté de notre tâche, mais nous l'abordons cependant avec courage, car en attaquant les préjugés, nous combattons une des causes qui font la force de l'alcoolisme et nous enlevons la meilleure arme à nos contradicteurs.

*L'alcool est-il un digestif ?* — Cette affirmation s'appuie sur une simple illusion de nos sens. Il arrive, en effet, qu'après un repas copieux, la digestion soit pénible, l'estomac se distend et donne une sensation désagréable ; si, à ce moment, vous prenez un verre de liqueur, disent les défenseurs des eaux-de-vie, élixirs et autres produits industriels, vous sentez une détente se produire, l'alcool vous a rendu service, il vous a fait digérer !

Que faut-il retenir de cette allégation ? Fort peu de chose.

En réalité, la bonne foi a été surprise. La tunique musculaire de l'estomac a pour fonctions de se contracter et de brasser la masse alimentaire avec le suc gastrique qui doit la dissoudre et la digérer. S'il lui arrive de faiblir, nous éprouvons une sensation de gonflement produite par la distension de l'estomac, à ce moment, l'alcool, pris sous une forme concentrée, vient surexciter cette tunique musculaire : elle se contracte momentanément et fait passer dans l'intestin une partie du contenu stomacal. Mais est-ce là une chose désirable, cet effet est-il utile ? Voilà la question. Quant à nous, nous sommes d'avis que cet effet, agréable peut-être, est cependant pernicieux, car les matières non digérées arrivent au contact de la muqueuse intestinale

si délicate et l'impressionnent défavorablement. Si cette action se répète fréquemment, elle amène une dyspepsie intestinale chronique.

D'ailleurs, l'alcool agit de multiples façons sur l'acte de la digestion et toujours dans un sens défavorable.

Comme nous l'avons déjà dit antérieurement<sup>1</sup>, il y a surtout trois contre-indications qui devraient en faire proscrire l'emploi. Ce sont les suivantes :

1° L'alcool irrite d'abord la paroi de l'estomac, puis il l'anesthésie, c'est-à-dire l'insensibilise, et la met par conséquent dans des conditions anormales ; cet organe doit sécréter le suc gastrique qui dissout les aliments ; il doit de plus se contracter et se relâcher continuellement pour pétrir la masse alimentaire et la mélanger intimement à ce suc gastrique ; sous l'influence de l'alcool ces deux fonctions tout à fait primordiales sont surexcitées puis diminuées et parfois même enrayées.

2° Les spiritueux amènent la dilatation des petits vaisseaux qui se gorgent de sang. Or, pour que la digestion se fasse dans de bonnes conditions, le sang doit affluer à l'estomac, mais comme il ne peut s'accumuler partout à la fois, s'il se porte en masse vers la peau, il doit abandonner l'estomac. Chacun sait d'ailleurs combien il est dangereux de prendre un bain, fût-ce un simple bain de pieds, après les repas ; le danger provient de ce qu'un bain de pieds attire le sang dans les jambes ; un bain général l'attire à la peau lors de la réaction. L'alcool produit un résultat analogue.

Cela suffirait déjà à nous expliquer la lenteur des digestions et la prédisposition aux malaises et aux indigestions si fréquentes chez les buveurs.

3° Enfin l'alcool pris au moment des repas imprègne les aliments et empêche l'action dissolvante du suc gastrique.

Il suffit de faire une digestion artificielle *in vitro* pour s'en assurer.

Enfin rappelons que les buveurs sont tout spécialement prédisposés aux affections des *organes digestifs* c'est-à-dire de l'estomac, des intestins et du foie. Ils souffrent du catarrhe pituiteux, de l'ulcère rond, ils sont prédisposés aux cancers du pylore et du cardia, ils finissent souvent leur triste existence par la cirrhose hypertrophique ou atrophique du foie.

Il est donc impossible que l'usage de l'alcool ait la moindre utilité au point de vue de la digestion.

*L'alcool est-il un apéritif.* — Puisque l'alcool est contraire à la digestion, comment pourrait-il être un apéritif ? C'est-à-dire une substance bienfaisante agissant favorablement sur l'estomac et préparant

<sup>1</sup> *Les préjugés populaires en faveur de l'alcool.* — Société Belge de tempérance, Bruxelles, rue Dupont, 42, 1898.



cet acte important ? Néanmoins nous avons consulté beaucoup de personnes sur le point de savoir si vraiment l'alcool, c'est-à-dire l'eau-de-vie, les amers, et spécialement l'absinthe, leur ouvrirait véritablement l'appétit, beaucoup nous ont répondu non, les autres nous ont assuré que oui.

Une seule chose nous étonne dans ce peu d'unanimité, nous croyions que tous diraient oui, car nous nous expliquons parfaitement qu'une dose d'alcool prise à jeun donne la sensation de faim. Voici comment : lorsqu'on excite l'estomac il répond à cette excitation par la sensation qu'il est accoutumé à donner, que l'on ait employé la moutarde, le vinaigre, l'alcool ou tout autre excitant.

Nous pouvons comparer, jusqu'à un certain point, ce phénomène à celui qui se passe pour le nerf optique. Ce nerf est habitué à donner des sensations lumineuses, de sorte que si l'œil reçoit un coup, il donne une sensation de lumière, même dans l'obscurité la plus complète.

Le sentiment de faim qui accompagne les libations est donc factice, il n'est pas comparable à celui qu'occasionne le bouillon concentré ou les entremets. En d'autres termes, la digestion qui suivra ne sera ni plus rapide ni plus complète qu'en temps ordinaire, loin de là. *Trousseau* a dépeint cette situation par une expression bien juste, « Faire usage d'apéritifs à base d'alcool, c'est s'ouvrir l'estomac avec une fausse clef. »

D'ailleurs, toutes les personnes de bonne foi le reconnaissent, on prend l'apéritif, non pas pour augmenter l'appétit, mais simplement pour obéir à un usage irrationnel. On ne se contente pas de prendre un verre, on en absorbe plusieurs et lorsqu'une demi-heure ou une heure plus tard on rentre chez soi pour prendre son repas, il y a longtemps que la sensation de faim a fait place à de l'inappétence.

*L'alcool est-il un aliment ?* — Nous abordons ici une question délicate sur laquelle a régné pendant longtemps la plus grande obscurité. Aujourd'hui encore les avis sont partagés, les uns admettent que l'alcool s'oxyde et donne lieu à de l'acide carbonique et de l'eau, les autres veulent que cette substance traverse l'organisme plus ou moins lentement mais sans se modifier. Nous avons démontré autre part<sup>1</sup> que l'alcool se détruit dans l'organisme mais que malgré cette circonstance il ne peut pas être considéré comme aliment.

Afin d'éviter tout malentendu, il importe d'abord que nous définissions exactement ce que nous appelons un aliment. D'après nous, on doit donner ce nom aux substances qui, introduites dans notre organisme sous une forme quelconque, sont d'abord assimilées, puis, enfin de compte, s'oxydent de façon à produire un effet calorifique, dynami-

<sup>1</sup> D<sup>r</sup> Bienfait. « L'alcool s'oxyde-t-il dans l'organisme. » Bulletin de la Société Médicale Belge de Tempérance, 1899, n° 9.

que, etc., indispensable au maintien de la vie. Mais il faut de plus que l'excédent de ces matières puisse se déposer dans notre corps de façon à constituer une provision utilisable au moment du besoin, enfin, il faut aussi que l'usage de ces substances ne soit jamais nuisible.

La viande, le pain, les œufs, le lait et d'autres substances encore répondent en tous points à cette définition, mais ce n'est pas le cas pour d'autres substances telles que l'alcool, la créatinine, les acétates, etc., etc.

L'alcool produit, il est vrai, un certain nombre de calories, mais il est démontré qu'elles ne sont pas même utilisées à augmenter la chaleur du corps ou la force musculaire (*Branthwaite, Destrée, etc., etc.*). Jamais on n'a prouvé l'emmagasinement de l'alcool en une substance insoluble telle que la graisse ou le glycogène. Enfin il conduit à la dégénérescence<sup>1</sup> de tous nos organes et agit même indirectement sur la constitution de nos descendants !

Dire que l'alcool constitue un aliment, constitue donc un non sens.

Quant au vin et à la bière, il serait insensé de les considérer comme du *pain liquide*, ils contiennent absolument trop peu de substances nutritives pour cette soutenir comparaison.

*L'alcool réchauffe-t-il ?* — Le préjugé qui veut faire de l'alcool une substance utile à ce point de vue, s'appuie sur une erreur d'observation très intéressante.

En effet, quand nous avons froid, en hiver par exemple, la température de la peau descend entre 25° et 30°, tandis que le sang accumulé à l'intérieur du corps conserve sa température normale de 37°. Si dans ces circonstances nous prenons de l'alcool, le sang afflue à la peau par suite de la vasodilatation des petits vaisseaux (paralyse des nerfs vaso moteurs). Il s'en suit que les nerfs sensibles de la peau passant rapidement de 25° à une température supérieure accusent cette sensation de chaleur qui a été constatée par tant de personnes. Mais en réalité le sang s'est refroidi à la peau et tout le corps s'est par là même refroidi en même temps ainsi qu'en témoigne le thermomètre. (*Sée, Richardson, Binz, Branthwaite, etc.*).

Cette explication donnée par la science est confirmée par la pratique. (Expéditions polaires, rapports des généraux, etc., etc.).

*L'alcool est-il un stimulant ?* — Autrement dit, l'alcool augmente-t-il la capacité de travail musculaire ou intellectuel ?

Nous pourrions répondre d'emblée non, il n'y a à proprement parler que les aliments qui puissent donner des forces, or l'alcool n'est pas un aliment. Mais nous avons toute une série d'arguments qui démontrent que cette proposition est erronée.

<sup>1</sup> Dr Bienfait. « Genèse des lésions matérielles, d'origine alcoolique. » *Annales de la Soc. Méd. Chirurgicale de Liège*, 1896.

Il y a d'abord les faits observés couramment, l'opinion des sportmen, cyclistes, coureurs, rameurs, etc., qui pour rien au monde ne prendraient de l'alcool avant une course; il y a aussi les résultats d'expériences spéciales avec contre épreuves, réalisées par les médecins faisant travailler sous leurs yeux les équipes de soldats ou d'ouvriers, buvant ou ne buvant pas de l'alcool.

Il y a aussi les expériences de laboratoire faites par le professeur Destree et prouvant mathématiquement et avec chiffres à l'appui, la diminution de travail que produit l'usage de l'alcool.

Rappelons enfin la théorie de Smiedeberg, qui loin de considérer l'alcool comme un excitant, l'appelle un paralysant. La première période de l'ivresse et l'excitation qui la caractérise, proviendrait de l'effet paralysant de l'alcool sur les centres supérieurs. L'action inhibitrice de ceux-ci cesse de se faire sentir et les centres inférieurs livrés à eux-mêmes *paraissent* surexcités jusqu'au moment où ils subissent à leur tour l'effet narcotique.

L'effet de l'alcool sur le travail intellectuel est absolument défavorable ainsi que l'ont démontré Rigde, Smith et d'autres encore.

*L'alcool préserve-t-il des maladies contagieuses?* — On conçoit que le peuple attribue à l'alcool un rôle protecteur de premier ordre, une substance qui réchauffe, qui nourrit, qui fait digérer, qui fortifie, doit véritablement avoir les plus grands rapports avec une panacée universelle. Nous venons de montrer que l'alcool a une réputation usurpée à tous points de vue, il s'en suit qu'il a bien peu de chance à ce qu'il soit un préservatif pour les maladies contagieuses. Mais « l'alcool tue les microbes » dit-on, dès lors, et à ce seul titre son emploi doit être précieux.

Voilà encore une grosse erreur. En bouteille, « in vitro » l'alcool est antiseptique parce qu'il est très concentré. Mais il nous est impossible de le boire sous cette forme, y arriverions-nous même, il se diluerait dans notre corps. Le sang d'un buveur ne contient vraisemblablement pas une concentration supérieure à un pour mille d'alcool.

D'autre part notre organisme lutte par lui-même contre la contagion et cela par des procédés multiples.

Les microbes inhalés par la respiration, s'engluent dans le mucus des bronches et sont reconduits au dehors par les cils vibratils.

Ceux que nous avalons sont détruits, digérés par le suc gastrique.

Et enfin, ceux qui par impossible, arrivent dans le sang ou dans les organes sont combattus par les *globules blancs* du sang et de la lymphe.

Pour éviter une maladie contagieuse, il faut donc que notre organisme soit bien intact, très bien portant.

Or l'alcool déränge les fonctions de l'estomac (dyspepsie), irrite les bronches (bronchites) et insensibilise les globules blancs. Donc, boire

en temps d'épidémie, c'est faciliter l'accès des microbes, c'est courir au devant de la maladie.

Les faits sont d'accord avec ces explications, c'est toujours le lendemain des fêtes que les morts sont les plus fréquentes en temps de choléra. Ce sont les buveurs qui sont le plus souvent malades (Sociétés de Secours Mutuels anglaises) et enfin rappelons que l'Institut Pasteur a observé l'action néfaste de l'alcool sur l'immunité <sup>1</sup>.

*On ne pourrait pas vivre sans alcool.* — L'habitude de boire de l'alcool à tout propos s'est tellement enracinée dans nos régions, que bien des gens, de bonne foi, se figurent que l'alcool est nécessaire à la vie !

Il n'est pas besoin de longs discours pour réfuter une erreur aussi phénoménale. Contentons-nous de répéter que l'alcool provoque des maladies par son seul usage (Athéromasie, dégénérescence graisseuse, cirrhoses, etc., etc.) et qu'il prédispose à beaucoup d'autres. (Anomalies de la nutrition — Maladies infectieuses.)

Ajoutons d'autre part que des peuples entiers (les Musulmans) s'abstiennent d'alcool depuis des siècles.

Disons enfin qu'il y a chez les Américains, les Anglais, les Scandinaves, etc., etc., *des millions d'abstinents totaux* qui se portent tellement bien que les Sociétés d'assurances sur la vie leur font des réductions considérables.

*L'alcool fait du bien aux enfants.* — Chacun sait combien les enfants sont délicats. Le moindre écart de régime leur occasionne des entérites très souvent mortelles. Quand la mère ne peut nourrir son enfant il arrive que ni le lait de vache, ni les farines, ni aucune préparation ne peut être utilisée, bien mieux, certains enfants dépérissent dans les bras de leur nourrice, il faut changer jusqu'au moment où le lait leur convient.

Cependant nous trouvons des personnes qui donnent du cidre, de la bière, du vin, des *spiritueux* même, aux enfants. A-t-on idée d'une aberration pareille ?

Ce qui ruine la santé de l'homme adulte est un poison dangereux pour l'enfant. Ce qui le prouve dans ce cas c'est l'énorme mortalité infantile dans les milieux ouvriers, par entérite, par bronchites et pneumonies <sup>2</sup> et par convulsions.

*Donc jamais d'alcool aux enfants !* <sup>3</sup>

<sup>1</sup> Annales de l'Institut Pasteur. Décembre 97.

<sup>2</sup> L'alcool congestionne les poumons et affaiblit le cœur.

<sup>3</sup> *L'influence de l'alcool sur l'intelligence.* — Les autorités de la ville de Bonn ont fait procéder récemment à une enquête sur l'alcoolisme parmi les élèves des écoles primaires. Les constatations auxquelles cette opération a donné lieu sont loin d'être rassurantes. Seize enfants sur cent ne buvaient pas de lait et refusèrent absolument d'en boire, sous prétexte que ce breuvage manquait de saveur. Sur 247 élèves, âgés de sept à huit ans, que comptent les écoles primaires de Bonn, il ne s'en trouva aucun qui n'eût déjà bu du

*L'alcool n'empêche pas la longévité.* — Cette affirmation est naïve en face du faisceau compact des faits démontrant la nocivité de l'alcool et notamment en face des statistiques anglaises comparant la morbidité et la mortalité des buveurs ordinaires à celle des abstinents totaux.

|                                                                                                                                     |                           |         |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|---------|
| Survie de 23 %.                                                                                                                     | en faveur des abstinents. |         |
| Morbidité 33 %.                                                                                                                     | en moins                  | id. id. |
| Mortalité beaucoup plus forte dans toutes les professions où l'usage de l'alcool est habituel (cafetiers, brasseurs, maçons, etc.). |                           |         |

Mais on aime à citer des buveurs invétérés portant allègrement un âge avancé et frisant les 90 ans !

Nous pouvons reprendre le vieil argument et dire ce sont là des cas exceptionnels, il y a des syphilitiques qui vivent très vieux, des tuberculeux de même. Mais nous préférons appeler l'attention sur ces faits : c'est que l'alcoolisme est récent, c'est qu'il augmente constamment, c'est qu'il agit sur l'hérédité.

Les pères de ces vieillards buvaient peu.

Ils paraissaient boire beaucoup dans leur temps mais ils buvaient en réalité beaucoup moins que leurs petits-enfants actuellement jeunes hommes.

Voilà pourquoi ils sont encore si résistants. Mais en sera-t-il de même de leurs fils et petits-fils ?

On cite parfois aussi les résultats d'une enquête faite par les médecins anglais et donnant comme résultat que ce sont les buveurs modérés d'alcool qui vivent le plus longtemps. Outre que nous n'avons jamais pu nous procurer ce document afin de nous rendre compte des conditions de cette enquête, nous déclarons attacher beaucoup plus d'importance aux conclusions diamétralement opposées auxquelles arrivent les sociétés d'assurances sur la vie en Angleterre, elles sont en effet basées sur l'intérêt, puisqu'elles font des diminutions de tarif aux abstinents c'est qu'elles savent qu'elles ne perdront pas d'argent.

\*  
\*  
\*

Comme conclusion à cette étude, que le manque de place nous a forcé à condenser, nous dirons que : *l'alcool, très nuisible d'ailleurs par lui-même, n'a aucune utilité réelle dans la vie courante, et par conséquent on doit le bannir de la consommation et le considérer simplement comme un médicament. Il ne doit donc être débité que par les pharmaciens, et seulement sur l'avis du médecin.*

vin, de la bière ou de l'eau-de-vie. 25 p. c. n'avaient jamais goûté d'eau-de-vie, mais buvaient habituellement de la bière ou du vin. 8 p. c. de ces enfants recevaient quotidiennement de la main de leurs parents un verre d'eau-de-vie, « afin de devenir forts ».

Certains étaient habitués au cognac. Il ressort d'une façon absolument certaine de l'enquête faite à Bonn que, *plus les enfants sont accoutumés à l'alcool, plus leur intelligence est paresseuse*. Ceux qui déjeunaient le matin avec un verre d'eau-de-vie ou de cognac et qui ne trouvaient au lait « aucune saveur » se trahissaient par leur inattention complète pendant la première heure de la matinée. Un fait singulier révélé par le rapport de Bonn, c'est que les jeunes filles qui déjeunent avec du cognac ou de l'eau-de-vie sont en beaucoup plus grand nombre que les jeunes garçons.

## Annexe N° 5

---

### Alcoholism in America

BY CLARK BELL, ESQ. L. L. D.

President American International Medico-Legal Congress; Honorary Member Medico-Legal Society of France, Honorary Member Society of Mental Medicine of Belgium, Ex-President Medico-Legal Society of New-York. Editor Medico-Legal Journal.

#### Travaux de la Société médico-légale de New-York concernant l'alcoolisme

PAR M. CLARK BELL

Docteur en droit, Président du Congrès Américain International médico-légal, etc., etc.

---

*Analyse.* — L'alcoolique devant la loi; quels sont ses rapports avec elle? sa responsabilité dans les affaires. C'est ce que nous apprend une liste très longue d'ouvrages ou d'articles publiés sur le sujet et portant des titres tels que ceux-ci :

- « La Jurisprudence médicale de l'ivresse », par le Dr J. Parish.
- « Les Juifs n'ont pas l'habitude de l'alcool », par le savant Moritz Ellinger.
- « L'Evolution judiciaire quant à la responsabilité des alcooliques », par le Dr Clark Bell lui-même.
- Etc., etc., etc., etc.

(Mémoire de bibliographie pure).

The assembling of an international Congress in Paris, France, for the discussion of subjects relating to the abuses of alcoholic beverages; is an important event; not only to the Students on Sociology, but to all those interested in the relation of the Inebriate to the law, and the administration of Justice in the Courts.

It has seemed to me that the work accomplished in the Western Hemisphere in this direction, could not fail to have a certain interest to our *confrères* in European Countries; and that a mere summary of these labors, would be deemed valuable to the men of science throughout the world.

I propose therefore as my contribution, to the labors of the 7th International Congress of 1899 in Paris; to briefly review slightly notice, and recapitulate, the work of the Medico-Legal Society of New-York, with which I have been prominently identified for more than a quarter of a century :

The Medico-Legal relations of the inebriate, in business, in social affairs, and his responsibility before the law; have for many years engaged the attention of the Medico-Legal Society.

As early as December, 1868, Dr. Stephen Rogers, opened the

discussion by a paper, upon the influence of Methomania upon Business and Criminal responsibility. This was followed in the same year by a paper entitled « Methomania », by Dr. James J. O'Dea.

In the fall of 1869, « The Law in Reference to Suicide and Intemperance in Life Insurance » was, made the subject of a paper by Wm. Shradly, Esq., of the New-York Bar.

In the paper upon Hereditary Diseases of the Nervous System read by Stephen Rogers in 1869 before the Society, considerable space was given, and stress laid, « upon » the Degeneracy of Alcoholic Inheritance », and the proposition was made in view of the unusually large number of persons, who had during 1866 and 1867 been adjudged dipsomaniacs, that « the Medico-Legal Society would be ready to decide by a very large vote, that there was such a disease as Alcoholism, that one of its forms was Methomania ; and that it was an hereditary and, of course, a transmissible disease. » (Medico-Legal Papers Series I, pp. 87-88).

In March, 1869, Wm. Shardy, Esq. read before the Medico-Legal Society a paper containing the Act passed April, 8, 1864, in The State of New-York, to establish an Asylum for Inebriates in the city of New-York with the amendments of 1867. — (Medico-Legal Papers, Series I, pp. 92-96). Also, the Acts of May 9, 1867 (Chap. 843, Laws of 1867), to incorporate the Inebriate Home of Kings County and the Amendments thereto in 1868. (Medico-Legal Papers, Series I, pp. 97-99). As well as the several Acts for the relief of The New-York State Inebriate Asylum, passed April 15, 1859 ; March 21, 1861 ; April 15, 1864, and March 31, 1865, with a resume of the law, regarding the case of habitual drunkards. — (Ibid., pp. 102, et. Seq.). — In the same year December 9, 1869, Dr. S. Teller, read a paper before the Society, entitled « Medical points in regard to the Suicide and Intemperance proviso, in Life Insurance policies ».

In 1871, Dr. Paluel De Marmion read a paper entitled « Medico-Legal Considerations upon Alcoholism, and the Moral and Criminal Responsibility of Inebriates. »

In November, 1871, Dr. Stephen Rogers, in his inaugural address as President of the Society, gave considerable space, and laid great stress upon the Methomaniac, and the duty of the State to him ». He then claimed « That the morbid, and really uncontrollable impulse to drink and to be drunk ; was an impulse which we all know results in more evil to society, and, finally, in more destruction of life, a hundred fold ; than all the higher grades of crime, » and this subject and its evils he called so the attention of that body as being of the very highest interest and importance in its proposed labors.

On April 11, 1872, Stephen Rogers contributed a paper to the Medico-Legal Society entitled « The Influence of Uraemic and Alcoholic Poisoning on Testamentary Capacity. »

In February, 1866, Dr. Enrique A. Fremont, of Ozuluama, Mexico,

contributed a paper entitled « Inebriety and Criminal Responsibility in Mexico, » which appeared in the Medico-Legal Journal, and the same number contained a paper ad by Dr. Geo. H. Savage, of London, on « Drunkenness and Criminal Responsibility, » pp. 84 et. seq. Vol. No 1).

In July, in 1887, Clark Bell, Esq., contributed a paper to the International and Colonial Congress of Inebriety at London entitled « The Relation of Intemperance to Insanity, » which was read later before the Medico-Legal Society, in September, 1887, and the November and December meetings of the Society in 1887 were devoted to original papers on this subject by distinguished members).

On November 9, 1887 I had the Honor to introduce a discussion and to contribute a paper to the Medico-Legal Society of which I was then President entitled « The Medical Jurisprudence of Inebriety. » To the discussion of which many prominent members of that Society contributed among whom where :

Anthony R. Dyett, Esq. of New-York Bar whose address was on the same subject.

Prof. Chas. H. Hughes contribution was « The Status Ebrietatis in our Courts. »

The paper of Dr. Edward C. Mann was « Medicine vs. The disease of Alcoholic Inebriety. »

The contribution of Moritz Ellinger, the learned Corresponding Secretary of that Society was « Jews not addicted to the use of Alcohol. »

Dr. L. W. Bakers paper was entitled « The Medico-Legal Treatment of Common Inebriety. »

M. Louise Thomas contribution was entitled « The Medical Jurisprudence of Inebriety. »

Dr. Lucy M. Halls paper in that discussion was named « Prison Experiences. »

Dr. T. D. Crothers on December 14, 1887 read a paper before that Society entitled « The Scientific Study of Inebriate Criminals. »

Dr. Joseph Parish at same Session read a paper entitled « The Medical Jurisprudence of Inebriety. »

Dr. T. L. Wright read a paper entitled « Personal Responsibility as affected by Alcoholis influence. » « The Hereditary effect of Intemperance, as it affects Responsibility Legal and Moral. »

Dr. Mary Weeks Burnett of Chicago then President National Temperance Hospital's paper was « Prohibition and Inebriety. »

That of Rev. and Prof. Edward P. Thwing was entitled « American Life as related to Inebriety. »

In introducing in November 1889 this discussion before that body, I stated before the body, my reasons as follows : — « In introducing this topic for consideration and discussion in the Medico-Legal



Society at this time, I have desired to arrest the attention of two classes of thinkers, to what must be conceded by all, to be one of the most important social problems of the time.

1. The medical men, to establish alcoholism as a true disease, within well defined limitations, that could be easily recognizable by the lay or legal mind; and.

2. To statemen legislators and jurists, to inquire whether legislation was necessary, or able to remedy existing evils, in the social condition of the inebriate, or his relation to the state, or society. »

These papers so read before the Society in November and December 1887 were discussed by the following members :

Austin Abbott, Esq.,  
Isaac L. Peet, L. L. D.  
A. Jacobi, M. D.  
Lucy M. Hall, M. D.  
S. Waterman, M. D.  
Hon. Noah Davis, Esq.

H. S. Drayton, M. D.  
Emmett Dent, M. D.  
Wm. F. Holcombe, M. D.  
F. K. Paddock, M. D.  
Frank H. Igram, M. D.  
Clark Bell, L. L. D.

At the international Medico-Legal Congress held in January 1889 in the City of New York over which I had the honor to preside the following papers upon the Subjects connected with alcoholism were read.

By Dr. Norman Kerr of England « Criminal responsibility in Narcomania. »

By Dr. T. Q. D. Crothers of Hartford, Conn. « Alcoholic Tance. »

By Dr. Carl Horsch of N. H. « License Laws. »

By Dr. T. L. Wright of Ohio « Drunkenness and Morals. »

These papers were discussed by :

Dr. I. N. Quimby of N. J. ; Dr. W. L. Tule, of New York ; Father Thos. J. Ducey of New York ; Julia Thomas of New York ; Willis A. Barnes of New York ; M. Louise Thomas of New York ; Dr. W. Godding of Washington, D. C. ; and Dr. Carl Horsch of N. H.

I present herewith to the Library of the Congress a copy of the Bulletin of the Congress which contains the paper referred to. These papers were with some of the earlier papers published by a Committee of the Society in a Bound volume in the fall of 1888 by myself entitled « The Medical Jurisprudence of Inebriety », a copy of which I contribute to the present Congress as a Supplement to the present paper.

At the February meeting of the Medico-Legal Society 1878, a committee of which D. S. Riddle, Esq. then a prominent member of the Society was Chairman and Hon. Jacob F. Miller and Wm. C. Davies Esq. were members, made an extend Report upon the abuses of Intoxicating beverages, with a Recommendation to the Legislature to

adppt a Standard of purity for all Liquors. To punish adulteration and to provide for a public analyst in each of the Judicial Districts of the State, with a complete system for enforcement of the law and punishment for offenders.

In December, 1877, Hon. Cephas Brainard of the New York Bar read an able paper before the Society on « The relation of Law and Medicine to one another and to the Public », in which he treated in a masterly way the evils of Alcoholism » which is published in Vol. 3 Medico-Legal Papers pp. 526 et. seq.

In Vol. 111 Bells Medico-Legal Studies at page 202 appears an article by himself entitled « Drunkenness as a Defence » which contains a Reference to the Law in America and England, as settled by the decision of the Law Courts in both the countries, and in the same volume a short statement of the settled law in the same countries as to « Delirium Tremens », when pleaded as a defence in criminal trials.

The Medico-Legal Congress of 1895 held under the auspices of the Medico-Legal Society in the Federal Court-House, September 4th, 5th, 6th, 1895 in the City of New York, devoted the second Department of its labor to the Study of Inebriety under the Presidency of Clark Bell, L. L. D., Esq. T. D. Crothers, M. D. was made Chairman of this Department with the following Vice-Chairman D. L. Brower, M. D. Chicago, 111. E. T. Burk, M. D. Brooklyn, N. Y. Prof. W. J. Herdman, M. D. of Ann Harbor, Mich. E. C. Mann, M. D. of N. Y. ; L. D. Mason, M. D. of Brooklyn, N. Y. ; R. Osgood Mason, M. D., of N. Y. ; Isaac N. Quimby, M. D. of N. J.

The following papers were read before that body, and are published in the Bulletin of that Congress of which a copy is presented by the author of this paper to the Paris Congress as a part of the work of the Medico-Legal Society, to the Study of the subject you meet to consider : Address by T. D. Crothers, M. D. as Chairman of the Department of Inebriety on « The Medical Jurisprudence of Inebriety. »

Papers by Isaac N. Quimby, M. D. of New Jersey on « Alcohol and Tobacco » also on « Alcoholic Anaesthesia. »

By L. D. Mason, M. D. of Brooklyn, N. Y. « Legal Responsibility of Municipal Governments. »

By T. D. Crothers, M. D. of Hartford, Conn. « Legal Responsibility in Inebriety. »

By Austin Abbott, Esq. L. L. D. « Necessity of Medical Supervision in Criminal Arrests. »

By Prof. R. Brower, A. M., M. D. of Chicago, 111 « The Etiology and Treatment of Criminality. »

At the International Medico-Legal Congress held at Chicago 111. on August 15th, 16th, 17th, 18th, 1893 under the Presidency of the author of this paper met in joint session and under the auspices of the World Congress Auxiliary.

Prof. M. W. Ewell, Chairman of the World Congress Auxiliary

Committee, was also chosen President Alternate of the Congress.

The Second day was devoted to Inebriety and its allied topics. The following papers were read :

By Dr. Norman Kerr, President of the British Society for the care of Inebriates and Vice-President of the International Medico-Legal Congress for England, on « Legal Recognition of Diseased Inebriates condition as a valid Plea » illustrated by recent cases.

(Vide pp. 322 Vol XI Medico-Legal Journal Vol. XI (1893).)

By T. D. Crothers, M. D. of Hartford, Conn. « Inebriate Criminals » their Medico-Legal relations. »

Dr. Charles A. Barnard of Rhode Island : « The Legal Responsibility of Drunkenness. »

A. Wood Renton, Esq. London « The New English Departure in regard to Inebriety. »

In Vol. V Medico-Legal Studies pp. 195 appears an article by myself entitled « Judicial Evolution as to Criminal Responsibility of Inebriety » relating to the evolution in the Tribunals of America and England upon the subject in the recent past.

## Annexe N° 6

---

### Summary of « the Progressive Banishment of Alcohol from British Workhouses, Lunatic Asylums, and Hospitals »

BY W. C. AMERY

Hon. Sec. Workhouse Drink Reform League, Birmingham, England

Many years ago the administration of Alcohol in the form of Spirits Wine or Malt Liquor was general, if not universal, in British Institutions for destitute or diseased poor, whether compulsorily sustained from the national purse through the rates, or supported by the voluntary contributions of the benevolent. To-day there are hundreds of such establishments where either no Spirits, or no Wine or no Malt Liquor is used, and scores from which alcohol has been altogether banished, no intoxicants being used for any purpose either for sick or healthy inmates, designated officers, patients or paupers.

*Poor-Law Workhouses and Infirmarys.* — To the Medical profession belongs the honour of initiating the non-alcoholic treatment. Fifty-one years ago Dr. Nicholls at Longford (Ireland) Workhouse finding that alcohol was injurious to his cholera patients discontinued

its use, the mortality thereupon falling from 94 to 33 per cent. Later the fever mortality without alcohol was  $2\frac{1}{2}$  per cent. In 1873 the Medical Officer of Wrexham banished all alcohol from the House and none has ever been used there since. But Dr. Norman Kerr, London, has been pre-eminent in bringing about the diminution or abolition of alcohol in public institutions. His contributions to the « *Lancet*, » and other Medical papers have furnished material wherewith Poor Law Guardians and ratepayers have been able to effect reductions in their own localities. By their use, and the Wrexham example, the writer was able 20 years ago at Swansea, to altogether stop the supply of intoxicants, at the ratepayers expense, to either indoor or outdoor paupers; and the Workhouse Drink Reform League of which the Duke of Westminster K. G., is President, has since then been actively engaged in exposing drink abuses, and in reducing to its present shrunken proportions the British Workhouse Drink Bill. All such efforts have received the sustained assistance and encouragement of the Local Government Board, formed in 1871 of the highest State officials with a permanent staff.

One of its earliest regulations was to remove fermented and distilled liquors from the category of food and to sanction the supply to the paupers only as medicine, on the Doctor's written orders unless on Christmas Day.

« Extracts from the General Consolidated Order of the Local Government Board Workhouse Regulations — Discipline and Diet. — Art. 107. « The paupers shall be dieted with the food and in the manner set forth in the Dietary Table, which may be prescribed for the use of the workhouse, and no pauper shall have or consume any liquor, or any food or provision other than is allowed in the said Dietary Table, except on Christmas Day or by the direction of the Medical Officer, as provided in Art. 108. » Art. 108. « Fourthly. The Guardians may, without any direction of the Medical Officer, make such allowance of food as may be necessary to paupers employed as nurses or in the household work; but they shall not allow to such paupers any fermented or spirituous liquors on account of the performance of such work unless in pursuance of a written recommendation of the Medical Officer. »

From time to time the Board has prepared and published in return to an Order of Parliament full details as to the quantities and costs of intoxicants consumed in the 650 Workhouses in England and Wales; at other times separate returns have been published of the Metropolis, or Ireland, and sometimes complete Returns for the whole of the United Kingdom. The great change in Medical and public opinion that has taken place to the detriment of alcoholic liquors as evidenced by the enormous reductions that have been made in their use, is strikingly illustrated by the totals of these Returns of costs for 22 years from 1871 to 1893.

| Date | Totals                   | Decrease    | Per cent | Time        |
|------|--------------------------|-------------|----------|-------------|
| 1871 | Fr. 2,063,875 (L 82,555) |             |          |             |
| 1881 | Fr. 1,507,575 (L 60,303) | Fr. 556,300 | 26 7/8   | in 10 years |
| 1885 | Fr. 1,118,025 (L 44,721) | Fr. 389,550 | 25       | in 4 "      |
| 1891 | Fr. 858,300 (L 34,332)   | Fr. 259,725 | 23       | in 6 "      |
| 1893 | Fr. 822,775 (L 32,911)   | Fr. 35,525  | 4 1/8    | in 2 "      |

These figures shew the enormous reduction of 60 per cent in the cost for England and Wales alone, excluding Scotland and Ireland: but if the *quantity* of alcoholic liquor be taken as a standard of comparison instead of the *cost*, the reduction is very much larger, as the measurement is less whilst the consumers are more.

Average consumption of all intoxicants (i. e. total of fermented and distilled liquors) per *head of inmates* in Litres.

|      | Inmates   | Spirits | Wine  | Malt Liquors |
|------|-----------|---------|-------|--------------|
| 1871 | Not given |         |       |              |
| 1881 | 170,566   | .6075   | .3804 | 21.5792      |
| 1885 | 175,987   | .4542   | .2413 | 15.3326      |
| 1891 | 176,020   | .3861   | .1731 | 11.3575      |
| 1893 | 190,772   | .3122   | .1504 | 10.2217      |

There is thus seen to be a reduction of more than 50 per cent in the last 12 years in the quantity of intoxicants administered to each inmate during the year, excluding for lack of data the large diminution of the previous 10 years, equaling 27 per cent on the cost. Were it possible to obtain the totals for 1871 and 1893 it would be found that a still greater reduction than that above named had taken place, perhaps between 70 and 75 per cent now from that of 26 years ago.

Single workhouses exemplify more strikingly the process of reduction. Even within the City of London proverbial for its waste, the workhouse has brought down the cost of its drink consumption from L 2684 in 1871 to L 252 in 1893. So in the like period, Lambeth Workhouse and Infirmary from L 1917 in 1871 to nothing; in the Workhouse, and L 15 in the Infirmary and Schools in 1893; St. George's from L 2804 to L 31; St. Marylebone L 2513 to L 441; Leeds L 508 to 11 s 4 d; Eton L 190, to nothing, except for Sacramental purposes and on Christmas Day. But for these two causes the number of Workhouses using no alcoholic stimulants would probably be doubled. The latest Return shews that as regards the total cost for all three kinds of intoxicants per head of inmates; at 110 Workhouses it ran from one fourteenth part of a penny to one penny per head per annum; there were 238 where the expenditure was under 6 d. per head and 307 where it was below one shilling.

In the practical disuse of intoxicants thus indicated, individual doctors who have made a stand against the old fashioned bibulous customs have had the support of their confreres. As a body they entirely reprobate excess, and the free administration of alcohol, whether as medicine or otherwise, has been condemned by the Medical Officers Association in the following resolutions passed at an annual meeting of the society: — « That in view of the very large proportion of pauperism produced by intemperance, and the disturbance and impairment of discipline where intoxicants are in use, this meeting notes with pleasure the greatly diminished consumption of intoxicating drinks in workhouses, and strongly urges on all Poor-law medical officers the propriety of prescribing as little intoxicating liquor as may be found compatible with the safety of the sick. » « That this meeting also is of opinion that no pauper should receive payment in intoxicating drink for work done, and that all parochial officials should have the option of a money equivalent in lieu of an allowance of beer or other intoxicating beverages. »

The House of Lords Committee on Intemperance in 1879 also reported strongly against giving intoxicants to the sick and ignorant poor, by which « a habit of flying to the bottle for relief is formed, and the groundwork is laid for habits of indulgence and intemperance which would otherwise never have been acquired ». Even when in spite of the law, Guardians or Medical Officers spend the ratepayers money on intoxicants, the Local Government Auditor surcharges the Master the illegal expenditure and it has to be refunded. In the case of a Workhouse Doctor who prescribed stimulants freely the Board censured him by writing as follows.

« The Board are avised that stimulants are not absolutely necessary by way of medical treatment in the majority of diseases which usually come under medical treatment in workhouses, and that for sustaining failing powers and counteracting disease there are other means than the administration of stimulants, which are doubtless as wellknown to you as to other medical men. The Board, moreover, are informed by their inspector (Dr. Mouat) that in some of the largest workhouses in the kingdom the use of stimulants has of late been practically discontinued or considerably reduced. Under these circumstances the Board must express their disapproval of the course you have adopted, and impress upon you the necessity of confining within reasonable limits your recommendations with regard to the supply of stimulants ».

In gross cases of alcoholic abuse the Medical Officer has been dismissed from his post by the Central Board; and for illegal distribution of intoxicants and other relief, a Board of Guardians has been dissolved. Thousands of official testimonies might be quoted of the advantages arising from the strictest limitation or total abolition of the use of intoxicants in Workhouses and Poor Law Infirmaries.

*Hospitals.* — Concurrently with the disuse of alcohol in rate supported Institutions preceded a like rejection of intoxicants from voluntary Hospitals and Infirmaries. An investigation of London and provincial Hospital accounts from 1863 to 1888 revealed a decrease of from 30 to 83 per cent in the cost of alcohol per bed per annum. A limited enquiry in 1890, amongst 67 such institutions, shewed that the reduction was progressive. At the Manchester Royal Infirmary (8499 patients) including the fever Hospital, the cost per patient per annum, was one shilling; and so it was at the South Hants Royal Infirmary. At Leeds General Infirmary (5084 patients) it was 11d; at Chester General Infirmary (941 patients) 9d; at Dundee Infirmary, Scotland, (2171 patients) 8d; and at Swansea Hospital, Wales, it was only 1 3/4 d.; at the London Temperance Hospital it was nil (3982 patients) and to-day the success of that Institution is a case in point.

*Lunatic asylums.* — These Institutions have also shared in the fall of alcohol. The Commissioners of Lunacy report that the cost of Wines, Spirits and Porter, had diminished 50 per cent in County Asylums, and in Borough Asylums by 73 per cent between the years 1875 and 1883. Since the London County Council have had the care of Metropolitan Lunatics the expenditure upon intoxicants at the Council's Asylums has greatly diminished. In 1897 the consumption for ordinary purposes was at Cane Hill (2522 inmates) 14 pints of Spirits, 12 of Wine, and 875 of Beer; at Banstead (2744) no Spirits no Wine, and 1780 pints of Beer, and at Claybury (2851) only 3 pints of Spirits, 35 pints of Wine, and 24 pints of Beer.

In the 50 years under review, movement has been on the average continuously towards the proscription of alcohol from British Public Charitable Institutions. The changes have embraced, the universal abolition of all alcoholic liquors as part of the paupers' ordinary diet in Workhouses, by order of the Local Government Board; the prohibition of the use of alcoholic drinks in any form as a reward for work done by the pauper inmates of Workhouses; the universal banishment of spirits and wine from the Workhouse tables and the general rejection of the beer ration for officers and the substitution of a money equivalent; the almost complete disappearance of the beer allowance on Christmas Day, no wine nor spirits ever allowed, and the substitution of tea, coffee, milk, aerated waters fruit etc; the proscription from hundreds of workhouses and Infirmaries of either spirits or wine or malt liquor whether for dietetic or medicinal purposes; the entire banishment from many workhouses and poor law infirmaries of all alcoholic liquors for any purposes whatever whether for sick, diseased or healthy paupers: enormously reduced consumption of intoxicants in Hospitals and Lunatic Asylums; and the establishment and success, of the London Temperance Hospital.

## DEUXIÈME SECTION

---

# PROGRAMME GÉNÉRAL

HISTOIRE, ECONOMIE POLITIQUE & SOCIALE

---

## PREMIÈRE SÉANCE

*Mercredi matin 5 Avril 1899*

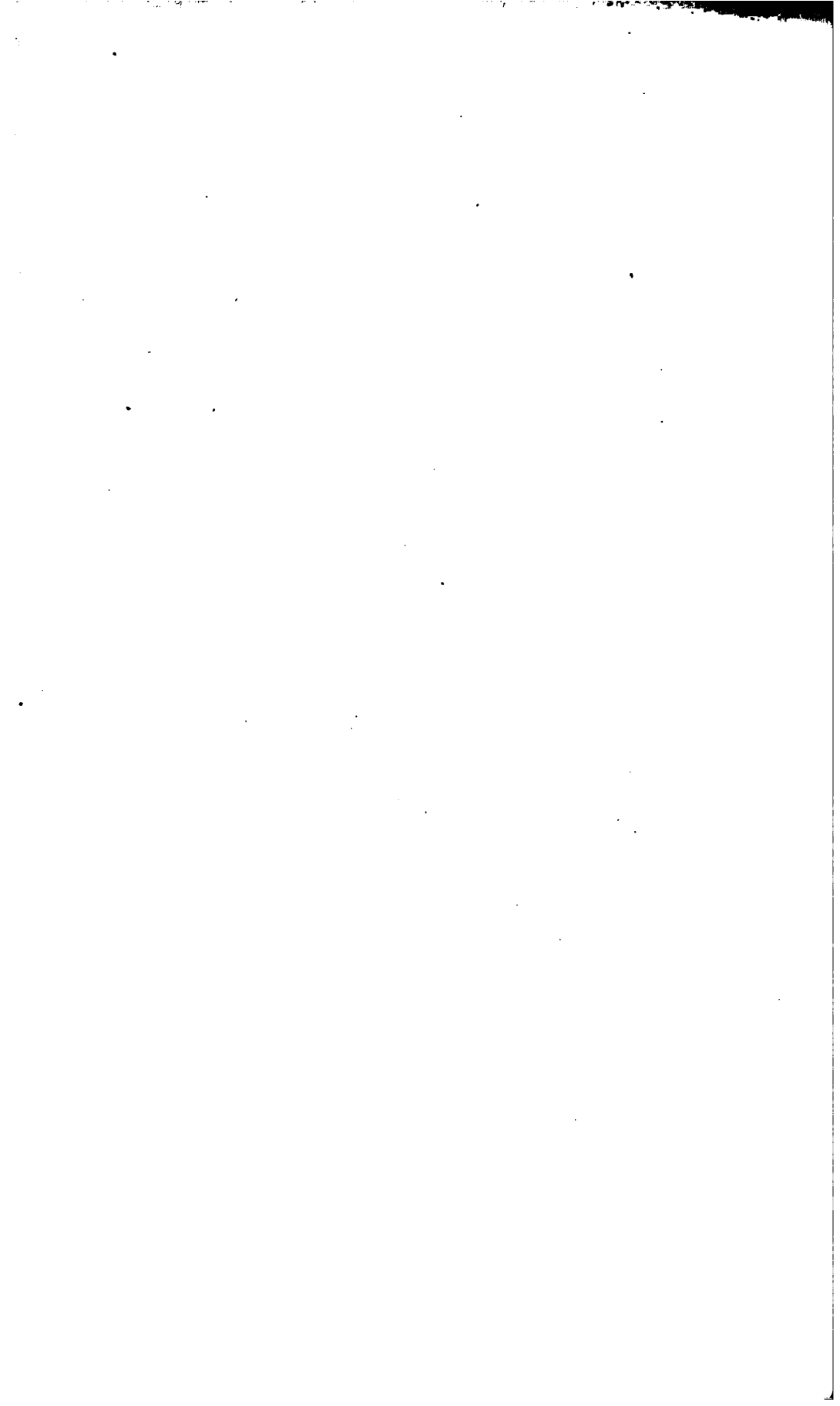
---

### Ordre du jour :

HISTOIRE;  
LONGÉVITÉ ET ALCOOLISME;  
ASSURANCES SUR LA VIE.

N. B. Le Comité de publication fait observer qu'en ce qui concerne les procès-verbaux de la 2<sup>e</sup> Section, de nombreuses lacunes doivent exister, malgré le soin qu'il a apporté à les combler. Les secrétaires des séances désignés spécialement pour cette section ne se sont pas présentés et il n'a pas été pourvu à leur remplacement en cours de séance.





## DEUXIÈME SECTION

HISTOIRE, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

---

### Première séance

PRÉSIDENT : M. LE JEUNE, MINISTRE D'ÉTAT (BELGIQUE)

---

### PROCÈS-VERBAL

---

**M. Le Jeune** ouvre la séance à 9 h. 1/2.

La parole est donnée à M. le Dr Thiron (de Roumanie) qui fait une communication sur l'*Alcoolisme en Roumanie et en Espagne*.

*(Le rapport de M. Thiron n'étant pas parvenu au bureau en temps opportun n'a pu être imprimé à cette place).*

### DISCUSSION

**M. Raffalovich** demande à rectifier et à préciser certaines données relatives à la réforme de l'impôt des boissons que le Dr Thiron a effleurées. Il rappelle quelles sont les considérations qui, en Russie, ont inspiré la réforme entreprise par l'empereur Alexandre III et achevée par le Souverain actuel : lutte contre l'ivrognerie ; lutte contre l'exploitation du consommateur par le cabaretier vendant à crédit et abusant de la situation ; lutte contre l'alcool de mauvaise qualité auquel a été substitué l'alcool rectifié qui seul pénètre dans la circulation.

M. Raffalovich montre comment dans les 20 provinces soumises au régime du monopole en 1897, on a obtenu une réduction du nombre des débits de 45.373 à 22.230, soit 48 ½ % de diminution. Dans les villes, les débits pour la vente au verre ont diminué de 75 %, dans les campagnes, de 90 %. Il n'a été fait aucune exception pour la ville de Saint-Petersbourg en ce qui concerne l'application du principe de la réduction du nombre des débits. Dans le premier semestre il a été arrêté :

En 1897      27.326 individus en état d'ébriété.

En 1898      22.702                      id.                      id.

Soit une diminution de 5.623 arrestations.

M. Raffalovich explique ensuite le rôle attribué aux Comités de tempérance qui ont reçu en 1897, 826.000 R. (plus de 2 1/4 millions de francs) de subsides sur les recettes du monopole. Il montre les efforts faits sous

les auspices du gouvernement afin d'enrôler l'élite de la société russe dans la lutte pour la sobriété. Les comités ou curatelles de tempérance au 1<sup>er</sup> janvier 1898, fonctionnent dans 20 gouvernements; il a été fondé 937 maisons de thé. Dans la ville de Nicolaïeff, quelques-unes de ces maisons de thé ont un chiffre d'affaires de 24.000 Roubles. On a créé 418 bibliothèques, qui sont en même temps des salles de lecture populaire. Les détails de ces efforts se trouvent dans l'exposé du fonctionnement du monopole, qui été mis à la disposition des membres du Congrès.

**M. Rochat** lit sa communication sur l'*Alcoolisme en Italie*.

### L'alcoolisme en Italie

PAR M. G. ROCHAT, de Florence,

Président de la Ligue Italienne antialcoolique

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'Italie, autrefois si sobre, n'est plus ce qu'elle était il y a 30 ou 40 ans; l'abus des boissons alcooliques s'est répandu d'une manière fort inquiétante dans les provinces du Nord et même du Centre. A l'abus du vin s'est ajouté celui des eaux-de-vie, non seulement dans nos villes industrielles, dans nos ports de mer, mais encore dans les plaines de la Lombardie, comme dans nos communes alpines. Le petit verre de soi-disant cognac, de « grappa » est absorbé, à jeun par les ouvriers de nos usines, comme par les campagnards qui apportent à l'aube, les provisions des villes. Les apéritifs, inconnus autrefois, commencent à devenir une habitude dans la classe aisée; le vermouth, le Fernet Branca sont en honneur. L'absinthe toutefois, sauf dans les grandes villes du Nord, est encore fort peu connue de notre classe ouvrière. L'usage du « Punch, » café noir, ou eau chaude avec du citron et du rhum... fabriqué, est très répandu: c'est pour le déguster que nos cafés de tout rang se remplissent le soir de clients et il n'est point rare d'en voir qui absorbent trois, quatre rations et plus. Le vin se débite non seulement dans les « Fiaschetterie » et les « Bottiglierie » et, autrefois surtout, chez les portiers des grands palais, mais encore chez les marchands de comestibles. Les liqueurs fortes chez les *liquoristi*, dans les débits de sel et tabac, chez les confiseurs: aussi n'est-il pas étonnant que les débits de boissons alcooliques, (y compris les cafés et les restaurants), aient considérablement augmenté: en 1874 on en comptait, cafés et restaurants compris, 146.075; en 1878, 156.364; en 1884, 167.472, c'est-à-dire une augmentation de 21.397 en 10 ans. Actuellement le nombre dépasse 180.000, soit un débit par 170 habitants, sans compter les marchands ambulants qui, au petit jour, infestent de leurs pernicieuses

boissons nos porte-faix et commissionnaires des gares et la population de nos ports de mer.

La proportion varie suivant les provinces. Tandis que les trois provinces du Midi, BARI, FOGGIA et LECCE n'auraient que 4 débitants par 1000 habitants, La Lombardie et la Toscane en auraient 7 par 1000 habitants et le Piémont 5 par 1000 habitants.

Dans certains arrondissements de ces dernières provinces, la proportion des débits avec la population est vraiment effrayante ; ainsi dans l'arrondissement d'Aoste, on avait, en 1888, 408 débits, soit 1 par 174 habitants, femmes et enfants compris. A Castellamonte, il y avait, en 1885, 42 débits, soit 7 par 1000 habitants. Dans la province de Biella, si connue par son industrie textile, les débits de boissons alcooliques, qui en 1864 étaient au nombre de 496, se sont élevés en 14 ans à 890. On a calculé que, en déduisant la partie de la population qui ne fréquente pas les auberges, c'est-à-dire les vieillards, femmes et enfants, chaque débit n'a été alimenté que par 52 clients. Il n'est dès lors pas étonnant que la commission d'enquête sur les grèves qui ont troublé cette partie de la province de Turin ait été frappée du changement déplorable survenu dans une population, autrefois si sobre et si laborieuse. A Milan, d'après une des dernières statistiques concernant le nombre des débits des boissons alcooliques, en 1895, il y en avait 3884, (2279 dans la ville et dans la banlieue 1605), soit 5 débits pour une boulangerie<sup>1</sup>. Tandis que, selon Verga, cité par Fazio<sup>2</sup>, en 1867 il n'y avait que 1523 débits.

*Production et consommation du vin.* — L'Italie, qui produit spontanément la vigne sauvage, cultiva la vigne dès la plus haute antiquité, aussi les anciens l'avaient-ils dénommée « Aenotria » (la terre du vin). Les Etrusques, mieux que tous les autres peuples latins, semblent en avoir soigné la culture et le produit, ce qui aurait contribué pour une bonne part à attirer leurs voisins à faire plus d'une incursion dans leur belle contrée.

De nos jours, malgré l'oïdium, le pérénospéra et même le phylloxéra, qui a fait son apparition dans les îles de Sardaigne et d'Elbe et dans les provinces d'Alexandrie et de Bergamo, le rendement de la vigne est une des principales richesses du pays.

La production moyenne du vin, de 1876 à 1881, a été en chiffres ronds de 27 millions d'hectolitres ; en tenant compte de l'importation et de l'exportation, la consommation aurait été de 25 millions d'hectolitres, soit en moyenne 86 litres par an et par habitant<sup>3</sup>.

La production moyenne de 1886 à 1890 a été de 32.824.000 hect.

— — — — — celle de 1894 à 1898 a été de 27.322.000 —

<sup>1</sup> Voir le « Corriere della Sera » 28 Février 1896.

<sup>2</sup> « L'Ubrichezza e le sue Forme » page 54.

<sup>3</sup> Fazio « L'Alcoolisme en Italie » pages 30 et 31.

La consommation, en tenant compte des facteurs précédents, aurait été annuellement de 100 litres par habitant.

Ce chiffre est, croyons-nous, inférieur à la réalité, puisqu'il ne s'agit ici que des chiffres officiels obtenus par l'octroi.

D'après les Annales statistiques de 1879, citées par Zerboglio<sup>1</sup>

|                                              |     |        |        |                  |
|----------------------------------------------|-----|--------|--------|------------------|
| la Sardaigne consommerait                    | 191 | litres | par an | et par habitant, |
| le Latium                                    | —   | 190    | —      | —                |
| la Toscane                                   | —   | 167    | —      | —                |
| le Piémont                                   | —   | 161    | —      | —                |
| l'Emilie et les Marches                      | —   | 149    | —      | —                |
| la Vénétie                                   | —   | 124    | —      | —                |
| le Napolitain                                | —   | 108    | —      | —                |
| et la Sicile                                 | —   | 100    | —      | —                |
| soit une moyenne de 150 litres par habitant. |     |        |        |                  |

*Production et consommation de l'alcool.* — En 1873, la consommation de l'alcool en Italie aurait été de 189.000 hectolitres; en déduisant la quantité employée pour les produits pharmaceutiques, on évalua la consommation de l'année à lit. 0.939 par individu. Elle fut en 1880 de lit. 0.938.

En 1882, en ne tenant pas compte de la quantité employée dans les diverses industries pour lesquelles il y a une réduction de la taxe, la consommation aurait été de 287.854 hectolitres, soit en moyenne de 1 litre par habitant, en comprenant toutefois les produits pharmaceutiques et l'alcool à brûler.

La moyenne de la consommation, de 1887 à 1892, aurait été, en tenant compte des mêmes facteurs, de lit. 0.634 par tête et celle des trois années, 1895 à 1897, en tenant toujours compte des mêmes facteurs, aurait été de 0.623 litre. Toutefois, si l'on considère que les eaux-de-vie ne sont pas en usage dans le Midi de l'Italie, et aussi qu'il s'agit ici d'alcool à 100°, on voit que la consommation individuelle est en réalité bien supérieure à cette moyenne.

D'après les Annales statistiques citées par Zerboglio,

|                              |      |      |           |
|------------------------------|------|------|-----------|
| la Lombardie en consommerait | lit. | 4.1  | par tête, |
| la Vénétie                   | —    | 3.4  | —         |
| la Toscane                   | —    | 2.9  | —         |
| l'Emilie et les Marches      | —    | 2.8  | —         |
| Rome et l'Ombrie             | —    | 2.7  | —         |
| le Piémont                   | —    | 2.5  | —         |
| le Napolitain                | —    | 1.64 | —         |
| la Sicile                    | —    | 0.20 | —         |

<sup>1</sup> Zerboglio « L'Alcoolismo » page 30.

La Sardaigne n'en ferait aucun usage, se contentant de son vin, qui est du reste fort en alcool.

Depuis lors, la consommation a augmenté plutôt que diminué. En ce qui regarde la bière, la consommation est en moyenne de lit. 0.6 à 0.8 par tête et par année.

*L'alcool et la folie.* — Le docteur Etienne Buonacossa, dans son essai statistique sur l'Hôpital Royal des Fous à Turin, indiquait que sur les 393 cas de folie pour causes physiques soignés de 1831 à 1836, 76 devaient leur folie à l'abus des boissons alcooliques.

En 1836, le docteur Cipriani Bertollini déclarait que sur 149 fous soignés par lui, 20 (c'est-à-dire près de 14 %) devaient leur folie à la même cause.

Dans l'Hôpital des Fous de Florence, de 1850 à 1853, sur 678 fous, l'abus de l'alcool était dans 94 cas l'origine du mal.

Le docteur Monti<sup>1</sup>, dans son ouvrage sur « Lo Stato attuale dei Pazzi » donnait, sur la même cause, la proportion suivante :

|               |       |         |       |
|---------------|-------|---------|-------|
| Venise        | 10 %, | Turin   | 22 %, |
| Ascoli Piceno | 12 %, | Bologne | 25 %, |
| Pesaro        | 15 %, | Ancone  | 28 %. |
| Trieste       | 15 %, |         |       |

De 1874 à 1892 les cas de frénose alcoolique ont suivi une marche constamment ascendante :

En 1874, les divers hôpitaux du Royaume d'Italie comptaient 11.746 fous, dont 207 par l'alcoolisme (188 hommes et 19 femmes).

Dix ans après, 20.051 cas dont 553 par l'alcoolisme (513 hommes et 40 femmes).

En 1891, 23.554 cas dont 771 par l'alcoolisme (706 hommes et 65 femmes).

Donc, en 17 ans, tandis que le nombre des fous a doublé, celui des cas par frénose alcoolique a plus que triplé. Pour un cas que l'on comptait en 1874, on en compte 3.6 en 1891.

Cette proportion varie suivant les provinces, comme en fait foi le tableau comparatif qui termine la présente étude.

Les provinces du Sud sont presque indemnes de frénose alcoolique, et les maladies mentales y sont bien plus rares que dans les provinces du Nord où, en plus du vin, on fait usage des boissons fortes.

La marche progressive de l'alcoolisme révélée par ces statistiques n'est-elle pas aussi manifeste?

<sup>1</sup> Zerboglio, pages 28 et 34.

<sup>2</sup> L'Ubbriachezza in Italia.

*Alcoolisme et criminalité.* — L'italien est par nature généralement sobre, doux, soumis et travailleur, mais son tempérament mobile, impressionnable, se laissant aller aussi facilement à l'enthousiasme qu'à la haine, à la joie qu'à la fureur, en fait une facile victime de l'alcool. Grâce à son tempérament et aussi à son vin capiteux, il faut peu de chose pour lui faire perdre son sang-froid et le mettre hors de lui-même ; de là les nombreux et déplorables incidents qui attristent par trop souvent nos fêtes religieuses et nationales. On peut dire qu'en dehors des questions de jalousie de femme, l'Italien ne tire jamais son couteau qu'après avoir bu. Déjà en 1853, dans un discours au Parlement Subalpin, le député Vallerio rappela ce que le célèbre jurisconsulte, le Comte Frédéric Sclopis, avait déclaré, c'est-à-dire que les 9/10 des délits commis dans le pays avaient pris leur origine à l'auberge, à l'estaminet.

A cet égard, la statistique du rapport de l'abus des boissons avec la criminalité en Italie est encore à faire, mais il n'y a pas de doute qu'il n'existe dans des proportions attristantes.

Un greffier de la Cour d'Assises de Lucques, en Toscane, me disait que 75 à 80 % des cas de coups, blessures et homicides étaient dus à l'usage et l'abus de la boisson. Peut-être la proportion est-elle moindre dans les provinces méridionales, où les délits ont d'autres causes, telles que faux point d'honneur, jalousie, esprit de vengeance, etc.

Le Professeur D<sup>r</sup> Marro, Directeur de l'Hôpital des fous de Turin, dans son livre sur « le Caractère des Délinquants, » (pages 295 et 296), déclare que sur 507 délinquants, 372 confessèrent avoir abusé de la boisson ; 8 seulement étaient abstinents ou douteux. Il admet que 60 % des divers délits pour coups et blessures sont dus à l'excitation alcoolique.

Le Docteur Virgilio Rossi, dans son étude sur « Une centaine de criminels » rapporte que, sur 69 coupables interrogés par lui, il en trouva 59 adonnés à la boisson.

Dans sa belle conférence sur « le Vin dans le Crime », le professeur Lombroso insiste sur l'influence qu'exerce l'alcool sur le moral de l'individu, et il en cite des exemples frappants. Ce seul fait ne suffirait-il pas pour engager tout homme de cœur, aimant sa patrie et son prochain, à combattre avec énergie un tel ennemi, qui ruine la santé du corps, détruit le bonheur des familles et menace la sécurité de tous les citoyens ?

*Bibliographie antialcoolique.* — Les progrès de l'abus des boissons alcooliques et ses résultats désastreux ont attiré en Italie l'attention d'hommes éminents dans la science et dans les lettres ; malheureusement leurs ouvrages ne sont pas assez connus, soit à cause de leur forme peu populaire, soit à cause de leur prix plutôt élevé.

Nous avons au début quelques essais sur des questions spéciales, des statistiques partielles, touchant tel hôpital ou telle localité ; puis

des ouvrages sur l'alcoolisme de telle province et en Europe, et en dernier lieu en 1894 des travaux sur l'alcoolisme en Italie, dûs à M. Eugène Fazio, Professeur à l'Université de Naples et directeur du *Bulletin international d'hygiène*, lequel termine sa brochure par ces mots :

« Comme l'illustre J. Rochard a attiré l'attention des médecins et » des hommes d'Etat de la France, nous aussi nous donnons l'alarme et » appelons sur l'envahissement de l'alcoolisme en Italie, l'attention » de tous ceux qui ont à cœur l'avenir de notre patrie. »

Déjà, en 1816, parut à Milan un écrit du professeur Pietro Riccobelli sur « les maux provenant de l'abus moderne des boissons alcooliques, surtout de l'eau-de-vie » (*Dei danni provenienti alla salute umana dal moderno abuso delle bevande spiritose*).

Plus tard, des « Essais de statistique de 1832 à 1835 » sur l'hôpital des fous de Turin, par Etienne Buonacossa et Cyprien Bertolini.

En 1846, Bellingeri, professeur à l'Université de Turin, publiait sa dissertation sur « l'Influence du vin sur la Conception » que l'Institut de France jugea digne d'une mention honorable. Il soutenait dans cette étude que le vin n'était pas favorable à la fécondité, et qu'il était même contraire à la conception des enfants du sexe masculin.

En 1854, parut un autre essai du Docteur D. Cesare Massari sur l'hôpital de Pérouse.

Mais ce furent surtout les travaux de *André Verga*, sur la consommation des boissons alcooliques dans le Milanais et sur les désastreux effets en résultant, qui attirèrent l'attention des savants et des hommes d'Etat. Ses études consciencieuses, riches en statistiques, furent présentées à l'Institut Lombard des Sciences et des Lettres, de 1872 à 1885. Son ouvrage, sur l'ivrognerie à Milan, a été le point de départ d'ouvrages importants.

Sous l'inspiration du professeur Verga, le dit Institut Lombard des Sciences et des Lettres destina le *prix Cagnola* au meilleur travail sur l'ivrognerie en Italie, en comparaison avec les autres pays, en indiquant ses progrès, ses diverses formes, ses causes principales et les effets physiques et moraux en dérivant.

Le gagnant de ce concours fut le Docteur Eugenio Fazio, de l'Université de Naples. Son bel ouvrage intitulé « *l'Ivrognerie et ses formes* », de 400 pages, donne pour la première fois une statistique sur l'alcoolisme dans toute l'Italie. Vingt ans après, c'est-à-dire en 1894, il en republia la première partie, enrichie de nouvelles données, sous le titre de « *l'Alcoolisme en Italie* », dont nous avons cité la conclusion.

En 1890, l'éditeur Hermann Lœscher, de Turin, réunit en un beau volume de 500 pages, une série de onze conférences sur le vin, données à Turin, en janvier et février 1880. Les plus remarquables à notre point de vue sont celles du professeur A. Mosso sur *les effets physiologiques du vin* ; du professeur G. Bizzossero sur le *Vin et la Santé* ; de



Edmond de Amicis sur les *Effets physiologiques du vin* et celle du docteur Lombroso sur le *Vin dans le Crime*. Ce dernier publia encore en 1882, chez Flli Bocca, Turin, un travail sur « l'Alcoolisme aigu et chronique et les moyens de le prévenir. »

Le député *Napoléon Colajanni* publia « l'Alcoolisme, ses conséquences morales et ses causes », (1887, chez Gienotti, Catane). M. Albano, docteur en droit, éditait en 1888, à Turin, « l'Ivrognerie et la Responsabilité. »

Tito Berti a publié un petit ouvrage qui est plus populaire que les précédents, mais également peu lu, à sause de son titre « l'Alcoolisme ». L'auteur Piémontais reconnaît que l'abus des boissons est un vrai fléau pour la société. Quant au remède à appliquer au mal, ce serait celui du député Pantano : tout faire pour supprimer l'ignorance et la misère.

L'ouvrage le plus complet et le plus récent est celui d'Adolfo Zerboglio, professeur de droit à l'Université de Pise : *l'Alcoolisme*, étude à la fois sociale et juridique. (*l'Alcoolismo studio sociologico giuridico*, Torino Flli Bocca, 1892), dans lequel il donne un aperçu général de la question en Europe. La partie concernant l'Italie est bien condensée et complète et se termine par une étude juridique de la question. Sous ce même point de vue, il faut citer l'ouvrage de *Massimo Foschini* « *l'Uffriachezza e i suoi rapporti col diritto penale.* »

L'ouvrage le plus à la portée du peuple est certainement celui du Dr A. Pieraccini *l'Alcool et l'alcoolisme en général*, qui fait partie de la bibliothèque médico-populaire. Il ne coûte qu'un franc. (Milan, édit. F. Valiardi).

Un ouvrage d'un autre genre que les précédents et qui serait très populaire s'il n'était trop volumineux et d'un prix trop élevé, serait celui de Ranieri Gigliarelli, médecin militaire. Il est intitulé : *Bacchus, Souvenirs d'un médecin, Esquisses pathologiques*. (Città di Castello, édit. Lapi, 1881.)

Cette littérature, toute nouvelle sur l'alcoolisme, aussi bien que les discours prononcés au Parlement Italien au sujet de la taxe sur les alcools, et en particulier ceux des députés Pantano, Cardarelli, Baccelli et autres encore, présentent un ensemble de faits ne faisant ressortir que trop l'existence et le progrès de l'intempérance en Italie. Qu'a-t-on fait pour combattre ce fléau et en arrêter les tristes ravages ?

*Sociétés de tempérance.* — En 1863, le Docteur Luigi Chierici, frappé des progrès de l'intempérance autour de lui, fonda à Turin, la première société de tempérance. La personnalité du Dr Chierici, homme de talent et plein de cœur, aurait dû le faire réussir ; sa

NOTE : Nous nous en voudrions d'omettre, dans la nomenclature qui précède, le beau livre du Prof. Mantegazza sur le *Tableau de la Vie humaine* (Milan, 1871), où il parle avec compétence de l'Alcoolisme en général au point de vue psychologique. Il ne s'y occupe guère de l'Italie qu'il regardait comme indemne encore d'alcoolisme.

société ne fut pourtant que de courte durée, se bornant du reste simplement à recommander la modération. Elle n'en contribua pas moins à poser la question devant le peuple. En janvier 1879, une assemblée populaire vota l'ordre du jour suivant :

« L'assemblée, approuvant l'initiative du Comité tendant à provoquer par des moyens légaux la répression de l'ivrognerie, invite le Comité à présenter au Gouvernement du Roi une pétition dans ce sens. »

Ce mouvement a sans doute contribué à l'adjonction dans le nouveau Code pénal des deux articles 488 et 489 pour la répression de l'ivrognerie.

Une société de tempérance a été fondée en 1882, à Milan, par le Chevalier Bisocchi sous le nom de *Patronato Centrale italiano di temperanza di Milano*, sous la présidence honoraire de leurs Excellences le Ministre de l'Agriculture et du Commerce et le Ministre de la Justice. Cette société qui existe encore, se contente d'encourager la modération en offrant des récompenses aussi bien à ceux de ses membres qui ont une bonne conduite et qui se sont corrigés de leur passion pour la boisson, qu'aux marchands de vin et de liqueurs qui refusent de servir à boire à leurs clients déjà pris de boisson, et même aux cordonniers qui travaillent le lundi et qui élèvent bien leurs enfants. Ce n'est guère qu'après des excès de boisson répétés qu'un membre est expulsé.

En 1896, cette Société avait mis au concours un ouvrage populaire pour combattre l'abus des boissons alcooliques, avec un prix de 1,000 francs pour la meilleure œuvre. Mais voici que nous lisons, au milieu des faits divers des journaux de Milan, en janvier dernier, un petit entrefilet annonçant que le concours n'aurait pas donné de résultats.

Amené par diverses circonstances à constater autour de nous les tristes effets des boissons alcooliques, nous proposâmes, dès 1892, de fonder la Ligue Italienne de Tempérance, avec trois catégories de membres : membres effectifs, abstinents absolus ; membres adhérents ; abstinents à l'égard des liqueurs alcooliques, mais pouvant faire un usage modéré de vin et de bière aux repas seulement, et membres honoraires. Nous donnâmes à cet effet diverses conférences à Gènes, à Turin, à Lucques et à Florence ; ces conférences sur un sujet tout nouveau causèrent une certaine surprise, mais se heurtèrent contre l'incrédulité des uns et l'indifférence des autres.

Ayant quitté Lucques pour Florence, le déplacement, puis une longue et grave maladie nous empêchèrent de poursuivre la lutte seul contre tous. Nos efforts ne paraissent pas toutefois avoir été vains et un jour favorable semble se lever : la *Lega Italiana di Temperanza* reprend un nouvel essor sous son nom actuel de *Lega Italiana antialcoolica* (Ligue antialcoolique Italienne). Elle compte actuellement 21 membres dont 16 sont membres effectifs, c'est-à-dire abstinents absolus, et 5

membres adhérents, soit abstinents de toutes boissons alcooliques obtenues par la distillation.

Un tel commencement peut paraître dérisoire, mais tout grand édifice commence par une première pierre posée et cette première pierre l'a été. Un contre-temps seul a empêché le Gouvernement Italien de se faire représenter à ce Congrès, ce qui nous eût été un grand encouragement, démontrant l'intérêt qu'il porte à toutes les questions sociales, comme à tout ce qui regarde le bien de la nation.

Le moment est donc venu, non de nous décourager, mais de faire plus, de faire mieux. L'expérience nous a prouvé qu'il ne suffit pas de tenir des conférences ici et là : l'impression qu'elles peuvent faire s'efface bien vite sous l'influence de l'habitude et des préjugés. Il faudrait pouvoir travailler, remuer l'opinion, l'obliger à s'occuper de nous, à nous lire, si elle ne veut pas nous entendre.

Outre des conférences plus nombreuses, tenus dans des locaux neutres, il faudrait écrire et répandre des traités, des opuscules sur la question, des feuillets simples, clairs, incisifs, que l'on pourrait distribuer au sortir des conférences et surtout avoir un journal, une *feuille mensuelle populaire*, pour faire connaître mieux et davantage nos principes et aussi pour instruire nos membres, les rendre plus aptes à la défense de nos principes et à l'attaque des abus, et pour nous les attacher de plus en plus.

Malheureusement cette propagande pour le bien ne se fait pas sans entraîner des frais relativement élevés et, si nous sommes riche en bonne volonté, nos ressources financières sont des plus réduites. Peut-être trouverons-nous des amis de la bonne cause disposés à nous aider à soutenir en Italie cette lutte, partout si difficile, mais qui l'est plus particulièrement dans un pays, qui ne se doute pas encore du danger qui le menace, du mal qui le travaille et qui élargit graduellement la plaie déjà si grande du paupérisme. Les hommes de science, se rendant compte du péril, ont jeté un premier cri d'alarme; aux hommes de cœur de nous aider maintenant à entreprendre en Italie cette nouvelle croisade contre cet ennemi terrible de notre Société actuelle, qui ne sera vaincu que par les efforts réunis du travail, de la science et de la foi.

J. ROCHAT.

#### APPENDICE

##### I

<sup>1</sup> *Nombre de restaurants, auberges, cafés, débits de vin et de liqueurs dans les diverses provinces du royaume en 1884.*

| Provinces. | Proportion par 10.000 habitants. | Provinces. |    |
|------------|----------------------------------|------------|----|
| Piémont    | 48                               | Lazium     | 84 |
| Lugurie    | 68                               | Abbruzzes  | 57 |

« L'alcoolisme » Zerboglio. Pag. 31.

| Provinces. | Proportion par 10.000 habitants. | Provinces. | Proportion. |
|------------|----------------------------------|------------|-------------|
| Lombardie  | 69                               | Pouille    | 48          |
| Vénétie    | 61                               | Basilicate | 41          |
| Emilie     | 53                               | Calabre    | 53          |
| Toscane    | 69                               | Sicile     | 52          |
| Marche     | 55                               | Sardaigne  | 65          |
| Umbrie     | 65                               |            |             |

## II

Statistique des fous par frénose alcoolique dans les divers hôpitaux du royaume de 1874 à 1891. (*Zerboglio*. Pag. 35).

| Années. | Nombre de fous. | Fous par alcoolisme. |         |         |
|---------|-----------------|----------------------|---------|---------|
|         |                 | Total.               | Hommes. | Femmes. |
| 1874    | 11.746          | 207                  | 188     | 19      |
| 1877    | 15.173          | 359                  | 314     | 45      |
| 1880    | 17.471          | 456                  | 398     | 48      |
| 1883    | 19.448          | 582                  | 533     | 49      |
| 1884    | 20.051          | 553                  | 513     | 40      |
| 1885    | 22.282          | 561                  | 523     | 38      |
| 1886    | 20.085          | 558                  | 524     | 34      |
| 1887    | 19.873          | 595                  | 549     | 46      |
| 1888    | 22.424          | 723                  | 661     | 62      |
| 1891    | 23.554          | 771                  | 706     | 65      |

## III

Statistique des fous par frénose alcoolique dans les diverses provinces du royaume, 1874. (*Fazio*. Pag. 64).

| Régions.   | Nombre. |    |     | Proportion pour 100. |      |      |
|------------|---------|----|-----|----------------------|------|------|
|            | H.      | F. | T.  | H.                   | F.   | T.   |
| Piémont    | 13      | 1  | 14  | 1.91                 | 0.18 | 1.13 |
| Ligurie    | 30      | 3  | 33  | 10.60                | 1.23 | 6.27 |
| Lombardie  | 39      | 5  | 44  | 3.13                 | 0.39 | 1.76 |
| Vénétie    | 46      | 1  | 47  | 8.04                 | 0.16 |      |
| Emilie     | 18      | 3  | 21  | 2.00                 | 0.32 | 4.03 |
| Umbrie     | 3       |    | 3   | 3.33                 |      | 1.15 |
| Marche     | 18      | 4  | 22  | 3.91                 | 1.20 | 2.77 |
| Toscane    | 8       |    | 8   | 0.98                 |      | 0.48 |
| Latium     | 12      | 2  | 14  | 3.63                 | 0.67 | 2.22 |
| Napolitain | 1       |    | 1   | 0.11                 |      | 0.07 |
| Total.     | 188     | 19 | 207 | 3.01                 | 0.34 | 1.76 |

## IV

*Fous renfermés dans les diverses Maisons de Santé, de l'Etat ou privées, au 31 Décembre 1891*

| RÉGIONS                 | Frénosé aleool. |           | Imbecillité |            | Idiotisme  |            | Crétinisme |           | Manies diverses |             | TOTAL    |          | TOTAL<br>général |
|-------------------------|-----------------|-----------|-------------|------------|------------|------------|------------|-----------|-----------------|-------------|----------|----------|------------------|
|                         | Hommes          | Femmes    | Hommes      | Femmes     | Hommes     | Femmes     | Hommes     | Femmes    | Hommes          | Femmes      | Hommes   | Femmes   |                  |
| PIÉMONT.....            | 64              | 10        | 72          | 40         | 30         | 28         | 12         | 9         | 331             | 330         | 1330     | 1224     | 2554             |
| VÉNÉTIE.....            | 69              | 11        | 41          | 74         | 37         | 31         | 6          | 5         | 276             | 156         | 1307     | 1732     | 3039             |
| LOMBARDIE.....          | 152             | 9         | 142         | 114        | 102        | 65         | 15         | 12        | 414             | 434         | 2307     | 2065     | 4372             |
| EMILIE.....             | 110             | 8         | 145         | 125        | 33         | 38         | —          | 1         | 311             | 326         | 1710     | 1513     | 3223             |
| TOSCANE.....            | 49              | 1         | 101         | 69         | 43         | 37         | —          | —         | 249             | 308         | 1391     | 1300     | 2691             |
| ROME.....               | 87              | 8         | 57          | 42         | 53         | 26         | —          | —         | 149             | 102         | 749      | 500      | 1249             |
| CALABRES.....           | 6               | —         | 6           | 4          | —          | 1          | —          | —         | 28              | 20          | 108      | 48       | 156              |
| ABRUZE.....             | 3               | —         | 1           | 1          | 2          | 8          | 2          | 1         | 55              | 41          | 81       | 61       | 142              |
| SICILE.....             | 8               | —         | 13          | 8          | 8          | 7          | —          | 1         | 329             | 189         | 817      | 525      | 1342             |
| SARDAIGNE.....          | 5               | 1         | 5           | 7          | 3          | 2          | —          | —         | 34              | 36          | 117      | 69       | 186              |
| <b>Dans le Royaume.</b> | <b>706</b>      | <b>65</b> | <b>865</b>  | <b>635</b> | <b>364</b> | <b>279</b> | <b>39</b>  | <b>31</b> | <b>2827</b>     | <b>2455</b> | <b>?</b> | <b>?</b> | <b>23554</b>     |

*Observations.* — Dans les Molise et les Basilicate il n'y a pas d'hôpitaux de fous.

V

*Nombre des ivrognes recueillis par la police, années 1881, 82, 84 et 1885.*

(Distribution par régions en 1885).

|            |      |            |      |              |             |
|------------|------|------------|------|--------------|-------------|
| Piémont    | 1217 | Reporté    | 6971 | Recueillis : |             |
| Ligurie    | 450  | Abbruzzes  | 67   | En 1881      | 8089 ivrog. |
| Lombardie  | 1156 | Campanie   | 673  |              |             |
| Vénétie    | 966  | Pouilles   | 106  | » 1882       | 9476 »      |
| Emilie     | 877  | Basilicate | 7    |              |             |
| Toscane    | 1198 | Calabres   | 87   | » 1884       | 9362 »      |
| Marches    | 8    | Sicile     | 1025 |              |             |
| Ombrie     | 61   | Sardaigne  | 168  | » 1885       | 9104 »      |
| Latium     | 1038 |            |      |              |             |
| <hr/>      |      | <hr/>      |      |              |             |
| A reporter | 6971 | Total      | 9104 |              |             |

VI

*Amendes pour ivresse dénoncées aux autorités dans les années 1890, 1891 et 1892.*

|      |      |        |
|------|------|--------|
| Pour | 1890 | 16.504 |
| »    | 1891 | 16.382 |
| »    | 1892 | 17.084 |

Répartition par région selon la moyenne annuelle de ces trois ans.

| Région.    | Chiffre. | Soit par 1000 hab. | Région.    | Chiffre. | Soit par 1000 hab. |
|------------|----------|--------------------|------------|----------|--------------------|
| Piémont    | 2092     | 58.14              | Campanie   | 1.334    | 38.99              |
| Ligurie    | 1536     | 136.73             | Basilicate | 183      | 33.97              |
| Lombardie  | 2030     | 57.28              | Abbruzzes  | 645      | 65.50              |
| Vénétie    | 2745     | 93.63              | Pouilles   | 570      | 32.40              |
| Toscane    | 728      | 54.71              | Calabres   | 1.093    | 83.46              |
| Emilie     | 1212     | 53.79              | Sicile     | 399      | 12.14              |
| Marches et | 553      | 35.57              | Sardaigne  | 440      | 60.56              |
| <hr/>      |          |                    |            |          |                    |
| Ombrie     |          |                    |            |          |                    |
| Latium     | 1049     | 107.28             | Total      | 16.659   | 55.23 %            |

(Bulletin de l'Institut International de Statistique. Tom. VII, 1894).

**M. le Président :** M. le Dr Grigorieff, de Saint-Petersbourg, a envoyé un mémoire en russe sur la statistique de l'*Alcoolisme à Saint-Petersbourg*. Ce mémoire est déposé sur le bureau.

[Le Comité de rédaction n'a pu insérer cet intéressant mémoire qui n'était pas rédigé dans une des langues autorisées par le Règlement : il en donne le résumé suivant] :

L'auteur donne la statistique de la population et des débits de vins dans les 10 dernières années à Saint-Petersbourg. Il en résulte que, pour 10,675 maisons, il existe 2,382 débits de vins. La proportion est de 4 pour 1, quelquefois 5 pour 1. La consommation de l'eau-de-vie de 40° est de 3 vedros par habitant, sans distinction de sexe ni d'âge. Si l'on compare la consommation totale de l'eau-de-vie de 40° au chiffre d'habitants de plus de 20 ans des deux sexes, on arrive à la proportion annuelle de 5 à 5 1/2 vedros par habitant. Le nombre annuel d'alcooliques des deux sexes soignés dans les hôpitaux de Saint-Petersbourg est de 16,839, dont 671 morts. L'auteur remarque que tous ces chiffres ne sont qu'approximatifs puisqu'on n'a tenu compte que des alcooliques connus. Il faudrait y ajouter 1 alcoolique pour 20 habitants. A la fin du rapport, l'auteur donne la statistique des accidents mortels dus à l'état d'ivresse, et des suicides. De 1884 à 1897, le nombre de ces derniers a monté de 162 à 459.

**M. le Président** dépose sur le bureau le rapport de M. le Dr Korowin sur l'*Alcoolisme en Russie*.

### La Tempérance en Russie

PAR LE DOCTEUR ALEXANDRE KOROWIN

Je n'ai pas l'intention de donner un tableau complet de l'alcoolisme en Russie et des mesures répressives, parce que je ne dispose pas encore des matériaux nécessaires ; il n'y a pas longtemps en effet, que ce fléau appelle l'attention des hautes classes de la société russe. Il n'y a pas plus de 8 ans qu'on commença la lutte et le 7 du mois de janvier 1898, a eu lieu à St-Petersbourg la première réunion de la commission pour étudier la question de l'alcoolisme et les mesures répressives, et préparer des lois pour la création d'hôpitaux alcooliques. Nous, Russes, nous venons de comprendre le fléau universel et nous organisons la lutte contre l'ennemi.

Notre expérience jusqu'ici est très modeste. Les boissons spiritueuses jouent un grand rôle dans la vie du peuple russe qui croit à leur utilité. Homme de science et ignorant, millionnaire et mendiant, boivent également volontiers de l'alcool. Les effets miraculeux des divers produits alcooliques ont eu jusqu'à présent un crédit sans limites non seulement dans le public mais encore parmi les médecins. Parmi 14 pays, la Russie occupe au sujet de la consommation des liqueurs fortes la place suivante : eau-de-vie à 40° (0,61 wedro), neuvième ; vins de raisin (0,15 wedro), huitième ; bière (0,29 wedro), treizième. Voici le prix de l'alcool consommé et comparé à d'autres produits industriels ; ces chiffres sont empruntés aux notes du Ministère des finances.

*Impôts indirects (en roubles)*

| Années | Alcool        | Tabac et aliumettes | Sucre        |
|--------|---------------|---------------------|--------------|
| 1885   | 231.041.057=R | 19.685.414=R        | 13.862.592=R |
| 1886   | 236.889.780   | 20.190.410          | 18.527.785   |
| 1887   | 257.545.774   | 24.093.078          | 20.565.107   |
| 1888   | 264.985.435   | 28.127.374          | 2.712.410    |
| 1889   | 274.840.555   | 28.178.375          | 4.478.453    |
| 1890   | 268.239.325   | 27.767.558          | 4.720.682    |
| 1891   | 247.388.569   | 28.567.930          | 4.690.679    |
| 1892   | 268.934.375   | 29.475.540          | 5.163.021    |
| 1893   | 260.729.243   | 31.864.250          | 6.585.630    |
| 1894   | 297.385.711   | 32.564.822          | 7.526.727    |
| 1895   | 298.019.092   | 34.545.130          | 7.453.160    |
|        |               |                     | 47.686.567   |

En 1895, 2127 usines distillaient l'eau-de-vie et transformaient en esprit de vin les produits suivants : grain, 38.939.830 poudes ; pomme de terre, 90.292.881 poudes. Au total 78.756.966 vedro d'eau-de-vie à 40°. La population consomma 64.885.676 vedro. La fabrication occupa 33.000 mains ouvrières, soit 32.451 hommes, 348 femmes, 201 enfants âgés de 15 ans. La distillation de l'eau-de-vie seule occupa 4569 hommes, 1837 femmes, 145 enfants. Il y avait en outre 5134 fabriques de poiré et de vin de raisin. La production occupa au total 17.657 mains ouvrières, soit 17.214 hommes, 271 femmes, 172 enfants qui utilisèrent leurs forces à fabriquer 2 millions de vedro de vin, contenant 40 % d'esprit de vin. — 1066 brasseries et 432 usines (hydromel) occupaient 10.618 hommes, 265 femmes et 32 enfants. Total : 39 millions de vedro de bière. En tout : 68.323 ouvriers. Total général de la population des fabriques = 1.406.775. Les chiffres statistiques obtenus en 1896, n'ont presque aucune différence en comparaison de 1895. Les données officielles pour les années 1897 et 1898, ne sont pas encore connues.

Passons maintenant au moment où les liqueurs fortes sont consommées par la population et produisent leurs effets inévitables dans la vie de chaque citoyen. Le gouvernement du district de Cherson, dans une statistique sur les ménages paysans, nous montre que les dépenses affectées à l'eau-de-vie, représentent 43, 37 et 13 % des dépenses affectées aux autres comestibles, selon la fortune du sujet. Plus le paysan est riche, plus il consomme d'eau-de-vie. Je peux affirmer d'après mes propres expériences que le plus petit ouvrier consomme pour 100 roubles d'eau-de-vie. Les personnes des hautes classes, en comprenant les médecins, les professeurs, les commerçants, dépensent bien plus, mais ça ne saute pas tant aux yeux. Jusqu'à présent, dans les conversations sur l'ivrognerie, on ne parlait que du bas peuple. Mais finalement, l'alcoolisme atteint beaucoup plus la bourgeoisie que le bas peuple. Les résultats de cette vérité m'occuperont plus loin.

Pour l'instant je citerai quelques exemples des funestes effets de l'alcool. De 1886 à 1897, 20.508 hommes et 2.534 femmes furent



traités dans les hôpitaux de Saint-Petersbourg pour les alcooliques. Entre 6 à 15 ans on compte 41 enfants soignés pour la même cause. Nous lisons dans les notes des hôpitaux psychiatriques en Russie, que l'ivrognerie a altéré la raison chez les hommes dans 12,6 % des cas, chez les femmes dans 6,3 %. Dans les établissements privés, 42 %. Chaque jour, 130 personnes à Saint-Petersbourg sont arrêtées pour cause d'ivrognerie scandaleuse. Ce qui fait annuellement 47.450 personnes.

Quant aux crimes des alcooliques en Russie, ils apparaissent clairement dans le tableau ci-dessous composé par le Dr F. Krol. Ce tableau statistique concerne les régions, où la consommation des liqueurs fortes peut être considérée comme minimum. (Période 1885 — 1894).

*Notes du Palais de Justice de Kasan*

| Affaires jugées                                      |         | Sacrilège | Inondie | Coups, offenses | Blessures graves | Meurtre involontaire<br>Meurtre<br>Blessures mortelles<br>Tentative de meurtre | Vols, rapines<br>brigandage | Viol   | Injures | Parricide et abandon<br>sans secours |
|------------------------------------------------------|---------|-----------|---------|-----------------|------------------|--------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------|--------|---------|--------------------------------------|
| Nombre<br>général des<br>affaires                    | 3.226   | 128       | 220     | 1.087           | 295              | 629                                                                            | 309                         | 77     | 301     | 180                                  |
| Nombre de<br>crimes commis<br>par des<br>alcooliques | 1.377   | 81        | 70      | 387             | 132              | 338                                                                            | 217                         | 40     | 112     | —                                    |
| %. des crimes<br>commis par<br>des alcooliques       | 42.68 % | 63.2 %    | 31.8 %  | 35.6 %          | 44.7 %           | 53.7 %                                                                         | 70.2 %                      | 51.9 % | 37.2 %  | —                                    |

*Notes présentées par le département de Médecine 1883-1892.*

10,855 hommes sont morts en Russie de l'empoisonnement par l'alcool. — 217,030 hommes ont été traités pour le *delirium tremens* dans les hôpitaux et hors des hôpitaux.

*Tableau des cadavres autopsiés par ordre des juges d'instruction pendant 26 ans (1870-1895)*

En tout furent autopsiés 852 cadavres.

|                                                         |     |
|---------------------------------------------------------|-----|
| Empoisonnement par l'alcool.....                        | 176 |
| Maladies ayant pour cause l'ivrognerie.....             | 74  |
| Ivrognes suicidés.....                                  | 84  |
| Tués en état d'ivresse.....                             | 46  |
| Causes accidentelles en rapport avec l'ivrognerie....   | 106 |
| Quotité générale des morts en rapport avec l'alcoolisme | 486 |

Proportion de la mortalité par l'alcoolisme..... 57 %.

Enfin la mortalité pour cause d'empoisonnement par l'alcool apparaît dans le tableau suivant, y comprenant les cas accidentels (1870-1887, Russie Européenne) :

|                                     |              |
|-------------------------------------|--------------|
| Dévorés par les bêtes sauvages..... | 1,246 hommes |
| Tués par l'éclair (la foudre).....  | 9,009        |
| Brûlés.....                         | 16,280       |
| Empoisonnés.....                    | 18,000       |
| Gelés (*).....                      | 22,150       |
| Suicidés (*).....                   | 36,000       |
| Tués.....                           | 51,200       |
| Morts de la goutte.....             | 85,200       |
| Noyés (*).....                      | 124,000      |

Si les chiffres statistiques donnés représentent un nombre immense, c'est à cause des alcooliques, dont le train de vie habituelle n'est qu'une existence misérable et désespérée. Mais le vice dont ils sont esclaves empêche nécessairement leur conscience de modifier cette misérable vie. Cependant le mal augmente de jour en jour et ses effets pernicieux menacent la vie de famille. C'est certainement dans la classe des ouvriers et des agriculteurs, qui n'ont pas une fortune particulière et dont le travail est peu rémunéré que l'alcoolisme est inné et accompagne l'homme toute sa vie, grâce aux conditions de ces classes peu fortunées qui sont les 7/8 de la population de la Russie.

Les causes sociales à mon avis sont : l'ignorance (sur 100 personnes, on compte sachant lire et écrire : Allemagne, 98 ; Suède et Norvège, 97 ; Suisse, 95 ; Etats-Unis, 92 ; Angleterre, 90 ; France, 85 ; Belgique, 77 ; Autriche, 52 ; Russie, 16) ; l'absence de plaisirs sains, l'absence d'établissements où l'on puisse passer le temps sans l'usage des liqueurs fortes, le manque de loisirs, la pauvreté du ménage, les habitudes innées, qui forcent à boire et enfin aucune influence des hautes classes où chacun reçoit la contagion du vice universel.

En somme, nous constatons une foule d'habitudes sauvages et bien tristes. Au port de St-Petersbourg (1895), travaillaient quotidiennement 3-4 mille hommes. On a diminué le gain de ces hommes pour la valeur de 24,979 jours manqués = 24,979 roubles, en comptant la journée ouvrière à un rouble. Amendes pour l'ivrognerie 17,000 roubles. Ainsi la somme soustraite à cause de l'ivrognerie fait 41,979 roubles. Au carnaval (1899), dans un centre industriel, Orechowo-Louëwo

(\*) Dans ces catégories, l'alcool ne joue pas le plus grand rôle.

(Gouvernement de Moscou, population 10,000 hommes), les ouvriers ont dépensé pendant 3-4 jours pour l'eau-de-vie, 25,000 roubles, de sorte que le chemin de fer avait à peine le temps de transporter les barriques d'eau-de-vie. De grandes maisons, en Sibérie surtout, se sont ruinées avec l'eau-de-vie et prises dans les filets des cabaretiers, travaillent exclusivement pour ces derniers. La misère, les dettes croissaient progressivement, les années de famine détruisaient les ménages déjà faibles. La misère grandissant, l'idée de la lutte naquit dans le peuple même.

Au commencement de l'année 1870, paraissent les premières mesures répressives des « sociétés villageoises », en vue de diminuer le droit de vendre le vin. Il faut remarquer que l'année de famine 1891-1892 agit favorablement sur le mouvement nouveau. Pendant la période 1892-1894, parurent 39,881 édits répressifs (64 % de plus que trois ans auparavant, où l'on n'avait édicté que 24,299 édits à ce sujet). Le fait suivant ne manque pas d'intérêt ; il eut lieu dans le gouvernement d'Olonetz. Un paysan demanda la permission à la « société villageoise » d'ouvrir un cabaret et proposa pour le consentement 20 roubles. Alors un autre paysan proposa 40 roubles pour qu'on ne donnât pas le consentement demandé. Dans un autre village (1895), gouvernement de Wladimir, un paysan, Balaschoff, fut massacré devant l'hôtel de ville, parce qu'il protesta contre l'ouverture d'un cabaret dans son village. Les édits répressifs font leur chemin et en même temps nous voyons des résultats favorables. La partie intelligente des paysans commence à agir collectivement.

### I. — LES SOCIÉTÉS DE TEMPÉRANCE

En 1889, naissent les premières sociétés de tempérance religieuses paroissiales. A un moment donné, nous comptons en Russie : 15 sociétés dans les villes, 140 sociétés religieuses paroissiales dans les villages, 1 société religieuse et 10 sociétés de tempérance dans les usines et fabriques. Outre cela, fonctionnent 35 sociétés de tempérance Estonnes, 10 sociétés lätischs et 10 sociétés finlandaises. Les sociétés religieuses (réunies dans la paroisse) ont une grande importance pour la raison suivante : 1<sup>o</sup> La permission d'ouvrir une société religieuse est bien facile à obtenir. 2<sup>o</sup> A cause d'une connaissance profonde des besoins quotidiens. 3<sup>o</sup> Parce que la religion en Russie a une grande influence sur les basses classes et le milieu obscur.

Les curés campagnards sont très proches de leurs fidèles et grâce à leur position et instruction ont une grande influence, de sorte que sans doute l'idée de la tempérance obtient une énorme popularité et une signification immense. 6 sociétés religieuses (paroissiales) s'établirent en 1889 ; 19 en 1890 ; 18 en 1891 ; 23 en 1892 ; 10 en 1893. Cependant les serviteurs de Dieu devraient avoir encore plus d'in-

fluence ; jusqu'à présent les curés ne sont pas à la tête de la grande formation antialcoolique, leur initiative est médiocre.

Ne devenant pas eux-mêmes abstinents, ils combattent avec leurs confrères l'abstention des liqueurs spiritueuses.

Ces circonstances et d'autres poussèrent l'illustre pédagogue S. Ratschinsky, grand connaisseur de la vie des prêtres, à publier sous forme de brochure (1899), toute une série de lettres adressées à la jeunesse ecclésiastique pour les engager à l'abstinence. Dans ces lettres, l'auteur rappelle au clergé son devoir, lui conseille d'abandonner sa boisson et de prêcher fréquemment sur la tempérance. Ensuite l'auteur ajoute : Les grands mots ne font pas les bonnes prédications, mais de simples paroles sincèrement adressées aux fidèles produisent des effets certains. Votre devoir est d'instruire, de donner l'éducation et de sauver l'âme de vos agneaux. Sauver son prochain de l'ivrognerie est déjà un grand bienfait. N'est-ce pas aussi une grande bénédiction, et pour le pasteur et pour les fidèles, que les serviteurs de Dieu donnent l'exemple d'une vie calme et d'un amour chrétien ? De vous dépend cet idéal. Venez à l'aide ! Nos églises sont vides ! Un prêtre prêche dans une église vide quand les fidèles sont au cabaret pendant la messe.

Les sociétés religieuses de tempérance montrent les inconvénients de la consommation des liqueurs spiritueuses et rappellent les obligations religieuses. Chaque nouveau membre reçoit l'image du saint patron de la société de tempérance ou un crucifix, ensuite on chante un *Te Deum*.

Le § 20 des règlements de la société de tempérance du village « Tschigon » dit : « Quand l'idée te passe par la tête, si tu te sens obligé de prendre du vin, lis la prière *Pater noster* 33 fois (la vie terrestre de Jésus-Christ dura 33 ans) et cette prière dissipera la tentation du diable.

§ 28. Celui qui pendant l'année courante a été à la sainte messe moins de 12 fois (sans raisons sérieuses) est exclu de la société.

§ 29. Celui qui n'a pas été pendant l'année au moins une fois à la confession et à la sainte communion ne peut pas être conservé dans la société.

§ 30. Le prêtre qui prêche l'abstinence doit absolument lui-même abandonner les liqueurs fortes et s'inscrire dans une société de tempérance.

Le but est réglé ainsi : prêcher la tempérance en famille et hors de la famille ; prêcher la paix, l'amour du prochain, la religion, la modestie, empêcher les discordes et les querelles, prendre de bonnes habitudes, faire le bien de toutes les manières, s'abstenir des jurons, des chants immoraux, etc., etc. Certaines sociétés de tempérance défendent de fumer et de sentir le tabac.

La lutte contre l'alcoolisme n'est pas facile pour les prêtres. Bien souvent les prêtres reçoivent des injures des fidèles et constatent le manque de foi. Un curé a choisi comme tribune de ses « philippiques » les cabarets et là, au milieu des adorateurs ivres de « Bacchus » il prononçait ses sermons. — Pour engager le clergé entier à lutter contre l'ivrognerie, Notre Très Saint Synode (Journal religieux 1889, n° 34), dans un de ses édits, invite tous les prêtres à venir à l'aide du gouvernement et à lutter contre le joug universel, recommandant comme moyens : les sermons publics et l'exemple personnel.

Enfin le 2 mars 1890, « l'Académie ecclésiastique de St-Petersbourg » organisa une société de tempérance dont le but est de préparer ses membres futurs — c'est-à-dire les prêtres et les diacres, — à l'abstinence et d'aider le peuple même, à s'élever suivant les règles de l'abstinence. — Moyens : propagande gratis de brochures religieuses et de biographies des saints et des révérends pères.

*Les sociétés de tempérance organisées dans les villes* n'ont pas un caractère aussi religieux, admettant parmi ses membres des personnes de différentes religions et ne touchant guère les questions religieuses et politiques pour éviter les discordes et laissant à chacun son point de vue. C'est pourquoi les sociétés de tempérance en ville disposent de nombreux moyens et de membres plus actifs. Ces sociétés furent organisées récemment à St-Petersbourg, en 1890 ; à Odessa, en 1891 ; à Kasan, en 1892 ; à Ribinsk, en 1893 ; à Moscou, en 1895, etc. La plupart des membres sont ouvriers de fabrique, artisans, petits marchands, domestiques, etc., etc. Les personnes des hautes classes, à notre honte, y prennent part bien rarement ; leur rôle n'est pas grand et tout à fait passif, surtout à Moscou, dans le centre scientifique et industriel. Cependant le secours des hautes classes peut aider incomparablement au grand succès de la propagande de l'abstinence ; par exemple, grâce à l'influence du gouverneur général de St-Petersbourg, le Comte Foll, la « Société de tempérance de St-Petersbourg » fit abandonner à un grand nombre de paysans le cabaret chéri.

Un autre exemple. Dans une des villes du Wolga, la femme d'un médecin voulut organiser une société de tempérance. Les ennemis ne manquèrent pas de paraître. C'était la haute classe, ayant comme chef de l'opposition, le juge d'instruction. Les prêtres, voyant une telle opposition des hautes classes ne manquèrent pas de s'éclipser ; et ce n'est qu'après, quand le magistrat de la ville donna la permission d'organiser « les châteaux dans l'air », que les ennemis se transformèrent en amis. En un mot, quand l'opposition vient de la magistrature ou que l'on manque d'argent, alors on rencontre des obstacles qui sont difficiles à renverser.

Le programme d'action des sociétés en ville est très large. Il organise des boutiques de thé, des salles à manger, des asiles, des hôpitaux pour les alcooliques, des logis à très bon marché, des loge-

ments hygiéniques, des ateliers, des magasins de livres ; grâce à leurs soins paraissent des brochures antialcooliques et des journaux populaires ; il organise des cercles musicaux, des spectacles, des promenades et des conférences publiques, accompagnées et illustrées par des lanternes magiques ; grâce à leurs soins on connaît les formes diverses de l'alcoolisme, les caisses d'épargne (banques économiques) en cas de pauvreté. Ces caisses fonctionnent de la manière suivante : subsides matériels, indication des logis à bas prix, chauffage, vêtements, souliers, comestibles pour les membres pauvres ; secours en cas de maladie, dépenses pour la cure des membres malades à l'hôpital, sommes d'argent réservées pour la famille du défunt ou en cas d'incapacité de travail. Grâce aux soins des sociétés de tempérance les membres qui ont besoin de travail pour vivre le trouvent immédiatement. Les membres eux-mêmes doivent s'abstenir de liqueurs fortes et ne doivent pas en offrir aux autres. La société de Saint-Petersbourg a modifié quelques règles concernant l'abstinence, ne voulant pas accabler ses membres, et pensant que la consommation des liqueurs fortes *sans abus* n'empêcherait pas les intérêts de la société. Grâce à cette mesure on se réserverait plus de membres riches ou ayant une influence, comme magistrats. Voici les sociétés les plus actives : société de tempérance à Saint-Petersbourg, à Kasan, à Moscou et à Sarapoul. En 1893, la société de tempérance de Petersbourg (Population de Saint-Petersbourg, 1.267.000) comptait parmi ses membres :

|                                           |           |        |
|-------------------------------------------|-----------|--------|
| Clients des boutiques de thé.....         | 1.304.150 | hommes |
| Auditeurs des entretiens religieux.....   | 29.750    | —      |
| — des conférences populaires.....         | 50.138    | —      |
| Public aux spectacles et promenades.....  | 87.000    | —      |
| — aux arbres de Noël et autres plaisirs.. | 3.800     | —      |
| <hr/>                                     |           |        |
| Total.....                                | 1.478.838 | hommes |

En 1894, la Société de Saint-Petersbourg organisa un comité pour secourir les gens pauvres et pour connaître les suites fatales de l'alcoolisme pendant le choléra. Les notes de ce comité constatent des résultats très intéressants.

Le Gouverneur Général de Saint-Petersbourg ordonna pendant la période de l'épidémie cholérique de fermer les brasseries et les cabarets les jours de fête ; et, à ces mêmes jours, la vente de l'eau-de-vie dans les restaurants était complètement défendue. Telles furent les suites de cette ordonnance : le nombre des artisans qui s'enivraient et commençaient à travailler le mardi fut de 3 — 4 %. Auparavant il était de 50 à 80 % pour le lundi et de 30 — 40 % pour le mardi ; Sur 15.000 hommes rapatriés à leur domicile il n'y eut que deux ouvriers « qui furent transportés » par le chemin de fer aux frais de

l'État, pendant que l'année précédente 3.100 hommes avaient été transportés au compte de l'État. Comprenant les intérêts de la société de Saint-Petersbourg les hautes classes s'intéressèrent à l'œuvre et, grâce à leurs soins, la société se développa librement.

En 1893, le chef du port, l'amiral Werchoffsky, proposa pour les conférences publiques de la société un local pouvant contenir 2000 personnes. L'année suivante l'amiral obtint du « ministère de la marine » une somme de 1000 roubles, pour construire une boutique de thé et une salle à manger auprès du port. En 1894, le général Stoudhinsky obtint du « ministère de la guerre » une somme de 1500 roubles pour organiser une boutique de thé aux usines de poudre. En 1897, la comtesse Panina offrit à la société une bibliothèque avec un grand nombre de livres, à condition que cette société entretiendrait la bibliothèque. Au mois de janvier 1898, la société organisa une exposition mobile comprenant la pédagogie et l'industrie. Enfin à présent on a l'intention d'organiser dans un lieu hors de la ville des logements à bon marché. Les dépenses primitives pour l'année 1898 formèrent une somme de 23.000 roubles.

« La ligue contre l'abus des liqueurs fortes » à Kasan (Kasan compte 130 mille habitants), fut organisée le 30 juillet 1892 et rayonne parmi les Tartares, nation consommant peu d'alcool. Parmi les membres très actifs se trouve une masse de personnes des hautes classes. Trois professeurs de l'université, le grand Archevêque de Kasan, le Gouverneur général — membres honoraires, orateurs de la société. Le public prend part activement à l'œuvre et de grosses sommes passent dans la caisse de la ligue. Actuellement le budget annuel représente une somme de 18.224 roubles. En 1896, on a décidé de réserver annuellement pour les membres futurs 1000 roubles, de sorte que dans dix ans les intérêts de ce capital pourront être distribués aux membres pauvres en cas de nécessité.

En 1898, dans les asiles de nuit de la société, il y eut 56.882 hommes payants et 1.292 hommes gratuits. Les cafés et salles à manger ont distribué 56.775 diners; dans ce compte 48.419 diners gratuits. Pendant l'année, la Société a donné de l'ouvrage pour 100 indigents. Celui qui est paresseux est privé des secours de la Société. Grâce à la Société 40 personnes ont été placées. Pour les enfants orphelins et vagabonds a été organisé un asile spécial. Les enfants de l'asile fréquentent l'école du dimanche gratis, apprennent les sciences et les arts industriels. En tout il y avait 20 enfants. Les étudiants de « l'académie religieuse » prennent part activement à toutes les conférences publiques et aux discussions scientifiques offertes aux clients de l'asile de nuit. Dans le gouvernement de Kasan la Société a organisé, suivant le désir des habitants, 46 sociétés privées. L'administration de ces dernières se compose de prêtres, de professeurs et des citoyens mêmes. Au mois de novembre 1898, la société a reçu de la « Société de la Croix-Rouge ».

à cause de la famine, 3000 roubles pour organiser des salles à manger gratis.

*La première Société de tempérance à Moscou* fut fondée le 25 avril 1895, par de simples ouvriers de fabrique, qui voulaient se distinguer par une bonne conduite. Les membres sont pour la plupart ouvriers de fabrique, artisans, petits commerçants, etc., etc. Il faut regretter que le nombre des personnes de la haute classe ne soit pas plus grand dans la lutte contre le fléau populaire. Moscou compte beaucoup d'établissements primaires et hautes écoles, beaucoup d'usines, de fabriques et d'ateliers industriels, mais la lutte contre l'alcoolisme, au point de vue scientifique, est très médiocre et presque nulle. De pareilles circonstances empêchent évidemment la marche en avant et 10 ou 15 personnes doivent porter sur leurs épaules ce qui touche à toute la nation. D'un côté le simple ouvrier tâche de s'instruire et de s'améliorer moralement, d'un autre côté l'homme riche et intelligent tourne le dos au progrès. En trois ans la société de Moscou a organisé 5 boutiques de thé, une caisse en cas de nécessité, des spectacles, des conférences, des bibliothèques populaires, un magasin de livres, un cercle musical et une école du dimanche gratis pour les membres. Il n'est pas sans intérêt de constater que les spectacles ont un succès colossal seulement chez les artisans et les petits commerçants. Les ouvriers de fabriques et la foule (gens simples) préfèrent les discussions religieuses. En général la lutte est lente et difficile, à chaque pas on rencontre des obstacles, cependant l'idée de l'abstinence est plus ferme chez les basses classes.

Le capital de la société est de près de 7 — 8 mille roubles.

La société de tempérance d'*Archangelsk* fut fondée le 9 août 1892. Son rayon embrasse tout notre pays Nord et les côtes de la mer Blanche. Le curateur de la société est le Gouverneur d'*Archangelsk* et les hautes classes y prennent part en travaillant énergiquement.

En 1896, au mois d'octobre, fut fondée à *Kieff* la société de tempérance « Sud-Occidentale ». Son président est un professeur des maladies mentales. Son rayon embrasse les gouvernements de *Kieff*, de *Podolsk* et de *Wolinsk*. Règles de la société : les membres ne sont pas obligés d'être complètement abstinents, mais leur train de vie doit être correct et plein de travail, ils doivent aussi autant que possible éviter la consommation des liqueurs fortes. L'hôtel de ville de *Kieff* a réservé son patronage à la société nouvelle.

En 1898, furent fondées des sociétés de tempérance à *Toula*, à *Astrakhan* et sur les côtes de la mer Caspienne.

Un fait réjouissant est l'organisation de sociétés de tempérance dans les fabriques et les usines. On trouve ici des logements confortables. Les moyens sont fournis par les directeurs des fabriques : dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, la fabrique de « *Narva* » ;



dans le gouvernement de Moscou, la fabrique de « Poliakoff » ; dans le gouvernement de Twer, la manufacture de « Twer ». Cette dernière société reçut 5000 roubles de la direction de la fabrique pour son organisation. Dans le gouvernement de Wiatka, l'usine « Wotkinsky » ; dans le gouvernement de « Perm », les usines de « Nigni-Tagilsk » et « Newiansk. »

En ce qui concerne l'activité des sociétés russes il faut remarquer que celles-ci n'existent que depuis dix ans et que leur propagande a pénétré même dans les coins lointains de Sibérie, où l'idée d'abstinence commence à faire son chemin. Les sociétés d'abstinence sont les fidèles amies des sciences et des règles morales et composent une atmosphère nouvelle et hygiénique, où le peuple simple commence à vivre par toutes les fibres de son âme, sans quoi l'idéal humain est impossible. Les sociétés de tempérance détruisent les barrières sociales, qui ont persisté depuis 35 ans après la proscription du servage (esclavage). Le peuple s'accoutume à considérer un homme intelligent non comme un « boyard », mais comme un simple mortel et le peuple estime les vérités de la science. Les sociétés de tempérance unissent le peuple et les hautes classes tendent la main à des frères qu'elles ignoraient auparavant.

L'extension des sociétés d'abstinence dans les villages est due aux « gens simples ». L'indifférence des hautes classes est une preuve que nos « meilleurs grands hommes » s'occupent peu des intérêts de la patrie chérie.

Les sociétés de tempérance nous prouvent évidemment que la population comprend le prix d'une existence intelligente et noble.

Le sort des sociétés de tempérance laissera une trace profonde dans l'histoire de la culture intellectuelle en Russie.

## II. — MONOPOLE DE L'ALCOOL ET CURATELLES DE TEMPÉRANCE

L'Etat est venu en deuxième ligne dans la lutte contre l'abus de l'alcool. Poursuivant un but financier tout en voulant délivrer le peuple russe des chaînes de l'ivrognerie et des griffes des cabaretiers, et mettre une fin à la ruine universelle, l'Etat a développé le projet du *monopole de l'alcool*.

Malgré plus de dix lois répressives et une masse d'édits administratifs, suivant les paroles du ministre des finances, la force des cabaretiers restait indomptable.

Ils continuaient à empoisonner systématiquement les villageois et à démoraliser de toutes les manières. Le 1<sup>er</sup> janvier 1895, le monopole s'établit dans quatre gouvernements orientaux. Il s'établit ensuite peu à peu dans les autres gouvernements. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1898, le monopole fonctionne déjà dans 35 gouvernements de la Russie Européenne.

Je ne tiens pas à faire la description en détail du monopole ; c'est le programme d'un travail à part.

Grâce au monopole, l'Etat joue le rôle d'un commissionnaire entre le producteur et le consommateur de l'alcool et n'est point intéressé à ce que le peuple à un moment donné consomme plus de liqueurs fortes.

Nous lisons dans la circulaire du ministère des finances : « S'il se forme un déficit dans les revenus de l'Etat, parce que la consommation de l'alcool diminue, la caisse de l'Etat s'enrichira par d'autres impôts directs ou indirects et en même temps les mœurs de la population deviendront bien meilleures et les ménages s'enrichiront. C'est pourquoi si la réforme entreprise diminue les revenus obtenus par la vente de l'alcool, si en même temps la population gagne en prospérité, alors un tel résultat de la réforme indique son plein succès ».

La production de l'esprit-de-vin est réglée de la manière suivante : On calcule auparavant quelle quantité d'alcool est nécessaire pour la consommation d'un département. Deux tiers de la quantité annuelle sont achetés dans les distilleries. Les prix sont indiqués chaque année par le Ministère des finances. Les usines de l'Etat rectifient l'esprit-de-vin acheté dans les distilleries privées. L'eau-de-vie est fabriquée avec de l'esprit-de-vin rectifié et contient 40 % d'alcool. Les liqueurs fortes et les ratafias sont fabriqués dans les distilleries privées mais l'esprit-de-vin rectifié doit être acheté à l'Etat. Ensuite pour vendre les liqueurs fortes il faut s'adresser à l'Etat et dans ces cas, ce dernier joue le rôle de commissionnaire. La bière, l'hydromel, le porter, l'ale et les vins fabriqués de raisins ne regardent pas l'Etat et peuvent être vendus sans commission suivant les anciennes lois. La vente en détail de l'esprit-de-vin, de l'eau-de-vie et des ratafias n'est admise que dans les magasins appartenant à l'Etat, nommés « boutiques de la couronne », et aussi dans les magasins privés par ordre de l'Etat. La dernière catégorie embrasse les restaurants, les buffets de chemins de fer, les magasins de comestibles et les épiceries. La vente en gros appartient exclusivement à l'Etat. La vente en cachette n'a pas sa raison d'être. Les boutiques de l'Etat vendent l'alcool en flacons avec le cachet de la couronne et il est défendu de boire dans les boutiques mêmes et d'avoir des tire-bouchons.

Chaque réforme atteint son but lorsqu'elle trouve des employés fidèles. C'est pourquoi le Ministre des Finances rédigea la circulaire suivante : Les commis et les employés des boutiques de la couronne doivent être des gens instruits. Le commerce de l'Etat et l'utilité publique souffrent beaucoup des employés peu instruits et des personnes médiocres. C'est pourquoi les commis sont des gens d'une bonne conduite. La loi ancienne reste intacte, c'est-à-dire que les cabarets doivent être éloignés des églises, des palais, des usines. Les cabarets s'ouvrent et se ferment à l'heure indiquée par la loi, en même temps les « sociétés villageoises » peuvent obtenir la permission de fermer

tout à fait les cabarets, même ceux de la couronne. Il est défendu de vendre l'eau-de-vie à crédit ou d'engager des objets pour obtenir du vin ; il est défendu de vendre l'eau-de-vie aux gens évidemment ivres et aux enfants, et aussi aux personnes auxquelles le droit d'entrer dans un cabaret est défendu.

Pour mieux faire respecter les règles de la vente et pour conserver la moralité du peuple, le Ministère des Finances a organisé en même temps des *Curatelles de Tempérance*, chargées de veiller à l'hygiène et à la moralité du peuple ; ces patronages :

a) Inspectent la vente des liqueurs fortes.

b) Ils soutiennent la propagande : l'abus de l'alcool est malsain, ils cherchent des moyens pour que le peuple ne passe pas son temps aux cabarets, organisent dans ce but des conférences publiques, des discussions populaires, éditent des brochures expliquant tous les malheurs de l'abus de l'alcool, organisent des boutiques à thé, des bibliothèques etc.

c) Ils ont soin de l'organisation et de l'entretien des hôpitaux pour les alcooliques.

d) Ils aident l'Etat et les sociétés privées dans leurs efforts contre l'abus des boissons alcooliques.

Les fonctions des patronages sont remplies par des comités de gouvernement et de district, formés par des employés des ministères différents. Les personnes qui ont exprimé le désir d'y prendre part sont nommées « membres auxiliaires » et jouent un rôle passif.

Pour remplir les mandats des comités de district, en ce qui concerne la vente de l'alcool et la vente secrète, on élit des curateurs parmi les membres des comités ou les membres auxiliaires. Les moyens et les revenus des patronages sont tirés des sommes allouées par la couronne, des sacrifices privés, des revenus des boutiques de thé, des spectacles, etc. En 1895 l'Etat a alloué pour le patronage de Perme et pour 12 comités de districts, 63.600 roubles ; pour le patronage de Samara et 7 comités, 59.700 roubles ; pour Orénbourg et 5 comités, 30.700 roubles ; pour Oufa et 6 comités, 46.000 roubles. Chaque comité de district reçut à peu près de 2.000 à 9.000 roubles, sommes en général insignifiantes, En 1895 le patronage de Perme comptait 1195 membres auxiliaires ; voici un tableau comparatif :

|                           | Médecins<br>et vétérinaires | Prêtres, diacres<br>sacristains, (clergé<br>en général) | Pédagogues | Paysans occupant<br>au village une<br>position estimée |
|---------------------------|-----------------------------|---------------------------------------------------------|------------|--------------------------------------------------------|
| <i>Patronage de Perme</i> |                             |                                                         |            |                                                        |
| 1195                      | 37                          | 196                                                     | 148        | 114                                                    |
| 1085 hommes, 110 femmes   |                             |                                                         |            |                                                        |
| <i>Samara</i>             |                             |                                                         |            |                                                        |
| 599                       | 15 <sup>1</sup>             | 71                                                      | 47         | 68                                                     |
| 386 hommes, 13 femmes     |                             |                                                         |            |                                                        |

<sup>1</sup> Dans ce nombre il y a des pharmaciens.

|                       |    |    |    |    |
|-----------------------|----|----|----|----|
| <i>Orénbourg</i>      |    |    |    |    |
| 701                   | 14 | 70 | 60 | 60 |
| 636 hommes, 65 femmes |    |    |    |    |
| <i>Oufa</i>           |    |    |    |    |
| 140                   | 10 | 36 | 16 | 4  |
| 118 hommes, 22 femmes |    |    |    |    |

*Conséquences.* — Maintenant il n'est pas sans intérêt d'étudier quelle influence cette immense réforme produisit dans la vie du peuple russe. Les patronages se groupent exclusivement auprès des boutiques de thé, dans les bibliothèques, etc. Cependant beaucoup de boutiques de thé, surtout dans les gouvernements orientaux, se sont fermées à cause du manque de revenus. Ce fait prouve que les patronages doivent avoir une connaissance plus profonde des conditions de la vie populaire, car les boutiques de thé poursuivant le but des clubs sont très nécessaires. Au sud, l'œuvre joue un plus grand rôle. Les « sociétés villageoises » cèdent des coins de terre gratis et sacrifient des sommes d'argent. Les conférences, les bibliothèques, les spectacles ont partout un grand succès, et sont entretenus par les hôtels de ville et par les hautes classes.

L'assemblée de district « Slawe-Serbe » a alloué pour l'organisation d'un auditoire populaire, 6.000 roubles. L'usine de machines de Partmann a donné 2.000 roubles. Impression générale : le peuple abandonne volontiers les cabarets et passe le temps avec plaisir dans les établissements où la vente des boissons spiritueuses est défendue. A la fête de Pâques, à Wilna, on ramasse quotidiennement 20 à 25 personnes ivres-mortes ; quand le monopole de l'alcool commença à fonctionner, pendant trois jours de Pâques, la police ramassa 8 personnes. Le 1<sup>er</sup> juillet 1897, au district Bichowsk (gouvernement de Mogileff) les paysans comptaient 31.883 roubles de dettes. Le 1<sup>er</sup> janvier 1898, les dettes tombèrent à 5,173 roubles. Les monts-de-piétés (on engageait même les machines à battre le blé) virent leur fin et les cabaretiers s'éclipsèrent peu à peu.

Le budget du peuple grandissant, les paysans et leurs femmes sont heureux de la réforme nouvelle et l'attendent avec impatience là où elle ne fonctionne pas encore. Sa mise en pratique comprend la question des maisons pour logements en commun et dans beaucoup d'endroits ces maisons sont déjà fondées. On a édifié plusieurs théâtres pour le peuple, des locaux populaires qui coûtent de 8.000 à 30.000 roubles. Mais souvent le manque d'argent empêche l'œuvre des patronages. Ainsi le comité du gouvernement de Samara reçut de l'Etat, l'année dernière, seulement 2.605 roubles au lieu de 11.600 roubles. Le projet d'hôpitaux pour les alcooliques dans certains endroits à cause du manque de moyens, reste en projet. Voici ce qu'on lit dans les notes du patronage de Cherson : « Touchant la question des hôpitaux spéciaux pour les alcooliques, nous croyons mieux faire en établissant des locaux populaires, car les hôpitaux sont plus nécessaires pour les autres malades. » Les alcooliques sont installés pour la plupart dans les hôpitaux de traitement et le patronage de Samara a pris à son

compte un lit à l'hôpital de la société d'abstinence de Kasan pour un alcoolique et payé 3.000 roubles. Le patronage de Stawropol a payé dans le même hôpital 1.000 roubles. Une grande autorité appartient au patronage de Saint-Petersbourg dont le président est, par ordre de l'Empereur Nicolas II, le Grand-duc Oldenboursky. Dans le tableau suivant, nous voyons les changements survenus grâce au monopole de l'alcool.

|                                                       | Saint-Petersbourg |      | Villes du<br>gouvernement de<br>Saint-Petersbourg |      | Villages du<br>gouvernement de<br>Saint-Petersbourg |      | Total |      |
|-------------------------------------------------------|-------------------|------|---------------------------------------------------|------|-----------------------------------------------------|------|-------|------|
|                                                       | 1897              | 1898 | 1897                                              | 1898 | 1897                                                | 1898 | 1897  | 1898 |
| Boutiques de l'Etat                                   | —                 | 321  | —                                                 | 73   | —                                                   | 261  | —     | 655  |
| Traktirs                                              | 659               | 251  | 231                                               | 51   | 296                                                 | 31   | 1186  | 333  |
| Buffets                                               | 166               | 166  | 53                                                | 53   | 28                                                  | 28   | 247   | 247  |
| Caves anglaises                                       | 937               | 422  | 139                                               | 37   | 11                                                  | 2    | 1087  | 461  |
| Caves anglaises<br>(consommations hors<br>de la cave) | 14                | 12   | —                                                 | —    | —                                                   | —    | 14    | 12   |
| Magasins d'eau-de-vie                                 | 19                | —    | 9                                                 | —    | —                                                   | —    | 28    | —    |
| Boutiques<br>vente en chloff (?)                      | 14                | —    | —                                                 | —    | —                                                   | —    | 14    | —    |
| Maisons à boire                                       | 180               | —    | —                                                 | —    | —                                                   | —    | 180   | —    |
| Magasins<br>de liqueurs fortes                        | —                 | —    | 32                                                | —    | 158                                                 | —    | 190   | —    |
| Caves de vin russe                                    | 52                | 52   | —                                                 | —    | —                                                   | —    | 52    | 52   |
| Brasseries                                            | 982               | 884  | 93                                                | 63   | 146                                                 | 142  | 1221  |      |
| Vente en wedro                                        | —                 | —    | —                                                 | —    | 5                                                   | —    | 5     | —    |
| Vente en gros<br>Bière, Porter et Hydromel            | 29                | 29   | 36                                                | 36   | 40                                                  | 6    | 105   | 71   |
| Vins russes<br>Vente en gros                          | 16                | 16   | 1                                                 | 1    | 1                                                   | —    | 18    | 17   |
| Total                                                 | 3068              | 2153 | 594                                               | 314  | 685                                                 | 470  | 4347  | 2937 |

Dans Pétersbourg seul, toute une armée de cabaretiers, 12.000 hommes, fermèrent leurs établissements. Ces gens restés sans affaires durent entreprendre quelque chose et ouvrirent des brasseries, des traktirs, des boutiques de thé, où ils tâchent de vendre de l'eau-de-vie en cachette, et les patronages pétitionnent pour faire fermer ces traktirs et ces brasseries, qui ont une mauvaise influence sur la population.

Ainsi, le monopole de l'alcool détruit l'industrie des cabaretiers, diminue le nombre des places où l'on vend le vin, s'occupe de la rectification de l'esprit de vin. Avant, le peuple buvait une eau-de-vie qui contenait 2 % — 3 % d'impuretés.

Le monopole s'occupe de l'instruction, des plaisirs sains et invente des moyens propres à éloigner le mal. Cette réforme, malgré son peu d'ancienneté oblige tout homme intelligent à l'estimer et à venir à la rencontre de ses intérêts.

Cette réforme fait l'honneur de notre pays et l'entreprise de l'Etat aide à l'éducation et à l'instruction populaire.

Dans sa note à Sa Majesté Impériale sur les dépenses pour l'année 1899, le Ministre des finances indique la bonne influence du monopole sur la moralité populaire, sur l'amélioration de la vie matérielle, ce qui peut être prouvé par l'augmentation des revenus de l'Etat et en même temps de la fortune publique. Ces faits ont été remarqués dans les quatre gouvernements orientaux pendant les années où la réforme a commencé à fonctionner. Les résultats financiers de la réforme sont excellents. Pendant les premiers trois ans, les revenus du fisc des impôts pour l'alcool furent de 18 millions et demi de plus que les années précédentes, quand fonctionnait l'ancien système d'accise. Les mêmes résultats ont été remarqués dans les autres gouvernements. On espère de grands succès de la réforme dans les gouvernements du Centre, où la réforme sera introduite en 1901 et non en 1902 comme il avait été décidé avant. Dans les gouvernements centraux et surtout dans le gouvernement de Moscou, l'ivrognerie règne avec tous ses attributs et son caractère ignoble et infiniment dégoûtant.

### III. — HÔPITAUX POUR LES ALCOOLIQUES

Ces établissements, si l'on peut s'exprimer ainsi, datent d'hier. Actuellement on en compte trois. Le premier hôpital a été fondé en Finlande, par le docteur en médecine Fourvie, en 1890 et son organisation a eu lieu grâce à la société Finlandaise qui rassembla dans ce but 100.000 marcs. On paye 300 marcs pour une chambre commune, 600 marcs pour une chambre séparée par an. Mais dans ces conditions l'asile subit des pertes. Autrefois il y avait 35 malades dont la moitié gratis et ceux qui payaient ne versaient pas exactement. Les sommes payées diminuent et maintenant il n'y a plus que 9 malades. En 8 ans, il y a eu 148 personnes dont 40 % sont guéries. Autrefois, la cure durait 2 à 3 ans ; maintenant la cure ne dure pas plus d'un an. Si l'hôpital de Fourvie n'obtient pas des subsides de l'Etat, il sera obligé de fermer.

Le deuxième hôpital a été fondé à Kasan par la société de tempérance, le 26 mars 1896 ; personnel, 12 malades. Les malades se divisent en ceux qui payent et ceux qui sont traités gratis. 1<sup>re</sup> classe paye 75 roubles par mois ; 2<sup>e</sup> classe, 30 roubles et 3<sup>e</sup> classe, 10 roubles par mois. Le manque de subsides empêche de mener l'affaire d'une manière désirable. Le tant pour cent des guéris ne peut pas être indiqué, parce

que l'on ne correspond pas avec les personnes qui ont quitté l'hôpital. Jusqu'à présent 91 personnes ont été traitées.

Le troisième hôpital a été fondé le 30 avril 1898 dans le village « De tous les Saints, » (six lieues de Moscou), par le docteur en médecine Alexandre Michel Korowin, grâce à son initiative et à son propre capital. L'hôpital est construit suivant toutes les règles de la science et de la technique. L'hôpital a une section spéciale pour les douches et les bains, un cabinet électrique, un atelier (menuiserie et reliure, etc.), une salle de gymnastique. Eclairage électrique. Chauffage à vapeur central et ventilation suivant les dernières règles de la technique. La colonie occupe 15 1/2 dessiatines (dessiat = 2400 sâgènes carrés) On paye de 125 à 275 roubles par mois. Le directeur Korowin avec sa famille, demeure dans l'hôpital même et le train de vie porte un caractère de famille. L'hôpital est construit pour 10 malades et son organisation a coûté 200.000 roubles.

La société de tempérance de St-Petersbourg a le projet de construire son propre hôpital, dont les règlements ont été admis par l'Etat le 18 novembre 1895. Mais le manque de moyens ne permet pas encore d'accomplir le projet.

Les hôpitaux d'alcooliques sont destinés seulement aux hommes et on y entre volontairement. La société évangélique de St-Petersbourg a fondé un asile pour les alcooliques grâce à l'initiative du pasteur A. Massing. Il se trouve auprès de St-Petersbourg, en Finlande, à 10 lieues de la station « Ferjoka ». Les moyens de la cure sont le travail et la prière. Chambre séparée, 50 roubles par mois; chambre commune 25 roubles.

#### IV. — ACTIVITÉ DES DISTRICTS

Touchant la question de l'alcoolisme dans les gouvernements de St-Petersbourg, de la « Nouvelle Ladoga » et dans le gouvernement de Moscou: les assemblées du gouvernement de Moscou ont expliqué que les mauvaises suites de l'alcoolisme peuvent être étudiées grâce à une enquête faite auprès des sociétés médicales des districts. Cette enquête est nulle jusqu'à présent à l'exception de quelques médecins isolés.

#### V. — ACTIVITÉ DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Dans l'armée et dans la flotte, la question de l'alcoolisme est née avant d'attirer l'attention des pouvoirs civils. Ici, il faut remarquer que d'année en année le choix des recrues se fait plus facilement. Il est question aussi de priver les soldats dans l'armée et dans la flotte de la ration d'eau-de-vie. A cet égard, le docteur en médecine Zuëff, ayant une pratique de 15 ans dans l'armée, affirme que les manœuvres et les

mobilisations ont bien plus de succès même dans les climats mauvais, quand les soldats ne reçoivent pas la ration habituelle. L'opinion du docteur Zuëff est soutenue par d'autres médecins compétents. Au mois de mars 1899, nous lisons dans le rapport de Son Altesse Impériale le Grand Duc Chef des troupes de St-Petersbourg : « Les informations faites sur mon ordre prouvent que les liqueurs spiritueuses sont le principal objet de commerce des magasins militaires, dont les revenus atteignent 20 pour cent. Puis viennent les matériaux comestibles et enfin les objets de ménage. Cette vente de vin dans les magasins militaires ne peut pas être d'accord avec la santé du soldat et son amélioration morale, et les magasins sont des établissements qui n'atteignent pas leur but. L'Etat, dans l'intérêt du peuple, organise des patronages contre l'abus des boissons, organise le monopole de l'alcool, ferme les cabarets et les brasseries auprès des casernes. C'est pourquoi sur mon ordre, la vente de vins dans les magasins militaires est défendue. Les commandants de l'artillerie, des sapeurs et des brigades de St-Petersbourg et d'Archangelsk auront soin de faire cesser la vente de l'eau-de-vie dans les magasins militaires sans autre condition. Je rappelle que le but du magasin militaire est de donner au soldat la faculté d'acheter les objets de première nécessité à bas prix et de lui donner, pendant le temps libre, des distractions saines (boutique de thé, journaux, brochures). Le bon marché et un petit revenu doivent suffire pour l'entretien et la remonte du magasin. Cet ordre doit être exécuté le plus sévèrement. Il est défendu aussi à toute personne privée de louer un magasin militaire. »

## VI. — ACTIVITÉ DES SOCIÉTÉS SCIENTIFIQUES

Il a fallu beaucoup de temps pour que les discussions pour et contre la consommation de l'alcool amènent quelque solution; chaque partie défendait son opinion en présentant des preuves plus ou moins solides. Cependant il fallait une réponse scientifique ferme sur l'effet des petites et des grandes doses d'alcool. On trouva la solution en organisant une commission qui devait s'occuper de la question de l'alcoolisme et des mesures propres à lutter contre le mal et pour élaborer des règlements d'asiles alcooliques (société russe pour la sauvegarde de l'hygiène publique). La commission commença à fonctionner au mois de mai 1895. La première assemblée a eu lieu le 7 janvier 1898, sans retentissement, tant on s'intéressait peu à cette commission. Dans les rangs de la commission figure toute une série de physiologistes spécialistes, de docteurs pour les maladies des nerfs, de neuropathologistes, de juristes et de financiers. Le nombre de tous les membres est de 100. Les sociétés psychiatriques de St-Petersbourg, de Kasan et la société juridique de St-Petersbourg promirent leurs concours. Des rapports sérieux et détaillés pro-



voquèrent un vif échange d'opinions et les travaux de la commission parurent en volume à part, que l'on va traduire en français. La commission de l'Université de Moscou organisa en 1895 une société de neuropathologistes, en vue de rédiger des règlements concernant les hôpitaux pour les alcooliques et la construction de ces hôpitaux en projet à Moscou. Mais grâce aux préjugés populaires, l'affaire reste inaccomplie à cause du manque de ressources.

## VII. — LITTÉRATURE RUSSE CONSACRÉE A L'ALCOOLISME

La littérature scientifique des derniers huit ans a gagné rapidement en quantité et en qualité ; auparavant on étudiait principalement les effets de l'alcoolisme sans rapports directs avec l'alcoolisme. Ce système est changé depuis 1895. A cette époque paraissent les rapports des D<sup>rs</sup> L. Minor<sup>1</sup> et A. Korowin, *a*) organisation des hôpitaux pour les alcooliques en Russie ; *b*) lutte de la société contre l'abus de l'alcool et le rapport du D<sup>r</sup> C. Danillo en 1895 sur la cure de l'alcoolisme dans des établissements spéciaux. Les lacunes de la littérature antialcoolique, grâce aux travaux étrangers, traduits en russe, se comblent et bientôt paraissent des travaux russes originaux, les voici :

1887. Dissertation S. Korssakoff. « De la paralysie alcoolique » ; 1889. Dissertation A. Mogilianski. « Matériaux pour la diététique de l'alcool » ; 1895. Dissertation N. Koulbin. « L'alcoolisme et l'influence de l'empoisonnement chronique sur les animaux » ; 1896. Dissertation M. Kolpakoff. « Questions relatives à l'alcoolisme à St-Petersbourg » ; 1897. Dissertation T. Krol. « L'influence de l'alcool sur les maladies, la mortalité et les crimes » ; 1898. Dissertation R. Kiparsky. « Influence de l'empoisonnement chronique sur la cure des plaies » ; 1898. Dissertation K. Weinar. « Effet de l'alcool sur les maladies du cerveau ». Toutes ces dissertations sont éditées par l'Académie militaire de médecine à St-Petersbourg. Dans les journaux de médecine on trouve beaucoup de mémoires sur les questions qui nous intéressent.

La littérature populaire croît d'année en année ; autrefois ces matériaux n'avaient pas un caractère scientifique. Maintenant nous comptons une masse d'éditions sérieuses, par exemple : Professeur I. Dogel : « Les boissons spiritueuses sont la cause d'une quantité de maladies » (1896). — I. Dogel, « La vie, le vin et la mort » (1888). — I. Sikorsky, « L'alcoolisme et le commerce du vin » (1897). — D<sup>r</sup> A. Korowin. « Conséquences de l'alcoolisme et la lutte contre l'abus des boissons » (1895). — D<sup>r</sup> P. Aliexeff, « L'ivrognerie » (1896). — S. Ratschinsky. « Lettres de tempérance à la jeunesse » (1899). — D<sup>r</sup> R. Koppé « Affaiblissement alcoolique » (1894). — L. Zolotarsky, « Les étudiants

<sup>1</sup> En 1887, L. Minor avait écrit un traité sur la cure des alcooliques dans des établissements spéciaux.

et l'ivrognerie » (1898). — Professeur F. Erismann, « L'école dans la lutte contre l'ivrognerie ». — Editions populaires : Comte L. Tolstoï, « A Dieu, à Mamon ou au veau d'or » (1895). — Dr P. Aliexieff, « Le vin et la santé » (1898). — Dr P. Alexieff, « Comment guérir le malheur d'à présent » (1890). — Curé D. Boulgakowsky, « De quelle manière abandonner le vin » (1898). — Dr A. Korowin, « Pourquoi avons-nous besoin des sociétés de tempérance ? » (1897). — Prêtre V. Michailovsky, « Lettres aux amis de l'abstinence » (1890). — Trois journaux spéciaux : « Gazette de tempérance » (parue en 1894), éditeur Dr N. Grigorieff, — « l'Abstinence populaire », éditeur, société d'abstinence de Kassan (1898). — « Le Bienfaiteur » (1896), même éditeur. — Curé D. Boulgakowsky, « Echo ». Album populaire ; les suites de l'alcoolisme sont représentées par 19 illustrations. Il faut cependant avouer que l'intérêt pour la littérature antialcoolique n'existe pas ; le public s'en occupe peu et une lecture aussi savante le fatigue ; les principaux éditeurs sont : les sociétés de tempérance de St-Petersbourg, de Kassan, d'Odessa et la ligue contre l'abus des boissons fortes de Koursk.

#### VIII. — ACTIVITÉ PRIVÉE

Elle est peu développée ; la plupart préfèrent agir avec d'autres formant des sociétés. Le Comte Tolstoï, l'illustre poète russe, mène depuis longtemps la guerre contre l'alcoolisme grâce à ses ouvrages littéraires : « Le premier distillateur », « Dans quel but les hommes s'empoisonnent », « A Dieu, à Mamon ou au veau d'or ». En 1899, le 12 janvier, jour de l'anniversaire de l'Université de Moscou, Tolstoï adressa une lettre aux ex-étudiants, où il conseillait aux hommes intelligents de ne pas fêter l'anniversaire de l'Université (l'Université de Moscou est la plus ancienne en Russie) en se livrant à l'ivrognerie. « Il est horrible d'avouer que les gens intelligents, les gens de la haute classe, ne trouvent pas une autre manière de fêter le jour du progrès, si ce n'est pendant plusieurs heures, en mangeant, buvant, fumant et en débitant des non sens. Ces gens-là passant le temps dans une ivrognerie ignoble, se réjouissent et plaignent les ignorants. C'est honteux et mal élevé. » — S. Ratschinsky, ex-professeur de botanique à l'Université de Moscou, abandonna la science pour devenir professeur dans une école villageoise. Il organisa auprès de son château « Fatervo » une société de tempérance et emploie toutes ses forces à accroître le nombre des abstinents.

Le prêtre S. Permsky a fondé à 30 lieues de Moscou une société de tempérance religieuse nommée « de St-Serge = Nachabino = Bankoff ». Les moyens utilisés par ce prêtre sont très originaux. Il guérit l'ivrognerie. Des milliers d'alcooliques perdus accourent, de toutes les contrées, au village Nachabino, pour se guérir de la passion fatale.

Chaque mois le village est fréquenté par 6000 personnes. La cure a

un caractère religieux. Avant tout on chante un *Te Deum*, on embrasse l'évangile et le saint crucifix et on jure, à moins d'être damné, d'abandonner le vin pour 3 — 12 mois. Ensuite on s'inscrit comme membre de la société. Un autre curé, qui demeure au gouvernement de Toula a un succès non moins grand. Un asile pour les alcooliques se trouve au monastère (couvent) de Walaam, situé dans une île déserte. Les alcooliques ici mènent un train de vie ascétique et travaillent comme les autres moines. Enfin toutes les sectes (non orthodoxes), par exemple les « chtoundistes », « les combattants pour le saint Esprit » par leurs maximes religieuses sont abstinents. Leur tempérance absolue donne un bon exemple à leurs confrères orthodoxes, qui abandonnent peu à peu leurs habitudes de boire. « Il est clair comme le jour, s'écrie saint Ratschinsky, que l'étendard doit être arraché des mains de l'ennemi et que le prestige de la religion orthodoxe doit être proclamé en principe.

IX. — ACTIVITÉ DES SOCIÉTÉS ET DES PERSONNAGES SANS RAPPORT DIRECT  
AVEC L'ALCOOLISME

1<sup>o</sup> Commission des conférences populaires du dimanche à Moscou. Pendant la première période 1896 — 1897 la commission organisa dans le gouvernement de Moscou et dans les autres 1.999 conférences populaires qui furent fréquentées par 359.468 auditeurs. 2<sup>o</sup> Une commission du musée pédagogique des sciences techniques pour le peuple fonctionne à Saint-Petersbourg. 3<sup>o</sup> Commission des conférences populaires de médecine à Kieff (société de docteurs en médecine). 4<sup>o</sup> La société Slave à Odessa a construit un local populaire contenant 1000 personnes ; cette salle a coûté 91.565 roubles. La société Slave a construit beaucoup de salles dans les autres villes. Les conférences populaires sont organisées pour la plupart ou par des sociétés spéciales ou, dans les villages, par les curés.

La société « Néva » pour l'organisation de distractions populaires fonctionne auprès de Saint-Petersbourg et à la chaussée de « Schliesselbourg », parmi les fabriques et les usines. Cette société a été fondée en 1885, 9 septembre, par des fabricants afin de donner aux ouvriers des distractions à bon marché, morales et sobres. On organise des promenades pour les enfants d'un certain âge, des spectacles, des chœurs d'amateurs, des bibliothèques. Pendant dix ans 1885 — 1895 — 767.944 personnes âgées et 84.402 enfants fréquentèrent les établissements de la société. Pendant ces dix ans il n'y eut pas une fois un cas de désordres, et la police n'a pas eu à intervenir. En 1898, 150 fabricants et la société « Néva » ont construit un « club populaire » qui a coûté 150 mille roubles. En 1894, le budget s'élevait à 37.032 roubles. Le 2 juin 1895, grâce aux soins des fabricants fut fondée auprès de Saint-Petersbourg « la so-

ciété de Wiborg pour l'organisation des distractions populaires ». En 1897, le 22 décembre fut fondée la société « des distractions populaires » à Moscou. A présent la société organise des conférences populaires accompagnées de lanterne magique, de musique, de chant. En 1898, l'hôtel de ville de Moscou fonda une commission, ayant pour but de donner à la classe ouvrière des distractions saines. On ne peut passer sous silence l'activité utile des sociétés de Charkoff, de Saint-Petersbourg et de Moscou, ayant pour but la propagande de l'instruction populaire et l'organisation de bibliothèques dans les villages.

On attend bientôt l'organisation d'une société très sympathique « société de Moscou pour améliorer le sort de la femme ». Nous lisons dans le 1<sup>er</sup> § des statuts : « La société a pour but de lutter contre l'immoralité et contre l'alcoolisme chez la femme ». Il en est bien temps. Partout les femmes alcooliques se trouvent au dernier plan, oubliées dans l'ombre. Le patronage du district de « Oufa » proposa « une société pour la consommation modérée de l'alcool ». L'Etat refusa, car le monopole de la couronne tâche de pousser le peuple vers « une consommation « hygiénique » (?) de l'alcool. »

« La société des salles à manger bon marché à Saint-Petersbourg » entretient le théâtre populaire à « l'île Wassilievsky » (faubourg de Saint-Petersbourg). Il y a aussi des cercles privés, formés de prêtres, de magistrats de district, de bienfaiteurs, qui organisent des bouctiques à thé avec lectures, afin d'arracher le peuple du cabaret.

#### X. — OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ABSTINENCE EN RUSSIE

A l'issue de mon mémoire je nommerai les motifs principaux qui empêchent pour l'*abstinence* un mouvement *rapide* dans notre patrie. Les obstacles proviennent d'un côté de l'Etat, d'un autre côté de la société.

Obstacles de la première série.

a) La force de l'alcool, que contient l'eau-de-vie à 40 %, réglée par le monopole d'Etat. La commission, chargée d'étudier la question de l'alcoolisme, ayant jugée la question au point de vue physiologique, avait décidé de diminuer la force de l'eau-de-vie à 30 %.

b) L'insuffisance des sommes allouées aux patronages des districts ne permet pas à ces derniers de fonctionner librement, et pourtant les revenus de l'Etat atteignent des centaines de millions. Il est à désirer qu'on dépense pour la lutte contre l'alcoolisme une certaine somme (10 %) comme cela se fait en Suisse. Mais à cause de la nouveauté de la réforme (monopole) il est encore difficile de régler un pourcentage certain.

c) Il faut modifier le nombre des personnes qui sont membres des patronages contre l'abus des liqueurs spiritueuses et étudier plus pro-

fondement les conditions de vie de certains gouvernements. Jusqu'à présent les membres des patronages s'occupent de la lutte seulement pendant leurs loisirs et n'ont pas de devoirs obligatoires désignés par l'Etat. En donnant plus de droits aux membres des patronages et en élargissant leurs fonctions, on obtiendrait plus d'adhésions parmi les habitants d'une certaine contrée. Il ne faut pas oublier que les membres de chaque patronage travaillent gratis, sacrifiant leurs loisirs, qu'ils auraient destinés au repos. On a en projet maintenant de donner des appointements à certains membres afin de rendre leurs fonctions obligatoires.

d) Les procédures longues et inutiles, qui sont nécessaires pour obtenir la permission d'ouvrir une boutique à thé ou une bibliothèque empêchent l'initiative.

Le choix des livres et des brochures, admis dans les bibliothèques populaires est trop limité. Voici des faits assez curieux : pour recevoir dans une bibliothèque les journaux « Gazette d'agriculture », « Journal de bienfaisance », il faut obtenir chaque fois une permission spéciale.

La presse et la population demandent depuis longtemps que le Ministère édite un catalogue des livres et des journaux défendus. Toutes les autres éditions, de cette manière-là, pourraient être reçues par la bibliothèque sans demander chaque fois la permission. De fait il existe un tel catalogue mais très incomplet.

e) Supprimer l'exclusion de la jeunesse ; il est dit : « Ne peuvent être membres des sociétés les enfants, les élèves de toutes les écoles et établissements, les soldats et les cadets, ceux qui ont été condamnés, les propriétaires des distilleries et des brasseries et les marchands de vins en général. » L'expérience de l'Angleterre, de la Belgique et de la Suisse, montre qu'il faut commencer à lutter contre l'ennemi, dès la jeunesse, qui, ici, est le centre du mouvement antialcoolique ; que l'école doit absolument prendre part à la lutte pour atteindre le but. Il ne faut pas laisser la jeunesse non armée contre l'ennemi et contre les séductions innombrables de l'alcool. Il faut lui défendre de fréquenter les brasseries, les tractirs (restaurants) et d'autres repaires de l'ivrognerie. Il faut permettre à la jeunesse de prendre part au mouvement qui sauvera son corps et son âme.

Il arrive souvent que même un homme âgé ne sait que faire dans ce gouffre de l'ivrognerie et a besoin de secours. Les personnes âgées chargent d'un grand péché leur conscience en abandonnant les enfants et en leur permettant de boire, et quand les enfants grandissent les parents eux-mêmes doivent commencer la guerre. A mesure que les portes du cabaret s'ouvrent pour les enfants, il faut ouvrir encore plus les portes des sociétés de tempérance !

Les préjugés publics ne sont pas moins dangereux. Les hommes instruits comme les ignorants ne comprennent pas souvent la signification du mouvement antialcoolique en Russie, c'est pourquoi l'on constate si peu d'entrain pour préparer le triomphe de la tempérance.

Ensuite le public regarde les abstinents comme des fanatiques ; la presse a le devoir de changer peu à peu l'opinion et de pousser à l'étude de phénomènes peu compris auparavant. Cette absence d'activité, cette inertie, la crainte d'abandonner ses habitudes de boire paralysent la faculté d'organisation de mesures générales dans le but désiré.

f) A l'absence chez les ouvriers de l'idée de travailler pour le bien commun. Souvent les intérêts personnels sont au premier plan, des malentendus naissent — tout cela sans doute empêche le mouvement de grandir. Cela se remarque et dans les sociétés de tempérance et dans les patronages.

Voici ce qu'on lit dans la correspondance du gouvernement de Kieff : Il est nécessaire de régler les rapports entre les patronages des districts et les membres auxiliaires, afin d'empêcher les malentendus naissant de préoccupations personnelles. Il est difficile de compter qu'une réglementation officielle empêchera de pareils malentendus entre les diverses catégories de membres réunis par leur seule bonne volonté. Notre population n'est pas assez civilisée pour sacrifier des intérêts personnels au principe général.

g) La femme intelligente russe ne prend nul souci de sauver ses sœurs et ses frères. Et cependant son activité serait récompensée cent fois et personne ne peut remplacer la femme ni dans la famille ni dans la société. Combien de femmes périssent par l'alcool, ne trouvant pas la main secourable d'une autre femme.

Ainsi naquit le mouvement de tempérance en Russie en vue de relever le niveau des forces morales et physiques de notre bon et brave peuple Russe.

**M. le Président** donne la parole à M. Kiaer, représentant de la Norvège, pour son rapport sur *l'alcoolisme en Norvège*.

### L'alcoolisme en Norvège

PAR M. KIAER

MESDAMES, MESSIEURS,

En ce qui concerne l'alcoolisme en Norvège, il y a lieu de distinguer deux périodes très différentes, l'une de 1816 jusqu'à 1840 environ, et l'autre depuis cette époque jusqu'à nos jours. La première période se caractérise par une liberté presque absolue quant à la fabrication et au commerce des boissons alcooliques. Effrayé des résultats funestes de ce régime, notre peuple a changé d'attitude surtout en ce qui concerne celle d'entre ces boissons qui est la plus

dangereuse : l'eau-de-vie. A partir de l'an 1845, notre législation a prescrit des mesures de plus en plus restrictives et les impôts sur la fabrication et sur le débit des boissons alcooliques ont été successivement haussés. En même temps il s'est formé plusieurs sociétés de tempérance et surtout d'abstinence avec des sections dans presque chaque commune du pays, qui ont travaillé et qui travaillent toujours avec une activité vigoureuse.

Quels ont été les résultats de cette action persévérante, pendant plus d'un demi-siècle, tant des pouvoirs législatifs que des hommes et des femmes intéressés et — il faut le bien remarquer — aussi de toutes les autres forces qui, d'une manière directe ou indirecte, ont contribué au développement moral de la société ?

D'abord on a pu constater un changement considérable dans la manière dont on envisage l'ivrognerie qui est, de nos jours, contemplée généralement comme une grande honte. Tandis qu'autrefois il n'était pas considéré comme une honte de se montrer ivre même dans la société dite bonne; le jugement d'un tel excès est aujourd'hui très sévère. Autrefois, dans un dîner de cérémonie, vous n'étiez pas considéré comme ayant rempli votre devoir d'hôte, s'il n'y avait un ou deux des invités visiblement accablés par l'abondance des boissons fortes. Cet état déplorable de mœurs était très bien connu de nos aïeux, mais il est aujourd'hui banni de la société.

Il existe du reste chez nous, une loi qui déclare le fait de se montrer en public visiblement ivre, comme passible de contravention ou d'amende.

Par suite de l'activité des sociétés d'abstinence, il y a de nos jours un grand nombre de personnes qui s'abstiennent complètement de l'usage des boissons alcooliques de toute espèce; et ce nombre s'est accru beaucoup. En 1875 on n'en comptait qu'entre 6000 et 7000; en 1884 dans la plus grande ligue, la ligue norvégienne d'abstinence totale, on en comptait 35.000; en 1888, 95.000 et à la fin de 1897, 136.562, (53.405 hommes, 57.885 femmes et 25.272 enfants au-dessous de 15 ans). En y ajoutant les autres ligues de tempérance on obtient un total en nombre de 170.000 abstinents, parmi lesquels environ 136.000 adultes, ce qui fait 11 pour cent de la population adulte.

Quant à la consommation de l'eau-de-vie on comptait en 1833, par habitant, 16 litres calculés à 50 pour cent d'alcool pur; en 1843, 10 litres; pendant la période quinquennale, de 1851 à 1855, 6 litres 3/4; quarante ans après, c'est-à-dire de 1891 à 1895, 3 litres 55; enfin pendant les années 1896, 1897 et 1898, 2 litres 1/3, ce qui place la Norvège, à côté de la Finlande et le Canada, parmi les pays qui consomment le moins d'eau-de-vie.

En ce qui concerne la consommation de bière, le calcul ne commence qu'à partir de 1851 avec un chiffre pour la période décennale, de 1851 à 1860, correspondant à 12 litres par habitant, chiffre qui probable-

ment est beaucoup supérieur à celui de la consommation de bière avant 1850. Depuis cette année il s'est accru à 18 litres environ pour les trois années 1896 à 1898; mais il faut peut-être ajouter que les petites bières s'emploient un peu plus de nos jours qu'auparavant.

La consommation des *vins* s'est augmentée de 0 litre 5 par habitant avant 1870 jusqu'à 2 litres  $\frac{2}{3}$  pendant ces trois dernières années, depuis que les restrictions imposées au commerce de l'eau-de-vie, peut-être avec le concours d'autres circonstances, semblent avoir encouragé l'importation des vins et surtout des vins forts et mauvais.

En supputant la quantité totale d'alcool pur ou à 100° contenue dans toutes les différentes espèces de boissons alcooliques, on trouve, malgré l'augmentation de la consommation des bières et des vins, que le peuple norvégien consomme de nos jours, beaucoup moins d'alcool qu'autrefois. Le chiffre en peut être évalué entre 8 et 9 litres d'alcool pur par habitant en 1833; à 5 litres  $\frac{1}{2}$  en 1843; à 3 litres  $\frac{1}{2}$  en 1855; à 2 litres  $\frac{1}{4}$  pendant les trois dernières années.

A ces divers points de vue, il y aura peut-être quelque intérêt à observer que, par suite de l'*option locale*, le débit de l'eau-de-vie a été dernièrement interdit dans 30 de nos 60 villes, surtout dans les petites villes. Quant aux communes rurales le débit de l'eau-de-vie est défendu presque partout. A présent il n'existe dans nos 500 communes rurales que 16 ou 17 licences de débit d'eau-de vie, et le débit de bière, vin et cidre est interdit dans la moitié environ de nos communes rurales.

Dans les villes et autres communes où le débit des boissons alcooliques existe, le nombre de licences a été très sensiblement diminué.

Les conseils municipaux ont, en outre, le droit de limiter le temps pendant lequel le débit pourra rester ouvert. Par suite des règlements faits à cet égard, le débit et la vente en détail est défendu dans la plupart de nos villes depuis le samedi soir, de 1 ou 5 heures après-midi, jusqu'au lundi matin à 8 heures. A Christiania on a cependant fait certaines exceptions pour quelques restaurants de 1<sup>re</sup> classe; mais même pour ces restaurants, il y a des restrictions.

J'ai parlé tout à l'heure de l'*option locale*. En ce qui concerne le débit de l'eau-de-vie dans les villes, cette option se fait par un suffrage universel accordé aux hommes et *aux femmes* au-dessus de 25 ans.

Je me permettrai de mentionner certains détails<sup>1</sup> à cet égard parce que cet arrangement constitue une innovation à laquelle peuvent porter intérêt les amis de la tempérance.

Eh bien! ce suffrage universel se rattache aux nouveaux règlements institués par une loi de 1894 en faveur des sociétés autorisées au débit de l'eau-de-vie. Cette loi a créé pour ces sociétés (dites Samlag) un monopole tant pour le débit que pour la vente en détail, dans les communes respectives. Mais en même temps la loi a soumis l'existence des Samlag au suffrage universel des hommes et des femmes. Ainsi

<sup>1</sup> Ces détails ont été omis dans le rapport verbal.



si la majorité des votants dans telle ou telle ville se déclare contre le Samlag, il ne pourra exister pendant les 5 années suivantes. Et puisque le Samlag possède le monopole, l'abolition de la société autorisée veut dire que tout débit ou vente en détail de l'eau-de-vie sera interdit. Cependant, par suite d'un § spécial de la loi en question, il est difficile d'obtenir un vote contre les sociétés autorisées parce que la loi a décidé que toutes les personnes, ayant le droit de suffrage, mais qui ne votent pas, sont supposées avoir voté pour la continuation de la situation existante, c'est-à-dire pour la société autorisée, si une telle existe, et contre l'établissement d'une société autorisée, s'il n'en existe pas.

Vous comprenez combien cette disposition de la loi rend difficile d'abolir les Samlag. Toutefois le mouvement antialcoolique a été si fort que cette grande difficulté a été surmontée dans la moitié de nos villes et cela même dans la ville de Stavanger qui compte environ 30.000 habitants. A Bergen, la seconde ville de la Norvège qui comptait dans l'année du vote environ 60.000 habitants, la société aurait succombé si un certain nombre de votes par écrit n'avaient été cassés à cause de vices formels. Plus de 14.000 hommes et femmes de cette ville ont voté contre le Samlag.

A Christiania, le résultat du vote qui a eu lieu cette année, n'a pas été encourageant pour les abolitionnistes. Le nombre total de ceux qui avaient le droit de suffrage était de 102.647. Donc la majorité nécessaire était de 51.324 ; mais le nombre des votants contre le Samlag et la société autorisée n'a été que de 18.608, chiffre qui cependant, en lui-même, est très respectable.

Ajoutons que sur les 18.000, on compte 12.000 femmes<sup>1</sup>, d'où on a fait cette conclusion remarquable, que la moitié environ des hommes inscrits à Christiania sous la bannière de l'abstinence, n'ont pas voté, soit parce qu'ils n'avaient aucun espoir de vaincre, soit parce que un grand nombre des abstinents pensaient que le Samlag pourrait être utile.

En général ceux qui appartiennent aux organisations antialcooliques, à peu d'exception près, sont contre le système des sociétés autorisées. On peut ajouter que même parmi ceux qui toléreraient les Samlag faute de mieux, il y en a beaucoup qui se sont décidés à voter contre eux par cette considération qu'une fois le Samlag aboli, tout débit d'eau-de-vie dans la ville serait aboli.

Il mérite d'être observé que les résultats des votes qui ont eu lieu pendant la première période quinquennale de 1895—1899, ont été d'année en année, plus défavorable aux antagonistes des Samlag. Pendant cette période entière, il y eut en tout 95.199 qui ont voté contre, ce qui fait en moyenne 36,2 pour cent de toutes les personnes au-dessous de 25 ans dans les villes.

<sup>1</sup> Un homme qui a pris une part active dans cette lutte, homme abstinant, mais défenseur des Samlag, m'a dit que sans l'assistance des femmes, aucun Samlag n'aurait été aboli.

Voici cependant les chiffres proportionnels pour chacune des années en question :

|      |      |                           |   |
|------|------|---------------------------|---|
| 1895 | 59.4 | pour cent votant contre ; |   |
| 1896 | 52.6 | —                         | — |
| 1897 | 42.2 | —                         | — |
| 1898 | 41.1 | —                         | — |
| 1899 | 19.9 | —                         | — |

En ce qui concerne les résultats de l'abolition des Samlag dans les 30 villes où ils ont succombé, il serait trop hâtif d'en exprimer une opinion définitive. L'expérience a été trop courte et diverses circonstances, notamment l'augmentation des salaires dans ces dernières années, ont contribué à compliquer la question. Aussi les opinions qu'on peut entendre exprimer là-dessus sont très divergentes. En général je ne pense pas, pour ma part, qu'on puisse dire que l'expérience aurait *prouvé* que l'abolition des sociétés dans les petites villes et dans les villes moyennes aurait été fâcheuse.

Mesdames, Messieurs : j'ai essayé dans le présent travail de donner une esquisse aussi exacte que possible des résultats du combat contre l'alcoolisme en Norvège. Je pense que tous les amis, tant de l'abstinence absolue que de la modération peuvent se réjouir des résultats obtenus jusqu'à présent. L'amélioration générale des mœurs concernant les boissons est évidente et a été accompagnée chez nous par une diminution du nombre des suicides et des crimes. La consommation de l'alcool a montré une diminution considérable. Le nombre des cabarets a été beaucoup réduit. Mais malgré tout cela, il est également évident qu'il nous reste beaucoup à faire. Bien que dans beaucoup de nos communes rurales et aussi dans beaucoup de petites villes, la situation puisse être caractérisée comme relativement bonne, les exemples d'ivrognerie sont encore trop fréquents dans les grandes villes et dans certaines des villes moyennes. Nous ne connaissons du reste, presque rien de l'étendue réelle du mal dans nos villes comparées à celles des autres pays. Car la comparaison ordinaire, c'est-à-dire la consommation de l'alcool par habitant, (sans distinction des hommes et des femmes, des adultes et enfants, des abstinents et des buveurs modérés et immodérés) cette comparaison ne vaut presque rien, si l'on veut savoir le rapport entre l'ivrognerie et la sobriété.

Nous allons cependant cette année, commencer à Christiania une enquête très détaillée pour connaître la vraie situation des choses. Nous allons recueillir des renseignements individuels pour chacune des personnes comprises dans l'enquête, indiquant le sexe, l'âge, la profession, l'état habituel d'ivrognerie ou de sobriété et autant que possible, comment se répartit la consommation de l'eau-de-vie, de la bière et du vin, les circonstances qui ont amené les tentations, etc. Vous comprenez que nous ne pouvons songer à recueillir ces données individuel-

lement, pour tous les habitants adultes d'une grande ville comme Christiania. Mais voici ce que nous nous proposons de faire. Nous choisirons certains quartiers, rues ou parties de rues, disséminées sur toute la ville et dans ces localités dont l'ensemble pourra être considéré comme représentant la ville entière pour ainsi dire en miniature, nous nous proposons d'étudier les rapports indiqués tout-à-l'heure autant que possible à fond.

Afin de nous mettre à même de commencer ce travail, un comité<sup>1</sup> s'est adressé à l'administration du Samlag de Christiania et d'après un télégramme que j'ai reçu hier soir, il sera prochainement, d'accord avec la proposition unanime de son conseil, voté une somme de 3.000 cour. soit plus de 4.000 francs.

Pour le moment, si l'on veut connaître l'état des choses, il faut recourir à des impressions vagues et personnelles.

L'impression générale est peut-être que l'inébrété n'est pas si répandue en Norvège que dans tel ou tel autre pays. Mais si cela est vrai, combien de cas déplorables se manifestent toutefois encore en diverses localités ! Combien de familles norvégiennes, surtout dans certaines villes, souffrent d'une manière extrêmement regrettable, de l'intempérance du mari et de la brutalité engendrée par elle !

Mais il y a lieu de faire ici une autre observation concernant la situation actuelle de la lutte antialcoolique en Norvège. C'est qu'on a chez nous appliqué des mesures relativement très sévères dans cette matière, tant en ce qui concerne les mesures restrictives et prohibitives qu'en matière d'impôts sur les alcools. C'est pourquoi il surgit cette question : « Pourra-t-on aller plus loin dans cette voie sans risquer une réaction ? Vous comprenez qu'il y a beaucoup de gens chez nous qui la prophétisent.

Quant à moi, bien que j'adhère au principe de la modération, j'espère que les dispositions actuellement en vigueur, pourront être maintenues. Mais je pense qu'à côté du mouvement d'abstinence totale dont je reconnais et admire les beaux résultats, il y aura de la place aussi pour la modération qui s'adresserait particulièrement à ce grand nombre d'individus des différentes classes sociales, où l'on paraît être inaccessible au principe de l'abstention totale, mais où toutefois, l'on reconnaît avec nous tous que *la honte, la dégradation et la misère*, suivent les traces de l'intempérance.

**M. le Dr Vlavianos** a la parole pour son rapport sur l'*Alcoolisme en Grèce*.

<sup>1</sup> Ce comité, qui est tout-à-fait particulier, est composé de M. Bemer, bien connu par plusieurs membres du Congrès, actuellement bourgmestre à Christiania, de M. E. Nanssen, pasteur, qui s'est beaucoup occupé des questions sociales et de moi.

## L'Alcoolisme en Grèce

PAR LE DOCTEUR VLAVIANOS (D'ATHÈNES)

MESDAMES ET MESSIEURS,

La Grèce, pays où la personne de Bacchus a été élevée jusqu'au rang d'un Dieu a vu à certains moments l'alcoolisme triompher sous toutes les formes, depuis la simple ivresse jusqu'au *delirium tremens*. C'est ce que prouvent les médecins et les historiens qui ont écrit sur les buveurs et les alcooliques. Comment en effet nierait-on l'existence de l'alcoolisme dans la Grèce ancienne, quand on le voit décrit avec tant d'exactitude par des médecins éminents, comme Hippocrate, Erasistrate, Rufus, Soranus, Galien et Arétée<sup>1</sup>? Les contemporains ont tort de croire que tous les maux de la civilisation se sont accumulés sur les races d'aujourd'hui; dans l'antique berceau de la civilisation et de tant des œuvres immortelles l'alcool avait déjà exercé ses ravages; il avait atteint les contemporains de Périclès et d'Aristote, comme aujourd'hui ceux de Pasteur et de Hugo.

Mais à côté du fléau existait aussi la lutte que l'on dirigeait contre lui. Par exemple dans son livre *Les Lois* Platon demandait, comme nous le faisons aujourd'hui qu' « une loi interdise aux jeunes gens l'usage du vin ». Ailleurs il dit que « les enfants ne doivent pas connaître le goût du vin jusqu'à l'âge de 18 ans. Il ne faut en effet du feu sur du feu tant pour le corps que pour l'âme. <sup>2</sup> » et cet enseignement du philosophe concorde avec l'opinion du médecin. *On ne doit donner de vin aux enfants qu'additionné avec le plus d'eau possible. <sup>3</sup> »* C'est aussi dans la société que la pensée du philosophe et du médecin trouve un écho. On n'imagine pas en effet des invectives plus injurieuses que celles d'ivrogne. Le poète interprétant l'opinion de la Société met dans la bouche d'Achille cette suprême insulte à l'adresse d'Agamemnon. Solon le législateur d'Athènes avait promulgué une loi qui punissait les marchands de vin qui vendaient du vin non additionné d'eau. Lycurgue le législateur de Sparte donnait des exemples vivants aux jeunes hommes en mettant sous leurs yeux le spectacle des Ilotes qu'on faisait enivrer exprès. Diogène, le fameux philosophe cynique dit à un enfant stupide et idiot « *Jeune homme ton père était bien ivre quand ta mère t'a conçue.* » D'ailleurs les idées courantes sont exprimées dans cette épigramme « *Le vin, les bains et l'amour de Vénus envoient l'homme très vite aux Enfers* ».

Il serait facile de multiplier ces citations qui prouvent que non

<sup>1</sup> V. « L'alcoolisme avant l'alcool » par Armand Delpuch. *La Presse Médicale* 1898, 3 décembre, N° 99.

<sup>2</sup> Platon. *Les Lois* B'. 2.

<sup>3</sup> Hippocrate. *Des airs, des eaux et des lieux.* § 56.

seulement l'alcoolisme exerçait ses ravages dans l'ancienne Grèce, mais encore qu'on en connaissait les dangers et qu'on luttait contre lui. Mais dès que la Grèce eut perdu sa liberté et que des conquérants barbares eurent opprimé son sol sacré les grands penseurs et les grands médecins sont devenus rares jusqu'à ce que le retour de la Liberté eut ramené la vie. La nation Grecque s'est développée très vite et elle a pu se placer depuis parmi les premières nations civilisées de l'Europe.

Dès que l'Etat Grec eut conquis son existence vers le commencement de ce siècle la consommation du vin et des divers alcools comme d'ailleurs leur production était minime. Le pays sorti de la lutte était brisé de toute manière ; toute plantation manquait et la vigne aussi. Mais peu à peu celle-ci couvrit la terre et d'importants vignobles furent constitués. Dès lors l'industrie des boissons alcooliques se développa. Tandis que il y a vingt ans n'existait en Grèce qu'une seule grande fabrique des spiritueux aujourd'hui on en peut compter plus de cinquante. Et l'usage des boissons alcooliques s'étend de jour en jour chez les gens du peuple.

Le peuple grec est en général très sobre, il ne se plaît pas à la vie du cabaret. La Nature l'appelle à la vie en plein air. Et l'on peut rencontrer des centaines de familles qui ne connaissent pas d'autre boisson que l'eau pure. Mais l'augmentation de la fabrication des spiritueux est une cause d'inquiétude pour l'avenir. Plus cette fabrication s'accroît, plus les cabarets augmentent ; la concurrence industrielle diminue le prix des boissons ; les falsifications très rares jusqu'à présent commencent à se développer ; l'exemple entraîne les ouvriers au cabaret ; celui-ci devient un lieu agréable après les fatigues de la journée ; d'ailleurs la plupart des cabarets sont unis aux restaurants populaires. Et en même temps de nouvelles fabriques se créent car la consommation sans cesse grandissante les encourage ; il est donc facile de comprendre quel sera l'avenir prochain. Heureusement le vermouth et l'absinthe sont encore inconnus. La boisson alcoolique la plus répandue est le cognac dont le prix a été réduit de cinq francs à un franc par litre ; sa fabrication est très répandue, à côté de lui il faut citer l'eau-de-vie (masticha) ; son usage comme apéritif est presque universel : l'habitude veut qu'avant les repas on en absorbe autant que les camarades ou les amis ont l'amabilité de vous en offrir. Toutes les classes sociales sont assujetties à cette habitude funeste. Quant à la bière, son usage devient aussi de jour en jour plus commun ; le nombre des brasseries augmente et le mal a aussi envahi les femmes ainsi que les enfants dans les maisons particulières ; il est vrai que nos femmes gardent la maison et les mœurs ne les ont pas encore éloignées de leur foyer ; les diverses liqueurs leur paraissent plus agréables, mais à cause du prix élevé de ces dernières la consommation en est plus restreinte. Cependant les occasions ne manquent pas aux classes ouvrières ; les fêtes sont très fréquentes dans le calendrier Orthodoxe, la

coutume de rendre visite aux amis qui célèbrent leur propre fête est une occasion détestable d'empoisonnement ; on est obligé de boire à leur santé avec diverses liqueurs et à plusieurs reprises. Divers préjugés entretiennent l'alcoolisme ; par exemple celui qui fait croire aux femmes enceintes que l'eau-de-vie est salutaire contre les malaises de la grossesse et préserve en outre de l'avortement ; on croit de même que l'alcool guérit et préserve des fièvres paludéennes.

L'influence de ces causes a manifesté il y a quelque temps à la Société l'existence de l'alcoolisme ; les buveurs simples se sont bientôt suivis par des alcooliques francs ou de dipsomanes. A l'heure actuelle nous craignons bien de voir se répandre chez nous avec toute son horreur ce fléau qui s'est déjà tant développé chez les autres nations.

Jusqu'à présent on n'a encore fait rien de systématique dans la résistance au mal ; les journaux de temps en temps à l'occasion de quelque fait sensationnel relatif à l'alcoolisme poussent un cri. Le Syllogue « Parnasse » ramasse chaque soir les gamins et les éloigne du cabaret. « La Société des Amis du Peuple » agit de même pour les ouvriers. Mais malheureusement la question n'est pas encore posée définitivement par le monde scientifique ; les efforts tentés ne sont pas à la hauteur du fléau, qui aura bientôt gagné du terrain.

#### MESDAMES ET MESSIEURS

En m'inspirant de vos idées et de votre manière d'agir je tacherai à soulever l'opinion publique contre l'ennemi commun par des publications et des conférences ; j'espère que le mal pourra être enrayé. Il le sera surtout quand parmi le monde médical surgira aussi chez nous un *Docteur Legrain* animé de la même conviction profonde et de la même foi ardente.

Heureuses les nations chez lesquelles la consommation des poisons alcooliques est en décroissance. Plaise au ciel que je puisse à un de nos prochains Congrès vous annoncer que parmi ces Nations peut être comptée aussi la Grèce, ma patrie bien aimée.

**M. le Président** donne la parole à M. Oraw, délégué des sociétés d'abstinence esthes (Provinces Baltiques) pour son rapport sur :

#### **Note sur le mouvement antialcooliste chez les Esthes et les obstacles politico-économiques**

Avant d'aborder le thème proposé, il serait peut-être utile de faire un tout petit historique comme reconnaissance du terrain. Le peuple Esthe, constitue ethnographiquement une branche du groupe ugro-

finnois et habite, depuis les temps historiques, la partie septentrionale des provinces Baltiques. — La fin du douzième siècle a vu paraître l'Allemand (le Saxon des Esthes) poussé par un étonnant flair mercantiliste propre à sa race. Au siècle suivant, il a su asservir les Esthes, grâce au concours des Lettes, peuple indigène, nos voisins méridionaux. Suit un dur servage, sept fois séculaire. Le conquérant n'a eu qu'à choisir la place pour son château et s'arroger des droits qu'il s'obstine à garder, même au début du présent siècle.

Ces prolégomènes ont été nécessaires pour l'exposé global. Le 7 avril 1819, le grand tsar, Alexandre I<sup>er</sup>, a aboli le servage des Esthes. Le bon Vaudois Laharpe n'était peut-être pas étranger à cette grande idée libératrice. J'accomplis un doux devoir en parlant à notre grand anniversaire de nos grands maux causés par les produits et les droits alcooliques de ceux qui savent si admirablement troquer leur civilisation. Loin soit de moi l'idée de faire ici de la politique. Il s'agit bien d'un grave conflit d'intérêts de l'aristocratie baltique et du peuple respectif, mais j'espère que tout Allemand, partisan du progrès, me comprendra et ne me prendra pas pour un germanophobe dont les revendications en ce lieu seraient absolument déplacées.

Du degré de civilisation actuelle on aurait une notion en considérant les données suivantes : 12 journaux, dont un quotidien, les autres hebdomadaires ; quelques écrivains et poètes ; il n'y a pas d'illettrés absolus, tout le monde sait du moins lire dans sa langue maternelle. La grande épopée nationale « Kalewipoeg » recueillie par le Dr Kreutzwald est un pendant du « Kalevala » finnois. Quelques savants linguistes, comme le Dr Weske et le Dr Hurt ont cultivé la langue. Le dernier travaille à notre « Folklore », un ouvrage considérable.

La presse Esthe est en général favorable à la lutte contre l'alcoolisme. Presque tous les publicistes combattent le formidable fléau en déclarant qu'un peuple minuscule ne saurait prospérer ni espérer un meilleur avenir autrement que par les progrès moraux en se détournant des produits alcooliques et en évitant soigneusement les exécrales trous appelés des estaminets, périodiquement remplis d'un quart de leur volume par le bagage humain. Ces malheureux respirent spontanément le formidable relent de bestialité et de misère en cherchant l'oubli de leur médiocre existence et les joies d'une primitive sociabilité.

Les sociétés d'abstinence se sont formées dans les derniers dix ans et leur nombre s'élève actuellement à une quarantaine, avec 2,000 membres titulaires. Sur plus d'un million d'Esthes, cela donnerait « 2 pour mille ». Cette année promet un nouvel élan dans la noble lutte, grâce à la création d'un comité central destiné à faciliter la formation de nouvelles sociétés et d'activer l'action des anciennes. On s'est proposé d'étendre tout un réseau de nouvelles sociétés qui, avec les anciennes, au nombre global de 80, constitueraient des mailles de 20 kilomètres de côté. Si chaque maille, c'est-à-dire la sphère d'in-

fluence d'une société déterminée faisait consciencieusement son devoir, on aurait assaini toutes les communes ou à peu près jusqu'à l'avènement du monopole d'Etat en juillet 1900. — D'après un règlement du Gouvernement, on ne rouvre plus les débits disparus. Les communes éclairées ont déjà su supprimer ces nauséabonds lieux de honte dont on ne saurait décrire l'horreur au monde civilisé. On n'a qu'à adresser au Gouvernement une demande bien motivée, avec un certain nombre de signatures des tributaires intéressés. Les détenteurs du droit des cabarets sont les grands propriétaires ruraux, presque exclusivement des Allemands. Ce droit ne se trouve nulle part exprimé comme tel, c'est plutôt un usage. Le cabaret constitue parfois la prébende de l'église et satisfait dans cette merveilleuse connexité son grand protecteur seigneurial. Le moindre hobereau peut être dépositaire de ces deux droits historiques du cabaret et de l'église, et crie à leur violation avec l'introduction du monopole. — La presse baltique de langue allemande s'est faite l'apologiste des cabarets. Quelques rares seigneurs ont cependant spontanément renoncé à leurs droits en fermant ces abominables traquenards. Ceux-là seront bénis par plusieurs générations. Pas un seul de leurs vingt organes allemands n'a parlé contre l'alcoolisme. Les pasteurs, en fidèles serviteurs de leurs seigneurs, manifestent une hostilité remarquable contre l'abstinence, cette œuvre si humanitaire et extrêmement moralisatrice. Ils ont même, dans certains cas, empêché la suppression des cabarets villageois comme des plus sûrs moyens d'abrutissement. Les pouvoirs ecclésiastiques sont toujours dans les mains d'un bon chrétien; d'après les seigneurs, cela veut dire d'un tel qui combattrait leurs intérêts, même les plus sales selon la théorie des deux morales. La morale évangélique diffère notablement de celle-là, adaptée aux circonstances locales. Les tentatives de leur véritable ministère ont été violemment étouffées. Ce puissant appui moral nous manque dans ces déplorables conditions. Dans les milieux ruraux, si sobres autrefois, l'alcoolisme fait des pas de géant. Une paroisse de 3,520 individus masculins à l'âge voulu du cabaret, possède 16 débits. Les revenus bruts doivent s'élever à 150,000 fr. pour satisfaire les goûts relativement raffinés de ces funestes valets du diable qui n'ont pas trouvé d'autre métier que celui d'exploitation de son semblable. Il y a des paroisses où cet ignoble impôt bachique s'élève à 200,000 fr. Dans les villes, ce sont bien les sordides boutiques de bière qui constituent notre plus grande honte. Un interlope commerce cupidonesque doit attirer le public d'exploitation. La surveillance de police est tout à fait insuffisante. On devrait autrement prémunir la jeunesse urbaine contre ces hideuses goules. La ville de Revel avait en 1890 pour 100 habitants un débit, y compris les autres précités. De ce chiffre, il faut retrancher 60 à 70 %, pour les femmes et les enfants qui ne s'alcoolisent pas. Le peuple Esthe dépense 20 millions par an pour ce luxe infernal, si peu conforme à son économie. — Nous n'avons pas d'autres moyens contre



ces maux sociaux que la presse et les sociétés d'abstinence. On a refusé à plusieurs reprises le journal spécial pour l'abstinence. Il pourrait bien exister là dedans une certaine connivence du fonctionarisme trop zélé, parce que le gouvernement favorise la lutte contre l'alcoolisme. Il serait absurde de croire les seigneurs lésés dans leurs droits par le monopole. D'après le système féodal trop conservé et défendu dans les provinces baltiques, ils ont exercé un certain droit qui nous ferait rougir tous. L'émancipation des serfs a aboli cet agréable droit sans autre forme de procès. Avec mon peu de compétence dans les questions juridiques, je comprends que le Gouvernement accomplit une grande œuvre humanitaire en supprimant les droits et les privilèges notoirement immoraux de certains particuliers. Il serait même honteux pour l'état de civilisation européenne de nantir quelques particuliers de certains droits afin d'exploiter son prochain à l'instar des mandarins chinois.

Le peuple Esthe est par lui-même assez sobre. Le contact inévitable avec les débits engendre des ivrognes notamment parmi les fonctionnaires d'une commune. Les marques de sympathie intéressée surtout consistent presque toujours dans quelques grosses lampées de Vodka, aux frais du solliciteur. Souvent ces fâcheuses habitudes ont fait perdre à nos petits fonctionnaires ruraux leurs propriétés immobilières. Le repos dominical offre une belle occasion de s'alcooliser parce que les cabarets se trouvent à quelques hectomètres de l'église. Souvent on cache le véritable besoin avec celui de l'église. Les autres occasions d'alcoolisation sont les multiples foires et les fêtes familiales notamment la bénédiction nuptiale. La mère Esthe a toujours manifesté un dégoût profond contre l'alcool et mouille seulement ses lèvres sous les injonctions maritales. Les paysans, dans les conditions normales, s'offrent ce plaisir bestial plutôt par un faux chic que par un réel besoin contracté. Ceux qui sont mis en contact périodique, sous un prétexte quelconque, avec un débit, tendent à devenir alcooliques. Il y a une fâcheuse exception pour les ouvriers et les ouvrières des grands propriétaires dont le zèle est stimulé par l'alcool éthylique, souvent un misérable surfurol détourné des distilleries, malgré le contrôle d'accise. Ceux-ci sont bien livrés à un véritable alcoolisme héréditaire. La criminalité comme conséquence d'alcoolisation se montre dans les endroits de consommation maximum dans sa fréquence et son intensité maxima, comme dans une simple fonction de l'analyse mathématique. Le vol est considéré chez le « moonamees », l'ouvrier rural du seigneur, comme un défaut nécessaire et quasi inhérent. Le zèle par alcool a forcément un résultat négatif au point de vue économique. Le préjudice seigneurial par le vol de l'ouvrier dépasse certainement les revenus directs du cabaret. C'est donc une déperdition du capital qui paralyse les forces physiques de l'ouvrier. Cette classe d'ouvriers ruraux passe pour les réprouvés de nos campagnes, à cause de leur vice notoire. C'est un exemple de l'école de vice par l'alcool.

Nul ne peut les empêcher de s'alcooliser parce que la magnificence du seigneur leur a donné le cabaret avec le cabaretier comme suprême autorité, en toutes les circonstances, de leur misérable existence. Les malheureux ne doivent pas connaître autre chose qu'une obéissance absolue même dans le service de Bacchus villageois. Le peuple doit agir par soi-même sans aucun appui moral de la part de ceux à qui il a confié les soins de son âme. Souvent on lui impose ce fonctionnaire, hostile à l'abstinence ; sous ces difficultés extérieures, l'avancement marche lentement, mais l'infatigable labeur des publicistes bien intentionnés et du Comité central, ne tardera pas à faire de bons prosélytes. Sept nouvelles sociétés ont envoyé leur demande à l'homologation des autorités. Espérons que l'aristocratie et sa dépendance, le clergé, seront moins hostiles à cette œuvre ; on leur serait déjà reconnaissant pour leur indifférence. Tout récemment la question d'alcoolisation aux cabarets villageois a occupé le clergé protestant au dernier synode grâce à l'effort des pasteurs non allemands et même quelques-uns d'eux. Il faut noter surtout l'activité de M. W. Reimann, pasteur et éminent critique littéraire qui gagne toutes les sympathies par son abstinence totale et exemplaire.

Les mœurs bachiques sont trop invétérées chez la classe supérieure et chez ceux qui les imitent. Les jouissances matérielles des croisés baltiques n'ont pas trop perdu de ces droits pendant la longue domination. La consommation d'une énorme quantité de bière passe pour extrêmement smart. Voici quelques chiffres dont l'exactitude est suffisamment garantie. L'illustre université de Dorpat attirait la jeunesse pas seulement par la science, mais aussi par un service bachique élogieusement organisé qui éblouissait par son éclat surtout le monde féminin. Un ancien étudiant dorpatois « damait le pion » au plus fort des universités d'Allemagne. Cet honorable neveu de Silène se trouva inscrit comme disciple d'Esculape pendant neuf ans sans aucun succès scientifique. Dans ce temps il a ingurgité 154 mètres cubes de bière d'après ses propres indications qui me paraissent exactes. Saisissant l'importance du volume par une comparaison, il souriait avec une visible satisfaction à cette énormité. D'après les prix dorpatois, cette quantité liquide coûte 69.300 francs. Avec une chute de 80 à 90 centimètres cela donnerait une force motrice d'une puissance de 166.000 à 185.000 chevaux-vapeur ou 136.000 kilo watts, soit 10 fois celle de l'usine de Rheinfelden qui n'a que 15.700 chevaux-vapeur. Le débit global serait cinq fois celui de la Seine à son étiage parisien » ; πάντα βέλτε « d'Héraclite se justifie une fois de plus. C'est une déperdition purement matérielle, sans parler de l'aberration morale comme conséquence inéluctable. Ce culte exagéré de Bacchus a eu un certain éclat aux yeux de la jeunesse universitaire Esthe et quelques-uns se sont mis en devoir de l'imiter quoique dans des proportions modestes, grâce à l'insuffisance financière et à la sobriété des parents. Ce faux chic des universitaires a fait plus d'alcooliques qu'on ne pensait.

Dans une jeune civilisation on tend à copier tout sur les intellectuels, notamment les habitudes de boire.

Dans notre pays les moyens les plus efficaces pour combattre le fléau seraient : Une propagande intense parmi les intellectuels comme modèles du peuple et la suppression des débits par l'option locale. L'affranchissement de l'église du patronage seigneurial donnerait certainement dans le clergé un puissant auxiliaire dans la lutte moralisatrice. Quelques ecclésiastiques de l'église russe sont entrés dans les rangs des abstinents parce qu'ils ne sont pas contraints de protéger les intérêts matériels. Il y a eu quelques nobles tentatives de la part des pasteurs luthériens mais la puissance des patrons les a vite étouffées. La nationalisation de l'église s'impose.

Si nous avions seulement assez de cultivateurs intelligents capables de dessécher les marécages alcooliques produits par une défectueuse canalisation de la richesse nationale. On a doté les serfs de la liberté civique, c'est maintenant grandement le temps de les pousser à la liberté individuelle en détruisant les obstacles. L'étroitesse de vue de nos grands propriétaires nous prive d'un bon ouvrier en lui imposant par ses droits médiévaux les exécrables boissons alcooliques. Les bras Esthes tendent à devenir de plus en plus rares dans ces fâcheuses conditions économiques et l'on veut introduire l'ouvrier polonais. Le proverbe : « saoul comme un polonais », indique qu'ils ont trouvé le juste.

Par ces doléances j'ai voulu dénoncer la déplorable chrématistique de nos grands propriétaires ruraux et, leur peu de souci concernant les besoins moraux du peuple. Puisse ce cri d'alarme les éveiller de leur sommeil d'Epiménide à une nouvelle vie conforme aux exigences modernes de la civilisation et du progrès moral ! La science de l'illustre Balte, prof. Dr. Bunge, devait éclairer les grands distillateurs baltiques dans leur industrie infernale dont les produits répandent la misère et le crime.

La suppression des débits déplace seulement le mal, il faut empêcher par tous les moyens la production de cette marchandise diabolique dans une solidarité internationale. Les peuples les moins résistants seraient toujours atteints par l'alcoolisme si l'on distille quelque part cet abominable liquide.

En terminant je donne quelques considérations économiques concernant la paralysie industrielle par l'alcoolisme. La viticulture constitue, d'après quelques économistes, une des principales ressources des revenus nationaux. Combien on ignore la politique de luxe ; on laisse se prendre aux apparences. La viticulture est une richesse nationale absolument improductive si l'on considère la concurrence étrangère dans le monde industriel où l'ouvrier est plus sobre. De tous les vins français par exemple, une notable partie est consommée par l'ouvrier, ceux qui haussent les prix des produits de cette quantité et les écartent du marché, en cédant la place à d'autres confectionnés dans des

conditions économiques plus favorables. Le producteur employant des ouvriers abstinents sera le plus fort sur le marché mondial. L'abstinence des pays étrangers tend à accroître l'intempérance en France comme conséquence naturelle. Pour un abstinant Paris est la capitale du continent européen la moins chère. L'ouvrier parisien s'est créé de fâcheux besoins factices qui le rendent moins fort dans la concurrence vitale. L'Allemand plus économe dans ce funeste luxe s'introduit à Paris sous l'étendard d'Alsacien au grand préjudice du français œnophile. Je viens de constater cette concurrence chez un petit employé qui m'avoua son truc en me prenant pour son compatriote. Il faut stigmatiser l'alcool au lieu du capital. Les exigences de la vie moderne impose l'abstinence complète avec une véhémence impérieuse. Les fondations pneumatiques d'une certaine importance, soit 5 à 6 atmosphères comme maximum n'admettent prudemment que des ouvriers abstinents, car les autres y succomberaient fatalement. On dit les « Sandy frogs » américains pour cette raison, absolument abstinents. Qui est-ce qui se confierait à l'automobile avec un cocher alcoolisé ? Dans l'ancien système l'intelligence de l'automédon, paralysée par l'alcool, était souvent remplacée par celle de son subordonné de l'espèce chevaline, mais la mécanique ne connaît pas ces services mutuels. Combien d'hécatombes peut faire un mécanicien alcoolisé ? Dans l'intérêt de la sécurité publique il faut exiger un personnel abstinent. — Le vieux Pindar dit : « Ἀρ' ἱστον μὲν ὕδωρ » et Virgile : « Mens agitat molem » Homo sapiens serait vraiment indigne de son beau nom s'il laissait s'asservir par la matière.

**Monseigneur Savoy** donne lecture de sa communication : « Sainte Geneviève, Patronne de Paris, Abstinente Totale. »

### **Sainte Geneviève, patronne de Paris, Abstinente Totale**

Sainte Geneviève fut une humble bergère; et cependant ses admirables vertus la firent choisir pour être la patronne de Paris, la plus belle ville du monde.

Toute sa vie, elle se livra à de grandes austérités; en particulier, *elle pratiqua l'abstinence complète du vin*, ne voulant pas même en accepter pendant ses maladies, se contentant de boire de l'eau, afin de faire pénitence pour les pécheurs. Malgré ces austérités, elle atteignit un âge très avancé, comme nous allons le raconter.

*Son enfance.* — Le père et la mère de Geneviève étaient de simples paysans du village de Nanterre, à trois lieues de Paris. Ils n'étaient pas riches, mais pleins de crainte de Dieu et fidèles à tous leurs devoirs religieux.

Geneviève, leur fille, passa son enfance dans l'innocence et une piété qui la faisaient chérir de Dieu et de ses parents. Sa modestie et sa simplicité étaient telles, qu'il était facile de s'apercevoir que cette enfant marchait toujours en la présence de Dieu.

Deux saints évêques, saint Germain et saint Loup, étant venus à passer par Nanterre, tous les gens du village se portèrent à leur rencontre pour recevoir leur bénédiction et entendre de leur bouche des paroles d'édification. Geneviève accourut aussi avec son père et sa mère. Saint Germain fut frappé de la dévotion, de la tenue si simple et si modeste de cette pieuse enfant. Il l'appela près de sa personne, lui donna une bénédiction spéciale et lui mit au cou une médaille de cuivre sur laquelle était gravée la croix de notre divin Sauveur. Puis ce saint évêque lui dit que si elle voulait devenir l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ, elle devait renoncer à toutes les parures mondaines, ne jamais porter de collier précieux, ni bague, ni pendants d'oreilles d'or ou d'argent.

*Sa piété.* — Depuis ce temps, Geneviève se regarda comme consacrée à Dieu, et quoiqu'elle fût encore dans le monde, cependant elle vivait comme si elle n'y était plus. Malgré sa jeunesse, elle n'eut plus d'ardeur que pour les exercices de la piété chrétienne et pour l'accomplissement des devoirs de son humble état de paysanne. Dès que ses occupations le lui permettaient, elle courait à l'église; c'était là, au pied du tabernacle, qu'elle goûtait ses plus chères délices. Elle ne cherchait et ne désirait pas d'autre plaisir.

Un jour, elle souhaitait accompagner sa mère dans la maison de Dieu où son cœur la portait toujours. La mère lui refuse la permission. Geneviève insiste avec larmes. La mère impatiente lui donne un soufflet. L'humble enfant reçoit ce mauvais traitement avec patience et se soumet sans mot dire. Mais Dieu prend aussitôt sa défense, en frappant la mère d'un mal douloureux, dont elle fut guérie par les prières de sa fille.

*La petite bergère.* — Une de ses occupations favorites était d'aller garder les brebis de son père hors du village. Elle se trouvait heureuse d'être seule, afin de s'entretenir plus intimement avec le bon Dieu dans la prière. Car elle ne restait jamais sans rien faire, sachant que l'oisiveté est la mère de tous les vices.

Tout lui servait à élever son âme à Dieu et l'excitait à la vertu. Ses brebis lui rappelaient, lui prêchaient la modestie, la douceur et la simplicité de Jésus, qui a voulu être appelé l'Agneau de Dieu. Le chien qui aboyait et gardait le troupeau, lui faisait penser à la vigilance avec laquelle nous devons veiller à la garde de nos sens. Le loup qui venait parfois rôder autour de ses brebis, était pour elle une frappante image du loup infernal, qui rôde sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer.

Au moment d'entrer dans cet âge si dangereux de l'adolescence, où tant de jeunes personnes, par des fréquentations imprudentes, exposent leur vertu et souvent compromettent leur avenir, Geneviève, docile aux inspirations de la sagesse, résolut de placer son innocence sous la sauvegarde du vœu de virginité. Elle reçut même de l'évêque le voile des vierges chrétiennes. Par là, elle écarta toute recherche en mariage.

Ses parents étant morts sur ces entrefaites, elle vint habiter Paris, chez sa marraine, afin d'être mieux surveillée et gardée, bien différente en cela de tant de jeunes filles, qui, pour leur perte, ne cherchent qu'à se soustraire à la garde de leurs parents et à tromper leur vigilance.

Là, elle se livra avec une nouvelle ardeur aux exercices de la piété et à la pénitence. Dieu lui envoya une maladie si douloureuse, que, pendant trois jours, on la crut morte. Mais, tout en l'éprouvant, Dieu la combla de faveurs. Il lui fit voir le bonheur des saints dans le ciel, et les tourments des damnés en enfer. Elle fut aussi transportée en esprit sur le Calvaire; là, Jésus-Christ lui apparut dans l'état où il était sur la croix. Cette apparition fit sur son cœur une impression telle que jamais elle n'en perdit le souvenir.

*Ses progrès dans la vertu.* — Depuis cette maladie et les faveurs que Dieu lui avait prodiguées, Geneviève ne fit que croître en grâce et en vertu. Sa vie fut plus retirée et plus austère que jamais; ses yeux étaient comme deux fontaines de larmes, et tous ses actes ne respiraient que mortification et piété.

Ce n'est pas qu'on ne blâmât sa retraite, ses pénitences, sa manière de vivre, et tout ce que l'esprit de Dieu lui inspirait de faire pour sa gloire.

Elle fut longtemps en butte à la critique, mais elle sut souffrir et se consoler avec Dieu, sans se relâcher de ses exercices de piété et de ses pénitences.

*Ses austérités.* — Dès l'âge de quinze ans, elle se condamna à une pénitence si rigoureuse « qu'elle ne mangeait guère que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; encore sa nourriture ne consistait-elle qu'en un peu de pain d'orge et des fèves. Elle s'interdit absolument l'usage du vin, ne buvant jamais que de l'eau<sup>1</sup> ».

Elle continua ce genre de vie jusqu'à l'âge de cinquante ans, où ses supérieurs ecclésiastiques exigèrent qu'elle usât d'un peu de lait et de poisson. Mais pour de la viande et du vin, elle ne put jamais se résoudre d'en user<sup>2</sup>. Les *Grands Bollandistes* disent la même chose :

<sup>1</sup> *Vies des Saints*, par GIRY. T. I, col. 240.

<sup>2</sup> *Idem*.

« Quant au vin et à tout ce qui peut enivrer, elle n'en but jamais dans toute sa vie<sup>1</sup>. »

« Dès que Geneviève fut en âge, dit le P. Croiset, elle se consacra à Dieu par un vœu solennel, et commença, suivant la pratique qui était alors ordinaire aux vierges, à ne se nourrir que de légumes, à ne boire que de l'eau, et à porter continuellement le cilice. Elle couchait sur la dure, passant régulièrement en prières toutes les nuits qui précédaient le dimanche, le jeudi et les fêtes où elle devait communier<sup>2</sup>. »

A cette époque, c'était donc une pratique ordinaire aux religieuses, de s'abstenir de viande et de vin.

*Amour du travail.* — Elle avait un grand désir de croître dans la vertu d'humilité. C'est pourquoi elle prenait un singulier plaisir aux actions basses et viles, comme à balayer la maison, à nettoyer les habits, à laver la vaisselle. Elle aimait à filer, à servir ses compagnes; mais elle n'avait point de goût pour certains ouvrages d'agrément, souvent futiles, que les femmes vaines recherchent si communément.

Ses vertus et ses belles qualités naturelles l'avaient fait choisir pour être mise à la tête des vierges et des veuves chrétiennes très nombreuses à Paris et qui vivaient comme des religieuses. Quoiqu'elle fût la première par la dignité, cependant elle voulait être la servante de toutes, se souvenant des paroles et des exemples du divin Maître qui disait : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir moi-même.*

Ses soins ne s'étendaient pas seulement à ses compagnes, mais encore aux fermiers de la communauté.

Un jour, les moissonneurs étaient occupés à recueillir la moisson. Tout à coup un orage s'élève menaçant. Déjà les premières gouttes de pluie commencent à tomber. Geneviève, pleine de compassion pour les travailleurs, court à l'église; là, selon sa coutume, elle se prosterne jusqu'à terre et prie avec larmes. Notre-Seigneur exauça la prière de sa Servante d'une manière admirable. Car, pendant que la pluie tombait à torrents tout autour, la moisson et les moissonneurs de la Sainte étaient préservés.

*Nouvelles épreuves.* — Ceux que Jésus-Christ veut rendre semblables à lui, il les tient avec lui sur la croix. S'il accordait à Geneviève tant de faveurs surnaturelles et le don des miracles, d'autre part il ne ménageait pas les épreuves à sa fidèle épouse.

Il lui envoya une maladie horrible, la lèpre, qui dévorait ses chairs et faisait de tout son corps un objet d'horreur. Tout le monde la fuyait; elle fut laissée dans le plus complet abandon des créatures.

<sup>1</sup> *Acta Sanctorum*, T. I, p. 139.

<sup>2</sup> *L'Année chrétienne*, janvier 3, page 38.

Seul, Jésus-Christ, son divin Epoux, ne la délaissa pas un instant; et après avoir épuré l'or de sa patience, il lui rendit la santé, contre toute attente.

Cette épreuve fut bientôt suivie d'une autre non moins douloureuse. Car la vie des serviteurs de Dieu, comme celle de Notre-Seigneur, n'est qu'un Chemin de croix continu. Le divin Maître permit à Satan de semer contre Geneviève les plus noires calomnies.

On s'en prit à sa réputation avec acharnement. Partout, on publiait qu'elle n'était qu'une hypocrite, que ses miracles étaient des illusions et des prestiges; qu'elle paraissait jeûner au dehors, mais qu'elle savait bien se dédommager en secret. Ces bruits semés partout avec artifice, firent que même des gens de bien commencèrent à douter de sa vertu. Peu à peu, l'estime qu'on avait pour elle se changea en mépris; on alla même jusqu'à la soupçonner de vices grossiers.

Geneviève souffrait avec patience et elle mettait toute sa confiance en Dieu. Elle ne fut pas trompée. Dieu fit évanouir toutes ces calomnies et justifia sa Servante au moment marqué par sa providence. Pour cela, il amena à Paris son serviteur, saint Germain, évêque d'Auxerre, qui n'eut pas de peine à démontrer la fausseté des accusations portées contre la Servante de Dieu. Le démon fut ainsi confondu, et Dieu glorifié dans la patience de Geneviève.

*Autres épreuves.* — Mais le calme ne fut pas de longue durée et la persécution ne tarda pas à se rallumer.

Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, était entré en France avec une armée formidable. Il s'avancait sur Paris, mettant tout à feu et à sang sur son passage. La terreur s'empara des habitants de cette ville, qu'ils résolurent d'abandonner pour se réfugier dans d'autres places plus fortifiées.

Geneviève cependant détournait les Parisiens de ce projet et les assurait que Dieu viendrait à leur secours, s'ils faisaient pénitence et se convertissaient.

Ses paroles n'eurent pas d'abord beaucoup de succès. Quelques femmes cependant, dociles à ses exhortations, allèrent s'enfermer dans une église avec Geneviève, priant, jeûnant et suppliant le Seigneur de pardonner les péchés du peuple. Quelques hommes des mieux disposés se laissèrent toucher et entraîner par cet exemple; ils mirent ordre à leur conscience et commencèrent une vie meilleure.

Quant aux autres, ils traitèrent la Sainte de fausse prophétesse et d'inutile bigote. Ils la traitèrent de magicienne qui séduisait les meilleurs citoyens, les détournant des mesures de la prudence, et les exposant à une ruine certaine. L'irritation contre la Sainte devint telle que sa vie fut en danger. Plusieurs délibéraient de la brûler comme sorcière.

Dans ce moment critique, Dieu vint encore au secours de sa Servante, par le moyen de saint Germain, qui ne pouvant lui-même venir



à Paris, y envoya son archidiacre, pour calmer les esprits et préserver Geneviève de la fureur de ces forcenés.

La chose ne fut pas facile. Enfin, cédant à la voix de la raison, ils commencèrent à rentrer en eux-mêmes et à rougir de leur conduite envers la Sainte.

Quand ensuite ils virent que l'événement avait justifié la prédiction de Geneviève, et que les Huns avaient détourné leur marche, ils conquirent pour elle une vénération qui ne fit que s'accroître de jour en jour. On la regarda comme le sauveur de la patrie et comme un prodige de sagesse et de sainteté.

*Charité de Geneviève.* — Un autre acte de charité augmenta encore beaucoup la reconnaissance des Parisiens pour sainte Geneviève et porta au loin l'éclat de sa réputation.

Par suite du siège de Paris par Chilpéric, la famine devint si grande dans la ville que les pauvres mouraient de faim dans les rues. Geneviève, touchée de compassion par la vue de la misère du peuple, pleine de confiance en Dieu et d'une sainte intrépidité, se met à la tête d'un certain nombre de personnes dévouées comme elle pour le salut de la patrie; elle s'embarque sur la Seine avec onze bateaux, traverse les lignes ennemies, va chercher des provisions dans les contrées voisines, et elle fait tant par ses démarches et ses prières, qu'elle ramène ses bateaux à Paris chargés de blé, et sauve ainsi la vie à tout ce peuple.

Toutefois, la ville prise par Chilpéric, Dieu le voulant ainsi, pour faire de Paris la capitale de la France.

Mais ce roi, quoique païen, rendit hommage à la vertu de Geneviève, et fit à sa prière plusieurs actes de clémence. Il fut imité en cela par son fils Clovis, qui accorda la liberté aux prisonniers, toutes les fois que la Sainte intercédait pour eux.

*Sa mort.* — Ce qui paraissait surprenant, c'est qu'au milieu du tumulte et des embarras des affaires où sa charité l'engageait, elle ne perdait rien de son recueillement intérieur. Elle marchait constamment en la présence de Dieu et vivait de sa compagnie. Elle semblait hors du monde au milieu du monde.

Enfin, après une vie de 89 ans, passée dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, elle mourut saintement comme elle avait vécu, le 3 janvier 512.

Son corps fut enterré dans l'église des Saints Apôtres Pierre et Paul. Il se fit tant de miracles à son tombeau que, dans la suite, cette église prit le nom de la Sainte, et elle le garde encore aujourd'hui.

Toute la France, et principalement Paris, implore l'intercession de sainte Geneviève dans les calamités publiques, en temps de guerre, de peste, de sécheresse. Les effets de sa céleste protection se font sentir de tous ceux qui l'invoquent avec confiance.

Nous l'invoquerons donc avec confiance cette humble bergère, cette sainte paysanne, devenue par ses vertus la patronne de Paris.

Nous lui demanderons en particulier d'obtenir de Dieu par ses prières que nos jeunes gens et nos jeunes personnes imitent ses vertus et surtout sa modestie; qu'ils évitent les fréquentations dangereuses, particulièrement les danses; qu'ils fuyent les cabarets et tous les excès dans la boisson.

Nous lui demanderons enfin d'inspirer à un grand nombre de personnes, hommes et femmes, de pratiquer à son exemple, l'*abstinence complète de vin et de toute boisson enivrante*, pour réparer les injures faites à Dieu par les péchés d'intempérance, pour en préserver les jeunes gens, et pour convertir les malheureux buveurs.

**M. le Président.** — La seconde partie de notre programme est afférente à des questions d'ordre économique sous le titre général : *Longévité et assurances sur la Vie*.

La parole est à M. le Dr Ch. R. Drysdale pour son rapport intitulé :

### Alcool et Longévité

PAR LE D<sup>r</sup> C. R. DRYSDALE

Consulting Physician to the Metropolitan Hospital of London

M. LE PRÉSIDENT, MESDAMES ET MESSIEURS,

Il n'est pas très difficile, de nos jours, de prouver que l'usage des boissons alcooliques tend à diminuer les chances de longévité.

Cependant c'est une découverte qui a été faite assez tardivement; car, au commencement de ce siècle, on a cru assez généralement que l'eau-de-vie était réellement ce que son nom indiquait: et la thérapeutique de nos devanciers fut très souvent une cause de maladie en raison des hypothèses sur l'effet de boissons alcooliques sur les fonctions du corps humain.

L'illustre chimiste, Liebig, enseignait que le vin et la bière étaient des aliments comparables au pain, et plus facilement digérés par les malades.

A Londres, cette hypothèse erronée a régné pendant plusieurs décades.

Jamais, dans l'histoire de l'humanité, la misère causée par l'alcool n'a été plus formidable parmi les classes d'ouvriers de l'Europe que maintenant, car la chimie a fait de l'alcool avec tant de substances, que tout le monde peut s'en procurer très facilement.

Les preuves que la longévité est favorisée par l'abstinence des boissons alcooliques, les voici: Dans le 45<sup>e</sup> Rapport du Registrar Gene-

ral d'Angleterre, table I, nous trouvons que, la mortalité moyenne de tous les mâles étant égale à 1,000, la mortalité des membres de l'Eglise Anglicane fut de 556; celle des hôteliers et cabaretiers de 1,521; et celle des domestiques, dans les hôtels et cabarets de 2,205. Le docteur Ogle dit : « La mortalité des hommes directement employés à la vente de l'alcool est effrayante. » En Ecosse, M. John Stott (*Journal des Actuaire*s, 1876), fit voir que la mortalité des domestiques dans les hôtels et cabarets d'Ecosse, est de 68 pour cent. en excès sur la mortalité des mâles valides en Angleterre.

M. Nerson, actuaire habile (*Contributions to Vital Statistics*, 1857) trouva que la mortalité des francs-buveurs a été de 357 au lieu de 110, chiffre des personnes d'un âge semblable de la population d'Angleterre.

Il a calculé qu'à l'âge de 20 ans, la moyenne de la durée de la vie étant de 44 ans, elle est de 15 ans parmi les buveurs immodérés; à l'âge de 40 ans elle est de 29 pour la population générale, et de 16 pour les buveurs. En Suisse, le même résultat a été donné par une statistique officielle qui prouve que la neuvième partie des décès parmi les mâles après l'âge de 20 ans est causée par les maladies produites par l'alcool.

M. Wakley, ancien coroner de Middlesex, disait en 1839 : « Je crois que l'alcool est la cause de la moitié des enquêtes. » (Des examens en cas de mort soudaine).

Maintes discussions qui ont eu lieu dans le sein de la « British Medical Temperance Society » ont confirmé l'opinion que la mortalité dans le Royaume-Uni, causée par l'alcool, est de beaucoup plus de 1,000 morts par semaine, et on a affirmé avec probabilité que la mortalité causée par l'alcool en Angleterre, excède de beaucoup celle causée par la tuberculose, qui va en diminuant de nos jours à cause d'un régime plus fortifiant, récemment apporté par le libre-échange aux classes laborieuses du Royaume-Uni, tandis que l'alcool va toujours augmentant sa propre mortalité. M. Lancereaux a fait la remarque que l'alcool est la cause la plus commune de mort dans les hôpitaux de Paris, si l'on excepte seulement la phthisie pulmonaire qui est, je crois, à présent, deux fois plus fatale à Paris qu'à Londres. En 1878, à l'occasion de l'assemblée de la British Medical Association à Cheltenham, le Dr Norman Kerr affirmait que le tiers des morts dans les hôpitaux et Maisons des Pauvres en Angleterre, est causée par l'effet de l'usage habituel de grandes quantités d'alcool. Il estimait que plus de 100,000 morts sont dues annuellement, directement ou indirectement, dans le Royaume-Uni, aux ravages de l'alcool.

The « Harveian Medical Society » de Londres a fait une enquête sur la question de la mortalité des buveurs d'alcool en 1878. De cette enquête il résultait que 14 pour cent de la mortalité ordinaire était due à l'usage de l'alcool.

En 1884, le Pathological Society of London eut une discussion

sur l'effet des boissons alcooliques sur la santé. (Déc. 4, 1884, déc. 18 et janv. 15, 1885). Il a été affirmé dans cette discussion, par plusieurs autorités, que les buveurs d'alcool sont extrêmement aptes à devenir tuberculeux. Enfin, en 1898, le secrétaire de Kent Temperance Federation écrivait, que en trois ans, 1891-2-3, dans les maisons des pauvres de Cranbrook, Dartford et Bromley contenant 2,201 habitants, l'alcool avait coûté 1,853 livres, et la mortalité pour cent avait été de 25; tandis que dans les maisons des pauvres de Medway, Dover et Eastry, avec 3.601 habitants où l'alcool n'avait coûté que 475 livres, la mortalité n'était plus que de 17 pour cent.

Dans le « London Temperance Hospital » fondé en 1873, qui a reçu 13,984 malades, l'alcool n'existe pas, et n'est pas même usité pour la fabrication des médicaments, car l'on ne fait pas usage des teintures alcooliques. La mortalité dans cet hôpital a été toujours très modérée; de 962 morts pour 13,984 malades, c'est-à-dire 6,88 pour cent, ce qui tend à prouver que les malades meurent plus souvent quand ils sont traités par l'alcool. Pour cette cause, le regretté Sir Benjamin Warel Richardson disait, en 1897, que les malades, pas plus que les valides, n'ont besoin de vin, bière, ni d'eau-de-vie.

Chemin faisant, les « Friendly Sociétés » d'Angleterre, et les sociétés d'assurance sur la vie ont fourni les documents les plus probants sur cette question. Ainsi M. Neison (Rates of Mortality and Sickness de 1871-75) a fait une comparaison entre la mortalité et les jours de maladies des membres de la société des « Rechabites », qui s'abstiennent de l'alcool, et quelques autres sociétés d'ouvriers qui ne sont pas abstinents.

Dans la société des *Réchabites*, le nombre d'années de vie observé fut de 127,269 et l'enquête a compris dix ans. Cette société ouvrière d'abstinents d'alcool fut fondée en 1835. Aucun membre ne doit goûter les boissons alcooliques excepté en cas de maladie et si le médecin l'ordonne. Les Oldfellows et les Foresters sont également d'excellentes sociétés ouvrières; mais ils ne sont pas abstinents de l'alcool.

M. Neison a trouvé comme chance de vie

|                    | Oldfellows | Foresters | Réchabites |
|--------------------|------------|-----------|------------|
| à 20 ans . . . . . | 41.3       | 40.2      | 45.1       |
| à 30 — . . . . .   | 34.0       | 32.9      | 37.3       |
| à 40 — . . . . .   | 26.7       | 25.8      | 29.1       |
| à 50 — . . . . .   | 19.9       | 19.1      | 21.2       |
| à 60 — . . . . .   | 13.6       | 13.2      | 14.2       |
| à 70 — . . . . .   | 8.5        | 8.3       | 8.5        |
| à 80 — . . . . .   | 5.0        | 4.9       | 4.9        |

De cette table il résulte qu'en moyenne les Rechabites vivent 5.7 ans de plus que les Foresters et les Oldfellows. Les Réchabites ont même une mortalité moindre que celle des ministres de l'Eglise Angli-

cane qui sont de beaucoup plus riches qu'eux ; et on sait qu'en général la richesse augmente pourtant la probabilité de longévité.

### *Sociétés d'assurances sur la Vie*

En 1840, un membre de la société des « Friends », nommé M. Robert Warner, voulait s'assurer sur la vie à Londres ; mais, étant abstinente, la société d'assurance à laquelle il s'adressa voulait le faire payer dix pour cent de plus que les autres assurés qui buvaient modérément. Cela indique quelles étaient les opinions des médecins en 1840. On a fait volte-face en Angleterre, précisément à cause de la statistique de cette société. M. Warner, très irrité par la demande de cette société, fonda avec quelques amis la « Mutual Society of Abstainers », qui existe encore sous un autre nom.

En 1847, une section de cette société fut établie pour assurer les buveurs modérés d'alcool ; elle fut appelée la « Section Générale ». La Société est connue maintenant sous le nom de « The United Kingdom Temperance and General Provident Institution ». Depuis 1866, des rapports annuels ont été publiés. Voici un résumé de l'expérience des années 1866, 1889.

Dans la section « des abstinents » on avait calculé qu'il devait y avoir 4,542 cas de mort ; 3,198 seulement sont survenus c'est-à-dire à peu près 70 pour cent du nombre prévu.

Dans la section « Générale » on évalua la mortalité probable à 6,894 ; et 6,645 membres sont morts, c'est-à-dire à peu près 96 pour cent.

Ces chiffres sont basés sur 84,000 vies. Ainsi sur 100 morts prévues, le gain dans la section d'abstinents fut de 25,97 supérieur à celui de la section de buveurs modérés. On sait que les sociétés d'assurance refusent invariablement d'assurer la vie des buveurs immodérés.

Il y a encore à Londres une société « The Sceptre Life Association » qui a fait une étude semblable entre la mortalité des abstinents et des non abstinents.

En 1889, l'expérience des six années précédentes de cette société donnait le résultat suivant :

Dans la section des non-abstinents on avait calculé qu'il devait y avoir 569 morts ; et il y en eut 434 ; c'est-à-dire 76 pour cent du nombre calculé.

Dans la section d'abstinents on avait calculé qu'il devait y avoir 249 morts. Mais il n'y en eut que 143, c'est-à-dire 57 pour cent du nombre calculé. La mortalité fut très basse, dans toutes les deux sections, car les assurés furent généralement très rangés dans leurs mœurs. Cependant, avec cette modération, l'abstinence seule des boissons alcooliques a fait une grande différence dans la mortalité des deux classes. L'actuaire de cette société, M. Manly a bien expliqué

l'erreur de méthode qui a été commise par les membres d'un comité sur l'alcool, fondé par la British Medical Association en 1885. Ce Comité, après une enquête, publiait un résumé qui donnait l'âge moyen à l'époque de la mort de

|       |                      |         |        |          |       |
|-------|----------------------|---------|--------|----------|-------|
| 122   | Abstinentes d'alcool | qui fut | 51 ans | 80 jours |       |
| 1,529 | Buveurs modérés      | —       | 62     | —        | 50 —  |
| 977   | — ordinaires         | —       | 59     | —        | 246 — |
| 547   | Francs buveurs       | —       | 57     | —        | 216 — |
| 603   | Buveurs intempérés   | —       | 52     | —        | 14 —  |

L'erreur de cette table provient de ce que c'est l'âge à l'époque de la mort qui a servi de base au calcul. Il est évident que si l'on compare l'âge de mort des étudiants en médecine, et l'âge de mort des praticiens, l'âge de mort des praticiens sera plus avancé que celui des étudiants.

Dans les chiffres de la « Sceptre Assurance Association » l'âge moyen à l'époque de mort dans la section générale fut de 51,3; dans la section de tempérance il fut de 44,2. Dans la première, la mortalité fut 76 pour cent du nombre prévu, et seulement 56 pour cent dans la dernière. La vraie raison est que le mouvement contre l'alcool a attiré les jeunes gens beaucoup plus que leurs aînés.

Le « Lancashire and Yorkshire, et Scottish Temperance Society » demandent 10 pour cent de moins pour assurer les abstinents contre les accidents.

L'expérience, en Angleterre, prouve donc que l'abstinence des boissons alcooliques tend à accroître la longévité et que l'usage de ces boissons, même modéré, est dangereux pour la santé et la longueur de vie.

**M. J. Whyte** lit son rapport sur le même sujet :

### Longevity and Alcoholism

BY JAMES WHYTE (MANCHESTER)

#### Longévité et alcoolisme

*Analyse.* — L'étude comparative de la mortalité générale et de la mortalité des membres d'une société d'abstinence totale, telle que celle des Réhabilités, montre que dans un groupe d'anglais mâles, de 20 ans et au-dessus — il y a pour les abstinents une probabilité de survie de 9 ans, 43 sur les non-abstinents : c'est ce qu'ont établi les travaux de l'éminent actuaire, R.-G.-P. Neison. Il en est de même pour les membres de la société des Fils de la Tempérance. Il faut tenir compte, il est vrai, que ces associations, qui sont des sociétés de secours mutuels, soumettent ceux qui aspirent à en faire partie à un examen médical rigoureux — mais cet examen médical existe aussi pour l'admission

dans les sociétés de secours mutuels, qui ne se réclament pas du principe de l'abstinence : or leurs membres ne bénéficient d'une survie moyenne que d'un an et un tiers sur la masse générale de la nation. On peut donc dire que l'abstinence assure à un individu une prolongation probable de vie — qui s'élève à 8 ans 08. — Encore faut-il ajouter que les tables de mortalité probable ont été dressées pour les Réchabites — il y a dix ans — et que la mortalité réelle s'est trouvée constamment inférieure à la mortalité probable.

D'autre part l'enquête faite, il y a 12 ans, par la *British medical Association* a prouvé que sur un groupe de 824 personnes âgées de plus de 80 ans, il y en avait 36 0/0 qui pratiquaient l'abstinence. — Or il y a un demi siècle, ces totaux ne constituaient guère qu'un dixième de la nation ; la proportion aurait donc dû être parmi ces survivants de 1/10 d'abstinents, si l'abstinence n'exerçait pas sur la longévité une action directe.

Si on tient compte de toutes ces données, on voit que la survie probable d'un abstinant sur un non-abstinant à l'âge de 20 ans et au-dessus est de 14 ans 08.

Et cela est d'autant plus frappant que la survie des non-abstinents, qui se font assurer sur la vie, tous gens rangés et buveurs très modérés, sur la masse générale de la nation, est beaucoup plus faible que celle des abstinents et que leur mortalité s'écarte assez peu de la mortalité moyenne.

On ne peut s'exagérer l'importance de ces faits quand on constate que les progrès de l'hygiène et du bien-être qui ont réduit dans une si large proportion la mortalité infantile depuis un demi-siècle — n'ont accru en cette période la longévité moyenne au-dessus de 20 ans que de 4/5 d'année.

On the 21st day of July, 1834, John Cheyne, M. D., was examined before a Select Committee of the House of Commons, appointed to inquire into the question of Drunkenness in the United Kingdom and to report thereon. For that period, Dr. Cheyne knew a very great deal about intemperance and its effects, particularly among soldiers. His opportunities for obtaining such knowledge had been exceptionally great ; for, in early manhood he spent 14 years in « the Medical Department of the Ordnance », and, in later life, nearly 14 years as « Physician General » to the army in Ireland.

Of this Parliamentary Committee a well-remembered pioneer in the Temperance Reformation, James Silk Buckingham, was Chairman, and in that capacity he examined Dr. Cheyne at some length as to his knowledge of the effects of intemperance on the health, efficiency, and longevity of the soldiers of the British army. To one of Mr. Silk Buckingham's questions on this subject, Dr. Cheyne made the following very noteworthy reply :

« I have no doubt if a man beginning at 20 years of age were to take one large glass of spirits regularly every day, he would thereby affect the duration of his life, probably abridging it by at least ten years. The subject has been before me all my life, and I think I am safe in saying so, supposing two ounces of spirits were to be taken every day. »

In view of the state of knowledge of the alcohol question 65 years ago, it is clear that this can have been only a guess. But it was a most remarkable guess ; for, to-day, we can demonstrate that, in England at any rate, male alcohol drinkers between 20 years of age and the end

of life do, on the average, actually shorten their lives by at least 10 years through alcohol.

The following are the main facts on which this conclusion is based. The Registrar General shows that, for the years 1871-80, the expectation of life for « all males » of 20 years of age was, on the average, 39.40 years ; while for Rechabites at 20 years of age, — according to the Report of the eminent actuary, Mr. F. G. P. Neison, — the expectation was 48.83 years. That is, the teetotal Rechabites, reckoning from the age stated, had an advantage, in length of life, of 9.43 years, on the average, over « all males » of the general community. The Rechabite Order has now an adult membership of about 160.000. Further, the Sons of Temperance, another teetotal benefit society, consisting of upwards of 40.000 members, have, at that life-period, quite as favourable an « expectancy » as the Rechabites. It must however be remembered that both of these Orders have some advantages, as regards special healthfulness, over the community in general, on account of the precautions taken to secure that only such men as are fairly healthy shall be admitted into the Orders. The elimination of persons found, by medical examination, to be exceptionally unhealthy from the candidates for acceptance as members of these societies, secures for the societies the advantage over the general community, of about a year and a third, on the average, in the expectation of life of their members at 20 years of age. By a comparison of the expectation of life of young men at 20 among the Orders of Oddfellows and Foresters, with the expectation of life, of males of the general community, we find that 1.35 years constitutes the advantage that the elimination referred to secures. These are two large *non-teetotal* benefit societies whose members, before admission, are subjected to a medical examination of the same character as that which has to be undergone by the candidates for admission into the Rechabite Order. Thus, taken together, the expectation of life of members of these two Orders, at the age indicated, was 40.75 years, while that for males of the general community at that age was 39.40 years ; that is, a difference of about a year and a third. Therefore, when we deduct this 1.35 of a year from the amount which represents the gross extent of the advantage which the Rechabites seem to have over the general community — that is 9.43 years, — we find that the net advantage which the male teetotalers of 20 years of age have, by virtue of their teetotalism, over males of 20 of the general community is (if these facts show the true state of matters) 8.08 years. But these figures do not by any means cover the whole case. As far, however, as they go, they do certainly show that, in the matter of expectation of life, Rechabites, at 20 years of age, have an advantage of 8.08 years over « healthy males » of the general community also at 20 years of age. There are other figures which must be brought into the calculation. One crucial test of the accuracy of tables of figures designed to show



the expectation of life is this. Does the actually experienced mortality accord with what they give as the expected mortality? In the case of the Rechabites the expected and the actual mortality do not accord. The fact is that the tables of expected mortality of the Members of the Order were issued ten years ago, and considerably fewer deaths than were calculated upon have taken place, as the following statement demonstrates. Mr. Richardson Campbell, general secretary of the Order, writes on this point as follows :

« If further proof were necessary in regard to the low rates of mortality experienced by the Independent Order of Rechabites, it is to be found in the state of their insurance or funeral funds, as shown by their official valuer in his reports to the Government Friendly Society Office, in London, as required and demanded by the Friendly Societies Act of 1875, and as presented by him to the Rechabite Conference, held at Brighton, in August, 1895.

This report shows that the relative degree of solvency of the combined district branches who insure the funeral benefits is £ 1. 1 s. 8 3/4 d. in the pound ; or, in other words, that for every £ 1 of liability the society has undertaken to pay, it has £ 1. 1 s. 8 3/4 d. of assets to meet it ; and this can only be attributed to a more favourable rate of mortality than that which even the society itself expected ».

Now, if to obtain 20s. for every pound due, an expectancy, at 20 years of age, of 48 years of mean after-lifetime, was necessary, how many years expectancy of mean after-lifetime at the same age period, to obtain 21s. 8 3/4. for every pound due, would be required? As a simple calculation will show, just about 52 years. Hence, it appears that four more years ought to be added to the expected mean after-lifetime of Rechabites 20 years old. This would raise it to 12.08 years.

The following facts may partly account for this important result. Mr. Francis G. P. Neison, the eminent actuary, who was entrusted with the task of placing the financial arrangements of the Order of Rechabites on a sound basis, had to depend for the data on which to base his calculations, on the recorded mortality-experience of the Order. But, in some respects, that experience was not wide enough for his purpose. Besides, as he found it recorded, it did not inspire him with perfect confidence in its trustworthiness. It showed a death-rate a good deal *lighter* than he thought it reasonable to expect. And as it was his business to save the Order from the fatal blunder of adopting an inadequate rate of contribution by the members to its funds, he was especially careful to refrain from exaggerating the advantage in length of life, which he saw the Order undoubtedly possessed to some considerable extent. Besides, he found that while at the earlier ages and at middle age among his clients, the materials from which he had to deduce their rates of mortality were fairly abundant, the contrary was the case among those in later life.

He reported on this matter as follows :

« At the older ages the facts obtained from your various branches were not sufficiently numerous to constitute a reliable basis for the final tables, and therefore, after age 70, the experience of the Foresters and of the whole population of England and Wales, as set out in the English Life Table, have been incorporated. In default of adequate records from your branches in this late period of life, no other alternative existed but to employ the experience of some other organisation, in which the objects were of a kindred nature, and this has been done, with the result that for all practical purposes, after age 75, the data employed for the Ancient Order of Floresters experience has been adopted ».

That is, there were practically no trustworthy returns as to the death-rate of Rechabites after age 70. But even for a somewhat earlier age the returns can have been of but little value. Hence, the actual expectation of life at the later ages, say after 60 or 65, must have been considerably greater than has hitherto been assumed to be the case.

This, I say, partly accounts for the fact already referred to, that the Rechabites possess *L* 1. 1s. 83/4 d. for every pound they owe. But I am satisfied that it does not wholly account for it. Recently acquired information as to the longevity of aged teetotalers seems to indicate that the expectancy of life of teetotalers has, at the earlier life-periods, heretofore been a good deal under-stated. The following remarkable facts should go far towards making this obvious.

The investigation conducted twelve years ago by the British Medical Association, as to the habits with respect to food and drink of 824 persons all over 80 years of age, showed that of these aged persons so surprisingly large a proportion as 36 per cent, or rather more than one in three, were teetotalers, and that 40 per cent, more of them had been exceptionnally temperate all their lives. That is, their consumption of alcohol had habitually been under the equivalent of a pint of beer, or one ounce of absolute alcohol, per day. Assuming that, say from 50 to 60 years ago teetotalers constituted one-tenth, of the number of the males about their own ages in the country, their proper contribution towards the making up of the aged group in question would have been 10 per cent, instead of 36 per cent, as it actually was, which is quite three and a half times the number of their proper share. If the teetotalers constituted less than one-tenth of the number of males at about the same ages, living at the time indicated, then clearly their contribution to the number of the group of 824 living, over 80 years of age at the time of the investigation, would be still more out of proportion, and would show still more clearly the deadly character of the national drinking habits. Again, quite recently one of the English liquor papers did a very rash and very unwise thing. By publishing a most gross misrepresentation of a statement made

by an american actuary it challenged attention to the experience as to the death-rate of drinkers and teetotalers respectively, amongst assurers in America, as submitted by the eminent actuary Mr. Emory McClintock before the Actuarial Society of America. The liquor newspaper referred to alleged that « the deaths of abstainers were shown by Mr. McClintock to be more numerous than those of non abstainers. » Mr. McClintock repudiated with a good deal of indignation the preposterous misrepresentation, and showed, among other things, that on policies issued on lives over 69, it was found that in the case of non-abstainers, there was expected a loss amounting to 16,583 dollars, but that there occurred a loss of 30.000 dollars; while on the other hand, among the abstainers, who at this advanced age were in a majority, — itself a significant fact, — there was expected a loss of 19.794 dollars, but there only occurred a loss of 4000 dollars. These facts point very clearly to the conclusion that the advantages which teetotalers have at the later ages of life, have not yet been fully realised even in well-informed quarters; and it seems certain that when the Rechabite Order has existed so long, that the natural proportion of its members are nearing the termination of their lives, it will be shown that what is at present supposed to be their actual expectancy, will be proved to have been an understatement of it to a rather remarkable extent.

Although the matter is hypothetical I think it would be safe to assume that another two years at the least may be added to the life-expectancy of the teetotalers at 20. This would make the teetotalers expectancy, at the age named 14.08 years better than that of the drinkers at the same age.

There are one or two other circumstances which I shall not stay to deal with at present, which still further increase the advantage in the matter of length of life enjoyed by the abstainer.

Here is another set of facts which strongly corroborate the general conclusion already indicated: It is matter of common knowledge that the men and women who insure their lives are usually persons of prudence and forethought, having a sense of their responsibilities and willing to undertake them. There are exceptions, but such is the rule. They are, beyond the ordinary run, sober. No assurers are accepted by the societies who are known to be intemperate. Yet even as compared with these exceptionally moderate drinkers, teetotalers have a marked advantage in length of life. There is no longer a matter of reasonable doubt. It is settled. Many of the opponents of total abstinence are furious when it is said that the evidence referred to, proves that moderate drinking is to any extent whatever, the cause of the comparatively early death of the alcohol users. They insist that it is entirely the result of intemperance. I have no objection to their conclusion. The whole thing is a question of the use of words. If moderate drinking has no share in increasing the death-rate, and if

all the excess is owing to intemperance, then beyond question moderation must be very rare and intemperance very common. For only deadly intemperance, on a great scale, could possibly produce such an amount of premature death through alcohol as the statistics of these societies record. For example : —

The United Kingdom Temperance and General Provident Institution, which is the oldest and by much the largest of these assurance associations, has had the following experience : —

*Mortality experience under ordinary whole-life policies, 1866-95*

| Years.                 | Temperance Section.       |                         | General Section.          |                         |
|------------------------|---------------------------|-------------------------|---------------------------|-------------------------|
|                        | Expected Claims Policies. | Actual Claims Policies. | Expected Claims Policies. | Actual Claims Policies. |
| 1866-70 (5 years)..... | 549                       | 411                     | 1,008                     | 944                     |
| 1871-75 (5 years)..... | 723                       | 511                     | 1,268                     | 1,330                   |
| 1876-80 (5 years)..... | 933                       | 651                     | 1,485                     | 1,480                   |
| 1881-85 (5 years)..... | 1,179                     | 835                     | 1,678                     | 1,530                   |
| 1886-90 (5 years)..... | 1,472                     | 1,015                   | 1,846                     | 1,750                   |
| 1891-95 (5 years)..... | 1,686                     | 1,203                   | 1,958                     | 1,953                   |
| Total, 30 years...     | 6,542                     | 4,626                   | 9,235                     | 8,987                   |

Then comes the « Sceptre », which is a younger society. Its experience is as follows : —

In the Sceptre Life Association the mortality experience of 13 years — 1884-1896 — compared with the mortality expected (calculated by the Institute of Actuaries, H. M. Mortality Table) was as under : —

| Period.          | Expected Deaths. | Actual Deaths. | Percentage. |
|------------------|------------------|----------------|-------------|
| 5 years 1884-88  | 466              | 368            | 79.00       |
| 5 years 1889-93  | 564              | 466            | 82.62       |
| 3 years 1894-96  | 369              | 297            | 80.49       |
| Total, 13 years. | 1,399            | 1,131          | 80.84       |

| Period.         | Expected Deaths. | Actual Deaths. | Percentage. |
|-----------------|------------------|----------------|-------------|
| 5 years 1884-88 | 195              | 110            | 56.41       |
| 5 years 1889-93 | 312              | 184            | 58.97       |
| 3 years 1894-96 | 237              | 138            | 58.23       |
| Total, 13 years | 744              | 432            | 58.06       |

Next we have the Scottish Temperance Life Assurance Company, which has had only a fifteen years' experience; but that experience is thoroughly corroborative of the contention that teetotalers have a great advantage over even such alcohol users as are usually deemed exceedingly moderate.

The following is the experience for the last 15 years of this company:

|         | <i>Temperance Section:</i> |                |             | <i>General Section</i> |                |             |
|---------|----------------------------|----------------|-------------|------------------------|----------------|-------------|
|         | Expected Claims.           | Actual Claims. | Ratio.      | Expected Claims.       | Actual Claims. | Ratio.      |
| 1883-87 | 43                         | 15             | 35 %        | 11                     | 7              | 62 %        |
| 1888-92 | 159                        | 79             | 50 %        | 49                     | 33             | 68 %        |
| 1893-97 | 200                        | 138            | 48 %        | 95                     | 67             | 70 %        |
|         | <u>492</u>                 | <u>232</u>     | <u>47 %</u> | <u>155</u>             | <u>107</u>     | <u>69 %</u> |

Finally, the Abstainers' and General Insurance Company, also a comparatively new office, has had a similar experience, as shown by the following:

Abstainers' and General Insurance Co., Ltd., June 27 th, 1878.

Dear Mr. Whyte, — Referring to your recent letter, I have much pleasure to enclose you extract from the report which our Consulting Actuary, Mr. James Meikle, F. I. A., F. F. A., has submitted of the mortality of this company's Ordinary Department, Abstainers' Division, during the 14 years, 1884 to 1897 inclusive. The result shows that out of every 100 abstainers who might have been expected to die, 52 have survived. (*Walter Prietman, Vice-Chairman*).

| Age.     | Years of Life under Observation. | Deaths expected under H. M. Table. | Actual Deaths. | Rate of Actual to Expected Deaths. |
|----------|----------------------------------|------------------------------------|----------------|------------------------------------|
| 10—24    | 5269.5                           | 31.898                             | 15             | 47.0 % (per cent.)                 |
| 25—34    | 12363.0                          | 92.796                             | 48             | 51.7 %                             |
| 35—44    | 8408.0                           | 84.149                             | 29             | 34.4 %                             |
| 45—54    | 4122.0                           | 61.962                             | 32             | 51.7 %                             |
| 55—70    | 1396.5                           | 43.080                             | 27             | 62.6 %                             |
| Total... | <u>31559.0</u>                   | <u>313.885</u>                     | <u>151</u>     | <u>48.1 %</u>                      |

In view of these facts, I hold that we are warranted in concluding that teetotalers at 20 years of age, have an expectation of life of at least ten years more than that of alcohol users. The enormous value

of total abstinence as a sanitary influence is only beginning to be realised by even those who are best informed on the subject. Within the last sixty years great and most beneficent changes have been brought about in the environment of the masses of the people. Free trade has made food cheap and abundant; the hours of labour have been shortened; the dwellings of the people have been much improved; the sanitary condition of our cities and towns has been very greatly ameliorated; workshops have been made much healthier; muscular labour has, by the help of machinery, been much lightened; the child-labour, which was so injurious to the physique of the young, has been prohibited, so also has the employment of women in certain unhealthy and degrading occupations. Wages have been increased and everything has been cheapened. Public baths, public parks and public playgrounds have multiplied opportunities for the promotion of healthy living. Medical men do less positive harm and far more positive good than their predecessors did. One result is that the annual death-rate of the population as a whole, has been reduced by 4.45 per thousand. But that improvement has taken place mainly amongst the young. When the period of life at which, as a rule, people begin to use alcoholic liquors freely is reached, we encounter a very perplexing state of matters. For the period 1838-54, according to the Registrar General, the expectation of life of a young man of 20 was 39.48 years; and, according to the same authority, for the period 1881-90, the expectation of a young man of the same age was but 40.27 years, — an improvement, it will be noticed, of only about four-fifths of a year. From this it appears that while sanitation, and indeed everything else of an ameliorative character, have, by their joint influence, increased the expectation of life of a young man of 20 by only four-fifths of a year, teetotalism has secured an increase in the expectation of life of a young man of that age, who has adopted and adheres to the practice, of at least ten years.

These grave facts, even if they stood alone, — which they do not, — would suffice to show that the alcohol problem is the most important social problem of the present day.

**M. W. Bingham** fait sa communication sur « *la Tempérance et les Assurances sur la Vie.* ».

### Tempérance et assurances sur la vie

PAR M. W. BINGHAM (ANGLETERRE)

*Analyse.* — La tempérance mène aux habitudes d'épargne et d'économie.

La Société des Réchabites a été fondée en Angleterre en 1835, pour assurer la vie des abstinents et les aider en cas de maladie. Quelques années après, la société *The Sons of Temperance* fut créée et l'ordre de *The Sons of Phœnix* fut fondé à Londres.

Toutes ces sociétés ont démontré que les abstinents jouissent d'une meilleure santé et d'une plus longue vie que les buveurs, même les plus modérés.

*The United Kingdom Temperance and General Provident Institution* est une société d'assurance qui fut fondée en 1840, pour les abstinents seuls, mais sept années plus tard, une section fut faite pour les modérés.

Les chiffres de mortalité pendant les dernières 32 années, démontrent que les cas de décès ont été de 70 0/0 des cas prévus pour les abstinents, tandis que chez les modérés le nombre s'élevait environ à 97 0/0.

Presque toutes les sociétés d'assurance font maintenant une différence de 10 0 0 en faveur des abstinents. Ce n'est pas que les abstinents n'aient pas d'accidents, mais ils se guérissent beaucoup plus vite et plus facilement; quant aux cabaretiers ils doivent payer une prime beaucoup plus forte, et plusieurs sociétés se refusent même à les assurer.

Il est donc bien certain que les abstinents ont un avantage physique et moral sur le reste de la population. Pourquoi donc ne devenons-nous pas tous abstinents ?

At the commencement of the Temperance Movement in England, there was but little evidence accessible as to the physical effect of using intoxicating drinks, but the general belief certainly was, that it was beneficial. A large number of people, impressed by the moral and social evils resulting from the Drink System, gave in their adhesion to the principle of abstinence, feeling that they were surrendering the use of an article, which, if only taken in moderate quantities, conduced to health, vigour, and long life. Not a few of these, however, when condoled with by their friends, on the disastrous results likely to follow their voluntary deprivation — backed by a hint from some medical man, that it was very foolish to forego the reasonable use of a good thing because some weak and foolish people abused it — went back to their old custom, thus helping to weaken the faith of others; but the leaders were stalwarts, and cherished an unshaken faith in the soundness of their principles, although frequently they lacked the requisite proofs to produce conviction in the minds of thoughtful, but timid, and hesitating friends. Now, however, there is a great mass of fact and experience ready to hand, some of which I have been asked to briefly indicate in this paper.

It is well known that one of the indirect advantages of the inculcation of Temperance habits, has been the extension of thrift; and one of the first things that frequently followed the signing of the pledge by a working man, in the early days, was the decision to join a Benefit Society, so that some provision might be secured to those dependent upon him, in case of his sickness or premature death. At that time most of these Societies held their meetings in liquor shops; and so the very effort at thrift, often defeated itself, and through the temptation afforded, led to intemperance and unthrift. To obviate this, in 1835, the Independant Order of Rechabites was started. It made teetotalism a condition of membership and has convincingly demonstrated (during its more than sixty years' working) that Abstainers have less sickness, recover more quickly when

attacked, and live appreciably longer, than non-abstainers. The well known Actuary, Mr. F. C. P. Neison, has contrasted the experience of the Ancient Order of Foresters with that of the Rechabites in the following table :

*Expectancy of life at the ages Given*

| Age | A. O. F. Report,<br>pages 79-80.<br>Foresters. | I. O. R. Report,<br>pages 36-37.<br>Rechabites. | Difference<br>in favour of<br>Rechabites. |
|-----|------------------------------------------------|-------------------------------------------------|-------------------------------------------|
| 18  | 44.74                                          | 50.62                                           | 5.88                                      |
| 20  | 43.10                                          | 48.83                                           | 5.73                                      |
| 25  | 38.97                                          | 44.30                                           | 5.33                                      |
| 30  | 34.78                                          | 39.72                                           | 4.94                                      |
| 35  | 30.68                                          | 35.08                                           | 4.40                                      |
| 40  | 26.70                                          | 30.58                                           | 3.88                                      |
| 45  | 22.81                                          | 26.11                                           | 3.30                                      |
| 50  | 19.10                                          | 21.78                                           | 2.68                                      |

A very similar result is obtained from a comparison with the Oddfellows.

« The Sons of Temperance » introduced into England 44 years ago, also on an abstinence basis, has contributed some valuable testimony, their death rate last year being only 6.27 per 1000 and the sickness rate 7.59 days per member per annum. The Order of the Sons of Phœnix, a similar Society, whose membership is chiefly in London, has likewise had, during its existence, a very low rate of sickness and mortality.

In 1840, Robert Warner, a young Quaker, sought to insure his life but the Assurance Officials (in consequence of his intimating to them that he was an Abstainer) decided to impose an additional premium as they believed that the practice of abstinence would tend to shorten life. Mr. Warner, holding a different view, declined to pay the extra sum demanded, and, taking others into consultation, succeeded in starting a special Institution for Abstainers only. This, seven years later, opened a separate section for careful users of alcohol and adopted the now well know title of the « United Kingdom Temperance and General Provident Institution. Its mortality figures for the last 32 years are as follows :



| Years             | Temperance Section             |                              | General Section                |                              |
|-------------------|--------------------------------|------------------------------|--------------------------------|------------------------------|
|                   | Expected<br>Claims<br>Policies | Actual<br>Claims<br>Policies | Expected<br>Claims<br>Policies | Actual<br>Claims<br>Policies |
| 1866—70 (5 years) | 549                            | 411                          | 1.008                          | 944                          |
| 1871—75 (5 years) | 723                            | 511                          | 1.268                          | 1.330                        |
| 1876—80 (5 years) | 933                            | 651                          | 1.485                          | 1.480                        |
| 1881—85 (5 years) | 1.179                          | 835                          | 1.670                          | 1.530                        |
| 1886—90 (5 years) | 1.472                          | 1.015                        | 1.846                          | 1.750                        |
| 1891—95 (5 years) | 1.686                          | 1.203                        | 1.958                          | 1.953                        |
| 1896—97 (2 years) | 734                            | 510                          | 809                            | 705                          |
| Total 32 years    | 7.276                          | 5.136                        | 10.044                         | 9.692                        |

It will be seen from this that the « Actual » Claims in the Temperance Section, are about 70 per cent. of the « Expected » while in the General Section they are about 97 per cent. of the « Expected ».

In 1864 the Sceptre Life Association was formed chiefly for the purpose of insuring the Lives of members of religious bodies, a separate section being opened for abstainers. The following particulars are from the Report for 1898.

#### *Mortality Experience*

The claims by death expected (calculated by the Institute of Actuaries' Hm. Mortality Table), as compared with those which actually occurred, were as under :

| General section    |                  |            | Temperance section |                  |            |
|--------------------|------------------|------------|--------------------|------------------|------------|
| Expected<br>Deaths | Actual<br>Deaths | Percentage | Expected<br>Deaths | Actual<br>Deaths | Percentage |
| 131                | 116              | 88.55      | 94                 | 45               | 47.87      |

As showing that the favourable mortality is not confined to the past year, the following results for the last three quinquenniums are given :

| Period         | General section    |                  |         | Temperance section |                  |         |
|----------------|--------------------|------------------|---------|--------------------|------------------|---------|
|                | Expected<br>Deaths | Actual<br>Deaths | Perctge | Expected<br>Deaths | Actual<br>Deaths | Perctge |
| 5 yrs.—1884-88 | 466                | 368              | 79.00   | 195                | 110              | 56.41   |
| 5 yrs.—1889-93 | 564                | 466              | 82.62   | 312                | 184              | 58.97   |
| 5 yrs.—1894-98 | 628                | 498              | 79.30   | 419                | 228              | 54.42   |
| Total — 15 yrs | 1.658              | 1.332            | 80.34   | 926                | 522              | 56.37   |

The British Empire Mutual, founded in 1847 opened a separate department for abstainers in 1883 and has had the following experience since that date :

| Expected Claims. Hm. Table | Actual Claims | Percentage of Actual to expected |
|----------------------------|---------------|----------------------------------|
| 234                        | 134           | 57                               |

The Imperial Office has for the last few years kept its abstainers apart from the general body of assurers, and while not publishing any specific particulars as to its death rate it gave a materially higher bonus by its last valuation to the Temperance Members on the ground of their superior mortality.

The Victoria Mutual, founded in 1860, states that « the profits of the Total Abstinence Section are much greater than those of the General Section ».

The Abstainers and General Office, started in 1883 gives as its experience of the fourteen years from 1884 to 1897 : —

| Deaths expected under Hm. Table. | Actual deaths. | Ratio of Actual to Expected. |
|----------------------------------|----------------|------------------------------|
| 313                              | 151            | 48 %                         |

The Scottish Temperance Office, also founded in 1883 contributes the following : —

| <i>Temperance Section.</i> |                  |                |             |
|----------------------------|------------------|----------------|-------------|
|                            | Claims Expected. | Actual Claims. | Ratio.      |
| 1883-1887                  | 43               | 15             | 35 %        |
| 1888-1892                  | 159              | 79             | 50 %        |
| 1893-1897                  | 290              | 138            | 48 %        |
|                            | <u>492</u>       | <u>232</u>     | <u>47 %</u> |

| <i>General Section.</i> |                  |                |             |
|-------------------------|------------------|----------------|-------------|
|                         | Claims Expected. | Actual Claims. | Ratio.      |
| 1883-1887               | 11               | 7              | 62 %        |
| 1888-1892               | 49               | 33             | 68 %        |
| 1893-1897               | 95               | 67             | 70 %        |
|                         | <u>155</u>       | <u>107</u>     | <u>69 %</u> |

It must of course be borne in mind that the last two Offices being young (with a large proportion of their lives near to medical selec-

tion) their actual death rate is somewhat lower than will probably be the case later on but the percentages submitted by the Scottish Temperance illustrate the same difference between the mortality of the two classes, as shewn by older Companies.

The value of Abstinence principles has also been recognised by Accident Insurance Companies for we find the Accident — Ocean — Scottish Employers — Scottish Temperance — and the Lancashire and Yorkshire each giving a reduction of 10 % on the premium to those who abstain, while several others give smaller reductions. In conversation with the Secretary of one of the above Offices I was told :

« We do not find the advantage to be so much in the greater immunity from accidents enjoyed by teetotallers as in their more rapid recovery when stricken down by accident » — an indication that the blood of the Abstainer is purer and thus effects the repair more speedily.

Colonel Geary, in a paper read before the Sanitary Congress at Stafford, stated : —

« During the Abyssinian Campaign, for six weeks advancing upon and retiring from Magdala, there was no alcohol, no crime and the percentage of sick was less than in any part of the British Army at home or abroad, while the troops performed arduous marches on scanty food and often with bad water. »

The treatment accorded by Life Offices to those engaged in the Liquor Traffic is very suggestive. I wrote about eighteen months ago to upwards of sixty of the principal Offices asking them how they dealt with proposals on Publicans' lives. The appended extract from the Financial Times Oct : 8th. 1897 gives the result :

« How poor Bung is regarded when he knocks at the door of an Insurance Office is shewn by the following summary ;

- 8 Won't have him at any price,
- 1 adds seven years to his age,
- 1 adds thirty per cent. to the premium,
- 15 charge up according to demerits,
- 33 Let him off for an extra of L 1 per cent.,
- 1 makes it a guinea,
- 3 need 25 s.
- 2 declare that L 2 is necessary, and
- 1 insists on a couple of guineas.

In the face of this wonderful unanimity on the general question that the life is a shockingly bad one come two Offices ready to take the risk for half a sovereign.

Whatever that special class of business may be worth these two Offices deserve to get it and we fancy the rest will not raise any objection. »

The Manager of the Prudential in his letter said :

« It may interest you to know that until about a year ago the extra premium was £ 1. 1. 0 but it was modified in consequence of the very unfavourable mortality which we had for some time experience from this class of lives. »

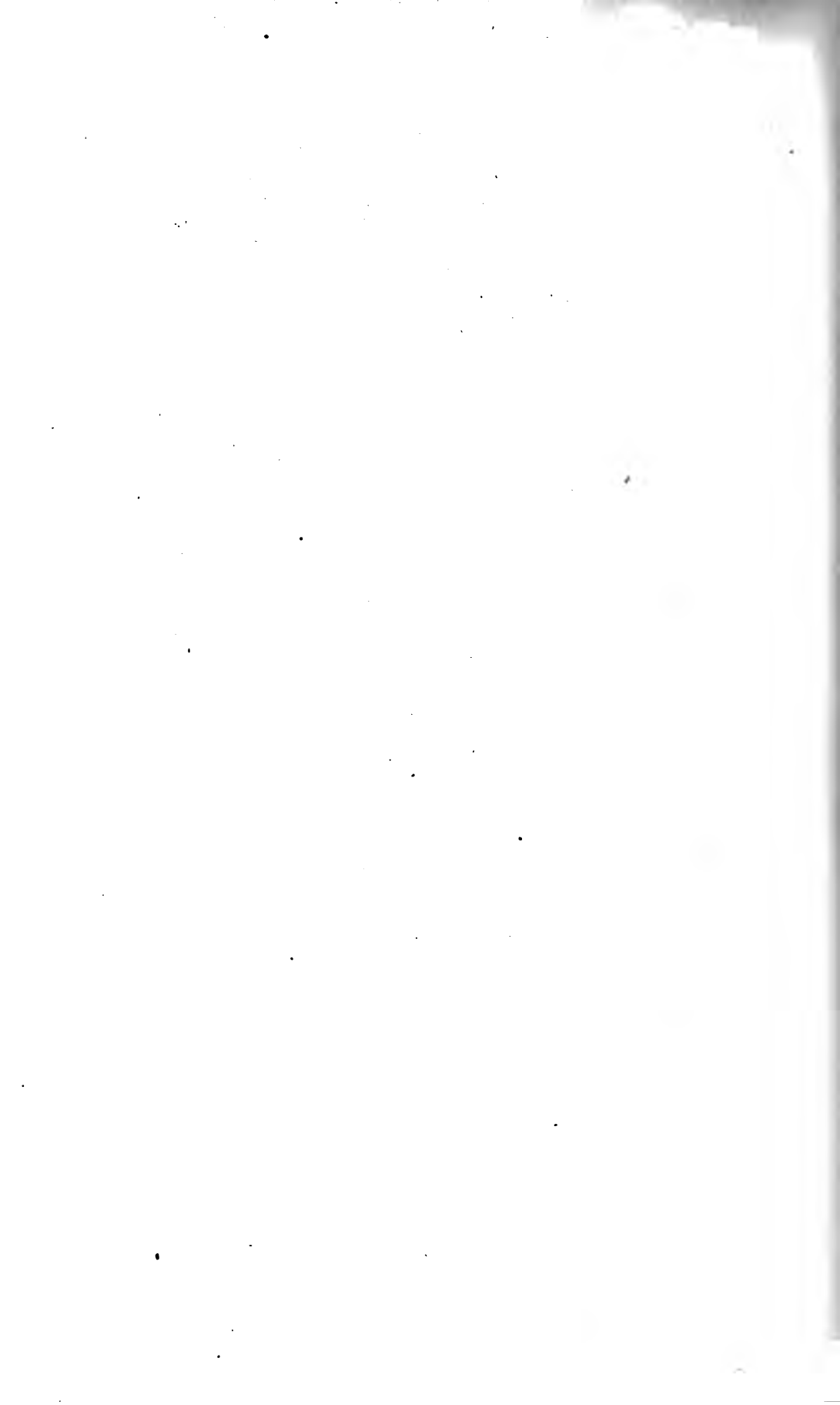
This testimony is very valuable as there is no other Office with so extensive an experience and for the first twenty five years of their existence they took these risks at ordinary rates — increasing the premium nearly twenty-five years ago by 15 / — extra per £ 100 assured — afterward to 21 / — a few years later and then to £ 2, the present amount.

Very truly did John Bright once declare « There is no mistake about it, the men who abstain from intoxicating drink have an immense advantage both physically and morally over the rest of the Community ».

If an array of fact and testimony in favour of drinking could be collected such as is here presented against it, there can be no doubt that it would be almost universally claimed that the case against teetotalism was complete and that such a craze should be abandoned. Ought not then the apologists for Alcohol to recognise the strength of the Abstainers' position and « come over and help us ».

**M. le Président.** — L'ordre du jour étant épuisé, je lève la séance.

---



DEUXIÈME SECTION

---

PROGRAMME GÉNÉRAL

HISTOIRE, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

---

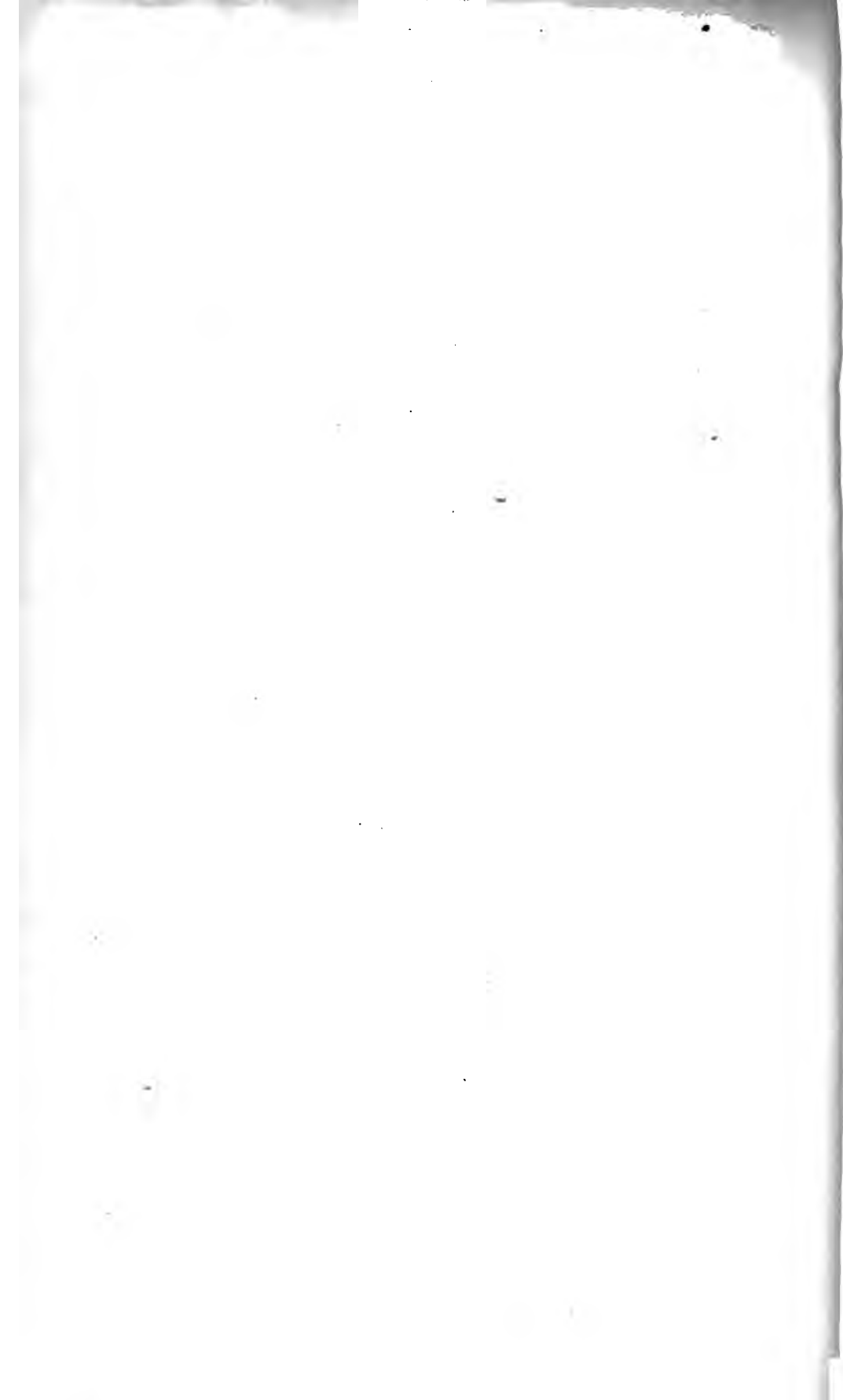
DEUXIÈME SÉANCE

*Jeudi matin 6 Avril 1899*

---

**Ordre du jour :**

LÉGISLATION ;  
PROHIBITION.



## DEUXIÈME SECTION

HISTOIRE, ÉCONOMIE, POLITIQUE ET SOCIALE

---

### Deuxième séance

PRÉSIDENT : M. LE JEUNE, MINISTRE D'ÉTAT (BELGIQUE)

---

### PROCÈS-VERBAL

---

**M. le Président** ouvre la séance et donne la parole à Miss Ch. Gray, missionnaire de l'ordre des Bons Templiers pour son rapport sur *le rôle électoral de la femme contre l'alcoolisme*.

#### Le rôle électoral des femmes au point de vue de la tempérance

Dans toutes les réformes sociales il est bien nécessaire de gagner la femme et son activité. L'homme seul peut voir le mal, peut faire des discours contre le mal, peut montrer des chiffres et proclamer toutes sortes de remèdes nécessaires ; mais, il ne fera pas grand progrès tant qu'il n'aura pas gagné la sympathie et l'aide pratique de la femme. Dans la plupart des pays où on a commencé la lutte contre l'alcoolisme on a fait cette expérience.

La femme, de son naturel timide, habituée depuis des siècles à être, soit l'idole ou l'esclave de l'homme a beaucoup de difficultés à rompre avec les mœurs de la société où elle demeure. Il faut qu'elle soit aidée ou qu'elle se sente appelée à le faire avant de pouvoir se mettre à l'œuvre, et faire quelque chose de nouveau ou d'extraordinaire.

Il y avait cinquante ans seulement que les femmes, même en Amérique, ont été refusées à prendre place dans les assemblées comme délégués avec les hommes. L'honneur appartient à la société de laquelle je suis fière d'être membre, l'Ordre des Bons Templiers, d'avoir été la première d'admettre les femmes et à leur accorder des droits égaux à ceux des hommes. Dans tous les pays où l'Ordre existe et travaille, les femmes arrivent à développer leur esprit, se préparant ainsi à agir dès que l'occasion se présentera.



L'heure a sonné en Amérique, il y a vingt-cinq ans à peu près. Les femmes, comme poussées par l'impulsion d'une voix divine leur disant: « Sortez de vos maisons, de vos familles, travaillez, priez, organisez, et au nom de Dieu, pour la patrie, pour les victimes de la boisson, vous réussirez à rompre les chaînes forgées par les hommes pour leur honte et leur ruine, et desquelles seuls ils ne peuvent pas se dégager. » L'histoire de cette croisade en Amérique se lit comme un conte de fée, c'était un miracle.

En Norvège, il y a trois ans que les femmes furent appelées à prendre leur part active au mouvement. Le Gouvernement avait déjà pris des mesures restrictives, plus tard les communautés ont également cherché à régler le trafic des spiritueux. Ce premier pas fait, afin de pousser plus loin l'action, on demande l'assistance des femmes. Une loi fut faite, donnant à chaque personne, homme ou femme habitant les villes, qui avait 25 ans, le droit de se prononcer pour ou contre la continuation du Samlag, ou en d'autres termes, la vente des spiritueux.

Il fut décidé que toute abstention serait considérée comme un vote favorable à la continuation du trafic. Ceci obligea les femmes à prendre une part active au vote, si elles ne voulaient pas voir continuer l'action du Samlag.

C'était la première fois qu'on donnait des droits politiques aux femmes, mais non sans l'arrière pensée que beaucoup n'en useraient pas. Mais les femmes de la Norvège avaient déjà tant souffert des méfaits de l'alcoolisme, et l'avenir de leurs enfants leur apparaissait si noir, qu'elles n'hésitèrent pas à profiter de ce moyen de salut qu'on leur offrait.

Le récit de cette histoire est vraiment touchant à lire, et c'est un véritable exemple de solidarité. Les femmes du village ne pouvant voter viennent garder les enfants de leurs compagnes des villes afin de leur faciliter les moyens de sortir librement. Les longs instants passés sous le soleil brûlant; le séjour prolongé dans une pièce étouffante au milieu des hommes fumant, discutant, en proie à leurs moqueries, à leur brutalité même. Rien ne les arrête. Patientes, tranquilles et résignées à tout, loin de se décourager, elles se stimulèrent les unes et les autres, et relevèrent même le courage des hommes qui étaient à leur côté; et c'est avec une joie indescriptible qu'elles déposèrent leurs bulletins de vote, répétant chacune: « Au nom de Jésus ».

Le résultat de cette tentative fut heureux. Sur les treize villes admises à voter la première année (1896), onze avaient été pour la fermeture du Samlag; majorité remarquable. Jamais les hommes n'étaient arrivés à pareil résultat, l'intervention des femmes prouve l'influence qu'elles peuvent avoir en pareil cas.

Chaque année semblable tentative se renouvelle. A Christiania, le vote vient d'être pris il y a trois semaines (15 mars 1899), et parmi les 18,000 qui ont voté contre le Samlag il s'y trouva 12,000 femmes. De plus en plus l'influence de la femme s'accroît, sans que pour

cela l'union de la famille en souffre. Connaissant elle-même ses droits, la mère de famille peut armer ses enfants contre la lutte.

En Finlande, les femmes ont déjà fait un grand pas, elles ont obtenu le vote dans le Conseil municipal et dans l'administration des pauvres. Aussi aident-elles beaucoup dans la lutte contre l'alcoolisme.

En Suède, les femmes ont le droit de voter au Conseil municipal, dans l'administration des écoles et des campagnes.

En Danemark, l'élection des inspecteurs des écoles est seulement accordée aux mères de famille.

En Angleterre, les femmes ont le même droit que les hommes dans les élections de l'administration des écoles communales, du bureau de bienfaisance et de l'assistance publique. Aussi l'amélioration du sort des pauvres s'est-elle accentuée et la tempérance y a-t-elle beaucoup gagné.

Au Canada, dans les provinces d'Ontario, Nova Scotia, Manitoba, Brunswick, Colombie anglaise, les femmes ont obtenu le vote dans le Conseil municipal.

Au Cap de Bonne-Espérance, pareil droit leur est accordé.

Dans les Etats-Unis d'Amérique, il y a quatre Etats : Wyoming, Colorado, Idaho et Utah, où les femmes ont les mêmes droits politiques que les hommes. Dans l'Etat de Wyoming, une femme même a été choisie comme maire, et exerça de ce fait même une heureuse influence, l'ivrognerie publique disparut presque entièrement, et le nombre des cabarets fut très limité, et, par contre, diminution sensible des délits. Là aussi nous trouvons une preuve de la nécessité de l'intervention des femmes dans les droits électoraux.

Les cabaretiers n'ont-ils pas dit « qu'ils ne redoutaient rien autant que les femmes organisées pour la lutte contre l'alcoolisme ? »

En Australie, dans les provinces de la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria-Quensland et de Tasmanie, les femmes ont obtenu le vote municipal.

En Nouvelle Zeeland elles ont tous les mêmes droits que les hommes.

Il ressort donc de toute cette révision que partout où les femmes ont acquis quelques droits électoraux, la tempérance y avait gagné en raison directe des droits acquis. Partout, les hommes *véritablement* philanthropes trouvent qu'il y a tout à gagner de l'intervention des femmes, et n'ont pas craint de leur accorder le droit de vote.

L'alcoolisme a touché les femmes aussi bien que les hommes, et il est bien nécessaire que les deux sexes travaillent ensemble pour combattre le mal.

Mesdames et Messieurs, le mal est grand, il grandit de jour en jour, et il est nécessaire que nous travaillions tous contre le fléau qui nous touche de si près. Mettons toute notre influence pour le détruire, et chercher à gagner davantage.

Quand les femmes et les hommes travailleront ensemble, et avec les mêmes droits politiques, la victoire sera à nous.

Travaillons donc tous pour établir l'égalité des droits de l'homme et de la femme.

**M. le Président** donne la parole à M. Norman Kerr. Celui-ci souffrant n'a pu se rendre à Paris, son rapport sur la *Législation relative aux ivrognes d'habitude en Grande-Bretagne*, est résumé par un membre du Congrès, dont le nom n'a pas été consigné au procès-verbal. (Toutes les recherches du Comité de rédaction, pour retrouver la traduction faite par M. Mériille de Colleville, ont été infructueuses. Nous en empruntons le texte anglais au *Temperance Record* qui heureusement l'avait publié<sup>1</sup>).

### Legislation for inebriates in Britain

BY NORMAN ERR, M. D., F. L. S., LONDON.

President, Society for the Study of Inebriety ; Chairman, Inebriates Legislation Committee, British Medical Association ; Fellow of the Medical Society of London.

Only some 30 years ago the great majority of the people of England looked upon habitual drunkards as badly disposed persons who, from pure wickedness of heart, delighted and ardently looked forward to get drunk as often as they ever possibly could.

Gradually, and chiefly by the efforts of the medical profession, a revolution has taken place in medical and public opinion till, at the present day, the overwhelming majority of professional and philanthropic persons, as well as social and political reformers and the governing classes, has demanded and has received certain new laws, which are based on the opinion that many of the most confirmed drunkards are drunken, not of choice, but of an imperious impulse arising from mental and sometimes bodily disease.

The Inebriates' Act, 1879, legalised a new principle in England, the surrender by a man or a woman of his or her personal liberty for a period not exceeding twelve months, in the hope of cure of the disease of habitual drunkenness.

The Inebriates' Act, 1888, made the former temporary Act permanent, and enacted some amendments which improved the practical working of the first Act.

The experience of the Dalrymple Home at Rickmansworth, which was established by the Homes for Inebriate Association (a philanthropic association which desired to try the experiment of treating habitual drunkenness as a disease under the Inebriates' Act of 1879), has been most encouraging.

Four hundred and seventy-five patients (all males, no females having been eligible for admission) had been discharged up till January, 1898.

<sup>1</sup> Nous avons reçu, depuis le Congrès, la nouvelle de la mort de notre éminent collègue. M. Norman Kerr, dont la perte sera douloureusement ressentie par tous les tempérants.

Of these, 225 entered under the Inebriates' Act, and 250 were received simply as private patients. Of those under the Inebriates' Act, 82 remained 12 months, 11 nine months, 4 eight months, 63 six months, and 65 three months. Of the private patients, 44 remained twelve months, 15 nine months, 67 six months, 9 four months, and 115 three months.

The average age of all the patients was  $35 \frac{1}{2}$  years at entry.

Three hundred and thirty-five had had a good education, 111 had gone through college, while 29 had had only an elementary education.

There was a heredity of insanity in 33 cases, and of inebriety in 235 cases. In 207 cases no family history of insanity or inebriety was obtainable.

Four hundred had used tobacco, 6 choral and tobacco, 6 morphine, 5 morphine and cocaine, 7 opium or chlorodyne and tobacco, 2 sulphonal, and 49 had no other apparent narcotic habit.

Three hundred and thirty-four were regular or constant inebriates and 137 periodical drunkards. There were also 4 cases of morphinism without alcoholism.

The average period of addiction prior to admission had been  $7 \frac{1}{2}$  years.

The indulgence was social in 441 cases and solitary in 34.

Thirty-one were wine drunkards, and seven beer inebriates; one drank absinthe.

The habitual drunkenness of 17 followed on injuries, and of 39 on ill-health.

The average term of residence in the Home was  $6 \frac{1}{2}$  months.

The after history shows a substantial record of good results, 187 doing well or having improved.

The treatment has been hygienic, absolute abstinence from all intoxicating beverages has been enforced, and there has been no resort to quack secret remedies, so-called « cures » or hypnotism.

The English Government, after the reports of several commissions and committees, introduced into Parliament and carried the Inebriates' Act, 1898.

By this Act, which came into operation on January 1st, 1899, a new principle has been embodied in English criminal Jurisprudence. Judges have the option of sending habitually drunken criminals to an inebriate reformatory for not more than 3 years, instead of to a prison, thus admitting the value of the curative detention of offenders against the law.

Also, after 3 convictions within twelve months, on a 4th conviction on a minor offence complicated with drunkenness, the offender can be sent to a reformatory for a similar term.

I do not hesitate to predict that this latest English Act will not only effect a revolution in the jurisprudence of inebriety, but, in addition, will so intensify and extend the rapidly growing public

opinion in favour of compulsory dealing with all secure of habitual drunkards, as to, ere long, secure the enactment of legislation for the involuntary seclusion of non-criminal habitual inebriates.

**M. le Président.** — La parole est à M. Van der Meulen pour son rapport sur *les Résultats produits par la législation néerlandaise contre l'abus des boissons fortes*<sup>1</sup>.

En comparant les programmes de nos congrès nationaux et internationaux, on voit une fois de plus que le problème alcoolique est un problème compliqué et que l'alcoolisme est né et se maintient par des causes diverses. Une de ces causes, c'est la tentation publique à l'abus de l'alcool. Il n'y a que l'Etat qui doive et puisse remédier à cela. L'Etat qui, sous plusieurs rapports, veille au bien-être matériel et moral de ses habitants, ne saurait voir cette tentation constante, cause de bien des misères — tant matérielles que morales — sans prendre des mesures efficaces.

Après quelques tentatives infructueuses entreprises de différents côtés, le premier projet d'une loi sur les boissons alcooliques atteignit en 1880 nos Etats-Généraux.

Ayant subi divers amendements — parmi lesquels il y en avait de bien essentiels, — la Chambre des députés, puis le Sénat, la première avec 69 voix pour et 7 voix contre, le second respectivement avec 29 et 4 voix votèrent la loi qui fut promulguée le 28 juin 1881. En 1884 et 1885, plusieurs modifications furent apportées — cependant sans préjudicier en rien au principe général — qui est de limiter le nombre des détails.

Avant la loi ce nombre se montait à environ 42,000.

Le législateur croyait que ce nombre considérable était la principale cause de l'abus. Il décidait que la vente de la boisson en quantité de moins de 2 litres ne serait permise qu'après autorisation du collège échevinal, — en outre cette autorisation ne devait être donnée que jusqu'au maximum fixé par la loi — sauf quelques cas extraordinaires. Ce maximum dépend de l'étendue de la commune et est de 1 sur 500,300 ou 250 habitants et ce compte-là il n'eût dû y avoir que + 14,200 détails en 1882. Comme l'on vient de voir, ce nombre était de plus de 42,000 avant la loi.

Près de 10,000 détaillants ne demandèrent pas de licence. On fixa une période de 20 ans pour la réduction au maximum légal du nombre restant qui était de 18,000 de trop. Sans une pareille période transitoire la mise en vigueur de la loi aurait été impossible; en revanche ce fut précisément cette période-là qui en affaiblit beaucoup l'efficacité. L'accroissement de la population porta le nombre légal des détails à + 15,500. A la fin de 1896 il y en avait encore + 24,600.

<sup>1</sup> Voir à la fin du volume, les tableaux de M. Van der Meulen.

On avait espéré qu'en 1901 le maximum prescrit aurait été atteint, presque partout et on s'était cru si fondé dans cet espoir, qu'on n'avait pas pris de mesures pour faire appliquer de force la règle de la loi. Et, bien qu'à présent nous soyons encore loin de la limite et que les vingt années soient presque révolues, il n'y a eu jusqu'ici aucun ministre qui ait osé combler la lacune, parce que dans une telle entreprise il se présente des difficultés sans nombre et qu'on peut s'attendre à une vive résistance de la part des commerçants en boissons alcooliques ainsi que des autres ennemis de la loi, résistance qui pourrait mettre en danger la loi elle-même.

Pour mettre en lumière l'effet de la loi, je fais suivre ici un aperçu qui se rapporte aux 10 chefs-lieux provinciaux.

Ce rapport je ne le lirai pas — devant être économe de mon temps, — mais il trouvera place, je l'espère, dans le compte-rendu du congrès <sup>1</sup>. Je me propose de faire sentir le poids de ces chiffres dans une carte graphique (carte A). J'ai laissé de côté le chef-lieu de Limbourg, Maestricht, parce que le gouvernement même a reconnu que jusqu'à présent la vente frauduleuse a été considérable dans cette ville-là et cette province-là, de sorte que les données officielles ne répondent nullement au chiffre exact de la consommation.

En présence de ce grand nombre de cabarets, nombre qui devrait être augmenté de celui des ventes clandestines, on ne peut espérer beaucoup de l'effet de la loi. Du fait que la consommation sur toute la Hollande et le nombre des condamnations pour ivrognerie publique a diminué, des amis maladroits ont voulu conclure à un effet salutaire de la loi. Ils oubliaient que pour expliquer ces deux faits-là, on pourrait trouver d'autres causes. Pour le premier, c'est sans doute l'intérêt qu'on recommençait à prendre dans la lutte contre l'alcool — en effet cet intérêt né peu de temps avant la loi, n'a fait que croître depuis cette époque-là — ; puis il y a les conditions économiques devenues plus mauvaises surtout dans la première dizaine d'années, ce qui amenait forcément un usage moindre et en troisième lieu l'augmentation de l'accise (en 1884 et en 1893 respectivement de 57 florins à fl. 60 et à fl. 63, par H. L. à 50 %). Et pour le deuxième fait, la vigilance peu à peu relâchée de la police doit y être pour beaucoup.

En effet, si l'influence de la loi eût amené un abaissement sensible dans le chiffre de la consommation, elle eût dû être partout à peu près égale.

Seulement on remarque dans une province un abaissement beaucoup plus fort que dans l'autre et même il y a des provinces où l'on se trouve soit devant un chiffre plus haut, soit devant des montées et des descentes alternatives (voir la carte graphique B).

Ce dernier fait devient des plus évidents quand on considère la

<sup>1</sup> Annexes I.

situation dans quelques communes. Par là on peut voir aussi que — du moins avec le nombre des détails d'à présent, — la consommation n'est que dans un rapport causal très éloigné avec ce nombre. Nous remarquons en effet que dans toutes ces communes, la quantité consommée varie, indépendamment du nombre des détails. Pour ne citer que quelques exemples : dans des communes où l'on trouve une licence sur 80 habitants, nous trouvons une consommation de 6.9 L. à 21 L., dans celles où il y en a une sur environ 130 habitants, une consommation de 8.5 L. à 18.8 L., dans celles où il y en a une sur 230 habitants, une consommation de 10.4 à 16.4 L. même.

En outre on remarque dans nombre de provinces et de communes qu'avec une diminution du nombre de cabarets, l'usage de la boisson forte reste stationnaire ou même va en montant.

Quelques exemples : dans le Brabant du Nord, il y avait en 1882 1 détail sur 89 habitants, en 1896 1 sur 132 habitants ; la quantité consommée montait de 6.75 L. à 7.22 L. En Zélande, il y avait en 1882 1 détail sur 117 habitants ; en 1896 1 sur 181, la quantité consommée ne baissa que de 5.9 L. à 5.8 L.

En Overysel il y avait en 1882 1 détail sur 155 habitants, en 1896 1 sur 209 ; la quantité consommée monta de 8.75 à 9.68 L. !

Un parallèle entre une dizaine de communes prises dans différentes parties du pays, se trouve parmi les annexes. Ces exemples, on pourrait les augmenter à volonté en les recueillant dans toutes les parties du pays. Comme les circonstances toutes particulières pouvant modifier les chiffres ne se présentent pas partout, il est de la dernière évidence que la loi dans sa forme actuelle, n'est rien moins qu'une arme suffisante dans la lutte.

Cette insuffisance tient à plusieurs causes, les voici : 1<sup>o</sup> La loi maintenait un trop grand nombre de détails. Qu'il y ait 1 cabaret sur 20 ou sur 30 familles, sur 30 ou sur 40 familles, cela fait peu. Le nombre reste toujours trop élevé. 2<sup>o</sup> Les cabarets les mieux achalandés et les mieux situés subsistèrent, de sorte que la suppression des autres ne fut guère sentie par les buveurs. 3<sup>o</sup> On en vient trop facilement à frauder, n'encourant que des peines légères.

Les débits de vin et de bière ne sont pas sujets à un contrôle sérieux. La vente clandestine des boissons fortes qui se fait communément dans ces établissements est difficile à constater ; le juge ne considère pas ce délit comme grave et punit par une légère amende payée ordinairement par la caisse commune des détaillants.

À Rotterdam, il y a 963 détails avec licence, la police sait + 500 fraudeurs contre lesquels elle est impuissante. À Amsterdam, il y a + 1,500 débits avec licence et probablement un millier de fraudeurs. On ne peut donc pas dire comme le faisait M. Borgesius au quatrième congrès international à la Haye, que la loi ait fait disparaître 10,000 cabarets.

C'est pourquoi les efforts de ceux qui croient à une influence salu-

taire de mesures légales, — il y a malheureusement aussi des combattants contre l'alcool qui estiment que l'Etat n'a pas de tâche à remplir dans cette lutte et qui attendent tout de moyens persuasifs seuls, tendent en premier lieu à mettre sous la garde de la loi toutes les maisons où l'on vend des boissons, à faciliter par là la surveillance et à pouvoir en même temps appliquer des punitions plus sévères. Une fois ce but atteint, le nombre des cabarets doit forcément diminuer plus sensiblement, ce qui, nous l'avouons, en 1882 pour plusieurs raisons, eût été impossible, de sorte qu'il faut être reconnaissant que le législateur fixât alors un maximum inférieur de beaucoup au nombre des détails existants.

Pour revenir aux chiffres, la carte graphique *B* désigne à gauche le nombre des cabarets sur 1,000 habitants dans chaque province, de 1882-1896 et à droite la consommation par tête en litres d'alcool de 50 ‰.

On voit que cette dernière consommation ne correspond nullement au décroissement des détails, puisque les provinces où il y a un grand nombre de cabarets, montrent un usage moindre que celles où ce nombre est sensiblement plus bas.

Une des causes qui ont nui à l'effet de la loi tient à l'article qui dit que dans certains cas une licence particulière peut être accordée même quand le nombre des détails avec licence dépasse de loin le maximum légal.

Contrairement à l'esprit de la loi, cet article a été appliqué si fréquemment qu'on compte par centaines le nombre de ces licences favorisées et que les motifs les plus niais et les plus banals servent à justifier les demandes.

Par suite de cette application de la loi, on a vu bien souvent s'établir aux endroits les plus fréquentés des cafés aux salles spacieuses et à l'installation magnifique qui ont, bien plus que maints autres cabarets, alléché les passants. Pourtant, ce que je viens de dire n'a aucunement pour but de démontrer que notre loi sur les boissons alcooliques ait si complètement échoué dans ses effets, qu'elle doit disparaître au plus tôt et que les autres pays ne puissent en retirer quelque profit. Non, tout en reconnaissant l'insuffisance des résultats obtenus, tout en vous démontrant que, bien que l'usage de l'alcool ait diminué en Hollande (contre la bière et le vin, je vous le rappelle, la loi n'a cru devoir rien faire jusqu'ici) et que cet usage avec quelques oscillations ait diminué de 9.46 en 1882 à 8.66 en 1896, on n'est pas en droit de dire comme l'on fait et font quelques partisans fervents de la loi, qu'il y ait un rapport causal entre l'abaissement du nombre des cabarets d'un côté et celui de la consommation de l'autre. Puis j'ai voulu faire voir que l'autorité doit prendre des mesures beaucoup plus efficaces et surtout veiller à l'exécution de ses mesures.

Dans les pays où une telle loi n'existe pas encore, on peut voir quels écueils il faudra éviter et surtout qu'on n'aille pas croire en se



fondant sur des données officielles que la loi ait été un moyen efficace dans la lutte contre l'abus des boissons alcooliques, comme l'on a dit en 1893 à la Haye; elle n'a été qu'une première démarche fort modeste. Il ne faut la suivre qu'avec précaution et après mûr examen. Enfin l'expérience acquise en Hollande peut apprendre que même une loi excellente en soi, est infructueuse si elle n'est appuyée sur les sympathies et les convictions de la meilleure partie de la nation. Avant tout, il faut que partout on soit pénétré de ce fait indéniable que l'alcool est un des pires fléaux de la société moderne et qu'à côté de cette science naisse la ferme volonté de le combattre par ses propres efforts.

#### Conclusions :

1° La loi contre l'abus des boissons fortes en Hollande tend à restreindre le nombre des débits, à interdire la vente des boissons en dehors des habitations et dans les maisons de personnes déterminées, ainsi qu'à punir l'ivrognerie sur la voie publique.

2° Le législateur posait en fait que l'abus des boissons fortes était dû en grande partie au grand nombre d'occasions de s'enivrer.

3° Pour vendre de la boisson dans des quantités de moins de deux litres, il faut l'autorisation du collège échevinal. Le nombre de ces autorisations, sauf des cas extraordinaires, ne doit pas excéder un certain maximum fixé par la susdite loi.

4° La période de 20 ans pendant laquelle on peut attendre le maximum, a beaucoup affaibli l'effet de la loi.

5° En outre, le maximum est trop élevé pour qu'on puisse attendre quelque résultat direct de cette restriction, d'autant plus que les moyens d'empêcher la fraude sont d'une part très insuffisants et d'autre part, ont été appliqués trop mollement jusqu'à présent.

6° Bien que le nombre de débits soit censé être inférieur de 18,000 à celui d'avant la loi (plus de 24,000 contre plus de 42,000 : que depuis cette loi ce nombre ait encore diminué, de sorte qu'à présent il n'y a qu'un débit sur 200 habitants contre 1 sur 129 en 1882, la consommation n'a diminué de 8 1/2 %.

7° Cette diminution peut avoir des causes hors de la loi. En effet, on peut démontrer par des chiffres qu'en Hollande le décroissement (ou l'accroissement) du nombre des cabarets n'amène pas nécessairement le décroissement (ou l'accroissement) de la consommation.

8° Pour qu'une loi quelconque obtienne des résultats, il faut non seulement qu'elle sévise plus sérieusement contre les débits d'alcool, mais encore qu'elle prenne des mesures contre les débits de vin et les brasseries. Cependant on ne saurait instituer une telle loi, du

moins on ne saurait la mettre en vigueur qu'à condition d'avoir avec soi les sympathies et les convictions de la meilleure partie de la nation.

9° Avant qu'aucun acte définitif émane du pouvoir législatif, il faut que le public se rende compte de ce fait que l'alcool est un des plus grands fléaux de la société moderne ; et que partout naisse la ferme volonté de combattre le mal par ses propres efforts.

### DISCUSSION

**M. le Baron Mollerus de Westkerke.**

MESSIEURS,

M. van der Meulen vient de déposer au bureau plusieurs tableaux statistiques à l'appui de son rapport concernant la loi sur l'ivresse publique des Pays-Bas tendant à démontrer que les résultats ne prouvent pas l'utilité de cette loi. L'assemblée comprendra que je ne puis entamer la discussion au sujet de ces chiffres qui viennent d'être produits il y a quelques instants. Mais si j'ai bien entendu il me semble que quelques-uns de ces chiffres ne concordent pas avec ceux que je vais citer et qui sont empruntés à un rapport de la société de propagande : « La Ligue du Peuple », qui parut en juin dans le journal mensuel l'*Economiste*. C'est un fait certain que depuis la promulgation de la loi le nombre des débits de boissons fortes qui était d'environ 33.000 en 1881, a rétrogradé jusqu'ici à 24,500. Quand on pense au proverbe qui dit : « l'occasion fait le larron » ce résultat n'est déjà pas à négliger. Nous avons maintenant un débit de boissons fortes pour 200 âmes, tandis qu'en 1881, il y en avait un pour 126 habitants. La consommation de l'alcool qui était d'environ 9 litres en 1881 a diminué depuis d'environ un quart de litre par tête. Si ce n'est pas tout ce que nous désirons, il est pourtant, à mon avis, très certain que la loi a eu de bons résultats surtout si l'on considère que la consommation allait en augmentant jusqu'en 1881 et que depuis ce temps là elle va en diminuant.

Lorsque M. van der Meulen dit que la loi est insuffisante, je suis assez disposé à partager son opinion. Mais je dois faire observer que ce n'est pas tant la loi elle-même qui est insuffisante que l'application de la loi, et pour mieux dire, la loi n'est pas encore appliquée dans toute sa rigueur. Lorsque le Ministre von Modderman a présenté le projet de loi aux Etats Généraux, il était autrement sévère qu'après les changements que la Chambre des Députés y a apportés. Le Ministre voulait réduire de suite le nombre des débits, mais la Chambre en décida autrement, et tandis que l'article 3 de la loi dit expressément que le nombre des débits de boissons fortes n'excèdera pas le nombre prescrit par la loi, l'article statue que ceux qui paient annuellement leur licence ont droit à son renouvellement. Il y a là une anomalie qu'on n'a pas remarquée de suite. On a remis jusqu'en 1901, de réduire le nombre des débits, et maintenant que ce terme approche ceux qui ont les licences s'appuient sur ce dernier

article pour prétendre garder, en payant, leur licence jusqu'à leur mort. Il est certain que si leur opinion prévaut, la loi ne pourra être appliquée de longtemps intégralement. Heureusement le Ministre de l'Intérieur, M. Göman Borgerius a promis aux Chambres une révision de la loi, et ceux qui connaissent son zèle pour la cause antialcoolique ont tout lieu de bien augurer de ses intentions.

M. van der Meulen a aussi parlé des débits clandestins et il faut avouer que leur nombre augmente d'année en année. Mais, aussi sous ce rapport, ce n'est pas la loi elle-même qui est en défaut. Elle punit d'une amende de 200 francs et d'un emprisonnement de 3 semaines au maximum, ceux qui vendent des boissons fortes sans licence. Ce serait très bien si l'on appliquait ces peines. Mais chez nous les juges ont le droit de réduire les peines jusqu'à un franc d'amende ou un emprisonnement d'un jour. Et c'est ici le cas de rappeler ce qui a été dit, il y a deux ans, au Congrès de Bruxelles, que quand il s'agit d'antialcoolisme on trouve plus d'indifférence que d'hostilité déclarée. En général, les juges n'appliquent qu'une peine très légère pour réprimer les contraventions dont il est question. Rarement l'amende dépasse 25 francs et plus rarement encore on applique la peine de l'emprisonnement. Il va sans dire qu'une pareille peine pour un délit si fructueux pour ceux qui le commettent, n'a aucune importance et ceux qui ont été punis recommencent de plus belle.

Il y a longtemps, j'ai adressé un rapport à ce sujet au Ministre de la Justice et lui ai signalé les mauvais effets d'une pareille juridiction. Celui-ci me répondit qu'il me remerciait pour mes communications, mais qu'il ne pouvait influer sur les juges. Je me permis alors de faire observer à Son Excellence que je savais cela aussi bien qu'elle, mais qu'à mon avis, le Gouvernement devait choisir comme juges non seulement les hommes les plus capables et instruits, mais aussi les plus aptes à remplir leur fonction, et que si les nominations prouvaient que le Gouvernement ne trouvait pas les plus aptes ceux qui appliquaient la loi, comme je viens de le dire, très certainement cela ferait un bon effet.

M. van der Meulen attend tout ou presque tout de l'initiative privée. Quant à moi, je pense que cette initiative et l'action gouvernementale doivent avoir l'une sur l'autre une action réciproque, et tout en croyant fermement que la loi actuelle a porté de bons fruits, que l'effet moral de la loi a été grand, que l'ivresse publique a beaucoup diminué, j'ose pourtant vous dire, Mesdames et Messieurs, continuons à combattre le bon combat, luttons chacun dans la sphère où Dieu l'a placé, luttons par l'enseignement, par la parole, par l'exemple, et si même, tout ne va pas assez vite au gré de nos désirs, disons-nous que demain sera mieux qu'aujourd'hui, que ceux qui viendront après nous verront les fruits de nos efforts et que l'heure viendra où les peuples, délivrés du joug de l'alcoolisme, jouiront à l'ombre du drapeau de la tempérance de paix et de prospérité.

**M. le Dr Raymond**, professeur agrégé à la Faculté de Montpellier.

La communication de M. Van der Meulen qui est de même ordre que la lettre ouverte au journal des *Débats* de M. Cauderlier, tend à montrer que l'intervention de l'Etat dans la lutte contre l'alcool est sans action.

J'estime, au contraire, que les efforts de l'initiative privée n'ont qu'une valeur discutable s'ils ne sont appuyés par les pouvoirs publics. Depuis

dix ans, j'ai cherché à lutter contre l'alcoolisme : j'ai fait des conférences et je n'y ai eu comme auditeurs que des personnes bien convaincues des méfaits de l'alcool, car il est à remarquer qu'il en est des conférences comme des congrès antialcooliques : n'y viennent que ceux qui n'en ont pas besoin.

J'ai publié différents travaux et ils n'ont servi qu'à moi-même en me valant des distinctions flatteuses : j'ai donné à l'hôpital de nombreux conseils aux nombreux alcooliques que j'y ai soignés et j'ai constaté à regret que ces conseils n'étaient pas suivis : je fais partie des sociétés antialcooliques et je vois que malgré la peine qu'elles se donnent l'alcoolisme augmente : la constatation est facile dans notre entourage même.

Je pourrais me reprocher d'avoir été inhabile et de n'avoir pas su convaincre, mais en envisageant les progrès de l'alcoolisme en France, je suis bien obligé de reconnaître que mes collègues n'ont pas été plus heureux que moi. Je conclus donc que le bien que peut faire l'initiative privée est moindre qu'on ne se l'imagine. Nos efforts ne peuvent, à mon avis, être couronnés de succès que si nous avons une base sur laquelle nous puissions nous appuyer, que si, en d'autres termes, l'Etat intervient dans la lutte.

Que l'on réclame le monopole de fabrication, de vente ou de rectification, la diminution des débits, l'augmentation des licences, une surtaxe non seulement sur l'alcool mais encore sur le produit manufacturé, toutes mesures qui peuvent être excellentes, pourvu qu'elles ne soient pas prises isolément, et que je me garde d'ailleurs de discuter, reconnaissant en cela mon incompétence ; que la consommation de l'alcool soit grevée de droits tels qu'elle devienne en quelque sorte prohibitive ; peu importe le moyen, pourvu qu'il y ait restriction dans cette consommation. Ce que je veux mettre en relief, c'est que l'initiative privée n'obtiendra de résultat sérieux que lorsqu'elle n'opérera plus seule. Des centaines de conférences ne l'emporteront pas sur deux cabarets ouverts à côté du conférencier : telle est ma conviction basée sur l'expérience des choses. Je suis pourtant le premier à recommander l'action de cette initiative privée, n'eût-elle pour effet que de préparer l'opinion à l'intervention publique dont je parle. Mais ce que je ne saurais admettre, c'est que la loi soit tenue pour inefficace et si en Hollande, elle n'a pas donné de bons résultats — comme le constatent MM. Cauderlier et Van der Meulen, c'est qu'elle n'est pas appliquée, ainsi que le reconnaît ce dernier collègue. — Il en est de cette loi comme de notre loi française sur l'ivresse publique. Elle ne donne rien, mais il n'en résulte pas qu'elle ne soit pas bonne.

J'estime donc avec M. Mollerus que si l'on veut gagner la partie, nos efforts et ceux de l'Etat doivent avoir une marche parallèle.

**M. Rappolowich** déclare qu'on devrait s'efforcer de rendre les lois applicables et ensuite de les appliquer intégralement.

**M. le Président.** — La parole est donnée à M. Graham-Barton pour son rapport sur *« la campagne en Angleterre pour la fermeture des cabarets le dimanche. »*

## The Special « Sunday Closing Campaign » in England

BY REV. A. GRAHAM-BARTON.

(National United Temperance Council) of Crook-Durham, England.

### INTRODUCTION

M. President, I am glad to have the opportunity of speaking before this most representative Congress upon this great question. The drinking habits of Society in England have undergone a revolution during the later half of the current century.

Time was when it was considered to be the height of fashion to get helplessly drunk, and the common phrase applied to a man the worse for drink was that he was as drunk as a lord. Time was when to be a teetotaler was to be a fanatic and a fool. But now it is considered in the most select circles a disgrace to be drunk, and a compliment to be an abstainer.

Archbishop Boniface one thousand years ago declared Drunkenness to be the special sin of our nation, and one of France's most eminent ecclesiastics applied the same remark to his own land.

At a dinner at which Cardinal Polignac, and an Englishman named Dr William King, were present, 150 years ago, the Doctor drank only water, and informed the guests that he never drank any other liquor.

Thereupon the Cardinal said: « Whilst I was ambassador at Rome, and since my return to France, I have entertained more than five hundred Englishmen, and you are the only water-drinker I have found in the whole number. »

To day how changed the situation!

It would be scarcely possible to hold a public banquet in our country without witnessing numbers who took no alcoholics.

It is calculated that every seventh person you meet in the street is an abstainer.

Under such advanced public conditions it has become a matter of practical politics, the consideration of prohibiting the sale of intoxicating drinks for one day at least, in seven.

It is as well at the outset to make known that Sunday closing is practically the law-with the exception of the Homeland-of the British empire. Wherever the union Jack waved, there, on a Sunday, no strong drink can be bought.

It is also practically the law of America.

Scotland has had Sunday closing for 44 years, Ireland for 20 years, and Wales for 17 years.

Ireland alone possesses exempted towns which are not under the operation of total closing.

In Norway, I am informed, that the Public Houses close at 5 o'clock on Saturday afternoon, and do not re-open until 8 o'clock on Monday morning.

In our Canadian colony they are closed from seven on Saturday night until seven on Sunday night. In the city of Toronto they do not open until eight on Monday morning.

*Section 1<sup>re</sup>. — Sunday Closing and Public Worship.*

I think that it will be concéded by the Congress that the constitution of Christian society is such that it would seem a *sine quo non* to its healthy maintenance that it should have a day of worship. Voltaire once said that if there had been no God we should have had to invent one to account for the First cause of things, and as a finality to thought. And I am of opinion that if no eternal fiat, or moral law, had instituted the Sabbath we would, in the course of human development, have ordered one in order that we might more fully fulfil those functions of life which belong to us as spiritual and physical beings: We ought to live the best of lives, and give glory to Him who is our maker, and who will be hereafter our Rewarder and Judge.

A state Sabbath is no abnegation of liberty but rather an escape from the slavery of pure secularism.

Hallam asserts that « Popular freedom is always allied with reverence for the Sabbath. »

The student of Public morals must admit that the Sunday closing of Public Houses is a demand in every way consistent with the rights of Christian citizenship.

In a nation, like England, where the people are professedly Christian, and where the laws upon the statute-book are based mainly upon the precepts of Holy Writ, it is only just that the method of Public order shall be in accord with the principles which lie at the root of a ruling righteousness grounded upon the national faith.

In laying down this position, I desire to recognise religion merely as the belief of the population, and independently of its official connection, or otherwise, with the State. The Christian sabbath being the birthright of every Englishman, he has a right to ask the authorities to protect that day from any movement which makes for the secularisation, and consequent desecration, of its holy hours.

If there be a minority in the nation who, in all good conscience, seek to ignore this Sabbath as a reservation in which they find no value, either to body or soul, then it becomes such secularists, if they would be true citizens, to do nothing on that day that would injure the interests of the majority of their fellows, or that would prove to be a drawback to the national life as a whole.

Now the opening of Public Houses on the Lord's Day not only prevents many thousands from exercising their religious emotions, but, by placing on the thoroughfares which lead to the Churches intoxicated passengers and chronic drunkards, interferes injuriously with the piety of the people.

The cursing and riot which follows the wine-cup ought not to be emptied into the streets upon a day sacred with spiritual associations to the bulk of the people.

The laws which regulate labour require that the working man shall work six days in the week to earn his daily bread, and hence he is debarred during the rest of his time from attending morning and evening worship.

His religious nature needs nourishment and spiritual stimuli, and for the State to set apart a fixed period for the provision of these necessities is only to respond to the rights of the human heart and the claims of the immortal soul.

That there should be over three hundred thousand employes employed on Seven days, without opportunities to spend one day in religious worship, is a disgrace to the drinking customs of a country which boasts of being the most Christian of all the nations in the world.

*Section 2<sup>nd</sup>. — Sunday Closing in other Public Business.*

Whilst we are so lenient to the Public House we, in our laws, are singularly severe in certain directions to business and pleasure.

By an Act passed in 1878, no woman or person under 18 years of age is allowed to be employed on Sunday in a factory or workshop.

No person keeping a public billiard table is allowed to permit any person to play at such a table on any part of Sunday, and every house licenced for billiards, and every billiard-room in any public-house must be closed on Sunday subject to a penalty of £ 10.

In the law-courts no writ, or process, is to be served, or executed, on Sunday except in offences indictable.

No meeting of any vestry, corporation, or company, for secular business is legal on Sunday, and anything done is null and void.

Why should the Publican have the monopoly of men's pockets for a single day?

All through the week days articles may be purchased, and the shop keeper, no matter what he has for sale, has the common chance of a share of the people's purse.

But when Sunday arrives all Shopkeepers are informed that the law of the land directs that their shops must be closed.

The Publican, however, is told that if he gets a seven days licence — which most of them do — he can open on Sundays, and thus com-

mand the capital, retained in the public possession, for general purchases.

Is this fair to other tradesmen? If not, then two courses are left open to us: we must either repeal the Sunday observance Act of King Charles the Second, and open all places of business, or pass a Sunday-closing Bill and close the whole lot.

### *Section 3<sup>rd</sup>. — Sunday Closing and Labour.*

The cry for less labour and more leisure is very prevalent in England just now.

The working men are agitating for shorter hours. I will not discuss the merits of the situation. When you find, however, these very men discussing an eight hours bill over a pint of beer supplied by a barmaid who is working 90 hours per week, or nearly 16 hours per day, the irony of the connection is apparent.

There are barmaids in London who only get one Sunday's rest in three weeks, and I know of one, at least, in Newcastle, who has not had a Sunday to herself for three years.

I think that a holy crusade should be started to emancipate these 300,000 barmaids and barmen from this slavery.

They are being butchered to make an English holiday.

The Labour leaders in Parliament are strenuously opposed to Sunday labour in Public Houses. Men like M<sup>r</sup> John Burns, M<sup>r</sup> Charles Fenwick, M<sup>r</sup> Sam Woods, M<sup>r</sup> Joseph Burt, and M<sup>r</sup> John Wilson, — all labour representatives — have declared again and again that Sunday closing would be a boon to the working classes.

At a great conference held a few years ago at Berlin around the table of which sat the delegates of manual toil from all parts of the continent it was resolved that it is advisable to establish a six days working week, and a days rest in seven for all men.

M<sup>r</sup> Sam Woods, one of the afore mentioned Labour leaders, in the House of Commons, said « I think keeping the public houses in England open on Sundays, a disgrace to our civilization. They ought to be closed in order to remove a dangerous and demoralizing temptation from our midst ».

### *Section 4<sup>th</sup>. — Sunday Closing and the Children.*

The thousands of very young children who are sent by their parents for liquor to the public house bar on the Lord's day is simply appalling.

Many of these children are contaminated by the foul language they hear from the mouths of the bar frequenters, and many more by tasting and sipping from jug, or can, or bottle, on their way back,



create a liking for liquor and become as they grow up confirmed drunkards.

I could give you the statistics of several towns but I will only mention two by way of specimens : At Preston, 4 public houses were watched, and children questioned who entered them, during the midday opening. In that short time (that is between 12-25 and 2-40) no less than 507 children entered and left with quantities of liquor.

And when I add that the ages of those children were between 3 and 13, : and that 150 of these tempted innocents were under 5 years old, you will agree with me that it is sufficient to bring the blush of shame to every true Englishman's cheek.

In Manchester, on one Sunday alone, no less than 22,232 children entered the public houses for the purchase of drink.

The action of the County Councils, and Benches of Magistrates, in urging upon publicans to desist, under threat of loss of licence, to sell drink to children under thirteen years of age is commendable in its way. But until such a threat is embodied in a concrete act of Parliament we may expect no permanent improvement. Such a law, it is anticipated will shortly pass through Parliament.

#### *Section 5<sup>th</sup>. — Sunday Closing and the Death Rate.*

It is a well known fact that alcoholic drinkers do not live so long as abstainers.

Temperance Departments in Insurance Agencies have shown that the death-rate in the case of alcoholic drinkers is nearly thirty percent higher than in the case of the non-drinker.

The Publican and the Brewer head easily the death rate. We are convinced that the want of a Sunday's Rest has much to do with it. The official Death Rates in our blue books reveal the fact that publicans die seven times as fast as males in other occupations. Take the grocer and the publican, and we find that whereas in the case of grocers, in a given period, there are 3,146 deaths in that of publicans during the same time 7,725 deaths have taken place.

#### *Section 6<sup>th</sup>. — Chief objections answered.*

1<sup>st</sup> It infringes upon the Liberty of the citizen by compulsorily closing his present facilities for getting intoxicating drinks.

We answer this by laying down the principle that dwellers in Society must renounce their liberty in matters of minor importance so that they may enjoy that liberty in affairs of *major* concern.

2<sup>nd</sup>. It will lead to the working man taking drink home on the Saturday night, and drinking in the presence of his wife and chil-

dren. Let the Rt. Hon. Mr Trevelyan answer this: « In his own house a man was surrounded by wholesome influences which prevented him from going wrong; but in a public house he was served as long as he had money, or people to treat him, people who were likely to lead him onward in the downward tract. »

3<sup>rd</sup> If you close the Public Houses by law, shebeening will succeed instead.

And if it does, I reply, what about it?

Is that objection a just ground for Sunday opening? Shall we, if wrong doing must needs go on, give it legal sanction? or shall we render it illegal by removing it from the statute-book?

Surely the principle in practice is bad, which, whilst admitting an action to be bad, declines to order its abolition by statute, lest it still be carried out even when the law of the land condemns it.

Besides, our common sense shows us that a process which is carried out under legal sanctions, is much more easy than when hampered by legal restrictions.

As shebeens are not patronised by the general public, but only the lowest classes, the objection falls to the ground.

I appeal to all men who value the application of religious teaching to the life of a nation, to assist in setting aside the Sunday for that purpose.

With this day at your command you are able to get through at least five sixths of your ministerial and mission work.

Without this day how would religion flourish? Such a calamity would be too appalling to contemplate.

By making it an ordinary day of labour you would shut up 60,000 places of worship in England, and as many more in America. 120,000 preachers would be silenced and 20 million children in these two nations would have to pass from the Sunday school on to the streets.

#### *Section 7<sup>th</sup>. — The Present Position of Sunday Closing.*

The great question which the Temperance Party in England has to answer, in view of future and immediate legislation, is upon what measure of Temperance Reform can the whole body agree? That agreement it was held must not carry with it any sacrifice of principle, or any surrender of opinions affecting other questions of reform.

The Total Prohibitionist must be left at liberty, outside this special movement, to advocate his thesis, and the moderationist, must not be attacked, within the area of association.

It has been found that there is only one measure which has succeeded in uniting the various forces which aim at sobriety in Society, and that is the measure which seeks to close the Houses for the sale of intoxicating liquors on the Sunday.

*The Inaugural Campaign Convention.*

In the furtherance of this reform the politicians and the churches have closed their ranks.

Established Churchmen, and Free Churchmen Tory, Radical, and Liberal unionist, are to be found standing side by side upon the platforms of our conferences as common advocates on behalf of Sunday Closing.

At a series of great demonstrations held in London on the first week in October, 1897, it was decided by the enthusiastic and unanimous decision of the leaders of the Temperance movement that we must concentrate our greatest efforts upon securing Sunday Closing for the United Kingdom.

The chief Resolution was moved by no less an ecclesiastic than the Primate of the Anglican Church, Archbishop Temple.

It was seconded by one of the most eminent nonconformists in London, the Rev. F. B. Meyer, and supported by Mr A. F. Hills, (President of the National United Temperance Council) Mr J. Malins (Grand Chief Templar) Lady Elizabeth Biddulph, and other prominent personages.

The Resolution adopted, and re-affirmed at other gatherings, hundreds of times since that national Convention was held, was as follows : —

« This conference views with satisfaction the great blessings that have accrued to Scotland, Ireland, and Wales, from the enactment of Acts of Parliament closing licenced premises upon the Lord's Day; and hereby affirms the principle of Imperial Sunday Closing for the whole of the United Kingdom. »

*The Central Sunday Closing Association.*

This Association had its origin in Manchester in the year 1866.

At a great Conference held in that city consisting of representatives of religion and Temperance, it was decided that a distinct Association be formed to secure this boon to the country.

For nearly thirty years this body of workers have braved all opposition and done their best to educate the electorate upon the question of the hour. That they have largely succeeded is clear from the popularity of the movement, and the prospects of final success. Much credit is due to the general Secretary, Mr Woodford-Causar, and his band of workers for their persistent efforts to bring about this much needed reform.

*Section 8<sup>th</sup>. — The Special Campaign movement.*

Whilst we would not hesitate to render full recognition to the efforts of the Central Association, it must be conceded that, but for the formation of the national Sunday Closing Committee, and the munificent financial help given by Mr A. F. Hills, to the cause, we would not be able to rejoice in the magnitude of the movement, nor in the national position it now holds, nor in the larger consideration of our demand by her Majesty's Government.

The result of this special campaign has been to place in the very foremost position in proposed Temperance legislation, a measure for closing the public houses on Sundays.

*The Campaign Committee.*

This National Committee has for its object the securing of Sunday Closing during the present Parliament.

Its officers are all men who are heart and soul devoted to the cause.

The President is the Most Rev. the Lord Archbishop of Canterbury. The vice-President, the Free Church Leader, R. W. Perks, M. P. and the Chairman and Treasurer, is Mr A. F. Hills, D. L. who is, in fact, the leading spirit in the whole campaign.

Then the General Secretaries are Mr Charles Pinhorn, (secretary of the United Temperance Council, which has provided the most of the machinery, men, and money for the work) Mr Woodford-Causer, (secretary of the Central Association) and Mr A. F. Harvey of the Church of England Temperance Society.

*The Sunday Closing Platform.*

Our Sunday Closing Platform is the broadest temperance rostrum in the country to day. The most popular preachers, the most famous moral reformers, and the cleverest women we have, are to be seen and heard there. Well known State-Churchmen appear, like the Archbishop of Canterbury, and Dean Farrar. Eminent Free-Churchmen speak, like Doctor Clifford and Hugh Price Hughes.

Not only the highest dignitaries in the Established Church, but the elite of the Nonconformist Churches are on our side. The Presidents of each great religious body, the most of our Clergy and ministers, and nearly all our college students are favourable to legislation on behalf of this measure of reform.

In a sentence. The religious conscience of England is entirely with the movement.

In addition to the Churches we have the support of all the leading Temperance Societies throughout the country.

If I had to name the principal Temperance organizations in England, I would mention the following societies : National United Temperance Council ; National Temperance Council ; National Temperance League, United Kingdom Alliance, Independent Order of Good Templars ; British Temperance League ; United Kingdom Band of Hope Union ; Sunday Closing Association ; British Women's Temperance Association ; and the Women's Total Abstinence Union. Now although each of these great societies has its special department of temperance work to carry out, yet, they all have appointed Representatives to sit on the Sunday Closing Campaign Committee.

### *The mode of Campaign.*

When it was decided to gauge the public opinion it was a matter for the consideration of the Committee as to how this should be ascertained. It was finally determined that a postal plebiscite should be taken, at the close of the campaign meetings, in each town. This has been done at Darlington, Plymouth, and other towns resulting in majorities for Sunday Closing.

The great expence involved in postage stamps stood in the way, but Mr Hills with a liberality deserving of the highest praise, offered to furnish L 5,000 during the season, provided that an equal amount were raised from other friends of the movement. The subscriptions given after the Campaign, in the town of Darlington realised more than the cost incurred.

There have been held no less than 34 County Conferences and Demonstrations during the past twelve months.

So that as England only contains 40 counties it is evident that almost the whole country has been covered.

In addition to these large conferences, there have been hundreds of public meetings in the lesser towns and villages.

The Campaign Committee has made, by their earnest efforts, the widest-spread agitation that has ever taken place upon the demand for this righteous measure.

The country, as a whole, has been awakened from its apathy, the members of churches from their indifference, and the chances of legislation rendered almost certain by virtue of the national cry which now comes with no uncertain sound.

### *The National Canvas.*

Many towns and villages have been canvassed with the following results :

In favour of total Sunday Closing :

|         |         |
|---------|---------|
|         | 770,000 |
| Against | 111,053 |
| Neutral | 71,716  |

---

Number Canvassed 952,769

---

Thus with nearly a million votes taken, we find that the English householders are seven to one in favour of our measure.

No less than 40,000 petitions, with nearly 7 million signatures have been presented to the House of Commons. These petitions numbered amongst them 15 from County Councils, 114 from Town Councils, 352 from Boards of Guardians, 108 from Local Boards and 500 from public School-Boards.

*Section 9<sup>th</sup>. — The Royal Commission*

Has just closed its sittings and its official recommendations are being awaited with much public interest.

The evidence submitted both pro. and con. upon this question was overwhelmingly in favour of Total Closing as against the existing regime.

Experienced witnesses from Scotland, Ireland, and Wales, were under critical examination and their testimony tabulated and published.

What are the general conclusions which may be legitimately arrived at with these statements before us ?

First we cannot but note that the mass of evidence supports Sunday Closing.

Secondly, we find that in Scotland, as the result of the closing Act, crime and unlawfulness on Sunday are diminishing.

That the Publicans favour the continuance of the status quo.

Thirdly : we recognise that in the case of Ireland drunkenness has decreased. In one city drunkenness had, since the passing of the Act, decreased 63 per cent.

Fourthly : we note that in Wales, according to the chief public authorities, it has proved beneficial in bettering public order, and that where shebeens have sprung up they are only frequented by the worst characters in the city.

Lord Peel, the President of the Commission, gives it as his opinion, that all public houses in England be closed except for three hours on Sundays — one hour in the middle of the day, and two hours in the evening, and in both instances the liquor sold to be drunk off the premises.

*Section 10<sup>th</sup>. — Sunday Closing in the House of Commons.*

During the past session of Parliament four Sunday Closing Bills have been introduced. 1 The English Sunday Closing Bill for total closing throughout the day.

2 The Church of England Temperance Society's Bill which gives facilities for opening under certain condition for a short time to sell, to be drunk off the premises.

3 The Irish Sunday Closing Bill which promised to render the Act of 1878 permanent, to include the five exempted towns, to increase the qualifying distance of the bona-fide traveller to six miles, and to secure earlier closing on Saturdays.

4 The Welsh Sunday Closing Amendment Act, to increase to distance of the bona fide traveller. None of these Bills has yet had a chance of being discussed in the House.

## CONCLUSION

We are looking forward with high hopes, to consummation of our wishes, and to the triumph of our cause.

So satisfied are we that we register the temperature of the public pulse, that we feel confident that it will shortly be entered into the statute books of the realm.

We have trampled party feeling under our feet in this attempt to lift the nation into a nobler and purer life.

I know that I voice the opinion of the moral reformers of our country when I declare that her future greatness must no longer depend upon vast armaments — whether on sea or land — but rather upon the moral and spiritual forces which permeate the better life of her people.

**Miss Cherry** appuie le discours de M. Barton en disant que les lois ne peuvent pas beaucoup sans la conviction personnelle. En Irlande, bien qu'il existe une loi pour la fermeture des débits le dimanche, beaucoup de débits restent ouverts: La loi n'est pas observée et l'on voit beaucoup de gens s'enivrer le dimanche. Il est nécessaire d'avoir des lois contre tous les poisons tels que l'alcool, mais l'influence de la morale chrétienne et de l'exemple individuel sont les seules vraies méthodes pour guérir le mal.

**M. le Président.** — La parole est à M. Guichard, pour son rapport sur *les moyens propres à combattre l'alcoolisme*.

**Moyens propres à combattre l'alcoolisme et la possibilité de leur application en France**

Dans les pays étrangers soumis généralement à la forme monarchique, la question de la lutte contre l'alcoolisme a été assez simple:

à un moment donné le Souverain a pris l'initiative de décréter ou de faire décréter les lois nécessaires et cela a suffi.

Il n'en est pas de même chez nous où le mécanisme pour mettre en mouvement la machine gouvernementale est bien plus compliqué et plus lent.

Le Chef de l'Etat ne peut pas prendre l'initiative des lois, son rôle est purement décoratif, il n'est qu'un citoyen comme un autre, il n'a que son action personnelle et son influence personnelle sur le Conseil des Ministres qu'il préside. Pouvons-nous compter sur les Ministres qui sont les véritables chefs du Gouvernement? On ne peut guère compter que sur leur inertie; poursuivre l'alcoolisme ferait un trou noir dans le budget, ce grand trou leur donne le vertige et au lieu de chercher les moyens propres à le combler, au lieu d'examiner si même il y aurait un trou ils trouvent plus simple de ne rien faire; que les Chambres s'arrangent! Les Chambres, en effet, pourraient *s'arranger*, elles ont l'initiative des lois et peuvent agir sur le Gouvernement par les divers moyens que la Constitution met en leur pouvoir.

Les Chambres agiront-elles? Il fut un temps où on pouvait l'espérer et nous nous souvenons encore de l'impression produite par le rapport du Sénateur Claude qui révéla la gravité du péril alcoolique en France.

Où en sommes-nous maintenant? Le Parlement a essayé d'établir le monopole de la vente de l'alcool, il a augmenté l'impôt sur ce même alcool dans une forte proportion sans toucher aux points principaux: c'est-à-dire au privilège des *bouilleurs de crû* et à la vente des *apéritifs*. Aussi l'effet a été à peu près nul, on a continué à équilibrer des budgets avec de mauvais procédés financiers, à retaper les anciens errements, on a renvoyé à l'avenir les projets de réformes, puis le contribuable a continué à payer, l'Electeur influent a continué son petit commerce, puis les élections sont arrivées et si le Député a été bien sage, il a été réélu pour une nouvelle période, un banquet de satisfaction non antialcoolique a célébré sa victoire et l'alcoolisme a continué sa marche.

Il est évident que la méthode suivie a été mauvaise. Ce n'est pas sur le député qu'il faut agir, le véritable Souverain est le Peuple, c'est de lui que doit partir le mouvement, c'est lui qui doit prendre l'initiative de l'action et pousser le Gouvernement qui alors ne se fera pas tirer l'oreille quand il ne pourra plus faire autrement, il changera son fusil d'épaule et l'alcoolisme n'aura qu'à se bien tenir.

Mais, hélas! nous n'en sommes pas là. On fera encore de beaux discours à la Chambre, on fera encore de belles conférences, on encouragera longtemps encore les ligues de tempérance et d'abstinence en distribuant de bonnes paroles aux hommes de bonne foi et des bouts de rubans aux ambitieux et tout sera bien dans la meilleure des Républiques, il ne restera plus qu'à attendre que le peuple se réveille ou qu'il s'endorme tout à fait dans l'abrutissement alcoolique.



C'est que nous n'avons pas encore l'esprit républicain, notre tempérament est toujours monarchique bien plus que celui de nos voisins les Anglais.

Et pourtant ce n'est pas attendre, ni espérer en un réveil providentiel du peuple qu'il faut, il faut agir sur lui vigoureusement.

Voyons donc, en quelques mots, quels sont les moyens d'action contre l'alcoolisme en nous bornant aux principaux :

Je laisse de côté les moyens médicaux de guérison des alcooliques, ceux qui ont pour objet la répression de l'ivrognerie, et les moyens législatifs tels que *l'interdiction de la vente de l'alcool pour boisson*, et même le *monopole*.

Je signale en passant les sociétés de tempérance et d'abstinence dont l'effet est plus réel, et particulièrement les sociétés scolaires qui nous prépareront des générations meilleures, mais leur action est lente, pas assez énergique, car elles manquent de coordination avec les sociétés analogues ; il ne suffit pas, en effet, de faire des enfants antialcooliques, il faut encore qu'ils persévèrent, or les sociétés scolaires rencontrent de grandes difficultés. Dans un article récent, M. Lucien Descaves racontait que plusieurs ont dû renoncer à leur œuvre en présence de la mauvaise volonté des familles et surtout des pères de famille qui voient dans ces leçons un reproche indirect contre leur vice : « L'enfant, dit-il, rapportait à la maison le mépris » de l'ivrogne qu'est son père et le lui faisait trop sentir. Le père » tapait sur son fils qui lui manquait de respect, et rendait le professeur responsable.

» Chaque soir, la famille resaisit l'enfant, illustre ironiquement les » leçons qu'il a reçues, d'exemples et de spectacles diamétralement » opposés. »

La société scolaire est donc insuffisante il faut agir aussi sur la famille mais là autre écueil. On écoute religieusement le conférencier et en sortant on rencontre un camarade, un ami ou plusieurs, et on s'entraîne chez le marchand de vin du coin où les tournées couronnent la conférence qu'on vient d'entendre.

C'est que la conférence et la société de tempérance pour les adultes sont insuffisantes aussi, il faut tenir l'ouvrier tout le temps en haleine et ne pas le lâcher, sans cela il retombe dans son vice par faiblesse ou entraînement, il faut le suivre partout, à l'atelier, au chantier, dans les diverses administrations où le marchand de vin est le grand régulateur de tous les exercices : Tout se fait chez le marchand de vin. c'est chez lui que la journée commence, c'est chez lui qu'elle finit et les étapes journalières sont nombreuses. Il semble qu'à l'étranger la lutte est bien plus active, les sociétés de tempérance pénètrent partout dans les usines, dans les ateliers, dans les chemins de fer, dans l'armée.

Mais ce n'est pas encore tout, car si l'ouvrier ne va plus au cabaret il faut qu'il aille ailleurs, il faut lui créer des lieux de réunion : théâtres,

bibliothèques, etc. ; M. Gustave Geffroy, dans des articles récents, a montré que tout cela existe en Angleterre, mais en France ce n'est encore presque qu'à l'état de projet. En ce moment, on vient d'inaugurer à Bruxelles la *maison du peuple* qui devrait nous servir de modèle.

Quelques esprits éclairés semblent vouloir entrer dans cette voie. La *coopération des idées* se propose de créer des universités populaires avec tous les accessoires nécessaires ; différents projets de théâtre populaire sont aussi en voie de création ou de développement. Il faut espérer que tous ces efforts aboutiront à des résultats mais pour cela il faut faire intervenir le moyen *argent* sans lequel rien ne se fait de sérieux et de grand. On trouve de l'argent pour tout quand on en cherche. Il y a quelques jours, nos murs étaient couverts d'une affiche annonçant une émission d'actions pour la création d'un *cimetière pour les chiens* ; avant de songer à enterrer les chiens (ce qui, entre parenthèse, ne me paraît pas le dernier mot de l'hygiène) il serait peut-être plus utile de penser à ne pas laisser mourir les hommes. Ne parle-t-on pas aussi d'un immense parasol à ouvrir en pleine exposition ? il ne sera guère antialcoolique, je crois. Voilà évidemment de l'argent bien employé !

En tout cas, voilà des exemples de ce qu'on peut faire avec un peu d'audace et d'initiative, on pourrait en faire autant pour l'alcoolisme et ce serait une œuvre certainement plus utile. Ne pourrait-on pas déjà drainer les capitaux antialcooliques, non sous forme de cotisations, mais sous forme de petites coupures d'action et même faire appel aux capitaux de la vraie finance. Je veux insister un peu sur la municipalisation des débits de boisson ou ce qui revient à peu près au même, sur la réduction du nombre des débits. Ce moyen a produit de bons résultats en Suède et en Norvège, de même que la limitation en Danemarck, il est évident qu'il en produirait aussi de bons en France ; mais il y a toujours la question du budget. Cette crainte est une erreur, puisque l'application du *système suédois* a produit, au contraire, une augmentation dans le rendement des impôts (Dans une des dernières séances du Sénat, un projet de limitation des cabarets vient d'être déposé, en sortira-t-il autre chose que du vent ?

Dans la petite ville d'Elan, près de Birmingham, une tentative de municipalisation des débits de vin a été faite dans un but, à la vérité, non antialcoolique. On a obtenu la première année, un bénéfice de 93 % du capital engagé ; ce bénéfice a été employé pour construire des édifices publics. En se contentant d'un bénéfice moindre, une commune pourrait encore faire face à ses affaires et équilibrer son budget.

Mais il y a en France un autre obstacle encore que le budget, c'est la question électorale, je ne voulais pas le croire et en 1896, au Congrès de chimie appliquée, je me suis élevé contre cette accusation, je ne pouvais croire que nos élus aient ainsi la crainte de certains

électeurs ; aujourd'hui je suis obligé de reconnaître que l'accusation est vraie, les députés, les conseillers municipaux s'agitent et certains électeurs les mènent, c'est pourquoi nous vivons encore sous le régime des *bouilleurs de crû* qui font l'alcool le plus impur qui existe, sous celui des cabarets, des assommoirs stigmatisés par Zola, dans un roman célèbre ; c'est pour cela également que nous avons les *mar-chands d'apéritifs*, absinthes diverses, oxygénées, terminus, hygiéniques, etc. ; les *chartreuses*, les *bénédictines* et d'autres liqueurs monastiques qui font leur chemin dans le monde sous le patronage du froc des Chartreux et des Bénédictins. Il est vrai que d'autres, en même temps, vendent de l'eau de *Lourdes*, mais ce n'est pas une compensation suffisante.

Il y a encore un grand nombre de moyens d'action, mais tous ces moyens ne peuvent être employés ou du moins être efficaces que si l'opinion publique les réclame ; c'est donc sur elle qu'il faut agir et je terminerai en énumérant les moyens propres, à mon avis, à agir sur le peuple. Il faut développer de plus en plus et ensemble :

- 1<sup>o</sup> Les sociétés de tempérance et d'abstinence ;
- 2<sup>o</sup> Les sociétés populaires d'instruction à tous les degrés ;
- 3<sup>o</sup> Les lieux de réunions populaires : bibliothèques, cercles, conférences, spectacles, gymnases.
- 4<sup>o</sup> Etablir des relations avec les syndicats populaires, les associations socialistes, les sociétés mutuelles, etc.

5<sup>o</sup> Créer un grand organe d'action populaire, journal politique, littéraire, scientifique, voué surtout à la propagation des œuvres populaires et antialcooliques qui établirait une entente entre toutes les sociétés et les ferait connaître à la population. Nous vivons dans une époque où il n'est pas possible de nier l'influence de la presse. Quelque soit l'opinion qu'on professe, on ne peut nier l'influence qu'a eue la presse dans la direction de la grande affaire qui partage la France en deux camps. Les hommes convaincus qui se sont dévoués à cette affaire étaient une poignée au début, ils ont réussi à condamner et à amener à eux un grand nombre d'hommes.

Que serait-ce dans le cas qui nous occupe ? Dans l'affaire Dreyfus il n'y avait qu'un homme à sauver, dans l'alcoolisme il y a toute la population française et nous ne sommes pas une poignée d'hommes dévoués, nous sommes légion.

6<sup>o</sup> Il faut aussi coordonner tous ses efforts par la création d'une grande *Société nationale*, centralisant tous les efforts, tout en laissant toute leur initiative aux sociétés locales.

Tout ce que je vous signale existe certainement en France et ailleurs, mais chez nous du moins, tout cela marche avec une timidité et une prudence qui ne peut aboutir à aucun résultat sérieux. Pour

qu'une affaire comme celle-ci réussisse, il faut qu'elle soit inspirée par une foi ardente et il faut encore, comme l'a dit un grand révolutionnaire dont la statue est ici près : il faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et c'est ce qui nous manque.

**M. Richard** (du Havre) répond que l'on doit demander aux ouvriers de faire quelque chose pour eux-mêmes et par eux-mêmes. Avec des centimes accumulés on peut fonder des cercles de tempérance, des lieux de réunions où les ouvriers trouvent non pas l'équivalent, mais beaucoup mieux que ce que le cabaret leur offre.

**M. le Président.** — La parole est à M. Cauderlier, ancien secrétaire général de la Ligue patriotique belge contre l'alcoolisme, sur *l'influence des majorations d'accise sur la répression de l'alcoolisme et sur l'influence du nombre des débits sur l'extension de la consommation.*

Si l'accord est complet sur le fléau qu'est l'alcoolisme, il s'en faut qu'on le soit sur les moyens de le combattre efficacement.

Examinons-les rapidement. Tous le ramènent à deux ordres d'action. La persuasion et la *coercion*.

La persuasion s'expose :

1° Sous forme *d'enseignements*. Tout ce qui se fait dans ce sens est admirable et doit être poursuivi avec ténacité.

2° Sous forme *d'associations* de tempérance. Ces sociétés ont des fortunes diverses suivant les races et le mode d'application, mais elles ne rallient qu'une portion assez restreinte de la communauté, la plus forte part restant irréductible ou hostile, même en pays Anglo-Saxon. Le meilleur résultat des sociétés de tempérance est de centraliser les efforts, de créer une opinion publique et de forcer la conscience des dirigeants.

Reste la *coercion*. Elle se manifeste jusqu'à ce jour par l'action du pouvoir central.

1° Sous forme indirecte par l'accise.

2° Sous forme directe par la réduction du nombre des débits.

3° Sous une forme qu'on pourrait appeler tyrannique ; la méthode américaine consistant à interdire toute fabrication et tout débit de boisson fermentée ou distillée. Elle est appliquée dans sept Etats de l'Union, avec des accises incertaines et contestées ; elle est inapplicable d'ici à longtemps à nos communautés européennes. Laissons la de côté.

L'*élévation de l'accise* a été pratiquée avec empressement par tous les gouvernements, elle ne semble avoir empêché nulle part d'une façon durable l'augmentation de la consommation.

La *réduction du nombre* des débits n'a aucune efficacité certaine :

A. En Hollande, la loi les a réduits de moitié sans influencer la consommation.

B. L'Ecosse a moins de débits que l'Angleterre ; c'est l'Ecosse qui boit le plus.

C. La Belgique a 1 débit par 40 habitants, la France 1 par 80, la Hollande 1 par 120. Or, ces trois pays ont à peu près la même consommation alcoolique.

D. Les cantons suisses fournissent la même constatation ; elle a été officiellement confirmée.

E. En Amérique, la loi des hautes licences élevant considérablement la patente, a vu diminuer le nombre des débits et augmenter la consommation.

Il n'y a à invoquer pour l'opinion contraire que la Norvège. Mais elle n'a qu'un cabaret par 9.000 habitants. C'est l'extirpation à peu près complète des débits, appuyée d'ailleurs par une propagande active et vigilante des sociétés de tempérance et par une série de mesures coercitives, comme l'interdiction du colportage par quantités de moins de 250 litres.

Dans les pays où l'on a laissé pulluler les débits comme en France et en Belgique, l'extirpation des cabarets comme en Norvège est irréalisable sous toute espèce de régime parlementaire, issu du peuple par voie d'élections. Et même un régime despotique et militaire craindrait de s'y aventurer.

D'ailleurs il semble bien par les chiffres fournis plus haut que le nombre des débits et l'alcoolisme ne sont dans aucun rapport de cause à effet. Croire et affirmer le contraire est l'effet d'un préjugé tenace, mais aussi faux qu'il est répandu. Le nombre des débits est le résultat des mœurs et des circonstances économiques ; il est le symptôme du mal, plus qu'il n'en est la cause.

Dans nos pays, la *coercion* indispensable d'ailleurs pour vaincre un mal qui est devenu national, doit chercher un autre mode. Elle doit s'attaquer non au débit qui n'est que le mode de répartition de l'alcool, mais à la distillerie qui en est la source (En France, aux bouilleurs de crû qui font, en fait, de la distillerie agricole).

Ce n'est pas que je veuille prôner un monopole en faveur de l'Etat qui, en France tout au moins, se heurte à des objections infranchissables ; mais en dehors du monopole, chaque communauté doit chercher et peut trouver le mode de réglementer et de restreindre la production des alcools de bouche qui convient le mieux à ses mœurs et à la situation économique.

#### RÉSUMÉ OU CONCLUSION

L'*enseignement antialcoolique* est indispensable à raison des préjugés si répandus en faveur de l'alcool. Il doit être poursuivi sous toutes les formes ; enseignement, presse, images, meetings.

Les sociétés de tempérance sont un organisme excellent, comme groupement de forces, centres d'initiative, émulation réciproque; ils ne réunissent souvent que les meilleurs éléments d'une communauté, leur formation est toutefois nécessaire pour agir sur l'opinion et sur les pouvoirs publics.

L'élévation de l'accise, sans qu'elle reste un moyen fiscal, semble n'avoir d'autre effet que de rémunérer davantage la fraude, donc de l'activer.

La diminution du nombre des débits n'a guère d'effet sur la consommation. Attaquer le mal de ce côté, c'est dépenser presque en pure perte une somme d'efforts qui devrait être formidable, pour arriver à un résultat d'ailleurs précaire. Il serait plus sage et plus pratique de faire porter cet effort sur la restriction de la distillation de l'alcool de bouche. Celle-ci devrait être réglementée et progressivement réduite. Les moyens qui exerceraient cette contrainte, varieraient d'ailleurs de pays à pays.

**M. Kiaer**, représentant de la Norvège, fait, en ce qui concerne le nombre des cabarets de Norvège, cette observation qu'on ne doit pas généraliser à tout le pays. Bien que le nombre total des cabarets en Norvège soit très petit, il y a des villes où il y en a un nombre relativement élevé, surtout à Christiania. Et les amis de la tempérance et de l'abstinence sont unanimes à reconnaître que la diminution des cabarets est importante pour la diminution de la consommation d'eau-de-vie, bien que plusieurs autres circonstances aient contribué au même effet.

**M. Louis Rivière** dit qu'il y a eu concomitance entre l'augmentation de l'alcoolisme et la stagnation du nombre des débits et non rapport de cause à effet. La double destruction des vignobles par l'oïdium et le phylloxéra a substitué la consommation de l'alcool d'industrie à celle du vin jusque là boisson populaire presque unique en France, et a été cause principale du développement de l'alcoolisme.

Quant au monopole de fabrication, pratique en Belgique, il ne saurait être préconisé dans un pays qui produit partout soit du vin, soit du cidre, avec lesquels chacun peut fabriquer de l'eau-de-vie.

L'orateur admet que le projet de loi de M. Siegfried est insuffisant. L'auteur a dû tenir compte des possibilités électorales et poser la question sur un terrain limité pour procurer une plateforme. C'est à la propagande à modifier les préjugés existants dans le public et à amener l'opinion à réclamer des mesures plus énergiques, auxquelles M. Siegfried et M. Bérenger seront heureux de se rallier.

**M. le Dr Jacquet.** — En développant son mémoire, M. Cauderlier a dit qu'en France l'alcoolisme ne date que de 1850. L'alcoolisme est aussi vieux que l'alcool et il est absolument impossible aussi d'admettre que le vin, même naturel, consommé en grande quantité ne puisse alcooliser le consommateur. Nous, médecins, nous savons que beaucoup d'ouvriers, ou de personnes de la classe aisée ne consommant que du vin sont victimes de graves accidents que nous n'hésitons pas à qualifier d'alcooliques.

**M. le Président** passe à la seconde partie de l'ordre du jour : « *Prohibition* » et donne la parole à M. le Rév. Dawson Burns, secrétaire honoraire de *Kingdom Alliance*, sur cette question : « *Le trafic des liqueurs doit-il être prohibé par les lois ?* »

### **Le trafic des boissons alcooliques doit-il être prohibé ?**

1. Par boissons alcooliques j'entends toutes les boissons capables de produire l'ivresse. Par « vente » je veux dire la vente de ces liquides pour qu'ils soient consommés comme breuvages. Limiter les mots « *Alcool* » et « *Alcoolique* » aux esprits distillés est un acte scientifiquement inexact, puisque l'alcool éthylique est un résultat de la fermentation saccharine. La distillation ne crée pas l'alcool ; elle le présente seulement sous une forme moins aqueuse, plus concentrée. Les effets des boissons fermentées et distillées sont semblables entre eux, si l'on tient compte de la nature des substances avec lesquelles l'alcool se trouve mélangé. Ce mélange est mécanique et non point une combinaison chimique. Il n'altère en rien les propriétés de l'alcool, ni ne l'empêche d'agir comme tel, dès qu'il a pénétré dans l'organisme humain. Les vins, les bières, les cidres contiennent moins d'alcool que l'eau-de-vie et les autres spiritueux ; mais l'alcool lui-même agit toujours d'une manière identique, selon la quantité consommée et la fréquence de l'usage.

2. Jusqu'à la découverte de la distillation et à l'époque du libre usage des liqueurs spiritueuses, l'ivrognerie fut causée par des boissons fermentées. L'histoire est pleine de témoignages établissant et l'étendue de l'ivrognerie dans les temps antiques et modernes, et ses effets désastreux sur la vie individuelle, domestique et nationale. L'intempérance d'Alexandre-le-Grand abrégea ses jours et changea la fortune du monde civilisé.

3. L'alcool ne se trouve pas dans les fruits de la terre, tels qu'ils poussent et mûrissent dans la nature. Nulle consommation, si excessive quelle soit, de raisins ou de céréales, ne causera d'ivresse. Ici, l'excès dans le manger se nomme gloutonnerie ? De même, un excès dans le boire ne produit pas d'ébriété, à moins que la boisson ne soit d'une espèce enivrante. L'alcool n'est point le résultat de la force vitale, mais il est celui de la décomposition de la matière saccharine transformée, chimiquement, en alcool et en acide carbonique. Néanmoins, la matière saccharine ne subira pas cette décomposition sauf dans certaines conditions de fluidité et de température. Enfin, toutes les boissons alcooliques d'un usage général ne sont que des produits de la science et de l'industrie humaines.

Il est de première importance de se souvenir que l'alcool, — ce fléau des nations, — n'est pas le résultat de la force naturelle qui pourvoit à la nourriture de l'homme, ni de la vigueur que les aliments com-

muniquent ; mais que l'alcool est le résultat de l'un des procédés de désagrégation qui mènent à la décrépitude et à la mort.

4. En outre, il est sage de noter que, dans la fabrication de toutes les boissons alcooliques, il se fait un gaspillage énorme de substances qui pourraient être consommées plus avantageusement comme nourriture, et de noter aussi que ces aliments gaspillés ne sauraient être remplacés. Les hommes battent monnaie en changeant le fruit de la vigne en vin, les blés en bière ou en esprits ; mais en faisant ainsi, les peuples perdent la nourriture que les produits naturels leur auraient assurée.

On a dit que celui-là était un bienfaiteur de l'humanité, qui faisait croître deux brins d'herbe, là où il n'y en avait qu'un. — Mais, que sera-t-il dit du système de production des boissons alcooliques par lequel les moissons du monde sont employées à contribuer, non à l'alimentation et à la prospérité du peuple, mais à sa maladie et à sa dégradation. Il y a déjà près d'un siècle que le Dr Erasmus Darwin, le grand-père du naturaliste célèbre, a dit des fabricants de boissons alcooliques que : « Ils s'emparent de la nourriture du peuple et la convertissent en poison. » Ceci n'est point une métaphore, mais une vérité littérale, car la science a prouvé que l'alcool est un poison âcre et narcotique, lequel, pris même en quantités minimales, excite et irrite, tandis qu'en quantités plus grandes, il paralyse et tue. Ce n'est ni un tonique ni un stimulant véritable, puisque toute exaltation des fonctions physiques, causée par lui, est suivie d'une dépression, et que son usage en quantités souvent regardées comme modérées, tend au dérangement et à la maladie des organes corporels.

5. En 1860, l'Académie de médecine de Paris décerna l'un de ses prix à un « *Essai sur l'alcool* », par MM. Ludger Lallemant et Perrin aidés par M. Duroy, un éminent chimiste. Cet essai de plus de 400 pages, avait pour titre : « *Du Rôle de l'Alcohol et des Anesthésiques dans l'Organisme* ». Si les faits et les leçons de ce traité scientifique et original avaient alors produit leur propre impression sur les Français et même seulement sur les savants Français, l'usage des boissons alcooliques en France eût été si grandement réduit, que cette réduction aurait sauvé la nation Française de la perte d'une somme immense de vigueur physique et mentale. Dans cet Essai, l'action de l'alcool est démontrée comme étant anti-vitale, non conservatrice mais détérioratrice ; « non constructive », mais destructive. — La réimpression de cet Essai ou du moins d'un abrégé, serait d'un grand avantage ; car, malgré que l'une des conclusions, à savoir : — Que tout l'alcool consommé est éliminé par les organes corporels — ait été modifiée par des expérimentations postérieures, il reste certain que quels que soient les changements subis par l'alcool dans l'organisme, ils ne sont pas de nature à engendrer de la chaleur, ni à conférer à l'alcool un droit d'admission au nombre des aliments producteurs de calorique.



6. Il n'est pas surprenant que l'usage général des boissons contenant de l'alcool soit un usage productif des plus grands maux personnels, domestiques et nationaux. Il serait plutôt étonnant qu'il en fût autrement, puisque l'alcool a un effet qui le distingue de tout aliment véritable ; *il engendre de l'appétit pour lui-même* ; appétit qui dans des cas innombrables devient impérieux, conduisant à sacrifier tout ce qui rend la vie précieuse, ainsi que les fins principales pour lesquelles la vie a été donnée. En raison de cette appétence, l'alcool crée une maladie la *dipsomanie* dont la victime crie : « J'en veux encore !... » puis, dans un sombre silence, ou dans une excitation bruyante, court vers un tombeau déshonoré. Et ce n'est pas tout. Longtemps après que le dipsomane a disparu sous l'herbe, la loi d'hérédité peut produire, dans la postérité de ce défunt, des conditions de maladie ou des tendances regrettables, qui ont pour origine l'alcoolisme ancestral.

7. Ces remarques anticipent déjà sur la réponse à fournir à une question souvent faite : — « Pourquoi donc les boissons alcooliques ont-elles été données si nous ne devons pas en user ? » — *En vérité*, ces boissons ne nous ont jamais été envoyées par Dieu, ni n'ont été fournies par la nature, mais elles sont le produit de l'ingéniosité et du travail mal employés de l'homme. — Et puisqu'il en est ainsi, une seconde question se pose : « Comment devrait-on regarder et traiter ces boissons ? » — Il est un fait qui n'est pas d'importance médiocre ; c'est que leur fabrication et leur usage sont interdits par les codes éthiques des religions Brahminique, Bouddhiste et Mahométane ; religions dont les adhérents forment une très grande majorité de la race humaine ; majorité qui, en tant qu'elle se soumet à la dite interdiction, en retire de forts notables avantages. Dans le Judaïsme, nous voyons l'Ordre des Nazaréens qui fait vœu tant que ce vœu doit durer (et c'était souvent toute la vie) de se priver de vin et de boissons fortes, et le prophète Jérémie (Lam. iv, 7) a témoigné de la santé remarquable et de la belle prestance de cette classe d'élite. Dans la Prophétie et le Proverbe hébreux, la boisson enivrante est puissamment décrite, comme étant séduisante, « sensualisante » et empoisonnante. D'autre part, le fruit de la vigne et son jus non fermenté (et par conséquent non nocifs), sont décrits comme étant des bénédictions et leurs noms hébreux et grecs sont traduits par le mot français « VIN » et par le mot anglais « WINE ».

8. Dans un Mémoire aussi court, il est impossible de noter les prohibitions et les restrictions nombreuses touchant la fabrication et l'usage des boissons enivrantes, ni de rapporter le langage des averissements et des condamnations duquel les sages, les philosophes et les théologiens se sont servis ; mais il suffit de rapporter ici les paroles de deux hommes illustres du XVII<sup>e</sup> siècle. L'un est le plus grand des poètes épiques anglais ; c'est *John Milton*. L'autre, c'est *Fénélon*, le célèbre archevêque de Cambrai, homme pieux et philo-

sophe à la fois. Milton, dans son « *Tétrachordon* » s'écrie : « Quel » péché plus insensé et plus commun parmi nous, que l'ivrognerie ! » Pourtant, qui peut donc ignorer que, si l'importation du vin et » l'usage des boissons fortes étaient défendus, cette double défense » débarrasserait de la possibilité de se livrer à ce vice odieux et les » hommes pourraient alors vivre bien portants et heureux, puisqu'ils » n'auraient plus ces breuvages enivrants. »

9. Fénelon, — en sa qualité de précepteur du duc de Bourgogne, héritier du royaume de France, écrit son *Télémaque*, manuel politique et moral, — dans lequel l'auteur, par la Déesse de la Sagesse cachée sous la figure de Mentor, fait accompagner Télémaque. Quand guide et disciple sont à bord d'un navire tyrien, le capitaine, Adoam, leur raconte les merveilles de la Bétique, dont le peuple se contente « *de manger le raisin comme les autres fruits*, et craint le vin comme » *le corrupteur des hommes ; comme une espèce de poison qui met en* » *fureur et rend bête.* »

Dans un autre passage, Minerve, c'est-à-dire Mentor, donne à Idoménée le conseil de prohiber l'usage du vin, en raison de ses effets pernicieux, et de les réserver pour « les sacrifices et les fêtes extraordinaires ». Mentor ajoute que le roi ne peut espérer « *de faire* » *observer une règle si importante, si lui-même n'en donne l'exemple.* » Si donc, les boissons alcooliques sont inutiles et nuisibles, le seul fait que l'on dépense beaucoup de capital et de travail pour leur fabrication et leur circulation ne suffit pas pour justifier cette fabrication et cette diffusion, quand on voit que le peuple, qui paie pour tout ce liquide, perd la valeur de son argent et souffre, — parfois très grièvement, — de ce qu'il achète et consomme. Qu'il y ait une certaine classe de fabricants et de débitants qui bénéficient de cet état de choses, ce n'est, hélas ! que trop vrai ; mais il n'est point vrai que le commerce général soit en cela le gagnant. Les arguments du genre de ceux dont on se sert pour faire remarquer que la fabrique et la vente des boissons font vivre un grand nombre de personnes, sont des arguments semblables à ceux jadis employés en défense de l'esclavage et de la traite des Noirs. Ce n'est pas non plus une justification, ou une excuse en faveur du trafic des boissons alcooliques, qu'il y ait pour ce trafic une « demande et un achat » consécutifs. On devrait se souvenir que, si par rapport à certains produits, la demande crée l'article à fournir, il se trouve que pour d'autres produits, et spécialement pour les boissons enivrantes, l'article qu'on fournit crée la demande en excitant ainsi un désir qui, sans cette fourniture, n'existerait pas.

10. L'objection qui prétend que toute législation est impossible, si elle n'est désirée et soutenue par l'opinion publique, ne prouve nullement qu'il n'y ait pas besoin de légiférer ; elle ne fait simplement que définir la condition suivant laquelle cette condition peut et

doit être obtenue. C'est donc une raison de plus pour qu'il soit fait des efforts continus à l'aide desquels cette condition se verrait réalisée. Dans l'histoire de toutes les réformes, on voit qu'il est un moment où l'approbation publique nécessaire n'existe pas, et où c'est le devoir du réformateur de travailler de son mieux pour la procurer. C'est de cette façon que le progrès s'accomplit. C'est pourquoi objecter de l'absence du sentiment public, comme étant une raison contre la réforme abstinentes, n'est pas plus sage que de dire que l'on veut rester assis au froid, parce que le feu n'est pas allumé; ou que de déclarer qu'on désire rester dans l'ignorance parce que le maître d'école est absent. Ne vaudrait-il pas beaucoup mieux qu'on allumât le feu, qu'on fit venir le maître d'école ou que, tout au moins, on essayât d'émouvoir l'opinion publique par une agitation collective en faveur de la chaleur ou de l'éducation?

11. Nous avons encore à confronter la plus formidable et la plus fallacieuse des objections; à savoir : que c'est de l'abus et non de l'usage des boissons alcooliques qu'il faut se préserver.

Mais, n'oublie-t-on pas à ce propos que c'est l'usage des choses inutiles qui est l'usage vraiment déraisonnable. Dans le cas des boissons alcooliques, qu'on veuille bien s'en souvenir, c'est l'usage lui-même qui engendre l'abus. Si ces boissons n'étaient pas ce qu'elles sont, en abuser ne causerait point les maux qu'elles font naître; des liquides salutaires, tels que l'eau, le lait, etc., sont incapables de produire le mal qui résulte de l'action de l'alcool sur le sang, les tissus et les organes vitaux, sans parler de la pauvreté, du vice, de la folie et du crime dûs aussi à la consommation des liquides alcooliques. Il n'est nullement philosophique d'attribuer ce phénomène à la quantité, sans avoir égard à la qualité. L'examen attentif des faits montre clairement que la fabrication des boissons alcooliques implique un énorme gaspillage des substances alimentaires mises en œuvre et fait voir qu'en consommant de telles boissons, l'abus commis ne consiste pas tant dans cette consommation que dans ce que, par ce moyen, la constitution physique de l'homme est bientôt gravement attaquée.

12. Aux fins d'arriver à une réforme d'accord en tous les pays, avec la sobriété véritable, certaines choses sont nécessaires. — 1<sup>o</sup> Une connaissance exacte des propriétés des liquides alcooliques; — 2<sup>o</sup> Un découragement constant de leur usage par l'exemple personnel; — 3<sup>o</sup> Des associations facilitant la résistance et le soutien mutuels contre l'influence des us et coutumes régissant le boire dans les milieux sociaux; — 4<sup>o</sup> Un effort ayant pour objet d'obtenir des lois capables de diminuer les facilités et les tentations d'aller boire sous un prétexte quelconque; lois permettant à des comités locaux de restreindre ou d'empêcher la fabrication et la vente des boissons alcooliques.

Dans les Etats-Unis d'Amérique, l'Empire britannique, la Suède et

la Norvège, beaucoup a été fait pour circonscrire et même pour supprimer la vente des boissons alcooliques. Dans plusieurs des Etats de l'Union américaine, ce trafic est prohibé et dans presque tous les autres Etats de cette Union, les lois d'option locale sont en pleine activité ; lois par lesquelles chaque localité peut interdire chez elle la vente des boissons fortes. Dans la Dominion du Canada, par un plébiscite récent, tenu dans toutes les provinces, excepté celle de Québec, une grande majorité des habitants s'est prononcée en faveur de la prohibition légale. Dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, il existe des lois restrictives, et il y a des districts fort étendus qui n'ont aucune maison où l'on vende des boissons alcooliques. Il existe aussi des milliers de restaurants qui n'ont à vendre que des boissons *non alcooliques*. En Ecosse, en Irlande, dans le pays de Galles, la vente de ces liquides n'est permise que pour l'usage des voyageurs. En Angleterre proprement dite, la vente de ces boissons est notablement restreinte. — En Suède, en Norvège, pays qui naguère encore étaient adonnés à l'ivresse habituelle, la multiplication des sociétés de tempérance a produit, avec la suppression des alambics privés et l'action des lois d'option locale, un effet bienfaisant, souvent attribué par erreur au système de Gothembourg, ou à celui de Bergen.

Il en est fort différemment en France, en Belgique, ainsi que dans d'autres contrées de l'Europe continentale, contrées où les restrictions contre le trafic des boissons alcooliques sont peu nombreuses et où l'intempérance a considérablement augmenté dans les cinquante dernières années, malgré que les institutions éducationnelles et les œuvres moralistes s'y soient multipliées pendant la même période. On est surpris, quand on y réfléchit, d'avoir à constater que dans les mêmes régions, ont existé — avant l'Ere chrétienne, — des tribus qui, comme les Suèves et les Nerviens <sup>1</sup>, conservaient leur sobriété en excluant de leurs territoires les boissons enivrantes, et ces tribus ont été, par César même, citées comme des plus belliqueuses et des plus aguerries. Il peut paraître superflu d'espérer que les nations modernes et civilisées, habitantes du même sol, atteignent bientôt au même degré de sobriété par l'emploi des mêmes précautions ; mais les lois de la nature ne sauraient être violées avec impunité. Une sobriété nationale ne sera jamais atteinte en se livrant aux liquides enivrants. Ce n'est qu'en établissant la pratique contraire et en subordonnant les plaisirs sensuels au relèvement mental et moral, que le plus grand bien peut être procuré. La récompense est grande, elle est certaine ; mais elle doit être conquise en traitant l'alcool, non pas comme un

<sup>1</sup> Les Suèves (*Suèvi*) furent un peuple german qui habitait toute la Germanie et fit de fréquentes incursions sur les territoires de Rome, aux temps de ses empereurs. Quant à leur horreur du vin, voir *C. Julii Caesaris, liber IV.*, page 181 de l'édition de George Long ; Londres, 1862. — Les Nerviens (*Nervii*), furent un peuple de la Gaule Belgique, dont le centre d'habitation fut probablement le Hainaut. Quant à leur mépris du vin, voir *De Bello Gallico, liber ii*, page 121, même édition.

ami qu'il faut se conserver, mais comme un ennemi qu'on doit craindre et combattre.

**M. Fielden Thorp** expose sa communication sur la *Prohibition* :

**Sur la Prohibition législative du commerce des boissons alcooliques.**

Il existe en Angleterre depuis quarante-cinq ans, une société dite « The United Kingdom Alliance for the suppression of the liquor Traffic », c'est-à-dire « l'Alliance britannique pour procurer l'anéantissement du commerce des boissons enivrantes. » A la demande de cette société importante, j'ai consenti à exposer en quelques mots au Congrès international, son origine et ses principes, en indiquant aussi les résultats de la prohibition dans les pays où elle a été déjà décrétée.

L'intervention de la loi pour défendre la fabrication et la vente des boissons alcooliques, essayée plusieurs fois et en divers endroits comme mesure temporaire, devint en 1851 pour la première fois définitive et efficace dans l'Etat du Maine (Etats-Unis de l'Amérique). Déjà en 1846, il est vrai, la législature y avait défendu la vente de toute boisson enivrante, en punissant l'infraction de la loi seulement par des amendes pécuniaires, sans autoriser la destruction de la marchandise trouvée chez le cabaretier. On vendait donc toujours à des prix rehaussés, en payant les amendes au moyen du profit, et rendant ainsi la loi absolument impuissante. Neal Dow s'aperçut bientôt de ce défaut, et fit accepter par une majorité de 2 sur 3 votes la célèbre « Maine Law », par laquelle le commerce des boissons alcooliques fut absolument défendu, et toute provision de ces boissons destinée à être vendue, dut être confisquée. Un mois plus tard, la première saisie s'effectua, le 4 juillet 1851 (anniversaire, soit dit en passant, de l'indépendance des Etats-Unis, et par conséquent une des plus importantes fêtes de l'Amérique). Le chef de police de la ville de Bangor exposa à la vue du public dix tonneaux de spiritueux qu'on avait trouvés chez un aubergiste, et en versa le contenu dans les égouts. Quelques jours après, on détruisit également pour 10,000 francs de spiritueux confisqués à Portland, ville dont M. Neal Dow était alors premier magistrat.

Les bons résultats de cette mesure, constatés par des témoignages de toute espèce, arrêterent bientôt l'attention en dehors de l'Etat de Maine. Des lois plus ou moins semblables furent adoptées dans plusieurs autres Etats de la confédération ; le tableau ci-joint indique le nom de ces Etats, la date de l'adoption d'une loi prohibitive, et de son abrogation partout où elle n'est plus en vigueur. On verra que les cinq Etats où on a pu la maintenir sont ceux-ci : Maine, Vermont,

New Hampshire, Kansas, North Dakota, auxquels il faut ajouter le territoire d'Alaska.

Iowa qui maintient en apparence la loi, en a affaibli l'exécution en permettant par exception depuis 1894 une espèce d'option locale.

On pourrait presque en dire autant à l'égard de la plupart des Etats où la loi a été définitivement abrogée; ce qui l'a remplacée est en général un système qui permet aux habitants d'une localité quelconque de défendre chez eux, si bon leur semble, la vente des boissons enivrantes. Dans le Massachusetts, par exemple, où la loi générale était en vigueur depuis 1852 jusqu'à 1868, et encore après une année de suspension, depuis 1869 jusqu'à 1875, le système actuellement en vigueur est celui de l'option locale. Chaque année on a l'occasion de voter sur la question dans toutes les villes et les communes rurales, 260 des localités ont voté pour la prohibition, 53 contre; en outre il y a quelques villes divisées en arrondissements, où l'on n'a adopté la prohibition qu'en certains endroits. Là même où les patentes pour la vente des boissons sont le plus librement octroyées, il existe des règlements très détaillés pour diminuer les tentations à l'ivrognerie; dans plusieurs des villes on a déjà :

1° La fermeture de tous les débits le dimanche.

2° Une limitation du nombre de ces débits.

3° La défense de masquer les fenêtres des cabarets par des jalousies ou rideaux, afin que les passants et la police puissent voir tout ce qui se passe au-dedans.

4° Défense d'introduire des bancs ou autres sièges, afin que les chalands ne soient pas tentés de prolonger leur visite.

5° Défense d'employer les femmes au service.

6° Prix très élevé des patentes, jusqu'à 10,000 francs par an dans les grandes villes.

Au-delà de toutes ces précautions, la loi déclare que le débitant de boisson doit donner à la famille, soit aux parents de ses chalands, une reconnaissance pour tout dommage, toute perte qui aurait résulté de l'ivresse à laquelle le cabaretier a contribué en fournissant la boisson.

Si l'on demande pourquoi, après l'expérience de la prohibition, tant d'Etats ont fait un pas rétrograde, en admettant des transactions par lesquelles le commerce a été réintroduit, la réponse n'est pas difficile à trouver. Les brasseurs et les distillateurs, pour ne rien dire des cabaretiers et des aubergistes, voyant leur commerce sérieusement menacé, ont réuni leurs forces pour assaillir et discréditer la prohibition absolue par tous les moyens possibles. Un journal américain vient d'annoncer que les brasseurs des Etats-Unis ont fourni la somme immense de 250,000 francs, uniquement pour faire abroger la loi dans l'Etat de Vermont. Comment cette somme sera-t-elle em-

ployée ? D'abord on encouragera quelques vauriens à violer hardiment la loi en les dédommageant de leurs pertes et amendes ; on corrompra les officiers chargés de l'administration, et l'on déboursera librement les fonds pour assurer l'élection de représentants, de magistrats et de gouverneur de l'Etat sur lesquels on pourra compter pour ne pas exécuter les prescriptions de la loi.

Ensuite, on répandra partout le bruit que la prohibition ne réussit pas, et qu'il faut la remplacer par des mesures moins intransigeantes.

Il faut avouer que dans les grandes villes, et surtout dans les ports maritimes, l'exécution de la loi laisse beaucoup à désirer.

Toutefois, elle a réussi à flétrir le commerce comme un crime, et à garantir la jeunesse de la tentation continuelle présentée autre part par les établissements luxueux, brillants de dorure et de miroirs, qui abondent sur les boulevards de Paris, et dans les rues de Londres et de New-York. Qui veut absolument boire, boira sans doute en employant quelque subterfuge ; mais nul ne sera tenté de boire malgré lui par un cabaretier empressé qui étale sa marchandise, et offre à tous les passants ses attraits séduisants sous l'égide du gouvernement.

A la campagne, au contraire, la loi a complètement réussi. Dans les communes rurales, il y a maintenant beaucoup de personnes qui n'ont jamais vu un ivrogne, jamais eu l'idée de prendre un verre de vin ou de bière.

En effet, le tableau dont j'ai parlé indique assez clairement que c'est dans les Etats où la population est pour la plupart rurale que la prohibition a été définitivement établie.

Avant de considérer l'état actuel des choses dans le Canada, il faut consacrer quelques moments à décrire l'origine du mouvement pour la prohibition en Angleterre.

Dans les premiers jours du régime prohibitif dans l'Etat de Maine, le D<sup>r</sup> Lees, abstinant anglais des plus distingués, se trouvait en voyage en Amérique ; et dès son retour en Angleterre, assistant à la première réunion des membres de l'Alliance, il eut l'occasion de donner son bon témoignage sur les heureux effets de la loi dite « The Maine Law ». Les fondateurs de l'Alliance, parmi lesquels il faut nommer un digne Quaker, M. Card, et M. Barker, qui devint secrétaire de la nouvelle organisation, é mirent à cette réunion constitutionnelle une déclaration qui résuma en quelques propositions la raison d'être, les principes et la politique de la société, savoir :

1<sup>o</sup> L'Etat n'a le droit de revêtir de la protection de la loi aucun commerce, aucun système qui tende à produire le crime, à gaspiller les ressources de la nation, à corrompre les mœurs, à détruire la santé et à abrégier la vie de ses sujets.

2<sup>o</sup> Le commerce des boissons alcooliques considérées comme breuvage habituel, est nuisible aux intérêts individuels, et à l'ordre et au bien-être de la nation : on devrait donc le défendre.

3° L'histoire de toute la législation du passé à l'égard de ce commerce prouve incontestablement qu'il est impossible de limiter et de régler d'une manière satisfaisante, un système dont la tendance est si essentiellement nuisible.

4° Aucune considération de revenu, soit pour l'avantage des particuliers, soit pour le fisc, ne peut justifier le maintien d'un système aussi désastreux que le commerce des boissons enivrantes.

5° Une loi pour défendre ce commerce n'enfreint ni la liberté raisonnable des citoyens, ni la justice, ni les prétentions d'un commerce légitime.

6° L'anéantissement de ce commerce faciliterait le progrès de la civilisation.

7° Tous les bons citoyens devraient donc se rallier, sans égard aux différences de confessions ni de partis en politique, pour procurer un acte législatif qui défendrait la vente des boissons enivrantes, comme le moyen le plus efficace de détruire le terrible fléau de l'alcoolisme.

Si le résultat des tentatives réitérées pour faire accepter par le Parlement britannique le principe de prohibition du commerce des boissons alcooliques, partout où les habitants le désirent, a jusqu'à présent eu peu de succès, malgré la majorité de 1880, 1881 et 1883 en faveur de la « résolution sur l'option locale », proposée par Sir Wilfrid Lawson, il ne faut pas oublier que ce principe a été définitivement adopté dans le programme du parti libéral. Voici la résolution trois fois affirmée par la Chambre des communes ;

Attendu que l'objet déclaré des patentes pour le débit de boissons enivrantes a toujours été la satisfaction d'un besoin supposé du public sans endommager le bien-être de ce public, la Chambre déclare que l'on devrait confier aux personnes les plus intimement intéressées le pouvoir de défendre toute concession de ces patentes ; c'est-à-dire aux habitants eux-mêmes, qui ont le droit de se prémunir contre les résultats désastreux du système actuel par quelque mesure efficace d'option locale.

Bien que la législation du Royaume-Uni (c'est-à-dire la Grande-Bretagne et l'Irlande, n'ait pas encore mis ce pouvoir d'abolir le commerce dans les mains des habitants, soit des contribuables de chaque localité, on n'est pourtant pas sans l'expérience des heureux résultats d'une telle mesure, imposée par le propriétaire. Je connais personnellement un grand village irlandais, on pourrait presque dire une petite ville de 4 à 5 mille habitants, dont la plupart sont employés à la manufacture du lin établie depuis 50 ans par un de mes amis, feu M. Richardson. En commençant cette entreprise industrielle, il a acheté tout le terrain nécessaire pour la construction non seulement des bâtisses pour la filature et le tissage, mais aussi de maisons où



demeurent tous les employés et leurs familles, d'écoles et de temples pour les diverses communions représentées, et d'une vaste salle publique pour les conférences, à laquelle s'attachent une bibliothèque et des salons de lecture. Sur tout ce terrain il a refusé de permettre aucun débit de boisson enivrante ; dans les auberges et les restaurants on n'use pas de breuvages alcooliques ; si quelqu'un veut absolument se munir de bière, d'eau-de-vie, de vin, il doit faire deux ou trois kilomètres au moins pour pouvoir en acheter. Il va sans dire qu'il peut faire apporter chez lui, si bon lui semble, une provision de ces marchandises, mais uniquement pour sa propre consommation.

Quels sont les résultats de cette prohibition imposée à toute une population par la volonté d'un seul propriétaire, ou, pour donner plus exactement les faits actuels, par les actionnaires et la direction de la fabrique, qui ont succédé à ce philanthrope prévoyant ?

Citons un article de M. Whyte, de l'Alliance, qui a fait il y a trois ans un pèlerinage à Bessbrook, pour voir de ses propres yeux les triomphes de l'abstinence. Il a constaté qu'il n'y avait presque pas de mendicité, pas de misère ; que la mortalité y est environ la moitié de la mortalité moyenne pour toute l'Irlande ; que le crime est excessivement rare. Il a demandé très particulièrement si les habitants étaient mécontents du régime qui les privait en quelque sorte d'une indulgence favorite. Mon ami, M. Lamb, lui répondit que la question avait été tranchée décisivement. Il y a plusieurs années on avait affirmé dans quelques journaux qu'il existait beaucoup de mécontentement, de sourds murmures à ce sujet. M. Richardson fit donc envoyer à chaque habitant majeur une circulaire, l'invitant à exprimer son opinion tout à fait sincère, les réponses devant être anonymes, afin d'écarter tout soupçon d'influence. Le scrutin donna une majorité de 87 pour 100 pour le maintien du système prohibitif.

Un autre village moins considérable, et cependant assez important, dans le Lancashire, jouit du même avantage, ne possédant pas un seul cabaret. Il s'appelle Roe Green. Il y avait autrefois, vers 1860, un seul débit de bière, mais l'abstinence avait gagné tant d'adhérents parmi les habitants, pour la plupart des familles de houilleurs, que le cabaretier n'avait presque plus de chalands. Lorsqu'il renonça à son occupation, on envoya une députation pour prier les propriétaires du village et des mines de charbon, de ne donner de concession pour l'établissement d'aucun débit de boisson. M. Fildes de Roe Green, en parlant du village dit : « Ici nous vivons depuis 30 ans sous un régime de prohibition, et nous en sommes bien contents. En effet, nous trouvons que ce serait une grande calamité pour nous-mêmes et pour nos enfants si les propriétaires changeaient d'avis sur cette question, et permettaient l'ouverture d'un cabaret. »

L'assemblée ou parlement du clergé anglican a nommé en 1869 une commission d'enquête sur l'alcoolisme en Angleterre, sur les

maux qui en résultent, et les remèdes qu'on pourrait employer. Le compte-rendu de cette commission est très intéressant, même après l'intervalle de trente ans. Les maux existent toujours, et, hélas, on n'a guère employé aucun des remèdes proposés. Dans un appendice, la Commission donne une liste de plus de 1300 localités, (paroisses, villages, hameaux) où il n'existait ni auberge patentée, ni aucun débit de boisson et elle ajoute des témoignages positifs de beaucoup de pasteurs et de plusieurs chefs de police, à l'égard des bienfaits qui résultaient partout de cette absence de tentations à l'ivrognerie. Beaucoup de ces témoins, cités devant la Commission et consultés sur les mesures à prendre contre l'alcoolisme, se sont exprimés avec emphase en faveur de l'abolition du commerce des boissons enivrantes, et surtout en faveur de la proposition de l'Alliance que les deux tiers des contribuables d'une localité quelconque devraient avoir le pouvoir de supprimer tout débit de ces boissons dans cette localité.

Au moment même où j'écris ces lignes, je remarque dans les journaux, à propos du décès inattendu d'un millionnaire anglais, le baron Ferdinand de Rothschild, qu'il a toujours refusé de permettre l'existence d'un cabaret dans ses domaines. Il était lui-même abstinent, et faisait quelquefois la propagande de l'abstinence en donnant des conférences, etc.

Le Canada nous présente actuellement le spectacle encourageant d'un vaste territoire où l'on jouit depuis longtemps d'un système très semblable à celui que demandent Sir Wilfrid Lawson et les autres chefs de l'Alliance du Royaume-Uni. En effet, la prohibition règne dans beaucoup d'endroits. Cependant, la population vient d'enregistrer par le plébiscite de septembre 1898, le désir de la majorité des votants que le commerce (y compris non seulement la vente en détail, mais aussi la fabrication et l'importation de toutes les boissons enivrantes) soit totalement défendu dans tous les pays du Canada.

Sur les 8 provinces, 7 ont voté pour.

Voici les chiffres :

|                             | Pour    | Contre  | Majorité |
|-----------------------------|---------|---------|----------|
| Ontario .....               | 154.499 | 115.275 | 39.224   |
| Nova Scotia .....           | 34.646  | 5.402   | 29.244   |
| New Brunswick .....         | 26.911  | 9.576   | 17.335   |
| Prince Edward's Island..... | 9.461   | 1.146   | 8.315    |
| Manitoba .....              | 12.419  | 2.978   | 9.441    |
| Brit. Columbia.....         | 5.721   | 4.737   | 984      |
| North West Terr.....        | 6.238   | 2.824   | 3.414    |
| Total .....                 | 249.895 | 141.938 | 107.957  |

Au contraire la province de Québec, avec sa population pour la

plupart française d'origine et de langage, a donné une immense majorité contre la prohibition. 28,582 votes pour et 122,614 contre; majorité contre 94,032; ce qui laisse en somme une majorité sur tout le vaste pays du Canada de 13,925 pour.

En considérant ces résultats, il est intéressant de les comparer avec l'état actuel des différentes provinces à l'égard du commerce des boissons.

Dans la Nouvelle-Ecosse (Nova Scotia) où tous les dix-huit « counties » (districts) à une exception près, où le scrutin paraît avoir été mal conduit, ont voté pour la prohibition, la loi actuelle limite si étroitement la concession de patentes, que celles-ci n'existent qu'en deux de ces dix-huit « counties ». Personne ne peut demander une patente sans être muni d'un certificat signé par deux tiers des habitants dans le voisinage, et ce certificat n'est valable que pour une année, terme de validité de la patente elle-même.

La province de Prince Edward's Island n'a plus de législation particulière à ce sujet, vu qu'elle a adopté la loi générale du Canada dite « the Scott Act » et jouit par conséquent d'une prohibition absolue.

Dans les provinces d'Ontario, de Manitoba et de Québec, il y a une organisation assez complète de conseils municipaux, qui ont le droit de régler à leur gré les dispositions locales pour le débit des boissons. Dans les grandes villes de Québec et de Montréal, toute demande de patente doit être approuvée par le conseil municipal qui n'a pas le droit de l'octroyer si une majorité des voisins s'y opposent. Dans l'Ontario et le Manitoba le conseil municipal peut, avec l'assentiment d'une majorité des électeurs, interdire toute patente. Dans le Manitoba toutefois, il faut une majorité de 60 pour cent; mais, en revanche, aucune patente ne peut être renouvelée, si huit personnes parmi les voisins s'y opposent. L'ouverture d'un nouveau cabaret ne peut avoir lieu sans l'assentiment de seize sur les vingt habitants les plus rapprochés du local en question.

Presque toutes les provinces exigent que les cabarets soient fermés pendant les jours d'élection municipale ou provinciale et, en outre, dans la province de Québec, la veille de ces jours. Ils sont également fermés dans la Nouvelle-Ecosse depuis six heures du soir de samedi jusqu'à sept heures de lundi matin, et autre part pendant un dimanche moins étendu : — par exemple, dans le Manitoba, depuis 8 h. 30 du soir (samedi) jusqu'à 7 heures du matin (lundi). Par exception, les voyageurs demeurant dans un hôtel, peuvent se procurer des boissons avec leurs repas.

Quant à la province de Québec, la seule qui ait voté contre la prohibition, écoutons le premier ministre du Canada, Sir Wilfrid Laurier, qui n'est pas personnellement en faveur de la mesure; il a dit récemment en recevant une députation très nombreuse de Tempérants prohibitionnistes :

« On a beaucoup dit ici sur le vote dans la province de Québec. C'est sans doute une importante considération, que la seconde province du pays se soit prononcée contre la prohibition ; mais ce n'est pas la plus importante. Québec fait partie du Canada ; et je connais trop bien mes compatriotes de cette province pour ne pas reconnaître qu'ils se soumettent volontiers à la loi, et qu'ils prendront part à la tâche de la confédération, comme nous sommes ici liés ensemble par la Providence divine. Il faut que ceux qui ont été autrefois antagonistes les uns des autres, mais qui doivent être selon les plans de la Providence des amis sincères, agréent les transactions mutuelles nécessaires pour assurer cette amitié.

» Je suis cependant charmé de constater que Québec, tout en rejetant la proposition, est néanmoins favorable à l'abstinence.... Plus d'une moitié des municipalités rurales sont déjà sous un régime de prohibition locale.

» Sur 933 municipalités rurales, il y en a 603 où aucune patente n'a été octroyée l'année passée, contre 330 où il existe des cabarets. Nous avons cette « option locale » dans la province de Québec depuis 1864, et il paraît que le peuple en est content. Elle a été ainsi en exécution sur plus de la moitié de la province, et je crois qu'elle est assez bien observée, sauf dans les grandes villes. »

Ces derniers mots de Sir W. Laurier nous renvoient à nos observations sur l'opération de la loi prohibitive dans les Etats-Unis. Partout il semble qu'il existe dans les grandes villes, et surtout s'il s'y trouve un élément considérable d'étrangers, de matelots et d'immigrants, beaucoup de difficulté à exécuter une loi qui se mêle aussi intimement des habitudes et des appétits de la population ; et nous ne devons pas, peut-être, nous étonner si le progrès de cette législation bienfaisante est assez lent, s'il y a des alternatives de succès et de défaite. La leçon qui paraît résulter de l'expérience de l'Amérique du Nord, soit dans le Canada, soit dans les Etats-Unis, c'est qu'une loi essentiellement bonne, juste et bienfaisante a besoin d'être soutenue par une opinion publique, intelligente, ferme et chrétienne ; et probablement on devra insister dans tous les efforts pour améliorer notre législation pour que le pouvoir de se protéger contre le commerce des boissons soit concédé aux communes, aux municipalités, aux paroisses, partout où cette opinion existe, sans attendre l'action de toute une nation, toute une province.

La défense du débit de boissons au moyen d'une option locale, telle doit être notre demande, et après trente ans de ce système, on peut espérer que les peuples Européens seront prêts à imiter nos braves citoyens du Canada, et demander à leurs gouvernements, la suppression totale de ce commerce désastreux sur tous leurs territoires.

## TABLEAU

| Adoptée            | Abrogée                                                                                                    |
|--------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1846 Maine         | 1856 adoptée de nouveau en 1858 et toujours en vigueur.                                                    |
| 1851 Illinois      | 1853                                                                                                       |
| 1852 Massachusetts | 1868 réimposée en 1869, abrogée définitivement en 1875.                                                    |
| 1852 Rhode Island  | 1863 » 1874, » jusqu'en 1875.                                                                              |
| 1852 Vermont       | toujours en vigueur.                                                                                       |
| 1854 Connecticut   | 1872                                                                                                       |
| 1855 Delaware      | 1857                                                                                                       |
| 1855 Iowa          | toujours en vigueur mais sujette à des exceptions qui (depuis 1894) permettent une espèce d'option locale. |
| 1855 Michigan      | 1875                                                                                                       |
| 1855 Nebraska      | 1858                                                                                                       |
| 1855 New Hampshire | toujours en vigueur, défense, non pas de la fabrication, seulement de la vente.                            |
| 1855 New-York      | jamais réellement en vigueur, les juges ayant arrêté que la loi était contraire à la Constitution.         |
| 1867 Kansas        | 1879, réimposée au moyen d'un amendement de la Constitution.                                               |
| 1885 South Dakota  | 1896                                                                                                       |
| 1887 Alaska        | toujours en vigueur.                                                                                       |
| 1890 North Dakota  | » »                                                                                                        |

**M. le Président** donne la parole à M. Matti Helinius, d'Helsingfors (Finlande) pour son rapport sur

### Laws concerning intoxicating liquors in Finland. A unique strike.

#### Une grève contre l'alcool en Finlande

PAR M. MATTI HELINIUS, HELSINGFORS, FINLANDE

*Analyse.* — Le Canada, la Norvège et la Finlande sont les pays où le mouvement en faveur de l'interdiction radicale par voie législative, de la fabrication et de la vente des boissons enivrantes est le plus avancé. Le Canada tient la tête en ce moment dans cette course vers l'abstinence obligatoire, et si la Finlande n'est qu'au troisième rang, elle ne désespère pas de rattraper bientôt la Norvège.

La prohibition y existe déjà dans les campagnes, sauf dans quelques petites stations de chemins de fer et à bord des bateaux à vapeur, il est interdit d'y vendre ou même d'y servir des spiritueux ou du vin. Dans la grande majorité des cas, les municipalités ont aussi interdit la vente de la bière en quantités moindres de 25 bouteilles en une seule fois.

Les villes au contraire ont adopté le système de Gothenburg. Une société fermière, « *bolag* », y débite les liqueurs sous le contrôle des autorités municipales, qui fixent le nombre de restaurants où cette vente est autorisée. En général, la vente des vins est aussi monopolisée par le « *bolag* ». La vente de la bière y est libre.

Le peuple de la Finlande n'est pas satisfait de la législation actuelle.

Au printemps de 1898, ce pays a été le théâtre d'une grève d'un caractère unique. 70,000 hommes et femmes de toutes les parties du pays ont décidé pour un an de faire grève contre l'usage des boissons alcooliques. Nous ne comptons pas dans ce chiffre les

12,000 membres des diverses sociétés de tempérance. Ces 70,000 ont déclaré à une assemblée générale de leurs délégués, que le but de la grève était l'interdiction radicale de la fabrication, de l'importation et de la vente de toute espèce de boisson enivrante.

Si cette loi ne passe pas à la prochaine session du « *Landtdag* », ils demandent que tout au moins la loi établisse partout « l'option locale » et donne à tous les adultes, femmes aussi bien qu'hommes, le droit de voter sur cette question de la prohibition sur tout le territoire de la commune. La partie la plus éclairée de la population Finlandaise soutient énergiquement ce projet, et l'on est bien décidé à ne pas se donner de repos avant que la loi ait passé.

Some two years ago, the well-known Central European temperance champion, Prof. A. Forel, wrote to the leader of the temperance movement in Finland, Dr. A. Granfelt, « Every one here has his eyes turned toward the North. The first State (Canada, Norway, or Finland?) that gets a prohibitory law will cause a new turn in the condition of affairs, and will give a powerful impetus to our efforts in Central Europe ». During the last few years, Finland seems to have fallen in the shade beside Canada and Norway in this cause; but we will not yet give up the race, at least not with Norway.

The details of Finland's battles for the enacting of laws against intoxicants can not be of any special interest to Europe in general.

For the sake of orientation, we will only mention what has been gained thus far. In Finland, the laws concerning intoxicating drinks divide alcoholic liquors into three different groups, as follows: — 1) brandy, cognac, and other distilled drinks containing more than twenty-two per cent. (volume) alcohol at 15° C.; — 2) wine and other « weaker » intoxicants containing at least four and at most twenty-two per cent. (volume) alcohol; — 3) intoxicating malted drinks, beer and stout.

Now prohibition really exists, with very few exceptions, in the *country towns* of Finland. Brandy, cognac, and also wines are forbidden to be retailed and served in the country. A few hotels for tourists, to which the county boards, with the approbation of the community, have given license, steamers licensed by the county boards, and railway stations are the only exceptions. The community decides as to whether the sale of beer shall be allowed or not (local option), and they nearly all have adopted prohibition even in this case. A few beer brewers in the country are allowed to sell their beer direct from the brewery, but not in quantities of less than twenty-five bottles.

In the *cities* it is different. In most cities, the right to retail and serve brandy and cognac is given to the *bolag*, like those of the Gothenburg system. The stockholders of the bolag receive only six per cent. of the gain; of the remainder, three-fifths must be used for philanthropic purposes in the city where the bolag is located; and two-fifths go to the funds to improve the transit. In those few cities where individuals still have the right to sell cognac etc., it is not lawful to sell

those drinks together with other goods; they must be sold from a separate store. At fairs and similar occasions when a great number of people come together, all sale of brandy, cognac, etc. is prohibited. And last but not least, the city council have *full right* to decide as to whether the retailing and serving of distilled drinks shall be allowed in the city at all. When the city council biannually decide on this question, those members of the council who are in possession of the right to manufacture or sell distilled drinks are not allowed either to take part in the discussion or to vote. In practice, however, we know of very few instances where the city council have exercised the right to strictly prohibit the retailing and serving of distilled drinks. There are a number of restaurants, especially in the larger cities, beside the workers' restaurants of the bolag that have the right to serve spirits. But the main thing for the temperance party is to have their men carried through, by vote, at the election of city council. Of a similar nature is the law concerning the sale of wines and other « weaker » intoxicants. Even the sale of these is mostly in the hands of bolags. The restaurants that have the right to serve distilled drinks may, however, also serve wines. But the worst is the sale of beer, which is very flourishing. The city council have the right to express their opinion as to whether or not the applicant has the moral fitness to sell beer, but they have not the power to refuse; that right belongs to the magistrate. On the other hand, the serving of beer may be prohibited by the city council except in such restaurants as have licenses to serve distilled drinks and wines.

The population of Finland is not satisfied with these laws, however. And the dissatisfaction found its expression in the unique strike, the like of which has never been known.

In the year 1896, at their second meeting at Tammerfors the organized workers of Finland made manifest their position toward the temperance cause in the following resolution: « The meeting recognizes strict temperance as the correct principle in regard both to the individual advocate of the workers' movement and the efforts of the workers' societies. »

The reporter, who had the pleasure of introducing the question, said, among other things: « However attractively intoxicating drinks may be presented to me, no one can *compel* me to buy them. The workers in Finland ought to make a *giant strike against the use of intoxicants*. If we agree on a strike, then, of course, *all* must take part, else it is impossible to gain anything. As regards the proposed strike, every advocate of the workers' movement must *himself* be a total abstainer, or else — no matter how moderate he may be — he only supports the drink habit and the liquor traffic. »

However, the idea of such a strike seems to have been forgotten for some time. Whether it was this idea, however, that was smouldering in the minds of some, to burst forth at the opportune moment into a

blaze, or whether it was an independent conviction that in the spring of 1898 caused the « Strike against the Use of Alcohol » in Finland, is hard to tell.

Be this as it may, on the 6th of March, 1898, a meeting was held in the city of Kotka, called together by two workingmen, KaHe Heikkilä and Emil Andersson, to publicly announce a Strike against the use of alcoholic drinks. For a beginning, it was decided for one year, from May 1, 1898 till May 1, 1899, to observe strict abstinence from the use of brandy, cognac, punch, wine, beer, and other intoxicating drinks.

But even this attempt would have been of only a local character had not one of Finland's most energetic advocates of ideal enterprises, Dr. Konr. Relander, put himself at the head of the movement. One month previous to the time here spoken of, he had been elected superintendent of the Workingmen's Society in the city of Uleaborg. He had the confidence of the whole country and of all classes of society; hence he was the right man in the right place. He called a meeting at Uleaborg, and by virtue of this meeting he sent out a circular letter to all workers', youths' and similar societies in the country, requesting them to join the strike. Those joining it had to sign a promise, often pledging their honor, that they would for one year discard all use of intoxicating drinks. During the entire spring, lectures and meetings were held at different places. And the consequence was that when statistics later were made and published by Dr. Relander, the fact was revealed that about 70,000 men and women, of all classes of society, but mostly of the working class, had joined the « Strike League against Intoxicating drinks ».

The 1st of May, the « Strikers » arranged open air meetings, and these proved a success, the equal of which no one had ever witnessed in Finland. In places where there was a sufficient amount of « agitative » force, the response was so great, as for instance in Tammerfors, « Finland's Manchester, » with a population of some 27,000, that over 8,000 joined the strike. 70,000 must also be considered a large number, when it is remembered that all the temperance societies in the country, which have been working diligently for more than fifteen years, have only 12,000 members, at most. As a rule, the names of those who before had been members of other temperance societies, were not written on the Strikers' list. It is evident, however, that both the temperance societies, and individuals who were practising the principles of temperance, either took a leading part in the movement, or supported it as far as possible. Of course, there were many pledge-breakers in this movement, as not a few of those who took part in it were more or less affected by alcoholism and already had the disease in their bodies, that is, they were not able to resist, for any length of time, the temptations that in the larger cities confronted them at almost every step. But already this honest attempt deserves



to be recognized; and as an expression of opinion, their taking part in the « Strike » was of great importance.

In order to have an universal program of work, and to decide on the continuation of the « Strike » after the first year, etc., representatives from the different « Strike Leagues against Intoxicating Drinks » assembled at Tammerfors, the 14th and 15th of November last. All the prominent advocates of the temperance cause in the country, among them several ministers, physicians, members of parliament, etc., and the leaders of the workers' party, had met together. Dr. Relander presided. Some little difference of opinion existed concerning smaller matters, but the most important resolutions were carried *unanimously*. Those resolutions are, in substance, as follows:

1. Speakers on temperance must be supplied, at least one in every county. They should work everywhere, in the cities as well as in the country, organizing Strike Leagues and temperance societies, and spreading temperance literature.
2. A board of nine members should prepare an universal program of work, and plan for the future arrangement and prosperity of the movement.
3. The manufacture and sale of intoxicating drinks should be regarded as an unworthy and disgraceful employment in which no honest man should be engaged.
4. To be drunk, during office hours especially, but also outside of such, should be considered so great a crime as to make any person guilty thereof entirely unfit for any office whatever, whether it be that of the State, of the community, or of the private individual.
5. Those taking part in the « Strike movement » should, provided other interests are not at stake, always vote for such candidates to the landtdag (parliament) or to the city council, as are willing to advance prohibitory laws, and by virtue of existing laws promote the temperance cause as far as possible.
6. Instruction concerning the effects of alcoholic drinks, based upon scientific facts, should be introduced into the schools.
7. The chief aim of the « Strike League against Intoxicating Drinks », is to effect strict prohibition of all sale, manufacture, and importation of intoxicating drinks. In the next session of the landtdag should be introduced a giant petition, with signatures from all parts of the country, in which the government should be requested to enact such measures as are necessary for the realization of prohibitory laws.

Even though the public opinion does not as yet seem to be prepared for a general prohibition, yet the meeting decidedly requests that all the now existing legislation on intoxicating drinks be revised, and

that all adults, men and women, be granted the right to decide, by a general vote, everything pertaining to the manufacture, sale, and importation of intoxicating drinks within the limit of the county.

8. The meeting considers it the duty of the government to require total abstinence from liquors on the part of every person in whose hands has been entrusted the care of fellow citizens, property and life, and to prohibit the sale of intoxicating drinks on the State railways and on steamers.

The significance of these resolutions will be obvious when it is remembered that they are backed up by the most clear-sighted and vigilant part of the population; and they are determined not to rest until the resolutions are carried. These resolutions do not by any means originate from the extreme elements of the social question in Finland. At the meeting where these resolutions were adopted, every day's work was commenced and closed with prayer, and the leader of the movement, Dr. Relander, is a Christian. Here was a practical question where all who esteem the welfare of the public higher than their own indulgence of appetite or love of gain could agree; and it was a question the satisfactory settlement of which is of the greatest importance to the whole people, but especially to the working class.

To the outsider it may appear that these resolutions were rather too strict, so that some even may be inclined to define them as « extreme. » In that case, it will only be necessary to remember the present situation of Finland. We must do away with our internal foes, for it is in our power to conquer them. We can not afford to let such an amount of spiritual and material capital go to waste in the alcoholic stream. Even a small nation like the people of Finland may guard its existence, provided it has the required moral strength — and *only* on that condition can it do it. Therefore Finland has made the strike against alcohol.

Thus it will be seen that we are busy in Finland at the present time; for our battle against alcohol is not the least important part of the peaceful fight we are waging for the existence of our nation.

**M. le Président** donne la parole à M. le Dr Legrain pour sa communication sur l'*option locale et son application à la France*.

M. le Dr Legrain, à qui la préparation du Congrès a pris tout son temps, s'excuse de ne pouvoir fournir un rapport écrit, mais il expose en quelques mots, la substance du sujet qu'il désire traiter devant la deuxième section.

Très partisan de l'option locale et de la prohibition comme de toutes les mesures susceptibles d'exalter l'effort privé, il approuve les considérations présentées par les précédents orateurs et les appuie. On peut être légitimement surpris de voir que le mouvement d'option locale, c'est-à-dire en faveur d'une mesure qui repose essentiellement sur la libre consultation populaire, n'existe point dans un pays qui se pique pourtant de démocratie. Ce fait démontre mieux que tout autre que la démocratie

d'étiquette n'a rien à voir avec les sentiments vraiment démocratiques.

Aucun pays mieux que la France ne doit pouvoir se prêter à une consultation populaire, puisqu'elle est dotée du suffrage universel. Il est étrange que les communes, que les citoyens électeurs n'aient point qualité pour émettre leur opinion pour ou contre l'installation dans les villes d'établissements dont la principale fonction est précisément de porter un coup à la santé publique, d'entretenir le désordre et le scandale. Il est inouï qu'une ville qui se compose en majeure partie de gens sobres et tranquilles soit dans l'obligation de supporter les méfaits d'une minorité avinée ou alcoolisée.

Il n'y a rien de plus logique, de plus moralisateur que l'option locale. Il est fort difficile, il est vrai, d'obtenir, à l'heure présente, du Parlement français, des dispositions légales qui auraient pour effet de porter une atteinte au commerce des spiritueux. Mais il n'est pas impossible que le Parlement français accepte avec une certaine facilité le principe de l'option locale. N'y aurait-il pas là pour lui un excellent procédé pour se débarrasser d'une indéniable servitude ?

Consacrer le principe de l'option locale ne serait point *a priori* porter atteinte au commerce des spiritueux, ce serait tout simplement renvoyer les débitants et les consommateurs dos à dos. Ce serait à eux à s'entendre. Ce système serait le renouveau des Associations de Tempérance qui, du coup, verraient s'accroître leur influence avec leurs responsabilités. C'est à elles, en effet, qu'il incomberait de préparer ce nouveau genre d'élection. Rien ne serait plus fructueux pour les progrès de la Tempérance que d'obliger débitants et consommateurs à se mesurer. Que de gens qui, présentement, s'endorment au sein d'une coupable quiétude, comptant toujours sur le gouvernement, qui demain changeraient d'attitude si la loi leur imposait comme devoir de manifester par un vote leur amour ou leur aversion pour les spiritueux !

---

## DEUXIÈME SECTION

---

HISTOIRE, ÉCONOMIE POLITIQUE & SOCIALE

---

### DEUXIÈME SÉANCE

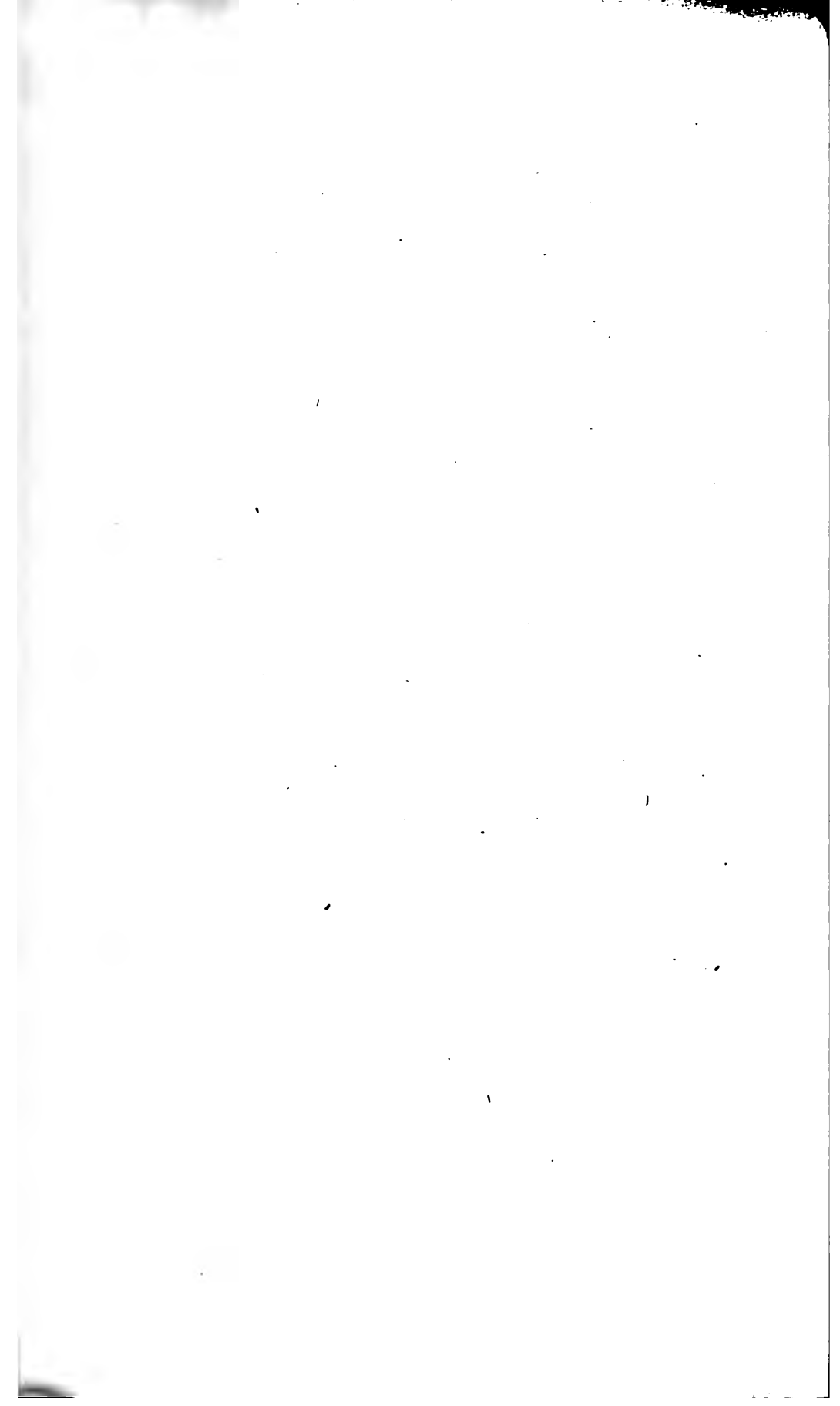
---

Législation & Prohibition

---

## ANNEXES

(Mémoires non discutés par suite de l'absence  
de leurs auteurs)



## Annexe N° 1

---

### Le privilège des bouilleurs de crû et l'alcoolisme dans le département de la Manche

PAR M. MARIVAL

Directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, à Loches.

Dans l'inquiétant développement que l'alcoolisme a pris en France depuis quelques années, l'un des facteurs les plus importants a été incontestablement, dans certaines régions, le privilège des bouilleurs de crû. Je n'en veux pour preuve que ce que j'ai pu apprendre et constater auprès des instituteurs et des habitants du département de la Manche, pendant un court séjour que j'ai fait dans ce pays en qualité d'inspecteur primaire.

Il arrive en effet que très fréquemment la provision de cidre récoltée dans les fermes dépassant la consommation annuelle, lorsque la nouvelle récolte approche, chaque propriétaire se préoccupe de débarrasser les tonneaux encore remplis. Aucun débouché n'ayant été assuré à ce stock de cidre, les propriétaires se bornent à le faire distiller. Ils en fabriquent ainsi une eau-de-vie d'autant plus nuisible que l'alcool éthylique y est associé à d'autres substances encore plus nuisibles, et que le titre en est habituellement d'au moins 60 degrés. Les quantités d'eau-de-vie ainsi fabriquées dépassent l'imagination. Dans un très grand nombre de maisons comptant huit ou dix personnes, il existe des provisions d'eau-de-vie s'élevant à un, deux et même trois tonneaux, de 12 à 1,400 litres chacun.

On devine le résultat : la tentation que crée une provision pareille de poison mis à la portée du consommateur, l'amour-propre du propriétaire qui s' imagine que le produit de sa récolte est ce qu'il y a de meilleur ; l'abondance du produit toxique, toutes ces conditions réunies font que l'on consomme dans les campagnes des quantités prodigieuses d'alcool. Le café est devenu un simple prétexte à boire de l'eau-de-vie. Dans les cabarets, on demande un sou de café, avec sous-entendu cinq ou six sous d'alcool. Nulle part le préjugé de la valeur de l'alcool comme aliment ou fortifiant n'est plus profondément enraciné, à tel point que j'ai vu des pères de famille additionner la tasse de café de leurs fillettes de 8 à 10 ans d'une bonne rasade d'eau-de-vie. L'alcoolisme s'étend des maîtres aux domestiques, et les premiers donnent souvent à leurs journaliers de l'eau-de-vie en guise de

complément de salaire, et qui est écoulée en fraude sans acquitter les droits de régie.

Evidemment, la répression de la fraude, la suppression même du privilège, seraient à l'heure actuelle à eux seuls, des remèdes tardifs et insuffisants. Je pense qu'ils s'imposent néanmoins, et qu'il faudra y joindre une vigoureuse campagne pour persuader les instituteurs d'abord, et les populations ensuite, du pouvoir nocif et toxique de l'alcool. Il y va de la conservation et de la préservation d'une de nos plus belles et plus vigoureuses races françaises que le fléau menace d'abâtardir.

## Annexe N° 2

### Les lois françaises qui ont rapport avec l'alcoolisme

PAR E. NICOLAS

Professeur à l'Ecole nationale professionnelle d'Armentières

Le Congrès antialcoolique de 1899 va avoir à discuter un nombre considérable de mémoires. Les conclusions qui seront adoptées, après avoir constaté l'état présent de notre société sous le rapport de l'alcoolisme, tendront à faire prendre, pour l'avenir, des mesures capables d'enrayer le fléau qui nous menace.

Ne regardons pas que l'*avenir* en fait de mesures à prendre. Le *passé* pouvait beaucoup pour l'antialcoolisme et c'est à lui qu'il faudrait quelque peu revenir. C'est un peu notre faute si les moyens que nous avons en notre pouvoir ont abouti à un résultat négatif; c'est un peu notre faute, pour parler plus franchement, s'il y a tant d'alcooliques en France.

Essayons de montrer que la *non exécution* des lois ayant trait à l'alcoolisme est pour quelque chose dans les progrès du mal.

*Loi du 23 janvier 1873 tendant à réprimer l'ivresse publique.* — Quels ont été jusqu'ici les effets de la loi du 23 janvier 1873, loi tendant à réprimer l'ivresse publique? *Nuls, cent fois nuls.*

S'imaginerait-on à voir les dimanches et les lundis des pays d'industrie que cette loi existe; et cependant les articles 1, 2 et 3 sont nets et formels. Concédon's que si elle était strictement appliquée elle serait sans action sur les alcooliques invétérés, buveurs de profession qui ont perdu tout sentiment de dignité personnelle, tout respect d'eux-mêmes, mais combien en arrêterait-elle dès le début par ses pénalités fort bien graduées. On pourrait retomber après avoir en-

couru l'amende de 1 à 5 fr. après la première infraction : beaucoup ne s'exposeraient pas, après nouvelle récidive, à être traduits en police correctionnelle et à se voir condamnés à l'emprisonnement de 6 jours à 1 mois et à l'amende de 16 à 300 fr. Beaucoup à leur sortie de prison se surveilleraient et éviteraient de se faire repincer dans les douze mois, car alors ce serait un mois de prison et 300 francs d'amende ou même le double.

Viendrait ensuite la perte des droits civils et politiques qui en corrigerait pas mal encore.

Il faudrait pour cela faire appliquer la loi. En réalité elle n'existe que sur l'affiche du cabaret si toutefois on n'a pas oublié de coller celle-ci.

A propos des articles 4, 5, 6, combien de débitants depuis 1873, se sont vus condamner à l'amende de 1 à 5 fr., à 1 mois de prison et 16 à 300 fr. d'amende, au double de ces peines, à la perte des droits civils et politiques, à la fermeture momentanée du cabaret pour avoir servi à boire à un homme ivre ou à un mineur de moins de 16 ans. Combien ? il n'y en a pas un sur 1000. Et on se plaint du trop grand nombre de débits : voilà justement le moyen d'en fermer le quart. A quoi bon une nouvelle loi qui ne sera pas votée, ou qui, si elle l'est, ne sera pas appliquée. Est-ce que les débitants ne sont pas les électeurs les plus influents de M. le Député, de M. le Maire ?

Et l'article 7 qui punit d'une amende de 1 à 5 fr. et de 6 jours à 1 mois ceux qui ont fait boire jusqu'à l'ivresse un mineur de moins de 16 ans ; combien de fois l'a-t-on déjà appliqué ? Un cas s'est présenté il y a quelques mois près de Charleroi et s'est terminé d'une façon tragique. Deux buveurs attablés dans un cabaret ont fait boire de l'eau-de-vie à un enfant de 9 ans : l'enfant s'affaisse. Nos deux hommes, comprenant ce qu'ils viennent de faire, s'échappent. L'enfant meurt au bout de trois jours. Le fait-divers rapporte que les auteurs sont activement recherchés. *Naturellement* on ne les a pas retrouvés. *Naturellement* encore on n'a pas inquiété le cabaretier qui assistait impassible à ce spectacle et se hâtait d'empocher le prix des consommations. Quelle différence y a-t-il entre ce cas et un meurtre suivi de mort sans intention de la donner ? s'il y en a une, elle n'est pas en faveur de ces deux ignobles buveurs et du cabaretier qui les servait.

On n'inquiète pas davantage un débitant qui sert 12 verres de cognac à boire pendant les 12 coups de l'horloge voisine, quand l'auteur du pari tombe mort au 8<sup>e</sup> verre.

Il en est de même de celui qui sert 24 absinthes dans une soirée au même client lequel va ensuite, poursuivi par des hallucinations, se pendre à la rampe de son escalier.

Voilà des gens qui ne relèvent que de la cour d'assises : on ne pense ni à les arrêter, ni à les blâmer.

Nous avons donc bien raison de dire que *la loi n'existe pas en fait*.



*Loi du 17 juillet 1880 sur l'ouverture des débits de boissons.* — Celle de 1880 sur l'ouverture des débits de boissons est peut-être un peu mieux appliquée ; mais que de débits doivent s'ouvrir sur le vu de dossiers incomplets ou faussés à dessein. La faveur occupe tant de place à notre époque. Nombre de débitants locataires n'ont même pas en leur possession le mobilier du cabaret. Quel recours exercer contre eux dans ces cas pour les amendes, les patentes. Ne pourrait-on atteindre le propriétaire, le brasseur dans le Nord, pour qui louer des débits est une industrie.

Souhaitons que la *loi en projet sur la limitation du nombre des débits* vaille mieux que celle qui nous régit. L'idée, très louable en soi, risque cependant d'échouer devant l'inertie de beaucoup de municipalités.

*Règlements sur la prostitution clandestine.* — Sous une forme particulière, certains débits de boissons sont les plus grands facteurs de l'alcoolisme. Ce sont les débits qui abritent la *prostitution clandestine*, si toutefois on peut appeler clandestine une prostitution qui commence en toute liberté dans la salle de débit pour se continuer dans les chambres garnies de la maison. Le mot maison de tolérance non autorisée serait bien plus rationnel. L'on commence par le *petit verre* pour continuer par les *punchs*, les *liqueurs* de toute nature et le *champagne*. Si un individu soumis à ce régime pendant des années ne devient pas alcoolique... et le reste, je ne m'y connais plus. C'est cependant ce qui se passe en grand dans les villes du Nord.

A Paris on tourne les règlements par l'association : un certain nombre de femmes s'associent pour tenir une brasserie, un bar ou quelque chose d'analogue. Ces établissements sont un peu surveillés : le commissaire de police a le droit d'y pénétrer à telle heure qui lui plaît, tant que l'établissement est ouvert ; le règlement général du 15 octobre 1878 pour le service des mœurs est formel. Mais en province, quelle fumisterie ! tout est permis et on ne surveille rien.

A X... (Nord), la majeure partie des estaminets comptent une ou plusieurs femmes logées en garni dans la maison. Ces femmes travaillent chez elles : leur occupation consiste à visiter les pièces d'étoffe pour en réparer les défauts. En tout temps, mais surtout le dimanche, ces femmes servent à l'estaminet (première infraction), et provoquent les clients ouvertement pour se faire offrir un petit verre et le reste s'il y a lieu (deuxième infraction). Tout cela paraît naturel et aucune répression ne s'exerce. Voilà cependant des faits qui tombent sous le coup de la loi ou des règlements municipaux.

Que de jeunes gens de 16 à 20 ans doivent succomber dans ces villes même après avoir été convaincus par un enseignement anti-alcoolique. Que de femmes seraient d'honnêtes mères de famille si on était sévère pour ces établissements qui les débauchent dès leur plus tendre jeunesse.

Nous serons longtemps encore impuissants dans des cas semblables : c'est dans sa racine qu'il faudrait couper le mal et je ne vois pas qui oserait s'y risquer ; il y aurait immédiatement interpellation à la Chambre, pour *tracasseries* exercées par la police vis-à-vis de ces *Messieurs les cabaretiers* !

*Loi sur la mendicité.* — Dans un autre ordre d'idées, il existe une loi sur la mendicité qu'on pourrait appeler *loi favorisant l'alcoolisme*. Les deux tiers des mendiants vendent leur pain. L'argent qu'ils en retirent et les petits sous qu'ils ramassent passent à l'alcool, et cependant nous avons une loi sur la mendicité.

Il semble qu'on ne puisse sortir du texte de l'article 274 : « Toute personne qui aura été trouvée mendiant dans un lieu pour lequel il existera un établissement public organisé afin d'obvier à la mendicité, sera punie de 3 à 6 mois d'emprisonnement et sera, à l'expiration de sa peine, conduite au dépôt de mendicité. »

Malgré ce texte, on ne peut faire un pas dans la rue sans être accosté par un mendiant tout aussi valide que vous. Il y en a toute la journée pendus à la sonnette de votre habitation ; les cafés en sont remplis : ils entrent pour faire une quête et sortent pour passer à un autre. Le bureau de bienfaisance sait pertinemment que nombre de ses assistés se livrent à la boisson et il continue néanmoins à distribuer ses secours.

Beaucoup de gens, *charitables par ostentation*, préfèrent avoir leur *distribution*, leurs *pauvres*, que de faire un don au bureau de bienfaisance où la répartition serait équitable. Mais Madame une Telle ne pourrait plus dire **mes** pauvres, **ma** distribution.

Ne proposez pas à ces indigents d'aller faire un repas au Dépôt de mendicité : *on n'y donne pas d'eau-de-vie*. En sorte que finalement on fait la charité au cabaretier : je ne pense pas que ce soit là un idéal bien enviable.

L'article 275 vise les mendiants valides. Pour ceux-là, il faudrait être d'une sévérité extrême. Qu'on me cite ceux qui ont été pris en flagrant délit et punis de 1 à 3 mois d'emprisonnement. Qu'on me cite ceux qui « ont été arrêtés hors du canton de leur résidence » et qui ont été punis d'un emprisonnement de 6 mois à 2 ans. On peut prendre ces gens en *état d'ivresse*, en *flagrant délit de mendicité* et on les laisse se promener librement ; ce sont des *chemineaux*, dit-on, on sait ce qu'ils valent. Si on avait, dès l'origine, demandé à Vacher ses moyens d'existence, ses papiers, des traces de ses passages antérieurs, on n'aurait pas eu à compter ses victimes.

Et ces bohémiens, véritables villages ambulants, semant la terreur sur leur passage : leur faire la charité, c'est donner aux débitants. Mieux vaut ne pas être charitable que de l'être dans ces conditions.

L'article 276 n'est pas plus appliqué : un paragraphe mérite de nous retenir ; ceux qui mendieront en réunion, sauf mari et femme, père

et mère ou jeunes enfants, aveugle et conducteur, seront punis d'un emprisonnement de 6 mois à 2 ans. Laissons de côté la vérification de l'état civil de deux personnes mendiant en réunion, ce que nous n'admettons pas, c'est qu'un père, une mère profite de l'infirmité de son conjoint, de l'infirmité d'un enfant pour exploiter la charité publique, c'est que des parents envoient leur enfant mendier pour vivre à ses dépens. Si par malheur une famille pauvre a un enfant aveugle, il y a des asiles pour recevoir cet enfant; c'est à la commune, au département, à l'Etat, qu'*incombe* le soin d'élever cet enfant. Mais ici encore les parents préfèrent l'exploiter, — l'alcool souvent y trouve son profit — que de l'envoyer dans un asile.

Un bureau de bienfaisance qui secourt des cas semblables devrait, ce serait laire œuvre de charité à l'égard du déshérité, devrait dis-je, prendre l'initiative de proposer l'internement de l'enfant qui est en cause. On peut l'instruire dans un asile d'aveugles et en faire quelque chose; on le rend indéfiniment malheureux en ne lui apprenant qu'à tendre la main, plus malheureux encore si le fruit de ses aumônes passe à l'alcool, car il partage dans une certaine mesure le gain de la journée et continuera ainsi sa vie durant. Si l'enfant n'a aucune infirmité, il mendie pour rapporter à ses parents au lieu de fréquenter l'école, devient vicieux dans toute l'acception du mot, prend de bonne heure l'habitude de boire de l'alcool; il finit sûrement par la maison de correction, où il forme, d'après les rapports de directeurs de colonies pénitentiaires, la classe la plus mauvaise et la plus difficilement amenable.

Si les sacrifices de l'Etat, des communes, des bureaux de bienfaisance n'aboutissent qu'à peupler les maisons de correction, ce n'est pas la peine d'entretenir à grand renfort d'argent une armée de policiers chargés de faire exécuter les lois.

Des lois plus récentes qui sembleraient être de circonstance pour assurer la qualité des produits vendus dans le commerce, n'assurent aucune garantie au consommateur, parce qu'on ne se donne pas la peine de les appliquer ou qu'elles sont incomplètes. Nous voulons parler de la *loi du 6 avril 1897 sur la fabrication des vins artificiels* et de celle qui vient d'être votée tout récemment sur la *falsification des matières alimentaires*.

*Loi du 6 avril 1897 sur la fabrication des vins artificiels.* — La loi sur les vins artificiels est illusoire en pratique. Les visites que font les employés de la régie chez les marchands de vins ne suffisent pas pour empêcher les commerçants malhonnêtes de fabriquer de toutes pièces un vin artificiel, qu'on nous vend ensuite comme vin extra. Un employé de la régie ne pourrait que saisir un vin suspect et l'envoyer à un laboratoire d'analyse désigné qui déciderait si les alcools non rectifiés, le furfurol, les huiles de vin française ou allemande, entrent dans la constitution de ce vin.

Le fait-on ? nous ne le croyons pas : à notre avis, on fabrique autant de vin artificiel depuis la promulgation de la loi qu'avant. Et cependant quelle influence néfaste n'exerce pas le vin artificiel dans le développement de l'alcoolisme. Le D<sup>r</sup> Laborde cite un cas typique de folie alcoolique dû à l'absorption de deux verres de vin artificiel contenant du furfural. Si ces exemples sont rares, il n'en est pas moins certain que ceux qui consomment de pareil vin sont exposés à devenir plus ou moins rapidement alcooliques. Parce que nous sommes dans l'impossibilité de distinguer les cas imputables à ce genre d'alcoolisation, s'en suit-il qu'il n'y en ait aucun. Ce n'est pas notre avis, et à défaut de statistiques, nous induisons que la loi du 6 avril 1897 a manqué son but en ne créant pas la surveillance étroite qu'elle exige dans son application.

*Loi de février 1899 sur la falsification des denrées alimentaires.*

— Nous ne connaissons pas la loi sur la falsification des denrées alimentaires qui vient d'être promulguée. Gageons qu'elle n'a pas prévu le cas de la falsification des eaux-de-vie. Et cependant la fraude est assez fréquente.

M. Trillat, tout récemment, dans son mémoire : *Recherche de l'alcool méthylique dans les liqueurs spiritueuses et dans les eaux-de-vie de marc* rapporte qu'il a trouvé dans les absinthes, kirsch, rhum, vendus à bon marché de 5 à 15 p. 0/0 d'alcool dénaturé ajouté frauduleusement. Et voilà ce qu'on offre à des pauvres gens qui n'ont que deux sous pour se payer un petit verre. Nous n'approuvons pas ces pauvres gens d'aller boire un petit verre, loin de là, mais ils sont cent fois plus excusables que les marchands de liqueurs et cabaretiers qui les empoisonnent sciemment, qui s'enrichissent à ce métier, et qu'on n'inquiète pas pour ce fait.

Et ceux qui ajoutent quelques gouttes d'acide sulfurique dans une eau-de-vie de façon à la rendre plus brûlante ? Il est vrai que les clients sont les premiers à réclamer, il leur faut du tord boyau, qui leur emporte la bouche, qui leur arrache la gorge, autrement l'eau-de-vie n'est pas bonne. Ce n'est pas une raison pour laisser les marchands d'eau-de-vie empoisonner des produits qui sont déjà assez poisons par eux-mêmes.

Tel est le bilan du passé. Il y a de quoi être sceptique et cependant nous n'exagérons rien. C'est la vérité dite crûment, sans ambages, sans détours ; mais pourquoi voiler une situation qu'on a trop tardé à dénoncer mauvaise.

L'avenir nous surprendrait s'il remédiait à l'état de chose actuel en ce qui touche le côté législatif.

Nous avons en perspective une loi sur la mendicité et le vagabondage : nous ne connaissons pas le projet dans son essence. Quel qu'il soit il ne peut être plus sévère que les articles 274, 275, 276 dont nous avons

parlé plus haut. Nous sommes suffisamment armés, il ne nous manque qu'une police pour faire exécuter la loi qui nous régit.

Nous souhaitons bonne chance à la *loi sur la limitation du nombre des débits* : elle pourra, dans la mesure de ses moyens, rendre service à la cause de l'antialcoolisme.

Il y a enfin la *loi sur le dégrèvement des boissons hygiéniques*. On la fait miroiter aux yeux des tempérants qui habitent les villes à octroi surchargé. Elle rendrait pourtant de rudes services à la cause de l'antialcoolisme. Comment espérer convaincre un brave ouvrier qui a à choisir entre un verre de vin et un verre d'eau-de-vie. Il vous répond invariablement : « Du vin ! il n'y en a plus de naturel. Comment voulez-vous qu'on puisse vendre 50, 60 centimes un litre de vin qui a payé 25 centimes d'octroi à l'entrée en ville ». Le verre d'eau-de-vie lui semble moins falsifié.

Et on hésite à dégrever les boissons hygiéniques. Sans compter l'iniquité de l'impôt qui les grève, ajoutons que si on ne voit pas le moyen de dégrever c'est, la plupart du temps, parce que ceux qui sont chargés de proposer des taxes de remplacement devraient commencer par s'imposer eux-mêmes.

On a crié à Paris quand on a dégrevé les boissons hygiéniques parce qu'on surtaxait l'alcool ou qu'on élevait les patentes. Mais c'est là qu'on doit chercher les taxes de remplacement. Si un cabaretier ne peut payer sa patente, qu'il ferme boutique, personne ne s'en plaindra.

En résumé, aucune des lois existantes n'a produit les effets qu'on était en droit d'attendre de chacune d'elles ; et ce, parce que nous ne savons pas les faire exécuter. C'est du haut en bas de l'échelle administrative l'indifférence et l'irresponsabilité dans le sens le plus absolu du mot : « Bast ! ça durera bien autant que moi ». Voilà le mot tacitement prononcé par tous ceux qui ont charge d'exécution. On ne voit pas qu'à force de répéter cette fausse maxime de conduite, la situation alcoolique devient inquiétante. Notre tempérament français s'accorde difficilement avec les rigueurs de la loi. Petit à petit nous nous considérons au-dessus de ses prescriptions et nous crions à l'injustice quand on nous demande le dixième de ce que son texte a le droit d'exiger de nous : conséquence forcée de la faiblesse qui préside à son exécution.

Nous pourrions déposer des conclusions. Dans l'impossibilité de les défendre de vive voix au Congrès, nous nous bornons à signaler au Comité ce côté de la question de l'alcoolisme. Quand on ne réussirait que dans un cas sur cent, à tirer de la loi ce qu'elle peut donner, si elle est bien appliquée, il vaudrait encore la peine de faire adopter un vœu dans ce sens. Il n'y a que des petits moyens dans la lutte contre l'alcoolisme : c'est de l'action combinée de tous, sans en excepter aucun, qu'il y a production de quelques résultats.

## Annexe N° 3

---

### The pauper inebriate, his Legal status, care and control.

BY D<sup>r</sup>. L. D. MASON, BROOKLYN, N. Y., U. S. A.

President of the « American Association for the study and cure of Inebriety ».

#### L'alcoolique indigent. Surveillance et traitement.

*Analyse.* — Effrayante est la statistique des arrestations pour ivresse. Mais il est important de considérer qu'un grand nombre des individus arrêtés sont des récidivistes endurcis, condamnés pour un très court espace de temps, qu'il faut, chaque fois, transporter en voiture à la prison, pour lesquels il faut sans cesse déranger des agents, des geôliers, des juges, tout cela aux frais de ceux qui paient les impôts. Mieux vaudrait des arrestations moins fréquentes et de plus longs séjours en prison, ce qui diminuerait beaucoup le travail de la police et des chambres correctionnelles. La statistique en serait très modifiée, puisque les individus qui, sur le présent régime, étant pris et repris, font monter à des chiffres considérables le nombre annuel des arrestations pour ivresse — ne se retrouveraient sur la voie publique, que de loin en loin.

De plus, — et c'est là l'opinion du capitaine Louis, comme le meilleur des directeurs de prison, — l'alcoolique sans cesse arrêté et relâché, tout en coûtant à l'Etat des sommes considérables, ne tire aucune amélioration quelconque de ces internements, à la fois trop fréquents et trop courts; tandis qu'en le plaçant pour un temps assez long, non dans une prison avec d'autres criminels, mais dans un asile où il serait traité en malade, bien nourri et soumis à un léger travail, on pourrait espérer, avec l'aide de Dieu, de lui faire quelque bien durable, de le guérir peut-être. Ce serait, en tout cas, plus économique et plus humain.

A certain proportion of the population of towns and cities is composed of what are called the « criminal classes » those that require the constant care and espionage of the police, and the adjudication of Justice.

Intermingled with these in no small proportion is the pauper inebriate — friendless — homeless — appearing in various rôles on the public stage as Drunkard — Tramp — or Vagrant — many times entered on the blotter of the police station as an « habitual Drunkard » or « rounder », entering the various Hospitals or Dispensaries with disease or injury incident to his habits, and finally we find him in the wards of the Charity hospital or among the chronic insane of the insane asylum — if perchance sudden death from natural causes or suicide does not intervene, and whether his career terminates in the street, or the alcholic ward of the hospital, or in the insane asylum, or the cell of the police station — the Trench in « Potter's Field » receives him and thus the story ends.

During the year ending Sept. 30 1898, the two principal boroughs of the City of New-York, Manhattan and Brooklyn, with a population of 3,545,899, recorded the total number of arrests for all causes as 144,810 or nearly 150,000; of this number 53,843, or over one-third were arrested for intoxication or as « Drunk and disorderly ». Many of those arrested were known to the police as habitual drunkards or periodical users of alcholic stimulants and that to excess.

While we may except a certain proportion of cases as occasional or accidental intoxication occurring in persons as a rule temperate, it would be no risk to assume that the largest proportion of those arrested were as stated habitual or periodical inebriates. We must avoid the error too prevalent of confounding cases with individuals. Permit me to quote at length from the annual report for 1877 of the president of the Inebriates' Home for Kings County to the legislature of the State of New York :

In the annual report for 1877 of the President of the Inebriates' Home for Kings County, to the Legislature of the State of New York, Dr. T. L. Mason thus writes, under the caption, 'cases' vs. Individuals : —

It will be observed that in the presentation of our annual reports we have invariably drawn a distinction between the aggregate number of 'cases' treated in the institution and that of the individuals who go to make up these 'cases'.

This may be said to be a new departure, for it is the almost universal custom in the presentation of such reports by public and private corporations to speak of the number of 'cases' treated, leaving out of sight altogether the number of persons subjected to such treatment.

In some respects this last-named plan of presenting an annual report may appear to be necessary. For example, if ten individuals be the recipients of relief at the hands of some charitable institution on ten different occasions, these ten individuals swell up the records of 'cases' treated to one hundred. The very able and exhaustive report of the police and excise commissioners of the City of Brooklyn for the year 1876 fully illustrates the necessity of such distinction, to a clear understanding of the valuable statistics presented.

« We do not quote from this admirably arranged exhibit of the work of the police and excise departments, which, it may be remarked in passing, bears evidence of careful compilation and abounds in comparative tables of criminal statistics of considerable interest to the thoughtful citizen and philanthropist, in any spirit of hostile criticism, but as merely illustrating the point we desire to make in the presentation of our yearly record to your honorable body.

« It appears that during the year 1876 there were 1,463 arrests for vagrancy in the City of Brooklyn, 9,680 arrests for drunkenness, and

that in 4,851 of these cases the accused were registered as having no occupation.

« It would also appear that in the previous year, 1875, 55,567 lodgings were provided for homeless wanderers at the various station-houses through the city.

« If we accept the cases of vagrancy, there is no record of the number of individuals which goes to make up this astounding number of arrests and free lodgings provided in a single year

« On referring to the tables of the occupations of those arrested, we find the actual number of individual vagrants taken into custody during the year to be 215; *but these 215 turned up in court on 1,463 different occasions*, occupied the time of the guardians of the peace to a considerable extent, in and out of court, necessitated 1,463 trials before a police magistrate, made the same number of trips to the jail in a public conveyance and at the public expense, entailed the payment of turnkey's fees from the county treasury in every case, and finally, boarded at the county's expense for terms ranging from ten to twenty-nine days each.

« These are the chronic vagrant drunkards of our community; and this perpetual record of arrests and rearrests has been going on from ten to fifteen years, while some of these jailbirds could not, if questioned, compute with anything like accuracy the number of their rearrests and recommitments during the long years in which the prison has taken for them the place of home. Thus we see at a glance how important it is to rid the community of even a modicum of those whom jail officials aptly, if inelegantly term 'rounders' and 'repeaters', even from an economical standpoint; not to speak of the moral aspect of the question or to dwell upon the value of reformation in a single case. This class largely helps to increase the burden of the taxpayers, and its decrease is a matter of grave importance.

« The number of individuals arrested for drunkenness, probably bears a less proportion to the number of recorded arrests for this offense, than does the number of individual vagrants taken into custody, to the number of recorded vagrancy 'cases'. *If the exact number of drunkards arrested during the year could be sifted out, rejecting aliases and coming down to individuals, it would be probably found that the actual total would fall short of one thousand, though 9,680 arrests for drunkenness were reported during the year.*

« The same reasoning on the score of economy alone, applies in the case of the chronic drunkard even more forcibly than it does in the case of the constitutional vagrant; for the latter, as a rule, has only himself to provide for, while our criminal statistics show that the large majority of drunkards have others depending on them who are more than likely to become a burthen on the community.

« The rescue of one such inebriate has a social significance independent of morals altogether, which the casual observer is not apt to



realize or take into account in estimating the value of the work of our purely reformatory institutions.

« One more point under this head. It is stated that 55,567 persons were accommodated with lodgings at the station-houses during the year 1875. We find that the population of the city according to the census, was in that year 484,616. On the supposition that each of these 55,567 lodgers had a distinct individuality, it would follow that for every eight and three-quarters persons in the City of Brooklyn one slept in a station-house one night during the year.

« If we add to these 55,567 lodgers the 26,669 arrests by the police during the same year, and then proceed to figure up the tens of thousands of cases which have been cared for by our charity commissioners, by private charitable associations, at dispensaries, and in hospitals, orphan asylums, homes, and the whole family of charitable institutions, we find that, according to this mode of reasoning, Brooklyn was in that year one vast poorhouse, and prison, and that we were all paupers and criminals living at the public expense.

« This « *reductio ad absurdum* » is the natural result of the prevailing tendency on the part of the commissioners and directors of public and private institutions in making their reports, to place in the boldest relief the full extent of the work accomplished, and in the pursuit of this object to confound « cases » with « individuals. »

« Taxpayers and private benefactors have a right to the fullest and most definite information under this head ; and we believe that the community can be helped to a clearer understanding of the work of all our public institutions, by a plain statement of the number of persons treated, the duration of the different terms in them, and by giving a separate record of the number of readmissions. And we prefer to do this, even at the risk of lacking in our report the amazing array of figures with which the community is frequently startled. »

The Superintendent of the Inebriates « Home for Kings County Borough of Brooklyn, New-York, in his report for 1881, thus writes in conformation of the statements already made :

« The annual arrests for drunkenness in the City of Brooklyn range from nine to ten thousand, but I dare venture to say that they never include one thousand distinct persons arrested during any given year. With few exceptions, they are the same unfortunate victims of rum who have been arrested and rearrested every few weeks, many of whom could not begin to compute the number of times they have been committed to prison. I have met some of this unfortunate class who have kept count in somecases up to fifty, sixty, seventy, eighty, ninety, and one hundred times, and then given up the record.

« Ten thousand annual arrests represent ten thousand instances (or more, for in many cases the work cannot be performed single-handed), where the arresting policemen are called off their beats most

frequently during the night ; ten thousand registrations of charges at the police stations ; ten thousand attendances of arresting officers at the police courts on the following day to give evidence, and, in addition, the enormous cost to the county for maintenance in jail of those who are convicted. On each succeeding recommitment of the vagrant drunkard to the jail, the daily charge for his subsistence goes to swell up the sheriff's board bill, the profits on which in some counties may be safely estimated at more than one hundred per cent. Thus the vagrant drunkard is practically reduced to a mere chattel, the legally recognized stock in trade of the police force and his jailers.

« On the other hand, by reducing these ten thousand arrests to the number of individuals actually arrested, and disposing of the vagrant drunkards for three years, we would not only benefit and probably reform at least from thirty to forty per cent of their number, — which would be the first great object, — but we would at the same time relieve the police force, police stations, and police courts of four-fifths of their onerous duties in this direction. »

The English testimony as to the relation which alcohol bears to the so-called criminal classes is very conclusive.

In the testimony of the Chief Constables and Superintendents of Police, taken before « The committee on intemperance for the convocation of York » in 1874 in reply to the question :

*« What proportion of those who have come under your cognizance as criminals have been the victims of drinking habits and associates ? »*

The testimony was that of a large number of chief constables — superintendents of Police — governors of goals — and chaplains — and all testify that in at least two-thirds of all the arrests made by the police, the persons were addicted to the use of alcohol, and that a large proportion of these were intoxicated when arrested.

If we were to consult the police and criminal records of our large cities in America we might not equal but we should certainly approximate such testimony as that given before the « Convocation » at York.

We cannot shut our eyes to the fact that in every city or town a certain proportion of the population are more or less continually under the influence of alcohol, and that to a degree often dangerous to the community at large. Intoxication with or without overt criminal acts continually occurs, rendering it necessary — indeed imperative, — that this class should be arrested and controlled.

So much for the « Social Status » of the pauper inebriate — he is a conspicuous member of the floating population of all large cities — and a marked example of that specimen of the « Genus Homo » known as tramp. He has come to stay. He belongs to a class which society must recognize and control.

To a certain extent, the « legal status » of the so-called « habitual drunkard » has been dealt with from time immemorial, and legal statutes and enactments concerning him are almost as old as the history of alcohol itself, but we can only allude by reference to the law as it affects the inebriate in the United States of America and in England and her colonies. The limits of this paper will permit me only to refer to the more important articles on this subject.

As to the American law, we desire to call attention, because of their conciseness and complete consideration of the subject, to the writings of Clarke Bell Esq., President of « *The Medico-legal Society* » of New York City, more especially those papers published under the auspices of « *The American Association for the Study and Cure of Inebriety* » in a volume entitled « *Disease of Inebriety*. »

The caption to these articles are as follows : —

« *Medico-legal Questions, Law and Rulings of Judges* » and an appendix to same volume « *Drunkenness a Defense* » — also an article in same treatise by Dr. T. D. Crothers entitled « *Some forms of irresponsibility, Alcoholic Trance* ».

We also desire to refer to the writings of Dr. Norman Kerr of London, England. In his work entitled « *Inebriety* », especially that portion in which he considers the legal status of the inebriate as affected by the laws of England and her colonies or elsewhere, laws which apply to the restraint, maintenance, and control of the inebriate. All legislation affecting the inebriate is based on the same principles as those laws enacted for the care and safe keeping of the insane — that is — the fact of their *irresponsibility for their actions*, and therefore the necessity of restraint for their own good and that of others. As to the irresponsibility of the inebriate, the observation of Dr. Crothers clearly demonstrates that *absence of consciousness of the act was not uncommon in the mental state of the habitual drunkard*, he was not aware that he performed the act, at the time of its commission, nor could he recall the fact that he had performed the act, that practically as far as memory was concerned, his condition was that of complete amnesia, that such a deed was unpremeditated and therefore motiveless, performed automatically without consciousness of its gravity or importance, and of course never recorded and therefore never recalled, an act in which cerebration or actual thought took no part. The man in its performance being a mere automaton or machine.

In an article published in 1892 entitled « *The absence of reasonable motive in the so-called criminal acts of the confirmed Inebriate* », we endeavored to demonstrate this irresponsible condition in which the chronic or periodical inebriate performed his so-called « criminal acts » and cited cases in proof and wrote as follows : —

« If we can show that in the majority of cases, in the acts of the confirmed inebriate there is absence of intelligent purpose, absence

even of consciousness of the act in some instances, ought he not to come under the benefits of that unwritten or recorded law which excludes from penalty the insane or those of an irresponsible age, and does not hold them responsible for their acts ?

It has been abundantly shown, that amnesia, partial or complete, is the mental condition of the average confirmed inebriate. If the loss of memory is complete, he becomes a veritable automaton; his movements are mechanical, devoid of thought or reason, and he is therefore unconscious of his acts, under this condition what he does may be ridiculous or even dangerous. His actions are similar to those of a somnambulist who, walking in his sleep, performs deeds of which he is totally unconscious when awakened. The acts of the inebriate are thus often performed unconsciously, and when he comes out of this « trance state », so-called, or condition of cerebral automatism, he has not any knowledge of what he has done, and yet oftentimes there is a seemingly rational action on his part, and his condition may not be detected because not suspected, by those with whom he is brought in contact ; while in this condition the inebriate may commit acts that are criminal.

*Mendacity* has been set down as one of the prominent characteristics of the inebriate, but I am convinced that the denial of the inebriate, of the statements he has previously made or the acts he has done, when confronted with them, is often due to his utter unconsciousness of ever having made such statements or performed such acts.

The « *testamentary capacity* » of a confirmed inebriate should be excluded on this ground, and no « confirmed inebriate » should be *empannelled in any jury*, nor should his *testimony as a witness* be received in any court.

The *validity of the signatures* of confirmed inebriates to wills, contracts, or affidavits should always be questioned if allowed, and *marriage* contracted under these conditions should be annulled.

Not only in the trance state, where consciousness seems to be in abeyance, and the memory temporarily abolished, may the inebriate perform acts that he is totally unconscious of, as a somnambulist or automaton, and thus render himself liable to criminal procedure, or the subject of fraud on the part of others ; but there is under this condition a tendency to repeat the crime or act he may have been previously guilty of, a *monomania*, so to speak, for a special act.

Dr. Alex. Peddie of Edinburgh, reports the following cases :

At the prison of Perth, one woman was committed 137 times for being drunk ; her invariable practice was to smash windows. A man when drunk stole nothing but Bibles. Another nothing but shawls ; another shoes. Another was transported for stealing tubs on seven different occasions ; with one exception he was always guilty of tub stealing. And others have been repeatedly convicted of horse

stealing. In others the *destructive tendency* is marked by unusual prodigality and waste, such as scattering money in the street, or throwing it in the fire. Such persons are notorious for « *cleaning out* » a saloon, smashing, breaking, and throwing out on the street articles of furniture, etc. There is not any « reason in the madness » of these temporarily insane inebriates. Their actions are motiveless. The whole machinery of the will is out of order, the power of co-ordination of the faculties is lost, hence all acts are erratic.

In addition to the « trance state » and « monomaniacal acts » of the confirmed inebriate, there is another condition under which the inebriate may perpetrate higher grades of crime. We refer to that condition where the prominent characteristic of the insanity of the inebriate is the *monomania of suspicion or persecution*, a condition not uncommon in the confirmed inebriate. Under this condition the inebriate is morose, taciturn, secretive; if he communicates his suspicions to any one, it is only occasionally and with great reservation. He imagines that enemies are trying to poison him; he hears voices in the air; he is followed, and in danger of being waylaid, or his wife is unfaithful to him; suspicion of « marital infidelity » is very common in these cases. Robbery, mutilation, murder, and every possible misfortune that may happen to a person, are imagined by these insane inebriates, as being applied to their case.

Acting under erroneous suppositions, such persons prepare themselves for the imaginary danger, or assault those whom they believe would injure them; or take vengeance on the innocent wife whom they judge guilty of marital infidelity. Oftentimes their mental condition is not suspected, and oftentimes only after they have wreaked their insane fury on those about them.

And just here, in parenthesis, we would remark that though the acts of the confirmed inebriate may fill every grade of crime, from petty theft to homicide, yet those criminal acts which call for shrewdness, mechanical skill, involving as they do the maturing of long-continued plans, well laid, and aptly executed, as professional burglary, systematic forgery, etc., the confirmed inebriate is incapable of.

The burglar and the systematic forger may drink liquor, but they have the fullest exercise of their mental faculties, and the ability to use liquor moderately, so that their hand is steady, their nerves unflinching, and their reason unclouded. This is the universal testimony of the governors or wardens of penitentiaries and prisons in America and Great Britain, and hence, the great distinction between the so-called « criminal inebriate » and the professional criminal. The confirmed inebriate acts without motive, without deliberation, without that usual caution and concealment that characterize the criminal who is in a normal mental and physical condition.

The popular impression seems to be, testifies Mr. John C. Salter,

the warden of the State penitentiary at Chester, Illinois, that a criminal is necessarily a drunkard.

« The large proportion of criminals such as burglars, forgers, and counterfeiters, need clear brains, steady nerves, quick perceptions, to carry out their plans, which would be impossible under the influence of intoxicating drink. »

The assassin may drink to nerve himself for the deed, but only to that extent, and no more. The alcohol does not prompt the deed ; it is deliberately taken to enable them to perform it — a condition quite the reverse of the insane inebriate or the person suffering from « chronic alcoholic mania, » in which the « mania of suspicion, » or an acute alcoholic mania is developed. Here the maniac, in his sudden fury, cyclonic in its violence and rapidity, kills those nearest to him without premeditation or motive.

Hence the insane inebriate, subject to the monomania of suspicion or persecution, is easily traced to the act committed by him, and his attempts at concealment, if made at all, are illy disguised. He is not an assassin striking from the shadow and then disappearing. His acts are often in the open day and the most conspicuous public places.

The opinions expressed by the authors referred to — and the laws quoted by them — as well as the views stated in the articles quoted, may be taken as the « Legal Status » of the inebriate to-day in the English and United States Courts. But while a great advance has been made in the relation of the Law to the inebriate — in regard to his irresponsibility, his testamentary capacity, and his inability to perform legally any act, based on sound judgment, mind and memory — we might say however that « The Law is more honored (or rather dishonored) in the breach than in the custom » — that it is too often a dead-letter, that it is not enforced or its spirit properly observed — that it is not applied as it should be, and not made *compulsory*. The necessary complaint that shall put the law in operation is left largely to the choice of relatives or friends, or if the inebriate has neither relations or friends, to a very inefficient and lax method of applying the law, on the part of the authorities. The law should be so amended as to make it *Compulsory or obligatory* on the part of friends or of relatives ; or in case there are neither, on the part of the local authorities, to place the inebriate under restraint.

This *compulsory* act is not a feature of the modern law. The law should also more strictly exclude the Confirmed Inebriate from exercising certain legal rights, as to his testamentary capacity, his ability to sign legal documents, to manage his own affairs or those of others, or to perform any legal act or duty that belongs only to a person in reasonable possession of his faculties. So much then for the consideration of the « Social » and « Legal Status » of the Inebriate, in general, now let us dwell upon more particularly some points, in the care and treatment, of the Pauper Inebriate.

*First.*

The Pauper Inebriate should be recognized as a *ward of the State*, and his control, care and maintenance, should be provided for, by the State.

*Second.*

The Inebriate should be isolated and treated as a *distinct and separate class* in the same manner that the Insane and Criminals are so separated and classified.

To place an Inebriate in an insane asylum in his weak mental condition already, frequently bordering upon insanity, and subject him to the sights and sounds of a Lunatic asylum would be to precipitate him into a state of insanity.

To place the Inebriate in the Jail or Penitentiary would be to fix upon him unjustly, the indelible Stain of Criminal.

« The Penitentiary or the Jail are neither the proper places for the reformation of the habitual Drunkard ».

Surrounded by demoralizing influences of a Prison, the work of reformation of the habitual drunkard becomes most difficult to the Superintendent of a purely Penal institution, be he ever so able or ever so well inclined. »

« The inebriate should not be included with the Criminal Class unless his inebriety is associated with Criminal acts, and then only on the same basis that the Criminal Insane are so classified and incarcerated, for he has become then in the large majority of cases, practically insane. »

« At present about one-third of the inmates of the Kings County Penitentiary, Brooklyn, New-York, are under commitment for « habitual drunkenness », independent of any crime. The state insane asylums also contain always a certain class of inebriates or dipsomaniacs, those suffering from attacks of acute alcoholic delirium ; a certain proportion of these would be proper subjects for a « State Hospital for Dipsomaniacs and Inebriates. »

« In other words, the congested and overcrowded condition of our penal and charitable institutions would not only be greatly relieved, but the dipsomaniacs and inebriates would be placed under a system that offers a reasonable chance at least of recovery from their lamentable condition, which is exceptionable, if not impossible, under present conditions. »

For a State to properly provide for the care of the pauper Inebriate is the exception, not the rule. When a state does not so provide for the Special Care and treatment of the pauper Inebriate as a class, these are then scattered at random through various charitable, or Penal, or other Municipal, or County Institutions.

At present the only Institution at all representative, (at least in the Eastern States) that cares for the Pauper Chronic Inebriate *as a ward*

of the state, is the « Massachusetts State Hospital for Dipsomaniacs and Inebriates », situated at Foxborough, near Boston, Mass.

While Private or Semi-Public Institutions for the care of Inebriates or those afflicted with kindred drug habits, are quite numerous, as far as we know, an institution solely supported by State aid, is limited to the above instance. This ought not to be so.

Every State, *every great centre of Population, ought to have its Inebriate asylum, sustained by the State, on the same basis on which the State Lunatic asylums are established and sustained.*

At present the Law as administered by the municipality in dealing with the Inebriate, is faulty and only partial in its effect upon him, « it practically does this, it arrests him, fines and imprisons him for a short period, too short for any benefit to be derived from it, and then lets him go ». The law as administered, is like an incompetent physician : it first makes a wrong diagnosis, then prescribes an inert, and therefore inefficent remedy, it reprimands the Inebriate, it does not treat his case at all, it looks upon the inebriate as an individual who has the knowledge of right and wrong, and full power of volition. It practically regards the act of inebriation as deliberate and voluntary and therefore proceeds by fines and short periods of imprisonment to lash back into moral decency and rectitude the offender ! Recognizing then the imperative necessity of the State assuming the care of the *Pauper Inebriate as a distinct class*, isolating him from all other classes which are the wards of the State, and providing a proper place for his distinctive care and treatment, we naturally would consider,

*Third :*

The necessity for « *long term commitments* », and at this point let me again quote at length from the same annual report already referred to, in which the writer, deprecating the short term commitments for inebriates, asserts the necessity for long terms of commitments as follows :

*« Necessity For Long Terms. »*

« A great deal has been recently written and said concerning the expediency of utilizing the chronic drunkard by establishing workshops in connection with our prisons, in which he may be able to contribute something towards his own support while in custody, and even lay up a little capital to start with when released at the expiration of his term.

« The experience of those thoroughly acquainted with the management of penal institutions, is that it is utterly impossible to utilize the drunkard who is constantly being recommitted to the Jail or the Penitentiary, unless, after repeated offences, he be committed for a term of years. On this important subject we cannot do better than to quote from an annual report of Gen. Amos Pilsbury, the late warden of the



Albany Penitentiary, and father of the present superintendent of State prisons — a gentleman who is acknowledged to have been one of the best prison officials we have had in this country, and who has been ably succeeded by his son, Captain Louis D. Pilsbury. In speaking of this subject, he says :

« It is for the law-giver to determine whether imprisonment in the penitentiary is the best mode of punishment for intoxication in any case; but if it is designed to have any effect in curing the vice of intemperance, a term of six months should be imposed in all cases of second or further convictions.

« The truth is that nothing short of a direct interposition of Divine power can perform the miracle of suddenly converting and turning men from the error of their ways. Human agencies can only hope to accomplish the work of reform by retaining the subject under their operation until the power of old evils shall have been weakened by disuse, and new and good habits of sobriety and industry shall have been firmly acquired. »

« In a recent report of the Board of State Prison Inspectors we find the following language on this subject :

« For the large class of convicts having sixty or less days to serve, the superintendant can obtain little or no remunerative employment, so much time being required in these cases for the necessary instruction, as to leave an employer small prospects of a compensating gain. It follows, as your honorable body will readily perceive, that convicts of this class not only fail to indemnify the penitentiary against the cost of their own support, but become, for the most part, a constant drain upon the productive labor.

But it must be remembered, moreover, that many of those short-time men are committed to the penitentiary during the year over and over again, deriving themselves nothing whatever, from the transient suspensions of their liberty, while inflicting upon the resources of the institution a steadily growing pecuniary loss.

« Besides, this class of subjects makes heavy demands on the time and attentions of our physician, and convert our hospital in too many cases into a place of recovery from attacks of delirium tremens or other consequences of habitual intemperance and evil habits. »

« In a comparatively recent address of the English « Howard Association, » on the treatment and prevention of crime, they say that the system of repeated short sentences is intolerable. They continue :

« Repeated sentences of fortnight upon fortnight, and month upon month, add to the difficulties of prison management, and greatly demoralize the delinquents and their companions as a class.

« Where a single short sentence fails to deter, it is a proof that public morality and economy alike require the infliction of a longer

reformatory discipline, protracted until criminal habits are effectually subdued. »

« An eminent authority has recently remarked that « Magistrates who repeatedly pass demoralizing short sentences are themselves promoters of crime. »

« That, to accomplish reformation effectually, long sentences must be inflicted after repeated convictions.

« A sentence for a long term, say *two or three years*, after repeated transgressions, to a proper institution, would in all probability, not only accomplish the complete reformation of the inebriate, but would enable the officials to make him contribute to his own support by the establishment of workshops ; while a law investing the directors of the institution with power to exercise their discretion in the granting of leave of absence in certain cases would undoubtedly have a salutary effect. »

These statements present the value of « Long term commitments » There is not anything to add except to emphasize the suggestion that « A law investing the directors of the institution with discretionary power to grant a « *ticket of leave* » or a system of « *Parole* » advantageously adopted and now in operation in the management of the insane asylums of this country, also we would add that the value of « *accumulative sentences* » be recognized in repeated or « incorrigible » cases, also a system of rewards, and the milder forms of punishment, such as *deprivation of privileges*, all of which might be instituted as part of the discipline of such State Institutions for the care and treatment of Dipso-maniacs and Inebriates.

#### *Fourth.*

As to the « *place of restraint*, » its locality, surroundings, discipline, occupation of inmates as well as the consideration of their *prospective condition* when finally discharged from the care of the Institution, let me again quote from the Superintendent's Report already alluded to on this point :

« For these inebriate prison-birds I would purchase either a *large farm* or track of waste land, and erect *inexpensive buildings* thereon, and make the place a strictly remedial and reformatory institution. Let each commitment be for a term of not less than *three years*, modified by authorizing the managers to grant « tickets of leave, » for the purpose of practically testing the moral and physical condition of apparently hopeful patients, — always making them subject to rearrest if they return to their former drinking habits. When committed to the reformatory, the first requirement is rest and hospital treatment, including an abundant supply of nourishing food, in each case to be regulated by the physician in charge. When built up, those who are physically competent should be taught to work at some *light*

*trade*, with a view to preparing them to earn a living when their time expires.

« Practically it is very difficult, indeed, almost impossible, for book-keepers, clerks, and others who have formally held responsible situations, to regain the confidence of their late employers; on the other hand, when builders, cabinet makers, tailors, etc., require the help of additional mechanics, good workmen are asked few, if any questions, as all that is required is the performance of a day's work for a day's wages. I would compel this class of men to learn a suitable trade, and then aid them to find employment so as to have work to go to when leaving the reformatory.

This in brief is a description of what such an institution for the care and treatment of *Pauper, Dipso-maniacs and Inebriates* under State or Municipal Control would require. The plan embodies a Farm-colony or a large farm of 100 acres or more.

Inexpensive buildings, (the barrack system of one story elevation, would be best), to each building assigning its particular purpose, as dormitory, dining hall, recreation or reading room, hospital, culinary department, bath house, etc., as well as buildings for the various industries that shall form the occupation of the inmates in part, and teach them a useful trade.

The grounds should be of sufficient acreage to occupy those of the inmates physically able, and train them in farm labor. The out-door work would prove of *great benefit physically*, as well as *mentally to the inmates*, and *remunerative to the Institution*.

It has been found that under this out-door treatment, the chronic insane make marked improvement, and sub-acute cases are cured or greatly benefitted.

The instruction of the inmates in a trade would do much to cause them to eventually secure positions and enable them to support themselves, and prevent an unfortunate relapse even in hopeful cases if discouragement should follow, their failure to obtain work or to earn their own livelihood.

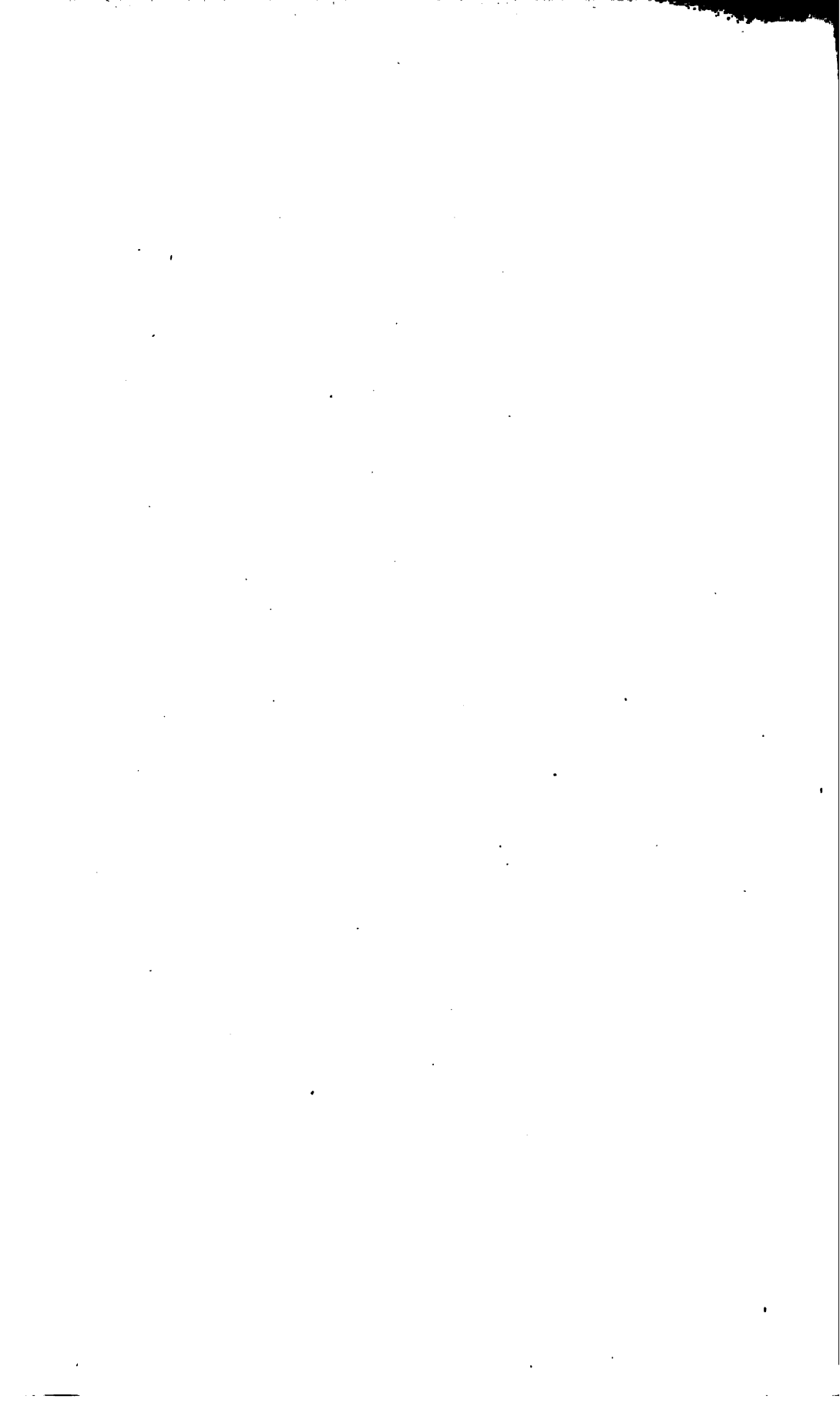
In such an institution the inmates should be *classified* or graded and separated to a certain extent; *all improper cases*, those *afflicted with incurable* nervous disease — Phthisis or Insanity etc. — should be sent to the County Hospital or Insane Asylum, — to a certain extent this class of patients should be « *selective* » — the object being to eventually reform and restore the inmates to the social position they may have formerly held, at least to make them sober and useful members of society. The object of the institution is not to house a certain number of incurable drunkards, afflicted with chronic and incurable disease either associated with or directly resulting from their habit. Such a course would handi-cap and seriously interfere with the effectual administration of such an institution, as well as destroy the object for which it was intended — *the physical as well*

as the *mental restoration of the Inebriate* — not a home for « *incurable cases* » suitable for the Hospital or the Asylum.

Further more we emphatically believe that the two sexes should not be under the same Institutional Control, or if this is the case necessarily, the most complete isolation, as well as the strictest discipline should be maintained; such as is carried out in all well regulated County or State institutions when the two sexes are conjointly treated.

The whole tenor of this paper is fully in accord with advanced scientific thought on this subject, and the highest considerations from a humane standpoint. Legislation in harmony with the suggestions contained in this paper would relieve the police force and the police justices of much extra duty, and prevent the overcrowded condition of the station-houses, jails and penitentiaries, by largely doing away with the « *vagrant drunkard* », or, in police language, the so-called « *rounder* ». Moreover, prompt and direct committal to remedial and reformatory institutions for pauper inebriates would prevent a *large proportion of the insanity* of which repeated alcoholic excesses are the direct factors. I do not hesitate to assert that well-established state institutions for the care of such inebriates would *greatly reduce the number of insane* annually treated in the various state insane asylums.

As a matter of economy, and outside of any humanitarian view of the question, it will be found cheaper in the end to treat the pauper inebriate as a *distinct class* and adopt special methods of treatment, restraint, and occupation for his relief, than to continue in the present methods, which are expensive and ineffectual, and therefore, extremely unsatisfactory. To this end, the *short-term imprisonment and fines* in cases of habitual drunkards must be done away with, and he must be placed under restraint for a *sufficiently lengthy period of time*, and surrounded by proper influences and placed under proper treatment. In every instance where the inebriate has been treated as a *special class*, under special conditions adopted for his care and control, the result of such treatment has demonstrated that in every inebriate asylum, both in the United States and abroad, where such institutions have been founded and conducted on correct principles, that from thirty to forty per cent. of those whose history is carefully followed, are reported at sufficiently lengthy periods as « *doing well and abstinent* ». Improved methods of dealing with the pauper inebriate will give improved results, and a larger and more gratifying percentage of cures will be effected. But, looking at the pauper inebriate in the worst possible light, and even granting that he is incurable in a certain proportion of cases, nevertheless, he still comes under municipal, county, or state care, as much as the chronic or incurable insane, and when we come down to facts and figures, the economy of his care under proper conditions is no less apparent.



## DEUXIÈME SECTION

---

# PROGRAMME GÉNÉRAL

HISTOIRE, ÉCONOMIE POLITIQUE & SOCIALE

---

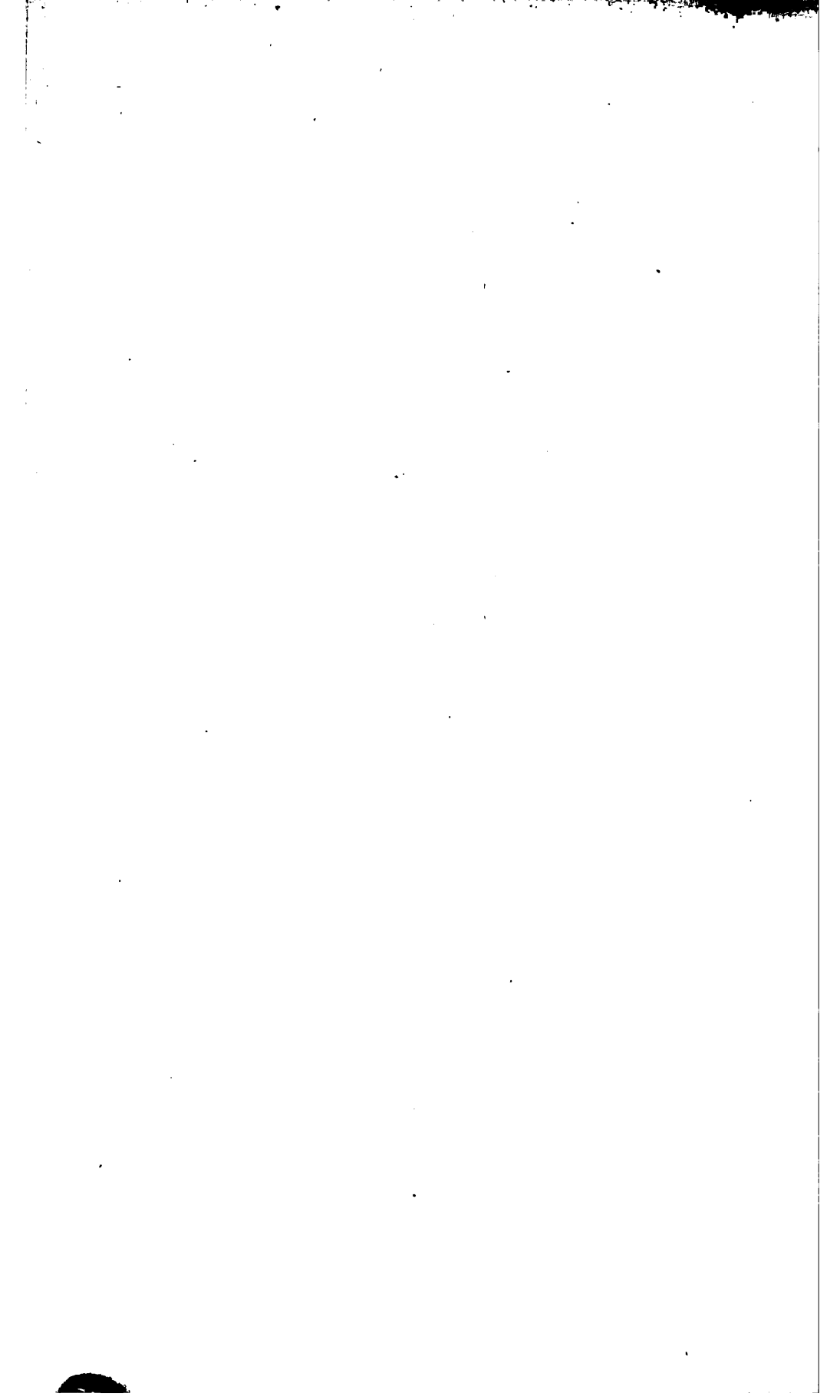
## TROISIÈME SÉANCE

*Vendredi matin 7 Avril 1899*

---

### Ordre du jour :

MONOPOLES;  
CRIMINALITÉ;  
ÉCONOMIE SOCIALE;  
VARIÉTÉS.



## DEUXIÈME SECTION

HISTOIRE, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

### Troisième séance

PRÉSIDENT : M. LE JEUNE, MINISTRE D'ÉTAT (BELGIQUE)

### PROCÈS-VERBAL

**M. le Président.** — L'ordre du jour appelle la discussion sur les différents *Monopoles* à appliquer contre les spiritueux.

La parole est à M. de Boulowski pour son rapport sur le *Monopole Russe*.

#### Le monopole des spiritueux en Russie

Au dernier Congrès, réuni à Bruxelles, contre l'abus des boissons alcooliques, j'ai eu l'honneur de développer d'une manière détaillée, les motifs en vertu desquels on a changé chez nous, en Russie, le régime de l'accise en celui du monopole de la vente des spiritueux, par la régie, le but que le gouvernement s'est proposé d'atteindre et les fondements sur lesquels le monopole est institué.

Aujourd'hui, je me propose de faire connaître au Congrès — aussi sommairement qu'il me sera possible, par suite du peu de temps dont je dispose, — les premiers résultats de l'application du monopole de la vente des spiritueux.

D'abord, je crois devoir rappeler de nouveau, les considérations qui ont fait adopter le nouveau système de perception, le but poursuivi et les moyens employés pour l'atteindre.

Le gouvernement, désirant maintenir le bien-être social et la santé des populations par rapport à l'emploi des boissons fortes, est arrivé à la conclusion qu'il est indispensable de régulariser, dans l'Empire, le débit des spiritueux et de le soustraire, autant que possible, à l'influence des intérêts privés.

La qualité détestable des produits mis en vente, les alcools rectifiés n'y figurant que dans une proportion infinitésimale ; les dangers offerts par les cabaretiers, qui, chez nous, en Russie, comme partout



ailleurs, ne se recrutent que très exceptionnellement parmi les gens exerçant une bonne influence ; la conviction que les alcools amylique, méthylique, butylique et autres poisons violents sont moins dangereux encore que les patentés, qui en tiennent boutique, tels sont les motifs pour lesquels le monopole a été institué. C'est un système au moyen duquel le ministère des finances espère mettre un terme à la fâcheuse influence des débitants de spiritueux sur l'état moral, hygiénique et économique des populations et ne laisser entrer dans la consommation que des alcools dûment rectifiés, pour supprimer les cabaretiérs dans les campagnes et pour en réduire le nombre, le plus possible dans les villes, pour supprimer la vente à crédit, l'acceptation des nantissements, la livraison des spiritueux contre des produits agricoles, etc., enfin pour faire payer l'eau-de-vie le même prix à tout le monde : aux gens aisés qui en font venir un hectolitre à la fois et aux pauvres diables qui vont en acheter eux-mêmes pour deux sous.

Ne pouvant amener le débitant à rectifier son alcool, ni à s'amender lui-même, on a réservé à l'Etat le droit exclusif de servir d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur.

Le monopole se fait un honneur de ne pas chercher à grossir immédiatement les revenus du fisc. L'administration, tout en établissant le prix de vente de telle manière que le bénéfice du débit soit assez élevé pour compenser les effets d'une réduction de la consommation, se résigne à voir le produit des boissons rester stationnaire ou même décliner quelque peu :

Le Ministre des finances, dans sa circulaire du 22 décembre 1899, a déclaré que la réforme des spiritueux *ne tend pas à augmenter directement les recettes du fisc*. Les plus-values viendront par surcroît comme conséquence de la cessation de certains abus et du relèvement économique des populations. Peut-être, pour les premiers temps surtout, l'administration s'attendrait-elle plutôt à des moins-values ; mais ce qu'il encaisse en moins sur les spiritueux, le Trésor le recouvre en plus, soit sur d'autres contributions indirectes, soit sur les impôts directs ; en même temps on voit progresser le bien-être et la moralité des masses.

Il fallait des armes efficaces pour empêcher la ruine des populations des campagnes et pour les soustraire à la funeste influence des débitants.

Je considère de mon devoir de citer ici encore les paroles authentiques du rapport du Ministre des finances à Sa Majesté l'Empereur sur le budget de l'Empire pour l'exercice 1899.

En changeant le mode de perception des droits sur l'alcool, on n'a nullement cherché dans cette mesure un moyen d'augmenter directement les revenus du fisc. Si le Ministre des finances s'est cru obligé de demander que le débit des spiritueux fût retiré des mains des particuliers et monopolisé par l'Etat, c'est avant tout dans le but de mettre un terme aux abus inhérents à l'ancienne organisation. Chez nous,

la moyenne de la consommation est relativement faible, mais on boit d'une manière très inégale. Les spiritueux mis en vente par les débiteurs contiennent des substances nuisibles, sinon dangereuses pour la santé. Les conditions mêmes du commerce des liqueurs fortes, commerce très lucratif pour les gens peu scrupuleux, favorisaient la perpétuité des multiples abus qui ruinaient les classes inférieures. Faire cesser ces déplérables errements n'était possible qu'à la condition de mettre le commerce des spiritueux entre les mains de l'Etat.

Le gouvernement, s'étant réservé la vente des alcools, a construit dans ce but des dépôts de spiritueux ainsi que des bureaux de vente, en diminuant considérablement la quantité des lieux des débits de boissons alcooliques existant auparavant.

Le monopole ne s'étend pas aux boissons fermentées (bière, hydromel, vins naturels et artificiels); il porte exclusivement sur les produits distillés (esprits et liqueurs). Il n'est limité qu'à la vente en gros et en détail. La production reste dévolue à l'industrie privée et les distilleries demeurent soumises à l'exercice, dans les mêmes conditions que sous le régime de l'accise.

La régie ne mettant en vente, dans l'intérêt de la santé publique, que des eaux-de-vie rectifiées, c'est elle qui prend à sa charge le travail de rectification. Toute l'eau-de-vie mise en vente dans les magasins de gros et de détail est rectifiée par l'Etat ou bien dans des usines de la régie, ou dans des établissements privés sous la surveillance de l'Etat. Les fabriques d'eau-de-vie aromatisée et de liqueurs sont tenues d'acheter à la régie les alcools nécessaires à leur production.

La régie fait elle-même toutes les manipulations et ne laisse sortir de ses bureaux que des récipients clos et cachetés. L'alcool, servant à la préparation de l'eau-de-vie, est rectifié, puis aux dépôts il est soumis de nouveau à une rectification multiple et scrupuleuse par des appareils spéciaux perfectionnés. L'alcool, l'eau-de-vie, le charbon, l'eau et tous les autres matériaux employés pour l'apprêt et la rectification de l'eau-de-vie, sont analysés dans les laboratoires chimiques spéciaux de la régie. Les bureaux de vente tenus par des préposés, dont la rémunération ne dépend en aucune mesure de leur chiffre d'affaires, ne livrent l'eau-de-vie que dans les bouteilles ou fioles bouchées, cachetées à la cire avec l'empreinte du sceau de l'Etat et revêtues d'une étiquette indiquant la capacité, le nombre de degrés (la force) et le prix. Le prix est strictement proportionnel à la quantité de liquide; une fiole de six centilitres, par exemple, se vendant juste dix fois moins cher qu'une bouteille de 80 centilitres. Dans l'intérieur des bureaux de vente, l'usage des tire-bouchons, etc., est rigoureusement interdit. Il est également défendu de boire des spiritueux achetés dans les bureaux mêmes et de vendre des boissons aux ivrognes et aux personnes mineures.

Les traktirs (restaurants) de campagne, ne servent à leurs clients que des fioles, qu'ils doivent vendre au prix marqué, sans majoration

d'aucune sorte. Les bureaux et traktirs dont nous venons de parler sont, dans les campagnes, les seuls et uniques endroits où il soit possible de se procurer des spiritueux d'une manière licite. Pour vendre, hors des villes, autre chose que les fioles de la régie et aux prix de la régie, c'est-à-dire pour avoir réellement intérêt à pousser à la consommation, il faut une autorisation du ministre des finances, et il ne semble pas que le ministre soit disposé à faire des exceptions. Dans les villes, dans les gares du chemin de fer et dans les clubs, les restaurants, les hôtels et les buffets, peuvent : *a)* — comme dans les campagnes — vendre au prix marqué sur l'étiquette des fioles bouchées et cachetées, que l'acheteur est libre de consommer sur place ; et *b)* — débiter au verre ou de toute autre façon des eaux-de-vie achetées à la régie ou par son entremise et provenant, soit de la région du monopole, soit du dehors, soit même de l'étranger. Ce second mode de vente n'est permis qu'aux établissements d'un certain ordre ; le premier mode est obligatoire pour les maisons qui se livrent à la vente de l'alcool.

Les restaurants de la région du monopole autorisés à vendre l'eau-de-vie au verre ne sauraient, sauf exception, présenter de grands dangers, économiques ou autres pour les classes laborieuses, le prix auquel ils vendent les plats étant relativement élevé. Cette idée ne pourra venir aux privilégiés de vendre l'alcool sophistiqué. Grâce à ce système, le nombre des débitants qui pourront trouver un avantage direct et certain à exploiter l'ivrognerie, se trouve étroitement limité. Rentrent seuls dans cette catégorie : 1) les restaurants et buffets en possession du droit de vendre des spiritueux au verre ou, en général, dans des récipients autres que ceux de la régie ; 2) les débits de spiritueux à emporter, en récipients bouchés, qui ne sont pas tenus par des salariés du fisc, mais par des commerçants. Comme les bureaux, les magasins de ce type vendent des eaux-de-vie communes et autres produits pour le compte du monopole, dans la zone même. L'eau-de-vie n'est d'ailleurs pour eux qu'un accessoire ; ils s'adressent de préférence à la clientèle relativement riche ou aisée, à laquelle ils vendent des liqueurs, de l'arack, du rhum, du cognac, dont l'authenticité peut être sujette à caution, mais qui présentent l'incontestable avantage de coûter beaucoup plus cher que le trois-six du gouvernement. Il convient d'ajouter que les établissements des types ci-dessus, qui ne sont guère dangereux pour les petites bourses, c'est-à-dire pour les dix-neuf vingtièmes au moins de la population, et qui sont les seuls auxquels puisse venir la tentation d'encourager l'ivrognerie — auraient tort, dans leur propre intérêt, de vendre à crédit, d'accepter des nantissements, de livrer des alcools contre des produits agricoles, etc. L'administration est armée contre eux de pouvoirs discrétionnaires : à la première infraction, elle les ferme purement et simplement, sans préjudice des poursuites judiciaires à exercer contre les délinquants.

Ayant en vue l'importance grave que présente la lutte contre ce fléau affreux — l'ivrognerie, — qui exige non seulement qu'on effectue les modifications correspondantes dans les conditions du débit des boissons fortes, mais aussi que la population elle-même reconnaisse tout le mal provenant de l'*usage immodéré* des boissons spiritueuses, et qu'elle comprenne bien l'utilité et le sens vrai de la nouvelle réforme, le gouvernement a fondé dans les provinces, où le monopole est déjà mis en vigueur, des comités (curatelles) de tempérance, qui concourent énormément à la réalisation du but principal de la réforme en s'assurant que toutes les conditions prescrites par la loi sont remplies, en propageant parmi les masses l'idée de l'utilité de la sobriété pour la santé en général, et celle du mal produit par l'usage immodéré des spiritueux, prenant soin du traitement des alcooliques et enfin, en organisant des lectures populaires, en imprimant des brochures correspondantes au but posé, en fondant des bibliothèques, des salles de lectures, des bouillons et des maisons pour la consommation du thé et du café, et autres établissements de ce genre, où la population puisse se distraire dans les moments libres ou se reposer.

En un mot, tendant à faire cesser l'*usage immodéré* des spiritueux, le monopole cherche à fournir aux ouvriers des villes et aux paysans, des lieux de réunion, des distractions, etc., qui remplacent le cabaret.

Ainsi, une des tâches principales de l'administration financière consiste actuellement à réorganiser le régime des spiritueux en substituant peu à peu, dans les diverses parties de l'Empire, la vente directe pour le compte du fisc au système de l'accise. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1895, le monopole de la vente des liqueurs fortes a été mis en vigueur, d'abord — à titre d'essai — dans 4 provinces situées à l'est du Volga, puis, à partir du second semestre de 1896, dans 9 provinces du Sud ou du Sud-Ouest. En 1897, le régime nouveau est devenu la loi commune de l'Empire et, seule, la considération du temps nécessaire pour mener à bien les travaux préparatoires d'organisation a fait adopter une certaine gradation dans son application à toute la Russie d'Europe. Outre les régions susmentionnées, le monopole fonctionne dans le Nord-Ouest, dans le Nord et dans tout le royaume de Pologne. Le temps n'est pas éloigné où il fonctionnera également dans les parties de la Sibérie les plus voisines de l'Oural.

La réforme des boissons constitue pour l'Etat une œuvre capitale. Il convient de ne juger de ses résultats que sur des données vérifiées par une pratique de plusieurs années. De même, pour en apprécier les conséquences financières, il faut se baser sur une expérience de quelque durée.

Le résultat le plus immédiat de l'application du monopole des spiritueux est ordinairement de déterminer des moins-values fiscales, étant donné que, tout d'abord, la consommation de l'alcool diminue.

Puis, au fur et à mesure que la population s'habitue au nouveau ré-

gime et à l'usage plus régulier, qu'il amène, des boissons spiritueuses. la consommation tend à revenir aux chiffres d'autrefois et le produit des boissons reprend son essor. Maintenant qu'il s'est écoulé quatre années depuis la mise en vigueur du monopole dans les provinces de l'Est et deux années et demie depuis qu'il fonctionne dans la vaste région du Sud et du Sud-Ouest, il est permis d'exprimer un jugement sur ses effets nouveaux et économiques et de présenter des éléments d'appréciation sur ses résultats financiers.

Au premier temps de la substitution du monopole au régime de l'accise, les habitués des cabarets qui y passaient presque tous leurs moments libres, trouvèrent bien difficile et pénible d'accepter cet état nouveau des choses qui n'admet point que les acheteurs de spiritueux restent dans les bureaux de vente pour y boire et causer avec le personnel de ces bureaux. Par conséquence, il en surgit un nouveau phénomène — c'est la consommation des spiritueux dans les rues, ainsi que M. Borodine le constate dans son rapport.

Il n'y a rien à dire, cet état de choses est très regrettable, mais on peut le considérer comme un phénomène purement temporaire et qui ne durera que jusqu'à ce que la population s'habitue au nouveau régime et commence à consommer les boissons chez soi au sein de ses propres familles; certes, une consommation de cette manière sera limitée et n'atteindra jamais les dimensions de celle des cabarets, car on peut présumer que la famille exercera une influence favorable salubre et antialcoolique. Or, au foyer domestique on ne pourra pas se griser au même point qu'au cabaret: parfois il peut arriver qu'il n'y ait plus de spiritueux à la maison, qu'il faille aller ou envoyer chercher l'eau-de-vie trop loin, à la campagne, que le bureau de vente soit déjà fermé, etc.

Sans doute, dans les grands centres comme Saint-Petersbourg, Varsovie, Odessa, Kieff, également dans les villes industrielles la consommation des spiritueux dans les rues saute aux yeux d'une manière encore plus évidente.

Quant à l'ivrognerie proprement dite, elle s'est amoindrie certainement, à ce qu'on peut juger d'après le nombre des individus relevés dans les rues en état d'ivresse, lequel est devenu considérablement moindre du moment de la mise en vigueur du monopole. — Les renseignements communiqués au ministère des finances par les plus hautes autorités ecclésiastiques, par les Zentsvos et par les municipalités sont presque unanimes à constater que les ribotes en masse des paysans après la terminaison des travaux de champ, comme c'était la coutume auparavant, n'ont plus lieu; également, on remarque un nombre considérablement moindre d'individus ivres pendant les fêtes villageoises, aux foires, à l'occasion des noces, des baptêmes et d'autres jours de fête. Les jours de chômage, qui suivent ordinairement les jours de fête, sont devenus moins fréquents. Les paysans arrivés aux marchés avec les produits agricoles reviennent à présent à la

maison à l'état sobre apportant toute leur recette, tandis qu'auparavant ils la dépensaient dans les cabarets jusqu'au dernier sou et encore les cabaretiers tâchaient de voler tout ce que les ivrognes avaient sur eux.

Le nombre des locaux autorisés à débiter des spiritueux dans les provinces soumises au monopole est réduit à 48,4 % du nombre total des débits qui existaient avant la réforme en dehors des villes, n'étant exclusivement que des débits des spiritueux à emporter et dans les cas rares, où la consommation sur place soit admise, — le débit y est effectué seulement en récipients clos et cachetés. La vente des liqueurs fortes à commission par les épiciers et les marchands des boutiques de détail et des fruiteries, dont parle M. Borodine dans son rapport, n'est admise qu'en proportions fort restreintes dans une seule des provinces du Sud, à la population israélite en vertu de nécessité et dans le but d'éviter le développement de la fraude. Tandis que le nombre de débits des boissons de toutes espèces est réduit de 45.373 à 23.230, soit dans les 20 provinces de 22.143, le nombre des débits, à emporter a augmenté de 10.684 à 18.139 (y compris les bureaux de vente de la régie); mais, par contre, le nombre des débits où on consomme les liqueurs sur place, qui atteignait auparavant 34.689 — atteint maintenant 5.081, ce qui fait une diminution de 29.598 établissements ou 85 %.

En outre, les communes ont le droit de solliciter que le débit des spiritueux ne soit pas effectué sur leur territoire.

Par conséquent, d'après les données obtenues, si les autorités locales comprennent que les sollicitations des communes demandant qu'on ne débite pas des spiritueux sur leur territoire, démontrent d'une manière claire et précise une tendance à lutter contre le développement de l'ivrognerie, ils tiendront compte de ces sollicitations.

Le bureau de vente de la régie apparaît actuellement le type prédominant des locaux de débit des alcools à emporter et le nombre des débits de liqueurs qui jouissent de l'autorisation de vendre à commission des spiritueux de la régie atteint à peine 7 % du nombre global des débits des boissons fortes à emporter. D'autre part, si nous nous adressons aux débits des boissons à consommation sur place, c'est-à-dire aux restaurants ou traktirs, nous verrons qu'auparavant ces établissements débitaient des spiritueux au verre et à un prix libre; maintenant, non seulement le nombre de ces établissements a diminué de 74 %, mais en outre, 82 % de ces établissements débitent exclusivement des spiritueux en fioles cachetées et au prix indiqué. En ce qui concerne les débits de bière à consommation sur place, leur nombre est considérablement réduit.

Ceux qui désirent obtenir des renseignements plus détaillés relativement à la réduction des débits des spiritueux n'ont qu'à s'adresser au rapport de M. Schoumacher, qui figure au livre vert qui a été distribué aux congressistes.

Les municipalités ainsi que les zemstvos ne souffrent nullement de l'introduction du monopole, comme le dit M. Borodine.

Sous le régime de l'accise, les municipalités et les zemstvos (provinces) percevaient sur les débits de spiritueux des droits de licence, dont les a privés l'institution du monopole. Provisoirement, jusqu'à ce qu'on ait trouvé une nouvelle matière imposable fournissant aux villes et aux provinces l'équivalent des revenus qu'elles ont ainsi perdus, le Trésor leur sert une annuité égale à la moyenne de leurs perceptions pendant la dernière période quinquennale.

Le Ministre des finances, dans son dernier rapport à Sa Majesté l'Empereur sur le budget de l'Empire pour l'exercice 1899, dit que les rapports adressés à Sa Majesté par les gouverneurs des provinces où fonctionne le nouveau système et les renseignements communiqués au ministère des finances par les plus hautes autorités ecclésiastiques, par les maréchaux de la noblesse, par les zemstvos (conseils généraux et conseils de district) et par les municipalités, sont presque unanimes à constater les salutaires effets de la réforme. La meilleure qualité de l'eau-de-vie, la réduction considérable du nombre des débits, l'établissement des prix uniformes, strictement proportionnels aux quantités vendues, l'impossibilité de se procurer des boissons alcooliques autrement que contre argent comptant, tous ces avantages et d'autres encore que présentent la rectification et le débit des spiritueux par les soins de l'Etat, ont déjà montré dans la pratique leur heureuse influence. L'ivrognerie a sensiblement diminué ; les débauches avec leurs inévitables suites ont fait place à un usage plus réglé de l'alcool ; les délits et les crimes provoqués par l'ivresse sont devenus plus rares. Mais l'utilité de la réforme ne se borne pas à préserver la santé et les bonnes mœurs : elle exerce un effet salutaire sur les ressources matérielles du peuple. Ce progrès économique est confirmé par l'accroissement des recettes du fisc et par l'afflux des dépôts aux caisses d'épargne, double phénomène qui s'observe dans les 4 provinces de l'Est (Perm, Oufa, Samara et Orembourg) depuis que la régie des spiritueux y fonctionne.

Pendant cette période de 3 années, du 1<sup>er</sup> janvier 1895 à la fin de 1897, aucune impulsion spéciale, accidentelle, ne s'est fait sentir dans la vie des provinces de l'Est ; les récoltes de céréales et de fourrages n'ont presque pas excédé en quantité, surtout sur les terres des paysans, celles de la période triennale 1892-1894. Cependant, le rendement moyen de l'ensemble des revenus de l'Etat, qui, pour les années 1892-1894, n'avait été dans ces quatre provinces que de 45,7 millions roubles, a atteint 61 millions roubles pour 1895-1897, soit un excédent de 56, 4 %, tandis que, dans l'Empire tout entier, la différence en plus n'était que de 28, 3 %. Défalcation du total des recouvrements le revenu nouveau du monopole de vente des spiritueux et celui du réseau de l'Etat, et dont l'augmentation est due en majeure partie à des rachats de lignes concédées — les recettes effectuées dans les

quatre provinces de l'Est en 1895-1897 excèderaient de 13,5 % celles de la période 1894-1895, alors que pour l'Empire considéré dans son ensemble, la plus-value est de 10,7 % seulement. Particularité qui n'est pas sans importance, la mise en vigueur du monopole a été suivie d'une meilleure rentrée des annuités de rachat, redevances exclusivement à la charge des paysans, et même du règlement d'arriérés dûs sur ces mêmes annuités.

Depuis une dizaine d'années, le mouvement ascendant des dépôts aux caisses d'épargne fait dans tout le pays des progrès très marqués. Ce phénomène peut en partie s'expliquer par l'ouverture de nombreuses caisses d'épargne postales et le versement à ces guichets nouveaux d'épargnes anciennes. Toutefois, cette progression des dépôts se produit également dans les quatre provinces de l'Est, où le nombre des caisses a peu augmenté et où, par suite, il n'est versé que des épargnes de formation récente. Un fait bien significatif, c'est que, dans la région de l'Est, le nombre des déposants s'est accru plus rapidement après la mise en vigueur de la régie des spiritueux que pendant la période antérieure et qu'il s'agit ici, en règle générale, de petits déposants.

Les données ci-dessus témoignent d'un certain accroissement de bien-être constaté dans l'Est depuis qu'y fonctionne la régie des spiritueux. Sans doute, il ne faut pas perdre de vue que les phénomènes de la vie économique sont très complexes et que, sous l'influence de certaines causes, permanentes ou temporaires, (comme par exemple, la mauvaise récolte de céréales dont ont souffert cette année plusieurs parties de ces quatre mêmes provinces), les effets salutaires de la réforme des boissons peuvent être enrayés ou ralentis. Quoi qu'il en soit, si l'on envisage à la fois la marche des rentrées fiscales et des épargnes et les avis reçus des autorités locales, on est fondé à conclure que le monopole de vente des spiritueux exerce une action bienfaisante sur les ressources matérielles des populations.

Les personnes qui désirent connaître en détail et à fond l'influence exercée par la réforme du monopole des boissons sur l'état économique peuvent les trouver dans le rapport de M. Ossipoff, dans le même livre vert.

Ainsi, de tout ce qui précède il résulte que l'essai qui vient d'être fait, si courte encore qu'ait été sa durée, a prouvé que le régime du monopole atteint son but. Ce système de la vente directe, tant en gros qu'en détail, des boissons alcooliques donnera au gouvernement des armes réelles pour lutter contre les abus, sauvegarder les bonnes mœurs, empêcher la ruine des populations et protéger la santé publique. On ne saurait toutefois se dissimuler les immenses difficultés pratiques qu'il faudra vaincre pour créer de toutes pièces la nouvelle organisation.

En attestant les excellents effets de la réforme sur l'état matériel et moral des populations, le ministère des finances est loin de prétendre



affirmer que l'organisation nouvelle, là où elle est mise en œuvre, soit parvenue à toute la perfection dont elle est susceptible. Sans aucun doute, il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine à l'administration des finances. Certains détails de la réforme ne sont encore qu'indiqués ; d'autres ont besoin d'être remaniés ou complétés. Néanmoins cette vaste entreprise repose dès maintenant sur une base rationnelle. Je suis profondément convaincu que la réforme des spiritueux en Russie ne tardera pas à exercer une action bienfaisante sur tous les points de l'Empire.

**M. le Président.** — La parole est à M. Borodine, sur le *Monopole russe*.

**M. Borodine.** — Vous savez, Messieurs, que l'on est en train de mettre en œuvre chez nous, en Russie, le monopole des spiritueux.

J'ai présenté à la commission spéciale, instituée près la Société russe d'hygiène publique pour l'étude la question de l'alcoolisme, un rapport sur l'importance économique et morale de cette réforme.

J'ai l'honneur de soumettre ce rapport à la bienveillante appréciation du présent Congrès.

Mon rapport est basé sur des observations personnelles faites par moi dans les provinces où le monopole des spiritueux est déjà en vigueur, ainsi que sur des données officielles et sur des correspondances qui m'ont été adressées, en ma qualité de rédacteur en chef de la *Revue de la Tempérance publique* et de président de la commission scientifique de « l'Association des économistes », par divers fonctionnaires et par des représentants d'associations civiles qui poursuivent le but sympathique de propager la tempérance parmi le peuple russe.

### Résumé du rapport de M. Borodine sur la question du monopole de l'alcool en Russie.

*La réforme envisagée au point de vue économique et moral.* — Le monopole récemment établi s'est fait sentir tout d'abord d'une manière désavantageuse dans le mode de consommation. Nous voyons des résultats, fâcheux pour la morale publique, qui ne peuvent nullement parler en faveur du nouveau système. Tous les actes de débauche et d'ivrognerie transplantés du cabaret dans la rue exercent une mauvaise influence sur la génération nouvelle. Or, quand il y a deux malheurs en vue, il faut choisir celui qui présente le moins de concessions funestes. C'est dans ce but qu'il faudrait retourner à l'ancien type de cabaret. Pour le relèvement moral on pourrait y admettre l'usage des boissons qui seraient consommées avec les aliments chauds et reconnaître par un acte législatif ce qui n'existe maintenant que d'une manière clandestine.

Le monopole n'a pas amélioré la position *financière* du peuple. Il a produit une lacune dans les revenus qui étaient destinés à payer

les frais de l'instruction populaire. Donc la réforme a contribué à l'abaissement de l'enseignement. Au lieu de sommes qui montaient quelquefois à un chiffre considérable, le monopole a assigné 1.290,800 roubles dans 25 gouvernements, confiant la tâche de l'instruction populaire à des institutions qui ne répondent pas toujours à leur but. L'instruction populaire, pour être rehaussée et améliorée, exige aussi un certain relèvement moral de même que beaucoup de dépenses.

Quant à la réforme, elle n'a rien fait pour élargir la source des bénéfices. Elle l'a même limitée d'une manière évidente en supprimant les modestes revenus qui étaient destinés autrefois à l'éducation populaire. Il est juste qu'on les restitue pour fonder un terrain propice à l'instruction. C'est ainsi qu'on pourrait contribuer à la tempérance et au relèvement moral.

Quel est le principe fondamental du monopole ? C'est d'éloigner tout intérêt personnel dans la vente de l'alcool. Eh bien, ce principe n'est-il pas violé quand on admet la vente de commission et cette infraction n'est-elle pas une preuve évidente du véritable but poursuivi par la réforme ? Il fallait tout simplement contribuer aux intérêts de l'administration, agrandir les revenus de la trésorerie et non pas se donner les apparences de travailler aux grandes questions sociales et administratives.

Il n'y a point de données statistiques pour fixer d'une manière précise le total de l'alcool consommé. Si l'on se rapporte aux témoignages des personnes dignes de foi, aux données de la presse et à quelques documents officiels on pourrait constater que la réforme n'a pas restreint l'absorption de l'alcool, si toutefois elle ne l'a pas agrandie encore. On ne saurait vraiment anéantir d'un seul trait les conséquences fâcheuses des habitudes longtemps contractées. Il y faut bien du temps et un certain relèvement de la culture dans telle ou telle contrée. Et qu'a fait après tout le monopole pour limiter les abus alcooliques ? Il n'a pas soutenu le peuple là où il s'efforçait de lutter contre l'intempérance. Il lui a ôté tout moyen de protéger sa santé, son bien-être moral, car il ne lui est plus permis de fermer à son gré les cabarets. Il est juste de restituer ce droit. Et quelles sont les objections qu'on s'efforce de fournir pour expliquer cette prohibition ? On dit que le droit de fermer les cabarets augmenterait la vente frauduleuse. Mais cet argument n'est pas sérieux dès lors que la population est intéressée elle-même au commerce du vin, car une partie des revenus devra lui être assignée. Donc elle fera de son mieux pour abolir la vente clandestine pour ne pas perdre les intérêts personnels.

Nous voyons que le monopole a encouragé la dépravation des mœurs en soutenant le commerce frauduleux. Aucune mesure sérieuse n'a été prise par l'administration financière pour anéantir la vente en fraude. La réforme a éloigné tout intérêt personnel dans le commerce du vin, mais l'Etat ne saurait remplir les fonctions qui étaient autre-

fois administrées par les cabaretiers. Ces derniers poursuivaient eux-mêmes la vente clandestine. En jouissant des bénéfices, il fallait aussi se charger maintenant de ces fonctions et abolir méthodiquement tous les débits en fraude. Au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècles, quand il y avait le monopole connu sous le nom du « cabaret royal » il existait toute une hiérarchie de délégués tels que le maire cabaretier (kabatsky golowa) avec ses aides ou débitants jurés de l'eau-de-vie (tselowalnik) et tout le personnel des secrétaires et de sous-secrétaires (diak, poddiatschy). Tous ces délégués travaillaient sous la surveillance du bailli criminel (goubnoi staxosta) et devaient rendre compte au chef général (væwoda) ou bien au bureau central de l'administration qui était à Moscou. L'inaction du gouvernement de nos jours, fait naître dans le peuple une opinion fâcheuse : on dit que l'administration a sans doute un certain intérêt en tolérant la vente en fraude, car plus on boit, plus grande est la somme payée pour l'octroi.

Les débits ont augmenté à vue-d'œil si l'on compte tous les endroits de vente en commission, tous les dépôts de bière, les caves à vin, etc. Ce surcroît ne correspond nullement à un besoin réel. Il fait preuve seulement du but principal poursuivi par la réforme, car en augmentant les endroits pour le commerce des vins, on éveille la tentation et plus on consomme de boissons, plus on paye l'accise.

On parle beaucoup de la pureté du vin monopolisé ; mais cette question ne saurait avoir toutes les conséquences qu'on est tenté de lui attribuer. L'eau-de-vie de 40 degrés proposée à la vente n'est pas une boisson hygiénique. Elle ne répond pas aux exigences sanitaires présentant bien souvent un produit de pommes de terre avec certains apéritifs qui n'ont rien de commun avec les buts de l'hygiène.

Donc, une pareille supposition n'est que le résultat d'un simple malentendu.

Le patronage des sociétés de tempérance fait preuve d'incapacité sous plusieurs points de vue. Leurs institutions portent tous les germes d'une mort prochaine. Elles devront sous peu terminer leur existence à moins qu'elles ne changent leurs statuts d'une manière fondamentale.

Les défenseurs du monopole nous disent : Eh bien, si la réforme a augmenté la consommation de l'alcool, elle a contribué à l'élargissement du commerce. L'industrie prendra donc une voie nouvelle, plus large, plus marquée. Il faudrait donc encourager la production rurale du vin ! Et alors si l'on suivait ce raisonnement jusqu'au bout, on pourrait venir à une conclusion brillante : vendre à un prix élevé toute la récolte du blé dans les cabarets pour les transmettre aux fabricants de vin ! Contribuer à une consommation renforcée et générale de tout le pain sous la forme des boissons ! Ce serait en tout cas un moyen exceptionnel de contribuer au bien-être du ménage rural, un stimulant extraordinaire dans l'économie villageoise ! Il faudrait inonder toute la Russie avec l'eau-de-vie préparée dans les fabriques à une distance

aussi rapprochée que les poteaux du télégraphe. Dans ce cas, tout le pain qui ne pourrait être « mangé » serait incontestablement « bu » sans la moindre interruption. Ce n'est pas le paysan qui fera le difficile. Il ôtera lui-même la croix de son cou, le bonnet de sa tête, la chemise de son corps, la chaussure de ses pieds ! Et quelle perspective l'attend alors ? Notre patrie est vaste et fertile ; donc un « isprawnik » (c'est ainsi qu'on nomme un commissaire de police) trouvera toujours quelque moyen pour faire payer les impôts. C'est à ce prix que la fabrication de l'eau-de-vie aura sa part éminente dans l'économie rurale'...

Eh bien, en peu de mots, quel est le résultat définitif du monopole ?

Ce résultat n'est pas du tout compliqué : nos pères et nos aïeux buvaient le vin des cabarets du tzar (tzarsky Kabak), ou bien l'eau-de-vie de l'octroi. Quant à nous, nous consommons l'alcool du monopole. Voilà toute la différence. Mais les revenus levés sur le commerce du vin ? C'est une question à part. La tempérance populaire, son bien-être moral, sa position financière ? Toutes ces questions-là n'ont aucun point de corrélation avec le monopole.

Donc, toutes les belles déclarations énoncées par l'administration de finance qui voulaient avoir en vue le progrès rural, le relèvement social, l'hygiène du peuple, — ne peuvent être envisagées que comme des souhaits inaccomplis.

Il y a de cela quatre ans, nous avons constaté dans la presse et dans un rapport particulier que les intentions de notre administration de finance méritent les sympathies les plus dévouées ; elles étaient portées, à en juger par leurs paroles, à rendre le commerce de vin plus honnête, plus réglé, — tout en pourvoyant aux frais de l'éducation populaire. Eh ! quel individu dévoué au salut de sa patrie, au progrès de son peuple, n'y aurait applaudi ! Si l'on pouvait seulement résoudre ce grand problème, la voie serait à jamais tracée pour les réformes futures. Elles auraient bien mérité la reconnaissance des générations à venir ! Hélas, osons le dire, chaque année signale un nouvel éloignement de ce but.

L'administration financière a prouvé d'une manière incontestable, qu'elle ne pouvait avoir d'autre but que l'agrandissement des finances.

Le monopole n'a point résolu le grand dilemme historique, car il n'a pu concilier deux questions : les revenus du commerce de vin et la tempérance du peuple. L'administration ne saurait renoncer aux bénéfices levés sur le commerce du vin. La lutte antialcoolique exige la suppression de tous les événements qui amènent l'intempérance. Elle demande que la fabrication de l'eau-de-vie soit limitée. Elle cherche à restreindre peu à peu la vente des boissons alcooliques qui doivent être bannies du nombre des objets consommés par le peuple. Or, il est évident que notre réforme n'a rien de commun avec les problèmes poursuivis par la lutte antialcoolique.

On ne saurait mettre en corrélation la question d'un impôt avec les

exigences de la morale. L'administration financière ne peut pas s'occuper de la moralisation. Elle peut hausser ou rabattre la somme des revenus, et les employés qui y sont appelés peuvent remplir leurs fonctions d'une manière plus ou moins consciencieuse, mais jamais receveur de contributions ne doit figurer dans le rôle d'un apôtre des bonnes mœurs. Voilà pourquoi il serait désirable d'ignorer complètement toutes les questions éthiques quand on a à discuter des différents systèmes de contributions. L'alcoolisme n'a rien de commun avec les détails de ce genre. On a beau rehausser la somme des impôts ou bien introduire un nouveau système de paiement, ce n'est pas avec ces mesures-là qu'on pourrait vaincre les abus de l'intempérance. L'usage des boissons est également répandu là où le vin est cher, là où il se vend à bon marché, où le monopole existe ou bien encore le commerce libre. Il est évident que les causes de l'ivrognerie doivent être cherchées ailleurs, puisque ce n'est ni le prix, ni le système des impôts qui régularisent l'emploi du vin. L'alcoolisme provient de la misère générale, des privations de tout genre, de l'absence absolue de quelque agrément salulaire. Il ne reste rien en dehors de l'eau-de-vie pour oublier les malheurs de cette existence et c'est ainsi qu'on prend peu à peu l'habitude de l'intempérance.

Il est donc clair que pour lutter contre l'alcoolisme il ne faut avoir recours ni au rehaussement des impôts, ni à l'octroi, ni au monopole. La réforme a été introduite non pas pour abolir les inconvénients de l'accise, mais puisqu'on ne pouvait avoir plus de bénéfices de l'octroi, ce système a été poussé au plus haut degré et il ne pouvait donner un revenu plus grand. Il fallait rehausser la somme de la contribution sans agrandir les frais des dépenses occasionnées par un changement pareil ! L'accise montée à 9 copecks, prouva qu'il était tout à fait impossible d'aller plus loin, car une grande partie des revenus était consommée par les dépenses de la contribution. La vente clandestine du vin sans octroi (« perekour »), formait un abus invincible dans les districts avec le régime d'accise. La réforme devait l'abolir.

Le monopole, disaient les défenseurs du système nouveau, devait garantir une vente plus régulière de l'alcool. Mais cette opinion manque de fondements. Quand on introduisait « l'accise », on s'attendait également à un résultat pareil et pourtant la vente de l'eau-de-vie n'a pas atteint ce but. Qu'arrivera-t-il à la longue ? L'administration poussée à recevoir plus de bénéfices, a rehaussé de plus en plus le prix de l'octroi. En abolissant un certain impôt qui était autrefois payé par chaque individu — et qu'on nommait « podouschnœ ». — il fallait suppléer à cette lacune par un autre revenu. C'est dans ce but qu'on a ajouté le neuvième copeck à l'octroi, mais la somme finale ne s'augmenta pas. Le même sort attend le système monopole. Sous ce point de vue, nous ne saurions profiter de l'expérience des pays étrangers.

En récapitulant toutes les données recueillies ainsi, j'ai été amené

à formuler, au sujet du monopole russe des spiritueux, les conclusions ci-après, savoir :

1° Le système actuel de la vente de l'eau-de-vie a modifié le mode de sa consommation et a provoqué des phénomènes regrettables d'un caractère public (consommation dans la rue);

2° Depuis la mise en vigueur du monopole des spiritueux, l'ivrognerie à domicile a augmenté, car on s'est mis à boire de l'eau-de-vie non seulement au restaurant, mais aussi chez soi, à la maison; autrement dit, l'ivrognerie a passé du cabaret dans la famille;

3° La consommation actuelle de l'alcool au sein des familles a déjà causé et causera encore beaucoup de mal à la jeune génération, qui s'habitue ainsi à ne voir dans l'ivrognerie rien d'anormal et qui souvent y prend même part;

4° La réforme du régime des boissons, ayant privé les communes rurales du revenu qu'elles tiraient des licences sur les débits de spiritueux, a augmenté par là les charges fiscales de la population et a abaissé le niveau de l'instruction primaire;

5° Le principe fondamental de la réforme du régime des boissons, tendant à écarter l'intérêt individuel du commerce des spiritueux, a été violé par l'admission de la vente de l'eau-de-vie de la régie en commission;

6° Depuis la mise en vigueur du monopole, le nombre des débits de spiritueux a indubitablement augmenté. Il est vrai que le compte-rendu de l'administration générale des contributions indirectes et du monopole des spiritueux pour 1896 constate une certaine diminution des débits d'eau-de-vie, ce dont on ne saurait que se réjouir, mais cette diminution est largement contrebalancée par le surcroît du nombre des débits de bière, où l'on boit également de l'eau-de-vie, et des débits de vins qui, à dire vrai, ne sont guère un produit du raisin. Encore est-il certain que le nombre des débits clandestins a augmenté;

7° La consommation de l'eau-de-vie n'a nullement diminué;

8° La consommation de la bière et des vins russes a augmenté. Le contingent des débitants de bière ne diffère en rien des anciens cabaretiers-vampires;

9° Le régime actuel n'empêche pas les particuliers d'enivrer le peuple par l'eau-de-vie de la régie et d'en tirer profit;

10° La vente des spiritueux par l'Etat a amené la monopolisation de l'industrie de restaurateur. Le restaurant (*traktir*) monopolisé a gardé toutes les traditions de l'ancien cabaret;

11° Le monopole des spiritueux a fourni à la population un nouvel élément démoralisateur en rendant on ne peut plus attrayants le métier de débitant clandestin et l'importation frauduleuse de l'eau-de-vie des

provinces non soumises au régime du monopole, ce qui doit, à son tour, exposer souvent à des persécutions imméritées des personnes étrangères à la fraude;

12° Le monopole des spiritueux n'a point écarté le danger qu'il y a, pour les classes les moins aisées de la population, d'être amenées à une ruine immédiate et rapide par l'eau-de-vie;

13° Le but du gouvernement d'atteindre une consommation modérée de l'alcool est irréalisable, attendu qu'il n'y a et qu'il ne saurait y avoir de modération dans ce genre de consommation. La modération est seulement possible tant que l'homme n'a pas éprouvé l'effet de l'alcool, affaiblissant ses facultés mentales et l'empêchant de juger objectivement les choses en général et la modération en particulier;

14° Contrairement à ce qu'on prétend, la question de la rectification de l'eau-de-vie ne résoud pas la question de l'alcoolisme. La vente d'eau-de-vie rectifiée n'affranchit les consommateurs d'aucune des conséquences nuisibles qu'entraîne la consommation de l'alcool. L'alcool éthylique pur, étendu à une densité de 40°, n'est pas une essence anodine et ne saurait être considéré comme une boisson hygiénique;

15° Qu'il soit vendu par la régie ou par des particuliers, l'alcool gardera toujours ses propriétés naturelles, et les personnes portées à s'empoisonner de ce liquide, seront toujours d'une même nature; c'est justement pour cela que le monopole des spiritueux n'a point écarté les inconvénients de l'ancien régime qui ont induit l'Etat à prendre dans ses mains le commerce des spiritueux;

16° L'affirmation du ministère des finances qu'en recourant au monopole il ne viserait pas une augmentation de recettes publiques, son désir principal étant de réprimer l'ivrognerie, est en contradiction avec la réalité et ne forme que des *pia desiderata*;

17° Le monopole des spiritueux tendant à atteindre une consommation modérée des spiritueux exclut la possibilité d'une lutte active contre l'ivrognerie. Pour pouvoir combattre l'alcoolisme, il est indispensable de substituer au système de la *consommation modérée*, la stricte application du principe de la limitation de la production de l'alcool et de l'interdiction graduelle de la vente des boissons alcooliques comme objet de consommation des grandes masses;

18° La supériorité du système de Gottenbourg, par rapport à notre régime du monopole, ne saurait, d'aucune façon, être mise en doute.

Mon rapport n'a soulevé de répliques que de la part de trois fonctionnaires représentant l'administration générale du monopole des spiritueux, MM. Schumacher, Ossipof et Minzloff; j'ai réfuté, à mon tour, les répliques de ces messieurs.

Notre ministère des finances, par l'entremise de l'administration du monopole des spiritueux, a fait traduire, en langue française, mon

rapport et les répliques respectives de MM. Schumacher, Ossipof et Minzloff; cette traduction a paru sous forme d'une brochure portant le titre de : *Principaux Rapports sur le Monopole des spiritueux, etc.*, et qui est destinée à être distribuée aux membres du présent Congrès. Je dois, naturellement, savoir gré au ministère des finances d'avoir pris mon rapport en considération; qu'il me soit toutefois permis de faire remarquer que le titre de la brochure en question n'est pas exact. C'est que la brochure ne contient qu'un seul rapport, le mien, et les répliques qui m'ont été données; par conséquent, il n'y avait aucune raison d'employer le titre de « Principaux Rapports ». De plus, cette publication a un caractère exclusif, attendu qu'elle comprend seulement mon rapport et les répliques respectives de MM. Schumacher, Ossipof et Minzloff. Il aurait fallu, par devoir d'équité, faire figurer dans cette brochure les arguments que j'ai encore produits pour réfuter les répliques de ces messieurs; on aurait élucidé ainsi plus régulièrement la question.

Ainsi, nous arrivons à la conclusion que cette question, selon qu'on l'envisage au point de vue moral ou financier, peut présenter les plus sérieuses contradictions et que ces contradictions seront plus ou moins marquées selon le rôle que le revenu des boissons doit jouer dans le budget des recettes publiques. Si ce revenu ne constitue qu'une ressource auxiliaire, s'il ne joue qu'un rôle secondaire, comme, par exemple, en Suisse, en Suède et en Norvège, c'est au point de vue moral qu'on envisage en premier lieu la question des spiritueux en y subordonnant les intérêts fiscaux. Dans ce cas, le système du monopole des spiritueux, considéré comme une mesure de moralité publique, peut même avoir certains avantages sur les autres systèmes d'imposition de l'alcool. Mais la question du monopole prend un tout autre aspect là où, comme, par exemple, chez nous en Russie, on met au premier plan le but du gouvernement de tirer des boissons le plus grand revenu possible. Plus le budget des recettes publiques s'appuie sur le revenu des boissons, plus le gouvernement sera tenté de refouler le côté moral à l'arrière-plan, en réservant la première place aux considérations d'ordre financier. Pour ces raisons, il ne faut en aucun cas perdre de vue ces contradictions lorsqu'il s'agit d'apprécier l'effet que doit produire le monopole en Russie.

En terminant notre rapport, nous croyons devoir ajouter que ce qui nous manque pour atteindre des progrès économiques sérieux, c'est notre propre initiative, notre propre esprit et notre énergie. Le meilleur moyen pour le gouvernement de contribuer à cette cause est de favoriser les écoles. Pour le reste, il serait désirable que les mesures gouvernementales entravent le moins possible l'énergie et l'initiative individuelle, tant que celles-ci ne sortent pas des limites de la loi. Il faut affranchir un peu de la tutelle gouvernementale l'activité privée et donner un peu plus de latitude à l'initiative individuelle.



**M. A. Raffalovich** explique sur quelles inexactitudes et sur quelles contradictions sont basées les conclusions de M. Borodine. Elle paraît surtout étrange à l'orateur qui étudie spécialement les finances russes et leur histoire, l'idée de M. Borodine que le gouvernement russe a introduit le monopole pour augmenter ses revenus. Jamais encore la Russie n'avait eu si peu besoin des moyens extraordinaires pour l'équilibre de son budget. Au contraire, il y a tout lieu de croire que la Russie a introduit cette réforme maintenant et non pas avant, parce que c'est maintenant qu'elle peut, sans danger aucun, subir les diminutions de revenus que pourrait, comme on le croyait, amener le monopole. Le gouvernement russe ne s'est pas arrêté sur le système de prohibition, parce que ce système n'atteint pas le but, non pas seulement qu'il n'extermine pas l'ivrognerie ; mais, en développant la vente clandestine et autres fraudes, il introduit dans la consommation des produits, dont la population n'a aucune idée avant l'application de ce système. On pourrait citer comme exemple la consommation de l'éther en Irlande et de « ladovine » en Norvège.

Puis M. Raffalovich donne lecture de la note suivante où il combat les conclusions de M. Borodine.

Le monopole de la vente des spiritueux est introduit en 1895 dans les quatre gouvernements de l'Est. C'est la cinquième année de son fonctionnement : dans les autres gouvernements, où le nouveau système est appliqué, le monopole fonctionne dans les uns, depuis deux années et demie, dans les autres, depuis une année et demie, dans les autres enfin, depuis une année seulement. Etant donné le court espace de temps pendant lequel a fonctionné le monopole, il est fort difficile, même pour le Ministère des Finances, qui possède une grande quantité de renseignements, de se prononcer définitivement sur l'influence du monopole de la vente des spiritueux sur divers côtés de la vie russe. Quant aux jugements des particuliers, ou de la presse, sur la même matière, ils sont inévitablement étroits, incomplets et ne se basent que sur des expériences fortuites et peu contrôlées. En outre il ne faut pas oublier que la réforme de 1894 s'est créée en lésant de nombreux intérêts privés, des ennemis dans la personne des anciens marchands des alcools qui font naturellement des efforts, bien qu'attardés, pour discréditer la réforme devant l'opinion publique et rencontrent malheureusement un appui de la part de personnes qui ne sont pas intéressées matériellement dans le commerce de l'alcool, ce qu'on peut expliquer par l'habitude, enracinée dans une certaine partie de la société russe, de rencontrer avec une méfiance toute réforme accomplie par le gouvernement.

1. Il est probable que la consommation de l'alcool dans les rues a augmenté ; ce fait s'explique par une forte restriction du nombre des débits de boissons et surtout du nombre de ceux où on pouvait consommer l'alcool sur place. Mais il n'y a pas de données pour pouvoir affirmer que l'ivrognerie dans les rues a augmenté, c'est-à-dire qu'a

augmenté le nombre des personnes manifestement ivres, qu'on rencontre sur la voie publique. D'autre part, théoriquement, il faut admettre que ce nombre a diminué, parce qu'il n'y a plus de lieux, où on peut se griser ; autrefois les roturiers restaient longtemps dans les cabarets et en sortaient presque toujours en état d'ivresse ; au contraire maintenant, — à cause d'une diminution sensible des débits où on peut consommer l'alcool sur place (les traktirs seuls), et à cause d'un contrôle plus rigoureux de ces derniers — il est beaucoup plus difficile de s'enivrer dans les débits de boissons et le nombre des ivrognes sur la voie publique a dû par conséquent diminuer.

2. La consommation immodérée de l'alcool dans les familles a existé toujours et dépend des mœurs et des coutumes du peuple russe : les noces, les fêtes patronales etc., ont été toujours (et le sont probablement encore) accompagnées d'une consommation excessive de l'alcool. Seuls les changements dans les mœurs du peuple peuvent écarter ces phénomènes et aucune réforme des boissons, comme telle, ne peut les faire disparaître. Quant à la réforme de 1894, son but est de substituer par une série de mesures, la consommation de l'alcool dans la famille à l'ivrognerie dans les cabarets, en tenant compte du fait, prouvé par l'expérience de tous les jours, que la famille — surtout les femmes — réagissent toujours contre la consommation immodérée de l'alcool. Il n'y a pas encore de données précises qui permettraient de juger jusqu'à quel point est atteint ce but de la réforme, mais il n'existe non plus des faits prouvant la recrudescence de l'ivrognerie dans les familles. Il faut plutôt conclure à la diminution de la consommation immodérée de l'alcool dans les familles, autant qu'on peut juger d'après les déclarations des curés, qui ont plus que tout le monde, l'occasion d'approcher la vie domestique du peuple.

3. Nous ne possédons pas encore de données pour pouvoir juger des influences du monopole sur la génération future. La question de savoir si l'ivresse des membres âgés de la famille a des effets contagieux sur la jeune génération, est encore inexplorée par la science et plutôt il y a lieu de croire que l'ivresse des personnes mûres produit chez les jeunes membres de la famille une répugnance pour la consommation de l'alcool. D'autre part — quelle que soit cette influence — après la réforme de 1894 elle s'est plutôt affaiblie que renforcée : les mœurs de l'ancien système du commerce des alcools rendaient l'ivrognerie plus facile et les membres âgés de la famille retournaient en état d'ivresse dans leurs familles aux yeux des membres jeunes ; maintenant, comme cela a été déjà démontré, on a mis plusieurs obstacles à la consommation immodérée de l'alcool et il faut s'attendre par conséquent à une diminution du nombre des ivrognes ; l'influence de ce phénomène sur la jeune génération doit donc diminuer. Quant à l'influence que produit sur les enfants l'opération même de la consommation, il n'existe pas de faits, ni d'observations à cet égard,

bien qu'il ne faille pas oublier pour la juste appréciation de l'opinion émise, que la réforme est et sera utile à la nouvelle génération par ce fait même qu'il lui a rendu impossible l'entrée — libre naguère — dans les débits de boissons.

4. Les revenus que les communes tiraient en donnant des permissions d'ouvrir des débits sur leurs territoires, ont été tout à fait accidentels et en général insignifiants. De ces recettes on n'employait pour les besoins de l'instruction publique qu'une partie minime, le reste de par la loi devait être employé pour paiement des arriérés des impôts locaux et de l'Etat. En outre, le revenu en question a été purement fictif, parce que les cabaretiers, par l'excitation du peuple à l'ivrognerie et diverses affaires louches, recouvraient avec profit l'argent payé à la commune ; malgré donc la diminution apparente des revenus de la commune, le monopole, en supprimant les cabarets et les affaires louches que faisaient leurs propriétaires, a plutôt augmenté que diminué les forces de la population, ce qui est prouvé aussi par d'autres faits, notamment par les rentrées des impôts indirects et directs en général et des annuités de rachat en particulier et par l'augmentation des dépôts dans les caisses d'épargne.

5. Chaque principe appliqué à la vie, admet des exceptions au nom des intérêts vitaux, et à cause même de l'insignifiance de ces exceptions. La vente en commission est admise exclusivement dans l'intérêt de la population et du commerce et non pas dans l'intérêt du Fisc, ce qui est prouvé avec évidence par l'insignifiance des sommes payées comme rémunération des commissionnaires (376 mille roubles) ; l'autorisation de pratiquer la vente en commission n'a pas augmenté le nombre des lieux de vente et en même temps elle a rendu l'intérêt de vendre la plus grande quantité possible de l'alcool reçu en commission si minime, que les commerçants considèrent cette opération comme un fardeau dont ils ne peuvent pas se libérer à cause des conditions de leur commerce. Il ne faut pas perdre de vue que le plus souvent on vend en commission l'alcool « à emporter » et que là, où il peut être consommé sur place, le commerce est étroitement surveillé par l'administration des contributions indirectes, par l'administration générale de la province et par les comités de tempérance.

6. Le nombre des débits de boissons a diminué après l'introduction du monopole, et comparativement à la période précédente, d'un tiers et quelquefois même d'une moitié. Le nombre des débits de bière a augmenté, mais dans une proportion insignifiante et l'augmentation porte surtout sur les débits, où on vend la bière exclusivement à emporter. Si des cas se produisent, où on vend de l'alcool dans les débits de bière et où on mêle l'eau-de-vie avec la bière, les mêmes cas avaient lieu autrefois ; après l'introduction du monopole, au fur et à mesure que la surveillance des débits de bière par l'Administration et surtout par les comités de tempérance deviendra plus étroite, ce

phénomène ne se produira probablement que très rarement. De même pour les débits de vins de raisin, avec cette différence que ces derniers font un commerce beaucoup plus important, paient des droits de licence beaucoup plus élevés et leurs propriétaires se décident par conséquent plus difficilement à commettre des abus. Quant à l'augmentation du nombre des lieux de vente clandestine, ce fait n'est pas prouvé et aussi il faut dire, que même dans ces lieux on consomme maintenant de l'alcool rectifié et ne contenant pas de fusel.

7. La réforme de 1894 n'avait pas pour but de diminuer la consommation de l'alcool en général, parce que, comme c'est un fait connu, la Russie tient le dernier rang parmi les autres pays, quant aux dimensions de la consommation de l'alcool par habitant; on considérait l'ancien système de la vente des spiritueux comme nuisible, pas à cause de quantité de boissons consommées, mais à cause du mode de la consommation par de rares, mais grandes quantités, amenant le consommateur à l'état de l'ivresse dégoûtante et à cause du caractère des débits où avait lieu la consommation — des cabarets, où on excitait le consommateur à l'ivresse, où on le volait par divers procédés, où on le poussait vers le crime et en cachait les traces. Le but de la réforme de 1894 consiste à écarter ces côtés de l'ancien système de la consommation et toute autre est la question de savoir si la population consommera beaucoup ou peu.

8. Il n'y a pas encore de données pour pouvoir juger des dimensions de la consommation de la bière et des vins de raisin russes, mais théoriquement il y a tout lieu de s'attendre à ce qu'elle augmentera et ce n'est que très désirable, parce que le remplacement des boissons concentrées par celles qui contiennent peu d'alcool, est considéré dans l'hygiène comme un phénomène heureux. Quant aux qualités des personnes qui composent la classe des propriétaires et des vendeurs des débits de bière, elles ne sont pas connues; elles ne l'étaient non plus dans la période précédente à la réforme. On peut seulement affirmer que, devant l'opinion publique, ils ne jouissaient jamais de la réputation telle que les cabaretiers, et il faut aussi tenir compte de ce fait, que maintenant l'administration des contributions indirectes a le droit, en cas de contravention constatée, de fermer chaque débit et que, par ce fait, les vendeurs dans les débits de bière se trouvent dans des conditions beaucoup plus sévères, ce qui doit avoir une influence heureuse sur leur choix.

9. Une assertion, qui n'est pas prouvée par des faits et qui théoriquement n'est pas admissible, parce que la partie principale du commerce des boissons est enlevée aux particuliers et la vente en commission, comme cela a été déjà dit, ne présente aucun intérêt pour les particuliers et est en outre insignifiante quant à ces dimensions<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce paragraphe est peu compréhensible. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas renvoyé ses épreuves corrigées.

10. Il n'est pas clair, dans quel sens « la vente des boissons pour la Couronne a monopolisé le traktir ». Quant au traktir actuel comparativement à celui de la période précédente à la réforme, il n'est pas douteux, qu'étant donné la suppression du droit qu'avaient les municipalités d'autoriser l'ouverture des traktirs, (lequel droit a été transféré à l'administration générale de la province et à celle des contributions indirectes), le traktir adoptera peu à peu son vrai caractère. En effet, avant la réforme de 1894 une masse des traktirs n'étaient rien autre que des cabarets. Après la réforme de 1894, qui a presque complètement supprimé les avantages que peut présenter pour les traktirs la vente des boissons, ils seront obligés de tirer des bénéfices principalement de la vente du thé et de la nourriture, ce qui est le vrai but des traktirs et des institutions analogues, comme il est déterminé par le règlement du commerce dans les traktirs.

11. L'introduction clandestine de l'alcool des régions où le monopole ne fonctionne pas encore dans celle où il est déjà appliqué, est en effet constatée, mais à présent, (dès lors que le monopole fonctionne déjà dans 35 gouvernements), ce fait ne se rencontre que rarement et, avec l'extension du nouveau régime sur tout le territoire de l'Empire, il disparaîtra complètement.

12. Autant le cabaret ruinait la population, autant elle est maintenant protégée de la ruine. Autant qu'on peut juger d'après la rentrée des impôts en général et des annuités de rachat en particulier, ainsi que d'après l'augmentation des dépôts dans les caisses d'épargne, la situation économique de la région où le monopole est appliqué, loin de décliner, a au contraire progressé, surtout si on tient compte de ce fait, que les récoltes de la période 1892-1894 ne diffèrent pas de celles de la période de 1896-1897 et qu'en même temps les prix des céréales ont été plus bas pendant la seconde, que pendant la première de ces périodes.

13. L'exemple des pays d'Europe démontre qu'on peut atteindre la modération dans la consommation des alcools. L'assertion qu'« en ce qui concerne l'alcool il ne peut pas être question de la modération » est absolument fausse, parce que, en dehors de l'exemple cité ci-dessus, elle est contredite par l'expérience de tous les jours. A cet égard le but du monopole consiste à supprimer tout élément séduisant, qui pousse à la consommation immodérée de l'alcool et de créer des conditions qui mettent entraves à l'ivrognerie ; la tâche des autres administrations, autant qu'elles ont rapport à cette question, et celle de toute la société intellectuelle, est de réagir sur la conscience des masses dans le sens d'une consommation modérée des boissons. Si tout le monde fait son devoir loyalement et consciencieusement, on peut être sûr que l'ivrognerie, dans les formes, où elle existe de nos jours, disparaîtra encore sous nos yeux.

14. Que le fusel — même en petites quantités, soit plus nuisi-

ble que l'alcool, le fait n'est pas douteux ; que l'alcool pur, consommé en petites quantités, soit nuisible à l'organisme, c'est une assertion qui n'est pas prouvée et on peut citer des opinions selon lesquelles l'alcool, consommé en petites quantités, est plutôt utile que nuisible à la santé ; voilà pourquoi la rectification des alcools est un des premiers buts de la réforme de 1894 ; cette opération est dirigée plutôt contre l'influence fâcheuse sur la santé de la population des mélanges contenues dans l'alcool que contre l'ivrognerie.

15. Il est évident que les qualités de l'alcool, ainsi que de toute autre substance chimique, ne dépendent pas des qualités des vendeurs ; mais les qualités des boissons qui circulent dans le commerce dépendent beaucoup, comme l'a démontré l'expérience de plusieurs siècles, des vendeurs. Sans parler des impuretés que contient l'alcool non rectifié, les cabaretiers y ajoutaient des essences nocives pour masquer ces impuretés et les coupages. Est aussi inexacte l'assertion, que le mode de la vente de spiritueux n'a aucune influence sur le consommateur. Cela peut être reconnu vrai — et aussi dans une certaine mesure seulement, — à l'égard de véritables alcooliques, dont le nombre par rapport à celui de la population entière est minime dans tous les pays et dont la réforme de 1894 ne tient pas compte ; quant à la masse de la population, on peut affirmer que le mode de la consommation a sur un individu moyen une énorme et presque décisive influence : l'individu moyen n'a pas de passion organique pour l'alcool et, si toutes les séductions sont écartées, il boit moins ; au contraire s'il trouve partout un encouragement à consommer des spiritueux, il en boit plus et même s'enivre jusqu'à un état d'ivresse dégoûtante.

16. Le fisc en effet n'a pas maintenant à se préoccuper de l'augmentation des recettes du chapitre des boissons, puisqu'en introduisant le monopole, il se basait sur cette juste considération, qu'une population sobre et saine présente pour le budget public une base plus solide, qu'une population abusant des alcools. Le ministère des finances croyait (et n'a pas été déçu dans ses espérances), que si même les recettes du chapitre des boissons diminuent, cette diminution sera couverte par l'augmentation des rentrées des autres impôts directs et indirects ; sous un seul rapport les attentes du ministère des finances ne se sont pas justifiées, notamment en ce qui concerne la diminution sensible des recettes du chapitre des boissons : en réalité ces recettes n'ont pas diminué dans la région où fonctionne le monopole (sauf les premiers moments après son introduction), et en même temps ont progressé les rentrées des autres impôts et ont augmenté les dépôts dans les caisses d'épargne. Ce résultat de la réforme peut être attribué à la diminution de l'ivrognerie et à la suppression des cabaretiers, qui poussaient la population à la consommation immodérée des boissons et la ruinaient. La population a été délivrée du lourd fardeau que présentait l'ancien système de la vente

des spiritueux, et par conséquent le peuple n'a pas seulement augmenté le paiement des impôts, mais il a aussi consommé plus de spiritueux, malgré la diminution des bénéfices qu'il tirait de l'agriculture, comme cela a été déjà marqué au § 12.

17. Certes, si le ministère des finances se guidait exclusivement par des considérations d'ordre financier, il serait heureux d'atteindre la suppression complète de la consommation des spiritueux, parce qu'en perdant toutes les recettes du chef du chapitre des boissons, il les retrouverait largement dans l'augmentation des rentrées de toutes les autres contributions indirectes, comme cela a été indiqué au § 16. Mais le ministère des finances croit impossible — non pas seulement étant donné le niveau de la culture du peuple russe, mais même étant donné le niveau le plus élevé du développement de l'individu contemporain — de supprimer complètement la production et la consommation de l'alcool. Mais cela n'exclut en aucune façon la possibilité de lutter contre l'ivrognerie ; au contraire tout le système du monopole poursuit ce but et chaque activité dirigée vers le même but rencontre l'entière sympathie de la part du ministère. Si l'organisation du monopole a pour but de mettre une série d'obstacles à l'ivrognerie et à la ruine par l'alcool, les comités de tempérance ont pour but de créer des conditions et des institutions, qui pourraient réagir sur la conscience du peuple et pourraient le détourner de l'ivrognerie. Quelle que soit l'opinion sur l'organisation des comités de tempérance, il est incontestable que leur but est une lutte active contre l'ivrognerie et que les meilleures forces de la société sont attirées à ces institutions et il dépendra déjà de ces forces mêmes de développer largement leur activité.

18. On peut certainement comparer le système de Gottenburg avec celui de la Russie, si on ne tient pas compte des conditions de la civilisation nationale ; mais pratiquement, c'est-à-dire si on tient compte de la civilisation des pays où ils fonctionnent, ces systèmes ne sont pas comparables et on ne peut donc pas poser la question de la supériorité d'une d'elles.

19. Jusqu'à quel point les conclusions de M. Borodine sont un produit exclusif de son opinion personnelle qui n'est appuyée par aucun fait, cela ressort par exemple de la comparaison de ces conclusions avec les déclarations qu'on trouve tous les jours dans la presse. Elle critique quelques phénomènes produits par le fonctionnement du monopole et qui s'expliquent par la nouveauté de l'entreprise, mais en général elle est très favorable à la réforme, ce qui prouve les influences heureuses de cette dernière sur les mœurs et sur la situation économique de la population.

**M. Raffalovich** cite encore à l'appui de ses dires les deux passages suivants d'un rapport de M. Schuhmacher, cité déjà par M. Borodine.

« Il est également indubitable que si le ministère, comme l'a affirmé M. Borodine, tendait seulement et même surtout à faire vendre la plus grande quantité possible d'eau-de-vie, il aurait, une fois qu'il a acquis le droit d'admettre la vente de l'eau-de-vie de la régie en commission, immédiatement profité de ce droit en donnant le plus grand développement possible à ce genre de vente dans les établissements de commerce, ne fût-ce que dans les 16 provinces pour lesquelles cette mesure a été admise par la loi du 19 février 1896; cependant, comme nous l'avons vu plus haut, jusqu'ici la mesure en question n'a pas encore été mise à exécution. »

« En conclusion, j'en permets de donner quelques renseignements succincts au sujet du débit de la régie situé dans le voisinage du siège de la Société des divertissements populaires du quartier de la Néva. M. D. Borodine, afin de montrer que le ministère des finances, dans tous ses actes se rapportant à la vente des boissons, aurait manifesté de la façon la plus nette une tendance à faire augmenter la consommation de l'eau-de-vie, a produit, comme le fait le plus persuasif dans ce sens l'ouverture d'un débit de la régie dans le voisinage immédiat du parc de la Société des divertissements populaires du quartier de la Néva le 1<sup>er</sup> janvier 1898. Cette affirmation était de nature à faire supposer qu'avant la mise en vigueur du monopole, il n'y eût aucun débit de boissons dans le voisinage du parc en question; en réalité c'était juste le cas contraire. Le parc de la Société occupe sur la perspective de Schlüsselbourg deux lots de terrain portant les N<sup>os</sup> 25 et 23; renseignements pris à la direction de chef-lieu de l'accise de Saint-Petersbourg, il résulte qu'en 1897 il y avait dans cette localité, savoir : dans la maison portant le N<sup>o</sup> 21 un débit de boissons d'un nommé Vlassow, dans la maison N<sup>o</sup> 19 un restaurant d'un nommé Karpenko et dans la maison N<sup>o</sup> 17 un restaurant tenu par un nommé Joussow; de plus, il y avait, en biais, en face du parc, un débit de boissons à emporter. Au lieu de tous ces établissements (sans tenir compte d'un débit pour la vente au verre qui était situé dans la maison N<sup>o</sup> 13), on a actuellement un seul débit de la régie vendant exclusivement des boissons à emporter, et néanmoins M. Borodine a jugé opportun d'affirmer que les intérêts de la Société de la Néva auraient été lésés par la mise en vigueur du régime du monopole des spiritueux dans le sens que ce régime favoriserait l'ivrognerie.

« Pour apprécier à sa juste valeur le cas spécial en question, il est opportun que la commission sache que, tandis que les débits de boissons en général restent ouverts jusqu'à 10 heures du soir, ceux qui se trouvent dans le voisinage du parc de la Société de la Néva se ferment, les jours des promenades populaires, à 4 heures après-midi, en vertu d'un ordre spécial du ministre des finances. »

En terminant, M. Raffalovich croit devoir répéter encore que la réforme de l'impôt des boissons a eu pour objet la lutte contre l'ivro-



gnerie, l'introduction dans la consommation uniquement de l'alcool rectifié, tandis que les considérations financières ont été au second plan.

### DISCUSSION

**M. Van der Meulen.** — On a recommandé le monopole pour avoir de l'alcool pur, éthylique. Mais l'expérience de la Hollande est là pour démontrer que nous autres Hollandais, n'avons pas besoin de cet alcool éthylique. Diverses enquêtes ont prouvé que nous n'avons pas d'alcools impurs, amyliques, etc. Mais cependant l'alcoolisme ne règne pas moins chez nous que dans ces autres pays. La Hollande vous montre donc que l'ennemi n'est pas seulement l'alcool amylique, mais aussi l'alcool éthylique. Et là, j'ai appris qu'on ne veut pas boire l'alcool rectifié complètement. On a dû y ajouter des alcools inférieurs.

**M. Paul Apostol** regrette que M. Borodine ait déjà quitté la salle des séances et qu'il ne puisse dire tout ce qu'il voudrait. M. Apostol fait observer que M. Borodine poursuit comme idéal la prohibition, l'abstinence absolue et forcée. Cet idéal est d'un accomplissement infiniment difficile. Comment M. Borodine croit-il que le gouvernement, auquel il reproche de ne pouvoir mener à bien même une réforme d'après lui secondaire comme le monopole, pourra-t-il arriver à réaliser la prohibition ? M. Apostol fait remarquer que la consommation, en Russie, est très modérée en présence des chiffres élevés des autres pays, et qu'on a voulu substituer une consommation par petites doses à la consommation par grandes quantités. Par conséquent, la remarque de M. Borodine, que la consommation n'a pas diminué, n'est pas un argument contre le monopole.

Sur l'interpellation d'un des congressistes, M. Apostol déclare que la consommation modérée et régulière est inoffensive au point de vue social, moral et éthique et qu'au point de vue de son influence sur la santé, sa nocuité n'est pas définitivement prouvée par la science.

**M. Oraw.** — L'abstinence totale est possible pour le peuple esthe. Le but des sociétés est d'obtenir par la voie administrative, la suppression des cabarets et faire de la propagande. Les lieux de plus grande criminalité sont ceux où l'alcoolisation matinale est la plus développée.

L'avènement du monopole est attendu par le peuple comme une amélioration, mais il faudrait mieux prendre toutes les précautions.

L'alcool est un poison, d'après les sommités scientifiques comme MM. les professeurs Dr<sup>s</sup> Bunge et Forel. Il serait donc désirable d'atteindre l'abstinence totale comme l'idéal. Tout empêchement à atteindre cet état social serait délictueux au point de vue de la solidarité internationale.

**M. Lombard** (de Genève), secrétaire de la Ligue patriotique suisse contre l'alcoolisme, donne des renseignements sur le fonctionnement et les inconvénients du *Monopole suisse*; il expose les modifications qui devraient être introduites et s'exprime en ces termes :

## Rapport sur la loi du monopole de l'alcool en Suisse

*Changements proposés.* — La Suisse, par l'adoption de deux articles nouveaux dans sa Constitution fédérale, pour enlever au commerce de spiritueux la liberté, qui est de droit pour les autres commerces, a sanctionné l'introduction d'un monopole qu'une loi du 15 mai 1887 a établi.

Le monopole Suisse a placé la fabrication, l'importation et la vente en gros de l'alcool entre les mains d'une régie des alcools.

Les alcools monopolisés sont ceux de grains et de pommes de terre, les autres produits de la distillation sont abandonnés à la liberté d'industrie; l'importation supporte un droit de 60 à 80 francs par hectolitre.

Nous nous sommes efforcé de faire passer un *monopole restrictif* qui, mettant tout le trafic en produits distillés sous la régie, peut exercer une réelle et efficace pression sur la consommation, ce qui n'est pas le cas sous le régime actuel.

Les motifs de l'insuccès sont clairs et faciles à expliquer :

*La liberté de la vente en détail*, le défaut de surveillance sur la fabrication et le débit des liqueurs, encouragent la consommation sur place et le débit de mauvais produits distillés ;

*L'exception mise au monopole* qui laisse libre l'importation, la fabrication, le commerce et la vente au détail de tous les spiritueux hormis les deux catégories que nous avons nommées.

Les effets de la loi n'ont pas été nuls, ils ont été insuffisants. Il était facile de saisir que les 100 à 120 fr.<sup>1</sup> par hectolitre, prélevés sur les alcools méthyliques favoriseraient les alcools, exempts de toute taxe de monopole.

La fabrication des spiritueux de fruits, de raisins, de marcs, a pris de l'essor, grâce à la prime en sa faveur qui résulte de la taxation des alcools soumis à la régie.

Le peuple Suisse frappé des maux de l'alcoolisme et des progrès du fléau dont les statistiques des suicides, de l'aliénation, de la criminalité, et les constatations médicales sur la gravité du développement de l'usage alcoolique (dans les cafés, buvettes, épiceries et les petits commerces, ces derniers pour les femmes), a été poussé par un sentiment généreux à désirer la réduction de l'alcoolisme. L'assurance que la loi réaliserait une extinction au moins partielle du mal, l'a amené à donner un verdict affirmatif pour la loi.

Aussi il a été déçu et il faut se rendre compte de l'état d'esprit où il a été conduit par le peu d'effet obtenu, tandis que les fisces cantonaux et fédéral s'enrichissaient de la vente avec bénéfice de l'alcool.

Il a été porté à arguer que puisque la vente en était si profitable, les financiers de l'administration n'ont pu manquer de développer le

<sup>1</sup> L'alcool acheté de 28 à 35 fr. est revendu de 167 à 175 fr. par la régie.

rendement, et par conséquent la vente, sans se préoccuper de faire échec au vice.

Nous croyons l'administration désireuse de combattre l'alcoolisme, elle professe y travailler, mais il nous semble qu'elle ne l'a pas prouvé. Elle a accordé des exemptions qui ont permis aux fabrications de kirschs, rhums, cognacs, d'absinthes et de bitters ou vermouths, ces trois dernières surtout, de se développer dans une proportion déplorable. Les fabriques d'absinthe et des produits de la distillation additionnés de diverses essences progressent; toutes les combinaisons perfides profitent de l'indemnité accordée.

La confédération qui accorde ainsi une liberté pernicieuse, laisse faire une concurrence déplorable à sa propre distillation et détruire les effets de la loi qu'elle a édictée, destinée, y est-il dit, « à combattre l'alcoolisme dans ses causes et dans ses effets. »

Comment remédier à cet état de choses?

Nous ne voulons pas entrer dans des détails complets sur la régie de l'alcool. Elle a son bureau central au siège de l'administration fédérale à Berne et 6 entrepôts près des frontières avec appareils pour la rectification.

D'après le tableau que la régie publie annuellement de ses recettes brutes et des excédents à répartir, nous trouvons pour 1897 :

|                                           |     |             |
|-------------------------------------------|-----|-------------|
| Les recettes brutes.....                  | Fr. | 13.767.840  |
| Les dépenses d'achat et exploitation..... | Fr. | - 6.787.774 |
| laissant un excédent de.....              | Fr. | 6.980.006   |

dont la répartition est faite aux cantons<sup>1</sup> au prorata de leur population.

L'alcool indigène est entré pour 33,041 quintaux.

» importé » 77,481

soit 32 et 68 % dans la production totale.

Nous ne voyons pas dans l'exagération de l'impôt sur l'alcool un bon moyen de résoudre la réduction de l'alcoolisme. L'impôt n'atteint pas l'abus, même avec des taux excessifs qui rendent la perception illusoire, on a des produits que le passionné d'alcool se procure: il vendrait jusqu'à ses enfants et son lit pour satisfaire sa passion.

N'avons-nous pas entendu un membre du Conseil municipal de Paris, nous dire à l'Hôtel-de-Ville, qu'il se chargeait avec un alambic démontable de frauder le fisc, et faire de l'alcool à domicile, dès qu'on voudrait tenter l'expérience.

Le monopole pourrait le donner.

Il faudrait se rendre maître du débit en n'accordant que des quantités limitées par districts, à un petit nombre d'agents, et obtenir la

<sup>1</sup> Dans la brochure: *La loi du monopole de l'alcool. Examen de son action*, par F. Lombard, (Genève, 1898), le détail des chiffres (pag. 22 à 25).

réforme que la Norvège et la Suède ont obtenue en mettant des restrictions à la vente.

Les consommateurs seraient bridés et si la gêne qu'ils en éprouveraient devait les faire crier, ce serait dans les effets prévus et acceptés de la loi.

Les vases estampillés et numérotés permettraient de mesurer par tête les quantités autorisées qui seraient réduites d'année en année.

La Confédération a reculé devant l'idée d'un *monopole restrictif* parce qu'il faut que la réduction de la livraison de l'alcool soit mesurée d'en haut ; c'est le point délicat en effet.

La loi de 1887 n'a donc eu qu'un effet contesté quoique les rapports officiels portent à 25 % la réduction de la consommation.

La rectification a d'autre part amélioré les boissons fournies par la régie. La tolérance en huiles essentielles ou impuretés est de 3 0/00.

Parmi les différents systèmes adoptés pour combattre les effets pernicieux de l'alcool, nous distinguons :

L'option locale, la limitation légale des débits, la ferme des débits à des sociétés antialcooliques, le monopole, la prohibition.

Lorsque l'opinion au sujet de la prohibition sera mûre, qu'on relèguera l'alcool dans les produits pharmaceutiques qui ne sont livrables que sur l'ordre des médecins, la question sera bien avancée dans nos pays (comme elle l'est dans plusieurs des Etats de l'Union), mais nous en sommes loin. L'honorable Président du Congrès, D<sup>r</sup> Legrain, dans une improvisation, à Genève, nous disait un mois avant le Congrès : Vous devriez résoudre législativement en Suisse, la prohibition de l'absinthé, car vous empoisonnez les autres pays avec ce produit.

Puisse son vœu être entendu !

Il nous reste des doutes sur la possibilité de l'obtenir, aussi désirerions-nous voir amener le monopole à un meilleur fonctionnement et recommandons les conclusions suivantes :

Le système du monopole partiel prête le flanc, n'ayant pas réalisé la réforme qui est la raison de la loi et ne comprenant pas *toutes les boissons distillées*. Au monopole actuel qui ne frappe que les alcools d'une certaine nature, qui n'est pas restrictif de la consommation, qui ne limite pas la vente, ne prescrit efficacement aucune mesure de surveillance, laisse la main libre aux débitants, et favorise en fait la distillation de substances dont l'effet nuisible est aussi grand que celui des alcools tombant sous le coup de la loi. En raison de ce manque d'efficacité de la loi il faut proposer :

1° Exercer un contrôle sur la fabrication, l'importation et la vente de tout produit de la distillation ;

2° Exclure toute distillation pour compte particulier et frapper de peines de police toute vente dans les locaux autres que ceux de la régie ;

3° Se rendre maître de la vente au détail comme du commerce en gros des spiritueux, et l'opérer par les agents de la régie ;

4° Faire décider par arrêté approuvé par les Chambres sur le rapport de la Commission spéciale, le rendement que doit donner le monopole, régler les ventes et les prix en conséquence ;

5° Ouvrir des bureaux où des agents responsables soient les seuls débitants, interdisant le trafic de la vente dans d'autres locaux.

Nous n'espérons pas corriger foncièrement le vice, au moins en une génération, mais en classant l'alcool dans les produits dangereux et nuisibles, et le retirant du libre commerce, nous aurons avancé la question de la lutte contre l'alcoolisme.

*Note.* — L'art. 31 de la Constitution fédérale portant l'exception à la liberté du commerce est maintenu pour ce qui regarde le commerce de l'alcool, l'exemption des eaux-de-vie et spiritueux autres que l'alcool amylique (art. 32 bis) n'est pas maintenue.

**MM. Alglave, et Cauderlier** prennent part à la discussion <sup>1</sup>.

**M. P. Van der Meulen.** — Je suis d'accord avec M. Cauderlier que ni les Sociétés d'abstinence, ni l'augmentation de l'accise, ni la diminution des débits dans plusieurs pays n'ont été suffisants pour combattre l'alcoolisme, mais je crois qu'il serait dangereux d'en conclure que ce ne sont pas des moyens propres à contribuer concurremment avec d'autres, à la diminution de la consommation des alcools. Et je le crois d'autant plus que je ne vois qu'un moyen complètement efficace, la guerre aux distilleries, ou comme nous l'appelons de préférence, la prohibition de la fabrication.

M. Cauderlier a parlé d'une révolution qui résulterait d'une diminution forte des débits. Mais le règlement de la fabrication, comme M. Cauderlier le souhaite, produira la même révolution et ne sera pas moins impossible. Il est très facile de critiquer les moyens qu'on a appliqués jusqu'ici, mais quand on étudie l'histoire comme M. Cauderlier l'a fait, on arrive à comprendre que le monopole aura à lutter contre les mêmes difficultés et ne pourra pas plus éviter tout abus dans son application.

Encore un mot, M. Cauderlier a mentionné le rapport que M. Milliet a lu au Congrès de Bâle, pour démontrer que la prohibition américaine a été un échec, mais il est bon de rappeler que ce rapport était écrit par M. Gallin Thomann, l'agent payé des brasseries américaines, les ennemies à mort des lois prohibitives.

**M. Descroix.** — M. Alglave sait très bien que l'Etat français peut très facilement obtenir avant la sortie des usines de fabrication et de rectification d'alcool, la pureté des alcools de consommation à un degré maximum conventionnel, et cela du jour au lendemain. L'Etat n'a qu'à l'exiger, un simple décret ministériel suffit et il honorerait le Ministre qui en prendrait l'initiative. Tout le monde est d'accord sur ce point; pas

<sup>1</sup> Le Comité regrette vivement l'insuffisance du procès-verbal de la 2<sup>e</sup> section en ce qui concerne cette partie de la séance. Ce procès-verbal n'a pu malheureusement être complété avec l'aide des souvenirs des orateurs.

besoin d'un Monopole pour cela. L'Etat n'a-t-il pas dans toutes les usines à alcool une légion d'employés de jour et de nuit ? Pourquoi l'Etat ne ferait-il pas pour les alcools de consommation ce qu'il fait pour les alcools dénaturés destinés au chauffage ?

Lorsqu'un commerçant veut faire des alcools dénaturés, les employés de la Régie prélèvent trois échantillons de chacune des substances qui composent cet alcool, plus trois autres de l'alcool destiné à la vente au public ; ces échantillons sont cachetés avec le sceau de l'administration par les employés eux-mêmes. La Régie reçoit à son bureau central 4 échantillons : alcool à 90 degrés fixé avant dénaturation, méthylène, benzine et enfin alcool dénaturé destiné à la vente, et ce n'est que lorsque ses chimistes ont fini leur examen et donné leur rapport que le commerçant est autorisé à faire circuler sa marchandise.

Pourquoi ne pas agir de même à l'égard des alcools de consommation ?

L'alcoolisme, étudié aujourd'hui sur toutes ses faces par un grand nombre de théoriciens et de praticiens, dérive des causes suivantes : « Le plaisir engendre l'abus, et l'abus fait naître le danger » a dit M. Duclaux, de l'Institut Pasteur. A cette citation très judicieuse concernant les causes de l'alcoolisme, j'ajouterai :

1° l'abus dans la consommation, la consommation habituelle et renouvelée d'eaux-de-vie, celles à fort degré principalement ;

2° la prédisposition naturelle du tempérament de certains buveurs aux méfaits de l'alcool ;

3° les impuretés de l'alcool, surtout celles des eaux-de-vie de fruits fabriquées par les bouilleurs de cru, ce qui est, je me permets de le dire à M. Alglave, absolument l'opposé de ce qu'il a affirmé et l'opposé des motifs énoncés dans le projet de loi de M. le député Guillemet qui, en cette matière, me paraît d'une incompétence absolue ;

4° l'emploi des essences et bouquets artificiels, tels que l'essence de badiane qui entre dans la composition de l'absinthe, les essences à base minérale, d'origine allemande, certains extraits de vernis, la combinaison hétéroclite de 2, 3, 4 et plus de ces produits, toutes ces sauces âcres et irritantes pour l'estomac, abrutissantes pour le cerveau.

Monopole inutile sur cet article ; un règlement d'hygiène publique, rédigé par des hommes compétents me paraît être la meilleure solution pour combattre l'alcoolisme dû à l'emploi des essences et bouquets artificiels ;

5° le Mercantilisme commercial qui, à l'époque de concurrence à outrance où nous vivons est un corollaire fâcheux de la lutte pour la Vie. Faire du bon marché est l'idéal du commerçant qui a de gros frais à récupérer et un capital à faire produire ; n'oublions pas que le consommateur en veut beaucoup pour la plus petite somme possible.

J'ai l'intime conviction que, plus les droits sur l'alcool seront élevés, plus il y aura d'alcoolisme fatal, de cet alcoolisme qui peuplera par fourrées les Asiles d'aliénés. Je crois aussi que de gros droits sur l'alcool, car Monopole de l'alcool signifie droits élevés, droits exagérés sur cette denrée, nous mènera à l'alcoolisme *dans la famille*. Dans un pays de boissons fermentées comme en possèdent toutes les provinces françaises, il n'est pas un ménage qui ne fera son eau-de-vie soi-même pour sa con-

somation quand il n'aura pas l'envie intéressée d'en faire pour ses voisins. C'est d'une pratique si simple ! Rien que cette circonstance fait tomber à plat l'espoir des 700 millions que l'on pense recouvrer avec le Monopole. Et l'alcoolisme en sera-t-il amoindri ? Bien au contraire.

Je ne donne pas 3 mois d'exercice de Monopole ou de droits élevés sur l'alcool pour que toutes les familles françaises fassent chez elles leur eau-de-vie de consommation. Pas besoin pour cela d'un appareil qui s'appelle distillatoire. Que les incrédules m'invitent à leur en faire une démonstration. D'ailleurs, en cette matière je ne suis pas un prophète ni un initiateur. M. Cuné d'Ornano, député de Cognac, a fait sur ce sujet un remarquable discours ; il a même dit que le Monopole tuerait le commerce des eaux-de-vie fines des Charentes et de l'Armagnac, cela est de toute évidence. Nous ferons d'excellente eau-de-vie avec le vin de notre cave et ce ne seront pas les alcools du Monopole, si purs qu'ils soient, mais avec 550 fr. de droits, qui pourront nous séduire et obtenir notre préférence sur les eaux-de-vie faites pas nous-mêmes.

Vous pensez, paraît-il, avec votre Monopole réduire la consommation : cela se dit, mais ce sont là des mots creux. En France nous sommes tous de caractère indépendant, et nous n'aimons pas que le pouvoir nous chicane sur ce que nous appelons une petite satisfaction, un petit contentement après le labeur quotidien. Qui voudra priver l'ouvrier de sa goutte le matin, de son apéritif avant le repas, du pousse-café après le repas, sera son ennemi. Il ne m'étonnerait pas que les élections municipales de Paris se fissent sur cette question et que les électeurs refusent leurs voix à MM. les Conseillers municipaux qui ont créé les droits de 351 francs l'hectolitre d'alcool pur à Paris et à ceux qui ont voté le principe du Monopole de l'alcool en octobre 1898.

**M. le Président.** — La parole est à M. Baatz sur le *Monopole russe*.

### Le monopole de l'alcool en Russie

PAR ROB. BAATZ

Délégué des « Lettischen Mässigkeits-Vereinen Sonne und Stern, » pasteur baptiste à Riga (Russie).

Meine geehrte Damen und Herrn !

Das Lettische Volk in Russland ist nicht gross, sondern ein von den Kleinsten Völker, ungefähr zählt es bis 3 Millionen Seelen, aber trotzdem um so mehr ist die Trunksucht unter dem Volke verbreitet und deshalb haben die Lettischen Enthaltungsvereine mich hergeschickt zum Congress, auszusagen, dass sie fühlen mit dem allgemeinen internationalen Kampf gegen Trunksucht, — und zugleich sollte ich Beachtungen und Anmerkungen machen, wie es hier im Auslande gedacht und gearbeitet wird gegen Alkoholismus und dann diese Anmerkungen nach Russland mitführen für unseren *Enthaltungs-*

*vereinen*, damit wir könnten sie später ausnützen im Kampfe gegen den *Alkoholismus*.

Deshalb muss ich bestätigen, nachdem was ich hier auf dem Congress gehört und gesehen habe, dass es alles für mich sehr überraschend war und habe gefunden, dass der Krieg gegen Alkoholismus in grossen Massstabe entfaltet und ausgetheilt ist auf die verschiedenen Klassen der Menschheit.

Unsere Lettische Vereine vertheidigen die absolute Abstinenz, und darum freute ich mich vom ganzem Herzen, dass auf dem Congress die totale Abstinenz von allen Rednern und Delegirten wurde vertheidigt und empfohlen. Wenn wir den Einfluss *alkoholischer Getränke* auf die *öffentliche Morale* oder Sittlichkeit betrachten, dann sehen wir dass dieser Einfluss ist *einfach furchtbar*. Hier sinkt dem Philanthropen, dem Menschenfreund, das Herz, wenn er den geistigen Schaden, den sittlichen und ewigen Ruin seines Volkes mit ansehen muss. Alle Sünden des Fleisches, die in Galateerbrief cap. 5, 18-21 aufgezählt sind, stehen in engster Verbindung mit dem Trunk. Bier und Schnaps sind die Quellen schlimmster Uebel und stärken und stählen den Muth zum Sündigen. Im Glass geht unter, was die Würde des Menschen bedingt, was ihm glücklich und zufrieden macht, ihn vom Thier unterscheidet. Keuschheit, Ehre, Selbstachtung, Ehrlichkeit, Wahrhaftigkeit, edler Sinn, Liebe und Familienglück, Freundschaft, Arbeitslust, Sparsamkeit, berechnete Hoffnungen der Zukunft, alles was dem Menschen heilig ist, geht im Glass unter. Dieser unersättliche Dämon verschlingt alles. Und aus dem Abgrund steigen heraus Armut, Not, Elend, Schande, Roheit, Bestialität, Leiden und Thränen ohne Zahl und schliesslich der Tod und nur zu oft durch eigene Hand. Reich und Arm, der Geschäftsmann und Arbeiter, gelehrte und ungelehrte, leiden zugleich unter dem Einfluss dieser Getränke.

Wir fragen, wie kann ein Christ, noch für die Licentisirung dieses Uebels stimmen, dass die öffentliche Besteuerung erhöht, die Sterblichkeit vermehrt, und das Glück der Menschen zerstört? Die moralische Verantwortlichkeit für das öffentliche Wohl allein sollte ihn schon zwingen, Hand an die Ausrothung dieses Triumphes des Satans zu legen, und dies kann an keinem Orte besser geschehen als am Stimmkasten. *Alle Parteien zusammen haben nicht die hohe moralische Bedeutung für den Christen in einem Lande als die, welche die Bekämpfung dieses gesetzlichen Unfugs auf ihre Fahne schreibt.*

Die russische Regierung hat nun mit die Einführung des Monopols diesen gesetzlichen Unfug-Alkoholismus zu vermindern versucht. So werden wir auch in baltischen Gouvernements am 1. Juli nächstes Jahr das Alkoholmonopol erhalten. Aber nach allem, was man dort gesehen hat, wo das Monopol schon eingeführt ist, muss man kommen zu dem Schlussfolgerung, dass wenn der Brantweinverkauf auch am Sonntagen und Feiertagen stattfindet, dann wird es reinen wesen-



tlichen Erfolg zu verzeichnen sein, weil die Trinker können es ebenso noch am Sonntagen und Feiertagen nach 12 Uhr Mittags bis Abends 10 Uhr immer erhalten.

Deshalb denken die Lettischen Enthaltsamkeitsvereinen an der russischen Regierung mit einer Petition sich wenden und bitten, dass der Branntweinverkauf als eine staatliche Einrichtung Sonntags wird geschlossen und der Schnapsverkauf Sonnabends 10 Uhr Abends beendet und erst Montagsfrüh um 8 Uhr angefangen wird. Dann erst dadurch werden die Arbeiter daran verhindert sein, alkoholische Getränke am Sonntagen und Feiertagen zu erhalten und werden grösstenteils müssen wenigstens die Sonntagen nüchtern verbringen. Und das wird auch Erfolg sein. Das gebe Gott.

**M. le Président.** — L'ordre du jour appelle la discussion sur les rapports de la *criminalité avec l'alcoolisme*.

Il dépose sur le bureau le rapport de M. le Dr Barthès, Inspecteur du service des enfants assistés d'Eure-et-Loir.

### Des rapports de l'alcoolisme avec la criminalité

L'alcoolisme n'est guère connu que depuis 1840 ; l'on ne buvait auparavant que de l'eau-de-vie de vin. L'alcool d'industrie fait son apparition de 1840 à 1850 où il en est fabriqué 76,000 hectolitres contre 815,000 hectolitres d'alcool de vin.

Les travaux des médecins de cette époque : *Trousseau, Grisolle, Calmèil*, ne visent qu'un alcoolisme avec l'ivresse en plus, dû uniquement à l'abus de l'alcool. Il n'atteignait que certaines professions : marchands de vins, épiciers, débitants de tabac et d'eau-de-vie, les distillateurs. L'ivresse néanmoins était fréquente ; mais comme elle ne consistait qu'en un état passager, elle ne laissait aucune trace durable.

Le vin ayant manqué en 1855, on voit tout à coup augmenter dans des proportions énormes, la fabrication d'alcools que l'on extrait des mélasses, grains, betteraves ; aussi la consommation qui était alors d'un litre par tête d'habitant atteint cinq litres dans la période trentenaire qui suit. Les suicides augmentent de 21 pour 100,000, de même les homicides, les assassinats et les crimes passionnels.

Les médecins français poussent des cris d'alarme, mais le public insuffisamment convaincu ne les écoute pas. Survient un homme de génie, *Pasteur*, qui, par ses études sur les fermentations, permet de découvrir l'*alcool éthylique* qui fut le point de départ de toute cette gigantesque série des alcools connus aujourd'hui.

Cependant l'on ignorait encore quel était parmi ces derniers celui qui provoquait les actions nuisibles.

La nécessité de le trouver fit naître la médecine expérimentale et c'est au laboratoire de physiologie qu'appartient le grand honneur

d'avoir résolu la question. *Dujardin-Beaumets, Berthelot, Debray, Troost, Rabuteau, Gautier, Laborde, Magnan, Girard* et leurs disciples se livrèrent tour à tour à des expériences sur des animaux et ils ne tardent pas à reconnaître que tous les alcools du commerce étaient des poisons. *Audigé* établit la comparaison entre les alcools rectifiés et ceux qui ne le sont pas ; et il constate que si les premiers causent des accidents, les seconds représentent de véritables fléaux pour l'organisme. *Laborde* et *Magnan* extraient des apéritifs et surtout de l'absinthe, des essences qui engendrent des maladies nerveuses : l'épilepsie et l'aliénation mentale. *Lancereaux* affirme que le vingtième de la mortalité pour toutes les maladies traitées dans les hospices et hôpitaux de Paris, revient à l'alcoolisme. Moi-même dans un récent mémoire, visant l'augmentation des maladies chroniques traitées soit dans les hôpitaux, soit à domicile en vertu de la loi sur l'assistance médicale gratuite, j'ai démontré que l'alcoolisme en était le premier facteur.

Mais il résulte de l'abus de l'alcool d'industrie et même de l'alcool de vin, quelque chose de plus grave que le défaut de résistance, et les rapports si documentés du D<sup>r</sup> Legrain nous ont fait connaître que c'est la transmission héréditaire, la terrible hérédité avec ses caractères, ses lois fatales : *l'ivrogne engendre l'ivrogne*.

Dans le même ordre d'idées, le 8 novembre 1895, à l'Académie des sciences, le professeur Bouchard a présenté un travail des docteurs Charrin et Gley sur les maladies infectieuses survenues au cours de la grossesse.

« Nos observations sur ce qui se produit dans l'espèce humaine, » nous permettent d'entirer un renseignement significatif qui dépasse la » partie des simples expériences de laboratoire. Nous avons vu quelle » influence pouvait avoir sur les enfants ultérieurement procréés les » poisons inoculés aux parents. Or les poisons peuvent être introduits » directement, soit qu'il s'agisse d'un médicament comme le mercure » ou l'arsenic par exemple, soit qu'il s'agisse d'un produit d'alimenta- » tion comme l'alcool. Autant de causes de la présence du poison dans » l'organisme des individus appelés à procréer, autant de cas où il nous » a été permis de constater la possibilité d'une influence héréditaire » sur les enfants issus de ces individus. »

Il est notoire que depuis une dizaine d'années, l'alcoolisme ne fait que progresser et avec lui malheureusement aussi la criminalité. L'action de ces fléaux est accrue par la littérature pornographique qui, à son tour, surexcite le système cérébro-spinal déjà surchauffé par les excès alcooliques. Les conséquences de ce double poison : alcool et lectures obscènes se caractérisent, à bref délai, par une dégénérescence morale et intellectuelle et par une dépression très accentuée de la force musculaire. Dès ce moment, l'individu est placé dans un état d'infériorité (*minoris resistentiæ*) qui l'oblige, en présence de l'intensité toujours plus grande de la lutte pour l'existence, à sa-

crier sa droiture de caractère et sa franchise primitive à la ruse et à l'hypocrisie. C'est la période initiale : vols, faux et détournements.

Les doses des toxiques augmentant, le stade des crimes passionnels se traduit par des viols et des attentats à la pudeur. Enfin la folie furieuse met un terme par le suicide à la carrière de l'alcoolique.

On a dit et écrit dans ces derniers temps, que dans les pays les plus intéodés à la tyrannie alcoolique les naissances avaient augmenté et les décès diminué et que les conscrits y étaient plus nombreux que partout ailleurs.

Quelque paradoxal que paraisse ce fait, il est cependant fondé et on peut le constater dans nos villes et agglomérations industrielles.

Mais le véritable motif consiste uniquement en ceci, qu'une nuée d'espagnols et d'italiens chassés de leur pays par la misère, s'abat périodiquement dans les milieux ouvriers qu'ils désorganisent par la modicité des salaires qu'ils acceptent. Puis, comme ils sont pauvres et sobres, ils ont beaucoup d'enfants dont la bonne constitution les conduit sans à coups trop brusques à la période du tirage au sort auxquels ils participent quand leurs parents se sont fait naturaliser, ce qui est la règle générale. Je puis citer notamment les villes de Lille, Amiens, Le Havre, Rouen et surtout Bordeaux, Lyon et Marseille où la population exotique augmente tous les ans.

Il n'en est plus de même pour les cités possédant des manufactures nationales : Cherbourg, Brest, Toulon, Lorient, St-Etienne, Montluçon, etc., dont les étrangers sont bannis, vu que seuls les ouvriers français ont le droit d'y travailler. La constitution d'un grand nombre de ces derniers, intoxiqués par les alcools de mauvais aloi, n'engendre que des enfants arthritiques ou scrofuleux qui meurent dans la proportion de 50 0/0.

Cette situation est si vraie que dans les régions exclusivement agricoles, le Calvados et l'Eure-et-Loir où l'élément étranger fait complètement défaut, j'ai prouvé en relevant sur les registres de l'état civil, les naissances et les décès et sur les contrôles des contributions indirectes, les débits de boissons, que ces derniers étaient en proportion directe des décès, crimes et délits et en proportion inverse du nombre des naissances.

Dans la ville de Chartres et les deux cantons Nord et Sud on comptait :

|         |                 |                   |                    |                     |
|---------|-----------------|-------------------|--------------------|---------------------|
| en 1880 | un <i>débit</i> | pour 95 habitants | et un <i>délit</i> | pour 113 habitants. |
| en 1891 | —               | 87                | —                  | 92 —                |
| en 1896 | —               | 72                | —                  | 83 —                |
| en 1896 | —               | 69                | —                  | 80 —                |

D'autre part, les naissances qui s'étaient élevées en 1880 à 22 % ont baissé en 1891 de 3 % ; en 1896 de 6 % et en 1898 de 8 % ; tandis que les décès qui étaient de 28 % en 1880 se sont élevés à 30 % en 1891, à 33 % en 1896 et à 36 % en 1898 ; que les conscrits réfor-

més ou ajournés ont été de 23 ‰ en 1880 ; 25 ‰ en 1891 ; 30 ‰ en 1896 et de 34 ‰ en 1898.

La même progression a été observée en ce qui concerne les filles-mères, les prostituées, les aliénés et les suicides.

Les journaux officiels ont relaté dernièrement que le nombre des affaires criminelles jugées par les cours d'assises avaient notablement diminué depuis dix ans. C'est encore vrai. Toutefois, je serai ressortir, d'après les renseignements qui m'ont été fournis par M. le Procureur de la République près le Tribunal de Chartres, qu'en vue d'atteindre tous les coupables, la justice convertissait de plus en plus les poursuites au criminel en délits correctionnels. Ainsi la cour d'assises d'Eure-et-Loir n'a eu à juger que 12 cas en 1880, 10 cas en 1891, et 8 seulement en 1896 ; alors que le tribunal correctionnel s'était occupé de 228 affaires en 1880, de 392 en 1891 et de 480 en 1896.

Cet aperçu de notre société actuelle semble établir d'une manière indiscutable le rôle souverain exercé par le débitant cafetier ou limonadier dans la démoralisation de notre race. En effet, toute la vie de cette fin de siècle se localise dans les salles de café, les bars, brasseries et autres lieux bachiques. Toutes les affaires : contrats, ventes et achats se traitent chez le limonadier. Qu'un événement heureux ou malheureux : baptême, mariage ou enterrement survienne, il a ses prologue et épilogue chez le marchand de vins. Et ce qui est particulièrement néfaste pour l'avenir de notre pays, c'est la présence de l'enfant à toutes ces fêtes et réjouissances ; c'est qu'il y acquiert fatalement en grandissant des habitudes qu'il croit toutes naturelles. Aussi n'a-t-il pas encore atteint l'adolescence qu'il est déjà intoxiqué par l'alcool.

J'ajoute que si du fait de l'alcoolisme la classe riche dégénère et la moyenne se démoralise, la situation de la classe pauvre est devenue déplorable. D'autre part, l'alcoolisé n'étant pas stérile lègue une descendance qui sera à son tour une charge et un souci pour l'avenir.

En résumé, l'alcoolisme en dégradant l'individu le pousse inévitablement au crime et je ne saurais trop répéter avec mon cher et vénéré maître, le Dr Théophile Roussel, que l'alcool est le principal élément du paupérisme, de la folie et, d'une manière générale, de la démoralisation humaine.

Quelles mesures à prendre, quels moyens à employer pour combattre ce terrible fléau qui fait chaque année plus de victimes que la peste et le choléra réunis ?

*Conclusions.* — J'estime que le législateur doit intervenir, d'abord en faisant respecter la loi du 23 février 1873 contre l'ivresse et supprimer ensuite celles du 14 décembre 1875 et de 1880 ; l'une favorisant les bouilleurs de cru et l'autre les débitants de boissons.

L'attention du Parlement devra être appelée également sur l'abolition ou du moins sur le plus grand dégrèvement possible des droits

d'octroi et de transport des boissons hygiéniques : vin, cidre, bière, etc. Une pratique personnelle médicale de dix années dans les Pyrénées Orientales, m'a permis de constater que *l'usage du vin était l'antidote le plus sûr de l'alcoolisme*.

Mais je l'avoue sincèrement, le Français est sceptique, les lois glissent sur lui et ne l'atteignent que rarement. Je citais, il y a un instant, la loi de 1873, due à notre éminent Président d'honneur du Congrès. Elle n'est jamais appliquée par crainte de l'aggravation des peines, en cas de récidive. Reste l'arme la plus puissante, la plus salutaire, *l'initiative individuelle*, la propagande par l'exemple et par l'éducation des jeunes gens. A ce sujet, le Congrès aura fort à faire pour faire disparaître cette force d'inertie qui caractérise notre nation, car, ainsi que me l'écrivait récemment mon honoré confrère, le Dr Legrain :

« Nous mourons d'inaction, nous parlons volontiers, nous écrivons » plus volontiers encore, mais chez nous, entre la parole et l'acte, il y » a une distance que les étrangers apprécient à sa juste valeur. Notre » tort, c'est qu'après avoir écrit et parlé, nous attendons que d'autres » agissent et, comme notre éducation foncièrement bourgeoise nous a » privés de formules d'activité pratique, nous marquons le pas. »

Oui, nous marquons le pas, lorsque l'étranger marche à toute vapeur dans la voie de la régénération sociale.

En Angleterre, une Société créée par *John Esterbroeke*, à Londres, compte aujourd'hui 23.000 sections et son fonds de réserve s'élève à plus de deux millions de francs. Des conférenciers, munis d'autorisations spéciales, visitent les écoles, entretiennent les enfants des méfaits de l'alcoolisme et les chargent de faire des comptes-rendus.

En Amérique, aux Etats-Unis, l'enseignement anti-alcoolique est pratiqué dans 42 Etats et, depuis 1886, un bill a prescrit des examens de fin d'année sur la tempérance.

En France, ce n'est que depuis 1895, qu'à la suite du discours de M. le Dr *Lannelongue* à la Chambre des Députés que M. *Poincaré*, alors ministre de l'instruction publique, aidé d'un de ses directeurs, M. *Buisson*, résolut d'engager la lutte au moyen de l'instituteur.

Son successeur, M. *Rambault*, reprit la tâche et institua une commission chargée de lui présenter des propositions fermes. Le rapport rédigé d'une façon remarquable par M. Marillier a été inséré au *Journal Officiel* du 17 mars 1897 et adressé à tous les Recteurs, afin que les matières du programme fussent enseignées dans les écoles primaires, collèges et lycées.

Parallèlement à cet enseignement, des hommes de cœur, des philanthropes, des savants ont créé des Ligues, des Sociétés de patronage, et je suis heureux de citer l'Eure-et-Loir qui en compte actuellement 22.

La lutte sera intense, ne nous le cachons pas. Mais, étant donné que le salut de notre grande et belle nation dépend uniquement de

l'énergie des hommes de cœur, je propose au Congrès le vœu suivant qui doit augmenter le nombre des combattants :

VŒU A ÉMETTRE PAR LE CONGRÈS

Le Congrès, considérant que les résultats obtenus dans la lutte contre l'alcoolisme par les écoles primaires, collèges et lycées, sont satisfaisants,

Emet le vœu que l'enseignement anti-alcoolique soit obligatoire dans les *cours d'adultes*, dans les écoles régimentaires, industrielles, agricoles et commerciales, ainsi que dans les grandes Ecoles de l'Etat et dans toutes les Universités de France.

**M. le Président.** — M. Marthaler, de Berne, a la parole sur la même question.

**Opfer des Alkohols in den schweizerischen Strafanstalten,  
unter den Selbstmördern und tödlich Verunglückten.**

PAR MARTHALER, PASTEUR A BERNE

Victimes de l'alcoolisme

*Analyse:* — M. Marthaler, pasteur à Berne, après avoir fait pour la Suisse la statistique des condamnations, des suicides, des cas de mort par accidents obtient les résultats suivants :

- |                                                                           |                                 |
|---------------------------------------------------------------------------|---------------------------------|
| 1° Pour un tiers des détenus l'alcoolisme est la cause initiale du délit; |                                 |
| 2° Les récidivistes sont pour la plupart des alcooliques;                 |                                 |
| 3° 30 % des suicides.....                                                 | } sont causés par l'alcoolisme. |
| 7,5 % des accidents mortels.....                                          |                                 |

Es sei uns erlaubt, auf die Mittheilungen hinzuweisen, welche wir auf dem fünften, dem Basler Kongress, im Jahre 1895 zu machen die Ehre hatten. Präzisiert und erweitert sind jene Mittheilungen im 3. Heft der « Zeitschrift für schweizerische Statistik », 32. Jahrgang, 1896, abgedruckt worden.

Angaben lagen damals vor über 32 resp. 35 schweizerische. Strafanstalten, und zwar :

1. über 2201 am 1. Januar 1892 in Haft befindliche Personen, in 32 Anstalten;
2. über 3142 im Jahre 1892 eingebrachte Häftlinge in 35 Anstalten, also ... 5343 Strafanstaltsinsassen insgesamt.

Die ganze Statistik beruht auf Zählkarten, welche von den Direktoren der Strafanstalten ausgestellt werden. In der darauf gebauten Zusammenstellung des eidgenössischen statistischen Bureaus wird

besonders auch nach den *Ursachen* der Vergehen und Verbrechen gefragt. Der Trunk spielt dabei mit eine Rolle. Indem wir aus der Gefängnisstatistik des Jahres 1892 die Fälle mit Trunk herausuchen, haben wir zu unterscheiden solche Fälle, bei denen Trunk :

1. ganz allein als unmittelbare Ursache angegeben ist;
2. als alleinige Hauptursache angegeben ist;
3. als mitwirkende Hauptursache angegeben ist;
4. als mitwirkende Ursache.

So ergibt sich folgende Tabelle.

| Verurteilte Personen |        |          | Unmittelbare Ursache der Verbrechen   | Auf je 100 Verurteilte |        |          |
|----------------------|--------|----------|---------------------------------------|------------------------|--------|----------|
| Männer               | Weiber | Personen |                                       | Männer                 | Weiber | Personen |
| 437                  | 24     | 461      | 1. Trunk ganz allein                  | 10                     | 3      | 9        |
| 715                  | 66     | 781      | 2. » alleinige Hauptursache           | 16                     | 7      | 15       |
| 537                  | —      | 537      | 3. » mitwirkende Hauptursache         | 12                     | —      | 10       |
| —                    | 157    | 157      | 4. » » Ursache                        | —                      | 17     | 3        |
| 1.689                | 247    | 1.936    | Fälle mit Trunk                       | 38                     | 27     | 37       |
| 2.754                | 653    | 3.407    | » ohne Trunk                          | 62                     | 73     | 63       |
| 4.443                | 900    | 5.343    | Gesamtzahl aller dieser Verurteilten. | 100                    | 100    | 100      |

In Worte gefasst, ist das *Ergebnis dieser Untersuchung* folgendes :

1° Von je 100 Sträflingen sind 37 (Männer 38, Frauen 27) *ausschliesslich* oder mit durch *Trunk* zu Verbrechern geworden;

2° *Jeder Zehnte der Sträflinge* (Männer) verdankt seine Haft dem *Trunke* ganz allein; gut *jeder vierte Mann* (26 %) kam durch *Trunk allein* oder durch *Trunk als alleinige Hauptursache* in die Strafanstalt.

In den Strafanstalten des Kantons Bern sassen am 1. Januar 1892. 590 Personen (455 Männern, 135 Weiber.). Bei 175 Männern und 24 Frauen war Trunk als vermutliche unmittelbare Hauptursache der Vergehen und Verbrechen angegeben, ergibt 33,7 %. (Männer 38,5 %, Frauen 17,8 %): *Bei einem starken Drittel aller Inhaftierten war Trunk die unmittelbare Hauptursache.* Fassen wir die einzelnen 8 Strafkategorien für sich ins Auge, so finden wir unter den zu Zucht-haus verurteilten Männern stark ein Fünftel (21,6 %), im Korrek-tionshaus schwach die Hälfte (45,2 %), im Arbeitshaus der *richtlicher* Verurteiltenetwazwei Drittel (64,9 %), im Arbeitshaus der *administrativ* Verurteilten gut die Hälfte (50,1 %) solche, die lediglich dem Trunk ihre Haft verdanken.

Diese Angaben aus dem Jahre 1892 sind wir zu ergänzen in der Lage.

1. *Für die ganze Schweiz* Zwar steht uns dafür nicht eine jener

frühern konforme Gefängnis statistik zu Gebote. Doch sind uns vom eidgenössischen statistischen Bureau einige werthvolle Mittheilungen zugestellt worden.

In den fünf Jahren 1892 bis 1896 sind in die schweizerischen Strafanstalten der Kantone 14,612 Personen eingebracht worden, worunter 7815 Rückfällige. In den Zählkarten dieser Inhaftierten 14,612 ist Trunk als Ursache der Vergehen und Verbrechen erwähnt 4988 mal (bei Männern 4443, bei Weibern 545 mal). Die Anzahl der im Ganzen angegebenen Ursachen beläuft sich auf 22,763. Es ergeben sich daraus folgende Verhältnisse :

| Zahl der Ursachen bei |        |        | Ursachen der Vergehen und Verbrechen        | Von 100 angegebenen Ursachen entfallen auf |        |       |
|-----------------------|--------|--------|---------------------------------------------|--------------------------------------------|--------|-------|
| Männer                | Frauen | Total  |                                             | Männer                                     | Frauen | Total |
| 1.529                 | 48     | 1.577  | 1. Trunk allein                             | 8                                          | 1      | 7     |
| 2.914                 | 497    | 3.411  | 2. Trunk in Verbindung mit andern Ursachen. | 16                                         | 11     | 15    |
| 4.443                 | 545    | 4.988  | Total der Fälle mit Trunk                   | 24                                         | 12     | 22    |
| 13.930                | 3.845  | 17.775 | 3. Fälle ohne Trunk                         | 76                                         | 88     | 78    |
| 18.373                | 4.390  | 22.763 |                                             | 100                                        | 100    | 100   |

Unter hundert Ursachen ist Trunk durchschnittlich 22 mal vorhanden, bei Männern 24 mal, bei Frauen 12 mal, Trunk allein kommt bei Männern unter 100 Ursachen 8 mal vor, bei Frauen 1 mal; Trunk in Verbindung mit andern Ursachen bei Männern 16 mal, bei Frauen 11 mal.

In Verbindung mit Trunk geben die Zählkarten als Ursache der Vergehen und Verbrechen an :

|                                  | Zahl der Ursachen bei |        |        |
|----------------------------------|-----------------------|--------|--------|
|                                  | Total                 | Männer | Weiber |
| 1 Armut . . . . .                | 414                   | 325    | 89     |
| 2 Ökonomische Verluste . . . . . | 20                    | 16     | 4      |
| 3 Bürgschaft . . . . .           | 2                     | 2      | —      |
| 4 Börsenspiel . . . . .          | 1                     | 1      | —      |
| 5 Habgier . . . . .              | 109                   | 105    | 4      |
| 6 Genußsucht . . . . .           | 282                   | 166    | 116    |
| 7 Hass . . . . .                 | 28                    | 27     | 1      |
| 8 Rache . . . . .                | 56                    | 55     | 1      |
| 9 Streitsucht . . . . .          | 302                   | 288    | 14     |
| 10 Eifersucht . . . . .          | 14                    | 13     | 1      |
| 11 Ausschweifung . . . . .       | 867                   | 710    | 157    |
| 12 Prostitution . . . . .        | 50                    | 13     | 37     |



|                               |             |             |           |
|-------------------------------|-------------|-------------|-----------|
| 13 Trunk.....                 | —           | —           | —         |
| 14 Moralische Verkommenheit.. | 937         | 881         | 56        |
| 15 Häuslicher Streit.....     | 124         | 116         | 8         |
| 16 Verschwendung.....         | 74          | 73          | 1         |
| 17 Arbeitscheu.....           | 86          | 83          | 3         |
| 18 Verführung.....            | 22          | 20          | 2         |
| 19 Leichtsin.....             | 34          | 33          | 1         |
| 20 Vagantität.....            | 63          | 58          | 5         |
| 21 Mangelhafte Erziehung..... | 18          | 18          | —         |
| 22 Trägheit.....              | 23          | 20          | 3         |
| 23 Arbeitslosigkeit.....      | 5           | 5           | —         |
| 24 Liederlichkeit.....        | 21          | 21          | —         |
| 25 Beschränktheit.....        | 6           | 6           | —         |
| 26 Dummheit.....              | 2           | 2           | —         |
| 27 Gesetzesunkenntnis.....    | —           | —           | —         |
| 28 Andere.....                | 4           | 3           | 1         |
| 29 Will unschuldig sein.....  | 4           | 4           | —         |
| 30 Unbekannt.....             | —           | —           | —         |
|                               | <hr/> 3,568 | <hr/> 3,064 | <hr/> 504 |

Es muss ausdrücklich bemerkt werden, dass die vorstehenden Angaben über die Jahre 1892 bis 1896 uns nicht für die Individuen vorliegen, sondern nur auf einer Zählung der in den Karten angegebenen Ursachen der Vergehen und Verbrechen beruhen.

Deshalb erscheinen die Prozentziffern dieser Berechnung erheblich kleiner als diejenigen der frühern. Dort hatten wir auf je 100 Verurteilte: 37 Fälle.

Die spätere Veröffentlichung der schweizerischen Gefängnisstatistik wird uns erst die zur Vergleichung dienlichen Fälle liefern. Die 4988 Fälle machen immerhin beiläufig 34 % der Gesamtzahl von 14,712 aus.

Auf einem Punkte können wir indess schon jetzt vergleichen. Da wo Trunk als alleinige Ursache angegeben ist, 1577 mal, sind natürlich ebenso viele Individuen zu zählen. Diese 1577 machen von den 14,612 im ganzen Inhaftierten 11 Prozent aus. Die Berechnung für das Jahr 1892 ergab 9 Prozent.

#### *Art der Vergehen und Verbrechen*

Die 4988 mal, da Trunk als Ursache erwähnt ist, verteilen sich auf folgende Kategorien von Vergehen und Verbrechen.

|                                                                    |    |        |
|--------------------------------------------------------------------|----|--------|
| 1 Vergehen u. Verbrechen gegen den Staat u.<br>die Religion: ..... | 86 | 1,8 %. |
| davon 63 wegen Widerstand gegen die Staatsgewalt.                  |    |        |

|                                                                         |      |          |
|-------------------------------------------------------------------------|------|----------|
| 2 Vergehen und Verbrechen gegen die öffentl. Ordnung: .....             | 2051 | 41,1 %.  |
| davon 1948 wegen Arrestbruch, Landstreicherei, Liederlichkeit.          |      |          |
| 3 Vergehen und Verbrechen gegen die Person: .....                       | 999  | 20,0 %.  |
| davon a) 9 wegen Verletzung der Ehre und Freiheit; wegen Beleidigung 8; |      |          |
| b) 399 gegen die Sittlichkeit (8 %),                                    |      |          |
| davon 190 wegen Notzucht;                                               |      |          |
| c) 591 gegen Leib und Leben (12 %),                                     |      |          |
| davon 191 wegen schwerer Körperverletzung                               |      |          |
| 189 » leichter »                                                        |      |          |
| Körper verletzung.                                                      |      |          |
| 4 Vergehen und Verbrechen gegen das Vermögen: .....                     | 1786 | 35,8 %.  |
| davon 1522 wegen Diebstahl und Unterschlagung                           |      |          |
| 124 wegen Betrug und Untreue;                                           |      |          |
| 5 Gemeingefährliche Vergehen und Verbrechen: .....                      | 66   | 1,3 %.   |
| davon 62 wegen Brandstiftung.                                           |      |          |
| Total.....                                                              | 4988 | 100,0 %. |

Zur Vergleichung fügen wir bei, dass die Zahl derjenigen Häftlinge, die sich am 1. Januar 1892 in den schweizerischen Strafanstalten wegen Vergehen und Verbrechen gegen das Vermögen befanden 40 %, der im Laufe des Jahres 1892 Eingebrauchten 49 % ausmachte. Die entsprechenden Zahlen für Verbrechen und Vergehen gegen die Sittlichkeit waren: 12 % und 9 %; gegen Leib und Leben 14 % und 8 %; gegen die öffentliche Ordnung 21 % und 24 %.

2. Für den Kanton Baselland (62133 Seelen Bevölkerung in Jahre 1888). — Herr Direktor Blocher in Basel untersuchte die Zählkarten der Strafanstalt des Kantons Baselland der Jahre 1892-1895. Es betraf dies 806 Sträflinge (726 Männer und 80 Weiber). Davon waren 195 Personen (187 Männer, 8 Weiber), bei welchen Trunk allein als die Ursache des Vergehens oder Verbrechens angegeben war = 24 %, bei den Männern 26 %. Die Zahl derjenigen Fälle, bei welchen Trunk, sei es als alleinige oder als mitwirkende Ursache angegeben war, belief sich auf 290 oder 36 % (Männer 276 = 38 %, Weiber 14 = 17,5 % aller Weiber). « Demnach ist in unserm Kanton, » so sagt Herr Blocher « in den genannten vier Jahren je der dritte Verurteilte durch Trunk und andere Ursachen zu seinem Delikt gekommen, und je der vierte und fünfte durch Trunk allein ».

Von 323 Rückfälligen waren 37 % Trinker, von 484 erstmals Bestraften bloss 34 %. Von sämtlichen 290 in vier Jahren zur Haft gebracht-

ten Trinkern waren 121 oder 42 % rückfällig, während von den 516 als Nichttrinker bezeichneten bloss 38 % rückfällig waren.

Ihr Referent fand unter den 3142 im Jahre 1892 in der Schweiz inhaftierten Personen rückfällig

|                                       |        |         |         |
|---------------------------------------|--------|---------|---------|
| durch Trunk                           | 17,2 % | (Männer | 19,5 %) |
| ohne Trunk                            | 35 %   | ( „     | 31 %)   |
| erstmalig Verurteilte                 | 47 %   | ( „     | 48,6 %) |
| Unter den 1638 Rückfälligen           |        |         |         |
| fand ich 33 % Trinker                 |        | (Männer | 37,9 %) |
| von 100 Trinkern waren 56 rückfällig, |        |         |         |
| von 100 Nichttrinkern bloss 50.       |        |         |         |

« Die Trinker sind dem Rückfall besonders unterworfen, » sagt Herr Blocher. Im Jahre 1892 waren von den Trinkern 11 einmal, 5 zweimal, 7 dreimal und 8 vier- und mehrmal als rückfällig verurteilt. »

Von den 290 Trinkern fanden sich 41 mal Vater oder Mutter dem Trunk ergeben, 14 %.

In Bezug auf die Art der Vergehen und Verbrechen fand Herr Blocher 39 % Körperverletzungen, 22 % Diebstähle, 10 % Unsittlichkeit. Die Totaldauer der ausgesprochenen Haftstrafen betrug 64,070 Tage, « mit andern Worten: *Wären die 290 Männer und Frauen nüchtern geblieben, so wären die 195 davon sicher nicht, die übrigen 95 wahrscheinlich nicht in die Strafanstalt gekommen.* Die Anstalt hätte im Ganzen 64,070 Verpflegungstage weniger gehabt. Rechnen wir den Verpflegungstag rund zu 50 cent., so verursachte der Trunk in den vier Jahren dem Staat eine Kostensumme von Fr. 32000 — oder per Jahr F. 8,000. Diese Summe repräsentiert aber bei weitem nicht den ganzen Schaden.

Für die Angehörigen der Sträflinge hatten in vielen Fällen die Armenpflegen zu sorgen. Dazu kommen der Kummer, die Thränen, die Sorgen und all' das leibliche und seelische Elend, das jene Unglücklichen über sich und andere brachten. »

3. *Die Selbstmorde in der Schweiz.* — Im Mittel der Jahre 1884 — 1893 fanden in der Schweiz im Ganzen nach Angabe des « Sanitarisch = demographischen Wochenbulletins der Schweiz » (herausgegeben vom schweizerischen Gesundheitsamt und vom eidgenössischen statistischen Bureau) jährlich 650 Selbstmorde statt. Das Bulletin giebt Seite 706 des Jahrganges 1897 die Ursachen der Selbstmorde im Jahre 1896 an. Die Gesamtzahl der Selbstmorde betrug in diesem Jahre 690 (585 Männer und 105 Frauen). Die Tabelle enthielt Nachweise über 423 Männer und 179 Frauen (502 Personen). Bei den übrigen 188 war die Ursache nicht ermittelt. Wir finden dort heraus :

Ursachen der Selbstmorde, Fälle mit Trunksucht :

|                                                                   | Männer | Frauen  | Personen |         |
|-------------------------------------------------------------------|--------|---------|----------|---------|
| 1 <i>Körperliche Leiden und Gebrechen</i> ....                    | —      | —       | —        |         |
| 2 <i>Geisteskrankheiten</i> :                                     |        |         |          |         |
| Melancholie und Trunksucht.....                                   | 7      | —       | 7        |         |
| Dementia und Trunksucht.....                                      | 1      | —       | 1        |         |
| 3 <i>Leidenschaften</i> :                                         |        |         |          |         |
| Unglückliche Liebe und Trunksucht...                              | 2      | —       | 2        |         |
| 4 <i>Laster</i> :                                                 |        |         |          |         |
| Trunksucht, Trunkenheit.....                                      | 102    | 1       | 103      |         |
| Trunksucht, moralische Verkommenheit, Arbeitsschen.....           | 6      | —       | 6        |         |
| 5 <i>Frauer</i> :                                                 |        |         |          |         |
| Ueber Verlust von Ehegatten und Trunksucht.....                   | 1      | —       | 1        |         |
| 6 <i>Kummer</i> :                                                 |        |         |          |         |
| Zerrüttete Vermögensverhältnisse und Trunksucht.....              | 12     | —       | 12       |         |
| Kündigung der Anstellung wegen Trunksucht.....                    | 1      | —       | 1        |         |
| Armut, Elend, Nahrungs = und Familiensorgen mit Trunksucht.....   | 3      | —       | 3        |         |
| Unglückliche Familienverhältnisse und Trunksucht.....             | 4      | —       | 4        |         |
| Ohne nähere Angabe Trunksucht....                                 | 1      | —       | 1        |         |
| 7 <i>Reue und Scham</i> :                                         |        |         |          |         |
| Furcht vor Strafe nach strafbaren Handlungen und Trunksucht,..... | 2      | —       | 2        |         |
| Im Gefängnis, Alkohol erwähnt.....                                | 1      | —       | 1        |         |
| Uebertriebene Furcht vor Strafe und Trunksucht.....               | 2      | 1       | 3        |         |
| 8 <i>Aerger und Streit</i> :                                      |        |         |          |         |
| Häuslicher Streit und Trunksucht....                              | 7      | —       | 7        |         |
| 9 <i>Lebensüberdruß</i> :                                         |        |         |          |         |
| Lebensüberdruß und Trunksucht....                                 | 1      | —       | 1        |         |
| Total.....                                                        | 153    | 2       | 155      |         |
|                                                                   | Männer | Prozent | Personen | Prozent |
| Fälle mit Trunksucht und Alkohol                                  | 153    | 36,2    | 155      | 30,9    |
| " ohne " " "                                                      | 270    | 63,8    | 347      | 69,1    |
| Total.....                                                        | 423    | 100     | 502      | 100     |

Bei 102 Männern und einer Frau ist « Trunksucht, Trunkenheit » als alleinige mutmassliche oder bekannte Ursache angegeben. Für die Männer ergibt dies eine Verhältniszahl von 24, 1 Prozent.

Aus den gewonnenen Ziffern folgt, dass 36,2 Prozent der Männer — *Stark ein Drittel* — unter *Mitwirkung des Alkohols*, 24,1 Prozent — *nahezu ein Viertel* — durch *Alkohol allein* zum Selbstmord getrieben worden sind. Diese Zahlen sind als minimale zu betrachten; denn unter dem 169 Geisteskranken waren doch wohl auch solche, deren Geisteskrankheit unter Mitwirkung des Alkohols erzeugt war.

4. *Verunglückungen mit tödlichen Ausgange, so wie Todesfälle durch Zufall und Unvorsichtigkeit.* — Das gleiche « Sanitarisch = demogr. Wochenbulletin der Schweiz » berichtet über 1744 Fälle von tödlicher Verunglückung im Jahre 1896. Wir heben diejenigen Fälle heraus, welche die Bemerkung « in berauschem Zustande » tragen und fassen das Ergebnis in folgender Tabelle zusammen :

### ZAHL DER IN BERAUSCHTEM ZUSTANDE

#### tödtlich Verunglückten nach Gruppen :

| Art des Unfalls        | Verunglückte |        |       | Verunglückte<br>in berauschem Zustande |        |       | Auf 100 Verunglückte<br>kommen in berauscht.<br>Zustande Verunglückte |        |       |
|------------------------|--------------|--------|-------|----------------------------------------|--------|-------|-----------------------------------------------------------------------|--------|-------|
|                        | Männer       | Frauen | Total | Männer                                 | Frauen | Total | Männer                                                                | Frauen | Total |
| 1 Sturz.....           | 479          | 89     | 568   | 57                                     | 10     | 67    | 11.9                                                                  | 11.2   | 11.8  |
| 2 Ertrinken.....       | 290          | 72     | 362   | 30                                     | 2      | 32    | 10.3                                                                  | 2.3    | 8.8   |
| 3 Ueberfahren.....     | 131          | 27     | 158   | 4                                      | 1      | 5     | 3.6                                                                   | 3.7    | 3.2   |
| 4 Durch Maschinen..... | 27           | 1      | 28    | 2                                      | —      | 2     | 7.4                                                                   | —      | 7.2   |
| 5 Verbrennung.....     | 63           | 99     | 162   | 2                                      | —      | 2     | 3.2                                                                   | —      | 1.2   |
| 6 Ersticken.....       | 65           | 21     | 86    | 8                                      | 1      | 9     | 12.3                                                                  | 4.8    | 10.5  |
| 8 Erschlagen.....      | 79           | 6      | 85    | 1                                      | —      | 1     | 1.3                                                                   | —      | 1.2   |
| 9 Vergiftung.....      | 21           | 5      | 26    | 2                                      | 1      | 3     | 9.5                                                                   | 20     | 11.5  |
| 21 Erfroren.....       | 18           | 3      | 21    | 7                                      | 1      | 8     | 39                                                                    | 33.3   | 38    |
| 22 Unbestimmt.....     | 5            | 1      | 6     | 2                                      | —      | 2     | 40                                                                    | —      | 33.3  |
| Andere Arten.....      | 207          | 35     | 242   | —                                      | —      | —     | —                                                                     | —      | —     |
| Total.....             | 1385         | 359    | 1744  | 115                                    | 16     | 131   | 8.3                                                                   | 4.5    | 7.5   |

Als Ergebnis der vorausgehenden Untersuchungen darf festgestellt werden :

- 1 Bei wenigstens einem Drittel aller schweizerischen Strafanstalts = insassen ist Trunk als unmittelbare Ursache im Spiele.
- 2 Bei einem Zehntel derselben ist Trunk alleinige unmittelbare Ursache, bei einem Viertel alleinige Hauptursache.
- 3 Die Trunksucht begünstigt erheblich die Rückfalligkeit der Verbrecher.
- 4 An jedem dritten Selbstmord ist der Alkohol schuld.
- 5 Von 1000 tödlichen Verunglückungen fanden 75 « in berauschem Zustande » statt.

**M. le Président.** — Notre ordre du jour appelle les rapports sur les questions d'économie sociale.

La parole est à M. le D<sup>r</sup> Brunon sur les conséquences de l'alcoolisme sur l'industrie, à Rouen.

### L'alcoolisme ouvrier en Normandie

PAR M. LE D<sup>r</sup> RAOUL BRUNON

Directeur de l'Ecole de médecine de Rouen, correspondant de l'Académie de médecine.

La ville de Rouen consommait, en 1830, 5,000 hectolitres d'alcool pur, soit 6 litres par tête. En 1897, elle en a consommé plus de 17,000 hectolitres, soit 16 litres par tête, en chiffres ronds<sup>1</sup>. En 1830, la consommation de l'alcool pur était, dans la Seine-Inférieure, de 35,000 hectolitres. En 1897, la consommation a été de 117,000 hectolitres. Et ces chiffres n'expriment qu'une partie de la vérité. Ce sont les chiffres officiels. Ils ne tiennent pas compte de la fraude qu'il est impossible d'apprécier, grâce au privilège des bouilleurs de cru.

On s'imagine encore que les Normands boivent du cidre. Le cidre n'existe plus au cabaret de village, ou au débit de la ville. Il est relégué maintenant chez le petit bourgeois sobre ou chez le propriétaire de la campagne.

La ville de Rouen consomme annuellement beaucoup plus de mauvaise eau-de-vie de betteraves, de grains, de mélasse, qu'il n'est fabriqué d'eau-de-vie dans toute la France<sup>2</sup>. On peut citer une rue de Rouen où, sur 150 maisons, on trouve plus de 75 débits. Rouen possède un débit pour 60 habitants. Le nombre total des débits est de 1.729 pour 113,000 habitants.

Le Havre, Caen, Dieppe, Elbeuf, Lillebonne, n'ont rien à envier à Rouen. A Lillebonne, qui n'est qu'un petit centre, la consommation de l'alcool pur dépasse 19 litres par habitant. Dans le département de la Seine-Inférieure, on rencontre un débitant pour 67 habitants.

Dans le Calvados, la consommation de l'alcool est encore plus élevée. En basse Normandie, le D<sup>r</sup> Rabodanges estime que chaque habitant de la région (Orne) consomme 43 litres d'eau-de-vie de cidre.

Aux personnes que la grande question de l'alcoolisme en France intéresse, je ne saurais trop recommander la lecture très suggestive de la thèse de M. Tourdot, ancien élève de l'école de Rouen, et qui a recueilli dans la ville même les documents et matériaux de son travail.

<sup>1</sup> Seine-Inférieure : en 1830, 34,746 hectolitres ; en 1897, 116,572 hectolitres. Rouen : en 1830, 4,828 hectolitres ; en 1897, 17,513 hectolitres.

<sup>2</sup> TOURDOT, *Thèse de Paris*, 1886, Ollier Henry.

*Alcoolisme des ouvriers de la ville.* — Du samedi soir au lundi, les vieilles rues de Rouen offrent un spectacle attristant. On ne peut pas parcourir 100 mètres sans rencontrer un ivrogne titubant, au milieu de l'indifférence générale. Tantôt il est seul, tantôt il est soutenu par un camarade ou accompagné patiemment par sa femme. C'est le plus souvent un ouvrier qui a déjà bu une grande partie du salaire de la semaine. J'ai vu souvent des vieillards horriblement ivres s'accrocher aux murs et suivis ou précédés de leurs fils ou de leurs petits-enfants qu'un tel spectacle ne scandalise nullement.

Pendant la nuit du samedi au dimanche, et jusqu'au petit matin, des groupes d'ouvriers vont de cafés en cafés. Ils tapotent discrètement à la porte entrebaillée. Les agents ferment les yeux. Un d'eux, en haussant les épaules de pitié, disait aux noctambules : « Vous n'en avez donc pas assez ? » Il était deux heures du matin. Le dimanche matin, il suffit de parcourir la ligne des quais, en particulier celle des « quais du Havre », pour trouver à la porte des « caboulots » des hommes ivres-morts couchés le long des murs.

Le lundi soir, c'est autre chose : des groupes descendent des hauteurs de Rouen : le Champ-des-Oiseaux, le Mont-Fortin, les Trois-Pipes. Ils crient à tue-tête des chansons sentimentales. Le père, la mère, les enfants, les amis se tiennent par les bras, se remorquent les uns les autres et titubent en bloc. Les ivrognes du samedi chantonnent ou jurent, suivant leur tempérament ; ils ont bu ignoblement chez les débitants de la ville. Les autres ont « fêté » dans les cabarets champêtres de la banlieue. Tous ont bu les mêmes poisons : le fil en quatre ou le fil en six pour les riches ; les apéritifs, l'eau-de-vie vulgaire et autres boissons infernales décorées de noms pittoresques.

Un dimanche soir, vers neuf heures, un homme proprement vêtu titube largement en descendant la rue de la République, à la hauteur de Saint-Maclou. Ses sept enfants se tiennent par la main, et il donne lui-même la main au plus âgé. Cette file d'enfants le suit dans ses évolutions, comme une queue de cerf-volant. Les passants sont nombreux. Personne ne s'émeut de ce spectacle.

Voilà ce que les habitudes locales d'alcoolisme laissent voir à la superficie. Si l'on cherche à aller un peu au fond des choses, on s'aperçoit immédiatement que parmi les *ouvriers des villes*, il faut établir plusieurs catégories : les plus intelligents, les ouvriers de l'imprimerie, par exemple, ne se grisent pas ostensiblement, « ils s'imbibent » sans scandale, comme les employés. Ils boivent de préférence l'absinthe, les amers, les apéritifs et les autres boissons « distinguées ».

*Ouvriers du fer et du feu.* — Les chauffeurs, forgerons, mécaniciens, chaudronniers, boivent beaucoup plus franchement, et leurs habitudes d'ivrognerie sont lamentables. Dans un atelier qui occupe

150 ouvriers, le patron n'en connaît que *cinq* qui soient susceptibles d'être envoyés en ville, chez les clients de la maison, pour monter ou réparer quelque machine. Et encore ne faut-il pas les envoyer en dehors de Rouen. A la campagne, hors de surveillance, ils succombent et abandonnent le travail.

Dans ce même atelier, un homme ne buvait pas, quoique venant du Nord; il a dû abandonner Rouen; ses camarades lui rendaient la vie insupportable et le frappaient. Un autre est ivre à jour fixe, le lundi. Une semaine de fêtes, il but tant et si bien qu'il perdit la notion du temps et arriva à l'atelier un lundi « sain d'esprit »; sur la remarque qu'on lui en fit, il abandonna immédiatement le travail pour aller boire. Un autre, le meilleur ouvrier et le plus adroit, celui auquel on confie les travaux difficiles, « ne désaoule jamais ».

Dans un établissement, sur 200 ouvriers, 15 sont relativement sobres. Les autres ne peuvent pas « faire cinquante mètres dans la rue sans s'arrêter au débit pour boire. » Un d'eux m'est cité comme ne pouvant venir à l'atelier et ne pouvant en sortir sans être accompagné de sa femme comme un enfant. Sans cette précaution, il ne rapporterait pas un franc pour la famille. Un autre encore gagne 5 fr. 75 par jour, et depuis deux ans, il n'a déclaré chez lui qu'un salaire de 4 fr. 50. La différence s'ajoute à ce qu'il prélève chaque jour sur son salaire pour boire chez le débitant.

Il faut lire, dans la remarquable thèse de M. Tourdot, les observations qu'il a pu faire sur ce sujet. Il a vu vendre, chez un débitant voisin d'un grand atelier, jusqu'à 150 « apéritifs » en dix minutes.

Voici un type : Philippe M..., maréchal ferrant, meurt à 37 ans, dans le delirium tremens. Depuis deux ans, il prend un litre d'eau-de-vie aux repas. Il emporte un demi-litre dans sa poche pour le travail. Entre temps, il prend 7 ou 8 absinthes par jour.

Aucun de ces ouvriers n'est misérable. Ils peuvent se bien nourrir. Ils boivent quand même. Les mécaniciens et les chauffeurs des chemins de fer appartiennent à ce même groupe, ils en sont même l'élite. Gagnant de gros salaires (3,600 fr. par an environ), ils vivent bourgeoisement et ne se privent de rien; cela veut dire, en style du pays, qu'ils prennent un café bien « consolé », bien arrosé d'eau-de-vie. Les provisions nécessaires pour le voyage sont contenues dans un panier et comprennent de 500 grammes à un litre d'eau-de-vie ou de rhum. Vins et boissons sont consommés en route à des endroits déterminés et invariables. Arrivés à destination, les mécaniciens, les chauffeurs et les conducteurs du train ont un rendez-vous dans un café où ils prennent des liqueurs telles que le cassis, le rhum, le cognac et quelquefois du vin.

Beaucoup de mécaniciens sont alcooliques. Ce sont des alcooliques gras, replets, luisants, parce qu'ils mangent bien tout en buvant.



Au point de vue social, leur alcoolisme peut avoir des conséquences terribles. Les troubles de la vision, le daltonisme, les hallucinations, le délire, peuvent apparaître tout à coup chez ces alcooliques.

En décembre 1885, un mécanicien alcoolique conduisait un train sur la ligne de Cherbourg. Tout à coup, il arrête le train en rase campagne. Les conducteurs accourent et le trouvent délirant : il voit un château dressé devant sa machine en travers de la voie. Comme il arrive toujours, rien ne peut le convaincre de son erreur.

Vers le 10 décembre 1884, le chauffeur M... dirigeait avec le mécanicien L... un train de marchandises du Havre à Paris. Le train doit stationner quelque temps à Bolbec-Nointot. Le mécanicien confie la surveillance de la machine au chauffeur et se rend au café avec les conducteurs, suivant l'usage. Tout à coup, le chauffeur est pris d'un accès de folie, il ouvre le régulateur, le train part à toute vapeur et l'homme se couche sur le tablier de la machine. Malgré les signaux, il traverse à toute vitesse la première gare. Heureusement, sa machine n'étant plus « alimentée », les organes de protection et de sûreté laissent échapper la vapeur et le train vient « mourir » aux abords de la gare d'Yvetot. Le chauffeur se montra indifférent à tout ce qu'on put lui dire, il ne répondit que par un sourire stupide et des paroles incohérentes. Près de lui, on trouva une bouteille d'eau-de-vie, vide en partie et cachée dans un coffre.

En mai 1885, le mécanicien V... exécutait une manœuvre dans la gare du Havre. Sans s'inquiéter des coups de « sifflets » ou sans en comprendre la signification, il emmène son train sur Harfleur, puis sur la section de Montivilliers, où il fut arrêté par des agents.

Sur la section de Lillebonne à Beuzeville, puis plus tard sur celle de Beuzeville à Fécamp, un mécanicien M... fut signalé comme franchissant les gares sans s'y arrêter. Il dut être révoqué. Ses dépenses s'élevaient à une moyenne de 180 francs par mois dans un seul restaurant. La note du cabaretier contenait les détails suivants : 1<sup>er</sup> février, deux litres de jambinet; 25 février, un litre de rhum, etc. Le *jambinet* ou *postillon* est un mélange d'une partie de café pour cinq ou six parties d'eau-de-vie, le tout chauffé ensemble.

Vers 1886, le nommé G..., mécanicien, a été mis à la retraite pour troubles de la vision imputables à l'alcoolisme. Il était incapable d'observer les signaux.

Un autre mécanicien, S..., dut passer du service des trains de voyageurs à celui des trains de marchandises. Atteint de tremblement alcoolique, il faisait manœuvrer irrégulièrement le robinet à trois voies : de là, des irrégularités dans la marche du train, qui s'arrêtait sans raison apparente<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ces observations de mécaniciens alcooliques ont été recueillies par M. Tourdot.

Il n'est pas rare de voir des mécaniciens et des chauffeurs descendre aux fonctions de nettoyeurs. Leur affaiblissement intellectuel ne permet plus de leur confier un service important.

*Ouvriers du bâtiment.* — Voici ce que fait couler d'eau-de-vie la construction d'un chalet à X. : 60 hommes sont employés. Le plus âgé a 54 ans, le plus jeune 16. La plupart ont de 20 à 30 ans. Tous boivent. Et, pour exprimer leur résistance, ils disent : « Nous avons une bonne « chervelle ». Ils mangent peu : un hareng saur, du pain et du beurre. Tous les jours ils sont éméchés. Il faut dire que la plupart sont picards et non normands. Bons ouvriers d'ailleurs et supérieurs aux ouvriers de Rouen. Leur travail est « propre », ils sont ambitieux et « curieux de leur ouvrage ».

Que boivent-ils ? — Des *bistouilles*, 30 ou 40 *bistouilles* par jour. Une *bistouille* est une tasse de café avec deux grands verres d'eau-de-vie, le tout mélangé. C'est le jambinet des mécaniciens du chemin de fer.

Un chef, homme de 40 ans, boit une absinthe et un litre de vermouth de 6 heures à 9 heures du soir. Le cafetier lui tient compagnie. Ils ne sont pas ivres mais méchants et « vous tueraient pour deux sous » dans un moment d'exaltation. Dans la journée, ils ont bu vingt *bistouilles*.

Un très bon ouvrier de 26 ans frappait son père à coups redoublés quand l'entrepreneur a dû intervenir. Pas un compagnon ne bougeait ; ils faisaient semblant de ne pas voir.

Les femmes boivent autant. Une femme et son mari apportent de la brique. Ils conduisent chacun un cheval et font 4 kilomètres à chaque voyage. La femme boit autant de *bistouilles* que le mari. Leur abrutissement est tel que, pour les heures supplémentaires, ils préfèrent boire une *bistouille* que de toucher 18 sous de plus que leur salaire.

A Rouen, dans toute escouade de plâtriers, le manœuvre, âgé de 13 à 14 ans, est obligé de verser 20 centimes chez le cabaretier voisin, comme les compagnons ; et c'est lui qui, deux fois dans la matinée, quatre fois dans l'après-midi, fait un voyage au cabaret pour apporter du « tout-ensemble » (café et eau-de-vie).

Voici le résultat d'une enquête faite dans un atelier de menuiserie d'une grande ville de Normandie : cinquante ouvriers, tous boivent sauf un qui est un ouvrier exceptionnel et que je connais depuis dix ans. Le contre-maitre, type du brave homme, boit plus que les autres. On boit du *champoreau* (café sucré et eau-de-vie). L'homme de peine sort dix fois par jour ; chaque fois, il rapporte une bouteille de *champoreau* et un verre renversé sur le goulot de la bouteille. La bouteille voyage dans tous les coins de l'atelier. On fait semblant de ramasser un morceau de bois, on se baisse et on avale un verre sans dire un mot, froidement.

Le contre-maitre gagne 200 francs par mois. Il a 700 francs de det-

tes chez le cabaretier d'en face. Il voit d'un mauvais œil l'ouvrier qui ne boit pas et lui réserve « les mauvais ouvrages ». Quand un compagnon fait un « loup » (une erreur), le contre-maitre ferme les yeux si on va chercher un « tout-ensemble ».

Chaque ouvrier met 25 centimes à la masse, ce qui fait une douzaine de francs au total. Chaque bouteille ambulante de l'atelier contient un sou de café, deux sous de sucre, dix sous d'eau-de-vie. Le « tout-ensemble » est insuffisant pour le contre-maitre. Il ne le sent plus. Il le lui faudrait « poivré », dit-il.

*Terrassiers.* — Je donnerai ici le résultat d'une enquête faite chez des entrepreneurs de grands travaux de terrassements.

*1<sup>o</sup> Sur un nombre x d'ouvriers, combien pour 200 sont arrêtés dans leur travail par les excès de boissons faits le lundi ou les autres jours ?*

Parmi des ouvriers soumis à un travail pénible et devant exciter la soif, le total des journées perdues en 1898 est le double de ce qu'il était en 1870. Cependant le travail est le même et il est mieux rémunéré.

Parmi les ouvriers travaillant à l'usine, trois ou quatre sur vingt manquaient le lendemain des jours de paie, en 1870. En 1898, la moyenne des manquants est de douze.

Parmi les terrassiers travaillant en plein air, le déchet est beaucoup moindre, il est de 5 à 10 p. 100 environ.

L'alcoolisme augmente dans de telles proportions que, dans trois chantiers, des ouvriers arrivent à perdre par quinzaine après chaque paie, trois, quatre et cinq jours.

Les terrassiers ne commençaient pas leur travail autrefois sans avoir mangé une soupe préparée par leur femme avec des légumes récoltés par eux, ce qui leur coûtait peu de chose. Aujourd'hui, ils vont tout d'abord chez le cabaretier prendre un ou plusieurs verres d'eau-de-vie.

Un entrepreneur me dit : « Par l'excitation momentanée qu'ils y » trouvent, ils se croient devenus plus forts. Il y a là certainement » une action physiologique à la suite de laquelle ils se trouvent comme » grandis à leurs propres yeux. Ils se sentent plus audacieux, entre- » prenants, impertinents même, et ils croient s'être élevés au-dessus » de ce qu'ils étaient.

» Le nombre des cabarets dans mon village est de 6 pour 650 habi- » tants, soit le double de ce qu'il était il y a trente ans, et la popula- » tion est restée stationnaire. »

Les remarques qui précèdent concordent parfaitement avec les notes ; l'ouvrier commence sa journée par boire, en mangeant quelquefois un morceau de pain. Cela s'appelle casser une croûte, avaler une mitrailleuse, un chasseur, un kolback, siffler une blèche, souffler une chandelle (Tourdot). A Paris, on dit « tuer le ver ». Les cabarets pullulent à Rouen. La tentation est trop forte. On prend un verre chez

ceux qui sont sur la route. Au cabaret voisin du chantier ou de l'atelier, tous se rassemblent pour trinquer ensemble.

« La coterie s'amasse » et, sous peine de se voir exclu de l'association, chacun paie sa tournée de rhum ou de cognac, sans aucune hésitation. Ils sont dix, dix tournées. En entrant au chantier, ils sont déjà « émus ». Et malheur à celui qui « regimberait » et ferait bande à part.

*Matelots.* — Les ravages de l'alcoolisme sont tels parmi les marins normands, que des armateurs de Rouen auraient eu avantage à embarquer des matelots étrangers (norvégiens), et à naviguer sous pavillon norvégien. L'armement est moins cher dans ces conditions, la paie des hommes est moins élevée ; et, par contrat, il est stipulé qu'elle devra être envoyée dans la famille du matelot aux frais de l'armateur.

Il est important de remarquer que des armateurs ont songé à employer des étrangers et à abandonner, par conséquent, les avantages concédés au pavillon français, sous forme de primes à l'armement et à la navigation.

Les matelots qui partent des ports normands pour la pêche d'Islande ou de Terre-Neuve emportent avec eux de l'eau-de-vie sans payer de droits. Grâce à cette incroyable tolérance, les femmes des matelots peuvent, au moment du départ de leurs hommes, s'approvisionner d'alcool à un prix infime. C'est la prime à l'empoisonnement. A Saint-Valéry, l'eau-de-vie coûte ainsi 40 centimes le litre.

Dans les ports, le patron des bateaux est relativement sobre, il s'absent pendant qu'il est sous les yeux de l'armateur. Il a soin de faire sortir les bateaux le matin pour que les hommes soient « récents ». Le soir, ils sont tous ivres. En mer, les matelots boivent moins qu'à terre. Pour le patron, c'est le contraire.

A Fécamp, on arme pour la grande pêche des mers du Nord, surtout pour la pêche du hareng, pour Terre-Neuve et l'Islande.

Les hommes ne touchent leur paie qu'après la campagne finie. Ils sont donc forcément et relativement sobres.

A Trouville, on fait « la pêche fraîche », c'est-à-dire que chaque jour les bateaux apportent à quai le poisson et touchent leur paie immédiate et proportionnelle aux résultats de la vente du poisson. Ils boivent tout. C'est au Havre qu'ils abordent, au grand quai. Or, de la rue de Paris au bassin du Commerce, on trouve bien 80 cafés pour 100 maisons. L'alcool et l'influence corruptrice des baigneurs, qui apportent l'argent, supprimeront sous peu le « matelot trouvillais ».

A Dieppe, le Pollet était célèbre, il n'existe plus. Le Polletais ne l'était pas moins, l'alcool l'a supprimé. On dit que le célèbre faubourg de Dieppe avait été créé par des colons vénitiens. Ce qui est vrai, c'est que l'ancien Polletais avait l'aspect, la coiffure et, en partie, le costume des anciens Vénitiens. Ce type a disparu. L'étranger et le baigneur ont apporté l'argent et la corruption. Le dur métier de pêcheur

a été abandonné ; les patrons de barque ne veulent plus de Polletais, ce sont des « propres à rien ». Le Polletais est devenu sédentaire, paresseux, alcoolique. Ceux qui pêchent encore se servent de bateaux à vapeur. Le vrai matelot a disparu.

Telle est la déposition attristée d'un vieux loup de mer. Et il me désigne un ancien matelot devenu journalier, « bricoleur ». Pour sa femme et lui, il achète, par an, de 7 à 800 francs d'eau-de-vie qu'ils consomment tous deux « en brûlot ».

*Ouvriers des quais.* — M. Tourdot a étudié avec un soin spécial une autre catégorie d'ouvriers, ceux du port, « les Soleils », comme on les appelle à Rouen. Il n'a pas craint de se mêler à eux chez le cabaretier pour les mieux observer. Mais tout Rouennais peut voir, dans les débits spéciaux que fréquentent « les Soleils », cette masse grouillante d'hommes déguenillés qui se pressent le long des comptoirs de zinc tandis que les femmes attendent à la porte avec les enfants. Je ne connais rien de plus révoltant pour un médecin, c'est-à-dire pour un homme qui connaît la misère des malheureux, que le spectacle de ces êtres buvant et s'agitant entre le débitant qui trône au comptoir et touche l'argent, et le groupe de femmes qui semblent mourir de faim, sur le trottoir, à la porte de la boutique.

Ces ouvriers se recrutent dans toutes les professions, depuis le cocher jusqu'à l'ancien étudiant, en passant par l'employé de bureau. Ils n'ont pas de domicile, le plus souvent, ils couchent l'hiver dans les wagons à marchandises et l'été sous les meules de foin des prairies voisines. Quelques-uns couchent pêle-mêle dans des bouges de la ville ; moyennant quatre sous, on les enferme dans des espèces de dortoirs où ils dorment au milieu de leurs déjections. Dans le vieux Rouen, existait, dit M. Tourdot, un hôtel qui était le modèle du genre ; « les Soleils » l'appelaient « l'hôtel de la Puce qui renifle ». Le prix de la nuit y était de deux sous. Ils gagnent de cinq à sept sous par heure et ne travaillent que pour boire. Ils ne dépensent pas plus de quatre ou cinq sous pour la nourriture, tout le reste passe aux mains du cabaretier en échange de boissons terribles.

Parmi les ouvriers du port, il faut citer comme formant une élite, les charbonniers. Les Soleils travaillaient à l'heure ou à la demi-heure, juste de quoi gagner pour boire. Les charbonniers travaillent à la journée. Ce sont souvent de beaux hommes musclés, d'une force et d'une agilité remarquables. On peut les voir sur les quais émerger un à un de la cale des bâtiments, portant le sac de charbon sur l'épaule gauche et l'apportant au pas gymnastique, dans le tas à quai. Ils peuvent gagner 8 à 12 francs par jour. Ils se nourrissent assez bien, ils boivent du café cinq ou six fois par jour avec vingt centimes d'eau-de-vie chaque fois. Relativement sobres pendant le jour, ils se « grisottent » tout le soir et quelques-uns boivent chaque soir ce qui leur reste de leur paie. Ils sont âgés de vingt-cinq à trente-cinq ans

et la moitié d'entre eux ont un ménage. Après quelques années de leur régime, les forces ont diminué, ils ont l'aspect de vieillards rabougris et tombent de l'aristocratie qu'ils représentaient dans la catégorie inférieure « de la grande et de la petite carue » dont nous avons parlé plus haut.

Nous avons vu les femmes attendre leur homme à la porte du débit. A la longue, l'attente les fatigue ; elles entrent et finissent par boire comme Gervaisé avec Coupeau. Il y a nombre d'ivrognesses parmi elles. On peut les voir « abruties, muettes, immobiles dans un coin du débit comme des statues, puis chancelant tout d'une pièce, les plus ivres soutenues par les autres qui leur servent de supports <sup>1</sup>. »

Il faut faire une remarque à l'actif des « Soleils » dont l'aspect est si repoussant : sauf quelques exceptions, ce ne sont pas de méchantes gens ; les promeneurs, les femmes, les enfants, les domestiques peuvent passer au milieu d'eux sur les quais sans avoir à craindre une remarque malsonnante.

*La journée alcoolique d'un ouvrier.* — Le matin, l'ouvrier prend de l'eau-de-vie en quantité variable, de qualité inférieure, âcre et devant augmenter la sensation de la soif. Dans la matinée, la bouteille entrée en fraude circule de l'un à l'autre jusqu'à épuisement.

Défendre efficacement l'entrée de l'alcool dans les ateliers est chose impossible, Cent subterfuges sont employés. En voici un : une bouteille est pleine d'eau-de-vie. Elle est bouchée de deux bouchons superposés ; entre les deux, il y a une couche de cidre. L'inspecteur flaire-t-il la bouteille, il ne sent que le cidre.

A onze heures, sortie précipitée des ateliers. Le débitant a préparé à l'avance un nombre suffisant de verres d'absinthe, plus rarement de vermouth ou de bitter, et le consommateur ne perd pas une minute ; il avale rapidement. Le cabaretier inscrit chacun à son tour dans un ordre immuable, et le jour du règlement des comptes à quinzaine, il « paiera une tournée générale » pour s'attacher les clients et se justifier, à ses yeux, d'avoir majoré leur note.

M. Tourdot a remarqué que l'habitude de prendre des apéritifs est relativement jeune. Depuis une dizaine d'années seulement, l'ouvrier a voulu imiter la classe bourgeoise, le commerçant, le commis-voyageur, l'employé, qui eux-mêmes avaient imité l'officier. Aujourd'hui l'apéritif a envahi les *campagnes*. Les bitters, les amers et produits similaires, décorés de noms médicamenteux, sont fabriqués en grande quantité aux environs de Rouen.

Revenons aux ouvriers. Le repas de midi coûte 25 centimes, mais on prend 50 centimes d'eau-de-vie avec du café. — La deuxième partie de la journée est la répétition de la première. Elle se termine à

<sup>1</sup> TOURDOT, p. 105.

six heures du soir par une pérégrination dans les cabarets qui se trouvent sur le chemin de la maison.

Le samedi soir, jour de paie de la quinzaine, on restera toute la soirée au café pour régler ses comptes, boire et chanter jusqu'à une heure avancée de la nuit, car ce jour-là on ne dine pas. Le plaisir d'avoir de l'argent, la perspective de ne pas travailler pendant deux ou trois jours, le besoin de s'égayer « un brin », l'action des alcools ingérés, donnent une excitation spéciale qui ne cessera que le lundi ou le mardi suivants.

Telle est l'origine de tant de drames dans les familles ouvrières.

Voici la copie de trois feuillets du carnet des dépenses d'un ouvrier couvreur, mort à l'Hôtel-Dieu des suites d'une fracture du crâne. Je dois ce carnet à l'obligeance de mon collègue, M. Cerné.

|                 |                              |   | fr. | c. |
|-----------------|------------------------------|---|-----|----|
| 7 janvier 1899. | Café, eau-de-vie.....        | 1 | »   |    |
| 10 —            | Boisson (cidre et eau).....  | 0 | 15  |    |
| 10 —            | 3 apéritifs.....             | 0 | 75  |    |
| 10 —            | 2 petits sous, 2 verres..... | 0 | 50  |    |
| 11 —            | 1 petit sou.....             | 0 | 15  |    |
| 11 —            | Café, eau-de-vie.....        | 0 | 90  |    |
| 11, —           | Café, eau-de-vie.....        | 0 | 40  |    |
| 11 —            | 1 absinthe.....              | 0 | 25  |    |
| 12 —            | 2 gouttes.....               | 0 | 20  |    |
| 12 —            | Café, eau-de-vie.....        | 0 | 40  |    |
| 12 —            | 3 apéritifs.....             | 0 | 75  |    |
| 12 —            | Café, eau-de-vie.....        | 0 | 80  |    |
| 12 —            | Café, eau-de-vie.....        | 0 | 40  |    |
| 13 —            | 2 gouttes.....               | 0 | 20  |    |
| 13 —            | Café, eau-de-vie.....        | 0 | 30  |    |
| 13 —            | 2 gouttes.....               | 0 | 20  |    |
| 13 —            | Café, eau-de-vie.....        | 0 | 40  |    |
| 13 —            | 2 verres d'appétit.....      | 0 | 50  |    |
| 13 —            | 1 absinthe.....              | 0 | 25  |    |
|                 |                              |   | 8   | 50 |

Payé le 14 janvier 1899. *Signé* : Femme X.

|                  |                           |   | fr. | c. |
|------------------|---------------------------|---|-----|----|
| 14 janvier 1899. | 2 gouttes.....            | 0 | 20  |    |
| 14 —             | Café, eau-de-vie.....     | 0 | 60  |    |
| 14 —             | 2 anisettes, un amer..... | 0 | 40  |    |
| 14 —             | 2 verres.....             | 0 | 20  |    |
| 14 —             | 2 apéritifs.....          | 0 | 50  |    |
| 14 —             | Café, eau-de-vie.....     | 0 | 60  |    |

|    |   |                                     |       |
|----|---|-------------------------------------|-------|
| 14 | — | 3 verres.....                       | 0 30  |
| 14 | — | 4 apéritifs.....                    | 1 »   |
| 16 | — | 4 petits sous.....                  | 1 »   |
| 16 | — | Café, eau-de-vie.....               | 1 05  |
| 16 | — | Eau-de-vie, café.....               | 0 75  |
| 16 | — | Café, eau-de-vie.....               | 0 60  |
| 16 | — | 6 verres.....                       | 0 60  |
| 16 | — | Eau-de-vie.....                     | 0 75  |
| 16 | — | Petit sou.....                      | 0 65  |
| 16 | — | Eau-de-vie, café.....               | 0 60  |
| 16 | — | Café, eau-de-vie.....               | 0 60  |
| 16 | — | Petit sou, byrrh.....               | 0 65  |
| 16 | — | 3 petits sous, byrrh.....           | 0 25  |
| 17 | — | 3 gouttes.....                      | 0 30  |
| 17 | — | Café, eau-de-vie.....               | 0 55  |
| 17 | — | 2 absinthes.....                    | 0 50  |
| 17 | — | 2 amers picon,.....                 | 0 50  |
| 17 | — | 1 madère, petit sou.....            | 0 40  |
| 17 | — | <i>Omelette, pain, fromage</i> .... | 1 10  |
| 17 | — | Boisson, café, eau-de-vie....       | 0 75  |
| 17 | — | 2 absinthes, 2 verres.....          | 1 20  |
|    |   |                                     | <hr/> |
|    |   |                                     | 16 60 |

Il est probable que cet ouvrier ne buvait pas seul toutes ces consommations. En tout cas, sa dépense moyenne en boissons alcooliques était de 2 fr. 50 par jour.

### *La saint Lundi*

La moitié des ouvriers de Rouen ne travaille pas ou travaille mal le lundi. Inutile d'insister sur les conséquences d'une telle habitude sur le commerce et l'industrie de la région et sur la vie sociale de l'ouvrier. Elles sont désastreuses.

Voici quelques notes prises chez des armateurs et des négociants de Rouen ; elles sont datées d'un *lundi*.

20 juillet. 50 ouvriers sur le quai. Il fait très chaud. A neuf heures et demie, un charretier dissimule sa voiture derrière des marchandises et abandonne ses chevaux. A onze heures, on le retrouve avec deux camarades buvant de l'absinthe. Il ne reprend pas le travail de la journée. A quatre heures, 6 ouvriers absolument ivres, hors d'état de travailler. L'un d'eux répond ; « Avec ça que ça ne vous arrive pas aussi de vous saouler ! »

17 août. Sur 17 hommes, 10 travaillent toute la journée, les autres abandonnent le travail à midi. Un d'eux veut toucher sa demi-journée,



2 fr. 30; à quatre heures, il est complètement ivre et en voiture découverte avec un camarade.

24 août. Une bouteille d'absinthe pure est saisie à la porte.

31 août. C'est le deuxième jour de la Saint-Fiacre, fête de quartier. Nous sommes obligés de cesser le travail à midi.

1<sup>er</sup> septembre, mardi. Sur le chantier, il y a trois ouvriers ivres depuis samedi soir. Obligé de les renvoyer.

9 novembre. Avant six heures du matin, payé et renvoyé deux ouvriers déchargeurs absolument ivres. Ce même jour, les ouvriers de la maison ont fait une brèche dans la clôture du chantier pour aller boire dans le quartier.

27 décembre. A neuf heures et demie, N..., employé au déchargement, abandonne son travail pour aller boire. N'ayant pas d'argent, la cabaretière prend en paiement son paletot. Il revient à bord en chemise par un froid glacial. Peu de temps après, il tombe à fond de cale. On le porte à l'hôpital. Le contre-maitre va réclamer le paletot. La cabaretière reconnaît l'avoir conservé en gage et donne pour excuse qu'elle ne peut pas refuser ce que ses concurrents acceptent. Le contre-maitre, ému par l'incident et par la vue des salles de l'hôpital, se rend au cabaret et prend un verre d'absinthe pure. Il prétend qu'il « n'y a que cela pour remettre un homme d'aplomb. »

— 25 hommes employés au déchargement du M... se grisent et abandonnent subitement le travail. Leur cabaret a fait 1,800 francs de recettes dans la semaine.

— 10 déchargeurs sont ivres tout à coup et cessent tout travail. Ils ont bu aux fûts de vin des quais.

Lundi. Sur 2 charretiers, l'un disparaît de midi à cinq heures. L'autre est ivre; il est impossible de l'envoyer en ville. On l'emploie au chantier, malgré les risques d'accidents.

Lundi. 2 charretiers de M. X..., entrepreneur, conduisent une voiture. L'un d'eux reçoit des coups de pieds de cheval, il est gravement blessé. Son camarade nous demande de téléphoner au patron. Nous constatons que les deux charretiers sont ivres.

Le charretier S..., en revenant de la Bouille, est écrasé par la roue de sa voiture. Il s'est grisé à la Bouille. Personne n'a voulu déposer dans ce sens.

Le lundi suivant, même accident à Darnétal. Les témoins ont constaté l'état d'ivresse, mais ils ont refusé de déposer.

Du haut en bas de l'échelle ouvrière, le lundi est un jour néfaste. Les ouvriers des chemins de fer n'échappent pas à ce reproche. Un haut fonctionnaire de la Compagnie de l'Ouest me dit qu'il évite de voyager les jours de fête et le lundi. Ce dernier jour est plus dangereux que les autres. Il a constaté que les accidents arrivaient le dimanche soir et le lundi. Il a vu trois grands accidents sur 18 ou

20 voyages faits en deux ans à Dreux et à Caen. C'était un lundi. (3 hommes écrasés à Dreux).

A Caen, un lundi, lendemain d'élections, tous les employés subalternes de la gare étaient ivres. Les cochers de la ville étant des agents électoraux, payaient à boire aux employés de la gare. Dans la même région les ouvriers de la campagne touchaient 2 francs et ne travaillaient plus.

Beaucoup d'industriels de Rouen sont très explicites sur les faits que je signale ; l'un me dit : « J'arriverai à supprimer le travail du lundi, car le travail est de mauvaise qualité ce jour-là, de plus, les accidents sont très fréquents, les ouvriers étant plus ou moins ivres. » Un autre a une opinion plus originale : « Supprimer le lundi ne ferait qu'aggraver le mal, le mardi deviendrait le vrai « lundi » et les ouvriers boiraient pendant trois jours au lieu de ne boire que deux jours.

On me signale un ouvrier, excellent ouvrier fileur, âgé de 52 ans. Il commence à boire le samedi soir et continue jusqu'au mercredi soir. Il commence sa semaine le jeudi (mais ne travaille que deux ou trois heures) et la termine le samedi soir. En deux jours et demi il gagne ce que les autres gagnent en une semaine : il boit les trois quarts de son gain. Ce sont ses enfants les plus âgés qui nourrissent la mère et les petits. Le patron a dû le mettre à un petit métier. Au lieu de 5 francs par jour, il ne touche plus que 3 fr. 50.

*Conséquences économiques de l'alcoolisme des ouvriers.* — La question de l'alcoolisme va très prochainement primer toutes les autres dans l'Etat. Elle contient toute la question sociale. Nous vivons, en France, sur ce préjugé que l'alcoolisme est une plaie des pays septentrionaux à laquelle notre tempérament latin nous fait échapper. C'est une erreur aujourd'hui. Le centre de l'alcoolisme se déplace ; du Nord, il s'avance vers les régions centrales et occidentales de l'Europe : Allemagne, Suisse, Belgique, France. En 1850, il était bu, en France, 1,50 d'alcool absolu par tête et par an ; en 1895, la quantité s'élève à 4 fr. 32. Et quelle a été la part de la Normandie ? Pendant cette même année 1895, la consommation individuelle de l'alcool était de 1 litre 50 à Béziers et de 13 litres dans la Seine-Inférieure, de 15 litres à Rouen, de 18 litres à Cherbourg !

Dans l'échelle des pays alcooliques, la France dépasse l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Suède et la Norvège. En Norvège, la consommation est descendue, en cinquante ans, de 8 litres à 1,50.

D'autre part, la France n'est plus dépassée que par la Belgique, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande. Et ce sont en grande partie les Normands qui sont la cause de cette honteuse prééminence. L'alcool est devenu pour eux un poison ethnique, et si le mouvement actuel ne s'arrête pas, la race normande sera compromise gravement vers le milieu du siècle prochain, comme l'a prédit Jules Simon.

1<sup>o</sup> *Dégénérescence physique de l'ouvrier.* — L'alcoolisme crée une race spéciale dont tous les membres ont un air de parenté. Dans les faubourgs industriels de Rouen, tous les ouvriers se ressemblent. Gardez-vous de croire que c'est là le type normand! Non, c'est le type du buveur. L'alcool conduit à la dépopulation bien plus sûrement que le malthusisme. Voyez les expériences de Féré, si curieuses et si ingénieuses. Par répercussion, il conduit à la ruine de l'industrie, car il n'atteint pas seulement les ouvriers des villes, mais encore ceux des campagnes; et que deviendront les villes quand les grands réservoirs ruraux seront complètement dépeuplés?

2<sup>o</sup> *Valeur individuelle de l'ouvrier.* — Voici l'opinion très franchement exprimée d'un des grands industriels de Rouen :

« Dans un personnel nombreux (400 ouvriers), nous avons beaucoup de peine à trouver quelques jeunes gens capables d'apprendre le métier d'imprimeur ou d'ajusteur. Ils ne sont pas susceptibles de la plus petite initiative. La plus légère responsabilité est trop lourde pour eux. Ils préfèrent pousser une brouette dans l'usine que manier un métier. Le niveau intellectuel baisse rapidement, comme la taille, d'ailleurs. Je citerai une famille-type (grand-père, fils et petit-fils tous buveurs) dans laquelle l'intelligence et l'habileté professionnelles ont été en diminuant à chaque génération : les petits-fils sont de simples manœuvres dans la maison et ne voudraient pas accepter un autre travail. »

La famille à laquelle mon correspondant fait allusion est très curieuse : le grand-père était d'une taille au-dessus de la moyenne. le père est au-dessous de la moyenne, les fils sont rabougris, maigres, presque nains; le patron dit que ce sont des « astèques ». Ils ont reçu plus d'instruction que le père et le grand-père et cependant ce sont des *minus habens*. On voulait les pousser à être *lamiers* avec des appointements de 3,000 à 3,400 francs par an. Ils préfèrent rester manœuvres, ouvrant et fermant les robinets de vapeur au commandement du *lamier* : ils gagnent 1,000 francs par an.

Un entrepreneur de travaux exprime exactement la même opinion :

« Les descendants d'alcooliques s'éliminent d'eux-mêmes; ils font de mauvais ouvriers. Voici une famille dont j'ai pu observer tous les membres : Le grand-père était charretier et son travail demandait du soin et de l'attention. Le fils a commencé d'abord par le remplacer, puis il a dû abandonner ce poste et devenir simple manœuvre. Le petit-fils n'a jamais pu faire qu'un manouvrier d'une intelligence si nulle que son père était obligé d'exécuter pour lui les travaux demandant un peu de soin. »

Tous étaient buveurs. Le grand-père est mort à un âge avancé; le père, actuellement vivant, a une soixantaine d'années, c'est déjà un vieillard usé. Le petit-fils est mort à 35 ans.

3° *Conséquences économiques pour l'ouvrier.* — Claude (des Vosges) a dit dans son rapport que l'ouvrier laisse au cabaret la moitié de son salaire quotidien. M. Rochard a calculé que les journées de travail perdues grâce au cabaret représentaient une somme de 1 milliard 340 millions. Mais l'intérêt de l'ouvrier ne se sépare pas de l'intérêt du patron et de l'intérêt de l'industrie nationale. Ces trois intérêts n'en forment qu'un. Un patron qui ne gagne pas d'argent n'en peut pas faire gagner à ses ouvriers.

Voici ce que dit à ce sujet un industriel particulièrement intelligent :

« L'alcoolisme est une cause capitale d'infériorité pour l'industrie française. Elle tend à la ruine du patron et au chômage de l'ouvrier. L'ouvrier, sous l'influence de l'alcool, produit annuellement moins. Par suite du chômage, il touche moins ; il mange au cabaret une partie de sa paie : donc appauvrissement pour lui.

» Autrefois les ouvriers de ma commune devenaient propriétaires ; le nombre ne s'en accroît pas.

» Le patron, par suite du chômage de l'ouvrier, a plus de peine à faire exécuter les travaux en temps utile. Ils lui coûtent plus cher. Donc réduction des bénéfices.

» Mon industrie a perdu la moitié de ses fabriques, dont le produit a été remplacé par une importation équivalente de produits étrangers obtenus à bas prix, grâce à la différence de main-d'œuvre. »

A Rouen, nous avons la preuve visible même de ce fait : Une compagnie y traite des minerais italiens qui se sont substitués aux minerais français par suite de la différence du coût de l'extraction entre les deux pays.

A cette question : Quelle est la valeur de vos ouvriers ? Un commerçant de Rouen me fait une réponse brève :

« Il n'y a plus de bons ouvriers à Rouen. Tous boivent. Ils sont plus payés qu'autrefois. Ils travaillent moins et moins bien. Les miens touchent 4 fr. 50 à 6 francs par jour. Sur les quais, ils touchent 4 fr. 30, y compris les centimes d'assurances. Tous sans exception sont des ivrognes. Toute la question sociale est dans l'alcoolisme des ouvriers. »

Et celui qui parle ainsi a des opinions politiques qui le poussent à être optimiste.

4° *Conséquences économiques pour les patrons.* — L'alcoolisme des ouvriers peut avoir, dans certains cas, une répercussion terrible sur le patron, grâce aux lois dites protectrices de l'ouvrier, exemple : On embauche un ouvrier déchargeur à 40 centimes de l'heure. On ne peut pas lui demander ses papiers de famille. Il boit à même les fûts du quai. Deux heures après, il tombe à l'eau et se noie. Le patron devra

payer une indemnité énorme, proportionnelle au nombre des enfants. Cette indemnité peut s'élever à 20 ou 25,000 francs.

Deux charretiers sont gravement blessés par leurs chevaux. L'un est tué. Tous les deux étaient ivres. L'enquête des gendarmes est muette sur ce point. Le patron est responsable.

Un scaphandrier, âgé de 36 ans, bon ouvrier, employé depuis sept ans, est asphyxié sans avoir fait les appels de corde pour remonter. Il avait une grande provision d'air. On a perçu seulement une forte secousse. Il a été remonté en moins de trois minutes. L'entrepreneur est responsable. Et cependant on apprend que cet homme a pris un madère et un *trou normand* (eau-de-vie) en attendant son déjeuner, et qu'après son déjeuner il a pris du café et deux verres de cognac.

L'étude de ces faits nous a poussé à faire la question suivante à des entrepreneurs : *Y aurait-il avantage à employer des étrangers ? De quelle nationalité ?* — Réponse : L'avantage serait tel qu'un industriel jeune devrait organiser son établissement pour ne pas en employer d'autres.

« J'ai eu l'occasion, me dit un entrepreneur d'employer 15 ou 20 ouvriers piémontais pendant plusieurs années, à l'époque où la construction d'un canal m'avait enlevé tout mon personnel ouvrier, malgré une majoration considérable des prix des journées. Les Piémontais, d'une sobriété remarquable, fournissaient un travail régulier, soigné et exécuté avec la plus grande docilité. Ils se nourrissaient presque exclusivement de lait et de riz. Ils préparaient eux-mêmes leur nourriture et ne buvaient jamais d'alcool. »

Autre fait : Dans la commune de X..., le maire ayant eu à faire, pour la canalisation de l'eau, des travaux difficiles, a employé quelques ouvriers piémontais. Il dit que jamais il n'avait employé d'ouvriers aussi dociles et que jamais il n'aurait pu, avec les ouvriers du pays, exécuter le travail dans des conditions aussi économiques et avec autant de soin.

« La supériorité des ouvriers piémontais s'est montrée si évidente que les entrepreneurs du canal de l'Oise à l'Aisne ont dit que sans eux ils n'auraient pu achever leur travail. Elle a été si bien reconnue par les ouvriers français que ceux-ci se sont mis en grève pour obliger les entrepreneurs à renvoyer les Italiens. Les Belges donnent un assez bon travail; mais ils sont querelleurs. »

#### *Conclusions :*

1<sup>o</sup> Les progrès de l'alcoolisme en Normandie sont constants et rapides;

2<sup>o</sup> Dans les classes éclairées, les alcooliques sont rares. Dans la classe ouvrière ils représentent environ la moitié de l'effectif;

3° Dans certaines catégories d'ouvriers, les femmes boivent autant, peut-être plus que les hommes;

4° Les conséquences sociales et industrielles de cet état de choses sont désastreuses;

5° Si cet état de choses ne change pas, le commerce, l'industrie et la navigation vont être compromis en Normandie;

6° Les jours de travail diminuent : la moitié des ouvriers, environ, ne travaillent que cinq jours par semaine;

7° La qualité du travail s'abaisse : l'intelligence, l'initiative, l'habileté technique et la force corporelle diminuent chez l'ouvrier;

8° Le prix des salaires s'élève, les bénéfices du patron diminuent et la concurrence étrangère grandit tous les jours.

**M. le Président** donne la parole à M. Richard, pour son rapport sur les *Rapports de l'alcoolisme avec le système de l'Assistance et de la Prévoyance. (Alcoolisme et mutualité)*.

### L'Alcoolisme et l'avenir de la mutualité en France

PAR M. GASTON RICHARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES

Professeur de philosophie au lycée du Havre, Membre du Comité central de l'Union antialcoolique, Président de la première section havraise.

MESSIEURS,

Les adversaires de l'alcoolisme ont eu bien souvent l'occasion d'observer à quel point le fléau est favorisé par notre conception traditionnelle de la bienfaisance.

On peut affirmer sans crainte d'erreur que la diffusion de l'alcoolisme ne rencontre aucune résistance de la part d'une population habituée à la mendicité, et que l'habitude de la mendicité se forme et s'enracine partout où subsiste une générosité insouciante des conséquences. La preuve en serait donnée par l'observation de nos départements bretons.

L'assistance publique a-t-elle en France une responsabilité comparable à celle de la bienfaisance privée? La réponse dépendra de l'extension que l'on donne à ce terme. L'assistance médicale et l'assistance des enfants abandonnés doivent être mises hors de cause, quoique nous attendions encore l'institution des asiles de buveurs et qu'on n'ait pas jusqu'ici cherché à faire de chaque enfant assisté, un véritable champion de l'abstinence totale. Mais est-ce là toute l'assistance publique? En l'état actuel des choses, est-il possible de tracer une ligne de démarcation précise, entre l'assistance et la bienfaisance

officielle? Personne ne le soutiendra et nous pouvons imputer à l'assistance publique les torts des bureaux de bienfaisance. Ces administrations distribuent des aliments, des vêtements et des secours de loyer. Or, se préoccupent-elles des conséquences morales de leur action?

Un peuple, aussi ravagé par l'alcoolisme que l'est présentement la France, ne peut pas guérir sans recourir à une cure énergique. Le moyen le plus sûr et le moins cruel est, comme le montre la science sociale, de livrer les alcooliques aux sanctions naturelles de leur conduite, fussent les épreuves les plus pénibles en résulter pour eux. La pitié qui les soulage, mérite donc d'être taxée de cruauté. Que si l'on veut soustraire l'alcoolique à l'extrême misère, il faut le séquestrer dans un asile spécial, sévèrement administré. Quant à ses enfants, l'administration des secours devrait toujours être précédée par la déchéance de la puissance paternelle.

Les travaux des économistes ont depuis longtemps montré l'existence d'une relation visible entre la bienfaisance, privée ou publique, et l'imprévoyance de la population qui en est l'objet. Or, l'imprévoyance s'étend à tout, au souci de l'hygiène comme au souci de l'épargne et l'on peut dire qu'elle fraie la voie à l'alcoolisme, même quand les donateurs ont soin d'excepter les buveurs de leurs largesses.

La bienfaisance n'atteint son but que lorsqu'elle restaure et accroît l'énergie morale de ceux qui en profitent; bref, lorsqu'il s'y joint l'idée bien conçue de la solidarité.

Il en résulte que les philanthropes et les municipalités n'ont guère qu'un moyen de se montrer bienfaisants pour la partie adulte et saine de la population pauvre; c'est de donner leur contribution aux sociétés de secours mutuels<sup>1</sup>. La mutualité présente au point de vue qui nous occupe, un triple avantage. Elle est une école de prévoyance et d'épargne; elle initie les ouvriers à l'administration de leurs affaires; elle présente une grande plasticité et peut non seulement faire face aux risques de maladie, d'infirmité et de chômage, mais encore servir de germe au crédit populaire, aux sociétés coopératives de consommation, de construction et parfois même de production, comme le prouve l'exemple de l'Italie, de la Belgique, de l'Angleterre et peut-être de l'Allemagne. Par conséquent, le concours que donnent aux mutualités les membres honoraires et, s'il y a lieu les budgets locaux, est le moyen le plus sûr de marier non-seulement la bienfaisance et la solidarité, mais encore l'assistance et la prévoyance sociales.

Or, la mutualité dont la démocratie française attend avec un optimisme parfois excessif des conséquences si heureuses, rencontre dans l'alcoolisme un ennemi mortel. Si la pénétration de l'alcoolisme dans nos mœurs marche longtemps encore du même pas que durant les cinquante dernières années, non-seulement le développement de la

<sup>1</sup> Joignons y l'assistance par le travail, mais le champ en est très limité.

mutualité sera arrêté chez nous, mais les résultats péniblement acquis seront irrémédiablement compromis. Mettre en évidence cet antagonisme est l'objet des lignes qui suivent.

## II

Le premier objet des sociétés dont la mutualité est le principe le plus ordinaire, le mieux défini, est d'assurer à leurs membres des secours en cas de maladie. On peut dire que s'il leur devenait impossible de réaliser cette fin, toute autre entreprise leur serait interdite. C'est même pourquoi toute mesure légale qui tend à mettre certains risques, les accidents du travail par exemple, rend moins difficile l'œuvre de la mutualité. Or, n'est-il pas évident qu'une cause générale de dégénérescence organique devient pour l'avenir de la mutualité, une menace directe et redoutable ? Une population dont la consommation alcoolique moyenne est élevée, paie par là même à la maladie et à la mort un tribut supérieur à celui d'une population sobre. On dira peut-être que les variations de la mortalité correspondent surtout à des taux différents de la mortalité infantile, mais peu importe ici. Chez un peuple qui a atteint un haut degré de civilisation et où la natalité est faible, l'élévation du taux de la mortalité infantile devient l'indice d'un affaiblissement organique général. Bien loin que le taux de la mortalité des adultes en soit diminué par l'effet de la sélection, comme il arrive souvent chez les peuples de civilisation inférieure et même chez les populations rurales, il y est proportionnel. Là où beaucoup d'enfants meurent d'entérite, d'athrepsie, de méningite, de rougeole, etc., beaucoup d'adultes et notamment de jeunes gens, meurent de la phthisie pulmonaire et de la fièvre typhoïde. On pourrait citer comme exemple la population du Havre<sup>1</sup> où l'été la mortalité des nouveaux-nés atteint parfois 80 %. En dépit d'une réelle amélioration la mortalité générale y dépasse encore 29 pour 1000. Or, on y compte annuellement environ 700 décès dus à la tuberculose. On sait qu'en cette ville, la consommation alcoolique annuelle est en moyenne de 15 litres d'alcool pur par tête. Rouen offrirait au statisticien, des chiffres aussi tristes.

Le progrès de l'alcoolisme compromet donc l'avenir des sociétés de secours mutuels, en accroissant leurs charges. Il leur fait courir un péril indirect plus grand encore. Il a pour conséquence, en effet, la diminution de leurs ressources. Dans une population envahie par le fléau, il n'est pas rare que le chef de la famille dépense en spiritueux, au moins un franc par jour et en moyenne 400 francs par an. Si c'est un ouvrier dont le salaire moyen, déduction faite des jours de chômage, ne dépasse guère 4 francs par jour et qui est en outre souvent chargé

<sup>1</sup> Sur la mortalité au Havre, voir E. Lausiès, *Population du Havre, 1894*.



de famille, qui doit payer un loyer relativement élevé et qui habite une ville où les subsistances sont chères, la modeste cotisation de 12 ou 18 francs que demande la société de secours mutuels, devient un tribut onéreux et dont on n'hésite pas à s'affranchir. D'ailleurs, l'alcoolisme en déterminant une régression du cerveau et des facultés mentales, paralyse d'abord la prévoyance. L'aptitude à prévoir implique des facultés mentales relativement élevées, tardivement acquises et étrangères aux rameaux inférieurs de l'humanité.

Or, c'est une loi bien établie, que les progrès les plus récents disparaissent les premiers. Il m'est arrivé, comme à bien d'autres, de recueillir les plaintes qu'arrachait à des ouvriers intelligents, mutualistes zélés, l'indifférence avec laquelle les camarades d'atelier accueillent trop souvent leur prosélytisme en faveur de la mutualité.

De même que l'imprévoyance d'une population rurale arriérée, y fraie la voie à l'alcoolisme, de même l'alcoolisme ramène l'imprévoyance au milieu d'une population arrivée à un plus haut degré de développement. Une comparaison entre la Bretagne <sup>1</sup> et les villes industrielles de la Normandie justifierait exactement, je crois, cette assertion.

Sans doute, la mutualité ne disparaît pas d'une grande ville envahie par l'alcoolisme. Toute dissolution sociale donne lieu à une régression vers une forme inférieure. Dans un milieu alcoolique, la mutualité subit une curieuse métamorphose régressive. Dans une grande ville industrielle qui comptera plusieurs milliers de mutualistes, ceux-ci constituent une puissance électorale qui a conscience de sa force. Ils ont beau se répartir en un grand nombre de sociétés distinctes, ils n'en sont pas moins organisés et peuvent agir solidairement auprès des conseils locaux. Ils ont donc la tentation, non seulement de demander, mais d'imposer le vote de subventions, qui leur permettent d'équilibrer leur budget. Je pourrais citer des faits de nature à prouver que toute résistance d'un conseil municipal soucieux des finances locales, est alors brisée avec colère. La mutualité perd donc entièrement son caractère primitif; elle n'est plus qu'une organisation savante de la mendicité. Ajoutons que la répercussion des taxes municipales vient frapper lourdement le prolétariat, qui donne d'une main ce que la municipalité lui remet dans l'autre, frais d'administration prélevés. Le prix des subsistances s'élève, ainsi que le taux des loyers. L'ouvrier toujours plus mal nourri et plus mal logé, est rejeté alors malgré lui, vers le séjour du cabaret et la consommation de l'alcool. Les cercles de l'enfer où l'on descend, sont toujours, toujours plus étroits.

<sup>1</sup> Sur l'imprévoyance des populations bretonnes et ses causes profondes, voir Demolins *Les Français d'aujourd'hui*, livre V. —

## III

L'observation confirme-t-elle ici le raisonnement?

Une étude, même sommaire, des rapports entre la mutualité et l'alcoolisme en Europe, représenterait une somme d'efforts devant lesquels nous reculons. Nous pensons d'ailleurs que si la tâche n'est guère faisable, elle serait scientifiquement inutile. Quelques termes de comparaison doivent suffire s'ils sont bien choisis et il n'est ni possible, ni utile d'énumérer tous les cas particuliers. Si nous montrons que la mutualité donne les résultats les plus beaux et les plus complets chez un peuple assez déshérité à bien des égards, mais dont la sobriété est le caractère distinctif, tandis qu'en un milieu intellectuellement et économiquement plus avancé, la mutualité reste chétive; la preuve inductive sera faite.

L'Angleterre a eu longtemps la réputation d'être la terre promise de la mutualité et de la coopération. Aujourd'hui, la palme lui est victorieusement disputée par la Haute-Italie. Notons d'ailleurs que le progrès de la mutualité en Angleterre, serait déjà pour une sociologie attentive, un fait à l'appui de notre thèse. Nulle part, en effet, la croisade prêchée contre l'alcoolisme par les hygiénistes, les éducateurs et les églises, n'a eu plus d'écho parmi les ouvriers.

La mutualité anglaise qui a pour applications non seulement la société de secours, mais encore la société coopérative de consommation et la société de construction (*Building society*) a pour allié, sauf exception, le syndicat ouvrier, l'union professionnelle, comme l'a montré dans une publication connue, M. Paul des Roussiers<sup>1</sup>. Or, le syndicat ouvrier anglais fait d'ordinaire la guerre à l'alcoolisme, précisément parce qu'il y voit un obstacle à la prévoyance et une cause de dégénérescence pour l'énergie individuelle. Toutefois, l'Angleterre restant, somme toute, un pays où la consommation des spiritueux est considérable, si grands qu'aient été les efforts accomplis pour la diminuer, nous préférons prendre l'Italie pour exemple.

On sait combien l'alcoolisme est peu développé en Italie. D'après M. Denis, l'Italien consomme en moyenne 0,45 centilitres d'alcool pur et moins de cinquante litres de vin; tandis qu'à la même date, la consommation moyenne du français, était de 4 litres et demi d'alcool pur et de 80 litres de vin. On sait aussi que les progrès de l'alcoolisme, un instant assez sensibles, se sont à peu près arrêtés. Dans une étude publiée en 1898, par la *Revista sperimentale di frenatria*<sup>2</sup>, sur les morts par pellagre, alcoolisme et suicide en Italie<sup>3</sup>, le statisticien et biologiste Fornasari di Verce, donne à cet égard des chiffres probants.

<sup>1</sup> Paul des Roussiers. *Le Trade-unionisme en Angleterre*. Colin, éditeur, 1897; p. 73, 167, 184, 207, 228, 262, 310.

<sup>2</sup> Tamburino, directeur, tome XXIV.

<sup>3</sup> Reggio d'Emilia. Calderini, directeur.

De 1881 à 1886, les décès dus à l'alcoolisme aigu et chronique, ont présenté une continuelle diminution. En 1881 on en compte 336, soit 17,1 sur 10.000 décès. En 1886 il n'y en a plus que 255, soit 11,7 sur 10.000. Dans la période 1887-1896, on constate d'abord une légère augmentation, puis une diminution. En 1887, on note pour tout le royaume, 15 décès d'alcooliques pour un million d'habitants. On en compte 21 en 1893; on retombe à 15 en 1895 et on remonte à 18 en 1896<sup>1</sup>. Bref, l'alcoolisme n'est pas devenu en Italie, une maladie sociale.

Or, nulle part, le principe de la mutualité n'a été mieux compris par la population urbaine et rurale qu'en Italie; nulle part il n'a donné lieu à plus d'applications fécondes. C'est ce qu'a montré, après les travaux connus de Léon Say<sup>2</sup> une récente publication du *Musée Social* due à MM. Mabillean, Rayneri et de Rocquigny<sup>3</sup>.

En Italie la mutualité qui, contrairement à ce qui se passe en Angleterre est entièrement distincte du mouvement syndical (sans doute parce que la grande industrie y est dans l'enfance), la Société de secours mutuels a rarement pour objet la distribution de pensions de retraite à ses membres. Elle se propose plutôt d'améliorer les conditions générales de la vie. Pour diminuer les frais de l'existence, la Société de secours fonde d'abord des sociétés coopératives de consommation. « Il existe bien à Paris et dans quelques grandes villes de France, écrit M. Mabillean, des services de ce genre, mais je ne sais pas qu'ils soient en aucune façon reliés aux sociétés de secours mutuels comme ils le sont en Italie. Là, au 1<sup>er</sup> janvier 1895 la statistique officielle (que nous savons incomplète) comptait 703 coopératives de consommation et 409 *maggasini di consumo* annexés au « *mutuo soccorso* » (p. 321).

La Société de secours fait plus. Elle reçoit les dépôts de ses membres et se transforme en caisse d'épargne et en banque populaire, deux fonctions généralement associées dans les villes d'Italie où la loi n'oblige pas les caisses d'épargne à confier leurs fonds à l'Etat. « En 1895 il y avait 1151 caisses d'épargne dépendant des sociétés de secours mutuels, reconnues ou non; le nombre en grandit tous les jours ».

Or, nous dit le même observateur « partout où il y a une caisse d'épargne, il y a une caisse de prêt. Le titre officiel est *casse di risparmio e prestiti*. Et à qui sera ouverte cette source de crédit? A ceux-là même qui ont fondé la société mère et dont les économies ont créé les premiers fonds autour desquels les capitaux ultérieurs sont venus s'amasser, aux ouvriers. L'épargne est venue du travail, elle doit y retourner ».

Pour arriver à organiser le crédit, la Société de secours doit se doubler et donner lieu à une banque populaire. La plupart des établissements de ce genre existant en Italie « sont issus de sociétés de se-

<sup>1</sup> Fornasari di Verce. *loco citato*, p. 8.

<sup>2</sup> L. Say. Dix jours dans la Haute-Italie, Guillaumin, éditeur.

<sup>3</sup> La prévoyance sociale en Italie, 1898, 1 vol. in-8. Armand Colin, éditeur.

cours mutuels, directement ou par influence : des deux côtés on retrouve le même but, les mêmes moyens et les mêmes hommes. Ces grandes institutions de crédit, dont les services sont d'ordre social autant qu'économique se considèrent elles-mêmes dans certaines de leurs fonctions, comme des prolongements des sociétés de secours et tiennent à honneur de se substituer ou de s'adjoindre à elles dans la mission de solidarité qui est leur raison d'être, ( p. 323 ».

A peine sortie de la mutualité, la banque populaire a favorisé une application du même principe, la Société coopérative de production. Celle-ci est issue spontanément de la détresse des ouvriers les plus dénués et en apparence les plus incultes, les maçons et les manouvriers (braccianti) les coopératives ouvrières ne pouvaient vivre si les adjudications de l'Etat et des municipalités leur étaient interdites, autrement dit, il leur fallait pour subsister une certaine mise de fonds. Ce sont les banques populaires qui leur ont fait les avances nécessaires. C'est ainsi que de 1890 à 1894 se sont fondées 400 coopératives de travaux publics, dont plus d'une, à vrai dire, n'est ouvrière qu'en apparence.

Nous ne voudrions pas ajouter à ce tableau déjà long des traits nouveaux. Passons sous silence même ces curieuses laiteries coopératives décrites par M. de Rocquigny et qui ont en quelque sorte transformé le sort des populations alpestres de la Vénétie<sup>1</sup>. Qu'il nous suffise d'avoir montré quel magnifique essor a pris rapidement le principe de la mutualité chez un peuple pauvre, un peuple éprouvé par la pellagre, un peuple où les régions les plus favorisées, telles que le Piémont comptent encore 20 % d'illettrés, c'est-à-dire le même taux que nos départements bas-bretons, mais un peuple où l'hérédité alcoolique n'est encore dans la classe laborieuse qu'une exception.

Au contraire, transportons-nous dans un milieu visiblement ravagé par l'alcoolisme héréditaire. On sait que si la France tient aujourd'hui en Europe la tête pour la consommation des spiritueux, le département de la Seine-Inférieure dépasse toutes les autres régions françaises et que les grandes villes y sont plus atteintes que les campagnes. Bien que Rouen l'emporte légèrement sur le Havre, cette dernière ville peut être prise sans inconvénients pour objet d'étude. Il convient de noter que le Havre est une ville remarquable à bien des égards. L'esprit d'initiative y est général ; le goût de l'instruction est répandu et tourné vers les améliorations d'ordre pratique ; enfin on s'y associe assez volontiers. Bien que la législation française sur les caisses d'épargne et les sociétés de secours mutuels soient chez nous plus restrictive qu'en Italie, il semblerait que le principe de la mutualité aurait dû recevoir au Havre des applications approximativement aussi étendues et aussi fécondes qu'en Lombardie, en Venetie, en Emilie et en Romagne. Quel contraste !

<sup>1</sup> Prévoyance sociale en Italie, liv. II, chap. III.

Les sociétés coopératives y réussissent mal. Une Société coopérative de boulangerie, assez peu connue, n'y a qu'une clientèle restreinte. Une boucherie coopérative a dû se dissoudre à peine formée. Le crédit mutuel est inconnu. On ne compterait au Havre, ni une banque populaire, ni croyons-nous, une véritable Société ouvrière de production.

En apparence les mutualistes y sont nombreux. Une vingtaine de sociétés s'y partagent entre 4,500 et 5,000 sociétaires. Mais le Havre a bien près de 120,000 habitants et on y compte 24,000 électeurs inscrits<sup>1</sup>. La caisse d'épargne locale a près de 50,000 déposants. Nous pouvons donc conclure que malgré l'apostolat de quelques hommes dévoués, une multitude de travailleurs reste indifférente à ce moyen de combattre la misère.

Les sociétés de secours mutuels visent et paraissent atteindre un quadruple but, les secours médicaux, les frais d'inhumation, l'indemnité en cas de chômage et les retraites. Les deux sociétés les plus anciennes et, croyons-nous, les plus nombreuses sont la Société Sainte-Marie, fondée en 1860 et la Société Saint-Joseph fondée en 1884. Elles se recrutent surtout parmi les ouvriers des chantiers de construction. La dernière assure à ses membres une retraite de 60 francs, la première une retraite de 30 francs seulement. Il est vrai qu'elles s'engagent à donner régulièrement une indemnité de 1 fr. 50 par jour de chômage et y réussit.

Les résultats, sans être mauvais, n'auraient rien de très brillant. n'offriraient rien de comparable à ce qu'ont obtenu les Italiens même si ces sociétés vivaient de leurs propres ressources. Ils provoquent des réflexions attristées si l'on songe que, non comptées les subventions de l'Etat au fond des retraites, le conseil municipal donne annuellement un secours de 5,000 francs aux mutualistes, c'est-à-dire 1 franc par tête environ et si l'on ajoute que plusieurs compagnies, celle du gaz notamment, font des versements importants aux sociétés de secours fondées par leurs ouvriers.

L'alcoolisme est-il pour quelque chose dans la médiocrité de ces résultats ?

Les mutualistes du Havre, j'en suis certain, considéreraient le simple examen de cette question comme une injure imméritée. Mais la science sociale n'a pas à ménager les amours-propres précisément parce qu'elle n'incrimine pas la responsabilité individuelle et se borne à considérer des phénomènes de solidarité. Nous sommes persuadé que les mutualités havraises sont composées d'hommes beaucoup plus tempérants que la moyenne de la population qui les entoure, mais elles ne peuvent échapper à l'influence du milieu. On ne peut mettre sérieusement en doute qu'elles ne souffrent, au moins indirectement, de l'alcoolisme

<sup>1</sup> Exactement 24,500 au 31 mars 1899.

héréditaire. Elles lui doivent la maigreur de leurs effectifs et la lourdeur du tribut qu'elles paient à la maladie et à la mort. Rappelons qu'au Havre le taux de la mortalité atteint presque 30 pour 1000 habitants. Les maladies contagieuses, notamment la fièvre typhoïde et la tuberculose y fauchent la jeunesse. L'assistance publique coûte annuellement 1,350,000 francs à la ville, soit environ 12 francs par tête. On peut donc être certain que l'hérédo-alcoolique est un type fréquemment observable en cette ville et que de deux choses l'une, ou les sociétés l'écartent en compromettant leur recrutement ou elles l'admettent en grevant de toute façon leur budget.

Si donc nous comparons les conditions de la mutualité dans la Haute Italie et au Havre, même en tenant compte des conditions légales difficiles que la centralisation fait à l'épargne française, nous pouvons porter une conclusion scientifique aussi rigoureuse que l'étude des choses sociales le comporte. *Une tempérance générale favorise l'essor de la mutualité, tandis que l'alcoolisme le menace d'un arrêt de développement et même de décadence.*

#### IV

Puisque l'alcoolisme ne peut manquer de détruire la mutualité, il faut que tous les mutualistes, il faut que tous ceux qui fondent quelque espoir sur les sociétés de secours mutuels et sur l'idée qui en est le ressort viennent donner sans délai leur concours énergique à la lutte contre l'alcoolisme. Conquérir l'adhésion des 1,500,000 mutualistes qui existent en France et avant tout l'appui, le concours de tous les présidents, de tous les médecins et de tous les membres honoraires de ces associations est un effort que la situation impose aux promoteurs de la lutte contre l'alcoolisme.

Toutefois en ce pays où le persiflage est plus commun que l'initiative, on ferait preuve d'une naïveté impardonnable en s'imaginant que cette adhésion sera obtenue parce qu'elle sera demandée. Nous devons donc chercher comment l'idée antialcoolique pourra pénétrer sûrement dans le monde des mutualistes.

Nous devons donc distinguer entre les remèdes à longue échéance et ceux qui sont susceptibles d'une application prochaine et parmi ces derniers distinguer encore entre les mesures qui peuvent être prises par l'initiative des particuliers et celles dont l'application peut être demandée à l'autorité.

L'école est ici comme ailleurs notre alliée la plus sûre. De même qu'elle devient peu à peu le centre de la section antialcoolique, elle est le siège de la *mutualité scolaire*. Cette dernière institution, qui a rendu célèbre son initiateur, M. Cavé, est née à une date récente, mais la fortune en a été rapide. Six cents mutualités scolaires existent en France et leur capital est déjà d'un million. Beaucoup embrassent les écoles d'une ville, quelques-unes, celles d'un canton entier. Nous som-

mes certains, pour ainsi dire *a priori* qu'elles se recrutent parmi les enfants de familles où l'usage des spiritueux n'a pas détruit l'intelligence et les dispositions morales. Or n'y'a-t-il pas là un admirable coup de filet à tenter ?

Pourquoi chacune des « petites Cavé » ne serait-elle pas complétée par une société contre l'usage des boissons spiritueuses si l'on réussissait à montrer à ces jeunes mutualistes combien l'usage, même modéré, des boissons distillées menace l'association fondée par eux ? Pourquoi l'*Union antialcoolique* ne préluderait-elle pas à cette heureuse combinaison en faisant de chacune de ses sections cadettes une association enfantine de secours mutuels ? Outre qu'elle créerait ainsi un type qui bientôt serait imité, édité à un nombre croissant d'exemplaires, elle trouverait dans les avantages attachés à la mutualité un ferme ciment pour ces associations toujours un peu fragiles et qui n'auront jamais trop de cohésion.

Si l'on nous objectait qu'on risque de rendre la mutualité scolaire impopulaire en lui imposant les traits de la société de tempérance, il nous serait facile de répondre que, devenus plus lents peut-être, les progrès seraient plus sûrs. L'important n'est pas de recruter rapidement un nombre considérable de mutualistes, mais de former des mutualités assez fortes pour résister à l'action dissolvante d'un milieu qui leur est contraire.

Cette pénétration de la tempérance dans la mutualité scolaire partout répandue par les efforts combinés des amis de l'école et des unions antialcooliques est un remède dont l'efficacité est certaine. Mais ne pourrait-il pas arriver que d'ici là la maladie sociale dont nous souffrons eût empiré au point que la cure en fût impossible ? Nous ne pouvons donc pas nous contenter de la propagande scolaire si féconde qu'elle soit.

Nous devons chercher en outre des remèdes ou des palliatifs dont l'action puisse se faire sentir rapidement. Bref, nous devons tout faire pour appeler dès maintenant à nous les sociétés de secours mutuels qui, comme on le sait, comptent plus de 1,500,000 membres en France.

Entre l'*Union antialcoolique*, et en général entre les sociétés de tempérance et les mutualités, il existe un intermédiaire naturel, c'est le médecin des mutualistes.

Le médecin est d'ordinaire animé de sentiments désintéressés et presque partout il combat l'alcoolisme, qui est pourtant le grand pourvoyeur des maladies. Mais l'intérêt individuel rendrait-il parfois certains médecins un peu tièdes pour notre cause ? Il n'en serait pas de même, je crois, de ceux qui donnent leurs soins aux sociétés de secours. En ce cas, si le médecin reçoit de l'association des honoraires fixes, son intérêt est de rendre plus rares les occasions de fatigue.

Nous pensons donc qu'en demandant aux médecins des mutualités de s'improviser conférenciers et de profiter de toutes les réunions de sociétaires pour leur montrer le rapport entre l'usage habituel des

boissons spiritueuses et l'origine des maladies qui grèvent leur budget, on obtiendrait assez vite des résultats appréciables.

Ne pourrait-on pas aussi gagner facilement partout soit quelque membre du bureau de l'association, soit quelque membre honoraire disposant d'une certaine autorité morale sur les mutualistes ? Cet allié devrait jouer un rôle aisé à définir. Puisque chaque société de secours a en général l'ambition de verser à ses membres âgés de petites retraites, il lui montrerait que chaque maladie opère sur l'avoir social un prélèvement qui diminue d'autant le fonds affecté au service des retraites. S'il renouvelait la démonstration du médecin, s'il rappelait sans cesse la correspondance entre l'usage des spiritueux et l'affaiblissement organique, qui prédispose aux maladies, nul doute qu'une salubre liaison ne s'établît dans les esprits entre l'idée de la tempérance et celle de la retraite à espérer.

Enfin, l'Etat et les municipalités ont leur devoir à remplir.

Sans doute il faut toujours compter moins sur leur action que sur celle des particuliers. Néanmoins, l'avenir de la mutualité est un problème qui ne peut laisser indifférents les pouvoirs publics issus de la démocratie. S'il est évident que le progrès de l'alcoolisme rend inutiles tous les efforts que l'administration locale et le pouvoir législatif ont pu faire pour favoriser cette forme de la prévoyance, l'Etat et les municipalités peuvent être avec espoir de succès conviés à la tâche de protéger la mutualité contre le plus grave péril qu'elle puisse courir. Ne parlons pas encore des mesures restrictives qui ne seraient pas entièrement inopportunes mais qui n'auront toute leur efficacité que le jour où l'opinion publique aura toute entière été éclairée et où les distillateurs, aidés par les falsificateurs de prétendus vins naturels, seront les seuls à réclamer la liberté de l'empoisonnement national. Mais l'Etat et les municipalités disposent librement de leurs subventions. Ils peuvent mettre des conditions à leur libéralité, exiger que les sociétés de secours qui leur tendent la main accordent des avantages aux abstinents et appliquent rigoureusement celles des dispositions de leurs statuts qui sont dirigées contre l'intempérance.

Prendre à tous pour donner à quelques-uns est une façon de procéder peu digne d'approbation. Tout ce qui élève le coût de la vie favorise indirectement l'alcoolisme ; aussi convient-il de voir d'un mauvais œil les mesures philanthropiques qui tendent à élever les budgets locaux. Néanmoins, il est impossible de ne pas tenir compte des habitudes acquises, et, provisoirement, une réforme telle que celle que nous venons d'indiquer aurait pour un temps de bons effets.

La propagande antialcoolique a conquis l'appui de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'éducation nationale. Il est temps d'obtenir l'adhésion des esprits soucieux de la prévoyance sociale. Pouvons-nous douter que l'opinion publique nous soit vite acquise si nous dirigeons méthodiquement nos efforts en ce sens ?



**M. le Président.** — Un certain nombre de rapports rangés sous la rubrique : *Variétés*, par le Comité d'organisation, restent à entendre.

La parole est à M. le Dr Bonne (Holstein) pour son rapport sur *l'obligation de boire dans ses rapports avec les conditions sociales*.

### Ueber den Trinkzwang beim Broterwerb.

(Sur la nécessité de boire pour gagner sa vie)

VON Dr MED. G. BONNE, KLEIN-FLOTTBEK (DEUTSCHLAND)

Eine der tragischsten Erscheinungen in der modernen Alkoholfrage, ja in der ganzen modernen sozialen Frage überhaupt, ist der Zwang, den die sozialen Verhältnisse auf gewisse Erwerbsstände ausüben, berauschende Getränke *gegen ihren Willen und gegen ihre bessere Einsicht* zu genießen. Es ist unzweifelhaft, dass hierbei zahlreiche Existenzen in Folge schmählicher Gewinnsucht gewissenloser und gedankenloser Händler und Produzenten geistig, körperlich und wirtschaftlich zu Grunde gehen.

Ich rede hier nicht von dem gesellschaftlichen Zwang, den etwa alkoholliebende Vorgesetzte unter Offizieren, Beamten, Juristen, Kaufleuten, Fabrikanten u. s. w. auf ihre jüngeren Untergebenen zur Vertilgung gröfserer Posten berauschender Getränke ausüben, obwohl diese Fälle nicht vereinzelt dastehen; und oft junge, nicht allzu charakterfeste Leute in der Angst, sie möchten von dem gestrengen Herrn Vorgesetzten mit seiner mehr oder weniger rötlichen Nase vielleicht gar als « Temperenzler » angesehen und aus diesem Grunde in Folge persönlicher Voreingenommenheit nicht in der erwünschten Weise befördert werden, dem giftigen Trank mehr zusetzen, als ihnen gut und für ihre gedeihliche Weiterentwicklung förderlich ist. Ich will hier auch nicht von dem gesellschaftlichen Zwang reden, aus Geschäfts oder Protektionsrücksichten sogenannte Repräsentationsgesellschaften geben zu müssen, bei welchen die Kosten der einzelnen Weinmarken dem Hauptgast die Intensität der Wünsche des Gastgebers nahelegen sollen, obwohl auch alle diese Veranlassungen zum Trinken unter die Rubrik des « Trinkzwanges zum Broderwerb » sich miteinreihen liessen.

Es soll sich hier vielmehr ausschliesslich um Personen handeln, die als Agenten, Reisende, Vertreter oder dergl. Waaren zu verkaufen oder zu vertreiben haben, die irgendwie mit der Alkoholindustrie zusammenhängen. Da, wie schon erwähnt, in Deutschland zur Zeit bereits jeder 10. bis 14. erwerbstätige Mann nachweislich direkt oder indirekt in seinem Broterwerb von der Alkoholindustrie abhängig ist, und da andererseits, wie wir gleich zeigen werden, längst statistisch nachgewiesen ist, dass Brauer, Brenner, Weinhändler, Wirte,

Kellner, und verwandte Berufsarten bei weitem die kürzeste Lebensdauer haben, so gewinnt die hier aufgeworfene Frage, in der die Hauptursache zu diesem frühen Sterben liegt, da die absolute Zahl der in Betracht kommenden Personen ein und eine halbe Million Männer übersteigt, nach gerade eine achtunggebietende Bedeutung für die öffentliche Gesundheit!

Setzt man (nach Hoppe, die Thatsachen über den Alkohol, Dresden, Böhmert 1899. 3,60 Mark) die mittlere Sterblichkeit gleich 1000, so ist bei den Geistlichen die Sterblichkeit 506, bei den Gärtnern 599, bei den Landwirten 631, bei den Brauern dagegen 1361, bei den Schenkwirten 1521, bei den Gasthausbediensteten 2205, also weit mehr als doppelt so gross wie die mittlere Sterblichkeit. Die Brauer mit einer Sterblichkeit von 245 (die Durchschnitts-Sterblichkeit auf 100 angesetzt) die Wirte und Branntweinhändler mit einer Sterblichkeit von 275 übertreffen mit zwei Ausnahmen (der Feilenhauer mit einer Sterblichkeit von 300 und der Verfertiger von irdenem Geschirr mit der Sterblichkeit von 313, die gesundheitsgefährlichsten Berufe!) die anderen Berufsarten. Die Gasthausbediensteten, Kellner u. s. w. aber mit einer Sterblichkeit von 397 bei weitem alle Berufsarten!

Zu den hier zu erörternden Berufszweigen gehören zunächst der Verkauf resp. der Vertrieb von berauschenden Getränken selbst. Der Trinkzwang trifft in diesen Berufsarten die Vertreter von Brenneereien, Weingrosshandlungen, Liqueur — und Kognakfabriken, den Besitzer oder den Direktor selbst, den Geschäftsreisenden, sowie insbesondere die Bierfahrer, wie wir unten noch einmal des näheren zeigen werden. Auf allen diesen Geschäftsarten lastet es wie ein Fluch, dass die Inhaber oder Vertreter derselben, die eben das Gesundheit und Menschenglück zerstörende Volksgift in die konsumierende Menge hineintragen, um damit ihr Geschäft zu machen und dasselbe bei den Wirten, in den Ausschankstätten dieser Gifte, in möglichst grossen Massen abzusetzen, genötigt sind, eben bei diesen Wirten erst einmal selbst gehörig von ihren eigenen Giften oder teureren — das ist oft der Kardinalpunkt — zu verzehren:

Ich kannte einen Brauerei Direktor, der selbst schwer herzleidend, am Kaisersgeburtstag unter seinen Freunden herumsuchte, wer mit ihm am meisten Champagner Wein Kaiserdiner vertilgen möchte, weil er auf diese Weise am ehesten hoffen konnte, für das laufende Jahr die Bierlieferung an das betreffende Hotel, wo das Kaiserdiner stattfand, für seine Brauerei zu erlangen. Ich habe aber im Laufe der Jahre nicht einen, sondern ein Dutzend leber-, nieren-, gicht- oder herzleidende Brauerei Direktoren kennen gelernt, — gesund war keiner von sämtlichen Direktoren, obwohl Hünen von Kerlen unter ihnen waren, — die zwischen der Sorge um ihre Gesundheit und der Entsagung vom Geschäftstrunk und dem geschäftlichen Zwang, reichlich zu verzehren, hin und herschwankten. Denn einige der ihm so vom Alkohol präparierten Opfer hat der Sensenmann — für die

Familien nur zu früh! — bereits abgeholt. Aber nicht nur den körperlichen Verfall dieser Herren habe ich in Folge des Geschäftstrunkes erfolgen sehen, sondern auch den moralischen Bankerott, vom brutalen Ton im Hause, bis zum infamen Chikaneur vom sinnlosen Trotz gegen alles Vernunftgemässe bis zum betrügerischen Börsenspiel mit Wechselfälschungen und allen seinen Folgen bis zum Gefängnis und Selbstmord.

Im Begriff, diese Arbeit zum Druck zu senden, werde ich wiederum angegangen, solch' unglückliches Opfer seines unseligen Gewerbes zu retten: der einzige Sohn einer betagten Witwe, Reisender einer grossen Kognakfirma, hat im Trunk Unterschlagungen begangen. Nun nach seiner Entlassung aus dem Gefängnis steht er rat- und mittellos da, nur von dem dunklen Drang beseelt, aus dem Laster und dem Elend herauszukommen. Von seiner Kognakfirma, in deren Interesse er sich seiner Zeit das Trinken angewöhnt hatte, ist keine Hülfe zu erwarten. Warum ist er gefallen! Warum ist er nicht mässig geblieben! — Dass es sich bei allen diesen demoralisierten Menschen, bei allen diesen Fällen von « Unmässigkeit » um Opfer der typischen Giftwirkungen des Alkohols handelt, davon weiss oder spricht kein Mensch! Ein Beispiel für Tausende!

Ist es nicht ein Jammer, wenn man in dieser Weise von Haus aus gut begabte und unterrichtete Leute, mit gutem Willen und besten Absichten, durch den Dämon « geschäftliche Rücksichten » immer wieder und immer weiter dem Moloch Alkohol, in Folge eben dieser seiner typischen, dem Morphinum verwandten Giftwirkungen in den Rachen stürzen sieht?

Es sind aber nicht nur die Verkäufer und Vertreter von alkoholischen Getränken, die durch eigenes « Verzehren, » d. h. *Trinken* um die Gunst des kaufenden Wirtes buhlen müssen, sondern da ist das Heer von Verkäufern und Vertretern aller möglichen Firmen: Fabrikanten von Bierseideln und Bierfilzen, Gartenstühlen und Restaurationsmöbeln, Bierdruckpumpen und Bierhähnen, Wein- und Bierkorken, Fassfabrikanten, Flaschenfabrikanten. Fabrikanten von Cigarren und Cigarretten u. s. w. Ja, so lächerlich es beinahe klingt, selbst Seltzerswasserfabrikanten unterliegen diesem Trinkzwang « aus geschäftlichen Rücksichten, » um ihr Fabrikat in den Wirtschaften abzusetzen. Manchem Wirt aber geht es nicht besser, als diesen seinen Opfern: will er tüchtig bei seinen Gästen verkaufen, so muss er bei diesen wiederum selbst den Agenten spielen, sei es auch nur, um sich, wie er sich selbst manchmal vorlügt, « zu revanchieren. »

Weniger in dieser Beziehung abhängig vom eigenen Verzehren beim Wirt habe ich die selbstständigen Handwerker gefunden. Es scheint, als ob bei den verhältnissmässig grossen Posten, um die es sich hier handelt, besonders aber auch deswegen, weil bei Abschlüssen mit einem Handwerker vorwiegend die Tüchtigkeit, Solidität und Nüchternheit des Meisters selbst für die Reellität des Geschäftes

bürgt, der Handwerker ganz anders unabhängig dem Wirt gegenüber steht, als die Klasse der obengenannten Reisenden oder Fabrikanten, die nur das kaufmännische des Geschäftes nach mehr minder festen Normen festlegen, an der Herstellung der Waare selbst aber meist unbeteiligt sind.

Freilich haben die schlaun Wirte verstanden, auch für ihre Handwerker den *modus vivendi* zu finden, um einen Teil des Handwerkerverdienstes unter sehr wohlklingenden Namen in ihre, des Wirtes Taschen zurückzuleiten. Das sind die angeblich so beliebten Gans- und Karpfenessen, die Preisskate und Preiskegeleien, sowie das Heer der übrigen fast stets von Wirten in Scene gesetzten Vereimssimpeleien, denen sich besonders auf dem Lande und in kleineren Städten der Handwerker kaum entziehen kann, ohne nicht den Wirt und seinen Anhang vor den Kopf zu stossen. Wie mancher Anfänger hat in Folge dieser Zwangssessen die ersten Geschäftssorgen statt erhoffter grosser Kundschaft kennen gelernt, wie mancher ist vom ersten Karpfenessen Stammgast beim Wirt geblieben und hat ihm seinen Verdienst hingebracht, bis er Konkurs machte. Haben wir doch noch kürzlich verschiedene tüchtige Meister geklagt: ich muss zum Wirt mehr hinbringen, als ich im Jahre an ihm verdiene, aber thue ich es nicht, nimmt er einen anderen, und ich verliere seinen ganzen Stammtisch mit.

Indessen könnte den Wirten dies die Völlerei begünstigende Handwerk doch etwas gelegt werden, entweder durch höhere Besteuerung von solchen öffentlichen Zweckessen, oder, wie es schon in manchen Gegenden von Deutschland durch die Initiative einsichtiger Landräthe auf dem Lande geschehen ist, durch direktes Verbot.

Es gelingt aber auch dem Guttemplerorden meist ohne Schwierigkeiten, Handwerksmeister, die durch den Aberglauben, sie müssten die Wirtschaften « des Geschäftes wegen » fleissig frequentieren, an den Trunk gekommen waren, von dem Unsinnigen dieser Ansicht zu überzeugen und ihnen durch ihr wirtschaftliches Emporblühen sehr bald zu zeigen, dass das Handwerk auch ohne durch den Geschäftstrunk gewonnene Wirtschaftskundschaft noch einen goldenen Boden hat. Es mag dies damit zusammenhängen, dass die Handwerksmeister zumeist von Haus gewohnt sind, selbstständig nachzudenken und zu rechnen. So können sie leicht die Richtigkeit unserer Sätze durchschauen. Und da es ferner zumeist energische Leute sind, so handeln sie auch danach. Erhebliche Schwierigkeiten finden wir dagegen meist bei den oben angeführten Klassen von Reisenden, Fabrikanten u. s. w., die thatsächlich oft nichts verkaufen wenn sie sich beim Wirt nicht erst gehörig als « gute Kunden » durch reichlichen Alkoholgenuss entpuppt haben.

Eine weitere grosse Bevölkerungsklasse, die, abhängig von den Wirthen, von diesen zu einem grossen Teil geradezu zum Trunke getrieben wird, sind die Fuhrleute, die z. B. in Hamburg den Waa-

renverkehr selbst sowohl, wie nach den umliegenden Ortschaften besorgen. Dieselben klagen fast durchgängig — und wie es in Hamburg geht, wird es vielfach auch wohl anderwärts der Fall sein — dass sie bei dem heutigen Stande ihrer Geschäftsvermittlung, d. h. durch das, bei dem Aufsuchen ihrer Waaren und Aufträge in den verschiedenen Wirtschaften notwendig werdende « Verzehren » zu ganz unverhältnismässig hohen Geschäftsspesen gebracht würden, und dass viele von ihnen durch diesen allzuhäufigen Wirtshausbesuch oft wider ihren Willen, nur durch die leidige Gewohnheit, an den Trunk kämen. Ganz solide Leute berichten mir, dass sie meist 2 Mark bis 2,50 an Zehrkosten täglich ausgeben müssten, um ihre Bestellungen einzusammeln; unter 1,50 Mark sei nicht durchzukommen, da die Wirte es verständen, denjenigen die meisten Bestellungen zu verschaffen, die am meisten verzehrten.

Berechnen wir nun die Einnahmen eines kleinen Fuhrmannes auf 1500 bis 3000 Mark, so ergeben sich 25-50 % Geschäftsabgaben an diese Wirtschaften. Es ist dieses, wenn man die Schwere der Arbeit, das Risiko des Fuhrmannes durch Entwendung oder Verlust seiner ihm anvertrauten Waaren, Erkrankung von Pferden, Abnutzung des Wagens und des Geschirres und den Einfluss der Unbilden der Witterung auf seine eigene Gesundheit bedenkt, eine Abgabe, die besonders nach Art ihrer Entstehung in keinerlei Verhältnis zu seinen Verdienst steht.

Abhülfe wäre leicht zu schaffen, wenn sich die sämtlichen in Betracht kommenden Fuhrleute zu einer Art Genossenschaft zusammen thäten, welche in Hamburg z. B. vielleicht am zweckmässigsten auf dem Hopfenmarkt, oder da wohl mehrere Lokale nötig wären, in verschiedenen Gegenden der Stadt ein Lokal mieteten als Lagerraum der abzuholenden Waaren und zum Anbringen der Briefkasten für die Aufträge für die verschiedenen Fuhrleute. Natürlich müsste ausserdem Personal zur Abfertigung vorhanden sein.

Sollte unter den Fuhrleuten nicht genügender Korpsgeist herrschen, um dieses Institut zu Stande zu bringen, so dürfte es Sache der betreffenden Behörde, des Gewerberates, vielleicht am besten der Fuhrwerksberufsgenossenschaft sein, durch Einberufung einer Versammlung den Anstoss zur Gründung dieser, nicht nur für die Fuhrleute, sondern durch die Befreiung dieser von der Tyrannei des Wirtschaftsunwesens, für unsere gesamte Geschäftswelt zweckmässige Einrichtung zu geben.

Die Fuhrwerksberufsgenossenschaft ist wohl auch aus dem Grunde am meisten an dieser Befreiung der Fuhrleute, wie die Brauereigenossenschaft an der Befreiung der Bierfahrer vom Tyrannen Alkohol interessiert, weil nach den übereinstimmenden Erfahrungen der Behörden und der Aerzte in allen den mit irgend welcher ersteren Verantwortung oder irgend welchen Gefahren verbundenen Berufsarten schon verhältnismässig geringe Mengen alkoholischer Getränke.

wie ein Glas Schnaps oder Bier, das Gefühl der Verantwortung, die Sicherheit der Handhabung und die Geistesgegenwart herabsetzen, dagegen das Gefühl der Sorglosigkeit erhöhen. Es ist daher kein Zweifel, dass eine grössere *Enthaltsamkeit der Fuhrleute* in alkoholischen Getränken *das beste Vorbeugungsmittel* wäre für *Unfälle*, bei denen *sie selbst* verunglücken können, als auch für solche, durch die *Passanten oder Hilfsarbeiter* beim Auf- und Abladen oder beim Durchgehen der Pferde in Folge Augetrunkenheit des Kutschers zu Schaden kommen.

Ein weiteres Zeugnis aus dem Kreise der Arbeiter über den Fluch der Alkoholpest, der unser Volk gefangen hält, ist die Eingabe der Hamburger Seeleute an den Hamburger Senat zur Zeit des grossen Hafenstreits 1896 über die Missbräuche im Heuerwesen, die wirklich wie ein elementarer Notschrei unseres arbeitenden Volkes Einem entgegen gellte, ihm aufzuhelfen aus seiner Alkoholnot. Mit welchem — gelinde gesagt — hoch entwickelten Erwerbssinn sich in diesem Ausbeutungssystem verschiedene Kreise die Hand reichten, davon einige Beispiele. Der § 115 a der Reichsgewerbeordnung bestimmt in weiser Voraussicht, dass Lohnauszahlungen nicht in Wirtschaften vorgenommen werden dürfen, — die Lohnauszahlungen fanden demgemäss in Nebenräumen — der Alkoholkonsum der auf ihren Lohn Wartenden, sowie der guten Kunden, die ihren Lohn soeben vorschriftsmässig in den Nebenräumen erhalten hatten in den vorderen Wirtschaftsräumen statt. Es ist bekannt, dass grössere Brauereien die eine oder die andere von diesen Hafenwirtschaften als einträgliche Einnahmequelle zur Vermehrung ihrer Dividenden ankauften. Während des Streits wurde bekannt, dass einem angesehenen Stauer solche Hafenwirtschaft gehöre, welche wie eine Zwickmühle den Arbeitern die eben sauer verdienten Groschen wieder abzunehmen verstand. Der Heuerbass ist wiederum so oder so verbunden mit dem Schlafbass, — der Agent des Heuerbaas, der «runner», wenn möglich mit beiden — und alle, alle diese wollen verdienen und viel verdienen, indem der Arbeiter, verzehrt; d. h. dies Verzehren ist der technische Ausdruck für Trinken, und sie zwingen ihn zu verzehren dadurch, dass sie ihm sonst keine Arbeit verschaffen, auf die er angewiesen ist, sein Brot zu verdienen. Ist das nicht raffiniert? Aehnliche Zustände herrschten in den sechziger Jahren in den verrufensten englischen Kohlendistrikten und waren in den achtziger Jahren unter den belgischen Dockarbeitern allgemein verbreitet. Bekanntlich ist dem grössten Unwesen dieser Art durch die dem Streit folgenden Untersuchungen auf gesetzgeberischem Wege und durch Einrichtung von Arbeitsnachweisstellen Abbruch gethan, indessen wird es audauernder scharfer Controllebedürfen um ein Wiedereinreissen der alten Unsitte zu verhindern.

Folgender Passus aus dem Bericht des Vorstandes des Vereins Hamburger Rheder über das Jahr 1898/99, den ich dem «Hamb.

Correspondent » vom 11 Juli d. Js. entnehme, zeigt uns, dass diese menschlichen Haifische noch heute jenseits des Ozeans ihr schamloses Gewerbe wenn möglich noch frecher getrieben haben. Vielleicht bietet sich unseren amerikanischen Ordensbrüdern Gelegenheit, das dankenswerte Vorgehen unserer hiesigen Rheder und deutschen Behörden jenseits des Ozeans kräftig zu unterstützen, damit diesen menschlichen Ungeheuern das Handwerk dauernd gelegt wird.

« Die vielen Desertionen an manchen überseeischen Häfen sind schon wiederholt Gegenstand lebhafter Klagen und eingehender Erörterungen, auch in unserm Verein, gewesen. Eins unserer Mitglieder lieferte uns in diesem Jahre mit Berichten seiner Kapitäne über an Bord ihrer Schiffe vorgekommene Desertionen des von der Portland Chamber of Commerce eingesetzten *Committees of Seamen abuses* ein, nach der dort in dieser Beziehung wahrhaft erschreckende Zustände herrschen. Danach bestand dort ein vollständiger Ring von Heuerbaasen, der die Seeleute zum Desertiren überredete, und, wenn dies nicht half, mit List und Gewalt von den Schiffen fortbrachte, um sie, nachdem sie völlig ausgesogen waren, den Kapitänen anderer Schiffe, denen ihre Leute in ähnlicher Weise abspenstig gemacht waren, gegen hohe Gebühren zu verheuern. Trotz grösster Sorgfalt und Energie konnten die Kapitäne sich vor diesem Unwesen nicht schützen, sie mussten den Heuerbaasen tributpflichtig werden, wenn sie nicht wegen ungenügender Besatzung im Hafen festgehalten werden wolten. Der Ring verhinderte durch seinen Einfluss in der Stadtverwaltung jedes behördliche Einschreiten gegen sein Treiben und wusste die beantragte Festnahme von Deserteuren zu verhindern, oder die Wiederfreilassung Verhafteter zu bewirken. Vom 1. Juli 1897 bis zum 30. Juni 1898 sind von 2182 auf 133 Segelschiffen angekommenen Seeleuten 91 abgemustert und 778 desertirt. Das Komitee, das die Einsetzung einer behördlichen Heuerstelle unter seiner Mitwirkung anstrebt, hat die Denkschrift unserm erwähnten Mitgliede mit der Bitte übersandt, die hiesigen durch das Treiben geschädigten Rheder möchten ihm durch eine Zustimmungserklärung bei seinem Vorgehen behülflich sein. Wir haben unter Darlegung dieser Verhältnisse den Reichskanzler ersucht, diese Bestrebungen nach Möglichkeit, sei es durch Vorstellungen bei der Regierung in Washington, oder durch entsprechende Anweisungen an den Kaiserlichen Konsul in Portland zu unterstützen, wie überhaupt eine Anweisung an alle Konsuln in aussereuropäischen Hafenplätzen, dem Heuerbaas-Unwesen ihre besondere Aufmerksamkeit zuzuwenden, und, möglichst in Uebereinstimmung mit den Konsuln anderer Staaten, auf Abstellung bezüglicher Misstände hinzuwirken, sehr dankenswert sein würde. Eine Abschrift dieser Eingabe haben wir der *Portland Chamber of Commerce* zugestellt. Nach neueren telegraphischen Mitteilungen scheint dort jetzt Wandel geschafft zu sein. »

Aber auch andere Erwerbsgruppen als die Fuhrleute, Hafenarbeiter und Seeleute stehen in diesem unseligen und verdammungswürdigen Abhängigkeitsverhältnis von der Alkohol-Industrie und ihren Vertretern. — Die Bierfahrer, die den Schänkwirten das Bier liefern, werden, wie schon erwähnt, von diesen in der nämlichen Weise zum « Verzehren » gezwungen, wie die Hafenarbeiter von den Baasen. Wie oft kommt es dem Arzte vor, dass ihm von den Bierfahrern, von Haus aus meist höchst achtbaren Männern und vortrefflichen Familienvätern, einem Bestandteile eines neu heraustrebenden Mittelstandes, auf den ärztlichen Rat, wegen eines durch das viele Trinken verursachten Magen, Leber oder Herzleidens keine Spirituosen mehr zu trinken, geantwortet wird: « Dann kann ich mein Geschäft nur aufgeben, » und wirklich giebt der eine und der andere sein Geschäft aus Gesundheitsrücksichten auf, um sich seiner Familie zu erhalten, da er *das Trinken zur Erhaltung seines Geschäfts* nicht mehr vertragen kann. — Dem entsprechend sind die Bierwagen mit Herrschaftenkundschaft oft sehr gesucht im Vergleich zu den Bierwagen mit Wirtschaftenkundschaft, so dass Einem oft genug erwiedert wird, wenn man einen notorischen Alkoholisten unter den Bierfahrern auf die Mässigkeit eines andern hinweist. « Ja, der ist fein heraus, der hat Herrschaftenkundschaft. » — Und wie es dem Bierfahrer geht, so geht es, wie ich oben bereits gezeigt habe, dem Brauereidirektor selbst, je mehr er trinkt und trinken kann, desto feinere Geschäftsverbindungen knüpft er an.

Von dem fluchtwürdigen Zwang zum Trunk dem Arbeiter gegenüber, der darin besteht, dass ihm ein Teil seines Arbeitslohnes, wie auf manchen Gütern in Schnaps, oder wie auf den Brauereien in Gestalt von « Freibier » geliefert wird, will ich hier ganz schweigen. Das ist ein schwarzes Kapitel in der Geschichte unseres sogenannten « humanen » Zeitalters für sich, bedarf aber an dieser Stelle der Erwähnung und im Leben dringend der Abänderung. Lobend hervorgehoben soll daher werden, dass neuerdings, um eine herausgreifen, die Bavaria-brauerei in Hamburg ihren Arbeitern die Wahl stellt, Freibier oder einen entsprechenden Geldbetrag zu erhalten. Kennzeichnend ist es, dass ein grosser Teil der dort beschäftigten Arbeiter, vor allem die verheirateten, sich ihren Betrag in Geld auszahlen lassen. Es liegt hierin eben der Beweis, dass dem ordentlichen Arbeiter am Trinken selbst nichts liegt, dass man es ihm aber sehr wohl — und zwar zu seinem eigenem Schaden, wie zu dem seines Arbeitgebers — angewöhnen und anzingen kann.

Bedenken wir nun aber, dass die gesamte Alkoholindustrie nebst Wirtschaftsgewerbe, wie schon oben erwähnt, 1/14 bis 1/10 der deutschen Arbeitskraft, d. h. über 1 ½ Millionen Männer in Arbeit und Brot hält, so werden wir aus dieser Berechnung herschen, dass die Fälle, die ich gezeichnet habe, keine vereinzelt sein werden,



sondern nur symptomatische Typen zahlreicher Erwerbsklassen, unter denen eine grosse Anzahl gesunder, geistig und sittlich von Haus aus gut gebildeter Männer, meist aber Leute sich befinden, die gar keine besondere Neigung zum Trunk verspüren, mithin keineswegs zu Schichten gehören, die bereits in zweiter Linie durch chronischen Alkoholgenuss degeneriert sind, die aber in Folge der Abhängigkeit von dem Alkoholgewerbe für ihren Broterwerb, meist geradezu wider Willen an einen gesundheitswidrigen Alkoholgenuss gewöhnt werden, um schliesslich, wenn auch in guten Vermögensverhältnissen, so doch körperlich, geistig und sittlich geschwächt, mehr oder minder frühzeitig zu Grunde zu gehen, nicht ohne vorher noch den Fluch der Degeneration in Folge ihres eigenen zu reichlichen, wenn auch unfreiwilligen Alkoholgenusses auf ihre Nachkommen vererbt zu haben.

Ist es schon im höchsten Masse tragisch und unvolkswirtschaftlich zugleich, dass alljährlich in allen Ländern in Folge der unsinnigen Trinksitten ungezähltes Nationalvermögen an sorgsam gepflegter Bildung und mühevoll gehegter Gesundheit verloren geht, so ist dieser Verlust doppelt beklagenswert und *bei der Höhe unseres sonstigen Kulturzustandes sowie UNSERES OFFIZIELLEN CHRISTENTUMS geradezu schmähtlich*, dass es geduldet wird, dass ein namhafter Prozentsatz der erwerbsthätigen Männerwelt, *um sein Brot für sich und seine Familie zu erwerben*, sich an einen Alkoholgenuss gewöhnen muss, der fast regelmässig seinen körperlichen, oft auch seinen geistigen und sittlichen Ruin zur Folge hat.

Wie ist diesem Krebschaden zu steuern? Gesetze und Polizeivorschriften nützen in diesem Falle nur wenig, da die raffinierte Schlaueheit der Vertreter der Alkoholindustrie, raffinierter als der schlimmste Wucherer, immer neue Schliche ausfindig machen wird, Hinterthüren der Gesetze zu entdecken! Empfehlenswert dürfte sein, die Berufsgenossenschaften, Unfallversicherungen, die Alters- und Invaliditätsversicherung, die Krankenkassenvorstände, die privaten Lebensversicherungsgesellschaften, welche Körperschaften insgesamt bereits Kapitalien repräsentieren, die sich mit denen der Alkoholindustrie messen dürften. — und auf eine Geldmachfrage läuft schliesslich der ganze Kampf hinaus! — auf diesen Krebschaden aufmerksam zu machen, dessen Folgen auch an ihrem Geldbeutel zehrt, und sie zu Bundesgenossen in diesem Kampf zu werben. Ziweckmässig erschiene es mir ferner, wenn Sr. Majestät, unser deutscher Kaiser, der ja so gern die Initiative ergreift, wo es gilt, Gutes zu wirken, das Buch des Amerikaners Baird über die Mässigkeitsbewegung, welches sein Urgrossvater, Friedrich Wilhelm III in 13.000 Exemplaren im Jahre 1832 an die gesamte Geistlichkeit der Monarchie vertheilen liess, den Herren Pastoren noch einmal in neuer Auflage offerieren liesse. Vielleicht dass aus diesen Büchern dann wieder, wie vor 60 Jahren, etwas von der Erkenntnis in das Denkvermögen unseres Volkes,

insbesondere auch unserer leitenden Kreise, überströmte, *dass das Wirtsgewerbe nur zu dulden und als ehrbar zu betrachten sei, wenn es den Bedürfnissen der Menschen nach gesunden Speisen und Getränken nachkommt*, dass es aber ein « unredliches » und « unsittliches » Gewerbe wird, sobald es darauf ausgeht, *aus der Notlage, den Schwächen und Fehlern der Menschen* seinen Profit zu ziehen. Soweit es bei diesen redlichen und gesunden Grundsätzen nicht bestehen kann, sich selbst durch Ueberproduktion ruiniert, auf dem Lande insbesondere ohne Nebeneinnahme aus Handwerk und Landwirtschaft nicht bestehen kann, *ist es ein ungesundes, das nationale Leben vergiftendes Geschwür am sozialen Körper* und muss zu Grunde gehen.

Andrerseits ergibt sich aus diesen Gesichtspunkten und der Notwendigkeit des Bestehens guter solider Wirtschaften und Gasthäuser die weitere Notwendigkeit *durch starke Beschränkung der Konzessionsgewährung* einer Ueberproduktion gerade in diesem Gewerbe vorzubeugen. Die übergrosse Zahl an Wirtschaften ist nicht nur schädlich wegen der durch dieselbe gegebenen zahlreicheren Gelegenheit zum Genuss berauschender Getränke, sondern erfahrungsgemäss besonders deshalb, weil, je mehr Wirtschaften in einem Dorfe oder in einer Strasse sind, desto weniger Verdienst auf den einzelnen Wirt fällt und so derselbe oft geradezu, um seine Existenz zu fristen, gezwungen wird, wie eine beutegierige Kreuzspinne in ihrem Netz, womöglich in der Hausthüre stehend etwaigen Kunden aufzulauern und sie in seine Kreise zu ziehen.

Die gleiche Gefahr gleichsam gewaltsam erhöhten Absatzes und Konsums durch vermehrte Reklame und *Verführung im Grossen* ergibt sich auch aus der Ueberproduktion von Schnaps und Bier. Beim Wein sind der Ueberproduktion durch die Schwierigkeit des Anbaues gewisse Grenzen gezogen. Die Schnapsbrenner haben wiederholt schon in Resolutionen die Tendenz ausgesprochen, nach Möglichkeit die technische Verwendung des Spiritus zu fördern, um nicht durch eine gesteigerte Begünstigung des Schnapskonsums ein weiteres Odium auf sich zu laden, als die Redlichen unter ihnen schon auf sich lasten fühlen. Dagegen schiessen die Brauereien immer noch wie Pilze aus der Erde und mit der steigenden Konkurrenz steigt auch die Not und die sogenannte « Hektoliterwut, » die Notwendigkeit des gesteigerten Absatzes, des gesteigerten Konsums und damit des offiziellen Erhebungs des § 11 zu einer heiligen Notwendigkeit. Was würde Martin Luther heutigen Tages sagen, der schon damals den Erfinder des Bieres eine Pestis Germaniae, *eine Pest für Deutschland*, genannt hat!

Diesem hier geschilderten Krebschaden kann und muss abgeholfen werden durch *unermüdliche Aufklärung der Bevölkerung und Schaffung der Gewissen*, vor allen Dingen der beteiligten Kreise selbst! — eine schwere und mühsame, aber vielleicht die einzige, wirklich Erfolg versprechende Arbeit!

Wir müssen allen diesen Erwerbständen, den Wirten, Brauern, Bierfahrern und Direktoren, Brennern, Biervertretern, Kognakagenten, Champagnerreisenden und allen anderen verwandten Geschäftszweigen, die sich einbilden, unsere Feinde sein zu müssen, immer und immer wieder zeigen, wohin ihr fluchbeladenes Gewerbe führt: *oft zu keiner, oft zu einer degenerierten Nachkommenschaft und auf dem kürzesten Wege zum Kirchhof*, wie die Statistik nachweist, wie die Lebensversicherungsgesellschaften und Unfallversicherungen wissen, die die meisten dieser Leute, wenn sie sie überhaupt nehmen, nur zu erhöhten Prämien aufnehmen. Zweierlei müssen wir ihnen ferner klar machen: erstens, dass die alkoholfreien Wirtschaften und grossen Hôtels in den Temperenzstaaten Amerikas und Skandinaviens trotz ihrer Temperenz *vorzügliche Geschäfte* machen, — einfach dadurch, dass derjenige Gast, der keine Spirituosen trinkt, dem Wirt mit Vergnügen aus natürlichem Anstands — und Gerechtigkeitsgefühl die Preise für seine Küche zahlt, die der Wirt haben muss, um sein Geschäft zu machen. Beruht doch darauf das Geschäftsgeheimnis, dass die Guttempler bei allen anständigen Wirten sehr gern gesehene Gäste sind! Und zweitens müssen wir allen diesen Leuten zeigen, dass unsere Enthalsamkeitsbewegung die einzige der Welt ist, deren letztes Ziel es ist, den Söhnen aller dieser Wirte, Brauer, Brenner, Bier-Verleger und Vertreter, Kognakreisenden und Champagneragenten neue, bessere, gesündere Berufsarten zu eröffnen.

Wenn wir diese Leute, die sich mit Vorliebe als unsere Gegner aufspielen, auf diesen Punkt bringen, dann werden fast regelmässig ihre Herzen weich: denn merkwürdig, während sie selbst in ihrem 1/4-3/4 Dusel, in dem sie sich meist befinden, nicht die Kourage haben, oft vielleicht auch nicht in der Lage sind, sich aus diesem « gefährlichsten aller Berufe » zu erheben, so haben sie doch, mit wenigen Ausnahmen den Wunsch, ihre Söhne nicht wieder Brauer, Brenner, Wirte, Kognakagenten, Bierfahrer oder Brauereidirektoren werden zu lassen.

Nun wir wollen unser Möglichstes thun, damit diese alle in einer späteren Generation in gesunden und dankbaren Erwerbszweigen ihr Brod finden können!

Einer weiteren für unseren ganzen Kampf schwerwiegenden Bedeutung dieses Zwanges zum Trinken beim Broterwerb möchte ich zum Schluss noch Erwähnung thun. Der Trunk, und selbst der unmässigeste, bekommt gewissemassen eine Art Heiligenschein durch den Gesichtspunkt: « er thut's ja nur, um sein Brod zu verdienen; um seiner Familie willen! » Und von dieser Fälschung und Vergiftung der öffentlichen Meinung ausgehend wird auch der freiwillige Trunk mit einem neuen Schimmer der Berechtigung vergoldet. Und auch diese Autosuggestion, auch diese selbstträgerische Ziwangsvorstellung muss gebrochen werden!

Und noch eins: *Möge jeder, der da glaubt, sein mässiges Glas Wein oder Bier nicht entbehren zu können, sich fortan bei jedem Schluck in sei-*

*nem christlichen Gemüt bewusst sein, dass er um dieses vermeintlichen Genusses willen, zu seinem Teile dazu beiträgt, dass eine und eine halbe Million Männer — wenn nicht mehr! — welche ihr Brod in der Alkoholindustrie verdienen, eben in Folge der Gefahren, welche diese « gefährlichste aller Berufsarten » mit sich bringt, oft unter Hinterrücklassung einer degenerierten Nachkommenschaft, einem frühzeitigen Tode entgegengeführt wird!*

**M. le Président** dépose sur le bureau le rapport de M. W.-O. Osipof : *De quelques questions se rattachant à l'alcoolisme.* (Ce mémoire sera adressé aux congressistes en même temps que les comptes-rendus).

Enfin **M. le président** dépose sur le bureau le rapport de M. J.-J. Ridge sur l'*abstinence imposée comme mesure de coercition.*

### De l'abstinence obligatoire

PAR MONSIEUR LE DOCTEUR J.-J. RIDGE

De Londres et d'Enfield, in Middlesex (Angleterre)

*La nouvelle loi sur les ivrognes*, loi qui vient d'entrer en vigueur dans la Grande-Bretagne, ne pourvoit qu'à la sélection et au traitement des ivrognes ayant été condamnés quatre fois déjà pour des infractions soumises à des pénalités quelconques. Il n'y a point lieu de douter que cette classe d'ivrognes ne soit fort nombreuse. Si donc, cette foule d'ivrognes devait être confiée aux Institutions pour la guérison des buveurs, une telle mesure conduirait à des dépenses considérables.

L'effet général de ce traitement curatif obligatoire reste à constater; mais, on doit se souvenir que dans les circonstances les plus favorables, et avec une classe de personnes ayant, en moyenne, reçu une bonne éducation, et qui, se trouvant dans une position aisée, a déjà pu se soumettre à ce traitement, — environ un tiers seulement de cette classe à part a paru vraiment guérir.

Je puis donc me risquer à prédire que cette loi sera très insuffisante, et cela pour les raisons suivantes :

1° Cette loi n'atteint pas un très grand nombre de la totalité des ivrognes et précisément ceux-là qui sont incapables d'administrer leurs propres affaires, ou qui ruinent le bonheur et l'avenir de leurs familles, mais qui, néanmoins, ne commettent aucune offense tombant sous le coup des lois pénales, ne sont pas atteints.

2° L'avantage assuré ne sera ni important, ni permanent, puisqu'il est à peine probable qu'un tiers des cas en traitement puisse être guéri.

3<sup>e</sup> De nouveaux groupes d'ivrognes se produiront chaque année, en vertu d'une loi physique inéluctable, tant que, par rapport aux boissons, les coutumes sociales resteront les mêmes.

4<sup>e</sup> La loi nouvelle conduira à une dépense considérable, que les contribuables, déjà surchargés d'impôts, auront à supporter, sans compensations équivalentes.

Je propose donc un autre plan, lequel me paraît être de beaucoup préférable, parce qu'il entrerait en action sans la moindre dépense préalable et serait immédiatement utile à tout le pays.

Je propose que la vente et le don d'une boisson capable de produire l'ivresse soient interdits vis-à-vis d'un ivrogne et d'une ivrognesse, judiciairement déclarés tels. Ceci n'entraînerait aucune séparation de parents, aucun abandon d'occupations professionnelles. Un homme pourrait continuer à entretenir lui-même, d'abord, puis sa famille, et il ferait cela mieux encore, en raison de sa sobriété forcée. Une épouse, une mère serait toujours capable de vaquer aux soins de son ménage. Ce plan mettrait la boisson hors de la portée de l'ivrogne, au lieu de mettre l'ivrogne hors la portée de la boisson, ce à quoi prétend vainement la loi nouvelle, et cela se pourrait faire avant que l'ivrogne n'ait été aussi loin que le demande la loi nouvelle pour l'atteindre, sans qu'il en résulte la désorganisation de la vie de famille, ni du détriment envers qui que ce soit.

Une personne dûment et valablement certifiée par un Docteur, ou par un Magistrat, comme étant dans les conditions prévues par la loi, serait contrainte, sous peine d'emprisonnement (*sans permission de choisir entre la prison et l'amende*) de porter visiblement en tous temps un signe indicateur; tel, par exemple, qu'un bout de ruban bleu sur sa poitrine, à la boutonnière de son habit, ou en tout autre endroit visible de sa personne; ce ruban est, en Angleterre, déjà fort répandu pour indiquer l'abstinence. — Toute personne vendant à quelqu'un muni de ce signe prohibitif serait punie de la perte de sa licence (= *permis de vente*) pour une première offense. — Toute personne faisant don d'une boisson alcoolique à un ivrogne ainsi déclaré, devrait s'entendre condamner à une grosse amende, susceptible d'augmentation à chaque récidive. L'ivrogne, ou l'ivrognesse, ayant obtenu de la boisson interdite, serait passible de la prison jusqu'à révélation exacte du nom du vendeur ou du donateur du corps du délit.

Ce plan n'implique d'ennuis pour personne. Les frais de son application ne seraient qu'une bagatelle. Ce système amènerait le bonheur à une multitude de foyers, car, la majorité des ivrognes cruels et violents est douce et même aimable quand elle n'est pas soumise à l'influence de la boisson.

Ce plan n'intervient en rien avec la liberté rationnelle; car, certes, l'ivrogne n'a point le droit de faire de lui-même un fou dangereux

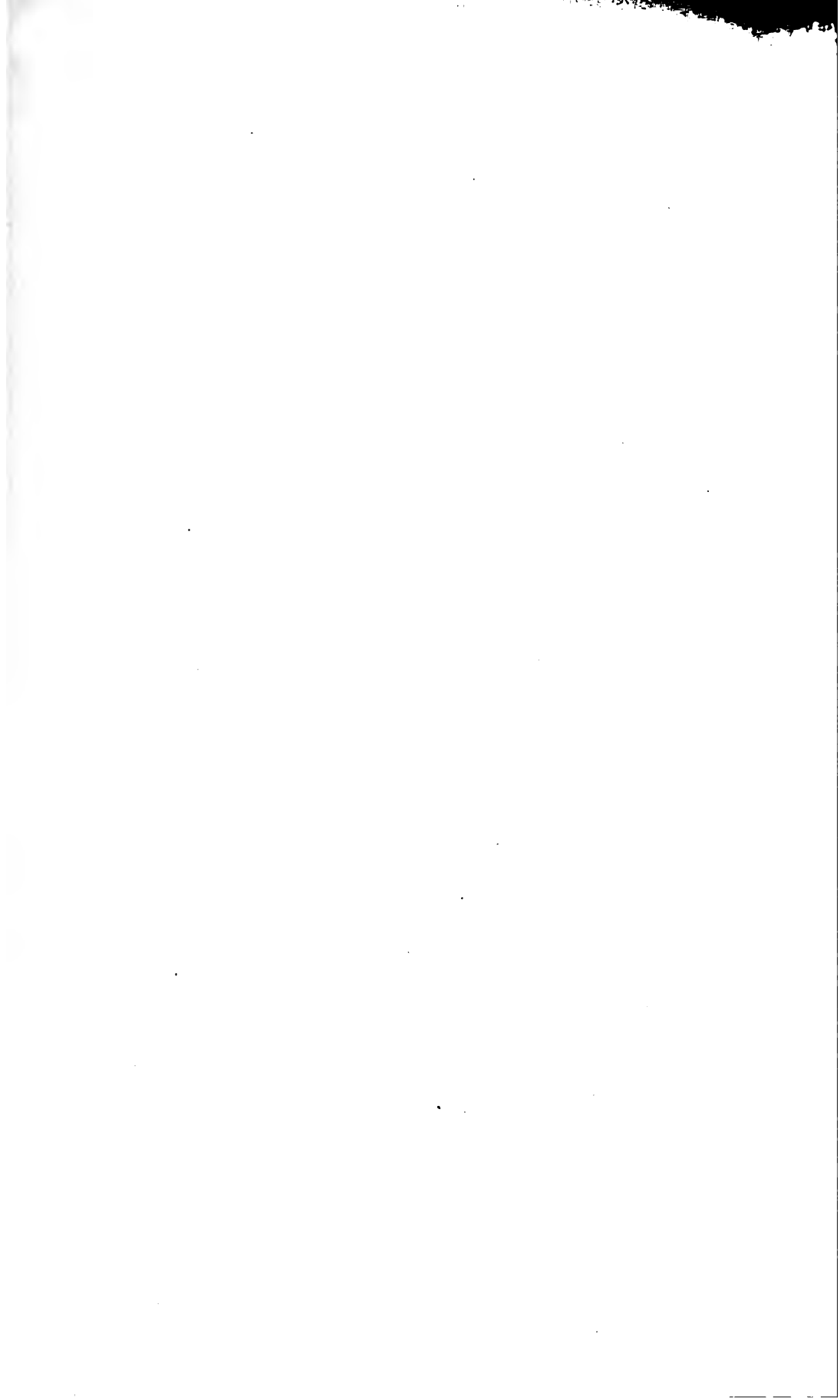
pour autrui ; et tout vendeur de boissons qui, pour l'amour de son gain, consent à vendre à de tels buveurs, — en sachant qu'il détruit chez eux corps et âme, ne possède aucun titre à la considération publique.

C'est pourquoi, cordialement et respectueusement, je recommande ce plan si simple à l'attention du Congrès : — « Signaler l'ivrogne et le priver de sa boisson. » — Je puis ajouter, en terminant, qu'étant moi-même un porteur volontaire dudit ruban bleu, je continuerais à le porter avec plaisir, pour préserver de l'opprobre les décorés par force, puisqu'après tout aucun porteur de ce ruban bleu d'azur ne pourrait plus, alors, ni recevoir en don, ni acheter, peu ou beaucoup, de la liqueur tentatrice et fatale.

**M. le président** déclare terminés les travaux de la deuxième section et remercie les congressistes du zèle et de l'entrain qu'ils ont apportés à la discussion des gros problèmes soumis à leurs études.

La séance est levée.

---



## DEUXIÈME SECTION

---

HISTOIRE, ÉCONOMIE POLITIQUE & SOCIALE

---

## TROISIÈME SÉANCE

---

### Monopoles

---

## ANNEXES





## Annexe

---

### Le Monopole de l'Alcool

PAR M. DESCROIX

Délégué du Syndicat des Employés du département de la Seine.

Le Syndicat des Employés de la Bourse du Travail de Paris convoqué un peu tardivement aux travaux du Congrès a désiré prendre part à ces travaux et m'a délégué dans ce but. J'ai déjà présenté à Messieurs les Congressistes un opuscule imprimé qui a pour titre : *l'Alcoolisme* et dont deux des membres du Syndicat des Employés, MM. Guyot et François sont les auteurs.

Le Syndicat, en la personne de son délégué, prend aujourd'hui, comme il l'a fait d'ailleurs au Congrès ouvrier de Rennes en octobre 1898, position très nette contre tout Projet de Monopole de l'Alcool par l'Etat.

Le Syndicat des Employés est socialiste, et ne s'occupe pas de politique, mais il est constamment sur la brèche dans les questions économiques et sociales pour l'amélioration de la condition de la classe travailleuse ; en dehors du Syndicat, chacun de nous est, au point de vue politique, libre de ses actes et peut soutenir telle cause qui lui plaît.

Nous définissons le socialisme ainsi : Le socialisme a pour but d'améliorer le sort du travailleur dans le milieu social.

La question sociale est une question économique, mais elle n'est pas seulement économique, elle demande un effort dans le domaine matériel et un effort dans le domaine moral. La question sociale est le plus souvent une question d'éducation.

La question du monopole de l'alcool a-t-elle un intérêt pour le monde des travailleurs ? A notre avis, elle n'en a aucun, bien au contraire, elle a de nombreux défauts que je vais essayer de mettre en relief, mais, je le déclare immédiatement, je ne veux pas entrer dans le domaine de la politique, je reste dans l'esprit de mon Syndicat qui met la politique de côté pour ne s'occuper que des questions purement économiques et sociales.

Le monopole de l'Alcool en France a, pour moi, trois buts : 1° La politique qui domine tout le projet ; 2° la fiscalité ; 3° l'hygiène sociale.

C'est donc dans la question fiscale seule, pour ainsi dire, que je vais aller chercher des arguments contre le monopole, car l'hygiène

sociale peut avoir une solution en dehors du monopole, elle en est le prétexte, elle n'est qu'un adjuvant pour consolider le projet, bien qu'elle paraisse en être le but initial.

Cependant au point vue politique, MM. Guyot et François ont donné dans l'opuscule déjà mentionné : *l'Alcoolisme*, aux pages 43 et 44 leur idée sur la situation des débitants et des électeurs en cas de monopole et il est probable qu'aux élections prochaines, nous aurons des arguments d'une incontestable valeur contre les candidats monopoleurs.

Messieurs les Congressistes ont pu remarquer combien a été tardive l'inscription au tableau d'un orateur français, partisan du Monopole de l'Alcool, inscription qui n'a été faite qu'au début de cette dernière séance, aussi ai-je eu fort peu de temps pour établir ma communication en réponse au discours de M. Alglave. C'est donc spécialement au point de vue français et au point de vue de la classe ouvrière que je prends part à ce débat économique et utilitaire.

M. Alglave nous a entretenus du monopole de la rectification.

Ses explications ont été fort courtes, il est facile de s'apercevoir qu'il a fait une volte-face complète; à mes oreilles ne résonne plus le mot de milliard qu'il y a deux années encore la presse avait accueilli avec une faveur non dissimulée; à cette époque, il y avait deux hommes en M. Alglave, l'avocat et le professeur de sciences financières. c'était l'avocat qui faisait les conférences mais le public a toujours cru que c'était le professeur. Aujourd'hui, ainsi qu'il l'a dit lui-même, il attend sa retraite parmi les sinécures que toute administration française ne peut s'empêcher de créer.

Entrons en matière, si vous le voulez bien, prenons l'Annexe n° 84, session ordinaire, séance du 20 juin 1898, page 1174 du *Journal Officiel*. Projet de loi tendant à établir en France le monopole de la rectification de l'alcool, par M. Guillemet, député. Le produit de ce monopole devait être affecté aux vieux travailleurs, la commission qui a été nommée pour examiner ce projet en a déjà modifié l'attribution de concert avec la commission des octrois, le produit en sera affecté aux communes afin de leur permettre de supprimer leurs octrois (*Agriculture Moderne*, n° 165, 26 février 1899). Ce chassé-croisé m'a immédiatement fait douter de la compétence de ces deux commissions, en voici la raison : Qui dit monopole, dit gros droits, droits élevés, comment admettre de gros droits sur l'alcool et la suppression des octrois, suppression intégrale s'entend puisque c'est l'Etat qui la ferait de concert avec les communes, c'est un illogisme économique fondamental.

J'ai été à même de le remarquer très souvent, nos législateurs, nos conseillers municipaux sont gens férus de science officielle et de science théorique, mais en science pratique leur bagage est léger, et je dois leur dire qu'en matières : Alcool et Alcoolisme, tout raisonnement qui n'est pas basé sur la pratique est certainement erroné.

Que l'on veuille bien me pardonner une digression à la cause de l'alcool et de l'alcoolisme, un exemple définira mieux ma pensée en matière de compétence fiscale de nos hommes publics.

MM. les Conseillers municipaux de Paris firent en octobre 1898 ce qu'on appelle en langage amical — une gaffe — ils se dirent qu'en diminuant le vin de 3 fr. 25 par hectolitre et en augmentant de 85 fr. l'hectolitre d'alcool pur comme compensation, ils feraient œuvre utile. C'est là le raisonnement des gens incompetents et M. Guillemet n'y échappe pas dans son projet de monopole — diminuer la quantité consommée en augmentant l'impôt. — Quel a été le résultat de ce vote ? Mécontentement partout. Idées théoriques superbes, malheureusement dans la pratique nettement opposées à l'intérêt des petites bourses et du ménage du travailleur, par contre, ils ont protégé le bourgeois, l'acheteur à la pièce, et le gros commerçant au litre, qui, les uns et les autres ne demandaient rien.

Si les conseillers municipaux eussent voté 5 fr. par hect. au lieu de 3 fr. 22, l'acheteur au litre eût pu exiger du débitant de vins le prix de 0 fr. 55 au lieu de 0 fr. 60; donc, résultat négatif pour le vin, mais par contre, les eaux-de-vie ont augmenté de 0 fr. 40 par litre, et les consommations spiritueuses de 5 à 20 centimes le verre, l'alcoolisme n'a pas diminué, la bourse de la ménagère a été allégée de 2, 4, 6 sous par jour; quant aux idées de M. Alglave auxquelles s'étaient ralliés un grand nombre de conseillers, dit une lettre de M. Brousse, je crois, il serait intéressant de faire comme M. Alglave lui-même, de faire le silence sur l'exagération voulue, la note forcée, les inconséquences de langage de l'avocat d'autrefois, et non point émettre un vote en faveur du monopole. Mais j'ai eu soin de le dire, la note politique domine toute la question du monopole de l'Alcool.

Revenons au projet de rectification par un monopole d'Etat. Pour M. Guillemet, on doit tout attendre de cette rectification qui aurait le double avantage — d'apporter à l'Etat des revenus considérables, tout en diminuant notablement l'alcoolisme.

Pour moi, revenus considérables, diminution de l'alcoolisme, sont des mots creux, aussi vides que le milliard de l'alcool; quant à la pureté, l'Etat ne fera rien de mieux en qualité, rien de plus pur que l'industrie actuelle, ce seront les mêmes appareils et le même alcool. L'industrie privée peut réaliser immédiatement ce que l'Etat nous promet de faire demain. L'Etat n'a qu'à exiger un degré de pureté à 1 millième près, et immédiatement dans les 24 heures de l'énoncé d'un décret, l'industrie obéira.

C'est d'ailleurs ce que j'ai répondu à M. Alglave.

J'ai dit également ceci : Pour contrôler cette pureté l'Etat a 10, 15, 20 employés dans chacune des usines, et aucun alcool de bouche ne pourrait être livré à la consommation sans avoir été contrôlé par les chimistes de la Régie; en faisant cela, on n'innove rien, puisque ce contrôle existe partout en France pour les alcools destinés au chaut-

fage dits alcools dénaturés, les employés prélèvent un échantillon d'alcool nature, un échantillon de méthylène, un échantillon d'une benzine spéciale qui ne doit bouillir qu'à 120 degrés et un échantillon de l'ensemble de ces produits, et ce n'est qu'après ces contrôles que le mélange de ces liquides est admis à circuler sous le nom d'alcool dénaturé.

Ainsi donc le contrôle de pureté à 1 millième près de l'alcool destiné à la consommation de bouche est simple et facile, pas besoin d'un monopole pour cela.

Il y a deux sortes d'industriels qui livrent des alcools à la consommation, les uns au nombre d'une douzaine ne sont que rectificateurs de flegmes provenant de la betterave, les seconds au nombre d'environ 200 sont des distillateurs-rectificateurs qui traitent des grains et des mélasses pour les transformer en alcool. Les premiers ont un outillage parfait, ils font 90 pour cent de leurs produits en alcools extra-fins d'une pureté absolue, les 10 pour cent qui restent sont destinés à la dénaturation. Quelques distillateurs-rectificateurs sont moins bien outillés que les premiers, mais leurs produits peuvent être très facilement portés à un maximum de pureté conventionnelle, c'est une simple affaire de chaudronnerie. En résumé, sans monopole de l'alcool, on peut opérer un contrôle parfait de qualité et de quantité dans les usines d'alcool industriel de cette manière :

1° N'admettre les alcools à la consommation qu'après vérification des chimistes de la régie ; 2° dénaturer sur place, dans les usines même, les alcools impropres à la consommation de bouche.

Mais il n'est aucunement besoin de l'Etat-Monopole pour avoir des alcools de toute pureté, il ne s'ensuit pas pour cela que la question des eaux-de-vie de consommation courante soit chose résolue, c'est au contraire à ce moment, que le poison est versé dans les eaux-de-vie par des commerçants peu scrupuleux pour faire du bon marché, pour faire la concurrence à tout prix au détriment de la santé du consommateur. Je suis de l'avis de M. Guillemet et j'approuve son dire ; une bonne part de l'alcoolisme est dû aux bouquets artificiels, aux essences d'origine minérale qui forment le fond de presque toutes les liqueurs actuelles, substances âcres, irritantes pour l'estomac ; en y joignant l'abus, voilà les vraies sources de tous les maux sociaux et de tous les désastres que l'alcoolisme traîne à sa suite ; mais permettez-moi de vous le dire, le monopole de l'alcool n'a rien à faire dans cette question qui relève soit de la police, soit du conseil d'hygiène, soit d'une loi sur les falsifications de denrées alimentaires, ou sur l'emploi de substances nocives dans l'alimentation. Je suis d'avis de mettre le fer rouge dans cette plaie sociale, d'interdire l'emploi de toute essence vénéneuse, il faut absolument revenir aux arômes d'origine végétale qu'employaient nos pères. Il le faut pour remédier dans la mesure du possible au mal volontaire que se font les affamés

d'alcool, il le faut pour la famille, pour la patrie ; il le faut aussi pour le commerce qui se respecte et qui lutte désespérément contre le mercantilisme de ces empoisonneurs.

A mon avis, la question de l'alcoolisme se résume dans les quatre considérations suivantes :

1° L'alcool quel qu'il soit, même à l'état pur, n'est pas d'usage hygiénique : il faut admettre cependant qu'une minime quantité d'eau-de-vie de bonne qualité après les repas est un excellent digestif.

2° L'alcool est d'usage toxique si les impuretés de fabrication ne sont pas éliminées, et j'ajoute que les impuretés de fabrication peuvent être aussi importantes. et aussi nocives dans les eaux-de-vie de vin et de fruits que dans l'alcool industriel.

3° L'abus de l'eau-de-vie quelle qu'elle soit est la source la plus prompte de l'alcoolisme.

4° L'emploi de substances nocives comme bonificateurs d'eaux-de-vie.

Dans un chapitre du rapport de M. Guillemet intitulé : Régimes différents pour les alcools d'industrie et les eaux-de-vie naturelles, je lis ceci : « Il faut tout d'abord établir une distinction entre les alcools » d'industrie et les eaux-de-vie naturelles, eaux-de-vie de vins, de » cidres, de marcs, de lie, de fruits.

» Nous avons vu que les premiers représentent les neuf dixièmes » de la production totale et qu'ils *sont presque tous des poisons* » *dangereux, la plupart n'étant pas rectifiés.*

» Les secondes n'ont besoin que d'une surveillance active de l'admi- » nistration et il y a lieu de faire renaitre pour elles, autant que » possible, leur ancienne célébrité » ; et au chapitre suivant : Eau-de-vie d'industrie :

» La rectification ne sera donc nécessaire que pour les eaux-de-vie » d'industrie, car il n'y a qu'un alcool éthylique, etc...., il y a en » France des industriels qui rectifient d'une façon très satisfaisante. »

Il faut croire qu'en écrivant ces lignes, M. Guillemet n'a eu d'autre souci que d'avoir des raisons bonnes ou mauvaises, erronées comme question fondamentale, pour imposer son monopole à des gens incompetents. Si c'est là la science que l'on enseigne à l'Ecole de médecine, elle est de qualité des plus médiocres et M. Ossipof, congressiste russe, a bien raison de nous dire que la question de l'alcool et de l'alcoolisme est insuffisamment étudiée. En tout cas, il faut revenir dans la vérité, il faut dire que : tous les alcools quels qu'ils soient, s'ils n'ont subi qu'une simple distillation, ont autant d'impuretés les uns que les autres, et que leurs substances nocives sont à peu près d'égale force. Cependant, je dois ajouter qu'un progrès dans l'industrie de la Distillation est sur le point d'éclorre, celle du Bain-Marie à haut degré de température, qui, pour la petite industrie dont les ressources sont limitées remplacerait l'emploi de la

vapeur, qui donne les produits les plus épurés, mais dont l'installation est très coûteuse.

Les eaux-de-vie de vin et de fruits qui n'ont subi que la distillation simple sont, en général, aussi impures, ou si l'on préfère, contiennent autant d'impuretés que les eaux-de-vie d'industrie. On rectifie ces dernières pour les amener à l'état de pureté, mais on ne peut pas rectifier les eaux-de-vie de vin et de fruits de la même manière sans enlever le bouquet naturel ; ces eaux-de-vie de vin et de fruits ont donc dans leur constitution toutes les impuretés des alcools d'industrie, et il ne faut nullement confondre impuretés avec bouquet comme pourrait le faire croire cette ligne du rapport. Les eaux-de-vie de vin et de fruits n'ont besoin que d'une surveillance active de l'Administration, parce qu'elles seraient censées ne contenir en fait d'impuretés que de l'alcool éthylique ; que ce dernier est 7 fois moins nocif que l'alcool amylique, etc... ; pour raisonner par le côté pratique sur l'impureté des eaux-de-vie de fruits, examinons la Normandie et la Bretagne où l'on consomme en quantité effrayante les produits des bouilleurs de cru, il n'y a pas de pays en France où l'alcoolisme ait atteint un degré aussi élevé ; d'ailleurs la science expérimentale a des procédés de recherche des impuretés qui permettent d'établir que les unes et les autres en ont la même quantité ; et le commerce avec les appareils de la Maison Dujardin-Salleron est en mesure de mettre au point pratique tout renseignement erroné. Le rapport de M. Guillemet s'exprime ainsi :

« Quant aux eaux-de-vie d'industrie qui forment les 9/10<sup>e</sup> de la production totale en France, elles sont presque toutes des poisons dangereux, la plupart n'étant pas rectifiées. » A cette assertion fausse et incorrecte, on peut répondre par le côté pratique, que si elles étaient telles qu'on les annonce, elles seraient inbuables. Ce n'est certes pas par une correction impeccable que brille le rapport de M. Guillemet. Nous avons entendu trop souvent des arguments de ce genre dans les conférences non contradictoires de M. Alglave.

Il est juste de dire que M. Guillemet n'est pas un praticien de l'alcool et que, pour justifier son monopole, il a ramassé les raisons citées par l'avocat.

Je remarque, néanmoins, dans le rapport Guillemet, qu'il y a en France des industriels qui rectifient d'une façon très satisfaisante.

Et j'ajoute, que c'est le plus grand nombre ; ils y ont tout intérêt, puisque les qualités supérieures en alcool d'industrie jouissent d'une prime de 1 à 15 fr. l'hectolitre sur le cours de Bourse. D'ailleurs, le type de Bourse, relatif à la pureté des produits, a été relevé l'année dernière et l'Etat, s'il le veut, peut les porter au maximum de pureté, sans monopole ; M. Cochery, alors qu'il était ministre des finances, fit une proposition législative dans ce sens.

Voici d'ailleurs un document qui met au point la question des impuretés, il est publié à la page 415 du livre qui a pour titre : *Compte-rendu des travaux du deuxième Congrès international de chimie appliquée*, sous la présidence de M. Berthelot, en 1896.

Section de chimie industrielle. — Communication de M. Ch. Meslé, chimiste œnologue. — De la rectification des eaux-de-vie par la ventilation :

« *Les eaux-de-vie à bouquet spécial* ne peuvent être rectifiées par » distillation sans perdre tout ou partie de leur bouquet. On doit donc, » pour les consommer agréablement et sans danger, attendre pendant » 5 à 8 années, qu'une lente évaporation ait chassé les impuretés » qu'elles contiennent : *les alcools supérieurs, les aldéhydes, les éthers,* » *les acides et le furfurol.* Ces matières toxiques étant d'ailleurs extrê- » mement volatiles peuvent être chassées par l'introduction vive d'une » quantité d'air qui remue la masse en tout sens et la traverse em- » portant avec lui ses impuretés. Il n'est besoin pour cela d'aucun » appareil spécial et la moindre pompe peut en quelques coups de » piston opérer le travail naturel de plusieurs années, vieillissant ainsi » les eaux-de-vie, facilitant leur prompte consommation et économi- » sant une perte notable de quantité et de degré. »

Ce chimiste ne partage pas l'opinion de la plupart de ceux qui s'occupent de la question, et qui prétendent que le bouquet des eaux-de-vie est justement contenu dans les impuretés qu'elles contiennent, et il conclut de ces diverses observations, que la bonification des eaux-de-vie provenant de l'évaporation des matières toxiques, leur rectification ne doit pas résulter de la distillation, mais bien de la ventilation qui, tout en conservant leur bouquet, peut cependant en chasser la plupart des impuretés.

Ces expériences de ventilation d'eaux-de-vie de fruits ont été faites plusieurs fois en présence de personnes compétentes ; après chaque insufflation d'air, les eaux-de-vie ventilées étaient dégustées et comparées à l'échantillon-type, et une amélioration du goût et du bouquet était constatée.

J'ai assisté à plusieurs de ces expériences pratiques de ventilation, je me sers de ce procédé à l'occasion, et j'en certifie les résultats probants.

Ce même chimiste ajoute : Pour faire de bonnes eaux-de-vie, il faut deux choses essentielles :

1° Un liquide bien fermenté ; 2° une distillation bien faite.

*Toutes les eaux-de-vie mal faites sont nuisibles à la santé.* Avec les appareils les plus rudimentaires, on fait des eaux-de-vie excellentes à la condition de *savoir régler son feu.*

Voilà une question élucidée et jugée par le côté pratique.

Et comme conclusion de ce fait pratique : Mettons de côté, une fois



pour toutes, tous les arguments d'avocat dont nous avons été archisaturés pendant 15 ans, arguments qui sont encore les seuls piliers d'un monopole qui n'a d'autre raison d'être créé que pour son côté politique, qui ruinera 2,000 maisons de distillation en mettant sur la paille patrons et employés, qui n'empêchera en rien l'alcoolisme, qui, en un mot, n'existera que pour la satisfaction d'une idée machiavélique.

La question de la pureté des alcools est désormais éclaircie, d'une part, les alcools d'industrie peuvent être fournis immédiatement par l'industrie elle-même à un degré conventionnel de pureté que peut exiger le gouvernement, en second lieu, si les eaux-de-vie de vin et de fruits nouvellement faites sont nocives, elles peuvent être facilement épurées par la ventilation. De plus, la question des bouquets artificiels d'essences nocives est d'ordre policier, ou relève du laboratoire municipal ou d'un conseil d'hygiène.

La classe ouvrière a-t-elle un intérêt quelconque à la création d'un monopole de l'alcool ayant pour base l'hygiène publique ? Je réponds non. L'hygiène publique peut recevoir satisfaction sans monopole.

J'aborde le côté fiscal, et je déclare, qu'à mon avis, pour résoudre utilement cette question, il faut supprimer le privilège des bouilleurs de cru, ou plutôt, les mettre dans le droit commun comme le bouilleur de profession, et surtout ne rien accorder comme consommation familiale ; avec une augmentation de 50 francs sur les droits actuels, ce qui porterait le droit d'Etat de 156 francs actuels à 205, 210 francs, je suis persuadé que l'Etat recouvrerait une plus-value importante dans les impôts, sans secousse d'aucune sorte pour le commerce et pour les employés qui vivent autour de lui. Me voici en opposition complète avec le Conseil municipal de Paris, qui a voté 85 francs d'augmentation sur l'alcool, soi-disant pour restreindre l'alcoolisme, en opposition complète avec les chiffres de 275 fr. que la Chambre des députés a votés il y a 3 ans, avec les chiffres du monopole Guillemet qui le porte à 450, avec les chiffres de M. Alglave qui avait pour base 950 fr.

Dans le rapport Guillemet nous trouvons ces lignes page 1,475. deuxième colonne, troisième alinéa : « Nous répétons que notre » principal objectif n'est pas de donner des recettes au Trésor, mais » de lutter contre le mal le plus épouvantable de notre époque. Le » monopole donnera des produits considérables, mais nous préférons bien qu'au point de vue budgétaire nos prévisions ne se réalisent pas. » Le mot que j'emploierais pour apprécier et juger ces lignes n'est pas parlementaire, aussi je ne veux pas croire qu'elles ont été écrites par M. Guillemet.

Pour raisonner fiscalité, nous ne citerons que pour mémoire la prohibition des boissons spiritueuses dans l'Amérique du Nord qui a eu un effet diamétralement opposé à celui qu'on en attendait, c'est dans ce pays où il y a le plus d'alcoolisme, et où il y a le plus

d'aliénés alcooliques. Les droits de 950 fr. qu'avait prônés M. Alglave n'étaient-ils pas, si cela eût été possible en France, des droits prohibitifs. Ce n'est certes pas un professeur de sciences financières qui aurait dû raisonner ainsi.

La note juste a été donnée par un congressiste russe dont le nom m'échappe : Des lois trop prohibitives, des droits trop élevés portent à la consommation de produits plus mauvais que l'alcool lui-même, il faut demander aux législateurs des *lois justes, modérées et applicables*.

Voici les meilleures paroles du Congrès contre l'alcoolisme, je m'en suis inspiré pour proposer le chiffre de 205 à 210 fr., qui est en augmentation de 50 fr. sur le droit actuel, qui donnera aux finances d'État 100 millions de supplément, qui portera de 350 à 450, peut-être 500 millions, le chiffre que donne l'alcool chaque année au budget de l'État.

Peut-on espérer de réaliser le gros chiffre de 700 millions indiqué par M. Guillemet dans son rapport sur le projet de monopole d'État ? Je crois la chose nettement impossible et, suivant mon habitude, je la raisonnerai par le côté pratique. En France, dès qu'un droit, un impôt devient exagéré, on essaie par tous les moyens de tourner la difficulté, en un mot on essaie de ne pas le payer ou tout au moins de ne pas payer plus qu'auparavant ; pour tout ce qui regarde l'intérêt personnel, on est peu prodigue, on ne lâche sa bourse que contraint ; on laisse de côté la notion du juste et de l'injuste ; on est adroit, on est subtil ; c'est un suprême bonheur de *faire la nique au fisc* ; moins on donne, plus il en reste ; donner à l'État, c'est du bien de perdu.

Voilà un état d'âme particulier à la nation française.

On demande au consommateur français 1 fr. 56 par litre d'alcool, il le donne ; on lui demande 2 fr., 2 fr. 50 par litre, il les donne également, mais il regimbe ; on lui demande 4 fr. 50, alors il essaie de ne rien donner du tout.

Et le clandestin prend immédiatement le lieu et place de la chose légale, le clandestin bourgeois d'une part, le clandestin commercial de l'autre. L'appât d'une aussi jolie prime : 4 fr. 50 par litre d'alcool pur que le bourgeois ne voudra pas payer, et qui sera un joli bénéfice pour le commerçant, provoquera une fraude inouïe, et l'ouvrier de quoi profitera-t-il, il fera, s'il le veut, comme les bourgeois, mais comme le temps matériel lui manque, c'est lui tout seul qui donnera son argent au monopole, et conséquence toute logique, les prix des consommations étant augmentées, ce sera l'argent du ménage qui sera diminué d'autant. Allons aux preuves : qu'a produit l'augmentation de 85 fr. par hectolitre d'alcool pur, que les conseillers municipaux de Paris ont voté en octobre dernier, si ce n'est de diminuer l'argent du ménage chez l'ouvrier, sans diminuer l'alcoolisme.

Mais qu'arrivera-t-il donc ? il arrivera une chose très normale, c'est que tout le monde fera son eau-de-vie chez soi, malgré toutes les lois draconiennes dont on paraît vouloir entourer le monopole. On a in-

introduit des lois draconiennes en Amérique contre l'alcool, on a mis des impôts exorbitants, on a imposé des licences de 2 à 3,000 francs aux débitants, et jamais dans ce pays, l'alcoolisme n'a exercé autant de ravages.

Les rapports des congressistes russes nous ont dit qu'il y a quatre débits clandestins contre un débit officiel, et les rapports du monopole suisse, que les ravages de l'alcoolisme étaient toujours effrayants, malgré le monopole.

Mais, en Suisse et en Russie, il n'y a que fort peu de liquides fermentés tandis qu'en France, ils sont partout, le Nord serait peut-être la contrée la moins bien partagée, à première vue, oui, en y réfléchissant, non, puisque la macération des grains y est permise.

En France, les bouilleurs de cru vétérans et nouveaux seront partout dans les villes comme dans les campagnes, il est si facile de faire de l'eau-de-vie chez soi.

Mais l'Administration a prévu ce débordement de fraude elle imposera, dit M. Guillemet, le compteur qui fonctionne à merveille dans certains pays. Le compteur, c'est du croque-mitaine.

Pour faire de l'eau-de-vie chez soi, *il n'y a besoin d'aucun appareil qui puisse s'appeler distillatoire*, le compteur restera fixé à l'ancien appareil si l'on s'en sert ; quant au nouvel appareil, celui que tout le monde installera chez soi, à peu de frais, l'ouvrier comme le bourgeois pourra se faire de l'eau-de-vie excellente et à bas prix, et je suis intimement persuadé que moins de trois mois après l'éclosion du Monopole de l'Alcool, tout Français un peu intelligent, et ils le sont tous, fera dans son domicile sa provision au fur et à mesure de ses besoins.

Ce sera la continuation du Privilège des bouilleurs de cru sous une autre forme et sans demander permission ; même en ce moment, où le Privilège est si difficile à déraciner, la raison qui le maintient est d'une injustice incompréhensible. Le président du Syndicat de bouilleurs de cru a fait cet aveu : que la suppression des bouilleurs de cru entraînerait la *ruine des agriculteurs Normands*. Quels monstrueux abus financiers et anti-hygiéniques couvrent ce Privilège, abus financiers parce que les bouilleurs de cru s'approprient chaque année 100 à 150 millions qui appartiennent en toute justice au Trésor Public, abus anti-hygiéniques parce qu'ils font couler l'Alcool à pleins bords, et sont par ce fait une cause effrayante d'Alcoolisme. Quelle différence existe-t-il donc entre les boissons qui sont dans notre cave et celles des bouilleurs de cru ? Absolument aucune en tant que propriété, mais il y en a une très grande sous le rapport fiscal. Ces propriétaires de vin et de cidre peuvent fabriquer de l'eau-de-vie sans payer aucun droit à l'Etat, la Régie n'a même pas le droit de pénétrer chez eux ; chez nous, elle a le droit de fouiller partout et les impôts les plus lourds sont réservés à l'eau-de-vie que nous consommons.

Pendant 23 ans, le privilège des bouilleurs de cru a donné à ces miséreux deux milliards qui feraient une figure très intéressante pour la diminution de notre dette publique.

Certains députés, même socialistes, demandent le maintien de leur privilège et voteront en même temps la surélévation des droits sur l'Alcool, 450 francs au lieu de 156 francs, c'est de cette manière que ces politiciens aiment le peuple, et l'assurent de son dévouement.

Et cet appareil peu coûteux dont je vous entretenais il y a un instant qui sera dans tous les ménages après l'éclosion du monopole, je me mets à la disposition des pouvoirs publics et des Conseillers Municipaux pour en faire l'essai devant eux. *Il n'y a ni brevet ni fabricant spécial.* Pour 25 francs au maximum, toute maison de quincaillerie pourra procurer cette marmite, ce chaudron, cette bonbonne plus ou moins grande, ce récipient le nom importe peu, ce sera l'appareil vraiment rudimentaire dont parle M. Ch. Meslé le chimiste œnologue; appareil avec lequel on peut faire de si bonnes eaux-de-vie à condition toutefois qu'on sache diriger son feu et qu'on complète la fabrication par un coup de soufflet de ménage. Le récipient dont je me servirai aura 50 litres de capacité et permettra de distiller 35 litres de liquide, la capacité courante pourrait être de 20 à 25 litres, ce n'est point là, un appareil enfantin, et je crois qu'après cela, on ne viendra vous reparler ni de gros droits sur l'alcool, ni d'un monopole à droits élevés comme celui de M. Guillemet, qui est assuré d'un fiasco complet, à moins que par un procédé fort peu en honneur en France, procédé à la fois politique et fiscal, la moitié du pays soit chargée de surveiller l'autre moitié, ce qui est contraire aux mœurs françaises. Ce métier de *délateur*, nous disent les rapports russes, ont de nombreux inconvénients sociaux. Moi-même je me souviens de la condition très pénible de certains débits de Paris en 1870 qui étaient *policiers par ordre*, et *quelles terribles vengeance on a exercé contre ces débitants pendant la guerre franco-allemande et à la suite de la guerre.*

Au sujet de la distillation à domicile, un substantiel discours de M. Cunéo d'Ornano n'a pas convaincu ses collègues de la Chambre des Députés, une épreuve pratique les convaincra.

M. Alglave ne nous a-t-il pas dit : Liberté dans la maison, surveillance dans la rue ?

Ne disons-nous pas nous-mêmes : charbonnier est maître chez lui ?

Voilà donc expliquée sur toutes ses faces la question fiscale. Le monde ouvrier a-t-il un intérêt quelconque à l'adoption d'un monopole à base fiscale ! Certainement non. Il sait que c'est lui seul qui sera le pourvoyeur des coffres du monopole, il sait que plus les droits sur l'alcool seront élevés, plus il sera malheureux, il est absolument persuadé que l'alcoolisme ne diminuera pas d'un iota, et pour finir, il entrevoit le but politique du Monopole.

Veut-on une preuve irréfutable que les gros Droits ne diminueront pas l'Alcoolisme ? Nous la trouvons en Angleterre où l'alcool paie le

gros chiffre de 512 francs. Oserait-t-on dire que ces gros droits empêchent l'alcoolisme ? Non, nous savons que l'on s'alcoolise dans toutes les classes de la société anglaise et que de nombreuses sociétés de tempérance et d'abstinence essaient de lutter contre le fléau : donc les gros droits n'empêchent pas l'alcoolisme, pas plus que la prohibition en Amérique.

Mais cet alcoolisme de la nation anglaise nous conduit à deux observations très curieuses qui sont en complet désaccord avec les maximes que prônent les hygiénistes français.

1<sup>o</sup> Puisqu'on s'alcoolise aussi bien en Angleterre qu'en France, comment se fait-il que le peuple anglais reste si vivace, si pétulant, si plein d'ardeur dans la lutte et dans la conquête, et qu'il conserve sa natalité, tandis qu'en France, nos hygiénistes soutiennent que l'alcoolisme est cause de l'absence de natalité et de l'affaiblissement général de la nation. Il y a là une contradiction évidente et qui a pour base un fait pratique et inéluctable. Y aurait-il en matière alcool, comme il a été constaté en matière chirurgicale, un état nettement différent entre les deux peuples ; en Angleterre, l'opération chirurgicale guérit très vite, en France, la guérison est infiniment plus longue et de ce fait demande des soins plus minutieux ; l'alcoolisme agirait-il de même ? j'en réfère à M. Ossipof.

2<sup>o</sup> Cette deuxième observation est d'ordre patriotique, je l'ai détachée d'un journal du matin en date du 29 janvier dernier, la voici textuelle :

« Beaucoup de nos publicistes français, de nos hommes d'Etat, de » nos médecins allaient répétant que les eaux-de-vie chez nous étaient » toutes falsifiées ou même toxiques, les Anglais se sont mis à boire » du whisky, alcool de malt ou de grain d'orge, suivant qu'on le » dénomme « Irlandais » ou « Ecossais », alcool fruste et barbare. » doté d'un terrible goût d'huile, que les hygiénistes britanniques. » mus par un sentiment de patriotisme, ont déclaré excellent pour la » santé ! »

Nous avons le désir de faire la lumière et nous en soumettons les cas à MM. les congressistes de toutes nations.

A côté du monopole de l'alcool au point de vue français, il y a des questions générales soit sur les monopoles soit sur l'alcoolisme qu'il ne faut point oublier parce qu'elles ont un but utile.

Le programme du congrès nous avait promis le concours de Physiologistes français qui devaient y apporter leurs communications, les résultats de leurs travaux et les expériences qui en sont le complément.

M. le D<sup>r</sup> Laborde, M. Lapicque, M. Sérieux n'ont point pris la parole. C'est grand dommage pour le Congrès, j'aurais été heureux de constater les progrès de la science physiologique de notre pays.

parceque certaines idées émises il y a quelques années lors des conférences de M. Alglave seraient *très démodées aujourd'hui*, et que le rapport de M. Guillemet s'appuie sur les « *récents travaux de l'Académie de Médecine* », il faut espérer qu'un jour prochain nous aurons connaissance de ces travaux.

Mais si les physiologistes français se sont dérobés, MM. les Congressistes Russes nous ont dédommagés et ils ont droit à tous nos remerciements pour leurs communications et leurs travaux sur le monopole de l'alcool en Russie, et le combat scientifique et pratique contre l'alcoolisme.

Le rapport officiel du gouvernement russe constate le déficit du Monopole, c'est excellent contre un Monopole français à base fiscale : le rapport de M. Borodine est d'une indépendance superbe et qui lui fait honneur, nous aimons en France les gens indépendants et nous les aimons et les admirons d'autant plus qu'ils deviennent de plus en plus rares et qu'ils sont trop souvent sujets aux réprobations et aux haines du milieu gouvernemental ; j'ai constaté que M. Rafalovitch, délégué du gouvernement russe, n'avait contesté que deux passages du rapport de M. Borodine, ce qui est une louange pour le haut caractère de ce congressiste, et enfin j'arrive à la meilleure, à mon avis, à la meilleure des Communications du Congrès, à celle qui est intitulée : De quelques questions se rattachant à l'Alcoolisme par M. N. O. Ossipof.

J'adresse de chaleureux remerciements à M. Ossipof et à ses collègues de la Société Russe d'hygiène publique, je le remercie pour toutes les citations, tous les débats contradictoires, toutes les appréciations qu'il signale dans son opuscule et son résumé fiscal est une ligne de conduite indiquée à tous les gouvernements. Je suis heureux de le signaler à tous ceux qui veulent faire avancer l'étude des questions contre l'alcoolisme, j'en recommande la lecture à nos sociétés ouvrières françaises et j'ai le plaisir de constater que c'est la grande nation amie, la grande nation russe qui détient le haut de l'échelle dans les travaux physiologiques qui ont été faits jusqu'à ce jour contre l'alcoolisme.

Après ces hommages rendus à l'indépendance et au mérite, je devrais conclure, mais ma tâche est loin d'être terminée, je vais abrégé cependant :

Un de nos camarades de la Bourse du Travail de Paris, Conseiller municipal et Rapporteur au Congrès ouvrier de Rennes, en Octobre 1898, a écrit les lignes suivantes :

« *L'alcool de raisin*, considéré comme le meilleur, est produit et » *rectifié* dans des conditions qui défendent de le considérer comme » *non toxique* ; les procédés des bouilleurs de cru sont *primitifs* et » *insuffisants*, leur *distillation d'un autre âge*, et les *alcools* qu'ils » livrent à la consommation ne sont pas moins nocifs que ceux des

» grands distillateurs. Ces derniers, mieux outillés, pourraient, s'ils  
 » y trouvaient un intérêt quelconque, ne laisser sortir que des alcools  
 » épurés et sinon parfaits, au moins débarrassés des huiles et des  
 » essences qui centuplent la nocivité. »

Ces lignes, émanent d'une personne notoirement incompétente, et comme ce sont les seules lignes techniques de son rapport, il est difficile d'admettre qu'il ait pu conclure au monopole en connaissance de cause. Je le répète, le monopole de la rectification n'a aucun intérêt pour la classe ouvrière, *ni en politique*, ni en matière fiscale, ni sous le rapport hygiénique. Le Monopole politique se propose d'accaparer les électeurs, après avoir enchaîné le Débitant avec ses produits. Libres nous sommes, libres et indépendants nous devons rester, nous avons fait trois révolutions pour cela.

*Des Bouteilles irremplissables.* — Parmi les choses curieuses de notre futur Monopole se trouve la question de ces bouteilles, qui sans elles, réduit à néant les recettes du monopole. Milliard de l'alcool et bouteilles irremplissables prêtent à la gauloiserie. Je ne doute pas que le public ne résolve lui-même cette question ou cette obligation par le ridicule, en tout cas, le Monopole russe a dédaigné les Bouteilles irremplissables.

M. Guillemet, ancien commerçant, est assurément un homme pratique, je m'étonne qu'il se soit approprié une des idées chères à M. Alglave. Je mentionne donc pour la forme, qu'on peut toujours remplir une bouteille qui a été vidée, que nous disposons d'air comprimé à 20 atmosphères de pression, et qu'au surplus si cette bouteille eût existé, elle eût été accaparée par les nombreuses liqueurs de marque qui cherchent des garanties pour leurs produits.

*Question technique.* — En créant le monopole, l'Etat français paraît vouloir contribuer à la suppression ou plutôt à la diminution de l'Alcoolisme en restreignant la quantité d'eau-de-vie mise à la disposition des consommateurs. C'est une utopie que se mettent en tête et que nous débiteront avec emphase les théoriciens et les personnes ayant habituellement style et pensées administratives, qui voient les choses de loin sur une chaise ou dans un fauteuil. Répétons à ces personnes bien pensantes qu'on ne peut et qu'on ne doit raisonner alcoolisme qu'à la manière pratique. Les monopoles de l'alcool de M. Alglave et de M. Guillemet ont eu gain de cause devant une commission de Députés, dont plusieurs membres seraient peut-être très embarrassés pour expliquer la nuance qu'il y a entre *eau-de-vie de vin et de fruits* et *eau-de-vie d'industrie*; ce qui dans le rapport de M. Guillemet est un *lapsus linguis* technique, on doit dire *eaux-de-vie de vin et de fruits* et *alcool d'industrie* quand on parle de rectification et qu'on veut en exonérer les *eaux-de-vie de vin et de fruits*; il n'y a pas d'*eau-de-vie d'industrie* avant la rectification, il y

a des flegmes à rectifier, l'eau-de-vie d'industrie ne vient qu'après, c'est un mélange d'alcool rectifié et d'eau pour diminuer le degré initial. Les monopoles précités ont pu avoir gain de cause devant une Commission de Députés mais non devant des spécialistes.

Pour moi, le monopole de M. Guillemet paraît être le monopole de M. Alglave mis à un point nouveau, tous deux sont vendeurs d'alcool et entraînent = *indemnité d'expropriation* = comme lorsque fut créé le Monopole des Allumettes, le Monopole Guillemet n'est pas vendeur d'eau-de-vie façonnées, puisqu'il avoue son incapacité à les établir, mais les 2 Monopoles Guillemet et Alglave sont vendeurs d'Alcool rectifié. Je ne doute pas de la science de M. Alglave en matière de droit mais je le crois faible en la science alcool, j'ai assisté à un grand nombre de ses conférences et j'ai remarqué que la compétence pratique lui manquait assez souvent. Le brio de l'avocat, ce n'est pas de la science ni technique, ni pratique, c'est l'élaboration habile d'une leçon apprise au pied levé dans un cabinet de chimie.

Le public ne comprend rien à ces élucubrations soi-disant techniques, mais il lui suffit qu'elles soient débitées par un Docteur en Science quelconque pour être persuadé que ces discours sont paroles d'Évangile.

Ainsi, pour établir le chiffre d'un milliard, du milliard à bas mot, du Milliard qui ne coûtera rien à personne, ce mot qui a fait la fortune oratoire du Docteur, sur quoi a-t-il basé ses calculs ? Sur une donnée vraie en théorie, absolument fausse en pratique. Prenons une de ses allégations qui a fait partie de toutes ses Conférences : « Chaque Litre contenant 40 petits verres » je mets sur un comptoir de débitant 1 litre bien cubé et 40 petits verres de 2 centil. 1/2 bien cubés également ; en théorie, le litre doit remplir ces 40 petits verres.

Invitons le Docteur à l'expérience pratique et mettons-lui le litre entre les mains. En combien de verres videra-t-il son litre ? 28 à 35 verres, pas un de plus, et non pas 40. Donc si le Docteur a fait ses calculs sur un rendement de 40 verres et qu'il n'en ait rempli que 30, il s'est trompé d'un quart. De ce fait, le milliard en théorie n'est plus que 750 millions en pratique. Il y a, a dit fort justement M. Catusse, ancien Directeur des Contributions Indirectes, il y a le = Déchet de fractionnement = ; il y a également l'habileté du verseur, et il y a l'exigence du consommateur qui, à juste droit, veut son compte, tout son compte. Pour résumer, les calculs du Docteur sont absolument fantaisistes.

Mais comment le Docteur a-t-il pu pendant 15 années redire les mêmes faussetés, la réponse est des plus simples. M. Alglave n'aime pas les contradictions, et pour avoir toujours raison, il n'a jamais fait de *Conférences Contradictaires*. Mais tout a une fin, un jour il a fallu y arriver et devant des agriculteurs qui ne se paient pas de mots, à l'Olympia de Paris, le vernis du professeur a pâli, il ne restait plus que l'avocat diseur de mots ; après les agriculteurs, il a



été appelé devant la commission extraordinaire nommée par M. Cochery, Ministre des Finances pour examiner la question du monopole de l'alcool sur toutes ses faces, il s'est trouvé en présence de gens compétents, des gens de métier, alors il n'a pu renouveler tous ses arguments sans être taxé d'ignorance pratique, et dès la seconde séance, il s'esquivait emportant son milliard étonné d'une aussi triste fin après avoir été tant de fois applaudi, et depuis ce jour le milliard est enterré, le professeur de sciences financières ne pourrait plus en reparler sans faire rire tout le monde, c'est lui-même qui lui a administré les dernières prières. Amen.

*Initiative privée.* — Pour travailler utilement à la suppression de cette plaie sociale de l'alcoolisme, de nombreux congressistes nous ont dit que l'initiative privée était un excellent moyen. Je le crois aussi, et voici, au point de vue français, comment j'en comprends un des côtés, et comment on pourrait y remédier.

En France, nous avons la manie de l'apéritif, la manie du trinquage, l'habitude de la tournée. Mais il y a deux sortes d'apéritifs : ceux à base de vin et ceux à base de spiritueux. Les apéritifs à base de vin sont généralement de bonne qualité, pourquoi ne pas user dans nos rapports de camaraderie des apéritifs à base de vin de préférence aux apéritifs à base de spiritueux ? Je préfère ces apéritifs aux absinthes, bitter, amers, etc... qui sont très souvent des plus funestes à la santé. Je me suis expliqué sur le rôle épouvantable des essences nocives comme bonificateurs, qui sont d'autant plus pernicieux qu'ils sont à plus bas prix, or le consommateur est exigeant, il en veut beaucoup pour peu d'argent ; on l'empoisonne, il le sait, mais avant tout, il satisfait sa passion.

Je disais que nous avions une manie fâcheuse, celle de la tournée à tour de rôle, c'est à chacun à payer sa tournée ; nous sommes deux, trois amis autour d'un comptoir de débitant et nous nous faisons une obligation — de rendre la pareille. — Si c'est une absinthe qui a commencé la tournée, c'est trois absinthes qu'il faut avaler, c'est épouvantable déjà, le mal est non moins grand si après avoir consommé deux absinthes, on change d'apéritif, on prend du vin ou un apéritif à base de vin, alors ces liquides se contrarient dans l'estomac, le cœur se soulève, et cet apéritif qui, dans l'esprit du consommateur, devait le préparer à faire un bon repas est un mortel ennemi, un dégoût indéfinissable a remplacé l'appétit, les mets ne peuvent plaire. L'alimentation est insuffisante, l'absorption totale se fait dans de très mauvaises conditions. Voilà un des exemples d'alcoolisme très fréquent à Paris. Peut-on y remédier, certainement oui ; les ouvriers et les bourgeois peuvent, s'ils le veulent, changer radicalement la manière de prendre les apéritifs, les apéritifs à base de vin sont généralement bons ; les vins généreux qui servent à la confection de ces apéritifs sont de première qualité ; prenons donc des apéritifs à base de vin.

Un autre moyen de diminuer l'alcoolisme serait de ne pas tolérer la vente de boissons spiritueuses au-dessus de 50 degrés.

Dans les articles qui vont suivre, je vais toucher à quelques points spéciaux qui ont un lien quelconque avec l'alcool et l'alcoolisme.

*Des Baptistères.* — Un homme politique un loustic ou un ignorant, a dit une phrase célèbre : Bercy est le premier vignoble de France. Milliard de l'alcool, naïveté et premier vignoble de France ont le même poids spécifique. Non, ce n'est pas Bercy, entrepôt géré par l'octroi de Paris, qu'aurait dû mentionner cet incompetent, ce sont les Baptistères. Qu'est-ce qu'un baptistère, c'est un endroit dans l'intérieur de Paris, où l'on se sert de l'eau, autrement dit, un magasin où l'on reçoit des vins alcoolisés et que l'on mouille pour en réduire le prix ; on fait même depuis quelques années un métier intelligent : c'est de bonifier, de revivifier un vin altéré, et d'en augmenter le degré. On achète les vins altérés à bas prix ; s'ils sont piqués, c'est-à-dire aigres, on leur enlève la pique par un traitement approprié, ces vins sont ainsi remis en état moins rebelle à un mélange avec du bon vin ; vins dépiqués et vins altérés sont additionnés d'eau dans la proportion d'un tiers ou de moitié, puis on ajoute du sucre cristallisé pour augmenter leur force alcoolique de 3, 4, 5 degrés, on chauffe le local à 25 degrés avec des braseros au coke ; la science de Pasteur est alors mise à l'épreuve, on prépare un levain avec des levures pures de vin que l'on verse dans chaque fût ; la fermentation s'établit, le vin est revivifié, il est transformé en un vin qui, s'il n'a pas acquis de qualité, a l'avantage de ne plus avoir de défauts. Au lieu d'un vin vendu à vil prix à la vinaigrerie, il reprend une plus value assez importante puisque ayant été dédoublé avec de l'eau sucrée, il n'a plus payé que la moitié des droits d'octroi ; en le revivifiant, on lui a donné deux plus-values : 1° sur la valeur marchande ; 2° sur l'octroi 7 fr. 50 au lieu de 15 fr. 65 par hectolitre.

L'opération des Baptistères est en général beaucoup plus simple que cela, on fait arriver dans ces usines des vins alcoolisés à 12 degrés provenant soit des bouilleurs de cru français, soit de l'Espagne, ces vins sont additionnés d'un cinquième d'eau, on emploie aussi des vins d'Algérie qui ont beaucoup d'extrait sec et un goût âpre, étrange, le tout est mélangé en foudre, additionné de tanin et d'acide tartrique, passé au filtre, voilà un vin clair, brillant, impeccable à l'analyse du laboratoire municipal, c'est le vin chimique exigé, il est en règle, c'est tout. C'est le *vin nature* que l'on vend dans ma rue à 40, 45, 50 centimes le litre, c'est le type des Vins bon marché qui se débitent dans tout Paris ; chaque rue a un, deux et même trois dépôts de ces officines et comme il faut du bon marché quand même, et que ces dépôts portent tous comme enseigne : vins naturels, vente directe du producteur au consommateur, toutes ces maisons ont une vente assez importante.

Les Baptistères ont non seulement un très grand nombre de dépôts pour écouler leurs produits, mais ils ont aussi comme clients la majeure partie des *Sociétés Ouvrières de Consommation*.

La femme de l'ouvrier parisien aime à se fournir dans une société de consommation parce qu'elle dit en allant faire ses provisions : Je vais à ma société et qu'elle est intimement persuadée qu'elle aura des produits *absolument naturels*, à très bas prix, qu'elle ne donnera aucun bénéfice à son vendeur et qu'à la fin de l'année, elle aura un petit boni suivant l'importance de ses fournitures de l'année. Les clients des sociétés de consommation se figurent trouver tout pour rien, tandis qu'on ne leur en donne, le plus souvent, que pour leur argent, en vins comme en toute autre chose.

Pour confirmer le fait, voici une histoire personnelle :

Au mois de novembre dernier, je fus invité à dîner par de bons amis, la femme se fournit dans une société ouvrière de consommation de Belleville. Le menu du dîner était : potage, rôti, légumes, salade, dessert, café et pousse-café, et le complément du vin au litre marqué 60, une bouteille de Bordeaux ; comme Courtier en Vins, j'eus à apprécier quatre liquides, le vin à 0,60, le Bordeaux, le vinaigre et le rhum. Le rhum était passable, le vin à 0,60 était aigre, le vinaigre avait donné à la salade un goût empyreumatique d'acide acétique, le Bordeaux était trouble et se composait de trois vins qui se mariaient très mal. La dame du logis me demanda pourquoi je mettais autant d'eau dans mon vin, j'esquivais la réponse et interpellais mon ami sur une question du jour, mais quelque temps après, le mari reprenait la question du vin de sa société, je lui répondis ceci : Je ne suis pas du tout étonné que votre femme ait des maux d'estomac. Mon ami reprit : Il n'y a pas que le vin qui soit mauvais, et le pain, pendant les trois mois de l'été, nous avons eu du pain exécrable, il n'y a rien à faire, ma femme a un béguin pour sa société. Conclusion : Cette société est très mal gérée. Les administrateurs sont des gens incompetents dans la réception des marchandises, ce qui arrive le plus souvent, ou encore, en style de parisien, *ils font leur beurre*. Et l'hygiène, et la santé publique???

Voilà la question du vin de Paris mise au point, les gens incompetents croient et répètent maladroitement que les vins cuisinés de Paris sortent des entrepôts réguliers et gérés par l'octroi, ils confondent dans leur réprobation le commerce régulier et loyal des entrepôts avec leurs plus grands ennemis : les Baptistériens.

*Laboratoire municipal.* — S'il est un établissement administratif qui pourrait rendre de très grands services à la population parisienne, c'est le laboratoire municipal. En est-il ainsi ? Oh non, en ce qui regarde le vin, nous en sommes loin. Le laboratoire municipal a été créé dans un but que j'appellerai chimique, et il reste toujours le même. Du vin chimique, voilà l'objectif. A la création du laboratoire

municipal, il y a une quinzaine d'années, imitant l'Administration, un grand nombre de commerçants eurent des cabinets de chimie et quelques grosses maisons eurent des chimistes, six mois après, on s'aperçut que l'idée de chimie devait être reléguée au dernier plan, pour ne s'occuper d'abord que des qualités inhérentes au vin : la teinte, la couleur par la vue, le bouquet par l'odorat, le goût par la dégustation ; pour compléter cet examen pratique, des ébullioscopes pour connaître le degré, du chlorure de baryum pour le plâtre, suffisent à l'examen et l'on se trompe rarement. Au laboratoire municipal on fait l'opposé ; on met d'abord en mouvement toute une bureaucratie, puis un personnel important pour aller recueillir les bouteilles chez le débitant, puis on les passe à la chimie, puis enfin on les déguste. Je suis absolument persuadé que quatre dégustateurs-jurés, ayant droit et pouvoir de commissaires de police, assistés chacun d'eux par un sous-ordre compétent en dégustation, trouveraient plus de délinquants en une journée que le laboratoire en une semaine ; la chimie n'est qu'un à-côté de la chose principale qui est la dégustation. Avant le vin chimique, il faudrait au moins savoir si, au goût, il pourrait être accepté comme *sans défaut*.

*Vin artificiel, vin de sucre, vin de glucose, vin de consommation familiale.* — Les lois pour être bonnes et facilement applicables, ne devraient pas comporter d'exception, mais l'intérêt de clocher passe avant l'intérêt général ; nos assemblées législatives sont composées d'avocats, de médecins, de financiers, de quelques propriétaires terriens et de quelques commerçants, l'élément pratique fait presque totalement défaut, et ces assemblées ont la prétention de tout connaître, elles font des lois au petit bonheur comportant des exceptions pour se rendre de mutuels services, et s'en rapportant, quant à l'exécution, à des règlements d'administration publique. Aussi nos lois s'en ressentent ; la loi qui autorise l'emploi et qui établit une détaxe sur le sucre employé dans la vendange a fait un mal sérieux à la Viticulture, à nos relations commerciales avec l'étranger et également au Commerce des Vins en gros qui est responsable de la marchandise qu'il ne fabrique pas.

Il faut que l'impôt d'Etat de 60 francs par 100 k<sup>os</sup> de sucre soit pour tout le monde, il faut que l'on ne puisse appeler vin naturel que du vin n'ayant subi aucune addition de sucre, il faut que les vins de seconde cuvée soient supprimés, et qu'enfin les acquits soient signés par le propriétaire.

Alors quand un propriétaire nous enverra du vin naturel qui aura été additionné à la vendange de glucose, nous ferons saisir en gare, ce vin qui n'est autre chose que du vin de confiture.

Cette question des vins de sucre a été magistralement traitée par M. le D<sup>r</sup> Cazeneuve dans les n<sup>os</sup> 159 et 161 de l'*Agriculture Moderne*,

journal hebdomadaire à 5 centimes, auquel je renvoie pour l'examen de la question de fonds.

*De la fraude sur les alcools dénaturés.* — La fraude, ai-je dit en vingt endroits de cette communication, sera partout en France, et le monopole de l'alcool n'aura d'alliés que ses sbires qui auront le rôle le plus ingrat qu'on puisse imposer à un Français. Tout le monde sera ligué contre le monopole.

Aujourd'hui les droits sur l'alcool sont facilement recouvrables, le commerce aide l'administration au recouvrement des droits, et l'on peut dire que d'une manière générale, ils ne font pas mauvais ménage. Mais voici, qu'à l'improviste deux faits nouveaux se présentent, l'un a rapport à un règlement d'administration publique concernant les détenteurs d'alcool dénaturé, on veut les surveiller jusqu'à l'emploi dans le ménage, on redoute la fraude partout.

L'administration, naturellement tracassière, a-t-elle tort ? A-t-elle raison ? Je constate qu'elle nuit considérablement au commerce par ses procédés vexatoires qui ne peuvent aboutir à rien, je sais, qu'en ce moment, elle serait heureuse d'avoir un litre d'alcool dénaturé revivifié, dont on lui assurerait la provenance, malheureusement c'est à ce moment que commence le mot : Délation qui est la force de l'administration, la seule qu'elle ait, car sans délation, elle cherche toujours, mais ne trouve rien.

Or, sur quoi repose le rendement de 700 millions du monopole de M. Guillemet ? *Sur la délation.* Ce serait le Débitant, client obligé du Monopole, qui serait chargé de la délation, qui serait, à la fois, agent politique et agent fiscal.

Passons au second de ces faits nouveaux. Il est spécial à Paris. Le 23 octobre dernier, MM. les Conseillers municipaux ont voté une augmentation de 85 fr. 20 sur l'hectolitre d'alcool pur, dans le but d'enrayer l'alcoolisme par de gros droits sur l'alcool ; à Paris, le droit nouveau est de 351 francs l'hectolitre à 100 degrés. Les détenteurs d'alcool dénaturé ont été habiles, ils ont fait des expériences, ils ont trouvé le procédé chimique qui, paraît-il, est des moins compliqués, et c'est comme cela que mille, cinq mille, dix mille litres d'absinthe ont été fabriqués avec des alcools dénaturés revivifiés. Avec 350 francs de droits un litre d'alcool coûte 4 francs. et un litre d'alcool dénaturé ne coûte que 0 fr. 60 comment n'être pas tenté ? L'alcool, question très complexe, ne peut se raisonner que par le côté pratique ; avec de gros droits, on fait immédiatement appel au mercantilisme commercial ; et comme le monopole de l'alcool prétend imposer 450 francs c'est-à-dire 100 francs de plus que le taux actuel de Paris, je pressens tout le gâchis. Je pressens que loin de diminuer l'alcoolisme, on l'introduira partout, parceque l'alcool sera clandestin, et qu'étant une source de profits considérables, on gagnera beaucoup d'argent sans se donner beaucoup de mal.

Mais dût-on m'appliquer la loi sur les alcools dénaturés qui dans l'un de ses articles inflige une pénalité à celui qui indique un moyen de revivifier l'alcool, voici un moyen qui est employé depuis 4 ans, c'est-à-dire bien avant cette loi ; ce moyen c'est le froid, je connais un marchand qui a employé de très bons alcools, de très bons méthylènes, une benzine de toute première qualité et qui opérerait sa revivification par le froid, il y a évidemment un tour de main pratique, j'indique le procédé, parce que je sais qu'il n'est plus intéressant aujourd'hui.

*Fraudes en perspective.* — Mais il n'y a pas que la fraude sur les alcools dénaturés. M. Berthelot, l'éminent chimiste qui a fait partie d'un ministère monopoleur Léon Bourgeois ne se serait pas douté qu'un jour on ferait appel à sa haute science et à ses découvertes pour mettre à néant le gros chiffre escompté par un monopole de l'alcool.

M. Berthelot a découvert la synthèse de l'alcool, il a décomposé de l'eau par l'électricité, il en a tiré de l'hydrogène qu'il a transformé en éthylène par l'acide sulfurique, puis en alcool. Les essais n'ont jamais été beaucoup plus loin que le laboratoire, parce qu'en industrie, ils ne donnent pas de résultats pratiques, mais avec le monopole avec une prime de 450 francs, ils en donneront, et nul doute que des gens habiles, n'en tirent un habile parti.

Ce n'est pas tout, M. Berthelot a fait une communication à l'Académie des sciences le 29 mars 1897 « sur les réactions chimiques » produisant des transformations physiquement et théoriquement « analogues à la fermentation alcoolique. M. Berthelot en tire la » conclusion qu'on peut espérer produire un jour l'alcool uniquement » par une série de réactions chimiques. »

Nous avons en perspective l'alcool d'acétylène procédé de M. Villon, ingénieur à Lyon, nous avons aussi les études de M. P. Yvon à Paris. Ce qui gênait ces chimistes était l'impureté du carbure de calcium, aujourd'hui, on fabrique en Allemagne, des carbures à l'état pur. La difficulté est donc vaincue, et l'on fera avec le carbure de calcium des alcools bon goût.

*Dénomination du Congrès.* — Primitivement le Congrès s'appelait Congrès international contre l'abus des boissons alcooliques, dès sa première séance, il prenait le titre de Congrès international contre l'alcoolisme ; par cette seconde appellation, il rallie tous les suffrages des congressistes français ; en la personne de M. Bayet, délégué du ministre au Congrès, l'esprit gouvernemental s'est très nettement indiqué au sujet des boissons hygiéniques dans le sens de la tempérance et non de l'abstinence ; nous sommes dans le pays du vin, nous naissons à côté, nous vivons avec lui, il partage, dans toutes les classes de la société, les joies et les douleurs de la vie, et par un usage modéré nous allons jusqu'à la fin de l'existence sans trace

d'alcoolisme, il était temps de mettre une barrière entre les buveurs d'eau et les consommateurs de vin. Tous nos remerciements à notre gouvernement et à M. Bayet son représentant.

*De l'usage du vin et la médecine.* — Tel est le titre d'un article que M. Georges Couanon œnologue distingué a traité, avec une habileté incontestable dans le numéro 158 de l'*Agriculture Moderne*; cet article est le complément de l'alinéa précédent.

*Monopole des allumettes, du tabac comparé à celui de l'alcool.* — Il y a des gens bien pensants et M. Alglave est de ceux-là qui assimilent le monopole de l'alcool aux monopoles du tabac ou des allumettes, c'est toujours la même incompétence dans l'esprit pratique. Nous n'avons pas sous la main le tabac, matière première, nous n'avons pas le phosphore matière première de l'allumette, mais pour l'alcool la matière première est chez nous dans notre cave, nous avons du vin, nous le distillons, nous avons une eau-de-vie qui nous plaît pour deux raisons chères à un français. 1<sup>o</sup> c'est nous qui l'avons faite, nous savons comment elle est faite, rien que pour cette raison, elle est bien meilleure que celle qui vient du dehors, bien meilleure que l'alcool coupé d'eau dont la bouteille irremplissable est entourée d'une vignette et que l'on vendra très cher; 2<sup>o</sup> non seulement elle est naturelle, mais elle sera très bon marché auprès de celle du Monopole.

*Des eaux-de-vie à domicile.* — J'aurais désiré ne pas parler du prix de revient des eaux-de-vies faites à domicile, mais comme des grands parleurs, des diseurs de mots tortionneront ma communication, voici des renseignements que je leur prouverai par des expériences pratiques de fermentation à domicile et en toutes saisons même les plus froides. L'eau-de-vie d'eau sucrée revient à 1 fr. 10; l'eau-de-vie de miel à 1 fr. 60; l'eau-de-vie de grains à 1 fr. 30; l'eau-de-vie de vin actuellement à 2 fr. 25, 2 fr. 50, et sans droits d'octroi à Paris 1 fr. 75.

*Essai loyal.* — Parmi les nombreux alinéas de ce rapport de M. Guillemet, il est un mot malencontreux qui se trouve page 1174. 1<sup>re</sup> colonne, voici la phrase: « L'organisation du monopole tel que « nous le proposons ne devant pas d'ailleurs coûter un centime à l'Etat, « celui-ci pourrait faire un essai. »

Ce mot *essai*, à lui tout seul, indique: 1<sup>o</sup> que l'on est fort peu assuré du résultat; 2<sup>o</sup> que l'on fait fort peu de cas de la ruine obligatoire que l'on va semer dans le pays parmi les commerçants et leurs employés, les industriels de l'alcool, non seulement les déposséder de la valeur des fonds qu'ils ont payé, de l'achalandage et de leur clientèle, mais ils seront obligés d'augmenter leur capital pour faire crédit aux débiteurs leurs clients. Ce régime est celui de l'aberration, le commerce n'ayant aucun intérêt au monopole, sera contre lui, cela est

de toute évidence. Pour la haute fantaisie d'un essai, on ne craint pas de tout bouleverser. Ah, si à M. Guillemet, commerçant, on fût venu, pour un essai lui demander les revenus de sa maison, il eût crié à l'injustice, mais aujourd'hui, M. Guillemet, trouve bon qu'on fasse l'essai sur le dos des autres !

Et l'alcoolisme, et la classe ouvrière, quelles seront leurs situations respectives en présence des rivalités d'intérêt ?

L'alcoolisme fleurira de plus belle ; l'ouvrier paiera cher et ne saura pas dans quelle poche se dirigera son argent.

*Les vignettes du monopole.* — A la troisième colonne du rapport de M. Guillemet, il est parlé des vignettes spéciales que l'on apposera sur les bouteilles soi-disant irremplissables. — Cela s'appelle — *de la poudre à effrayer les moineaux*, — je me suis laissé dire que jamais les fabricants de bougies n'avaient gagné autant d'argent que depuis que l'Etat apposait des vignettes sur les paquets et les caisses de bougies.

Et pour résumer ces articles je vais essayer de vous montrer par le côté pratique combien est fragile, combien est aléatoire le revenu présumé d'un monopole de l'alcool qui escompte 700 millions.

Il y a un instant, je vous disais que la *Régie était aux abois* parce qu'elle n'ignore pas que depuis les nouveaux droits de 351 fr. à Paris, il y a un débordement de fraude qu'elle est incapable de saisir ou d'enrayer, quelle sera donc l'importance de cette fraude, quand les gros droits de 450 fr. existeront partout en France.

La Régie a été très habile quand elle a été pressentie pour la prise de possession de direction du monopole, elle a demandé cinq années pour assurer son fonctionnement ; et de fait, en présence d'un monopole, sa situation change absolument à son profit, en ce moment, le commerce et la régie sont deux puissances d'égale importance sociale chacune dans sa sphère propre, elles ne sont pas amies parce que le fisc ne peut être l'ami de qui que ce soit, mais elles ne sont pas ennemies non plus puisque le commerce aide le fisc au recouvrement de l'impôt.

Mais voici que le monopole se présente, la Régie est directrice et le commerce devient son valet, obligé de la servir ou de cesser de travailler.

Les résultats ne seront pas difficiles à prévoir. Les commerçants ruinés se rattrapperont d'autre manière. Mais, au surplus, la régie a-t-elle les capacités voulues pour diriger un monopole ?

Je crois, j'ai l'intime conviction, que le Ministère qui présidera au vote du monopole de l'alcool fera un acte aussi impolitique qu'impopulaire en préjudant à l'effondrement des finances du pays.

En France, nous sommes longs à changer nos habitudes, mais quand nos intérêts en dépendent, c'est vivement fait ; quand les particuliers auront pris l'habitude de faire leur eau-de-vie de consommation, le



budget de l'Etat ne pourra plus compter en matière d'alcool que sur des chiffres très aléatoires.

*Programmes électoraux.* — Parmi les programmes alléchants que les candidats à la Députation ou au Conseil municipal présentent aux électeurs, plusieurs contiennent liées ensemble ces trois propositions:

- 1<sup>o</sup> Suppression de l'octroi ;
- 2<sup>o</sup> Maintien du privilège des bouilleurs de cru ;
- 3<sup>o</sup> Monopole de l'alcool ou gros droits sur l'alcool.

Ce programme tout mirifique qu'il paraisse n'est pour l'ouvrier qu'un trompe-l'œil, malheureusement il se laisse toujours prendre à ces promesses fallacieuses ; et chaque électeur n'y voit que ce qui concerne son intérêt.

1<sup>o</sup> C'est la suppression de l'octroi qui a fait la fortune des candidats aux élections de mai 1898 ; l'expression vraie est *suppression des barrières*, tant que les barrières existeront nous devons toujours craindre un impôt à l'entrée des villes. La ville de Lyon en a fait l'expérience il y a 25 ans, elle avait supprimé l'octroi, et moins de trois mois après, on fut obligé de le rétablir par la force armée, il pourrait très bien se faire qu'après trois mois d'essai d'un monopole improductif, on nous oblige *manu militari* à payer les droits d'octroi actuels, sans rien diminuer de l'impôt absurde d'un monopole.

2<sup>o</sup> Tant que le maintien des bouilleurs de cru existera c'est toujours une centaine de millions que les contribuables sont obligés de remplacer dans le budget, l'ouvrier doit donc s'abstenir de voter pour un candidat qui parle du maintien d'un système aussi anti-égalitaire.

3<sup>o</sup> Du monopole de l'alcool, ou gros droits sur l'alcool. Monopole et gros droits sont semblables et se valent dans la pratique, ceci sous le rapport fiscal, les gros droits seront toujours un impôt lourd pour la bourse de l'ouvrier. D'autres que moi expliqueront à l'ouvrier pourquoi au point de vue politique *tout candidat ou député monopoleur* est, non pas un adversaire, mais *un ennemi de son indépendance*.

A propos des deux droits de 400 et 450 francs du monopole. Voilà encore un merveilleux appât pour la fraude. Tandis que les Charentais garderont dans leurs magasins leurs excellents produits par suite d'une mévente trop facile à comprendre pour être méconnue, de tous côtés surgiront des eaux-de-vie clandestines de vin et d'eau sucrée fermentée, qui sont assez moelleuses au palais, et assez délicates au goût. Est-ce l'Administration qui se chargera de vérifier l'eau-de-vie de vin ou le coupage d'alcool d'industrie. Cette différence de prix est de la *poudre aux yeux des ignorants*, ce sera pour les produits de l'Armagnac et des Charentes un semblant de protection, et si les députés de ces contrées votaient le monopole sur un aussi *vulgaire*

*trompe l'œil* qu'ils sachent bien, qu'ils supprimeront le commerce de leurs eaux-de-vie. J'ai sous les yeux le vote du monopole de l'alcool qui eut lieu le 2 juillet 1895 à la Chambre des députés, je suis étonné du grand nombre de représentants de ces contrées qui ont voté pour un Monopole d'Etat. Ce vote est absolument contraire à l'intérêt de leurs électeurs. M. Cunéo d'Ornano l'a dit : — La surtaxe des alcools tuera l'industrie des eaux-de-vie naturelles ; — le monopole de l'alcool la supprimera complètement, puis-je ajouter.

*Monopole d'Etat.* — Quant au Monopole d'Etat que certains Socialistes, ou se croyant tels, préconisent, nous pourrions, comme socialistes, soulever les raisons qui nous le font écarter.

Sous le régime économique actuel, les travailleurs employés dans les manufactures de l'Etat ne sont pas mieux traités que dans l'industrie privée. L'accès dans les manufactures d'Etat est très difficile, ce n'est le plus souvent qu'un moyen d'assurer des créatures aux politiciens en quête d'agents électoraux pour chauffer leur popularité. Les ouvriers de l'Etat, traités de haut par des directeurs omnipotents, en arrivent par le régime disciplinaire des administrations, à perdre toute notion de la dignité, de la fierté civique qui, dans une République, caractérisent l'homme libre et le distinguent du sujet ; l'ouvrier d'Etat est un quasi-fonctionnaire et la plaie du fonctionnarisme est assez grande en France pour que nous ne songions pas à l'étendre encore ; et, comme nous ne pourrions attendre de nos dirigeants actuels qu'ils acceptent que les travailleurs d'Etat soient appelés à collaborer à la direction et à l'administration des industries qui les occupent, dans les conditions actuelles, les ouvriers ne peuvent donc que perdre, pour leur intérêt comme pour leur dignité à la création de tout nouveau Monopole, qui, pour prétexter quelques sinécures, n'aurait aucun avantage pour eux.

*Monopole Guillemet.* — M. Guillemet s'exprime à la 3<sup>e</sup> colonne de la page 1174 de l'Annexe 84-1898-20 juin, déjà cité : « L'Etat ne peut se faire liquoriste. La fabrication des liqueurs est une industrie très complexe, qui nécessite un outillage important et des connaissances particulières. Chaque industriel a ses recettes, ses formules, qui font la réputation de sa maison. »

Il n'est pas difficile de préjuger ce qu'il adviendra pour les petites maisons, le monopole les ruinera au profit de quelques grosses maisons de distillation et de gros gagners qui s'intitulent déjà les *fermiers du monopole* ; dans le commerce de la distillation, on les connaît déjà et d'ailleurs ils ne s'en cachent pas. L'un d'eux était, il y a deux ans, secrétaire de l'Union du Commerce en gros des vins et spiritueux de France et en cette qualité, il a fait imprimer un opuscule qui a pour titre : *Le Monopole de l'Alcool* dont la conclusion était très nettement exprimée contre tout monopole de l'alcool, soit de la rectification, soit de la

*production, soit de la vente.* Ce commerçant, aujourd'hui, dit bien haut qu'il fait passer ses convictions politiques avant ses intérêts personnels, et qu'il est devenu monopoleur, ou si l'on veut, partisan du monopole de l'alcool.

Mais quelles sont donc ces convictions politiques si importantes, si impérieuses, qu'elles paraissent faire compter pour rien l'intérêt personnel, MM. Vaillant et Baudin, Députés (qui ont présenté un Projet de Monopole complet) le savent très bien, puisqu'ils sont de la *chapelle* latérale de celle du dit commerçant, et qu'il est probable que toutes ces chapelles convergent vers un même but: le *Fermage politique et financier de l'alcool.*

Voici l'énoncé des conclusions dont il vient d'être parlé :

#### UNION DU COMMERCE EN GROS DES VINS ET SPIRITUEUX LE MONOPOLE DE L'ALCOOL

##### MÉMOIRE

*Présenté au 4<sup>e</sup> Congrès des Chambres syndicales, commerciales et industrielles de France, le 21 octobre 1896, au nom de l'Union du commerce en gros des Vins et Spiritueux, par M. le Secrétaire général.*

##### Vœu adopté par le Congrès

Les industriels et commerçants de France, réunis en congrès le 22 octobre;

Considérant que l'Etat peut satisfaire aux exigences des hygiénistes en contrôlant, dans les usines de rectification, la qualité des produits livrés à la consommation sans qu'il soit besoin d'établir le monopole;

Considérant que l'essai même du monopole, quelle qu'en soit la forme, a démontré son caractère impraticable et n'a provoqué à l'étranger que des mécomptes;

Considérant que l'application du monopole accumulerait des ruines industrielles, commerciales et agricoles considérables, capables de compromettre pour longtemps les finances de la France;

Considérant que la Grande Commission extra-parlementaire instituée par décret du 1<sup>er</sup> septembre 1887, sous la présidence de M. Léon Say, comptant parmi ses membres 1<sup>er</sup> sénateurs et députés dont 7 anciens ministres des finances et du commerce, les Directeurs des Douanes et des Contributions indirectes, des inspecteurs des finances, des professeurs et des médecins éminents, s'est, après huit mois de consciencieuses études, formellement prononcée contre tout monopole de l'alcool et que M. Alglave lui-même, membre de la commission, n'a pu lui faire adopter son système;

Considérant que, depuis lors, la question ne s'est pas modifiée et que tous les dangers et inconvénients signalés dans le magistral rapport de M. Léon Say, auquel il suffit de se référer, existent encore aujourd'hui;

Considérant que le régime des monopoles, attentatoire à la liberté du commerce et du citoyen, est contraire aux aspirations de notre temps;

Déclarent se prononcer contre tout monopole de l'alcool, soit de la rectification, soit de la production, soit de la vente.

*Souvenirs rétrospectifs.* — M. Guillemet à la séance du 9 novembre 1895. Page 1549. « Tout d'abord, nous ne nous préoccupons pas des « eaux-de-vie naturelles, nous n'avons pas la prétention de les rectifier. »

Le monopole de l'alcool de M. Guillemet étant d'hygiène, ne peut admettre en 1899 cette manière de raisonner de 1895; il est avéré que presque toutes les eaux-de-vie naturelles sont chargées d'impuretés à peu près aussi nocives que les flegmes d'industrie, il ne faut donc plus leur donner une carte d'innocuité sans contrôle à moins que l'on ne trouve un meilleur procédé pratique de Distillation, ce qui est, paraît-il, sur le point de se présenter.

Du même. Séance du 6 juillet 1896. Page 1997. « La nuit porte conseil; j'ai changé d'avis depuis hier. » Adopté.

De M. Gustave Rivet à M. Guillemet : « C'est trop beau, trop de fleurs (de rhétorique) et trop d'argent. » (Rire général).

De M. Le Gavrian : « Croyez-vous que ce soit l'élévation du droit « sur l'alcool de 156 à 275 francs qui vous donnera 217 millions ? « Non ! la fraude grandira, le nombre des bouilleurs augmentera, et je « vous déclare que nous nous mettrons tous bouilleurs de cru si votre « surélévation de droits est votée. » (Mouvements divers.)

De M. Cunéo d'Ornano : « Puisque déjà, avec le droit de 156 fr. « sur l'alcool; la Régie nous dit que la répression de la fraude est « d'une difficulté exceptionnelle, je leur demande comment, lorsque « ce droit sera surélevé, ils feront pour suivre l'eau-de-vie, et pour la « taxer ou pour réprimer la fraude *puisque nous avons dégrevé en « totalité le véhicule même de l'eau-de-vie, c'est-à-dire le vin, la bière, « le cidre ?* » (Interruptions.)

De M. Cochery, ministre des finances à M. Cunéo d'Ornano : « Il « peut y avoir du vrai..... »

J'offre, pour la seconde fois, de continuer ces éloquentes péroraisons par une distillation ménagère avec des récipients qui sont, aujourd'hui, d'un usage général partout en France.

Objection de M. Vandervelde, délégué belge au 7<sup>e</sup> Congrès contre l'alcoolisme.

Je reçois la lettre suivante qui m'est adressée par MM. Guyot et François, mes collègues du syndicat des employés, je me fais un plaisir de l'insérer dans la présente communication :

Mon cher Collègue,

En votre qualité de délégué du syndicat des employés du département de la Seine au 7<sup>m</sup>e Congrès contre l'alcoolisme vous avez pu en suivre attentivement les travaux.

Vous avez eu l'obligeance de nous écrire pour nous renseigner sur le sujet qui nous préoccupe.

Vous nous signalez notamment l'important discours prononcé par le député socialiste belge Vandervelde.

Ce dernier a particulièrement insisté sur ce point :

« Que l'alcoolisme ne résulte pas de la misère, mais que celle-ci est » un des facteurs qui contribuent à son développement. »

Nous nous permettons de vous transcrire et de mettre en parallèle le 3<sup>e</sup> paragraphe page 47 de la brochure — *l'Alcoolisme* — que nous avons écrite et communiquée au Congrès, et le 3<sup>e</sup> paragraphe page 7 de la brochure : *Le Parti Ouvrier et l'Alcool*, par le citoyen Emile Vandervelde.

Notre brochure : « Nous ne pouvons admettre cette conclusion » des économistes officiels qui nous disent : « La misère est la fille » de l'alcoolisme » ; nous devons reconnaître néanmoins que dans les effets répercutifs ils s'engendrent mutuellement, mais nous affirmons que la cause initiale de l'alcoolisme est la misère.

M. Vandervelde : « Il n'est pas un socialiste qui songe à contester » que l'alcoolisme ait des causes profondes, que la misère, la mauvaise » alimentation, l'état défectueux des logements, la prolongation ex- » cessive des heures de travail ne soient autant de facteurs qui agissent » sur le développement du fléau.

» Seulement ici comme ailleurs, les causes et les effets s'enchevê- » trent, si la misère contribue au développement de l'alcoolisme. » l'alcoolisme à son tour est une cause de misère et de démoralisation. »

Nous faisons au citoyen Vandervelde la réflexion suivante :

La misère joue, à notre avis, un rôle considérable dans le développement de l'alcoolisme et tout en n'en étant pas la cause unique, elle en est, du moins, la cause initiale en ce qui touche la classe ouvrière.

Comme il est unanimement reconnu que la misère développe l'alcoolisme et que la réciproque est également juste, il s'en suit évidemment que l'une des causes étant supprimée, les deux progressions se trouvent annulées.

Et dès lors, l'on ne se trouve plus en présence d'un fléau, mais d'un mal bien plus aisé à combattre.

Nous vous prions d'agréer cher collègue, nos sincères salutations.

L. GUYOT et L. FRANÇOIS.

#### RÉSOLUTIONS :

##### *Mesures législatives*

1<sup>o</sup> Pas de monopole.

2<sup>o</sup> Fiscalité. — En cas d'un relèvement possible du droit d'Etat sur l'Alcool, le droit actuel de 156 fr. pourrait être porté à 205, 210 francs.

3° L'impôt d'Etat sur les Boissons hygiéniques serait réduit à un simple Droit de Circulation n'excédant pas 3 fr. l'hectolitre, et permettant ainsi la suppression totale de l'Octroi des Villes.

4° Suppression en province de l'exercice chez le débitant.

5° Chez les rectificateurs d'alcool. — 1° Pureté des alcools d'industrie à un degré conventionnel avec contrôle des chimistes de la régie dans l'usine même ; 2° dénaturation immédiate (dans l'usine même) des alcools impropres à la consommation.

6° Distillateurs-liquoristes. — Suppression de l'emploi de toute les essences nocives.

7° Contrôle hygiénique, d'un conseil d'hygiène, ou du laboratoire municipal, l'un ou l'autre sans confusion d'attribution pour le même sujet, pour la vérification de la qualité et de l'innocuité des liquides vins et spiritueux introduits dans la consommation.

Prélèvement d'une minime quantité de spiritueux soit chez le débitant soit chez le distillateur 1/4 de litre au plus, puisque le laboratoire municipal de Paris emporte les liquides et les bouteilles, mais ne rend jamais rien.

8° Liqueurs spiritueuses ne devront pas dépasser, autant que possible 50° d'alcool.

9° Les bouilleurs de cru dans le droit commun. — En République, un Privilège fiscal ou autre ne se comprend pas.

10° Tout vin, dit naturel, ne sera pas autre chose que le produit pur de la vendange.

11° Suppression de la détaxe sur le sucre destiné à la vendange.

12° Tout vin additionné de sucre, additionné d'eau sucrée, toute piquette ne peuvent pas être admise à circuler, ces boissons ne pourraient être que consommées sur place, à l'endroit même où elles ont été fabriquées.

13° Aucune tolérance ni pour les vins ordinaires alcoolisés, ni pour le sucre, encore moins pour la glucose.

14° Les acquits seront signés, soit par le propriétaire, soit par le fermier, soit en un mot, par la personne qui bénéficie de la vente du produit et qui, par suite, est responsable de la nature et de la qualité marchande du produit livré.

#### *Mesures municipales*

15° Ville de Paris. — Retour aux anciens droits sur le vin, soit 18 fr. 87 l'hectolitre.

16° Suppression totale de l'Octroi et des Barrières, si l'Etat réduit son impôt sur les Boissons hygiéniques à un chiffre maximum de 3 fr. l'hectolitre.

17° Laboratoire municipal de Paris. — Dégustation chez le débitant avant tout prélèvement et avant tout examen chimique.

18° La guerre aux Baptistères parisiens et à leurs dépositaires.

*Mesures d'intérêt privé*

19° Initiative . privée. — Consommer de préférence les apéritifs à base de vin.

20° Informer le consommateur de la goutte matinale, qu'en temps froid, l'alcool glace l'estomac au lieu de le réchauffer.

*Mesures d'intérêt général*

21° Projeter pour l'Exposition de 1900 au Congrès spécial au point de vue français, auquel participeraient savants, commerçants, sociétés ouvrières, et personnes compétentes, pour la lutte contre l'alcoolisme sur le terrain pratique.

22° Le délégué du syndicat des employés du département de la Seine se propose de demander au commerce en gros des alcools en France rectificateurs, distillateurs-rectificateurs, distillateurs-liquoristes, à leur personnel et à leurs employés de former une association amicale pour n'employer dans leur industrie aucune substance nocive ni comme qualité d'alcool, ni dans la préparation des liquides spiritueux destinés à la consommation, dans le but de contribuer à l'amélioration du bien-être social, et également pour faire cesser le mercantilisme commercial par le bon marché à outrance, au détriment de la santé du consommateur.

---

## TROISIÈME SECTION

---

# PROGRAMME GÉNÉRAL

ENSEIGNEMENT, ÉDUCATION, PROPAGANDE

---

## PREMIÈRE SÉANCE

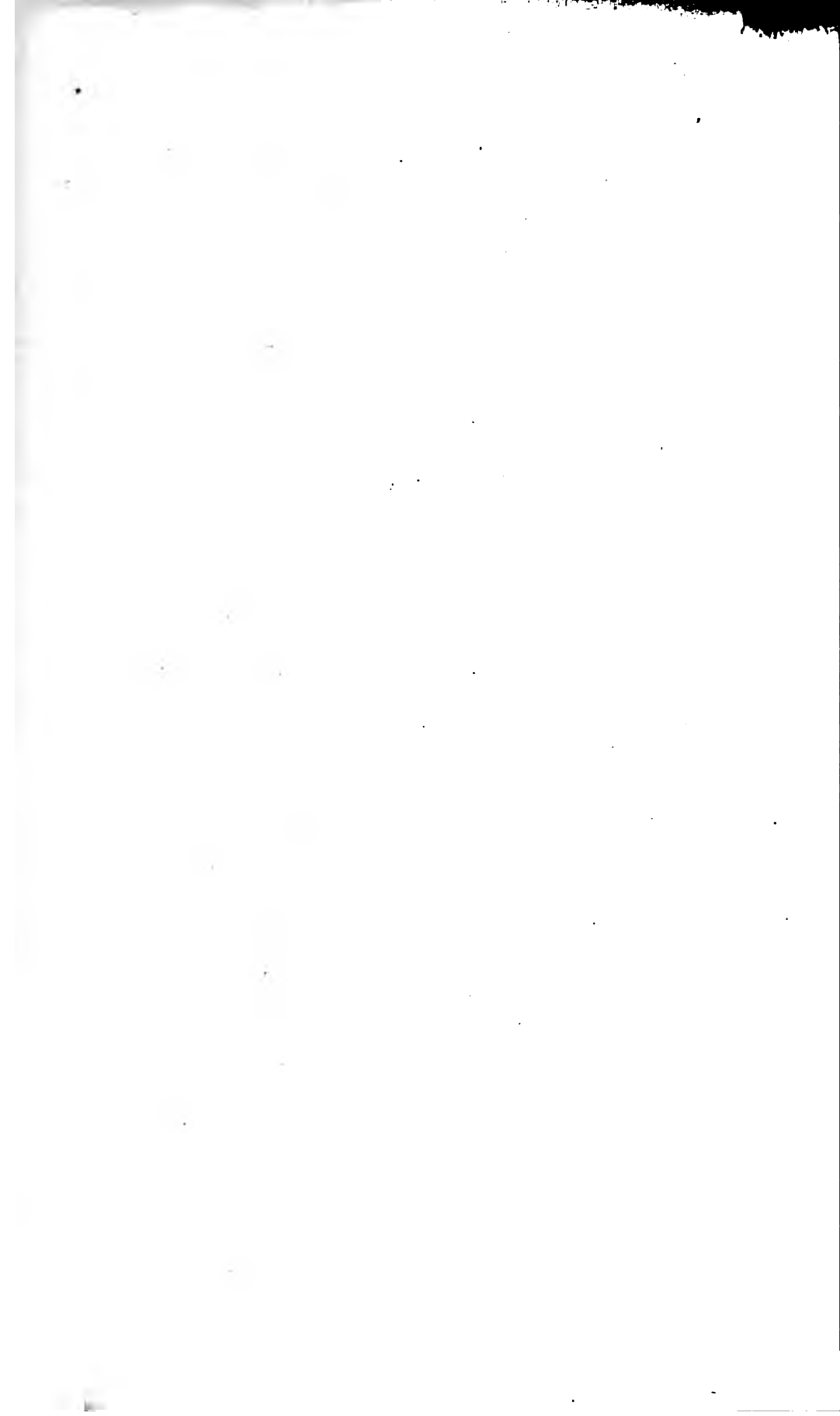
*Mercredi matin 5 Avril 1899*

---

### **Ordre du jour :**

SOCIÉTÉS DE TEMPÉRANCE;  
ABSTINENCE ET MODÉRATION;  
ROLE DE LA FEMME.





## TROISIÈME SECTION

ENSEIGNEMENT, ÉDUCATION, PROPAGANDE

---

### Première séance

PRÉSIDENTE DE M. MARILLIER

---

### PROCÈS-VERBAL

---

**M. Marillier** est désigné pour occuper le fauteuil de la présidence assisté par les autres présidents et vice-présidents de la Section. Il ouvre la séance en rappelant que, vu le grand nombre des orateurs inscrits, ceux-ci ne peuvent disposer que de 12 minutes chacun. La parole est donnée à Miss Hilda Dillon.

### La Fédération des Unions de l'Espérance

*(Bands of Hope Unions)*

PAR MISS HILDA DILLON (LONDRES)

*La Fédération de l'Espoir du Royaume Uni*, dont j'ai l'honneur de vous entretenir aujourd'hui, réclame à différents points de vue, l'attention de cette réunion.

Il n'est point nécessaire de rappeler à votre mémoire les Nazaréens et les Réchabites comme exemple de l'excellente pratique que nous enseignons, c'est-à-dire l'abstinence totale des boissons enivrantes; mais nous considérons comme l'origine des Unions de l'Espoir, Daniel et ses jeunes compagnons juifs pendant la captivité babylonienne.

Depuis 50 ans des Sociétés de Tempérance pour la jeunesse existent à côté de toutes sortes de Sociétés de Tempérance pour les grandes personnes, car il est bien connu que les tendances les plus fortes du cœur de l'enfant sont pour l'imitation et le désir d'agir.

M<sup>re</sup> Carlile, une dame âgée et veuve, depuis longtemps initiée à la philanthropie, mais nouvellement convertie aux principes de la Tempérance, rassemblait déjà en 1847 dans une petite salle d'école de la ville de Leeds, des enfants pour les instruire au sujet de la Tempé-

rance. C'est à elle et au Rév. Jabez Tunnycliffe que nous devons le nom *Bands of Hope* et de Unions de l'Espoir.

Ce nom désigne un mouvement dont la force, l'extension et l'efficacité ont dépassé tout ce que les efforts des hommes ont pu faire pour le bien de l'humanité. Cette œuvre a rencontré la sympathie générale, à défaut du consentement et de l'approbation de tous.

Il ne heurte aucun des préjugés des buveurs. Les membres de la Société se bornent à remplir leur propre devoir en se tenant éloignés des cabarets et des épiceries autorisées; ils ne se préoccupent pas d'agiter l'opinion publique en faveur de la fermeture des cabarets le dimanche, ni de faire aboutir tel ou tel projet de loi. Dès que les membres de ces Sociétés de l'Espoir deviennent hommes, ils se trouvent entourés de mille tentations, telles que : mauvaises habitudes, mauvais exemples, forts dividendes des établissements de gros et de détail pour le débit des boissons alcooliques sous une forme ou sous une autre. Leur attention est attirée par des affiches voyantes sur l'attrait des bières, des vins ou des eaux-de-vie. C'est en vue de leur propre défense qu'ils doivent s'allier pour former une force combattante et agir de façon à restreindre la force de l'ennemi.

Selon le précédent créé par Daniel et suivant le grand principe « qu'il vaudrait mieux prévenir le mal que d'avoir à le guérir », les enfants s'engagent à s'abstenir de toutes boissons alcooliques. C'est avec le consentement de leurs parents qu'ils font cette promesse et avec une foi vive dans leurs convictions et dans le pouvoir que Dieu possède pour les aider et les retenir même s'ils ont un jour à passer au milieu d'une fournaise ardente ! Ils ne limitent point la durée de cette promesse, ils ne songent pas à se réserver une porte de sortie qui pourrait donner plus tard satisfaction à quelque sentiment d'honneur, mais comme pour toutes bonnes résolutions les enfants honnêtes expriment simplement leur intention de devenir abstinents totaux.

Comme exemple de fidélité à l'engagement je citerai cette petite histoire qu'une femme nous a racontée de sa propre expérience. Comme enfant, encore toute jeune, elle était affiliée à une Société de l'Espoir. Bien qu'elle n'aimât pas le faire, elle allait chercher tous les jours au cabaret la bière pour le diner de ses parents. Un jour en entrant un homme lui dit en lui offrant un verre de bière. « Buvez ceci et vous aurez ces soixante centimes. » Tout enfant qu'elle était elle avait grand envie de posséder l'argent, mais elle répondit tout de même : J'ai promis de ne jamais boire de la bière ni d'aucune autre boisson forte ; gardez vos soixante centimes !

Comme elle sortait du cabaret son tentateur la rappela et lui dit : « Vous auriez eu soixante centimes si vous aviez bu la bière, mais voici trois francs pour avoir tenu votre parole ; vous êtes une petite héroïne. »

Il ne faut pas s'étonner de ce que les promesses, tout en étant

faites de bonne foi ne soient pas toujours tenues : car quel est celui qui n'a jamais manqué à sa parole : les chagrins, la pauvreté et la poursuite fiévreuse des richesses sont bien souvent la cause de telles chutes !

Ces petites Sociétés ont produit une armée de travailleurs, auxiliaires de leur cause. Cette armée, dans le Royaume de la Grande-Bretagne seul, compte 70,000 personnes. Ceux-ci sans appointement ni récompense, rendent à Dieu et à l'humanité les services les plus généreux et les plus dévoués. De jour en jour, d'année en année, ils s'efforcent de rassembler les enfants, puis leur enseignent les dangers de l'alcool et les maux qui en accompagnent l'usage. Ces travailleurs leur montrent la puissance et l'influence de l'exemple, ils les engagent à recourir à Dieu, à lui demander son aide et sa bénédiction.

Chaque semaine les enfants des Sociétés se rassemblent. On commence par une prière et pendant la soirée les travailleurs s'occupent à les instruire d'une façon à la fois intéressante et amusante. Les lectures sont illustrées ou sur le tableau noir ou par des projections ou par des expériences chimiques. Quelquefois pour varier l'on organise des expositions industrielles ou autres, des concours ; l'on fait chanter ou réciter les enfants.

Le sou que paye chaque enfant par semaine aide à supporter les frais de la Société.

Les Unions des Sociétés de l'Espoir de chaque comté organisent généralement une grande fête par an au mois d'août. Souvent c'est dans le parc particulier d'un grand seigneur qui le prête à l'Union que cette fête a lieu.

L'argent qu'on recueille aux portes d'entrée et les profits qui s'accumulent de la vente des rafraîchissements couvrent dans les bonnes années non seulement les frais de la grande fête, mais aident aussi aux dépenses ordinaires de l'Union.

Afin d'assister ces auxiliaires, il y a environ 45 ans, M. Shirley invita quelques amis qui travaillaient dans différentes Unions de l'Espoir (Bands of Hope) à venir chez lui ; là ils formèrent une Association, en vue de se consulter et de s'encourager au sujet du développement de leurs Sociétés. Cette Union qui prit naissance en 1864 porte le nom de « La Fédération des Unions de l'Espoir du Royaume Uni. » Grâce à la multiplication de ces Sociétés, reliées à toutes sortes de sectes religieuses différentes en vue de réunir le plus de membres possible, mais conservant toutefois le principe commun, de l'abstinence totale des boissons alcooliques, environ trois millions de nos enfants s'y trouvent enrôlés.

Les écoles publiques n'ont pas pris part à la lutte antialcoolique en établissant un programme et des méthodes pour imposer aux élèves l'obligation de suivre un cours de tempérance. C'est à l'initiative privée que les gouvernements ont laissé le soin de développer parmi

la jeunesse l'amour de la sobriété ; ce sont les Unions de l'Espoir qui incarnent cette éducation à la fois morale et religieuse.

Il y a plusieurs (19) professeurs dans le service de la Fédération des Unions de l'Espoir du Royaume Uni qui ne font que les instructions dans les écoles ou institutions où l'on donne l'éducation séculière à la jeunesse. L'Union, supportant les frais, offre à ces institutions une instruction de 40 minutes et bien souvent le professeur est prié de la prolonger. On a grand soin de fournir aux professeurs tous les accessoires afin de capter l'intérêt des enfants : les cartes, les gravures, les échantillons chimiques, en un mot tous les objets d'instruction. Ces discours portent exclusivement sur le point de vue physiologique et scientifique de la tempérance, démontrant l'effet nuisible des boissons alcooliques sur le corps humain. Le caractère entièrement scientifique et non sectaire de ces instructions a ouvert aux professeurs entre autres portes, celles des écoles catholiques et juives qui leur auraient été fermées. Bien plus, ces écoles reconnaissent la grande valeur de cette œuvre !

Dans presque chaque école où l'on prononce un discours, les enfants et bien souvent les maîtres subordonnés en font l'objet de rapports. Comme moyens d'encouragement pour les meilleurs rapports l'on donne, quelquefois, des certificats et même des prix distribués sous forme de livres. Dans l'année du 1<sup>er</sup> avril 1897 au 31 mars 1898,

|                                  |         |
|----------------------------------|---------|
| le nombre de discours donnés fut | 4,680   |
| » » d'enfants présents »         | 496,755 |
| » » de rapports écrits »         | 260,261 |
| » » de maîtres présents »        | 15,104  |

Tous les professeurs sont très reconnaissants de la sympathie et des secours que leur accordent les directeurs d'institutions. Ils le sont surtout pour les efforts qu'on a fait pour rassembler le plus d'enfants possible, et pour la rédaction convenable des rapports. L'opinion des directeurs est celle-ci : que le plus souvent, les enfants aiment beaucoup les discours et les attendent avec le plus grand plaisir. Une maîtresse, disait dernièrement, qu'en posant des questions aux jeunes filles sur le discours de l'année précédente, elle vit que celles-ci se le rappelaient entièrement. Ces instructions des professeurs ayant été reconnues intéressantes et utiles, les maîtres leur ont demandé de les renouveler plus fréquemment. Bien des fois, ces derniers se sont chargés d'ajouter eux-mêmes, au programme, des instructions sur la tempérance. De ces efforts, profitent non seulement les enfants qu'on instruit, mais encore leurs familles et leur entourage. A l'appui de cela, je citerai deux exemples : —

Un ministre de l'église anglicane nous écrit : Une petite fille montra à son père le certificat qu'elle avait gagné pour son rapport sur un discours scientifique de tempérance. Son père à ce moment sous l'influence de la boisson, voulut le brûler. Malgré ses menaces on le

lui cacha. Trois semaines après, il le redemanda et questionna l'enfant au sujet de son rapport. Le résultat fut qu'il est devenu abstinente total et l'est encore.

Un prêtre catholique nous écrit également : « Votre discours sur l'alcool et la santé a fait une telle impression sur nos écoliers, qu'ils se sont engagés à devenir abstinents totaux, et pour la vie, et cela de leur propre initiative. »

Les 60,000 francs par an que coûte ce travail dans les écoles sont prélevés sur des fonds souscrits exprès pour cet objet et complètement à part des fonds généraux de l'Union.

Il y a plusieurs dépôts, pour la publication d'une littérature et pour la fourniture du matériel, de lanternes, de bannières etc., aussi bien que pour l'expédition des deux journaux de l'Union : le *Band of Hope Chronicle* pour les travailleurs et le *Band of Hope Review* pour les enfants.

Vous avez vu, par ce qui précède, les résultats obtenus dans le Royaume Uni, par notre Union et ce que peut la persévérance chez un peuple. Si notre but n'a pas encore été entièrement atteint chez nous, néanmoins nous pouvons être fiers des progrès de chaque jour. Non contents de travailler pour nous, notre ardent désir est de faire participer l'humanité entière aux bienfaits de nos institutions. Nous espérons que notre voix qui a été entendue dans les Congrès précédents, aura de l'écho dans cette grande et belle France si intelligente et si désireuse du progrès.

Puissions nous d'ici quelques années voir l'alcoolisme réduit à néant. Tel est le but que nous désirons atteindre le plus tôt possible.

**M. Samuel James Capper** cite l'exemple de nombreux ouvriers que le hasard lui a fait rencontrer en omnibus et au regard clair desquels il a reconnu en eux des abstinents. Renseignements pris auprès d'eux, ils ont tous proclamé leur heureuse santé et le calme bonheur de leurs familles et témoigné en faveur des « *Bands of hope* », dont ils avaient été membres dans leur enfance et auxquels ils devaient tous les bienfaits dont ils jouissaient. M. Capper admire sans réserve cette institution et trouve plein d'intérêt le rapport de Miss H. Dillon.

**M. J. T. Rae** lit son rapport sur l'*Origine, l'Organisation, le fonctionnement et les résultats de la « National Temperance League. »*

## The National Temperance League of Great Britain

### La Ligue nationale de Tempérance de la Grande Bretagne

*Analyse.* — La *National Temperance League* est une fille de la *British and Foreign Temperance Society* qui fut fondée en 1831, et dont le but était de lutter contre l'accroissement de la consommation des spiritueux.

De cette société naquit, en 1842, la *National Temperance Society* qui prit comme programme l'abstinence totale. A la suite de l'exposition de 1851, fut créée la *London tem-*

*perance League* qui, en 1856, se fondit avec la *National Temperance Society*. La nouvelle association prit alors le nom de *National Temperance League* : C'est une association inconfessionnelle et qui n'est affiliée à aucun parti politique. Tous ses membres signent l'engagement d'abstinence; ses ressources consistent uniquement en souscriptions volontaires.

Elle a étendu son action dans les milieux ecclésiastiques et a provoqué la formation de sociétés d'abstinence dans les Eglises des diverses dénominations, elle s'est spécialement attachée à propager ses idées parmi les médecins et c'est sous son influence que se sont organisées des conférences de médecins, que s'est fondé le *Medical Temperance Journal*, qu'a été rédigée la déclaration insérée dans le *Times*, le 1<sup>er</sup> janvier 1872 et signée de 269 médecins et chirurgiens de renom : elle a institué dans les écoles élémentaires des leçons sur l'alcoolisme, qui ont été faites par des conférenciers choisis par elle, obtenu du Dr Richardson, la rédaction et la publication de son « *Temperance Lesson Book* » et provoqué des réunions et des conférences entre les professeurs et les instituteurs. En 1860, la Ligue a commencé à s'occuper activement de l'armée; des « missionnaires » de la tempérance, secondés par les autorités militaires ont fait une œuvre active de propagande, tant en Angleterre que dans l'Inde, parmi les soldats : dans l'Inde a été fondée la *Salcheis Total Abstinence Association*. La Ligue a également aidé miss Rabinson dans ses fondations de cabines de tempérance pour les soldats. Tout ce mouvement a abouti à la création de l'*Army Temperance Association* qui reçoit du gouvernement une subvention annuelle de fr. 12,500. Une société similaire existe pour la marine et elle a une de ses sections à bord de chacun des vaisseaux de l'Etat. La Ligue a reconnu la nécessité de faire prêcher à l'influence des femmes : en 1876, s'est fondée la *British women's Temperance Association* et de nombreuses réunions et conférences de dames ont été organisées. La Ligue a surtout jugé utile de mettre le plus largement possible au profit de la cause qu'elle défend, l'immense pouvoir de la presse ; elle a un organe hebdomadaire : la *Temperance Record* qui a obtenu une très large diffusion, une revue mensuelle à bon marché, le *National Temperance minor* et un annuaire publié régulièrement qui contient de précieux renseignements statistiques complètent son outillage pour la propagande. Elle a réussi à ouvrir à ses idées plusieurs chaires ecclésiastiques où des sermons sur la tempérance ont été prêchés sous son inspiration, des meetings contre l'alcoolisme ont été tenus à Mansion House, au Guildhall et dans les mairies de plusieurs grandes villes : des congrès nationaux ont été organisés à Londres, à Liverpool, à Birmingham et à Chester, la *National Temperance Choral Union* s'est créée qui a inscrit à son programme l'abstinence totale ; et la campagne s'est ouverte contre la vente des liqueurs fortes aux indigènes des colonies. Des sociétés populaires (*old guard of London workers, London young men's auxiliary*) ont pris naissance et une propagande incessante n'a pas cessé de s'exercer dans les rangs des travailleurs.

Il serait à souhaiter que dans tous les pays d'Europe fussent créées des ligues — animées du même esprit — et organisées sur le même plan que la *National Temperance League*.

The National Temperance League traces its descent from the British and Foreign Temperance Society, established in 1831 and specially directed against the evil of spirit drinking. Out of this organisation there arose in 1842 the National Temperance Society which advocated total abstinence from all intoxicating liquors fermented as well as spirituous. In 1851, the outcome of a series of special demonstrations held in connection with the Great Exhibition, was formed the London Temperance League, having its headquarters in the Metropolis.

A noteworthy event in the history of the former society was the

World's Temperance Convention held in London in 1846, when twenty-five influential representatives were present from the United States, in addition to 277 delegates from various parts of Great Britain and her colonies. The latter society, in addition to many important gatherings convened in the Metropolis, was instrumental in persuading Mr. John B. Gough of America to pay his first visit to the United Kingdom in 1853, which at various periods was followed by more extended visits.

By the amalgamation of these two societies in 1856 the National Temperance League was instituted, having for its first President Sir Walter C. Trevelyan Bart. A

#### NON-POLITICAL AND UNSECTARIAN

Organisation, it is designed to deal with the widespread evil of intemperance by creating in the public mind an intelligent conviction of the advantages of abstinence, and a clear conception of the baneful effects of drinking upon the physical, social, and moral life of the community. The League, therefore, according to its Constitution is a strictly total abstinence society, the membership consisting of persons of both sexes who have subscribed their names to a declaration of abstinence from all intoxicating beverages. Its funds are derived entirely from voluntary sources.

The League's method of operations and the success which from the first has attended them, have fully justified its title as a *National* organisation, while it has at the same time shown cosmopolitan sympathies of the widest and most genuine character.

Entirely unsectarian, the League has always occupied a position uniquely advantageous in influencing

#### THE CHURCHES.

In 1861 not less than 10,000 copies of MM. Wightman's remarkable book *Haste to the Rescue* were gratuitously circulated among the Clergy of the national Church. This, together with select conferences and drawing-room meetings had a powerful influence in preparing the way for the advent of the Church of England Temperance Society in the following year. Then by a series of ministerial conferences, generally preceded by breakfast, the League was directly instrumental in creating denominational organisations in connection with the Wesleyan, Congregational, Baptist, and Presbyterian Churches. The League has always been, moreover, in the closest touch with Temperance work amongst the Society of Friends. A minister of that Body, the venerated Samuel Bowly, having been for many years the President of the League, an office now held by the Archbishop of Canterbury. The late Cardinal Manning, upon several



occasions, expressed a warm interest in the work of the League, and a well known journalist says, « I can never forget Cardinal Manning — himself a rigid teetotaler — once saying to me, in a discussion he had with me upon Temperance, one such a man as Father Mathew or Robert Rae (Secretary of the League) is worth all the Wellingtons and Napoleons that ever lived. »

Other illustrations of the League's efforts to leaven the Churches might be mentioned but more than sufficient has been said to show the comprehensive manner in which this important work has been systematically fostered.

The importance of influencing the

#### MEDICAL PROFESSION

upon the Temperance question cannot be overestimated, and in this direction the operations of the League have been signally successful. When the late Professor Miller of Edinburgh attended the annual meeting in 1862, advantage was taken of his presence in London to convene a private conference with influential members of his own profession. Seven years afterwards a conference was held in London, and several members of the profession attended and read papers which the League issued under the title of « Medical Experience and Testimony in favour of Total Abstinence. » Two important results followed: the one, the commencement of the *Medical Temperance Journal*, published by the League for twenty-three years; the other, the institution of a breakfast to the members of the British Medical Association, which has now been held annually, during the week of their anniversary assemblies since 1869, and which has been of immense service in specially directing the attention of the profession, to the claims of the Temperance movement. The historic medical Temperance Declaration prepared by Dr E. A. Parkes and published by the League in the *Times* newspaper on New Year's Day, 1872, was signed by 269 physicians and surgeons of eminence. The arrangements also which led to the delivering at the Society of Arts, of Sir Benjamin Richardson's Cantor « Lectures on Alcohol », in 1874, were initiated by the Secretary of the League; and many other means have been adopted to enlist the powerful aid of the medical profession in the national crusade against intemperance.

The importance of including Lessons on Temperance in the ordinary instruction imparted to children in

#### ELEMENTARY AND SECONDARY SCHOOLS

was many years ago recognised by the League. The work was commenced in 1863 by two of the League's lecturers, and was continued by three others; the latest of whom, Professor Cheshire.

author of the « Scientific Temperance Handbook », devoted sixteen years to the delivery of lectures in Metropolitan Elementary Schools, in Training Ships, at Pupil Teachers Centres, and in Training Colleges for students, where the League instituted Competitive Examinations, and awarded a large number of valuable prizes for those essays and reports which were specially praiseworthy. The publication of Dr Richardson's « Temperance Lesson Book », prepared at the request of the League, and republished in the United States, Canada, Holland and other countries gave a powerful impetus to this educational movement; and the conferences with school teachers of both sexes, convened by the League at the annual meetings of the National Union of Teachers, held in all parts of England during the last twenty-one years, have greatly added to the number of earnest and intelligent Temperance workers.

The League's great work in

#### THE ARMY AND NAVY

has repeatedly received the cordial recognition of the authorities, and upon more than one occasion reference has been made in Parliament to the steady progress of sobriety among soldiers and sailors, the speakers cheerfully testifying to the honourable part which the League has had in bringing about the great improvement. In 1860 the League first entered upon its work in the Army by appointing a special missionary who commenced his labours at Aldershot with full permission of the military authorities, almost concurrently with the work at home, the Rev. J. Gelson Gregson was promoting Temperance efforts in the Army in India, and substantial help both in money and publications, was sent to him before he secured Government assistance for the Soldiers Total Abstinence Association. Miss Robinson also was greatly aided in her early efforts for the army, £700 being spent during two years in furnishing Temperance tents and canteens for the soldiers. The League cordially co-operated with others in organising the Army Temperance Association (now receiving an annual Government grant of £500), and the Committee of the League exercise the privilege of nominating one third of the members of its governing council.

The story of Temperance work in the Royal Navy reads like a romance. After numerous casual lectures on board ship, the work was specially organised by the League under the direct personal superintendence of Miss Agnes Weston. When it was started there was little sympathy with the effort, and a terribly uphill path had to be trodden; but to day there is a branch of the League in every commissioned ship in the Service. Miss Weston estimates that one man out of every ten in the Royal Navy is a total abstainer.

Before the Royal Naval Temperance Society was formed the representatives of the League paid frequent visits to naval training-ships, and established a flourishing Band of Hope in the Greenwich Royal Hospital Schools, which has sent forth thousands of youthful abstainers into the service.

#### THE INFLUENCE OF WOMEN

in practical Temperance work has always been fostered by the League. As far back as the year 1860 it had a women's branch with an accomplished lady representative who held numerous drawing-room and other meetings. The League has also organised many series of Ladies' Conferences in various public halls; and the Ladies National Temperance Convention convened by the League in 1876, had a close connection with the formation in that year of the British Women's Temperance Association, Medical addresses to women have long been an important feature in the operations of the League, and invariably attended by large and influential audiences yielding most encouraging results.

The conductors of the League have great confidence in

#### THE POWER OF THE PRESS

since the Publication Depot was opened in 1879 upwards of £ 130,000 worth of Temperance literature has been sent out. The weekly organ of the League, *The Temperance Record* is warmly appreciated by a large body of readers, who regard it as an able exponent of the principles which it strives to propagate. *The National Temperance Mirror* is a cheap monthly which has an extensive circulation in the homes of the people; and the League's *Annual*, which keeps up a continuous supply of statistical and historical information that is highly valued by writers and speakers upon the Temperance question.

Amongst the other

#### VARIOUS AGENCIES

that have aided in moulding and developing the great national movement in favour of sobriety, may be mentioned: — the opening of Westminster Abbey, the Metropolitan Tabernacle, St. Paul's Cathedral, Wesley's Chapel, the City Temple, and many other ecclesiastical buildings for Temperance Sermons; the holding of special meetings addressed by total abstaining mayors in the Mansion House and Guildhall of London, and in the Town Halls of the principal cities of the Empire; in addition to gatherings and celebrations at the Crystal Palace, the Alexandra Palace, the Royal Albert Hall, and

other places of public resort; with National Congresses in London, Liverpool, Birmingham, and Chester; and District Conferences in many populous centres. Another outcome of the League's work is the National Temperance Choral Union, which has done much to unite good music with Temperance work. Also the « United Committee for the Prevention of the Demoralisation of Native Races by the Liquor Traffic » was a direct result of the British and Colonial Temperance Congress, convened by the League in 1886; and success of a similar character attended its early efforts to promote Temperance on the Continent of Europe. In the « Old Guard of London Workers », the League organised and brought to the front the temperance veterans of the Metropolis, many of whom had been in the field for upwards of half a century; and at the same period the League made a vigorous attack upon « London's Young Life » by a series of fortnightly social gatherings which resulted in the formation of « The London Young Men's Auxiliary ».

Not only has it been a chief aim of the League to influence the educated classes, it has likewise from the first striven hard for the advancement of personal abstinence amongst

#### THE PEOPLE

by the employment of missionaries, lecturers, special missions, « Pledge-signing Crusades », and an elaborate Deputation system which most effectually reaches « all sorts and conditions of men ». It is impossible to tabulate the results of the thousands of appointments to address meetings which have from time to time appeared in the *Temperance Record*, or to count up the numbers now scattered through all parts of the world, who thirty or forty years ago were influenced to unite themselves with the Temperance Cause by some Deputation from the League.

Not only in Great Britain but also in every country on the Continent the vice of Intemperance has come to be a great, if not the greatest, National peril. The well known statesman Richard Cobden was fully aware of this and it was his deliberate and expressed conviction « that the Temperance Cause lies at the foundation of all social and political reform ».

The results of the work of the League lead to the strong conviction that it would conduce beyond measure to the advancement of the Temperance Reformation, and the consequent happiness and prosperity of the various nations on the European Continent, if, in each country, there were instituted a National Temperance League, having like aims, a similar constitution, and working according to the methods which have proved so eminently successful.

**M. le Président.** — La parole est à M. Graham-Barton.

## Rapport sur l'United Temperance Councils. National, County and Divisional

PAR LE REV. A. GRAHAM-BARTON (DURHAM, ANGLETERRE)

(National Temperance Council)

*Introduction.* — When we consider the vast amount of work expended upon the exposition of our principles, and upon the propagation of our cause, and then note the seeming slowness with which success comes to us, we are apt to be disheartened and discouraged. This is more the case when we have to recognise the fact that thousands of capitalists are sinking their cash in developing distilleries and big breweries, that otherwise good citizens are depending for sustenance upon dividends the size of which is measured by the drunkenness of the people.

The more extensive the drinking the larger the dividend. It is as a reflection upon the social life of a nation that so many of its citizens are dependent for support upon a continuance of the vices of its inhabitants. And yet there are many reasons, in the face of this fact for encouragement. The disgrace of drunkenness has been emphasised by the public voice.

The moral status of teetotalism has been fully recognised in society.

The evil effects of alcoholic drinking upon the social life is now admitted. The abstainer's appeal for a diminution of our drinking customs is listened to with becoming respect.

Temperance legislation forms a part of every Party political programme in deference to the wishes of the supporters of each party. In fact there is no question before the English nation to day which commands the consideration of its moral and religious reformers so much as now to deal with the evils of drunkenness.

It is said that time turns the mulberry leaf to satin, and so time must bring about in the interests of truth and right, the consummation of our aims.

### *Section 1<sup>a</sup>. — National United Temperance Councils*

Why has there been so little advance in the presence of so much educational opportunities.

I think that it is simply because our legislators neither enforce the laws now existing, nor seek to add others which might cope with the evil.

Liquor legislation has generally been a boon to those countries which have put it into force, and where no such legislation is being adopted the worse state of things prevail.

In France, I am informed, there is little temperance teaching and no reformatory temperance legislation. And what is the result? France drinks more intoxicants per head of the population than any other nation.

In Sweden and Canada there are both temperance teaching and temperance législation. And what is the outcome? These two nations are the soberest on the face of the earth.

In England we have any amount of temperance teaching, but very little temperance legislation.

And what is the consequence in our case? That things remain stationery.

How then are we going to escape from the present distress?

The answer is : By an union of our forces. How is this disideratum to be brought about?

The reply is : By the formation of Councils which shall contain within them every Society and Organization within their area.

Separate the thunder notes and they will become mere toy-crackers, but joins the peals and the heavens are shaken by their royal sound.

There wants to be less friction amongst the temperance bodies, and more conservation, of energy.

It is only by maximising the things we agree upon, and minimising the things we differ about, that we can become a phalanx of power.

There are many questions — national, civic, and social — upon which we differ. But that admission in no way unfits us from uniting upon question the merit of which is allowed by all.

The temperance party, I am convinced, have largely failed to accomplish their object, through freighting their programme at one time with too many demands, and thus dividing their ranks on each of these demands.

It is only by uniting our whole strength upon one reform that we will be able to cope with the mighty armaments arrayed against us.

Mr A. F. Hills of London — a gentleman of ample means, and as ample munificence, — in Temperance propaganda decided to throw his great influence in the direction of forming a National United Temperance Council. Upon that Council sits the leading Temperance workers in our metropolis.

It was this Council which organised the great Sunday Closing Conference, in October 1897, which led to the formation of the special Sunday Closing Campaign Committee with the Archbishop of Canterbury at its head, and which has succeeded in arousing the country's conscience to demand legislation in that direction. It has also attended to the parliamentary elections and to licencing legislation.

#### *Section 2<sup>nd</sup>. — County United Temperance Councils*

The formation of the National Council led to the formation of

Country United Temperance Councils which are worked upon a similar basis. Nearly all the Temperance organisations in the towns and villages send, upon affiliation, representatives to its meetings, and thus unite in its deliberations.

Thus is focussed the force of the whole country upon one reform instead of being dissipated into single movements by separate societies.

These Country-Councils are again, for purely local matters, subdivided into Parliamentary divisional Councils. These Councils may be called the regiments, the country-councils, the battalions, and the National Council may be considered as the whole army.

With these forces properly managed and directed great and effective work ought to be accomplished. The chance of a century is ours to day. Shall we take advantage of the present occasion? Or, shall we by disagreeing amongst ourselves hinder the advance of the temperance chariot? Unity must be our watchword and down with Alcohol, our battle cry.

Let us sink our party-political differences, and forget our sectarian bias in view of this mighty conflict with one common enemy.

The cry for help from the weak and fallen falls upon our ears, and we must rush into the field and fight on their behalf.

### *Section 3<sup>rd</sup>. — Their Educational Efforts*

As united Councils we are endeavouring to educate the electorate and the people generally.

(1) By placing before the public in the towns and villages the main features of our programme.

This is done by holding conferences and public meetings at every local centre.

(2) By the distribution of temperance literature among the people.

There are many most excellent tracts issued by other organizations which set forth the claims of sobriety.

These we use extensively, and in addition, through our Union publishing press, publish numerous works upon the scientific and social aspects of our case. We also issue a quarterly Gazette which is acknowledged to be the best periodical — in point of get up — of all at present issued by the Temperance party.

(3) By Prize Medal Competitions.

All Societies associated with religion, or temperance, are eligible to provide candidates for these competitions.

The local winner receives a silver medal the district winner receives a gold and silver medal, and the country winner will receive a solid gold medal. These competitions are for reciting singing, and essay writing.

(4) By advocating and securing for the children in our public

schools a course of lessons upon the injurious effects of alcohol on body and mind, and thus showing the advantages accruing from the adoption, by the young, of Total Abstinence.

*Section 4<sup>th</sup>. — Their Legislative Labours*

Our political programme is non-party political.

We ask that local, as well as national legislation shall be carried out in the furtherance of our scheme.

We are seeking to secure.

(1) The removal of alcohol from the Dietary of our Charitable institutions which are supported by public funds.

(2) The Reduction, Retriktion, and Refusal of Licences.

(3) The Direct Local veto.

We are convinced that the *in-direct* veto, through the agency of the magistrates, has proved a failure. We ask, therefore, that the power shall be placed in the hands of the people themselves as to the need for public houses.

(4) The Closing of Public Houses on Sundays. This reform I have fully dealt with in another paper.

I will thus content myself with declaring that the measure is a righteous one. It tends to larger liberty and less libertinism.

Its adoption by the Government would remove a reproach from the nation and exalt the people to a higher righteousness.

I am of opinion that moral swasion is not enough in itself. The principles of moral swasion must be embodied in concrete acts of Parliament before our drinking customs are corrected. The citizen who will not be persuaded by the Gospel, must be dealt with by the law. My thesis is, persuasion before compulsion, but compulsion before crime.

**M. le Président** donne lecture d'une note de M. l'abbé Lemmens, président du *Bien-Etre Social* (Liège — Belgique), sur l'*organisation d'une bonne Société de Tempérance*.

Le nombre des Sociétés de Tempérance s'accroît tous les jours : mais plusieurs n'arrivent pas à un suffisant développement ; je connais pour ma part telle Société de Tempérance d'une grande ville, qui après 15 ans, 20 ans d'existence, ne compte pas plus de membres qu'au premier jour. Le Comité cependant est zélé, vigilant, les statuts sont excellents, le but est noble.

Je pense qu'il est urgent de chercher la cause de ce dépérissement fatal des Sociétés de Tempérance, et je souhaite ardemment que cette humble note puisse contribuer à éclairer sur ce point la religion de Messieurs les Congressistes.

Le seul but de la tempérance ne constitue pas un lien suffisant pour constituer une Société florissante.



Il faut renforcer ce lien trop frêle par la fondation au sein de l'œuvre de sections de mutualité, d'épargne libre<sup>1</sup> ou d'épargne pour achat d'obligations de ville, d'agrément, de chant, de gymnastique, d'études, de conférenciers, de propagandistes, etc.

Il me serait facile de justifier la création de ces sections, et de répondre à ceux qui penseraient que ces œuvres détournent les membres du but principal de la Société, qui est la Tempérance.

Ce danger n'existe pas; l'expérience que nous avons faite à Liège nous porte à croire que ces sections ne constituent que l'achèvement de notre outillage et le couronnement de notre œuvre.

Les sections de mutualité et d'épargne apprennent aux ouvriers à faire un usage salubre de cet argent qu'ils gaspillaient follement jadis au cabaret.

Les sections d'agrément sollicitent spécialement la jeunesse.

Les sections d'études, de conférenciers nous fournissent les meilleurs soldats.

Nous prions instamment MM. les Congressistes, de bien vouloir accorder leur bienveillante attention à cette note que seul le désir de leur être utile et de faire faire un nouveau pas à la grande cause de l'antialcoolisme nous a inspirée.

**M. le Président.** — La parole est à M. le pasteur Bianquis.

### **La Société Française de Tempérance de la Croix-Blue**

PAR JEAN BIANQUIS

Pasteur, Président du Comité national de la Société Française de la Croix-Blue.

#### **I. — HISTORIQUE**

Dès l'année 1875, un paysan de Valentigney (Doubs), terriblement asservi à la boisson, et qui avait eu déjà sept crises de delirium tremens, mais chez lequel toute aspiration morale et toute vie religieuse n'étaient pas éteintes, aspirait après la guérison. Un jour, seul dans son champ, ne sachant plus que faire pour être délivré, il se mit à prier avec ferveur. Il eut alors une intuition. Il se fit en lui une illumination intérieure : cette idée s'imposa avec autorité à son esprit. qu'il devait, pour être affranchi de sa passion, se mettre au régime de l'abstinence totale. Il demanda à Dieu le pardon de sa vie passée et pour l'avenir, la force de rester fidèle à l'engagement intérieur qu'il venait de prendre. Il tint cet engagement. A partir de ce jour, il devint et resta un homme nouveau.

<sup>1</sup> La plupart de ces sous-œuvres sont créées au Bien-Etre Social, de Liège; elles ont chacune leur comité propre, et aident puissamment au développement constant de notre Société.

Ce jour là, à vrai dire, ce paysan français avait découvert le principe sur lequel devaient se fonder plus tard les Sociétés de la Croix-Bleue.

Toutefois, c'est seulement deux ans après, le 21 septembre 1877, que le pasteur Louis-Lucien Rochat, ayant trouvé, à son tour, le même principe dans son cœur de chrétien et d'apôtre, et aussi, il faut le dire, dans l'étude des moyens employés en d'autres pays pour relever les victimes de l'intempérance, fonda à Genève la *Société Suisse de Tempérance*, en lui assignant la direction générale qu'elle n'a jamais cessé de suivre. Et c'est plus tard encore, en 1881, que cette Société, par assimilation avec l'œuvre de sauvetage bien connue de la Croix-Rouge, prit pour insigne une croix bleue sur fond blanc. Ce n'est même qu'à partir de 1883, qu'elle s'appela officiellement : *Société Suisse de Tempérance de la Croix-Bleue*.

Le vrai berceau de la Croix-Bleue doit donc être cherché parmi nos voisins et amis de la Suisse française. Mais, dès 1879, quelques abstinents suisses avaient passé la frontière et répandu leurs principes dans ce même pays de Montbéliard où l'homme dont j'ai parlé en était venu de lui-même, d'une façon si originale, à pratiquer l'abstinence dans un esprit évangélique. Les statistiques de l'*Annuaire de la Croix-Bleue* nous montrent que l'on comptait, dans ce pays, un adhérent en 1879 et cinq, en 1882. En 1883 et 1884, la semence lève tout à coup et donne les plus belles espérances. En 1885, le pays de Montbéliard compte 166 membres actifs ou adhérents répartis en 10 sections. Dans certains villages, une centaine d'anciens buveurs avaient un moment signé l'engagement d'abstinence et les cabaretiers avaient dû songer sérieusement à fermer boutique. Ce mouvement n'a pas tenu ce qu'il semblait promettre. Cependant le pays de Montbéliard est resté l'un des territoires les plus fortement occupés par la Croix-Bleue de France. En septembre 1898, nous y comptons 249 membres actifs et 72 adhérents. La seule section de Valentigney renfermait 133 membres actifs et 40 adhérents.

A l'époque où le pays de Montbéliard eut une sorte d'engouement de tempérance, la Croix-Bleue fut également apportée à Paris. Ses humbles débuts furent l'œuvre d'un ancien esclave de la boisson, chez lequel l'alcoolisme avait produit ses conséquences les plus extrêmes et qui est resté parmi nous comme un vivant témoignage de la possibilité et de la solidité d'un relèvement produit par l'abstinence totale, même après des accès réitérés de folie alcoolique : je veux parler de M. D. Ludwig, secrétaire-agent de notre Groupe de la Seine et membre de ce Congrès.

C'est le 1<sup>er</sup> février 1885 que fut fondée la première section de la Croix-Bleue, à Paris.

L'année suivante — 1886 — la Croix-Bleue s'étendant en France, en Belgique et en Allemagne, la Société Suisse transforma son nom, désormais trop étroit, ne correspondant plus avec la réalité, et résolut

de s'appeler *Fédération internationale des Sociétés de Tempérance de la Croix-Bleue*<sup>1</sup>.

C'est cette fédération internationale qui, pendant neuf ans, devait diriger directement la propagande en France et veiller à la création de nouvelles sections. Les membres du Comité international, en particulier son président, M. Rochat, firent, à plusieurs reprises des tournées de conférences dans notre pays. Ainsi naquirent, en 1889, la section de Lyon qui devait passer par des alternatives de grands succès et de recul, mais dont l'importance et l'activité sont toujours considérables; puis la section de Marseille, puis des sections en Normandie (1891) et ailleurs.

Le moment devait venir où les membres de la Croix-Bleue sentiraient le besoin de s'organiser en Société nationale, selon les principes fédératifs qui sont à la base de notre association. C'est en 1893 que la constitution d'une *Société Française de Tempérance de la Croix-Bleue* fut préparée d'abord à Rouen, le 9 juin, puis accomplie à Paris (4 à 6 décembre), dans une première assemblée générale des délégués des sections françaises, qui vota les statuts, et élut le premier comité national.

Une seconde assemblée générale s'est réunie à Lyon (20-23 octobre 1895); une troisième à Valentigney (24 à 27 septembre). La quatrième doit se tenir à Paris, samedi prochain. Notre Société regrette profondément de n'avoir pu trouver une combinaison qui ait permis à ses membres de participer à la promenade que le Congrès a projetée pour ce jour-là.

## II. — BUT, PRINCIPES, ORGANISATION

Je me bornerai à résumer le but, les principes et l'organisation de la Croix-Bleue. Ils sont les mêmes en France et partout où s'étend notre fédération internationale, et ils ont été exposés d'une manière très claire et très complète par M. le pasteur Arnold Bovet, de Berne, devant votre dernier congrès, à Bruxelles. Je me borne aux points principaux.

<sup>1</sup> En septembre 1897, c'est-à-dire vingt ans après sa fondation, elle comptait 498 sections ou sociétés locales, 20,090 membres et adhérents, parmi lesquels 7031 étaient d'anciens buveurs. Voici le détail :

|                       | Membres et adhérents | Anciens buveurs |
|-----------------------|----------------------|-----------------|
| Canton de Genève..... | 1151                 | 362             |
| » Vaud.....           | 3611                 | 1374            |
| » Neuchâtel.....      | 2423                 | 803             |
| Jura bernois.....     | 1301                 | 567             |
| Suisse allemande..... | 4548                 | 2175            |
| Allemagne.....        | 4553                 | 1300            |
| Belgique.....         | 297                  | 88              |
| France.....           | 1417                 | 279             |
| Autres pays.....      | 789                  | 83              |
|                       | <hr/> 20090          | <hr/> 7031      |

*But.* — La Croix-Bleue a un but principal nettement défini : travailler au relèvement des victimes de l'intempérance. Dans la grande armée qui lutte contre l'alcoolisme, nous aspirons au rôle modeste et difficile de brancardiers, d'infirmiers. Nous voulons aller vers les blessés, nous pencher sur eux, ranimer en eux la vie morale, raffermir la conscience, leur indiquer les remèdes vraiment efficaces, les entourer de soins affectueux, accepter pour nous-mêmes les sacrifices que l'expérience nous a montrés indispensables pour l'accomplissement d'une telle tâche, ouvrir enfin des ambulances où nos frères déçus puissent trouver le relèvement.

Après ce but principal, nous plaçons comme but accessoire le souci de combattre les abus de la boisson, en répandant des publications, en faisant des conférences, en secondant enfin, dans la mesure où nos principes et nos ressources nous le permettent, les efforts tentés par autrui pour combattre l'intempérance. La Croix-Bleue n'est pas essentiellement une société d'étude, de propagande intellectuelle ou d'action politique pour obtenir une législation antialcoolique. Elle a rendu pourtant, et elle aspire encore à en rendre, des services dans ces divers domaines ; mais elle ne voudrait pas, pour les explorer ou les exploiter, abandonner le sien propre qui est le relèvement individuel des buveurs.

*Principes.* — Quant à nos principes, nous pouvons les réduire à trois :

1° *L'engagement, au moins temporaire, d'abstinence totale.* Nous sommes persuadés que l'abstinence totale est le meilleur et le plus sûr moyen (nous évitons cependant, par excès de prudence, de dire le seul moyen) de relever les buveurs. Et comme nous croyons qu'il faut aller au plus sûr et au plus court, c'est exclusivement ce moyen-là que, pour notre part, nous leur proposons. Nous croyons, en outre, qu'il serait inefficace autant qu'impertinent de proposer ce régime à nos frères alcooliques sans nous y astreindre nous-mêmes. Nous croyons enfin que ce régime est le régime normal de l'homme, que non seulement il est sans inconvénient pour la santé physique et intellectuelle, mais que sa supériorité est aujourd'hui scientifiquement démontrée. Nous demandons par conséquent, sans hésitation, la pratique de l'abstinence totale à quiconque veut entrer dans nos rangs, soit pour se corriger de la passion, soit pour se préserver des tentations qui naissent de l'exemple de l'entraînement, de l'hérédité, soit pour donner à autrui l'exemple d'une absolue sobriété.

Les termes de notre engagement ne prévoient que deux infractions possibles à la loi de l'abstinence : l'usage religieux du vin dans la sainte Cène et l'usage médical, sur prescription formelle d'un médecin de préparations alcooliques. L'expérience prouve même que cette dernière exception n'est pas sans inconvénient.

Toutefois, les engagements pris dans la Croix-Bleue sont très rarement définitifs et pour toute la vie. Aux buveurs en particulier, quand ils font leurs premiers essais, nous recommandons de préférence les engagements à terme, et même à courte échéance, moins effrayants que l'engagement à vie, et dont la violation n'a pas le même caractère décourageant.

Un très grand nombre de membres de la Croix-Bleue renouvellent leur engagement d'année en année.

2<sup>e</sup> *L'emploi des moyens religieux*, et plus encore l'esprit religieux, évangélique, chrétien dans l'acception la plus large du mot, caractérisé aussi l'activité de la Croix-Bleue. Nous voulons travailler « avec l'aide de Dieu et de sa parole, » disent nos statuts.

Dans nos réunions, nous faisons toujours place à la prière, à la lecture et à l'explication de la Sainte Ecriture, au chant de cantiques de tempérance qui ont une forte saveur évangélique, à l'appel à la conversion intérieure, à la confiance dans celui qui seul pardonne le coupable, délivre l'esclave de la passion, régénère l'homme déchu.

3<sup>e</sup> Enfin, il y a un troisième caractère de notre Société que je tiens à relever parce qu'il est souvent méconnu : c'est sa *largeur*. On nous taxe volontiers d'étroitesse et d'intransigeance. Intransigeants, nous le sommes pour nous-mêmes, en ce sens que nous nous abstenons rigoureusement de toute boisson alcoolique, — fermentée ou distillée, aussi longtemps du moins que dure notre engagement. Mais nous déclarons expressément dans nos statuts que nous n'entendons pas condamner par là l'usage modéré que peuvent faire des boissons fermentées les personnes qui n'appartiennent pas à notre Société. La Croix-Bleue ne condamne pas le vin, la bière ou le cidre. Le membre de la Croix-Bleue ne se fait pas scrupule d'en avoir sur sa table, quand il lui arrive de recevoir un parent ou un ami non abstinant. Il leur en verse à boire — dans les limites de la modération, bien entendu. Il ne se croit pas parvenu lui-même à un degré de vie morale plus élevé que son frère modéré ; il s'interdit de prononcer sur lui aucun blâme. S'il recommande la pratique de l'abstinence totale, c'est à titre de remède exceptionnel pour un temps exceptionnel.

*Organisation.* — Un mot maintenant sur l'organisation de la Société française de la Croix-Bleue.

Elle renferme deux sortes de membres :

1<sup>o</sup> Les *adhérents*, qui ont pris pour un temps quelconque l'engagement de l'abstinence et qui l'observent fidèlement :

2<sup>o</sup> Les *membres actifs*, ayant été adhérents fidèles pendant trois mois au moins, ayant pris pour un an au moins l'engagement de s'abstenir et de combattre chez autrui l'abus de la boisson, et payant une cotisation mensuelle dont le taux, fixé par les sections, est ordinaire-

ment de 0 fr. 25. Ces membres actifs seuls ont droit de vote et constituent le noyau solide de la Société.

Les membres actifs d'une même localité forment une *section* qui s'administre elle-même, élit son bureau, fixe la périodicité de ses séances, etc. Il y a des sections locales dans les villages et dans les petites villes; il y a des sections de quartier dans les grandes villes.

Partout où il se trouve un certain nombre de sections assez rapprochées les unes des autres, elles se réunissent en un *groupe*: groupe urbain, comme le groupe de Paris ou celui de Lyon; groupe régional, comme celui de Montbéliard. Le groupe a son assemblée périodique, son comité, sa caisse, alimentée par un prélèvement fixe sur les cotisations qu'encaissent les trésoriers des sections.

Enfin, un *Comité national* dirige les destinées générales de la Société. Il est élu tous les deux ans par l'assemblée générale des délégués des sections. Le président de ce comité, ou président national, est désigné directement par l'assemblée générale.

Pour les détails complémentaires, voir les statuts qui sont à la disposition des membres du Congrès<sup>1</sup>.

Les sections tiennent le plus fréquemment possible, non seulement des réunions de membres (celles-ci sont en général mensuelles), mais aussi et surtout des réunions d'appel et de propagande dans des salles qui tantôt appartiennent aux sections, tantôt sont mises obligeamment à leur disposition.

Ces réunions publiques de tempérance sont encore une des créations originales de la Croix-Bleue. Des appels affectueux et énergiques alternent avec des témoignages de buveurs relevés. Des chants reposent de temps en temps l'attention de l'auditoire tout en parlant au cœur ou à la conscience. A la fin, des conversations individuelles sont engagées, si possible, avec les auditeurs que le hasard d'une promenade, d'un prospectus reçu dans la rue, a fait entrer dans la salle, et le carnet d'engagements est ouvert pour recevoir la signature de nouveaux adhérents.

Telles sont les réunions ordinaires, le plus souvent hebdomadaires. En outre, les sections de la Croix-Bleue organisent, toutes les fois qu'elles le peuvent, des réunions extraordinaires, des fêtes de tempérance, soirées avec récitation, musique, projections lumineuses, thé et gâteaux, une promenade à la campagne dans la bonne saison, etc. La plus grande diversité de moyens est admise et même recommandée. Dans les parties de notre association où circule la vie, chaque section, chaque membre rivalise d'ingéniosité pour l'invention et la mise en œuvre de ces moyens.

Un seul point reste fixe, c'est l'esprit général qui inspire et amène toute cette activité. Cet esprit ne doit jamais être l'esprit pharisaïque

<sup>1</sup> Un exemplaire de ces *Statuts nationaux* sera envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande à l'Agence de la Croix-Bleue, 33, rue des Saints-Pères, à Paris.

si justement flétri hier, à la tribune de notre Congrès par M. Buisson ; mais un esprit d'affection fraternelle de cordiale simplicité. Chacune de nos sections se considère comme une association amicale d'infirmiers de la Croix-Bleue. Les alcooliques, les malades, les blessés de la vie que nous allons ramasser, que nous essayons de guérir, nous les aimons ; ce sont pour nous des frères. Nous allons à eux la main tendue, le cœur ouvert ; nous nous intéressons à leur situation, à leur famille. Si nous acceptons pour nous le régime de l'abstinence, c'est afin de nous mettre sous la même loi que ces pauvres amis, c'est afin que rien chez nous ne puisse les rebuter, les humilier ou les révolter. Disciples de Jésus-Christ, ayant placé la croix dans notre titre et dans notre insigne distinctif, c'est dans un esprit de renoncement à nous-mêmes, d'amour désintéressé pour nos frères, sans préoccupation ecclésiastique ou sectaire, que nous nous efforçons de collaborer à la rédemption de l'humanité en relevant de leur abjection les membres les plus avilis du corps social.

### III. — STATISTIQUE.

#### Sections organisées :

|                  | 1885 | 1887 | 1889 | 1890 | 1891 | 1892 | 1893 | 1894 | 1895 | 1896 | 1898 |
|------------------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| Montbéliard.     | 10   | 7    | 9    | 4    | 4    | 7    | 7    | 9    | 10   | 9    | 4    |
| Paris et Seine.  | 1    | 1    | 1    | 1    | 1    | 4    | 5    | 7    | 8    | 10   | 12   |
| Lyon et Sud-Est. | »    | »    | 1    | 1    | 3    | 5    | 2    | 2    | 4    | 6    | 10   |
| Autres régions.  |      |      |      | 3    | 3    | 5    | 7    | 6    | 7    | 8    | 13   |
|                  | 11   | 8    | 11   | 9    | 11   | 21   | 21   | 24   | 29   | 33   | 39   |

#### Membres actifs :

|                  | 1879 | 1881 | 1885 | 1887 | 1889 | 1890 | 1891 | 1892 | 1893 | 1894 | 1895 | 1896 | 1898 |
|------------------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| Montbéliard.     |      | 2    | 103  | 179  | 181  | 86   | 102  | 130  | 140  | 173  | 154  | 160  | 249  |
| Paris et Seine.  |      |      | 21   | 84   | 61   | 70   | 87   | 108  | 115  | 127  | 136  | 156  | 218  |
| Lyon et Sud-Est. |      |      |      |      |      | 20   | 9    | 91   | 112  | 171  | 230  | 199  | 222  |
| Autres régions.  | 1    |      |      |      | 26   | 8    | 68   | 146  | 170  | 140  | 127  | 107  | 374  |
|                  | 1    | 2    | 124  | 263  | 268  | 184  | 266  | 475  | 537  | 611  | 647  | 622  | 1063 |

#### Sociétaires (membres actifs et adhérents réunis) :

|                  | 1879 | 1881 | 1885 | 1887 | 1889 | 1890 | 1891 | 1892 | 1893 | 1894 | 1895 | 1896 | 1898 |
|------------------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| Montbéliard.     |      | 3    | 166  | 224  | 211  | 93   | 139  | 152  | 207  | 231  | 185  | 248  | 321  |
| Paris et Seine.  |      |      | 51   | 176  | 258  | 270  | 341  | 392  | 435  | 425  | 370  | 366  | 566  |
| Lyon et Sud-Est. |      |      |      |      |      | 67   | 92   | 462  | 490  | 579  | 762  | 343  | 366  |
| Autres régions.  | 1    |      |      |      | 44   | 32   | 172  | 134  | 232  | 202  | 179  | 210  | 561  |
|                  | 1    | 3    | 217  | 400  | 513  | 462  | 744  | 1140 | 1364 | 1437 | 1496 | 1167 | 1811 |

D'après le recensement du 1<sup>er</sup> septembre 1898, la Croix-Bleue comptait en France à cette date, outre ses 39 sections organisées, 13 sections en formation, total 52.

# CONTRE L'ABUS DES BOISSONS ALCOOLIQUES

565

|                 | Hommes.    | Femmes.    | Sexe non mentionné. | Total.      |
|-----------------|------------|------------|---------------------|-------------|
| Membres actifs. | 469        | 496        | 108                 | 1063        |
| Adhérents.      | 378        | 359        | 14                  | 175         |
| Total.          | <u>837</u> | <u>855</u> | <u>122</u>          | <u>1814</u> |

Motif de la première signature :

|                                                |             |
|------------------------------------------------|-------------|
| Pour encourager les faibles par l'exemple..... | 907         |
| Pour se corriger.....                          | 385         |
| Pour se préserver ou pour motifs inconnus..... | 522         |
|                                                | <u>1814</u> |

Sur ce nombre se sont donnés comme

|                                   |              |     |
|-----------------------------------|--------------|-----|
| anciens buveurs abstinents depuis | 1 an et plus | 269 |
| » » »                             | 5 ans »      | 103 |
| » » »                             | 10 ans »     | 28  |

Ces derniers chiffres que nous avons tout lieu de croire fort au-dessous de la vérité, sont ceux qui représentent le mieux, à notre avis, les services réels que la Société Française de la Croix-Bleue a rendus à la patrie et à l'humanité. Elle a fait de 300 alcooliques au moins, 300 personnes sobres, rendues à leur devoir envers la famille et envers la Société. Elle a préservé en outre, par l'action constante de ces diverses section, des milliers de jeunes gens de l'exemple pernicieux auquel ils auraient presque fatalement cédé.

Nous n'ignorons pas que le caractère religieux et évangélique de notre œuvre la condamne à une infériorité numérique certaine, dans un pays en très grande majorité catholique de tradition et très peu religieux d'esprit. Mais nous ne renoncerions, pour aucune considération de succès extérieur, à ce qui nous paraît être la véritable force de notre société, et, tout en applaudissant très cordialement aux progrès que font à nos côtés les sociétés d'inspiration laïque, ou celles qui se fonderont, je l'espère, sous le patronage du clergé catholique, nous garderons fidèlement dans la grande armée française antialcoolique, la place modeste mais assurément utile que nous assignent nos traditions, nos statuts et par dessus tout nos convictions.

*Agence de la Croix-Bleue en France :*

Paris, 33, rue des Saints-Pères.

Journal mensuel : la *Croix-Bleue*, 1 fr. par an.

*Agences de la Croix-Bleue en Suisse :*

Genève : 7 rue de l'Evêché.

Berne : 39, rue de l'Arseнал.

Lauzanne : 33, rue de Bourg.

Bâle : 31, Marktplatz.



*Journaux mensuels illustrés*

(non officiels) représentant les principes de la Croix-Bleue.

*Feuille de tempérance.* 1 franc par an. Imprimerie Viret-Genton, Lausanne.*Illustrierter Arbeiterfreund.* 1 franc par an. Agence Croix-Bleue, Berne.*DISCUSSION***M. Fielden Thorp** (*York*) répond à M. Bianquis :

Tout en admirant sincèrement les services immenses qu'a rendus la *Croix-Bleue* soit en France, soit en Suisse, à l'œuvre de l'abstinence, je n'ai jamais tout à fait compris pourquoi on évite de recommander l'abstinence à tout le monde indistinctement.

Certes, nous ne devons jamais condamner ceux qui ne partagent pas notre manière d'envisager les choses ; mais je crois qu'on a le devoir d'essayer de convaincre tout le monde, qu'il faut donner l'exemple de l'abstinence, sinon pour son propre avantage — pour sa propre sûreté — du moins pour protéger ceux qui nous entourent, contre le danger qu'il y a à devenir victime de la boisson.

**M. Maillet** dit que la *Croix-Bleue* doit faire appel à toutes les bonnes volontés dans la lutte.

**M. Bianquis** pense que tout le monde ne peut être missionnaire. Il ne faut donc pas trop insister, mais laisser chacun libre du choix de ses moyens d'action.

**M. Babut** dit que les partisans de l'abstinence totale obligatoire ne tiennent pas assez compte de ce fait, qu'il y a des milieux absolument réfractaires aux idées de tempérance. Dans ces milieux, la prédication intransigeante de l'abstinence totale risque de repousser, tandis que la pratique de l'abstinence partielle amène à la cause bien des hésitants.

**M. Jacot** déclare que l'abstinence partielle telle que la préconise l'*Union Française Antialcoolique* sera un utile acheminement vers la guérison du fléau. Les expériences qu'il a faites dans sa région en sont une preuve manifeste.

**M. Hercod** estime qu'il faut songer davantage à la généralité ; il n'y a pas dans l'alcoolisme seulement des questions individuelles, il y a une question sociale, et pour entraîner la société, il faut un groupe toujours grandissant d'abstinents totaux, qui le soient non pas pour sauver tel ou tel individu, mis pour obtenir la sobriété de la société elle-même et tuer l'alcoolisme.

**M. Capper** ne trouve pas qu'il y ait un sacrifice dans le fait de l'abstinence totale et qu'il y a au contraire l'acquisition d'une force plus grande.

**M. Van der Meulen** dit qu'en Hollande, on a dit et pensé comme en France et comme MM. Babut et Jacot, ce qui n'a pas empêché l'abstinence totale de s'y implanter. Bien que, dans les Pays-Bas, l'abstinence

totale sincèrement pratiquée soit encore de date récente et seulement représentée par le *Volksbond* et la nouvelle société du *Kreisverband*, les résultats sont encourageants. Si toute personne ne peut être missionnaire, du moins tout le monde peut être abstinente et aux abstinents appartient l'avenir.

**M. le baron Mollerus** ne pense pas qu'en Hollande, il soit prouvé que l'avenir est aux abstinents, attendu que les nombreuses sociétés qui voient de jour en jour s'augmenter le chiffre de leurs adhérents ne recommandent que la modération.

**M. Raous** trouve qu'il y a certains malentendus dans la question. On ne peut pas exiger l'enseignement de l'abstinence totale dans les écoles. C'est l'œuvre des pasteurs et des Sociétés d'évangélisation. Dans la lutte contre l'alcool, il y a place pour l'abstinence totale et pour l'abstinence partielle, qui peuvent être représentées dans chaque commune. A Nîmes, par exemple, 5 ou 600 écoliers sont dans les ligues de l'*Union Française Antialcoolique*, tandis qu'une section de la *Croix-Bleue* travaille à la guérison des buveurs. Les deux Sociétés se complètent, forment une utile synthèse et prospèrent, grâce à leur aide mutuelle.

**M. Bayet** insiste sur ce fait que l'abstinence totale convient au buveur et à ceux qui entreprennent de le relever ; mais elle n'est pas indispensable ailleurs, ni même utile. L'instituteur en particulier ne peut au nom du gouvernement, enseigner l'abstinence totale ; il rappelle l'exemple du midi de la France où l'alcoolisme a été nul, tant que le vin seul y a été consommé et où le phylloxéra destructeur des vins, a été la cause directe de ce fléau.

**M. le président.** — La parole est à M. le pasteur Hoeck.

## Rapport sur la Société nationale chrétienne néerlandaise d'abstinence totale

PAR M. W. HOECK

Pasteur de l'Eglise néerlandaise évangélique à Bruxelles.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Deux nouvelles années se sont écoulées depuis que nous nous sommes rencontrés à Bruxelles, au sixième congrès. Avons-nous, depuis cette époque, gagné du terrain dans notre lutte ?

Dans un journal, je lis ce qui suit : La France est le pays de l'alcoolisme montant. La Belgique également, mais surtout la France. Partout ailleurs l'usage des boissons distillées s'est maintenu à peu près stationnaire aux Pays-Bas, en Angleterre, en Italie ; ou bien il a même diminué dans une proportion plus ou moins forte, comme en Norvège, en Suède, en Suisse, en Allemagne, au Danemark, au Canada. Mais en France l'augmentation est considérable et rapide.

Il est pénible qu'une telle chose se dise de la France, le pays qui nous reçoit en ce moment d'une manière si hospitalière. Et l'on n'aime point à médire de son amphytrion ni de son hôtesse.

Les Pays-Bas sont stationnaires. Je ne veux point appliquer ici le dicton : tout arrêt est un recul. Lorsque le flot mugit avec violence, c'est déjà beaucoup d'avoir préservé sa barque de descendre avec le courant. Des efforts puissants, une énergie soutenue sont déjà nécessaires pour cela.

En outre, nous faisons l'expérience, au cours de notre lutte, combien la puissance de notre ennemi est formidable, pareille à celle d'un hydre à plusieurs têtes ; c'est que le fisc et l'intérêt industriel se coalisent avec des situations sociales de toute sorte et, ce qui est le pire, avec les plus basses passions de l'homme, pour faire front, telle une seule puissance gigantesque, au rare individu dont la conscience s'est réveillée et qui cherche, mu par le sentiment stimulé de la pitié humaine, les moyens de préserver son peuple de périr dans le flot de l'alcool.

Réussirons-nous jamais ? telle est la question que nous pouvons nous adresser à nous-mêmes avant de poursuivre notre lutte.

Parlant en ce moment des Pays-Bas, je dis que j'ai encore de l'espoir. Le peuple néerlandais porte au fond du cœur de nobles sentiments ; il s'y révèle des principes et des mobiles qui sont ennemis de ce qui est égoïsme et orgueil, bassesse et bestialité, ce sol fangeux dans lequel la plante parasite de l'alcoolisme croit si plantureusement. Les fêtes nationales, célébrées l'année dernière à l'occasion du couronnement de la bien-aimée et vénérée reine Wilhelmine, en ont fourni une magnifique preuve. Le secrétaire général de la société que j'ai l'honneur de représenter en ce moment, écrit à ce propos ce qui suit dans le rapport annuel : Notre peuple a salué sa reine de ses applaudissements, et il ne s'est pas laissé tenter par les boissons enivrantes. On a fêté et chanté, et il n'y en eut guère, le lendemain, qui avaient à rougir d'eux-mêmes ou des autres. Quelque chose a été ressenti de la bénédiction de la sobriété.

Mesdames et Messieurs, j'ai assisté moi-même à l'entrée solennelle de la reine et aux fêtes dans la capitale du pays, Amsterdam ; et pendant toutes ces journées, je n'ai éprouvé que de la joie sans mélange. dont ce que je viens de signaler n'était pas la moindre cause. J'ai compris ceci : que le peuple était sous l'effet magique de l'idéal, qui avait revêtu une forme visible dans la figure d'une jeune fille candide de dix-huit ans, la reine des Pays-Bas. Souiller un tel idéal par la rudesse, la débauche, la conscience populaire s'y opposait.

Donnons aux nations un idéal. Implantons dans les cœurs des sentiments nobles, des mobiles purs. Faisons apparaître aux yeux de tous ce qui élève, ennoblit, ce qui délivre de la bestialité, du matérialisme terre-à-terre, de l'égoïsme. Dans cette voie se trouve le salut, le relèvement. Notre lutte contre l'alcool fait alors l'office de Jean-Bap-

tiste, qui devait préparer le chemin au Christ. Mais aussi, dans cette voie seulement, nous verrons un résultat de notre lutte. Le mal n'est-il pas toujours vaincu par le bien ? La misère de l'alcool n'est-elle pas à la fois mère et fille de la démoralisation d'un peuple ?

En ce qui concerne la Société nationale chrétienne néerlandaise d'abstinence totale, qui m'a délégué à ce congrès, comme il y a deux ans à celui de Bruxelles, je puis renvoyer au rapport présenté alors pour vous faire voir que cette société s'étend continuellement. De plus en plus elle devient la plus grande, la plus influente des différentes sociétés luttantes. Et elle prouve par là que le point de vue de l'abstinence totale se révèle toujours davantage comme étant le véritable. Il y a deux ans, je signalai 85 sections de cette société; aujourd'hui je puis en signaler 99; le nombre des membres effectifs s'élève à 5,392 et celui des membres adhérents à 1,815. Il existe, en outre, 3 sections spéciales pour femmes avec 68 membres, dans les villes de La Haye, Rotterdam et Groningen, et puis encore 35 sections pour enfants. Le nombre des cafés de tempérance s'est élevé à 23. Les débits ambulants de café circulant dans les rues et stationnant aux principaux foyers d'attroupements populaires sont nombreux, surtout dans les grandes villes. Rotterdam possède même un bateau de tempérance, qui cherche à desservir les navires à l'ancre. Les sociétés de chant qui s'organisent dans les sections rendent également grand service. Une vérité s'accepte parfois mieux quand on la chante que quand on la prêche. Une des sections possède même un corps de musique, ce qui, aux Pays-Bas, dit beaucoup.

L'agent voyageur est d'une grande utilité et constitue un lien vivant entre les différentes sections. Les rapports de la Société avec les autres Sociétés luttantes sont toujours amicaux; à preuve, le deuxième congrès national à tenir au mois de mai prochain.

J'ai parlé tout à l'heure de la puissance d'un idéal; notre Société, elle aussi, puise sa force, a ses racines dans un idéal: l'amour du Christ, dont l'action dans nos cœurs se révèle par le sacrifice de nos habitudes de boire, pour sauver notre peuple de la malédiction de la boisson, afin qu'il puisse recevoir les bénédictions qui sont en Christ, bénédictions qui sont destinées à devenir l'héritage commun de l'humanité entière. Notre œuvre est donc à la fois chrétienne et sociale.

Nous avons foi dans notre idéal et nous voulons le maintenir à cette époque critique, qui est en travail de beaucoup de choses dont les formes ne se dessinent pas encore avec précision, mais dont les contours sont déjà suffisamment visibles pour que tout homme bien pensant, tout cœur sérieux, tout être charitable regarde avec inquiétude devant soi. Ce qui avec tout cela attriste plus que toute autre chose c'est que notre époque manque d'idéal.

Et pourtant, n'y a-t-il pas une lueur à l'horizon ? Mesdames et Messieurs, il existe un idéal à notre époque autour duquel nous pouvons nous grouper. Il s'appelle : TEMPERANCE. Ce congrès se tiendrait-il

si cet idéal nous faisait défaut ? Puissions-nous tous, à la fin de cette semaine, quitter ce grand Paris, affermis dans la foi, dans la charité, dans l'espérance, pour continuer la lutte avec plus de courage. L'Eglise chrétienne tout entière, dans la multiplicité de ses manifestations, a révélé son unité, sa catholicité en célébrant la fête de Pâques. Le son des cloches pascals retentit encore dans nos oreilles et dans nos cœurs. Il nous a parlé de la vie naissant de la mort, de charité, de justice et de paix.

Puissent ces forces spirituelles agir également par ce congrès. Les 5372 membres effectifs avec les 1815 membres adhérents de notre Société vous saluent en la délégation de ma personne, et remercient l'incomparable Paris pour l'honneur qu'il nous rend en nous recevant sur son territoire, afin d'y être instruits, retrempés, fortifiés pour la lutte difficile mais non désespérée.

J'ai dit.

**M. le Président.** — La parole est à M. le Rév. Worsfold.

## **The work of the Church of England Temperance Society**

**L'œuvre de la Société de Tempérance de l'Eglise anglicane**

PAR M. LE RÉV. WORSFOLD

*Analyse.* — Déjà en 1882, quelques membres du clergé et quelques laïques de l'Eglise Anglicane s'unirent avec d'autres personnes pour instituer des sociétés d'abstinence.

En 1845, plus de 2.000 médecins ont déclaré qu'il n'était pas nécessaire de faire usage des boissons fermentées pour se bien porter, et même que si l'abstinence devenait générale, elle contribuerait à la santé et au bonheur de la race humaine. Dès ce moment, l'œuvre de la tempérance fit des progrès rapides.

C'est en 1859 que l'Eglise Anglicane est entrée dans la lutte, et sa société de tempérance fut fondée sur la même base que les autres sociétés. Mais en 1870, pour gagner plus d'étendue et d'adhérents, une section de modérés fut ajoutée. On a senti que bien des personnes qui ne pouvaient pas prendre l'engagement d'abstinence, pouvaient aider dans les différentes œuvres de la société, comme les suivantes : *Les Bandes de l'Espérance* ou écoles de tempérance, — contre la vente de la boisson le dimanche, la propagande dans les prisons, la fondation de cafés de tempérance, de salles de lecture, etc.

A peu près un million de personnes font partie de cette organisation, et 50.000 livres sont dépensées chaque année.

Mais il reste encore tant à faire qu'il est bien nécessaire que les amis de la tempérance, dans le monde entier, s'unissent pour prendre conseil les uns des autres afin d'avancer cette cause pour l'humanité et à la gloire de Dieu.

As one who began public labours in connection with Temperance Reform more than fifty years ago I very willingly take part in this Congress and feel grateful for the privilege of representing the Church of England Temperance Society in this distinguished assembly.

Although the Society which has commissioned me to speak for it on

this auspicious occasion was not the first English organization to enter the arena in the warfare against the ravages of strong drink, yet its association with the clergy and lay members of the Church of England, has given it special opportunities and responsibilities in relation to the war against intemperance, so that, I believe, the older temperance societies of the British Empire have looked on the work of their younger sister with a specially friendly eye.

While speaking of the later rise of this distinct temperance organization within the bosom of the Church of England, yet it is both pleasant and important to recall that one of the very earliest, if not the earliest temperance societies in England began in the vestry of Christ Church, Bradfort, about the year 1832. From that date onward churchmen, both clerical and lay, in various parts of England, joined with members of other religious bodies (those belonging to the Society of Friends being honourably conspicuous) in promoting total abstinence societies. There had been some years earlier what were called Moderation Societies, based from abstinence from spirituous liquors mainly. It was felt, however, that to grapple with the evils of intemperance nothing short of total abstinence from all intoxicating drinks as beverage would suffice. And this conviction was greatly helped by a declaration which appeared about the year 1845, signed by over 2,000 medical men of all ranks in every part of the British Empire, from the Court physicians and leading metropolitan surgeons down to the humbler country practitioner familiar with the needs and circumstances of the working classes, stating that the maintenance of health is perfectly compatible with entire abstinence from fermented liquors; and that such abstinence, if general would immensely contribute to the health and happiness of the human race.

From this date temperance work went on with an ever increasing momentum, including parliamentary efforts by Mr. J. Silk Buckingham, M. P. for Sheffield, and the diminution of the hours for sale of intoxicating drinks on the Lord's Day—not to overlook the rise of the U.K.A. in 1853 which has powerfully called attention to the evils of the drink traffic. During all this time, however, the Church of England, in her *corporate* capacity, had hardly recognised temperance effort. Hence, in the year 1859 the Rev. Stopford Ram, then vicar of Pavenham, Beds., hit on the happy expedient of asking the clergy of the Church of England, who abstained from intoxicating drinks, to sign a manifesto which, with signatures appended—593 names, I believe—filled one page of the *Times* newspaper.

Shortly after this was launched the Church of England Temperance Society, with, I believe, the Very Reverend Dr. Close, Dean of Carlisle, as its first president, and Dr. Hills, the Bishop of British Columbia, and other distinguished men, as vice-presidents. From this time onward conferences were held all over England, and in

most dioceses associations formed, the headquarters of the Society being in London.

Among the clergy who joined the Society about this time was the Rev. Canon Ellison, vicar of Windsor. He threw himself with great ardour into the cause—became chairman of the executive committee about 1870, and very seriously considered how best to adapt the work of the Society so as to enlist wider sympathy and support than ad so far been accorded to the Church of England movement. So in 1872 it was agreed that whilst total abstinence should still remain the basis of the Society for reclaiming the intemperate and for all who were able and willing to renounce the use of intoxicants, either as the basis of their own convictions as to its propriety or as a better means of influencing those to whom abstinence was a necessity, yet that others who could not for various reasons see their way to the practice of total abstinence should be invited to join the Society as partial abstainers, and as desirous of conscientiously exerting themselves in endeavours to suppress intemperance by their example and influence, in preventive work, such as Bands of Hope, by legislation restrictive of the sale of strong drink, especially on the Lord's Day, and by measures for reclaiming the intemperate and criminal classes, such as the Police Court Mission and by counter-attractions to the public-house, such as British Workmen Coffee Houses, Temperance Hotels, Reading Rooms, &c., &c.

Thus it will be seen that the work of the C.E.T.S. is not comprehensive. Intended to enlist all practical philanthropists in a decided and persistent endeavour to stamp out the ravages of intemperance, not only by individual abstinence but also by every collateral and auxiliary agency which may suggest itself on the lines of practical Christianity or the dictates of enlightened statesmanship. Indeed, one of the cardinal principles of the C.E.T.S. is that as intemperance is a sin against God as well as a crime against society, all endeavours to diminish and destroy this foul fiend must be made on Christian principles, actuated by Christian motives, and sustained by the enabling grace of God the Holy Ghost in answer to constant prayer and believing dependence on the promised aid of the great Captain of our Salvation, the Lord Jesus Christ.

It is not altogether easy to tabulate either the exact total of work done by the Society, or of its funds because there are Church Temperance Societies in many parishes not directly affiliated to the central organization, and also because those who are thus connected, do not always make returns. Speaking, therefore, in very general terms, it may be stated that the C.E.T.S. is a centre of temperance effort in all conceivable methods of assaulting the foe. Moral suasion for the drunkard, Christian expediency and brotherly love for those who have not been overcome by drink, legislative and municipal reform as a citizen's responsibility against fiscal encroachments and erroneous

commercial ideas, with counteractive social attractions in the way of wholesome beverages and innocent recreations, the power of the Press by manifold agencies and the didactic force of the living voice in lecture room pulpit and platform, being all made subservient to the high purpose of freeing our land from the monster which pollutes our homes, paralyses our industry, profanes our Sabbaths, poisons the springs of our youthful life degrades its manhood, shamelessly outrages the reverence due to woman, both as wife and mother, confiscates the gifts of Christian charity and scorns the claims of religious obligation.

Something like a million of persons, young and old, are connected with this organization, and some £ 50,000 are spent annually by the Central Executive and its various branches in temperance work. These figures, however, do not represent anything like what ought to be the strength of the movement in the National Church of England, making full allowance for the vast and powerful organizations at work throughout the land in other connections. It is painfully clear that the conscience of the National Church is not so thoroughly aroused to the evils of the drinking system as one could desire; and yet looking back as I can for more than half a century, one is thankful for progress of a very decided kind. The provision of non-alcoholic beverages at all public entertainments. The very decided attitude on the temperance question taken by the Archbishop of Canterbury and several other bishops, is a powerful factor in moulding public opinion, and encouraging temperance efforts. Still there is a large mass of even religious persons who give no practical help—the power of the drink traffic is no doubt great as regards the hindering of righteous legislation, and millions of all classes are still the slaves of those sensual appetites of which the love of alcoholic drink is at once the expression and the sustenance. There is then still great need for all the friends of temperance throughout the world to combine together, to take counsel one with another, to resolve in view of the righteousness of the cause they have embraced, its justification on scientific and moral grounds, the needs of humanity and the glory of redressing a great wrong, and of advancing an enterprise which is in sympathy with every other humane and benevolent undertaking, that they will not relax their efforts, nor abate their zeal, so long as the drink curse remains to confiscate the bounties of God's providence, to paralyse the energies of the Christian Church, to make sad hearts which God intended to be glad, and to gladden only those who, lost to every high and holy feeling, find mirth in madness, and joy in shame.

**M. le Président.** — La parole est à M. le docteur Legrain qui développe les principes de l'Union française antialcoolique et l'importance qu'elle a prise en France depuis le Congrès de Bruxelles. Il dépose sur le bureau et fait distribuer la notice ci-dessous.



## L'Union Française Antialcoolique

Association fédérale contre l'usage des Boissons spiritueuses

**Fondation.** Avril 1895. C'est la première Société française de Tempérance ayant proclamé le principe de l'*abstinence volontaire* des spiritueux comme un **but hygiénique** à atteindre <sup>1</sup>.

**Principes :** L'alcool sous toutes ses formes est un **poison**.

(Eaux-de-vie, naturelles ou artificielles, liqueurs, apéritifs, etc. ; les observateurs, hommes de science ou autres sont unanimes à le déclarer. Non seulement l'alcool est *inutile* à l'homme et ne doit pas entrer dans sa consommation *alimentaire*, même accidentellement, mais il est *nuisible* à sa santé physique et morale. Bien plus, l'alcoolisme, qu'il engendre, nuit à la *famille*, compromet la santé des *enfants*, retentit de mille manières sur l'équilibre *social*.

**Conclusion :** Non seulement il est logique de s'en priver, mais il est *patriotique* de s'en abstenir *ouvertement*.

Cette proscription ne s'étend pas aux *boissons fermentées*. (Vin, cidre, bière), bien préparées et prises avec *modération*.

L'U. F. A. est donc une Association pour l'**abstinence limitée** aux boissons dites spiritueuses (alcools de distillation).

**Organisation.** La vulgarisation des principes de l'U. F. A. est une œuvre essentiellement *individuelle*, puisqu'elle est basée sur l'*exemple*. L'U. F. A. se propose donc de développer au maximum l'*initiative individuelle*. La **coopération** permet seule à l'œuvre de prendre un grand et rapide accroissement. Ainsi comprise, l'U. F. A. est une œuvre essentiellement **décentralisée**.

La décentralisation permet en outre à tous les Français, de quelque opinion qu'ils soient, à quelque confession, à quelque groupe social qu'ils appartiennent, de propager les principes de l'U. F. A. tout en restant **syndiqués** avec l'œuvre générale.

**Conclusion :** L'U. F. A. est un agrégat de Sociétés locales *autonomes*, *libres* de leurs moyens d'action, *indépendantes* les unes des autres, mais travaillant toutes autour de ce principe commun : **abstention des spiritueux**.

**Nombre des sociétés locales** (sections de l'U. F. A.) : 435 <sup>1</sup>.

**Chiffre des membres** : 45.000.

**Topographie.** L'œuvre s'étend à 72 départements sur 86. En 4 ans, elle s'est implantée dans presque toute la France. Sa répartition

<sup>1</sup> La Société de la Croix-Bleue, fondée antérieurement, proclame la nécessité de l'*abstinence complète*, mais seulement comme un *moyen* de relever les buveurs.

<sup>2</sup> Depuis le Congrès, le chiffre des sections a atteint 812.

est assez inégale. Les départements à la tête du mouvement sont : *Lot* (194 sociétés), *Haute-Garonne* (66 sociétés), *Paris* et *Seine* (59 sociétés), *Meuse* (34 sociétés), *Aisne* (19 sociétés), *Ardèche* (15 sociétés), *Seine-Inférieure* (14 sociétés), *Haute-Savoie* (13 sociétés), *Nord* et *Haute-Vienne* (10 sociétés).

### **Œuvre de l'U. F. A.**

L'Union a rencontré des sympathies dans tous les milieux où elle s'est adressée.

**Armée :** Elle a publié un manuel à l'usage des soldats. Elle est autorisée dans les armées de terre et de mer. Nombre de sections comptent des officiers de tout grade et des soldats.

**Enseignement.** Elle a contribué à l'élaboration des programmes prescrivant l'enseignement antialcoolique dans les écoles de tous les degrés.

Plus de 300 groupes sont formés dans les maisons d'enseignement (lycées, collèges, écoles primaires) avec l'approbation des autorités.

Plus de cent inspecteurs prêtent un concours actif à l'œuvre.

Deux sections existent parmi les étudiants.

L'Union a complété les œuvres para- et post-scolaires en se mêlant aux patronages, associations d'anciens élèves, etc.

Presque tous les groupes comptent des autorités du monde enseignant.

**Milieux religieux.** L'Union est *neutre* en matière religieuse. Grâce à cette indépendance, respectueuse de toutes les convictions, elle compte des groupes et des adhésions isolées dans toutes les confessions.

**Femmes.** D'importantes sociétés féminines ont été fondées.

**Enfants.** Plusieurs groupes extra-scolaires ont été créés.

### **Résultats.**

L'émulation, l'appel à l'initiative libre de chacun ont produit une multitude de résultats inespérés.

**Publications.** Deux journaux mensuels paraissent : *l'Alcool* et *l'Etoile Bleue*.

Manuels antialcooliques, scolaires et autres, tableaux, graphiques, affiches, volumes de nouvelles, tracts, images, almanachs, vues pour projections sont en grand nombre l'œuvre des membres des sociétés de l'U. F. A.

**Conférences.** La propagande par la parole a pris une extension énorme. Plus de 6.000 conférences ont été données dans tous les milieux, à la ville et à la campagne, en particulier dans les milieux scolaires, dans les *hôpitaux* et les *prisons*.

**Œuvres diverses :** Restaurants, cercles et roulottes de tempérance,  
Maisons du marin,  
Maisons du soldat,  
Assistance par le travail et assistance morale pour les familles  
de buveurs, etc.

Telles sont les principales créations rangées sous l'insigne de l'U. F. A. l'*Etoile Bleue*, et qui font honneur à l'esprit de charité et au dévouement patriotique des diverses sociétés confédérées.

L'œuvre de l'*Union française antialcoolique*, dont on vient de donner un faible aperçu, représente en même temps que l'effort le plus sérieux et le plus fructueux qui ait jamais été fait en France dans la lutte contre l'alcoolisme, un bel exemple de ce que peut une ligue dont les principes sont clairs, facilement compréhensibles, et qui base son action sur la collaboration simultanée de chacun. L'*indépendance dans l'Union*, telle est la formule de l'U. F. A., être impersonnel dont le centre, la tête est partout où se rencontre une individualité décidée à agir et à payer de sa personne.

L'U. F. A. est responsable de l'agitation antialcoolique dont la France est maintenant le siège parce que ses émissaires, gens de volonté et d'énergie sont partout. Elle a suscité, grâce à cela, la formation d'autres sociétés locales, à base de simple modération, timide essai de gens qui, inhabiles encore au sacrifice individuel, ont pourtant compris qu'il fallait faire quelque chose contre le mal.

Enfin l'*Union* a été l'âme et l'organisatrice du **VII<sup>e</sup> Congrès International** contre l'alcoolisme réuni à Paris en Avril 1899<sup>1</sup>.

L'U. F. A. est à l'avant-garde du mouvement de tempérance en France. Elle ne combat pas l'usage modéré du vin, du cidre et de la bière et elle estime que l'*abstention limitée aux spiritueux* doit suffire pour combattre victorieusement l'alcoolisme. Si le malheur voulait qu'il n'en fut pas ainsi, l'U. F. A. aurait encore le mérite d'avoir préparé le pays aux sacrifices suprêmes en acclimatant le principe et la pratique de l'abstention systématique.

### **Renseignements :**

*Siège de la Fédération :* 5, rue Latran, Paris. On y trouve prospectus, brochures, statuts et, d'une manière générale, tous éléments utiles soit pour adhérer isolément, soit pour constituer des sociétés locales.

Cartes de membres, formules d'engagement sont envoyées gratuitement à tout groupe qui se forme.

On devient membre de la fédération en versant une cotisation minimum de 1 fr. Les cotisations des membres appartenant à des sections de l'U. F. A. sont fixées par ces sections.

<sup>1</sup> Depuis le Congrès, la circulaire fameuse du général de Gallifet, ministre de la guerre, qui supprime l'alcool dans l'armée, est venue donner une éclatante consécration à la campagne d'abstinence des spiritueux inaugurée par l'U. F. A.

Pour tous avis, écrire au siège social.

Un agent est à la disposition du public de 2 h. à 5 h.

**Abonnements :**

*L'Alcool*, journal mensuel, 1,50. — Union postale, 2,00.

*L'Etoile Bleue* (journal des sociétés enfantines) : 1 fr. — Union postale 2 fr.

## DISCUSSION

A l'appui de l'exposé fait par M. le Dr Legrain, un certain nombre de représentants des sections de l'Union, donnent des renseignements complémentaires et déposent les notices suivantes :

### 1<sup>o</sup> Union française antialcoolique.

(Section de Honfleur).

#### RAPPORT PAR M. ULLERN.

La première tentative d'une œuvre de tempérance dans notre ville, est due à Lady Beauchamps.

Dans son grand amour pour ses semblables, elle s'était attachée à relever des hommes tombés au dernier échelon de la société : employés au déchargement des charbons. Ces hommes sont sans domicile, sans abris et repris de justice pour la plupart ; il s'en trouve parmi eux qui ont occupé de belles positions : médecins, notaires, avoués, artistes, et tous n'ont qu'une même cause commune de déchéance : « l'Alcoolisme. Le seul but de leur vie paraît être de satisfaire leur funeste passion.

Emue de cet état de choses, Lady Beauchamps fonda un restaurant de tempérance dans lequel 40 à 50 de ces malheureux venaient quotidiennement se nourrir.

Au bout de quelques années, l'œuvre fut abandonnée par suite du départ de sa fondatrice et du manque de fonds.

Ce ne fut qu'au mois de juin 1898, que M. Collet Mikkelsen, avec le concours de M. le pasteur Faure, fonda ici une section de la ligue contre l'usage des boissons spiritueuses.

Des personnes soucieuses de lutter contre l'envahissement de ce terrible fléau de l'alcoolisme, ne tardèrent pas à se joindre à eux et la section compte aujourd'hui 25 membres actifs. Une section cadette est sur le point d'être formée, car la société pense que l'avenir de l'œuvre de la tempérance est dans la protection de la jeunesse.

Des placards antialcooliques de M. Monod viennent d'être apposés dans toute la ville.

La section exprime enfin le désir et l'espoir qu'il sera donné prochainement à Honfleur des conférences par ces hommes, qui se font les porte-voix de la grande ligue contre l'alcool.

## 2<sup>e</sup> Union française antialcoolique.

(Section ouvrière du Havre, dite la « Solidarité » fondée en juillet 1897, par M. P. Allégret.)

Cette section se compose de quatre branches :

1<sup>o</sup> La section aînée, la « Solidarité », composée en très grande partie d'ouvriers, et comprend 190 membres. Cette section est actuellement présidée par M. le D<sup>r</sup> E. Sorel, directeur de la Clinique du boulevard François 1<sup>er</sup>, chirurgien du nouvel Hôpital ;

2<sup>o</sup> La section cadette de garçons n<sup>o</sup> 1, qui comprend 150 membres et qui est présidée par M. J. Audouin ;

3<sup>o</sup> La section cadette de garçons n<sup>o</sup> 2, présidée par M. M. Crouzet, qui comprend 90 membres ;

4<sup>o</sup> La section cadette de filles, présidée par M<sup>lle</sup> Lacheret, qui comprend 100 membres, soit un total de 530 membres, dont à peu près 500 sont membres actifs, ayant signé l'engagement.

Chacune de ces sections a une réunion mensuelle, et le nombre des membres augmente presque journellement.

M. Allégret dispose, pour ses réunions mensuelles, d'une lanterne à projections, et d'environ 150 vues antialcooliques.

La « Solidarité du Havre » a déjà fait apposer des affiches sur les murs de la ville et fait distribuer des prospectus le jour de la Toussaint, par deux de ses membres.

Un assez grand nombre de membres de la « Solidarité », sont d'anciens buveurs relevés.

**M. le Président.** — De l'Union française antialcoolique se rapprochent les Unions dites *Solidarités* dont M. Quiévreux va entretenir l'Assemblée, et qui forment autant de sections de l'Union française.

## Communication sur les Solidarités de Roubaix et de Lille

PAR M. A. QUIÉVREUX (DE LILLE)

La tâche urgente à l'heure actuelle est de refaire l'éducation morale de notre peuple et cela ne peut se faire que par la coopération de toutes les bonnes volontés. C'est cette pensée qui a amené la fondation de nos « Solidarités. » Ce que nous nommons de ce nom, ce sont des bâtiments, où différentes œuvres de lutte morale et d'éducation populaire ont leur siège, et, par le fait même de cette communauté de siège, elles ont en partie les mêmes membres et se prêtent un concours réciproque. Ce sont des lieux où nous nous efforçons d'amener les hommes de bonne volonté à solidariser leurs efforts pour faire eux-mêmes l'œuvre de leur éducation mutuelle.

Je vais vous décrire celle de Roubaix. Une grande et belle salle de conférences pouvant contenir environ 600 personnes. A l'entrée, logement pour le concierge ; en face, un parloir-bibliothèque. Au premier étage, une salle plus petite pour les réunions plus intimes. Voici les œuvres qui s'abritent dans ces salles : la Ligue antialcoolique, section de l'Union française antialcoolique ; la Croix-Bleue ; la Ligue contre l'immoralité publique et privée ; une Société chorale, la Fraternelle ; une Société de Secours mutuels ; un ouvroir pour femmes ; des écoles populaires du Dimanche et du Jeudi ; des conférences religieuses. Chacune de ces œuvres a ses réunions régulières. Vous avez peut-être remarqué les conférences religieuses. Nous sommes, en effet, des croyants et nous ne pouvions ni ne voulions dissimuler notre foi. Mais ces conférences religieuses sont annoncées sous leur titre spécial et parfaitement distinctes des autres. Nos conférences antialcooliques et morales conservent leur caractère spécial. Nous avons agi avec une telle franchise et une telle loyauté que tous ont compris que notre œuvre morale n'était pas un moyen détourné de propagande confessionnelle. Aussi il y a à nos conférences morales un auditoire des plus variés comprenant des catholiques, libres-penseurs, socialistes et anarchistes.

La Solidarité de Lille est analogue à celle de Roubaix sans lui être exactement semblable. Elle ne comprend ni la Chorale, qui n'existe pas encore, ni la Société de secours mutuels qui, pour diverses raisons, a son siège dans un autre local. En revanche, les bâtiments de la Solidarité comprennent à côté de la salle des conférences moins belle et moins vaste et qui sert aux mêmes ligues qu'à Roubaix, toute une installation de cercle populaire : cour avec jeu de boule, salles de gymnase, de billard et de jeux, salles de lecture. Par la volonté de la donatrice, ces salles servent à deux groupes : l'un, le plus important, est une Union chrétienne de jeunes gens. Cette Union, dont les membres actifs se déclarent des chrétiens, ne demande à ses membres associés qu'une seule chose, la volonté de la vie morale. L'autre est un groupe d'étudiants et d'universitaires, qui se réunissent non seulement dans le but de converser mais aussi d'étudier les questions morales et sociales et d'entrer en communion avec le peuple. Nous avons organisé dans ce but des soirées populaires récréatives, qui ont obtenu un vrai succès.

De temps en temps, à Lille comme à Roubaix, des fêtes données le plus souvent sous le patronage de la Ligue antialcoolique, convient les membres de ces divers groupes et de ces ligues. Les conversations, les jeux, la joie goûtée en commun forment des camaraderies.

En somme, nous n'avons rien fait d'extraordinaire. Conférences antialcooliques et morales, soirées populaires, groupes de jeunes gens, cercles ouvriers... tout cela existe et même plus beaucoup complètement en bien des endroits.

L'originalité de notre œuvre, si elle en a une, c'est d'avoir réussi et

solidarisé toutes ces choses afin qu'elles se prêtent un concours réciproque. Chacune de ces œuvres, isolée surtout dans les proportions, hélas ! où nous les réalisons, est une bien petite œuvre. Réunies ensemble, elles forment peut-être quelque chose de nouveau et de plus important : elles constituent un *milieu nouveau*. Et pour dire le dernier mot, c'est là en réalité le but que nous poursuivons. Les deux grandes conditions du salut social, c'est à la fois le changement des individus et la transformation des milieux. L'une de ces conditions ne peut pas aller sans l'autre. Cela aussi, nous ne l'avons pas inventé, mais nous l'avons senti profondément. Si l'on s'adresse seulement aux individus dans des discours ou des conférences, on en touchera sans doute quelques-uns, mais ils retourneront dans leur milieu et les impressions reçues se dissiperont. Si l'on prétend, au contraire, transformer directement le grand milieu social, si l'on s'attaque aux constitutions et aux lois, sans doute on obtiendra quelques bons résultats. Mais la tâche est difficile et presque irréalisable. Archimède était prêt à soulever le monde, s'il avait eu un point d'appui. Pour soulever le milieu social, il faut aussi des points d'appui. Alors que reste-t-il à faire ? Il reste à créer ces points d'appui. Il faut créer ces petits milieux, qui soient comme des foyers de vie morale. Et peut-être, un jour, par la multiplication de ces petits foyers, et par leur solidarité (car il faudra qu'à leur tour ils se solidarisent) tout le milieu social se trouvera transformé. En somme, quiconque étudie l'histoire s'aperçoit que les grandes transformations sociales se sont faites par la multiplication de ces petits foyers.

Mais comment créer un milieu ? Un milieu est une chose complexe qui doit embrasser tout l'homme. Une ligue antialcoolique n'est pas un milieu : elle ne répond qu'à un côté des aspirations morales de l'homme. Les églises elles-mêmes, du moins telles qu'elles sont constituées à l'heure actuelle, ne sont pas des milieux : elles aussi ne répondent qu'à un côté des besoins humains. Un milieu doit répondre à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine. Et alors il nous a semblé que le mot du problème, c'était le mot : *Solidarité*. Solidarisons toutes les œuvres d'éducation, de lutte, de réforme et d'amélioration, solidarisons les efforts de tous les hommes de bonne volonté venus des points les plus divers..... et il se trouvera que, par cette coopération, un milieu se créera peu à peu.

Sans doute ce que nous avons fait n'est qu'un tout petit commencement. Dans la solidarité de l'avenir, telle que nous la rêvons, il devrait y avoir, outre les esquisses d'œuvres dont je viens de parler, un bureau de placement, un théâtre, un journal, un restaurant, des sociétés coopératives de consommation et même de production et sans doute bien d'autres choses encore : en un mot, un *milieu complet*, orienté tout entier vers la vie morale. Nous sommes loin du but. Mais comme le disait un prophète hébreu : « Qui est-ce qui méprise le temps des

petits commencements? ». En tous cas, nous croyons avoir non pas inventé, mais mis en évidence le mot qui est le mot de la solution : c'est le mot que nous avons gravé sur nos portes parce qu'il était gravé dans nos cœurs, et que nous essayons de graver dans le cœur de tous : le mot *Solidarité*. Et c'est pour cela que nous vous avons parlé de nos œuvres de Roubaix et de Lille, malgré leur petitesse et leurs imperfections dans l'espoir que d'autres feront beaucoup mieux.

**M. le Président.** — Le principe d'abstinence partielle proclamé par l'Union française antialcoolique a germé encore dans une autre direction ; témoin la Société Saint-Maurice qui réunit des prêtres abstinents.

La parole est à M. l'abbé Naudet, sur ce sujet.

**M. l'abbé Naudet** donne lecture d'une note sur la *Société de tempérance Saint-Maurice*.

J'adressai à M. le D<sup>r</sup> Lancry, chroniqueur de la *Justice sociale*, dont j'ai la direction, vers l'automne 1898, une lettre où je l'invitais vivement à agiter la question alcool et antialcoolisme. Le but à atteindre, était de faire connaître la question à la masse du clergé catholique et de l'entraîner à l'apostolat contre le fléau de l'alcoolisme.

Convaincu qu'à notre époque, les paroles ont perdu une grande partie de leur éloquence et que seuls les actes comptent encore pour quelque chose, M. Lancry résolut, comme moyen de propagande particulièrement efficace, de fonder une Société de tempérance, réduite au minimum de formalités possible.

On supprima la cotisation, les statuts, les insignes, et l'on ne forma qu'un bureau. Ce bureau se composait d'un président, M. l'abbé Naudet, choisi en sa double qualité de directeur du Journal et d'abstinents complet de boisson alcoolique, et d'un secrétaire, qui était le D<sup>r</sup> Lancry. Tout adhérent à la Société, que l'on plaça sous le vocable d'un saint, sur la demande expresse d'un certain nombre de sociétaires, envoyait son engagement écrit revêtu de sa signature, avec nom et adresse. Il était convenu que ces engagements d'honneur, seraient publiés chaque semaine, dans la « Chronique » du Journal. C'est ce qui eut lieu.

La formule d'engagement était la suivante : « Je m'engage à m'abstenir de toute liqueur distillée, pendant tant de temps, généralement un an, sauf prescription médicale ». On remarquera l'expression « liqueur distillée », qui ne vise que les petits verres et l'absinthe. Non seulement nous tolérons, mais nous permettons le vin, la bière, le cidre à *discretion*. Dans un engagement d'honneur, nous estimons que la formule d'engagement doit être claire et nette et spécifier nettement ce qui est radicalement défendu et tout ce qui est permis.

Nos adhérents sont au nombre de 306, parmi lesquels il y a plus



de 200 prêtres ou séminaristes. Encore une fois, notre Société de Saint-Maurice a pour but non pas de combattre l'alcoolisme chez ses adhérents, mais simplement de *poser la question alcoolisme, de fixer l'attention sur elle*. Quand un prêtre a pris publiquement l'engagement de s'abstenir de toute boisson distillée, ne fût-ce que pendant trois mois, son attention est éveillée, ses yeux découvriront le fléau et tous ses méfaits, et sûrement ce prêtre deviendra un apôtre.

Et de fait, plusieurs notamment à Amiens, à Paris et en Vendée, ont déjà fondé des Sociétés locales de tempérance. Et le mouvement ne fait que commencer.

Voilà, aussi brièvement et aussi complètement que possible, la situation de la Société Saint-Maurice, à la date de ce jour.

**M. le Président** dépose sur le bureau, les notices suivantes concernant l'*Association de la jeunesse française tempérante*, et rappelle que cette Société s'est constituée encore sur le modèle des sections de l'Union française antialcoolique. Bien qu'elle ne fasse pas partie de l'Union fédérale, ses principes sont de tous points identiques à ceux de l'Union.

Notes concernant l'*Association de la jeunesse française tempérante*. — Les principes et l'organisation de la Société <sup>1</sup>, sont nettement indiqués dans l'appel lancé par elle, et que nous reproduisons :

#### JEUNES GENS, JEUNES FILLES,

Grâce aux leçons que vous avez reçues, vous savez maintenant que l'ALCOOL EST UN POISON.

Vous savez ce qu'il faut penser de toutes les vertus imaginaires qu'on lui attribuait autrefois. Il ne nourrit pas, ne réchauffe pas, ne fortifie pas, n'éveille pas l'intelligence ; voilà qui est désormais incontestable.

Mais s'il ne peut faire aucun bien, il peut, en revanche, vous le savez encore, faire beaucoup de mal.

Vous connaissez les *terribles maladies de l'estomac, du foie, du cœur, des reins, du cerveau, etc.*, auxquelles expose son usage habituel et surtout son abus.

Vous savez enfin que lorsque le buveur d'alcool échappe à l'*alcoolisme* proprement dit, il reste affaibli et particulièrement apte à contracter toutes les autres ma'adies, notamment la plus meurtrière de toutes, qui est la *tuberculose*.

Il n'est donc plus nécessaire d'insister auprès de vous sur les dangers que l'alcool fait courir à la *santé*, à la *raison* et au *sens moral*.

Mais tout le monde n'a pas pu, comme vous, se pénétrer de ces vérités irréfutables.

<sup>1</sup> Le siège de cette Société est, 115, Faubourg Poissonnière (D<sup>r</sup> Roubinovitch, secrétaire général).

Vous rencontrerez probablement des personnes portées à tourner en dérision votre jeune savoir, à vanter obstinément les bienfaits prétendus de l'alcool et à déclarer qu'elles ne croient pas tout ce que les médecins racontent. Rien d'étonnant à cela : l'ignorance est souvent présomptueuse.

Il importe cependant que vous ne vous laissiez pas émouvoir par l'assurance de ceux qui, parlant fort, croient parler juste. Souvenez-vous que votre intérêt véritable est d'écouter toujours les avis de la science désintéressée.

Il importe surtout que vous résistiez aux sollicitations de ceux qui cherchent à vous faire contracter leurs mauvaises habitudes, car si vous leur cédez, même avec la ferme intention de rester prudents et sobres, vous ne pourrez savoir où vous vous arrêterez : votre première défaite en entraînera nombre d'autres et les occasions de boire de l'alcool iront se multipliant à mesure que vous grandirez.

C'est pourquoi nous vous offrons notre appui. Nous voulons soutenir votre résistance contre ceux qui, inconsciemment ou non, veulent votre mal.

Vous n'avez pas l'habitude de boire de l'alcool, et vous n'en éprouvez aucune privation, car ce n'est pas là un besoin naturel. *Prenez l'engagement d'attendre un an encore avant de commencer.* Avec nous, vous serez vite convaincus qu'on peut vivre très heureux et très sociable sans consommer de boissons distillées.

Venez à nous. Encouragés par la sympathie des hommes les plus éminents, les plus illustres, vous vous sentirez déjà plus forts en vous comptant.

Puis l'Association de la Jeunesse Française Tempérante vous offrira ses nombreux avantages, sous la condition qui se justifie d'elle-même et qu'il vous sera bien facile de remplir.

Dans l'impossibilité de faire participer dès maintenant toute la jeunesse française aux avantages de notre Association, nous sommes obligés de n'appeler à nous que ceux qui sont prêts à nous manifester leur sympathie et à témoigner de leur ferme résolution en s'imposant un sacrifice bien minime d'ailleurs.

Voilà pourquoi nous vous demandons de verser une cotisation d'un franc (moins que le prix de sept petits verres !) au moment de votre engagement.

Vous allez d'ailleurs vous convaincre immédiatement que cette cotisation est insignifiante en comparaison des dépenses considérables que nous nous imposons pour chacun de vous.

Nous ne sommes point gens moroses, notez-le. Nous proclamons que la joie est une des conditions de la santé. Aussi notre première préoccupation a-t-elle été de mettre à votre portée des plaisirs variés, conformes à vos goûts personnels, plaisirs dont vous seriez privés si vous restiez isolés et réduits à vos seules ressources.

Aimez-vous les jeux de plein air ? Nous en organisons.

Aimez-vous les *jeux d'intérieur*? Nous vous en procurerons.

Vous sentez-vous portés vers les *exercices physiques*, tels que *gymnastique, escrime, tir, danse, canotage, natation, vélocipédie, marche, etc.*? Nous sommes en mesure de vous rendre ces sports plus accessibles et plus profitables.

Préférez-vous les *concerts* et les *représentations théâtrales*? Nos artistes et nos amateurs ne demandent qu'à vous égayer, à vous émouvoir, et même à vous enseigner leur art.

Souhaitez-vous d'augmenter votre instruction tout en vous récréant? Nous instituons des *causeries* variées, des *excursions topographiques, botaniques, géologiques, entomologiques, artistiques, photographiques*, des *promenades* et des *visites* dans les *établissements publics et privés*. Au lieu d'errer, sans profit comme sans plaisir, dans nos *musées* et nos *expositions*, vous y serez guidés si vous le désirez, par des spécialistes qui vous rendront toutes choses intéressantes.

Nous vous faciliterons même la *lecture*, pour tant si facile déjà.

Mais il serait trop long d'énumérer ici tout ce que nous voulons faire pour vous. D'une manière générale, nous sommes attentifs à vos moindres désirs, et, dans la mesure de nos moyens, nous nous empresserons toujours de les satisfaire, parce que *nous n'avons pas d'autre raison d'être que le souci de votre santé, de votre agrément et de votre avenir.*

D'ailleurs nous nous tenons en relations constantes avec vous, non seulement par l'intermédiaire de vos délégués et représentants, mais encore par un *Bulletin* que vous recevrez gratuitement<sup>1</sup>. Vous y trouverez, outre le *compte rendu de nos travaux*, des articles d'*hygiène pratique* et d'*économie domestique* qui vous seront très utiles; des études de vulgarisation sur des actualités *littéraires, scientifiques et artistiques*; des *nouvelles* choisies avec goût, et bien d'autres choses encore qu'il serait superflu de détailler. Bref, *tout ce qui peut vous plaire et vous intéresser y a sa place.*

Faut-il maintenant vous faire remarquer qu'une *Association*, surtout lorsqu'elle a, comme la nôtre, de puissantes sympathies, obtient sans peine des avantages refusés aux particuliers? Ne savez-vous pas que les *compagnies de chemins de fer*, les *théâtres* et autres *établissements publics*, certaines *administrations*, certaines *maisons de commerce* accordent des *réductions* et des *remises* aux membres des Associations dont elles recherchent la clientèle? Or, nous mettons toute notre activité à vous procurer ces avantages et à les multiplier.

Faut-il enfin vous apprendre que *nos membres actifs* sont particulièrement recherchés par l'industrie et le commerce? Il n'est pas, en effet, de chef d'établissement qui n'ait éprouvé des pertes plus ou moins sérieuses par la faute d'employés ou d'ouvriers adonnés à l'al-

<sup>1</sup> Ce *Bulletin* est mis en vente au prix de 15 centimes le numéro ou de 2 francs par an pour les personnes étrangères à l'Association de la Jeunesse Française Tempérante.

cool. Vous *mettre en relation* avec les maisons où vous serez bien accueillis, vous donner tous les *renseignements* et *conseils* dont vous aurez besoin, vous faciliter ou vous épargner toutes les *démarches* que nécessitent vos débuts dans la vie active, c'est à quoi nous nous appliquons.

#### JEUNES GENS, JEUNES FILLES,

L'alcoolisme fait autour de vous des victimes chaque jour plus nombreuses. Ces victimes ont été, comme vous l'êtes aujourd'hui, des adolescents pleins d'avenir. Que rien n'arrête ce sinistre fléau, et nous aurons le sort des populations déjà décimées, détruites par l'alcool. Mais *si vous voulez, comme nous, une France toujours forte et respectée, capable toujours de faire sentir sa grande influence, digne toujours de marcher à la tête des nations dans la voie du progrès*, n'oubliez pas que pour lui conserver ce rang dans le monde, il faut avant tout *que la jeunesse française INTELLIGENTE soit en même temps la jeunesse française TEMPÉRANTE.*

#### Extrait des Statuts.

- Art. 2. — Cette Association a pour but :

- 1° D'éclairer la jeunesse française sur les dangers de l'alcoolisme ;
- 2° De fortifier les habitudes de tempérance et d'hygiène chez les jeunes gens des deux sexes qui sollicitent son appui ;
- 3° De procurer à ses membres des distractions saines dans la mesure des moyens légaux et des ressources pécuniaires dont elle dispose ;
- 4° De les faire bénéficier de tous les avantages moraux et matériels qu'elle peut obtenir pour eux ;
- 5° De les aider à surmonter les difficultés qu'ils peuvent rencontrer au début de leur carrière.

Elle s'interdit toute discussion et toute action politique ou religieuse.

- Art. 3. — Pour faire partie de l'Association à un titre quelconque, il faut :

- 1° Adhérer aux présents statuts ;
- 2° Etre présenté par un membre de l'Association ;
- 3° Etre agréé par le Conseil d'administration.

Les admissions ont lieu aux époques et dans la forme déterminées par le règlement intérieur.

Art. 4. — L'Association comprend des membres actifs, des membres dirigeants, des membres honoraires, des membres fondateurs et des membres correspondants.

Pour être *Membre actif*, il faut, outre les conditions énoncées plus haut :

- 1° Etre âgé de onze ans au moins et de vingt ans au plus ;
- 2° Etre autorisé par ses parents ou par son tuteur à faire partie de l'Association ;
- 3° Prendre l'engagement de ne faire aucun usage des boissons distillées, sauf prescription médicale, et de n'user que modérément des boissons fermentées.

Cet engagement a une durée de six mois pour les nouveaux associés ; il est ensuite renouvelable par périodes annuelles.

4° Se soumettre à un contrôle médical au point de vue spécial de l'alcoolisme, dans les conditions fixées par le Conseil d'Administration ;

5° Verser, lors de chaque engagement, la cotisation fixée par le règlement intérieur.

## ETAT ACTUEL

Voici comment l'Association de la Jeunesse française tempérante tient les engagements pris dans l'article II de ses Statuts :

1 et 2. — Elle donne des conférences antialcooliques à l'Ecole normale d'Instituteurs, dans les écoles primaires supérieures de garçons et de filles ainsi que dans les écoles communales. Plusieurs de ces conférences ont été faites à des instituteurs de province.

Elle publie une revue mensuelle qui, non seulement doit éclairer la jeunesse française sur les dangers de l'alcoolisme et fortifier chez elle les habitudes de tempérance et d'hygiène, mais elle a l'ambition de devenir réellement la Revue de la Jeunesse, c'est-à-dire de contenir tout ce qui peut intéresser les adolescents à qui elle s'adresse.

Les questions relatives à l'alcoolisme y sont présentées d'une manière discrète, intermittente, presque inattendue, au milieu de contes enfantins, de dissertations plus sérieuses, de causeries sur les actualités littéraires, scientifiques, artistiques, ou sur l'histoire contemporaine, de récréations variées, de recettes utiles, le tout entremêlé de dessins et de morceaux de musique.

La modicité des ressources empêche seule l'Association de donner plus d'ampleur à son programme.

3. — Elle organise des matinées et des fêtes.

Elle a institué des exercices et des divertissements.

Pour étendre son action, elle s'est affiliée à l'Association des Instituteurs pour l'Education et le Patronage de la Jeunesse.

4 et 5. — Elle a rendu des services importants à un certain nombre de ses adhérents qui ont sollicité son appui.

Elle organise actuellement une agence de placement gratuit et l'on prépare à l'Ecole Turgot une série de conférences sur le choix d'une carrière.

## ETAT STATISTIQUE

|            |       |                                        |
|------------|-------|----------------------------------------|
| Fondateurs | 22    | Professions libérales ; négociants.    |
| Honoraires | 13    | —                                      |
| Dirigeants | 152   | Instituteurs, professeurs, normaliens. |
| Actifs     | 892   | Elèves des Ecoles <sup>1</sup> .       |
| Total      | 1.079 |                                        |

**M. le Président.** — La parole est à Miss Gray pour présenter le rapport de M. Malins, absent.

<sup>1</sup> Normale, 41. — Turgot, 435. — Colbert, 64. — J.-B. Say, 120. — Arago, 32. — Ecole communale, rue Foyatier, 70. — Ecoles diverses, 50. — Hors des Ecoles, 80.

## The Successful features of Good Templars

BY COUNTY COUNCILLOR JOSEPH MALINS

President of the International Supreme Lodge, I. O. G. T.

### L'Ordre des Bons-Templiers et les causes de sa force

*Analyse.* — L'Ordre des Bons-Templiers a été fondé il y a 50 ans. Il y a actuellement 100,000 membres en Grande-Bretagne, plus de 100,000 en Suède et tous les autres pays en comptent beaucoup.

Les *loges locales* tiennent des assemblées chaque semaine. Leurs représentants forment les *loges de District* qui délibèrent 4 fois par an. 70 grandes loges d'Etat élisent des représentants à la *Loge suprême*, délibérant tous les deux ans.

Le prochain congrès aura lieu à Toronto en juin 1899.

Les règlements sont semblables pour chaque pays, ce qui donne une uniformité favorable à la vie des loges diverses. Il y a une autonomie basée sur l'*unité dans la liberté*. On admet tout le monde. Il n'y a ni riche patron ni éternel président grâce à un système de réélections permanentes.

Le règlement comporte des mots de passe et des signes secrets de reconnaissance, certains devoirs, certaines cérémonies et la foi en Dieu. Les règlements des travaux sont fixes. L'engagement principal est de ne toucher à aucune boisson alcoolique sauf en cas de prescription médicale ou de cérémonie religieuse.

La grande loge anglaise est très puissante par ses ramifications. Elle a 750 branches de *jeunes gens*.

Les membres s'entraident et luttent contre l'alcool, le tabac, l'immoralité, etc. La société a des journaux en grand nombre.

Ce n'est pas une société secrète quoiqu'elle ait des secrets. Plusieurs fois les gouvernements l'ont appuyée et patronée.

The « Independent Order of Good Templars » is the greatest Temperance Organization in the World. It originated in the State of New York nearly 50 years ago and in less than 20 years had more than 100,000 subscribing members in North America.

Thirty years ago it was extended to Great Britain where it has at present about 100,000 adult members. About 20 years ago it reached Sweden where it now has over 100,000 adult members — besides some thousands in the other Scandinavian Countries of Norway, Denmark, and Iceland. It is increasing fast in Germany and is prospering in the Swiss Republic in which it was first planted about 10 years ago. Some of the Lodges in Switzerland work in the French language but only one Lodge has been formed in France, and only a few in Holland. The Order has some hundreds of branches in Asia, Africa, and Australia.

Until the last few years America had a majority of the membership, but during recent years the membership has been larger in the Eastern Hemisphere than in the Western.

The organization of the Good Templar Order is something like Freemasonry but is quite distinct from it. The basis consists of many thousands of local Lodges meeting weekly. The representatives elected by

these local lodges form District or County lodges, which meet quarterly, and they elect Representatives to the *National* or *Grand Lodge* which meets annually. The National or State Grand Lodges (of which there are over eighty) elect representatives to the *International Supreme Lodge* which meets every two years — having met in recent years in Sweden, Scotland, the United States of America, and, on the last occasion in Switzerland — its next meeting being fixed for *Toronto*, Canada, in June of this year. Then will gather, in perfect amity, representatives from the Grand Lodges of sixty different States and Countries in all the great divisions of the World.

*The Causes of Success.* — *The Compactness of its organisation* is one great element of success. A dozen really earnest people are enough to form, and even to work, a lodge throughout the year — though one of the many lodges in Glasgow has over twelve hundred members. Even if no member were able to make a short speech the book of ceremonies — which is relatively simple — gives the principal officers something good to say.

Then the uniformity of the *Constitution* (or principal rules) of each lodge conduce to smooth working and enable a visiting member from any other lodge to instantly help a weak lodge as he is familiar with the uniform method of working. Thus the several lodges among the Norwegians in the Arctic Circle, work exactly the same as the Lodges existing among the African Negroes of Sierra Leone or of Cape Colony. Yet, while uniform in general lines as to titles, and positions of officers, and in ceremonial work it is a unity in diversity — for each lodge can make its own minor laws — called Bye-laws — and its own parliamentary rules of procedure. The construction motto of the Order might be « In essentials — Unity ; in non-essentials Liberty ».

*Its Breath of membership* is another strong feature. It is not a sick club nor an Insurance Society but a Temperance Missionary Fraternity. Thus it can include not only the healthy, but the lame, the halt and the blind ; the young and the old ; the rich and the poor : the man and the woman — and this enrolment of both sexes in the same lodges is a tower of strength to it, for it enables it to embrace the family circle. In doing so it has from the first attracted women by giving her a share in the honours as well as the work, and though the Chief Office is almost invariably held by a man the vice-presidency is almost as commonly held by a woman, and female members often make excellent Secretaries : It is but fair to say that during the half-century hundreds of thousands of women have worked in the Order so acceptably that history does not furnish a single case of any suggestion to change their equal status.

Yet the Order would not allow a lodge to petition for women to vote in electing Members of Parliament — as it does not interfere in

the politics of any country, except to support proposals for Good Temperance legislation. The fact that the local lodges meet weekly the year round keeps an active membership, and a new election of officers quarterly facilitates release from any officer proved incompetent. The principle of equal rights governs throughout. Each member of whatsoever rank pays the small uniform quarterly fee fixed by the lodge and has an equal voice, vote, and sense of responsibility. There are no rich patrons and no perpetual presidents. When a rich man leaves a poor man may enter, and pays and equal sum, and the machinery goes on as hitherto. Yet, as a republic, there are degrees to be taken and honourable offices to be won, and distinguishing badges to be worn.

*The semi-secrecy of the order* is also a strong point. The fact that its regular meetings are confined to members facilitates intimate acquaintance and fellowship among the Members. They feel themselves to be a peculiar people — welded together for a particular purpose. The privacy of these meetings is secured by the issue, quarterly to every presiding officer in the World of a similar password which he alone gives in a whisper to every member on payment of the quarterly subscription, and only by whispering that password to the Guard can any member enter any lodge during that quarter. Such a sentence as « Liberty, Equality and Fraternity », is given as a password. It is fixed upon long before by the President of the International Supreme Lodge and a new password thus reaches every lodge in the World in the same week at the commencement of each quarter. There are also secret signs whereby a Good Templar can by movement exchange recognition with any Good Templar anywhere — whatever his language may be.

*The ceremonial of the order* is a strength to it. It requires each officer to recite his duties, it enjoins good order and due solemnity upon the members, its admission ceremony contains good counsel with which is blended the singing of spirited odes, while any religious feeling is also appealed to by citing some verses of scripture, and by a brief prayer by a member elected as Chaplain — who may use the printed form of prayer or offer ex tempore prayer as desired. Here it may be admitted that some on the Continent of Europe think such observances should be excluded or modified, but the hundreds of thousands of those who are at least nominal Christians appear strongly attached to these features and unwilling to modify them, and in justification they point to the fact that with these features the Order has grown to enormous proportions in countries of diverse religious beliefs, and they argue that though the ceremonial work includes these references and observances each candidate is only required to say he « believes in the existence of Almighty God as the Ruler and



Governor of all things » Thus an Atheist who does not believe in the existence of God is excluded, but a Deist could enter, — and so could a Jew, although the latter would not concur in parts of the ceremonial which refer to Jesus Christ.

*The Parliamentary usages* of the lodges developes in those of even the smallest capacity the faculty of speech, in fact the varied offices held, utilises the talents of the most untutored, and the most cultivated. The procedure in the humblest lodge is marked by fair discipline. Every member entering gives the password, and salutes a certain officer instead of shaking hands all round. Before speaking the member must rise and address the presiding officer, and all debates are under elaborate rules of debate adopted by the lodge from a code suggested by the International Supreme Lodge. The Presiding Officer must not take part in any debate while presiding and must conduct the business impartially. When the business of confirming the minutes of last meeting, proposing or initiating new members, receiving reports of committees, etc., etc., is completed, there may follow an address, essays, debates, singing or reciting as generally arranged for the quarter by a Programme Committee. The lodge is therefore a combination embracing the features of an aggressive Temperance Fraternity, a Parliamentary Debating Society, a mutual improvement organization, and a social club for both sexes, and nearly all ages — each lodge fixing the minimum age of enrolment.

*The Through-Going Pledge* of the Order will seem to some strangers a source of weakness, because it appears to such as being extreme. But the Good Templars pride themselves on being in the front rank of the Temperance Armies of the World. Every one has necessarily taken a solemn pledge to abstain throughout life from all drinks as beverages, and they thus deny themselves the use of Ardent Spirits and all fermented Wines, and Malt Liquors as Beverages. They hold that abstinence from such beverages is no new and dangerous experiment but only a reversion to a more natural method of living. They believe that a majority of the earth's population have always lived without intoxicants, and that the use of intoxicating drinks so common in civilized countries is no help but a hindrance to a still higher civilization. The Good Templar Pledge does not require them to refuse Alcoholic Liquors a place as a medicine, but they can only take such under a Physician's written prescription, and the fact that they generally dislike even its medicinal use, is shown by its members subscribing : £ 2000 towards the London Temperance Hospital, which during these last 20 years has successfully dealt with thousands of in-patients (including all forms operations) and tens of thousands of out-patients, without the use of Alcoholic liquors Still the pledge of the Order in no way requires any members to ignore his Physi-

cian's prescription, nor does it forbid Christian members using fermented wine at the Sacrament of the Lords Supper — though in 5,000 places of worship in Great Britain they now use unfermented wine for the purpose.

To those who think the pledge is too strict to be workable, the Good Templars point to the huge host which has adopted it, and hold that extremists are the pioneers of all great reforms and the one deemed the fanatic of this decade is the reformer of the next, and the victor of the following.

*Their Public Advocacy* is another source of the strength although the quiet zeal of individual members in enlisting recruits from among personal friends is a still more potent factor.

The Grand Lodge of England has its extensive printing works for its weekly newspaper and other serials, and its Adult Lodges, and 750 Junior Branches (with an aggregate of over 100,000 members). It holds 10,000 public meetings annually, while nearly a thousand of its cycling members, have formed Mission Cycling Corps to use their spare time in visiting rural places and Lodges, to form new branches, or encourage existing ones. It has its Mission Vans in which organizers travel to rural parts and hold open air meetings from its platform, circulate tracts, and induce thousands to sign the pledge of Total Abstinence.

*The Spirit of Benevolence* induced among the people, by the Order teaching them to systematically give — if ever so little — for the work of the Order in rescuing the intemperate and protecting the sober from temptation, is illustrated by additional voluntary gifts of the members in furnishing an English Good Templar Lifeboat, in helping the London Temperance Hospital, and in establishing in California, and in Great Britain, Orphanages for the children of deceased Good Templars and other Total Abstiners, while the educative influence of the Order has so well prepared its members for public administrative work, that in England alone, six hundred of its adherents are now elected members of Local Government Bodies — such as Parish, District and County Councils, and it has enroled no less than fifty Mayors of cities and towns into its membership.

It may be added that a Juvenile Branch of the Order also exists in which with the parents consent, the children abjure the use of tobacco as well as strong drink, and also undertake to refrain from profane language and gambling practices. Many thousands of adults take a similar pledge in working this branch among the children.

*The representative Government of the Order* is also a strong feature. Different Grand Lodges may fix different figures as a basis of representation to the District Lodge for each 50 members. Many District

Lodges — meeting quarterly — send one representative for every 500 members to the Annual moveable meeting of the Grand or National Lodge and each National Lodge sends one Representative for every 5,000 members to the International Supreme Lodge which meets in the Eastern or Western Hemisphere at intervals of at least two years. The lower bodies pay a small tax to the higher and the Representative Bodies out of such tax pay part or all of the travelling expenses of the Representatives they thus receive. Most of the Grand Lodges issue a special newspaper, as the weekly *Good templar Watchword* in England, and the weekly *Reformatorn* in Sweden, the fortnightly Organs of Germany, Denmark and Switzerland; the monthly issues in Norway, and in Iceland and numbers of other Countries, — the International Supreme Lodge also issuing a handsome illustrated monthly. It may be added that though the lodge sessions are confined to members, the constitutions, and rules, and the Journals of proceedings of the Grand and International Supreme Lodges are not concealed from anyone. The Order is not a secret society though it is a society having secrets. It welcomes police and people, civilian and soldiers — and has lodges in the Army and Navy with the approval of Governmental authorities.

*The International influence* of the Order is its final and crowning feature. It is a truly World-wide Brotherhood in which those of all nations gather for the common welfare. Its branches everywhere welcome all travelling members and surrounds them with friends. It in no way impairs a member's loyalty to the government of his country — whether it be Autocratic, Monarchial or Republican. No such political matters are ever discussed in its Lodges. It aims to make good citizens into better citizens. It is the friend of mankind and the foe only of strong drink. It affirms the Fatherhood of God and practically exemplifies the Universal Brotherhood of Man and its Field is the World.

That its operations are appreciated is shown by the fact that at Flensburg in Germany the Poor Law Authorities make an annual Grant to the Order, for its work in preventing pauperism, that at the last meeting of the Grand Lodge of Denmark the King sent a money gift for its Temperance work, while the Parliament of Sweden last year granted ten thousand Kroner (about 12,000 francs) to the Grand Lodge of that country to help on its wonderful work for national sobriety.

**M. le Président** donne la parole à Mademoiselle de Laveleye qui fournit des renseignements sur la *Société Sainte Marguerite* (de Liège) et qui dépose sur le bureau une notice dont nous extrayons les passages suivants :

**Société de Tempérance de Liège.**

## STATUTS

1° Une *Société de Tempérance* est fondée à Liège dans le but de combattre l'alcoolisme.

2° La Société se compose de membres adhérents, actifs et protecteurs.

3° Les membres adhérents et actifs signent un engagement ainsi conçu : Je m'engage avec l'aide de Dieu, de m'abstenir de toute boisson enivrante (sauf usage religieux ou médical) pendant un temps déterminé.

Les membres adhérents deviennent membres actifs lorsqu'ils sont restés fidèles à leur engagement pendant un an. L'usage de la bière aux repas exclusivement est permis aux membres, mais cette clause doit être stipulée sur la carte d'engagement.

4° Les membres protecteurs soutiennent la Société par leur influence et par leurs dons.

5° Une assemblée générale a lieu chaque second dimanche de janvier dans le but de réélire le Comité. Les membres protecteurs sont instamment priés d'y assister.

6° Les membres adhérents et actifs se réunissent tous les dimanches et payent une cotisation hebdomadaire de 5 centimes.

7° Les enfants en dessous de 16 ans sont admis à faire partie de la Société s'ils ont reçu l'autorisation de leurs parents.

8° Un rapport annuel est distribué à tous les membres de la Société.

## RAPPORT SUR L'EXERCICE 1897-1898.

La *Société de Tempérance de Liège* fut fondée en 1884 par M. L. L. Rochat, président de la *Société internationale de la Croix-Bleue*. Elle fut reconstituée sous sa forme actuelle en 1892.

Grâce à la fermeté d'un grand nombre de ses membres, anciens buveurs relevés, elle a pu continuer son travail de sauvetage et a été encouragée par la sympathie généreuse des personnes qui s'intéressent au bien des classes ouvrières.

Pendant les quatre premières années de son existence, la Société tenait ses séances dans le domicile de ses membres.

Pendant deux étés, nous avons obtenu à titre gracieux de l'administration communale une salle du 2° étage à l'ancienne école de la place Saint-Séverin, et au sujet de laquelle nous exprimons ici notre vive gratitude à ladite administration.

Grâce à Dieu, nous avons pu ouvrir un Café de Tempérance, 8, rue de Bruxelles.

Nous nous y réunissons tous les dimanches après midi dans un local séparé.

Nous prions, chantons et faisons ensemble de bonnes lectures, que nous trouvons dans les journaux de tempérance, etc.

Nos séances sont toujours mieux suivies l'hiver que l'été.

Nous nous efforçons d'arracher les buveurs à leur passion abrutissante.

Notre Café a pour enseigne :

*L'Etoile bleue.*

On y débite :

|                         |          |              |
|-------------------------|----------|--------------|
| Café au lait.....       | la tasse | 5 à 20 cent. |
| Chocolat.....           | »        | 15 »         |
| Bovril.....             | »        | 25 »         |
| Thé, sucre et lait..... | »        | 15 »         |
| Syphon.....             | le verre | 5 »          |
| Sirops divers.....      | »        | 15 »         |
| Lait.....               | »        | 10 »         |

*Buffet Froid*

Petit pain beurré..... 10 cent.

Fromages, Jambons, — Saucisson, — Tartes,  
Gâteaux, — Œufs, etc.

Il s'y trouve deux salles publiques et un local privé pour les sociétaires, où parents et enfants peuvent se réunir pour passer ensemble quelques heures agréables et utiles.

Ce Café a déjà fait beaucoup de bien.

Nous n'avons pas recueilli un grand nombre de signatures ; mais nous avons constaté que plusieurs de nos habitués apprennent à se corriger en fréquentant notre local.

Il s'est fondé également une Société de Tempérance pour les Dames, qui se réunissent aussi dans notre Café.

Nous avons eu le 28 juin 1898 la visite de M. Dedye, président de la Société de Tempérance de Verviers. Il nous a conseillé de nous unir à la Société Belge de Tempérance, l'*Etoile bleue*, et nous avons décidé de nous joindre à la Fédération.

Le Groupe des provinces de Liège et Namur a des sections à Liège, Namur, Amay, Chênée, La Préalle, Lize-Seraing, St-Nicolas, Sprimont et Verviers. Les membres portent comme insigne une étoile bleue sur fond d'argent.

*L'Union fait la force !*

Le 5 septembre, M. Girard est venu de Suisse nous donner une Conférence qu'il a terminée par ces mots :

*Travaillez, travaillez !*

Nous comptons actuellement 20 membres actifs, 6 membres adhérents et 14 membres protecteurs. Nous avons eu cette année plusieurs signatures de buveurs dont la plupart sont restés fidèles à leurs engagements et ont pu apprécier les bienfaits de la sobriété en retrouvant le bonheur pour eux et pour leur famille. Malheureusement d'autres signataires sont retombés vaincus par les railleries de leurs camarades.

L'expérience de chaque jour prouve que celui qui fréquente les buveurs suit leur fatal exemple et plusieurs de nos anciens membres sont revenus à nous à différentes reprises, s'accusant d'inconséquence et se proposant d'être plus fermes à l'avenir.

Il est touchant d'entendre de pauvres buveurs raconter l'état misérable où la boisson les a conduits et de constater la joie qu'ils éprouvent depuis qu'ils ont rompu avec ce vice honteux. Leurs femmes et leurs enfants, mieux vêtus et plus heureux d'année en année, sont les premiers à s'en féliciter.

De telles transformations nous encouragent à travailler avec persévérance à l'œuvre humanitaire de la Tempérance et à mettre en pratique l'ordre de Jésus-Christ : « Aimez-vous les uns les autres. »

Vous qui lisez ces lignes, venez à notre aide ! Ne laissez pas notre pauvre patrie s'alcooliser et se démoraliser. Soutenez-nous dans la lutte que nous avons entreprise, nous sommes faibles et peu nombreux encore, mais l'avenir est à nous, car c'est la cause du bien et de la morale que nous défendons.

Il existe encore à Liège d'autres sociétés similaires telles que le Bien-Être social.

Les journaux et publications antialcooliques vous renseigneront plus amplement sur le nombre de Sociétés de Tempérance belges et sur le travail accompli par elles.

**M. le Président.** — Nous abordons la deuxième partie de notre ordre du jour. La parole est à M<sup>me</sup> Finlay, pour son rapport sur : *Abstinence et Modération*.

### **La modération ou l'abstinence totale dans l'usage des boissons alcooliques : laquelle doit-on adopter ?**

Au commencement d'un rapport sur un sujet de pareille importance pour une nation comme pour l'individu, il faut convenir que ce dernier doit être tenu pour responsable de la prospérité de la première. Tout ce qui peut gâter le bonheur et détruire le bien-être des pères, des mères et enfants se montre en ennemi de la race humaine. Tout pays, civilisé ou barbare, fournit le même témoignage, et les peuples les plus versés dans l'étude de la science hygiénique doivent entourer d'une égide protectrice ceux qui sont moins favorisés.

Les boissons alcooliques dont nous traitons aujourd'hui se fabriquent

presque partout, et l'appétit qu'elles engendrent pour elles-mêmes s'augmente de génération en génération.

On est tenté d'examiner une foule de faits et d'expériences relatives à notre sujet, mais il faut nous contenter maintenant de considérations plus générales. Il est inutile de perdre le temps à citer les horreurs, les crimes auxquels l'*abus* de l'alcool conduit ses victimes : prenons la simple thèse que mieux vaut n'avoir *aucun* commerce avec ce qui produit tant de mal que de s'en servir au plus modeste degré.

Dans plusieurs cantons de la Suisse, on trouve qu'à mesure que l'abstinence totale devient habituelle le crime diminue, et il en est de même autre part.

Tout le monde est d'accord que pour vivre d'après les conditions ordinaires il faut manger et boire, et que les boissons alcooliques *prises à l'excès* dépassent gravement, dans leurs suites, tout ce qui peut résulter de nuisible de la gourmandise ou de l'abus d'aliments quelconques. Aucune autre consommation ne trouble la raison, ne cause la misère, la souffrance, le péché comme le fait cette maudite créature du diable autrefois appelée par ses partisans « bonne créature de Dieu. » C'est de la pourriture et de la putréfaction que résulte la fermentation, et le *Livre de la Nature* ne contient aucune recette pour la distillation des spiritueux.

Nous trouvons écrit dans un traité scientifique d'autrefois : « L'alcool est une nécessité inéluctable de la vie moderne, » mais la Commission du gouvernement Belge, en 1895, constate que, quoiqu'on doive encourager la tempérance, l'objectif à atteindre est l'abstinence totale des boissons alcooliques.

Il y a donc lieu de distinguer trois échelons : la tempérance, l'abstinence et la prohibition ; et de rechercher comment on peut déterminer les limites où la modération devient l'ivresse, et où le « bon camarade » se trouve alcoolisé.

Aucune boisson alcoolique ne peut produire un bon effet, et, soit par ses propriétés physiologiques, soit par sa composition chimique, elle ne peut prétendre à être nutritive. Il est établi que l'alcool ne nourrit pas, ne fortifie pas, ne réchauffe pas ; il détériore l'intelligence, la volonté et la mémoire en même temps qu'il ruine la santé avec les organes physiques. Le goût, l'odorat, l'ouïe, la vue, la sensibilité tactile sont atteints par les doses dites très modérées.

Que d'accidents arrivent en conséquence du petit verre qui a stupéfié l'employé du chemin de fer ; quelle quantité minime d'alcool a-t-il fallu pour obscurcir l'intelligence du pharmacien quand il a servi un poison destructif au lieu d'une médecine curative ! Est-il bon que la sentinelle exténuée de fatigue pense se remonter avec une petite goutte de la liqueur traîtresse qui la livrera assoupie à l'ennemi.

L'alcool ouvre la porte à bien d'autres ennemis que ceux qu'on rencontre à la guerre. Le goût de l'alcool prive son sujet du pouvoir de s'en passer.

Nous laissons aux psychiatres la tâche de déterminer l'action de l'alcool sur les fonctions cérébrales, mais plus le travail cérébral est d'ordre élevé, plus il est paralysé par l'usage même modéré des boissons alcooliques.

« Les deux tiers des épileptiques sont issus de parents plus ou moins alcooliques. » Provenant d'une hérédité vicieuse au moral et au physique, on trouve fréquemment des créatures chétives dont la faiblesse mentale ne mène que trop souvent à la propagation d'une postérité encore plus défectueuse.

L'abstinence totale nous aide à résister aux maladies, aux épidémies et aux suites d'accident, et, pareille aux patrons qui préfèrent employer les ouvriers abstinents, les chirurgiens ont beaucoup plus de chance de guérir les malades dont le sang n'a nullement été inflammé par l'introduction d'alcool. Pendant la chaleur extrême de l'été passé, le docteur Phillips nous raconte que parmi les cas fatals de coups de soleil 60 % étaient des alcoolisés, 30 % étaient de ceux qui prenaient l'alcool en modération; les victimes qui étaient abstinentes ne furent que 10 %.

Les chirurgiens reconnaissent eux-mêmes que pour les opérations demandant la plus grande dextérité ils ont la main plus ferme et l'œil plus sûr s'ils ne prennent aucune boisson forte. Les associations de médecins abstinents s'accroissent de semaine en semaine, et parmi eux on peut compter en grande partie des hommes de premier rang. La plupart de ceux qui ne donnent pas leur adhésion sont ceux qui ne se sont pas donné la peine d'étudier le sujet à fond.

Nos athlètes, nos voyageurs, nos marins, nos soldats, nos agents de police, nos juges de paix, nos ouvriers sous les conditions les plus dangereuses et malsaines, exposés aux plus grandes variations de température et devant maintenir leurs forces musculaires au plus haut niveau, sont d'accord qu'ils peuvent tous se passer de l'alcool avec les meilleurs résultats.

Le célèbre avocat anglais, sir Richard Webster, disait l'autre jour à une assemblée de ses confrères que depuis dix-huit ans qu'il était abstinant il n'avait éprouvé aucune nécessité de prendre de l'alcool, et il engagea tous ses auditeurs à faire de même.

L'usage de l'alcool à dose modérée comme médecine mène quelquefois aux excès auxquels on n'aurait pas songé à l'avance. L'inflammation de l'estomac et l'obscurité de l'intelligence peuvent *paraître* rétablis après un accès d'alcoolisme mais tendent à se reproduire comme maladie chronique.

« Être réellement sobre, dit M. Valetton, c'est d'être absolument libre de toute influence enivrante. »

On a prouvé maintenant que l'alcoolisme est une maladie dont la seule sauvegarde est l'abstinence totale au dehors de laquelle aucun buveur ne peut être sauvé, car la modération le fait toujours retomber dans l'ivrognerie. Le prisonnier, malgré les habi-



tudes d'inébrïété qu'il peut avoir prises avant de perdre sa liberté, ne souffre aucunement dans sa santé pour être soudainement privé de toute boisson enivrante.

Nous disons que « prévenir vaut mieux que guérir, » — si les gouvernements s'efforçaient d'édicter plus de mesures préventives, ils ne seraient pas obligés de tant dépenser pour réprimer les maux produits par l'alcool.

On considère comme une chose excellente que le clergé et les instituteurs montrent, tant par leur exemple que par leur propagande, les bienfaits de l'abstinence. Mais pourquoi le public, en général, ne doit-il pas prendre la même attitude?

Notre Union de femmes a organisé une Ligue de garde-malades et une autre de diaconesses (ou sœurs de charité) abstinentes, et elle en projette encore une pour les institutrices; les membres de toutes ces ligues conviennent qu'elles peuvent mieux accomplir leur besogne en évitant l'alcool entièrement qu'en le prenant avec modération. L'Hôpital de la Tempérance, à Londres, reçoit des malades de toute espèce comme ses pareils, mais la proportion des malades guéris est plus grande que dans aucun autre, quoique l'emploi de l'alcool, même comme drogue, y soit bien rare. Les expériences faites là par les médecins, les infirmiers et les malades, sont d'une valeur toute particulière.

Quelques savants affirment que c'est en choisissant les éléments de nourriture appropriés à la constitution physique et morale du buveur que se trouve le remède pour sa guérison; mais cela nous rappelle la ménagère qui se donnait une peine infinie pour raccommoder les fils brisés d'une toile d'araignée, quand une voisine, qui observait son travail, lui conseilla de s'en défaire entièrement avec un coup de balai. Il faut attaquer le mal à sa source.

M. Franch nous a dit, il y a deux ans, que la politique masculine tend à la guerre et la politique féministe à la paix, mais dans notre croisade la femme se range à côté de l'homme pour protéger ses intérêts les plus chers, et les rangs des combattants se comblent encore par les troupes d'enfants qui s'engagent à leur tour dans la lutte contre l'ennemi commun.

Les parents pensent-ils assez à l'effet produit sur leurs familles quand les bébés voient, dès leur première enfance, le vin, la bière, le cognac sur la table. Ils associent, dorénavant, l'idée de prendre la boisson forte avec la mémoire du toit paternel.

Ce n'est que rarement que les problèmes difficiles se résolvent sans un peu d'enthousiasme, et les *bacilles* qui causent les maladies les plus terribles fleurissent, on le sait, dans une atmosphère tiède. Il faut qu'elle soit ou brûlante ou glaciale pour les détruire. Ne voyons-nous pas que ces germes ressemblent à d'autres sources de mal, comme l'alcool, dont les suites durent une éternité.

Comme règle générale, ce n'est qu'après que le dommage est irrè-

parable que le buveur réalise sa ruine, comme dit le proverbe : « Qui en use s'use. »

Nous sommes d'accord que l'*abus* de l'alcool est mauvais ; le sommes-nous aussi sur le devoir qu'a chacun de nous de s'abstenir entièrement d'un poison tellement insidieux ? Plus l'on en prend, plus on en veut prendre, mais en évitant de s'en servir le moins du monde on se garde d'une grande tentation qui peut nous assaillir partout, que nous soyons riches ou pauvres, heureux ou misérables.

L'Union des Femmes en faveur de l'abstinence totale (W. T. A. U.), que je représente ici, annonce par son titre, *Womens Total Abstinence Union*, les vœux qu'elle contient.

Nous bannissons l'alcool de nos maisons, car si on l'emploie à la cuisine, de fâcheuses suites peuvent arriver pour nos domestiques, et si nous l'offrons à nos hôtes, il est possible qu'un, parmi eux, ait déjà souffert de l'alcoolisme, et que le parfum du vin lui soit une invitation à laquelle il ne saurait résister. Si le médecin l'ordonne, qu'il procède comme pour tout autre remède, qu'il indique la quantité qu'il faut prendre et pendant combien de temps. Les fêtes ne sont jamais moins gaies, quand la fausse gaieté amenée par l'alcool n'y règne pas.

Nous nous rappelons que notre Maître s'est humilié pour nous sauver, et ce n'est qu'un petit sacrifice en comparaison du sien de nous priver d'un plaisir de courte durée pour aider aux plus faibles à atteindre le bonheur éternel.

Bien qu'il soit probable que l'alcool ne produirait en nous aucun mal prononcé, nous savons par les recherches scientifiques que l'alcool est un poison dont l'usage, même en modération, gâte nos tissus et nos forces ; et la statistique nous enseigne que les abstinents ont la meilleure perspective d'une longue vie. Ainsi, nous formulons trois propositions :

1° Nous pouvons parfaitement bien nous passer de l'alcool ;

2° Nous nous porterons mieux sans le prendre en toute circonstance et en tout pays ;

3° Nous devons montrer par l'exemple, aussi bien que par la parole, la manière de vivre qui amènera les meilleurs résultats pour le corps, l'âme et l'esprit.

« Le bien-être matériel et moral est tout au moins *un* des buts de l'existence s'il n'en est pas l'*unique*. » Essayons de l'avancer par tous les moyens en notre pouvoir.

A la guerre comme à la guerre, il faut se décider positivement pour un parti ou pour l'autre, on ne doit faire aucun compromis : — ou l'alcool est bon ou il est mauvais. Pourquoi plaisanter avec un ennemi si perfide ?

Que le moment se hâte d'arriver où l'altruisme triomphera de l'égoïsme et de cette indifférence dont parle saint Jean quand il écrit

aux Laodicéens : « Tu n'es ni froid ni bouillant. Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant. »

J'ai dit.

**M. le Président.** — La parole est à Mrs Dr Alice Vickery Drysdale sur le même sujet.

## Total Abstinence and Moderation

### Abstinence totale et modération

PAR LE D<sup>r</sup> ALICE VICKERY DRYSDALE (LONDRES)

*Analyse.* — L'alcool sous toutes ses formes est toujours un poison. Les boissons fermentées comme les spiritueux sont dangereux pour l'organisme et le but que doit s'assigner l'hygiéniste, c'est de convertir la société où il vit, non pas à la modération seulement, mais à l'abstinence totale. En notre civilisation fertile en jouissances variées, l'usage de l'alcool est inexcusable, et c'est par une assimilation erronée que l'on a tenté de mettre sur le même plan les inconvénients légers de l'abus des boissons aromatiques (thé, café, etc.) et le péril certain qu'entraîne la consommation des boissons alcooliques. La forte proportion des morts due à l'usage même modéré de l'alcool indique à cet égard la voie à suivre. Il est d'ailleurs impossible de tracer les limites de la modération. Les statistiques d'ailleurs dressées par les compagnies d'assurance montrent que pour les buveurs modérés la mortalité est toujours plus élevée que pour les abstinents.

La folie, en Allemagne, en France, en Autriche a dans l'usage de l'alcool l'une de ses causes les plus actives et sous les climats chauds, comme celui de l'Inde, les abstinents présentent une résistance très supérieure aux maladies. Il en est de même d'ailleurs sous les climats très froids, comme le montre l'expérience de tous les explorateurs arctiques.

Les Sociétés ouvrières d'abstinents présentent une morbidité et une mortalité de beaucoup inférieures à celles des Sociétés dont les membres font un usage même modéré des boissons alcooliques, et c'est parmi les cabaretiers, épiciers, garçons de café et d'hôtel que la mortalité est maxima.

Pour les enfants, pour les femmes en couches ou nourrices, l'ingestion des boissons fermentées ou distillées est particulièrement pernicieuse, elle doit leur être absolument interdite.

Même comme agent thérapeutique, il vaudrait mieux ne jamais recourir à l'alcool.

The use of alcohol in daily life as an article of diet and enjoyment is a marked feature of the present day in all civilised countries. Many persons have compared the use of alcoholic drinks to the use of tea and coffee. They maintain that just as people may drink too much tea or coffee, or cocoa or even water; so they may drink too much of alcoholised fluids; while, on the other hand, moderation in the use of such drinks is, they contend, quite analogous to moderation in the use of tea and coffee. This, I think, is quite an erroneous view. The use of tea and coffee as warm infusions is often of great benefit; and although not quite in accordance with the strictest principles of hygiene, these drinks do not greatly shorten life, in the countries where they are used; and when moderately partaken of they may, I think, be absolved from the charge of being causes of disease.

In the case of alcohol, however, which is a strong narcotic and irritant, the plea of moderation is by no means tenable, since it is now well as-certained that so-called moderate drinkers have at all ages a smaller chance of longevity than persons who avoid all use of alcoholic fluids. The people of former centuries had some valid excuse for invoking the narcotism provoked by alcohol, since life in those days was such a constant struggle against the cruellist enemies of mankind, war, pestilence, and famine. But, at present, there are innumerable innocent pleasures in the power of all but the most indigent portions of society; a multiplicity of foods, drinks and flavors is offered to the senses of the modern epicure, whilst cheap travelling and all the resources of science combine to relieve the *tedium vitæ* of even the idlest, if they will only exercise their minds in innocent pursuits.

Unfortunately, chemistry of late years, among the countless gifts it has bestowed on man, has also made the production of alcohol vastly more facile than it was in former centuries, and to this we must attribute the grave increase of alcoholic diseases among the working classes, which is the main cause of congresses such as the present, which are attempting to stem the headlong progress toward national degeneration by drink.

For my part, I believe that the only real aim of such a Congress ought to be to preach, not moderation in the use of beer, wines, and spirits; but entire abstinence from these most dangerous and poisonous drinks. We take the greatest care to stamp out trichinosis or rabies, although we have in the United Kingdom, perhaps ten deaths annually from hydrophobia, and no deaths from trichinosis.

We hear it said by our most careful statisticians that far more than 1,000 deaths a week are caused by alcoholic drinks in the United Kingdom; and that, in Switzerland, one ninth of all deaths in males over the age of twenty are due to alcoholic disease; and that the death rate goes on increasing every ten years of the drinker's existence, so that the half of the deaths among men between forty and sixty in Switzerland are due to alcoholic causes. Surely, if the price we must pay for extirpating so much suffering is simply to follow the precept of entire abstinence from such a balcful substance, we need not hesitate to recommend that conduct to all civilised men and women. Why speak of moderation when that so constantly leads toward early death, insanity, and the gravest evils of human life?

What is a moderate drinker? It is, I think, impossible to define the term. In France moderation is compatible with the drinking of a bottle of wine daily or even more frequently. In Germany, moderation consists in the use of a litre or two of beer daily; in London, moderate drinkers consume often more than a litre of beer daily. The term is indefinite. I will not attempt to make it more precise.

Meanwhile the Insurance companies of London and the Friendly Society of Total Abstiners in the British dominions have made it

clear that so-called moderate drinkers, who alone are allowed to insure their lives in any prudent office, have, at all ages, from twenty up to sixty a higher death-rate than those persons who abstain entirely from wine, beer and spirits. The experience of the United Kingdom Temperance and General Provident Institution, and of the Sceptre Insurance Company of London show from year to year that whilst moderate drinkers have the expected death-rate of their ages, the total abstainers have only 70 per cent of the mortality which their ages predicted they ought to have. So that moderation in alcoholic drinks is a snare and the only really wise person is he or she who abstains entirely from this dangerous drug. I have used the word « drug »; but I do not wish you to imply from this that alcohol is of use as a remedy in disease. Perhaps it may be of some use occasionally; but my conviction is that sick people do far better without it, and that other remedies are infinitely preferable to this vaunted panacea of the careless and routine practitioner.

Insanity would not be such an appalling phenomenon as it now is were alcohol banished from civilised life. In Germany, von Baer speaks of 27 per cent, of the male lunatics as cases of alcoholic insanity. And in Germany it appears alcoholic insanity is increasing yearly, on account of the cheapness of beer and spirits in that country. In Parisian lunatic asylums the same sad tale of alcoholic insanity is narrated. The percentage in Charenton of alcohol caused insanity has risen to 28 per cent of all the cases. In Austria, 40 per cent of the male lunatics have been driven into this sad disease by the use of alcohol. In Germany only 3,2 per cent of the female insane were alcoholic in causation. In every European country the wailing of the victims of alcohol is heard entreating the thinkers to find some remedy for their rags, their degradation, and their disease.

In hot climates such as Hindostan the British soldiers who use alcohol are far more prone to sickness and disease than the abstainers. The abstainer spends about three days in hospital against ten days spent by those who drink alcohol. And the death-rate among the latter is greatly in excess of that of the former. In cold climates also the use of alcohol is very dangerous, as has been well explained by Dr Nansen, and other Arctic explorers, who are themselves total abstainers, from that narcotic. The drinker in the Arctic region falls into a sleep, from which he never wakes; whilst the total abstainer has his wits about him, and thus escapes from the danger of frost-bite and death.

In the United Kingdom of Great Britain and Ireland, the splendid experiments made by the friendly societies, the Rechabites, Sons of Temperance, and Abstinents Sons of the Phoenix have conclusively proved the enormous benefits of total abstinence to the working classes. The members of a non-abstaining society, the Forestors, for example, have about 26 weeks of sickness, whilst the Sons of Temperance have only 7 weeks of sickness. This means that perhaps two-

thirds of the cases of sickness among British workmen are due to alcoholic drinks, a fact not to be wondered at when it is remembered that alcoholic drinks cost the 40,000,000 inhabitants of the United Kingdom annually £140,000,000 the great bulk of which is consumed by some 10,000,000 adult men.

The excellent society of Rechabites in England has, although a working class society, a lower death-rate at all ages than even the clergy of the English Church, whose position ought to render their death-rate far lower than that of poor working men. And when the death-rate of the Rechabites is compared with that of the Foresters or other working-class societies, which do not abstain from the use of intoxicants, we find that at any age from 20 to 60 the death-rate is much lower among the total abstainers than among the non-abstainers.

Our Registrar-General's statistics in England prove that Grocers, Hotel-keepers and Publicans (cabaretiers) have enormously high death-rates when compared with Rechabites and clergymen of the English church. Thus if the average mortality of all males be taken at 1,000, Public-House and Hotel Servants have a mortality of 2,205 and clergymen who are mostly abstainers 556. Can it be wondered at, that the late M. Wakley, coroner of Middlesex said in 1835, that out of 1,500 inquests held by him, 900 of the sudden deaths had been found to occur in hard drinkers.

I cannot close these remarks without alluding to a most absurd piece of statistics which was issued some years ago by some ill advised members of the British Medical Association, but which Dr Isambard Owen has repudiated, which led many unfortunate people to believe that drink tended to lengthen life. That silly and fallacious piece of statistics did much harm for a time; but was exposed by many able actuaries, and is now forgotten. In fine I am convinced with Sir Henry Thompson, Surgeon to University College Hospital that « there is no greater cause of evil, moral and physical, than the use of alcoholic beverages. I have no hesitation in attributing a very large proportion of some of the most painful maladies which come under my notice, as well as those which every medical man has to treat, to the ordinary and daily use of a fermented drink taken in the quantity which is conventionally termed moderate ».

Let me then entreat all who have the care of children among you to bring them up to be total abstainers from alcohol; and also, those who act as the advisors of women should impress upon them the evils of having recourse to alcoholic drinks when suffering from their especial ailments; and, more especially in the bearing and nurturing of children not to allow the smallest alcoholic taint to pass from mother to infant. Let us keep the sources of life and development as pure as we possibly can.

I wish also to express my opinion that the preaching of moderation in the use of alcohol cannot be the correct aim of the hygienist; on

the contrary, he should resolutely set his face against the use of beer, wine, or spirits either as an article of daily diet, or of enjoyment.

With Sir Benjamin Word Richardson I would say « Alcohol is of no more use in disease than it is in health ».

### DISCUSSION

**M. Hayem** en réponse aux deux rapports qui précèdent ne se trouve pas convaincu de la supériorité de l'abstinence totale sur l'abstinence partielle, tout en étant certain que l'une des deux au moins est nécessaire.

L'abstinence totale est un moyen de guérison pour les alcooliques, ou encore un moyen de propagande par le fait pour les apôtres ; elle ne saurait être un but à viser d'une façon générale.

Quant à notre bourgeoisie, elle est en fort mauvais état, et elle a besoin, autant que le peuple, d'être convertie à l'antialcoolisme. A la section du lycée Condorcet, qui depuis 1 an comprend déjà 168 membres, on n'a guère fait que se compter. On n'a convaincu personne. Ce sont les bourgeois bons vivants, sceptiques et railleurs, bien plus que les gens du peuple, abrutis de boisson, qui sont les vrais ennemis de notre propagande. C'est contre eux qu'il importe de remporter la victoire. Et cette victoire nous la remporterons peut-être si nous proposons aux jouisseurs l'abstinence partielle ; nous ne la remporterons certainement pas si nous leur proposons l'abstinence totale.

Soyons abstinents totaux et prêchons l'abstinence partielle.

**M. Belleroche** dit qu'en Belgique aussi on a dû faire la part du diable en permettant l'usage modéré de la bière et du vin. Les tempérants devraient faire de la propagande en fréquentant les débits de boissons fortes et en y demandant ce que les Américains appellent les *Soft Drinks* de façon à en propager l'usage.

**M. Junot** qui est membre de la *Société Belge de Tempérance* montre que cette ligue ne tient ni de l'un ni de l'autre des deux systèmes déjà cités ; mais elle proscriit toute boisson alcoolique sauf *l'usage modéré de la seule bière du pays* ; et cela à cause de la déplorable qualité de l'eau de la région (puits communs à infiltrations). Les résultats de ce système sont magnifiques. 800 membres signataires ont été rapidement recrutés.

**M. Fournat** pense qu'on doit au moins donner l'exemple de l'abstinence là où l'eau est pure et à Paris elle l'est.

**M. Jacot.** Le fait d'être abstinent donne une valeur spéciale à la propagande orale. A un abstinent partiel qui parle, un ouvrier répond : « Vous qui buvez du vin, vous pouvez vous passer d'alcool. » Il faut donc pouvoir répondre : « Du vin ? je n'en bois pas » et, par suite, il faut être abstinent si l'on veut lutter efficacement, même au nom de l'abstinence partielle.

**M. Castiaux.** J'habite la Belgique où l'eau est souvent malsaine, et depuis treize ans, je pratique l'abstinence totale. Pendant trois ans, j'ai habité une localité où il n'y avait absolument pas d'eau saine ; j'ai donc dû m'abstenir, même d'eau, que j'ai remplacée par le thé ou le café. Je n'en ai pas éprouvé la moindre indisposition. Et je n'étais pas seul, car c'est là, dans le bassin de Charleroi, qu'existe la section la plus florissante de la Croix-Bleue belge. Il y a là une section composée d'ouvriers mineurs ou verriers qui n'éprouvent aucune difficulté à s'abstenir de toute boisson alcoolique ni même d'eau claire lorsqu'elle n'est pas saine. Les ouvriers rivalisent parfaitement de force et d'habileté avec leurs compagnons qui boivent. Ceci nous prouve, Messieurs, que lorsqu'on y met de la bonne volonté, l'abstinence est possible même dans les milieux qui paraissent incompatibles avec la pratique de l'abstinence.

**M. Jordy** déclare que l'alcool, produit chimique, doit être relégué dans les pharmacies. Ajouté à l'eau malsaine, il ne fait qu'additionner une substance malfaisante à une autre qui en devient plus nuisible encore.

**M. Hercod.** Les étudiants abstinents suisses ont fondé parmi leurs camarades une section d'abstinence totale parce que lutter contre les liqueurs seules eût été enfoncer des portes ouvertes puisque ces étudiants ne s'alcoolisent guère que par le vin et la bière ! Les initiateurs gagnent leurs collègues par des discussions publiques, et plusieurs soirées de ce genre se sont terminées par des conversions raisonnées à l'abstinence totale.

**M. l'abbé Neumann** dit que l'un des résultats du Congrès est qu'il a été fondé, aujourd'hui, une association de prêtres abstinents totaux, parce qu'il faut que le prêtre donne l'exemple aux autres prêtres !

« Nous devons aller aux enfants, aux pauvres et aux ouvriers. »

Quand je donne une conférence aux ouvriers, ils nous disent parfois : « Vous voulez nous prendre notre eau-de-vie et vous buvez vous-même du vin. » Je leur réponds alors que je suis abstinant total et alors ils applaudissent à mes paroles.

Vous le savez, Messieurs, saint Bernard a prêché la croisade contre les Turcs ; le cardinal Lavigerie celle contre l'esclavage des pauvres noirs au cri de Dieu le veut ! Nous allons, nous, prêcher une troisième croisade, contre les blancs, esclaves du démon de l'alcoolisme. Nous marcherons aussi au cri de Dieu le veut ! et nous vaincrons, car Dieu sera avec nous.

**M. Boissier** reconnaît la puissance de l'abstinence totale dont la valeur pratique est hors de doute depuis longtemps. Mais il serait puéril d'opérer toujours en aveugle sans examiner rationnellement les particularités du malade que l'on traite et sans tenir compte des indications spéciales qu'il peut comporter. Il ne faut donc pas méconnaître la valeur réelle d'un moyen excellent qu'on peut mettre en œuvre avec fruit dans bien des cas. L'abstinence partielle est absurde encore dans un pays où seuls le vin et la bière sont responsables du mal, absurde encore dans un



pays où les boissons fermentées n'ont jamais été en usage et où seules les liqueurs fortes ravagent la population. Par contre, là où l'usage modéré des boissons fermentées a, pendant des siècles, laissé une population indemne et où l'alcool distillé s'est substitué à cet usage amenant avec lui tout son cortège de maux, l'expérience a montré que l'abstinence partielle n'était pas un vain mot. Je dirai plus ; celle-ci a été le meilleur et le plus sûr moyen d'entraîner l'abstinence totale. Quand j'ai parlé d'abstinence totale aux populations en question, on s'est bouché les oreilles. Quand j'ai parlé d'abstinence partielle, on a signé, je n'ai plus dit un mot, plus fait une allusion à l'abstinence totale et, trois ans plus tard, dix pour cent de mes abstinents partiels avaient évolué d'eux-mêmes et étaient sans pression aucune et par la force des choses devenus abstinents totaux. Pour moi, dans les régions très vastes que je cite, le meilleur moyen de propager l'abstinence totale est de prêcher l'abstinence partielle et de l'établir. C'est là un fait d'évolution naturelle.

**M. le Président.** La parole est à M. le Dr Bonne pour son rapport sur les *Effets suggestifs de ce qu'on appelle modération*.

## Ueber die Bedeutung der Suggestion in der Alkoholfrage.

### Force du préjugé dans la question de l'alcoolisme.

PAR LE DOCTEUR-MÉDECIN GEORGES BONNE, KLEIN FECKSBECK (HOLSTEIN).

*Analyse.* — La résistance opposée au ravages de l'alcoolisme est minime, si on la compare à l'énergie avec laquelle on combat les maladies contagieuses. Quelle est la raison de ce fait ? C'est l'action puissante, l'espèce de fascination exercée par les préjugés de ceux qui font un usage modéré des boissons alcooliques.

L'on constate en effet dans la classe dirigeante une mollesse, une inertie scandaleuse, dès qu'il s'agit de lutter contre l'alcoolisme. Ses efforts aboutissent tout au plus à quelque proposition vague, à quelque théorie sans utilité pratique. Cette inertie tient à l'influence pour ainsi dire magnétique qu'exercent sur nous l'exemple, nos traditions, nos habitudes, l'opinion bien ou mal interprétée de certains hommes illustres, notre littérature bachique, les préjugés des médecins, de chacun de nous, enfin l'ignorance absolue dans laquelle se trouvent la plupart des gens des efforts louables tentés depuis quelques années contre les ravages de l'alcoolisme. Et ces dispositions fâcheuses sont entretenues et encouragées par tous les amateurs de boissons spiritueuses, par toute l'industrie des alcools, par la presse attachée à son service.

Contre cette force, les lois, les mesures disciplinaires sont impuissantes. C'est à nous, membres de la ligue antialcoolique, de chercher à enrayer le mal par nos conseils, nos encouragements, notre exemple, celui d'une austère tempérance et des conséquences qui en découlent : désintéressement, moralité, santé, capacités intellectuelles, — la certitude que nous luttons pour la bonne cause nous aidera dans cette tâche difficile.

Es ist eine für den denkenden und nüchternen Menschen höchst auffallende Erscheinung, dass, trotzdem die tägliche Erfahrung sowie die medicinische Wissenschaft in der ganzen Welt in immer klarerer und unwiderlegbarer Weise zeigt, wie grauenhaft die Verwüstungen sind, die der Alkohol in der Menschheit anrichtet, im Vergleich zu den colossalen Anstrengungen, die gemacht werden, um die Diphthe-

rie, den Typhus, die Cholera, die Pest zu bekämpfen, die Bemühungen, die Alkoholsekue zu bekämpfen, verschwindend gering sind.

Es ist wie gesagt im höchsten Grade auffallend, dass für alle diese übrigen Volksseuchen prophylactisch so unendlich viel geschieht, ohne Rücksicht auf den Kostenpunkt, ohne Rücksicht auf die Eingriffe in die persönliche Freiheit, — ich erinnere an die Isolir- und Desinfectionsmassregeln, an den Impfwang und ähnliches — während die zur Bekämpfung des Alkoholismus verwandte Prophylaxe verschwindend gering ist, das Hauptgewicht auf die symptomatische Behandlung gelegt wird; Beseitigung der durch Trunkene entstandenen Aergernisse, Unterbringung der Opfer des Alkoholismus, der Kranken, Irren, Idioten, Arbeitslosen und Verbrecher in Krankenhäusern, Idioten und Irrenanstalten, Gefängnissen und Zuchthäusern.

Je mehr man sich mit der Alcoholfrage beschäftigt, desto energischer drängt sich die Erkenntniss und Ueberzeugung einem auf, dass die Logik fast der gesamten Menschheit Schiffbruch leidet, sobald sie an die Aufgabe gestellt wird, dem Alkoholismus, der notorisch jährlich mehr Opfer erfordert, als alle Epidemien und Kriege zusammen genommen, energisch zu Leibe zu gehen, und unwillkürlich fragt man sich, welches ist die schierzauberisch — dämonische Ursache dieser höchst wunderbaren Thatsache.

Ich habe bereits im September vorigen Jahres auf der evangelisch — socialen Conferenz zu Neumünster und im November im socialwissenschaftlichen Verein der Universität Kiel in zwei Vorträgen diese wunderbaren Thatsachen auf die suggestiven Wirkungen zurückgeführt, welche von dem sogenannten mässigen Alcoholgenuss vorzugsweise der leitenden Kreise ausgehen. Diese Erklärung darf nicht Wunder nehmen, wenn wir uns vergegenwärtigen, welche enorme Bedeutung selbst noch heute, — nicht nur im Alterthum und im Mittelalter, sondern selbst noch *heute* in unserem auf geklärten Zeitalter die Suggestion in unserem öffentlichen und privaten Leben spielt.

Man denke nur an die Beherrschung des Geschmacks durch die Tyranin Mode, die es vermag, dass gebildete, verständige Frauen an die Grenze ihrer pecuniären Leistungsfähigkeit gehen, um heute zu tragen, was morgen als unanständig gilt: Heute gilt es nobel, schlank zu sein, morgen dick gepuffte Schultern oder ein stark gewölbtes Hintertheil zu zeigen; heute erfordert es der Anstand, den Hals bis oben zum Kinn dicht abzuschliessen, morgen den Busen fast bis zum Nabel zu entblößen, — je nachdem der Wille geschäftskundiger und mächtiger Schneidermeister und Zeugfabrikanten aus geschäftlichen Rücksichten mit neuen Suggestionen ihre Kundinnen in Bann thun. Wir sehen die gebildeten Protestanten Norddeutschlands zu einem Schäfer Ast laufen, der ihnen aus abgeschnittenen Haaren ihre Krankheit prophezeit und ihnen ihre Leiden, die inneren mit Rhabarbertinctur, die Wundschäden mit verdünntem Lysol wegekuriert, in Wirklichkeit ihnen aber ihre Schmerzen für mehr minder kurze Zeit durch

die Macht der Suggestion, welche ihm der Glaube der Besessenen an seine Wunderkraft verleiht, bannt. Diese Leute haben daher kein Recht, auf den Glauben an die wunderthätige Kraft der Heiligenbilder ihrer Katholischen Volksgenossen spöttelnd herabzusehen. Stehen sie doch unter dem nämlichen, nur noch größeren Zauberbann künstlich geschrobener Suggestionen.

America greift unter dem Banne einer dämonisch — treibenden Suggestion, hervorgerufen durch den unersättlichen Durst nach Dollars, zu den Waffen, um dem verfallenden Spanien die Antillen zu entreissen. Wir sehen in Frankreich hochgebildete Männer, wie breite Volksmassen, unter den suggestiven Einwirkungen, welche von grob gefälschten Schriftstücken ausgehen, wie den Stier, der das rothe Tuch sieht, Recht und Gerechtigkeit mit Füßen treten.

Wir sehen in Deutschland, wie in anderen Ländern unter dem suggestiven Einfluss verhetzender Zeitungsartikel sonst ruhige und verständige Leute politischen Fata morgana nachjagen, Majestätsbeleidigungen begehen oder, in ihrer Thatkraft gelähmt, in einem der Phrase geweihten Leben politisch dahinsiechen.

Läuft nicht der ganze Einfluss der Erziehung auf die suggestive Wirkung des Beispiels, des Wortes der Eltern hinaus? Besteht nicht das hauptsächliche Wirken des Arztes am Krankenbett in seiner suggestiven Macht über seinen Kranken, die diesen eine schlecht schmeckende Medicin wohlschmeckend, Schmerzen geringfügig, einen kurzen Schlaf lang und erquickend empfinden lässt?

Es ist keine Frage, dass in unserem ganzen öffentlichen und privaten Leben seit Urzeiten Suggestionen guter, sittlicher, die Menschheit fördernder Art mit gegentheiligen gekämpft und gewechselt haben.

Kürzlich hat Professor von Bechterew in Petersburg in einem von Professor Flechsig in Leipzig ins Deutsche übersetzten Vortrag über die Suggestion und ihre sociale Bedeutung auf die Wichtigkeit der Suggestion in unserem öffentlichen Leben hingewiesen und dieselbe besonders an dem Beispiel von der Wirkung des militärischen Commandos der Convulsionen und Verzückungen unter den Nonnen und Mönchsorden, sowie an den Tollheiten russischer Sekten nachgewiesen.

Ehe dieses Buch in Deutschland erschien, habe ich bereits, wie schon gesagt, in den beiden obenerwähnten, im vorigen Jahr gehaltenen Vorträgen die suggestiven Wirkungen, welche von dem sogenannten mässigen Alkoholgenuss, insbesondere dem der leitenden Kreise, ausgehen, des näheren beleuchtet, sowie — die Bedeutung dieser Suggestionen für unser Volksleben — dargelegt.

Es sei gestattet, soweit der hier beschränkte Raum es zulässt, dieselben kurz näher zu skizzieren. Ich verstehe unter Suggestion die Beeinflussung des Empfindens, Wollens und Handelns, der Dreieit

unseres Seelenlebens, durch geistige Einflüsse, welche von aussen auf uns einwirken.

Man könnte sich nun auf Grund der neusten Forschungen unseres Heidelberger Professors Kraeplin auf den Standpunkt stellen, dass die Blindheit und Gleichgültigkeit der leitenden Kreise, die unglaubliche Indolenz z. B! der Aerzte, wie Strümpell sich 1893 auf der 65 Naturforscherversammlung ausdrückte, eine direct somatische.

Folge des sogenannten mässigen Alkoholgenusses sei, eine Abstumpfung des Intellectes und der Urteilkraft gegenüber der Alkoholpest; dass dies eine unhaltbare Auffassung der Verhältnisse sein würde, zeigen die bewundernswerthen, grossartigen Schöpfungen unserer Dichter und Denker, unserer Staatsmänner und Ingenieure, Forscher und Aerzte, die fast ausnahmslos dem mässigen Genusse alkoholischer Getränke huldigten und huldigen. So kommen wir nothgedrungen zu dem Schlusse, dass ganz specifische Ursachen thätig sein müssen, welche es bewirken, dass, unsere Fürsten an der Spitze, ferner diejenigen Männer, die unsere Gesetze zu bearbeiten und über dieselben abzustimmen haben, die Männer der Presse, das Gros der Geitslichen, Richter, Lehrer, Aerzte, also alle diejenigen, die verantwortlich sind für die geistige und leibliche Wohlfahrt und Gesundheit eines Volkes, dass fast alle diese Männer wie blind in ihrem erkennen, wie gelähmt in ihrem Handeln sich erweisen, sobald die Frage der Bekämpfung, keineswegs des mässigen Alkoholgenusses, — davon wollen wir noch garnicht einmal reden, — nein, nur des einfachen Missbrauches, wirklich ernstlich ventiliert wird. Zu vagen Vorschlägen ohne thatsächliche Consequenzen, zu theoretischen Resolutionen und dergleichen sind alle Wohlgesinnten natürlich jederzeit zu haben, trotzdem dass solche theoretischen Resolutionen bereits seit Generationen ohne nennenswerthen Erfolg hundertfach gefasst sind und, kein Gebildeter in irgend einer anderen Frage annähernd sich so narren lassen würde.

Die suggestiven Wirkungen, die von unseren Trinksitten, dem sogenannten mässigen Alkoholgenuss, ausgehen, wurzeln, abgesehen von dem Beispiel, welches jeder einzelne Trinkende giebt, in einer Reihe von Idiomen, thatsächlichen oder gefälschten Aussprüchen berühmter Männer über das Trinken, in Sprüchwortern und Citaten, richtig und falsch angewandten, in einer Reihe von Vorurtheilen medicinischer und gesellschaftlicher Natur, in missverstandenen und entstellten historischen Überlieferungen, poetischen Verherrlichungen des Alkohols und volkswirthschaftlichen Irrthümern bei einer gleichzeitigen gerade zu rührenden Unkenntniss über die thatsächliche Bedeutung der heutigen Alkoholfrage, während durch Baer, Bove, Fick, Kraeplin, Strümpel und die vieler anderen Vorkämpfer eine mehr als ausreichende Litteratur über die ganze Frage geschaffen ist. Alle diese geistigen Werthe oder vielmehr, da sie fast sammtlich auf Irrthümern und Entstellungen beruhen, Unwerthe welche die Mens-

chen immer wieder zum Trinken verleiten, wirken nun auf die Masse der Gebildeten, wie der Ungebildeten, in verhängnissvoller Weise für die Gesamtnation aber gerade auf die Ersteren, wie der Glasknopf des Magnetiseurs auf sein Opfer und hält sie in ihrem Bann. Der Glanz und die hypnotische Wirkung dieser geistigen Glasknopfe wird aber, — unterstützt durch die spezifische Giftwirkung des Alkohols — mit allem Eifer lebendig erhalten durch alle Alkoholfreunde, besonders aber durch die gesammte Alkoholindustrie und ihre Presstrabanten. Es würde nun den hier gestatteten Raum weit überschreiten, wollte ich des Näheren auf die suggestiven Wirkungen eingehen, wie dieselben sich in Folge des sogenannten mässigen Alkoholgenusses bei den einzelnen Ständen und Berufsarten, insbesondere auch bei einzelnen hervorragenden Männern, wie Goethe, Bismark u. a. erweisen oder erwiesen haben. Ich muss daher auf das Nähere in Betreff dieses hochinteressanten und überaus wichtigen Gegenstandes auf meine beiden im Druck erschienenen Vorträge hinweisen. Ueber die Alkoholfrage in ihrer Bedeutung für die ärztliche Praxis, verlag von Koehler, vormals Osiander, Tübingen, 1988 und « Ueber die suggestiven Wirkungen des sogenannten mässigen Alkoholgenusses auf die leitenden Kreise ».

Das aber ist gewiss: Wollen wir in der Bekämpfung des Alkoholismus ernsthafte Fortschritte machen, so werden hierin niemals Nennenswerthes schaffen oder leisten Polizei, Gesetze, Schaffung von Trinkbrunnen, Kaffeehallen und sonstige an sich harmlose und nützliche Dinge, sondern einzig und allein, wodurch wir Guttempler allein unsere grossen Erfolge in der Rettung von Gefährdeten und der Forderung der Mässigkeit und der Totalenthaltksamkeit erzielt haben dadurch, dass man allen denen, die unter diesem suggestiven Bann stehen, eben diese seit Urzeiten durch Genusssucht Gewöhnung, Gedankenlosigkeit, — Gewinnsucht riesengross gezüchteten, hypnotisch wirkenden Glasknöpfe von Vorurtheilen, Aberglauben und Lügen mit klarem Geist und fester Hand zerschmettert vor die Füsse wirft. Das ist nicht möglich durch einfaches Raisonement: *Suggestionen lassen sich nur durch Gegensuggestionen stärkerer Art ausmerzen.*

Unsere Belehrungen, Aufklärungen, vor allen unser Beispiel der Enthaltksamkeit mit allen seinen Folgen von Selbstlosigkeit, wirtschaftlicher und sittlicher Füchtigkeit, körperlicher Gesundheit und geistiger Kraft, aber getragen vom lodernden Feuer der Begeisterung, welches die Ueberzeugung von der Richtigkeit seiner Erkenntniss entzündet hat, werden einzig im Stande sein, jene verhängnissvollen Suggestionen von dem angenehmen und nothwendigen Genuss alkoholischer Getränke durch Gegensuggestion zu brechen und die Menschheit von dem unheilvollen Bann, der auf ihr lastet, zu befreien. Mögen die Vertreter der Mässigkeitsbewegung sich hüten, in philisterhafter Aengstlichkeit um die Erhaltung des eigenen Glases Wein

oder Bier der suggestiven Macht der Enthaltensamkeitsbewegung durch Hohn oder Ignorierung entgegen zu arbeiten. Sie würden sich selbst der einzigen Macht begeben, die im Stande ist, ihre eigene Bewegung lebendig zu erhalten und wirklich nutzbringend für die Menschheit zu gestalten !

### DISCUSSION

**M. Forel** appuie les idées émises par M. Bonne. Il ne s'agit pas ici de l'hypnotiseur qui endort son malade pour lui imposer sa volonté, mais bien de cette suggestion à l'état de veille, qui s'infiltré, qui se propage d'homme à homme par une mutuelle influence intellectuelle. Il y a de grands hypnotiseurs comme Napoléon I<sup>er</sup>, qui dirigent les idées de tout un peuple à son insu. Nous subissons tous de pareilles influences. Les médecins ont été fortement suggestionnés par l'alcool et ont agi sans s'en rendre compte sous cette influence, pour faire beaucoup de mal. Il faut maintenant se saisir de cette influence pour en faire bénéficier notre cause.

**M. Bonne** reprend :

Ich bin mir wohl bewusst, dass der Enthusiasmus ein zweischuldiges, aber sehr nothwendiges und nütliches Schwert im Kampfe gegen den Alkohol ist, aber die Anwendung des Enthusiasmus muss sich stützen auf das Wissen der Thatsachen und erfordert Tact und Individualisierung.

Wenn der Enthusiasmus sich nützlich erwiesen hat in dem biertrinkenden, verhältnissmässig schwer zu bewegenden Norddeutschland, wie das erstaunlich schnelle Emporblühen des Guttemplerordens zeigt, so darf man sich getrost der Hoffnung hingeben, dass, wenn dies Feuer einmal in Frankreich entzündet ist, es sich hier weiter brennt, als ein mächtig helfendes und reinigendes, belebendes Feuer in dem Kampf gegen den Alkohol. Zeigt doch die Geschichte Frankreichs wie leicht die Franzosen durch suggestives Einflüsse zu inflammieren sind. Man sei daher nicht zu ängstlich dieses Feuer, auch hier in Frankreich zu entzünden ! Es wird schon trennen ! Nun Heile Frankreichs !

**M<sup>lle</sup> Hoffmann.** — C'est un danger de laisser croire que ce soit indifférent qu'il y ait peu ou beaucoup de cabarets. Je cite un exemple. Un ouvrier me dit : « Je suis résolu de ne pas boire en sortant de mon usine jusqu'à mon logement. Or, il y a *seize cabarets* sur le chemin ! Décidé à ne pas boire, je passe devant le premier cabaret ; mais en voilà un autre ; il me faut prendre de nouveau une résolution ; ainsi de suite pour chacun, c'est seize résolutions qu'il me faut prendre successivement. Eh bien, il est plus facile de n'en prendre qu'une ou deux que seize. On résiste à un ou deux cabarets, mais on ne peut répondre que la vertu ira jusqu'au seizième. »

Luttons donc contre la multiplication des débits.

**M. Marillier** parle de l'importance du ton et de l'allure du discours au point de vue de la persuasion. Souvent un ton froid, calme, mesuré et désintéressé peut avoir une grande influence et faire mieux que l'enthousiasme; il faut compter sur l'esprit de contradiction du public et le neutraliser ou l'exciter selon sa direction. On peut *désuggérer* en blessant l'amour-propre.

**M. Forel.** — M. Marillier a parfaitement raison pour un certain public mais pas pour tous. Les savants, les médecins seront mieux suggérés par le calme froid et le ton désintéressé. Mais le peuple est, en général, bien plus suggéré par l'enthousiasme. Les Bons Templiers ont augmenté, en Allemagne, de 4,500 à 8,000 en un an par cette méthode. Il faut donc être éclectique et parler à chacun sa langue.

**M. Maillet.** — Selon le milieu, nous devons montrer de l'enthousiasme, et même un enthousiasme exagéré, pour suggérer nos idées. Mais avant tout l'orateur doit être vrai, suivre son tempérament et être naturel. Ce qui vient du cœur va au cœur. On persuade lorsqu'on est persuadé.

**M. Hercod** estime qu'il y aurait lieu de faire une synthèse des deux méthodes : scientifique et enthousiaste. Toutes deux se complètent mutuellement. Ce qui a fait la force, par exemple, du Père Mathieu, dans son apostolat en Irlande, ce fut son grand enthousiasme; ce qui a causé la décadence de son œuvre, c'est qu'il n'appuyait pas son enthousiasme d'une forte conviction scientifique. Il a pu emballer les gens mais non les convaincre de façon durable. L'idéal serait d'unir les deux méthodes, non pas à doses égales, mais en mettant plus de l'une que de l'autre, suivant l'occasion et l'auditoire.

**M. Forel.** — Oui, l'on peut désuggérer, comme dit M. Marillier, en blessant l'amour-propre, en vexant les gens et en excitant leur esprit de contradiction. Mais voici ce qui arrive fort souvent : Les gens contrariés par l'enthousiasme s'endorment parfois. Ensuite, ceux qui sont vexés, furieux de voir que d'autres font mieux qu'eux, commencent par faire opposition. Mais souvent, un an plus tard, ils font peau neuve. Le Saul devient Paul sans l'avouer, il croit alors avoir découvert ce qui l'avait vexé et il devient apôtre innovateur. Mais l'esprit de contradiction n'existe guère chez l'ouvrier et dans le peuple.

**M. Marillier.** — Dans le peuple allemand ou suisse c'est possible, mais en France il n'en est pas de même, il faut compter sur l'amour-propre des Français, qui détestent recevoir des leçons; la réussite auprès du peuple dépend beaucoup des aptitudes de l'orateur.

**M. Bianquis** approuve M. Marillier.

**M. Forel** trouve que ce n'est pas un mal de se faire détester momentanément de ceux auxquels on dit des vérités.

**M. le Président.** — La parole est à M. Robert Rae. pour son rapport sur : *les bases fondamentales du mouvement de la tempérance en Angleterre.*

## The fundamental principle of the British temperance movement.

BY ROBERT RAE, F.S.N. INST., LONDON

### Le principe fondamental du mouvement de la tempérance en Angleterre

*Analyse.* — Ce principe est celui de l'abstention totale de toute liqueur distillée ou fermentée.

Il y a soixante-dix ans, il se forma en Amérique et en Grande-Bretagne des groupes tempérants qui travaillèrent à combattre l'ivrognerie. Leurs promoteurs n'appliquèrent le principe de l'abstention qu'à l'alcool et aux liqueurs alcooliques, non au vin, à la bière, etc. Les médecins n'eurent pas alors l'idée de déclarer nuisible tout alcool, même mêlé aux boissons fermentées. L'effort qui fut fait échoua pour cette raison.

A sa reprise, le principe de l'abstinence totale enfin reconnu et proclamé par beaucoup de médecins, anima les sociétés nouvelles, et c'est de là qu'elles ont tiré la puissance d'action qui a assuré leur succès.

L'alcool est nuisible toujours et sous toutes les formes. Tous se trouvent bien de s'en abstenir et nul n'a plus besoin de le faire que les descendants des buveurs.

C'est ce qui rend si utiles les *Bandes de l'Espérance* : elles préservent et préparent les enfants, quel que soit leur atavisme ; elles forment des hommes dévoués au principe de la tempérance. La lumière étant faite sur la question, on a peine à comprendre que tous n'en soient pas éclairés, que tous ne soient pas abstinents.

For some time prior to the advent of the Temperance Reformation, which assumed an organised form in America and Great Britain rather more than seventy years ago, there was a growing feeling of anxiety amongst thoughtful people regarding the prevalence of alcoholic intemperance, accompanied by grave concern, amounting in some cases to hopelessness, as to the practicability of any measures that might be adopted for its reduction or extinction. It is known, however, that, previous to this time there were isolated instances of individuals who for diverse reasons systematically refrained from the use of intoxicating liquors ; and several notable physicians, with something like a prophetic instinct who penetrated more deeply than their confrères into the secrets of nature, did not hesitate to confirm and adopt Salomon's denunciation of strong drink as a mocker and deceiver, but the great bulk of the people were under the delusion that it was a necessary of life which could not be abandoned without serious risk to health and longevity.

The adherents of the early temperance societies were pledged to abstain entirely from distilled spirits, and to use fermented drinks, when taken at all, with strict moderation ; their notion being that intemperance was wholly owing to the use of the stronger liquors. But this was soon found to be a grievous mistake, as the alcohol in wine and beer possessed the same essential qualities as those contained in brandy, rum, and whisky, and just as effectually, though not



perhaps so rapidly, created and maintained the unnatural appetite for alcoholic indulgence. When this indisputable scientific truth was clearly understood by the temperance leaders, it was felt that the removal of intemperance could no longer be regarded as an unsolved problem, and they therefore entered with great zeal and earnestness upon the formidable task of enlightening the people contending with all the force of matured conviction that the only effectual method of grappling successfully with all the evil was to abstain from that which caused it. The promulgation of this novel doctrine soon attracted numerous adherents, especially amongst the labouring classes, many of whom were saved from drinking habits and converted into honourable citizens through the zealous efforts of the new crusaders. Medical men who observed the signs of the times became increasingly interested in the movement, and in 1847 the following important certificate, bearing 2000 signatures of British physicians and surgeons was published :

« 1st. That a very large proportion of human misery, including poverty, disease, and crime, is induced by the use of alcoholic or fermented liquors as beverages.

2nd. That the most perfect health is compatible with total abstinence from all such intoxicating beverages, whether in the form of ardent spirits, or as wine, beer, ale, porter, cider, etc., etc.

3rd. That persons accustomed to such drinks may with perfect safety discontinue them entirely, either at once, or gradually, after a short time.

4th. That total and universal abstinence from alcoholic liquors and beverages of all sorts would greatly contribute to the health, the prosperity, the morality, and the happiness of the human race. »

Twenty-five years later, in 1871, another declaration, most influentially signed, was issued by the leaders of the profession, comprising the following significant paragraphs :

« As it is believed that the inconsiderate prescription of large quantities of alcoholic liquids by medical men for their patients has given rise in many instances to the formation of intemperate habits, the undersigned, while unable to abandon the use of alcohol in the treatment of certain cases of disease, are yet of opinion that no medical practitioner should prescribe it without a sense of grave responsibility. They believe that alcohol, in whatever form, should be prescribed with as much care as any powerful drug, and that the directions for its use should be so framed as not to be interpreted as a sanction for excess, or necessarily for a continuance of its use when the occasion is past. They are also of opinion that many people immensely exaggerate the value of alcohol as an article of diet, and since no class of men see so much of its ill effects, and possess such power to

restrain its abuse, as members of their own profession, they hold that every medical practitioner is bound to exert his utmost influence to inculcate habits of great moderation in the use of alcoholic liquids. »

The efficiency of permanent voluntary abstinence as an antidote to the drink curse has been practically tested and amply vindicated by the experience of millions of men and women in the United States of America as well as in Great Britain and her colonies, and even in wine-producing countries, which have always been difficult to influence upon this question, there is an increasing number of abstainers whose example is telling effectively upon the communities in which their lot has been cast.

One of the great features of the remedy propounded by abstainers is, that there is nothing doubtful or mysterious about it. The principle is so simple that a child can understand it satisfies the judgment of an enlightened philosopher, an advantage not to be despised in a world so full of uncertainties and perplexities. Its effectiveness when rigidly and persistently adhered to must be frankly recognised by candid moderate drinkers as well as by habitual or occasional inebriates, but there is, perhaps, no class to whom it should appeal more strongly than those who are unfortunately descended from drinking ancestors. In such cases perpetual and life-long abstinence is the only path of safety, the only means by which the baleful entail can be cut off, so as to free the victim from its terrible consequences. Even if the average human being not burdened with such a sad heredity may feel justified in cherishing a hope of possible escape from the effects of moderate indulgence, it is evident that for those in whose blood there is a hereditary taint, abstinence is the only means of preservation from irretrievable ruin, although there is abundant reason for thankfulness in the assurance of scientists that the craving for indulgence will remain undeveloped if the exciting cause is persistently starved by rigid abstinence from alcohol in every form during the whole period of life. It would be a profound mistake, however, for anyone entering upon such a course to assume the attitude of a martyr. The renunciation of alcohol is not an act of self-denial, but of self-preservation. Assurance statistics extending over many years, and relating to a large selection of cases, have demonstrated that abstainers enjoy a higher degree of health and long life than the average moderate drinker : and in regard to persons undergoing special stress and strain, such as Arctic voyagers and explorers, soldiers on the march and in active warfare, athletes of all sorts, working men performing hard labour in extremes of temperature, and brain workers of every kind and degree, it is well-known that they invariably do better without alcohol than with it. In addition to all this miriads of children have been saved from peril by their training as members of Bands of Hope, and there are also the domestic, social, industrial, national and moral advantages accruing from perfect so-

briety secured through abstinence, which should lead every lover of humanity to strenuous exertions in behalf of a beneficent movement fraught with priceless blessings, without any drawback to diminish their unspeakable value. With the flood of light now thrown upon this momentous question, it is difficult to understand how reputable citizens can conscientiously continue to support by their example and influence a system that is inflicting incalculable injury upon their fellow-men in all parts of the world.

**M. le Président.** — La parole est à Miss Agnès Slack : *Sur le rôle de la femme en face de l'abstinence.*

### **Place de la femme dans la Réforme des buveurs par l'abstinence complète**

Etude par Miss Agnès E. Slack, secrétaire honoraire de l'Union Néphalienne des femmes chrétiennes du monde entier et secrétaire honoraire de l'Association des femmes anglaises tempérantes.

Il existe quelques raisons particulières en vertu desquelles les femmes chrétiennes devraient toujours être au premier rang des réformateurs par l'abstinence :

1<sup>o</sup> En Europe, comme en Amérique, les femmes et les enfants sont de beaucoup ceux qui souffrent le plus de l'intempérance des parents :

2<sup>o</sup> Les femmes éprouvent un intérêt plus intense et plus absorbant que les hommes à la sainteté du foyer domestique et à la protection du bonheur et du bien-être de leurs enfants ;

3<sup>o</sup> Dans tous les pays chrétiens, le plus grand ennemi du foyer de la vie et de la félicité des enfants c'est la boisson alcoolique.

Pour ces trois raisons, les femmes, et surtout les femmes chrétiennes, auraient dû, dès l'abord, courir aux avant-postes de la réforme de l'intempérance par l'abstinence ; mais elles ne se sont point ainsi postées. Jusqu'à des temps peu éloignés, elles se sont tenues fort en arrière des hommes. De fait, il n'y a guère qu'un quart de siècle depuis que la première association féminine pour la propagation de l'abstinence totale des boissons alcooliques, tant des fermentées que des distillées, fut organisée. Le mouvement abstinant général, continué pendant ces premiers cinquante ans uniquement par les hommes, continue, encore à présent, ses opérations assez vigoureusement et depuis trois quarts de siècle. Il a même commencé plus tôt dans les Etats-Unis. Si dès le commencement les femmes eussent aussi mis leurs mains à l'œuvre et non point simplement pour les travaux de détail, mais bien aussi pour la direction et l'administration publique de ce mouvement, cet acte aurait été vraiment fort bon pour les fem-

mes, et, selon toutes les apparences, un avantage précieux pour le mouvement lui-même. En cela, les femmes, par leur propre négligence, ont le plus perdu. Elles ont laissé s'évanouir des occasions favorables.

Si les femmes d'il y a trois quarts de siècle avaient, dans la Réforme tempérante, pris une part semblable à celle qu'y prennent les femmes d'aujourd'hui, elles auraient joui d'une vie plus utile, plus agréable, mieux remplie qu'elles ne l'ont eue ; car, dans la tempérance, il se trouve beaucoup de choses de nature à rendre une femme, déjà bonne, bien meilleure et plus capable encore ; il y a, dis-je, en cette Réforme, beaucoup de ce qui développe et met en relief ce qui existe de plus bienveillant, de plus utile et de plus féminin dans la femme, tant pour agrandir sa manière de voir les choses sociales que pour rendre son intérêt plus intense en tout ce qui concerne la santé physique et mentale de la race humaine. Nul ne peut étudier d'une manière adéquate la question de la tempérance sans être aussitôt forcé de considérer plus ou moins complètement un grand nombre d'autres questions importantes relatives à la santé corporelle et intellectuelle, à la propriété économique et sociale, ainsi qu'au bien-être général du peuple. Une étude de l'abstinence totale des buveurs faite dans ses rapports avec des questions de cet ordre crée nécessairement, dans la femme qui étudie, un intérêt intelligent pour ces sujets eux-mêmes et pour leur portée sur le problème social dans tout son entier.

Mais, quoique ces études aient de la valeur, elles sont moins utiles aux femmes elles-mêmes que ne le sont quelques-uns des travaux de la propagande tempérante, travaux auxquels elles sont grandement occupées. Les meilleurs résultats pour les femmes leur viennent de leurs œuvres missionnaires, de rédemption ou de secours, de leurs travaux pour propager l'éducation abstinente parmi la jeunesse, de ce qu'elles se font les champions d'une cause impopulaire, par cela seul que cette cause est juste et bonne pour la société. Quant aux travaux de la tribune, je n'en dirai rien pour le présent. Des choses importantes à discuter sont en train de s'éclaircir. Le travail oratoire impose aux orateurs féminins qui s'y adonnent une tension nerveuse qui menace de produire quantité d'effets nuisibles à leur santé générale.

Dès l'origine de la Réforme de l'ivrognerie par l'abstinence, un nombre considérable de femmes ont signé l'engagement de l'abstinence des spiritueux, et, par suite, elles ont senti naître en leur âme de l'intérêt pour ce mouvement. Il est probable que ce fut l'*Ordre des Bons-Templiers* qui, le premier, reconnut aux femmes le droit d'être employées à cette réforme. L'*Ordre des Bons-Templiers* est, comme on le sait, d'origine américaine. Il prit naissance, en 1851, dans l'Etat de New-York. C'est maintenant une organisation internationale ne comptant pas moins de 623,000 membres. D'abord, les femmes n'y furent point admises comme membres ; mais, en 1852, un

petit nombre d'entre elles furent reçues *Bonnes-Templières*. Dans un document publié par la Grande Loge d'Angleterre, il est déclaré que les femmes et les hommes jouiront de privilèges égaux. De fait, d'aussi loin dans le passé que le 28 décembre 1868, J.-H. Orne, le *Très-Digne-Grand-Templier* de cette époque, éditait la « Déclaration » suivante, laquelle est consignée dans un document officiel :

« ... Reconnaisant l'égalité des femmes, l'Ordre, non seulement fait appel à leur coopération diligente pour la réalisation de ses plans de travail, mais leur offre ses plus grands honneurs et ses plus hautes distinctions comme récompenses de zèle et de dévouement. Et cela c'est faire plus que n'ont fait toutes les œuvres humaines combinées en vue de les instruire assez pour qu'elles apprécient, comme il convient, ces droits qu'une opinion publique plus éclairée leur reconnaîtra et confirmera dans un temps futur, distant peut-être encore, mais certain. »

Les *Bons-Templiers* rendirent ainsi un service important : celui de poser la question d'une façon nette et définie. D'autres expériences que les leurs restaient d'ailleurs à faire et elles ont été faites.

Un certain nombre de femmes pieuses de la petite ville de Hillsborough, dans l'Ohio, s'associèrent, en 1873, dans un but unique. Elles voyaient que l'intempérance désolait leurs foyers, ruinait leurs familles, et qu'en général elle causait de terribles maux dans leur petite ville. Elles virent, en outre, que les sociétés de tempérance ordinaire, les églises, les politiciens, etc., ne faisaient vraiment que peu ou rien. Leur grand zèle fut ainsi allumé. Un certain docteur Dio Lewis ayant parlé, dans la ville, à une assemblée de femmes, avait, au cours de son allocution, dit l'histoire des misères dont avaient eu à souffrir sa mère, ses sœurs, ses frères et lui-même, en raison de l'intempérance paternelle. De plus, il leur conta comment sa mère, femme profondément pieuse, avait amené un marchand de boissons enivrantes, accoutumé à fournir à son mari les liqueurs alcooliques, non seulement à refuser de vendre à ce mari, mais à abandonner totalement son vilain commerce. Elle avait visité ce cabaretier, lui avait demandé de prier avec elle, et ce cabaretier ne fit point que de promettre. Il s'agenouilla à côté de ses barils et de ses dames-jeanne pendant qu'elle priait à haute voix. Ce cabaretier, jamais plus, ne vendit de spiritueux ; il était converti.

Ayant relaté ce fait, le docteur Dio Lewis demanda à son auditoire combien des femmes, présentes à ce *meeting*, s'engageraient à faire à d'autres cabaretiers ce que sa mère avait fait au sien. Soixante-dix mains se levèrent pour exprimer leur volonté de faire une campagne de prières (= *A prayer campaign*) aux fins d'obtenir la conversion des ivrognes et des cabaretiers. Donc, dès le 23 décembre 1873, ces femmes, et d'autres avec elles, s'assemblèrent en l'Eglise presbytérienne de Hillsborough pour y préparer leur plan de campagne, puis, ayant

prié et tenu conseil, elles s'en allèrent en corps par les rues accomplir la sainte mission qu'elles s'étaient imposées. La marche solennelle de soixante-dix femmes, à travers les voies étroites d'une petite ville, en ce jour gris et froid d'un solstice de décembre, au chant de l'hymne :

*A tous les vents des cieux jetez donc vos frayeurs<sup>1</sup>*

formait une scène d'un ensemble grave et saisissant. Au fur et à mesure qu'elles atteignaient les boutiques à boissons, elles s'arrêtaient, chantaient un cantique et priaient, soit debout en entourant la porte, soit agenouillées devant cette porte, sur la pierre bordant le trottoir. Elles ne faisaient point que chanter et prier : elles adressaient des appels fervents à chaque vendeur de liquides alcooliques, les conjurant d'abandonner leur commerce, lequel, après tout, était plus périlleux pour eux-mêmes qu'il ne l'était pour leurs pratiques. Une proportion considérable de ces débitants consentirent, — c'est étrange à dire, — à abandonner leurs débits ; une multitude d'ivrognes renoncèrent à leur vice. L'impression fut profonde sur l'esprit public de Hillsborough. Cet heureux mouvement s'étendit rapidement dans toute la région environnante. Bientôt, de proche en proche et par d'autres femmes, le mouvement gagna d'autres Etats de la Fédération. L'ensemble de ces faits fut nommé la « Guerre au whiskey<sup>2</sup>. » Quelques-uns des effets de cette lutte furent passagers. L'enthousiasme, selon sa coutume, s'éteignit par degrés. Plusieurs de ceux pour lesquels on s'était réjoui, parce qu'on les croyait corrigés et rachetés, retombèrent dans leur vice. La cupidité du vendeur d'alcool, jointe aux appétits dépravés de ses victimes, affirma de nouveau son sinistre pouvoir. Des salons<sup>3</sup> qui s'étaient fermés avec regret se rouvrirent avec joie. La vente retourna dans ses canaux habituels, à peine un peu moins nombreux. Les ennemis de la Réforme des ivrognes s'entreconsolèrent parce que la Réforme avait fait un *fiasco*. « Elle s'était en allée en fumée », disaient-ils, « n'ayant rien laissé après elle. » Mais, bien au contraire, c'était ce qu'elle n'avait pas du tout fait. Elle s'était bel et bien transformée en un organisme d'un ordre plus élevé. Toutes ou presque toutes ces organisations de femmes pour l'avancement de la cause antialcoolique, — telles, qu'à présent, on les voit partout instituées sur le Globe, — sont nées de ce premier organisme. *L'Union des femmes chrétiennes des Etats-Unis d'Amérique*, — Union qui compte plus de deux cent mille sociétaires, — en est issue. *L'Association des femmes anglaises tempérantes* doit son origine à cet organisme. *L'Association d'abstinence totale de la Grande-Bretagne*, avec ses socié-

<sup>1</sup> — *Give to the winds thy fears.*

<sup>2</sup> *Whisky* (∴ anglais) whiskey, liqueur distillée de l'orge.

<sup>3</sup> *Salons*. = Chambres ou salles luxueusement décorées où le public américain va acheter des vins et liqueurs à consommer sur place.

taires nombreux et toujours augmentant leur nombre, y était aussi à l'état d'embryon.

De fait, toutes ou presque toutes les organisations de femmes pour la suppression de l'intempérance, et qui maintenant existent et fonctionnent en ce monde, sont un développement du premier organisme américain. Ce ne fut pas certainement un gain à l'avantage des intérêts des fabricants et vendeurs de boissons quand, en 1874, les femmes qui avaient pris part à la guerre au whiskey formèrent l'*Union de tempérance des femmes chrétiennes des Etats-Unis*.

Cette formation, ainsi que celle de l'*Association de tempérance des femmes chrétiennes anglaises*, amena Miss Frances E. Willard à organiser l'*Union de tempérance des femmes chrétiennes du monde entier*, laquelle est l'organisation féminine la plus considérable et la plus puissante qui soit. Cette Union embrasse celle des Etats-Unis d'Amérique; puis, l'*Association de tempérance des femmes anglaises*, laquelle a des annexes importantes au Canada, en Australie, à la Nouvelle-Zélande, dans l'Hindoustan, en Chine, au Japon, dans l'Amérique méridionale, dans plusieurs contrées d'Europe, dans la Palestine, dans le Nord et le Sud de l'Afrique et dans quelques autres pays. Un congrès biennal (dit *Convention*) est tenu régulièrement. Des délégués y sont envoyés de toutes les parties du monde. Le plus récent de ces congrès s'est assemblé à Toronto (Canada). Le suivant s'assemblera à Edimbourg (en Ecosse) en l'an 1900.

Une des entreprises de l'*Union de tempérance des femmes chrétiennes du monde entier* a été le plus vaste pétitionnement que la terre ait jamais vu, savoir : la *Pétition Polyglotte*, pour obtenir la prohibition complète de la fabrication et de la vente des boissons fermentées et distillées en tous les pays. Les missionnaires du Ruban-Blanc le *ruban blanc* est le signe distinctif de l'*Union de tempérance des femmes chrétiennes du monde entier*) ont porté les feuilles de cette pétition tout autour du Globe terrestre pour les faire approuver et signer. Le nombre total des personnes comprises dans la présentation de cet immense document s'élève à sept millions cinq cent mille (= 7,500,000). Elle contient les noms des pétitionnaires féminines de cinquante (= 50) nationalités différentes.

De grands progrès ont été récemment faits par l'*Union de Tempérance des femmes chrétiennes des Etats-Unis* dans l'Hindoustan et le Japon.

Les Officières-Générales de l'*Union des femmes chrétiennes du monde entier* sont : la très honorable lady Henry Somerset, présidente; miss Agnès Slack, secrétaire honoraire<sup>1</sup>; miss Anna Gordon, secrétaire honoraire adjointe, trois personnes résidant en Angleterre; M<sup>me</sup> Saunderson (au Canada), trésorière. Les forces femi-

<sup>1</sup> *Honoraire* n'indique pas ici une personne ayant les honneurs d'un emploi sans l'exercer; ce mot n'indique qu'une personne en activité d'emploi, mais de rang supérieur à un titulaire payé.

nines en lutte contre l'intempérance ont été transformées, de petite troupe de guérilla vaillante, mais impulsive, en une grande armée régulière, splendidement équipée et parfaitement disciplinée. Le travail de l'Union a été d'une valeur incalculable pour les Etats-Unis. Le vénérable père de la *Prohibition*, Neal Dow, m'a dit lui-même, un jour que nous étions assis au coin de son feu, que cette union féminine était de beaucoup la plus puissante et la plus efficace pour l'avancement de la Tempérance en Amérique. Et ce seul fait que c'est vraiment grâce à l'Union que l'enseignement scientifique de la nature de l'alcool et de ses effets sur l'organisme humain est devenu, *par des lois édictées tout exprès*, un enseignement obligatoire dans les écoles publiques de la majorité des Etats fédérés de la vaste République du Nord de l'Amérique, montre combien la dite organisation des Travail-leuses abstinences est à la fois bien organisée et prévoyante. Il serait vraiment difficile de découvrir comment une fondation plus solide, sur laquelle puisse se bâtir une Réforme de Tempérance stable et permanente, pourrait être mieux constituée que celle déjà créée et en activité, sur la base de l'enseignement scientifique antialcoolique dans les écoles américaines.

Et ce beau résultat n'est que l'un de ceux obtenus par l'organisation des femmes pour l'avancement de la Tempérance. Un autre résultat, c'est que la prohibition est devenue un des principaux éléments de la constitution de l'Etat du Maine. Ce résultat de haute importance est le fruit des labeurs de l'*Organisation des femmes abstinences du Maine*, labeurs dirigés par M<sup>me</sup> L.-M.-N. Steevens qui, maintenant, remplit si dignement la place occupée longtemps et naguère par miss Frances Willard. Je veux dire par là que si ce n'avait été fait par les efforts de ces femmes dévouées, l'amendement à présent introduit dans la Constitution du dit Etat, n'aurait jamais été introduit. Les hommes du Maine, laissés à eux-mêmes, n'auraient point mené cette entreprise à bien. Ensuite, ainsi qu'on l'a su depuis, lorsqu'en 1894 on tint un plébiscite et que les électrices eurent à prendre part au vote, les six septièmes des dites électrices votèrent en faveur de la prohibition de la vente des spiritueux. En outre, très récemment, la conspiration ourdie par certains rois du trafic des boissons et par des politiciens corrompus de l'Etat de Vermont, afin d'obtenir l'abrogation de la loi prohibitive de cet Etat, fut une conspiration réduite à échouer par les efforts de l'*Union des femmes*. Dans les conflits qui ont dernièrement ému la Norvège, à propos de la prohibition de la vente des esprits distillés et autres liqueurs, tant dans les villes que dans beaucoup de districts ruraux de Royaume, les femmes ont pris une part active tellement efficace, en votant contre la vente des dites liqueurs et esprits, que les victoires des prohibitionnistes ont été attribuées aux femmes. Aussi, des politiciens de cette contrée-ci s'étant postés sur le terrain de la raillerie vis-à-vis de la prohibition norvégienne, se sont comiquement écriés :



« Bah ! ce n'est là qu'un vote de femmes, » — et, vrai, les électricités y ont résolument aidé. Que les femmes soient partout hostiles de plus en plus aux *bonnes affaires des alcoolistes*, c'est là la plus formidable réalité que les souteneurs du commerce des boissons ont, en ces temps modernes, à regarder en face.

Le vote de la femme est un nouveau pouvoir dans l'arène politique. Il ne fait que commencer à se faire sentir. — Bientôt ce pouvoir sera l'un des facteurs du compte à régler. Il est important d'observer les signes indiquant déjà de quel côté ce pouvoir se placera sur l'*Armageddon* du trafic des boissons. Et déjà le révérent Léonard Isitt est à même de témoigner, et mieux, il témoigne que l'association doit être comptée au nombre des sociétés réformatrices les plus fidèles, les plus capables et les plus énergiques.

Stratégiquement parlant, en raison de leur position et de leur influence au foyer domestique et dans la vie sociale, les femmes sont maintenant admirablement placées pour prendre une part influente dans la réforme par l'abstinence. A dire vrai, elles ont plus ou moins toujours été dans cette position ; mais, jusqu'à des jours récents, leurs aptitudes personnelles pour cette œuvre, n'étant point cultivées, n'étaient point adéquates. Elles étaient ignorantes, et même plus que les hommes sur cette question. Elles ne prenaient que peu d'intérêt intellectuel dans cette controverse ; en tant que controverse, s'entend. — Cet état de choses a été très modifié dans ces dernières années. Des milliers et des milliers de femmes sont devenues expertes dans l'enseignement de la Tempérance, — spécialement aux Etats-Unis, en raison de l'instruction scientifique à elles donnée par les écoles publiques. Ce nombre de femmes instruites augmente avec une rapidité merveilleuse, et ce qui est encore plus important, c'est qu'une forte proportion des mères de la nouvelle génération seront elles-mêmes de ces abstinences intelligentes, telles que la Réforme les désire pour son avenir. Ces mères de famille placées sous l'influence religieuse et morale de l'*Union des femmes* donneront à leurs filles à et leurs garçons, sur cette question importante, ce que les écoles publiques, si bonnes qu'elles puissent être, ne peuvent jamais donner. Les foyers domestiques de l'Amérique deviendront ainsi les meilleures écoles de l'antialcoolisme et du zèle réformateur. Graduellement, sous leur influence une condition favorable de l'opinion publique sera créée, — condition qui ne permettra plus à l'intempérance d'exister. En cela comme en d'autres choses liées intimement à la réforme tempérante, les autres nations suivront l'Amérique et des millions de millions de générations à naître auront des motifs pour rendre grâce à Dieu de ce que, le 23 décembre, 1873, il inspira aux femmes de la petite ville de Hillsborough, en Ohio, de lever la bannière de la guerre au Whiskey.

Finalement, je crois pouvoir dire que les sociétés de tempérance féminines formées dans les dernières années, c'est-à-dire depuis 25

ans, sociétés créées, dirigées, mises en œuvre exclusivement par des femmes, ont ainsi démontré pleinement que comme réformatrices, les femmes ne sont pas inférieures aux hommes et que dans ce département des réformes à réaliser, les femmes ont autant d'originalité, sont aussi audacieuses, aussi persévérantes que le sont les hommes. Il a de même été prouvé que les femmes ont une perception aussi nettes que leurs frères des points vitaux de la lutte pour l'émancipation de la race humaine de l'esclavage des boissons enivrantes.

Afin que tout cela soit très clair, il a été nécessaire que les femmes travaillassent en sociétés dirigées par elles-mêmes et ne dépendissent pour l'existence que de leurs seules ressources. Elles ont réalisé ces deux conditions. Elles n'ont point, il est vrai, toujours réussi dans leurs entreprises. Comme leurs frères, elles ont parfois commis des erreurs. De temps à autre leur sens de la proportion des choses s'est permis d'être en défaut. Elles se sont çà et là attaquées à des œuvres pour lesquelles leurs voies et moyens étaient visiblement insuffisants. Mais elles se sont dévouées infiniment plus que d'autres ne l'ont fait à ce qu'il y a d'essentiel, de solide et de permanent dans la réforme pour la tempérance véritable. Sur les deux principaux points de cette réforme, elles ont su concentrer leurs efforts. Le premier point, c'est la prohibition du trafic des liquides capables d'enivrer ; — le second point, c'est l'éducation scientifique de la jeunesse par rapport à l'alcool.

En somme, je suis convaincue que l'avènement des femmes dans les affaires de la réforme tempérante, marquera l'ère nouvelle de l'affranchissement de la chrétienté de l'horrible domination de l'alcoolisme.

J'ai dit.

**M. le Président.** — La parole est à M<sup>lle</sup> Hoffmann (de Brême), sur *l'Œuvre de la tempérance dans l'Union des sociétés des femmes allemandes*.

### **Rapport de l'Œuvre pour la tempérance dans la Fédération des Associations des femmes allemandes**

PAR M<sup>lle</sup> OTTILIE HOFFMANN

Déléguée au Congrès par la *Fédération des Associations des femmes allemandes et du Bremer Mäßigkeits-Verein*.

Dans notre ancienne ville de Brême, devant le magnifique édifice du moyen-âge, où nous appellent nos assemblées pour la tempérance, s'élève une belle statue de St Ansgar, apôtre du Nord enlevant le joug de la servitude du dos d'un esclave. Ce beau monument nous est devenu un emblème. Les apôtres dévoués de la tempérance aussi enlèvent

le joug du dos des esclaves gémissant sous le fardeau du péché et de la misère. Ce poids les accable non seulement eux-mêmes ; des milliers de femmes et d'enfants en souffrent aussi.

Cela ne nous montre-t-il pas clairement, quel besoin nous avons, mes sœurs françaises, vous l'avez reconnu comme nous, quel besoin nous avons de femmes dévouées pour soulager de telles souffrances pour prévenir de tels maux, en suivant comme de bons disciples les pas des apôtres de la tempérance, prenant part à leurs efforts, protégeant la jeunesse contre les dangers et la captivité du péché, aidant ceux qui étaient tombés à regagner leur liberté ?

Pour atteindre pleinement ce but charitable, il faut que les efforts des femmes soient organisés.

La Finlande et la Scandinavie l'ont reconnu, les Anglaises et surtout les Américaines l'ont compris, et chez nous les associations d'ailleurs s'unirent en 1894 et formèrent la Fédération des Associations de femmes allemandes, comptant à présent 105 associations avec 80,000 membres.

C'est notre très honoré Président du Congrès qui a dit : L'union fédérale, quoi qu'on en dise, est une source inimaginable d'énergie. Le but de notre fédération est de travailler au bien-être de la famille et du peuple, ce qui veut dire aussi aider au relèvement de la femme. Les champs d'activité sont ceux désirés et applaudis par toutes.

La tempérance fut un des premiers objets désignés à l'attention, car l'alcoolisme détruisant le bien-être social et le bonheur de la famille, la lutte contre ce démon fut reconnue une tâche de charité et de patriotisme, une tâche dans laquelle les femmes des différents pays se réunissent, se reconnaissent comme sœurs par des intérêts communs et se tendent la main pour protéger leurs foyers et leurs biens les plus chers contre un mal universel de notre temps.

Dans notre fédération on a formé des commissions pour les différents sujets. La commission pour la tempérance travaille dans six directions diverses :

1/ *pour introduire la tempérance dans l'éducation et dans les écoles.*

2/ *pour faire de la propagande pour la tempérance, car prévenir le mal vaut mieux que le guérir, donc pour éclairer les masses sur les effets de l'alcool sur le corps humain et sur l'organisme de la société*

3/ *pour combattre la tyrannie de la boisson, surtout par l'abstinence.*

4/ *pour fonder des restaurants de tempérance pour les ouvriers et pour toutes les classes de la société. Ces restaurants ont eu beaucoup de succès en procurant à la classe ouvrière, travaillant loin des habitations, de bons repas sans obligation de boisson. De bons journaux, des livres appropriés, et quelques jeux, comme par exemple le domino, aident beaucoup à rendre ces lieux de séjour attrayants.*

5/ *pour aider à révéler les réformes nécessaires à nos lois* pour la lutte contre l'alcoolisme, car quoique la législation ne soit pas encore du domaine de la femme, elle peut avoir, même ici, quelque influence.

6/ *pour venir en aide aux pauvres victimes* de l'alcoolisme, en les réclamant pour les guérir.

Ce sont surtout les membres de la Croix-Bleue et les Bons Templiers qui remplissent ce rôle de charité. C'est l'abstinence seule qui peut guérir. Nous travaillons fidèlement et amicalement avec les amis de la tempérance autant que leur chemin rejoint le nôtre. Mais pour guérir l'alcoolisme et pour réformer les mœurs il faut l'abstinence, il la faut aussi pour l'éducation de la jeunesse et dans tous les pays, où l'alcoolisme a diminué, cela a été produit, il faut le dire, par l'abstinence. Loin d'être une perte, c'est un grand gain d'appartenir à la société d'abstinence, un grand avantage pour l'esprit et le corps d'être libéré de l'effet débilitant même des petites quantités d'alcool, que ce soit vin, bière ou liqueur quelconque. Les mœurs sociales dépendent principalement des femmes. Ce sont elles qui doivent élever les mœurs.

Quant à l'éducation, dans les écoles de ménage dirigées par les membres de la Commission, les filles sont instruites sur les effets de l'alcool sur l'organisme humain, et les mères étant alors présentes aux examens publics, on peut espérer que la bonne semence se développera en bons fruits. Ainsi, une femme du peuple revenant de l'école après l'examen, disait un jour à une amie : Eh bien, vois-tu, si un petit morceau de fromage est aussi nutritif qu'un grand verre de bière, certainement, je ne donnerai plus de celle-ci aux enfants. Dans nos conférences du dimanche pour les enfants, nous en avons environ 300 qui viennent avec la permission de leurs parents. Un petit garçon, dont le père était un ivrogne, reçut un jour l'ordre d'aller chercher de l'eau-de-vie. D'un air touchant il refusa et pria son père de ne pas acheter ce qui le rendait malade. Le père d'abord fâché, céda à la douce voix et aux tendres caresses de son enfant. — Mais cette instruction, qui n'est pas encore générale, ne suffit pas. Il faut que la lumière de la vérité sur les effets de l'alcool, découverte par la science (il ne nourrit, ne fortifie pas, il est un poison, non une nourriture) s'étende à travers tout le pays, dans les cabanes et dans les palais.

Pour aider à arriver à ce but, notre fédération a décidé d'envoyer une pétition aux ministres de notre pays pour demander l'introduction d'une instruction sur la tempérance dans le plan des écoles. La jeunesse représente l'avenir de notre patrie, et les médecins sont unanimes en leur affirmation, que l'alcool fait dégénérer les nations, si l'on n'arrête pas son influence meurtrière.

Élever les enfants dans l'abstinence, c'est fortifier notre nation.

Répandre l'éclaircissement sur cette question importante dans toutes les classes de la société, c'est augmenter leur bonheur. La distribution de la littérature qui existe sur ce sujet, s'est montrée fort importante dans bien des cas. Une jeune dame avait l'habitude de distribuer des récits et des traités de tempérance parmi les ouvriers de son père dans une grande tuilerie, où les hommes buvaient généralement beaucoup. Quelque temps après son père remarqua que les bouteilles d'eau-de-vie étaient remplacées par du lait et du café. La propagande se fait aussi facilement dans les soirées populaires du dimanche. Nous avons une fois par mois une grande réunion populaire avec une conférence à la portée de notre monde, de la bonne musique, quelquefois la représentation d'une petite comédie et toujours des comptes rendus sur le sujet de la tempérance. — Quant aux mœurs, pourquoi les hommes, qui avec bonne raison, accusent souvent les femmes d'obéir trop à la tyrannie de la mode, pourquoi dans la société, obéissent-ils à la tyrannie de la boisson, souvent contre leur inclination ? Qu'ils se fassent libres de cette tyrannie !

Dans nos restaurants de Tempérance les ouvriers peuvent avoir un simple dîner, un souper, des boissons non-alcooliques pour le prix le plus minime. Pour diminuer les frais, de jeunes femmes de la bonne société aident à distribuer les dîners et à noter les dépenses et les rentrées. Nous sommes persuadées que ces petits services rendus servent un peu à diminuer les préjugés des classes l'une contre l'autre.

Le résultat de cet arrangement est fort satisfaisant. Les ouvriers montrent beaucoup de bon sens et de respect, et nos jeunes dames sentent le devoir de travailler au bien social. Nous avons commencé cette œuvre, il y a quelques années, en hiver, après une exposition, pendant laquelle il y avait eu beaucoup de brutalité et d'accidents, parmi les ouvriers qui travaillaient hors de ville et n'avaient rien de chaud à boire ni à manger. Après l'ouverture de notre petit pavillon, les accidents diminuèrent de beaucoup et le café ayant remplacé l'eau-de-vie, la conduite des ouvriers s'améliora notamment. Il faudrait partout où la population ouvrière est nombreuse, des cafés pour les ouvriers.

En résumant encore une fois : La jeunesse instruite dans notre sens, les pères de famille gagnés à notre cause, les femmes travaillant à notre but, voilà les facteurs qui nous donnent de l'espoir pour l'avenir.

C'est une Américaine, Miss Frances Willard, l'une des plus nobles femmes de notre siècle, qui a appelé les femmes de toutes les nations à s'unir pour l'œuvre de la tempérance. Nous l'avons perdue l'année passée. Elle a créé l'Association internationale des femmes « *World's Woman's Christian Temperance Union* » à laquelle j'ai aussi l'honneur d'appartenir. — Elle nous a dit que le monde entier est notre grande patrie, qu'il ne faut pas arrêter nos regards et nos sympathies aux limites de notre maison paternelle, de notre ville, de notre pays. Tout en aimant d'abord ceux-ci, nous pouvons et devons porter notre

charité et notre intérêt plus loin et plus haut. La tempérance, comme tout ce qui sert à élever l'homme, est un lien d'une nation à l'autre. Dans nos intérêts les plus vrais, dans nos aspirations les plus hautes, nous sentons de même. Le développement de tout ce qui nous unit ainsi, contribue au bonheur des nations. Notre esprit nous dit et notre cœur espère, que plus nous travaillons pour le bien de l'humanité, plus ce lien entre les femmes des différentes nations se fortifiera et les bénira par une perspective lumineuse qui s'ouvre à nos regards joyeux.

**M. l'abbé Neumann** admire cette organisation des femmes pour la tempérance ainsi que la création d'asiles pour les femmes allemandes catholiques alcoolisées.

**M. le Président.** — La parole à Mrs Tinling.

### **British Women's Temperance Association**

PAR MRS TINLING (ANGLETERRE).

Le B. W. T. A.<sup>1</sup>, que j'ai l'honneur de représenter ici aujourd'hui, compte à peu près 100,000 membres.

Cette Association nationale, fondée en 1876, a pour but la propagande de l'abstinence totale par des moyens sociaux, législatifs et éducatifs.

Les membres appartiennent à toutes les classes de la société, de la femme titrée à l'ouvrière, à toutes les sectes religieuses, et aux différents partis politiques.

Elles sont unies par le désir de protéger leurs familles contre une influence funeste, et de venir en aide à leur prochain.

Chaque membre promet de s'abstenir de toute boisson alcoolique et d'employer tous ses efforts pour amener d'autres à faire de même.

Elles arrangent très souvent des conférences afin d'exposer leurs principes et d'augmenter le nombre de leurs membres. Ces conférences ont lieu quelquefois dans des salles publiques où les hommes sont cordialement invités, quelquefois dans un salon d'une dame ou même dans une chaumière où une ouvrière rassemble quelques voisines autour d'elles.

Mais outre ces conférences, l'œuvre est poursuivie sous beaucoup de formes différentes, et chaque société est libre de choisir ses moyens de travailler.

Parmi ceux-ci, nous pouvons mentionner l'œuvre de nos missionnaires dans les cours de justice, à qui les magistrats souvent confient des femmes qui devraient autrement être envoyées en prison.

<sup>1</sup> « British Women's Temperance Association. »

Nous possédons aussi des « Coffee-carts », c'est-à-dire de petites voitures qui stationnent dans les rues, dès 4 heures 1/2 du matin, distribuant à très bas prix du café et du thé aux ouvriers.

Nos membres assistent souvent à ce qu'on appelle « Brewster Sessions » afin d'empêcher la concession des licences, et elles se font aider d'un avocat qui soutient leurs demandes. Dans un grand nombre de cas, le résultat est très satisfaisant.

Il me faut mentionner aussi l'œuvre parmi les enfants, dont l'importance est plus grande qu'on ne saurait le penser.

Nous avons un département connu sous le nom « Loyal Temperance Legion », dont la mission est d'instruire les enfants au point de vue scientifique et économique.

Votre grand poète, Victor Hugo, a dit avec raison que celui qui ouvre une école ferme une prison. En nous appuyant sur ce principe, nous espérons que les fruits de notre travail seront récoltés par la future génération.

Mais quoique nos plus grandes espérances reposent sur le futur, nous sommes loin de désespérer de ceux qui sont maintenant victimes de l'alcoolisme. Nous possédons à Duxhurst, dans le comté de Surrey, une colonie pour les femmes alcoolisées.

Elles vivent six ou sept ensemble dans de charmantes petites chaumières sous la direction d'une sœur, qui est aussi une garde-malade. Elles y demeurent pendant une année et s'occupent de jardinage et de tissage. Le résultat après une année est très souvent satisfaisant et la malade quitte la colonie débarrassée de cette horrible passion.

La séance est levée à midi.

---

## TROISIÈME SECTION

---

# PROGRAMME GÉNÉRAL

EDUCATION, ENSEIGNEMENT, PROPAGANDE

---

## DEUXIÈME SÉANCE

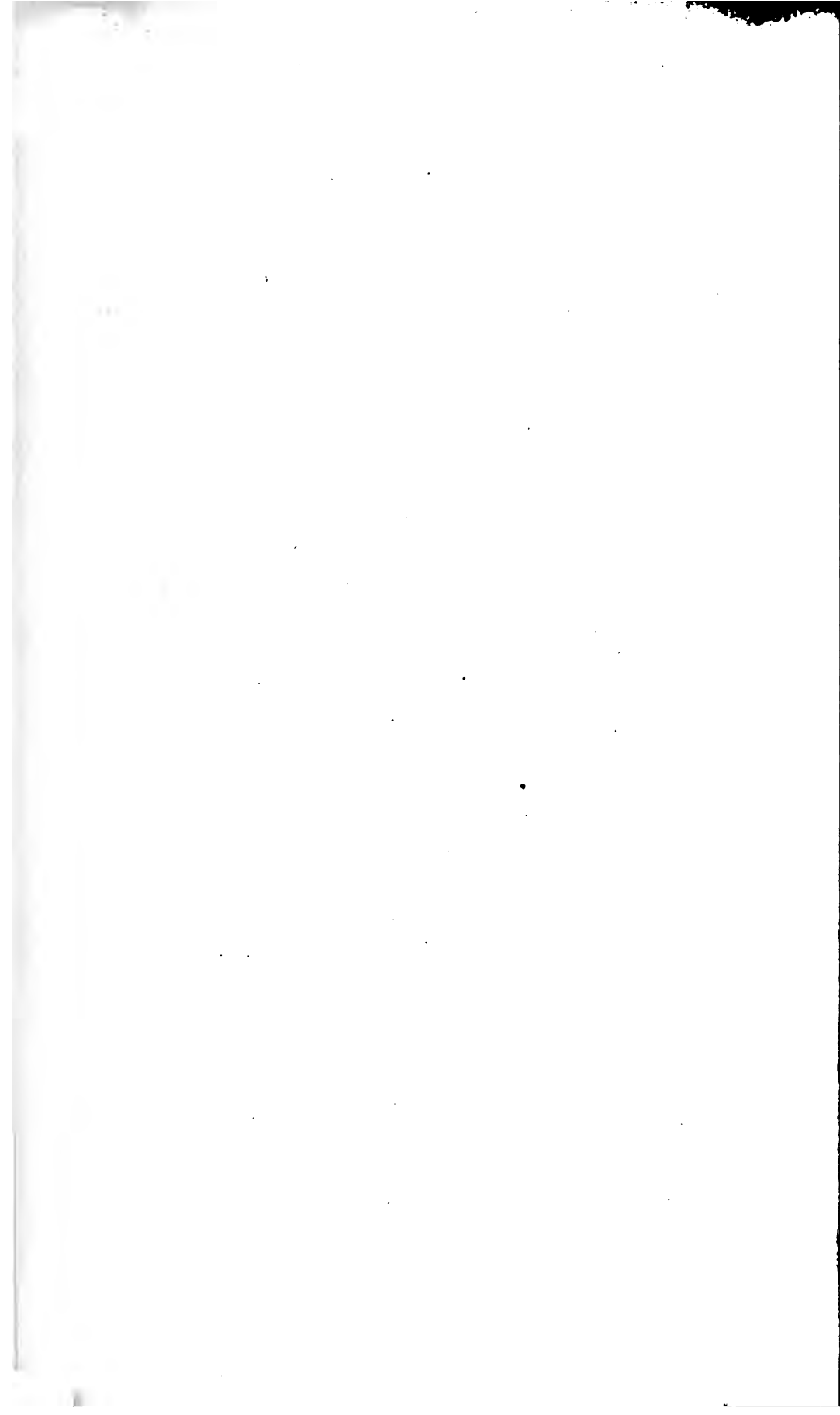
*Jeudi matin 6 Avril 1899*

---

### **Ordre du jour :**

ÉTABLISSEMENTS DE TEMPÉRANCE ;  
MOUVEMENT ANTIALCOOLIQUE, — RÉSULTATS ;  
VULGARISATION DANS LES GROUPES (PRISONS, HOPITAUX, etc.).





## TROISIÈME SECTION

ÉDUCATION, ENSEIGNEMENT, PROPAGANDE

---

### Deuxième séance

PRÉSIDENCE DE M. MARILLIER

---

## PROCÈS-VERBAL

---

**M. Marillier**, président, ouvre la séance et appelle la discussion sur les *Etablissements de Tempérance*.

Le rapport de M. Rowe est déposé sur le bureau.

### The London Lodging House

Les Asiles de nuit et Hôtelleries populaires à Londres.

*Analyse.* — A Londres, 40,000 personnes n'ont pas de domicile fixe. On trouve dans cette vaste cité, 649 établissements hospitaliers pour les sans abri, 517 pour les hommes, 95 pour les femmes et 74 pour gens mariés. Ils contiennent environ 29,000 lits. Nous ne comptons pas le « casual ward » où la police reçoit les vagabonds. Les asiles et hôtelleries populaires sont les uns gratuits, les autres payants, le coût d'une couchée variant entre 1 ou 2 pence (10 ou 20 cent.) et 1 shilling (1 fr. 20).

Mentionnons en particulier les *Rowton Houses*. Leur fondateur, Lord Rowton, a dépensé 750,000 fr. pour la construction de la première de ces maisons qui contient 500 lits pour hommes. Il y en a maintenant trois, le prix de la couchée y est minime et la société donne néanmoins le 5 % à ses actionnaires. On y dine pour 50 ou 60 cent. Ceux qui le veulent, peuvent y faire leur « popote » eux-mêmes. Il y a fumoir et salles de lecture. Les dortoirs sont divisés par des cloisons en compartiments, en sorte qu'on est chez soi.

Toutes les professions et tous les métiers sont représentés parmi les habitués de ces établissements. Dans la grande majorité des cas, c'est l'alcool qui a été la cause de leur chute.

To those who take an interest in the various phases of « Life in London » the Lodging or Doss House must of necessity be an important item, in fact this must be so to all who are interested in poor humanity when it is noted that the ordinary Lodging house population of London is stated to be about forty thousand (40,000) or about the whole population of a city the size of Exeter. It will be readily unders-

tood that very, very varied are the Lodgers, and there is also a variety in the Lodging houses, while there is one law common to all, that upon certain conditions being fulfilled a man may get a lodging for one night; the actual conditions vary—some, such as the Medland Hall Free Shelter, Ratcliff, being, as the title denotes free, with bread and butter given in, and hot water if the lodger has a scrap of tea. Others, partly philanthropic, as the Salvation Army Shelters, where for one penny or twopence shelter may be had, if no penny is forthcoming a small amount of wood chopping may be put in as an equivalent in the morning, others again making a charge of 6d., 9d. or 1s. for the night. Another difference is that while the houses carried on by private individuals are simply a commercial venture, there are others, such as the Victoria Homes in Whitechapel Road and Commercial Street, where efforts are put forth for the *moral* elevation of the inmates. In many of the houses local friends hold temperance meetings and conduct religious services in the kitchens, while the London City Missions employ two Missionaries especially for this work, others devoting a portion of their time. It is estimated that through this agency alone, from 25,000 to 30,000 persons annually are brought under Christian influence.

The latest addition to the variety of the Doss House are what are known as « The Rowton Houses. » The history of these may be told briefly : Lord Rowton, a nephew of that noble philanthropist, the late Lord Shaftesbury, conceived the idea that something better than the common Lodging House but at the same rate of charges, &c., might be done for the homeless man ; accordingly he expended about L. 30,000 in building the first Rowton House to accommodate about 500 men—this was so great a success that two other houses have been built, each with accommodation for a large number, and now these are all included in a limited liability company and so far from being a loss financially as was anticipated, pay a dividend of five per cent.

It should be understood that *all* Lodging Houses have to be registered and are under the control (as to certain particulars) of the London County Council; previous to the existence of the Council they were under the control of the Metropolitan Police. According to the last return there are 649 registered Lodging Houses—517 giving accommodation to men, 95 to women and 74 to married couples—the total accommodation being for something like 29,000. But as this return was made nearly eighteen months ago the numbers may now be taken as much higher; if however, the estimate of 40,000 homeless persons is correct there is still a margin left for the Casual Ward and the streets.

The County Council Inspectors look well after the sanitary conditions and cleanliness of the houses, and any known objectionable lodger would be refused by the better conducted houses. The writer

of this paper was told by the Manager of one of the houses visited that he had refused admission to a man who « snored like a bull » and so disturbed every one else in the corridor.

It may be mentioned here that while there are many who simply have one night's lodging and go, there are also many who may be termed residents, some having remained at one particular house for ten or twelve years.

With regard to the class of men who use the Lodging Houses there were said to be one night in one house :

|                             |                              |
|-----------------------------|------------------------------|
| 2 Parsons.                  | 19 Doctors.                  |
| 3 Barristers.               | 40 Medical Students.         |
| 19 Solicitor's.             | 18 Journalists.              |
| 30 Solicitor's Clerks.      | 50 Professional Sporting Men |
| 1 Late Captain in the Army. | 109 Clerks.                  |
| 1 Late Lieutenant in Navy.  | 98 Navvies.                  |
| 21 Pensioners.              | 200 Envelope Addressers.     |
| 40 Actors.                  |                              |

these last being made up from almost all the others.

There are certain general rules that prevail in almost all the houses :—the Rowton Houses and the Victoria Homes have bars at which refreshments can be had at a very low rate but in all there is accommodation for lodgers to do their own cooking. Perhaps the personal experience of a friend who recently with a companion spent a night in one of the Rowton houses, will best explain the system and arrangements. He says : « we arrived a little before seven and applied for a ticket for the night, but were disappointed to learn that we could not have one until after nine, the rule being that those who sleep at the place one night have the option of renewing their ticket until nine the next night; after that you take your chance. We next asked if we might go in and get some food and after a little demurring this was allowed and we found our way into the dining rooms, which are large, well-lighted and airy », and got some sausages, potatoes, bread and butter and some tea, the whole costing 5½d; the mustard, salt and pepper are chained to the bar; having finished our meal we had a look round—there are special arrangements for the men who cook for themselves and a scullery with all the conveniences for washing up etc; as well as the dining room there are smoke rooms and reading rooms with chess, draughts, dominoes etc. Having had a good walk round the basement, where lavatory accommodation is found (hot or cold water is supplied—foot-pan, etc.) we found a thin line of men already formed up at the ticket office. Accordingly we took our places, and in due time received our tickets for beds. And now for bed :—each lodger has a cubicle which is divided off from others by a wooden partition which reaches nearly to the ceiling—iron bestead, wire mat-

tress and one stuffed mattress, blankets, sheets and quilt : to bed, but not to sleep. I found they only provided clean sheets once a week, on Mondays, and as this was Saturday night I can leave to your imagination what the sheets were like. This, however, was not all, some of the lodgers had certainly not spent the evening in the reading room but came in late, slamming doors and otherwise making themselves heard, disturbing those who had already turned in—these objecting in language more forcible than polite, suitable replies were given, and so the game went on, making it not a night of undisturbed repose."

And now the question comes how is it these places are needed, and whence come the thousands who use them? and from all who have studied the matter but one answer comes—Drink—Drink, Drink, and the sad fact is apparent that men having come down to the level of the common Lodging House are content to remain there spending the least possible amount for food and lodging, in order that more may be left for the gratification of the Drink Crave. Poverty, destitution to an extent there may always be, but if the drinking habits of our people could be stopped, there would be no difficulty in dealing with accidental poverty, and the Common Lodging House would be a thing of the past.

**M. le Président.** — La parole est à Madame Legrain, sur *Les restaurants de Tempérance*.

### **Note sur le Premier Restaurant de Tempérance**

Ouvert à Paris sous les auspices de l'Union Française Antialcoolique

PAR MADAME LEGRAIN

Secrétaire adjointe de l'Union Française Antialcoolique.

Un moyen certain de donner une grande extension à la campagne antialcoolique entreprise par le Docteur Legrain, était la création de Restaurants de Tempérance. L'Union française antialcoolique, malheureusement, ne possédait pas les ressources nécessaires à la réalisation de ce projet. Un seul moyen était donc à sa portée : ouvrir une souscription dans ce but. Ainsi fut fait, et cette feuille présentée par le Docteur Laborde à l'Académie de Médecine nous valut aussitôt un don de 500 francs de M. le Docteur Rondeau; quelques autres souscriptions suivirent, mais trop minimes pour permettre l'ouverture immédiate du restaurant projeté. Enfin, une généreuse anonyme nous fit savoir que la question des Restaurants de Tempérance l'intéressait, elle désirait connaître à quels frais monterait cette fondation, et M<sup>me</sup> X... nous pria de lui faire une évaluation.

Considérant qu'un restaurant de tempérance devait revêtir l'aspect d'une salle de famille et présenter tous les moyens de plaire au client,

afin de l'y retenir, et de lui faire oublier le cabaret, nous avons cherché à l'aménager d'une manière non luxueuse, mais coquette et gaie, ce qui était du reste dans la pensée de notre donatrice. Il fallait également, en cas d'insuccès, prévoir les moyens de résister et de soutenir l'expérience une année durant au moins. Combien d'œuvres succombent souvent, faute de persévérance ou de moyens de persévérer. Le devis s'élevant à 25,000 francs (y compris les prévisions) fut soumis à M<sup>me</sup> X... qui, ne soulevant aucune objection, nous versa la somme.

Dès lors, l'organisation et la gérance de ce nouvel établissement m'en fut confiée. Après avoir cherché et trouvé un local dans un quartier ouvrier, recherche dans laquelle je fus très aidée par M. le Pasteur Dumas, nous ouvrimes le 3 novembre 1898 notre nouvelle salle 43, rue Saint-Bernard.

Nous poursuivons, comme vous le voyez, un but moral, social, hygiénique, tout à la fois. C'est un milieu familial que nous avons voulu créer pour l'ouvrier, afin qu'il trouve chez nous un plaisir sain et durable. Lui donner les repas c'était très bien, mais après les repas qu'allait-il devenir, comment le retenir? Nous avons espéré, et notre espérance n'a pas été déçue, résoudre cette question en constituant, dans notre salle même, une bibliothèque de choix à la portée de tous. Quelques personnes aimables nous ont adressé des collections de revues, les maisons Colin, Hachette et Larousse nous ont gratifié de nombreux livres instructifs et récréatifs. M. Tom Tit ne nous oublia pas, et la direction du *Temps* nous offrit gracieusement le service de son journal. Ajoutez à cela de nombreux jeux, le tout mis gratuitement à la portée de nos clients et remerciez avec moi tous ces collaborateurs qui nous ont si bien aidé de leur concours.

Le succès dépassa nos espérances. Notre petite salle ne contenait que 36 places, elle fut bientôt trop petite. Le premier jour 36 repas furent servis, le deuxième 50, puis 60, puis 85, puis 100, au bout du troisième mois nous servions 120 repas et nous avions 40 abonnés. Nos clients préférèrent manger debout que d'abandonner leur restaurant.

C'est au dîner surtout que la salle est curieuse. Chacun a son livre et le silence est tel « qu'on entend le tic-tac de la pendule. » Dans mes visites journalières j'y ai vu des tableaux touchants, le père et la mère absorbés dans un livre et près d'eux un bambin de neuf ans faisant ses devoirs. Ils sont là chez eux, nos braves ouvriers, et comme loin de leur pensée est l'attraction factice du cabaret!

D'où vient donc ce succès? Du bien-être que l'ouvrier trouve chez nous, de la qualité des mets, de la modicité de leur prix, en grande partie du zèle *convaincu* du personnel et surtout de l'*Exemple* qu'il donne. J'ai tenu à ce que le personnel fut non seulement tempérant, mais abstinent. Aucune pression n'est faite dans ce sens sur le client, mais l'exemple, comme la goutte d'eau qui use la pierre, fait son œuvre certainement.

Les bénéfices ne se chiffrent pas encore, mais bien que nous n'ayons que quatre mois d'existence, nous avons déjà pu couvrir nos frais.

Notre personnel est composé :

|                                           |                     |
|-------------------------------------------|---------------------|
| D'une gérante-cuisinière, à raison de ... | 80 francs par mois. |
| D'une caissière, à raison de .....        | 60 francs par mois. |
| D'une fille de salle, à raison de .....   | 40 francs par mois. |
| D'une aide de cuisine, à raison de .....  | 20 francs par mois. |

Il est ouvert de 6 heures du matin à 10 heures du soir.

Les repas ont lieu de ..... 6 h. à 9 h. du matin.

— — de ..... 11 h. à 1 h. du soir.

— — de ..... 6 h. à 8 h. du soir.

Le vin n'est toléré qu'au *moment des repas* et dans les proportions d'un quart de litre par consommateur; on peut choisir, *à la place*, de la bière, une cannette. Ces consommations ne sont pas renouvelées.

Une boisson hygiénique, faite à la maison, que j'ai dénommée Cidre de Tempérance, est vendue à raison de 0 fr. 05 le flacon (demi-litre). C'est une infusion de plantes amères, très goûtée du public.

Les portions varient de 0 fr. 25 à 0 fr. 50. Pour 0 fr. 70 on peut faire un bon repas, café compris.

Pour qu'une œuvre de ce genre réussisse, il faut donc : ne pas songer simplement à nourrir l'ouvrier, mais viser à lui créer un intérieur bienfaisant, à l'entourer d'une atmosphère morale et réconfortante, en un mot, en faire un milieu de sociabilité. Ce but nous l'avons atteint et nous nous en réjouissons. Un seul regret dans notre satisfaction, c'est l'exiguïté de notre local, il serait dix fois plus grand qu'il serait comble encore, nous en sommes persuadés.

Puisse l'exemple de notre généreuse donatrice entraîner quelques philanthropes et nous ferons merveille<sup>1</sup>.

**M. le Président** dépose sur le bureau, le rapport de M. Hugues, *sur les moyens pratiques de lutter contre les habitudes des boissons.*

### **Practicable Salvage from the Drink Habit**

BY PROF. CHARLES H. HUGUES M. D. SAINT-LOUIS, MS., U. S. A.

Honorary Member British Medico Psychological Society, Active Member American Medico Psychological Society, Foreign Member Russian Society of Neurology, etc.; Priest of Faculty and Professor of Neurology and Psychiatry Barnes Medical College Saint-Louis. Ms. U. S. A., etc., etc.

About the close of the year 1898, the London Lancet contained the following :

<sup>1</sup> Depuis le Congrès notre succès ne s'est point démenti, il s'est au contraire affirmé de plus en plus. Une Université Populaire s'est créée à côté de notre Restaurant et forme une grande partie de la clientèle; une section antialcoolique s'est formée au sein même du Restaurant et y a établi son siège social. Le résultat moral obtenu est sans exemple. Une brochure du Docteur Legrain, traitant spécialement de cette œuvre, donnera prochainement pleine satisfaction au lecteur qui s'intéresse à la question des Restaurants.

« At the meeting of the Paris Hospital's Medical Society, held on Dec. 15 th. M. Legendre, alarmed by the ever increasing amount of drunkenness, asked if it would not be possible to with stand this by means of meetings, insistence on the dangers of alcohol, add by what he considered even a better means, that of getting up for the instruction of patients lantern shows with illustrations of anatomic preparations to show the dangers of alcohol. M. Legendre has printed for the use of all his patients a little leaflet, the text of which runs as follows.

« Most of the diseases treated in the hospitals arise from alcoholic drinks, that is to say, they are either caused or aggravated by the use of alcohol. All alcoholic drinks are dangerous, and the most harmful are those which contain aromatics in addition to alcohol as, for instance, absinthe and the so called aperitifs, amers.

« Alcoholic drinks are more dangerous when taken on an empty stomach or between meals. A man necessarily becomes an alcoholic-i. e., slowly poisoned by alcohol-even if he never gets drunk, when every day he drinks alcohol in the form of liquor or too much wine, more than one liter per day.

« Alcohol is a poison, the habitual use of which destroys more or less quickly, but none the less certainly, all the organs most necessary to life-the stomach, liver, kidneys, the blood vessels, the heart and the brain. Alcohol excites man, but does not strengthen him. It is no substitute for food, but takes away the taste for it. Those who often drink alcohol or too much wine (more than one liter *per diem*) are much more liable to sickness, and when ill are much worse, for the disease is often complicated with fatal delirium.

« Alcohol is a frequent cause of consumption by its power of weakening the lungs. Every year we see patients who attend the hospitals for alcoholism come back some months later suffering from consumption. Fathers and mothers who drink often have children who are deformed or idiots or who die from epilepsy.»

This is a conservative view of the destructiveness of alcohol to which even the advocates of alcohol as a food can not object. I presume the wine referred to in the foregoing extract is the light *vin ordinaire* of French table, the makest in alcohol of all table wines. One Litre would be a toxic allowance of stronger wines. The facts set forth in the foregoing extract are familiar to all medical users of alcoholic drinks. Power of resistance to disease is impaired by drink and an empty stomach and resistance to its fortified by food. But with all precautions the drink habit makes its fatal inroads on organism. Hyperamias, and finally anaemias, cachaemias and destructive changes set in, in the viscera, the nerve centers and in the peripheral nervous system. The psychic neurons and the motor neurons swell and then contract. Paresis of speech, of perception, of intellection and motion, and destruction and decadence follow. The degeneration of



the individual and the decadence of his progeny are the finale. The researches of Morel, of Magnan and hosts of others in this line of observation and the testimony of the asylums for the insane, the homes for the idiotic and imbecile, the colonies for epileptics and the institutions of the State for alcoholic defectives, including the inebriate asylums, are monumental memorials to the giant evil of alcohol in its destructive power over the human race, threatening its destruction.

Assaulting this monster of destruction by outcries of alarm has not conquered it. The drink habit continues to be formed by daily indulgence in drink as a beverage, by the world's unthinking millions. The question is how shall we arrest the formation of the destructive habit or at least reduce it to minimum proportions. To this I briefly answer as a practical man who has had some experience in drinking, not much however, and whose daily vocation has brought him for over a third of a century in constant contact with the evil. I answer as a physician and a psychologist, an alienist and neurologist. It is to be cured by substitution and avoidance. The substitution is in the cultivation and the use of other beverages that cheer without producing inebriety. Tea, coffee, chocolate, cocoa, etc. Teach the young to use them. Teach them early in life to use other than alcoholic stimulating beverages or none at all. Regulate the sale of alcoholic liquors of all sorts, so that the places where they are dealt out by the drink shall also invariably have on sale, by the drink, the other beverages harmless or composating so that the drinker may have a rational option of substitution of the milder or unintoxicating drinks. By substitution avoidance may be practiced by the prudent and cautious. In every place where strong drink is retailed make the sale of lunch with good coffee or tea, etc., obligatory on the proprietor if called for by the quest Licence no drinking shops apart from restaurants, though the restaurant feature may be restricted to a moderate-luncheon menu with coffee, etc. This would abolish the bar or saloon as such and substitute in its place the sanitory cafe, where something to eat and drink besides an alcoholic drink, might be always had at the choice of the drinker.

This would be the sanitary regulation of the dram-shop. Such regulation would violate no man's right, and it would be in the interests of sound public policy, morals and health. This I conceive from a standpoint of practicable observation of the evil all good men wish to remedy, at least one measure which would tend toward its mitigation. We should help where we can though we can not cure. I offer this as a suggestion in the line of inebriate legislation. It would prevent the formation of inebriate habits in some and longer postpone the acquirement of this vice in others. Strong coffee drinkers are less liable than water drinkers to become inebriate.

Another substitute is timely medication. The man who either periodically or habitually resistlessly craves an alcoholic beverage needs a

physician and his nervous system needs strychnin and the bromide of sodium or of ammonium, etc., with gastric palliatives and a good nutrition (predigested or otherwise) as the state of his digestion suggests to his medical advisor.

The nerve centers are tired or unstable when they crave alcoholic stimulation. Besound philosophic therapy based on what we know of the alcoholic disease and the diseased craving for alcohol, hereditarily transmitted or acquired through long indulgence, suggest nerve tranquilization and rest, nerve nutrition, nerve support and temporary substitutive stimulation. This, neuriatric and psychiatric science now enables our profession to furnish.

We should announce this and all other facts tending toward the sanitary salvation of the inebriate and the rescue of the sober citizen imperilled with impending inebriety. The sanitary salvage of the people from this pathological sin belongs to our era and our Profession. If we can not entirely quarantine the world against the dangerous disease of alcoholism we can at least inoculate it with scientific truth and vaccinate it with proper sanitary safeguards so that the virulence of the disease may be lessened and its power of destruction may be abridged.

If science and discretion combined can abort alcoholism or postpone it in the race to old age in man, the people on sond from it.

**M. le Président.** — La parole est à M. Ruyssen pour son rapport sur *Les Maisons du Marin*.

### **Les Maisons de marins.**

PAR M. RUYSSSEN

Professeur au lycée de La Rochelle.

Chacun sait que le marin aime à boire, et tous ceux qui ont vécu dans un port marchand et observé les conditions de vie imposées aux hommes de mer seront moins tentés de blâmer le matelot qui s'alcoolise que de le plaindre. Il n'est guère, en effet, de catégorie de travailleurs qui soit, dans l'état actuel des choses, condamnée à boire par une plus impitoyable fatalité.

Il faut, pour s'en rendre compte, distinguer deux catégories de marins, — de marins de commerce, car nous laisserons hors de cause les marins de l'Etat qui n'ont ni plus ni moins de raisons de fréquenter le cabaret que les hommes de troupes de terre.

La première catégorie est celle des « longs courriers. » Quand un navire arme pour une destination lointaine, il recrute son équipage pour la traversée et le congédie, ou, pour employer l'expression technique, le « débarque » à l'arrivée sans lui garantir ni le retour ni un nouvel

« embarquement. » La traversée est de durée variable ; elle peut atteindre deux, trois mois et plus, s'il s'agit de ces voiliers que l'économie de combustible fait préférer aux vapeurs pour amener en Europe les blés de Californie, le guano du Pérou ou la morue de Terre-Neuve. Facile ou dure, selon le vent et la saison, la vie à bord est uniforme, sobre, austère, exempte à la fois de jouissances et de besoins. Mais, à terre, avec la jouissance facile, obsédante, le besoin s'éveille soudain, furieux. Le matelot, d'un seul coup, touche sa solde entière, quelques centaines de francs parfois. Il est libre, il n'est à personne ; mais il lui faut un toit pour reposer sa tête, une table pour écrire à la femme et lui envoyer le produit de trois mois de labeur, un bureau d'embarquement pour lui trouver du travail ; il lui faut enfin une société nouvelle pour fêter l'heureuse traversée, une intimité moins virile que celle du bord, des cris, des banquets, des bals pour racheter des semaines de silence et de solitude... Et qui se charge d'offrir tout cela au marin débarqué ? — L'hôtesse.

Qu'est-ce que l'hôtesse ? Mâle ou femelle, peu importe, c'est celui ou celle qui accueille le matelot « au long cours. » La rencontre se fait dès l'arrivée du navire, et, dans les grands ports, elle ne manque pas de pittoresque : des filles accortes sont là, vêtues de couleurs voyantes, chargées de clinquant ; elles arrivent en landau jusqu'au quai de débarquement : elles font signe au marin, qui ne résiste guère, le hissent au milieu d'elles, — à moins qu'il ne préfère se jucher sur le toit même de la voiture. Et fouette cocher, à travers la foule bruyante et bariolée ! Arrivée chez l'hôtesse, le nouveau venu n'a plus guère sa tête à lui. La transition est trop brusque pour ce grand enfant qui est presque toujours un enfant prodigue. Quelques verres de liqueur l'ont vite achevé. Dès lors, notre homme ne dégrise plus. Lui et sa bourse sont la chose de l'hôtesse. Et s'il n'est pas purement et simplement dévalisé dans quelque hôtel borgne dont il ne sait pas même le nom, il se voit présenter au bout de quelques jours une note formidable, habilement calculée sur le pécule dont on le sait nanti. Le Goffic cite l'exemple d'un matelot de l'*Orissa* débarqué au Havre avec une solde de 400 francs qui, au bout de cinquante-six heures, se trouva débiteur de 396 francs de spiritueux. Il avait bu ainsi pour une moyenne de 7 francs par heure ! C'est alors que « l'hôtesse » se transforme en « marchande d'hommes », c'est-à-dire en bureau de placement, et qu'elle extorque à son client son dernier écu pour lui procurer en toute hâte un nouvel embarquement. Et notre homme quitte de nouveau cette terre, qu'il n'a entrevue que dans un délire alcoolique. et d'où il n'aura envoyé aux siens ni un mot ni un centime.

Pour être moins pittoresque, la vie à terre des marins du second ordre n'en est pas moins fructueuse pour le marchand d'alcool. Nous comprenons dans cette catégorie les caboteurs, les marins de la petite pêche, enfin tous ceux qui sont attachés à un bâtiment et reviennent fréquemment avec lui au port d'attache. Ceux-là, sans doute, subissent

plus fréquemment l'action bienfaisante de la famille, et bon nombre de ceux qui peuvent ainsi reprendre souvent contact avec la femme et les enfants sont des pères et des maris modèles. Mais il faut compter avec les séjours fréquents dans les ports voisins où conduisent les besoins du cabotage ou les intérêts de la pêche. C'est ainsi que beaucoup de Bretons de Groix, de Concarneau, de Belle-Isle, vont vendre leur poisson aux Sables, à la Rochelle et jusqu'à Arcachon. Parfois c'est un coup de vent ou une avarie qui les oblige à relâcher dans le premier havre venu. Là, toutes les tentations les assaillent. Sans doute le pêcheur mange et couche à son bord. Mais la vie est trop rude sur ces étroits bâtiments, où le marin est tour à tour pêcheur, matelot, cuisinier, charpentier, etc., pour que la séduction du café qui flamboie de l'autre côté du quai ne soit pas la plus forte. Lumière, chaleur, compagnie, jeux, confort, tout s'y trouve réuni, et c'est très tard que le pêcheur regagne à bord son étroite couchette.

Ajoutons enfin que le marin, habitué à ne compter que sur lui-même et assez dédaigneux de tout ce qui est étranger à son métier, est plus rebelle que la plupart des ouvriers de terre à tous les conseils et à toutes les remontrances. Très discipliné vis-à-vis de quiconque a droit sur lui, a quelque autorité, gendarmes maritimes, capitaines de port, commissaires maritimes, il est volontiers ombrageux à l'égard de quiconque s'avise de lui donner un avis. Enfin l'habitude du danger développe en lui une imprévoyance du lendemain, une sorte de résignation passive qui le rend peu soucieux de progrès et de culture. Il lit peu, cherche peu à s'instruire et il n'est guère pour un médecin de clients moins dociles.

On comprend, dès lors, quelles victimes faciles le débitant d'alcool devait trouver dans la population maritime de nos côtes ; et c'est, de fait, parmi les marins que se recrute dans nos ports la majorité des alcooliques. En Bretagne et en Normandie, où tout le monde boit, c'est encore sur la côte que la consommation de l'alcool s'accroît le plus vite et que toutes les conséquences morbides de l'alcoolisme se développent avec le plus d'intensité.

\* \* \*

A des besoins spéciaux devaient répondre une institution spéciale. Le marin est un être à part qui n'aime pas à se joindre aux travailleurs terriens. On ne les voit jamais assis à la même table ; rarement ils fréquentent le même restaurant. S'il existe dans un port des institutions destinées aux ouvriers : cercles, asiles de nuit, restaurants économiques, il faudra ouvrir au marin une maison où il se sente chez lui : *at home* ; il lui faudra le *Sailor's Home*, la MAISON DU MARIN.

A vrai dire, les premières Maisons du Marin n'ont pas été fondées spécialement en vue de combattre l'alcoolisme. Les plus anciennes, celles d'Angleterre, datent d'une époque où ce fléau se confondait

encore avec l'ivrognerie pure et simple. Mais, en fait, ces institutions se sont promptement trouvées le plus efficace moyen de lutter contre l'intempérance des gens de mer ; et nous verrons que quelques-unes des plus récentes ont été créées formellement en vue de combattre l'alcoolisme dans nos ports.

Comme bien d'autres institutions philanthropiques, les Maisons de Marin nous viennent d'Angleterre. Nos voisins nous ont, sur ce point, devancés d'un demi-siècle, et aujourd'hui encore leur avance est telle que nous ne pouvons guère espérer les rejoindre jamais. Le *Sailor's Home* de Liverpool, le plus ancien, fondé en 1844, est aussi le plus considérable ; il a reçu en 1898 plus de 7,000 marins. La Grande-Bretagne et l'Irlande comptent aujourd'hui 40 Maisons de Marins ; en outre, des sociétés privées anglaises entretiennent à l'étranger des établissements analogues, dont 2 en France, au Havre et à Marseille. Tous les peuples du Nord ont suivi cet exemple. Le *Sailor's Home* de Hambourg est un véritable palais. Les principaux ports de Hollande, de Suède et de Norvège, ceux des États-Unis et du Canada, enfin les grands ports d'Extrême-Orient, Singapore, Hong-Kong, Shang-Hai, Batavia, etc., sont pourvus de Maisons de Marins qui rendent d'inappréciables services aux navigateurs de toutes les nations indistinctement.

Ces œuvres admirables sont dûes, sans exception, à l'initiative privée. Les Français, moins entreprenants, ont attendu, une fois de plus l'impulsion d'en haut, l'assistance de l'Etat.

Le premier, M. Félix Faure, alors simple député du Havre, songea à doter la France d'Hôtels de marins. Il déposa, en 1886, un projet de loi demandant la garantie de l'Etat pour les capitaux engagés dans la création de Maisons de Marins. Le projet n'eut pas de suite. Mais en 1893, M. Félix Faure revint à la charge à l'occasion du vote de la loi sur les primes accordées à la marine marchande, et fit introduire dans le texte de cette loi une disposition portant qu'une retenue de 4 pour 100 serait prélevée sur les primes à la marine marchande et que le produit en serait affecté :

1<sup>o</sup> A l'allocation de secours aux marins français victimes des naufrages et autres accidents et à leurs familles ;

2<sup>o</sup> A des subventions aux chambres de commerce ou à des établissements d'utilité publique pour la création et l'entretien, dans les ports français, d'Hôtels de marins destinés à faciliter à la population maritime le logement, l'existence et le placement, ou de toutes autres institutions pouvant leur être utiles.

En 1896, le produit des retenues fut de 411,000 francs. De pareilles ressources rendaient inexcusables désormais l'inertie de l'initiative privée. Dès 1893, une société se constitue à Dunkerque sous le titre de *Maison du Marin*, et ouvre le 21 novembre 1895, le premier *Sailor's Home* français. Dès lors, l'impulsion est donnée, et, en trois années

à peine, six autres de nos ports français se trouvent dotés d'Hôtels de marins. Ce sont, dans l'ordre chronologique : Bordeaux (oct. 1896), Nantes (juil. 1897), Marseille (sept. 1897), la Rochelle (mai 1898), Rochefort (oct. 1898)<sup>1</sup>, le Havre (déc. 1898)<sup>2</sup>.

Toutes les Maisons de Marins françaises sont sensiblement organisées sur le même modèle. Les deux premiers articles des statuts de la Maison de Dunkerque, qui ont servi de type aux statuts de la plupart des autres Maisons, définissent clairement la nature et le but de l'œuvre.

ARTICLE PREMIER. — La Société fondée à Dunkerque en 1893 sous le titre de MAISON DU MARIN a pour objet de protéger contre l'exaction, le vol et la fraude les marins qui fréquentent le port de Dunkerque, de les encourager à ménager pour eux et pour leur famille un salaire péniblement acquis ; d'aider à leurs progrès moraux et intellectuels, enfin de faciliter le bon et prompt recrutement des équipages de la marine du commerce.

ART. 2. — Afin d'atteindre ce but, elle se propose spécialement ;

1° De procurer à un prix modéré, aux marins, le logement et la nourriture ;

2° De créer dans son établissement une salle de lecture, une bibliothèque et une caisse de dépôts temporaires, tant pour l'argent que pour les effets d'habillement ;

3° De tenir un enregistrement, avec certificats à l'appui, des marins en expectative d'embarquement..

*Mode de constitution.* — A Dunkerque, Bordeaux, Nantes, la Rochelle et Marseille, des sociétés spéciales se sont constituées. A Rochefort, la Maison du Marin est l'œuvre de la *Société rochefortaise de l'Hospitalité de Nuit*, transformée depuis quelques mois en *Société de l'Assistance rochefortaise*, organisation très complexe, qui ne combine pas moins de sept œuvres spéciales : Hospitalité de Nuit, Fourneau économique, Maison du Marin, Maison des vieux Marins et des vieux Ouvriers, Assistance par le Travail, Habitations à Bon Marché, Jardins ouvriers. A la Rochelle, la *Société de la Maison du Marin* est née directement de l'initiative du *Comité rochelais de l'Union française antialcoolique (Ligue Legrain)* et porte en sous-titre le nom de *Société de Tempérance et de Protection du travail*. Au Havre, c'est le *Comité de Dames de l'Union française antialcoolique* qui a réussi, par ses propres forces, à créer la Maison du Marin.

<sup>1</sup> Il convient en toute justice de signaler que, dès 1894, l'Asile Marie-Thérèse de Rochefort était ouvert aux marins en même temps qu'aux ouvriers.

<sup>2</sup> La *Maison du Marin* de Boulogne-sur-Mer, ouverte en novembre 1898, n'héberge pas les marins et se contente de leur offrir un abri pendant quelques heures de la soirée.

Quel que soit d'ailleurs leur mode de constitution, toutes ces sociétés ont recruté la meilleure part de leurs adhérents parmi les armateurs, les courtiers de navires, les grands négociants des ports. Quelques unes ont admis d'office dans leur conseil d'administration des délégués du Conseil municipal, de la Chambre de commerce, de la Chambre syndicale des Courtiers et le Commissaire de l'Inscription maritime. La plupart se sont placées sous le haut patronage du ministère de la Marine, du Conseil municipal, du Conseil général et de la Chambre de Commerce.

*Ressources.* — Les MAISONS DE MARINS ne sont pas des œuvres de bienfaisance pure, mais d'assistance ; ce ne sont pas des *asiles de nuit*, mais des *hôtels*, des *restaurants*, et des *cafés*. Elles reçoivent donc du marin qu'elles hospitalisent une rémunération, et l'idéal serait qu'elles pussent se suffire à elles-mêmes. Le prix de pension par jour, qui est de 2 fr. 85 à Liverpool, ne descend à 1 franc qu'à Rochefort où le marin sans ressources est d'ailleurs hospitalisé et invité à accepter du travail. Il est partout ailleurs de 2 fr. pour les adultes, et généralement de 1 fr. 50 pour les mousses. Ce prix comprend d'ordinaire le logement pour la nuit, un petit déjeuner et deux repas. Quelques établissements donnent en outre des repas isolés à des prix variant de 0 fr. 75 à 1 franc.

Des prix aussi modiques ne sauraient couvrir toutes les dépenses. C'est ainsi que la Maison du Marin de Dunkerque débourse environ 3 francs par jour et par homme et n'en reçoit que 2. A plus forte raison les dépenses de première installation ne sauraient-elles être couvertes si la société n'avait à compter que sur ses clients, dont un petit nombre d'ailleurs se trouvent insolvable. Au nombre des ressources complémentaires, il faut compter :

1<sup>o</sup> Les cotisations des membres et dons des particuliers ;

2<sup>o</sup> Les subventions officielles. Les plus importantes viennent du ministère du Commerce, chargé de la répartition des retenues de 4 p. 100 sur les primes à la marine marchande. Ces subventions sont obtenues par l'intermédiaire des Chambres de Commerce. Bordeaux, Rochefort, la Rochelle et le Havre ont obtenu chacun 10,000 fr. pour frais de première installation ; Marseille, Nantes et Dunkerque 5,000 ; ces subventions sont d'ailleurs renouvelables. Rochefort, en raison de sa situation de port de guerre, a également reçu 10,000 francs du ministère de la marine. Les Conseils municipaux ont été également assez généreux (Dunkerque, 1,500 francs ; Nantes, 500 francs ; la Rochelle, 1,000 francs ; Rochefort, 2,000 francs ; Bordeaux, 500 francs). Les Conseils généraux ont donné : à Nantes, 100 francs ; à Marseille, 3,000 francs. Enfin quelques Chambres de Commerce ont été particulièrement libérales : Dunkerque, 5,000 francs ; Bordeaux, 5,000 fr. Marseille, 1,000 francs.

Enfin la Société de l'Assistance à Rochefort fait bénéficier sa Maison du Marin d'une organisation dont elle obtient les meilleurs résultats : l'*assistance par le travail*. En effet, « tout marin valide, en état de travailler et qui refuse ne peut rester plus d'un jour, exception faite toutefois pour ceux qui ont de l'argent et qui veulent se reposer en attendant leur embarquement. (Art. 6 des statuts).

» Ceux qui veulent travailler sont conduits chaque matin, après le nettoyage et la propreté, à l'exploitation agricole et industrielle située à une petite distance de la Maison du Marin ; ils reviennent pour déjeuner et pour dîner.

» Ils reçoivent matin et soir des bons de travail, en échange desquels on leur donne de la nourriture ; les bons économisés par eux sont remboursés en argent au départ » (Art. 7).

A cet effet, la Maison du Marin dispose d'un terrain où elle occupe ses pensionnaires à des travaux agricoles ; les produits sont utilisés par la Maison du Marin et par le fourneau économique annexé, et l'économie réalisée de ce chef est telle que la *Société rochefortaise d'Assistance* a bouclé le budget de l'année 1898 avec un excédent de 296 francs ! Il serait à souhaiter que toutes les Maisons du Marin pussent enregistrer des résultats aussi rassurants.

*Régime intérieur.* — Toutes les Maisons du Marin donnent à leurs pensionnaires un petit déjeuner du matin (café au lait, pain à discrétion) et deux sorts repas (potage, viande, légume, pain à discrétion, vin ou bière en quantité limitée, quelques-unes donnent du café après le repas de midi).

Quant aux liqueurs, les systèmes les plus divers ont été adoptés. Quelques établissements (Nantes, Bordeaux) servent entre les repas toutes sortes de liqueurs et n'excluent guère que l'absinthe. La Maison de Dunkerque accorde après le repas, avec le café, un seul petit verre de rhum ou de cognac. La Rochelle, qui avait adopté ce régime, vient de supprimer toute boisson distillée. Marseille ne donne, entre les repas, que du quinquina, du byrrh, de la bière ou des boissons non alcooliques. Le Havre ne sert entre les repas que des boissons hygiéniques. Enfin Rochefort ne sert aucune consommation en dehors des repas et proscriit toute boisson distillée.

Les repas sont pris en commun, à heure fixe. Le coucher a lieu également à heure fixe. Les gérants sont tenus de faire observer l'ordre le plus rigoureux. Les querelles et les propos violents sont interdits ; tout homme en état d'ivresse est immédiatement exclu. Toutes les Maisons se félicitent d'ailleurs du bon ordre qui règne entre leurs pensionnaires.

Ainsi, dans toute Maison du Marin, dans celles même qui débitent des spiritueux, le marin est assuré de trouver un encouragement à la sobriété. Il y échappe aux excitations des camarades et surtout des débitants peu scrupuleux qui poussent à la consommation. Et, de fait,



les gérants de Nantes et de Bordeaux constatent que les spiritueux sont beaucoup moins demandés par leurs clients que le café, le vin, la bière ou le lait.

En outre, les Maisons de Marins disposent de deux moyens incomparables de lutter contre l'alcoolisme.

Tout d'abord elles procèdent à l'*embarquement gratuit*; et à cet effet elles se tiennent en communication constante avec les maisons similaires, avec les bureaux du port et les grandes maisons d'armement. Elles arrachent ainsi le marin à l'exploitation des placeurs ordinaires, des « marchands d'hommes », qui exercent le plus souvent leur métier sur le comptoir du marchand de vin. Car le marin est tenu de boire pour se faire « embarquer », comme le paysan pour vendre sa vache. Et l'on devine si le marin qui a bu est en état de discuter les conditions de son embauchage !

D'autre part la Maison du Marin encourage le marin débarqué à se dessaisir sans retard de sa solde entre les mains du gérant. Au gré du client, elle fait parvenir ce dépôt à la famille, on opère le placement à la caisse d'épargne ou en valeurs de tout repos, ou simplement le garde à la disposition du marin, qui puise à cette réserve dans la mesure de ses besoins et retire le reliquat à son embarquement. Pour toutes ces opérations, la Maison du Marin ne prélève aucune rétribution. En 1896, le *Sailor's Home* de Liverpool n'a pas reçu en dépôt moins de 738,855 fr. 30. La Maison du Marin de la Rochelle, pendant les huit premiers mois de son exercice, a reçu le dépôt de plus de 10,000 fr. Combien de ces salaires péniblement amassés ont été ainsi soustraits à l'exploitation éhontée des placeurs et des débitants !

Enfin toutes les Maisons du Marin s'efforcent d'exercer sur leurs clients une influence morale qui ne peut que profiter à la campagne antialcoolique. L'une d'elles (Bordeaux) cherche à mettre à profit les sentiments religieux demeurés vivaces chez bon nombre de marins et met ses pensionnaires en contact fréquent avec un aumônier. Les autres, désirant conserver à l'œuvre un caractère rigoureusement neutre, se contentent de retenir leurs hôtes en leur rendant la maison aussi attrayante que possible. Elles mettent à leur disposition des jeux, des livres, des revues illustrées, une table pour la correspondance. Bordeaux, la Rochelle et Nantes organisent de temps à autre des *soirées* consacrées à des conférences familiales, lectures morales, récits dramatiques, musique, projections lumineuses. Les autres maisons se proposent d'organiser plus tard des réunions analogues. Celle de la Rochelle a profité d'une de ces soirées pour faire connaître aux marins le poème de Grenet-Dancourt, les *Enfants de l'ivrogne*, avec projections à l'appui ; elle se propose de mêler le plus souvent possible l'enseignement antialcoolique aux divertissements qu'elle offre à ses pensionnaires.

Ainsi dirigées à l'origine contre les hôteliers et les placeurs malhonnêtes, les Maisons de Marins se sont trouvées d'emblées de vérita-

bles institutions antialcooliques. Ce résultat ne surprendra personne. L'alcoolisme, en effet, n'est pas un fléau social isolé; il n'est, le plus souvent, que la conséquence d'un état social, d'un défaut d'organisation qui livre l'individu ignorant et de volonté faible à l'exploitation des débitants. Ouvrir au marin un refuge où il se sentit vraiment chez lui, lui procurer du travail, garantir sa bourse contre les tentations du quai et des maisons louches, c'était du même coup anéantir pour lui la nécessité, sinon l'attrait, du cabaret.

Au reste, toutes les Maisons de Marins se déclarent fort satisfaites du résultat de leurs efforts. Le nombre moyen des pensionnaires est, par jour, de 15 à Marseille, de 25 à 30 à Bordeaux, de 3 à Rochefort, de 10 à La Rochelle, de 13 à Nantes, de 17 au Havre, de 24 à Dunkerque. Sans doute, ces chiffres sont encore très éloignés du chiffre de 145, atteint quotidiennement à Liverpool. Mais il faut songer que la plus ancienne des maisons françaises n'a pas quatre années d'existence et que la plus récente vient à peine d'ouvrir ses portes; il faut songer surtout que ces institutions ont à jouer une partie difficile, à triompher du scepticisme du grand public et de l'indifférence des marins eux-mêmes. Il ne faut pas se dissimuler, d'ailleurs, que les Maisons de Marins n'arriveront pas de sitôt à réduire à la misère un seul cabaretier. Mais elles estimeront avoir assez fait si elles soustraient les marins sobres et laborieux à la tentation, parfois même à la nécessité de s'alcooliser malgré eux. Il n'est pas, en matière d'assistance sociale, de si mince victoire dont les philanthropes ne soient en droit de se réjouir.

Aussi bien l'œuvre est trop récente encore pour n'être pas susceptible de s'étendre et de se perfectionner. Plusieurs ports français importants : Boulogne, Dieppe, Rouen, Cherbourg, Saint-Malo, Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Cette, Toulon sont encore dépourvus d'Hôtels de Marins, et la Société française contre l'usage des boissons spiritueuses se ferait un grand honneur en déterminant les adhérents qu'elle compte dans ces ports à suivre l'exemple des sections antialcooliques du Havre et de La Rochelle.

En outre, le régime intérieur de la plupart des Maisons existantes pourrait être progressivement transformé dans le sens de la tempérance. Tout d'abord, les boissons spiritueuses pourraient être graduellement éliminées des Maisons qui ont cru nécessaire d'en autoriser la vente pour assurer le succès des premières années. Les conférences, les lectures et les projections antialcooliques pourraient être multipliées; les murs pourraient se couvrir d'affiches et de devises conformes aux principes de la tempérance; les bibliothèques pourraient recevoir des brochures populaires sur les dangers de l'alcool.

Enfin, s'il est vrai que l'oisiveté du marin débarqué est la principale cause de la fréquentation du cabaret dans les ports de mer, une conclusion s'impose : en pratiquant l'*Assistance par le travail*, les Maisons de Marins accompliraient, tout en collaborant au bien-être

des navigateurs, une véritable œuvre de propagande antialcoolique. A cet égard, le système adopté par la *Société de l'Assistance rochefortaise*, à laquelle Rochefort doit sa Maison du Marin et tant d'autres œuvres excellentes, peut passer pour le véritable modèle du genre, et l'on ne saurait trop rendre justice au grand homme de bien qui l'a fondée, le docteur Burot. Un homme qui travaille est à moitié sauvé du cabaret; et si cet homme est un marin, plus habile à tous les petits métiers que les ouvriers terriens, le problème est encore plus aisément résolu.

On pourrait, en résumé, en empruntant à toutes les Maisons du Marin de France quelques uns de leurs caractères, constituer une Maison du Marin idéale, celle où le matelot, le chauffeur, le mousse débarqués trouveraient à la fois l'abri, la nourriture saine, l'enseignement moral, le travail, la distraction. Peut-être, pour réaliser cet idéal dans tous nos grands ports, suffirait-il que les Maisons de Marins déjà créées se connussent mieux les unes les autres. Et l'on nous pardonnera peut-être la dimension de ce travail si la lecture de ces pages amène les fondateurs des Maisons de Marin, — ceux d'hier et ceux de demain, — à réaliser de nouveaux progrès et leur inspire une confiance plus ferme en l'œuvre commencée.

Tableau statistique

| MAISONS<br>DE MARINS<br>DE | DATE<br>D'OUVERTURE | Subventions officielles (2)      |                       |                         |                              | PRIN<br>IP<br>PENSION<br>PAR<br>JOUR |        | BOISSONS ADMISES                             |                                                        | Nombre moyen de pension-<br>naires par jour (1) | LA MAISON FAIT-ELLE           |                          |                            |                                              |                                | RÉSULTATS<br>GÉNÉRAUX |
|----------------------------|---------------------|----------------------------------|-----------------------|-------------------------|------------------------------|--------------------------------------|--------|----------------------------------------------|--------------------------------------------------------|-------------------------------------------------|-------------------------------|--------------------------|----------------------------|----------------------------------------------|--------------------------------|-----------------------|
|                            |                     | de l'Etat (Maire<br>et Commerce) | du<br>Conseil général | du<br>Conseil municipal | de la Chambre<br>de Commerce | Adultes                              | Musées | pendant<br>les<br>repas                      | entre<br>les<br>repas                                  |                                                 | l'embellissement<br>du jardin | l'assistance<br>médicale | l'assistance<br>judiciaire | le dépôt, placement<br>ou envoi des salaires | l'assistance<br>par le travail |                       |
| Liverpool (1)              | 1844                | 0                                | 0                     | 0                       | 0                            | 2 85                                 | 2 40   | bière, thé                                   | bière et boissons<br>hygiéniques                       | 143                                             | non                           | oui                      | non                        | oui                                          | non                            | très satisf.          |
| Dunkerque                  | nov. 1855           | 5 000                            | 0                     | 1 500                   | 3 000                        | 35                                   | 2 0    | bière, café ou thé avec<br>rhum ou cognac    | aucune                                                 | 24                                              | oui                           | oui                      | oui                        | non                                          | non                            | id.                   |
| Bordeaux                   | oct. 1856           | 10 000                           | 0                     | 5 000                   | 5 000                        | 53                                   | 2 0    | vin, café, cognac                            | toutes, sauf<br>l'absinthe                             | 25                                              | oui                           | oui                      | oui                        | oui                                          | non                            | id.                   |
| Nantes                     | juil. 1857          | 5 000                            | 100                   | 500                     | 0                            | 20                                   | 2 0    | 1 3 l. de vin                                | id.                                                    | 13                                              | oui                           | oui                      | oui                        | oui                                          | non                            | id.                   |
| Marseille...               | sept. 1857          | 3 000                            | 3 000                 | 0                       | 1 000                        | 50                                   | 2 0    | 1 2 l. de vin                                | bière, quinquina, bière<br>et boissons non alcooliques | 15                                              | oui                           | oui                      | oui                        | oui                                          | non                            | id.                   |
| La Rochelle                | mai 1858            | 10 000                           | 0                     | 1 000                   | 0                            | 20                                   | 2 0    | 1 3 l. de vin, café                          | vin et café                                            | 10                                              | oui                           | oui                      | oui                        | oui                                          | non                            | id.                   |
| Rochefort...               | oct. 1858           | 20 000                           | 0                     | 2 000                   | 0                            | 14                                   | 1 0    | 1 4 l. de vin                                | aucune                                                 | 3                                               | oui                           | oui                      | oui                        | oui                                          | oui                            | id.                   |
| Le Havre...                | dec. 1858           | 10 000                           | 0                     | 0                       | 0                            | 20                                   | 2 0    | 1 4 l. de vin, café<br>ou bière à discrétion | vin, cidre<br>et bière                                 | 15                                              | oui                           | oui                      | oui                        | oui                                          | non                            | id.                   |

1. Nous indiquons, comme point de comparaison, les données relatives au *Sailor's Home* de Liverpool.

2. Nous indiquons sous cette rubrique les plus fortes subventions obtenues pour une année, en rappelant que celles-ci ne sont nullement garanties pour l'avenir.

3. Ces chiffres indiquent la moyenne obtenue au 31 décembre 1898.

## DISCUSSION

**M. Bovet** pense que ce qui fait le succès des cafés de tempérance est le mouvement de sociabilité affectueuse dont ils deviennent le centre et que c'est une erreur de penser que la petite quantité de vin ou de bière dont la consommation y est tolérée, joue un rôle sensible pour les rendre populaires. Pourvu que les locaux soient bien aménagés et propres, le service actif, les aliments sains et variés, ils auront du succès.

En Suisse, les établissements qui en ce moment obtiennent le plus de succès sont ceux qui sont dirigés par une société de dames de la ville de Zurich. Ces six restaurants occupent un personnel de 65 femmes. Là, on sert des diners à 40 et 60 centimes; toutes les boissons sont à très bon marché.

L'année dernière, la recette s'est élevée à 330,000 francs et en ce moment il est question d'établir un vaste casino d'été aux environs de la ville.

Mais ce qu'il y a de plus frappant dans tout cela, c'est que ce succès remarquable est obtenu dans un pays vinicole où le cidre et un bon vin léger sont la boisson habituelle.

Il serait important que de nombreux cafés de tempérance, sans boissons fermentées, fussent établis en France dans d'aussi bonnes conditions et déjà on devrait en ce sens faire des essais sérieux.

En Suisse, les cafés de tempérance jouent un rôle des plus variés ils constituent un élément très pratique et commode pour tous. Aussi partout en Suisse, comme moyen de propagande, il en est créé un grand nombre, et certes, ils rendent les plus grands services à tous les habitants.

**M. Jacot** demande à **M. Ruyssen** si les gérants des Maisons du Marin sont rétribués ou bien s'ils sont intéressés aux bénéfices.

**M. Ruyssen.** — Ils sont rétribués.

**M. Roux.** — D'où proviennent les fonds ?

**M. Ruyssen.** — De l'initiative privée aidée par les subventions municipales et parlementaires. Le but serait de rendre autonomes les « *Maisons du Marin*. »

**M<sup>e</sup> Finlay** demande comment s'amuse les marins.

— Il est répondu qu'ils dansent et jouent de l'accordéon. Des jeux sont à leur disposition ; ils ne vont pas s'alcooliser au sortir de ces établissements, la meilleure preuve en est dans la fureur des cabaretiers.

**M. Forel** à propos des établissements de tempérance préconise l'abstinence totale et la discussion quittant le terrain des établissements de tempérance reprend identique à celle de la veille sur les diverses formes de la tempérance. **M. Raous**, **M. Babut**, **M. Jacot** prennent part à la controverse.

**M. Marillier** amène la discussion sur le terrain de la propagande par l'enseignement. Ayant dit qu'il reconnaît la valeur de l'abstinence totale il explique les résultats excellents obtenus en France par l'abstinence partielle et les raisons logiques, les raisons d'expérience de cette méthode chez nous, raisons dont les étrangers peuvent difficilement se

rendre compte. Il déclare que c'est au prix de très grandes difficultés que nous avons pu obtenir l'assistance du gouvernement dans la lutte et notamment l'introduction dans les programmes scolaires de l'enseignement contre les boissons spiritueuses.

Il montre qu'en France, pour réussir dans la propagande des principes, tels que ceux que nous préconisons, il faut avoir avec soi les pouvoirs publics et l'administration sans lesquels l'initiative personnelle est amoindrie.

Il ajoute qu'en France ce sont en général des fonctionnaires dépendants qui travaillent en vue du bien-être social, il convient de tenir compte de cette dépendance et aussi du caractère de notre race qui fait que beaucoup de Français tiennent d'autant mieux leurs engagements qu'ils ne les ont pas signés.

### **M. Forel.**

On nous a dit que l'abstinence totale des boissons fermentées et distillées était impossible en France. Nous avons la témérité de déclarer que c'est faux.

Disons d'abord que l'abstinence totale est absolument nécessaire pour arriver à un résultat durable dans la lutte contre l'alcoolisme. Les faits, l'histoire le prouvent.

D'abord, le vin et la bière, le cidre même, produisent l'alcoolisme. A l'Asile Suisse d'Ellikon 90 0/0 des buveurs sont des buveurs de vin, de bière et de cidre, 10 0/0 seulement d'eau-de-vie et de liqueurs.

Puis supprimez les boissons distillées, et elles rentreront sous forme de vins falsifiés. C'est déjà le cas, vous le savez tous, dans la vinification.

L'abus de l'alcool est le corollaire de son usage général. Or l'alcool éthylique et son goût, vous l'avez dans le vin, dans la bière et dans le cidre, plus dilué, voilà tout. L'eau-de-vie se dilue aussi dans notre estomac et dans le corps. Or c'est le goût de l'alcool, dans quelque boisson qu'il soit, distillée ou fermentée, qui entretient l'usage et qui amène l'abus. Les modérés sont la pépinière des ivrognes car personne ne devient ivrogne de propos délibéré. Tout ivrogne fut modéré et a cru longtemps le demeurer.

Quand il est ivrogne et qu'il le sent, c'est souvent trop tard pour se guérir, même par l'abstinence, toujours trop tard pour redevenir modéré. Voilà l'expérience du monde entier, et la France n'y fait pas exception.

En Allemagne, vers 1848, un grand mouvement se produisit contre l'eau-de-vie seulement. Abstention complète de boissons distillées. Le nombre des adhérents s'éleva à plus de 200.000. Il n'en est rien resté. Le mouvement tomba, noyé littéralement dans la bière ; seul le mouvement d'abstinence totale a tenu là où il s'était implanté.

M. Legrain lui-même le sait et l'accorde. Des raisons d'opportunisme l'ont engagé cependant à fonder avec vous une ligue contre les boissons distillées. Si vous voulez qu'elle tienne, donnez-lui un

rempart, une phalange d'abstinence totale qui soit sa forteresse, son avenir.

Impossible! Pourquoi?

La France est un pays de vignoble. La Suisse française aussi. Et pourtant nous y avons bien réussi! Et du reste le nord de la France n'a pas de vignobles. Elle n'a que des brasseurs et du cidre, comme le Canada et les Etats prohibitionnistes d'Amérique. Refuserez-vous d'introduire l'Electricité parce qu'elle fait tort aux fabricants de gaz, ou d'introduire l'automobile parce qu'elle fait tort aux éleveurs de chevaux? Ne vaut-il pas mieux manger l'orge et les fruits que de les transformer en poison, leur ôter leur valeur alimentaire et les boire? Essayez au moins dans le nord et laissez le midi pour commencer, si vous le voulez.

Quelqu'un a dit qu'on essayait l'abstinence totale depuis vingt ans en France. Non! Quelques essais timides et faibles, mal conduits, mal dirigés, sans volontés énergiques ou sans savoir faire à leur tête ne sont pas de véritables essais. Partout et en tout il y a eu de ces précurseurs insuffisants avant que la lumière et le triomphe se fissent.

Montrez que la France a de la volonté, de l'énergie et de la persévérance et pas seulement des élans généreux. La lutte est ardue. Mais avec patience et persévérance on arrive.

Faites d'abord des locaux d'abstinence, des restaurants, des maisons pour le peuple, où aucune boisson distillée ni fermentée ne soit vendue. Une belle entreprise de MM. Lonsay et Langlois, patronée par la Ligue Legrain, projette de grands restaurants pareils pour l'Exposition de 1900. Mesdames, Messieurs, c'est une grande et belle œuvre patriotique. Encouragez-la tous, aidez-y. Aidez le capital à s'y intéresser. Vous aurez bien mérité de votre patrie. Vous verrez que ce sera une base, une leçon de faits, sur laquelle, en France comme ailleurs, s'édifiera une réforme durable, réforme qui élèvera le peuple en le sortant du cabaret. L'exposition sera l'école publique et populaire. Après elle l'institution demeurera comme celle des Bouillons Duval.

Puis allez dans le peuple, sauvez les familles d'alcoolisés en les rendant abstinents et vous formerez des apôtres convaincus qui, eux, connaissant la misère de leurs frères, seront vos alliés, et entretiendront le mouvement, en feront une force, que dis-je? une puissance sociale régénératrice pour toute la France, comme ils l'ont fondée ailleurs.

Faites des asiles de buveurs qui deviendront des pépinières d'abstinents, comme l'intorf en Allemagne et Ellikon en Suisse. Oui. Mesdames et Messieurs, les anciens buveurs guéris d'Ellikon ont formé une forte société d'abstinence à eux seuls, la *Sobriété*, et travaillent courageusement à cette réforme sociale.

Quand une famille d'ouvriers, qui se trouvait par l'alcoolisme tombée dans la dernière des misères, se relève et se régénère par

l'abstinence totale, cela fait réfléchir son entourage. L'exemple devient contagieux. Le peuple est généreux et vite décidé. D'autres familles suivent, et ainsi se développe le mouvement d'abstinence totale.

L'intérêt du peuple entier est au-dessus de celui des brasseurs, des distillateurs et des marchands de vin. Quant au vignoble même, l'industrie des vins non fermentés l'utilisera plus tard, quand les abstinents se compteront par millions, et d'ici là l'abstinence ne lui porte aucun préjudice.

**M. Babut** constate que nous sommes d'accord, à l'*Union française antialcoolique* et dans les sociétés anglo-saxonnes ou suisses, pour déclarer l'abstinence totale possible et désirable. M. Babut souhaite que cette déclaration soit faite plus habituellement dans les conférences organisées par l'*Union française*, et surtout que l'on en tire les conséquences pratiques, par exemple en essayant d'organiser des établissements de tempérance sur la base de l'abstinence totale. M. Babut désire enfin que l'on supprime, dans la ligue fondée par M. le docteur Legrain, la catégorie inutile et encombrante des *adhérents*.

**M. Marillier**, répondant à M. le pasteur Babut, déclare que les membres adhérents sont souvent aussi abstinents que les membres actifs, qu'ils ne sont point éloignés tout d'abord de notre œuvre et que c'est parmi eux que se recrutent les membres actifs.

**M. Durand**. — M. le président vient de répondre victorieusement à la motion de l'orateur précédent demandant la suppression des membres adhérents de l'*U. F. A.* Je demande la permission d'ajouter un mot à un point de vue très pratique, très vulgaire. Je viens d'organiser, dans une ville de l'Est, une section de l'*U. F. A.* Grâce au dévouement de M. le docteur Legrain, nous avons, depuis deux mois, réuni 225 adhésions ; mais, sur ces 225 adhésions, savez-vous, Messieurs, combien il y a de membres actifs ? 18. Si on supprimait les membres adhérents, la Société naissante n'aurait que 18 francs en caisse. J'entendais, tout à l'heure, faire grand fi autour de moi de la question argent ; il en faut pourtant, pour toute organisation, pour acheter les tracts, les affiches, pour les frais de campagne de conférenciers. Pour tous ces moyens de propagande, il faut un peu d'argent. Si on supprime les cotisations des membres qui veulent simplement encourager les efforts des promoteurs de la lutte, où les sections naissantes trouveront-elles des ressources ?

**M. Galtier-Boissière** croit que l'*Union française* ne peut rien changer à son programme.

**M. Marillier**. — Nous avons obtenu, avec des peines infinies, la modification des programmes officiels de l'enseignement. Nous commençons à avoir gain de cause de ce côté. Il faut avoir avec soi les pouvoirs publics et l'administration si l'on veut étendre son action.

**M. Babut** reconnaît que les engagements que nous tenons le mieux sont ceux que l'on ne signe pas. Si quelques abus se sont produits, si quelques mystificateurs ont manqué aux engagements qu'ils avaient pris, la radiation publique est là pour y mettre bon ordre.



**M. Forel.** — Je tiens à répondre à M. Marillier qu'il m'a mal compris. Je n'ai nullement prétendu que la Ligue Legrain doive changer quoi que ce soit à l'orientation très juste et opportune qu'elle a prise et que M. Marillier vient d'exposer magistralement. Ce que j'ai demandé, c'est qu'on ne combatte pas, mais qu'on favorise le mouvement de l'abstinence totale en dehors de la Ligue, derrière elle, si vous voulez ; qu'on encourage la fondation de restaurants exempts de toutes boissons distillées et fermentées, de Sociétés d'abstinence totale, etc., en un mot, qu'on nous laisse fonder pour l'avenir à la fois une base et un rempart sûr pour la réforme sociale antialcoolique.

Je reconnais pleinement la valeur des arguments opportunistes de M. Marillier. Mais, mesdames et messieurs, les demi-mesures et la peur d'aller jusqu'au bout n'ont jamais remporté de grandes victoires durables dans l'histoire de l'humanité. Nous ne voulons pas nous opposer aux sociétés d'abstinence limitée de la jeunesse. Mais qu'on nous laisse essayer l'abstinence totale en France, comme cela a été fait ailleurs.

L'expérience montrera bien si l'impossible qu'on nous oppose est français ou ne l'est pas.

**M. le Président** dépose sur le bureau le rapport de M. Clarke Wilson, sur : « *Temperance catering* » dans le Royaume-Uni.

### Temperance Catering in the British Isles

BY CLARKE WILSON F. I. S.

Secretary of the Halifax Cocoa House Co Ltd.

#### Les cafés et hôtels de tempérance et institutions similaires dans les Iles Britanniques

*Analyse.* — Lorsque le mouvement de tempérance eut pris en Angleterre une certaine extension, on ne tarda pas à s'apercevoir que l'on ne pourrait lutter efficacement contre les progrès de l'alcoolisme, si l'on n'ouvrait pas des cafés et autres établissements similaires où les ouvriers pussent trouver des boissons variées non alcooliques à leur disposition, et où la consommation de toute boisson distillée ou fermentée fut proscrite. A Dundee (1853) fut ouvert, le premier café de tempérance. Leeds (1867) et plusieurs autres grandes villes suivirent cet exemple. Mais comme l'installation de ces établissements avait été conçue comme une œuvre de philanthropie et non comme une affaire, ils n'eurent pas un plein succès. C'est à Bristol (1874), sous l'impulsion de M. Simon Short que fut lancé de nouveau le mouvement de la « *Temperance Catering* », et c'est à Liverpool qu'il a pris toute son extension et son véritable caractère.

Il y a aujourd'hui dans cette ville plus de 60 établissements de cette nature fréquentés quotidiennement par une moyenne de 300.000 consommateurs. Le capital engagé est de Fr. 40.000 et le dividende annuel ne tombe pas au-dessous de 7 1/2 0/0. Un grand nombre d'autres villes se sont engagées dans la même voie. D'autres établissements destinés à une clientèle plus riche et ayant d'autres habitudes — les employés, les commerçants, les hommes appartenant aux professions libérales se sont ouverts, à leur tour, en même temps que se fondaient des *hôtels de tempérance*. Des mesures ont également été prises pour qu'aux banquets corporatifs et politiques, etc., des boissons non alcooliques, fussent toujours mises à la disposition des abstinents. Des salles spéciales destinées aux abstinents ont été ouvertes dans les buffets des gares.

Le mouvement s'est étendu à l'Irlande, grâce aux efforts de l'*Irish Temperance League* de Belfast.

Enfin, en 1894, s'est organisée la *National Temperance Caterers Association* qui groupe, tout en laissant à chacun sa pleine autonomie d'action — tous ceux qui sont à la tête d'entreprises de cette nature — et leur permet une défense plus efficace de leurs intérêts propres et de la cause qu'ils représentent.

L'association est un organe officiel « *The Temperance Caterer* » qui paraît mensuellement.

The title for this paper was chosen for me by the Temperance Caterers Association which I have the honour and pleasure to represent at this Congress.

The Coffee House is an old institution in England, having taken its rise soon after the introduction of the Coffee Berry in 1650. These houses reached their highest state of popularity and success in the days of Johnson, Goldsmith, Dryden and other illustrious names in the literary history of our Country.

Nearly every man of any note had his favourite house, where he met his friends and admirers, and every branch of Science, Literature, Art, Commerce, etc., had its special Coffee House, known as the rendez-vous of men eminent in their various walks of life, and it is worthy of note that the great maritime business of Lloyds took its rise and its name from the Keeper of the Coffee House where the men engaged in the insurance of shipping, met to do their business.

In course of time, however, the Coffee Houses came under the ban of the Government of the day, they being suspended as places where sedition and treason were hatched, and consequently they fell into disrepute; decay and dissolution was the result in many cases. The changing circumstances of the times, the great increase and development of Public Houses and Hotels where intoxicating drinks were sold, and the rise of the Club system did the rest, and there remained nothing but the name, or they changed into the ordinary Dining Room or Restaurant not of a very high order.

The Coffee Houses and Temperance Catering however, which I have to describe, is of comparatively recent date, and is the direct outcome of the great Total Abstinence movement, which during the past 60 years has exerted such a beneficial influence upon the social customs, and drinking habits of the English speaking race; and which is now spreading and taking root in other countries, as the meeting of this International Congress amply testifies.

As the Total Abstinence cause grew in numbers and strength, and the agitation for the suppression of the sale of intoxicating drinks in Public Houses gathered force, the provision of counter attractions for the working and other classes became a question, which occupied the minds of Temperance reformers. As we are told that Nature abhors a vacuum, it was felt by all earnest workers, that before the Public

House could be closed, and the full fruition of the seed sown and labours put forth could be realized, a substitute and alternative must be provided. Many attempts were made, one of the earliest being in Dundee, Scotland, where Houses were opened through the efforts of the late Lord Kinnaid in 1853, and are still doing a good work in that town. The British Workman Public Houses started in Leeds in 1867 and followed in other large towns, was the immediate forerunner of the present movement, and whilst the houses did good work for a time, yet they failed to secure permanency, because they were conducted on philanthropic and not purely on business principles.

To Bristol belongs the honour of commencing the present phase of the Temperance Catering movement, where M<sup>r</sup> Simon Short (who is rightly termed the Father of the Coffee House movement) opened Cocoa Rooms in 1874 along the Dock side for Seamen, Dock Labourers and other workers, who had no place of resort in which to get a meal except the Public Houses thickly placed at every step.

These were followed by similar rooms for the use of the Navvies engaged in the making of the Severn Tunnel, both of which did splendid work for temperance.

To Liverpool however, is due the credit of the development of the movement on a large scale, and on commercial lines. As the result of a conference on « how to reach the masses » held at the close of a visit to the City of Messrs Moody and Sankey, the great American Revivalists, a Joint Stock Company with limited liability was formed, called the Liverpool British Workman Public House Company, with a Capital of £ 20,000 in £ 1 shares, for the purpose of opening houses along the line of Docks; the first house opened in 1875 was so successful that others followed very rapidly, until the Company possessed in various parts of the City some 60 houses with an average of 300,000 customers daily, and it has never failed to pay its shareholders a dividend of 7 1/2 per cent per annum on a Capital of £ 40,000 and in the words of M<sup>r</sup> Peskett, the esteemed Secretary and General Manager of the Company, « a work was commenced which has not » only to a large extent rid my native town of the bad name she bore, » as the black spot on the Mersey but also set an example to other » cities and towns, which has been well followed up, and has » revolutionised the social and moral habits of many of our countrymen. »

Other towns followed in the footsteps of Liverpool and have been equally successful, until today there is scarcely a town or village but can boast its Coffee Houses, meeting the wants of those who desire good refreshments at reasonable prices, away from places where intoxicating drinks are sold and consumed.

It soon became apparent to the Directors and Managers of the various companies, that the mere provision of Coffee Houses and Cocoa

Rooms for the working classes, was only one portion of the work lying ready to their hands. It was known and felt that drink was no respecter of persons or classes, and was working sad havoc, not only amongst working classes, but in all ranks of society, and whilst the ordinary Coffee House met the needs of the workers, the Merchant and his Clerk, and professional men generally were still without any provision but the drinking saloon or bar of the Hotel if they wished to meet a friend or transact any business, and so the Cafe and Restaurant came into existence, and are now an important adjunct to the business of most catering companies.

The luxurious manner in which many of these Cafes are furnished and decorated, the improved service and more extensive cuisine, fit them for use by the higher classes, and the very large patronage they have secured, shew they are appreciated by those for whom they are intended, and have been a boon and a blessing to thousands of all ranks.

Another feature of the temperance catering movement is the provision of genuine temperance Hotels suitable for all classes of the travelling public. This feature did not by any means originate with the Coffee House movement, for many first rate hotels are conducted on strictly total abstinence principles, by the private enterprise of the proprietors, and there are now palatial structures of this character in many of our cities and towns which are a credit to the movement, and a source of profit to the proprietors. Many of the Companies and private proprietors have also made provision for the workman and artisan with bedrooms and meals at a price suitable for their means, and the results shew that when properly managed it is not only an useful but profitable branch of business.

Outdoor catering is another form in which the Temperance Cause has been greatly helped. One of the triumphs of the total abstinence propaganda, is the marked change which has taken place in the customs and habits of the English people at public and semi-public social functions of all kinds, where eating and drinking form a part of the programme as it almost always does. At one period it would have been impossible for a total abstainer to obtain anything to quench his thirst at public dinners etc., because he would probably have been the only one present. But such has been the change wrought in this respect, that many who are not abstainers prefer on these occasions to take non-alcoholic drinks, and the provision for the wants of such guests are met much more liberally and sumptuously than formerly, and the temperance caterer is now often called in to provide a substitute and a choice for those who do not care either from principle or policy to partake of intoxicating beverages, thus removing a strong temptation out of the way of many who might otherwise have been led astray.

The Temperance Caterers Association has for many years agitated

for the provision of separate rooms at Railway Stations where temperance refreshments could be obtained away from the baneful influence of the liquor bars which are so prominently placed at all our Railway Stations. The experiment is now being tried by one of the large companies who at several of their stations have provided separate rooms for ladies.

I can in the space allotted me only give a brief and rapid survey of the position of temperance catering in various parts of the British Isles. In London there has been a remarkable development during the past 10 or 5 years. The complaint not long ago was that a visitor to London had great difficulty in getting light refreshment or a meal of any kind apart from licensed premises. This reproach is now removed, and the needs of the working classes are met by such companies as Pearce et Plenty, British Tea Table Co of a rather higher class, Lockharts, The London Coffee House Co., and hundreds of others carried on very efficiently and successfully by private proprietors. The upper and middle classes are equally well catered for by the Aerated Bread Co. (known as the A. B. C.), whose phenomenal success is well known and many others, whose establishments are fitted up in the most expensive and elaborate style, and whose success has proved the best argument in their favour. I have already dealt with the work in Liverpool and will pass on to speak of Birmingham where a most successful company, the Birmingham Coffee House Co. is doing good work for its citizens, and where the hotel business has been a marked feature in their operations. The « Cobden Hotel » and the « Hen et Chickens » opened last year at a cost of £ 23,000 and build on the site of a Public House famous in the old coaching days, are a tribute to their enterprise, and a very great credit to the movement generally. They have their own bakery and Aerated Water Manufactory, (as many of the large Companies do).

Sheffield Cafe Company have 22 Cafés and Hotels, the Albany Hotel being specially noteworthy. Bradford has 35 establishments connected with the Coffee Tavern Company. Hull has 20 houses, Leicester has many princely buildings and Manchester has several Companies all doing good and profitable business, and other Towns with houses in proportion to their population nearly all paying good dividends and supplying a felt want in the everyday life of the people.

A survey of the temperance catering movement would be incomplete if mention were not made of the work done by the Irish Temperance League in Belfast, where the catering is carried on for the benefit of the temperance Cause and not for individual profit. Their first Kiosk was a wood structure erected in 1874 by permission, on land belonging to the Harbour Commissioners near where the ships are moored, and would accomodate 8 or 10 persons at one time. This became very popular and gave way to a larger building, others soon followed along the line of Docks and in various parts of the City. Some

of them are open both day and night. They have now 18 or 20 Cafes and Kiosks, their Lombard Cafe being one of the finest in the kingdom, and is a great boon to the commercial and higher classes of the City. There are no shareholders and no dividends the surplus funds being used for the maintenance of the work and the temperance propoganda of the League. The Cafes are extremely popular, and have received the favourable notice of the Police and other City Authorities to the useful nature of the work they are doing and the benefit they have been to the people.

The National Temperance Caterers Association is an outgrowth of the movement itself, and not the forerunner. The honour of convening the first Conference is due to Birmingham, and it was held in that City in 1884. Representatives from over 80 towns in Great Britain and Ireland were present, and its proceedings gave a great impetus to the movement generally throughout the country. The Conference has met annually since that date in various cities of the Kingdom, and the present Association is the result of an amalgamation of the London Coffee Tavern Protection Society and the National Coffee House Association, and is fully representative of all branches of the movement.

Membership of the Association is open to all classes of Caterers who will pledge themselves not to sell or to allow any kind of intoxicating drinks to be brought into their establishments. This rule has been reaffirmed several times and is most rigidly adhered to. Further than this it has no legislative or administrative power over any of the members or their methods of doing business, and it is purely for mutual conference and assistance to its members by legal and other advice when desired and the protection of the interests of the movement nationally.

The official organ is the Temperance Caterer published monthly, and which is very ably edited by Mr J. Bentley of Bradford, one of the leaders of the Association. Recently a benevolent fund has been established for the purpose of helping employees during ill health to obtain rest and change at a Convalescent Home and in other ways helping distressed members of the trade.

The chief points to be considered in the establishment of Coffee Houses, and which have been found by past experience to be essential to success are briefly as follows :

1st. The selection of suitable sites in good positions and in close proximity to the people it is desired to secure as customers.

2nd. The adaptation of the system to the ideas and customs prevalent in the locality, and not the slavish imitation of any particular business method.

3rd. The adoption of sound business principles in all the details of management.

4th. The working of the business so that a fair return can be made on the Capital invested, whilst giving the customers good value for their money, thus removing any feeling of patronage or philanthropy from their minds.

5th. The selection of capable managers and staff whose hearts will be in their work. This has been an important factor in the success of the English movement.

6th. Absolute cleanliness, quick and smart service, studying the requirements of the customers, and generally adopting such methods as commend themselves to successful men in other business concerns.

In bringing this cursory glance of the temperance catering movement in the British Isles to a close, it may be said that it has taken its place as a recognised and permanent institution, doing a good work as an auxillary of the great total abstinence movement, ministering to the bodily wants of millions of our people, and finding employment for thousands of men and women, in addition to being a profitable outlet for the investment of money, unstained with the misery and downfall of any of its customers, but rather exercising an elevating and moral influence for good. It is also an indication of the change in public opinion and habit brought about by the devoted labours of the early pioneers and their successors during the past 60 years, and which is ultimately destined by the help of God to entirely uproot and destroy the drink curse from off the face of the earth.

**M. le Président** dépose sur le Bureau, le rapport de M. le Rev. James Sylvester : *Sur quelques entreprises propres à favoriser la cause de la Tempérance (cafés, restaurants, etc.).*

### Counteractive Agencies of the Temperance cause.

BY THE REV. JAMES SYLVESTER M. A. RECTOR OF NYMPFIELD GLOS.

#### De quelques entreprises propres à favoriser la cause de la tempérance.

*Analyse.* — Ce n'est pas assez de faire signer aux buveurs des engagements d'abstinence, il faut encore les encourager à marcher dans la bonne voie en mettant à leur portée des établissements qui puissent contrebalancer l'attrait qu'exercent sur eux, le bar à l'éclairage flamboyant et le cabaret borgne. Ces établissements sont de trois genres différents :

1. — *Le café restaurant de tempérance* qui doit être aussi bien tenu que le cabaret.
2. — *Le salon de lecture et de récréation*, indispensable pour satisfaire les besoins de sociabilité de l'ouvrier. Il sera pourvu de journaux et de jeux. Mais on y interdira de jouer de l'argent.
3. — *Le club de tempérance*, où l'homme du peuple pourra discuter librement les questions politiques et sociales qui l'intéressent et faire son éducation de citoyen.

As a teetotaller for more than half my life I can speak highly of the total abstinence pledge. But it is the sad experience of temperance

workers that many of those who are confessedly under the power of strong drink refuse to take the pledge which would bring them deliverance from their bondage. Moreover to those thus delivered there is still the danger of relapse into the old drinking habits through association with friends or fellow-workmen. It is clear therefore that teetotalism needs to be more attractive. The abstinence pledge needs the support of agencies which will counterwork and conquer the fascinating influence of the florid gin-palace, the public-house free-and-easy, the gambling-table and the drinking saloon. Such agencies are possible and practicable and I do not think that temperance reformers have as yet given them the attention they deserve. Let me enumerate some of them.

I. There is first the coffee-house. In Birmingham a company has opened a large number of such places of refreshment which I believe are doing a large amount of business and doubtless diminishing indefinitely the consumption of alcoholic liquors. How is it that we have not in every town and city throughout the country such well appointed houses of refreshment for the people. I had in mind as I wrote this paper some months ago a neighbouring parish where there are fourteen public-houses and yet where a lady-friend who had business there had to go for a cup of tea to a private house! It is true there was a coffee-tavern there but our friend at the sight of the interest turned away. Since then strange to say that coffeehouse has been hunt down and there now another of much better appearance in the same street. The accommodation offered in coffee-houses and temperance hotels ought at least to be equal to that of ordinary public-houses — light, bright clear and wholesome with something of the comfort of home. Such institutions are, I venture to say, powerful agency against the influence of strong drink and the tavern.

II. Having provided a home for men where they can drink « the cup that cheers but not inebriates » are you going to turn them away when they have had their refreshment? True the best place for a man after he has done his day's work is with his wife and family by his own ingle. But if you cannot satisfy men's social cravings with the quiet joys of home, train them thereto by providing institutions which in their trugness wormth and confort as well as their higher attractions will picture the model home. Have a good supply of games for recreation as draughts and chers and bagatelle or billiards rules against betting being strictly enforced. With these games let there be a regular supply of newspapers magazines and periodicals for those who would like to read. A library of entertaining books of not only fiction but history, biography and science should form part of the institution. These could be read on the spot or be lent out for reading in leisure hour at home.

III. The coffee-tavern leads up to the reading and recreation rooms



and these institutions should eventually develop into temperance clubs. Association and co-operation are the order of the day and temperance clubs both admirably fulfil these principles. Under the management of a wise committee their utility would be indefinitely increased. For the promotion of thrift a savings bank in connexion with that of the Post Office might be opened. For the encouragement of learning classes for instruction in various subjects might be formed together with a debating society which might help the members considerably in the discharge of their duty as citizens. And on Sunday a class for the study of the Holy Scriptures might form a religious bond of opinion amongst the members and to many of them be the crown of blessing in the new life of temperance and total abstinence.

These then are some of the counteractive agencies of the great temperance cause — the coffee-house, the reading and recreation room, the temperance club. Let them be more used than they have hitherto been and the results will be correspondingly greater in advancing the temperance reformation.

**M. Allégret** lit son rapport sur *les établissements populaires de tempérance au Havre*.

### **Restaurant Populaire de Tempérance**

Fondé au Havre le 10 février 1898

PAR M. P. ALLÉGRET, PASTEUR

#### **A. — Budget extraordinaire. (Frais d'installation)**

##### **RECETTES**

|                                                                 |                 |
|-----------------------------------------------------------------|-----------------|
| Souscriptions recueillies.....                                  | 4.920 »         |
| Versements supplémentaires au 1 <sup>er</sup> janvier 1899..... | 340 15          |
| <b>TOTAL.....</b>                                               | <b>5.260 15</b> |

##### **DÉPENSES**

|                                                      |          |
|------------------------------------------------------|----------|
| Frais de première installation.....                  | 4.000 »  |
| Solde en caisse au 1 <sup>er</sup> janvier 1899..... | 1.260 15 |

#### **B. — Budget ordinaire. (Gestion par la section des Dames de l'U. F. A.)**

|                                                           |               |
|-----------------------------------------------------------|---------------|
| Recettes effectuées.....                                  | 21.778 35     |
| Dépenses — .....                                          | 21.626 »      |
| <b>Solde en caisse au 1<sup>er</sup> janvier 1899....</b> | <b>152 35</b> |

## RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES

**1<sup>o</sup> Loyer.** — Le loyer est de 1,220 francs. Les locaux occupés se composent : d'une cuisine avec office, de deux chambres de provisions dont l'une sert de cave, d'un grand restaurant, d'un plus petit servant de salle de lecture, et des appartements du gérant. Tout le mobilier est en pitchpin verni. Contributions et divers, 200 francs par an.

**2<sup>o</sup> Personnel.** — Le personnel se compose : du gérant, qui est abstinent complet, ancien buveur relevé; de sa femme, qui est une très bonne cuisinière. Ils reçoivent, pour les deux, 80 francs par mois, plus la moitié des bénéfices nets. Ils sont aidés par une servante à 30 francs par mois, par une fille de cuisine à 15 francs, par un servant à 30 francs, par un aide-servant à 15 francs. Tout le personnel est nourri; le gérant seul est logé.

**3<sup>o</sup> Repas.** — 1<sup>o</sup> Les petits déjeuners : chocolat, café au lait, soupe, etc., de 5 h. 1/2 du matin à 7 heures; en moyenne 40 par jour; — 2<sup>o</sup> Les déjeuners : 100 par jour. Le prix ordinaire d'un repas varie de 0 fr. 45 à 0 fr. 90; — 3<sup>o</sup> Les diners, de 6 heures à 8 h. 1/2 : 40 par jour.

La recette moyenne est de 90 francs par jour; le total des repas de 200. Tous les jours le menu change.

Voici un de ces menus pris au hasard :

|                                        |      |                            |      |
|----------------------------------------|------|----------------------------|------|
| Potage.....                            | 0 10 | Pommes de terre.....       | 0 10 |
| Bœuf aux choux.....                    | 0 25 | Lentilles.....             | 0 10 |
| Ragoût de mouton.....                  | 0 25 | Salade.....                | 0 10 |
| Foie sauté.....                        | 0 25 | Saucisson.....             | 0 10 |
| Saumon vinaigrette.....                | 0 30 | Sardines.....              | 0 10 |
| Tripes mode de Caen....                | 0 30 | Café.....                  | 0 10 |
| Poulet rôti avec pommes<br>frites..... | 0 50 | Thé.....                   | 0 10 |
| Carottes sauce blanche...              | 0 10 | Dessert.....               | 0 »  |
|                                        |      | Fromage, confitures, etc.. | 0 10 |

Tous ces plats sont abondants, et le gérant refuse chaque jour du monde faute de place. Chaque plat servi est inscrit sur une fiche spéciale en face du chiffre correspondant à son prix.

Le restaurant est situé en plein centre ouvrier. La plupart des ouvriers restent dans l'établissement jusqu'au moment de reprendre le travail et ne vont pas prendre de petit verre dans les débits qui pululent à côté.

*Autres Etablissements de Tempérance fondés par la section  
des Dames du Havre.*

1<sup>o</sup> Les roulottes (8 en circulation); 2<sup>o</sup> La salle du Drapeau (spécialement réservée aux militaires); 3<sup>o</sup> L'Hôtel des marins (spécialement

réserve aux marins); 4° Le restaurant des docks (ouvert depuis un mois); 5° Le restaurant populaire de tempérance du quartier Saint-François (ouverture le 15 avril.

Tous ces établissements sont en pleine prospérité.

### DISCUSSION

**M. Forel** fait remarquer que pour les anciens buveurs il est nécessaire de supprimer entièrement l'alcool.

**M. Allégret** répond que certains buveurs ont été relevés en signant l'engagement de l'U. F. A. sans aller jusqu'à l'abstinence complète.

**M. Van der Velde** range son expérience à côté de celle de M. Allégret.

**M. le Président.** — La parole est à M. d'Abartigue, sur *les restaurants et cuisines populaires coopératifs*.

### Cuisines et restaurants populaires

Au Congrès de Bruxelles contre l'alcoolisme, l'éminent docteur van den Corput, membre du Sénat de Belgique, disait :

*« C'est surtout par une alimentation appropriée qu'on peut espérer arriver lentement, mais sûrement, à la guérison du vice alcoolique. »*

On a, en effet, proposé bien des moyens pour lutter contre l'alcoolisme; beaucoup sont excellents; mais, parmi ceux-là, quelques-uns ont l'inconvénient grave d'être d'une application, sinon impossible, du moins très difficile.

C'est pourquoi il me semble que parmi les moyens proposés ceux qui ont à cœur de lutter contre le terrible fléau devraient préconiser l'emploi de ceux qui, sans être parfaits, sans exclure les autres remèdes, présentent le très grand avantage de pouvoir être appliqués sans l'intervention des gouvernements, sans l'édiction de lois nouvelles, etc., etc.

Je crois aussi qu'il serait également préférable de n'employer, au moins pour commencer, que des moyens qui ont fait leurs preuves et qui ont donné de bons résultats là où ils ont été employés.

Parmi les moyens dont l'application est relativement facile et dont l'expérience a démontré l'efficacité, il faut citer en première ligne ceux qui ont pour but de procurer aux ouvriers, aux employés, etc., à tous ceux dont les ressources sont limitées :

1° Des distractions saines et agréables ;

2° Une nourriture substantielle et à bon marché.

Où l'alcoolisme, en effet, prend-il surtout naissance ? Au cabaret ! Pourquoi va-t-on au cabaret ? Pour deux genres de motifs :

1<sup>a</sup> Pour se distraire.

## 2° Pour prendre ses repas..

Il faut éviter que l'ouvrier, l'employé, etc., soit obligé d'aller au cabaret, soit pour se distraire, soit pour y prendre ses repas.

Pour cela, il faut leur offrir un endroit où ils puissent prendre des distractions ailleurs qu'au cabaret, où ils puissent prendre leurs repas ailleurs qu'au cabaret. Il faut leur procurer des distractions saines et agréables, il faut leur procurer des repas substantiels et à bon marché.

Faire cela, c'est résoudre, au moins en grande partie, le problème de la lutte contre l'alcoolisme.

Le changement, la transformation des habitudes des uns et des autres ne se feront certainement pas du jour au lendemain. Mais, avec le temps, le changement, la transformation auront lieu. L'expérience est là pour le prouver.

Des établissements ayant pour but de procurer une nourriture saine, substantielle et à bon marché existent en effet, et quelques-uns depuis de longues années. Il y en a à l'étranger (et parmi ceux-là ceux des femmes sont sans doute les plus remarquables); il y en a aussi en France, à Lyon, où ils sont dus au grand philanthrope M. Félix Bianquis; à Paris, où ils ont été fondés grâce à une femme comme il en faudrait beaucoup, grâce à la dévouée présidente de la *Ligue des femmes contre l'alcoolisme* qu'on nomme M<sup>me</sup> Legrain.

Chargé, il y a quelque temps, par le Ministère du Commerce, d'étudier l'état de certaines questions ouvrières en Suisse, j'ai été vivement frappé des heureux résultats obtenus par les établissements connus sous le nom de *Cuisines populaires* qui existent dans un certain nombre de villes et d'agglomérations ouvrières.

Dans le but d'engager les hommes et les femmes de cœur qui s'intéressent à leurs semblables moins favorisés qu'eux, à essayer de fonder des institutions similaires partout où elles paraîtraient pouvoir rendre les mêmes services à la population, j'ai pensé qu'il pourrait être utile d'indiquer les avantages de ces cuisines et les moyens de les établir.

Le principe sur lequel sont basés ces établissements est qu'ils doivent se suffire à eux-mêmes, c'est-à-dire qu'une fois organisés, soit grâce au concours des pouvoirs publics, soit grâce à l'initiative privée, soit grâce à une combinaison de ces deux moyens, ils ne doivent avoir besoin d'aucun don, d'aucune subvention pour fonctionner et prospérer.

Ce ne sont donc pas des institutions philanthropiques, dans le sens un peu exclusif attribué aujourd'hui à ce mot.

Ce ne sont pas non plus, il va sans dire, des établissements commerciaux; ils doivent cependant être organisés sur une base commerciale; et c'est d'une base commerciale sérieuse que dépendent leur avenir, leur prospérité et les services qu'ils sont appelés à rendre.

La somme nécessaire à leur fondation est d'ailleurs variable; quel-

ques établissements ont été constitués avec des capitaux relativement considérables ; dans une petite ville, dans une agglomération ouvrière moyenne, un peu d'argent suffit. J'en connais, et non des moins prospères, où il n'y a pas eu la moindre mise de fonds.

Quelques hommes ou quelques femmes de cœur assez dévoués pour se donner au commencement beaucoup de peine, et dans la suite, un peu de peine, sont beaucoup plus utiles, nécessaires et même indispensables, que beaucoup d'argent.

### I. — *Avantages de ces établissements.*

1<sup>o</sup> Un des principaux avantages, sinon le principal, tout au moins le plus commercial, est la triple *économie* énorme réalisée par les consommateurs, d'*argent*, de *temps* et de *peine*.

Cette triple économie est la résultante directe de l'achat et de la préparation par grande quantité ; elle me paraît trop évidente pour qu'il soit besoin d'insister ;

2<sup>o</sup> Un second avantage et non des moindres, est la certitude par le consommateur que la nourriture qui lui est servie est faite avec des produits naturels et d'excellente qualité.

N'est-il pas triste, n'est-il pas désolant de penser que l'ouvrier, que le petit employé qui ont le plus besoin d'aliments sains, exempts de fraude, éminemment reconstituants, sont au contraire ceux qui consomment le plus d'aliments malsains, falsifiés et de qualité souvent plus que secondaire ?

3<sup>o</sup> Les cuisines populaires laissent plus de temps à la ménagère.

Celle-ci peut ainsi davantage soigner ses enfants ; elle peut s'occuper plus librement aux divers travaux de la maison ; elle a plus facilement la possibilité de se livrer aux occupations salariées, soit à l'intérieur, soit au dehors.

Et quel précieux avantage, si l'un des siens ou si elle-même tombe malade.

Les poètes regrettent peut-être le temps où nos arrière-grand'mères, non seulement fabriquaient elles-mêmes le pain, le beurre, les confitures, les bonbons, la bière, le vin, filaient le lin et la laine et tissaient leur linge et le drap, et même fabriquaient elles-mêmes les pilules, les médicaments, le savon et les chandelles.

Mais les économistes d'une part et les ménagères d'autre part, ne méconnaissent pas les avantages de la grande production et de la division du travail.

Des milliers de francs et des milliers de siècles seraient insuffisants pour la fabrication d'une seule épingle par un seul individu ;

4<sup>o</sup> Puis il faut bien se rendre à l'évidence que savoir faire bien et avec économie la cuisine n'est pas le fait de tout le monde ; c'est souvent un don, comme savoir faire de la peinture ou des vers, ou bien c'est

le fruit d'un enseignement méthodique ou tout au moins d'une longue expérience. Elles sont rares les femmes qui savent faire une cuisine qui soit à la fois bonne et économique ; et combien de milliers de femmes font tous les jours la cuisine... mauvaise et chère !

L'impossibilité d'avoir sous la main les condiments, les petits riens qui seuls peuvent rendre un plat savoureux et agréable, l'absence plus ou moins totale de goût, le manque de temps... la paresse bien souvent, ont pour conséquence que, dans des milliers de ménages, à l'heure où les hommes reviennent de leur travail, où les enfants reviennent de l'école, les repas les moins réconfortants, les plus indigestes, les plus nauséabonds attendent ou... font attendre ceux qui auraient le plus besoin d'une nourriture substantielle, saine et agréable.

Ne croyez-vous pas que bien souvent, l'énervement ou l'attente, puis une mauvaise soupe, sont cause de querelles, de disputes et souvent de batailles ?

Ne croyez-vous pas que bien souvent l'homme fatigué, rentré chez lui avec le désir d'une nourriture fortifiante, sort de la maison avec le besoin d'un excitant qu'il trouve au cabaret voisin ?

Ne croyez-vous pas que de semblables faits, souvent répétés, entraînent les uns et les autres, les hommes d'abord, les femmes ensuite et quelquefois les enfants également, à ces habitudes de désordre et d'intempérance, et finalement à l'ivrognerie et à la débauche, conduisent toute la famille au déshonneur et à la misère !

Car c'est un fait qui a été constaté bien souvent et que j'ai eu l'occasion de vérifier moi-même, les cuisines populaires encouragent l'adoption des habitudes de tempérance parmi les classes ouvrières.

En dehors de ces cuisines, il n'est pas possible de se procurer une bonne portion bien chaude de viande et de légumes bien préparés pour 0 fr. 20 et 0 fr. 25 ; alors pour les malheureux — homme ou femme — la seule ressource, c'est le cabaret, et pour remplacer la portion qui les réchauffe et les fait vivre, ils croient pouvoir pour le même prix, calmer à la fois leur faim et leur soif avec quelque liquide qui les brûle et les tue peu à peu, physiquement et moralement.

Mais aussitôt qu'une cuisine populaire est fondée et qu'ils savent que pour quelques sous ils peuvent avoir une nourriture agréable, bien cuite, servie dans une salle propre et confortable et sans avoir besoin d'attendre longtemps, ils prennent bien vite l'habitude de venir à cet établissement ;

5° L'alimentation saine, réconfortante et à bas prix, que mettent ces cuisines à la portée de tous, a aussi pour conséquences :

a) D'augmenter les forces de l'adulte, le rendant ainsi capable d'une plus grande quantité et d'une meilleure qualité de travail manuel ou mental.

b) De permettre d'élever des enfants sains et vigoureux, d'augmenter

leur force physique et de diminuer, par suite, les chances de maladie.

c) De diminuer le taux de la mortalité et par conséquent la perte du capital inutilement dépensé pour la nourriture, l'habillement et l'éducation des enfants.

6° Ces établissements sont aussi une institution de *prévoyance* par la facilité donnée aux consommateurs de faire d'avance une provision de jetons ou bons de portions. On voit souvent des ouvriers qui, autrefois, dépensaient le samedi soir et le dimanche au cabaret la majeure partie de leur salaire de la semaine, venir acheter pour quinze, vingt et même vingt-cinq francs de jetons à la fois. On voit des mères de famille aller faire elles-mêmes ce salubre approvisionnement, et il est bon et doux de voir leurs visages exprimant un air de conquête, car elles se sentent sans inquiétude pour le lendemain : et que de bonheur dans la sécurité !

7° Puis ils sont une institution d'*économie*, car on n'y prend que ce que l'on consomme et ainsi il n'y a jamais de restes. Quatre personnes mangeant ensemble peuvent y faire un excellent repas pour soixante centimes par tête et, si elles ne prennent pas de vin, pour quarante centimes. Que d'économies ainsi réalisées qui tourneront ensuite, sous les formes les plus diverses, au bien-être de l'individu et de la société tout entière !

8° Enfin ils sont une institution d'*association*. Ils ressemblent à une grande famille, à un vaste ménage, où chacun est chez soi, où chacun est son associé, où aucun amour-propre ne peut être blessé, puisqu'il n'y a ni bienfaiteurs, ni obligés, (car le bienfait est dans l'association même) et qu'il est l'œuvre de tous.

**MM. Lorsay et Langlois** exposent leur conception d'un Palais de tempérance avec restaurant à l'Exposition de 1900. Ils expliquent combien il est désirable que cette œuvre ait nettement le caractère international et font appel à l'appui moral des congressistes pour les aider dans la réalisation de leur projet.

Dans beaucoup de pays, déjà, l'accueil s'est montré très favorable.

Le restaurant serait monté par actions à bas prix et garanties. Il serait basé sur le principe de l'abstinence complète. En outre, une partie de l'établissement recevrait l'ensemble des expéditions des diverses sociétés de tempérance, ce qui serait d'un grand enseignement.

**M. Forel** fait remarquer que ce sera l'occasion d'essayer l'abstinence totale. Cet établissement est international et doit répondre aux besoins des millions d'abstinents totaux du monde entier.

**M. Marillier** approuve l'opinion de M. Forel.

**M. le Président** appelle la discussion sur le *Mouvement antialcoolique* dans les divers pays et sur les résultats obtenus.

**M. Page Gaston** lit une communication sur : *Ce que l'on fait en Amérique pour la tempérance.*

## The Temperance Reform in North America

BY EDWARD PAGE GASTON, CHICAGO, U. S. A.

### La réforme antialcoolique dans l'Amérique du Nord

*Analyse.* — Sans la guerre de sécession il est probable qu'actuellement le commerce des boissons enivrantes n'existerait plus aux Etats-Unis. En 1846 le général Neal Dow fit passer dans l'état du Maine une loi qui interdit radicalement la fabrication et la vente des boissons spiritueuses, et dans les dix années qui suivirent, six autres états firent de même. Puis vint la guerre qui arrêta le mouvement prohibitionniste et lui substitua, pour des raisons fiscales, le système des patentes. Actuellement tous les efforts des abstinentes Américains tendent à abolir ce système et à faire édicter la *prohibition* soit par les communes (local option), soit par les états, soit par la confédération. Parmi les nombreuses associations qui poursuivent ce but mentionnons les *Bons Templiers*, les *ligues prohibitionnistes de jeunes gens* et l'*union chrétienne antialcoolique de femmes* qui a des sections dans environ 10,000 localités. Plus de 6 millions de personnes sont affiliées à ces diverses sociétés.

Les prohibitionnistes se sont organisés en parti politique en 1869. En 1880 ils ne réunirent que 9,678 voix à l'élection du président des Etats-Unis, mais en 1892 ils en recueillirent 270,710.

Les Etats du Sud souffrent moins que ceux du Nord de l'influence corruptrice de l'émigration européenne et les 3/4 des municipalités y ont interdit le commerce des boissons fermentées. La Caroline du Sud en a donné le monopole à l'Etat. Neuf Etats de l'Union, ceux de Maine, Vermont, Kansas, Dakota Nord et Sud, Alaska, le territoire Indien, Iowa et New Hampshire ont établi la prohibition sur tout leur territoire.

Actuellement sur 70 millions d'habitants que comptent les Etats-Unis, il y en a 25 millions qui habitent des contrées où il n'y a pas de débits de boissons. Dans les Etats où la prohibition n'existe pas, les débitants font tout au monde pour maintenir leur ascendant sur les pouvoirs publics. La lutte sera rude, mais tout fait prévoir que finalement le parti prohibitionniste aura le dessus. L'abstinence totale a fait récemment des progrès considérables parmi les étudiants, les ouvriers et les marins de la flotte. Le corps pastoral des églises protestantes la pratique d'une manière presque unanime et les catholiques s'y rallient toujours plus nombreux.

Au Canada, le projet d'établir la prohibition dans la colonie toute entière a obtenu une majorité de 43 voix au parlement et de près de 14,000 voix de la part du suffrage universel appelé à se prononcer par oui ou non sur cette importante question.

Nous avons là un heureux présage pour l'avenir.

The subject assigned to me in this International Congress is so complex, from the wide expanse of the North American Continent, that it is only possible to give a general view of the varying conditions there : but what is herewith presented is largely made up from the personal travel observations of the writer.

Intemperance has received but scant attention in a remedial way in the North American Spanish Republics. Mexico is probably the most advanced, for numbers of Woman's Christian Temperance Unions, Loyal Temperance Legions for children, and other like societies, are



organized there. President Diaz, with whom I have long enjoyed a personal acquaintance, welcomes educative movements of this kind. Cuba and Puerto Rico, having lately come under the influence of the United States, are being given attention in this direction.

The temperance reform reached its highest mark in the Dominion of Canada by the plebescite vote taken last fall, this being, I believe, the first time that a powerful Government has directly asked a full and free expression of the public desire on this subject. After a fervent campaign, the election resulted in a majority of nearly 14,000 for the Constitutional Veto, with an actual majority of 43 members in the Dominion Parliament. It is thus promised that at one stroke the legalized barter of intoxicating drinks will ultimately be outlawed in an area nearly as great as that of all Europe.

The united States is peculiarly an experimental field, and every phase of the temperance movement is being given an unprejudiced trial through many agencies. The National Anti-Saloon League of Ohio, is a non-partisan church organization operating in nearly all parts of the country with excellent results ; as is also the National Reform League, of Washington City, and the National Christian Citizenship League, of Chicago. In New York is the time-honoured and efficient National Temperance Society. The Young People's Christian Temperance Union, of Chicago, is a promising new organization having as its war-cry, — « The Saloon Must Go ! » Young People's Prohibition Leagues are organized in New York City elsewhere, and the millions of members in the church associations of young people are doing increasingly practical work among their municipal constituencies. The Good Templars are approaching the close of their first halfcentury of round-the-world influence for fraternal good. Numerous other agencies are in operation.

Twenty-six years ago the Woman's Christian Temperance Union was founded, and is now established in every state and territory in the American Union, operating locally in about 10,000 towns and cities. Largely through its influence, scientific temperance instruction is a public school law over practically the entire Nation.

Our more than 6,000,000 of organized temperance forces are now unified as never before, and a tremendous awakening of the civic conscience is everywhere apparent. With the years the many-sided reform is narrowing slowly to the point of total abstinence for the individual and abolition for the State.

In this latter connection is found much of interest in the history of a small, but wonderfully vital, political party, through which it is growingly believed the National reform will be finally accomplished. The Prohibition party was definitely organized in 1869, thirty years ago, when its platform declared :

« That the traffic in intoxicating beverages is a dishonor to Chris-

tian civilization, inimical to the best interest of society, a political wrong of unequalled enormity, subversive of the ordinary objects of Government, not capable of being regulated or restrained by any system of license whatever, but imperatively demanding for its suppression effective legal Prohibition, both by State and National legislation. »

The Civil War which freed the slaves of our Southern states, enslaved in turn the free men of the North. Previous to that conflict, the liquor traffic was in every prospect of an early death. The late General Neal Dow placed the state of Maine under prohibitory enactment in 1846, and six other large states followed its example within ten years. Then occurred the Rebellious Southern Alliance, causing the greatest war in history, and it left at its close in 1865, the enslaving bribe of licence as a long heritage of sorrow to the Nation, this being first adopted as a war revenue measure.

Like all deep moral movements, Prohibition grew slowly and after fifteen years that party could only register 9,678 votes at a Presidential election ; but under the proved blessings of Constitutional Prohibition in the Western state of Kansas and elsewhere, the party vote for 1884 was multiplied by more than fifteen times, and counted 150,626 ; in 1892 it registered highest in its history, 270,710. Then came the financial agitation of the 1896 elections, and but 131,000 votes were counted for the original party. The future will spell heroes of the steadfast men and women who have kept conscience on this paramount issue through many distractions.

That Prohibition is the greatest American question, and cannot die, is proved anew by the provincial elections of last November. In the state of Pennsylvania the Rev. S. Swallow, D. D., the Prohibition candidate for Governor, polled 132,000 votes against most notorious political « ring » now menacing American politics, the vote in this single state exceeding the entire National vote of the party two years previous. The state of South Carolina gave 33,000 votes, and New York and Illinois each returned 20,000 ballots, Illinois electing a Prohibition member to its provincial Assembly. Proportionate and immense gains were marked in nearly every state in the Union, as compared with the last past elections.

The Old South is today the true America, having escaped the moral hindrance of the degraded immigrations flooding the Northern states ; and in result, three-fourths of the territory in the twelve Southern states is now without the open saloon, and the prohibitory idea is steadily gaining. In the single state of Georgia, for instance, 92 counties are free from licensed drinking places, and every Southern state has a Local Option law. For six years an interesting experiment in liquor regulation has been effective in the South Carolina State Dispensary System (resembling the Gothenburg System in Norway), which has diminished drunkenness and crime by one-half ; the num-

ber of legal trials resulting from intemperance has lessened by 63 per cent., and the consumption of whisky has decreased 42 per cent. While the Dispensary is admittedly a long step in advance of the open saloon, the South Carolina temperance people are not satisfied that they should be thus partners in the liquor business, and a movement is on for the resubmission of the question of constitutional Prohibition. The Southern State of Alabama is also adopting the Dispensary System.

There are at present eight important states and territories under prohibitory enactment, these being Maine, Vermont, Kansas, North and South Dakota and the Indian Territory, the law being partially in force in Iowa and New Hampshire. A total population of nearly 6,000,000 is numbered in these commonwealths, and as a rule their law-abiding citizens are staunch advocates of Prohibition, for both economic and ethical reasons. The frontier state of North Dakota has actually saved over 57,500,000 florins (23,000,000 dollars) in the eight years the law has been operative. There are prisons in the state of Maine without any gaolers in years, the poor houses in these states are almost without pensioners in many districts, and the public treasuries usually have plenty of money. Children grow to an adult age without seeing an intoxicated person.

In the other states the people are realizing the immense loss in many directions placed upon the country by the operations of our 1,830 beer breweries, 3651 distilleries and 230,000 barrooms. Leading religious denominations have repeatedly declared for their abolition, and the consequent saving to legitimate trade of the more than 5,000,000,000 francs (1,000,000,000 dollars, or L. 200,000,000) now worse than wasted. The Roman Catholics are doing increasingly good work, and the Swedes and other of our honored citizens from the Old World are rendering effective service in the making of America truly free.

From personal travels and reliable data, I estimate that out of the 70,000,000 people of the United States, 25,000,000 of them are to-day living in districts where the open saloon is not laws. This means that the blessings of drink abolition are already enjoyed by more of our American people than would, for illustration, be numbered in the total populations of Belgium, the Netherlands, Norway, Denmark, Finland, Iceland, Portugal, Luxemburg, Greece and the Canary Islands. When our people are privileged to vote directly upon the Prohibition question there is no doubt the licensed traffic will speedily die in the entire Republic.

The drink vendors realize, in part, their impending downfall and are adding to their desperate efforts to keep power with the ruling political parties. Here in Europe you are happily free, comparatively, from the domination of public affairs by the liquor power, which has proved so disastrous in America; but in England, as on the Continent,

I have also observed that the contest against intemperance will ultimately have to be fought out in opposition to what the drink makers and sellers of Europe have learned in the school of methods from the political juggleries of their acute brethren in America.

Keep the power of law-making and law-enforcement out of the hands of these, your deadliest enemies, if you would save your Nations from the insidious perils that America has faced for nearly forty years. This grave warning cannot be too often nor too strongly spoken.

The World will watch the final death grapple against this mighty foe to American liberty, which must die if the Republic is to live. It will die, and I beg to predict that the next few years will discover a Prohibition party in power at the seat of Government, and the country free from the legalized saloon by an everlasting Constitutional Amendment.

A reform long needed in some of the leading colleges of America is being brought about by exposures of their drinking customs made by The New Voice newspaper of New York City, the leading advocate of Constitutional Prohibition and advanced moral reform in the New World. Europe and the World might gain a hint for the possible betterment of their college life from the brave example set by America in this effort at removing a large temptation from students at their most susceptible age.

Employers of labour are learning that even moderate drinkers cannot be safely entrusted with the complicated modern machinery, and our most progressive railway and other corporations will not employ a man who even enters public drinking places. Safety to life and property has thus greatly increased, as well as the efficiency of the labour performed, which means a larger wage to the working people.

Leading life insurance companies recognize that total abstainers are safer risks by nearly one-third, and hence are entitled to that much cheaper premium rates. There are several temperance hospitals operating with signal success, and the American Temperance University is a growing institution in the state of Tennessee.

Drinking customs are undergoing a radical change, and many Europeans, in travelling through the interior provinces of America, are surprised to find that they are the only persons taking beer or wine at the table. Numerous highclass banquets discard these beverages, and the wife of one of the Presidents banished all intoxicants from the Executive Mansion. It is getting to be in decidedly bad form to drink in society, and many millions are total abstainers, the evangelical clergy being practically a unit on this point.

The late war with Spain brought the Army canteen system to an acute issue, and it has lately been abolished. America may soon set an example of a sober military before the World. Special attention is also being given to temperance work in the Navy, as it is agreed that the

clear brains and steady nerves of the American seamen were largely the winning power in our late naval victories.

The Spanish-American War, having widely expanded the jurisdiction of the United States, the temperance forces are making strenuous efforts to extend our Prohibitory regulations to the new territories.

It has been often said in connection with works of moral reform that « As America goes, so goes the World ». Whether the quotation be true or no, the present promise is that the day is not far into the future when our country will once and forever cure the blight of legalized intemperance by legislative enactment; and in that large sign of an earth redeemed, it may be that the other Nations of the World will see a great, revealing light for a like advance.

**M. le Président** dépose sur le bureau le rapport de madame Effie Pittblado sur *la propagande pour la tempérance aux Etats Unis*.

### **Pourquoi nous avons foi dans la cause de la Tempérance**

Dans les *Etats-Unis*, l'espoir dans la Cause de la Tempérance est fondée sur :

1<sup>o</sup> *L'Enseignement de la Tempérance aux Enfants*. — Douze millions d'enfants reçoivent aujourd'hui dans nos écoles publiques une instruction scientifique sur la Tempérance, et en outre plusieurs milliers fréquentent nos écoles du Dimanche et nos sociétés de Tempérance fondées pour la jeunesse.

On leur apprend que l'alcool n'est pas une nourriture, ni un stimulant, mais toujours un poison, aussi bien dans les boissons fermentées : cidre, bière et vin, que dans les liqueurs distillées : gin, whiskey, rhum, eau-de-vie de vin ou autres.

On leur démontre que ce poison tue tous les corpuscules du sang, paralyse les nerfs, affaiblit les muscles et empêche toute digestion.

Ces leçons sont accompagnées de projections de façon qu'ils puissent saisir la vérité non seulement avec leur esprit, mais encore avec leurs yeux.

Ces enfants ainsi instruits sont moins disposés, une fois en âge, à croire à la fausseté de cette stupide assertion que les liqueurs enivrantes sont bonnes pour la digestion, ou le soulagement du corps et de l'esprit dans certaines maladies, et partant ils sont moins enclins à prendre cette habitude de boire si commune aujourd'hui.

2<sup>o</sup> *Sur l'éducation des mères élevées dans le principe d'une complète abstention des liqueurs*. — Trois cent mille femmes dans les Etats-Unis faisant partie de la Société de Tempérance des femmes chrétiennes ont juré d'observer les principes de cette société; plusieurs

milliers d'entre elles, dans toutes les parties du monde, engagées par notre « Blanc Ruban » (l'emblème de la pureté), sont résolues à lutter énergiquement contre le trafic des liqueurs, lequel est partout l'ennemi du foyer, d'où il chasse la pureté et le bonheur.

3° *Sur la Prohibition.* — La Prohibition semble, au premier abord, être difficile à être appliquée. Cependant le principe s'enracine et commence à porter des fruits dans les Etats-Unis où des lois prohibitives défendent l'usage des boissons alcooliques à nos marins sur nos vaisseaux et dans nos chantiers et à nos soldats dans nos camps et nos forts.

Nos industries qui ont besoin de cerveaux nets et de nerfs tranquilles aussi, n'emploient dans bien des cas que des hommes complètement voués à la tempérance. Egalement, les employés d'un grand nombre de Compagnies de chemins de fer ne peuvent faire usage de liqueurs enivrantes, sous peine d'être impitoyablement renvoyés.

La Prohibition existe déjà dans trois de nos Etats : Kansas, Vermont, Maine, et il faut espérer que bientôt les autres Etats décrèteront le vendeur d'alcool un criminel et la fabrication et la vente des liqueurs un crime; alors l'alcool, ce monstre de calamités, cessera de faire des victimes.

4° *Sur l'assistance des jeunes filles.* — Les jeunes filles sont résolues également à combattre l'alcool.

Elevées dans les principes de la Tempérance, elles refusent catégoriquement de se marier avec des hommes qui boivent et peuvent par conséquent devenir des ivrognes. Et elles le font d'autant mieux qu'elles occupent aujourd'hui des emplois dans le commerce et dans diverses industries qui jusque-là étaient occupés par les hommes.

Si toutes les jeunes filles refusaient d'avoir des rapports avec les jeunes gens qui s'adonnent à la boisson, pensez-vous que le trafic de l'alcool pourrait durer longtemps?

Nos jeunes filles sont maintenant élevées côte à côte avec leurs frères, non seulement dans nos écoles publiques, mais aussi dans nos collèges et nos universités.

Par l'étude du gouvernement civil, du mouvement parlementaire et de l'économie politique, elles se préparent, elles aussi, à participer aux affaires du gouvernement.

5° La dernière, mais non la moindre cause de notre espoir dans le succès de la cause de la tempérance est celle-ci :

Dans cinq Etats de L'Union Américaine les femmes jouissent, aussi bien que les hommes, du droit de suffrage : dans plusieurs Etats, elles jouissent du suffrage municipal et, dans presque tous les autres Etats, du suffrage pour l'école; aussi il n'y en a pas pour longtemps avant

que toutes nos femmes aient le droit complet de suffrage, d'autant plus que dans tous les Etats où elles ont ce droit, les meilleurs résultats sont obtenus.

La Chambre des députés et le Sénat du Colorado viennent de voter une résolution par laquelle « jugeant d'après l'expérience de cinq années, de l'usage du suffrage des femmes dans le Colorado, ils recommandent à chaque Etat de l'Union de doter la femme du même privilège, comme une mesure tout-à-fait propre et nécessaire pour l'avancement du bon ordre social. »

Dans le Bulletin du Congrès des Brasseurs, il est dit que ce Congrès a voté une résolution contraire, car le Congrès s'oppose à jamais à toute loi tendant à accorder aux femmes le droit de suffrage, attendu que le suffrage entre les mains de la femme est la mort du commerce des boissons.

Aussitôt que les femmes pourront voter tout comme les hommes dans nos Etats et territoires j'affirme que l'abolition de cet infâme commerce de boissons alcooliques sera proche et qu'il sera à jamais banni de notre pays.

**M. Bergmann** lit son rapport sur *le mouvement antialcoolique en Suède dans les 20 dernières années.*

### **Le mouvement en faveur de la tempérance et de l'abstinence en Suède pendant les vingt dernières années**

Au cinquième congrès antialcoolique international, à Bâle, en 1895, j'ai eu l'honneur de faire un compte-rendu du développement historique du mouvement en faveur de la tempérance en Suède pendant ce siècle. Aujourd'hui, je veux surtout m'arrêter à la dernière période de ce développement tout en relevant le travail intense et heureux fait pendant les vingt dernières années pour l'avancement de la tempérance en notre pays par la voie des efforts des sociétés d'abstinence absolue libres.

Le mouvement en faveur de la tempérance, qui commençait à fleurir vers 1840, sous la direction du directeur P. Wieselgren et autres, lesquels tenaient principalement à combattre la coutume autrefois fort répandue en Suède de boire dans les soirées de familles de l'eau-de-vie et d'en faire un moyen d'ivresse, amena en 1853, par la voie de la législation, un résultat important. C'est qu'en cette année la fabrication d'eau-de-vie, dite fabrication pour suffire aux besoins des ménages ayant été supprimée par la loi et la distillation réduite à un petit nombre de distilleries qu'on chargea de forts impôts, le chiffre de consommation de cette boisson baissa considérablement. La consommation étant montée, en 1829, à 46 litres par personne ne monta,

en 1860, qu'à environ 10 litres et est en ce moment d'environ 7 litres par personne.

L'eau-de-vie ayant été flétrie de quelque dédain par la forte et longue campagne qu'on avait faite cessa peu à peu d'être la boisson nationale qu'elle avait été au dix-huitième siècle et au commencement du siècle présent. Alors, beaucoup regardèrent le travail en faveur de la tempérance comme superflu, et la plupart des sociétés faites pour combattre l'eau-de-vie cessèrent leur travail. En 1860-1870, il y eut une suspension du travail populaire en faveur de la tempérance.

Or, pendant cette trêve, l'ivrognerie, l'ennemi du pays, puisa de nouvelles forces et adopta une nouvelle méthode de combat. Sous le déguisement spécieusement inoffensif de la bière, l'ennemi fit de nouveau son entrée; des brasseries, l'une plus grande que l'autre, parurent. La consommation de la bière, qui, au milieu du siècle, avait été peu considérable, monta tout à coup, vers 1870, à environ 10 litres par personne, alla augmentant d'année en année et est à présent d'environ 30 litres par personne. On s'aperçut bientôt qu'on avait peu gagné en faisant refouler l'eau-de-vie puisqu'on pouvait tout aussi bien se souler de bière prise en grandes quantités pour produire le même effet que l'eau-de-vie, plus spiritueuse, prise à petites doses.

La nation y ayant vu clair, et la bière regardée auparavant comme une boisson inoffensive, se montrant un vrai et général moyen d'ivresse, il s'éleva, après le calme de dix à quinze ans, un nouveau mouvement populaire dirigé cette fois contre *toutes les boissons alcooliques*, y compris le vin et les boissons fermentées.

En 1873 fut créée, que l'on sache, la première société d'abstinence absolue des boissons alcooliques et fermentées, fondée sur cette nouvelle base d'abstinence absolue. « Lutte et victoire » fut le nom de cette société qui était composée principalement d'ouvriers et qui siégeait à Gothembourg. Sous la direction de M. M.-J. Björhman, typographe, de M. Eli Johnsson, orateur populaire américain religieux, MM. K.-O. Broady, Berg et autres, et, de plus, chaudement soutenu par plusieurs éminents médecins, ecclésiastiques, professeurs, hommes politiques — témoin Magnus Huss (médecin, auteur du grand ouvrage de médecine fort important et universellement connu : *Alcoolismus Chronicus*, mort en 1890), M. Aspling, proviseur au lycée de Norrköping, né en 1822, M. Ernst Beckman, écrivain, homme politique, né en 1850, et autres, — ce mouvement prit un très rapide essor et donna lieu à la convocation de plusieurs congrès très fréquentés et à la création d'un très grand nombre de sociétés locales. Mais l'organisation mal affermie et les opinions divisées sur la manière de bien mener les affaires paralysèrent à la longue l'énergie.

Cependant, ce mouvement ne fit époque qu'en 1879, année où *The independent Order of Goodtemplars* fut introduit d'Angleterre dans notre pays. La première Loge, en Suède, fut fondée à Gothembourg le 5 novembre 1879. Le Goodtemplar Order (l'Ordre des Bons-



Templiers), dont l'organisation ferme, les principes sévères, le caractère social sont sans doute connus aujourd'hui, en France aussi, put dire dès son début en Suède comme César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Cet ordre qui, le 5 novembre 1879, avait une seule section locale de 42 membres, possède à l'heure actuelle environ 2,000 Loges dans toutes les parties du pays, depuis les régions du cercle polaire et du soleil de minuit jusqu'au littoral de la Scanie, la somme totale des membres actifs payants étant de 85,000 ; il est sans contredit la société privée la plus grande, quant au nombre, qui existe en Suède. Le chiffre total des membres du Goodtemplar order (l'Ordre des Bons-Templiers), y compris toutes les grandes Loges du monde entier, monte à environ 650,000. La Grande Loge de la Suède ne fait pas, comme on le voit, moins que la neuvième partie de tout ce chiffre universel.

Il faut remarquer que, en 1883, bon nombre de membres s'étant détachés de l'Ordre en Amérique, une organisation particulière isolée fut créée avec, au fond, les mêmes procédés que la Loge première. Cette association qui, en Suède, compte 35,000 membres actifs, s'appelle *Templar order* (l'Ordre des Templiers). De plus, il y a à remarquer que, en 1888, à la suite de différences d'opinions, et par mécontentement de celui qu'on avait fait chef de l'Ordre, d'autres encore s'en détachèrent, ce qui eut pour résultat la création du *National goodtemplar order* (l'Ordre national des Bons-Templiers), lequel n'a aucune relation avec l'Ordre international des Bons-Templiers. Cette organisation compte à présent 24,000 membres. Joignez à cela un groupe apparu, en 1896, l'*Ordre de Verdandi*, comptant à présent environ 4,000 membres. Si on additionne la somme des membres du *Templar order* (l'Ordre des Templiers) et celle des membres du *National goodtemplar order* (l'Ordre national des Bons-Templiers), lesquels, tous les deux sortis du *Goodtemplar Order* (l'Ordre des Bons-Templiers), en ont, en tous points essentiels, le caractère et les procédés, la somme totale des membres actifs de ces trois ordres de tempérance monte à 148,000. Il n'y a pas de statistique du nombre des membres féminins, — les femmes aussi sont admises dans ces Ordres. — mais leur nombre fait tout au plus un tiers du nombre total.

À côté de ces sociétés, organisées à l'imitation des Ordres — rappelant beaucoup, quant aux formes, l'Ordre des Francs-Maçons — se trouve depuis 1886 la *Sveriges Blåbandsförening* (la société des Rubans-Bleus de la Suède), avec environ 900 sections locales et 71,000 membres, lesquels, de même, sont teetotalistes, ayant tous pour symbole un ruban bleu porté au revers de l'habit comme signe de démolition contre les coutumes bachiques. Ce symbole, cependant, est aussi adopté par un grand nombre d'autres teetotalers.

Il y a encore d'autres sociétés isolées d'une très grande importance en partie, mais le nombre de leurs membres est fort restreint, comme la *Studenternas Hälmykterhetssällskap i Uppsala* (la Société de l'al-

tinence absolue des étudiants d'Upsal), instituée en 1888, comptant environ 80 membres, la *Sveriges studerande ungdoms helnykterhetsförbund* (la Société de l'abstinence absolue de la Jeunesse des Ecoles de la Suède), ayant des sections locales dans plusieurs lycées et comptant en tout environ 300 membres, la *Svenska lärarnes helnykterhetsförening* (la Société de l'abstinence absolue des Professeurs de la Suède), comptant environ 350 membres), etc. Donc, le chiffre total des partisans organisés de l'abstinence absolue de la Suède monte à environ 220,000, chiffre fort important dans une population de 5 millions d'âmes seulement. Il y a, bien entendu, beaucoup d'autres gens qui sont, en réalité, partisans de l'abstinence absolue quoique leur nom ne figure sur le registre d'aucune société. Parmi ceux-ci, on compte bon nombre de plusieurs sectes religieuses (baptistes, méthodistes, membres de l'armée du salut, etc.)

Chacune des grandes sociétés s'étendant sur tout le pays (*le Goodtemplar order*, *le Templar order*, *le National order*, *le Verdandi order*, *la Sveriges Blåbands förening*) se réunit, tous les ans, quelquefois dans de petites villes, mais le plus souvent à Stockholm, en grandes assemblées générales, réglant et faisant des lois pour les sections locales.

Tous les trois ans se réunit un Congrès fédéral, composé de députés de toutes les Sociétés d'abstinence absolue de tous les pays, pour discuter des questions politiques (*Förbuds Kongressen*).

Les sections locales privées des différentes organisations se réunissent en assemblées régulières, dans quelques Sociétés une fois par semaine, dans d'autres une fois ou deux par mois ; au moins une fois, souvent plusieurs fois par an, presque chaque Société arrange de grandes fêtes, ouvertes au public, dont une conférence scientifique populaire (en certaines Sociétés remplacée par une conférence religieuse sur la question de la tempérance) fait la principale partie, mais qui n'excluent pas le chant, la musique et les plaisirs mondains.

La plus sociable des Sociétés de tempérance de la Suède est le *Goodtemplar order* (l'Ordre des Bons-Templiers) et ses rejetons ci-dessus mentionnés.

Plus sévère et plus puritain est le travail des « Rubans Bleus » de la Suède. De plus, des orateurs de tempérance croisent toujours le pays en tous sens, envoyés par les différentes sociétés pour faire des conférences et pour créer de nouvelles sociétés. A ce but, les différentes sociétés dépensent en tout environ 100,000 couronnes (140,000 fr.). L'été se font, en plusieurs endroits, de grandes démonstrations populaires pour la prohibition des boissons alcooliques, auxquelles assistent jusqu'à 10 à 15,000 personnes. Les sociétés se réunissent alors en plein air, en endroits pittoresques, précédées d'étendards, de drapeaux et de fanfares. A leur travail pour l'abstinence absolue, les sociétés ont aussi joint le soin de l'économie de leurs membres. Ainsi, par exemple, elles donnent à des conditions avantageuses des assurances sur la vie.

La plus grande société, le Goodtemplarorden (la Société des bons Templiers) s'est aussi chargée d'un vaste travail pour l'enseignement populaire en faisant des cercles d'études à l'imitation des cours d'Amérique, dits de Chautauqua, et en publiant le périodique, le « Svenska nykterhetsförlaget » (la Publication des livres de tempérance).

Du temps de l'ancien mouvement pour la tempérance date la « Svenska Nykterhetssällskapet » (la Société de tempérance de la Suède), qui existe encore. Celle-ci aujourd'hui n'est qu'un comité de personnages éminents (président ; M. le directeur Sigfrid Wieselgren, directeur général des prisons d'Etats), sous un patronage officiel, s'occupant principalement à répandre des brochures scientifiques instructives sur la question d'alcool, et jouissant d'une subvention de l'Etat.

Les chefs des différentes sociétés de tempérance de la Suède sont à présent :

M. W. Styrlander, député, président du Goodtemplaorden, et M. Ashar Petersson, professeur, secrétaire général ; M. E.-E. Lanwerdhal, maître peintre, président du Templarorden, et M. E. Lindwal, instituteur de l'enseignement primaire, secrétaire général ; M. E.-J. Svanfeldt, fabricant, président du Nationalorden, et M. Eug. Ståhlgren, professeur, secrétaire général ; M. Albin Forssell, cordonnier, président du Verdandiorden, et M. Gustaf Elmgren, homme de lettres, secrétaire général ; M. P. Ollén, rédacteur en chef, président de la Sveriges Blåbandsförening, et M. J. Bystrom, député, secrétaire général ; M. S. Wieselgren, directeur général, président de la Svenska Nykterhetssällskapet ; M. V.-A. Rinander, licencié, président de la Studenternas helnykterhetssällskap, Uppsala ; M. Elof Ljunggren, étudiant en théologie, président de la Sveriges Studerande ungdoms helnykterhetsförbund.

La plupart des sociétés de tempérance se composent en grande partie de la classe moyenne et d'ouvriers : Pourtant plusieurs des personnages éminents du pays se mettent aussi sur les rangs comme membres des sociétés aussi bien que comme soutiens solides de l'opinion publique. Parmi ceux-ci, citons MM. R. Tigerstedt et E. Almquist, professeurs à l'école de médecine à Stockholms ; M. S. Ribbing, médecin, professeur à l'Université de Land ; M. E. V. Wretling, rédacteur en chef du journal le « Helso vannen » (l'Ami de la santé) périodique de médecine populaire ; M. Henrik Berg, docteur en médecine et en philosophie à Stockholms ; M. L. F. Lappler, philologue, professeur de langues nordiques à l'Université d'Upsal ; M. O. E. Lindberg, orientaliste, professeur à l'Université de Gothembourg ; M. V. Rudin, éminent théologien, professeur à l'Université d'Upsal ; M. Ernst Beckman, écrivain et journaliste à Stockholms ; M. P. Waldenström, orateur religieux, professeur au lycée de Gäfle ; J.-R. Lomell, ancien fabricant, Stockholm (il légua, en 1889, 50,000 couronnes pour un institut à Upsal en faveur des étudiants partisans de l'abstinence ab-

solue) ; M. le baron Joseph de Hermelin, propriétaire, seigneur d'Ul-päsa, un des premiers orateurs du pays et autres.

Environ quinze membres de la Chambre des députés sont à citer comme représentants spéciaux du mouvement en faveur de l'abstinence absolue et de la prohibition totale des boissons alcooliques. Ce mouvement, comme on le voit, est très actif dans notre pays depuis les vingt dernières années et l'organisation que j'ai l'honneur de représenter, la Sveriges Starloge of Goodtemplarorden (la grande Loge des bons Templiers de la Suède) peut avec quelque orgueil regarder les vingt ans, révolus cette année, de la plus intense et de la plus heureuse activité. Elle a des centaines de maisons d'assemblée partout dans le pays, une excellente économie, des fonds croissants pour des buts différents et, ce qui est de la plus haute importance, un enthousiasme, sûr de la victoire et une inébranlable foi en l'avenir de sa cause.

En considérant le résultat pratique du mouvement en faveur de la tempérance et de l'abstinence pendant les vingt ans passés, on voit, il est vrai, que l'influence sur l'opinion publique est très évidente ; à présent, c'est une honte, dans quelque condition de la vie que ce soit, d'être ivre, mais la consommation de bière va toujours en augmentant, en partie à cause des bons temps qui règnent maintenant. Une victoire importante est l'ordonnance du roi en date du 4 novembre 1892, en vertu de laquelle l'enseignement de la nature et des effets de l'alcool est obligatoire dans toutes les écoles du royaume.

Jusqu'à présent, on n'a pu faire passer aucune loi prohibitive — le but politique des efforts de la plupart des sociétés de tempérance de Suède — et, sans doute, nous serons encore longtemps sans en avoir une ; mais on a pourtant pris plusieurs petites mesures restrictives concernant la clôture des cabarets pendant certaines heures des dimanches et fêtes, et la défense faites à divers commerçants de vendre de la bière dans de plus petites quantités que dix litres, à moins que la commune ne le permette.

Mais tout le mouvement actuel en faveur de la tempérance en Suède, va toujours croissant pour atteindre son apogée, et ses fruits n'ont pas encore eu le temps de mûrir ; mais, à en juger par la richesse de la floraison, ils seront sans doute, à l'époque de la moisson, riches et abondants, faisant provision d'énergie et de force pour un peuple, qui a une fois occupé un rang honorable parmi les nations d'Europe et qui, au commencement de ce siècle, était plongé dans l'ivrognerie, mais qui, à présent, s'en est éveillé, lentement et sûrement, pour gagner, sans doute, de nouveaux lauriers dans la lutte de la culture paisible.

Le mouvement en faveur de la tempérance, joint qu'il est à une vaste instruction intellectuelle et sociale du peuple, est à présent un des phénomènes de notre pays les plus caractéristiques et les plus importants par sa popularité et par sa grandiose simplicité. Il marque de

son empreinte la culture de la fin du siècle dans le haut Nord, et c'est, sans doute un des éléments les plus puissants qui créent notre avenir qui, à ce qu'il paraît, donne à présent de grandes espérances. Un peuple qui boit de l'eau, le diable même ne peut pas le vaincre, dit une fois, dans les temps passés, un de nos ennemis après avoir éprouvé les qualités des Dalécarliens.

« Je préfère voir couler à terre le vin et la bière plutôt que le sang de mon peuple », s'écria peu après Gustave Wasa, en coupant les cerceaux des barriques de vin, lorsqu'il eut surpris ses soldats dans une cave à vin. Ces nobles paroles animent encore en ce jour les mille et mille hommes qui, là-haut, dans le pays des neiges et du soleil de minuit combattent pour la conservation de la santé de l'âme et du corps du peuple.

Plus un peuple est sobre, plus il est sain, et plus un peuple est sain, plus est sûr le bonheur et la sécurité de son avenir.

**M. Bergmann** termine la lecture de son rapport par ces paroles :

« Notre pays offre le spectacle intéressant d'un pays dont le peuple il y a un siècle et plus tard encore était un des pays les plus alcoolisés de toute l'Europe. Représentez-vous, par exemple, que en l'année 1829, la consommation d'eau-de-vie atteignait 46 litres par tête d'habitant, tandis que maintenant la Suède est un des pays les plus sobres du monde. La consommation de l'eau-de-vie est descendue maintenant à 6 et 7 litres par tête et la consommation de la bière à 25 litres. Dans toutes les écoles publiques, l'enseignement antialcoolique obligatoire a été introduit (loi du 4 novembre 1892) et les débits ont été soumis à toute sorte de restrictions.

Ce qui est le plus important, c'est que, aujourd'hui, l'opinion publique est d'avis que le plus petit excès est une honte ; dans beaucoup de groupes, dans beaucoup de lieux déjà, tout usage de boissons alcooliques est formellement désapprouvé.

Cette sobriété générale exerce naturellement une action excellente dans tous les domaines ; la civilisation, matérielle et intellectuelle, se développe chaque jour.

Je suis heureux de pouvoir le dire dans un pays comme la France qui a longtemps joui de l'honneur d'être un des plus modérés, un des plus sobres du monde, et qui, entré plus tard que nous dans la lutte contre l'alcool, marchera bientôt, nous l'espérons, au premier rang dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres.

Je viens d'une petite nation qui pour la lutte contre l'alcoolisme est à cette heure une grande nation ; je salue avec respect la France, la grande nation par excellence et j'espère qu'elle deviendra bientôt, dans la lutte contre l'alcoolisme aussi, la grande nation. »

## DISCUSSION

**Hon. M<sup>re</sup> Elliot Yorke** demande si les 220.000 membres dont a parlé M. Bergmann sont tous des abstinents totaux. M. Bergmann répond affirmativement.

**M. Hayem** demande quel a été le rôle du gouvernement dans la lutte contre l'alcoolisme.

**M. Tigerstedt** discute avec M. Bergmann sur ce rôle. Il semble résulter de là que l'initiative, prise par le roi au commencement du siècle, a été reprise par les particuliers depuis une vingtaine d'années, et que maintenant le gouvernement est contraint de suivre un mouvement à la tête duquel il n'est plus.

**Madame Alli Trygg Helinius** expose son rapport sur le mouvement de tempérance parmi la jeunesse de Finlande.

### History of Temperance Work among the Children of Finland

La propagande antialcoolique parmi les enfants, en Finlande.

PAR MAD. ALLI TRYGG HELINIUS (FINLANDE).

*Analyse.* — C'est en 1847, qu'une institutrice, Hilda Helmann, fonda la première société de tempérance finlandaise qui eût une section pour les enfants.

En 1878, un instituteur fut révoqué à Jacobstad pour avoir donné un enseignement antialcoolique à ses élèves. Cette même année, la question de la propagande antialcoolique fut discutée à la conférence officielle des instituteurs; dès ce moment, beaucoup d'entre eux ont mis cet enseignement sur leur programme et le mouvement de propagande antialcoolique parmi les enfants, a fait de rapides progrès.

1885. Le journal finlandais de tempérance, publié cette même année, discute la question. On donne des leçons modèles d'antialcoolisme.

1887. Fondation de la première société de tempérance pour enfants et de la première école de tempérance à Helsingfors.

1890. Fondation de la « Société des instituteurs pour l'hygiène et la tempérance » qui, unie à la société de tempérance de Helsingfors, a donné une énergique impulsion au mouvement.

1891. Circulaire envoyée à tous les instituteurs, les priant de donner un enseignement antialcoolique à leurs élèves.

1892. Publication du premier manuel antialcoolique.

1893. Publication d'un journal hebdomadaire de tempérance pour les enfants.

1895. Tournée de conférences antialcooliques dans les écoles de villes.

1896. Madame Trygg-Helenius étudie l'œuvre des « Bands of Hope » à Londres, et au retour elle fait des conférences sur ce sujet, devant les conseils municipaux de 13 villes, et elle obtient de dix d'entre eux les moyens d'organiser l'instruction antialcoolique.

1897. Conférences pour adultes et enfants dans ces 13 villes et publication du volume illustré : « Ce que la science enseigne au sujet de l'alcool ».

1898. Sur 36 villes que compte la Finlande, il y en a maintenant 20 qui ont donné de 200 à 1,000 fr. pour encourager cette propagande. « L'Union des instituteurs pour l'hygiène et la tempérance » a publié des séries de conférences antialcooliques pour enfants,

des programmes de réunions d'enfants et 12 grands tableaux muraux illustrant le volume « Ce que dit la science au sujet de l'alcool ». Elle a placé dans plusieurs villes un agent qui donne des conférences aux enfants, soit à l'école, soit en dehors de l'école. Cet enseignement n'est obligatoire que dans un petit nombre d'écoles. Il est donné par les instituteurs, dans beaucoup d'écoles de campagne. Le département de l'instruction publique a envoyé une circulaire à tous les instituteurs, les priant de donner cet enseignement à leurs élèves.

The first move in the Temperance work among the children of Finland began in 1847 when a teacher named Hilda Helmann organized the first Temperance Society with a department for children.

1878 a teacher was discharged in Jacobstad for giving the pupils instruction in Temperance. The same year a discussion was held at the state teachers meeting as to what the teachers could do with reference to temperance for their pupils. As a result of this many teachers began to instruct in temperance.

Our Temperance journal, published 1885 discussed the subject in many articles.

Since 1886 the subject has been considered at a great number of temperance meetings, and trial lessons of instruction were given.

The first children's Temperance Society was organised in 1877, and the same year the first temperance-school was began in Helsingfors. 1890 « The Teachers Society of Health and Temperance » was organized which in union with the Temperance society in Helsingfors have done the most for the instruction of Temperance in Finland.

1891 a circular was sent to all the teachers asking them to instruct in temperance in the schools. — 1892 the first textbook in temperance published. — 1893 a weekly children's temperance paper published. circulation up til 15,000 copies, very influential. — 1895 a lecturer was sent to the schools visited a great number of them, most in towns. — 1896 Mrs Trygg Helenius studied Band of Hope Union in London. and on her return home held lectures before the *town-councils* in 13 cities and requested means to carry on Temperance Instruction. 10 cities heartily responded; next year, 1897, there were held a serie of temperance lectures as well for the children as for grown up people in those towns. The same year the lectures, richly illustrated, (200 pag. titled « What does the science teach about Alcohol? » were printed. — 1898 ten more cities donated money for Scientific Temperance Instruction; lectures were held in them also. Now 20 of Finland's 36 cities have given money for this work from 200 til 1,000 fr.

The Teachers League for Health and Temperance has published a serie of Temperance lectures for children and a serie of « Programs for childrens meetings », also 12 large wall charts pictures to the work « What does the science teach about Alcohol? »

The Teachers Union for H. a T. employes in many of the 20 cities a secretary, who lectures for the children as well in schools as outside. In few of the cities Temperance teaching is obligatory. In many coun-

try schools the teachers give temperance instruction in or out of school to their pupils. The State board of Education last year sent circulars to all teachers asking them as far as possible the time would allow, give temperance instruction.

**M. le Président** dépose sur le Bureau, le rapport de M. A. C. Thompson : sur l'*Œuvre de la Société Britannique de Tempérance dans les Chemins de fer*.

## The United Kingdom Railway Temperance Union

BY A. C. THOMPSON, GENERAL SECRETARY

L'Union de tempérance des Chemins de fer Anglais.

Cette association a été fondée en 1882. Elle compte actuellement 20,000 membres parmi les 470,000 employés des chemins de fer britanniques. Son but est d'encourager le personnel des chemins de fer à la tempérance, de retenir les intempérants en leur faisant signer un engagement d'abstinence totale et d'écarter de leur chemin tout ce qui peut provoquer à l'intempérance. Elle se place sur le terrain chrétien, mais n'a pas de caractère ecclésiastique ou politique.

Chaque grand réseau a un comité spécial et il est représenté par un délégué dans le comité général. Des sections ont été fondées dans les stations.

Les moyens de propagande sont des conférences, des soirées familiales, l'influence personnelle, un journal mensuel *« On the line »*, etc.

Des conférences annuelles se tiennent à Londres et sur les différents réseaux. Enfin, le président publie périodiquement des lettres circulaires qui sont distribuées par milliers.

Jusqu'ici les grandes compagnies n'ont pas accordé de subside à la société et elle n'a qu'un seul employé rétribué.

Il y a peu d'ivrognerie parmi le personnel des chemins de fer en Angleterre, mais la société se propose de déraciner complètement le mal.

D'après le témoignage des chefs de gare la société a été le moyen du relèvement de plusieurs buveurs, elle a produit un mouvement d'entraînement sur la sobriété et il en est résulté plus de régularité dans le travail et une notable économie de matériel.

Previous to the year 1882 little or no attempt had been made to promote organised Temperance Work on the English Railways, but with the wave of Blue Ribbonism, or the Gospel Temperance movement, came an earnest desire on the part of thoughtful Railway men for a Temperance Society of their own, and upon the subject being brought before the Committee of the Church of England Temperance Society, whose Chairman at the time was the Rev. Canon Ellison, that body promised its influence and support to the new venture, and can lay claim to the credit of having promoted one of the most useful and important Temperance Organisations in the country.

The inaugural Meeting was held in the Exeter Hall, London, on October 11th. 1882, the Chairman being the Rev. Canon Ellison, and the speakers Mr. J. W. Probyn, Mr. W. S. Portal, (Deputy Chairman



of the London and South Western Railway), the Hon : R. Capel, Director, Great Northern Railway, Mr. A. F. Govett, Director London and South Western Railway, Mr. Robert Sawyer, Barrister-at-Law, and Mr. A. W. Cameron, an employe of the London, Brighton and South Coast Railway.

At the close of the Meeting between 30 and 40 members were enrolled as members.

Gradually, but surely the movement extended, branches being formed, first on one, and then on another of our great Railways, until at the present moment the membership is not far short of 20,000.

The objects of the Union are :

1. The promotion of Habits of Temperance.
2. The Reformation of the Intemperate.
3. The removal of the Causes which lead to Intemperance.

The Union was commenced, and still continues an unsectarian association, and it is also one of the vital principles of the Union, that it is non-political.

The affairs of the Union are managed by a Council, composed of two representatives from each affiliated line of railway, presided over by a President, the Meetings being held on the first Monday in each month, and as a rule in London.

Mr. Robert Sawyer, — a retired Barrister-at-Law, is the first and only President, and it is not too much to say that the success of the Union, is, in a very large measure, due to his generous financial help and personal service.

The Union has only one paid official, Mr. A. C. Thompson, who for 15 years has held the post of General Secretary.

The organisation of the Society consists of : —

1st. The Line Branches, composed of a Committee for each railway, with a Chairman, Secretary, Treasurer &c who are responsible for the work on their own railway.

2nd. The Local Sections, established at Railway stations, and large centres, for the purpose of educating railway men in temperance principles, and enrolling members into the Union.

The work of the Union is carried on by means of Meetings for the advocacy of Temperance and Thrift, Social Gatherings, Concerts, Lectures, Excursions, Provident Clubs, the distribution of sound literature, personal effort &c.

Once in every year a conference of Delegates elected by Branches of the Union, all over the country, is held in London, and it is most encouraging to hear the Reports given by Engine Drivers, Guards, Signalmen, Porters, and others, as to the progress of the work in their respective districts.

Similar conferences are held annually on the various lines, and these

have been found of great value in creating enthusiasm and maintaining interest.

From the first the Union has had its official Journal called « On the Line ». At the beginning this was a small four paged pamphlet, but is now a 16 page newspaper (published monthly) with a large circulation.

A large number of youths are employed on the English Railways, as Engine Cleaners, Signal lads, junior Clerks, Van and Messenger lads, and these the Union endeavours to influence.

At intervals, a letter written by the President, with facts concerning the nature of strong drink, and its effects on the human body, is issued by thousands, and placed into the hands of these railway boys. At some of the large centres special Meetings are held, when the lads are invited to tea, and afterwards addressed by gentlemen interested in them.

Up to the present the Railway Companies have not given any financial help to the work of our Society, but individual members of Boards of Directors, and many officials have shown practical sympathy with the movement, and valuable assistance in granting travelling facilities to the President, General Secretary, Line Secretaries, and others; but we believe the time will come when those who are responsible for the management of our railways will realise that it will pay them to give such an organisation as ours an Annual Subsidy.

Of the general sobriety of English Railway men no one can speak too highly, and the careful manner in which they conduct the enormous traffic on our Iron Roads, is a grand testimonial to their intelligence and devotion to duty, but as in all classes of society, strong drink claims its victims, and the aim and object of our Society is to reclaim and save these, and to prevent others from filling their places. That we are doing as the following cases will serve to shew :

J. R., an inspector, used to go home *drunk nearly every night*, was influenced by one of our local secretaries, and is now a *Total Abstaining Member* of our Union, and an earnest Christian.

G. S., a guard, *suspended several times* and reduced in wages, has been a member of the Union about two years.

H. A., formerly an engine driver, was a *drunkard* and *swearer*; now a *teetotaller*, member of the U.K.R.T.U., and an earnest Christian worker.

A. D., a platelayer, who was a *heavy drinker*, attended one of our meetings, *signed the pledge, has given his heart to Christ*, and since *persuaded nearly twenty of his mates to become Total Abstiners*.

As to the effect of our work upon railway men at large :

In answer to the enquiry — « Has the work of the U.K.R.T.U. made any perceptible difference in the drinking habits of the men at your station? » the following typical replies were received from men who have had the best opportunities for judging :

« I may say that for the last few years there has *not been so many men fined for drunkenness.* »

« A very great change has taken place, which I consider is largely due to the operations of our Society. It is very rare now to see a man come on duty the worse for drink. »

« Yes ! Our men used to *boast* to their mates, when on duty, of *their intemperate habits*, but that is *a thing of the past.* »

« Yes ! There is a marked difference in the sobriety of the men. The whole tone of the place has been changed for the better. »

Of the value of Temperance work to the Railway Companies there can be no doubt. It is of course difficult to estimate, but men of experience state that a large proportion of the L. 315,000 paid in compensation for loss and damage to goods in 1897 was, as in previous years, caused by the carelessness, neglect, or dishonesty of drinking railway men. To this must be added, loss of time, waste of property, preventable accidents and neglect of duty, caused more or less by the drinking habits of the men.

The following are examples of the way in which our Society is assisting the Companies by improving the characters of their workmen.

A worker writes : « For years past I have had to deal with damage to rolling stock, and have invariably found that *less damage occurs where the men are Total Abstainers.* As an illustration of this, I may mention that I was constantly going to examine damages at one particular place — buffers broken, wagons off the line, &c., but after I had induced the shunter to be an abstainer, and join our Union, was seldom called upon to go to that station. »

Another says : « The U.K.R.T.U. has been the means of placing a number of total abstainers in every grade of the service, who can be relied upon to *perform their duties carefully*, and who exercise a retarding influence upon their mates who are inclined to take strong drink, consequently there is *less drinking, and better performance of duties.* »

« The men keep better time, and turn up better on Monday mornings. »

An instance is known, where, when one of our members was placed in charge of certain work, that work was performed more efficiently and with less labour than when supervised by a drinking man, the pecuniary gain to the Railway Company being 18/—per week.

In conclusion, we do earnestly thank our Heavenly Father for the blessings which He has showered upon us as an Association. We believe that without this aid we can do nothing, and look forward to the day when the 470,000 persons employed on the Railways of the United Kingdom will be one Great Temperance organisation, banded together for their own common welfare, and in the interests of the great travelling public.

**M. le Président** dépose sur le bureau le rapport de M. Thiry sur *L'Enseignement antialcoolique dans les prisons.*

## L'Enseignement antialcoolique dans les prisons

PAR FERNAND THIRY

Professeur de droit criminel à l'Université de Liège

Dans une statistique que j'avais faite à la prison de Liège en septembre 1895, j'avais constaté que la proportion générale des condamnés influencés par l'alcool était de 45 0/0 ; relativement aux coups et blessures, la proportion était de 66 0/0 ; relativement aux attentats aux mœurs, elle était de 61 0/0 et relativement aux vols et escroqueries, de 34 0/0. Dans une seconde statistique, faite en octobre 1896, j'étais arrivé à une proportion générale de 50 0/0 et, quant aux proportions relatives, aux chiffres de 73 0/0, en matières de coups et blessures, et aux chiffres semblables à ceux de l'année précédente, de 61 et 34 0/0, en matière d'attentats aux mœurs et de vols ou d'escroqueries.

Ces deux statistiques portaient sur tous les condamnés renfermés à ces époques dans notre prison ; du 10 novembre 1898 au 25 février 1899, j'en ai fait une autre ne portant que sur les détenus vis-à-vis desquels j'exerce les fonctions du patronage ; en voici les résultats.

Ces prisonniers étaient au nombre de 80, se répartissant comme suit :

|                                                         |    |
|---------------------------------------------------------|----|
| Homicides, coups, blessures, rebellion à la police..... | 11 |
| Viols, attentats à la pudeur, outrages aux mœurs.....   | 11 |
| Incendie.....                                           | 1  |
| Vols, escroqueries, abus de confiance.....              | 35 |
| Fausse monnaie, faux en écriture, faux témoignage.....  | 5  |
| Dénonciation calomnieuse.....                           | 1  |
| Adultère.....                                           | 1  |
| Rupture de ban.....                                     | 1  |
| Combats de coqs.....                                    | 11 |
| Ivresse.....                                            | 3  |

Sur ces 80 délinquants, 29, c'est-à-dire 36, 25 0/0, étaient des ivrognes et avaient subi, en commettant leurs infractions, l'influence certaine de l'alcool. Parmi ces ivrognes, 6 appartenaient au groupe des 11 auteurs d'homicides, coups et blessures, 5 à celui des 11 auteurs de viols et attentats aux mœurs, 10 à celui des 35 auteurs de vols et escroqueries, 1 à celui des 5 coupables de fausse monnaie et faux en écriture, 2 à celui des 11 coupables de combats de coqs ; le chiffre de 29 se complétait par le condamné pour dénonciation calomnieuse, par

le détenu pour rupture de ban (dont les délits antérieurs, ayant entraîné la mise sous la surveillance spéciale de la police, consistaient en attentats à la pudeur et en vols) et par les trois individus renfermés pour ivresse. Quant aux 51 restants, 39 prétendaient ne boire jamais d'alcool, mais 12 étaient moins catégoriques dans leurs déclarations et me laissaient de très graves soupçons ; ils me disaient qu'ils buvaient « de temps en temps », « un verre à l'occasion », « le dimanche, comme tout le monde. » Complétons ces renseignements en disant que l'un des coupables d'attentats aux mœurs ne se livrant pas à la boisson était un pauvre garçon de 26 ans complètement dégénéré, au point de vue physique et intellectuel, par suite de l'alcoolisme épouvantable de ses parents, père et grand père.

Les chiffres précédents prouvent d'une manière évidente les effets désastreux de l'alcool sur la criminalité, mais ces effets ne peuvent-ils pas être combattus avec succès à l'égard des délinquants que l'on empêcherait ainsi de devenir des récidivistes ? L'exercice du patronage m'a convaincu de cette possibilité dans un grand nombre de cas.

B..., un des condamnés pour ivresse compris dans la statistique que je viens d'exposer, a 40 ans. C'est la quatrième fois qu'il vient en prison, toujours pour cette cause. Sa santé est satisfaisante ; son intelligence est restée en bon état. Il exerce le métier de peintre et il est capable de gagner d'excellentes journées. L'ivrognerie a eu le temps de prendre en lui de profondes racines, mais, ses conséquences n'étant pas encore fort graves, je suis persuadé qu'il y aurait moyen, surtout en le surveillant de près, de guérir ce vicieux. Il songe à se marier : serait-ce un bien ou un mal ? Pour le moment, je n'oserais pas donner de réponse décisive.

K..., a 42 ans. Il est aussi en prison pour délit d'ivresse publique ; il y est entré 25 fois déjà pour cette cause ; sa condamnation actuelle s'élève à 93 jours d'emprisonnement principal augmenté de l'emprisonnement subsidiaire destiné à remplacer le paiement des amendes. C'est un armurier ; il gagne 3 fr. 25 par jour ; il est célibataire. Il va boire au cabaret avec des camarades, mais la présence de ceux-ci n'est pas nécessaire pour qu'il arrive à un état d'ivresse complète ; dès qu'il a commencé, « il faut qu'il continue », comme il dit ; le degré final étant atteint, il quitte le café, exhibe son ignominie dans les rues et se fait ramasser par la police. Sauf quelques menaces et quelques rebellions envers les agents, aucun autre délit n'a encore été commis par cet homme. Sa santé est restée bonne, mais on s'aperçoit aisément que l'intelligence est entamée. Ce cas laisse également un certain espoir ; le vice est fortement ancré ; toutefois il n'a pas encore produit toutes ses conséquences et l'on peut se dire qu'en agissant avec énergie, il y aurait moyen d'obtenir un heureux résultat.

G..., a 33 ans ; il est très intelligent ; il exerce le métier de peintre-décorateur, qui lui rapporte un fort beau salaire ; il n'est poin :

marié. Depuis une dizaine d'années, il a pris l'habitude de boire de l'alcool et de s'enivrer. La première conséquence produite en lui par ce misérable vice a été une surexcitation nerveuse, dont de fréquentes batailles de cabarets ont été la suite ; cinq fois, il a séjourné en prison pour des actes de ce genre. La seconde conséquence a consisté dans un épuisement des forces physiques et dans une anémie des facultés intellectuelles qui, à un moment donné, l'ont rendu incapable de travailler et en ont fait un vagabond ; de là, sa mise à la disposition du gouvernement dans un dépôt de mendicité. Sorti de cette maison, il se remit à boire et, pour se procurer l'argent nécessaire, il se rendit coupable d'escroquerie ; il fut condamné, de ce chef, à quatre mois d'emprisonnement et contraint de retourner au dépôt de mendicité pour y subir une nouvelle période d'internement. Tels sont les effets produits par l'alcool sur un garçon qui avait toutes les qualités nécessaires pour mener une existence honorable et heureuse. Il reconnaît sincèrement sa faute et il en exprime un profond repentir ; ses promesses d'avenir inspirent confiance ; nous espérons sérieusement que, fortifié par notre surveillance et nos conseils il saura désormais les exécuter.

Sans doute, il existe des hypothèses dans lesquelles de semblables espérances nous sont absolument refusées ; en voici un exemple.

V... a 63 ans. Lui aussi est en prison pour ivresse publique ; c'est la 12<sup>e</sup> fois qu'il y vient pour ce motif, mais il y est venu, en outre, 3 fois pour vols. C'est un bon armurier, capable de gagner fort bien sa vie. Quand je suis entré la première fois dans sa cellule son état m'a épouventé, en même temps qu'il me remplissait d'une profonde pitié. Sa figure est horrible ; tous les traits se sont accentués d'une manière exagérée ; les yeux sortent de la tête ; la mâchoire se laisse tomber sans force ; sa maigreur est effrayante ; il souffre de la poitrine ; il éprouve de violentes douleurs dans le dos et les intestins ; les pieds sont gonflés ; il est sourd ; il se nourrit à peine ; pour pouvoir manger un peu, il faudrait, prétend-il, qu'il eût d'abord avalé un verre d'alcool. En résumé, la dégénérescence physique chez ce malheureux est complète. On peut en dire autant de la dégénérescence morale ; on n'exagérerait rien, en déclarant qu'il est « abruti ». Il sortira bientôt de prison ; que deviendra-t-il ? Sa femme l'avait quitté ; elle est morte ; son fils et sa fille ont d'excellentes positions et pourraient le secourir, mais ils se refusent ; ils ne répondent seulement pas aux lettres qu'il leur écrit ; conséquence terrible de l'alcoolisme, bien souvent constatée ; les enfants dégoûtés, découragés, irrités, perdent tout respect, toute affection, toute commisération et finissent par ne plus reconnaître la moindre obligation de leur part vis-à-vis de leurs parents ! L'hôpital ou l'hospice, tel est le seul espoir que puisse avoir encore cet infortuné ; la guérison du vice est impossible ; il n'y a donc rien d'autre à faire que la mise dans un établissement de ce genre.

Heureusement, je tiens à le répéter, un cas comme ce dernier est toujours exceptionnel. Mais, comment faut-il procéder pour combattre l'ivrognerie des délinquants ?

Il faut avoir recours tout d'abord à l'enseignement antialcoolique pratiqué dans les prisons.

Cet enseignement existe déjà en partie ; les aumôniers et les pasteurs, dans leurs conférences religieuses, les instituteurs, dans leurs leçons, les directeurs, les membres des commissions administratives et ceux des comités de patronage, lorsqu'ils vont visiter les prisonniers dans leurs cellules, ont, en effet, maintes fois l'occasion d'insister sur les conséquences épouvantables de la boisson au point de vue de la santé, de l'intelligence, de l'honnêteté et du bonheur. Seulement, cette manière d'agir, malgré les bons résultats qu'elle produit et qui doivent la faire maintenir, est insuffisante. Le mal est trop grand pour que l'on se contente de conseils donnés et d'observations exposées de temps en temps, lorsque l'occasion s'en présente, tantôt par une personne, tantôt par une autre ; il est nécessaire de créer, pour lutter contre lui, un enseignement antialcoolique continu, permanent, organisé d'une façon précise et rigoureuse. Un enseignement de ce genre constituerait l'un des éléments nécessaires et réguliers de l'exécution de la peine d'emprisonnement vis-à-vis de tous les détenus sans exception. Grâce à lui, aucun des développements si nombreux que nécessite l'examen de la question de l'alcoolisme ; ni aucun des procédés auxquels on peut avoir recours pour persuader les auditeurs ne devraient être laissés de côté. Grâce à lui surtout, on parviendrait à exercer une influence beaucoup plus soutenue et beaucoup plus forte.

Et comment cet enseignement serait-il réalisé ? Je n'hésite pas à répondre : à l'aide de conférences données dans les prisons par des personnes choisies par le Ministre de la justice. Dans plusieurs Congrès, notamment dans celui qui a eu lieu à Anvers en juin 1898, j'ai montré les avantages considérables des conférences semblables et, chaque fois, mes propositions ont eu l'honneur d'être très favorablement accueillies. Or, n'est-il pas évident que les avantages susdits se manifesteraient surtout à propos de la lutte contre l'ivrognerie.

L'enseignement donné dans les prisons serait continué, à partir de la libération, par l'enseignement public, tel qu'il commence à être organisé, dans un grand nombre de localités, par les différentes sociétés ayant pour mission de combattre l'alcoolisme. Les comités de patronage, qui s'occupent des libérés et les surveillent, feraient en sorte qu'ils assistassent régulièrement aux séances. Ces comités devraient même aller plus loin : ils devraient encourager leurs protégés à entrer dans la Société de Tempérance et les initier aux avantages et aux agréments des établissements que créent ces sociétés pour remplacer les cabarets.

Tels sont les moyens spéciaux qui doivent, dans la lutte antialcoo-

lique, être mis en pratique à l'égard des délinquants ; ils réclament l'intervention et le dévouement des particuliers, mais le succès des œuvres de patronage dans tous les pays nous prouve que nous pouvons compter sur eux.

**M. le Dr Jacquet** dépose sur le bureau le rapport de M. le Dr Le Gendre sur *la lutte contre l'alcoolisme dans les Hôpitaux.*

### **La lutte contre l'alcoolisme dans les hôpitaux de Paris**

PAR LE D<sup>r</sup> PAUL LE GENDRE,

Médecin de l'hôpital Tenon

Les médecins des hôpitaux de Paris sont unanimes à déclarer que la plupart des maladies qu'ils soignent présentent le syndrome plus ou moins complet de l'intoxication par l'alcool et les diverses espèces de boissons spiritueuses.

Il y a bien longtemps que le cri d'alarme a été jeté par quelques-uns d'entre eux, et, pour ne parler que des vivants, ce sera l'éternel honneur des Lancereaux et des Magnan d'avoir serré d'aussi près que possible l'étude clinique de ce fléau. Jamais depuis lors il n'a manqué dans notre corps médical hospitalier de chefs de service avertissant les malades confiés à leurs soins des dangers que leur fait courir l'abus des spiritueux. Les élèves du respecté M. Fernet, ce modèle du médecin d'hôpital, savent avec quelle conscience et quelle patience il s'efforce d'arracher à leurs mauvaises habitudes, ses clients de Beaujon. Beaucoup l'imitent, je le sais ; mais cependant il y en a trop encore qui se contentent de contempler avec résignation, dégoût ou indifférence, suivant leur caractère, les progrès incessants du fléau. On pourrait même dire qu'à une certaine époque, le corps médical, loin d'y porter obstacle, l'a involontairement favorisé en généralisant de façon abusive l'emploi de l'alcool en thérapeutique. Il n'y aurait pas besoin de remonter à vingt ans en arrière pour retrouver ces cahiers de prescriptions qui portaient invariablement, dans les services de chirurgie comme dans ceux de médecine, en regard de chaque numéro de lit, les mentions P. Todd ou v. q. q. (vin de quinquina). Ce n'était pas toujours le chef de service qui l'avait dicté ; c'était souvent l'externe ou le stagiaire chargé du cahier qui l'inscrivait par complaisance sur la demande du malade ; à moins que ce ne fût la surveillante, religieuse ou laïque, ou même l'humble infirmière, en récompense de quelque coup de main donné dans un moment de presse pour les besoins d'un service trop chargé.

Hélas ! ce n'est pas une des moindres tares de notre organisation hospitalière que cette insuffisance du personnel infirmier, et les abus qui en découlent.



Depuis l'année 1872, où j'ai pénétré pour la première fois comme étudiant dans nos hôpitaux parisiens, j'ai toujours été obsédé par cette question de l'alcoolisme, et j'en ai suivi la marche ascendante avec chagrin et humiliation. Il a suffi pour me convaincre de cette progression, de feuilleter les liasses d'observations que j'ai recueillies dans les nombreux hôpitaux où se sont écoulées mes années d'externat et d'internat, et celles que j'ai fait recueillir depuis que je suis chef de service. Après cette révision faite, j'estime que si, il y a vingt ans, dans nos salles d'hommes la moitié des malades présentait des symptômes d'intoxication par les spiritueux, c'est aujourd'hui les 3/4 chez lesquels on relève, à un degré plus ou moins accentué, la tare alcoolique.

Quant aux femmes, c'était par exceptions qu'on l'observait chez elles, dans certaines professions (cuisinières, femmes de ménage, servantes de marchands de vins, marchandes des rues, blanchisseuses et surtout à un âge où l'alcool console des illusions envolées. Mais aujourd'hui on voit trop souvent des jeunes filles venues de province pour entrer en service comme bonnes d'enfants, des jeunes femmes ouvrières d'atelier, demoiselles de magasin, réclamer nos soins à l'hôpital pour des troubles digestifs et nerveux, dans la pathogénie desquels entre pour une part évidente l'usage des boissons spiritueuses et surtout des liqueurs. Car *c'est surtout l'intoxication par les essences*, agents principaux de la toxicité des liqueurs, *qui sévit sur le sexe féminin*. Je ne parle que pour mémoire de la foule lamentable des filles de brasserie, de ces « inviteuses », auxquelles notre ami, le D<sup>r</sup> T. Barthélemy, médecin de la maison de St-Lazare, a consacré il y a quelques années, une si saisissante monographie.

Ce qui est plus navrant encore, c'est de constater que *l'enfance même n'échappe pas à l'action de l'alcool*. Les médecins des hôpitaux d'enfants ont signalé le rôle de l'intoxication éthylique dans la pathogénie de diverses maladies du jeune âge. Il n'y a pas lieu d'en être surpris quand on voit, aux jours de fête, les familles d'ouvriers attablées devant les cabarets des faubourgs, les enfants ayant devant eux, comme les parents, une « consommation » alcoolique. Pour ma part, j'ai encore dans l'oreille cette phrase d'un bébé de quatre ans, entendue en 1886 à l'hôpital des Enfants-malades. Ce petit chérubin, entre la veille dans le service faisait rage en tirant la surveillante par sa jupe et criait à tue-tête : « Dis donc, Madame, on boit donc pas la goutte ici ? Chez nous, maman m'en donnait. »

Mon ami, le D<sup>r</sup> Brunon, directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, nous a raconté comment les femmes de Normandie, non contentes de s'alcooliser elles-mêmes, faisaient à leurs petits la soupe à l'alcool. La province n'est pas en retard sur la capitale.

S'il est facile de se convaincre par l'examen clinique de l'existence des symptômes d'alcoolisme chez la plupart de nos malades hommes et chez un trop grand nombre de nos malades femmes, la tâche est

plus malaisée quand il s'agit de faire dire aux intéressés comment ils se sont intoxiqués. J'ai fait bien des recherches à ce sujet, et j'ai obtenu des résultats très différents suivant la manière dont l'enquête était conduite. A moins d'avoir affaire à un alcoolique endurci, vrai pilier d'hôpital, quand on interroge un de nos malades publiquement à la visite devant les élèves assemblés, il est exceptionnel qu'on obtienne de lui des renseignements exacts sur la quantité de vin, d'alcool ou de liqueurs qu'il consomme ; ou il indique des quantités inférieures à la vérité, ou par sanfaronnade il exagère ; dans les services où le médecin est connu pour sermonner les alcooliques, la plupart des malades croiraient se faire malvenir en avouant leurs mauvaises habitudes. Un jour, à l'hôpital St-Antoine, comme je citais aux élèves le nombre fabuleux de débits, qu'on rencontre sur toute la longueur du faubourg depuis la place de la Bastille jusqu'à l'Hôpital, et où chaque jour en passant nous voyions des ouvriers en train de boire de l'absinthe, j'eus la curiosité de faire le tour de la salle en demandant à chacun des malades s'il buvait parfois la « verte. » — « Jamais ! » répondait chacun d'eux imperturbablement. Mais quand, après avoir fait ce simulacre d'enquête, j'en énonçais à haute voix l'in vraisemblable résultat, il y eut un éclat de rire de tous, élèves, malades et.... médecin.

Ce n'est donc pas sur l'interrogatoire public qu'on peut se baser, évaluer, même approximativement, ce que boivent nos ouvriers. Mais la conversation particulière et amicale entre l'interne et le malade, à la contre-visite, non pas lors du premier examen, mais après connaissance faite et comme incidemment, provoque bien plus aisément les confidences voisines de la vérité. Quand une longue fréquentation de l'ouvrier parisien a permis d'acquérir le maniement de sa mentalité spéciale, on réussit assez bien, je crois, à le confesser au sujet de ses habitudes réelles. Pendant mon internat, j'ai souvent procédé ainsi. C'est de la même façon que mon interne actuel, M. G. Le Roy, a pu faire avec grandes probabilités d'approximation le relevé ci-dessous pour ma salle d'hommes à l'hôpital Tenon.

Il ressort de ce relevé que *sur 32 hommes en traitement dans mon service, 22 présentaient des signes non douteux d'intoxication alcoolique* ; ces hommes reconnaissaient boire *par jour* de 1 litre à 3 litres  $\frac{1}{4}$  de vin, de 30 à 150 grammes d'eau-de-vie de marc, rhum ou cognac, de 1 à 5 absinthes ou amers, byrrh, raphaël, etc. 14 buvaient de l'absinthe chaque jour, 3 n'en buvaient qu'irrégulièrement ou le dimanche. Parmi les malades exempts de signes d'alcoolisme, 1 seul ne buvait que de l'eau ou du café noir, 1 autre (récemment arrivé à Paris, ne buvait que du cidre et du cognac).

*Les 10 hommes exempts de tare alcoolique* étaient natifs des pays suivants : Indre, II<sup>e</sup>-Loire, Nord, Morbihan, Aisne, Côtes-du-Nord, Seine-Inférieure :

*Les intoxiqués* étaient de Paris (4), Nord, Seine-et-Marne (1), Ille-et-Vilaine (1), Yonne, Gard, Aveyron, II<sup>e</sup>-Vienne, Alsace (2), Meuse (1), Ardenne (2), Wurtemberg (1), Belgique (1), Hérault.

| AGE<br>et<br>profession                 | PAYS<br>d'origine  | BOISSON<br>habituelle<br>du pays<br>d'origine | Diagnostic<br>de la<br>maladie                    | Symptômes<br>d'intoxication                            | Boissons<br>aux repas                      | Boissons<br>à jeun                              | TOTAL<br>des boissons<br>par jour               |
|-----------------------------------------|--------------------|-----------------------------------------------|---------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|--------------------------------------------|-------------------------------------------------|-------------------------------------------------|
| 40 ans<br>Charcutier                    | Wurtemberg         | Bière                                         | Tuberculose<br>pulmonaire                         | Pituites<br>cauchemar                                  | Vin 2 litres<br>eau-de-vie<br>30 grammes   | Vin 1 litre<br>eau-de-vie 60g<br>1 absinthe     | Vin 3 litres<br>eau-de-vie 90g<br>1 absinthe    |
| 42 ans<br>Cocher                        | Seine-<br>et-Marne | Vin<br>et cidre                               | Tuberculose                                       | Pituites                                               | Vin 1 litre<br>rhum 60 gr.                 | Vin 3/4 de lit.<br>1 absinthe                   | Vin 1 lit. 3/4<br>rhum 60 gr.<br>1 absinthe     |
| 39 ans<br>Cordonnier                    | Ille-et-Vilaine    | Cidre                                         | Pleurésie                                         | Rêves<br>professionnels                                | Vin 1 litre<br>rhum 60 gr.                 | 2 amers-<br>citron                              | Vin 1 litre<br>rhum 60 gr.<br>2 amers-citr.     |
| 44 ans<br>Colporteur                    | Nord               | Bière                                         | Pneumonie<br>avec délire                          | Tremblement                                            | Vin 1 lit. 5/4<br>eau-de-vie<br>60 grammes | Vin 3/4 de lit<br>eau-de-vie 90g<br>3 absinthes | Vin 2 lit. 1/2<br>eau-de-vie 54g<br>3 absinthes |
| 25 ans<br>Garçon<br>marchand<br>de vins | Paris              |                                               | Gastrite<br>tuberculose                           | Cauchemars<br>pituites<br>crampes                      | Vin 1 litre<br>kirsch 60 gr.               | Vin 1/2 litre<br>2 amers-citr.<br>ou gentiane   | Vin 1 lit. 1/2<br>kirsch 60 gr.<br>2 amers      |
| 62 ans<br>Cordonnier                    | Indre              | Vin                                           | Tabes                                             | Aucun                                                  | Vin 1 litre                                | Rien                                            | Vin 1 litre                                     |
| 65 ans<br>Cocher                        | Gard               | Vin                                           | Emphysème<br>pulmonaire                           | Pituites<br>crampes<br>cauchemars                      | Vin 1 litre<br>rhum 30 gr.                 | Vin 1/2 litre<br>5 absinthes                    | Vin 1 lit. 1/2<br>rhum 30 gr.<br>5 absinthes    |
| 61 ans<br>Terrassier                    | Hte-Loire          | Vin                                           | Gastrite<br>Hyperchlor-<br>hydrique               |                                                        | Vin 2 litres                               | Vin 1/2 litre                                   | Vin 2 lit. 1/2                                  |
| 33 ans<br>Lamineur                      | Aveyron            | Vin                                           | Tuberculose                                       | Rêves<br>professionnels<br>Hyperesthésie<br>musculaire | Vin 1 litre 1/2                            | vin 1 lit. 3/4<br>1 absinthe<br>eau-de-vie 30g  | Vin 3 lit. 1/4<br>1 absinthe<br>eau-de-vie 30g  |
| 46 ans<br>Plombier                      | Paris              |                                               | Saturnisme<br>tuberculose<br>artériosclé-<br>rose | Pituites<br>cauchemars                                 | Vin 1 litre                                | Vin 1/4 de lit<br>2 Raphaël<br>ou goudron       | Vin 1 lit. 1/4<br>2 Raphaël<br>ou goudron       |
| 36 ans<br>Livreur                       | Nord               | Bière                                         | Pneumonie                                         |                                                        | Vin 1 litre                                | 1 absinthe<br>3 fois par<br>semaine             | Vin 1 litre<br>absinthe irré-<br>gulièrément    |
| 43 ans<br>Journalier                    | Paris              |                                               | Bronchite<br>chronique                            | Crampes<br>musculaires                                 | Vin 1 lit. 1/2                             | Vin 3/4 de lit.<br>1 absinthe                   | Vin 2 lit. 1/4<br>1 absinthe                    |
| 54 ans<br>Menuisier                     | Alsace             | Bière                                         | Tuberculose<br>pulmonaire                         | Crampes<br>cauchemars                                  | Vin 1 litre<br>rhum 60 gr.                 | Vin 1/2 litre<br>rhum 30 gr.                    | Vin 1 lit. 1/2<br>rhum 90 gr.                   |

| AGE<br>et<br>profession         | PAYS<br>d'origine | BOISSON<br>habituelle<br>du pays<br>d'origine | Diagnostic<br>de la maladie<br>principale   | Symptômes<br>d'intoxication<br>alcoolique           | Boissons<br>aux repas          | Boissons<br>entre les<br>repas                  | TOTAL<br>des boissons<br>par jour                          |
|---------------------------------|-------------------|-----------------------------------------------|---------------------------------------------|-----------------------------------------------------|--------------------------------|-------------------------------------------------|------------------------------------------------------------|
| 19 ans<br>Cordonnier            | Morbihan          | Cidre                                         | Tuberculose<br>Pulmonaire                   | Nuls                                                | Vin 1/2 litre                  | Rien                                            | 1/2 lit. de vin                                            |
| 50 ans<br>Terrassier            | Ardenne           | Vin ou bière                                  | Artériosclé-<br>rose                        | Cauchemars<br>pituites<br>tremblement               | Vin 1 litre<br>eau-de-vie 30g  | Vin 1/2 litre<br>eau-de-vie 30g                 | Vin 1 litre 1/2<br>eau-de-vie 60g                          |
| 45 ans<br>Plombier              | Ardenne           | Vin ou bière                                  | Mal de<br>Bright                            | Tremblement<br>pituites                             | Vin 1 litre                    | Vin 1/2 litre<br>Rhum 90 gr.<br>3 absinthes     | Vin 1 lit. 1/2<br>Rhum 90 gr.<br>3 absinthes               |
| 56 ans<br>Journalier            | Manche            | Cidre                                         | Gastrite                                    | Pituites<br>cauchemars<br>rêves profes-<br>sionnels | Vin 1 litre                    | Vin 1 litre<br>3 absinthes                      | Vin 2 litres<br>3 absinthes                                |
| 28 ans<br>Boulangier            | Hte-Vienne        | Vin et cidre                                  | Fièvre<br>typhoïde                          | Nuls ou peu<br>nets                                 | Vin 2 litres<br>Rhum 200 gr.   | Rien                                            | Vin 2 litres<br>Rhum 200 gr.                               |
| 27 ans<br>Garçon<br>épicer      | Morbihan          | Cidre                                         | Rhumatisme<br>blennorrhé-<br>gique          | Nuls                                                | Vin 1/2 litre<br>cognac 60 gr. | 2 absinthes                                     | Vin 1/2 litre<br>Cognac 60 gr.<br>2 absinthes              |
| 29 ans<br>Palefrenier           | Côtes-du-Nord     | Cidre                                         | Tuberculose<br>pulmonaire                   | Cauchemars<br>tremblement                           | Vin 3/4 de lit.                | Eau-de-vie 30g<br>2 Raphaël<br>ou Byrrh         | Vin 3/4 de lit.<br>eau-de-vie 30g<br>2 Raphaël<br>ou Byrrh |
| 27 ans<br>Charretier            | Strasbourg        | Bière                                         | Tuberculose<br>pulmonaire et<br>péritonéale | Rêves profes-<br>sionnels                           | Vin 1/2 litre<br>Rhum 60 cc.   | Vin 1/2 litre<br>1 absinthe                     | Vin 1 litre<br>Rhum 60 cc.<br>1 absinthe                   |
| 38 ans<br>Maçon                 | Meuse             | Bière                                         | Bronchite<br>emphysème                      | Crampes<br>cauchemars                               | Vin 1 litre 1/2                | Vin 1/4 de lit.<br>Rhum 30 cc.<br>2 absinthes   | Vin 1 lit. 3/4<br>Rhum 30 cc.<br>2 absinthes               |
| 46 ans<br>Teinturier            | Aveyron           | Vin                                           | Tuberculose<br>pulmonaire                   | Tremblement<br>cauchemars                           | Vin 1/2 litre                  | 2 absinthes<br>ou amers                         | Vin 1/2 litre<br>2 absinthes<br>ou amers                   |
| 21 ans<br>Tournour<br>en cuivre | Paris             |                                               | Pneumonie                                   | Pituites                                            | Vin 3/4 de lit.                | 1/2 lit. de vin<br>1 absinthe<br>par semaine(?) | Vin 1 lit. 1/4<br>quelque fois<br>absinthe                 |

| AGE<br>et<br>profession                              | PAYS<br>d'origine | Boisson<br>habituelle<br>du pays<br>d'origine | Diagnostic<br>de la maladie<br>principale | Symptômes<br>d'intoxication<br>alcoolique | Boissons<br>aux repas             | Boissons<br>entre les<br>repas                                    | TOTAL<br>des boissons<br>par jour                                |
|------------------------------------------------------|-------------------|-----------------------------------------------|-------------------------------------------|-------------------------------------------|-----------------------------------|-------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|
| 48 ans<br>Journalier                                 | Alsace            | Bière                                         | I insuffisance<br>aortique<br>gros foie   | Cauchemars<br>crampes                     | Vin 1 lit 1/2                     | Vin 1/4 de lit.<br>1 absinthe<br>ou amer                          | Vin 1 lit. 3/4<br>1 absinthe<br>ou amer                          |
| 47 ans<br>Bijoutier                                  | Aisne             | Eau ou vin                                    | Pleurésie<br>séro fibrineuse              | Rien                                      | Ne boit que<br>de l'eau           | Café noir<br>sans alcool                                          | Ni vin<br>ni alcool                                              |
| 49 ans<br>Boucheonnier                               | Belgique          | Bière                                         | Mal de Bright<br>aortite                  | Cauchemars<br>crampes                     | Vin 2 litres                      | Vin 1/2 litre                                                     | Vin 2 lit. 1/2                                                   |
| 49 ans<br>Maçon                                      | Hérault           | Vin                                           | Mal de Bright                             | Crampes                                   | Vin 1 lit. 1/2                    | Vin 1/4 de lit.<br>rhum 30 gr.<br>1 absinthe                      | Vin 1 lit. 3/4<br>rhum 30 gr.<br>1 absinthe                      |
| 50 ans<br>Domestique                                 | Aisne             | Vin                                           | Tuberculose<br>pulmonaire                 | Rien                                      | Vin 1 litre                       | Vin 1/4 de lit.                                                   | Vin 1 lit. 1/4                                                   |
| 54 ans<br>Cordonnier                                 | Côtes-du-Nord     | Cidre                                         | Pleurésie<br>sèche                        | Rien<br>ou douteux                        | Vin 1 litre<br>rhum 30 gr.        | Vin 1/4 de lit.<br>rhum 30 gr.<br>absinthes 2 ou<br>3 par semaine | Vin 1 lit. 1/4<br>rhum 60 gr.<br>absinthes 2 ou<br>3 par semaine |
| 57 ans<br>Cultivateur                                | Yonne             | Vin                                           | Bronchite<br>emphysème<br>gros foie       | Tremblement<br>cauchemars<br>pituïtes     | Vin 1 lit. 1/2                    | Vin 1 litre<br>3 ou 4<br>absinthes<br>le dimanche                 | Vin 2 lit. 1/2<br>absinthes 2 ou<br>3 par semaine                |
| 35 ans<br>Journalier<br>arrive à Paris<br>depuis peu | Seine-Inférieure  | Cidre                                         | Erythème<br>Polymorphe                    | Rien                                      | Cidre 2 lit. 1/2<br>Cognac 60 gr. | Cidre<br>1/2 ou 1 litre                                           | Cidre 3 lit. 1/2<br>Cognac 60 gr.                                |

Dans un autre hôpital, dont la clientèle se recrute dans des couches sociales plus élevées, à la maison municipale de Santé Dubois, j'ai pu constater une autre espèce d'alcoolisme. Les domestiques de bonnes maisons, les employés de commerce, placiers, petits boutiquiers, des artistes dramatiques, peintres ou journalistes, peu favorisés du sort, que j'y ai soignés, s'intoxiquaient très peu par le vin. Là, c'est le triomphe de l'empoisonnement par les essences ; l'absinthe, les « amers », les liqueurs, les mélanges les plus ingénieux d'apéritifs ou de fortifiants, pris presque toujours dans les intervalles des repas, ex-

pliquaient les gastrites, les hépatites, les polynévrites, les complications cérébrales des maladies aiguës et les troubles mentaux de toute sorte que j'y ai vu défilér.

Pour les femmes, il est plus difficile encore que pour les hommes de savoir dans quelle mesure elles usent de spiritueux. Il est bien exceptionnel qu'elles exagèrent par forfanterie ou par malice, pour « épater le médecin. » En revanche, elles dissimulent avec grand soin leurs mauvaises habitudes, et ce n'est que par voie indirecte qu'on peut obtenir certains renseignements des parents, des camarades, des concierges, des patrons. Voici quelques renseignements ainsi obtenus : Une cuisinière atteinte de paraplégie par névrite périphérique buvait depuis plusieurs années chaque jour 3 litres de vin (2 aux repas 1 entre les repas), et 2 ou 3 absinthes. Une ouvrière couronnière, ayant une polynévrite, buvait 2 litres de vin, mais la goutte le matin à jeun, environ 60 gr., de vulnéraire assez souvent et diverses liqueurs. Fréquemment les cuisinières, les femmes de ménage, sont intoxiquées par le vulnéraire ; les diverses espèces d'amers, les vins « fortifiants », l'alcoolat de mélisse interviennent, ainsi que les fruits à l'eau-de-vie.

Ce rappel de faits, trop connus de tous les médecins de nos hôpitaux, est un préambule à l'exposition du plan d'action que j'ai proposé à mes collègues de la société médicale des hôpitaux de Paris (séance du 16 décembre 1898).

« Aucun d'entre nous, sans doute, disais-je alors, ne néglige l'occasion d'avertir les malades soumis à ses soins des dangers que leur fait courir l'abus des boissons alcooliques. Faisons-nous pourtant assez, je ne le crois pas. Nous nous lassons de répéter sans cesse les mêmes avertissements et nous finissons peu à peu, après un certain nombre d'années d'exercice dans les hôpitaux, par laisser défilér sous nos yeux cette lamentable procession de candidats à l'alcoolisme ou d'alcooliques avérés, sans leur parler avec assez d'énergie et de fréquence des dangers qu'ils courent.

Il y a sans doute bien des raisons pour nous décourager de lutter contre les deux fléaux qui dévorent la population indigente confiée à nos soins. Nous savons que, pour l'alcoolisme, les occasions et les tentations sont si nombreuses par la ville que l'ouvrier est à chaque pas sollicité à consommer le poison sous les formes les plus diverses et nous nous disons que les sages avis donnés par nous seront toujours contrebalancés par la multiplicité des débits de liqueurs et d'alcool.

Peut-être avons-nous tort de nous décourager ainsi et pourrions-nous lutter avec quelque efficacité à la condition d'apporter dans cette lutte l'obstination et la patience inlassable des missionnaires religieux.

Et voici pour ma part la tentative que j'ai inaugurée dans mon service.

J'ai condensé sous la forme à la fois la plus claire et la plus concise que j'ai pu trouver, après maint et maint essai, les dangers incontes-

tables de l'abus des boissons alcooliques, et je l'ai fait imprimer, en caractères assez variés pour fixer l'attention.

Cet avis important est distribué à chaque malade à son entrée et à sa sortie ; il y en a un exemplaire dans chaque table de nuit ; il y en a de collés dans la salle et jusque dans l'endroit solitaire où chacun ne peut guère se dispenser de se retirer chaque jour quelques instants. J'ai pour but en un mot, de créer une véritable obsession pour mes malades à l'aide de ce petit papier rouge.

Grâce au concours bienveillant du directeur de l'hôpital Tenon, il est affiché dans les salles de consultation, dans les réfectoires et dortoirs des infirmiers.

Voici cet avis. Je crois devoir vous le signaler pour que ceux d'entre vous qui le jugeraient suffisamment suggestif imitent mon exemple et se l'approprient ou imaginent quelque chose de mieux.

#### AVIS IMPORTANT

La plupart des maladies soignées dans les hôpitaux sont causées ou aggravées par « l'abus des boissons alcooliques ».

Toutes les boissons alcooliques sont dangereuses. Les plus nuisibles sont celles qui contiennent, avec l'alcool, des essences aromatiques, comme la *liqueur d'absinthe*, qui ne peut jamais être bienfaisante, le vulnéraire et les prétendus apéritifs appelés « amers ».

Les boissons alcooliques sont encore plus dangereuses quand on les prend le matin à jeun et entre les repas.

L'homme devient « inévitablement » alcoolique, c'est-à-dire « empoisonné » lentement par l'alcool « même sans avoir été jamais en état d'ivresse », quand il boit tous les jours de l'alcool, de la liqueur ou trop de vin (plus d'un litre par jour).

— L'alcool est un poison, dont l'usage habituel détruit plus ou moins vite, mais inévitablement, les organes les plus nécessaires à la vie : l'estomac, le foie, les reins, les canaux du sang, le cœur et le cerveau.

— L'alcool excite l'homme, mais « il ne le fortifie pas ».

— Il ne remplace pas la nourriture, mais il en fait perdre le goût.

Quand on boit souvent de l'alcool, ou quand on boit trop de vin (plus d'un litre par jour), on est plus exposé aux maladies et, quand on est devenu malade, la maladie est toujours plus grave, elle se complique souvent de « délire mortel ».

— L'alcool cause très souvent la « phtisie », en affaiblissant les poumons : chaque année nous voyons des malades qui entrent d'abord à l'hôpital pour alcoolisme et qui reviennent quelques mois plus tard atteints de « phtisie ».

Les parents, qui ont fait abus de boissons alcooliques, ont souvent des enfants qui naissent mal conformés ou idiots, ou qui meurent de convulsions.

Le précédent avis expose les accidents généraux de l'alcoolisme et s'adresse évidemment surtout aux hommes ; mais, comme je suis convaincu qu'il y a également des dangers pour les femmes et pour les enfants, ainsi que des manières spéciales de s'intoxiquer, j'ai rédigé l'avis suivant pour les femmes qui seraient nos meilleurs auxiliaires dans la lutte contre l'alcoolisme, si elles comprenaient mieux leur propre intérêt.

## AVIS IMPORTANT POUR LES FEMMES

L'ALCOOLISME, c'est-à-dire l'empoisonnement lent par l'abus ou même l'usage continuél de boissons contenant trop d'alcool, n'existe pas seulement chez les hommes. Les médecins l'observent trop souvent aussi « chez les femmes » et même « chez des enfants. »

On *s'alcoolise* non seulement par l'abus du vin, par l'eau-de-vie, (la goutte), le cognac, le rhum, mais par les LIQUEURS de toute espèce, par le *vulnéraire*, l'eau de mélisse qui est en réalité de l'alcoolat, les fruits à l'eau-de-vie, par l'usage trop fréquent de *vins médicamenteux* (vins de quinquina, de kola, de coca, vins phosphatés) ou d'*elixirs* prétendus digestifs. On croit se tonifier, se fortifier en les prenant ; en réalité, on détruit peu à peu son estomac, ses intestins, son foie, son cerveau.

Les boissons alcooliques sont d'autant plus dangereuses pour la femme qu'elle est *sédentaire* et vit confinée dans le mauvais air d'un atelier ou d'un restaurant, d'une brasserie.

Les professions qui exposent à la grande chaleur ou aux vapeurs du charbon (celles de *blanchisseuses*, de *cuisinières*) favorisent l'alcoolisme en provoquant la soif.

Si un homme faisant un métier rude peut boire sans trop d'inconvénients un litre de VIN par jour, *il y a danger pour une femme à en boire plus d'un demi-litre*, d'autant plus que de notre temps le vin est trop souvent falsifié ou surchargé d'alcool.

Les femmes devraient faire tous leurs efforts pour empêcher les hommes de boire avec excès. Elles sont « les premières victimes de l'alcoolisme » : car l'alcool et surtout l'*absinthe* transforment un brave homme en un « fou dangereux », qui brutalise et même peut tuer sa femme ou ses enfants.

« Un alcoolique est un père détestable » : il engendre des enfants maladifs, qui naissent *mal conformes*, meurent de convulsions ou deviennent en grandissant *vicieux*, ayant le besoin presque irrésistible de boire de l'alcool, et finissent *criminels*.

Quand les « femmes enceintes, » les « nourrices » boivent de l'alcool, des liqueurs ou trop de vin, elles nuisent à leurs enfants qui peuvent naître avortons difformes ou à leurs nourrissons qui peuvent avoir des *convulsions*.

On ne doit pas laisser boire de vin aux enfants au-dessous de deux ans, ni de vin pur aux enfants plus âgés.

*Laisser boire aux enfants des liqueurs ou de l'alcool* (excepté dans les maladies de courte durée, quand les médecins l'ordonnent) « est un véritable crime. »

Mais ne pourrait-on pas faire plus encore ?

N'y aurait-il pas lieu d'organiser dans les hôpitaux des *conférences* ou *causeries* périodiques faites aux convalescents sur les dangers de l'alcool ? Les chefs de service pourraient de temps en temps en faire eux-mêmes avec quelque solennité. En outre, ceux de nos internes qui possèdent déjà une certaine maturité ou une aptitude à la parole ne demanderaient pas mieux, j'en suis certain, que de devenir nos collaborateurs dans cette entreprise si utile, en multipliant des *causeries* familiaires aux malades de chaque hôpital.

Sans doute ce seront des redites incessantes ; pourtant, chacun présente tel ou tel côté de la question avec sa tournure d'esprit personnelle, il en pourrait encore résulter une certaine variété d'aperçus qui éviterait l'excessive monotonie et écarterait le danger de dégoûter à la fois les conférenciers et les auditeurs.

Les conférences pourraient être accompagnées de projections de lésions anatomiques, d'expériences telles qu'en a faites M. Laborde jadis sur la toxicité de l'alcool, etc.



Bien des moyens pourraient être mis en jeu. Mais ce qui me paraît incontestable, c'est qu'il faut faire quelque chose ; il faut frapper sans cesse sur le clou pour l'enfoncer, et je résumerai mon projet en répétant ce que j'ai dit plus haut : il faut organiser pour les habitués de nos hôpitaux l'« *obsession de l'alcoolisme*. »

Dans la séance où je fis cette communication, j'eus la satisfaction d'être énergiquement appuyé par plusieurs de mes collègues, notamment par mes amis Jacquet et Triboulet, qui insistèrent pour qu'on fit « un effort en commun », pour que notre société discutât « dans une réunion spéciale les moyens d'action qu'elle peut avoir sur la clientèle hospitalière et pressât l'Administration générale de l'Assistance publique de les mettre en œuvre et de les généraliser. »

Mon collègue Jacquet, prêchant aussitôt d'exemple, a fait aux malades de l'hôpital St-Louis une conférence qui peut être considérée comme un parfait modèle, et il ne me reste qu'à souhaiter que son exemple soit suivi par beaucoup d'entre nous.

Malheureusement il ne me semble pas qu'il soit si facile d'obtenir l'accord de toutes les bonnes volontés, et il faudra sans doute revenir bien des fois à la charge. Nous y reviendrons. Ne serait-il pas déjà d'un bon exemple de la part des médecins de ne pas prescrire si libéralement l'alcool comme agent thérapeutique ? J'ai rappelé plus haut l'époque où dans presque tous les services, presque tous les malades jouissaient du bénéfice douteux du vin de quinquina et de la potion de Todd. Fort heureusement une réaction tend à se faire ; mais elle ne s'est pas encore assez accentuée, suivant moi ; car, à en juger d'après un relevé que j'ai fait faire dans le seul hôpital Tenon, si depuis deux ans les prescriptions de vin de quinquina sont en baisse, celles de la potion de Todd vont en s'accroissant. J'espère que ce n'est pas le cas de dire : *ab uno disce omnes*.

Combattre par une propagande énergique et infatigable l'alcoolisme dans nos hôpitaux est pour les médecins un devoir absolu auquel ils ne failliront pas. Si pour la plus faible part mes modestes efforts personnels pouvaient y contribuer, je n'en serais pas moins fier que d'une découverte scientifique.

**M. le Dr J. Noir** lit son rapport sur *la lutte contre l'alcoolisme dans les bureaux de bienfaisance*.

### **Du rôle du médecin des Bureaux de bienfaisance dans la lutte contre l'alcoolisme.**

PAR LE DOCTEUR JULIEN NOIR

Délégué de la Société médicale des Bureaux de bienfaisance de Paris.

Plus que tout autre, le médecin des Bureaux de bienfaisance, surtout lorsqu'il est chargé du traitement à domicile des malades indigents

et nécessaires, peut se rendre compte de l'action funeste de l'alcoolisme dans la classe ouvrière pauvre ; nul autre ne peut étudier de plus près les conséquences pathologiques et sociales de l'empoisonnement par l'alcool et ne peut exercer, s'il en prend la peine, une plus salutaire influence. Le médecin des hôpitaux, certes, constate et soigne comme lui les maladies qui résultent de l'intempérance, mais il borne son action au malade lui-même. Le médecin du Bureau de bienfaisance qui traite à domicile pénètre au foyer de l'indigent dont il connaît la famille, il peut devenir souvent, s'il le veut, leur bon génie, et, après quelques années, il finit par jouir parmi les nécessiteux d'une influence morale considérable doublée de respect et d'affection.

Malgré une trop courte carrière, et n'ayant pas encore l'âge qui permet de parler de longue expérience, il m'est néanmoins facile d'exposer, dans cette courte communication, jusqu'à quel point est désastreuse l'influence de l'alcoolisme dans la classe pauvre de Paris.

Le hasard fait que je remplis mes fonctions de médecin du traitement à domicile dans un quartier ni trop riche ni trop pauvre, dépourvu de miséreux professionnels, le quartier du Jardin-des-Plantes, que l'on peut considérer au point de vue de l'alcoolisme comme représentant la moyenne de la ville de Paris.

Je passerai sous silence le nombre considérable de maladies dues à l'alcool ou exagérées par lui, qui sont d'observations trop banales, pour insister sur quelques points moins étudiés de l'alcoolisme, en particulier sur son influence sur l'enfance.

La mortalité dans les familles d'alcooliques est effrayante, et j'ai pu, en diverses circonstances, m'en rendre un compte exact.

J'ai pu voir disparaître, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, une famille entière d'origine allemande composée de cinq personnes sous l'influence de la redoutable et fréquente association de l'alcool et de la tuberculose. Une autre famille composée de dix enfants, et dont le père est manifestement alcoolique, est réduite à trois enfants malingres malgré les soins assidus de la mère ; les sept autres ont été victimes de convulsions et d'accidents méningitiques.

Les faits de ce genre ne sont pas rares. Néanmoins, je me permettrai de vous en citer un autre plus caractéristique.

Je soignais naguère, rue de Valence, une pauvre enfant de dix-huit mois à laquelle on faisait boire du gros vin malgré la diarrhée qui l'épuisait depuis plusieurs jours. « Monsieur, me dit le père avec ce sentiment de vantardise si fréquent chez les alcooliques, j'ai eu trente enfants, dont dix-huit de cette femme. » Et comme je demandais ce qu'ils étaient devenus, il me répondit avec moins de suffisance qu'ils étaient tous morts de faiblesse ou de convulsions, sauf les trois malheureux que j'avais sous les yeux ; celle que je soignais, et qui n'est guère brillante, un garçon de six ans à demi-idiot, et un pauvre petit rachitique de trois ans environ.

Je ne vous ferai pas le tableau des enfants dégénérés, idiots, épi-

leptiques, hystériques, etc., qui doivent leurs infirmités à l'alcoolisme de leurs parents ; des auteurs plus autorisés que moi en ont multiplié les exemples. Je me contenterai de vous signaler quelques cas moins fréquents d'alcoolisme chez les jeunes enfants.

J'ai pu, en diverses circonstances, observer l'alcoolisation de l'enfant par le lait de la nourrice.

Ainsi, rue de Buffon, j'ai donné mes soins, comme médecin du Bureau de bienfaisance, à un enfant de huit mois, maigre, pâle, atteint de diarrhée, bien que venu à terme et nourri régulièrement au sein par sa mère. Je me perdis en hypothèses sur les causes de cette maladie, quand j'appris par l'entourage que la mère abusait du vulnérable bien que prenant soin de son enfant. J'ordonnai la mise du nourrisson au biberon et j'eus la satisfaction de le voir normalement prospérer.

J'ai pu encore constater d'une façon plus précise, à la Crèche Sadi-Carnot, dont je suis un des médecins, l'action nocive de l'alcool par le lait de la mère.

L'enfant M..., entré à la Crèche à deux mois, né à terme d'un père prétendu sobre, mais d'une mère blanchisseuse alcoolique, pesait, à deux mois, 3,530 grammes, soit 1,170 de moins qu'un enfant normal du même âge ; à sept mois, son poids était de 4,500 grammes, soit 2,950 grammes de moins que la normale, et jusqu'alors l'enfant n'avait d'autre alimentation que le lait de sa mère. On lui donna alors une alimentation mixte, et l'enfant se mit faiblement à prospérer puisqu'au onzième mois elle pesait 5,700 grammes. Notons que cette fillette n'était atteinte d'aucune maladie et ne présentait comme tout symptôme qu'un certain degré d'agitation.

Je ne veux pas vous fatiguer en multipliant les exemples hélas ! trop nombreux, je ne puis cependant m'empêcher de vous signaler l'observation que m'a communiquée mon ami, le docteur A. Girerd, d'Ivry-sur-Seine, qui, le 26 décembre 1894, soigna un enfant de six mois, fils d'ouvriers alcooliques, pour des convulsions qui déterminèrent sa mort en vingt heures. Il apprit que les parents lui donnaient de l'absinthe et que, la nuit de Noël, ces misérables l'avaient gorgé de vin et de liqueurs variées.

L'exemple de ces enfants alcoolisés dès le berceau rentre pour une part notable dans l'étiologie de l'alcoolisme, et parfois le médecin est le complice inconscient du développement de ces tristes habitudes.

Ainsi, je puis moi-même m'en accuser : Ayant ordonné l'administration de grogs à une enfant très gravement atteinte de broncho-pneumonie j'appris, non sans surprise, que, confiante en cette médication, la mère de la petite malade lui administrait à tout propos cette boisson alcoolique, et j'eus beaucoup de peine à démontrer à cette femme le danger qui pouvait résulter de l'emploi inconsidéré d'un remède parfois bienfaisant.

Ces quelques observations, Mesdames et Messieurs, démontrent

assez clairement que le médecin des Bureaux de bienfaisance est mieux placé que quiconque pour découvrir les manifestations les plus rares et les plus cachées de l'intoxication par l'alcool, et que son devoir de médecin public est de faire ses efforts pour combattre ce fléau social.

La Société médicale des Bureaux de bienfaisance de Paris a pris à cœur de remplir cette tâche et a mis à l'étude les moyens prophylactiques qu'elle croyait pouvoir être appliqués à la population nécessairement parisienne.

### *Moyens prophylactiques à mettre en œuvre dans les Bureaux de bienfaisance*

On a objecté que les médecins des Bureaux de bienfaisance, qui peuvent se rendre compte des tristes conséquences de l'alcoolisme et qui sont placés au premier rang pour en étudier les causes et l'évolution ne disposaient que de moyens secondaires et inefficaces pour combattre le fléau, que c'était au législateur d'édicter les lois nécessaires à l'atténuation de l'alcoolisme, au Gouvernement d'en régler la répression. J'avoue que tous nos efforts ne sauraient entrer en parallèle avec l'effet de bonnes lois, sérieusement appliquées, qui, soit en monopolisant l'alcool comme en Suisse et en Russie, soit en réduisant le nombre de débits, comme en Suisse, en Angleterre, en Hollande et en Russie, soit en prohibant la vente et la fabrication des liqueurs spiritueuses, comme dans certains Etats de l'Union américaine et le Canada, soit enfin en édictant des peines sévères contre l'ivrognerie et les délits ou crimes dus à l'alcoolisme arrêteraient, nous n'en doutons pas, notre pays sur la pente fatale où il tend manifestement à devancer toutes les autres nations.

Devons-nous néanmoins avouer notre impuissance et nous borner à faire des vœux stériles pour engager les Chambres à s'occuper de ce péril national ? Evidemment, non ! Pour aboutir à quelque chose de sérieux, dans un pays démocratique comme le nôtre, il faut faire de l'agitation, il faut créer un courant d'opinion capable d'émouvoir nos représentants politiques.

Ce courant d'opinions existe faible encore ; mais, grâce au dévouement et à l'énergie de beaucoup, il tend à grandir chaque jour. Nous aurions tort d'être trop modestes et de ne pas grossir l'armée antialcoolique qui, bien que chaque jour plus nombreuse, n'a pas à dédaigner des auxiliaires tels que les médecins, dont l'influence auprès de la classe pauvre de la population est indiscutable.

Et en dehors de cet effort destiné à modifier nos lois pour le plus grand bien de la Société et de la Patrie, j'estime que nous avons en outre le devoir d'user de moyens secondaires qui, s'ils ne doivent pas enrayer brusquement l'alcoolisme, peuvent lui arracher quelques-unes de ses victimes. Songez bien que ce mal a des conséquences hérédi-

taires incalculables ; chacun ne sauverait-il qu'un malheureux de l'alcoolisme qu'il aurait droit, à mon avis, à la reconnaissance publique, car en sauvant un alcoolique on sauve souvent une famille de la misère et quelques générations de l'abjection, du crime ou de la folie.

A ceux qui nous objectent que nos faibles efforts sont ridicules en présence de la gravité du mal, nous répondrons que leur doctrine est celle de l'inertie et de l'égoïsme, qu'il serait monstrueux de prétendre que les œuvres de bienfaisance sont inutiles parce qu'elles ne parviennent pas à soulager toutes les misères.

Et du reste, si nous n'avons pas la prétention de mettre sur la même ligne l'importance de notre action et celle du Législateur et du Gouvernement, nous sommes légitimement convaincus que nous pouvons réellement quelque chose.

Aussi, sur notre proposition, la Société a approuvé les moyens d'action suivants, qu'elle m'a chargé de soumettre en guise de conclusions à l'approbation du Congrès :

1° Emettre le vœu que les pouvoirs publics prennent les mesures es plus énergiques pour réprimer l'alcoolisme et que les Chambres votent toutes les lois nécessaires pour restreindre la consommation des alcools, liqueurs et spiritueux ;

2° Qu'en ce qui touche les Bureaux de bienfaisance, les médecins s'engagent à mettre en œuvre toute leur influence morale pour diminuer le fléau ; qu'ils évitent dans leurs prescriptions de conseiller l'alcool sous les formes usuelles répandues dans le public (grogs, vins liquoreux, etc.), ce qui pourrait contribuer à faire généraliser le préjugé déjà très répandu de l'utilité de l'alcool au point de vue de l'hygiène alimentaire ; de prescrire, si besoin, l'alcool sous forme de teintures médicamenteuses, dont le malade ne pourra plus faire usage après sa guérison ;

3° D'engager l'Administration à prendre des mesures pour que tout secours en argent ne soit pas remis directement à l'indigent reconnu alcoolique ;

4° Demander à l'Administration l'inscription, au dos du cahier d'ordonnances qui reste entre les mains du malade jusqu'à sa guérison, de la note suivante, destinée à faire ressortir sous une forme nette et claire pour tous les dangers de l'alcoolisme :

L'alcool et les produits alcooliques (apéritifs, absinthe, liqueurs, spiritueux) sont des POISONS.

Ces poisons engendrent de graves maladies chroniques si l'on en fait un usage journalier, et, parmi ces maladies, qui le plus souvent ne peuvent guérir, la folie est la plus fréquente.

L'usage de l'alcool et des boissons alcooliques prédispose aux maladies infectieuses et principalement à la phtisie.

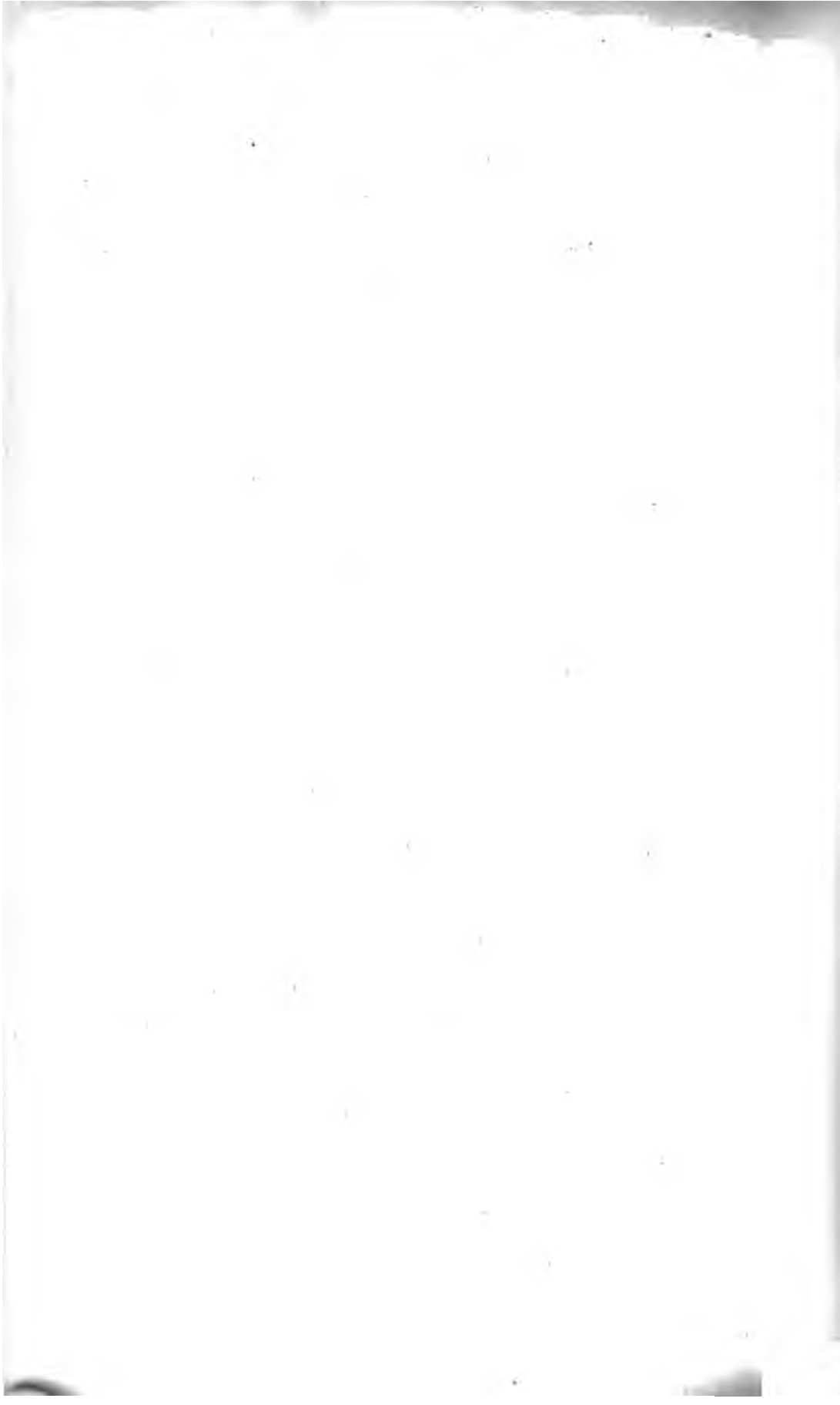
L'alcool ne fortifie pas, il excite momentanément et affaiblit ensuite. Il ne nourrit pas, il grise et épuise même ceux qui en font un usage restreint mais quotidien.

L'alcool ne ruine pas seulement la santé de celui qui en use, mais ses effets funestes se manifestent chez les enfants qui naissent prédisposés à toutes les maladies constitutionnelles, et plus particulièrement à l'idiotie, à l'épilepsie, à l'hystérie et à la folie.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les conclusions que la Société médicale des Bureaux de bienfaisance de Paris m'a chargé de soumettre au Congrès. Forte de votre approbation, elle continuera sans relâche, soyez en sûr, la lutte entreprise contre le fléau de l'alcoolisme, un des plus grands facteurs de la misère. (*Approbation unanime*).

**M. le Président.** — La séance est levée.

---



## TROISIÈME SECTION

---

# PROGRAMME GÉNÉRAL

ENSEIGNEMENT, ÉDUCATION, PROPAGANDE

---

## TROISIÈME SÉANCE

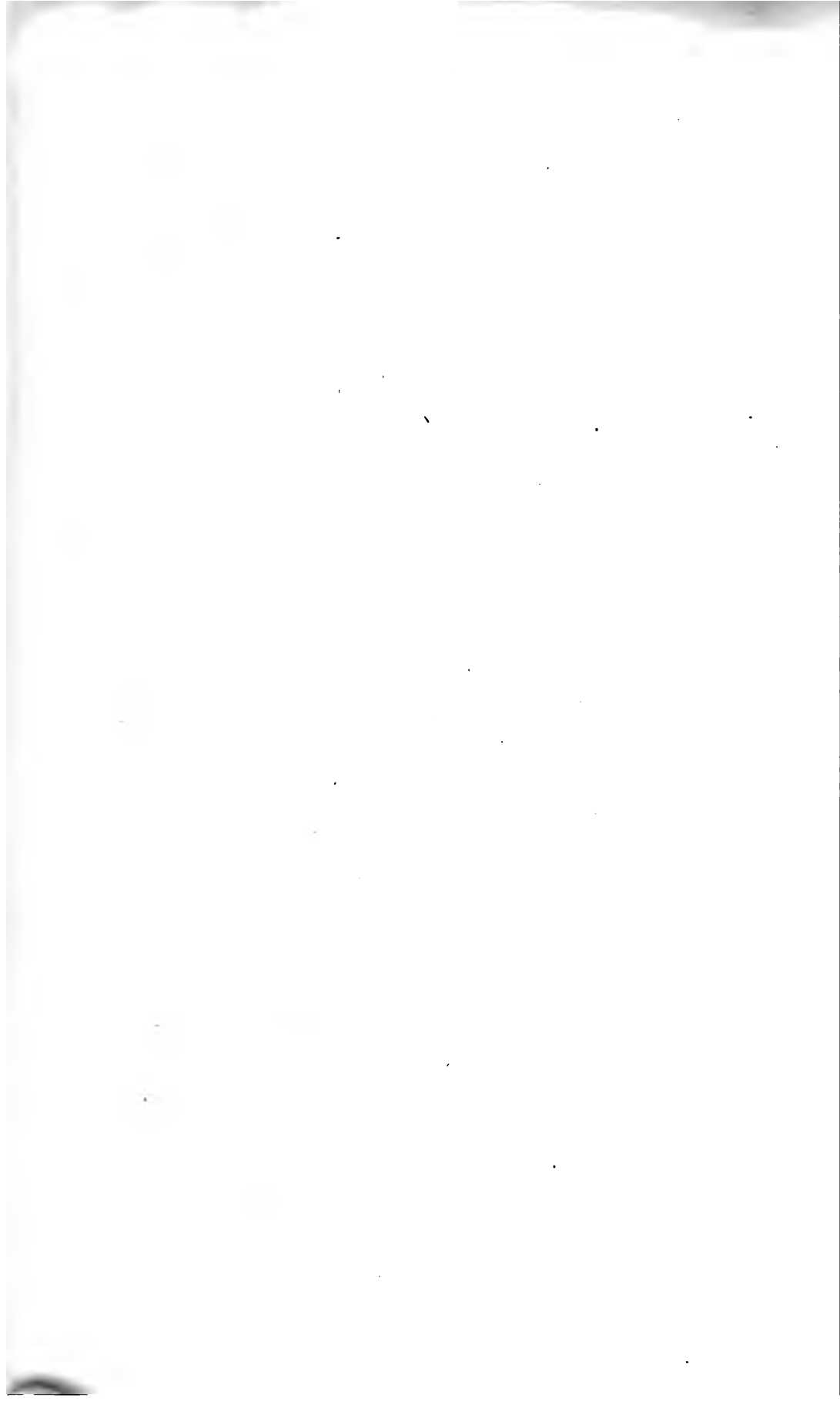
*Vendredi matin 7 Avril 1899*

---

### **Ordre du jour :**

QUESTIONS MORALES ET ÉDUCATION ;  
MOYENS DIVERS DE PROPAGANDE.





## TROISIÈME SECTION

ENSEIGNEMENT, ÉDUCATION, PROPAGANDE

---

### Troisième séance

PRÉSIDENT : M. MARILLIER

---

## PROCÈS-VERBAL

---

**M. le Président** ouvre la séance et donne la parole à M. Daum, de Vienne.

### Des moyens éducatifs de combattre l'alcoolisme

PAR LE DOCTEUR ADOLF DAUM,

Avocat à Vienne (Autriche)

En parlant du cabaret, M. Le Dr Legrain dit dans son excellent livre : « Dégénérescence sociale et alcoolisme :

« Il a cessé d'être simplement le lieu où l'on boit, où l'on se sustente et où l'on se repose, comme dans les auberges d'autrefois, »  
» origines des cabarets modernes ; c'est devenu un lieu de rendez-vous où se traitent les affaires, où l'on croit charmer les heures de »  
» loisirs en ingurgitant un poison qui, s'il est protéiforme dans ses »  
» aspects extérieurs, produit invariablement les mêmes résultats. »

Ce n'est donc pas à l'alcool lui-même que le cabaret doit d'abord son attraction, si souvent pernicieuse ; on y cherche des affaires, l'amusement, la distraction. Pour beaucoup d'hommes, principalement ceux des classes ouvrières, il est le seul endroit, qui lui offre quelque peu de confort et de plaisir.

Le théâtre, le salon, le club, le café n'existent pas pour ceux dont les revenus n'excèdent à peine que ce qu'il leur faut pour le loyer, les vêtements et un repas assez frugal.

Les jouissances intimes du petit cercle de famille n'existent pas pour les hommes dont les femmes sont obligées de gagner leur pain hors de la maison ; et celui qui doit partager sa petite chambre avec des enfants malades, avec une accouchée et un nouveau-né n'y trouve

pas le repos, dont il a tant besoin. Fatigué du travail pénible de toute une journée l'homme a besoin non seulement du repos physique après la monotonie de l'occupation quotidienne, il exige aussi une récréation pour l'esprit. Il lui faut ce qui donne à ses pensées, à ses fantaisies quelque variation salubre, des nouvelles de ses camarades, de son pays, de tout ce qu'il y a d'intéressant pour des hommes de son degré d'érudition et de son imagination. Il veut apprendre ou du moins entendre parler, il désire occuper son âme d'autres choses que de son métier et de sa misère. Où trouverait-il cela ? — Qui a jamais pensé à lui faire plaisir, sinon sa femme ! Épuisée du travail et des soins pour un ménage mesquin, comment trouverait-elle toujours le moyen de le distraire, de lui faire plaisir ? — Entourée d'enfants affamés et parfois maladifs elle n'a pas même le temps d'y songer. — L'homme est donc pour un quart d'heure à l'estaminet voisin. Il y en a partout. — On y fait la conversation, on badine légèrement, on se raconte tout ce qui s'est passé, on y parle politique, on y traite les chances du métier ou du commerce, on y reçoit des journaux ou on en discute au moins les nouvelles. — Qui voudrait donc blâmer cet homme ? Pour les représentants de commerce, les commissionnaires, les cochers et autres, le cabaret, l'auberge comme le café remplace la bourse, ils y font leurs affaires. Ces endroits sont pour le commerce de nos jours ce qu'était le forum pour les Romains. Mais quiconque s'en veut servir soit pour y faire ses affaires, soit pour s'amuser ou se distraire, y doit « tuer le ver ». Et lorsqu'il commence à s'y plaire, il ne refuse pas de faire marcher la consommation. Peu à peu il s'accoutume à l'alcool, et bientôt ce sera l'envie de boire qui le conduira au cabaret.

L'alliance fatale des fabricants d'alcool (distillateurs, brasseurs) et des marchands de vin, des aubergistes et des cabaretiers, tous intéressés vivement à la consommation de grandes quantités de liqueurs, spiritueux, exploite le besoin social des personnes privées d'autres moyens de suffire à ce besoin. Tant que cette coalition fatale d'intérêts subsistera et ne fera qu'augmenter de jour en jour, son influence pernicieuse sur les mœurs, tous les efforts des antialcoolistes seront vains, on ne finira jamais à rendre sobre la population de notre continent.

La révolution qui doit nous débarrasser de la tyrannie de l'alcool, est une des plus difficiles à faire, parce que les victimes de cette tyrannie soutiennent et défendent eux-mêmes les mœurs intempérantes auxquelles elles succombent de toutes leurs forces.

On ne réussira à révolter les habitués des cabarets contre le système d'exploitation, qui leur fait sacrifier leur santé, le bonheur de leurs familles, leur fortune aux heures d'un agrément passager et douteux, que par des moyens d'éducation. Ces moyens sont en partie théoriques, en partie d'une nature pratique. Il faudra démontrer à notre génération aussi souvent que possible l'effet désastreux du penchant

fatal qui la gouverne, il faudra apprendre aux buveurs et surtout à ceux qui ne le sont pas encore, ce que l'hygiène, la morale, l'économie politique nous enseignent sur les dangers de l'alcoolisme. Mais ce moyen théorique ne saurait achever l'éducation des masses ; il faut y ajouter un moyen pratique ; il faut qu'on remplace le cabaret et ceux de ses charmes qui sont indépendants de la consommation de boissons enivrantes, par des institutions moins dangereuses, par des plaisirs d'une nature plus élevée ; il faut qu'on fournisse aux classes ouvrières et en général à tous ceux qui en ont besoin, l'occasion de s'instruire, de s'amuser, de traiter leurs affaires et de s'informer sur des choses importantes hors de l'atmosphère étouffante du cabaret et à un prix moindre que l'est la consommation des petits verres.

Il y a en Angleterre, comme nous ont raconté M. Cauderlier, de Bruxelles et le docteur Bode, de Hildesheim un grand nombre de cafés de tempérance, mais aussi des clubs fondés par des ouvriers, qui par leur sobriété ont épargné le capital qu'il fallait avoir pour installer des salons spacieux où l'on s'amuse le soir en faisant la lecture, la conversation, le jeu.

Il n'y a pas partout de ces hommes dévoués et énergiques comme le sont ces ouvriers anglais ; mais il y en a partout en grand nombre qui reconnaissent volontiers le mal qui les attend au cabaret, et qui voudraient bien s'en passer, ils trouveraient ailleurs ce qu'ils cherchent au cabaret sinon l'alcool : les amis, la conversation, la lecture. Ils rendraient grâce à celui qui leur procurerait une salle de conversation, une bibliothèque utile et populaire ou qui voudrait les instruire et les distraire au moyen de conférences ou de la musique.

Ceux-là ont tort, qui prétendent que l'homme fatigué d'un travail physique n'estime pas la lecture, le discours sur des sujets étrangers à sa profession, l'art et la musique. On trouve, au contraire, partout un très grand intérêt chez les ouvriers, les apprentis, les commis et les employés d'un rang inférieur pour les questions de science et d'art, pourvu qu'elles soient traitées d'une manière facile à comprendre et positive.

A New-York on se mettait à créer en 1889 des conférences populaires avec entrée libre et gratuite (*free-lectures*). Leur nombre augmentait de 186 en 1889 à 1866 en 1897, celui des auditeurs s'élevait en même temps de 22,149 à 698,200, c'est de 119 à 373 pour chaque conférence.

A Dresde on organise des soirées populaires (*Volksunterhaltungs abende*) dès 1886. Dans une salle de gymnastique se réunissent le dimanche soir hommes et femmes de toutes les classes. On leur fait un discours sur un sujet d'hygiène, d'histoire, sur des mœurs ou coutumes, on donne des chœurs ou des concerts orchestres. — Les reprises de ces soirées montaient bientôt de 6 à 10 pendant l'hiver. Ces réunions eurent un tel succès, qu'on les imita bientôt dans d'autres villes de l'Allemagne, de sorte que cent villes de l'Empire allemand

ont leurs soirées populaires durant l'hiver comme une institution régulière<sup>1</sup>.

Mais on ne s'arrêta pas là. On comprit à Dresde, que la réunion d'hommes de différents métiers et d'une éducation différente offre de grands avantages pour la réforme sociale.

On loua donc d'abord, et on finit par acheter un grand jardin aux arbres ombrageux sur les bords de l'Elbe, au milieu duquel se trouve une maison, et on offrit cette place aux réunions du public, on y installa une bibliothèque populaire et fit participer la population des environs de ce « Volksheim » (« home » public) des bénéfices de cet endroit, où personne n'est obligé de faire aucune consommation. Le fondateur de cette institution, le professeur Böhmer, chef du bureau de statistique du gouvernement royal, et d'autres savants s'y mêlaient presque chaque soir aux visiteurs, faisant avec eux la conversation, répondant aux questions qu'on leur adressait, donnant de bons conseils.

On a élargi cette institution plus tard par l'acquisition d'un grand parc, qui offre aux patineurs un lac assez grand et une place destinée aux exercices de gymnastique, au jeu de balle et à d'autres mouvements physiques. — Au milieu s'élève un édifice où sont arrangés de temps en temps des conférences et des concerts.

D'un genre pareil sont les institutions créées à Vienne.

En 1886, s'y formait une société pour l'érudition populaire, dont l'importance et l'influence civilisatrice se manifestent chaque année de plus en plus.

Durant l'hiver (de novembre à la fin de février), on organise à Vienne chaque dimanche à cinq heures du soir, des conférences, des récitations et des concerts de violon dans les différents arrondissements de Vienne, de 12 à 20 à la fois. L'entrée est tout à fait libre, et le nombre d'auditeurs de 130 à 456 pour les conférences scientifiques et de 150 à 625 pour les récitations et concerts.

Les conférences ou cours traitent tantôt de sujets d'hygiène (par exemple les dangers de l'alcoolisme, un sujet qui se répète bien souvent), tantôt la physique ou la chimie, l'histoire, la géographie (parfois accompagnés de projections lumineuses), le commerce et la comptabilité et beaucoup de choses pratiques et intéressantes. — Des professeurs, des docteurs en médecine, des officiers publics et des avocats prêtent leur concours pour instruire les auditeurs et pour leur parler de choses différentes dont chacun s'occupe dans sa profession ou son art.

Des acteurs de nos grandes scènes y récitent des poésies ou des contes d'auteurs classiques ou modernes. La musique qu'on y fait est presque toujours sérieuse, on y joue des trios ou des quatuors des

<sup>1</sup> A Berlin, on célébrait le 15 janvier 1899, la 150<sup>e</sup> soirée populaire.

grands musiciens allemands, mais aussi des chefs-d'œuvre d'auteurs modernes reconnus de grand mérite.

Tout cela se fait gratuitement, l'entrée est libre pour tout le monde excepté aux enfants âgés de moins de 14 ans. — Aucun des hommes de lettres, acteurs ou musiciens qui se prêtent à cette œuvre de culture n'accepte d'honoraire. Les salles sont mises à la disposition de la Société gratuitement par la municipalité ou par d'autres corporations publiques.

Cette institution a trouvé un tel succès auprès du public Viennois, que le nombre des conférences scientifiques, récitations et concerts s'est accru jusqu'à 255 pour l'hiver de 1896 à 1897, et le nombre des auditeurs à plus de 75,000 pour cette saison. Près de 40,000 personnes ont assisté aux 81 concerts et récitations de la saison 1897-8 et 34,000 personnes étaient présentes aux 147 conférences scientifiques de la même saison.

Mais les savants et les artistes qui ont prêté un concours désintéressé à cette œuvre vraiment philanthropique ont toujours été payés de leur peine par l'attention de l'auditoire et les applaudissements qui ne leur sont pas ménagés.

Toutefois ceux qui passent une heure de loisir à écouter ces discours, à entendre un tel concert, ont mieux disposé de cette heure que s'ils se mettaient à boire et à bavarder en quelque estaminet. Mais l'effet de ces discours ne se borne pas là. Ils font naître le désir de s'instruire sur les sujets qui ont été traités, de connaître les œuvres des poètes dont on a entendu réciter quelques-unes. Et voilà ce que veut la société pour l'érudition publique. Dans ses 13 bibliothèques populaires on emprunte des livres instructifs et amusants contre un paiement de 20 centimes par mois, sans avoir de garantie à déposer. En 1898, on a emprunté dans ces bibliothèques plus d'un million de volumes. Au lieu de bavarder et de boire au cabaret, tous ces hommes et femmes, dont l'intérêt pour des sujets scientifiques, ou pour des idées plus élevées en général a été provoqué par les impressions obtenues le dimanche, se mettent à lire, à apprendre, à s'édifier.

Tous ces gens qui, après être sortis de l'école n'avaient que rarement l'occasion de s'instruire par la lecture et qui peut-être avaient renoncé à la lecture, sont de nouveau entraînés à reprendre les études interrompues, y prennent goût, finissent par y trouver un plaisir supérieur à celui que leur avait autrefois donné l'enseignement scolaire.

Ce qui prouve l'effet avantageux de ce système éducatif, c'est que la lecture sérieuse (scientifique ou classique) augmente chaque année, tandis que celle des romans, qui, dans les premiers temps dominait presque seule, diminue de mêmes proportions.

Les expériences faites avec ce système d'érudition publique qui joint la lecture aux études et récréations littéraires et musicales et occupe ainsi les heures de loisir trop souvent dissipées au cabaret, le

recommandent le mieux ; il mérite donc une place dans le combat si grave et si difficile que nous faisons à l'alcoolisme de nos jours.

**M. Capper** fait l'apologie des établissements de tempérance d'Angleterre pour les ouvriers, et particulièrement pour les ouvriers des docks. Il a été dépensé des millions pour ces cafés, et M. Capper pense que ces millions dépensés représentent une somme plus grande encore épargnée par les ouvriers intéressés.

**M. Raous**, au sujet des œuvres complémentaires de l'Ecole, parle du précieux concours que les instituteurs prêtent au mouvement antialcoolique.

A Nîmes, une quinzaine de conférences antialcooliques ont été données dans les écoles par des docteurs, professeurs, instituteurs. Ensuite, deux instituteurs ont donné vingt-deux séances de projections lumineuses antialcooliques dans ces mêmes locaux. Ce système gratuit a réussi au-delà de toute espérance. Dans des classes logeant 50 élèves, nous avons eu jusqu'à 350 personnes qui se sont tenues dans les cours ou même dans la rue pour écouter, si elles ne pouvaient voir. Nous avons aussi donné des conférences dans la campagne et avons obtenu le même succès.

Ce qui nous aidera aussi beaucoup ce sont les associations amicales d'anciens élèves, les ligues scolaires de tempérance, les cours d'adultes, conférences, lectures populaires, et surtout, j'insiste sur ce point, les caisses d'épargne scolaires et les mutualités. L'enfant qui dès l'école prend l'habitude de l'épargne, qui fait partie de la mutualité scolaire, c'est-à-dire d'une société de secours mutuels et de la caisse des retraites pour la vieillesse, a, par le même fait, un engagement antialcoolique. Il prendra et conservera l'habitude de l'épargne, et l'argent ainsi placé, non seulement n'ira pas au cabaret, mais sera un agent moralisateur important.

Toutes ces œuvres ne sont faites que par l'instituteur, et dans toutes les séances du Congrès si nous avons fait beaucoup appel au dévouement de l'instituteur nous ne lui avons pas assez témoigné nos sympathies.

Croyez-vous qu'il ne soit pas très pénible, après 6 heures de classe, de reprendre le harnais presque tous les soirs et souvent le jeudi et le dimanche pour travailler au relèvement moral que nous poursuivons ?

Souvent même l'instituteur aurait besoin de penser à sa famille, soit pour son éducation, soit pour sa situation matérielle. N'oublions pas qu'en France un instituteur de 30 à 45 ans ne reçoit en moyenne comme traitement de l'Etat que 1.200 francs. A ce moment il peut avoir trois ou quatre enfants, un vieux père ou une vieille mère à soutenir, car l'instituteur est fils d'ouvrier, et il s'abstient de donner des leçons payantes pour travailler gratuitement au relèvement des adultes.

Envoyons donc toute notre sympathie, à ces modestes mais vaillants ouvriers dont le concours est le plus précieux que nous puissions avoir dans l'œuvre antialcoolique. (*Applaudissements*).

**M. Bovet** veut profiter de l'occasion pour rendre attentifs les membres du Congrès à l'avantage d'organiser des fêtes populaires.

Il invite les membres du Congrès à prendre note que les 12 et 13 juillet de cette année la Croix-Bleue organise une grande fête fédérale pour ses membres. La ville de Berne met à notre disposition

toutes les écoles publiques, dans lesquelles nous pouvons disposer de 3,000 lits ; la ville nous a voté un subside de 600 francs pour que nous nous amusions bien, nous le ferons du reste à bon marché, puisque nous offrons à nos amis quatre repas et la couche pour 6 fr. 50 ; les sociétés de chemins de fer organisent à notre usage des trains spéciaux.

Voici quelques particularités de notre fête : Elle a toutes ses séances de discussion dans deux locaux parallèles dans les deux langues ; elle a un concert le deuxième jour, à 5 h. 1/2 du matin ; une cantate solennelle à la Cathédrale, à 6 heures ; un banquet officiel dans la grande salle des fêtes ; elle a un cortège en ville avec fanfares et drapeaux ; elle unit enfin un caractère fortement et joyeusement patriotique.

On serait heureux d'y voir des membres du Congrès.

**M. Forel.** — L'Ordre des Bons-Templiers donnera le 5 juin prochain, à Lausanne, une fête tout à fait analogue à celle de la Croix-Bleue, avec la différence que l'élément de propagande religieuse en sera exclu.

Les abstinents suisses se réuniront de même à Lucerne cet automne.

**M. Ruyssen** signale à l'Assemblée deux créations en voie d'organisation qui répondent aux œuvres anglaises signalées par M. Capper : 1<sup>o</sup> La ville de Paris vient de prendre l'initiative de musées populaires du soir ; 2<sup>o</sup> un groupe de personnes vient de lancer une souscription en vue de fonder à Paris une Université populaire analogue à Toynbee-Hall. Il estime avec M. Capper que les capitalistes peuvent trouver leur intérêt dans la création d'établissements de tempérance, et cite comme exemple les *routottes* du Havre, qui ont rapporté de beaux bénéfices au Comité antialcoolique.

**M. le Président.** — Nous avons à entendre un certain nombre de travaux sur les divers modes de propagande. La parole est à M. l'abbé Naudet, rédacteur en chef de la *Justice sociale*.

**M. l'abbé Naudet.** — Je tiens à faire connaître au Congrès qu'il existe depuis quelques semaines une Société de Saint-Maurice dont les membres se recrutent en très grande partie dans le clergé et qui compte déjà près de 300 membres. Le président de la Société, qui a l'honneur de vous parler, est lui-même un abstinant total. Cependant, nous n'avons demandé que l'abstention des liqueurs distillées ; de plus, nous imposons une sorte de noviciat de trois mois, car nous ne voulons que des adhérents sérieux. La plupart de nos sociétaires appartiennent à cette catégorie que l'on appelle du nom plus ou moins exact les classes élevées, non certes que nous dédaignons la propagande dans les milieux ouvriers, mais, pour ma part, je suis convaincu que l'imitation est un élément d'apostolat d'une importance capitale pour entraîner la grande masse, et que le jour où beaucoup de ceux qui sont appelés les heureux de ce monde auront renoncé à l'alcool, la classe ouvrière qui imite si facilement les vices des riches aura devant les yeux un exemple qui sera une prédication de premier ordre. Et à ce point de vue, je crois, Messieurs, que la conquête d'un riche vaut mieux que celle de dix ouvriers. On me fait observer que l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier est aussi une force de premier ordre. Je suis entièrement de cet avis, et, d'ailleurs, je mets au nombre des membres de la classe « élevée » ces apôtres travailleurs.



Mais ici je me place surtout au point de vue de l'exemple, ce prédicateur si puissant.

Notre groupe se préoccupe aussi beaucoup de la fondation des écoles ménagères, car nous sommes persuadés que la lutte antialcoolique aura un effet bien autrement rapide et fécond si nous faisons une campagne parallèle pour le relèvement de la famille, cette cellule sociale. Voilà pourquoi aussi, car tout se tient, nous donnons notre concours à toutes les œuvres de régénération et de relèvement de la condition des travailleurs, poursuivant ainsi, non pas seulement une œuvre de relèvement individuel, mais une œuvre de relèvement social.

**M. l'abbé Naudet** dépose sur le bureau, à l'appui de son opinion, la note suivante :

### **Notes sur les classes élevées et la lutte contre l'alcoolisme**

Beaucoup de gens confondent l'alcoolisme avec l'ivrognerie et semblent croire que le mal auquel nous faisons une guerre acharnée sévit à peu près exclusivement dans la classe ouvrière.

C'est une profonde erreur.

D'abord on peut être alcoolique et ne s'être jamais enivré : ensuite il est facile de constater que l'intoxication — l'empoisonnement par l'alcool — se retrouve partout, en haut comme en bas dans la société.

Dire que l'alcoolisme est l'un des fléaux de la classe ouvrière, c'est malheureusement une évidente vérité, mais c'est une vérité non moins évidente que l'alcoolisme exerce aussi ses ravages dans la classe « élevée ». L'homme du peuple s'intoxique avec de l'alcool à vingt cinq sous le litre, le bourgeois s'intoxique avec de la chartreuse à huit fr. ou du cognac à vingt francs, mais l'un et l'autre s'intoxiquent ; et de récentes expériences ont démontré que les liqueurs aux bouquets subtils que boivent ceux-ci ne sont pas moins funestes que l'abominable tord-boyaux qu'absorbent ceux-là.

Ce serait donc une erreur de croire que notre campagne anti-alcoolique doit uniquement travailler au salut de la classe ouvrière ; il faut aussi sauver les « bourgeois ».

Mais il est un autre côté de la question sur lequel on doit insister.

Est-il besoin de dire que nous ne sommes pas de ceux qui partagent la société en compartiments divers, sortes de castes dont quelques-unes appelées « dirigeantes » ont mission de conduire les autres en leur chemin ?

Cependant, il paraît impossible de nier que la naissance parfois, la fortune et l'éducation souvent, la fonction presque toujours, ne fassent de certains hommes « élevés » par le fait de ces circonstances extérieures, de vrais dirigeants. Nous préférons dire des « responsables », mais puisque le terme a prévalu admettons « dirigeants ».

Que nous essayons de lui expliquer comment l'alcool est un poison.

il nous montre son médecin ou son pharmacien attablés sur la terrasse ou le trottoir d'un café ;

Et nos discours sont inutiles : autant en emporte le vent.

Il appartient donc à la classe « élevée » de donner au peuple cette prédication de l'exemple et nous ne saurions trop le lui rappeler.

Mais là n'est pas son seul devoir.

Nous sommes de ceux qui ont une grande confiance dans l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier et cette confiance a été maintes fois affirmée en nous par des faits. Dans la lutte contre l'alcoolisme, l'influence, l'action directe d'un homme du peuple sur son camarade peuvent exercer un effet décisif ; et il faut nous préoccuper de chercher des apôtres et de les former à l'apostolat.

Les chercher appartient aux « hommes d'œuvres », pour employer un terme consacré ; les former appartient à ceux qui écrivent dans le livre, la revue, la brochure et le journal ; à ceux qui parlent dans la leçon, la conférence ou le discours. Si nous pouvions enrôler pour notre campagne beaucoup de ces hommes qui savent écrire ou qui savent parler nous aurions une force énorme à notre disposition, et, à l'école de ces maîtres, nos apôtres ouvriers recevraient une admirable formation.

Or, au premier rang des devoirs qui incombent à ces « dirigeants » et en font des « responsables », se trouve le devoir de l'exemple.

L'homme du peuple croit qu'il « monte » en conformant le plus possible les habitudes de sa vie extérieures aux habitudes de ceux qu'il regarde à tort ou à raison comme appartenant à une classe plus élevée. Et comme les vices apparaissent, d'ordinaire, plus que les vertus, il copie les vices premièrement.

L'homme du peuple refuse de manger le bon pain qui nourrissait nos pères et que nos mères fabriquaient avec tous les éléments nutritifs du froment. Le pain de « ménage » ne lui suffit plus, il veut du pain « blanc » pain de qualité inférieure au point de vue de l'alimentation, mais pain du riche et cette raison suffit à l'homme du peuple pour refuser l'autre pain qu'il traite dédaigneusement de « pain noir ».

On pourrait multiplier de semblables rapprochements.

Il en est de même au point de vue dont nous nous occupons.

L'ouvrier voit les beaux cafés et les riches tavernes qui regorgent de monde ; il voit l'absinthe infâme ou « l'amer » empoisonneur sur toutes les tables ; au cabaret il lui faut son absinthe, il lui faut son amer : et lorsque nous lui prêchons la tempérance, il nous répond que nous voulons le priver des plaisirs dont les riches ne se privent point.

Il importe donc d'étendre le champ de notre action, et de nous bien persuader qu'il y a des alcooliques aussi bien dans la classe riche que dans la classe pauvre et que notre devoir est d'inspirer aux uns et aux autres l'amour de la sobriété.

Il faut ensuite prêcher avec la dernière énergie aux classes « élevées » l'obligation de donner l'exemple, afin, en se sauvant elles-mêmes, de sauver les autres.

Il faut encore profiter de l'influence et du secours que nous offrent les ressources de la classe dite « dirigeante » pour multiplier les livres, les brochures, les articles de revues et de journaux, les traits qui agiront directement et fourniront à nos apôtres ouvriers les documents et les formules nécessaires à leur apostolat.

Il faut enfin que les personnes appartenant à la classe « élevée » bien convaincues que l'alcoolisme est l'un des plus grands dangers qui menacent notre société, dirigent dans ce sens l'effort des œuvres dont elles s'occupent : habitations à bon marché qui donnent à l'homme un intérieur et diminuent la tentation du cabaret ; coin de terre et foyer qui attachent l'homme au sol et relevant ainsi sa moralité générale lui donnent une force nouvelle pour résister au mal etc., etc.

Que tous ceux qui sont capables, à un titre quelconque d'exercer une influence sociale, réfléchissent à ces choses et prennent des résolutions.

**M. Baudrillard** parle d'écoles ménagères antérieures à celles dont a parlé M. l'abbé Naudet.

**M. Sack.** — Sans vouloir froisser l'honorable orateur dans sa manière de voir, je crois devoir communiquer une leçon que j'ai reçue il y a 35 ans.

C'était dans les années 1860, au commencement ; je m'occupais à l'asile des aveugles à Lausanne, de l'impression en relief (système Braille, de la Bible à l'usage des aveugles, et je profitais de la circonstance pour me mettre en relation avec ces affligés, soit avec ceux qui vivaient en ville, soit avec ceux des localités environnantes ; je voulais leur enseigner la lecture au moyen du toucher et leur annoncer l'Évangile. En général je fus assez bien reçu d'eux cependant pas suffisamment pour me sentir bien encouragé dans ce travail. Heureusement j'appris, je ne sais plus comment, que ceux auxquels je voulais vouer ma sollicitude, trouvaient que j'avais beau dire et faire, que, si « j'étais comme l'un d'eux, je parlerais tout autrement. » Cela me suffit ; je compris. Dès lors j'envoyai des aveugles convertis faire visite à leurs frères dans la cécité. Ils eurent du succès ; car, au bout de quelque temps, environ 70 aveugles âgés, disséminés dans plusieurs localités, apprirent à lire et reçurent avec empressement la Parole. » Voilà, dirent-ils, c'est autre chose ; vous savez ce que c'est que de nos peines et de nos misères ; tandis que ce monsieur-là il ne peut pas nous comprendre ! »

Il en est de même en Suisse, dans la Croix-Blanche. Certainement, nous avons à la tête de notre œuvre des hommes d'élite de grande valeur, des hommes de cœur que nous avons appris à apprécier ; mais ce sont les ouvriers, les buveurs relevés qui, mieux que qui que ce soit, savent trouver le chemin du cœur de leurs congénères, parce qu'eux-mêmes ont connu l'amertume de la misère, de la dégradation. Ces hommes-là ne

sont pas à dédaigner ; leur travail vaut celui de l'homme instruit. — J'ai dit.

**M. Matter.** — Je suis d'accord avec l'abbé Naudet sur l'utilité d'enrôler dans le mouvement antialcoolique les classes élevées, puisque, on l'a dit, « il y a un alcoolisme bourgeois. »

Mais je dois dire que je ne fais pas de différence entre un ouvrier et un bourgeois au point de vue de la lutte antialcoolique. Et je tiens à rendre hommage à de nombreux de nos amis ouvriers qui ne s'exprimant pas toujours avec une correction très académique, parlant le langage populaire, vont plus directement au cœur de leurs camarades, ouvriers ou bourgeois, ou plutôt, sans distinction de classe, travaillons tous ensemble, comme les enfants d'une même patrie, comme les enfants d'un même Dieu.

**M. Oberholzer.** — Il y a deux points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec M. l'abbé.

M. l'abbé prétend qu'il vaut mieux gagner 1 bourgeois que 10 ouvriers. Je suis de l'avis contraire. Voici pourquoi :

Si l'on veut arriver à un résultat pratique dans le mouvement contre l'alcoolisme, il faut que ce mouvement soit un mouvement de grande masse, et la grande masse, c'est la classe ouvrière, et de plus en plus tout particulièrement le prolétariat conscient, parce que la puissance de celui-ci s'augmente de jour en jour. Donc il vaut mieux gagner un prolétaire que 50 bourgeois.

Second point. Vous voulez combattre l'alcoolisme par l'installation d'écoles de ménage, de beaux appartements, etc. Ce sont de très belles institutions, sans doute, mais ce ne sont pas des mesures contre l'alcoolisme. Les bourgeois ont de beaux appartements, leurs femmes savent très bien le ménage ; ils vivent dans des conditions sûres et pourtant ils s'empoisonnent, ils souffrent de l'alcoolisme.

Donc la cause du fléau est ailleurs, la cause c'est la croyance que l'alcool est un ami de l'humanité, et surtout l'alcool lui-même, sa nature, son influence détruisante.

C'est pourquoi il faut enseigner tout le monde sur la nature de l'alcool, sur les suites fâcheuses de son usage, et avant tout donnons l'exemple de l'abstinence, montrons par la pratique de l'abstinence que l'alcool est un camarade tout-à-fait superflu et nuisible.

**M. Legrain** lit la note suivante de M. l'abbé Lemmens, absent, sur le sujet en discussion.

### Note sur la Propagande individuelle

PAR L'ABBÉ J. LEMMENS

Président du *Bien-Etre Social*, Société de Tempérance de la Province de Liège

Personne ne conteste que la propagande individuelle ne constitue un excellent moyen de combat.

*Le tract* fait du bien ; mais que de fois n'est-il maculé, déchiré,

jeté au rancart sans avoir été lu? Et s'il a été lu, cette lecture amène-t-elle des résolutions pratiques?

Le *discours*, la *conférence* sont aussi d'excellents moyens de propagande; mais ils n'atteignent guère tout le monde, ni surtout ceux qu'il fallait atteindre de préférence. Que de fois, en effet, ne nous arrive-t-il pas, à nous autres, conférenciers, de devoir regretter que ceux qui devaient être là pour nous entendre n'y sont pas; et nous nous résignons à prêcher des convertis.

Le *Journal* est une arme indispensable; mais il impose des frais que tout le monde n'est pas disposé à vouloir supporter. La propagande d'homme à homme, sans avoir les inconvénients des autres moyens de combat, semble en réunir tous les avantages. Aussi ne saurions-nous trop vivement insister pour que ce moyen de propagande reçoive les honneurs d'une recommandation unanime de la part de MM. les Congressistes.

Qu'est-ce donc qui a valu au jeune parti socialiste cette formidable extension dont il s'enorgueillit? Je ne crains pas d'affirmer que ce succès est dû surtout aux efforts de la propagande individuelle.

Je pourrais citer d'autres faits pour prouver la force expansive de cette propagande d'homme à homme; mais, comme il semble que tout le monde est d'accord sur ce point, je préfère dire quelques mots de la manière dont cette propagande doit se faire pour porter tous ses fruits.

Cette propagande n'est pas soumise à des règles fixes: elle dépend essentiellement des circonstances; mais pour porter tous ses fruits elle doit être faite avec *conviction* et avec *tact*.

La conviction suppose l'étude de la question; on ne parle pas avec conviction d'une chose qu'on ne connaît pas ou mal.

Il faut donc nous efforcer de former des hommes *convaincus* pour notre cause antialcoolique.

Pourquoi tant d'objections demeurent-elles sans réfutation, pourquoi tant de préjugés courent-ils librement la rue, sans rencontrer de contradiction?

Est-ce parce que les soldats de notre cause sont défaut? Non; mais les hommes qui savent et osent parler sont défaut parmi eux.

Dois-je dire où je puise cette conviction? Elle se puise, vous le savez, dans l'étude, dans la lecture, mais surtout dans les exercices du Cercle des Conférenciers.

Nous appelons *Cercle des Conférenciers*, non pas le Cercle dont les membres sont conférenciers, mais le Cercle qui a pour but de faire de ses membres des Conférenciers. Le Cercle des Conférenciers du Bien-Etre Social, présidé par M. le Dr A. Bienfait, tient ses réunions tous les dimanches; à chaque réunion, l'un des membres fait une conférence ou une causerie, dont deux autres membres présentent la critique, tout cela pour habituer les membres à parler en public.

Tel de nos membres, qui avait une frousse épouvantable à paraître

en public, parle aujourd'hui avec aisance, sinon avec distinction, devant n'importe quel public.

Ces exercices sont indispensables; l'étude, la lecture nous donneront l'instruction antialcoolique : le Cercle des Conférenciers vous donnera en plus l'art indispensable de parler en public.

Il faut, en outre, que cette propagande se fasse toujours *avec tact*, sinon, au lieu de faire du bien, elle fera peut-être du mal. C'est pourquoi il faut, autant que possible, réunir les propagandistes en une Société, dont la direction s'occupe à styler, à policer, à mieux armer les membres.

Il faut leur montrer le grand bien que leur parole prudente mais convaincue peut opérer; il faut leur inculquer une grande idée de leur mission. Le port d'un insigne spécial, réservé aux propagandistes, est un excellent moyen de stimuler le zèle des jeunes soldats de notre cause, et de les encourager à faire vaillamment leur devoir; ils seront fiers de le porter, ils donneront volontiers l'explication de l'insigne à ceux qui leur en demandent l'explication.

Qu'on veuille bien y réfléchir, le moyen que je préconise semble petit en soi; il est néanmoins grand par les effets qu'il peut produire; j'en ai fait l'heureuse expérience en fondant dès 1896, au sein du *Bien-Etre Social*, société de tempérance de la Province de Liège, une section de conférenciers, dans laquelle les ouvriers viennent apprendre à parler en public. Que de fois j'ai constaté que nos conférenciers-ouvriers remportaient le plus franc succès, lorsqu'ils prenaient la parole devant un auditoire ouvrier, soit avant, soit après l'un ou l'autre de nos meilleurs conférenciers intellectuels!

Par quelques mots simples, en style populaire, ces ouvriers remuaient les cœurs, les âmes, tandis que nous autres, avec nos discours bien combinés et savamment ficelés, nous n'obtenions qu'un succès de façade!

**M. Poirier**, ouvrier, déclare qu'il est buveur relevé; il est président de la Société normande de tempérance de Sotteville. Pour lui le travailleur est surtout qualifié pour relever son semblable; il est d'avis et par expérience qu'il n'y a pas de modération pour le buveur, c'est l'abstinence complète qui est nécessaire pour le relèvement.

Son groupe possède actuellement 70 membres actifs sans parler des adhérents; il est acharné à la lutte. Lui et ses pareils y mettent tout leur cœur et sans forfanterie ils obtiennent des succès que leur condition particulière corrobore. Le fait d'être buveur relevé active l'ardeur à sauver ses semblables, on ne recule devant rien en songeant aux tourments que l'on a soi-même éprouvés. Vive l'abstinence totale!

**L.-L. Rochat** recommande pour l'éducation des ménagères femmes d'ouvriers, les petites brochures T. Combe — « ce que fit un géranium, » « une table et une lampe. » « une famille d'abstinents, » etc., publiés par la maison Attinger frères, à Neuchâtel (Suisse). Nous en avons répandu un grand nombre dans nos ménages d'anciens buveurs où elles ont fait

beaucoup de bien. — Un autre ouvrage plus important est « le bonheur domestique, » conseils aux femmes pour l'entretien de leur ménage, publié par la maison Suchard (fabrique de chocolat) pour l'instruction de ses ouvrières.

Quant à la question des classes sociales, nous pensons qu'il ne faut pas faire de distinction.

Le peuple se compose de tous les habitants d'un pays, ouvriers aussi bien que bourgeois. Tous doivent collaborer fraternellement au bien de tous et spécialement à la destruction de l'alcoolisme.

Dans la Croix-Bleue, sauf dans le Comité international qui ne s'occupe que de la marche générale de la Société et qui demande de ses membres des connaissances spéciales, nous avons des ouvriers, anciens buveurs, dans presque tous nos comités. Il y en a un dans le Comité central Suisse, deux dans le Comité cantonal Genevois où ils siègent sur le pied de parfaite égalité avec des pasteurs, un banquier, un maître serrurier. — Il y en a dans tous nos comités locaux. Ils nous font beaucoup de bien, font notre éducation au point de vue pratique et même nous édifient par l'élévation de leurs idées religieuses et morales. — Les rapports que nous avons avec eux sont une des grandes joies de notre travail.

**M. Hayem.** — On oublie dans ce Congrès une des causes les plus importantes de l'alcoolisme.

Je l'ai déjà dit hier : c'est l'imitation. Voilà pourquoi la bourgeoisie antialcoolique peut rendre tant de services. Si les basses classes sont alcooliques c'est, en effet, qu'elles imitent les classes élevées : c'est là un point qu'il ne faut pas oublier. — D'un autre côté, il est très difficile de convertir à notre cause des bourgeois, car nous manquons sur les classes élevées de moyens d'action. Il est très facile, en effet, de faire des conférences populaires nombreuses et efficaces. Il est très difficile d'en faire aux bourgeois. — De là, la double importance qu'il y a à acquérir à notre cause des bourgeois.

**Un membre du Congrès.** — Un mot, s'il vous plaît, sur les écoles ménagères et leur importance.

J'ai dirigé pendant presque dix années, à Aix-la-Chapelle, ces écoles pour les ouvrières (300 environ), et alors j'ai été conduit de la question sociale à l'étude de la question alcoolique.

Le mauvais ménage et les mauvais budgets ouvriers voilà des causes importantes de l'ivrognerie. Pour gagner la grande masse du peuple, nous devons : orienter, organiser, pétitionner ! c'est-à-dire : nous devons livrer au public nos idées, les travailler au Congrès par tous les moyens possibles, la presse, les conférences, ensuite former des associations et c'est alors que nous pourrions adresser des pétitions au gouvernement pour établir des lois meilleures.

Un exemple : En 2 ans nous avons propagé un 1/2 million de numéros du Volksbund grâce à quoi nous avons maintenant des associations contre l'alcoolisme.

**M. le Dr Daum** (Autriche). — Mesdames et Messieurs, ne craignez pas que je vous donne lecture d'un manuscrit ; ce ne sont que quelques notes prises au crayon pendant cette discussion. Mais je demande votre indulgence pour ce que je vous dirai, car je n'ai pas l'habitude de me

servir de votre langue avec le même talent que la plupart des Messieurs qui ont parlé jusqu'à présent.

M. le représentant du Gouvernement Autrichien, en sa qualité de professeur de médecine, est obligé d'assister aux discussions tenues dans une autre section, permettez donc que je vous dise en peu de mots, ce que nous voulons faire en Autriche et ce qu'on y a fait. — La consommation de l'alcool augmente chez nous ; principalement celle de la bière, tandis que la consommation d'eau-de-vie est à peu près stationnaire. Notre gouvernement ne se dissimule pas les dangers de l'alcoolisme.

En 1877, il a été fait pour la Galicie une loi spéciale qui, comme cela existait en France, en Hollande et en Belgique, punit les ivrognes et les cabarettiers qui protègent l'ivresse.

En 1887, à Vienne, le Congrès pour l'hygiène soutenait des thèses sur le rôle de l'Etat dans la lutte contre l'alcoolisme. En s'appuyant sur ces thèses le gouvernement présentait un projet de loi contre l'ivresse, qui cependant n'est pas devenu loi, quoique Sa Majesté n'ait pas manqué de recommander aux députés ce projet d'une si grande importance. C'est principalement l'influence des grands propriétaires terriens qui ont empêché jusqu'à présent que le projet soit voté. — Ce projet voulait assujettir la vente d'eau-de-vie en flacons fermés jusqu'à 5 litres à une concession comme le débit dans les cabarets. En outre, on devait restreindre le nombre des débits (modèle hollandais) à 1 pour 500 habitants, puis on voulait exiger la fermeture des cabarets le dimanche, punir les ivrognes et les débitants qui protègent l'ivrognerie et interdire les poursuites pour dettes de cabarets.

En 1895, le Gouvernement a présenté un projet de loi concernant les asiles de buveurs ; le nombre des alcoolisés dans les asiles d'aliénés en Basse-Autriche et en Moravie a augmenté de telle manière, qu'on se vit obligé de régler la détention des alcoolisés dans des maisons spéciales.

Quant à l'enseignement antialcoolique, je suis heureux de constater que nous sommes en Autriche tout à fait d'accord avec ce que nous a exposé hier M. Bayet, représentant du ministère français et M. Buisson.

La question alcoolique fait partie, à notre avis, de la question sociale. Une brochure sur l'enseignement antialcoolique publiée sur l'initiative de la *Société de tempérance d'Autriche* a été rédigée en trois langues et distribuée par le ministère aux autorités scolaires dans toute l'Autriche, et le fait même que le Ministre a délégué le professeur de Hébra au Congrès, prouve le grand intérêt qu'il porte à cette question, intérêt qui augmentera de plus en plus par les rapports que nous allons faire sur les heureuses expériences faites en France.

La parole est donnée à M. Byse pour son rapport : *Comment il faut gagner la jeune génération à la cause de la tempérance.*

### **Comment gagner la Jeunesse à la cause de la Tempérance?**

M. le pasteur Charles Byse, de Lausanne, croit que, dans l'état actuel des choses, les sociétés d'enfants constituent le plus puissant moyen à employer dans la lutte contre l'alcoolisme. M. Byse rappelle les principes de *L'ESPOIR, Société de Tempérance pour la Jeunesse*,



dont il est, depuis sa fondation, le président central, et dont il a déjà parlé au Congrès de Bâle, en 1895. (Voir son rapport dans le compte-rendu du V<sup>e</sup> Congrès international, p. 328).

Cette Société, où l'on peut entrer à sept ans et où l'on reste rarement après quinze, compte, au bout de six années d'existence, 4,700 membres et 120 sections. Complètement indépendante, elle a la même base religieuse et la même organisation que la Croix-Bleue, sa sœur aînée. Elle réclame de ses *membres actifs* un engagement d'abstinence totale, avec l'autorisation formelle des parents. Cet engagement n'est ni pour un temps précis, ni pour la vie entière; les enfants peuvent y renoncer dès qu'ils le désirent, à condition de rendre au Comité directeur leur carte de membre. Il y a aussi des *membres auditeurs*, qui ne signent aucune promesse: ils font une espèce de noviciat ayant pour but de les préparer à prendre l'engagement d'abstinence en toute connaissance de cause, et à devenir ainsi des membres *actifs* dans le plein sens de ce mot.

La Suisse romande est partagée en groupes régionaux de l'Espoir: Genève, Jura Bernois, Neuchâtel, Vaud; il y a aussi quelques sections en Belgique et en France, notamment à Paris. Le centre de la Société est à Lausanne (Suisse), à l'*Agence de l'Espoir*, Escaliers du Marché, n° 1.

A notre instigation, il s'est développé dans la Suisse allemande une œuvre analogue à la nôtre, sous le nom de *Hoffnungsbund*; mais elle dépend de la Croix-Bleue et ne se rattache point à notre Comité central.

Nous sommes, d'année en année, plus encouragés dans notre travail. Nos assemblées générales présentent un vif intérêt. L'automne dernier, à celle de Lausanne, une chaleureuse conférence du Docteur Legrain attira beaucoup de monde et produisit une grande impression. Les progrès constants et étonnamment rapides de notre œuvre prouvent à tout observateur impartial qu'elle répond vraiment à des besoins sentis et généraux. Elle prospère dans les campagnes comme dans les villes, dans les pays de vignoble comme dans les contrées industrielles, partout où se rencontrent des abstinents convaincus ayant à cœur l'avenir des nouvelles générations. Lausanne, Morges, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, Le Locle, Genève ont plusieurs sections; il y en a plus de trente dans la ville de Genève et dans ses environs. Neuchâtel possède, non loin de son beau lac, une *Chapelle de l'Espoir*, artistique autant que confortable, élevée *ad hoc* aux frais d'une généreuse directrice, qui, avec ses collaboratrices dévouées comme elle, y rassemble, pour les instruire, 400 enfants des deux sexes, tous abstinents.

M. Ch. Byse souhaite que dans les divers pays on prenne de plus en plus à cœur la sage devise de l'Espoir. « Prévenir vaut mieux que guérir. » Il fait appel aux personnes désireuses de se consacrer à une œuvre patriotique réellement grande et féconde, notamment aux femmes et

aux jeunes filles de condition aisées ou supérieure. Qu'elles essaient de réunir des enfants du peuple et de les enrôler sous le drapeau de l'abstinence, qu'elles forment des sections de l'*Espoir*. Avant qu'il soit longtemps, il est certain, elles prendront goût à leur travail, elles s'attacheront à leurs petits auditeurs et elles sentiront que leurs efforts commencent à être richement récompensés.

### DISCUSSION

**M. Hoek** demande si oui ou non l'autorisation des parents est requise. Ceux-ci peuvent s'opposer à l'engagement de l'enfant, et, comme il faut prêcher l'obéissance, que faire?

**M. Maillet.** — Au sujet de l'engagement des enfants dans les sections cadettes, nous exigeons l'autorisation des parents par écrit. Les enfants réussissent presque toujours à obtenir la permission de leurs parents, et dans un certain nombre de cas les parents ont suivi l'exemple de leurs enfants et sont devenus, à leur tour, de bons membres de notre œuvre.

**M. Tigerstedt.** — Sur l'invitation de la *Société suédoise de tempérance*, la *Société médicale suédoise* a choisi une commission spéciale pour étudier la question. Cette Commission, composée par les médecins d'enfants, les neurologistes, etc., a proposé la conclusion : que les enfants ne doivent pas du tout consommer des boissons alcooliques distillées ou fermentées, sauf les cas où le médecin, pour une maladie quelconque, en prescrit expressément. Cette conclusion a unanimement été approuvée par la *Société médicale*.

La parole est à M. l'abbé Neumann sur *les moyens propres à propager la tempérance et à sauver les buveurs*.

### Des moyens propres à propager la Tempérance et à sauver les buveurs

PAR M. NEUMANN

Vicaire à Rellinghausen (Allemagne)

#### I. 12 Leitsätze für die Mässigkeit im Alkoholgenusse.

1° Der Alkohol ist kein Nahrungsmittel, auch nicht blutbildend und nicht geeignet, die körperliche Arbeit andauernd zu fördern und zu erhalten. Er wird zunächst anregend, doch folgt bald darauf eine um so grössere Erschlaffung.

2° Die alkoholische Getränke sind um so schädlicher, je mehr Alkohol sie enthalten, daher ist Branntwein am gefährlichsten.

3° In kleinen Mengen genossen, wirkt der Alkohol berauschend,

lähmt und betäubt das Gehirn und kann sogar plötzlichen Tod herbeiführen.

4° In kleinen Mengen gewöhnheitsmässig genommen, zerstört er allmählig alle lebenswichtigen Organe des Körpers (Magen, Leber, Nieren, Herz) und führt langsam zu Siechthum und sicherem Tode.

5° Der Genuss berauschender Getränke wirkt insbesondere dadurch verderblich, dass die Gier weckt, mehr davon zu trinken und auf diese Weise die Trunksucht hervorruft.

6° Die Trunksucht vernichtet alle edelen Gefühle im Menschen. Sie wekt die rohesten Triebe und wird häufig Ursache zum Verbrechen.

7° Die Trunksucht zerstört alle Fähigkeiten des Geistes und der Seele und führt allmählig zum Persinn.

8° Die Trunksucht zerstört das Glück der Familie und bringt Noth und Armuth hervor.

9° Die alkoholische Getränke, Wein, Bier, Branntwein, sind für den gesunden Menschen nicht nothwendig, vielmehr ganz entbehrlich.

10° Für die Kinder ist Alkohol ein Gift.

11° Für Kinder, Trinker und solche, die sich mit Trinkerrettung beschäftigen, ist der Genuss geistiger Getränke gänzlich zu verwerfen.

12° Heilanstalten für Alkoholkranke sind nach Kräften zu unterstützen.

II. Die Herausgeber der periodischen Mässigkeitsschriften der verschiedenen Länder tauschen ihre Organe gegenseitig um, unabhängig, ob sie den Standpunkt der Mässigkeit oder Enthaltensamkeit vertreten, confessionnell oder interconfessionnell gehalten sind.

III. Es ist die Herausgabe eines nach den verschiedenen Sprachen geordneten Verzeichnisses der Antialkohollitteratur zur Orientirung nothwendig.

**M. le Président.** — Pour terminer notre ordre du jour, il nous reste à entendre diverses communications relatives aux divers moyens à utiliser pour la propagande.

**M. Thiron** prend la parole pour présenter un ensemble de tableaux dont il se sert pour illustrer ses conférences.

M. le Dr Thiron expose que les *conférences antialcooliques* doivent être faites par des personnes compétentes et qui connaissent parfaitement et totalement à fond la question antialcoolique, — il y a danger à confier une conférence au premier venu, fût-il instituteur ou prêtre, — le Comité de la Ligue doit lire et approuver le texte de la conférence et les idées émises, autrement on s'expose à entendre

enseigner des principes qui vont juste à l'encontre de l'antialcoolisme ; — c'est pour cela qu'il faut un enseignement antialcoolique complet, dans les écoles normales d'instituteurs, séminaires, etc. — Toute conférence doit être faite avec ardeur et enthousiasme, pour convaincre, persuader et entraîner l'auditoire, — le conférencier doit être un *abstinent total* ou au moins abstinent de toute boisson alcoolique distillée et totalement tempérant en fait de vin, cidre et bière ; *l'exemple donné par soi-même est le plus important.* — Il est nécessaire que toute conférence soit accompagnée de tableaux antialcooliques : projections lumineuses, scènes cinématographiées et démonstrations expérimentales sur cobaiés.

C'est pour éviter toute surprise malfaisante et désagréable que le Comité de la Ligue roumaine a l'intention de présenter une requête à M. le Ministre de l'Instruction publique, pour lui demander d'émettre une circulaire, rédigée par M. le Dr Thiron, dans laquelle il sera prévu que tout instituteur ou prêtre qui parlerait au public ou ferait une allocution antialcoolique, devra se conformer d'une façon absolue et sans aucune concession, exception ou amoindrissement des principes suivants, immuables et qui forment le « credo » ou décalogue antialcoolique :

1) L'homme ne doit *jamais* boire aucune espèce d'eau-de-vie, *quelle que soit sa dénomination ou provenance.*

Pas de *tsuica*, rhum, cognac, ni purs, ni mélangés de thé, de café ou d'eau, ni comme apéritif, digestif, tonique ou médicamenteux. Pas de pèlène ou vin absinthé (qui est fait des plus mauvais vins blancs que l'amertume de la plante rend buvable), ni aucune espèce de liqueurs préparées chez soi ou achetées, ou vins liquoreux (Madère, Malaga, etc., etc.)

Nous ferons remarquer que justement l'eau-de-vie, préparée à la maison, ou de propriétaire, n'ayant pas été raffinée, contient le plus de poisons et est par conséquent la plus malfaisante.

2) L'homme ne doit jamais dans sa vie s'enivrer et ne boire que de très petites quantités de vin ou de bière, et encore après s'être assuré que ces boissons n'ont pas été falsifiées et au moment du manger. Les jours de fête et de réjouissance on devra goûter seulement et ne jamais vider le verre, la sincérité des vœux ne correspond pas à la quantité que l'on boit ; on ne doit boire ni parce que c'est un jour de fête, ni par distraction, oisiveté ou autres raisons malsaines.

3) Celui qui te fera boire est ton ennemi.

4) Celui qui te donne à boire ne t'honore pas, ne veut pas ton bien, au contraire ; car une fois ivre tu as perdu ton honneur.

5) Le vieil adage romain qui dit que « l'homme doit s'enivrer une fois par an », pour se retremper et acérer son corps, est tout-à-fait faux, parce que quand on est ivre, on est en état de commettre toute

espèce d'actes dégradants, des crimes mêmes, et l'on peut gagner des maladies graves; une chute peut vous casser un bras, une jambe; on peut même en mourir, et donc un grand malheur peut arriver pour s'être enivré une seule fois.

6) La pauvreté et les maladies sont presque toujours dues à l'usage des boissons alcooliques et à l'abus, d'où l'ivrognerie.

7) *L'eau-de-vie, la tzuica, le rhum et le cognac, etc., sont tout-à-fait condamnés*; le vin, la bière sont *seulement* tolérés *en petites quantités* et au moment des repas. L'ivresse causée par le vin, le cidre et la bière est aussi pernicieuse pour le corps que l'ivresse d'eau-de-vie.

Le vin et la bière ne doivent jamais être bus par divertissement, on y perd son temps, son argent et sa santé.

8) Quand on est triste ou maladif, on doit se promener et respirer de l'air pur, puis se coucher, mais non pas boire et rester dans les cabarets, où on respire l'air infect et où l'on s'assoie avec des gens fourbes et vicieux.

9) Quand on a de la gastralgie (vatementura), on doit prendre du thé, de l'infusion de menthe ou du café et non de l'eau-de-vie, du cognac ou du rhum.

10) Quand on a la splénomégalie (raste), la fièvre, on doit prendre une décoction d'écorce de quinquina et consulter un médecin, mais non pas employer de l'alcool.

11) Aux femmes après leurs couches, on ne doit jamais donner de l'eau-de-vie, ni pendant leur convalescence, ni pendant la grossesse et l'allaitement, ni pour mener à bonne fin (prétexte) la grossesse et l'accouchement, ou inversement pour avorter.

12) On ne doit jamais donner d'eau-de-vie à *aucun âge aux enfants*, surtout après le sevrage, car ce serait leur donner sûrement la mort; aux petits enfants indisposés on leur donne du thé faible, de l'infusion de menthe, de mauve et consulter le médecin; — jamais de vin, ni bière aux enfants et aux nourrices.

13) La meilleure boisson, celle qu'on devrait boire toute sa vie, c'est l'eau pure (filtrée), le lait, le thé, le café, la limonade, l'eau gazeuse bien fabriquée.

14) Le cidre et surtout l'eau-de-vie de cidre sont également dangereux et toxiques.

15) Les poésies et chansons qui vantent les boissons spiritueuses, vin et autres, doivent être considérées comme absolument misérables et immorales, soit qu'elles glorifient la fête du 1<sup>er</sup> Mai, la fin du Carnaval, ou d'autres innombrables occasions de boire, admises malheureusement dans nos mœurs et coutumes, d'autant plus que le citadin

et le paysan roumains, maintenant, s'enivrent avec de l'eau-de-vie, ce qui les rend furieux, les porte aux querelles, délits et crimes, et non pas avec le vin tant chanté par des poètes écrivains, car il est aussi malfaisant par l'abus. Les deux façons de s'enivrer par l'eau-de-vie ou le vin, ou les deux réunies ont des résultats néfastes : maladies ou crimes.

16) Celui qui, à l'occasion d'une fête, boit trop *ou pousse les autres à boire*, est non seulement vicieux et immoral, mais il est aussi une cause de malheur pour lui et pour ses semblables, il doit être donc stigmatisé et disgracié par la société; malheureusement, aujourd'hui encore, celui qui boit le plus et met sous les tables ses convives est considéré le plus vaillant, — tandis qu'au contraire il devrait être taxé comme un chenapan.

*N. B.* — Si ces maximes avaient été publiées depuis plus longtemps, le Comité de la Ligue n'eût pas été surpris d'une conférence étrange d'un instituteur rural qui a été un outrage pour la réunion et pour la Ligue, car il divinait entre autres une poésie intitulée : « *Le 1<sup>er</sup> Mai* » (d'un poète qui en maintes occasions faisait abus des boissons spiritueuses), et où on retrouve les phrases : « *des grandes cruches toutes remplies d'eau-de-vie,* » « *on lève haut les verres et les toasts commencent,* » « *recevez le mois de Mai avec du vin,* » « *Le 1<sup>er</sup> Mai buvez du vin, absinthe (pélène), etc.* », et cela dans une conférence populaire pour les paysans et dans le but de faire de la propagande antialcoolique\*.

**M. Jacot** dit que les ouvriers et les paysans ne comprennent rien aux projections et aux figures d'organes lésés et que ces exhibitions ne les frappent pas.

**M<sup>me</sup> Yünke.** — En Angleterre, dans les « Bands of Hope » on donne l'instruction *scientifique* aux enfants des ouvriers, et on trouve qu'ils la comprennent très bien, et on trouve enfin que l'instruction scientifique leur est utile *pour toute la vie*.

**M. Thiron** dit qu'il est nécessaire de donner aux instituteurs une éducation scientifique antialcoolique.

**M. l'abbé Neumann** pense qu'il faut maintenant livrer au public les idées émises dans le cours de ce Congrès, créer des associations, adresser des pétitions au gouvernement pour établir des lois meilleures.

Pour faciliter la lutte contre l'alcoolisme et la rendre vraiment internationale il faut organiser parmi les éditeurs des revues de tempérance et d'abstinence le libre échange entre eux de ces revues éditées en langues différentes.

**M. l'abbé Garnier** propose de constituer, avant la fin du Congrès, une Commission d'initiative spécialement chargée de préparer la part effective que la question de la Tempérance devra tenir dans l'Exposition de 1900.

Cette proposition sera soumise à l'assemblée générale, et recevra son exécution avant la fin du Congrès<sup>1</sup>.

\* M. le Dr Thiron, à l'occasion du Congrès de Paris, a apporté un grand nombre de clichés antialcooliques pour projections, deux grands tableaux à l'huile, montrant en grandeur naturelle l'homme sain et l'homme alcoolisé (splanchnologie) et un grand tableau en aquarelles représentant l'iconographie complète de l'alcoolisme.

<sup>1</sup> Cette proposition dont l'importance eût pourtant été très considérable n'a pas été suivie d'effet. Le Bureau n'en a pas reçu communication au cours de la dernière assemblée générale du vendredi. (N. D. L. R.)

**M. le Président.** — La parole est à M. Philippon pour une communication sur la propagande par l'aspect, à l'aide d'images antialcooliques.

**Images antialcooliques (genre Epinal) en collaboration avec le D<sup>r</sup> Legrain**

Il y a un an, je parlais, en séance du Comité de l'*Union française*, de l'idée de la propagande antialcoolique sous forme d'images dites d'Epinal. Le D<sup>r</sup> Legrain m'apprit que cette idée lui était également venue. Nous résolûmes l'un et l'autre de la mettre à exécution.

Nous avons arrêté ensemble le plan de trois images s'adressant : *la première*, aux enfants ayant l'âge des petits élèves des écoles maternelles ; *la seconde*, aux écoliers des écoles élémentaires ; *la troisième*, à ces derniers, tout en pouvant intéresser tout le monde.

L'*Image n° 1* est exécutée. Elle montre sous forme d'un conte de fées, où la Sorcière verte personnifie l'absinthisme et la fée des eaux l'abstinence, les méfaits de l'alcoolisme : maux physiques, maux psychiques (folie, crime).

Au bas de cette image est une courte notice relative à l'hygiène du buveur.

Le vin, bien que dépourvu de qualité nutritive, comme la bière, le cidre et le poiré, n'est pas nuisible pris modérément. Toutefois l'eau seule répond à nos besoins. L'eau de source est la meilleure, celle des rivières est dangereuse à cause des germes qu'elle contient après avoir traversé des endroits habités et surtout en temps d'épidémie (germes de la fièvre typhoïde, du choléra, etc.). Quand l'eau est suspecte, il faut la faire filtrer ou la faire bouillir ; après l'ébullition, on doit l'agiter à l'air afin de lui rendre les gaz (air et acide carbonique) qu'elle a perdus en bouillant. Les eaux minéralisées, non médicinales, dites eaux de table, quand elles sont d'origine sûre, sont les meilleures ; elles coûtent moins cher que le meilleur marché des vins ; les vins bon marché sont souvent frelatés et contiennent des principes dangereux : furfurol, bouquets chimiques, etc.. Affiliez-vous, pour 1 franc par an, à la Société contre l'usage des boissons spiritueuses, dont le siège est à Paris, 5, rue de Latran.

L'*Image n° 2* n'existe qu'à l'état de maquette. Ce n'est plus un conte de fée, mais seize scènes de la vie réelle d'un ivrogne qui se repent et guérit.

L'*Image n° 3* comprendra seize tableaux qui, pour un sou, représenteraient les organes sains et les organes altérés chez les alcooliques, ainsi que les scènes dramatiques dans la prison, à l'hôpital, à l'asile, alternant avec des scènes plus sereines de guérison ou de bonheur dues à l'abstinence et à la modération.

Cette dernière image serait avantageusement dédoublée.

Malheureusement l'exécution de ces images est coûteuse, et ce n'est que par une vente de nombreux exemplaires qu'un auteur recouvre ses débours.

Exécutées à Paris, où la main-d'œuvre est d'un prix élevé, c'est à

perte qu'elles peuvent être, dans un but de propagande, vendues à 0 fr. 05 la pièce, 4 francs le cent.

Dès que la dépense d'exécution de la première sera en voie d'être recouvrée, nous exécuterons les suivantes, préoccupés seulement de servir notre cause par un moyen et sous une forme dès longtemps populaires.

**M. le Président** donne la parole à M. Rowland Hill pour son travail sur l'*Education antialcoolique de la jeunesse par les yeux*.

## De l'Education de la jeunesse par les yeux

PAR ROWLAND HILL

Délégué de « United Kingdom Band of Hope Union », Angleterre

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'insister sur la nécessité de commencer avec les jeunes enfants.

Si nous voulons former une armée de soldats c'est quand les garçons sont à l'école que nous commençons à leur apprendre à porter le fusil.

Si nous voulons en faire des médecins, nous les envoyons à une école où on leur enseigne la physiologie et la pathologie, où on leur fait prendre des habitudes d'exactitude et d'observation.

De même, si nous désirons que les enfants entrent dans notre armée de Tempérance quand les jours de leur jeunesse seront passés, il faut les entraîner quand ils sont encore enfants. C'est ce qui se fait en France (dans votre excellente Union française antialcoolique (sections cadettes) en Suisse (dans les sociétés de l'*Espoir*), en Belgique (dans les sociétés scolaires de Tempérance), et en Angleterre (dans les « *Bands of Hope* »).

Cette méthode est naturellement adoptée parce que nous savons que, si nous commençons de bonne heure, notre tâche est beaucoup plus simple. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il est bien plus facile de conduire les enfants dans le bon chemin que de corriger plus tard leurs mauvaises habitudes.

Il est moins difficile d'enseigner les principes et arguments de la Tempérance à un millier d'enfants que de sauver dix ivrognes de leur folie.

Il y a deux méthodes par lesquelles on peut enseigner les enfants :

1) La première est par des leçons spéciales, données avec simplicité et dévouement, avec patience et un jugement convaincu.

2) La seconde est la littérature adoptée à la jeunesse.

1. La conférence suggère le Tableau Noir, et les diverses façons dont on peut le manipuler sont infinies.

Rien de plus propre à éveiller et à fixer l'attention de notre jeune auditoire.

Et combien plus facile et plus agréable la leçon lorsqu'on l'agrémenté



par le dessin, par l'image, par l'illustration, — au lieu de se limiter à une sèche et aride, et la plupart du temps, stérile conférence.

La jeunesse ne tient pas en place, elle se lasse vite de la parole, et ne tarde pas à s'impatienter, et ne plus écouter. La chose est naturelle.

Eh bien, voilà le moment propice : prenez un morceau de craie, allez au tableau, tracez, écrivez, dessinez, faites vivre ce que vous dites. Aussitôt voilà l'intérêt qui se manifeste, l'attention sur le qui-vive, les yeux et les oreilles se prêtant un mutuel concours.

« De quoi s'agit-il ? » Tous les regards sont braqués sur vous. Ne perdez pas l'occasion, elle est précieuse. On fait attention, on vous écoute, on vous suit, on vous devine.

Votre enseignement devient plus clair, plus lucide, il s'illumine. Votre leçon n'est plus une énumération de phrases si vite oubliées, c'est une série d'images vivantes qui se gravent dans la mémoire et s'y photographient pour ainsi dire.

Ne laissez pas languir l'intérêt, et vite présentez votre acrostiche, si utile pour aider la mémoire, et toujours si en faveur dans la jeunesse.

Par exemple :

**L'Alcool**

P roduit la misère  
A vance les maladies  
R etarde la félicité humaine  
I nquiète la vie domestique  
S 'attaque à la raison.

et cela se fixe dans la mémoire par les initiales

Voulez-vous un autre exemple ?

Cette fois l'acrostiche est renversé.

**L'Alcool est**

S ubtil  
I mposteur  
R uineux  
A udacieux  
P ernicieux.

En voilà un autre en anglais



C'est un pot de bière et les résultats de son usage.

C. R. I. M. E. = Crime.

Les enfants sont-ils un peu plus âgés ? Les éléments de la chimie, de la physiologie et de la statistique, affectant votre propagande, nous serviront alors à fixer leur attention, toujours avec le tableau noir.

La conférence finie, les enfants — ces petits missionnaires inconscients — s'empresseront de montrer à leurs parents ce qu'ils ont vu, et de leur répéter ce qu'ils ont entendu.

Nous attachons à cela une très grande importance, d'autant plus que beaucoup de parents, même adonnés à la boisson désirent que leurs enfants soient sauvés de cette mauvaise habitude.

Sans discuter tous les résultats terribles de l'usage de l'alcool il y a assez de matériaux pour intéresser les enfants.

II. A propos de la littérature, la même loi est applicable. L'esprit de l'enfant est éveillé par les yeux ; et, heureusement, pour atteindre notre but, il ne manque pas de gravures.

Regardez, s'il vous plaît, un exemplaire d'une petite brochure publiée par l'*Union* que j'ai l'honneur de représenter.

Notre intention est de présenter dans cette publication l'exposition de nos principes d'une manière tout à la fois efficace, plaisante et intéressante. Quoique notre but soit des plus sérieux, on peut voir facilement qu'il y a place pour de l'humour, de l'amusement, et pour l'introduction de bien des sujets chers à l'enfance.

Dans la plupart de nos meilleures sociétés nous offrons deux fois par an une petite fête à nos enfants.

Grâce à une modeste souscription mensuelle — dix centimes, par exemple, — nous parvenons à payer les frais de ces petites fêtes, et à distribuer tous les mois à nos jeunes membres une de nos brochures et nous trouvons que cela ajoute beaucoup à l'intérêt de nos réunions.

En plus de l'édition hollandaise qui est publiée à Utrecht, avec clichés pris sur nos dessins, notre circulation anglaise excède de beaucoup un million et demi d'exemplaires par an, et répand ainsi nos idées dans des millions de familles.

Avant de terminer, permettez-moi, mesdames et messieurs, de soumettre à votre inspection deux ou trois numéros de nos brochures scientifiques, principalement celle de M. Charles Wakely et M. Walter Edwards, un de nos conférenciers.

Voici aussi un des tableaux portatifs, que nous employons, et dont l'avantage est de pouvoir se préparer à l'avance, et épargner par conséquent une grande perte de temps — surtout lorsque le dessin est assez compliqué.

Dans les villages éloignés où il n'y a pas moyen de se procurer un tableau, il nous est souvent arrivé d'employer du papier gris ou bleu, qui se trouve chez tous les épiciers.

En résumé, mesdames et messieurs, unissons de nouveau nos forces pour cette lutte divine dont le résultat est le bien-être des enfants d'aujourd'hui — nos hommes de l'avenir. Soyons bien persuadés que

nos efforts pour inculquer profondément dans leurs cœurs les grands principes de la Tempérance ne peuvent jamais être en vain. « Car nous moissonnerons en son temps, si nous ne nous relâchons pas. »

**M. le Président** donne la parole à M. le Dr Oudaille (de Fresnoy-le-Grand) pour son travail sur le rôle de la Presse dans la lutte antialcoolique.

### **Le rôle de la Presse dans la lutte contre l'alcoolisme**

C'est le sort de beaucoup d'idées en France — où tout finit, dit-on, par des chansons, — de se voir accueillies par la plaisanterie et le sarcasme. Ce baptême national n'a pas été refusé à la question de l'alcoolisme; mais à l'heure actuelle, grâce au dévouement et à l'énergie d'une poignée d'hommes convaincus, son importance commence à s'imposer dans notre pays. Il n'est plus aujourd'hui, pour nier le péril alcoolique, que les intéressés et les ignorants, — ces derniers de beaucoup les plus nombreux et que l'on rencontre même parmi les classes les plus éclairées de la société.

Rien de plus aisé, pourtant, pour qui veut s'en donner la peine, que de se documenter sur cette question de l'alcoolisme à laquelle les journaux médicaux consacrent, chaque semaine, de nombreux articles. Les diverses revues de l'Enseignement — avec un zèle qui n'étonnera personne — ouvrent aussi leurs colonnes à tous les membres du corps enseignant — et ils sont nombreux et éminents — qu'intéresse cette cause si patriotique de la lutte antialcoolique.

Malheureusement, cette presse spéciale ne s'adresse qu'à un public forcément restreint. Que de buveurs d'alcool, que d'intoxiqués victimes de leur ignorance restent en dehors de ce mouvement dont la généralisation serait cependant si désirable ! C'est le rôle de la Grande Presse, de ce flambeau aux mille branches, de porter la lumière jusque dans les coins les plus reculés de notre pays.

Par les mille canaux de la Presse, Paris distribue chaque jour la manne intellectuelle à des millions de lecteurs, — et, grâce à la rapidité et à la multiplicité des communications, les pulsations de ce cœur de la France se font sentir presque à la même heure dans les 36,000 communes de notre pays.

Régénérer ce sang appauvri, vicié par l'alcool en lui infusant le sérum de la tempérance, quelle noble tâche et combien digne de tenter la plume de plus d'un chroniqueur aimé de la foule ?

L'autre soir, à la gare du Nord, j'assistais, en attendant l'heure du départ, au chargement d'un fourgon dans lequel s'empilaient des sacs de même dimension et de même aspect, soigneusement fermés et étiquetés : c'étaient, innombrables commis-voyageurs de la pensée humaine, les journaux du jour qui, tout humides encore du baiser des

presses, s'en allaient rejoindre leur poste... et le lent défilé continuait scandé par l'appel de l'employé qui présidait au chargement : Compiègne, Noyon, Chauny, Hirson, Maubeuge... des noms inconnus de pays ; silencieux et rigides, ces étranges soldats s'entassaient dans le grand coffre noir qui, durant toute la nuit, allait les semer un à un le long de la route...

Et je songeais qu'à la même heure, dans toutes les gares de la capitale, de semblables régiments s'empilaient dans d'autres fourgons noirs, pâture intellectuelle de la France dont vont demain se repaître des millions d'affamés : ouvriers regagnant les chantiers, employés, commerçants, rentiers, tous vont se précipiter sur ce « pain de l'esprit » ; tous vont demander à leur conseiller habituel l'opinion qu'ils devront professer — au moins pour la journée. — Que de gens ne pensent que *par leur journal*, et par conséquent que *comme leur journal* !

L'autorité de ce qui est *imprimé* ! quelle force, quelle puissance que cette suggestion quotidienne, que ce clou enfoncé chaque jour dans des millions de crânes !

Ah ! si la *Presse* voulait prendre en mains cette cause sacrée de la tempérance ! si elle se mobilisait en masse pour cette guerre à l'alcool ! ce serait tôt fait de l'ennemi qui menace d'anéantir notre pays !

Espérons ! Une telle croisade ne peut être que l'œuvre du temps !

Déjà quelques-uns des chefs de cette puissante armée sont acquis à notre cause : *Le Temps*, *le Journal*, *le Figaro*, *la Justice*, *l'Intransigeant* et d'autres que j'oublie, ont publié sur ce fléau social des pages qui ne pouvaient manquer d'être éloquentes étant signées *Coppée*, *Claretie*, *Tolstoï*, *Rocheport*, *Geffroy*, *Jean de Paris*, etc., etc.

L'exemple de ces grands frères sera suivi, nous l'espérons, par tous les illustrés populaires dont les enluminures — si suggestives sur les esprits simples — ornent chaque semaine la demeure des ouvriers des villes et des campagnes, car c'est dans ces classes que le fléau recrute le plus grand nombre de ses victimes.

Sur ces rudes écorces cérébrales endurcies par les préjugés, il faut frapper plus souvent que fort et surtout il faut frapper *juste*.

Les meilleures intentions ne peuvent ici, en aucune façon, tenir lieu de compétence. Je sais tels articles écrits dans le louable désir de combattre l'alcoolisme qui vont juste à l'encontre du but de leur auteur.

De tels auxiliaires sont dangereux ; mieux vaudrait un sage ennemi.

Pour s'opposer utilement à l'effort d'un adversaire il faut, avant tout, connaître exactement sa nature et sa force. C'est ce que ne me paraît pas avoir bien compris M. le vicomte d'Avenel, dans l'étude qu'il a consacrée dans *la Revue des Deux-Mondes* à la question de l'alcoolisme, étude analysée récemment dans *la Vie scientifique*. Son optimisme « d'homme du monde » qui trouve *qu'on a exagéré les méfaits de l'alcool*, ne peut provenir que d'une insuffisance de documentation. Il n'y a pas ici d'appréciation personnelle à émettre : les chif-

fres sont là avec leur brutale franchise. Il suffit de jeter les yeux sur les statistiques publiées dans ces dernières années pour se convaincre de l'étendue des ravages exercés chez nous, dans le domaine social et économique, par le fléau de l'alcoolisme.

Le même défaut de compétence — j'allais dire la même légèreté — mais le mot sonnerait mal aux oreilles d'un rédacteur de grande revue, apparaît encore lorsque M. d'Avenel aborde le côté physiologique de la question.

Reprenant — du bout de sa plume — les expériences du Dr Laborde (inoculations extra-veineuses d'alcool à des animaux), l'auteur de l'article avance que *ce qu'on introduit dans la circulation peut être dangereux, et, si on l'introduit dans les aliments, peut être inoffensif.*

Le fait est possible — tout en demandant à être vérifié — mais ne peut être vrai qu'à une condition : c'est que ces substances nuisibles pour le sang et les parois vasculaires *soient transformées par l'acte digestif; or, cela n'est pas pour l'alcool.*

La science, en dépit de sa banqueroute, l'a démontré péremptoirement.

L'hypothèse toute gratuite de M. d'Avenel est d'ailleurs infirmée par les expériences du Dr Lancereaux, qui a alcoolisé de jeunes animaux en introduisant de faibles proportions d'alcool dans leur nourriture journalière et est arrivé ainsi à arrêter l'accroissement de ces animaux.

« Il n'y a qu'un remède, conclut M. d'Avenel, à l'alcoolisme : *c'est de diminuer la consommation de l'alcool.* » Je suis parfaitement d'accord sur ce point avec le rédacteur de la *Revue*, et M. de La Palisse se fut certainement rangé à cet avis; — mais nous différons sensiblement sur les moyens à employer pour obtenir cette diminution. M. d'Avenel affirme que le *seul moyen* de l'obtenir est de *renchérir l'alcool.*

C'en est un, assurément, — d'une efficacité plutôt douteuse, à mon avis, — mais je suis assuré de n'être pas le seul dans cette assemblée en affirmant qu'il est d'autres procédés d'une portée bien autrement considérable.

Ce moyen, le président de l'U. F. A. l'a dit éloquentement : c'est d'organiser la grève contre l'alcool; c'est de s'adresser à la *Raison*, au *Patriotisme* du buveur, et, une fois sa raison éclairée, de lui mettre en main l'arme toute puissante de l'engagement d'abstinence librement consenti. Obtenez de tout Français raisonnable qu'il renonce pour toujours à l'usage d'une boisson qui ruine sa santé et mène le pays à sa perte, et le poison pourra couler impunément dans tous les ruisseaux, nul ne songera à se baisser pour en prendre.

Ce résultat — encore éloigné — sera obtenu lorsque les organes de la Presse — sans distinction de parti — auront compris l'importance et l'utilité de leur rôle dans cette lutte qui intéresse à un si haut point l'existence de notre pays, et ce rôle bienfaisant de la Presse, j'ai pensé, Messieurs, qu'il appartenait au Congrès de le lui signaler.

**M. le Président** dépose sur le Bureau le mémoire de M. l'abbé Rossé, rédacteur du *Réveil suisse*, sur le même sujet.

### Avantages de la presse antialcoolique

Après les Sociétés de tempérance, un des moyens les plus efficaces pour détruire l'ivrognerie, c'est la presse antialcoolique.

Le journal, de nos jours, a une très grande influence sur notre vie de chaque jour. Chacun a une teinte plus ou moins grande d'instruction, et chacun veut lire et avoir son journal.

Le livre et même la brochure, c'est trop long, trop sérieux pour la plupart des hommes; ils réclament une attention trop prolongée et un temps trop considérable. Le journal, au contraire, est court, varié, raconte des faits récents, revient à jours fixes. C'est un ami fidèle et sans fierté; il entre, sous la même forme, tient le même langage dans la chaumière et au château. Il reste avec nous, il nous cause, nous répète à souhait ce que nous désirons entendre de nouveau; en un mot, il nous forme et souvent même nous transforme. Après cela il nous est facile de concevoir quelle immense influence le journal antialcoolique exerce dans la famille et sur l'individu.

Un profond penseur de notre temps, E. Hello, nous dit à propos de la presse périodique: « Le journal a cette puissance qui vient de la familiarité; il parle aux hommes de tout près, comme un ami qui vient dîner chez vous et dont la conversation est d'autant plus pénétrante qu'elle est moins apprêtée. Ainsi s'explique la laveur du journal. »

De nos jours, l'Etat fait des sacrifices énormes pour conjurer les fléaux et les épidémies, les accidents et les maux de toutes sortes. Mais, pour détruire le plus grand fléau de notre temps, l'alcoolisme, qui compromet la vie physique et morale, qui attaque la société tout entière, il est reconnu qu'on ne fait pas assez, et qu'on ne comprend pas encore toute la gravité du danger. Et cependant, si l'Etat faisait de plus grands sacrifices pour la destruction de l'ivrognerie par la presse, les résultats obtenus pour le bonheur de la patrie, auraient cent fois plus de valeur que ceux de beaucoup d'autres efforts qu'on aurait faits dans le même but.

Pour tuer l'ignorance du peuple, détruire ses préjugés sur l'alcool, il faut répandre des brochures courtes, claires, saisissantes, instructives, simples; elles feront pénétrer partout la lumière et des notions justes et exactes. Malheureusement, il arrivera que souvent ces brochures seront dédaignées, oubliées, perdues.

Ce qu'on ne dédaignera pas toujours, ce qu'on n'oubliera pas, c'est le journal, parce qu'il revient périodiquement. Le journal change, et nous changeons aussi: aujourd'hui, il nous agace et nous importune; demain, nous serons mieux disposés, il nous reviendra tout frais, tout

pimpant, tout attrayant. Alors nous le liron, il nous intéressera, et, une fois que nous aurons senti qu'il nous a fait du bien, nous l'aimons et nous en ferons un fidèle compagnon et notre meilleur ami.

Des lutteurs de marque contre l'alcool, des docteurs spécialistes distingués nous citent des faits nombreux et frappants, où l'on voit que des ivrognes invétérés ont été guéris par la presse antialcoolique. Ces derniers rejetaient d'abord avec mépris les écrits qui condamnaient leur passion favorite ; puis, graduellement, ils consentaient à faire quelques lectures à contre-cœur ; et, finalement, captivés par la force de la vérité, qui conserve toujours ses attraits pour l'homme, ils finissaient par lire avec avidité et se convertissaient.

Le docteur Bergeret nous dit qu'il vit arriver un jour dans son cabinet un homme d'environ 35 ans qui lui dit : « Monsieur, j'ai fait un trajet de quinze lieues pour venir vous remercier. Je courais à ma perte en me livrant sans mesure à l'usage du vin et des liqueurs ; ma santé, ma fortune, la paix et le bonheur de ma famille s'en allaient rapidement. Un heureux hasard a fait tomber votre livre entre mes mains. Les premières pages m'ont frappé ; à chaque instant, en les lisant, je sentais un frisson courir dans mes veines. J'ai parcouru avidement tout le volume, et quand je suis arrivé à la fin une révolution s'est faite dans tout mon être. J'ai dit un adieu éternel à l'ivrognerie. Une volonté ferme m'a aidé à tenir ma résolution, et je m'en suis si bien trouvé que j'ai envisagé comme un devoir de venir vous remercier : c'est votre livre qui m'a sauvé, ainsi que ma famille, du gouffre vers lequel je marchais.

Voilà comment la presse antialcoolique transforme une famille entière, en guérissant son chef. Et si un livre a fait cette merveille, le journal l'accomplira plus facilement et plus sûrement encore. A ce sujet, qu'on nous permette de reproduire la lettre suivante qui nous a été adressée par une bonne mère de famille, abonnée au *Réveil suisse* :

« J'ai l'honneur de vous envoyer mon abonnement au *Réveil suisse* par un mandat postal, et je profite de la circonstance pour vous féliciter de votre entreprise contre l'alcoolisme, et surtout pour vous remercier du bien que votre publication a fait dans ma famille.

» Depuis bien des années déjà, mon mari était dominé par la passion abrutissante de l'eau-de-vie. Nous avions beaucoup à souffrir, mes enfants et moi, de ses orgies et de ses grossièretés. Souvent, pendant l'ivresse, il nous frappait et nous chassait même du logis ; cependant quand il est à jeun, c'est l'homme le plus aimable et le plus affectueux du monde.

» Plusieurs fois, quand je le voyais bien disposé, j'en ai profité pour lui montrer combien la boisson le rendait malheureux ainsi que toute sa famille. Il m'écoutait avec bienveillance, mais ne répondait rien. Souvent j'espérais que son affection pour sa famille lui ferait changer de vie, mais toujours mes espérances étaient déçues.

» Quand votre *Réveil* a paru, je lui ai demandé la permission de m'abonner ; il m'a répondu avec humeur : tu feras ce que tu voudras, mais je te déclare d'avance que je ne le lirai pas ; n'essaie même jamais de me le présenter.

» Que faire ? me disais-je ; dans le fond, c'est pour lui que je m'abonne, et s'il ne le lit pas, ma démarche aura été inutile.

» Néanmoins, je me suis abonnée. Les premiers mois, mon mari ne regardait pas même le *Réveil*. Une fois ou l'autre, mes enfants lui montraient la gravure représentant un malheur causé par l'ivrognerie. Le père regardait furtivement et ensuite détournait la tête.

» Au bout de quelques mois, mon mari consentit à entendre, pendant les repas, quelques traits d'alcoolisme puisés dans le *Réveil* et racontés par mes enfants ou par moi. A la fin même, pour savoir les choses avec précision, il lisait le journal.

» Petit à petit, je remarquai que cette lecture le rendait pensif. Il s'enivrait moins souvent, nous témoignait plus d'affection ; et, maintenant, sans être encore un modèle de sobriété, il a renoncé complètement à l'usage de l'eau-de-vie. Il est encore quelquefois un peu pris de vin, mais cela arrive rarement, et j'espère fermement que votre *Réveil* achèvera l'œuvre de sa conversion.

» Mes enfants se joignent à moi pour vous remercier des excellents effets de votre journal sur le père et le mari qui commence à ramener le bonheur et la paix dans la famille. »

L'ivrognerie est une aberration de l'esprit qu'on ne guérit pas avec des lois et des pénalités, nous dit un docteur éminent, et l'Etat tout seul n'y peut rien. Il est vrai que tous les moyens sont bons : préventifs et curatifs. Mais si on n'agit pas sur le moral, sur l'intelligence, le cœur et la volonté ; si on ne détruit pas les préjugés sur l'alcool, par la presse antialcoolique, il sera impossible de lutter efficacement. Et pourquoi cela ? Parce qu'il y a des hommes influents, des journaux importants qui prônent et recommandent l'alcool, en étalant partout ses bienfaits mensongers et ridicules.

C'est donc un devoir pour tout citoyen, pour tout chrétien de soutenir, de favoriser et de répandre la presse antialcoolique. Il est nécessaire de former des convictions solides et vraies en déracinant partout les préjugés. La chose ne sera pas si difficile qu'on se l'imagine, car, aujourd'hui, chacun veut avoir son journal, chacun se réjouit de voir le facteur lui présenter des nouvelles à consulter, des inconnus à dévisager. Il faut profiter de cette avidité universelle de lecture et la diriger en partie contre l'alcoolisme.

On voit avec plaisir des directeurs de fabriques, d'usines et autres établissements, faire de grands sacrifices pour le bien-être de leurs ouvriers. Quelques-uns ont aussi compris que le plus grand bien qu'ils puissent faire à leurs subordonnés, c'est de les préserver de l'ivrognerie, et pour cela ils leur ont payé des abonnements à des journaux antialcooliques. Ce bienfait devrait être plus général, et, dans tous les



milieux, on aimerait voir, à la portée de tout le monde, les principaux journaux du pays contre l'ivrognerie. Ceux-ci, insensiblement, feraient disparaître l'habitude de la boisson, l'amour du cabaret, les querelles, etc., pour ramener partout le travail, l'ordre, le bonheur et la paix.

Ces journaux ont, en général, une allure si simple, si modeste, si désintéressée, qu'ils peuvent se présenter partout. Ils coûtent si peu en comparaison des autres publications, et l'argent qu'on déboursa pour leurs frais d'existence rapportera 100 et même souvent 1000 pour un, car le bonheur de la famille a une valeur inappréciable. Appelez-les donc dans vos foyers, pères de famille; et vous, mères dévouées, lisez-les et surtout faites-les lire à vos enfants. Alors, petit à petit, votre intérieur se transformera: au lieu du cabaret, on aimera le foyer de la famille; au lieu de l'huissier et des ventes forcées, on aura un carnet d'épargne; au lieu des querelles, des rixes, on aura la paix, et au lieu de la paresse, on verra régner le travail et l'activité.

**M. le Président** dépose sur le Bureau une note de M. W. Monod, pasteur à Rouen, *sur la propagande par les affiches antialcooliques*. Ce mémoire est accompagné de types d'affiches et d'une brochure que les Congressistes pourront examiner à loisir à l'exposition du Congrès.

### « L'Alcool voilà l'ennemi ! »

PAR M. W. MONOD

Au nom de la *Société française de la Croix Bleue*, j'ai l'honneur de présenter au Congrès antialcoolique un placard illustré contre l'absinthe, dû au pinceau exercé de M. Frédéric Christol, et sorti des presses de la maison Berger-Levrault. Ce tableau de propagande, qui mesure 90 centimètres sur 130, est une véritable œuvre d'art.

L'affiche est rédigée de manière à servir, indistinctement, tous les ennemis de l'alcool, soit qu'ils recommandent l'abstinence partielle, soit qu'ils préconisent l'abstention totale à l'égard des boissons distillées ou fermentées.

Déjà elle a trouvé son chemin dans un grand nombre d'écoles: nous la voudrions dans les usines, les mairies, les casernes et dans les gares en particulier.

Si notre placard trouve un rapide écoulement, il ne sera que le premier d'une série.

En même temps, nous sommes heureux d'annoncer au Congrès qu'un complet succès a couronné notre entreprise de placards trimestriels contre l'alcoolisme. Nous en avons réuni la collection dans une brochure intitulée: *Pour la Patrie!* véritable traité de propagande à bon marché.

L'efficacité de la réclame n'est plus à démontrer, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On ne voit pas pourquoi la réclame en faveur de la santé et de la moralité aurait moins d'urgence que la réclame en faveur de la maladie et de la débauche.

Nous devons viser à l'affichage sur verre dans les colonnes lumineuses, à l'affiche peinte sur les murs, au placard ambulant monté sur roues ou à dos d'hommes : bref, nous sommes décidés à être aussi persévérants, aussi envahissants, aussi irritants par nos obsessions tenaces, que les prôneurs de poisons.

Nous espérons que le Congrès de Paris marquera un pas décisif, en ce qui regarde l'affichage antialcoolique. Si le Parlement, ou la Presse, ou l'Opinion, ne sont pas en notre pouvoir, emparons-nous, au moins, hardiment, de la voie publique : c'est notre droit et partant, notre devoir.

#### PIÈCES ANNEXES

1<sup>e</sup> Le placard illustré de M. Christol. — Prix 1 fr. 25, sans les frais de port. (Il a été tiré 40 exemplaires sur papier entoilé, à 3 fr. pièce).

2<sup>e</sup> Le placard trimestriel d'avril 1899 (n<sup>o</sup> 12 : *Savez-vous !*)

3<sup>e</sup> La reproduction de ce placard, en format prospectus, pour la distribution. (1 franc le cent, franco).

4<sup>e</sup> La collection des affiches réunies en brochure : *Pour la Patrie !* (1 fr. 60 les vingt exemplaires, franco).

**M. Nathan**, éditeur à Paris, donne lecture d'une note sur les *bibliothèques municipales et l'antialcoolisme*.

#### Les bibliothèques municipales et l'antialcoolisme

Dans la plupart des grandes villes et en particulier à Paris, les bibliothèques municipales de prêt de livres à domicile et de lecture sur place, sont d'un accès très difficile. Il faut une véritable volonté, un désir bien déterminé de s'y rendre pour ne pas être découragé par les étages à monter, par les couloirs à traverser pour arriver à ces bibliothèques.

Il serait d'un intérêt puissant pour la lutte antialcoolique que ces bibliothèques soient mises à la portée immédiate des lecteurs, c'est-à-dire installées dans des rez-de-chaussée donnant sur la rue, et qu'elles soient éclairées largement et luxueusement afin de faire une concurrence heureuse aux marchands de vin dont les lumières attirent les ouvriers rentrant de leur travail.

En conséquence nous proposons le vote de ce vœu :

Le Congrès attire l'attention des conseils municipaux des grandes villes et en particulier de Paris, sur le nécessité urgente de mettre les bibliothèques municipales de prêt et de lecture à la portée immédiate

des gens de bonne volonté et les invite à voter les fonds nécessaires pour opérer les transformations indispensables.

**M. le Président** donne la parole à M. Brun, inspecteur primaire, pour son rapport sur le rôle de la lecture dans la lutte contre l'alcoolisme.

### Rôle de la Lecture dans la Lutte contre l'Alcoolisme

Pour résister au fléau de l'alcoolisme, qui menace de détruire les forces vitales de notre race, on a mis en œuvre les moyens les plus divers; on a demandé secours aux pouvoirs publics et à l'initiative privée qui semble sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, plus féconde et surtout plus rapide; enfin on a fait appel à l'école et aux œuvres post-scolaires pour préserver de la contagion les jeunes générations destinées à préparer l'avenir de la France. Parmi les moyens préconisés, les uns sont d'ordre intérieur et tendent à modifier l'état d'âme du sujet atteint, les autres sont d'ordre tout extérieur, et destinés à soustraire le sujet à la contagion ou à l'attraction fatale; d'autres enfin réunissent le double privilège de ces deux modes d'action et, à ce titre, sont particulièrement efficaces et précieux. Parmi les moyens qui rentrent dans cette dernière catégorie, il en est un dont on n'a peut-être pas suffisamment compris la valeur et tiré tout le parti désirable, c'est la *Lecture*.

Il est facile de montrer combien, au point de vue psychologique aussi bien qu'au point de vue matériel et pratique, la lecture peut être un instrument de combat de premier ordre contre l'alcoolisme.

*I. Valeur psychologique de la Lecture comme élément de lutte.* — Pour mettre en pleine lumière le rôle de la lecture, soit comme moyen curatif, soit comme moyen prophylactique, étudions avec quelque attention l'état psychologique de l'alcoolique.

Une première constatation montre que l'alcoolisme ne constitue un danger que le jour où il est devenu une habitude chez l'adulte; c'est donc comme tel qu'il nous faut le considérer. Nous savons assez, contrairement à ce qu'on pense dans le public, que l'alcoolisme ne commence pas seulement le jour où les premiers accidents apparaissent; ceux-ci sont consécutifs à un état général qui a duré plus ou moins longtemps et pendant lequel l'habitude s'est sournoisement introduite et développée, de telle sorte qu'il n'est plus possible de la déloger sans une lutte sérieuse. Cette habitude est particulièrement dangereuse et tyrannique parce qu'elle modifie complètement l'état psychologique du patient créant dans l'esprit de l'alcoolique un véritable état de monodéisme qui devient vite fatal. Il est curieux d'observer comment l'idée fixe de la boisson s'implante dans l'esprit du buveur et exerce sur lui une suggestion de plus en plus forte. Les progrès de

cette conquête sont assez faciles à suivre : tout d'abord c'est la simple tendance agréable de satisfaire l'appétit de la soif ; puis le souvenir du plaisir éprouvé éveille l'idée du moyen propre à le produire ; à son tour, cette idée devient prédominante et pousse à sa réalisation. Dès lors le cas s'aggrave : ce qui n'était qu'une inclination naturelle et nécessaire devient une véritable passion et, sous l'influence de la mémoire et surtout de l'imagination, il se produit dans l'esprit une sorte de vertige moral détruisant tout l'équilibre de nos tendances en faveur de ce désir unique devenu prépondérant. Cette passion ainsi produite crée à son tour un besoin impérieux et périodique, qui n'est point sujet, comme la faim, à une satiété momentanée, peut se satisfaire presque à tout instant et ne tarde pas à devenir exclusif : en résumé l'alcoolisme est une habitude passionnelle, qui détermine dans le sujet un besoin prédominant et exclusif.

Voilà l'ennemi que nous devons combattre, ennemi d'autant plus redoutable qu'il cache ses origines sous un besoin naturel, grandit presque avec notre assentiment et n'apparaît avec tous ses dangers qu'au moment où il est déjà tout-puissant : à peine lui avons-nous donné un pas chez nous qu'il en a vite pris quatre et davantage. Que faut-il pour organiser la défense ? Dresser en face de cette habitude, comme une digue préservatrice, une habitude antagoniste d'un autre ordre, puisque les semblables se détruisent par les semblables ; pour résister à l'habitude de boire créons dans l'individu l'habitude de lire.

Mais, dira-t-on, pourquoi choisir celle-ci d'allures si calmes et si paisibles, plutôt que telle ou telle autre qui semblait plus combattive ? Ne nous laissons pas tromper par son apparence inoffensive, je dirais même par son inertie ; elle a en elle des ressources que nous ne soupçonnons pas et dont nous ne savons pas assez tirer profit. Pour lutter d'abord contre cet état de monodéisme qui rend si dangereuse la suggestion alcoolique, nous ne saurions trouver de meilleur auxiliaire ; si le cerveau de l'ivrogne est comme une salle obscure où ne scintille que la lueur blafarde d'une seule idée, la lecture est seule capable d'y faire briller une lumière éclatante. A chaque instant l'attention du lecteur est proménée sur des objets extrêmement divers ; dans sa conscience comme un kaléidoscope défilent des idées multiples éveillant une foule de sentiments, de désirs, de résolutions même : autant de facteurs qui entreront en lutte contre la prédominance de l'idée exclusive, produiront un arrêt, si léger soit-il, dans la périodicité du besoin et tendront à rétablir dans cet esprit un équilibre d'abord simplement momentané, mais qui deviendra de plus en plus facile et durable.

N'oublions pas en effet que la Lecture a le merveilleux pouvoir de nous faire sortir de nous-même, de nous arracher pour un moment à nos préoccupations, à nos chagrins, et c'est avec raison qu'un grand écrivain a pu dire qu'il n'avait jamais éprouvé de tristesses qu'une heure de lecture n'ait suffi à dissiper ; bien plus, elle atténue même

nos souffrances physiques et suspend jusqu'à nos besoins. L'homme qui lit est pour ainsi dire aliéné de soi, sa personnalité semble s'effacer et son imagination accaparée par les péripéties du récit n'a plus la force de se soustraire à ce déploiement d'activité si spontané et si séduisant. La lecture nous apparaît donc comme un admirable instrument de lutte contre une passion dont la caractéristique est de confisquer à son profit le travail de l'imagination et d'absorber l'esprit dans une seule idée.

La lecture offre d'autres avantages appréciables qui la rendent facilement utilisable et sur lesquels nous n'avons guère besoin d'insister.

En premier lieu, elle n'exige ni efforts, ni dépenses. C'est, il faut l'avouer une sérieuse recommandation pour un remède lorsqu'on peut l'employer sans difficulté et surtout lorsqu'il ne coûte rien : l'avantage, dans ce cas particulier, est d'autant plus précieux qu'il est destiné à la portion la plus pauvre de la société pour qui la dépense la plus minime serait un obstacle presque toujours insurmontable.

Bien plus, loin de présenter quelque difficulté d'utilisation, le remède est même agréable ; les médecins, qui ont à soigner des enfants ou des clients difficiles ont pris l'habitude de faire envelopper les drogues bienfaisantes dans un véhicule de saveur douce chargé d'en supprimer l'amertume ; ici c'est le remède lui-même qui est agréable. Si fermés à toute jouissance esthétique qu'on suppose les esprits des malheureux qui chaque jour succombent à l'alcoolisme, ils sont encore accessibles à l'agrément de la lecture, ils dévorent leur journal jusqu'aux annonces et les récits de voyage, de chasse ou de guerre, les enchantent comme de petits enfants.

D'autre part, la lecture est à la portée de tous ; mais malheureusement en France, c'est en principe seulement qu'il en est ainsi car dans la pratique il s'en faut que tous les lecteurs trouvent les livres qu'ils désirent. Nos bibliothèques populaires sont ou inaccessibles à force de réglementation, ou à l'état embryonnaire et nos bibliothèques scolaires, dans lesquelles cependant un mouvement progressif semble se dessiner, sont loin de répondre aux besoins, encombrées qu'elles sont de vieux bouquins illisibles ou de volumes trop élevés et sans intérêt pour leur public, envoyés dormir là le plus souvent par le Ministère, qui semble épuiser en leur faveur un vieux stock d'invendus ou de laissés pour compte de librairie.

Qu'on ait le courage de le dire hautement à tous les degrés de la hiérarchie et cette lacune sera vite comblée.

Enfin la lecture agit contre le malade sans attirer l'attention sur le mal. On a reproché parfois, avec quelque raison, à la campagne anti-alcoolique de produire, dans certains cas particuliers, des effets contraires à son but en évoquant dans l'esprit des adultes des images, en y éveillant des idées qui sans elle n'y auraient jamais pénétré. La lecture au contraire est un dérivatif d'un ordre spécial qui donne des résultats bienfaisants sans être obligée d'attirer l'attention sur le

fléau qu'elle combat, sans mettre en lumière les tares et les vices de l'humanité : elle fait une heureuse diversion sans contre-partie mauvaise et ce qu'elle gagne sur la funeste tendance est tout profit pour l'individu et la société.

II. *Valeur pratique de la Lecture comme élément de lutte.* — Mais la lecture n'agit pas seulement comme agent psychologique pour modifier l'état d'âme du sujet, elle a aussi un rôle comme agent matériel pour diminuer le temps pendant lequel l'adulte reste exposé à l'attirance fatale. Ce n'est un mystère pour personne que l'homme inoccupé est exposé aux pires tentations ; mais le travailleur ne l'est pas moins, qui après son labeur quotidien éprouve le besoin d'un relâchement et d'un réconfort ; l'alcool semble lui offrir l'un et l'autre ; le café l'attire par ses glaces, ses lumières, son installation confortable qui jure avec la médiocrité du logis : dès lors la tentation est trop forte et la proie est facile à conquérir. Il faut le reconnaître, il y a dans la vie de l'ouvrier des heures louches où, s'il n'est pas retenu à la maison par des affections de famille, s'il ne sait pas s'y créer des distractions saines et agréables, il doit devenir fatalement la victime du cabaret ou du café, et cela est également vrai pour les travailleurs des campagnes et ceux des villes. Les uns et les autres, le dimanche, par suite de l'inaction forcée, se trouvent en quelque sorte désarmés ; en admettant même qu'ils profitent, quand le temps le permet, des heures de l'après-midi pour faire une promenade en famille, ils restent livrés à eux-mêmes au moment où la mère rentre au logis pour faire reposer les enfants ou préparer le repas du soir : c'est l'heure fatidique qu'on appelle si justement à Paris « l'heure verte », où la tentation guette l'ouvrier qui songe à la possibilité de retrouver les camarades au café, de s'y distraire un moment. S'il n'a rien pour le retenir, s'il cède une fois, l'habitude est vite prise et dès lors l'échappée du dimanche ne lui paraîtra plus suffisante, il abandonnera chaque soir la maison et souvent même, avant de dîner, au sortir de l'atelier, il entrera faire sa station coutumière auprès de la table de marbre ou du comptoir d'étain. Si au contraire il trouve, le dimanche, à tuer cette heure d'inaction sans bourse délier dans une bibliothèque librement ouverte, attirante d'aspect, bien éclairée, chaude l'hiver, où il pourra se délasser dans la lecture d'un roman d'aventures, d'un récit de voyages, de chasse ou de guerre, ou simplement en regardant les gravures d'un journal illustré (on ne se figure pas en effet combien ces grands enfants ont gardé le goût des images), s'il a la possibilité d'emporter au logis un livre qui lui servira de compagnie, alors il ne songera pas à désertir le foyer et comme il y restera plus longtemps, il le voudra plus confortable et plus coquet. Ainsi, autant d'heures de prises par la lecture, autant de gagnées sur les stations à l'auberge et au café. Ajoutons que l'amour de la lecture est une tendance comme une autre : à mesure qu'on la satisfait, elle

prend une intensité plus grande et chez certaines natures sensibles ou douées d'une imagination vive, elle ne tardera pas à acquérir une force égale et même supérieure à certaines passions.

On commettrait donc une faute grave en négligeant un auxiliaire aussi important dans la lutte contre l'alcoolisme; mais si efficace que doit être la lecture, encore faut-il l'organiser de façon à ce qu'elle soit en mesure de rendre les services qu'on attend d'elle. Malheureusement, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous sommes laissés devancer par les étrangers et tandis qu'en France, et même à Paris, l'œuvre des bibliothèques populaires est toute entière à reconstituer, la Suède, l'Angleterre, les Etats-Unis ont, dans la plupart des grands centres, des bibliothèques admirables, accueillantes, largement ouvertes sur la rue, vraiment faites pour les lecteurs populaires. Nous avons donc une tâche sérieuse à entreprendre pour nous mettre sur ce point au niveau des autres peuples et notre effort doit porter à la fois sur les bibliothèques populaires et sur les bibliothèques scolaires qui en tiennent lieu dans nos campagnes.

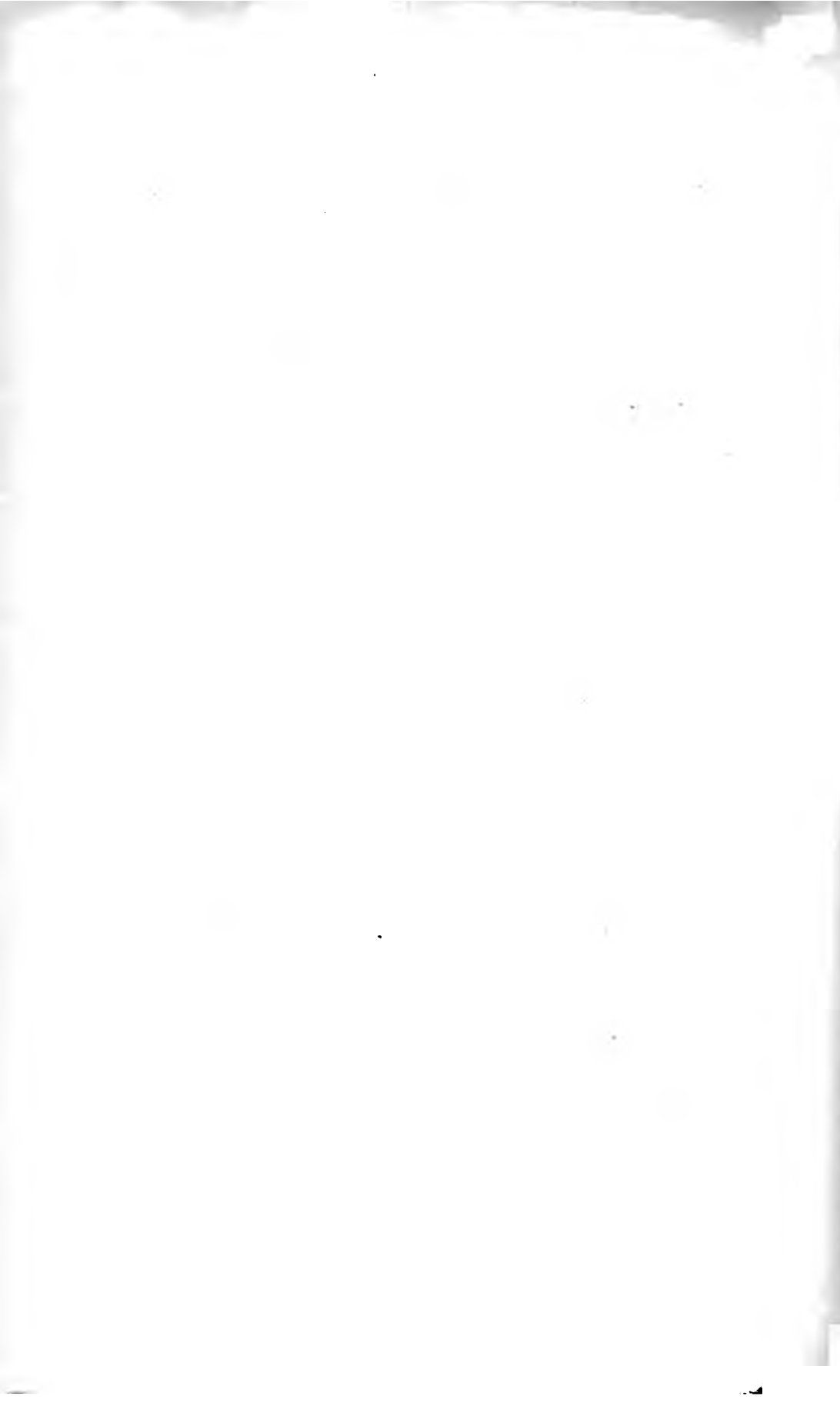
Ceci n'est plus qu'une affaire d'organisation; l'essentiel était de prouver que la lecture peut jouer un rôle de préservation sociale dans la lutte contre l'alcoolisme et nous croyons avoir montré qu'elle est capable d'agir, soit comme moyen prophylactique, soit comme moyen curatif, en exerçant sur le sujet une influence psychologique antagoniste au besoin de boire et en diminuant le temps pendant lequel il subit l'attraction de ce besoin devenu par l'habitude prédominant et exclusif.

**M. le Président** déclare que l'ordre du jour est épuisé. Après avoir remercié les divers orateurs et rendu un hommage mérité au très haut intérêt, à la très grande variété des travaux dans la 3<sup>e</sup> Section, ainsi qu'à l'excellente discipline qui n'a cessé de régner au cours des débats, il lève la séance.

---

# APPENDICE





## Des remèdes à l'alcoolisme <sup>1</sup>

PAR EM. CAUDERLIER

Ancien Secrétaire général de la *Ligue patriotique belge contre l'alcoolisme*

On a longuement et à bien des reprises exposé les maux de l'alcoolisme. La tâche est malheureusement aisée ; les maux sont si évidents, ils atteignent tant de malheureux autour de nous, ils créent tant de misères que tout le monde est frappé de l'étendue et de la profondeur du mal.

Nous ne nous arrêterons donc pas à essayer de le décrire une fois de plus, notre tâche est autre et plus difficile. Il s'agit d'examiner froidement et à la lumière des faits quel a été, quel est encore l'effet des remèdes qu'on a essayé de lui opposer.

Ces remèdes sont divers ; chacun a sa panacée et d'ordinaire la présente avec d'autant plus de conviction, qu'il est plus étranger à la question.

Pour l'un, c'est le débit des boissons qu'il faut frapper. Ils sont trop ! diminuez-en le nombre résolument, vous couperez le mal dans sa racine.

Pour un autre, c'est au contraire l'alcool même qu'il faut frapper, en le surtaxant de façon à le rendre inaccessible, ou peu s'en faut, à la masse des consommateurs.

Pour un troisième, le mal est dans les impuretés dont l'alcool est chargé ; on le boira impunément à condition qu'il soit bien rectifié et cette solution satisfera tout le monde : les mastroquets et les distillateurs, les buveurs passionnés et le trésor public, auquel on promet en France un demi milliard tous les ans pour son lot.

Pour un quatrième clan, qui compte beaucoup de partisans il faut recourir à un dérivatif. Le vin et la bière, à bon marché disent-ils, chasseront l'alcool. Et leur remède est le dégrèvement des boissons hygiéniques.

Pour d'autres encore, il n'y a que la propagande par la persuasion qui puisse faire refluer l'alcool. Imitons les Anglais disent-ils, multiplions les sociétés de tempérance, faisons appel à la conscience individuelle, convertissons les buveurs un à un, l'œuvre sera de longue haleine mais les résultats en seront assurés.

Chacun a son remède, plus ou moins bénin, mais toujours efficace à en croire ses promoteurs. Par une inconséquence, d'ailleurs bien

<sup>1</sup> Ce mémoire est le résumé des idées exposées par l'auteur à la 2<sup>e</sup> Section, 3<sup>e</sup> séance. Voir page 450 du vol. II (discussion sur les *Monopoles*) où le présent mémoire trouve sa place naturelle.

naturelle, ceux-ci se demandent rarement si le remède n'a pas déjà été expérimenté et si le résultat justifie l'engouement avec lequel ils le vantent.

Est-il rien de plus fréquent, par exemple, que d'entendre dire : le mal tient au trop grand nombre de débits, réduisez-les de moitié et l'on ne tardera pas à en voir les bons effets. Mais si on demande ce qui justifie cette opinion, quelles expériences sociales on peut invoquer pour la soutenir, ses promoteurs ne trouvent guère à répondre que ces mots : « Mais le bon sens l'indique ! »

Ils semblent ignorer que des essais en grand, nombreux, probants, ont été faits du remède qu'ils prônent ; ils ignorent encore plus profondément qu'aucun de ces essais n'appuie leur thèse. Nous allons les énumérer et en faire le rapide historique :

### *De la diminution du nombre des débits*

Cinq pays sont proéminents dans la lutte contre l'alcool : l'Angleterre, les États-Unis, la Hollande, la Norvège et la Suisse.

L'Angleterre légifère contre le mal depuis le commencement de ce siècle. Or, la commission nommée en 1878 par la Chambre des lords, pour étudier ces lois et leurs résultats, dit :

« L'augmentation de l'ivrognerie peut être en grande partie attribuée à l'élévation rapide des salaires, à l'amélioration qui s'est produite dans la manière de vivre de la classe ouvrière, et pour une faible partie aussi, au fait que les logements des ouvriers manquent du confort nécessaire.

« Le nombre des public-houses n'a aucune corrélation avec les portions que prend l'ivrognerie<sup>1</sup>. »

A l'appui de la thèse du comité que le nombre des débits n'a pas d'influence, ajoutons que d'après la statistique il y avait en 1881-83 :

|            |                               |            |                      |                |
|------------|-------------------------------|------------|----------------------|----------------|
| Angleterre | : 565 débits par 100.000 hab. | consomm. : | 2.95 litres par tête | } alcool à 50° |
| Ecosse     | : 345 — — — —                 | :          | 7.95 — — — —         |                |
| Irlande    | : 357 — — — —                 | :          | 4.54 — — — —         |                |

donc l'Ecosse, avec près de moitié moins de débits, consomme beaucoup plus du double, et l'Irlande 50 % de plus.

« Le nombre des public-houses, ajoute le rapport, n'est pas décisif, parce qu'il faut prendre en considération le fait que, bien que leur nombre diminue, beaucoup de ces établissements ont pris plus d'extension, tant quant aux locaux qu'à la variété des boissons. »

<sup>1</sup> Traduction française reproduite dans l'Exposé au Conseil fédéral Suisse.

Depuis que ce rapport a été rendu public, les faits ont continué à le confirmer. D'après des statistiques et des diagrammes publiés par ordre de la Chambre des communes en 1896, le Royaume-Uni avait, en 1882, 92,493 débits de liqueurs ; il n'en a plus en 1894 que 91,076<sup>1</sup>, c'est-à-dire un par 430 habitants, contre un par 370 habitants en 1882. Or, la consommation de boissons fortes a varié de moins de 1 p. c. Elle était, pour la période 1882-83, de 1.41 gallon, elle est de 1.40 gallon pour la période de 1890-93. Donc la diminution des cabarets est sans influence.

Une nouvelle commission siège depuis 1897, car l'Angleterre s'occupe, sans relâche, de l'alcoolisme. Il n'y a pas moins de dix-huit bills déposés en ce moment, devant sa Législature, tous ayant trait à la question, quinze devant les Communes, trois devant les Lords. — Dans la séance de la commission d'enquête du 3 novembre 1896 à Bradford, le colonel Moorsom, chef constable du Lancashire, déclare qu'il constate, en somme, moins d'ivrognerie là où il y a plus de débits, et interrogé par M. Caine, à propos de cette déclaration inattendue, le témoin ajoute que ce doit être probablement que les débits sont petits là où ils sont nombreux<sup>2</sup>.

En Suisse, l'enquête menée par le Bureau fédéral de statistique dans tous les pays de l'Europe et dont les résultats ont été condensés par M. Milliet, dans un rapport de tous points remarquable, aboutit après minutieux examen à la conclusion que voici :

« Souvent, aussi, on a fait valoir la réduction du nombre des cabarets comme un des moyens les plus efficaces pour restreindre la consommation de l'eau-de-vie. Mais dans le cours de notre enquête, nous n'avons rencontré que peu de données confirmant l'exactitude de cette hypothèse que l'on a presque érigée en dogme. Au contraire nous avons pu constater souvent que les conséquences fâcheuses de l'alcoolisme se manifestent particulièrement là où il existe moins de cabarets, circonstance qui s'explique par la raison que, d'une part, le nombre des cabarets n'est pas le seul facteur en cause et que, d'autre part, la consommation de l'eau-de-vie s'est rendue indépendante du cabaret et s'est parfois établie à domicile d'une façon tout spécialement pernicieuse. C'est pourquoi la réduction du nombre des cabarets, considérée en elle-même, n'a qu'une valeur restreinte pour la répression de l'alcoolisme<sup>3</sup>.

Passons aux Etats-Unis d'Amérique.

Aux Etats-Unis, on a introduit, vers 1882, le système des hautes licences. L'Etat de Nebraska commença en portant la licence annuelle-

<sup>1</sup> Il y avait, en outre, 34,520 débits de bière qui sont descendus à 31,075 en 1894.

<sup>2</sup> To the statement that he found that where there were most licensed houses, there was less drunkenness, he added, when questioned by M. Caine, that this might be because the houses are smaller where they are most numerous (*Alliance News*, 13 Novembre 1896).

<sup>3</sup> *Exposé comparatif de la question de l'alcoolisme*, par le Bureau fédéral de statistique, p. 679.

ment à 500 dollars pour les débits établis dans les localités ayant moins de 10,000 habitants et à 1,000 dollars pour les localités plus importantes. La plupart des Etats de l'Union suivirent. (M. Van den Heuvel, ministre de la justice en Belgique, donne les détails les plus précis dans sa brochure : *La lutte contre l'alcoolisme aux Etats-Unis*. Le nombre des débits de boissons se réduisit, partout, dans de fortes proportions. Quel en fut le résultat ?

D'après les statistiques publiées par le Bureau officiel des Etats-Unis, à l'occasion de l'exposition et des congrès de Chicago, la consommation des liqueurs distillées (*spirits*) a subi les fluctuations que voici <sup>1</sup> :

|       |           |      |                      |   |  |
|-------|-----------|------|----------------------|---|--|
| 1880. | . . . . . | 1.27 | gallon par habitant. |   |  |
| 1881. | . . . . . | 1.38 | —                    | — |  |
| 1882. | . . . . . | 1.40 | —                    | — |  |
| 1883. | . . . . . | 1.46 | —                    | — |  |
| 1884. | . . . . . | 1.48 | —                    | — |  |
| 1885. | . . . . . | 1.26 | —                    | — |  |
| 1886. | . . . . . | 1.26 | —                    | — |  |
| 1887. | . . . . . | 1.21 | —                    | — |  |
| 1888. | . . . . . | 1.26 | —                    | — |  |
| 1889. | . . . . . | 1.32 | —                    | — |  |
| 1890. | . . . . . | 1.40 | —                    | — |  |
| 1891. | . . . . . | 1.42 | —                    | — |  |
| 1892. | . . . . . | 1.50 | —                    | — |  |

En admettant que le recul de 1885 à 1888 fut le résultat des hautes licences (ce qui n'est pas certain, car il est probablement dû, surtout, à la dépression économique qui régnait alors), en admettant l'influence des hautes licences, au moins doit-on conclure qu'elle ne fut point durable. Dès 1890, la consommation reprenait l'ancien taux, et en 1892, elle le dépassait déjà notablement.

On vit d'ailleurs, aux Etats-Unis, ce qu'on a vu en Hollande, et ce que l'on verra partout sous le régime des hautes licences : les débits s'agrandir à mesure que leur nombre diminuait et finir, souvent, par constituer d'immenses bazars où l'on peut servir 500 à 1,000 consommateurs à la fois. Cela permet de supporter allègrement les frais généraux augmentés, les patentes majorées et supplée surabondamment aux cabarets disparus. Comme on le voit, l'ingéniosité des intérêts particuliers trompe, une fois de plus, les intentions du législateur. Et le diable n'y perd rien.

Cette expérience, très curieuse, faite par l'Amérique prouve, en tous cas, combien il est difficile de légiférer contre l'alcool, combien

<sup>1</sup> *Temperance in all nations*. New-York. 1895, p. 446.

les passions se laissent malaisément brider et sont fécondes en expédients pour retrouver leur libre expansion, combien, enfin, on fait erreur quand on croit que le simple bon sens et la logique théorique seule, sans l'étude attentive des faits, peuvent fournir des solutions à priori dans cette question si délicate et si complexe.

Tous ceux qui l'ont étudiée en reviennent de ces solutions toutes faites qui ne s'inquiètent pas assez de l'expérience et l'on peut ajouter, que la plupart, si pas tous les auteurs récents qui se sont occupés de l'alcoolisme, conviennent que la réduction du nombre des débits n'a qu'une action restreinte et fugitive. Parmi les mieux informés, citons les docteurs V. Sérieux et F. Mathieu, qui disent : (*L'alcool*, Paris, F. Alcan, p. 149) :

« Il faut conclure que si la réduction du nombre des débits n'est « pas un facteur à négliger dans la lutte contre l'alcool, elle ne peut, « à elle seule, donner des résultats importants et durables. »

Mais revenons à l'expérience. On cite la Norvège, qui a réduit, à la fois le chiffre de ses débits et sa consommation alcoolique et dont le succès dans la lutte contre l'alcoolisme, est aujourd'hui connu par toute l'Europe.

La Norvège n'a pas seulement diminué le nombre de ses cabarets, elle les a décimés et, même, sur de larges surfaces de son territoire, extirpés. La Norvège n'avait plus, en 1896, que 198 débits d'alcool dans toutes ses villes réunies et, pour toutes ses campagnes, dans l'immense étendue de son territoire, 25. Le coefficient en regard de sa population est de 1 débit par 9,000 habitants<sup>1</sup>. A ce taux, la France n'aurait plus que 4.000 (nous disons quatre mille) débits d'alcool, en tout et pour tout.

Oui, si les partisans de la diminution du nombre des cabarets consentent à la pousser jusque-là, nous leur donnons cause gagnée ! Mais, qui ne voit que cet exemple est une preuve par l'absurde qui vient ajouter à la force de notre démonstration ? Car, alors, ce n'est plus la moitié des cabarets qu'il faut faire disparaître, mais 99 sur 100, et c'est là une besogne que personne n'est d'humeur ni de taille à entreprendre.

Laissons donc de côté la Norvège, qui n'a pas pratiqué la réduction mais l'annihilation des cabarets, et voyons ce qu'a fait la Hollande.

La Hollande a fait porter tout l'effort de sa législation contre l'alcool dans le sens de la diminution du nombre des débits ; elle n'en a plus que 1 par 150 habitants, soit quatre fois moins que la Belgique que nous choisissons comme point de comparaison. En 1882, elle en comptait 43,950, aujourd'hui, leur nombre est tombé à 24,000. Pour réagir dans les mêmes proportions (n'avoir plus que 1 débit par 150

<sup>1</sup> Ces renseignements sont dus à l'obligeance de M. Berner, directeur de la banque de Christiania et chef du mouvement antialcoolique en Norvège.

habitants), la Belgique devrait, au lieu de 155,000 débits, n'en avoir plus que 38,500 environ. Or, quel a été le résultat de cet effort vraiment sérieux et soutenu? En 1882, la consommation était de 9,75 litres à 50° par habitant; pour la période 1891-93, elle a été de 8.96<sup>1</sup>. Elle n'a donc fléchi que de 0.79 litres. Et encore, dans l'intervalle, y a-t-il eu deux augmentations de l'accise: le 1<sup>er</sup> août 1884 et le 1<sup>er</sup> mai 1893, qui ont, au moins momentanément, influencé la consommation.

Les Hollandais eux-mêmes sont d'ailleurs édifiés. Si, parmi les promoteurs de la loi, il y en a encore qui la soutiennent, d'autres nient ses effets, tout au moins comme arme de guerre contre l'alcool. Au dernier congrès de la Haye contre l'alcoolisme, M. Vandermeulen de Beyle, a fourni des diagrammes et des statistiques et lu un rapport qui conclut en disant:

« La seule chose que nous puissions apprendre de toutes ces données, c'est qu'il n'y a pas de relation de cause à effet entre le nombre des débits et l'augmentation ou la diminution de l'usage de l'alcool. » (Compte rendu, Congrès de la Haye, page 306).

Et, en fait, la Hollande, avec un débit par 150 habitants, consomme autant d'alcool, à très peu de chose près, que la Belgique avec un débit par 35 habitants.

La consommation belge est d'environ 9.30 litre à 50° d'alcool livré à la consommation de bouche pour 1892-93. A cette même époque, la Hollande avait pour quotient 9. D'un côté, 1 débit par 35 habitants, de l'autre, 1 par 150. Donc, une fois de plus se vérifie l'axiome établi partout où l'on a lutté contre l'alcool et cela sans exception: *le nombre des débits n'est qu'un facteur très accessoire de la consommation.*

La conclusion qui ressort de cette étude avec l'évidence d'un fait confirmé par de multiples expériences et l'on peut dire par toutes les expériences tentées pour le vérifier ou l'infirmer, c'est que rien ne permet d'augurer qu'en diminuant le nombre des débits on diminuera sensiblement la consommation. Cette opinion dérivée d'une logique superficielle et raisonnant à priori n'a rien pour se soutenir. Tout au plus, peut-elle invoquer l'argument qu'elle tire de la pratique en usage chez beaucoup de buveurs qui vont visiter successivement chacun des débitants qu'ils connaissent ou dont ils sont les obligés. Mais il faut en conclure que lorsqu'il y a moins de débitants, on boit plus de *tournées* chez chacun d'eux.

Et s'il en est que cette réponse ne satisfait point, il ne nous reste qu'à leur citer le fait suivant, que je trouve dans les journaux de Bruxelles au moment où je coordonne ces notes, et qui est un des mille faits de même genre que l'on pourrait relater chaque jour:

<sup>1</sup> Statistique officielle des Pays-Bas.

« Un ménage de la rue des fabriques : le père, la mère et trois enfants ; l'homme ivrogne incorrigible dépense à boire presque tout l'argent que sa pauvre femme très laborieuse, gagne péniblement à de harrassantes besognes. Or récemment l'ivrogne profita de ce que sa femme était en journée pour vendre tout son mobilier et jusqu'aux moindres nippes de la malheureuse et de ses enfants.

» Lorsque la ménagère rentra, le soir, elle trouva le logis désert et vide. On juge de son désespoir ! Les enfants ont été recueillis par une parente de condition très humble, mais d'âme compatissante. »

Quand une passion pousse ses dévots à faire litière des sentiments les plus sacrés, quand pour se satisfaire, elle engendre chez eux la plus abjecte lâcheté et leur fait oublier les plus pressants des devoirs, les plus instinctives des affections, elle saura bien les décider aussi à faire cinquante pas, cent pas de plus pour se satisfaire. Et si dans une commune qui avait vingt débits, vous n'en laissez que dix, ces dix auront autant de fidèles qu'en avaient les vingt.

Résumons, en disant que la réduction du nombre des débits est d'une efficacité très douteuse et si l'on considère que pour les diminuer de moitié, il faudrait une longue campagne de propagande, un très grand effort politique et que le parti qui poursuivrait cette réforme s'aliénerait un très grand nombre d'électeurs, il faut convenir que ce n'est guère par là qu'il faut proposer aux pouvoirs publics, d'attaquer l'alcool.

Passons maintenant aux effets des relèvement d'accise :

### *De l'accise*

Essayer de réduire la consommation de l'alcool en augmentant l'accise, c'est le moyen auquel recourent le plus volontiers les administrateurs et les dirigeants de la chose publique. Mais ce moyen est-il aussi efficace qu'il est aisé et tentant. Il est peut-être permis d'en douter si l'on considère que par toute l'Europe on a depuis le commencement de ce siècle élevé progressivement le taux de l'accise et que presque partout la consommation de l'alcool a augmenté. Il est juste d'ajouter que depuis un demi-siècle surtout, la richesse des nations européennes s'est accrue de façon à leur faire supporter plus allègrement les charges publiques, mais il est douteux que cet accroissement soit proportionnel à l'énorme augmentation de l'accise.

Ainsi en Belgique, pour citer l'exemple qui m'est le mieux connu, l'accise sur l'alcool s'élevait, pour 1831-40, à une moyenne de 2,800,000 francs. Dans ces dernières années, elle s'est élevée à 37 millions. Elle a donc presque décuplé (en tenant compte des chiffres respectifs de la population). Cet accroissement s'est fait par périodes, sans jamais enrayé sérieusement la consommation.

La loi de 1896 l'a élevé encore de façon à prévoir une charge de



55 millions par an. L'effet a été presque nul, et il est dès aujourd'hui certain qu'avant très peu de temps la consommation aura repris son ancien niveau.

M. le sénateur Claude (des Vosges), dans son remarquable rapport fait au nom de la commission d'enquête sur la consommation de l'alcool en France, conclut également (page 21, Edition août 1887). « Il n'est nullement démontré que l'exagération des droits ait une action restrictive sur la consommation ; tout au plus peut-on dire qu'elle en a et par moments ralenti l'augmentation. »

A l'appui de cette opinion, M. le sénateur Claude (des Vosges), constate d'ailleurs (page 104) que tandis que la consommation en France était en 1830 de 2.24 litres à 50<sup>e</sup> par habitant avec un droit d'accises de 18.70 cette consommation était montée à 7.70 litres en 1885 avec un droit de fr. 78-12. En 1895, elle a atteint plus de 8.50 litres. Le droit a quadruplé et la consommation aussi. Nous livrons ces chiffres et ces faits à la méditation de ceux qui croient à la vertu curative des droits d'accise et nous passons à la fantasmagorie de la rectification.

### *La Rectification*

On connaît cette théorie qui fit beaucoup de bruit il y a quelques années : « n'employez que de l'alcool rectifié ; il n'est pas nocif, tout le monde pourra continuer à en boire et pourtant l'alcoolisme disparaîtra ; ce sont les impuretés qui sont la cause du mal. Rectifiez et tous s'en trouveront bien : débitants, bouilleurs de crû, distillateurs, consommateurs et l'Etat ; l'Etat surtout qui continuera à percevoir des centaines de millions de francs tirés de l'alcool. »

Cette doctrine fallacieuse a été complètement réfutée. Dans des écrits retentissants, MM. les docteurs Germain Lée, Riche, Proust, Sérieux, Mathieu, Magnan, Legrain, en ont fait justice.

Pour ne pas abuser des citations, qu'il nous suffise de celle-ci :

« Il faut vouloir fermer les yeux à l'évidence pour faire peser les » maux de l'alcoolisme sur les impuretés de l'alcool industriel — plus » pur d'ailleurs que l'alcool de vin — et ne pas voir qu'ils sont impu- » tables à l'énorme quantité d'alcools consommés<sup>1</sup>.

L'expérience par le fait confirme cet arrêt des hygiénistes les plus autorisés.

La Belgique ne boit que des alcools d'industrie. Or, ceux-ci, ainsi que le remarque très bien M. le Dr Riche, sont beaucoup plus purs que les alcools de vin dont les impuretés toxiques vont parfois à deux pour cent.

<sup>1</sup> Dr RICHE, Rapport sur le nouveau régime des boissons à appliquer en France, page 13.

MM. Bruylants et Depaire, professeurs de chimie aux Universités de Bruxelles et de Louvain, ont analysé plus de cinq cents échantillons d'alcools prélevés dans des débits de boisson belges et ont constaté qu'ils ne contenaient que 1 1/2 à 2 par 1.000 d'impuretés.

Ces alcools contiennent donc dix fois moins d'impuretés que l'alcool du vin et en réalité ce sont des alcools éthyliques presque chimiquement purs. Cela n'empêche pas que la Belgique s'alcoolise jusqu'aux moelles et que tous les pires symptômes de l'alcoolisme — fléau social — s'y manifestent de plus en plus.

Voilà qui fait justice de la dangereuse thèse de ceux qui préconisent la rectification comme remède à tout faire et à tout concilier.

### *Les Boissons hygiéniques*

Plus nombreux et plus convaincus — en tous cas plus convaincants — sont ceux qui disent : Répandez l'usage du vin et de la bière, en les dégreant, et vous refoulerez l'alcool.

Cette opinion s'appuie sur un fait incontestable, c'est que chez les peuples, grands consommateurs de vin, l'Espagne, l'Italie, le sud de la France, l'alcoolisme ne s'est guère répandu.

Mais ce fait prouve tout au plus que là, où la consommation du vin est abondante et établie par des usages séculaires, l'alcool a peine à pénétrer. Le vin suffit à tous les besoins d'excitation que ces populations éprouvent.

Il ne faut pas en tirer cette conséquence tout autre et qu'aucun fait ne vérifie, que là où l'alcool s'est établi, le vin et la bière plus abondants parviendront à le chasser. On observe, au contraire, que la plupart des communautés européennes augmentent à la fois et en même temps leur consommation de vin, de bière et de liqueurs, et la seule loi qu'enseigne l'étude des faits est celle-ci :

Toutes choses égales d'ailleurs, et abandonné à ses seuls instincts, un peuple boit en raison de sa prospérité matérielle. Dans les périodes de prospérité économique, il boit plus de tout : bières, vins et alcools ; dans les temps de dépression économique, il boit moins de tout : bières, vins et alcools. Si le temps m'était moins mesuré je fournirais des exemples nombreux à l'appui de cette thèse, mais ce hors-d'œuvre m'écarterait trop de mon sujet, contentons-nous de démontrer que la bière, le vin et l'alcool sont loin de se combattre.

La Belgique et l'Allemagne sont les pays qui consomment le plus de bière. En Belgique, notamment, la consommation monte de 130 litres par habitant, en 1850 ; jusque 175 litres, en 1890. L'eau-de-vie monte dans une proportion encore plus forte. L'Allemagne, dont la consommation de bière dépasse 100 litres par habitant et par an, voit celle de l'alcool dépasser 8 litres à 50°.

En France, mêmes constatations. Le rapport de M. le sénateur Claude (des Vosges), établit que les plus grands centres de consommation de l'alcool sont en même temps ceux où l'on boit le plus de bière ou de cidre. Le Havre, Rouen, Le Mans, Caen, Cherbourg, avec une moyenne de 200 litres de cidre par habitant, ont une consommation d'alcool qui dépasse 20 litres à 50°. Lille, Tourcoing, Mézières, Arras, Amiens, avec une consommation de bière, dépassant 240 litres, consomment en alcool près de 15 litres à 50°.

Par contre, la Norvège, où l'alcool est tombé à moins de 3 1/2 litres à 50°, consomme par habitant 20 litres de bière.

Il y a des peuples sobres et il y a des peuples qui ne le sont pas ou ne le sont plus. Ils ont oublié cette belle maxime : « La sobriété est une élégance. »

L'exposé fédéral suisse sur l'alcoolisme conclut (page 371) : Les contrées qui consomment le plus d'eau-de-vie sont en même temps celles qui ont la plus forte consommation de bière et de cidre.

Et les docteurs Sérieux et Mathieu contestent que le dégrèvement de la bière soit indiqué pour lutter contre l'alcool (*L'Alcool*, page 143) et demandent le dégrèvement des boissons véritablement hygiéniques : le thé, le café, le chocolat.

On sait que tous les stimulants ou les stupéfiants, doivent, à mesure que l'habitude en émousse l'action sur l'organisme, être pris à doses de plus en plus fortes. Il n'est donc pas à présumer que c'est la boisson faiblement alcoolisée qui fera abandonner celle qui l'est fortement. Le vin paraît fade au buveur d'alcool. Et l'expérience confirme : En France, c'est l'alcool qui gagne surtout. « Il n'est pas » douteux que l'alcool y refoule le vin et même le cidre et la bière, » constate douloureusement le journal *L'Alcool* (Avril 1900, page 61).

Et en tous cas quand on réfléchit à des faits comme ceux-ci, cités à l'appui de cette constatation par *L'Alcool*, même numéro :

La consommation par tête d'habitant et par an en vin et en alcool (à 40°) est dans les départements que voici :

|                      |                |              |
|----------------------|----------------|--------------|
| Seine-et-Oise .....  | 155 litres vin | 20.40 alcool |
| Aisne .....          | 67 litres vin  | 21.30 alcool |
| Seine-et-Marne ..... | 166 litres vin | 22.05 alcool |
| Oise .....           | 61 litres vin  | 25.00 alcool |
| Manche .....         | 8 litres vin   | 20.08 alcool |

On cherche vainement rien qui justifie cette opinion que le vin abondamment consommé refoulera l'alcool.

Ici une anecdote : la théorie du vin triomphant de l'alcool a pourtant trouvé un partisan convaincu, quoique mal informé, en M. le Ministre des Finances de Belgique, qui de ce chef dégreva les vins en tonneaux.

Plusieurs grandes usines du pays, entr'autres la Vieille Montagne (Angleur) firent venir de France des vins bons ordinaires et les vendirent à prix coûtant au verre à leurs ouvriers. L'expérience fut promptement concluante. Ceux-ci firent bon accueil au vin, en burent abondamment, mais ne burent pas moins d'alcool et les absences pour cause d'ivresse, au lieu de diminuer, allèrent croissant. Aussi les achats de vin furent-ils bientôt abandonnés.

Pour nous résumer, nous dirons que nous n'avons trouvé nulle part la preuve de cette proposition : qu'un pays qui s'alcoolise diminuera l'usage de l'alcool si on lui facilite celui du vin. Si le vin refoulait l'alcool, la France, qui est bien le pays du monde consommant le plus de vin ne serait pas devenu l'un de ceux qui s'alcoolise le plus.

### *La propagande par la persuasion*

Voici enfin un moyen éprouvé et qui partout où il a été mis en œuvre avec persévérance a donné des résultats certains. Non seulement il faut le reconnaître, mais il faut en même temps apporter le tribut de nos hommages et de notre admiration à ces vaillants qui ont voué leur effort quotidien à la plus belle des causes et en ont fait la pensée directrice de leur vie.

D'autre part, il faut se garder d'une confiance irréfléchie et se demander dans quelle mesure la propagande par la persuasion et l'exemple ont été efficaces.

Il importe premièrement de remarquer que le seul mode de propagande qui soit éprouvé est celui qu'exercent les abstinents, c'est-à-dire ceux qui réprouvent absolument toute boisson alcoolique ou fermentée et qui, pour commencer, s'en privent d'abord eux-mêmes. Partout où la tempérance, avec des quantités modérées de vin et de bière a été prêchée, on n'a abouti à rien de viable. Ces associations d'abord prospèrent et ont assez de membres. Mais les uns après les autres abandonnent et l'association se dissout, ou vitote faiblement. L'expérience en a été faite partout et les exemples en sont aujourd'hui innombrables. L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, la Suède ont vu tour à tour s'élever et disparaître des centaines de sociétés de tempérance.

Donc la propagande par la persuasion doit avoir pour point d'appui l'abstinence complète et non la modération. Et la raison en paraît simple. Si l'abstinence est une règle dure et exigeante, du moins est-elle nette et claire. La modération n'a pas de norme, pas de règle prévue, ce qui fait qu'elle retombe aisément dans le dérèglement. Et si les tempérants arguent qu'ils exigent l'abstinence des liqueurs distillées, on leur répondra qu'ils ne prévoient point les bières fortes et les vins alcoolisés à outrance, par où leurs néophytes retombent dans leur vice avec complaisance et facilité.

Mais l'abstinence absolue, si elle peut être la ressource d'une élite paraît bien ne devoir jamais être une cure d'une application générale. Excellente pour les cas individuels, cette médication héroïque qui exige une résolution, une énergie peu communes n'est guère un remède que l'on peut espérer voir accepter en masse par nos sociétés, nos états modernes.

Or l'alcoolisme est un mal social affectant les masses ; c'est comme mal social que nous le combattons et qu'il éveille le souci des pouvoirs publics ; il faut donc lui opposer des remèdes susceptibles d'aller toucher les masses. Cela, il est incontestable que l'abstinence absolue ne le fait pas et cinquante ans d'expérience en grand, sont là pour nous le démontrer.

C'est l'Angleterre qui fournit d'abord cette démonstration, tous les Etats de l'Europe la confirment d'ailleurs.

L'Angleterre où la propagande par l'abstinence a été menée depuis soixante ans avec une énergie et une persévérance aussi extraordinaire qu'admirable et des sacrifices pécuniaires qui depuis de longues années dépassent quinze cent mille francs par an, a de six à sept millions d'abstinents dont bon nombre sont des enfants enrôlés par leurs parents. Mais le reste de sa population, 33 à 34 millions d'habitants environ, c'est-à-dire les cinq sixièmes, ne se laisse plus guère entamer et les antialcoolistes anglais constatent, non sans tristesse, que tandis que leur propagande ne progresse plus guère, le budget de l'alcoolisme progresse, lui, tous les ans et que leurs trente-trois millions de compatriotes boivent de plus en plus. C'est à tel point que la consommation par tête d'habitant est plus forte et beaucoup plus forte de nos jours qu'il y a quarante ans. La consommation en bières, vins et liqueurs représentait par habitant (abstinents y compris) une somme de :

|                       |                      |
|-----------------------|----------------------|
| 2 livres 18 shillings | en 1860              |
| 3 — 12 —              | en 1895              |
| 4 — » —               | en 1899 <sup>1</sup> |

Déjà, en 1895, M. T. T. Pittar, surintendant de l'office de statistique, publiait sur l'ordre de la Chambre des Communes, un document officiel établissant que, depuis 1860, la consommation du Royaume Uni tout entier avait augmenté de :

|      |                 |
|------|-----------------|
| 3 %  | sur les vins    |
| 12 % | sur les alcools |
| 15 % | sur les bières  |

<sup>1</sup> Dawson Burns. The national drink bill for 1899, publié par le *Moniteur des Abstinents* : *Alliance News*, 1<sup>er</sup> mars 1900.

malgré tous les efforts des abstinents, et ceci bien entendu, en tenant compte des populations respectives. Remarquons en passant, qu'ici encore, la bière, l'alcool et le vin progressent la main dans la main.

Et l'organe des abstinents, l'*Alliance News*, fait suivre ces constatations des réflexions suivantes (N° du 1<sup>er</sup> mars 1895) :

« On aurait pu espérer que le labeur de plus d'une génération de réformateurs sociaux aurait pesé dans le sens d'une diminution des boissons intoxicantes. Ceux de nos amis qui ont été optimistes seront attristés à l'examen des tableaux dressés par M. Pittar ».

Depuis 1895, le mal a fait de nouveaux progrès, le budget des boissons a encore augmenté de 11 % (grâce à la prospérité économique des grandes industries et à la hausse des salaires) et il s'élevait pour 1899 à la formidable somme de 162 millions de livres sterling soit plus de quatre milliards de francs !

Voilà pour le Royaume-Uni où, depuis soixante ans, les plus vigoureux efforts ont été faits par l'initiative privée. Si ce n'est pas là un échec dans toutes les règles, nous demandons ce qu'il faut pour que les caractères d'un échec soient patents.

L'expérience anglaise prouve que l'initiative privée peut, sous les drapeaux de l'abstinence, rallier un certain nombre de résolus, d'austères, de persévérants, mais que la majorité reste indifférente ou hostile, en tous cas irréductible. Aussi les abstinents anglais ne se font-ils plus illusion et demandent-ils l'intervention des pouvoirs publics.

Leur campagne a prouvé que l'Européen de cette fin de siècle, veut jouir de la vie et voit à tort ou à raison un élément de joie, dans la bière et le vin ; les moins avisés le cherchent jusque dans l'alcool. Et loin de se laisser convaincre du contraire par les abstinents, l'Européen augmente de plus en plus sa dépense alcoolique.

Dans l'Europe continentale, jamais la campagne abstinente n'a été entreprise avec cette fougue, cette conviction et cette dépense d'efforts et d'argent qu'y a mis le Royaume-Uni. Cependant elle a été déclarée indispensable et sérieusement entreprise, mais avec quels résultats ? Après vingt-cinq ans de propagande, la Suisse compte une vingtaine de mille abstinents, soit moins de un pour cent de sa population, la France et l'Allemagne quelques milliers, la Belgique quelques centaines, c'est-à-dire une infime minorité. Nier après cela que l'abstinence ne peut devenir un remède social, c'est nier l'évidence.

Qu'on ne se méprenne toutefois pas sur notre pensée. Nous n'entendons point décourager l'initiative personnelle, ni la propagande par l'abstinence. Mais ceux qui se rangent volontairement sous ce drapeau ne seront jamais qu'une élite, élite précieuse, indispensable à toute campagne contre l'alcool et qu'on peut comparer, sinon aux Martyrs du christianisme, tout au moins à ces Ordres qui s'astreignent à une discipline sévère et qui forment l'avant-garde de l'Eglise militante.

Mais de même que l'immense majorité des chrétiens ne sera jamais martyr, missionnaire, jésuite ou chartreux, de même l'immense majorité des hommes de race indo-européenne, ne sera jamais abstinente. Et l'on peut ajouter que c'est peut-être un peu à cause du christianisme, car s'ils fussent devenus bouddhistes ou mahométans, ils seraient en masse abstinents. Une foi qui donne au vin une place éminente dans les cérémonies de son culte ne peut guère le proscrire de la table de ses fidèles. Or cette foi a irrévocablement formé leur âme et leurs mœurs.

### *Le remède*

Nous venons de voir à la lumière de l'expérience et c'est la seule lumière qui soit claire, la seule qui permette d'examiner sous toutes ses faces ce difficile problème de l'alcoolisme, que ni la guerre aux débits, ni l'élévation de l'accise, ni les fallacieuses promesses de la rectification, ni l'accès plus facile de la bière et du vin ne sont en mesure de détourner nos sociétés modernes du penchant de plus en plus prononcé qui les portent vers les boissons distillées.

Quant à l'initiative privée, elle est trop faible et trop intermittente pour avoir raison du redoutable mal qui pénètre de plus en plus les masses et atteint toutes les classes de nos nations modernes. Il y faut la forte main du pouvoir central et non seulement il la faut, mais ce ne sera pas de trop de toute son énergie et de toute sa persévérance pour arriver au but.

A ceux qui ne veulent pas de l'intervention de l'Etat, il suffirait de rappeler qu'en Europe, là où l'on a obtenu quelques succès, c'est-à-dire en Norvège, en Suisse, en Russie, c'est grâce à l'intervention du pouvoir central; qu'après soixante ans de lutte, les Anglais réclament la main de l'Etat; enfin qu'en Amérique, dans les sept Etats où la fabrication et la vente de l'alcool sont interdits, c'est-à-dire le Maine, l'Yowa, le Kansas, les deux Dakota, Vermont et Hampshire, ce sont leurs parlements qui ont voté et maintiennent l'interdiction; dans quatre de ces Etats elle est même inscrite dans la Constitution. Enfin les Etats qui ont diminué par voie législative le nombre des débits en élevant le coût des licences (2,500 à 5,000 francs de patente annuelle par débit) sont : Illinois, Minesota, Pennsylvania, Massachusetts, Mississipi, Alabama, Georgia<sup>1</sup>.

Prétendre après cela, que dans nos nations du continent européen, où l'initiative personnelle est bien moins énergique que chez les Anglo-Saxons, cette initiative suffira pour nous débarrasser de l'alcool, c'est donner en plein dans l'illusion et dans l'idée préconçue.

<sup>1</sup> Disons en passant et pour appuyer d'un argument de plus une thèse dont nous tenons beaucoup à établir l'exactitude, que le Congrès de Chicago de 1893 a constaté l'échec de ce système. « Les résultats de ce mode d'action contre les maux de l'alcool n'ont pas justifié les espérances de ses promoteurs (Annales du Congrès, page 123).

L'intervention de l'Etat est indispensable. Comment peut-elle s'exercer pour être efficace ; voilà toute la question, à notre point de vue. Nous allons l'aborder et tâcher de la résoudre, du moins essayer d'indiquer dans quelle voie la solution est à trouver.

Cette solution est à la fois très simple en théorie, très complexe dans l'application.

Voici d'abord la théorie : L'alcoolisme, à l'état de fléau social, date de moins de cent ans. Il faut donc remettre nos sociétés européennes dans la situation où elles étaient il y a cent ans, c'est-à-dire avec beaucoup moins d'alcool à leur disposition et ce moins d'alcool le leur vendre beaucoup plus cher. Comment ? en faisant intervenir les pouvoirs publics pour limiter au minimum les quantités qui seront livrées à la consommation ; en traitant l'alcool comme un poison social qu'il est en effet ; l'Etat traque les maisons de jeu, ferme les fumeries d'opium, il a le droit incontestable, il a même le devoir non moins incontestable de réduire considérablement la production de l'alcool. Comment y arriver ? En expropriant la distillerie industrielle, c'est-à-dire cette forme de la production qui a versé et verse encore dans la circulation des torrents d'alcool, à bas prix. Deux pays sont déjà entrés dans cette voie, la Suisse et la Russie et quoique les préoccupations auxquelles ils ont obéi, soient avant tout fiscales, encore leur initiative prouve-t-elle que ce n'est pas un projet chimérique d'exproprier la grande distillerie et d'enlever à l'industrie la fabrication et l'exploitation en grand d'un poison social. Grâce au monopole, la Suisse et la Russie ont désormais en mains un instrument tout forgé pour réduire l'alcoolisme dès que ces deux Communautés voudront sérieusement pousser jusque-là.

Voilà pour la théorie, venons-en à la pratique ; celle-ci se modifie de pays à pays, les circonstances de la production variant énormément de l'un à l'autre.

Mais il est au moins un facteur qui se retrouve dans tous les pays européens, sauf en Russie, pour des motifs sur lesquels il est inutile d'insister, c'est que toute campagne contre l'alcool doit être précédée et portée par un puissant mouvement de l'opinion publique, sans le concours de laquelle tout gouvernement se trouverait impuissant.

C'est pourquoi il est indispensable d'inaugurer et de continuer toujours et partout une propagande persévérante, par la parole et par la plume, au parlement et devant l'électeur, à l'école, à l'église et à l'armée. La presse quotidienne, le livre, le tract, l'affiche doivent multiplier à des millions d'exemplaires le réquisitoire que la science et l'expérience ont dressé contre l'alcool, dévoiler ses impostures, ses trahisons et ses dangers ; des associations de tempérance et d'abstinence doivent être multipliées, celles d'abstinence surtout qui sont partout et toujours les plus énergiques, les plus dévouées, les plus vivaces.

Ce grand mouvement d'opinion publique, il faut le diriger, non pas



contre les débitants et les cabaretiers. Nous avons vu qu'une telle campagne serait chanceuse et qu'on ne peut rien s'en promettre de certain, si ce n'est de dresser devant soi l'opposition irréductible d'une masse électorale puissante. Il faut diriger le mouvement contre la distillerie industrielle. Il y a en France 450,000 débitants. Il y a cent fois moins de distillateurs industriels de profession. M. Claude (des Vosges), n'en dénombre même que 2,305 pour 1885. (Rapport page 100). Or ils produisent plus des trois quarts de l'alcool livré à la consommation.

En les expropriant, l'Etat sera maître des quantités énormes et toujours croissantes que l'industrie offre au pays. Désormais, ce serait à lui à fixer les quantités dont il convient d'approvisionner le marché national, après s'être réservé seul le droit d'importation, comme l'a fait la Suisse. Ces quantités seront déterminées, non plus par la concurrence des industriels dont le seul souci est d'augmenter leurs bénéfices, en produisant des quantités croissantes, mais par la loi qui saura bien avoir souci des grands intérêts que l'alcoolisme compromet. La solution comporte d'approvisionner le marché national de quantités décroissantes à des prix croissants.

En France, le problème se pose avec cette circonstance spéciale qu'à part les distillateurs de profession, il y a 800,000 bouilleurs de cru. S'attaquer à eux ce serait provoquer l'opposition d'une armée électorale telle, que tout échouerait devant sa résistance. Mais si l'on considère que ces bouilleurs ne produisent qu'environ 800,000 hectolitres à 50° (M. Rocquers dit 600,000 hectolitres. Voir l'*Alcool*, nov. 1896), soit deux litres par habitant et par an et d'une eau-de-vie fort chère, on voit qu'en les laissant fonctionner on replace la France dans la situation où elle était il y a un siècle.

Voici à ce sujet quelques chiffres empruntés à M. Claude (des Vosges) :

|             |           |                               |
|-------------|-----------|-------------------------------|
| 1800 à 1830 | consom. : | 2 litres 20 centilitres à 50° |
| 1840        | —         | 3.10                          |
| 1850        | —         | 2.92                          |
| 1860        | —         | 4.54                          |
| 1870        | —         | 4.64                          |
| 1880        | —         | 7.28                          |
| 1890        | —         | 8.70                          |
| 1898/99     | —         | 9.89 (moyenne)                |

Ces deux derniers chiffres sont empruntés à l'*Alcool*, avril 1900.

Pour empêcher que sous le nouveau régime la production des bouilleurs de cru ne s'exagère, il suffirait de remettre en usage la loi de 1872 qui limitait leur distillation à quarante litres. Il faudrait surtout proscrire la dangereuse industrie de ces bouilleurs qui vont de ferme

en ferme avec des appareils primitifs, produisant une détestable eau-de-vie et qui ne sont en réalité que des professionnels ambulants.

En débarrassant les bouilleurs de cru de leurs plus redoutables concurrents, les grands distillateurs industriels, on les rallie au monopole. On les met en situation de vendre plus cher leur produit et en même temps le gouvernement leur applique les droits d'accise, ce qui permettrait de retrouver les sommes énormes que perd aujourd'hui le fisc. Le travail si détaillé et si compétent de M. Luzet, cité par M. Claude, rapport page 191, les évalue à plus de cent soixante millions de francs par an. Enfin en conservant les bouilleurs de cru, on ne nuit pas aux industries des liqueurs fines, qui sont un des principaux articles d'exportation de la France, et dont la perte est l'objection la plus pressante qu'on y ait formulée contre le monopole intégral.

L'alcool industriel serait distillé par l'Etat, dans la mesure où il est nécessaire aux besoins des industries diverses qui le dénaturent, essences, parfums, vernis, produits chimiques, etc. Il serait suivi par des employés de la Régie, qui assisteraient, comme en Allemagne, aux opérations qui le transforment.

Voilà ce que pourrait être le monopole de l'alcool en France. Son caractère essentiel serait et devrait être de constituer, non un instrument fiscal, mais un moyen de restreindre au minimum, la consommation d'un poison national. Pendant les premières années de son fonctionnement, l'Etat pourrait encore livrer à la consommation de bouche des quantités décroissantes d'alcool industriel, s'il était prouvé que c'est là une nécessité imposée par les circonstances; mais il faudrait que la preuve en fût faite plutôt deux fois qu'une. Car enfin, la France a vécu, grandi et prospéré dix siècles sans alcool. En ces temps, son industrie, son commerce, ses armées, sa marine, son influence politique et intellectuelle, primaient celles de toutes les autres nations européennes : depuis cinquante ans qu'elle s'alcoolise, elle a quelque peine à reconquérir ce rang; il n'est pas certain qu'elle ait besoin d'alcool pour le reprendre. Il est même à croire, qu'elle se trouverait mieux de réduire d'emblée au cinquième, à partir du siècle qui commence, les terribles quantités du poison qu'elle boit.

Les nations comme les individus, dit M. Claude (rapport, page 76), ne peuvent vivre longtemps qu'à la condition d'être sobres. Dès l'instant, qu'elles deviennent intempérantes, elles sont condamnées à périr. Et c'est encore M. Claude, c'est-à-dire l'homme de France, qui a le plus étudié cette redoutable question de l'alcool, qui termine son rapport en disant : (pages 290 et 305.)

« Le monopole de l'alcool, facile à justifier en lui-même, n'est pas » moins facile à établir que celui des tabacs... Pourquoi donc pas, » si le monopole sauvegarde les intérêts vitaux qui sont en jeu? »

Nous ne saurions mieux dire et n'avons rien à ajouter.

---



TAF. I.

## Alkoholwirkung auf das Herz

Grösste Breite  
des Herzens in  
Cent. 20

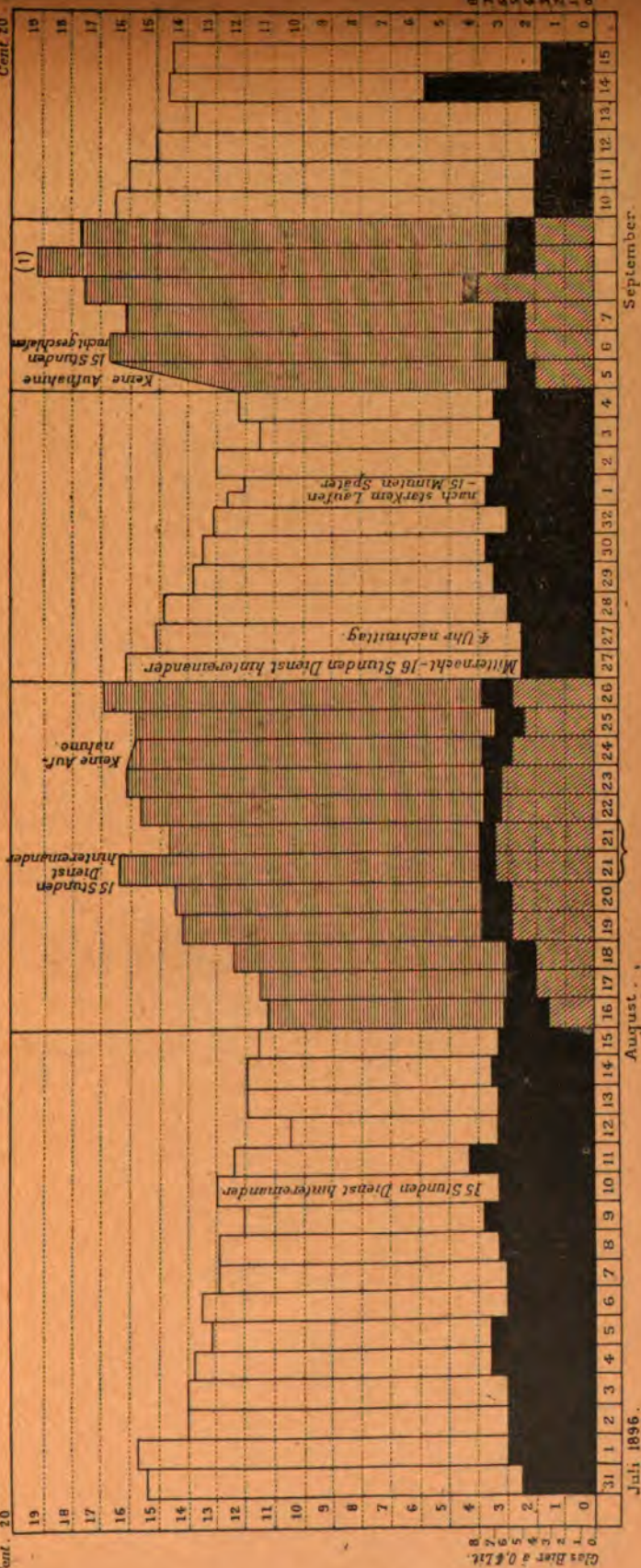
Alkoholfreie



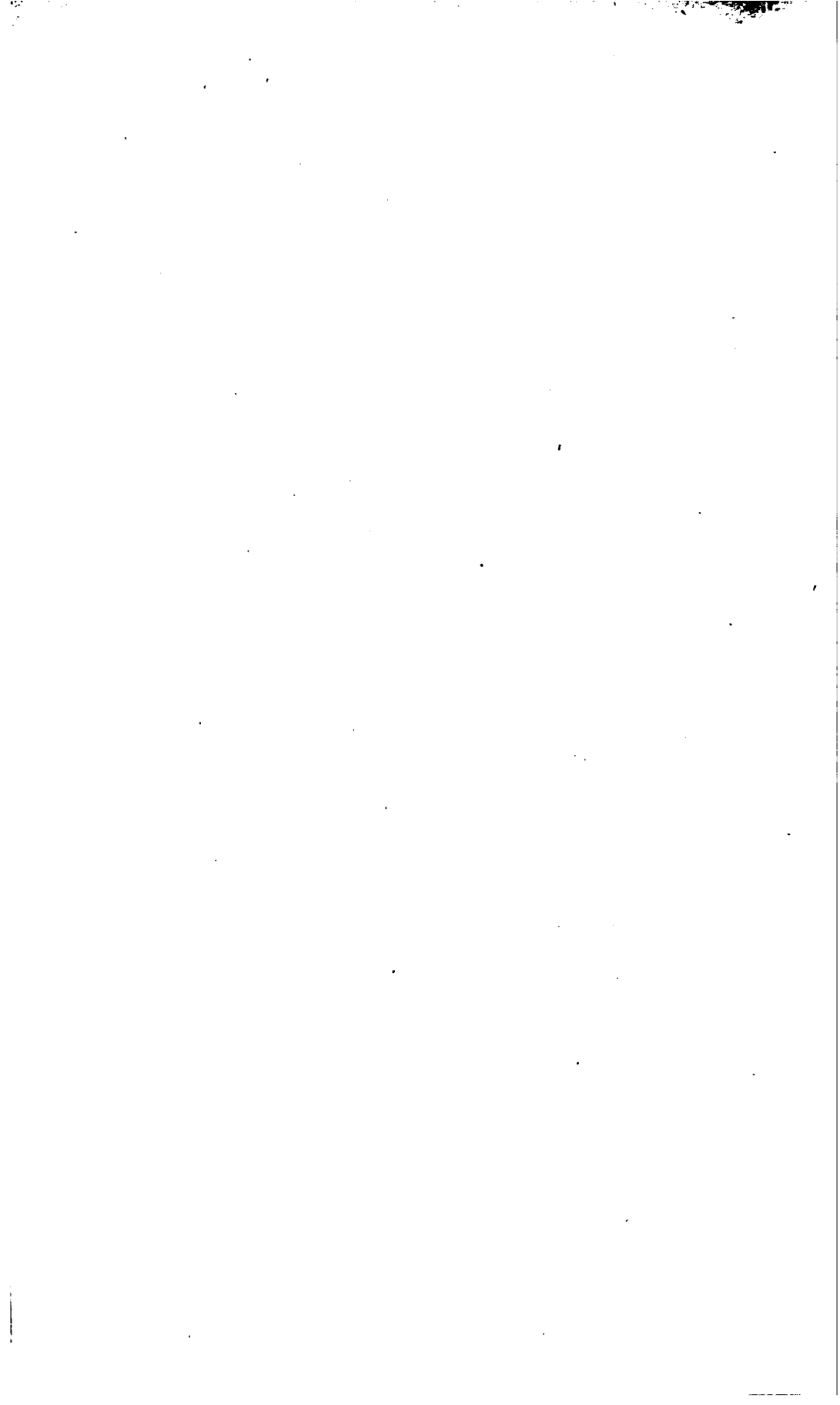
| Tage mit | Alkoholgenuss |
|----------|---------------|
| 1        |               |
| 2        |               |
| 3        |               |
| 4        |               |
| 5        |               |
| 6        |               |
| 7        |               |
| 8        |               |
| 9        |               |
| 10       |               |
| 11       |               |
| 12       |               |
| 13       |               |
| 14       |               |
| 15       |               |
| 16       |               |
| 17       |               |
| 18       |               |
| 19       |               |
| 20       |               |
| 21       |               |
| 22       |               |
| 23       |               |
| 24       |               |
| 25       |               |
| 26       |               |
| 27       |               |
| 28       |               |
| 29       |               |
| 30       |               |
| 31       |               |



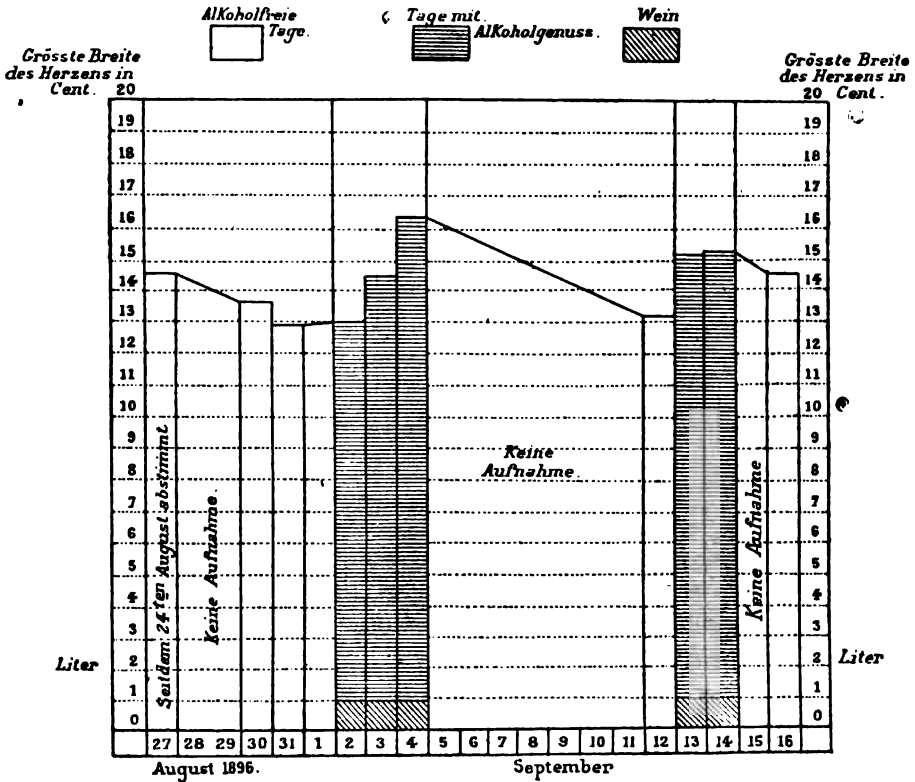
Bier (jed. Teilstrich = 2 Glas à 0.4 lit)

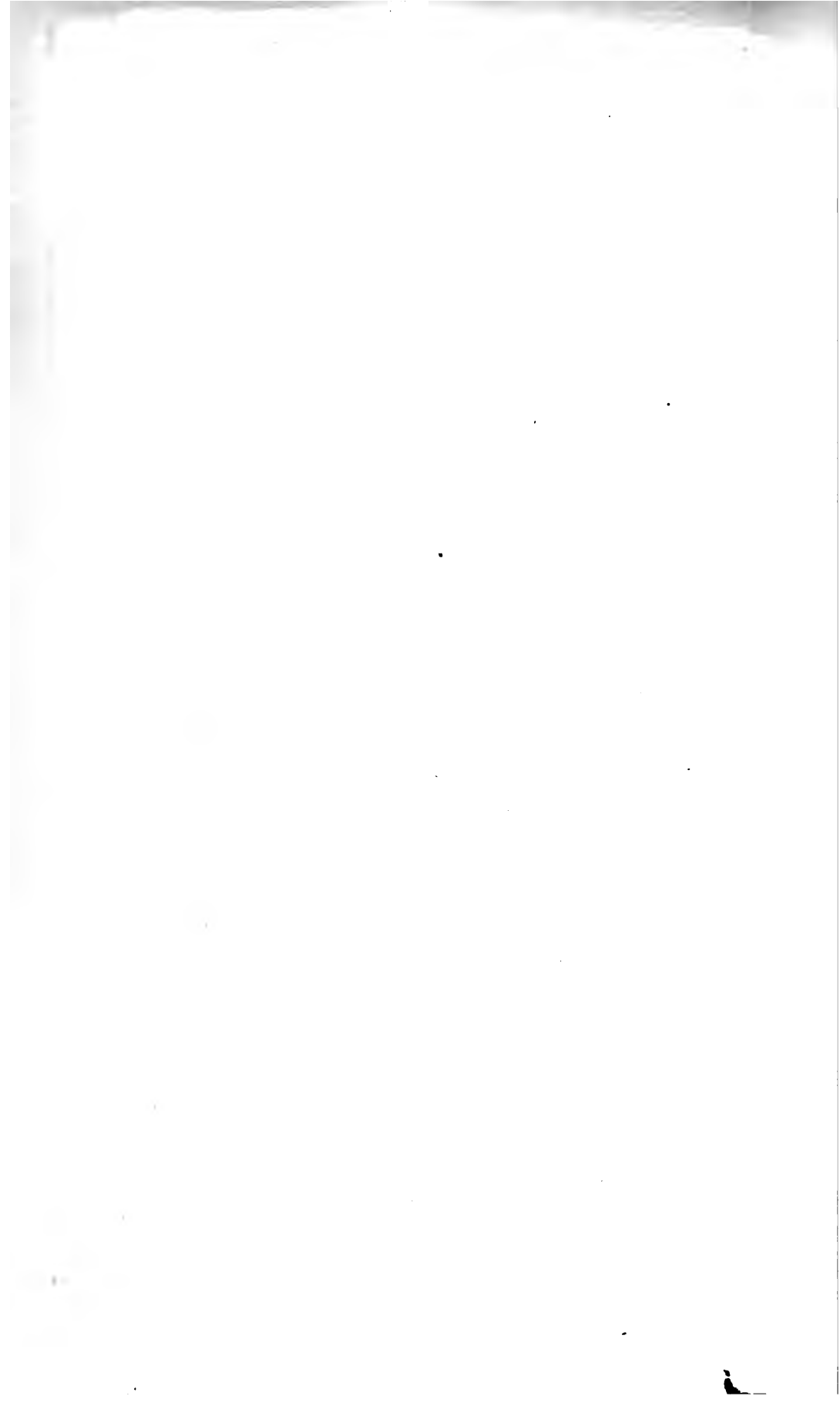


(1) Mitternacht. Seit der Untersuchung vom 8<sup>ten</sup> Abends noch 4 Gläs. Bier getrunken



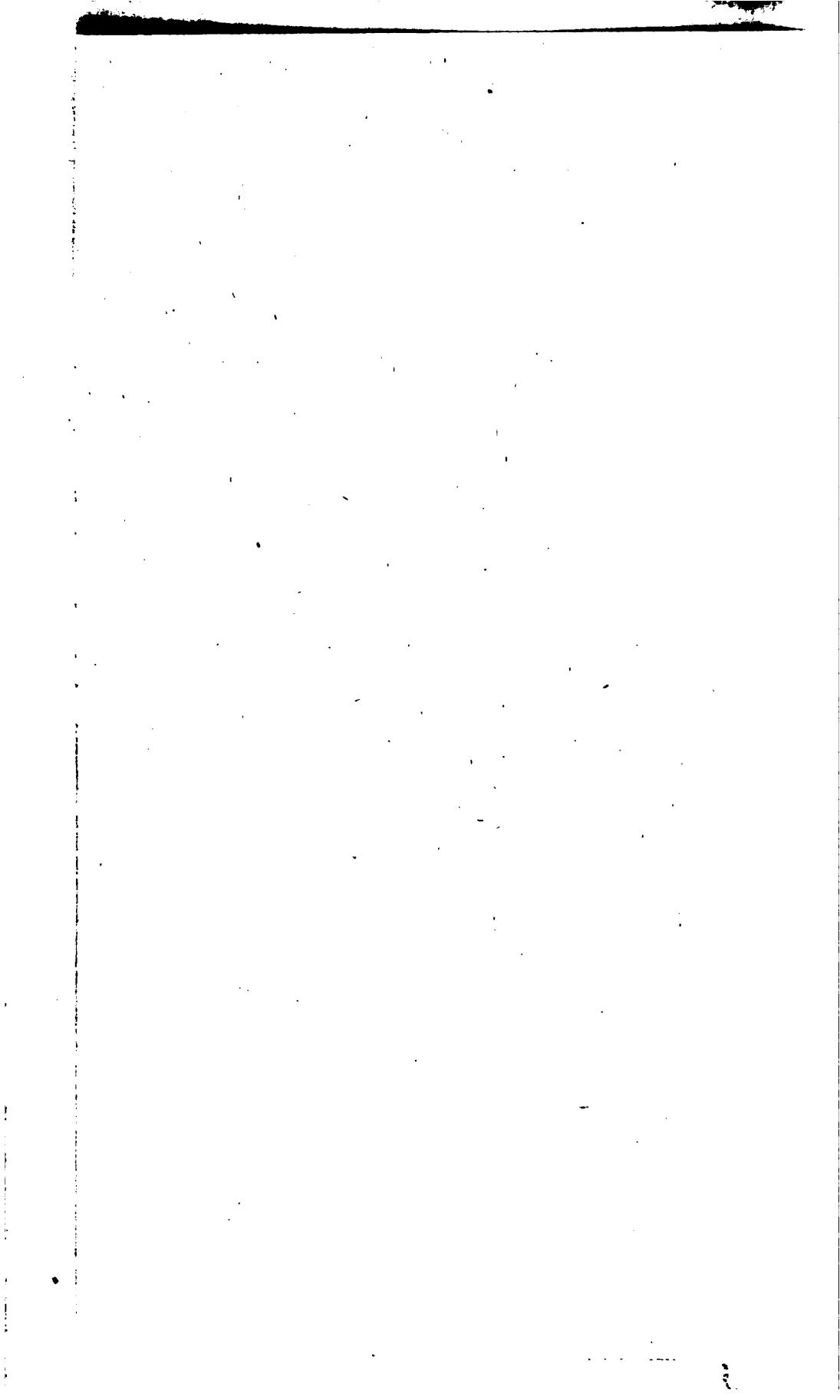
# Taf. II.













|      |       |       |
|------|-------|-------|
| 1882 | 16.62 | _____ |
| 3    | 10.32 | _____ |
| 4    | 16.47 | _____ |
| 5    | 16.94 | _____ |
| 6    | 16.35 | _____ |
| 7    | 16.20 | _____ |
| 8    | 15.70 | _____ |
| 9    | 14.11 | _____ |
| 1890 | 14.92 | _____ |
| 1    | 15.10 | _____ |
| 2    | 15.13 | _____ |
| 3    | 14.88 | _____ |
| 4    | 14.75 | _____ |
| 5    | 14.16 | _____ |
| 1896 | 14.06 | _____ |

1892 7.6

3 7.8

4 7.5

5 7

6 6.65

7 6.5

8 6.4

9 6.3

1890 6.2

1 6.1

2 5.9

3 5.85

4 5.75

5 5.55

1896 5.45



# TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

## PREMIÈRE SECTION

### SCIENCES MÉDICALES ET HYGIÈNE

#### PREMIÈRE SÉANCE

(Physiologie ; Clinique)

|                                                                                                                                                                      | Pages |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Vue générale sur l'action physiologique de l'alcool (D <sup>r</sup> GLEY).....                                                                                       | 7     |
| L'alcool et les vrais producteurs de force (M. Gilbault).....                                                                                                        | 14    |
| Über den heutigen Stand unserer Klinischen Kenntnisse des Alkoholismus. ( <i>Etat de nos connaissances cliniques sur l'alcoolisme</i> ). (D <sup>r</sup> SMITH)..... | 15    |
| Zur Psychologie der Alkoholkranken. ( <i>La psychologie du buveur — anal. en français</i> ). (M. MARTHALER).....                                                     | 32    |
| Der Einfluss der Jahreszeit auf die Trunksucht ( <i>Infl. des saisons sur l'ivrognerie, — anal. française</i> ) (D <sup>r</sup> BAER).....                           | 35    |

#### ANNEXES

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Hérédité de l'alcoolisme (M. FRIEDMANN).....                                                                                                                                                                                                                                                                            | 47 |
| L'alcool et l'alcoolisme (M. GELEHRTER).....                                                                                                                                                                                                                                                                            | 48 |
| L'Alcoolisme dans ses rapports avec les Troubles psycho-physiologiques (M. DAREL).<br>Causative or Etiological relation between the extensive use of alcoholic drinks and<br>the continued increase of epilepsy, imbecility, and insanity, in Europe and<br>America ( <i>anal. franç.</i> ) (D <sup>r</sup> DAVIS)..... | 53 |
| The role of Alcoholism in Traumatic Conditions of the Body. ( <i>L'Alcool et les traumatismes</i> ). (M. MONLEY).....                                                                                                                                                                                                   | 60 |
| Investigations as to the ætiology of Alcoholism in biological tissues. ( <i>Lésions des tissus dans l'alcoolisme</i> ). (D <sup>r</sup> D'EVELIN).....                                                                                                                                                                  | 64 |
| Child life in its relation to the Drink Traffic. ( <i>La Vie infantile et le commerce des spiritueux</i> ). (Lady SOMERSET).....                                                                                                                                                                                        | 70 |

## DEUXIÈME SÉANCE

## (Asiles de buveurs ; Thérapeutique)

|                                                                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les primes aux apéritifs et boissons spiritueuses à l'exposition internationale de Paris en 1900 (M. LOMBARD).....                                                    | 91  |
| La question des Asiles pour Alcoolisés incurables (D <sup>r</sup> FOREL).....                                                                                         | 92  |
| Über Trinkerheilanstalten. ( <i>Les asiles de buveurs</i> ). (D <sup>r</sup> COLLA).....                                                                              | 103 |
| Die Schweizerischen Trinkerheilanstalten. ( <i>Les asiles de buveurs de la Suisse</i> ). (M. MARTHALER).....                                                          | 135 |
| Les Asiles de Buveurs et leur Œuvre (D <sup>r</sup> CROTHERS).....                                                                                                    | 155 |
| Therapeutics without Alcohol. ( <i>Thérapeutique sans alcool — anal. franç.</i> ). (D <sup>r</sup> DRYSDALE).....                                                     | 162 |
| Le Traitement de l'Alcoolisme par l'hypnotisme (D <sup>r</sup> VLAVIANOS).....                                                                                        | 169 |
| Inebriety, its prevention and Treatment by the Turkish Bath. ( <i>Trait. de l'alcoolisme par les bains turcs — avec anal. franç.</i> ). (D <sup>r</sup> SHEPARD)..... | 175 |
| De la nécessité de la Surveillance hygiénique des boissons alcooliques (M. HENROT).....                                                                               | 181 |

## ANNEXES

|                                                                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Ueber die Trinkerheilanstalt « Turva » in Finnland. ( <i>L'asile de Turva en Finlande</i> ). (D <sup>r</sup> HENRICI).....                     | 187 |
| L'hôpital pour les Alcooliques du D <sup>r</sup> KOROWIN à Moscou.....                                                                         | 196 |
| Remarques sur le traitement de l'alcoolisme (D <sup>r</sup> BROWER).....                                                                       | 199 |
| Die Werthschätzung des Alkohols als Heilmittel in Deutschland ( <i>Valeur de l'alcool comme médicament</i> ) (D <sup>r</sup> KANTOROWICZ)..... | 202 |
| De l'Alcoolisme thérapeutique (D <sup>r</sup> COURGEY).....                                                                                    | 205 |
| L'œuvre de l'Hôpital de Tempérance de Londres (D <sup>r</sup> RIDGE).....                                                                      | 209 |

## TROISIÈME SÉANCE

## (Hygiène ; Variétés)

|                                                                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Boissons hygiéniques non alcooliques ; des vins sans alcool (D <sup>r</sup> JORDY).....                                     | 215 |
| Rapport entre l'usage du tabac et autres habitudes du même genre et l'intempérance alcoolique (D <sup>r</sup> KELLOGG)..... | 220 |
| Du régime végétarien comme moyen préventif et curatif de l'alcoolisme (D <sup>r</sup> J. GRAND).....                        | 223 |

## ANNEXES

|                                                                                                                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les vins non enivrants (M. L. MUNDY).....                                                                                                                                                                  | 235 |
| De l'emploi de l'alcool dans l'éducation physique, dans les sports et dans le tourisme (MM. TISSIÉ et LESTAGE).....                                                                                        | 238 |
| Le rôle du médecin dans la lutte contre l'alcool (D <sup>r</sup> BIENFAIT).....                                                                                                                            | 239 |
| Les préjugés en faveur de la consommation de l'alcool et leur réfutation scientifique (D <sup>r</sup> BIENFAIT).....                                                                                       | 244 |
| Alcoholism in America ( <i>anal. franç.</i> ) (M. CLARK BELL).....                                                                                                                                         | 251 |
| Summary of the Progressive Banishment of Alcohol from British workhouses, lunatic asylums and Hospitals ( <i>Suppression de l'alcool dans les établissements de bienfaisance anglais</i> ) (M. AMERY)..... | 256 |

## DEUXIÈME SECTION

## HISTOIRE, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

## PREMIÈRE SÉANCE

(Histoire ; Longévité et alcoolisme ; Assurances sur la vie)

|                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'Alcoolisme en Roumanie et en Espagne (D <sup>r</sup> THIRON).....                                       | 263 |
| L'Alcoolisme en Italie (M. J. ROCHAT).....                                                                | 264 |
| La Tempérance en Russie (D <sup>r</sup> A. KOROWIN).....                                                  | 276 |
| L'Alcoolisme en Norvège (M. KIAER).....                                                                   | 299 |
| L'Alcoolisme en Grèce (M. VLAVIANOS).....                                                                 | 305 |
| Note sur le mouvement antialcoolique chez les Esthes et les obstacles politico-économiques (M. ORAW)..... | 307 |
| Sainte Geneviève, patronne de Paris, Abstinentes Totale (Mgr SAVOY).....                                  | 313 |
| Alcool et Longévité (D <sup>r</sup> DRYSDALE).....                                                        | 319 |
| Longevity and Alcoholism ( <i>anal. franç.</i> ) (M. WHYTE).....                                          | 323 |
| Tempérance et assurances sur la vie ( <i>en anglais, avec anal. franç.</i> ) (M. BINGHAM).....            | 331 |

## DEUXIÈME SÉANCE

(Législation ; Prohibition)

|                                                                                                                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le rôle électoral des femmes au point de vue de la tempérance (Miss Ch. GRAY)...                                                                                              | 341 |
| Legislation for inebriates in Britain. ( <i>Législation contre les buveurs</i> ) (M. NORMAN ERR).....                                                                         | 344 |
| Résultats produits par la législation néerlandaise (M. VAN DER MEULEN).....                                                                                                   | 346 |
| The special « Sunday closing » in Campaigning England ( <i>La fermeture du Dimanche en Angleterre</i> ) (Rev. GRAHAM-BARTON).....                                             | 354 |
| Moyens propres à combattre l'alcoolisme et la possibilité de leur application en France (M. GUICHARD).....                                                                    | 364 |
| Influence des majorations d'accise sur la répression de l'alcoolisme ; influence du nombre des débits sur l'extension de la consommation (M. CAUDERLIER).....                 | 369 |
| Le Trafic des boissons alcooliques doit-il être prohibé ? (M. DAWSON BURNS).....                                                                                              | 372 |
| Sur la prohibition du commerce des boissons alcooliques (M. FIELDEN THORP)...                                                                                                 | 378 |
| Laws concerning intoxicating liquors in Finland. An unique Strike ( <i>Lois antialcooliques en Finlande ; une grève unique — avec anal. franç.</i> ) (M. MATTI HELINIUS)..... | 386 |
| L'option locale et son application à la France (D <sup>r</sup> LEGRAIN).....                                                                                                  | 391 |

## ANNEXES

|                                                                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Privilège des bouilleurs de crû et l'alcoolisme dans le département de la Manche (M. MARIVAL).....                                                  | 395 |
| Les lois françaises qui ont rapport avec l'alcoolisme (M. NICOLAS).....                                                                                | 396 |
| The pauper inebriate, his Legal status, care and control ( <i>Situation légale de l'ivrogne pauvre — anal. en franç.</i> ) (D <sup>r</sup> MASON)..... | 403 |



## TROISIÈME SÉANCE

(Monopoles ; Criminalité ; Economie sociale ; Variétés)

|                                                                                                                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Monopole des spiritueux en Russie (M. DE BOULOWSKI).....                                                                                                                                            | 421 |
| Le Monopole en Russie (M. BORODINE).....                                                                                                                                                               | 430 |
| Le Monopole en Russie (M. RAFFALOVICH).....                                                                                                                                                            | 438 |
| Rapport sur la loi du Monopole de l'alcool en Suisse (M. LOMBARD).....                                                                                                                                 | 447 |
| Le Monopole de l'alcool en Russie ( <i>en allemand</i> ) (M. BAATZ).....                                                                                                                               | 452 |
| Des rapports de l'alcoolisme avec la criminalité (D <sup>r</sup> BARTHÈS).....                                                                                                                         | 454 |
| Opfer des Alkohols in den schweizerischen Strafanstalten unter den Selbstmördern und tödlich Verunglückten ( <i>Victimes de l'alcool dans les prisons suisses — avec analyse</i> ) (M. MARThALER)..... | 459 |
| L'alcoolisme ouvrier en Normandie (D <sup>r</sup> BRUNON).....                                                                                                                                         | 467 |
| L'alcoolisme et l'avenir de la mutualité en France (M. G. RICHARD).....                                                                                                                                | 483 |
| Ueber den Trinkzwang beim Broterwerb ( <i>Sur l'obligation de boire pour gagner sa vie</i> ) (D <sup>r</sup> BONNE).....                                                                               | 494 |
| De l'abstinence obligatoire (D <sup>r</sup> RIDGE).....                                                                                                                                                | 505 |

## ANNEXES

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| Le Monopole de l'alcool (M. DESCROIX)..... | 511 |
|--------------------------------------------|-----|

## TROISIÈME SECTION

## ENSEIGNEMENT, ÉDUCATION, PROPAGANDE

## PREMIÈRE SÉANCE

(Sociétés de Tempérance ; Abstinence et modération ; Rôle de la femme)

|                                                                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Fédération des unions de l'Espérance ( <i>Bands of hope</i> ) (Miss H. DILLON).....                                                     | 543 |
| The national Temperance League of Great Britain ( <i>anal. franç.</i> ) (M. J. T. RAE)...                                               | 547 |
| Rapport sur l'United Temperance Councils (Rev. A. GRAHAM).....                                                                          | 554 |
| Société Française de Tempérance de la Croix-Bleue (M. J. BIANQUIS).....                                                                 | 558 |
| Société Nationale Chrétienne Néerlandaise d'abstinence totale (M. HOECK).....                                                           | 567 |
| The Work of the Church of England Temperance Society ( <i>anal. franç.</i> ) (Rev. WORSFOLD).....                                       | 570 |
| L'Union Française Antialcoolique (D <sup>r</sup> LEGRAIN).....                                                                          | 574 |
| id. (M. ULLERN).....                                                                                                                    | 577 |
| id. (M. ALLÉGRET).....                                                                                                                  | 578 |
| Communication sur les « Solidarités » de Roubaix et de Lille (M. QUIÈVREUX)...                                                          | 578 |
| Société de Tempérance Saint-Maurice (M. l'abbé NAUDET).....                                                                             | 581 |
| Association de la Jeunesse Française Tempérante.....                                                                                    | 582 |
| The successful features of Good Templars. ( <i>L'ordre des B. Templiers et les causes de sa force — anal. franç.</i> ) (M. MALINS)..... | 587 |
| Société « Sainte-Marguerite » de Liège (Mlle de LAVREYÈ).....                                                                           | 593 |

|                                                                                                                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La modération ou l'abstinence totale dans l'usage des boissons alcooliques : laquelle doit-on adopter ? (M <sup>e</sup> FINLAY).....                           | 595 |
| Total abstinence and Moderation (D <sup>r</sup> A. WICKERY-DRYSDALE).....                                                                                      | 600 |
| Ueber die Bedeutung der Suggestion in der Alkoholfrage. ( <i>L'alcoolisme par suggestion — anal. franç.</i> ) (D <sup>r</sup> BONNE).....                      | 606 |
| The fundamental principle of the British temperance movement. ( <i>Principe du mouvement de tempérance en Angleterre — anal. franç.</i> ) (M. ROBERT RAE)..... | 613 |
| Place de la femme dans la réforme des buveurs par l'abstinence complète (Miss A. SLACK).....                                                                   | 616 |
| Rapport de l'Œuvre pour la Tempérance dans la Fédération des Associations des femmes Allemandes (Mlle HOFFMANN).....                                           | 623 |
| British Women's Temperance Association (Mrs TINLING).....                                                                                                      | 627 |

## DEUXIÈME SÉANCE

(Etablissements de Tempérance; Mouvement antialcoolique; Vulgarisation dans les groupes)

|                                                                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| The London Lodging House ( <i>anal. franç.</i> ) (M. ROWE).....                                                                              | 631 |
| Note sur le premier restaurant de Tempérance de l'U. F. A. (Mme LEGRAIN).....                                                                | 634 |
| Practicable Salvage from the Drink-Habit. ( <i>Sauvetage des buveurs</i> ) (D <sup>r</sup> HUGUES)...                                        | 636 |
| Les Maisons des Marins (M. RUYSEN).....                                                                                                      | 639 |
| Temperance Catering in the British Isles. ( <i>Cafés et hôtels de Temp. — anal. franç.</i> ) (M. CLARKE WILSON).....                         | 654 |
| Counteractive Agencies of the Temperance cause. ( <i>Moyens de lutte; cafés, restaurants, etc. — anal. franç.</i> ) (Rev. J. SYLVESTER)..... | 660 |
| Restaurant populaire de Tempérance du Havre (M. ALLÉGRET).....                                                                               | 662 |
| Cuisines et Restaurants populaires (M. D'ABARTIAGUE).....                                                                                    | 664 |
| The Temperance Reform in North America (M. PAGE GASTON).....                                                                                 | 669 |
| Pourquoi nous avons foi dans la cause de la Tempérance (M <sup>e</sup> EFFIE PITTLADO)...                                                    | 674 |
| Le mouvement en faveur de la Tempérance et de l'Abstinence en Suède pendant les vingt dernières années (M. BERGMANN).....                    | 676 |
| History of Temperance work among the children of Finland ( <i>anal. franç.</i> ) (M <sup>e</sup> TRYGG HELINIUS).....                        | 683 |
| The United Kingdom Railway Temperance Union ( <i>anal. franç.</i> ) (M. THOMSON)...                                                          | 685 |
| L'Enseignement Antialcoolique dans les prisons (M. THIRY).....                                                                               | 689 |
| La lutte contre l'alcoolisme dans les hôpitaux de Paris (D <sup>r</sup> LE GENDRE).....                                                      | 693 |
| Du rôle des médecins des Bureaux de bienfaisance dans la lutte contre l'alcoolisme (D <sup>r</sup> J. NOIR).....                             | 702 |

## TROISIÈME SÉANCE

(Questions morales et éducation; Moyens divers de propagande)

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Des moyens éducatifs de combattre l'alcoolisme (D <sup>r</sup> A. DAUM).....         | 711 |
| Note sur les classes élevées et la lutte contre l'alcoolisme (M. l'abbé NAUDET)..... | 718 |
| Note sur la propagande individuelle (M. l'abbé LEMMENS).....                         | 721 |
| Comment gagner la jeunesse à la cause de la Tempérance (M. BYSE).....                | 725 |

|                                                                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Des moyens propres à propager la Tempérance et à sauver les buveurs ( <i>en allemand</i> ) (M. l'abbé NEUMANN)..... | 727 |
| Tableaux et conférences antialcooliques (D <sup>r</sup> THIRON).....                                                | 728 |
| Imagerie antialcoolique (PHILIPPON et D <sup>r</sup> LEGRAIN).....                                                  | 732 |
| De l'éducation de la jeunesse par les yeux (M. ROWLAND-HILL).....                                                   | 733 |
| Le rôle de la Presse dans la lutte antialcoolique (D <sup>r</sup> OUDAILLE).....                                    | 736 |
| Avantages de la Presse antialcoolique (M. l'abbé ROSSÉ).....                                                        | 739 |
| « L'Alcool voilà l'Ennemi » Affiches (M. W. MONOD).....                                                             | 742 |
| Les Bibliothèques municipales et l'antialcoolisme (M. NATHAN).....                                                  | 743 |
| Rôle de la lecture dans la lutte contre l'alcoolisme (M. BRUN).....                                                 | 744 |

## APPENDICE

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Des remèdes à l'alcoolisme (M. CAUDERLIER)..... | 751 |
|-------------------------------------------------|-----|

|                                              |              |
|----------------------------------------------|--------------|
| Tableaux, diagrammes et pièces annexes ..... | 768 et suiv. |
|----------------------------------------------|--------------|

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

# TABLE ANALYTIQUE

## A

*Abstinence* I, 200-201. II, 613. — partielle I, 113, 201. — obligatoire II, 505. — ou modération II, 595, 600, 604, 605, 651.  
*Accise* II, 369-757.  
*Act de Bruxelles* I, 363.  
*Adresse* (aux instituteurs) I, 154.  
*Affiches* antialc. II, 742.  
*Alcool* (action physiol. de l' —) II, 7, 12, 43, 14. — médicament II, 162, 202. — aliment II, 7.  
*Alcoolisme*, anatomie pathol. II, 64. — dans la bourgeoisie II, 717, 721. — Causes économiques I, 326. — dans les campagnes I, 302. — clinique II, 15, 48. — et criminalité II, 454. — et établissements charitables II, 256. — dans les hôpitaux II, 693. — obligatoire II, 494. — ouvrier II, 467. — professionnel II, 494. — et question sociale I, 317. — thérapeutique II, 205. — et travail I, 265, 275, 284, 299, 323.  
*Amérique* II, 251-669-413.  
*Appétits* II, 91.  
*Armée*, l'alcoolisme et la Temp. dans l' — en France I, 364; — en Belgique I, 380; — en Russie I, 390, 399; — en Allemagne I, 391; — en Angleterre I, 392, 396, 415; — en Suisse, I, 393; — en Roumanie I, 401; — guerre hispano-américaine I, 413.  
*Asiles d'aliénés* et alcool II, 256.  
*Asiles de buccurs* II, 92, 103, 134, 135, 154, 155, 187, 196, 286, 291, 403.  
*Associations* (V. Sociétés).  
*Assurances-rie* (Soc. d' —) II, 319, 329, 331.

## B

*Bains Turcs* (trait. par les —) II, 175.  
*Baltiques* (Alc. dans les Prov.) II, 307.  
*Bands of hope Union* II, 543.  
*Banquet* I, 443.  
*Belgique* (Alc. en —) I, 323.  
*Bibliographie* antial. améric. II, 251.  
*Bibliothèques* II, 743.  
*Boissons* (surveillance des) II, 181. — Sans alcool II, 215, 235, 636.  
*Bons Templiers* II, 587. — Temples de la jeunesse I, 209.  
*Bouilleurs de crus* II, 395.  
*Bouillon* (producteur de force) II, 14.  
*Bourgeoisie* (Alc. dans la —) I, 137. — II, 718, 721.  
*Bruxelles* (Congrès de —) Rap. financier I, 81. — Act. général de — I, 425.  
*Bureau du Congrès* I, 74-90.  
*Bureaux* (Lutte dans les — de bienfaisance II, 702.  
*Buccurs*. Législat. contre les — II, 344. — Psychologie des — II, 32. — Sauvetage des — II, 636, 727 (V. *Croix Bleue*. — Traitement des — II, 33, 34, 92, 103, 134, 135, 154, 155, 169, 173, 174, 175, 187, 196, 403, 636.

## C

*Café* (product. de force) II, 14.  
*Campagnes* (Alc. dans les —) I, 302, 332.  
*Capitalisme* (Alc. et —) I, 323.  
*Catering* (Temperance —) II, 654.  
*Chemins de fer* (lutte dans les —) II, 685.  
*Church of England Temp. Soc.* II, 570.  
*Classes élevées* (Rôle des —) II, 718.

*Clergé* (Rôle du —) I, 238; — protestant I, 228; — catholique I, 250. II, 581.  
*Cœur* (action de l'alc. sur le) II, 9; — des buveurs II, 21, 43.  
*Colonies* (Temp. aux —) I, 350, 420; — trafic aux — I, 429, 355. — Alcoolisme aux — I, 360. — Vœu en faveur des — I, 363.  
*Comité permanent* I, 9, 408, 439; — d'organisation I, 11-13.  
*Conférences antialc.* II, 716, 728; — écoles de — II, 721.  
*Congo* (Temp. au —) I, 420.  
*Congrès antialc.* Comité permanent I, 408.  
*Congrès de Vienne* I, 402.  
*Cours d'adultes* II, 459.  
*Criminalité* (et alc.) II, 454, 459.  
*Croix-Bleue* II, 558, 566.  
*Cuisine* I, 195. — populaires II, 664.

## D

*Débts.* Diminution du nombre des — II, 346, 351, 370, 371, 752.  
*Délégations* au Congrès I, 21-31.  
*Dimanche.* Fermeture des débits le — II, 354.  
*Dipsomanie* II, 173-174.

## E

*Ecole* (Rôle de l' — primaire) I, 110, 158, 168.  
*Education* et alcoolisme II, 711; — domestique I, 195; — physique II, 238, 716; — par les yeux II, 733.  
*Enfance* (Rôle de l' —) I, 198, 209. — L'alc. et l' — II, 70.  
*Enseignement* (Rôle de l' —) I, 108. — Primaire I, 110. — Secondaire I, 134, 151. — Antialcoolique I, 186, 205. — Dans les prisons II, 689. (V. *Ecole* et *Universitaire*).  
*Epilepsie* (et alc.) II, 53.  
*Espoir* (L' —) société I, 198; II, 725.  
*Esthes* (Alc. dans les provinces) II, 307.  
*Etablissements charitables* et alc. II, 256.  
*Etablissements de Tempérance* II, 660. — Lodging House II, 631. — Maisons du marin II, 639. — Restaurants II, 634, 651, 654, 662, 664, 717.

*Etudiants* (rôle des —) V. *Universitaire*.  
*Exposition* du Congrès I, 410-465. — de 1900 I, 466.

## F

*Femme* (Rôle de la —) I, 223. — II, 312, 616, 627. — Femmes allemandes II, 623.  
*Fêtes populaires* II, 716.  
*Finlande* (Alc. en —) II, 386.  
*Folie* (et alc.) II, 53.

## G

*Gençvièce* (S<sup>te</sup>) II, 313.  
*Good Templars* II, 587.  
*Grèce* (Alc. en —) II, 305.

## H

*Hérédité* II, 47.  
*Hôpitaux* (Alc. dans les —) II, 693; — de Tempérance II, 209; — pour buveurs II, 196, 256, 286, (v. *Asiles*); — et alcool. II, 256.  
*Hypnotisme* (moyen de trait.) II, 169.

## I

*Idiotie* II, 53.  
*Images* II, 732-733.  
*Impôt* (rôle de l' —) II, 369.  
*Instituteurs* (rôle des —) I, 160, 177, 182, 190, (v. *Écoles*, *Enseignement*, *Sociétés*).  
*Italie* (Alc. en —) II, 264.

## J

*Jeunesse* (rôle de la —) féminine I, 122. — universitaire I, 114, 123, 126, 131. — Lutte parmi la — en Finlande II, 683.  
*Juvenile Templars* I, 209.

## K

*Klinische Kenntnisse*, II, 15.  
*Kola* (producteur de force) II, 14.

## L

*Lagos* I, 362.

*Lecture* (rôle de la —) II, 744.

*Législation contre les buveurs* II, 344, 403, 505; — contre l'alcool II, 346, 351, 386, 396; — contre les débits II, 353.

*Ligue de la Moralité publique* I, 463.

*Liste des membres du Congrès* I, 33.

*Lodging House* II, 631.

*Longévité et alc.* II, 319, 323, 331.

*Lutte antialcoolique* dans l'armée I, 364, 380, 390, 396, 399; — en Angleterre II, 613; — en Baltiques (prov.) II, 307; — dans les bureaux de bienfaisance II, 702; — en Amérique du N. II, 669; — aux Etats-Unis II, 674; — en Finlande II, 683; — dans les hôpitaux II, 693; — moyens de — (v. *Moyens*); — en Norvège II, 299; — dans les prisons II, 689; — dans la presse II, 736; — en Russie II, 276; — en Suède II, 676.

*Lycées* (rôle des collèges et —) I, 126.

## M

*Madagascar* (l'alc. à) I, 349, 352, 353.

*Maison des Marins* II, 639.

*Marine*. Alc. et Temp. dans la — I, 415.

*Matelots* II, 473.

*Mathieu* (le Père) I, 252.

*Maurice* (S<sup>i</sup>) Soc. de Temp. II, 581.

*Médecin et l'alcool* II, 205, 239, 702.

*Mesures administratives* (contrôle hygiénique) II, 181.

*Misère* (Alc. et —) I, 265, 275, 323.

*Modération* II, 595, 600, 606.

*Monopoles* II, 446, 450; — belge II, 752; — français II, 511; — russe 263, 286, 421, 430, 438, 444, 452; — suisse II, 447.

*Moralité Publique* I, 463.

*Mortalité et alc.* II, 70, 80. (v. *Longévité*).

*Moscou* (Alc. à —) I, 313.

*Moyens de lutte antialcoolique* II, 364, 721. — Affiches II, 742. — Bibliothèques II, 743. — Conférences II, 716, 723, 728. — Education II, 711. — Fêtes populaires II, 716. — Images II, 732, 733. — Lecture II, 744. — Œuvres post-scolaires II, 716. — Presse II, 736, 739. — propagande individuelle II, 721. — (v. *Lutte Antialcoolique*).

*Mouvement antialcoolique* I, 81.

*Mutualité* (et alc.) II, 483.

## N

*National Temperance league* II, 547.

*Normandie* (Alc. en) II, 467.

*Norvège* (Alc. en) II, 299.

## O

*Option locale* II, 301-391.

*Ouvriers* (Alc. chez les) I, 265, 275, 284, 299, 313, 314, 318. — II, 467.

## P

*Parti ouvrier et alc.*, I, 344.

*Persuasion* II, 761.

*Personnel enseignant* I, 177-183-190.

*Petersbourg* (St-) Alc. à I, 313. — II, 276.

*Post-scolaires* (sociétés) I, 160, 168, 171; — œuvres II, 716.

*Préjugés* II, 244, 006.

*Presse* (rôle de la) II, 736, 739.

*Primes aux apéritifs* II, 91.

*Prisons* (Lutte dans les) II, 689.

*Professions et alc.* II, 494.

*Prohibition* II, 372, 378, 386.

*Propagande* II, 717. — Individuelle II, 721. — Dans la jeunesse II, 725, 727. — Par affiches II, 742.

*Propriétaires ruraux* (rôle des) I, 308.

*Psychologie des buveurs* II, 32.

## R

*Races indigènes* (L'alc. chez les) I, 553, 420, 429.

*Railway Temp. Union* II, 685.

*Réception à l'Hôtel-de-Ville* I, 439.

*Récidivistes* II, 459.

*Rectification de l'alcool* II, 758.

*Règlement du Congrès* I, 19.

*Religion* (V. Clergé).

*Remèdes à l'alcoolisme* II, 751, 764.

*Restaurants* de Tempérance I, 466. — II, 634, 654, 660, 662; — populaires II, 664; — et cuisine II, 664.

*Roulottes* II, 717.

*Ruraux* (milieux) I, 302. — Rôle des propriétaires I, 308.

*Russie* (Alc. en) II, 276. — (V. *Monopole russe*).

## S

*Saisons* (Influence des —) II, 35.

*Saucetage* des buveurs I, 239. — II, 636, 727 (V. *Croix-Bleue*).

*Sociale* (Question) I, 121, 133, 315, 317.

*Socialisme* et alc. I, 266, 275.

*Socialistes* et alc. I, 275, 314.

*Sociétés* de Tempérance — en général II, 557; — entre instituteurs I, 181, 183;

— scolaires I, 159, 160, 171, 199; —

*L'Espoir* I, 198, II, 725; — Bons Tem-

pliers II, 587; — dans l'armée I, 396; —

Union française des femmes I, 467; —

médicale belge II, 241; — *Bands of*

*Hope* II, 543; — *National Temp. League*

(Angleterre) II, 547; — *United Temp.*

*Councils* (Angl.) II, 554; — *Croix Bleue*

I, 245, 457, 466, II, 558, 566; — Soc.

chrétienne néerlandaise II, 567; —

*Church of England Temp. Soc.* II, 570;

— Union française antialcoolique II,

574, 577, 578; — *Solidarités* II, 578 —

S<sup>t</sup> Maurice II, 581; — Soc. de la jeu-

nesse temp. II, 582; — de Liège (S<sup>t</sup> Mar-

guerite) II, 593; — Soc. belge de Temp.

II, 604; — parmi les femmes II, 616; —

Un. des soc. de fem. allemandes II,

623; — *Brit. W. Temp. Ass.* II, 627; —

dans les chemins de fer II, 685.

*Solidarités* II, 578.

*Sports* et alc. II, 238.

*Suggestion* et alc. II, 606, 611, 612.

*Suicide* et alc. II, 458.

*Sunday Closing* II, 334.

## T

*Tabac* et alc. II, 220.

*Tableaux* antialcooliques II, 728; — et diagrammes II, 768.

*Thérapeutique* sans alcool II, 162.

*Tourisme* et alc. II, 238.

*Traitement* des buveurs II, 33, 34, 92,

103, 134, 135, 154, 155, 169, 173, 174, 175,

187, 196, 403; — médicamenteux II, 199.

*Traumatismes* et alc. II, 60.

*Travail* (L'alc. et le —) I, 265, 275, 284, 299, 323.

*Tuberculose* (et alc.) II, 43.

## U

*Unions* française antialcoolique I, 201-219, 220. — II, 574, 577, 578. — Française des femmes I, 467.

*United Temp. Council* II, 554.

*Universitaire* (rôle de la jeunesse) I, 114, 127, 131.

## V

*Végétarisme* (moy. de trait.) II, 223, 231-232.

*Vins* I, 112, 198, 363. — Non enivrants II, 215, 235.

*Vœux* du Congrès I, 96, 171. — II, 459.

## W

*Women's Temp. Assoc.* II, 627.

*Workhouses* II, 256.

# TABLE DES AUTEURS

---

## A

*Abartigue* (d') II, 664.  
*Alglace* II, 450.  
*Allégret* II, 578, 662, 664.  
*Amery* II, 256.  
*Appia* I, 360.  
*Apostol* II, 446.

## B

*Baatz* II, 450.  
*Babut* II, 566, 653.  
*Baer* I, 95. — II, 35, 154, 173, 174.  
*Baratier* I, 302. — II, 44.  
*Baratinski* II, 11.  
*Barbey* I, 126, 314, 460.  
*Barthès* II, 454.  
*Baudrillard* I, 160. — II, 720.  
*Bayet* I, 102. — II, 567.  
*Belleroche* II, 604.  
*Bergmann* II, 676, 682.  
*Bianquis* I, 457. — II, 558, 566.  
*Bienfait* II, 239-244.  
*Bingham* II, 331.  
*Blocher* I, 299.  
*Boissier* I, 87, 453. — II, 605.  
*Bonne* II, 494, 606, 611.  
*Borodine* I, 448. — II, 430.  
*Boulowski* II, 422.  
*Boret* II, 650, 716.  
*Brower* II, 199.  
*Brun* II, 744.  
*Brunon* II, 467.  
*Buisson* I, 114.  
*Byze* I, 198. — II, 725.

## C

*Capper* I, 457. — II, 547, 566, 716.  
*Castiaux* II, 605.

*Cauderlier* II, 369, 752.  
*Clark Bell* II, 251.  
*Clarke Wilson* II, 654.  
*Colla* II, 103.  
*Comte* , I, 265.  
*Courgey* II, 205.  
*Crothers* II, 155.

## D

*Dalhoff* I, 96, 403.  
*Danilewski* II, 12.  
*Darel* II, 48.  
*Daum* II, 711, 724.  
*Davis* II, 53.  
*Dawson Burns*, II, 372.  
*Deffernez* I, 284.  
*Descroix* II, 450, 511.  
*Dillon Conrad* I, 95, 396, 408. — Miss Hilda  
 II, 543.  
*Don* I, 183.  
*Drill* I, 313.  
*Dryessens* I, 195.  
*Drysdale* II, 162, 319.  
*Durand* (Adrien) I, 457. — II, 653.

## E

*Elliot Yorke* (Mrs) II, 682.  
*Ecelin* (d') II, 64.

## F

*Finlay* (Mrs) II, 595, 650.  
*Forel* I, 315, 401, 405, 408, 454. — II, 12, 34,  
 92, 174, 231, 611, 612, 650, 651, 654, 664, 668, 717.  
*Forsyth* (Miss J.) I, 209.  
*Fournat* II, 604.  
*Friedmann* II, 47.



## G

- Gallieni* (général) I, 349, 351.  
*Galtier-Boissière* II, 653.  
*Garnier* (abbé) II, 731.  
*Gilbault* I, 134. — II, 13  
*Gley* II, 7, 12, 13.  
*Good* I, 463. — II, 43.  
*Graham-Barton* II, 354, 554.  
*Grand* II, 223-231-232.  
*Gray* (Miss Ch. A.) I, 449. — II, 341, 587.  
*Grigorieff* I, 313.  
*Guichard* II, 364.  
*Guicysse* II, 364.

## H

- Harford Battersby* I, 355.  
*Hayem* I, 317. — II, 604, 683, 724.  
*Hèbra* (prof. de) I, 402.  
*Hélinius* II, 386, 683.  
*Henrici* II, 487.  
*Henrot* II, 181.  
*Hercod* I, 131, 177. — II, 566, 605, 612.  
*Hæck* II, 567-727.  
*Hoffmann* (Mlle) II, 611, 623.  
*Hugues* II, 636.

## J

- Jacot* II, 566, 604, 731.  
*Jacquet* II, 371-693.  
*Jordy* II, 119, 215, 605.  
*Junot* II, 604.

## K

- Kantorowics* II, 202.  
*Kellogg* II, 220.  
*Kerr* (Normann) II, 344.  
*Kiaer* I, 92. — II, 299, 371.  
*Korowin* II, 196, 276.

## L

- Lallement* I, 410.  
*Lacéteye* (Mlle de) II, 593.  
*Le Gendre* II, 693.

*Legrain* (D<sup>r</sup>) I, 75, 101, 195, 197, 201, 219, 262,  
 319, 401, 402, 405, 406, 408, 409, 441, 444. — II,  
 391, 574, 732. — M<sup>e</sup> II, 634.

*Legrand* I, 103.

*Le Jeune* I, 73, 154. — II, 344.

*Lemmens* (abbé) II, 557, 721.

*Lombard* II, 91, 446.

*Lorsay et Langlois* II, 668.

## M

- Maillet* I, 205. — II, 566, 612, 727.  
*Marillier* I, 190, 316, 407, 408, 450. — II,  
 612, 650, 653.  
*Marival* II, 395.  
*Marthaler* II, 32, 135, 154, 459.  
*Mason* II, 403.  
*Matter* II, 721.  
*Matti Hélinius* II, 386.  
*Mérille de Colleville* I, 420, 429.  
*Merle d'Aubigné* I, 457.  
*Merzbach* I, 265.  
*Mollerus* (Baron de Westkerke) I, 94. —  
 II, 351-367.  
*Monley* II, 60.  
*Monod*, Théodore I, 359. — Wil. II, 742.  
*Morsier* (de) I, 407.  
*Mundy* II, 235.

## N

- Nathan* II, 743.  
*Naudet* (abbé) I, 317. — II, 581, 717, 718.  
*Neumann* (abbé) I, 459. — II, 605, 627,  
 727, 731.  
*Noir* II, 702.  
*Norman Kerr* II, 344.

## O

- Oberholzer* I, 314. — II, 721.  
*Olderoggué* II, 43, 134, 173.  
*Orax* II, 307, 446.  
*Ossipoff* II, 12, 134, 505.  
*Oudaille* II, 736.

## P

- Page-Gaston* II, 669.  
*Parker* I, 413.

*Petit* (E.) I, 168.  
*Philbert* II, 154.  
*Philippon* II, 732.  
*Pittblado* (Mrs Effie) II, 674.  
*Poirier* II, 723.

## Q

*Quiécreux* I, 201. — II, 578.

## R

*Rae J. T.* II, 547. — Robert II, 613.  
*Raffalovich* I, 93. — II, 264, 353, 438.  
*Raous* I, 200. — II, 567, 716.  
*Raymond* II, 352.  
*Répond* I, 390.  
*Richard* I, 452. — II, 369, 483.  
*Ridge* II, 209, 505.  
*Ricière* II, 371.  
*Rochat* Jean II, 264. — L. Lucien I, 228-460. — II, 12-721.  
*Rossé* (abbé) II, 739.  
*Rousseau* (abbé) II, 34, 219.  
*Roussel* I, 72.  
*Ruysch* II, 12, 33, 44, 134, 155, 173, 231.  
*Ruyssen* I, 123. — II, 639, 717.  
*Rzetskowski* II, 232.

## S

*Sack* II, 720.  
*Sacoy* (Mgr) II, 313.  
*Schumacher* II, 445.  
*Selmer* (Mme) I, 223.  
*Shepard* II, 445.  
*Slack* (Miss) II, 616.  
*Smith* II, 15-43.  
*Somerset* (Lady) II, 70.  
*Syltcester* II, 660.

## T

*Tappolet* I, 151.  
*Thorp* I, 157. — II, 378, 566.  
*Thiron* I, 401. — II, 43, 44, 728, 731.  
*Thiry* II, 689.  
*Thomson* II, 685.  
*Tygerstedt* I, 93. — II, 683, 727.  
*Tinling* (Mrs) II, 627.  
*Tissie* II, 238.  
*Trigg Hélius* II, 683.  
*Turinaz* (Mgr) I, 250.

## U

*Ullern* II, 577.

## V

*Van der Meulen* II, 446, 450, 566.  
*Van der Velde* I, 275, 315, 323. — II, 664.  
*Van der Woude* I, 171.  
*Vaucleroy* (D<sup>r</sup> de) I, 79, 380. — II, 13, 34, 43, 44, 134, 173, 174, 219, 231, 232.  
*Vincelles* (comte de) I, 308.  
*Vlaciqnos* II, 169, 174, 304.

## W

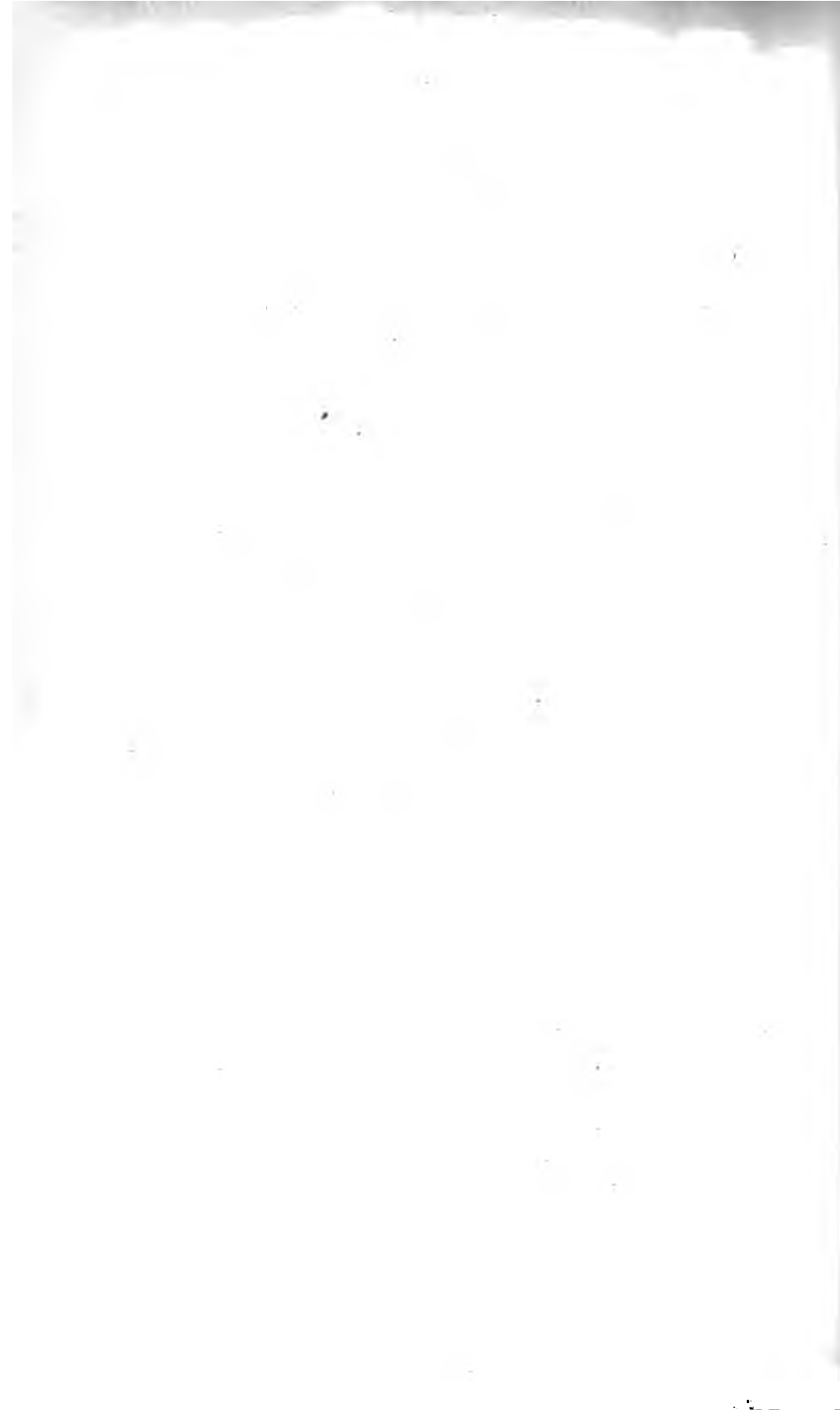
*Weston* (Miss A.) I, 415.  
*Whyte* II, 323.  
*Worsfold* (Rev.) II, 570.

## Y

*Yunke* (Mme) II, 323.

## Z

*Zouieff* I, 399-401.



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES  
DE A. GOUESLANT, IMPRIMEUR A CAHORS  
(P. ESCLAVISSAT, *conducteur*).  
LE  
XIV NOVEMBRE MDCCCC















